UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

1025

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

LXIVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT VINGT-QUATRIÈME

36146
3/3/95

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1894

AP
20
R5
pér.4
t.124

L'AFRIQUE ROMAINE

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

IV [1]

LES CAMPAGNES

I

Si l'on veut savoir quels ont été les résultats de la domination romaine en Afrique, le moyen le plus sûr n'est pas de consulter les livres et de se renseigner auprès des historiens; il vaut mieux parcourir le pays. Un voyage même rapide en Algérie et en Tunisie nous en apprendra plus qu'un long séjour dans les bibliothèques.

Il n'existe pas de contrée au monde où les ruines antiques soient plus nombreuses. On les rencontre partout, et non seulement dans les plaines fertiles, qui de tout temps ont dû attirer les habitans, mais sur les plateaux les plus sauvages, où l'on ne trouverait plus à vivre aujourd'hui. Quand on veut aller de Kairouan soit à Tébessa, soit à Gafsa, soit à Gabès, il faut se résigner à traverser de grandes étendues de sable rougeâtre, où rien ne pousse, et qui sont presque inhabitées. Ce pays pourtant est l'ancienne Byzacène, dont on vantait autrefois la richesse, et nous avons la preuve manifeste que les éloges qu'on en faisait devaient être mérités. M. Paul Bourde rappelle (2) qu'au milieu de ces solitudes se dressent les ruines de villes dont on

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, du 15 février et du 1er avril.

(2) Dans son très intéressant rapport adressé à M. Rouvier, résident général de France à Tunis, *sur les cultures fruitières et en particulier sur la culture de l'olivier au centre de la Tunisie.*

peut mesurer l'importance avec assez d'exactitude par leurs monumens en partie debout et par leur assiette encore visible. C'est d'abord Thysdrus, dont l'amphithéâtre, le cirque et le grand temple étaient colossaux, et qui a dû avoir plus de cent mille habitans; Suffetula en avait sans doute vingt à vingt-cinq mille; Cillium, douze à quinze mille; et Thélepte, la plus grande ville de la Tunisie ancienne après Thysdrus, cinquante à soixante mille. « Outre ces grands centres, ajoute M. Bourde, de gros bourgs comptaient eux-mêmes plusieurs milliers d'habitans; et outre ces villes et ces bourgs, un grand nombre de villages et de fermes isolées, dont on rencontre les restes pour ainsi dire à chaque pas, couvraient la campagne. »

Ces fermes, ces villages, qui peuplaient l'Afrique romaine, on n'en saura jamais bien exactement le nombre, car il y en a beaucoup dont le temps a fait disparaître jusqu'au dernier vestige. Mais, si l'on ne peut plus restituer ce qui est perdu, tout le monde comprend combien il serait utile qu'on prît la peine de signaler avec soin tout ce qui reste : c'est ce qu'on essaie précisément de faire en ce moment, au moins pour la Tunisie. Le ministère de l'Instruction publique vient de commencer la publication d'un atlas archéologique de ce pays, qui nous rendra les plus grands services quand il sera complet (1). Sur la belle carte topographique dressée par l'état-major de notre armée d'occupation, on reporte, sans en omettre aucune, toutes les traces de ruines antiques qui subsistent encore. C'est un moyen de nous donner quelque idée de ce que devait être le pays aux belles époques de la domination romaine. Prenons, par exemple, les environs de la petite ville de Mateur, située près de Bizerte. Cette contrée est encore aujourd'hui fertile et, relativement au reste de la Tunisie, assez habitée; mais qu'elle l'était davantage dans l'antiquité! Il suffit, pour en être convaincu, de consulter les cartes de l'atlas archéologique. Sur un territoire qui ne dépasse guère l'étendue d'un de nos arrondissemens, les ruines romaines qui ont été notées sont au nombre de plus de 300; et qu'on songe à tout ce qui a disparu sans retour depuis quatorze siècles! Aujourd'hui il ne se trouve plus dans le pays qu'une seule ville, celle de Mateur, l'ancien *oppidum Mataurense*, qui renferme à peu

(1) *Atlas archéologique de la Tunisie*, avec un texte explicatif par MM. Babelon, Cagnat et Salomon Reinach. Le premier travail, dans cette œuvre si utile, est exécuté par les officiers composant les brigades topographiques, sous la direction du général Derrécagaix. C'est dire qu'ici, comme en toute occasion, l'armée a rendu les services les plus signalés et les plus intelligens à l'exploration scientifique de l'Afrique.

près trois mille habitans. Il y en avait plusieurs du temps des Romains, deux d'abord dont nous savons le nom, Thubba et Chiniava, puis trois ou quatre que nous ne distinguons plus que par les ruines qu'elles ont laissées. Ces ruines, qui occupent quelquefois plus d'un kilomètre, sont à peu près désertes; c'est à peine si sur l'une d'elles se dressent quelques huttes misérables qu'habitent une cinquantaine d'Arabes. Elles devaient être autrefois florissantes et peuplées. Quant aux autres débris, ils ne manquent pas non plus d'importance : ce sont des pans de mur écroulés, des puits, des citernes, des pierres taillées qui proviennent d'anciennes habitations disparues, et de temps en temps des colonnes, des mosaïques, des tours rondes ou carrées, restes de belles villas ou de fermes fortifiées.

Ce que nous remarquons dans les environs de Mateur, soyons sûrs que nous le retrouverions à peu près partout : tout nous démontre que ce pays était autrefois couvert de villes, de bourgs, de villages, de maisons de plaisance ou d'exploitation, et qu'il s'y pressait une population riche et industrieuse. En voyant ce qu'il est aujourd'hui, et en songeant à ce que les Romains en avaient fait, nous éprouvons d'abord une très vive admiration pour eux, mais en même temps nous ne pouvons nous défendre d'une très grande surprise.

C'est qu'en effet, pour rendre l'Afrique aussi florissante, pour y réunir dans les campagnes et les villes une population aussi serrée, pour faire produire au sol de belles récoltes, pour amener partout l'abondance et la vie, il nous semble que Rome avait à lutter contre des difficultés presque insurmontables : il lui fallait vaincre à la fois la résistance des hommes et celle de la nature.

Les hommes d'abord ne paraissaient pas en général d'un caractère à pouvoir être aisément attachés au sol. Nous voyons aujourd'hui que, même parmi ceux qui semblent être devenus des cultivateurs sédentaires, il y en a beaucoup qui se déplacent avec une grande facilité, et qui, l'été venu, habitent moins volontiers le gourbi que la tente : un plus grand nombre encore est tout à fait nomade et ne se fixe jamais. « Aux approches de l'été, dit M. Wahl, les caravanes se mettent en route vers le Tell; elles y arriveront après la moisson faite; les bêtes trouveront encore leur pâturage dans les champs dépouillés. A l'automne, quand tombent les premières pluies, on revient sur les hauts plateaux et dans le Sahara. C'est un curieux spectacle que celui d'une tribu en marche : les chameaux s'avancent gravement, en file, portant les provisions, les tentes, les ustensiles de ménage; puis viennent

quelques bœufs ou vaches maigres, les chèvres et la masse serrée des moutons qu'entoure un nuage de poussière ; les femmes, leurs enfans sur le dos, cheminent à pied ; seules, les grandes dames du désert prennent place dans l'*attatouch*, le palanquin installé sur le chameau. Les hommes, le fusil au poing, sont en avant, pour éclairer la route, ou en arrière, pour la protéger ; d'autres courent sur les flancs de la longue colonne, surveillant les bêtes, les empêchant de s'égarer ou d'être volées. Le soir, on s'arrête et l'on campe (1). » Si les anciens n'avaient pas tout à fait sous les yeux le même spectacle, ils en avaient d'autres assez semblables. Virgile a décrit en beaux vers le berger africain « qui emmène avec lui son chien, ses armes, sa maison, ses troupeaux, et s'enfonce dans la solitude, qu'il parcourt pendant des mois entiers, sans y trouver aucune demeure hospitalière, tant le désert est immense ! »

Sæpe diem noctemque et totum ex ordine mensem
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis, tantum campi jacet (2) !

Il ne faut donc pas croire, comme on l'a fait trop souvent, que le goût de la vie errante date seulement en Afrique de l'invasion musulmane ; il est probable que le Numide ou le Gétule ressemblait à l'Arabe et au Berbère de nos jours. Comme eux, il n'aimait guère à s'enfermer sous un toit de tuile ou de chaume, et il a dû être toujours difficile d'en faire un fermier et un laboureur. Cependant il ne faut rien exagérer non plus : si la majorité des indigènes a toujours été nomade, ce serait aller trop loin que de prétendre qu'elle l'est de nature et ne peut pas être autre chose. Ce qui le prouve, c'est qu'il y en a qui se sont groupés d'eux-mêmes dans des villages, et qui n'en sortent que pour cultiver leur champ ; le Kabyle, par exemple, est un laboureur aussi énergique que le Touareg est un nomade obstiné ; et pourtant le Touareg et le Kabyle appartiennent à la même race, et parlent presque la même langue. On a dit souvent, et l'on a eu raison de le dire (3), que ce qui les a rendus à la longue si différens l'un de l'autre, c'est la diversité même des pays qu'ils habitent, et qu'ils ont subi les nécessités que leur imposait la nature.

(1) *L'Algérie*, par Maurice Wahl.

(2) On lit chez M. Boissière (*l'Algérie romaine*, I, 53), un commentaire intéressant de ces vers de Virgile. On y verra comment aujourd'hui encore ils n'ont pas cessé d'être vrais.

(3) Voyez, pour ne citer que l'ouvrage le plus récent où cette question est traitée, le *Sahara* de M. H. Schirmer, ch. XIV.

Celui des deux peuples qui a trouvé dans ses montagnes un abri sûr pour s'y reposer et quelques arpens de terre fertile pour vivre y est resté; l'autre, auquel le désert n'offrait que des pâturages intermittens, a bien été forcé de voyager sans cesse pour éviter de mourir de faim. Il n'était donc pas interdit de croire qu'avec un ensemble de mesures sages, qui changeraient les conditions d'existence des gens du pays, on pourrait changer aussi leurs habitudes. C'est ce que comprit Massinissa et ce qu'il essaya de faire : on nous dit qu'il tenta d'arracher les Numides à leur vie vagabonde, de les attacher au sol, de les forcer de vivre ensemble dans des villages ou des villes; et Polybe laisse entendre qu'il y avait assez bien réussi. Mais sa dynastie ne régna pas assez longtemps et fut battue de trop d'orages pour que l'œuvre du roi berbère ait produit des résultats durables. L'honneur de cette grande entreprise revient donc tout entier aux Romains; tout ce que nous disent les historiens prouve que la civilisation de l'Afrique est bien leur ouvrage. Pour parler encore ici de la Byzacène, dont il a été déjà question plus haut, nous savons par Salluste que, quand Marius, dans sa marche sur Capsa, traversa ce pays, il était inculte, aride et désert. Cet état est celui où nous le voyons encore aujourd'hui; mais les ruines qui le couvrent montrent que, dans l'intervalle, et tant qu'a duré la domination romaine, il a dû être riche et habité. Ce sont donc les Romains qui ont peu à peu attiré les indigènes dans les terres fertiles et les y ont retenus par la sécurité et l'attrait du bien-être; puis, ils les ont poussés à la conquête des landes voisines, en sorte que le pays habitable a été s'agrandissant sans cesse, et qu'il n'est guère resté de terre susceptible de culture qui n'ait été cultivée. Partout les huttes errantes se sont groupées ensemble pour former des villages, et un peu plus tard ces villages, où s'entassaient les laboureurs et les commerçans, sont devenus des villes.

C'était un résultat important, qui leur a demandé plusieurs siècles d'efforts obstinés; et pourtant la victoire qu'il leur fallut remporter sur la nature présentait plus de difficultés encore. Assurément ils durent avoir moins de peine à faire des agriculteurs de ces pâtres nomades qu'à récolter du blé, du vin ou de l'huile où poussent à peine aujourd'hui l'alfa et le palmier nain. Ils y ont si bien réussi qu'en présence de ces restes de villas et de fermes, dans des lieux qui nous semblent inhabitables, nous sommes tentés de supposer que le climat a dû subir quelque changement depuis l'antiquité, que les pluies étaient autrefois plus régulières, les sources plus abondantes, les fleuves moins sujets à tarir. Il faut avouer que, s'il en était ainsi, nous aurions

quelque raison de nous décourager, et qu'il nous faudrait beaucoup rabattre du bel avenir que nous rêvons pour nos colonies africaines. Mais il me paraît difficile de prouver que les conditions climatologiques diffèrent beaucoup aujourd'hui de ce qu'elles étaient du temps des Romains. Sans doute il est possible que le déboisement des montagnes ait influé d'une manière fâcheuse sur le régime des pluies et la marche des rivières (1). Les sources aussi peuvent être devenues moins nombreuses et moins riches : nous voyons qu'à l'époque romaine il faut toujours en avoir soin et qu'elles cessent de couler dès qu'on les néglige. Combien ont dû se perdre et tarir depuis quatorze cents ans qu'on ne s'en occupe plus! Et pourtant les anciens ont toujours parlé de l'Afrique comme d'un pays sec et mal arrosé; il ne faut pas l'oublier. C'est ce qui frappa d'abord les premiers Romains qui vinrent s'y établir : *Cælo terraque penuria aquarum;* et cette phrase de Salluste n'a pas cessé d'être vraie dans la suite. Du temps de l'empereur Hadrien, c'est-à-dire quand les Romains étaient les maîtres du pays depuis trois siècles, on nous dit qu'il resta cinq ans entiers sans pleuvoir. Il n'est pas probable non plus que les fleuves aient eu à cette époque un autre aspect qu'aujourd'hui. La description que fait Silius Italicus du Bagrada, le plus important de tous, n'a pas cessé d'être vraie : il continue, comme autrefois, à traîner ses eaux bourbeuses à travers les sables d'un cours si lent qu'il ressemble parfois à un marécage :

Turbidus arentes lento pede sulcat arenas.

Je crois enfin qu'à défaut d'autre preuve, ces grands travaux hydrauliques qu'ont entrepris les Romains, et dont il reste de si admirables débris, sont la démonstration la plus évidente que le pays devait être alors à peu près aussi sec que nous le voyons : des gens qui calculaient si bien n'auraient pas pris tant de peine et dépensé tant d'argent à se procurer de l'eau s'il en était assez tombé du ciel pour leur suffire.

(1) On s'est demandé, sans se mettre tout à fait d'accord, si l'Afrique était très boisée du temps des Romains. Il importerait pourtant de le savoir, pour être sûr qu'elle puisse le redevenir. Avant eux, les arbres devaient y être rares : Salluste dit que le sol ne leur est pas favorable. Au contraire, les plus anciens écrivains arabes prétendent qu'on pouvait la traverser tout entière sous une voûte de feuillage. S'il était prouvé qu'on peut se fier à ce témoignage, il faudrait croire que les forêts s'étaient beaucoup multipliées pendant la domination romaine. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de l'empire l'Afrique, non seulement suffisait à sa propre consommation, mais exportait en Italie des approvisionnemens considérables de bois de charpente et de chauffage. Il reste encore des chênes et des cèdres en Kroumirie et sur l'Aurès. Ailleurs il n'est pas rare qu'on vous montre un bel arbre au milieu d'une plaine pelée et qu'on vous dise qu'il est le dernier survivant d'une forêt disparue.

Ce sont ces travaux merveilleux qui ont suppléé, en partie, pour l'Afrique à ce que lui refusait la nature. Il est impossible d'essayer de les décrire en détail, car le sol en est partout couvert; contentons-nous d'en donner rapidement une idée.

Personne n'a su comme les Romains reconnaître les ressources d'un pays et en mettre en valeur les richesses. S'il s'agissait de l'arroser pour le rendre fertile, ils savaient se servir des moindres sources, en augmenter le débit, les entretenir, les aménager, les distribuer selon les besoins, en tirer le plus de profit possible. En Afrique, les inscriptions nous les montrent partout occupés à nettoyer les conduits, à reconstruire les aqueducs, à réparer les bassins. Ils se rendaient parfaitement compte qu'ils ne pouvaient rien faire de plus utile dans ce pays sans cesse menacé de mourir de soif; aussi n'y a-t-il rien dont ils soient plus disposés à se glorifier que de ces sortes de travaux. Il faut voir avec quel orgueil un habitant de Calama (Guelma) se vante des réparations qu'il a faites à une piscine : « Autrefois, nous dit-il, il y coulait à peine un mince filet d'eau; aujourd'hui c'est un véritable fleuve qui fait un bruit de tonnerre. » Les magistrats municipaux, quand ils voulaient laisser quelque souvenir de leur administration, construisaient souvent des fontaines, et quelques-unes d'entre elles, dont il reste des débris, devaient être des monumens élégans, qui joignaient l'agréable à l'utile. Il s'en trouve une à Tipasa, près de Cherchel, qui formait une sorte d'hémicycle ou de château d'eau, avec des colonnes de marbre bleuâtre et des statues. L'eau coulait d'en haut dans de petits bassins superposés, de manière à tomber de l'un dans l'autre et à y faire entendre ce bruit léger qui repose et rafraîchit aux heures chaudes du jour. De là elle se répandait dans un canal semi-circulaire où il était facile d'aller la puiser. On a découvert à Thysdrus (El-Djem) une inscription très curieuse où un magistrat se félicite d'y avoir amené de l'eau avec tant d'abondance qu'après qu'on l'a répandue dans la ville entière, au moyen de fontaines qui coulent sur les places publiques, on a pu la distribuer dans les maisons des citoyens, pour leur usage particulier, à de certaines conditions : *Aqua adducta... coloniæ sufficiens, et per plateas lacubus impertita, domibus etiam certa conditione concessa.* Il y avait donc dans les villes d'Afrique, aux portes du désert, il y a dix-sept cents ans, des concessions d'eau pour les habitans, ce qui n'existait, il y a un siècle, dans aucune ville de France!

Quand l'eau ne se trouve pas à fleur de terre, on creuse des puits pour l'aller prendre dans les couches souterraines; — beaucoup d'entre eux existent encore, et les Arabes s'en servent, quand ils

ne les ont pas laissés s'envaser; — ou bien l'on a grand soin de recueillir toute celle qui tombe du ciel; il en tombe si peu, qu'on n'en veut rien laisser perdre. Des citernes étaient creusées sous presque toutes les maisons de quelque importance; et indépendamment de celles qui servaient aux particuliers, il y en avait de beaucoup plus grandes à l'usage du public. Celles de Carthage, qui sont probablement d'origine phénicienne, mais que les Romains ont réparées, font l'admiration des visiteurs. Elles se composaient de deux groupes, dont l'un a été restauré de nos jours et sert à l'alimentation du voisinage; dans l'autre, qui est en ruines, tout un village s'est logé, et les voûtes à moitié effondrées sont devenues des chambres ou des écuries. A Tupusuctu, dont les Romains avaient fait une place de ravitaillement dans la crainte d'une guerre avec les Berbères du Djurjura, ils avaient creusé des citernes qui mesurent trois mille mètres carrés.

Mais voici des travaux encore plus considérables peut-être, et qui ont pour nous plus d'importance, car ils nous montrent clairement ce que nous devons faire. Les fleuves africains ne sont guère que des torrens; à la suite d'un orage, ils débordent et ravagent le pays; le reste du temps, ils sont presque à sec et disparaissent quelquefois dans les sables. Pour retenir ces eaux de passage et les empêcher de se perdre sans profit dans la mer, les Romains construisaient des systèmes de digues et de réservoirs immenses. Il reste assez de ces grands ouvrages pour nous faire admirer l'habileté des ingénieurs qui les exécutèrent. Toutes les précautions étaient prises pour en assurer la durée. Nous voyons, par exemple, qu'on a soin de les placer après une courbe du fleuve, ce qui diminue le choc que les murailles du barrage auront à supporter. Comme on veut dépenser le moins possible, on prend d'ordinaire, pour les construire, les matériaux qu'on a sous la main. Mais avec des cailloux roulés et du ciment, on fait un béton si solide que la pioche a peine à l'entamer. Ces réservoirs, ces barrages existent partout; dans le Hodna, une contrée presque sauvage, on en a retrouvé jusqu'à trois, l'un sur l'autre, et il y en a un dans le nombre qui pouvait contenir douze cent mille litres. L'eau ainsi conservée dans de vastes bassins descendait des hautes régions dans la plaine où de petits canaux la conduisaient à travers les champs. La distribution en était faite très exactement et d'après des lois fixes. Chaque propriétaire y avait droit à son tour et pendant un certain nombre d'heures, comme on fait encore aujourd'hui dans les oasis. On a retrouvé à Lamasba, petite ville qui n'est pas loin de Lambèse, un règlement fort minutieux, qui était affiché sans doute sur la place publique, et qui indique la part qui revenait à

chacun. Il est probable que ces règlemens ont survécu même à la domination romaine. Ils existaient sans doute encore, — Procope semble le dire, — du temps des Vandales, qui, comme tous les Germains, conservèrent l'administration des anciens maîtres du pays. Ce sont les Arabes qui ont tout laissé périr. Grâce à leur apathie et à leur imprévoyance, les sources ont tari, les barrages se sont effondrés, les fleuves ont de nouveau emporté toutes leurs eaux à la mer; et voilà comment ces plaines, qui semblèrent si belles aux compagnons de Sidi-Okba, et qu'ils appelaient « un jardin fleuri », sont devenues presque partout un désert.

II

Naturellement, ce sont les petites propriétés dont il reste aujourd'hui le moins de traces : les paysans ne bâtissent pas pour l'éternité. Salluste nous dit que, dans les premiers temps, les habitations des Africains étaient fort grossières et qu'elles ressemblaient à des barques qui auraient la quille en l'air. On les appelait *mapalia* ou *magalia*. Il est probable que lorsque, au contact des Carthaginois, puis des Romains, les indigènes se furent un peu civilisés, leurs demeures devinrent moins rustiques. Elles l'étaient pourtant beaucoup encore. M. de la Blanchère a cru en retrouver quelques débris en parcourant le Sud-Oranais et il nous en fait la description. Ce sont des amas de murailles éboulées dont les ruines reproduisent à peu près la forme des bâtimens d'où elles proviennent, ce qui prouve qu'on ne les a pas renversées avec violence et qu'elles sont tombées toutes seules. Ces murailles se composaient de pierres non taillées, réunies par un mortier, comme celui dont se servent encore les gens du pays, et qui n'est guère que de la boue. « Vienne une pluie un peu forte, le prétendu mortier se détrempe, retourne à la terre, et le mur s'écroule. » Ces bâtisses, où n'entraient encore que très rarement la brique et la tuile, étaient souvent isolées; elles occupaient le milieu d'un petit champ que le propriétaire cultivait en famille. Souvent aussi, dans les endroits qui n'étaient pas sûrs, les cultivateurs s'étaient réunis pour se protéger. Leurs maisons serrées les unes contre les autres, le long des flancs ou sur la crête de quelque colline abrupte, où il est moins facile d'être surpris, formaient des villages inaccessibles, qui devaient ressembler à ceux des Kabyles.

Dans ces villages ou dans ces fermes vivait une population sobre et robuste. Le pays, en somme, est sain. Les fièvres sans

doute y sont à craindre (1); mais nous savons par notre expérience qu'elles s'atténuent beaucoup ou même disparaissent entièrement quand le sol est drainé et assaini par la culture. Hérodote nous dit qu'il n'y a pas de gens au monde qui se portent aussi bien que les Africains, et Salluste prétend qu'ils ne connaissent pas la maladie et ne meurent que de vieillesse. Tous ceux qui ont fait quelque étude de l'épigraphie africaine ont été frappés du grand nombre de centenaires qui sont mentionnés dans les inscriptions. La chose était même si ordinaire que les parens des morts s'étonnent et s'indignent quand ils ne sont pas devenus très vieux. Une femme d'Haïdra, qui a perdu son mari à quatre-vingt-deux ans et sept mois, lui dit : « Tu es mort trop tôt; tu devais vivre cent ans; et pourquoi pas? » Dans une ville de la Byzacène, à Cillium, on a découvert un vaste mausolée bâti en forme de pyramide, et qui était surmonté d'un coq, comme nos clochers de village; une longue épitaphe de plus de deux cents vers nous apprend que c'était la tombe d'un notable de l'endroit, Flavius Sabinus, et de sa femme. Le mari avait vécu cent dix ans et la femme cent cinq; ce qui n'empêche pas l'auteur des vers de se plaindre douloureusement que l'existence des hommes soit si fugitive.

Sint licet exiguæ fugientia tempora vitæ (2).

Quelques-uns de ces petits fermiers, à force d'ordre, de travail, d'économie, arrivaient à la fortune. Il y en a un, à Mactaris, qui a pris la peine de nous le faire savoir, dans une inscription métrique qu'il nous a laissée. Assurément il ne l'avait pas faite lui-même, car son éducation avait dû être fort négligée; mais, comme c'était l'usage que les gens d'importance plaçaient volontiers quelques vers sur leur tombe, ses héritiers ou lui durent s'adresser à quelqu'un des beaux esprits de la province. Ils ne le choisirent pas trop mal, car l'épitaphe a un accent de simplicité et de sincérité assez rare dans les morceaux de ce genre. « Je suis né, nous dit le paysan enrichi, dans une pauvre cabane, d'un père misérable, qui ne m'a laissé ni argent ni maison. » Heureusement il avait de l'activité, du courage, ce qui supplée à tout. Il n'a fait autre chose en sa vie que de cultiver la terre, mais il n'y avait pas de cultivateur plus laborieux que lui. « Dès que la saison avait mûri le blé, j'étais le premier à le couper; puis, quand les gens qui portent la faucille s'en allaient moissonner dans les plaines de Cirta ou les

(1) Dans l'épitaphe d'une femme d'Auzia (Aumale), son mari fait remarquer comme un miracle qu'elle a vécu 40 ans sans avoir la fièvre : *Quæ vixit sine febribus.*

(2) Au temps d'Ibn-Khaldoun, dit Tissot, la durée habituelle de la vie chez les Touareg était de 80 ans. C'est encore la moyenne actuelle; les centenaires sont nombreux, et l'on cite des individus qui ont vécu jusqu'à 130 et 150 ans.

champs de Jupiter (Zagouan?), je marchais en tête, le premier à l'ouvrage, et je laissais des amas de gerbes liées derrière moi. J'ai ainsi coupé, sous un soleil de feu, deux fois six moissons jusqu'au jour où je devins moi-même le chef de la troupe. Pendant onze ans encore, j'ai moissonné avec eux l'épi mûr dans les campagnes numides. » Voilà comment il gagna de l'argent et finit par devenir propriétaire d'une maison et d'une ferme « qui ne manquaient de rien. » Avec la fortune, vinrent les honneurs, il fut élu décurion — c'est-à-dire conseiller municipal — dans son pays, et même il fut choisi par les décurions ses collègues pour être le premier magistrat de sa ville, en sorte que, de pauvre laboureur qu'il était, il en vint un jour à siéger, en qualité de président, au beau milieu de la curie. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que mon travail m'a valu des années brillantes qu'aucune langue envieuse n'osa jamais troubler; » et, comme un paysan ne perd pas l'occasion de faire un peu de morale, il prend un ton plus solennel et termine en disant : « Apprenez, mortels, par mon exemple à passer une vie sans reproche, et, comme moi, méritez par une existence honnête une douce mort. »

Mais là, comme partout, ceux qui faisaient fortune ne devaient pas être les plus nombreux. Il suffisait à la plupart d'avoir de quoi vivre; encore n'arrivaient-ils à gagner leur vie qu'à la condition d'être fort industrieux. Ils tiraient parti de tout. Sur les coteaux, dans les plaines mal arrosées, ils plantaient l'olivier et la vigne. On voit bien au nombre des pressoirs, qu'on rencontre à tous les pas dans les ruines, que l'olivier devait être une des richesses du pays; c'est là que Rome se fournissait de l'huile qui lui était nécessaire pour ses gymnases et ses bains publics. La vigne est en train de reconquérir, en Algérie et en Tunisie, le terrain qu'elle avait perdu; elle en fera bientôt la fortune. Mais la principale culture était celle des céréales; tout le monde vantait l'abondance des récoltes africaines, elle était devenue proverbiale; pour faire entendre qu'un homme possédait une fortune incalculable, on disait « qu'il avait dans ses greniers tout le blé que récolte l'Afrique. » Le blé d'Afrique passait pour produire beaucoup plus que les autres; on racontait qu'un procurateur d'Auguste lui avait un jour envoyé quatre cents grains qui étaient sortis d'un seul, et pourtant ces moissons étaient obtenues par les moyens les plus simples : « J'y ai vu, nous dit Pline, la terre retournée, après les pluies, par une charrue à laquelle étaient attelés d'un côté un pauvre petit âne, de l'autre une femme. » C'est un spectacle qu'on peut se donner encore, et Tissot, qui en a souvent été témoin, nous apprend que l'indigène d'aujourd'hui ne se fait pas plus de scrupule que le Libyen d'autrefois d'atta-

cher au joug sa femme avec son âne, surtout si elle est vieille. Ajoutons que la charrue à l'époque romaine, comme celle dont on se sert de nos jours, était d'une simplicité toute primitive. Le soc écorchait à peine le sol; mais qu'importe? la terre y est si naturellement fertile qu'elle n'a presque pas besoin d'être travaillée pour produire. Vienne, à l'entrée du printemps, une pluie favorable et la plaine sera jaune d'épis en quelques semaines. Puis, la moisson finie, quand les silos sont pleins, le laboureur charge la récolte sur son âne ou sur une méchante voiture et va la porter au marché.

Les Africains de cette époque fréquentaient beaucoup les marchés, ainsi que le font encore leurs descendans; c'est un usage qui, comme tant d'autres, s'est conservé. Il n'en manquait pas, dans les villes, de commodes, d'élégans, de bien installés, dont les débris existent encore. Il y en avait aussi au milieu des champs, auprès des grands domaines, dans les endroits où les paysans des environs pouvaient se réunir. Les riches propriétaires, qui trouvaient leur intérêt à en établir chez eux, en demandaient la permission au Sénat, si la province était sénatoriale, ou au représentant du prince, si elle était impériale. Il existait à l'époque romaine, au pied des montagnes qui séparaient la Proconsulaire de la Numidie, et qui sont aujourd'hui la frontière de la régence de Tunis, à la hauteur de Tébessa, un domaine très important, qui s'appelait *Saltus Beguensis* (aujourd'hui El-Begar) : on y a trouvé, au milieu d'un champ, les restes encore visibles d'un grand portique qui entoure des débris moins considérables, dans lesquels on a reconnu des boutiques ruinées. C'était donc un marché, et celui qui l'a construit, L. Africanus, qui voulait faire savoir à tout le monde qu'il était en règle, a eu soin de reproduire deux fois le sénatus-consulte qui en autorisait l'établissement. Nous l'avons en deux exemplaires, avec la signature des témoins qui en affirment l'authenticité. Il y est dit « que L. Africanus, dans la province d'Afrique, sur le territoire de Begua, occupé par les Musulamiens, dans le lieu appelé *Ad Casas*, aura le droit de tenir un marché deux fois par mois, le quatrième jour avant les nones et le douzième avant les calendes (le 2 et le 21 de chaque mois) ; que les gens d'alentour et les étrangers pourront s'y réunir, mais seulement pour vendre et pour acheter (on redoutait toujours les réunions politiques), et à la condition qu'ils ne commettront aucun acte illégal et ne feront de tort à personne. » Le propriétaire avait tout intérêt à attirer dans son marché les petits fermiers du voisinage et à faire de son domaine le centre d'un commerce important. Ces sortes de trafics profitent toujours au plus riche : comme sa fortune lui permet d'attendre et qu'il peut garder sa récolte dans ses

greniers, il lui est loisible de profiter des circonstances, de se procurer le blé à bon marché dans les temps d'abondance et de le revendre très cher dans les momens difficiles.

Une partie du blé qui se récoltait en Afrique était réservée à l'alimentation de Rome. Il y avait longtemps que Rome ne parvenait plus à se nourrir; elle avait eu d'abord recours aux provinces les plus rapprochées, à la Sicile et à la Sardaigne, pour suppléer à ce qui lui manquait; mais elles n'y suffirent pas longtemps. Il fallut alors s'adresser à l'Égypte et à l'Afrique, qui devinrent, après Auguste, sa principale ressource. Les bons citoyens étaient fort attristés de cette nécessité: « Ils gémissaient, nous dit Tacite, de voir que la subsistance du peuple romain était le jouet des vents et des tempêtes. » Mais qu'y faire? On ne pouvait pas songer à ramener les cultivateurs de l'Italie dans les champs qu'ils avaient désertés pour habiter les villes. Ce qu'il y avait de mieux, puisqu'on était forcé de s'adresser aux pays voisins, c'était d'éviter tous les mécomptes et de se mettre à l'abri de toutes les surprises, en réglant d'une manière fixe la part que chaque pays devait fournir et en prenant des mesures pour qu'elle arrivât sans encombres et sans retard à sa destination: c'est ce qui fut fait. On décida que l'Égypte et l'Afrique enverraient chacune un tiers de ce qui se consommait à Rome, près de 1 800 000 hectolitres; le reste venait de la Sicile et de l'Italie. Les Africains payaient donc une partie de leurs contributions en nature. Le blé qu'ils devaient à l'État était réuni sous la surveillance des procurateurs de l'empereur, et on l'amenait dans les ports d'où il devait être expédié. On sait qu'à Rusicade (Philippeville) des greniers immenses furent construits dans lesquels il était gardé jusqu'au départ. Pour le faire parvenir de là en Italie, Commode institua une flotte particulière, à l'exemple de celle d'Égypte, qui devait, à époque fixe, l'apporter à Pouzzoles et à Ostie. Nous savons que l'arrivée de ces flottes donnait une grande animation aux ports italiens: on se précipitait, pour les voir venir, sur les jetées et le long des rivages; on suivait des yeux les petits navires, qu'on reconnaissait à leurs voiles légères, et qui précédaient et annonçaient l'approche des grandes galères chargées de blé; on saluait de loin ces vaisseaux impatiemment attendus qui apportaient la nourriture de Rome. On comprend que le service des subsistances, ou, comme on disait, l'*annone*, eût une très grande importance: aussi l'avait-on déifié. L'*Annona sancta* était une déesse qu'on représentait l'épaule et le bras nus, un croissant de lune sur la tête, à la main des épis, des cornes d'abondance devant elle. On la fêtait beaucoup dans les ports de mer où le blé était recueilli et embarqué pour Rome, et qui lui devaient ainsi une partie de leur animation. Les portefaix,

les mesureurs, les ouvriers de toute sorte, à qui l'*Annona* faisait gagner leur vie, lui témoignaient leur reconnaissance en lui élevant des autels. Les Romains aussi devaient avoir pour elle une grande vénération, car ils savaient bien que, le jour où elle leur distribuerait ses dons moins libéralement, ils seraient exposés à mourir de faim. L'Afrique était donc, suivant le mot d'un écrivain du temps, l'âme de la République ; et Juvénal a bien raison de demander qu'on traite avec égard ces vaillans moissonneurs qui nourrissent Rome et lui permettent de se livrer sans crainte aux plaisirs du cirque et du théâtre :

Qui saturant urbem circo scenæque vacantem.

III

Après avoir étudié quelles étaient les conditions de la petite propriété dans l'Afrique romaine, occupons-nous un peu de la grande.

Dans le passage célèbre où Pline l'Ancien attribue à l'extension des grands domaines la ruine de l'Italie, il ajoute que le mal avait gagné les provinces, et que six propriétaires possédaient la moitié de l'Afrique. Il est aisé de comprendre comment ces propriétés énormes s'étaient formées. Les indigènes, après leurs défaites, avaient été plus d'une fois ou transportés en masse dans des contrées éloignées, ou cantonnés dans les montagnes. Les terres, qu'ils laissaient libres, appartenaient de droit aux vainqueurs. L'État en garda sans doute une bonne part ; mais il dut en vendre aussi ou en donner à quelques personnages d'importance, et ce ne fut pas un mal, car il fallait des capitaux pour entreprendre des travaux d'utilité publique et mettre en rapport un sol fertile qui n'avait guère été cultivé. Dès la fin de la république, de grandes spéculations de terrains se sont faites en Afrique. C'est là, disait-on, que le père de Cælius, un chevalier romain de Pouzzoles, avait gagné cette fortune que son fils s'entendait si bien à dépenser. Cornélius Népos rapporte qu'un certain Julius Calidus fut mis sur la liste des proscriptions parce qu'on voulait lui prendre les biens immenses qu'il possédait en Afrique. Le mouvement continue sous l'empire : les grands personnages, que le prince envoyait commander les troupes ou gouverner les provinces, séduits par la richesse du pays, ne manquaient pas d'y acheter des terres et d'y placer une partie de leur fortune. Nous voyons que Julius Martialianus, qui fut légat de Numidie sous Alexandre Sévère, possédait des domaines considérables dans les environs de Lambèse, à Mascula ; on peut croire qu'il les avait

acquis pendant qu'il était à la tête de la troisième légion. C'est ainsi qu'avec le temps des familles illustres de Rome s'établirent en Afrique, les Lollii à Tidsis, les Arrii Antonini à Milève, et bien d'autres encore. Ces grands seigneurs se bâtissaient des résidences somptueuses, avec des greniers pour les denrées, des étables pour les bêtes, des logemens pour les serviteurs, et naturellement il a dû rester plus de traces de ces vastes constructions que de l'humble demeure de ces pauvres fermiers dont je viens de parler.

Le hasard nous a précisément conservé quelques débris d'une de ces grandes maisons, et nous pouvons, en les visitant, nous représenter la façon dont l'aristocratie africaine s'installait dans ses terres (1). Sur la route de Constantine à Sétif, près du petit village d'Oued-Atménia, dans une grande plaine ondulée qui est encore aujourd'hui fertile et bien arrosée, un Arabe qui labourait un champ rencontra un obstacle sur lequel vint se briser le soc de sa charrue : on fouilla le sol pour savoir d'où venait la résistance, et l'on découvrit d'abord une muraille, puis un commencement de mosaïque, qui parut très bien conservée.

Les travaux furent continués avec soin, et l'on finit par mettre au jour les restes d'un édifice qui mesurait plus de 800 mètres carrés. Il fut aisé de voir que c'étaient des bains, et qu'il n'y manquait rien de ce qu'on trouve à Rome et ailleurs dans les établissemens de ce genre. A l'une des extrémités, on reconnaît l'hypocauste, entouré de corridors pour faciliter le service, avec des bancs de pierre où les esclaves chargés d'allumer et d'entretenir le fourneau s'asseyaient pour se reposer; puis viennent les salles où l'on passait par des degrés divers de chaleur, le *caldarium*, le *sudatorium*, le *tepidarium;* le pavé y est suspendu sur des piliers de brique, pour qu'on puisse chauffer par-dessous ; les plinthes de marbre qui couvrent les murs sont séparées de la grosse maçonnerie par un vide de trois centimètres pour faire circuler partout la chaleur, tandis que des tuyaux de grès la dis-

(1) Les fouilles, dont je vais parler, ont été faites par la Société archéologique de Constantine, une de celles qui, en Algérie, ont le mieux servi la science. M. Poulle, qui la présidait alors, en a rendu compte dans un mémoire détaillé que je me contenterai de résumer. La Société a publié aussi un plan de l'édifice et une reproduction des mosaïques dans de très belles planches dont Tissot s'est servi dans sa *Géographie de l'Afrique*, et M. Duruy dans son *Histoire romaine*. Malheureusement on s'est aperçu depuis que les planches n'étaient pas toujours d'une exactitude rigoureuse. Pour être renseigné sur les libertés que le dessinateur avait prises avec l'original, je me suis adressé à M. Mercier, président actuel de la Société de Constantine, dont je savais l'obligeance, et qui est connu par d'excellens travaux sur l'histoire de l'Algérie. M. Mercier a bien voulu m'indiquer les petites irrégularités de détail qu'on a relevées dans la copie, et me faire parvenir une reproduction nouvelle, et cette fois absolument exacte, d'une partie de la mosaïque, celle qui couvrait le sol de l'*Atrium*. Il ajoute qu'aujourd'hui tout est irrémédiablement perdu.

tribuent dans les couloirs et empêchent qu'on ne passe trop brusquement d'une température à une autre. D'autres salles, grandes ou petites, rondes, carrées, avec des absides à leur extrémité, devaient servir aux divertissemens, aux entretiens, aux repas, à toutes ces occupations variées qui faisaient du bain un des plus grands plaisirs et des plus compliqués de la vie antique. Mais la partie la plus somptueuse et la mieux ornée est un *atrium* de près 10 mètres de long, séparé en trois compartimens par des colonnes de marbre ornées de chapiteaux corinthiens. L'*atrium*, qui devait être un lieu charmant de réunion et de promenade, donne accès à un grand bassin de natation entouré d'une galerie demi-circulaire. Cet ensemble, qui se composait de vingt et une pièces, devait former un édifice d'une commodité rare et d'une parfaite élégance. Toutes les salles étaient pavées de mosaïques qui furent trouvées dans un état merveilleux de conservation; les débris des ornemens de marbre et de stuc qui devaient revêtir les murailles couvraient le sol.

En présence d'un monument si vaste et si riche, on a été d'abord tenté de croire que tant de dépense n'était pas faite pour une seule personne, et que c'étaient des bains publics qu'on avait découverts. Mais il est bien difficile de s'arrêter à cette opinion. Si ces bains étaient publics, à qui pouvaient-ils servir? On ne connaît pas de ville romaine dans les environs; les plus rapprochées sont à vingt ou trente kilomètres de distance. On n'a même trouvé, dans un rayon de plusieurs lieues, aucune ruine importante : il est donc vraisemblable qu'un seul domaine occupait toute la plaine. Le propriétaire, qui devait être fort riche, et qui sans doute y habitait avec sa famille, avait dû y réunir toutes les commodités de la vie; c'est pour lui et pour les siens qu'il avait fait bâtir ce bel édifice, et nous n'avons pas lieu d'être surpris qu'il soit si vaste et si somptueux, quand nous songeons que dans toute l'étendue de l'empire, surtout en Afrique, les bains étaient devenus une nécessité pour tout le monde, et que les riches y déployaient un luxe extravagant. Sénèque raconte qu'étant allé visiter, à Literne, la villa du grand Scipion, il fut émerveillé de voir combien les bains y étaient simples, étroits, nus, obscurs. « Qui s'en contenterait aujourd'hui? dit-il. Qui ne se croirait un mendiant s'il se baignait dans une salle dont les murs n'étincelleraient pas du feu des pierreries? si le marbre d'Égypte n'y était incrusté de marbre de Numidie et encadré de mosaïques? si le plafond n'était lambrissé de cristal? si les piscines n'étaient taillées dans le marbre de Paros? si l'eau ne coulait pas de robinets d'argent? Et je ne parle encore que des bains du vulgaire : que sera-ce si nous en venons à ceux des affranchis? Que de statues, que de colonnes

qui ne soutiennent rien, et qui ne sont qu'un pur ornement! quelles masses d'eau qui tombe en cascade avec fracas! Nous sommes arrivés à un tel raffinement de délicatesse que nos pieds ne peuvent plus fouler que des pierres précieuses. » Voilà les folies que se permettaient les riches Romains au premier siècle de l'empire. L'exemple de Rome était imité dans tout l'univers, et l'on comprend qu'un grand propriétaire d'Afrique qui voulait se mettre à la mode ait tenu à reproduire quelque chose de ces prodigalités.

S'il s'était fait construire des bains si magnifiques, soyons assurés que sa maison devait être plus grande encore et plus belle; mais il n'en existe plus rien, ou du moins on n'en a rien découvert jusqu'à ce jour. Heureusement nous n'avons pas besoin de faire des fouilles pour la connaître, et, sans sortir des bains, nous allons avoir le moyen de nous figurer ce qu'elle était. Je viens de parler des mosaïques qui en tapissent le sol; elles ont un caractère qui nous les rend particulièrement précieuses. Le propriétaire aurait pu se contenter, comme tant d'autres, d'y faire copier un sujet banal, le triomphe d'Amphitrite ou de Bacchus, les travaux d'Hercule, etc.; mais il a voulu quelque chose qui fût fait pour lui et ne convînt qu'à lui; il a demandé à l'artiste de reproduire sa maison, son parc, ses jardins avec leurs agrémens, comme nos rois ont fait décorer quelquefois leurs palais de tableaux ou de tapisseries qui représentaient leurs principales résidences. Le maître mosaïste a dû prendre sans doute de grandes licences avec la réalité; il n'a pas dû tenter de donner à un travail purement décoratif la perfection et l'exactitude qu'on apporte à des œuvres d'art achevées : c'est un à peu près qu'il faut juger d'ensemble, mais qui nous donne pourtant une idée d'un grand domaine romain à l'époque impériale. Puisque le voilà sous nos yeux, ne résistons pas à la tentation de le parcourir un moment.

Remercions d'abord l'auteur des mosaïques des indications précieuses qu'il nous a données; comme il craignait qu'on ne se reconnût pas toujours dans ses peintures, il a pris le parti de placer à côté de chacun des tableaux des légendes qui nous font connaître les lieux et les hommes. Au-dessus de la maison s'étale en grosses lettres le nom du propriétaire : il s'appelait Pompéianus. Sa maison, qui occupe le haut d'une des mosaïques, ne présente pas ce large développement de façade et ces belles apparences de régularité qui sont à la mode chez nous, surtout depuis la Renaissance. Les Romains paraissent y avoir médiocrement tenu. Leurs villas, faites pour l'usage, se composaient d'ordinaire d'une réunion de corps de logis différens, plus juxtaposés qu'unis, et qu'on avait construits à mesure qu'on en sentait le besoin. C'est bien ainsi

qu'était bâtie celle de l'empereur Hadrien, à Tibur, qui passait pour une merveille. Quand on la voyait de loin, avec ses bâtimens de toute dimension et ses toits de toute forme, elle devait ressembler à une petite ville. Pline le Jeune emploie précisément cette expression pour caractériser l'aspect des maisons de plaisance qu'on rencontrait le long du rivage d'Ostie : *Præstant multarum urbium faciem.* Dans celle de Pompéianus, quoiqu'elle fût encore très librement construite, la symétrie est un peu plus respectée. Les deux ailes sont occupées par deux grands pavillons carrés, surmontés d'une sorte de dôme : au centre, à côté d'une porte monumentale, s'élève une tour à trois étages comme il s'en trouvait dans toutes les villas romaines, pour donner au propriétaire le plaisir de la vue et l'agrément du grand air ; puis vient un corps de logis, avec de grandes fenêtres cintrées, qui paraissent éclairer une galerie intérieure. Des deux côtés, en dehors de la villa, deux petites maisonnettes, qui se répondent, complètent le logement du maître et des serviteurs. Elles donnent sur des jardins, et, pour l'indiquer, l'artiste a placé par derrière de grands arbres, dont le sommet dépasse les toits ; aux deux extrémités commencent des palissades de buis, comme on en trouve dans le parc de Versailles, qui entouraient les bosquets et emprisonnaient les allées : la mode s'en est conservée depuis les Romains jusqu'à l'époque de Louis XIV.

Au-dessous de sa maison, Pompéianus avait fait représenter son écurie, montrant ainsi quels étaient ses goûts et ses préférences : c'étaient celles de presque tous les gens de son pays. Les indigènes, alors comme aujourd'hui, aimaient par-dessus tout leurs chevaux : ils les soignaient, ils en étaient fiers. Ceux que nous montre Pompéianus, les meilleurs sans doute qu'il eût chez lui, portent leurs noms écrits au-dessus d'eux : ils s'appellent *Delicatus*, *Pullentianus*, *Titas*, *Scholasticus* (1) ; mais Pompéianus ne se contente pas toujours de les nommer ; il y joint parfois quelques paroles de flatterie et d'affection qui témoignent à quel point il les admire et il les aime. S'adressant à celui qui s'appelle *Altus* (Le haut), il lui dit : « Tu es sans pareil, tu fais des bonds comme des montagnes, *unus es, ut mons exultas ;* » au-dessus d'un autre, on lit ces mots : « Que tu sois vainqueur ou non, nous t'aimons, Polidoxe, *vincas, non vincas, te amamus, Polidoxe.* » Celui-ci, on le voit, est un cheval de course, qu'on dresse à remporter des

(1) C'est dans la peinture de ces chevaux que le dessinateur paraît avoir commis ses fautes les plus graves. « Il a eu le tort, m'écrit M. Mercier, de placer entre eux une sorte de mangeoire qui n'existait absolument pas. De plus, le dessin laisse croire qu'ils sont revêtus d'une sorte de camail à ramages, comme le djellal de nos indigènes, alors qu'en réalité ils sont nus et que l'artiste n'a cherché à imiter que des jeux de lumière sur leur robe luisante. »

prix. Les courses étaient le divertissement à la mode dans tout l'empire ; mais il semble que nulle part on ne les aimât autant qu'en Afrique. Il nous est resté de cette passion qu'on avait pour elles un souvenir très curieux. On croyait alors que, lorsqu'on avait à se plaindre de quelqu'un, il n'y avait rien de plus sûr, pour lui faire du mal, que de confier aux morts sa vengeance ; on écrivait donc le nom de celui à qui on voulait nuire sur une lame de plomb qu'on insinuait dans une tombe : on supposait que le défunt se chargerait de remettre la requête aux dieux infernaux. On a trouvé en Afrique un assez grand nombre de ces lames, et vraisemblablement on en trouvera bien davantage. Quelques-unes nous révèlent de petits romans inconnus : ce sont quelquefois des amoureux qui se plaignent d'avoir été trompés et réclament la punition des coupables. « O toi, qui gouvernes le monde souterrain, dit l'un d'eux, je te recommande Julia Faustilla ; viens la prendre le plutôt possible et mets-là au nombre de tes sujets. » Ce qui arrive le plus souvent, c'est que les lames ont été déposées par des cochers qui veulent se débarrasser de leurs rivaux. Ils appellent à leur aide les divinités de tous les pays ; ils nomment l'un après l'autre tous les chevaux qui pourraient leur disputer le prix ; ils demandent aux dieux de les rendre impuissans : « Arrêtez-les, enchaînez-les, enlevez-leur toutes leurs forces ; qu'ils ne puissent pas sortir de l'écurie, passer la porte de l'hippodrome, s'avancer d'un pas sur la piste, et quant à ceux qui les conduisent, paralysez leurs mains, qu'il leur soit impossible de voir, d'agiter les rênes, de se tenir debout ; précipitez-les du char, jetez-les à terre et qu'ils soient foulés aux pieds de leurs chevaux. Sans retard, sans retard ; tout de suite, tout de suite (1) ! » Ces supplications furieuses montrent l'ardeur qu'on mettait aux luttes de ce genre. La victoire ne donnait pas seulement la réputation aux chevaux et aux cochers qui l'avaient remportée : elle pouvait leur donner aussi la fortune. Une inscription trouvée il y a quelques années à Rome nous apprend que le cocher Crescens, Maure d'origine (les cochers étaient alors Africains comme aujourd'hui ils sont anglais), a gagné en dix ans 1 500 000 sesterces (un peu plus de 300 000 fr.) (2). Pompéianus faisait courir, ce qui explique l'importance qu'il attachait à son écurie.

Il aimait aussi beaucoup la chasse, et il n'a eu garde d'oublier ce divertissement dans ses mosaïques. Elle y est le sujet de deux tableaux, l'un qui nous montre simplement le parc où il entretient

(1) On était si bien convaincu de l'efficacité de ces maléfices qu'une loi de Valentinien condamne à mort ceux qui les commettent.

(2) Cette inscription a été publiée avec un savant commentaire, par Mme la comtesse Hersilia Lovatelli.

les gazelles, *sæptum venationis;* l'autre beaucoup plus compliqué qui contient une dizaine de personnages, et représente ce qu'on appellerait aujourd'hui l'équipage de chasse de Pompéianus. On y voit des chiens, *Fidelis* et *Castus*, qui poursuivent la bête, avec des cavaliers et des piqueurs, dont on a soin, comme toujours, de nous dire le nom. Ils sont vêtus, presque comme certains montagnards d'aujourd'hui, de pantalons serrés au genou; ils ont un berret plat sur la tête; une sorte de justaucorps enferme leur taille, ils portent le manteau rejeté sur l'épaule, à la façon des Espagnols. Les cavaliers ont la lance en arrêt; les gens de pied tiennent une épée à la main; le maître de la maison, sur un cheval qui se cabre, conduit la chasse; il est vêtu comme les autres, mais sans armes.

Assurément l'artiste n'a pas pu décrire tous les détails de la vie qu'on menait dans ces grands domaines; il n'a reproduit qu'une partie des bâtimens qui entouraient la maison du maître. Mais il en indique au moins les plus essentiels : ici, c'est la résidence du chef du troupeau (*pecuarii locus*); là, celle du forestier (*saltuarii janus*), construction énorme, avec son toit aux tuiles rouges, ses pavillons à quatre étages et ses dépendances plus basses (1). Mais voici un tableau plus étrange et plus curieux : l'artiste a représenté un verger, avec des arbres d'espèce différente, le long desquels grimpe la vigne; au pied d'un palmier chargé de fruits mûrs, une dame est assise sur une chaise à dos, comme une matrone respectable. Elle est élégamment vêtue et porte à la main un éventail; devant elle, un jeune homme, couvert d'une tunique courte, tient en laisse un petit chien, et, de l'autre main, abrite la dame sous une ombrelle. Sur le haut du tableau on lit : *filosofi locus*. Nous voilà donc bien avertis; nous avons devant les yeux le bosquet où se tient le philosophe. Mais lui-même, où est-il? Faut-il le reconnaître dans le jeune homme qui tient le chien et tend l'ombrelle? Je suis d'abord assez tenté de le croire, quand je me souviens des récits malins de Lucien, qui nous montre les sages de son temps fort empressés auprès des grandes dames et les amusant de belles paroles pendant qu'elles font leur toilette. Il en cite même un, le stoïcien Thesmopolis, qui, comme notre jeune homme, se charge

(1) Les mosaïques si intéressantes que M. de la Blanchère a réunies au musée Alaoui, à Tunis, contiennent quelques reproductions de bâtimens de ferme, qui nous mettent sous les yeux, d'une manière très vivante, les exploitations rurales à l'époque romaine. Les plus curieuses sont celles qu'on a trouvées dans la ferme Godmet, à Tabarka. L'une d'elles nous offre l'image d'une maison à plusieurs étages, parfaitement conservée, avec des canards, des dindons et des poules, dans la basse-cour. Dans une autre, tandis que le cheval est attaché à la porte de l'écurie, une femme, assise sur un banc, file en gardant les moutons. Ce sont des scènes de la vie rustique des Romains, prises sur le vif.

de la petite chienne Myrrhine, et pousse même la complaisance jusqu'à recueillir ses petits dans son manteau. Je pense pourtant qu'il ne faut pas prendre ici le mot de philosophe à la lettre. Vers la fin de l'empire on donnait ce nom à tous les lettrés, et même à tous les gens habiles dans quelque art ou quelque science. « L'emplacement du philosophe », c'est le lieu des entretiens agréables et distingués, où l'on touche d'une façon discrète aux lettres ou aux sciences, et, à l'occasion, le lieu des propos galans, où on lit ces petits vers, qui étaient à la mode en Afrique, et dont quelques-uns nous ont été conservés dans l'*Anthologie*. Il y a donc quelque place, dans cette magnifique maison, pour les élégances de la vie mondaine; mais, tandis que c'est Pompéianus qui guide les chasseurs et poursuit l'antilope, c'est sa femme qui, dans un parterre charmant, donne audience aux beaux esprits et préside aux conversations délicates.

IV

Parmi ces grands propriétaires qui occupaient la meilleure partie de l'Afrique, il faut mettre d'abord l'empereur. Les princes qui ont été les maîtres de Rome pendant les deux premiers siècles, les *Julii*, les *Flavii*, les *Antonins*, appartenaient à des familles très riches, qui avaient des biens un peu partout (1). Leur fortune privée, qui était considérable, s'accrut bientôt de la fortune publique. Sur les terres enlevées aux vaincus, l'État s'était réservé partout une part importante, qui formait ce qu'on appelait *ager publicus populi romani*. Sous l'empire l'*ager publicus* ne tarda pas à se confondre avec le patrimoine particulier du prince; ce fut, comme on dirait aujourd'hui, sa liste civile, qui lui permettait de pourvoir à tous ses besoins. Les empereurs l'augmentaient sans cesse par la confiscation des biens des condamnés, et il arriva souvent que l'on ne condamnait les gens que pour prendre leurs biens. Dans le passage de Pline que j'ai cité, et où il dit que la moitié de l'Afrique appartenait à six propriétaires, il ajoute que Néron les fit tuer et qu'il s'empara de leurs terres. C'est ainsi que d'un coup la moitié de l'Afrique s'ajouta à ce qu'il en pouvait déjà posséder.

Ces grands domaines, surtout en Afrique, portaient quelquefois le nom de *saltus :* on les appelait ainsi parce qu'ils se composaient primitivement de bois et de pâturages. Plus tard de grands

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, comme on a trouvé en deux endroits de la table de Peutinger et sur une inscription le nom de Matidia, on en a conclu que cette nièce de Trajan, qui était fort riche, possédait des terres en Afrique et qu'elles ont dû faire partie de son héritage. Il est question de cet héritage dans les lettres de Fronton, et l'on croit y voir que Marc-Aurèle, peut-être par quelque scrupule de délicatesse, ne voulait pas l'accepter, ce qui mécontentait sa femme, beaucoup moins difficile que lui. Il est probable qu'ici, comme toujours, Faustine finit par l'emporter et que les terres de Matidia s'ajoutèrent au domaine impérial d'Afrique.

défrichemens eurent lieu; les champs de blé remplacèrent les vaines pâtures; la vigne et l'olivier se substituèrent aux broussailles; mais, quoique la nature en fût très changée, on leur conserva leur ancien nom. Ces *saltus* étaient ordinairement des exploitations énormes, « qui égalaient, nous dit Frontin, le territoire d'une cité, et même le dépassaient, » ce qui fait songer à l'Enfida, qui contient plus de 150 000 hectares. « Au centre, ajoute Frontin, s'élève la *villa* du maître qu'une ligne de villages entoure comme d'une ceinture; » ailleurs il parle « d'un peuple de cultivateurs » qui remplit les champs. Les plus importans de ces *saltus* appartenaient aux empereurs.

Dans l'un deux, qui s'appelait *Saltus Burunitanus*, et qui était situé dans la vallée du Bagrada, on a découvert, il y a peu d'années, une inscription qui est assurément l'une des plus curieuses que nous ait conservées l'Afrique. C'est une requête des cultivateurs du *saltus*, adressée à l'empereur Commode, avec la réponse du prince; elle a pour nous cet intérêt de nous faire connaître comment ces vastes territoires étaient administrés. Nous voyons qu'il s'y trouvait d'abord un *procurator* de l'empereur, qui dirigeait tout le domaine, et qui dépendait lui-même du *procurator* de Carthage, et au-dessous de lui des *conductores* et des *coloni* dont la situation n'était pas la même. Les *conductores*, comme leur nom l'indique, avaient pris à ferme une partie du *saltus*, l'exploitaient à leurs risques et périls, et payaient au propriétaire une redevance stipulée par le contrat. Leur bail était, comme au temps de la république, renouvelé tous les cinq ans. La période finie, ou bien le fermier se retirait, ou il faisait un bail nouveau, et ce bail pouvait être le même que l'ancien ou contenir des clauses différentes. La condition des *coloni* est tout autre. D'abord ils sont pauvres, tandis que les *conductores* semblent avoir été riches; vraisemblablement ils cultivent les parcelles de terre que les *conductores* n'ont pas voulu affermer, c'est-à-dire les moins bonnes. Il ne paraît pas qu'ils aient payé au propriétaire une redevance fixe; il est plus probable qu'ils partageaient les fruits avec lui. Enfin, on ne dit nulle part qu'il y ait eu entre eux et le propriétaire un bail qui se renouvelait à époque fixe, comme celui des *conductores*. Leurs droits, comme leurs devoirs, ont été fixés par ce qu'ils appellent *lex Hadriana* ou *forma perpetua*, un règlement qui a été fait une fois pour toutes, et qu'on n'a pas modifié depuis près d'un siècle. Les *coloni* ne sont pas sous les ordres des *conductores;* ils leur doivent seulement un certain nombre de prestations. A l'époque où le travail presse, où la main-d'œuvre est rare, il a été entendu que les *coloni* devront aider les ouvriers qu'emploie le *conductor*. C'était une cause de conflits perpétuels; partout où les

conductores et les *coloni* ont vécu les uns près des autres, nous voyons ces malheureuses prestations engendrer des querelles qui ne finissent pas. Cependant l'empereur Hadrien, qui s'entendait si bien à mettre de l'ordre partout, a pris la peine de régler de la façon la plus nette les obligations des *coloni :* ils doivent aux *conductores* deux journées de labour, deux journées de sarclage et deux journées de moisson, voilà tout; mais les *conductores* exigent bien davantage, et ils trouvent moyen d'obtenir ce qu'ils demandent. Comme ils sont riches, ils achètent par des présens la complaisance du *procurator*, qui les laisse faire. C'est précisément ce que rapporte en grand détail l'inscription qu'on a trouvée dans le *Saltus Burunitanus*. A la suite d'une de ces injustices, les malheureux *coloni*, voyant qu'ils n'ont rien à espérer de leurs chefs naturels, ont eu l'idée d'écrire directement à l'empereur pour se plaindre. Mal leur en a pris; le *procurator* de Carthage, gagné par l'argent des *conductores*, et sans doute aussi furieux de voir son administration dénoncée au prince, a envoyé des soldats sur le domaine. Il a fait saisir et maltraiter les mécontens, quelques-uns ont été jetés en prison, d'autres battus de verges, quoiqu'ils fussent citoyens romains. Mais il avait affaire à des gens énergiques, qui ne se laissaient pas facilement effrayer. Ils adressèrent une nouvelle requête à l'empereur, qui, cette fois, lui parvint, et l'empereur y répondit par une lettre signée de sa main, dans laquelle il ordonnait que les prescriptions d'Hadrien fussent respectées et qu'on n'exigeât des *coloni* que ce qu'ils devaient. Et cependant cet empereur était Commode, un fort méchant homme; mais sous les plus mauvais princes, les affaires allaient leur train ordinaire et les provinces avaient moins à souffrir qu'on ne croit. La joie, comme on pense, fut grande chez ce petit monde qui avait enfin obtenu justice. Comme ils s'étaient associés ensemble (nous dirions aujourd'hui syndiqués) pour mieux se protéger, le président (*magister*) de l'association fut chargé de faire graver plusieurs exemplaires de la requête des *coloni* et de la réponse de l'empereur (1); et le jour des ides de mars de l'an 181 ou 182, où l'inscription fut dédiée, il dut y avoir une fête dans le *saltus*.

C'étaient pourtant des gens bien misérables et qui ne cherchent pas à s'en faire accroire. « Nous ne sommes, disent-ils, que de pauvres paysans, qui gagnons notre vie par le travail de nos mains. » Et plus loin, s'adressant à l'empereur : « Prends pitié de nous; fais que tes paysans, les enfans de ta terre, qui sont nés et qui ont grandi sur elle, ne soient plus molestés par les fermiers de

(1) M. Cagnat a trouvé, en Tunisie, à 30 kilomètres de Souk-el-Khmis, un fragment d'inscription qui contient un autre exemplaire de la requête des *coloni* du *Saltus Burunitanus*.

ton domaine. » Ces expressions ont frappé les historiens et les jurisconsultes ; ils se sont demandé si ces gens qui s'appellent eux-mêmes *vernulæ*, *alumni saltuum imperatoris*, ne sont pas déjà des colons attachés à la glèbe, comme on en trouve au commencement du bas-empire, et si l'institution du colonat, qu'on fait dater ordinairement de Constantin, n'est pas beaucoup plus ancienne. Ce qui est sûr dans tous les cas, c'est que, si elle n'existait pas encore du temps de Commode, sous sa forme légale et définitive, elle se préparait à naître. Sans doute aucun texte ne nous dit que ces paysans qui sont nés sur les terres de l'empereur n'ont pas le droit de les quitter : la loi qui doit les y attacher pour toujours n'est pas encore promulguée ; et pourtant ils y demeurent, ils y sont depuis plusieurs générations, ils y seront vraisemblablement toujours, non par contrainte, mais parce qu'ils ont pris l'habitude d'y demeurer, et qu'ils n'ont guère le moyen de vivre ailleurs. Ils sont donc, en réalité, forcés d'y rester, quoiqu'il ne leur soit pas défendu d'en sortir, et la loi qui, un siècle plus tard, les attachera définitivement au sol ne changera rien à leur situation réelle. Ainsi le colonat n'a pas été créé de toute pièce par le législateur du bas-empire ; il est en germe dans le statut d'Hadrien, qui n'est probablement lui-même qu'une application d'une coutume remontant aux origines de Rome (1). Dans ce monde romain, qui est le triomphe de la logique et de l'esprit de suite, rien ne se fait d'un seul coup, rien ne naît au hasard, et c'est un grand plaisir pour l'historien, qui l'étudie, de voir les institutions se préparer lentement et sortir les unes des autres par une sorte de génération naturelle.

Le domaine impérial ne se composait pas seulement de ces immenses *saltus* qui ressemblaient à des provinces : les mines aussi, ou plutôt ce qu'on appelait d'un nom général *metalla*, en faisaient partie ; on entendait par là non seulement les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, mais les carrières de marbre et de pierre et même les salines. Presque tous les *metalla*, dans le monde entier, furent acquis ou confisqués par l'empereur et administrés par ses intendans. Quoiqu'on parle peu de ceux d'Afrique, il y en avait pourtant, et qui ne manquaient pas d'importance. Ce fut un des plus grands supplices infligés aux chrétiens pendant les persécutions d'être contraints d'y travailler. Nous avons les lettres courageuses que les malheureux écrivaient à leur évêque Cyprien pour lui demander ses prières et la belle réponse de l'évêque. On y voit quelle triste vie menaient les ouvriers des mines : on y était peu vêtu, mal nourri ; on couchait sur la terre,

(1) J'emprunte ici les conclusions de M. Mispoulet à propos d'une inscription nouvelle qui concerne les *saltus* impériaux, et qu'il a étudiée dans les *Collections du musée Alaoui*, que publie M. de la Blanchère.

on grelottait l'hiver, l'été on était brûlé du soleil ; et ces souffrances, dures à tout le monde, paraissaient intolérables à des vieillards, à des femmes, à des enfans, à des gens accoutumés à l'aisance des villes, et qui n'avaient pas connu la misère. Mais ils étaient soutenus par la foi, heureux de souffrir pour la vérité. Et quand quelque lettre de l'évêque pénétrait jusqu'à eux, toutes les souffrances étaient oubliées : « Les condamnés vous bénissent, lui disaient-ils, d'avoir relevé leur courage. Leurs membres ne sentent plus les atteintes des coups de fouet ; il leur semble que leurs pieds ne sont plus liés : c'est la lumière qui luit dans les ténèbres de leur prison. Ces horribles montagnes deviennent des plaines riantes, et l'odeur affreuse des lampes dans les sombres galeries se change en parfums des fleurs. » Les mines de Sigus, au centre de la Numidie, d'où les martyrs adressaient à saint Cyprien ces belles paroles, n'ont pas été retrouvées, mais on connaît et l'on exploite les carrières de Simittu (Chemtou) qui fournissaient le fameux marbre de Numidie. La vogue de ce marbre était grande dans l'empire. Hadrien en avait orné sa villa de Tibur ; Constantin en tira quelques-unes des colonnes qui soutenaient les voûtes de Sainte-Sophie. Il est resté à Chemtou quelques blocs qui ont été extraits de la carrière il y a plus de quinze siècles, et qui, on ne sait pourquoi, n'avaient pas été employés ; ils portent, avec un numéro d'ordre, la mention de l'endroit où on les avait pris. Nous voyons qu'il existait à Simitu un certain nombre de chantiers : le « Chantier royal », qui remontait peut-être à l'époque des rois numides, le « Chantier neuf », celui « du Génie de la montagne ». C'est à l'époque des Antonins que le travail paraît avoir été le plus actif ; il le fut assez pour amener la création d'une ville dont les débris indiquent l'importance.

Des possessions si étendues, si nombreuses, de nature si différente, exigeaient toute une armée de fonctionnaires, les uns disséminés un peu partout, les autres réunis soit au chef-lieu des divers districts (*tractus*), soit dans la capitale même de la province. Les plus importans d'entre eux nous sont connus, mais nous risquions d'ignorer toujours les plus humbles, lorsqu'un hasard heureux en a tiré quelques-uns de l'oubli. Le Père Delattre, en fouillant le sol auprès de la Malga, découvrit deux cimetières où reposaient des esclaves et des affranchis attachés à l'administration des domaines impériaux. Leur tombe est très simple et répond à leur humble fortune ; elle se compose d'ordinaire d'un cippe en maçonnerie dans l'intérieur duquel sont noyées deux ou trois urnes de formes très diverses : ce qu'elles ont de particulier, c'est qu'elles sont surmontées d'un tuyau en brique qui débouche soit au sommet, soit sur les côtés du cippe. Par ce tuyau on introduisait

des libations qui arrivaient jusqu'aux cendres du mort; — c'était aussi le chemin qu'on faisait prendre à ces petites lames de plomb dont j'ai parlé et qui contenaient des imprécations contre certaines personnes. Sur le devant du cippe, une ou plusieurs tablettes de marbre contiennent les épitaphes de ceux dont les restes y sont renfermés. Elles ont cet intérêt de nous faire connaître les degrés inférieurs de cette domesticité impériale transplantée en Afrique. Ce sont des gens attachés au service des hauts fonctionnaires (*pedisequi*, *medici*), des comptables de toute sorte qui travaillent dans les bureaux de l'impôt et des domaines (*notarii*, *librarii*, *tabularii*), des arpenteurs (*agrimensores*), des coureurs qui portent partout les dépêches et qui ont formé une association (*collegium cursorum et Numidarum*) : tous, à l'exception de ces derniers, qui sont des gens du pays, paraissent venir de Rome, et ils ont l'air de regretter leur pays d'origine. L'un d'eux, qui a perdu une jeune femme de vingt-six ans, se plaint amèrement de la Fortune, qui ne lui a pas permis de revenir avec elle en Italie. Ce sont déjà les misères des fonctionnaires qui se regardent comme exilés dans les pays qu'ils administrent.

Je n'ai pu donner dans ce qui précède qu'un aperçu très général et fort incomplet de l'état des campagnes africaines sous la domination de Rome : il n'est pas possible, en ce moment, de faire autre chose. L'enquête de détail se poursuit; en étudiant chaque contrée à part, et presque chaque domaine, on cherche à savoir, quand on le peut, ce que les Romains en avaient tiré, de quelle façon ils l'exploitaient, comment ils l'avaient rendu si fertile. Cette étude, je n'en doute pas, aura pour nous de sérieux avantages : il est bon de profiter de l'expérience des autres. Mais, en dehors de ces grands travaux d'utilité publique que le temps et l'observation nous feront connaître, il est une cause plus générale qui a singulièrement servi à la prospérité de l'Afrique : c'est la sécurité que Rome procurait à ceux qui vivaient sous sa domination. Pour que l'agriculture puisse fleurir, il faut d'abord que les paysans soient certains de récolter le blé qu'ils sèment; que la moisson, quand ils l'auront faite, ne risque pas de leur être enlevée soit par le percepteur de l'impôt, soit par des pillards de passage, en un mot, que le gouvernement les protège des autres et de lui-même; il faut en outre qu'en dehors de leur pays, les transactions soient faciles, qu'ils puissent se fier aux routes de terre et de mer pour exporter le surplus de leurs récoltes. C'est ce que leur assurait la *paix romaine*, et dont ils lui étaient si reconnaissans. Nous la leur avons rendue, et déjà les bienfaits commencent à s'en faire sentir : le reste viendra plus tard.

GASTON BOISSIER.

INSTINCT DU CŒUR

DERNIÈRE PARTIE (1)

XI

Le jour même de son arrivée, M. de Trêmes reçut la visite de l'un des deux aimables camarades qui, un mois auparavant, étaient venus pour le voir.

M. de Trêmes était fort gai, d'excellente disposition, et quand son visiteur, avec une figure de circonstance, lui eut raconté, en blâmant fort M. de Bernac, que celui-ci avait dit tout haut à la table de la pension « qu'il comprenait maintenant la conduite de M. de Trêmes, puisqu'il venait de rencontrer, sortant de chez lui, la personne à propos de qui ils avaient eu querelle », il prit une mine tout à fait goguenarde et remercia M. de Bernac de l'honneur qu'il lui faisait en lui prêtant pareille bonne fortune.

Puis il parla d'autre chose; mais le soir, à la pension, après un dîner où il s'était montré tout le temps de la plus belle humeur du monde, il saisit le moment où plusieurs officiers venaient de se lever de table pour les prier de demeurer un instant de plus et de vouloir bien se rasseoir.

— Mes chers camarades, dit-il alors d'un ton enjoué, je suis obligé de vous demander toute votre attention pour une petite explication qui va avoir lieu entre moi et un des officiers présens, M. Doumercq. Rassurez-vous, elle sera courte, et tout se passera le plus galamment du monde.

Monsieur Doumercq, il m'est revenu qu'il y a juste un mois, à cette table, vous avez raconté que vous aviez vu sortir de chez

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai, du 1er et du 15 juin.

moi la fille d'une dame qui nous a reçus chez elle, et chez qui je vous ai empêché de retourner. L'avez-vous dit?

— Monsieur de Trêmes, répondit M. de Bernac en ricanant, je suis d'autant moins disposé à nier mes paroles, que ce que j'ai dit était la vérité. Quant à la « dame » dont vous parlez, c'est la directrice de la poste d'un petit village à trente lieues d'ici.

— Il est possible, monsieur, que pour un homme d'une naissance aussi distinguée que la vôtre, une simple directrice de postes ne soit pas une dame; pour moi et, j'en suis sûr, pour bien des personnes ici, c'est une dame, surtout quand elle est la veuve d'un honorable officier, mort, capitaine et décoré de la Légion d'honneur : toutes circonstances que vous connaissez. Mais revenons à notre propos.

Quelle heure était-il quand vous avez vu cette jeune personne sortir de chez moi?

— Ma foi, je n'en sais trop rien : je n'ai pas toujours la montre à la main.

— Cependant, il n'est pas un de nous qui, en raison même des habitudes de ponctualité de notre métier, ne soit toujours à même de savoir l'heure, à une demi-heure près si vous voulez. Était-ce le matin, dans la journée, ou le soir? Ceci, vous ne pouvez pas l'avoir oublié.

— C'était le soir.

— Et vers quelle heure?

— Je ne sais plus exactement.

Ici il y eut à la table un léger murmure : ce n'était même pas le premier. M. de Bernac se rendit compte de la situation et ajouta :

— Je crois, maintenant, qu'il pouvait être neuf heures.

— Réfléchissez bien. Était-ce huit heures, ou neuf heures, ou dix heures?

— Non, c'était neuf heures.

— Mon cher Norroy, dit M. de Trêmes en se tournant vers l'officier de ce nom, voulez-vous avoir la bonté de dire ce que vous savez.

— Messieurs, dit M. de Norroy, d'une voix calme et claire, je déclare et j'atteste, comme le tenant de notre colonel lui-même, que la jeune personne dont il s'agit, et qui est la filleule d'une amie du colonel et de Mme de R..., a dîné chez eux ce jour-là, qu'elle en est partie à neuf heures dix, pour se rendre en toute hâte au chemin de fer, accompagnée d'un planton qui ne l'a quittée qu'après l'avoir vue monter dans le train. Je puis ajouter qu'interrogé en ma présence par notre colonel, il a dit que, séparé une demi-minute de cette demoiselle, par plusieurs charrettes qui

passaient, il l'avait rejointe tout de suite, mais avait remarqué à ce moment un officier qui se trouvait en avant de lui et en qui il avait cru reconnaître le capitaine Doumercq.

— Monsieur Doumercq, reprit M. de Trêmes, que vous ayez rencontré cette jeune personne, rien de plus possible. Mais que vous l'ayez vue sortir de chez moi, qui demeure dans une direction tout autre que celle du chemin de fer, c'est matériellement impossible. Il y en a d'ailleurs une autre raison, c'est que ce n'est pas vrai : vous entendez bien, *ce n'est pas vrai*. Qu'avez-vous à répondre?

Tous les regards étaient fixés sur M. de Bernac qui, rouge et confondu, resta un instant silencieux.

Enfin, il haussa les épaules et répondit d'une voix saccadée :

— Je maintiens ce que j'ai dit; j'ai pu me tromper sur l'heure : mes souvenirs, après un mois, ne sont plus présens, tout le monde le comprendra.

— Ce que tout le monde comprendra surtout, monsieur Doumercq, c'est que dans le cas actuel vous vous êtes rendu coupable d'un mensonge odieux, d'une véritable calomnie, et comme elle avait pour effet de porter atteinte à la réputation d'une jeune fille honorable, vous avez commis une insigne lâcheté!

M. Doumercq bondit sur ses pieds, mais cinq ou six bras s'étendirent devant lui, et autant de voix lui dirent, non sans rudesse :

— Pas d'esclandre, Doumercq!... Vous vous expliquerez autre part.

— Vous me paierez cela, monsieur de Trêmes, entendez-vous!

— Certainement... Messieurs, pardon de cette scène. Le reste regarde nos témoins, je l'espère du moins.

Les amis de M. Doumercq l'entraînèrent et ne lui ménagèrent pas les complimens. L'officier qui avait été en visite chez M. de Trêmes était furieux.

— Vous m'avez mêlé, dit-il, dans une sale affaire!... Je n'aime pas Trêmes, mais du moins je croyais que vous aviez raison.

— Moi aussi, dit un autre, c'est fâcheux pour vous, vraiment très fâcheux!

Et malgré ses dénégations, M. de Bernac put voir, le lendemain même, combien, de toutes façons, c'était fâcheux pour lui, en effet, car à huit heures du matin, par un temps frais, clair, et avec un terrain excellent où aucune glissade n'était plus possible, M. de Trêmes, sur le fameux coup droit manqué juste un mois auparavant, lui enfonça en pleine poitrine un bon quart de son épée, le perçant presque d'outre en outre, et lui ouvrant ainsi les plus belles perspectives de passer de ce monde dans un monde meilleur.

. . . . . .

Huit jours s'étaient écoulés. La belle âme de M. Doumercq n'avait pas pris son vol vers les sphères éternelles, et le corps qu'elle persistait à vouloir habiter n'était plus hors de toute espérance.

A part deux ou trois personnes, M. Doumercq était raisonnablement détesté au régiment, et, dans la circonstance actuelle, personne ne le plaignit.

M. de Trêmes reçut toutes les félicitations possibles. Le colonel lui adressa une semonce, et lui déclara qu'il n'entendait pas voir décimer son régiment, etc., etc., puis, la semonce terminée, il lui frappa sur l'épaule et ajouta : « Maintenant, passons dans mon cabinet fumer un cigare, et... mes devoirs de colonel remplis... vous avez joliment bien fait. »

Il reçut à la même époque une lettre éplorée à la fois et joyeuse de Mlle Martin. Celle-ci, après avoir remercié le Dieu des combats, demandait à M. de Trêmes si cette fois c'était bien fini, ajoutant qu'elle ne vivait plus d'inquiétude, que d'ailleurs elle ne parlait de rien à qui que ce fût. Elle mettait en post-scriptum que ses leçons à miss Thompson allaient prendre fin, et qu'elle n'en était pas fâchée, que Mrs. Thompson et sa fille étaient devenues très désagréables, et qu'au surplus elle avait d'autres occupations en vue.

Il ne faut pas oublier non plus une lettre fort courte de Mlle Isaure, et que voici :

« Oncle Philippe,

« Est-il vrai que tu t'es battu deux fois? Je sais que tu n'es pas blessé, mais songe à nous, si tu l'avais été! Tu ne penses donc jamais à nous, surtout à grand'maman qui t'aime tant? Elle ne sait rien, mais maman l'a appris tantôt je ne sais par qui. Oncle Philippe, nous avons pleuré comme des bêtes : — c'est donc bien beau, bien agréable de faire du chagrin à ceux qui vous aiment?

« Ta nièce qui t'embrasse,

« Dame Isaure. »

M. de Trêmes prit une feuille de papier à lettres et écrivit :

« Chère petite nièce moult aimée,

« Je pense partir demain dans l'après-midi pour aller passer à l'hôtel mes deux ou trois jours habituels. Je t'en préviens afin que tu fasses astiquer ton fourniment, car je compte chaque

matin t'emmener au bois avec moi. J'embrasse ta mère et toi. — Ton oncle affectionné,

« Philippe. »

Monter à cheval avec son oncle était une des grandes joies de Mlle Isaure, et cette lettre fut reçue avec des exclamations de plaisir accompagnées de danses et de jeux.

Le surlendemain au matin, en effet, à sept heures et demie, M. de Trêmes et sa nièce montèrent à cheval et s'en furent au Bois. Ils firent un grand tour, s'arrêtèrent à la cascade, et revinrent vers onze heures. Dame Isaure était enchantée des saluts qu'elle recevait de tous côtés. C'était l'heure où les officiers reviennent du Bois, et ce n'étaient que képis galonnés qui se soulevaient sur son passage : deux généraux l'avaient déjà obligée à s'arrêter, et avaient complimenté son oncle sur sa belle tenue; aussi elle ne se sentait pas de joie.

En descendant les Champs-Élysées, elle dit tout à coup à M. de Trêmes :

— Mon oncle, quelles sont donc ces deux dames, dans cette voiture, qui t'examinent tant?

— Où donc?

— Ici à gauche, ce grand landau qui monte l'avenue.

M. de Trêmes regarda, et reconnut un visage qu'il ne pouvait oublier.

Il allait se contenter de saluer, mais remarquant l'extrême pâleur de ce beau visage, et je ne sais quelle expression triste des yeux, il dit à sa nièce : « Viens avec moi. »

Et poussant son cheval, il fit signe au cocher du landau d'arrêter, et s'approchant de la portière, s'informa de la santé de Mme Renard, dit que Mlle Martin, lui avait écrit, et en s'inclinant pour prendre congé, ajouta :

— Je suis bien heureux de vous avoir rencontrée, et je n'ai même pas le mérite de vous avoir reconnue : c'est ma nièce, Mlle d'Hesbécourt, qui a attiré mon attention. — Et il désigna du geste Mlle Isaure arrêtée à deux pas, et qui, fixant sur Mlle Clotilde ses yeux brillans, mutins, fit en s'inclinant sur le cou de son cheval le plus gracieux, le plus aimable, le plus joli petit salut du monde.

Mlle Clotilde rougit : on eût dit que c'était de plaisir, et rendit le salut avec un regard, en tout cas, soudainement joyeux.

L'oncle et la nièce s'éloignèrent, et pendant que la voiture continuait sa route, une vieille dame assise dans le coin de droite et qui s'y était tenue cachée, — peut-être pour mieux voir, — demanda :

— C'est lui?

— Oui, marraine, c'est lui.

— Tu as bien salué, dit M. de Trêmes à sa nièce, à la bonne heure, voilà de l'aisance en selle.

— Oncle, dit Mlle Isaure, devenue tout à coup sérieuse, je salue toujours ainsi quand les gens me plaisent.

— Oui-da!... Et cette demoiselle a eu le bonheur de te plaire, Isaure?

— Oui, elle m'a plu beaucoup, beaucoup : d'abord elle est très bien... et puis...

— Et puis?

— Oh! je ne dis pas mes secrets comme cela.

— Enfin celui-ci.

— Eh bien, celui-ci... cette dame m'a plu aussi parce qu'elle t'aime beaucoup.

— Où diable as-tu connu cela?

— Et mes yeux, donc?

M. de Trêmes allait répondre... il se retint, sa figure s'assombrit, et il baissa la tête sans parler.

Le même jour, après le déjeuner de midi, Mlle Isaure s'arrangea pour rester la dernière dans la salle à manger, et quand la duchesse fut entrée dans sa chambre, l'y suivit.

— Grand'maman, je voudrais causer avec vous.

— Toi, petite fille? Et de quoi donc?

— Je vais vous le dire. Mais il faut qu'on ne nous dérange pas.

— C'est donc sérieux? voyons, passons dans mon cabinet, là, personne ne peut entrer.

La duchesse s'assit, et Mlle Isaure, ayant pris un petit tabouret, se mit à ses pieds.

— Eh bien! qu'est-ce que tu as à me demander?

— A vous demander, grand'maman? Mais rien. Ce n'est pas de moi que j'ai à vous parler.

— Oh! oh! Et de qui alors?

— Grand'maman, oncle Philippe a du chagrin.

— Et qui t'a dit cela, grand Dieu? Ce n'est pas lui, je suppose?

— Oh! non, bien entendu. Mais je l'ai vu.

— Comment?

— Voici. Ce matin... — vous savez que nous avons monté à cheval ensemble ce matin, — nous descendions l'avenue des Champs-Élysées quand j'ai remarqué une dame jeune et bien jolie, oh! bien jolie, qui était dans un landau : elle avait aperçu mon oncle et ne le perdait pas de vue. C'était à l'endroit où l'avenue monte et sa voiture allait au pas : nous, nous descendions au pas aussi. Je pouvais bien l'examiner : elle avait pâli en regardant mon oncle, et sa figure avait pris une expression de

tristesse; on aurait dit que cela lui faisait de la peine de nous voir. Je me demandais pourquoi. Je l'ai montrée à mon oncle, et sa figure à lui a changé aussi. Il voulait d'abord saluer, puis il s'est ravisé; nous nous sommes rapprochés de la voiture, il a fait signe d'arrêter, il a dit quelques mots et il m'a présentée : et alors la figure de la jeune dame s'est éclairée. J'ai salué, et elle m'a fait un joli sourire et m'a envoyé un regard qui semblait vouloir dire : « Ah! vous êtes sa nièce! Tant mieux! »

Nous sommes partis, et mon oncle paraissait ému : et quand je lui ai dit que cette jeune dame me plaisait beaucoup, il a eu l'air radieux. Mais, chose incroyable! quand j'ai ajouté que je voyais bien que cette dame devait l'aimer beaucoup, au lieu d'être content il a eu l'air tout triste. Voilà ce que je ne comprends pas : moi, cela m'aurait fait plaisir.

— Parce que tu es une tête de linotte. Ainsi, tu lui as dit que cette dame paraissait l'aimer beaucoup?

— Oui, cela crevait les yeux : elle avait l'air si triste, mais un regard si doux en l'examinant : il n'y avait pas à s'y tromper. Est-ce que j'ai eu tort de dire cela?

— Oui, ce n'est pas de ta faute, mais tu as mal fait. Il ne faudra plus jamais lui parler de cela, tu entends bien.

— Oui, grand'maman, je comprends. Mais alors le pauvre oncle va continuer à avoir du chagrin?

— Non, mignonne, c'est justement pour ne pas qu'il en ait qu'il ne faut plus lui parler de rien.

— Bien, grand'maman. — Et Mlle Isaure se leva.

— Ah! dis-moi, tu as vu cette jeune dame. Est-elle bien?

— Oui, grand'maman, très bien. Je dis jeune dame, mais on voit bien que c'est une jeune fille.

— Quel âge?

— Dix-huit à dix-neuf ans.

— Tu dis qu'elle est jolie... est-elle distinguée?

— Très distinguée : autant que j'ai pu voir, tout à fait une des nôtres. Maintenant, jolie, je ne devrais pas dire jolie; c'est autre chose; c'est mieux que cela même... c'est plutôt belle. Il y a dans le visage quelque chose de noble, de sérieux; seulement elle avait beaucoup pâli, et cela enlevait de l'animation à ses traits.

— Bien : maintenant, n'oublie pas ma recommandation, et si demain tu vois cette dame... Et... à propos, as-tu vu la personne qui était avec elle?

— A peine; mais c'est une dame très âgée : une mise sérieuse, et l'air tout à fait distingué aussi.

— Maintenant va, mignonne.

Le soir, M. de Trêmes resta près de sa mère, dans sa chambre. A la grande surprise de la duchesse il lui dit :

— Maman, avez-vous à me parler encore de ce parti qu'on vous présentait pour moi?

— Non, c'est très curieux, je n'ai pas revu la personne.

— Mais, maman, est-ce donc quelque chose de si mystérieux que vous ne puissiez rien m'en dire?

— A quoi bon te donner de nouveaux détails tant que je ne saurai pas les derniers renseignemens?

Et ils parlèrent d'autre chose.

Le lendemain, à la même heure que la veille, Mlle Isaure vint trouver la duchesse.

— Eh bien! mignonne?

— Eh bien! grand'maman, mon oncle n'a rien vu, je t'en réponds, mais moi j'ai bien vu la voiture d'hier. La jeune dame regardait par la portière. Quand elle nous a aperçus, elle s'est rejetée en arrière, mais j'avais eu le temps de la reconnaître : mon oncle, lui, ne s'est douté de rien. En revanche, la vieille dame tenait son binocle : ce n'était pas moi qu'elle examinait, c'était mon oncle. Moi, je n'ai pas fait un mouvement et j'ai évité de regarder.

— Ton oncle était-il gai ou triste?

— Oh! grand'maman, ni gai ni triste, indifférent à son habitude.

— Tu vois, petite fille, qu'en ne lui parlant de rien, il reprend son humeur ordinaire.

— C'est vrai, grand'maman.

Comme M. de Trêmes repartait le lendemain pour sa garnison, il alla dans la journée voir Mlle Martin. Celle-ci fut dans la joie. Il fallut lui raconter ce qui s'était passé avec M. Doumercq et tout reprendre du commencement.

Elle lui apprit que sa nièce était venue passer quelques jours à Paris avec sa marraine, et qu'elle allait ensuite partir pour un assez long voyage. Elle avait été tout enchantée de le rencontrer l'autre matin aux Champs-Élysées. Puis vinrent naturellement de nouvelles actions de grâces que M. de Trêmes interrompit le plus tôt qu'il put.

Il était un peu pressé et ne fit qu'une courte visite. Le jour suivant il partit reprendre son service.

Quelque temps après, le colonel et Mme de R... donnèrent, comme tous les ans à pareille époque, leur dernière grande soirée. Il y eut dîner de cérémonie avant la soirée.

M. de Trêmes, qui était un des favoris de la maison, fut du dîner. La moitié au moins des convives lui étaient inconnus.

Il se trouva placé à table entre la femme d'un de ses camarades, M. de Norroy, et une vieille dame, amie particulière des maîtres de la maison, et qui se trouvait, elle, à la droite du colonel.

C'était une femme de l'ancienne société, aux traits fins et fiers, la voix légèrement impérieuse, avec, à l'occasion, du reste, une expression de bonté qui tempérait un peu l'effet de l'aspect général de sa personne.

Ce fut elle qui adressa la parole à M. de Trêmes en lui demandant de lui verser de l'eau.

— Et du vin, madame, je pense?

— Non, je ne bois jamais que de l'eau.

— Que de l'eau? Et vous vous en trouvez bien?

— Mon Dieu, pas trop mal depuis soixante-douze ans. C'était le régime de bien des gens, autrefois, et l'on n'était pas plus faible qu'aujourd'hui.

— Je le crois. Mon aïeul maternel, je le sais, ne buvait que de l'eau et c'était un des hommes les plus robustes de son temps. Du reste, moi-même il semble que j'aie hérité l'espèce d'antipathie qu'il avait pour le vin : j'en bois fort peu.

— Qu'est-ce que vous buvez?

— De préférence, de la bière.

— Est-ce dans la bière que vous puisez ces sentimens extraordinairement belliqueux auxquels on vous a vu donner cours récemment, dit-on?

— Je ne sache pas, madame, que j'aie des sentimens extraordinairement belliqueux. Vous connaissez le fameux distique.

Cet animal est très méchant...

— Oui, « quand on l'attaque il se défend ». De mon temps on se battait beaucoup en duel. Le baron..., mon mari, en avait eu deux ou trois, et cependant c'était l'homme le plus doux...

— Je vous assure que je suis moi-même très doux, une créature parfaitement inoffensive.

— Ceci, j'en doute.

— N'en doutez pas, madame. En principe, d'ailleurs, j'ai horreur du duel.

— Ce qui fait qu'en un mois vous en avez eu deux!

— Comme militaire je ne pouvais pas faire autrement; et puis, il y avait là une circonstance particulière.

— Il y a toujours des circonstances particulières. Et y aurait-il indiscrétion à vous demander ce qu'était celle-ci?

— Je regrette, madame, de ne pas pouvoir vous le dire.

— Vous êtes mystérieux, monsieur.

— Je suis simplement discret, madame, ce qui n'est pas la même chose.

— Oh! oh! je crois deviner.

— Je vous assure que vous ne devinez pas du tout.

— Il y avait quelque dame en jeu, je parie.

— Il y avait quelques dames au pluriel, dignes de toute l'estime et de toute la considération possibles.

— Allons, puisque vous m'en dites si long, vous pouvez continuer et compléter.

— Non, madame. Les honnêtes femmes n'ont pas d'histoire : il ne faut pas leur en faire.

— Vous êtes impénétrable.

— Mais cela me vaut votre estime.

— Ceci est de la présomption!

— Non, madame, on vient de me le dire.

— Par sainte Anne! Et qui donc?

— Les yeux d'une grande dame de Bretagne.

— Et lesquels?

— Les vôtres.

— C'est trop fort. Vous me connaissez donc?

— Depuis dix minutes, madame, mais déjà assez bien.

La vieille dame se mit à rire.

— Allons, je vois qu'il faut se défier de vous.

— Ou s'y fier, madame?

— Peut-être. Versez-moi encore à boire. La discussion échauffe.

Il y eut un silence.

Le colonel se pencha vers sa vieille voisine.

— Eh bien! déjà en guerre?

— Oui, et qui plus est, battue.

— Que dites-vous de notre jeune chevalier?

— Chut! Qu'il n'aille pas m'entendre. Il y a du bon.

— Oh! pas autre chose, madame?

— Si, du bon, du très bon, même. Êtes-vous content?

— Oui, voilà qui vaut mieux.

— Ah! en sortant de table, offrez donc le bras à votre voisine de gauche, voulez-vous? Ce me sera un prétexte pour lui demander le sien.

— Si vous voulez.

Quand on quitta la table, la vieille dame se tourna à M. de Trêmes.

— Voulez-vous m'offrir votre bras?

— Où vous conduirai-je, madame?

— Dans la serre : j'ai eu un peu chaud dans la salle à manger.

M. de Trêmes la conduisit dans la serre et y fit plusieurs tours avec elle. Après quelques minutes elle lui dit :

— Allons, je vous donne votre liberté. Allez jaser avec les jeunes filles.

— Grand merci, je n'en profiterai pas.

— Allez, allez, profitez-en, je sais qu'il ne faut jamais abuser : je vous remercie : vous avez fait les choses tout à fait dans les formes, et maintenant je vous quitte du reste,

— Mais, madame, vous vous méprenez. Je vous assure qu'il m'est fort agréable de rester à causer avec vous. J'estime que pour nous autres jeunes gens, il n'y a qu'à apprendre dans la société des personnes de votre âge, surtout quand ce sont des femmes. Rien ne forme comme le commerce des honnêtes femmes.

Et la conversation reprit de plus belle. Au bout d'un certain temps, Mme de R... vint appeler la vieille dame, et M. de Trêmes rentra dans les salons.

Ce fut vers cette époque que Mlle Isaure, ayant accompagné un jour sa grand'mère dans un magasin anglais de la rue de la Paix, s'y rencontra avec deux étrangères qui attirèrent son attention, et qui, de leur côté, parurent la regarder avec le plus grand intérêt. Elles sortirent du magasin avant Mme d'Avalon et sa petite-fille qui entendirent distinctement donner au caissier le nom de « Mrs. Thompson ».

Quand elles furent parties, Mme d'Avalon dit à Mlle Isaure :

— Ce sont ces personnes dont ton oncle nous a tant parlé.

— Mais, grand'maman, je les connais. Je suis certaine que ce sont elles que j'ai vues l'autre jour aux Champs-Élysées. Vous savez, ce matin que j'étais avec mon oncle et qu'il s'est arrêté pour parler à une dame? J'étais restée un peu en arrière, et pour ne pas avoir l'air d'une curieuse, je regardais d'un autre côté : or je suis bien sûre que j'ai vu ces deux mêmes dames de tout à l'heure, très élégantes, arrêtées au bord du trottoir de l'avenue, et qui avaient les yeux braqués sur mon oncle et sur la personne à qui il parlait, et je vous assure que ces yeux n'avaient rien de bon.

XII

On était au mois d'avril, et par extraordinaire, en dépit de la saison avancée, une ambassade étrangère annonça un bal par souscription, en faveur d'une œuvre de bienfaisance très intéressante. Ce bal, quoique fait par souscription, n'était pas quasi public comme cela a lieu d'ordinaire. Il fallait se procurer des billets par relations ou plutôt se faire inscrire et passer les prendre à l'ambassade. On était certain d'avoir ainsi une réunion tout à

fait choisie. C'était une fête vénitienne, c'est-à-dire que tout le monde devait masquer, sans exception, mais sans autre costume que le domino qui était de rigueur.

Le bal avait lieu un mardi.

Le dimanche on en causa à l'hôtel d'Avalon, et Mlle Martin, qui y dînait, dit qu'elle en avait entendu parler dans une maison où elle donnait des leçons. Mlle Isaure demanda tout de suite à y aller et Mme d'Hesbécourt promit à peu près. M. de Trêmes déclara qu'il était déjà convenu avec plusieurs de ses amis d'y aller. A la fin de la soirée, M. de Trêmes, suivant sa coutume, reconduisit sa vieille amie. Il faisait beau, et ils firent la route à pied. En chemin elle lui annonça que sa nièce allait décidément partir sous deux jours, pour au moins quatre ou cinq mois.

Il ne fit aucune réflexion, parla un instant après d'autre chose, et enfin quitta Mlle Martin à sa porte.

Le mardi arrivé, il vint exprès de sa garnison, passa à l'hôtel s'habiller, et apprit que, Mlle Isaure ayant un grand mal de gorge, Mme d'Hesbécourt n'irait pas au bal. Il flâna à causer avec sa mère, monta ensuite à sa chambre passer son domino, et partit vers minuit.

Il avait mis un œillet blanc à une boutonnière de son costume. C'était un signe convenu avec ses amis.

Il se promena de divers côtés, échangea des poignées de main, et enfin s'assit à l'entrée d'un petit salon.

Plusieurs fois, en parcourant le bal, il avait cru remarquer qu'il était suivi par trois dominos noirs, trois femmes, qui à chaque instant se trouvaient sur son passage.

Il n'était pas assis depuis cinq minutes, que les mêmes dominos entrèrent dans le petit salon et s'assirent près de lui. Il se rangea un peu pour faire place, mais une voix, à lui inconnue, lui dit de ce ton léger et enjoué qu'on prend si souvent dans le monde et avec cette liberté que le masque autorisait un peu :

— Nous avons tout à fait assez de place, et si vous vous éloigniez davantage, nous croirions que nous vous faisons peur.

M. de Trêmes répondit en riant :

— Je m'éloignais un peu par discrétion, mais d'ailleurs je suis charmé de me trouver près de vous.

— A combien de personnes avez-vous déjà dit cela, ce soir?

— A fort peu, parce que je ne fais que d'arriver.

— Ce qui veut dire que c'est un lieu commun.

— Mais c'est vous-même qui l'avez dit la première.

Il se leva, alla prendre un siège et le mettant devant les trois dominos :

— Au moins que je puisse faire face à l'ennemi.

Deux des dominos, le second et le troisième, étaient assez grands. Le premier, celui qui lui avait parlé, de moyenne taille et un peu fort. Ce fut lui qui reprit la parole :

— Pourquoi donc avez-vous mis cet œillet blanc?

— Pour vous permettre de me reconnaître.

— Vous savez donc que je vous connais?

— Vous, non, mais vos deux amies me connaissent certainement.

— Comment le savez-vous?

— C'est mon secret. Ai-je deviné juste?

— C'est notre secret.

— Non, car je l'ai deviné : maintenant j'en suis sûr.

Les trois dominos se mirent à rire.

M. de Trêmes s'adressa à celui du milieu :

— Un bal masqué répond-il à ce que vous attendiez?

— Je ne sais pas encore.

Ceci fut répondu d'une voix très basse, évidemment déguisée, et dont le son le fit cependant tressaillir.

— Et vous, madame? La soirée vous plaît-elle?

La question s'adressait au troisième domino : il se mit à rire.

— Pas trop mal, jusqu'à présent, pour un homme qui cherche.

Ceci fut dit très bas aussi, avec une lenteur étudiée.

— Vous pourriez bien, reprit le premier domino, me faire l'honneur de m'adresser la même question.

— C'est inutile; vous, vous vous amusez.

— Et vous, vous vous ennuyez.

— Non, cela m'est indifférent.

— Votre cœur n'est pas ici?

— Ce n'est pas comme les vôtres : ils y sont tous.

Il y eut des rires.

— Qu'en savez-vous?

— Attendez, que je ne me compromette pas : je vous passe en revue.

Il commença par le troisième domino.

— Votre cœur est-il ici?... Oui, je le crois.

Puis au second, il hésita longtemps, se retourna vers la salle, promena ses regards tout autour de lui.

— Oui, je crois qu'il y est aussi.

Et enfin au premier :

— Je change d'avis ; vous, je n'en sais rien. Ai-je deviné?

— Je ne sais pas.

— Vous remarquerez qu'avec le masque, une absolue bonne foi est de rigueur.

— Eh bien, vous avez deviné juste. Maintenant, puisque votre cœur à vous n'est pas ici, dites-nous où il est.

— C'est impossible, puisque vous me connaissez. Moi, je suis comme non masqué : seul, j'ai le droit de ne pas répondre.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Si, dit le troisième domino en intervenant, la distinction est juste.

— Eh bien, reprit le premier, ne nous dites pas où il est; mais avouez-vous qu'il n'est pas ici?

— Je l'avoue. Du reste, à quoi bon parler en énigmes? Mon cœur n'est pas ici parce que je n'en ai pas.

M. de Trêmes se leva, salua, et sortant du petit salon, se perdit dans la foule.

Au même moment deux dominos, l'un bleu, l'autre noir, s'approchèrent des trois masques, et le domino bleu s'adressant au plus petit des trois avec un accent anglais :

— Nous vous avons cherchée partout.

— Je suis ici depuis quelques minutes. A l'instant même vient de partir quelqu'un que vous connaissez.

— Qui donc?

— Le marquis de Trêmes.

— Oh! pardon, vous voulez dire que nous connaissions. Grâce à Dieu nous ne le connaissons plus, dit le domino noir.

— Que s'est-il donc passé?

— Oh! c'est tout à fait intime.

— Même pour moi?

— Non, mais les deux dominos qui vous accompagnent?

— Ne le connaissent pas : vous pouvez parler.

— Eh bien, continua le domino noir, il s'était présenté chez nous, et faisait visites sur visites, quand nous avons appris, d'abord qu'il était couvert de dettes, et ensuite qu'il avait fait prendre chez notre banquier des renseignemens sur la fortune de mon mari. Mais ce n'était pas tout, et après avoir compromis ma fille par de longues conversations et une attitude avec elle indiquant les desseins les plus sérieux, nous nous sommes aperçues qu'il recommençait le même manège avec une amie de ma fille, miss Jones.

— Est-il possible!

— Nous nous en sommes aperçues à un dîner, une partie improvisée comme on en fait souvent en Amérique : il avait invité ma fille avec ces dames qu'il avait rencontrées. Là, ma fille a découvert le jeu immédiatement.

— Je tombe des nues.

— Comme nous. Ma fille s'en est expliquée sur-le-champ avec son amie, et nous avons défendu notre porte à M. de Trêmes.

— Vous avez très bien fait. J'en aurais fait autant.

— J'ai voulu, cependant, dire son fait à sa famille. Je suis allée voir la duchesse d'Avalon, sa mère; mais elle a eu peur; elle savait ce que j'avais à lui dire, et n'a pas osé me recevoir.

— Je suis stupéfiée.

— Oh! c'est bien simple. Nous voyons cela souvent en Amérique, de ces jeunes gens ayant un titre, et qui viennent chercher une femme pour payer leurs dettes.

— Tenez, le voici précisément qui vient de notre côté.

— Vous allez l'observer, dès qu'il aura reconnu ma fille et moi, il n'osera pas nous aborder.

Et en effet, Mrs. Thompson et sa fille s'étant mises à parler assez haut à ce moment, M. de Trêmes passa non seulement sans s'arrêter, mais même sans saluer.

— Vous voyez, dit Mrs. Thompson, vous ai-je trompée?

— Non, c'est vrai. Moi qui avais une si haute opinion de lui!

— Mon Dieu! Il n'y a rien là de si étonnant après tout; il est comme beaucoup d'autres jeunes gens.

— Et dernièrement il s'était battu en duel pour une cause qu'on disait si honorable!

— Oh! il est brave, mais tous les officiers le sont. Quant à la cause du duel, il paraît que ce n'est pas du tout ce que l'on a dit. Il détestait le malheureux officier qu'il a à moitié tué, et depuis longtemps. Mon banquier a fait prendre tous les renseignemens par son notaire. Il paraît qu'ils avaient eu une rivalité à propos d'une petite lingère de leur garnison : puis l'autre officier était beaucoup plus riche et l'éclipsait par sa dépense, et comme ce M. de Trêmes est très vaniteux, il en était furieux. Aussi il a pris le premier prétexte. On dit que ce pauvre officier blessé est à peine hors de danger.

— Encore une fois, je suis stupéfiée. On disait tant de bien de lui. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire.

— C'est vrai.

Il y eut encore quelques propos, et enfin Mrs. Thompson et sa fille s'éloignèrent.

Les trois dominos restés seuls se regardèrent un instant en silence, puis les deux qui n'avaient pas pris part à la conversation se levèrent, et celle des deux dames qui semblait la plus âgée dit :

— Nous allons nous retirer. Il faut que nous soyons prêtes demain d'assez bonne heure, et ce soir il est déjà tard.

Dans la voiture, elle dit à sa compagne :

— Eh bien, ma pauvre fille, que dis-tu de tout cela?

— Je suis confondue, marraine. Mais est-ce vrai?

— Mon Dieu!... il n'y a à cela rien d'impossible. Plus ou moins,

cela se voit souvent à notre époque. Mais toi, sais-tu quelque chose qui y contredise?

— Malheureusement il y a, au contraire, deux faits dont je puis attester l'exactitude. D'abord, on sentait l'antipathie de M. de Trêmes pour M. de Bernac : j'en avais été frappée quand ils ont dîné à la maison, et cela, avant aucune querelle. Puis cette femme a parlé d'un dîner où il les avait invitées. C'est très exact aussi, je passais rue Royale au moment où ils entraient dans un restaurant de la place de la Madeleine, et il est bien vrai qu'il était on ne peut plus aimable avec la plus jolie des deux jeunes Américaines.

— Tu vois! — Et tout à l'heure, il les a certainement reconnues, et au lieu de s'arrêter, il a passé très vite.

— Tout cela concorde, vous avez raison, marraine. Allons, — c'est un beau rêve : il ne faut plus y songer.

Mais le lendemain matin, à la figure pâlie et aux yeux rougis de Mlle Clotilde, sa marraine put voir qu'elle avait passé la nuit à pleurer.

. . . . . .

M. de Trêmes, après avoir fait deux ou trois tours de salon, était revenu plusieurs fois pour regarder de loin les masques qui l'avaient intrigué.

La présence auprès de ces dames de Mrs. Thompson et de sa fille le dérouta complètement, et lui fit perdre la piste vraie sur laquelle il était déjà. Au dernier coup d'œil qu'il donna au petit salon, il vit les places vides, essaya d'abord de retrouver les dominos dans le bal, puis finit par y renoncer, et alla rejoindre ses amis.

XIII

De retour à sa garnison, il reprit sa vie habituelle, partageant son temps entre son service et ses livres, et venant à Paris le plus qu'il pouvait.

Sa mère ne lui parla plus des projets qu'elle avait eus, et lui ne revint pas à en parler.

Dans les premiers temps, il pensa souvent aux événemens du mois précédent, puis, peu à peu, le souvenir s'en affaiblit, et au bout de deux mois, cessa à peu près de se présenter à son esprit. Plusieurs fois il rencontra ou plutôt aperçut soit la famille Thompson, soit la famille Jones, mais instruit par sa dernière conversation avec Mrs. Thompson, il eut grand soin de les éviter.

A chaque voyage à Paris, il allait voir Mlle Martin, ou elle venait dîner dans sa famille.

Il s'informait en quelques mots polis, à chaque fois, de la famille Renard, puis ne revenait plus sur ce sujet. Cependant, à une dernière visite qu'il fit, ce fut Mlle Martin qui s'y attarda. Elle paraissait triste, préoccupée. Elle parla de sa nièce qui était encore dans le Midi avec sa marraine et la fille de celle-ci, dont la santé était de plus en plus délicate.

La baronne de Rouvre ne voulait pas, pour cette raison, songer au retour avant les premiers jours de juin. Ce n'était pas ce qui préoccupait Mlle Martin : c'était le ton des lettres de sa nièce.

— Jamais, dit-elle, elle ne m'a écrit ainsi. On dirait qu'elle me cache un secret, car ses lettres sont si tristes! J'en arriverais à me demander s'il ne s'est pas passé, récemment, quelque chose d'extraordinaire dans sa vie dont elle ne m'a pas parlé. Cependant elle n'est pas cachottière. Sa lettre d'avant-hier était une lettre désespérée, pour ainsi dire.

M. de Trêmes prit naturellement une figure de circonstance, écouta et ne répondit que par monosyllabes.

Quelques jours après, dans l'après-midi, au moment où Mlle Martin rentrait chez elle, elle rencontra une personne qu'elle savait liée avec la baronne de Rouvre et qu'elle avait été toute surprise d'entendre nommer une fois dans la famille Thompson. C'était Mlle de Labouchère, fille déjà âgée, folle encore du monde, allant beaucoup en soirée, et connaissant tout Paris.

Il pleuvait et elle n'avait pas de parapluie. Mlle Martin lui offrit de lui en prêter un, et Mlle de Labouchère insista naturellement pour monter le chercher.

— Ma maison, dit Mlle Martin, n'est pas précisément un palais, tant pis ; surtout, vous aurez haut à monter.

Montée, Mlle de Labouchère s'assit, causa, bavarda, raconta sa soirée au bal de la fête vénitienne, et dit :

— J'avais rencontré là Mme de Rouvre, et une dame de ses amies, que même elle ne m'a pas présentée, je ne sais pas pourquoi, et j'ai été fort étonnée d'entendre des Américaines, Mrs. et miss Thompson, raconter tout ce qu'elles ont raconté sur une personne que Mme de Rouvre semblait connaître un peu, puisqu'elle désirait l'intriguer, mais que moi je connais depuis longtemps, le marquis de Trêmes.

Mlle Martin fut sur le point de s'écrier, puis elle s'arrêta. Elle se dit que ce n'était pas le moyen de savoir quelque chose, et répondit seulement :

— Vraiment!

Et Mlle de Labouchère, qui était en veine d'expansion, ce qui lui arrivait quelquefois, poursuivit :

— Cette Mrs. Thompson en a dit pis que pendre, qu'il était couvert de dettes, avait fait la cour à sa fille dans une vue intéressée, en même temps qu'il courait miss Jones, chassant ainsi deux lièvres à la fois.

— Ainsi Mrs. Thompson a raconté que M. de Trêmes avait assiégé sa maison?

— En propres termes.

— Et rien de plus, pendant qu'elle y était?

— Si ; que son duel n'avait pas eu du tout la cause qu'on disait. — Et Mlle de Labouchère reproduisit tout au long le récit fait par Mrs. Thompson.

— Mademoiselle, dit alors Mlle Martin devenue fort rouge, il y a là un tissu de pures calomnies ! C'est une indignité ! Il y en a tant que je ne sais par laquelle commencer. D'abord, la plus impudente, et qui explique le reste : ce sont ces femmes qui, par tous les moyens possibles, ont cherché à se renseigner sur la famille de M. de Trêmes, puis l'ont attiré lui-même chez elles, espérant l'amener à une demande en mariage. Je comprends assez bien l'anglais, cela m'est nécessaire pour ma profession. Plusieurs fois, le matin, j'ai surpris des conversations entre la mère et la fille, la mère indiquant à la fille les sujets sur lesquels il fallait me questionner relativement à la famille de M. de Trêmes, que je connais. Je me rappelle surtout la rage de ces deux femmes quand elles ont vu que miss Jones allait sur leurs brisées. C'était plus que de la rage, c'était de la fureur.

— A la bonne heure, dit Mlle de Labouchère, qui était bavarde, mais point mauvaise langue. Aussi je n'y comprenais rien.

— Et quant aux dettes, c'est tout à fait stupide : j'ai souvent entendu la duchesse reprocher à son fils de ne pas dépenser assez pour lui. Il n'a réellement qu'une passion, les livres, et il paraît qu'il dépense à peine la moitié de son revenu.

Mlle Martin ajouta quelques autres détails et Mlle de Labouchère, suffisamment édifiée, partit pour aller publier dans huit ou dix maisons « la grande trahison de Mme Thompson ».

Quant à Mlle Martin, tout entière à sa colère, elle écrivit à sa nièce quatre pages furibondes où elle lui contait son indignation et lui demandait en même temps si sa marraine ne lui avait parlé de rien.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, par le retour du courrier, elle reçut de Mlle Clotilde une lettre très gaie et telle que depuis deux mois elle n'en avait pas reçu : sa nièce, naturellement, critiquait la conduite de Mrs. Thompson, mais en termes fort tièdes, et ne répondait même pas à la question de sa tante. On eût dit en vérité qu'elle était plus satisfaite que mécontente,

et Mlle Martin ne put s'empêcher de dire : « Je n'y comprends rien! Je ne sais pas ce que deviennent les jeunes filles. En voici une qui est cependant bonne. De quelle façon elle reçoit les nouvelles que je lui annonce! Elle devrait être plus en colère que moi, au lieu de cela... »

Dans ses séjours à Paris, M. de Trêmes restait presque toujours à l'hôtel, à part ses promenades à cheval du matin, et quelques visites à des libraires.

La duchesse, qui s'en aperçut, lui en demanda la raison :

— Ma mère, dit-il en riant, vous en plaignez-vous? Est-ce que je vous prends trop de votre temps?

— Eh! mon cher enfant, pour mon compte j'en suis ravie, mais toi, j'ai peur que tu ne t'ennuies. Autrefois tu sortais beaucoup plus, et je n'aimerais pas à voir ton humeur s'assombrir.

— Vous êtes si bonne et si modeste, ma mère, qu'il ne vous entre pas à l'esprit que je suis heureux de rester davantage près de vous. Je vous assure que vos craintes ne sont pas justifiées : je m'abandonne seulement peut-être trop à ce qui est le fonds de mon caractère, une humeur assez sauvage ou plutôt une certaine aversion du monde : disons que ceci a part un peu à ma conduite, mais le reste, faites-en honneur à ce que je comprends mieux probablement qu'autrefois comme vous êtes bonne et quel bonheur je trouve à vivre dans votre ombre.

— Tu es triste, Philippe!

— Non, ma mère, je vous assure. Seulement, depuis plusieurs mois, j'ai beaucoup vécu par la pensée. J'ai tâté, à deux ou trois reprises, le problème de la vie sans oser le prendre au corps, et si peu que cet essai ait duré, j'ai trouvé une telle différence entre ce que mes rêves de jeune homme avaient entrevu et ce que me rendait mon expérience d'homme, que cela m'a fait fort sérieux et un peu perplexe. Voilà tout.

— N'y a-t-il rien que cela?

— Que cela, ma mère. Vous me croyez triste : quelle erreur! Je suis heureux et en sens tout le prix. Qui m'aimera jamais autant que vous, ma mère?

— Cela viendra en son temps. On t'aimera autrement, mais autant que moi.

— Le croyez-vous sincèrement? Vous voyez, vous hésitez à répondre.

— Vois-tu, l'amour des mères est quelque chose de tout particulier, cela ne ressemble à rien d'autre.

— Je le sais mieux que je ne puis l'expliquer : ou plutôt, je le sens. Nous y reviendrons le soir dans nos causeries.

Quelque temps après, le duc, ne sortant pas, était venu passer

la soirée dans la chambre de sa femme. M. de Trêmes vint s'y installer, et sa mère lui ayant permis de se mettre à cheval sur sa fumeuse favorite, les coudes appuyés au dossier, le menton dans les mains, il entama une longue conversation avec son père et sa mère.

— Je suis comme ta mère, dit le duc au bout d'un certain temps, je pense comme elle, tu devrais voir davantage le monde. Tu es destiné à vivre dans la société : il ne faut pas t'en éloigner; plus tard tu le regretterais.

— Craignez-vous que j'en perde l'habitude?

— Oh! nullement; mais, cessant de voir le monde, tu ne le sauras pas ou le sauras mal.

— L'aimez-vous, vous, mon père?

— Non, mais je le vois de nécessité. Il donne l'occasion d'entretenir une foule de relations qui, toutes, dans un moment donné, sont utiles.

— Vous avez raison, mais l'utilité de voir le monde est-elle en proportion de l'ennui qu'on y trouve? Vous êtes, vous, dans des conditions particulières. Votre âge, votre rang, par suite la figure que vous faites, vous mettent à l'abri de la plupart des ennuis. Moi, il n'en peut être ainsi. Vos relations sont surtout avec les Puissances et les Dominations; les miennes, avec la société tout entière : je fais partie du troupeau, si choisi qu'il soit d'ailleurs. Il faut que je m'y mêle, que j'y vive de la vie commune, générale : de là les conséquences innombrables.

— Philippe a raison, dit la duchesse à son mari : il y a une foule de petites corvées, de complimens, de propos aimables, même de mines gracieuses à des gens qu'on déteste...

— Ou qu'on méprise, ma mère, ce qui est encore pis!

— En un mot, une foule de petites corvées, de faussetés où il est obligé, tandis que vous, vous y échappez.

— C'est vrai, et pour être tout à fait juste, je me rappelle qu'à l'âge de Philippe je m'y prêtais de toute la mauvaise grâce qui se puisse imaginer.

— Joint à cela, mon père, que vous, héritier du nom, il rentrait dans votre rôle de vous y prêter comme que ce fût. Moi, je n'ai pas les mêmes devoirs. Or, convenez-en avec moi, est-il rien de plus vide que ce que l'on appelle la vie du monde? Je n'y ai pas pris part une fois que je ne sois rentré fatigué, bâillant et me disant : « Quelle séance absurde, et comment peut-on trouver du plaisir à cette existence factice, insipide, où il n'y a rien de vrai, mais cinquante choses de convention plus insupportables les unes que les autres! » Quand il n'était pas trop tard, j'allumais ma lampe, et je lisais quelques pages avant de m'endormir, pour

me chasser de la tête les sottises et les futilités que je venais d'entendre. En vérité, mon père, passer mon temps adossé à la cheminée, ou parader debout, ou errer de salon en salon, m'asseyant ici et là à débiter des fadeurs à des femmes, ne représente pas pour moi l'idéal de la félicité humaine : je n'ai même jamais pu, à aucun âge, m'y habituer.

— Crois-tu, mon enfant, que j'y aille pour mon plaisir? Il y a des nécessités de position qu'il faut accepter.

— Mais, mon père, encore un coup, représentez-vous bien nos situations différentes. Et à ce propos, je vous ferai une question. Qui veut beaucoup voir le monde, doit sur toute chose avoir, je ne dirai pas la vertu, mais une extrême politesse en recommandation. On a dit que la finesse était l'occasion prochaine de la fourberie. Ne vous semble-t-il pas qu'une certaine politesse est l'occasion prochaine de la fausseté ?

Le duc et la duchesse se mirent à rire.

— Il est certain, dit la duchesse, que le monde est un terrain glissant, et que l'extrême sincérité risque d'y faire bien des chutes.

— Ce qui revient à dire que lorsqu'un pauvre homme comme moi y va, voici les deux alternatives desquelles il a à se démêler. Ou se faire un front impénétrable, être froid, glacé, se faire en un mot un extérieur qui décourage toute attaque : à ce prix, ne parlant qu'à son bon plaisir, on peut être sincère. Ou sauter le bâton de la fausseté, du mensonge, et imperturbablement, aux questions indiscrètes, aux fourberies avérées, riposter par d'autres questions et d'autres fourberies. N'est-ce pas charmant et tout à fait tentant ? Et dans le dernier cas, que devient le respect de soi-même ? Il est vrai que pour répondre à cela, il y a la grande, la belle, la fameuse phrase, si fort employée aujourd'hui sur tous les tons, à tous les cas, à toutes les plus damnables circonstances, et qui est, il paraît, suffisante; véritable panacée morale; c'est : « Tout le monde le fait ! » Vous verrez qu'à la première occasion, le plus noir gredin, traduit pour assassinat, répondra : « Tout le monde le fait ! »

La conversation continua sur ce ton pendant un certain temps encore, puis le duc se retira, et la duchesse, restée seule avec son fils, lui demanda :

— Veux-tu que nous reparlions de projets dont il a déjà été question ?

— Non, ma mère, remettons à très loin à en reparler. Je suis bien, pourquoi vouloir être mieux ? Le mieux est l'ennemi du bien.

— N'attends pas trop longtemps !

— Soyez tranquille. J'ai passé à côté d'un gros danger, je vous le puis avouer maintenant. Je ne veux plus m'exposer : ceci, soyez-en assurée. Quant aux grandes résolutions, laissons se passer quelques années. Je suis heureux : le bonheur est ce qu'il y a de plus rare puisqu'il n'est pas une chose, mais un état résultant de plusieurs conditions variées. J'ai cette grande fortune d'être heureux : je serais bien fou de demander davantage.

— Que feras-tu cet été ? Un grand ou un petit voyage ?

— J'attends sir Herbert qui sera ici dans quinze jours : il est quelque part qui erre sur son yacht. Mais sa dernière lettre m'annonçait son arrivée pour le 15 mai.

— Oh ! oh ! Sir Herbert ! Voilà qui sonne mal.

— Il n'est pas en faveur auprès de vous, maman. C'est cependant un bien bon ami.

— Ceci, je le sais. Mais c'est un diable d'homme. Quand tu es avec lui, je te sais en sûreté de toutes les manières possibles, mais je ne sais jamais, par exemple, quand tu reviendras. Sir Herbert voit la vie à son point de vue : il aime les grandes courses, l'imprévu ; et Dieu sait où cela l'entraîne.

M. de Trêmes se mit à rire.

— Vous avez raison, son humeur errante est insatiable.

— Tiens, Isaure l'a bien défini : Isaure l'aime beaucoup, ils se chamaillent toujours et sont les meilleurs amis du monde, malgré tout. Elle dit que, si jamais on trouve moyen d'aller dans la lune, la première commission de savans qui s'y rendra se croisera certainement en route avec sir Herbert qui y aura déjà fait son tour et en redescendra.

— Sir Herbert cherche des émotions. Il n'est même jamais si heureux que les jours de tempête ; son bateau tient bien la mer, et ces jours-là il a des attitudes ravies de fakir qui commence à voir la lumière céleste. Vous ai-je raconté que dans un cyclone aux Antilles, son yacht a été transporté à trois cents mètres du rivage par la mer qui l'a laissé là en se retirant ? Il m'a dit qu'il n'avait jamais tant ri de sa vie qu'à voir la figure ahurie des nègres en le trouvant dans leur village, calé entre deux maisons. Dieu sait ce que cela lui coûta pour en sortir.

— Je suis sûre que tu fais déjà ta malle ?

— Il y a bien quelque chose comme cela.

— Combien de livres ?

— Oh ! une misère : mais si nous allons par mer, alors toute une petite bibliothèque. D'ailleurs rien n'est fait : attendons sir Herbert.

— Oui, attendons sir Herbert, dit la duchesse en soupirant.

Monté à sa chambre, M. de Trêmes se demanda tout à coup :

— D'où vient cette impression extraordinaire de tristesse ? Je me

sens vraiment la mort dans l'âme. Bah ! c'est ce temps mou qui détend les nerfs. A demain les pensées sérieuses, ce soir je suis stupide. Ma foi, « bonne nuit ! »

Et renonçant à lire il éteignit sa lampe.

Sir Herbert Mowbray arriva enfin, tout à fait le type du vieux gentilhomme anglais chasseur de renard, buveur de claret, habitué à une moyenne de quinze chutes par saison dans le Leicestershire, grand pêcheur des saumons de la Tweed, habitué aussi à passer six mois de l'année sur son yacht, entre une caisse de cigares et un livre de Carlyle : haut de stature, large d'épaules, la barbe un peu hirsute, le teint coloré, le nez haut de ton, mais tout cela éclairé par deux grands yeux bleus limpides, au regard droit, et parfois de l'expression la plus noble : il avait de cinquante-quatre à cinquante-six ans. Le duc s'entendait au mieux avec lui : en politique et en philosophie c'étaient les mêmes principes ; sur un point seul ils ne pouvaient compatir. Le duc voyait la société avec les yeux d'un optimiste, sir Herbert avec ceux d'un sceptique indifférent et quelque peu railleur. Veuf sans enfans depuis dix ans, il se promenait à la surface de la terre sans intérêt marqué pour quoi que ce fût, sauf au moment de la saison en Écosse et dans deux ou trois comtés pourvus de barrières particulièrement infranchissables : il ne faisait d'exception, à part cela, qu'en faveur de M. de Trêmes pour qui il s'était pris d'une bonne affection toute paternelle de vieil Anglais misanthrope et bourru. Il lui écrivait régulièrement tous les quinze jours, et, quand M. de Trêmes l'en remerciait, prétendait qu'il se ménageait un visiteur et un « voitureur de chaise roulante » pour le temps, prochain vraisemblablement, où la goutte le prendrait.

Il vint faire une visite à la duchesse qui le pria pour le lendemain. C'était un hôte favori, et, quand il dînait à l'hôtel, c'était à qui l'accaparerait. Il s'informa tout de suite de M. de Trêmes : malheureusement celui-ci venait de sortir.

Le lendemain, à table, il se trouva placé entre la duchesse et Mlle Isaure. Il eut à faire le récit, — ou plutôt à rendre compte de l'emploi de son temps depuis huit mois, — ce qu'il fit de bonne humeur. Il chercha querelle à M. de Trêmes qu'il jura n'avoir pas répondu à sa dernière lettre : celui-ci affirma qu'il l'avait fait, et sir Herbert déclara qu'il l'en croyait.

— Philippe est très exact, dit le duc, et nous savons tous qu'il l'est surtout à vous répondre.

— Je le sais : je compte toujours sur une lettre de lui tous les quinze jours, et vous ne croiriez pas, mon cher duc, combien elle me manque quand la poste est en retard.

— J'espère, mon oncle, que tu dois être flatté ! Sir Herbert

comptant les jours pour tes lettres : ce n'est pas à moi qu'il ferait tant d'honneur ! — Une fois je lui ai écrit à Christmas; — il ne m'a même pas répondu.

— Ah !... pas possible ! comment, ma petite amie, je ne vous ai pas répondu ?

— Voyez ! vous n'en avez même pas eu de remords. C'est-à-dire, vous m'avez envoyé une carte, — très jolie même, — mais pas de lettre.

— Et que vouliez-vous que je vous réponde ?

— Vous répondez bien à mon oncle !

— Oh ! ce n'est pas la même chose. Ses lettres m'intéressent sous un certain rapport.

— Lequel ?

— Ce sont des lettres sincères.

— Et moi, que vous avais-je donc écrit ? Des mensonges ?

— Vous êtes très sincère pour votre âge, chère Isaure, mais la sincérité de votre oncle m'est plus précieuse : elle porte sur un champ plus étendu d'observations ; vous, vous êtes trop jeune. La jeunesse a son désavantage.

— Ah ! sir Herbert, dit la duchesse, ne parlez pas de la sincérité de Philippe : qu'il n'aille pas encore l'augmenter !

— Mais, madame, c'est ce que j'estime le plus en lui. Songez donc : un homme aux paroles de qui on peut donner créance ! un homme vivant, en chair et en os, et qui ne vous dit rien qu'il ne pense ! si ce n'est peut-être que tout ce qu'il dit de méchant, on peut n'y pas croire, mais que certainement tout ce qu'il dit de bon, on y peut ajouter foi. C'est le contraire de ce qu'on voit chaque jour.

— Bouche tes oreilles, Philippe, et ne t'élève pas en toi-même.

— Ma mère, soyez tranquille. Cependant je ne suis pas fâché de ce petit coup d'épaule de sir Herbert. On me rappelle tellement de tous côtés que je manque de politique, que j'ai mes heures de doute. Parfois je reprends courage en me récitant à moi-même ce que dit La Fontaine :

> Des malheurs qui sont sortis
> De la boîte de Pandore,
> Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
> C'est la fourbe, à mon avis.

Sir Herbert leva son verre.

— Philippe, je bois à vous ! J'aime la citation.

— Moi aussi, dit Isaure.

— Allons, tous, dit le duc. J'y bois de bonne grâce aussi : somme toute, il a raison.

Dans la soirée, un peu tard, M. de Trêmes dit à sir Herbert :

— Vous ne partez pas encore, certainement. Montez-vous à mon grenier ?

— Bien volontiers, mon ami.

Dans sa chambre, M. de Trêmes fit apporter des verres, de l'eau, puis tira d'une armoire secrète une bouteille de whisky et dit :

— Asseyez-vous, — allumez un cigare, — servez-vous vous-même, et causons.

— C'est incroyable comme votre chambre me plaît.

— N'est-ce pas ? Vous comprenez mon goût ?

— Parfaitement bien : moi, il me semble ici que je suis dans ma cabine. Ce qui me charme surtout, c'est que vous y devez être complètement tranquille, loin de tout.

— Oui, mon cher sir Herbert, à trois mille mètres au-dessus du niveau des Philistins !

— Ah ! les Philistins ! — l'engeance damnée qui se fourre partout ! Eh bien, vous aviez à me parler, m'avez-vous dit ?

— Oui. J'ai à causer avec vous. Je me sens mal en point.

— Votre santé ?

— Très bonne.

— Alors... C'est très curieux, en vous regardant, je pense à une petite pièce d'Anacréon. Elle parle du signe secret qu'ont auprès du cœur ceux qui ont un amour malheureux.

— Incroyable ! c'est de la sorcellerie ! C'est-à-dire, cela a eu lieu, mais c'est passé.

— Et le contre-coup moral arrive maintenant ; — le choc en retour, si vous aimez mieux.

— Ce doit être cela. Que faut-il faire ?

— Sans hésiter, changer de milieu. Mais pas de *yachting*. Le calme de la mer ne vous vaut rien. Voyons, nous sommes en mai, l'Italie est encore possible. Partons pour Venise : plus tard vous y cuiriez à l'étuvée. De là à Milan, puis Bologne, Florence, et tout revoir à nouveau. J'ai des amis à Florence.

— Moi aussi.

— Nous aurons donc un peu de société. Il faut à votre névrose de l'animation, surtout de l'occupation, je connais cela.

— Vous y avez passé ?

— Hélas ! mon pauvre enfant, qui n'y a pas passé ?

— Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il m'est impossible de trouver la cause de cette sorte de souffrance nerveuse que j'éprouve, dont j'enrage, qui est une faiblesse ridicule, et où je ne puis rien. Ma santé est bonne, je dors comme un juge, aucun souvenir ne me trouble ; consciencieusement, je ne pense à rien. Et j'éprouve ici, à la poitrine, une sorte de pression qui ne peut pas se définir.

Je n'ai aucune cause, aucun motif de tristesse, bien moins encore de chagrin, et cependant je n'ai que des idées sombres que je semble prendre plaisir à rassembler je ne sais d'où.

— Ce sont tout à fait les symptômes. Dans quinze jours vous n'y penserez plus, du moment où vous n'avez pas une idée maîtresse et où, peut-être sans vous en apercevoir, vous revenez constamment.

— Non, j'en réponds : j'ai eu cette idée, je l'ai envisagée avec sang-froid : je ne suis pas un enfant, et je ne m'abandonne pas aux rêvasseries. Pas un instant, je n'ai cessé de la regarder comme une impossibilité, bien loin de la caresser ; je ne l'ai pas admise un moment. Au vrai, sir Herbert, que pensez-vous des mariages d'inclination ?

Sir Herbert réfléchit.

— Je vais vous répondre en thèse générale. Je ne veux rien savoir de votre cas particulier, des circonstances ni des détails : c'est à cette condition expresse que je traite ce sujet avec vous. Eh bien, j'ai fait un mariage d'amour : il n'a pas été heureux. Depuis, cela m'intéressait, j'ai fait une statistique : elle m'a appris que c'est la règle. Dans tous les cas, puisqu'il s'agit de mariage, Dieu vous garde de tomber sur une femme nerveuse et entêtée : ces quelques mots, une femme nerveuse et entêtée, renferment en eux toutes les malédictions de l'enfer.

— Je pense comme vous sur les mariages d'inclination : pour le reste, je suis incompétent.

— Il est bien entendu que, lorsque la raison et le cœur sont d'accord dans un de ces mariages, cela change tout. Je ne parle ici que des mariages déterminés par une passion, et qui, sous d'autres rapports, se présentent dans des conditions défavorables.

— C'est de ceux-là précisément que je voulais vous parler.

— Il est clair que deux êtres qui font un de ces mariages ont d'abord perdu leur libre arbitre, et que ensuite, sans le vouloir, ils se trompent mutuellement, outre qu'ils font les plus faux raisonnemens. Les inconvéniens, ils les voient, mais comptent soit pour les surmonter, soit pour y demeurer indifférens, sur cette force que donne une passion sincère, et ils ne songent pas, faute d'expérience, que cette passion, perdant les trois quarts de sa force par la satiété, ce sont les inconvéniens qui deviennent, eux, les plus forts et prennent le dessus. En outre, sans aucune pensée d'indélicatesse, des deux côtés on se fait meilleur qu'on n'est, et cela tout simplement pour s'assurer, de la part l'un de l'autre, le summum de l'affection possible. Résultat : désillusions qui viennent cruellement ajouter aux inconvéniens dont nous avons parlé. De là regrets, mécontentement, parfois reproches, le diable

et son train. Et si l'un des deux a fait, pour ce mariage, un sacrifice de quelque importance, Dieu sait s'il le regrette.

Il est bien entendu aussi que je suppose les deux jeunes gens d'une parfaite bonne foi : mais si, malheureusement, l'un des deux arrive à découvrir que l'autre a fait un mariage de spéculation, d'intérêt, vous devinez l'agréable surprise.

— Je pense comme vous. Dans ce qui m'occupait, il n'y avait aucun soupçon à avoir.

— Tant mieux. Vous remarquerez qu'il est très difficile de jamais s'en assurer. Il ne manque jamais, dans les familles, de gens d'un sens pratique, bien inspirés, qui ne se font pas faute de souffler tout bas soit au jeune homme, soit à la jeune fille, « que ce n'est pas un si grand crime de songer à son intérêt, que c'est la vie, et ainsi de suite ». Il y a un arsenal de phrases toutes faites qu'on ne manque pas de leur placer en pareil cas : c'est pitoyable.

— Je le sais comme vous, sir Herbert ; précisément je parlais dernièrement avec ma famille, je crois que c'était avec ma mère, de cette fameuse phrase qui, aujourd'hui, justifie ou excuse tout : « Tout le monde le fait. »

— Oui, c'est la phrase à la mode. Maintenant, mon cher Philippe, changeons de sujet si vous le voulez bien. Celui-ci, malgré que j'en aie, me fait faire des retours dans le passé qui ne me sont pas autrement agréables.

M. de Trêmes alla prendre trois ou quatre volumes sur une table, et le reste de la soirée se passa à causer livres.

XIV

Quelques jours après, sir Herbert et M. de Trêmes fixèrent leur départ.

M. de Trêmes n'avait pas cette gaîté qui lui était habituelle en pareil cas. Vainement il se forçait : le sérieux le reprenait sur-le-champ, et parfois, à table, au milieu de la conversation la plus animée, il avait des silences de longue durée où il restait plongé, perdu dans ses réflexions, et, à ce qui paraissait, sans entendre un mot de ce qui se disait autour de lui.

Quand il s'occupa sérieusement de son départ, il dit à Mlle Isaure :

— Tu monteras finir ma malle avec moi. Il y a une foule de petites choses qu'une femme empaquette mieux qu'un homme, et puis, en ce moment, ma malle m'ennuie à faire.

Mlle Isaure ne demandait pas mieux que d'aller paperasser et fouiller dans les affaires de son oncle. Elle monta l'aider à faire

cette malle, et s'y mit de grand cœur, entrecoupant son travail de plaisanteries et surtout de pas de danse variés qui firent dire à M. de Trêmes:

— Ceci, c'est la danse des guerriers indiens autour du prisonnier qu'ils vont mettre à la torture : tu danses autour de mes affaires avant de les empiler à ta façon!

Le jour du départ, il alla dans la matinée voir Mlle Martin, qui lui fit des adieux tout attristés : puis il passa le reste de son temps à causer avec sa mère. Enfin, à sept heures, sir Herbert le vint chercher. La duchesse prit sir Herbert à part à un certain moment, et lui parla bas d'un air sérieux.

— Soyez tranquille, madame, répondit-il, je vous garantis que dans vingt-quatre heures il pensera à autre chose : il lui faut simplement changer de milieu, le reste ira de soi. Attendez ma première lettre; je vous écrirai de la dernière sincérité.

Et quand cette lettre arriva, la duchesse put voir combien sir Herbert avait été bon prophète. Il écrivait de Milan et annonçait que M. de Trêmes était jusqu'au cou dans les mystères de la Brera.

« Hier, disait-il, il a failli à en venir aux mains (je dirais à se prendre aux cheveux, si cela n'avait pas l'air d'un affreux jeu de mots), avec un des conservateurs. Il jure que la mèche de cheveux qu'on montre comme ayant appartenu à Lucrèce Borgia n'est pas authentique, et que *Madonna Lucrezia* était d'un blond tout à fait clair. Le conservateur a pris feu et défend sa mèche (je veux dire celle de Lucrèce, et non la sienne, on pourrait s'y tromper). Moi, je donne raison à Philippe. J'ai vu dans le temps ce précieux gage de tendresse envoyé à Pietro Bembo, et, d'après mes souvenirs, il était en effet, d'un blond beaucoup plus pâle. Lord Byron qui admirait beaucoup les lettres de Mme Lucrèce, et les voulait copier, avait obtenu un, un seul de ses cheveux et le gardait comme une relique. Il est probable que quelque autre admirateur, moins modeste, aura pris toute la boucle, et qu'on l'aura remplacée par une autre d'un autre blond. Lord Byron, d'ailleurs, en avait aussi constaté la couleur très claire. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'à Ferrare même il n'y a pas de portrait de celle que le grand et un peu naïf Bayard appelait la « bonne duchesse ». Je ne sache même pas qu'il y en ait en Italie : on ne peut donc comparer. Cependant j'en ai vu un à Dresde; je crois que c'est le seul qui existe : toutefois on a sa médaille qui n'a rien à faire ici. Bref, Philippe s'est fait sage, et vous n'avez, madame, aucun souci à avoir relativement à sa disposition d'esprit, d'autant qu'il n'est pas précisément une jeune bachelette, et qu'en ce moment, j'atteste les dieux que l'officier de hussards a complètement reparu. Nous allons passer cinq ou six jours ici et partirons pour Venise. »

Il y avait huit jours que les deux voyageurs étaient à Venise quand, un matin, au moment où sir Herbert mettait le pied sur la première marche du quai devant la façade de *Santa Maria della Salute*, son gondolier lui touchant le bras dit :

— Votre Seigneurie connaît-elle ces deux dames?

Il lui désigna du doigt une gondole qui remontait le grand canal, et sir Herbert vit deux têtes de femmes, l'une âgée, l'autre jeune et de la plus grande beauté, qui, à travers les rideaux écartés de cette gondole, se penchaient pour regarder M. de Trêmes, arrêté devant le portail de l'église.

Se voyant observées, elles laissèrent tomber les rideaux, mais pas avant que sir Herbert eût échangé avec la vieille dame un regard scrutateur, et qu'il eût pu constater l'émotion et la pâleur de sa jeune compagne.

— Non, répondit-il. Les connais-tu?

— Non, Excellence, ce sont des étrangères : elles sont dans la gondole de l'hôtel Danieli.

— Les as-tu déjà vues?

— Oui, hier, vers la tombée de la nuit. Il m'a même semblé, — je n'en suis pas sûr, — que leur gondole nous a suivis un instant.

— Peux-tu le savoir tout de suite?

— Oui, un des hommes est mon cousin. Je vais couper le canal et baisser mes rideaux pour qu'elles ne reconnaissent pas ma gondole.

— Viens nous attendre là-bas, à la pointe de l'île, dès que tu auras ton renseignement.

Il était alors dix heures du matin.

A deux heures de l'après-midi, une dame âgée et de grande mine fit appeler le directeur de l'hôtel Bauer et lui dit :

— Vous avez ici le marquis de Trêmes et un de ses amis, un vieil Anglais.

— Oui, madame, sir Herbert Mowbray.

— Je désire parler à sir Herbert.

— Ah ! madame, vous me voyez bien désolé ! Ces messieurs sont partis il y a une heure.

— Partis? — Sortis, vous voulez dire.

— Partis, madame, bien partis. Je comptais les garder longtemps encore. Mais il paraît qu'ils ont reçu une dépêche.

— C'est une fatalité !

La vieille dame réfléchit.

— Où peut-on leur écrire? J'ai absolument à entretenir sir Herbert Mowbray de choses d'importance.

— J'ai l'ordre de faire suivre les lettres poste restante à Florence.

— Vous êtes bien sûr? Je ne voudrais pas d'erreur.

— Je vais m'en assurer. — Portier!

Le portier arriva.

— Où sont partis ces messieurs, il y a une heure?

— Le bagage a été enregistré pour Florence.

— Vous voyez, madame!

— Très bien, merci.

Et quelques jours après, un matin que sir Herbert, assis dans le hall de l'hôtel New-York à Florence, finissait de lire un journal, un valet de chambre le pria de passer dans un des petits salons du rez-de-chaussée.

Il y trouva une vieille dame qu'il reconnut immédiatement et qui lui dit :

— Par sainte Anne! Vous ne m'échapperez pas comme à Venise. Asseyez-vous, que nous causions.

Il s'assit, et ils causèrent.

Quand l'entretien fut terminé, et qu'il l'eut reconduite, il se promena de long en large dans le hall d'un air préoccupé, et des témoins dignes de foi assurent qu'à deux reprises différentes on l'entendit s'écrier :

— Je veux être béni...

A quelle condition sir Herbert consentait d'être béni, c'est ce que personne n'a jamais su.

Il monta enfin à son appartement, appela M. de Trêmes, et lui dit :

— Mon cher Philippe, nous devions sortir ensemble, mais j'ai beaucoup à écrire : inutile de m'attendre, j'en ai pour longtemps; faites donc ce que vous voudrez.

Sir Herbert s'enferma dans sa chambre et écrivit une lettre d'une interminable longueur, au cours de laquelle son exclamation favorite : « Je veux être béni... » se fit encore entendre à plusieurs reprises. Puis il cacheta à la cire et alla lui-même à la poste; et le courrier du soir de Florence emporta cette fois-là trois lettres, écrites par trois personnes différentes, et portant toutes trois la même adresse : « Mme la duchesse d'Avalon. »

Cinq jours après, sir Herbert, sur le coup de trois heures, s'en fut faire une visite dans une assez belle maison de la rue *Dei Cerretani.*

Il fut reçu par la vieille dame qui l'était venue voir, et qui en l'apercevant lui cria :

— Eh bien, qu'avez-vous à me dire? Sommes-nous bons amis, aujourd'hui?

— Hum! dit sir Herbert d'un air songeur, je n'en sais trop rien.

— Voyons, voyons, — regardez-moi en face ! — C'est abominable, — vous le faites exprès pour me tourmenter ; tenez, — voilà que vous vous mettez à rire. Allez ! je vous déteste.

— Alors, je m'en vais?

— Vous êtes affreux ! quoique vous parliez bien français pour un Anglais : c'est votre seul mérite. Passez par ici, je vais vous recevoir dans ma chambre à coucher; cela va choquer toutes vos idées, mais là je suis sûre qu'on ne nous dérangera pas. Je me rappelle que la première fois que je suis allée en Angleterre avec le baron, c'était ma foi...

La porte se ferma.

Quand sir Herbert partit après une longue visite, la vieille dame le reconduisit jusque dans l'antichambre.

Il semblait qu'elle avait les yeux humides. Ce qui est sans doute, c'est qu'en lui disant adieu elle lui tendit la main et dit :

— Malgré tout, vous êtes un brave homme !

— Malgré tout est charmant !... Alors, vous ne me détestez plus?

— Je ne dis pas cela, je ne dis pas cela, entendons-nous.

— Cependant, il faut choisir, ou je refuse votre main.

— Mais vous êtes étonnant ! Ne faudrait-il pas, qu'avec mes soixante-douze ans, je vous fisse une déclaration? C'est trop fort !

— N'est-ce que cela? C'est donc moi qui vais vous la faire !

Et sir Herbert, lui prenant la main, la porta à ses lèvres avec un respect, une sorte de grâce chevaleresque, qu'au premier abord on n'eût certes pas attendu de lui, mais que ce diable d'homme savait tout naturellement trouver aux occasions.

— Je serais trop désolé que vous me détestiez, madame, car je sens bien que moi, je ne pourrais cesser pour cela de vous admirer beaucoup... et d'avoir pour vous la plus respectueuse sympathie !

. . . . . .

Mr. Percy Talbot, consul d'Angleterre, habitait un palais ancien et de belle tournure sur la rive droite du Lung'Arno. Fort riche et remplissant ses fonctions diplomatiques pour avoir un prétexte à rester à Florence, et à y recevoir la meilleure compagnie à qui il y donnait les dîners les plus délicats et les soirées les plus intéressantes, il avait fait meubler avec goût l'ancienne demeure des comtes Cipriani, et avait ajouté, à la façade de derrière du corps de logis, une serre qui s'étendait assez loin dans le jardin, et servait de salle de bal l'hiver, et de salle à manger au printemps.

On était à la fin de mai, et le jour dont il va être question,

la table était magnifiquement dressée dans cette serre, au milieu de fleurs de toute espèce, et principalement des célèbres roses blanches de Florence.

Mrs. Talbot et ses trois charmantes filles, toutes trois en mousseline blanche, faisaient les honneurs des salons. Mr. Talbot, debout près de la porte d'entrée, échangeait un salut cordial ou quelques mots de bienvenue avec chaque hôte qui arrivait, et déjà la réunion était nombreuse.

Tout était lumière, reflet de dorures, et éclat de cristaux de girandoles et de glaces de Venise; sur les riches tentures des murs, les portraits de personnages historiques, en costumes de la Renaissance, se détachaient comme en relief, du fond de leurs cadres de bois sculpté. Dans chaque coin, des colonnes tronquées de marbre ou d'ébène cannelé d'or, supportaient des bustes antiques; d'énormes émaux cloisonnés renfermaient des gerbes de fleurs; et les meubles modernes en velours de Gênes accompagnaient d'anciens canapés un peu raides de tapisserie au petit point, enfermés dans des bois de dorure mate.

Sir Herbert, vieil ami du consul, causait avec Mrs. Talbot, et M. de Trêmes, assis près de l'aînée des miss Talbot, discutait avec elle une fresque de Masaccio.

On venait d'annoncer que le dîner était servi quand Mrs. Talbot, s'approchant de M. de Trêmes, lui dit :

— Je compte sur vous pour offrir votre bras à cette jeune fille en blanc... là-bas... elle cause avec ma fille cadette. Ma fille vous présentera... si toutefois c'est nécessaire.

Et l'aimable femme s'éloigna en souriant.

Le bon Philippe de Trêmes s'approcha de la jeune fille en blanc : il s'inclina... murmura quelques mots... et il y eut une double exclamation.

Quand le marquis de Trêmes, très pâle, très ému, franchit le seuil de la salle à manger, ayant sous son bras le bras d'une jeune fille un peu plus pâle encore que lui, s'il est possible, il s'entendit interpeller par une vieille dame que menait sir Herbert, et qui lui dit :

— Monsieur le marquis de Trêmes, je pense que vous me reconnaissez? — je suis la baronne de Rouvre. Je n'ai pas besoin, j'imagine, de vous présenter ma filleule Clotilde?

Et M. de Trêmes regarda, avec toute la surprise qui se peut imaginer, la baronne de Rouvre, et le perfide sir Herbert, qui demeura impénétrable et impassible.

Au bout de quelques minutes, il reprit son sang-froid et dit à sa voisine :

— Avouez, mademoiselle, que de toutes les rencontres du

monde, celle-ci était la dernière où nous pussions nous attendre!

— C'est vrai, monsieur, cependant... je savais que vous étiez en Italie : mais je ne vous savais pas à Florence.

— Comment saviez-vous que j'étais en Italie?

Mlle Clotilde rougit, et baissa ses beaux yeux soudainement embarrassés.

— Nous vous avons vu à Venise avec votre ami.

M. de Trêmes la regarda avec surprise.

Précisément à ce moment, un domestique s'approcha et lui présenta une lettre sur un plateau.

M. de Trêmes prit la lettre, et il allait la mettre dans la poche de son frac, quand Mrs. Talbot, se penchant un peu, lui dit de sa place :

— C'est moi qui vous la fais remettre. Vous pouvez lire, il n'y a que quelques lignes, je crois.

Il ouvrit, lut, relut une seconde fois, puis regarda Mme de Rouvre et sir Herbert.

Tous deux avaient les yeux fixés sur lui, et ces yeux, aussi bien ceux de Mme de Rouvre que ceux de sir Herbert, semblaient illuminés, éclairés, de l'expression la plus aimable, la plus affectueuse: ce fut du moins l'impression de M. de Trêmes.

Peut-être après tout, fut-ce une illusion, car tous deux détournèrent ensuite la tête, et parurent dès lors se désintéresser complètement de lui.

Au bout d'un instant de réflexion, il reprit la conversation :

— Et pourquoi à Venise ne m'avoir pas fourni l'occasion de vous saluer?

— Parce que je n'ai pas supposé que ce qui en France ne pouvait être une occasion bien tentante pour vous, en devînt une subitement à l'étranger.

Ceci fut répondu sans aucune aigreur, d'un ton très sérieux et très doux.

M. de Trêmes rougit légèrement :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de nouvelles de votre tante?

— Ce matin même. Je lui répondrai demain : elle va être tout heureuse d'entendre parler de vous.

— Elle est parfaitement bonne, et tous, nous l'aimons beaucoup.

— Elle le sait et vous le rend bien; quoiqu'elle ait ses préférences d'ailleurs dans votre famille.

— Oserais-je vous demander quels sont les objets de ces préférences?

Mlle Clotilde sourit :

— C'est un sujet sur lequel je n'ai pas à m'expliquer.

— Pourquoi donc?

— Ai-je le droit de trahir ma tante?

— Non, c'est vrai.

— Ce dont vous pouvez être sûr, c'est qu'il y a dans votre famille des personnes dont on ne peut qu'apprécier au plus haut point la gén... je veux dire la noblesse de caractère.

L'œil de Mlle Clotilde brillait d'un éclat inaccoutumé.

— Pourquoi vous êtes-vous reprise? Vous alliez dire générosité. Est-ce qu'une personne de ma famille aurait été assez malheureuse pour manquer de générosité dans ses procédés avec Mlle Martin?

— Pas du tout. Oh! pas du tout! Il ne s'agit pas... ah! Dieu! elle n'a qu'à se louer!

— Alors je ne comprends pas.

Ce fut au tour de Mlle Clotilde de rougir, et elle s'en acquitta avec toute la conscience possible.

— Je viens d'être fort sotte; mettez que je n'ai rien dit.

— Du tout, votre pensée était juste, j'en suis sûr. Mais d'abord quelle différence établissez-vous entre la noblesse de caractère et la générosité?

— Je ne sais pas, je me suis mal exprimée.

— Je ne le crois pas un instant. Pourquoi ces refuites continuelles? Elles ne vont pas à votre caractère qui est droit et net et a les détours en horreur. Quelle distinction faites-vous entre ces deux qualités?

— Mon Dieu! Il me semble que dans la vie on peut parfois se conduire de la façon la plus digne, la plus noble, et cependant... sans s'en douter d'ailleurs, sans s'en apercevoir certainement...

— Manquer de générosité? Comment est-ce possible?

— C'est-à-dire... vraiment c'est très difficile à expliquer... ce n'est pas manquer de générosité si vous voulez, tenez, c'est peut-être en avoir trop d'une certaine façon, et ne pas songer qu'on en manque d'une autre!

— En un mot, c'est ne pas avoir la générosité délicate?

— C'est...

Mlle Clotilde s'arrêta brusquement, et eut l'air aussi embarrassé qu'il est possible.

M. de Trêmes la regarda d'un air fort sérieux.

— Ne pensez-vous pas, dit-il, qu'il ne faut jamais se hâter de prononcer? Il y a peut-être des cas où l'on ne doit pas, si extraordinaire qu'il paraisse, juger les arbres d'après leurs fruits, mais bien d'après leur essence même. Vous avez employé le mot noblesse : comme il s'agit d'un des miens, j'ai le droit de le con-

tester : disons simplement qu'on a pu agir honorablement, et que si ceux qui ont agi ainsi ont blessé sans le vouloir...

— Oh ! ils n'ont pas blessé, ce n'est pas le mot... maintenant, oserais-je, à mon tour, vous demander une grâce? Quittons ce sujet : il me met mal à l'aise.

— Comme il vous plaira.

Il y eut un silence, et le voisin de gauche de Mlle Clotilde en profita pour lui adresser la parole.

Ce voisin, le prince Attilio Pisarini, de Milan, était un beau jeune homme de vingt-huit ans, avec des yeux noirs pleins de feu, une haute stature, la taille élégante et libre, les façons de la meilleure compagnie, et le don fort rare pour un étranger de parler le français, non seulement très bien, mais même sans aucun accent. Il servait de lieutenant aux Chevau-Légers.

Il rappela à Mlle Clotilde qu'il avait eu le plaisir de lui être présenté dix jours auparavant chez le consul autrichien à Venise : il causait d'une manière agréable, et son interlocutrice lui ayant exprimé son étonnement de le retrouver à Florence, il lui répondit fort galamment que l'idée de l'y voir n'était pas précisément faite pour le détourner d'y venir.

Il continua encore quelque temps de parler avec animation, puis Mlle Clotilde profita d'une pause pour se tourner à M. de Trêmes qui ne s'en aperçut pas. Il semblait plongé dans ses réflexions, et ces réflexions ne paraissaient pas être d'une nature particulièrement agréable.

— Monsieur, lui dit-elle, ne voulez-vous plus que nous causions?

Il sortit comme en sursaut de sa rêverie, puis du ton le plus tranquille :

— Bien volontiers, mademoiselle.

Et en riant :

— Seulement, vous choisirez le sujet.

Elle le regarda avec attention, et d'un ton fort sérieux, arrêtant ses yeux sur les siens :

— Vous êtes mécontent de moi!

Il éclata de rire.

— Et vous avez peur que je ne vous mette en pénitence? Soyez tranquille : je serai clément.

— Non, ne prenez pas ce ton. Pour une fois, une seule fois que le hasard nous rapproche, ne nous préparons pas pour l'avenir de mauvais souvenirs. Que l'impression que nous garderons l'un de l'autre soit bonne. Moi, du moins, je veux que vous gardiez un bon souvenir de moi.

— Mais allez-vous donc repartir tout de suite?

— Pas ma marraine, mais moi. J'ai des devoirs à remplir : vous devez comprendre qu'on aime à remplir ses devoirs.

— Certes.

— C'est à la bonté exceptionnelle de ma mère qui, au fond, a besoin de moi, que je dois d'être ici; et à la bonté non moins grande de ma chère marraine, de prendre des vacances dans des conditions exceptionnelles pour moi, et tout à fait au-dessus du rang fort modeste que j'occupe dans la société.

Ceci était dit du ton le plus simple, sans l'ombre de gêne, comme sans affectation.

— Et quand partez-vous?

— Dans quelques jours, j'ai une occasion. Je laisserai ici ma marraine avec sa fille, bien installées, et je ne serai pas fâchée d'aller, moi, embrasser ma mère.

— Et comment va la fille de votre marraine?

— Mieux en ce moment. Le Midi et l'Italie lui ont fait du bien : mais au prix de quelle existence de cloîtrée! — Jamais un plaisir! Jamais une distraction! — Et avec cela, une bonté angélique : douce, résignée, songeant toujours au bonheur des autres, à leur fatigue, jamais à elle-même : une âme admirable, enfin, et dans quelle frêle enveloppe!

— Alors, puisque nous allons bientôt être séparés, puisque nous ne devons nous voir que cette fois, faisons quelque chose d'original : si impossible qu'il puisse paraître que deux êtres dans le monde se parlent avec une entière franchise, soyons ces deux êtres. Destinés à ne jamais nous revoir, causons d'abandon de cœur, le voulez-vous?

Elle baissa les yeux, et réfléchit, puis avec émotion :

— Êtes-vous sûr que vous ne le regretterez pas?

— Certain. Mon parti est pris, acceptez-vous ?

— Avec une entière, une complète franchise?

— Oui. C'est une affaire de délicatesse entre nous : chacun devra avoir scrupule à ne pas dire toute sa pensée.

— Bien. J'accepte. Qui commencera?

Il y eut un silence.

— Il me semble, dit-il enfin, que c'est à moi à donner l'exemple : d'abord je suis l'aîné, puis l'idée vient de moi.

— Mais tout à l'heure, c'est moi qui ai brisé sur de certains sujets. Et comme amende honorable, comme pénitence, je dois m'exécuter la première.

— Eh bien! tirons.

— Soit.

Il prit une pièce d'or dans son gousset, et la posa sur la table en la couvrant de la main : Mlle Clotilde demanda face et per-

dit. Et alors fixant sur lui ses beaux yeux redevenus candides et confians :

— Que voulez-vous savoir de moi? demanda-t-elle d'un ton ferme et doux.

— J'hésite à vous le demander. Il me gêne d'avoir à vous interroger.

— C'est-à-dire d'avoir à profiter de votre avantage. Mais moi, j'ai mon amour-propre. Je ne veux pas de grâce.

— Soit : en quoi vous ai-je blessée ?

— Je vous l'ai dit, blessée n'est pas le mot. Il m'a été pénible de vous voir vous dérober à une reconnaissance bien légitime : de vous voir, en un mot, empêcher toutes relations entre vous et les miens, si légères ou passagères qu'elles eussent été.

— Mais c'est le sentiment que je ne comprends pas parfaitement.

— C'était me laisser bien entendre ou plutôt me faire remarquer, en y insistant, toute la distance qui sépare... votre famille de la mienne. Croyez-vous que je ne la connusse pas, et que je fusse capable de songer à la rapprocher, à abuser?

— Je n'ai songé à rien de tout cela. Ma conduite dans le passé est là pour répondre pour moi ou les miens. Votre tante, ma vieille amie, Mlle Martin, est une des personnes les mieux accueillies dans ma famille. C'est moi en ce moment qui aurais lieu d'être blessé.

— Mais mettez-vous à ma place? Ma supposition n'était-elle pas toute naturelle? Alors à quel sentiment avez-vous obéi?

— Et vous m'en avez voulu, n'est-ce pas?

— Pas un instant. Mais quelle était votre idée?

M. de Trêmes regardait droit devant lui ; il ne répondit pas.

— Vous ne répondez pas?

— Je sais que je suis obligé à vous répondre, mais cela est si difficile à dire! Je vous assure qu'il me faut faire appel à tout mon courage.

Il y eut encore un silence.

— Vous êtes jeune, mademoiselle, je le suis aussi. Les circonstances où nous nous sommes connus étaient tout à fait dramatiques... j'ai eu peur...

Il hésita encore.

— Vous avez eu peur qu'en qualité de jeune fille, un peu romanesque peut-être, je ne me misse en tête de folles idées.

Ceci fut dit, comme toujours, sans aigreur, d'un ton très simple.

M. de Trêmes la regarda bien dans les yeux, dans ces yeux si beaux, si doux et si fiers, et où se lisait toute son âme ; puis, d'une voix basse, en pâlissant un peu et en s'inclinant :

— Pardonnez-moi, j'ai surtout été un égoïste! J'ai craint pour la faiblesse de mon cœur!

A son tour elle pâlit et baissa les yeux.

Il vit que sa poitrine se soulevait avec force, et que sa main tremblait, et ajouta :

— Je le répète, je n'ai songé qu'à moi.

— Et est-ce à vous que vous avez songé, dit-elle d'une voix mal assurée, en risquant votre vie par deux fois?

— La première fois, je n'ai fait que remplir mon devoir. Je n'admets pas qu'il y ait deux sortes d'honneur, qu'un homme puisse conserver le sien à la condition simplement de payer ses dettes ou de risquer un peu sa vie, et demeure libre, à part cela, de se lancer dans les aventures les moins permises par la morale, et que la plus simple probité, au besoin, devrait suffire à défendre. Dans le cas dont il s'agit, je ne devais pas laisser violer l'hospitalité. Vous n'y étiez personnellement pour rien.

Puis, voyant que sa figure s'altérait :

— Je le pense du moins. Mais la seconde fois, ç'a bien été en même temps mon devoir et mon plaisir. Vous aviez été si brave! C'était si bien à vous! Risquer de vous compromettre pour moi!

— A qui je devais peut-être la vie, et qui veniez de vous exposer au danger le plus réel!

— Affaire de métier, tout cela était peu de chose. Ah! la seconde fois, j'étais bien heureux, je vous assure. Et c'était la seconde fois, vous aussi, que vous étiez brave. A la gare, je vous avais entendue dire que vous ne partiriez pas plutôt que de manquer à me remercier.

— Belle merveille! Connaissez-vous rien de plus odieux, de plus bas que l'ingratitude!

— Oui, mais là il y avait plus que de la reconnaissance, il y avait de l'énergie, je le répète, c'était brave.

— Affaire d'instincts transmis : je suis la fille d'un soldat.

— Je le sais.

— Oui : mon père était un brave officier, très bon aussi. Il est mort jeune, quarante ans à peine, et il était déjà décoré, pour action d'éclat; et ce que vous ne savez pas, mort dans des conditions si touchantes et si belles que j'ai orgueil à les dire. Il était aux manœuvres : un de ses amis, un de ses camarades, est mort d'une de ces affreuses diphtéries qui ne pardonnent pas, et mon père qui, malgré tout ce qu'on avait pu dire, l'avait soigné jusqu'au dernier moment, est mort comme lui.

— Je comprends votre enthousiasme. Je l'aurais à votre place.

— N'est-ce pas?

Ils échangèrent un long regard. Ce fut lui qui reprit la conversation :

— Allons, vous êtes bien ce que j'avais deviné!

— Vous aussi. Je puis vous le dire aujourd'hui, le jour de cette misérable aventure à Paris, si j'avais écouté mon instinct, rien de tout cela ne serait arrivé. Je vous avais deviné dans l'escalier de ma tante. J'étais sûre que c'était vous!

— Comment avez-vous pu me deviner?

Elle eut un joli sourire.

— Ne me le demandez pas : vous seriez trop embarrassé si je vous répétais tout ce que ma tante nous avait dit de vous!

Il se mit à rire à son tour.

— Bonne Mlle Martin! Elle est si exagérée en parlant de moi!

— Cela vous plaît à dire.

— Enfin, maintenant, vous ne m'en voulez plus?

— Je ne vous en ai jamais voulu.

— Est-ce bien sûr?

— Vous savez que nous devons tout nous dire!

— C'est juste. Cette fois où j'ai dîné chez vous, bien malgré moi, je vous assure, il me semblait que vous me détestiez. Vous ne m'avez pas adressé un regard.

— Ne m'aviez-vous pas tracé ma conduite par la vôtre?

— C'est vrai. Mais pas un regard!

— Je l'ai bien payé le soir! Si vous saviez, quand j'ai entendu, dans la nuit, les appels de trompettes, puis les pas lourds des chevaux qui s'éloignaient... quand je me suis dit : « C'est fini! »

Elle eut un regard admirable d'expression.

Et lui reprit d'une voix plus basse :

— Déjà une fois, je vous avais rencontrée dans une de mes promenades. M'avez-vous reconnu?

— Certes, je vous ai reconnu.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que depuis je suis venu rôder à cheval dans les environs.

— Si, je le sais. Vous êtes venu quatre fois. Les 17, 21, 22 et 26 mars!

— Vous m'avez vu!

— Oui : j'étais venue passer huit jours chez des amis.

— Et, pas un signe, rien!

— Vous aviez jugé et arrêté notre ligne de conduite; encore une fois j'ai respecté votre volonté.

— C'est vrai : vous avez bien fait. Cependant il me semble que cela a dû vous être bien facile?

— Qu'en savez-vous? Moins peut-être qu'à vous. Vous ne con-

naissez pas ces existences de province étroites, retirées, où tout est un événement. On vit des semaines, des mois, d'un souvenir!

— Continuez, de grâce!

— Tout rappelle la même idée ; on veut la fuir et elle revient. Un son de cloche, un bruit vague, une phrase de prière en arrivent à serrer le cœur. Vous, dans votre vie brillante...

— Pas toujours! — N'avais-je pas ma vie de garnison?... D'ailleurs, si plus entouré, je vous ai gardé aussi fidèle souvenir, n'en ai-je pas eu, je ne dirai pas plus de mérite, mais plus de constance?

— Et l'avez-vous réellement toujours gardé, ce souvenir?

Ils restèrent un instant silencieux : lui semblait chercher... Tout à coup il mit la main sur sa poitrine.

— Voyez-vous, dit-il, ce petit renflement sous mon plastron? Il y a là une bague de fillette, presque d'enfant, tout usée, bossuée, et que je n'échangerais pour rien dans le monde!... C'était le seul bijou de celle qui me l'a donnée. J'y ai fait river les deux bouts d'une chaîne d'or que j'ai au cou. Je ne savais pas, ce soir, que je vous verrais; là est la petite bague. Elle y restera toute ma vie!

Elle demeura un instant sans répondre, en appuyant sa main sur ses lèvres pour comprimer son menton qui tremblait; puis ses yeux se remplirent de larmes, elle baissa la tête et d'une voix étouffée :

— Merci, dit-elle, je crois!

En ce moment on se leva de table. Elle prit le bras de M. de Trêmes et en traversant une galerie moins éclairée qui menait aux salons, passa rapidement la main sur ses yeux.

— Nous reprendrons cette conversation, dit-il.

— Oui, bien volontiers.

Il la laissa parmi un groupe de jeunes filles et se mit ensuite en quête de sir Herbert, comptant bien lui chanter pouilles. Mais partout, même au fumoir, ce lieu de délices, sir Herbert fut introuvable. Il se rabattit sur Mme de Rouvre, mais celle-ci était entourée d'une citadelle inexpugnable, deux ou trois vieilles dames, et lorsqu'il vint rôder autour d'elle, le regarda d'un air qui eût glacé une demande d'audience sur les lèvres d'un plaideur aux abois.

Il erra, çà et là, en désœuvré, fêta le café et les liqueurs, se mêla à quelques personnes, et quand la soirée fut un peu avancée, aux premiers accords de l'orchestre qu'on avait installé à l'entrée d'un petit salon, alla inviter Mlle Clotilde.

Celle-ci jeta un regard autour d'elle, puis à demi-voix :

— Je ne puis pas danser, dit-elle.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai prévenu que je ne dansais pas.

— Mais avec moi, un compatriote!

— On m'a invitée tout à l'heure et j'ai pris ce prétexte.

M. de Trêmes leva les yeux machinalement, et vit que le prince Pisarini, adossé à la cheminée, semblait les observer.

— Je parie que c'est cet Italien qui était près de vous à table?

— En effet: mais quoi de plus naturel? On nous a présentés l'un à l'autre à Venise, et ici je ne lui ai pas dit deux mots.

— Rien de plus naturel, en effet. Mais pourquoi l'avez-vous refusé?

Elle eut le plus joli regard, — et le plus charmant petit sourire du monde.

— Ce soir est un soir solennel pour moi, et peut-être aussi un peu pour vous. Je n'aimerais pas, ce soir, à vous voir danser avec une autre jeune fille, et qui peut-être ne me plairait pas.

— Et vous avez jugé de mes sentimens d'après les vôtres! vous êtes bonne.

— Et vous bien étonnant, monsieur de Trêmes! J'ai fait la chose du monde la plus simple, et pour cela vous me trouvez bonne! Que diriez-vous alors si je faisais pour vous la dixième partie de ce que vous avez fait pour moi et que vous trouvez cependant si ordinaire? Vous avez une étrange conception de la bonté chez les autres, vous qui êtes si bon vous-même, et avec tant d'élan et d'abandon! Mais ce que vous faites ne compte pour rien, et ce que font les autres, si petit qu'il soit, a tout de suite de l'importance.

— Ce n'est pas une raison pour me rudoyer!

— Vous rudoyer? Dieu sait si j'en ai l'idée. Mais cela m'indigne. Pourquoi faire si peu de cas de vos actions? Je ne suis pas seule à penser ainsi. Ma tante, qui vous connaît bien, me l'a souvent dit aussi.

— Ah! si vous écoutez votre tante! Elle m'a toujours trop gâté.

— N'est pas gâté qui veut par elle.

— Donc, vous avez remarqué que le prince Pisarini me déplaisait?

— Comme vous remarqueriez que telle ou telle jeune fille me déplairait. Ai-je tort de croire que vous éviteriez pour ce soir de lui parler?

— Non; non seulement pour ce soir, mais pour toujours.

— Et cependant, pour cela, je ne vous porterais pas aux nues.

— Vous auriez raison.

— Alors vous, vous avez tort. Ce qui est vrai de l'un doit être vrai de l'autre : œil pour œil, dent pour dent!

— Au fond vous avez raison encore, mais ce n'est pas l'habitude.

— Ceci me semble absurde. Pourquoi, nous, femmes, aurions-nous des privilèges que vous n'avez pas? Pourquoi l'honnête amitié d'une femme serait-elle plus flatteuse pour un homme que l'honnête amitié d'un homme pour une femme?

— En vérité, bien peu de femmes pensent comme vous.

— On les gâte, je crois, par la flatterie, c'est-à-dire d'abord. Et après les avoir placées si haut, Dieu sait comme on les traite après. Si j'étais homme, j'aurais, en vérité, plus de souci de ma dignité : je ne m'abaisserais pas à ces mille petites manœuvres, à ces complimens, à ces soumissions ridicules qui semblent si naturelles. Si je voulais gagner l'amitié d'une femme, je lui ferais voir que j'en suis digne, par de belles et fortes qualités, et si elle était assez mal inspirée pour la refuser, je lui tournerais le dos en disant : « Voilà une sotte! » et je n'y penserais plus!

— Et moi, si je vous demandais votre amitié, me la donneriez-vous?

Son visage devint très sérieux.

— Si nous étions destinés à vivre dans le même monde, quelque anomalie qu'il y ait à voir un sentiment d'amitié exister entre une jeune fille et un homme jeune, j'accepterais de tout mon cœur, sans hésitation, sans crainte... avec bonheur ! Destinés à vivre loin l'un de l'autre... non, je n'ai pas à décider! J'ai une telle estime pour vous, une telle foi dans la hauteur de vos idées, que je vous laisse libre de décider seul. Je sais que ce que vous croirez possible devra l'être, sans quoi vous ne me le proposeriez pas. Si vous estimez que je doive, que je puisse vous donner l'amitié que vous me demandez, je vous la donne sans hésitation !...

M. de Trêmes la regarda sans répondre : il y eut un instant de silence.

Il prit ensuite la lettre qu'on lui avait apportée à table et la présenta tout ouverte.

— Lisez, dit-il, c'est ce qu'on m'a remis tout à l'heure.

Voici ce que disait cette lettre :

« Mon cher enfant,

« Ton père et moi avons longuement parlé de l'état d'esprit dans lequel tu es parti. Quoi que tu dises, tu as du chagrin. Te savoir triste nous est on ne peut plus pénible. J'ai appris de si

belles choses de la jeune fille que tu aimes, et nous la regardons, ton père et moi, comme si parfaitement digne de l'affection sérieuse d'un honnête homme, et comme si capable de rendre cet honnête homme heureux, que nous te laissons libre de demander sa main : les choses s'arrangeront de telle sorte que vous n'ayez ni l'un ni l'autre à regretter la résolution que vous prendrez. Ton père et moi te donnons notre consentement. Tous deux nous t'embrassons, notre fils bien-aimé!

« ANNE SEGRAVE, duchesse D'AVALON. »

Mlle Clotilde ferma un instant les yeux, la lecture achevée : elle était en proie à une émotion qui l'empêchait de parler. Enfin elle replia la lettre et la porta à ses lèvres.

— Vous me la laisserez, dit-elle, c'est tout ce que je vous demande!

— Que voulez-vous dire?

— Je suis touchée... touchée jusqu'au fond de l'âme! Je ne puis pas vous dire ce que je ressens... c'est de la fierté... de la joie, du bonheur... tout ce que vous voudrez! Mais je n'accepte pas!

— Vous n'acceptez pas...

— Je suis pauvre; pardonnez à mon orgueil!

— Il est plus fort que l'affection que je vous croyais pour moi, ou plutôt vous n'aviez aucune affection pour moi!

Elle mit la main sur sa poitrine :

— Vous êtes cruel, dit-elle. Je vous ai trop bien laissé voir l'état de mon cœur!

— Avez-vous peur que moi ou les miens changions un jour de sentimens?

— Non, je ne connais que vous, mais vous en crois incapable.

— Ainsi votre résolution est bien arrêtée?

— Oui.

— Soit : qu'il en soit fait suivant votre volonté. Il y aurait à moi une sorte de bassesse à insister davantage.

Il parlait sans colère, mais d'un ton très froid. Il se leva, salua et allait s'éloigner, lorsque quelqu'un lui barra le chemin.

— Où allez-vous, monsieur de Trêmes? Songez plutôt à m'offrir votre bras. Et toi, Clotilde, viens avec nous. Par sainte Anne! il est heureux que je vous aie regardés de loin, sans quoi vous alliez faire de jolie besogne!

Et Mme de Rouvre, ayant passé son bras sous celui du marquis de Trêmes, se dirigea vers la serre, suivie de Mlle Clotilde.

— Il y a là-bas, dit-elle, un petit coin à part où nous serons très bien pour causer.

Quand ils furent installés :

— Donc, monsieur le marquis de Trêmes, vous venez de demander la main de notre filleule, pas vrai?

— J'ai eu cet honneur.

— Et toi, comme une orgueilleuse que tu es, tu as refusé. Je te reconnais bien là!

— Marraine...

Et la pauvre Mlle Clotilde, mettant son mouchoir sur ses yeux, se mit à pleurer.

— Madame, dit M. de Trêmes, je vous en prie... c'est un sentiment si noble!

— Oui-da, messire, êtes-vous déjà son mari pour la défendre contre moi? Tenez, vous mériteriez que je ne m'occupe pas de vous deux! Enfin... voyons! — pourquoi a-t-elle refusé, car je me trompe peut-être?

— Madame, parce que j'appartiens à une famille riche...

— Et qu'elle, elle n'a rien. Après tout, ce n'est pas trop mal.

Et la vieille dame, se penchant, baisa sa filleule au front.

Celle-ci ôta son mouchoir et, regardant sa marraine avec des yeux pleins de larmes :

— Est-ce de bon cœur, marraine?

— Oui, mignonne, de très bon cœur. Seulement M. de Trêmes, ma filleule, se trompe : voici l'histoire. J'ai cent quarante mille livres de rentes, en terres s'il vous plaît, et une seule héritière, ma petite-fille Louise, Louise de Rouvre-Plessis. Vous ne savez probablement pas qu'autrefois, mademoiselle qui geint si bien en ce moment, a sauvé ma petite-fille qui se noyait dans l'étang de mon parc. Notez bien que celle-ci n'en savait pas plus long que l'autre comme nageuse, que cela ne l'a pas empêchée de se jeter à l'eau très bravement...; toutes les deux y restaient sans mon garde qui est accouru aux cris. Celle-ci, voyez-vous, c'est toute la nature de son père; du cœur, et brave, coûte que coûte. Par parenthèse, son père était un peu mon cousin du côté de ma mère. Bref, depuis cette époque, je me suis mise à l'aimer comme si elle était à moi, cette orgueilleuse qui ne m'a jamais permis de lui donner un seul bijou, et ma petite-fille l'aime comme si elle était sa sœur. Par suite, il nous plaît à toutes deux que ma fortune, qui est suffisante, soit partagée en deux parts : je ferai tout ce qu'il faudra pour cela. Ma filleule aura donc plus tard soixante-dix mille livres de rentes, en terres, n'oubliez pas; — c'est un joli denier. Vous aurez de quoi ne pas mourir de faim. J'ai écrit tout cela à votre mère il y a quatre jours. Elle m'a répondu une jolie

lettre et ce bout de billet que je vous ai fait remettre à table, Votre ami, qui me plaît beaucoup, quoique je déteste les Anglais, avait écrit de son côté, après long entretien avec moi. En un mot, tout est arrangé. Clotilde, de douze à seize ans, a été élevée chez moi, sous mes yeux, avec Louise, avec ma petite-fille. Il n'y a pas de fille de noblesse plus digne d'un homme de condition. Je sais qu'elle vous aime beaucoup... toi, laisse-moi tranquille avec tes objections! Par sainte Anne! tu finis par m'impatienter!... Telle qu'elle est, marquis de Trêmes, la voulez-vous toujours?

— Ah! madame, rendez-moi justice, après comme avant!

— Oui, je vous fais justice, vous en avez bien usé. C'est moi qui ai demandé à votre digne mère de ne pas vous donner de détails. J'ai voulu que mademoiselle ait la petite satisfaction d'être demandée pour elle-même. Elle m'en remerciera un jour : c'est un souvenir qui n'a pas de prix!

— Ah! marraine, que vous êtes bonne, bonne, bonne!

— Et toi, ma pauvre fille, que tu es bê-ête, bê-ête, bê-ête! Voyons, tu pleureras après, — pour le moment, consens-tu? A la bonne heure, — tu es raisonnable. Donc, — je vous la donne, affaire conclue!

— Madame, je reviens, — juste dix minutes.

Les dix minutes à peine écoulée, M. de Trêmes rentra et rejoignit le groupe au même endroit, avec l'introuvable sir Herbert en plus.

— Voici l'anneau de fiançailles, dit-il.

C'était un anneau d'or mat, plat, et surmonté d'une seule perle.

— Allons, mignonne, dit Mme de Rouvre, es-tu prête à présenter ton doigt?

— Oui, marraine..., vous, vous le savez du moins! — Et en même temps elle fixa sur M. de Trêmes un regard où la joie, l'affection, et une légère expression de reproche se trouvaient mélangées dans la plus jolie, dans la plus séduisante proportion du monde.

— Pardonnez-moi! dit celui-ci, je crois aussi!

— Et moi, dit sir Herbert, je suis réfractaire d'habitude, mais ici, je veux être dam... je veux dire béni, si je ne crois pas!

C'est ainsi que se firent en Florence, l'année de Notre-Seigneur 1885, les fiançailles de Philippe d'Avalon, marquis de Trêmes, avec Mlle Clotilde Renard, fille d'un brave officier mort jadis d'une mort aussi honorable, quoique moins glorieuse, que s'il était tombé au champ de bataille, mort victime d'un dévouement obscur et ignoré.

CHARLES DE BERKELEY.

LE
CARACTÈRE DES RACES HUMAINES
ET
L'AVENIR DE LA RACE BLANCHE

Toutes les races sont-elles de même valeur au point de vue de la civilisation? La blanche, qui semble supérieure aux autres, est-elle désormais, comme on l'a soutenu, menacée ou d'absorption ou de recul progressif par le flot montant des races noire et jaune? Après le crépuscule des dieux, aurons-nous, dans un certain nombre de siècles, le crépuscule des blancs? Sur ce point ont été hasardés les pronostics les plus contraires. Tout récemment un livre de M. Pearson, ancien ministre de l'Instruction publique en Australie, causait un véritable émoi parmi les Anglais et les Américains. Chez nous, M. G. Le Bon et M. Barbé avaient déjà annoncé la rivalité imminente des trois grandes fractions de l'espèce humaine (1). Les falsificateurs de l'histoire, si fréquens outre-Rhin, avaient jadis représenté comme une lutte de « races » la guerre fratricide de la France et de l'Allemagne, deux pays semblables, en réalité, par la composition ethnique. La vraie lutte des races que verront les siècles à venir, peut-être même le prochain siècle, c'est, prétend-on aujourd'hui, celle des noirs et des jaunes avec les blancs, notamment de la vieille civilisation chinoise avec la nouvelle civilisation européenne. — Vous vous épuisez, nous dit M. Pearson, en armemens gigantesques contre des peuples qui sont vos proches parens; vous y dépensez votre or, vous y perdez vos forces, tandis que le barbare rassemble les siennes pour le printemps qui va venir. Votre vieille Europe se demande avec anxiété si tel peuple

(1) Voir Pearson, *National life and character*, Londres, 1893. — G. Le Bon, *les Premières civilisations*, Paris, 1889; *les Civilisations de l'Inde*, Paris, 1890. — Barbé, *Revue Scientifique* du 29 juillet 1893.

gagnera ou perdra telle province, si la Russie avancera ou n'avancera pas sur Constantinople, tandis que le sort même de la civilisation européenne dans le monde sera bientôt en question pour votre postérité. — Si, malgré ces hardies prédictions, personne ne peut encore rien affirmer de certain sur les destinées de notre race, chacun doit cependant, dès aujourd'hui, en avoir la préoccupation. Il est bon, surtout pour le philosophe, d'élever parfois ses regards au-dessus de l'heure qui passe et de les diriger vers les profondeurs de l'avenir : c'est souvent le meilleur moyen de jeter quelque clarté sur les questions mêmes du jour.

I

Dans le présent, et peut-être aussi dans le passé, tous les types de l'humanité semblent se réduire à trois : l'européo-sémite, l'asiatico-américain, et le nègre, — ou, plus simplement, à deux, le blanc (qui s'est différencié en faces plates et faces anguleuses) et le nègre. On peut concevoir que le nègre soit né le premier, puis ait donné naissance successivement à l'Australoïde aux cheveux frisés, à l'une des formes du brun aux cheveux droits ou ondés, et finalement à l'Européen blond. On peut concevoir que, sur des points différens du globe, des races humaines indépendantes aient pris peu à peu naissance parmi des animaux anthropoïdes préexistans. Mais il faut alors supposer, sur ces divers points, une coïncidence de résultats anatomiques et physiologiques qui n'est pas très vraisemblable. Les monogénistes ont eu gain de cause sur la fécondité entre les races humaines actuelles les plus distantes, qui peuvent toutes se croiser. Les polygénistes l'ont emporté sur l'impuissance des milieux à produire, par eux seuls, certains caractères propres aux races particulières. Ainsi les enfans des blancs qui ont bruni sous les tropiques naissent toujours blancs, et ils restent blancs s'ils ne s'exposent pas eux-mêmes à la lumière des tropiques. Mais c'est qu'il s'agit là d'une coloration brune acquise par les parens pendant leur vie sous l'action du milieu extérieur, non d'un caractère congénital. Il faut simplement conclure de ce fait que l'exposition des parens au soleil tropical brunit leur peau sans brunir les élémens germinaux qui donneront à la peau de leurs enfans la couleur héréditaire. Il n'en résulte pas qu'un enfant brun n'ait jamais pu naître de parens blancs, ni surtout qu'un enfant blanc n'ait jamais pu naître de parens bruns. C'est dans les germes que le jeu des élémens colorés a dû se produire, indépendamment de l'action directe du soleil ; il y a là une question

de pigmens qui suppose une combinaison fortuite, comme celle qui fait naître des fleurs à coloris nouveau de fleurs autrement colorées. Une fois qu'un enfant est né avec une peau plus brune ou plus blanche que ses parens, il peut transmettre cette particularité congénitale à sa propre descendance, surtout si elle offre un avantage et si elle se trouve mieux appropriée au climat. La question des origines physiques de l'humanité et de ses diverses races est donc toujours pendante.

Au reste, ces origines importent peu : en remontant assez haut, on finit toujours par les voir se confondre et nous sommes toujours parens; ce qui importe au philosophe, c'est le présent et l'avenir. Les anthropologistes ont beau sans cesse invoquer la science, ils font entrer leurs partis pris dans leur science encore en bas âge. Voici des anthropologistes qui, quand il s'agit d'opposer l'homme à l'animal, ne veulent admettre aucune différence essentielle et se font un plaisir de montrer l'unité des simiens et des humains; s'agit-il, au contraire, d'admettre l'unité des races humaines, tout au moins leur unité mentale, ces mêmes anthropologistes ne veulent plus voir que les oppositions : ils mesurent des crânes, des tibias, etc., et creusent aussi profond qu'ils le peuvent l'abîme du nègre au blanc, après avoir essayé de combler l'abîme du singe au nègre. Le dédain qu'ils montrent généralement à l'égard des psychologues n'empêchera pas ces derniers de maintenir que, si l'espèce humaine est composée de variétés très dissemblables, comme d'individus très différens et par le caractère et par les aptitudes, un nègre ou un jaune n'en sont pas moins des hommes, et qui ont droit, comme le blanc, au respect et à la sympathie. Tous les argumens en faveur de l'esclavage fondés sur la prétendue existence « d'espèces » d'hommes différentes, outre qu'ils reposent sur un principe biologique invérifiable, aboutissent à de fausses conséquences morales. Pour les moralistes en effet, comme pour les psychologues, il n'existe qu'une seule espèce d'âme humaine, à prendre ce mot dans sa plus grande généralité, qui n'exclut nullement la profonde différence entre les hommes. En fait, remontez assez haut dans l'histoire et surtout avant l'histoire, vous verrez toutes les races se réunir dans les mêmes occupations, dans l'usage des mêmes instrumens, dans les mêmes coutumes, dans les mêmes croyances, et jusque dans les mêmes rites funéraires. Aussi la psychologie des races doit-elle d'abord s'efforcer de reconstituer le caractère fondamental qui leur est commun à toutes. Et ce caractère pourra être considéré comme étant celui de l'humanité primitive, sans aucune distinction de couleur; essayons donc d'en déterminer les traits essentiels.

Un crâne fuyant, des arcades sourcilières proéminentes, une mâchoire projetée en avant, l'aspect bestial que supposent les crânes humains les plus anciens trouvés à Neanderthal ; des jambes courtes et, comme celles des singes, sans mollets ; une station qui n'était encore qu'à demi verticale et des genoux fortement fléchis, — caractère qu'on retrouve dans les reproductions de l'homme remontant à l'âge de la pierre taillée ; — pour tout langage des gestes, des hurlemens, des cris et interjections, spontanés ou volontaires : voilà, selon les anthropologistes, quel était l'homme primitif, le futur « roi de la création » (1). On sait que l'embryon de l'homme possède une queue qui disparaît ensuite ; au septième mois il est recouvert, excepté sur la plante des pieds et des mains, d'un épais revêtement de poils destinés également à disparaître. Or l'embryon, si vite transformé aujourd'hui, récapitule successivement les formes principales par lesquelles ont dû passer nos ancêtres, à travers l'immense durée des périodes géologiques. Il est donc probable que le corps des hommes primitifs était en grande partie recouvert de poils. Une gravure de l'époque de la pierre, exécutée sur un bois de renne, nous montre un jeune chasseur qui poursuit un aurochs : son corps est presque tout poilu ; la colonne vertébrale frappe par sa longueur, et sa forme arquée rappelle celle du singe marchant droit sur ses jambes. Beaucoup de peuplades nègres ne sont pas encore entièrement droites, et plusieurs ont une véritable toison.

Certains singes paraissent très voisins des hommes les plus inférieurs, de ce que dut être autrefois l'homme primitif ou son ancêtre anthropoïde. La grande différence, c'est que l'homme, grâce à sa constitution cérébrale, était plus capable de réflexion et qu'il a pu intentionnellement employer des signes pour se faire un langage. La réflexion et la parole sont les caractéristiques de l'humanité dans toutes les races. Mais il ne faut pas se figurer ces deux aptitudes comme toutes développées et en quelque sorte adultes dès l'origine. La période la plus ancienne de la pierre, nommée archéolithique, ne représente pas encore le vrai début de l'humanité. Sans doute cette période a été universelle : on en a retrouvé les traces non seulement dans toute l'Europe, mais encore en Asie, en Afrique, en Amérique. Est-ce là, pourtant, l'humanité primitive ? Non, et la preuve en est dans la lenteur même des développemens qui ont eu lieu pendant les divers âges de la pierre ; lenteur si grande qu'elle présuppose une période encore bien plus longue avant les premières inventions humaines et l'usage des premiers outils. Considérons quelles suites de siècles

(1) Voir à ce sujet le docteur Le Bon, *l'Homme et les sociétés*. Voir aussi Spencer, *Sociologie*, t. I.

représentent les deux âges de la pierre brute et de la pierre polie; pendant les milliers d'années qui formèrent le premier de ces âges, l'esprit humain ne fit pratiquement aucun progrès dans l'art de tailler le silex. Pendant l'âge de la pierre polie, il mit des siècles à découvrir une chose aussi simple que la substitution de la corne à la pierre dans ses armes. En Europe, durant des milliers d'années, l'homme primitif s'est borné à tailler, souvent à la perfection, l'unique outil de Saint-Acheul et de Chelles. Il n'avait pas même eu l'idée si naturelle d'attacher un silex taillé à un manche pour faire d'un ciseau une hache. De tous les outils néolithiques, la hache, une fois inventée, fut de beaucoup le plus important; c'est par elle que l'homme remporta la plus grande victoire sur la nature. C'est probablement en faisant éclater des silex et en les polissant que nos ancêtres préhistoriques apprirent par hasard à allumer le feu, qui ne fut ainsi qu'une conquête très tardive. Même au dernier siècle, diverses populations sauvages étaient encore incapables de le reproduire, une fois éteint. C'est seulement depuis la substitution des métaux à la pierre et à la corne que les progrès humains sont devenus mesurables. Encore la capacité de perfectionnement rapide n'a-t-elle caractérisé qu'une partie de l'espèce et ne s'est-elle manifestée que dans les plus récentes heures de son existence.

On a soutenu que l'homme, dès le commencement, avait eu le langage articulé. Mais il est impossible, sans admettre un miracle, de se figurer un premier homme ou de premiers hommes parlant, au sens propre du mot. La partie même du cerveau qui est actuellement dévolue au langage et qui, on le sait, est très localisée, ne pouvait avoir à l'origine ce développement. L'homme a dû se borner d'abord, comme l'enfant même, à émettre des sons au hasard ou des chants, ainsi que des cris et des interjections. On a soutenu aussi que les langues étaient de plus en plus riches à mesure qu'on remonte vers les origines; c'est là confondre avec des langues originelles les idiomes de civilisations déjà avancées, tels que le sanscrit. Comment le langage primitif aurait-il été riche puisque les idées primitives et les choses à exprimer étaient alors si peu nombreuses? Le langage actuel des peuplades inférieures peut nous faire entrevoir, par analogie, celui des premiers hommes. Les Tasmaniens n'ont pas de mots pour les idées abstraites et générales; ils ont bien un terme pour les principales variétés d'arbre, non pour l'arbre. Veulent-ils faire comprendre qu'une chose est dure, ils disent qu'elle est comme une pierre; longue, comme une jambe; ronde, comme une boule ou comme la lune. Un paysan illettré n'a besoin, pour la vie qu'il mène, que de trois cents termes environ, d'après

les estimations les plus autorisées : les sauvages, eux, n'ont pas besoin de tant de mots et aussi en général, ne les ont-ils pas à leur service. Les Boschimans, dont la langue est des plus rudimentaires, n'arrivent pas à se comprendre entre eux dans l'obscurité. Le geste est presque toujours nécessaire aux sauvages comme complément de la parole. Pour dire : Veux-tu venir avec moi ? ils disent : — Toi, — puis montrent une direction. La caractéristique de leurs langues, ce sont les « mots-phrases », qui, en désignant un objet, désignent aussi l'ensemble des actions dont cet objet est le centre. Toutes les races ont passé par là, comme elles ont passé par la période de la pierre brute et de la pierre taillée.

On peut se faire une idée du caractère de l'homme préhistorique d'après celui de l'enfant et celui du sauvage. L'homme « à l'état de nature » est, comme l'enfant, un sensitif impulsif. Il faut faire exception pour les Indiens d'Amérique, qui savent se dominer eux-mêmes et montrent une sorte de flegme stoïque. Dans tout le reste de la terre, au témoignage des voyageurs, le sauvage manifeste une grande impulsivité, qui, d'ailleurs, se concilie fort bien avec la ruse et les vengeances longtemps méditées. Les animaux eux-mêmes sont à la fois impulsifs et rusés : veulent-ils vous ménager quelque tour de leur façon, le temps n'existe pas pour eux. Le sauvage, quand il n'a pas quelque grand intérêt à se contenir, rit, pleure, gesticule, s'agite de tous ses membres. Rien de plus mobile que son esprit et ses sentimens. Aussi Lubbock a-t-il pu dire : « Les sauvages sont des enfans ayant les passions des hommes. » Quant à leur volonté, elle a le plus ordinairement le caractère explosif : elle se rapproche de l'acte réflexe et se détend comme un ressort sous l'influence de la passion présente, pour retomber ensuite à l'état d'inertie. Ce qui frappe tous les voyageurs chez les races non civilisées, c'est l'habituelle incapacité de tout effort prolongé et méthodique. Les Peaux-Rouges se laissent exterminer plutôt que de s'astreindre à un travail régulier qui leur donnerait l'aisance. Ils ont d'ailleurs un attrait irrésistible pour la vie des forêts : donnez-leur une maison, ils y installeront leurs chevaux et iront dormir sous leur tente. Le travail continu, l'attention persévérante, voilà la chose héroïque pour l'homme primitif comme pour l'enfant ; ils éprouvent une répugnance parfois invincible pour cet état de concentration volontaire que M. Ribot considère comme « artificiel et surajouté », tandis que l'état de distraction serait naturel et fondamental. M. Ribot a remarqué que les plus constans efforts d'attention patiente ont peut-être été faits par les femmes, obligées de soigner leurs enfans et, de plus, astreintes à un travail régulier, tandis que le sexe fort, après avoir chassé, pêché, combattu,

se reposait (1). C'est surtout quand il s'agit de fixer son attention sur une idée, quelle qu'elle soit, que le sauvage montre son impuissance. D'après Burton, essayez de causer dix minutes avec un habitant de l'est de l'Afrique sur son système de numération, pourtant bien simple, vous lui causerez un mal de tête extrême. Chez certains Négritos, la stupidité est telle que, s'ils doivent faire quelque effort pour comprendre, « ils tombent de sommeil; » insiste-t-on par trop, « ils sont malades. » Un sauvage de la Nouvelle-Calédonie répondait au missionnaire de Rochas, qui offrait de la viande à ses néophytes pour les faire sortir de l'apathie et les rendre attentifs : « Tu parles beaucoup, mais, vois-tu, ce qu'il nous faut, c'est ce qui emplit le ventre. » Chez les sauvages les plus inférieurs, l'inertie intellectuelle entraîne le manque de curiosité : rien ne les étonne, ou, s'ils s'étonnent, ce n'est que pour quelques instans. Lorsque Cook visita les Tasmaniens et les Fuégiens, il ne réussit pas à leur causer de la surprise en leur montrant une foule d'objets inconnus. Un sauvage s'amuse d'un miroir : il ne vous en demande pas l'explication. Les enfans des civilisés, au contraire, ont un instinct déjà développé de curiosité intellectuelle, qui leur met sans cesse aux lèvres le mot : Pourquoi?

Comme le singe et comme l'enfant, l'homme primitif est foncièrement imitateur. Les Australiens, les Fuégiens, beaucoup de nègres d'Afrique reproduisent tous les mouvemens et gestes de leur interlocuteur à mesure qu'il parle; ce qui ne laisse pas que d'être gênant. Bagehot rapporte, d'après le capitaine Palmer, qu'un chef des îles Fiji suivait un sentier de montagne escorté par une longue file d'hommes de sa peuplade, quand il lui arriva par hasard de faire un faux pas et de tomber; tous les autres firent immédiatement de même. Peut-être aussi voulaient-ils, par cette imitation servile, montrer leur obéissance et leur passivité absolues.

Un tel esprit d'imitation favorise la routine, empêche toute innovation. « Parce que même chose fait pour mon père, même chose fait pour moi, » disent les nègres Houssas. On connaît des peuples noirs qui, bien qu'ayant toujours vécu de la chasse, n'ont pas encore trouvé d'autre moyen pour se procurer le gibier que de l'abattre avec des pierres. Les Australiens ichthyophages observés par Dampier, qui avaient cependant toujours habité au bord de la mer, ne savaient fabriquer aucune sorte d'engin pour

(1) Chez les Bhils, dit Spencer, les hommes haïssent le travail, mais les femmes sont industrieuses; de même chez les Konkris et les Nagas; de même encore en Afrique. Dans le Loango et sur la Côte d'Or, bien que les hommes soient inertes, les femmes « s'occupent d'agriculture avec une ardeur incroyable. »

la pêche, encore bien moins des radeaux; ils passaient à la nage d'une île à l'autre. Les nègres Boschimans sont incapables des raisonnemens les plus simples pour améliorer leur misérable condition. Décimés par la famine, ils sont entourés de peuples pasteurs; depuis des siècles ils s'emparent des troupeaux de leurs voisins pour les détruire et les manger, mais pas un n'a eu l'idée d'en élever de semblables ou, simplement, de conserver ceux qu'il avait capturés. Ce trait de génie est au-dessus d'eux; ils continuent à mourir de faim plutôt que de suivre l'exemple de leurs voisins. Ils ont des armes, qu'ils manient avec la dernière adresse, mais ils sont incapables d'y apporter la moindre amélioration : aussi a-t-on dit que leur arme, — le boomerang, — fait partie de leur individualité immuable.

Ce qui s'est d'abord développé par sélection chez les hommes primitifs, c'est tout ce qui pouvait les aider dans la vie sauvage, tout ce qui pouvait les adapter à leur milieu. Sous ce rapport, ils ont acquis parfois des aptitudes remarquables. Un Esquimau consomme par jour, en moyenne, 24 livres de viande et de graisse et boit de l'huile de baleine comme nous buvons de l'eau. Ne connaissant pas l'usage du feu pour se chauffer, il se met nu dans sa hutte de neige pour avoir plus chaud : la circulation du sang devient alors plus active que sous des vêtemens épais et lourds. Le Chaambi du Sahara, lui, ne dépense pas par mois le double en poids des alimens nécessaires à l'Esquimau pour un seul jour. Il peut parcourir le désert sous un soleil ardent, sans boire ni manger, pendant trois jours consécutifs : une nuit de repos et un peu de nourriture lui rendront ses forces. Les Touaregs font des voyages de six jours à jeun. Les Boschimans, dont nous parlions tout à l'heure, manquant de tout dans leur pays stérile, sont fréquemment réduits à l'état de maigreur d'un squelette : on voit leurs os sous leur peau plissée comme celle d'un cadavre. En revanche, ils ont une faculté d'engraissement extraordinaire : on en a vu, dit M. Zaborowski, passer en quatre jours de la maigreur la plus lugubre à l'embonpoint le plus florissant. N'ayant pas de chevaux, comme les Touaregs, ils ont si bien développé leurs jambes, qu'ils sautent à travers les roches mieux que l'antilope; un cheval ne peut les suivre en montagne; dans la plaine, ils suivent eux-mêmes fort bien un cheval au galop. Exposés souvent à périr de soif, ils savent découvrir la présence d'une eau souterraine à de très grandes distances : couchés contre terre, ils distinguent au loin les vapeurs imperceptibles qui, dans l'air sec du désert, s'élèvent au-dessus des sols imprégnés d'humidité. Seule, leur intelligence est restée stérile : ils en sont à l'instinct. Les nains des forêts équatoriales de

l'Afrique grimpent aux arbres avec l'agilité des singes, traversant les grandes herbes, dit Schweinfurth, et bondissant à la façon des sauterelles; ils approchent de l'éléphant, lui mettent leur flèche dans l'œil et vont l'éventrer d'un coup de lance. Pas un homme des forêts de Sumatra ne reculerait, armé de son seul javelot, devant l'attaque par surprise d'un tigre; fort amateurs de serpens, ils se glissent en rampant auprès de leur proie venimeuse et la saisissent à l'improviste. On peut donc dire que la loi de survivance des mieux adaptés a développé chez les sauvages l'acuité des sens, la rapidité de la perception, l'adresse et la force, enfin les qualités mentales pratiques qui se rapprochent de l'instinct.

Au contraire, la plupart des rapports abstraits, qui sont le fond même des lois scientifiques, échappent aux hommes primitifs : d'ailleurs, leur état social rudimentaire n'exige pas de connaissances générales. La numération même leur est extrêmement difficile. Australiens, Boschimans, Papous, Hottentots ne peuvent compter au delà de cinq; d'autres peuplades, au delà de deux ou de trois. Si un sauvage du sud de l'Afrique vend un mouton pour deux paquets de tabac, il n'arrivera pas à comprendre qu'il doit livrer d'un seul coup deux moutons pour quatre paquets. Il faudra d'abord lui donner deux paquets, en échange desquels il livrera un mouton, puis deux autres paquets pour le second mouton. Peut-être aussi y a-t-il chez lui une défiance prudente ; les voyageurs jugent parfois les sauvages trop défavorablement, parce qu'ils ne se mettent pas à leur place par la pensée. Ainsi on reproche à l'Esquimau qui aperçoit pour la première fois un morceau de verre de le placer dans sa bouche, pour voir s'il va fondre comme la glace; mais c'est là une preuve d'intelligence, non d'inintelligence. Un physicien à qui on présenterait un corps inconnu le soumettrait aux expériences déjà faites sur les corps qu'il connaît. Nul n'est obligé d'apporter en naissant la notion du verre et de ses propriétés. On reproche de même au Malais de rechercher la chair du tigre par conviction qu'il acquerra le courage de cet animal; mais, quelque contestable que soit l'induction, encore est-ce une induction : nos médecins en ont fait longtemps qui n'étaient guère supérieures. Hippocrate croyait que les qualités du lait de la nourrice influent sur le caractère de l'enfant, et il n'est pas encore prouvé que cette influence soit nulle. Quant au Zoulou qui mâche et amollit de son mieux un morceau de bois dans l'espérance d'amollir le cœur d'un autre Zoulou auquel il veut acheter sa vache, il est non moins subtil en sa sottise que tel contemporain qui pratique l'envoûtement et perce le cœur d'une statuette. Les croyances les plus fausses du sauvage ne

sont souvent que des déviations de l'esprit scientifique, et il y a des manières de déraisonner qui supposent une certaine force de raisonnement. Il n'est pas donné à tous les animaux de faire des sophismes.

Ce qui est vrai, c'est que les explications qui nous paraissent les moins scientifiques étaient les meilleures pour l'homme primitif. Il avait la crédulité de l'enfant; plus une raison était étrange et même absurde, plus elle avait chance de le frapper : il pratiquait en grand le *Credibile quia ineptum*. Il n'en était pas moins déjà un animal capable de chercher et de comprendre des raisons générales et, par un progrès nouveau, universelles : c'était un animal scientifique et métaphysique. C'est aussi pour cette raison qu'il était, par excellence, un animal sociable, car il n'avait plus seulement, comme les bêtes, une sociabilité d'instinct, mais une sociabilité d'intelligence. Quoique ses sympathies fussent bornées à la tribu, elles n'en étaient pas moins le germe de cette sympathie universelle qui est identique à la plus haute moralité. De là surtout résulte l'unité morale de l'espèce humaine. Toutes les mensurations de crânes ou de squelettes n'empêcheront pas l'homme, à quelque race qu'il appartienne, d'être capable de moralité, c'est-à-dire d'action consciemment désintéressée en vue d'un autre homme ou en vue d'un groupe.

Physiologiquement l'homme primitif était plutôt un frugivore qu'un carnivore; on peut donc croire avec Darwin qu'il était doux, non féroce comme le suppose M. Le Bon. Certaines coutumes, telles que le cannibalisme, l'abandon des vieillards, la tyrannie à l'égard des femmes, peuvent être des effets de la misère ou des nécessités de la guerre, qui elle-même fut amenée par la concurrence vitale. Les loups ne se dévorent pas entre eux, ni les lions, ni les tigres; on ne voit pas pourquoi les hommes auraient éprouvé à l'origine ce besoin contre nature. Les mauvais traitemens infligés aux femmes par un grand nombre de tribus sauvages, l'état de servitude où elles sont tenues, la coutume même de les manger dès qu'elles atteignent un certain âge, toute cette brutalité du sexe fort peut n'avoir pas existé à l'origine. L'homme était alors proche du singe et des autres animaux; or, parmi les anthropoïdes, la famille existe déjà : femelle et mâle font preuve l'un et l'autre d'une sollicitude touchante envers les jeunes : aussi les petits aiment-ils leur père autant que leur mère. Le gorille, la nuit, s'installe au pied de l'arbre sur lequel est solidement établi le nid où dort la famille. Au reste, les jeunes anthropomorphes, comme les nouveau-nés humains, exigent des soins constans, incapables qu'ils sont de s'aider de leurs membres et de se suffire à eux-mêmes. On ne voit pas les animaux,

de quelque espèce qu'ils soient, maltraiter leurs femelles; au contraire, ils les aiment et, au besoin, se dévouent pour elles. Il serait étrange que l'homme eût commencé par faire exception à la règle universelle.

C'est précisément la supériorité de l'homme sur les animaux, résultant de ce qu'il a la raison et l'expérience, qui l'a amené à différer des animaux tantôt en mieux, tantôt en pire. Aussi l'humanité sauvage offre-t-elle tous les types moraux. Les chefs Maoris de la Nouvelle-Zélande ne respiraient jadis que la guerre. On sait que l'un d'eux, pour justifier l'anthropophagie, disait à Dumont d'Urville : « Tout être de la nature a son ennemi, et il le mange quand il peut. » La barbarie des Dahoméens et des Achantis est bien connue. En revanche, Livingstone a trouvé au cœur de l'Afrique des tribus nègres inoffensives, très supérieures en tout, sauf pour les outils et les armes, aux tribus arabes. Il parle en termes touchans de son amitié pour ces noirs. Mlle Tinné s'exprime aussi avec attendrissement sur le compte de certaines tribus du Soudan qu'elle avait visitées. Au reste, toutes les émotions du sauvage sont irrégulières et inconstantes : de là ce que Burton appelle « un étrange mélange de bien et de mal. » Le sauvage a à la fois un bon caractère et un cœur dur, il est batailleur et circonspect, doux à un moment, cruel, sans pitié et violent à un autre, brave et lâche, têtu et volage, avare et prodigue; il aime ses enfans et, dans un accès de colère, il les tue pour une simple maladresse. On reconnaît là l'incohérence d'un caractère sans équilibre et sans unité : bien des hommes civilisés ont une irritabilité plus ou moins analogue.

Remarquons, en outre, que plusieurs coutumes des sauvages qui nous semblent abominables sont des conséquences de sentimens qui ne sont point toujours odieux. On leur reproche de manger parfois leur vieux père, mais c'est pour lui donner une sépulture digne de lui (ainsi pensent les Capanagues). On leur reproche de manger un ami mort ou un maître, mais c'est pour « s'assimiler ses bonnes qualités. » Bien des sacrifices humains ont été faits dans une intention religieuse. Sans vouloir trop relever la morale des sauvages, encore ne faut-il pas la juger d'après nos idées et sentimens modernes. Notre « civilisation » même est trop souvent comparable à leur barbarie. Baker voulait convertir Commoro, chef Latouka : « Si on ne croit pas à la vie future, lui disait-il, pourquoi un homme serait-il bon, au lieu d'être méchant quand il y trouve son intérêt? » Commoro répondit : « La plupart des hommes sont mauvais; s'ils sont forts, ils pillent les faibles. Les bons sont tous faibles; ils sont bons parce qu'ils n'ont pas assez de force pour être méchans. » Baker fut profon-

dément scandalisé; mais, chez les peuples les plus civilisés, ne trouve-t-on pas des hommes d'État qui ont à peu près les mêmes théories et qui les pratiquent sur une bien plus vaste échelle?

Tenons compte aussi de l'influence perturbatrice exercée souvent par la religion sur la morale. L'indépendance première de la religion et de la morale est aujourd'hui démontrée; elle est manifeste chez tous les peuples sauvages et dans les plus anciennes religions. La morale a pour point de départ certaines obligations familiales et sociales, conditions élémentaires de la vie en commun. La religion a pour point de départ la croyance à des êtres supérieurs, quoique analogues à nous, qui interviennent d'une façon mystérieuse dans notre destinée. Les conditions du bien moral et les hypothèses sur la destinée ne sont point des choses identiques. C'est seulement plus tard que la religion est devenue une sanction de la morale. Dans les commencemens, à côté de l'appui qu'elle pouvait prêter à certaines règles de conduite envers les autres, elle apportait aussi de nombreux obstacles au progrès moral et surtout scientifique. Quand une coutume, si odieuse soit-elle, quand une croyance, fût-elle absurde, a pris un caractère sacré, elle devient une barrière infranchissable. Elle ressemble à ces objets qui, chez certains sauvages, sont intangibles et qu'ils désignent sous le nom de *tabou*.

L'unité primordiale de l'esprit humain se montre, d'une manière frappante, dans les mythologies et coutumes religieuses. M. Letourneau, en étudiant l'*Évolution religieuse dans les diverses races humaines* (1), traite de la mythologie des races noires, jaunes et blanches. C'est au fond toujours la même : animation universelle, croyance aux doubles, aux esprits cachés dans le corps des animaux, des hommes, des êtres inanimés (2). Puis le spectacle de la mort, ainsi que le souvenir de l'étrange vie du rêve, de l'évanouissement, de la catalepsie, éveille l'idée d'une existence prolongée au delà de ses limites apparentes. De là ce culte des morts qui se montre de si bonne heure chez les hommes préhistoriques, et qu'on retrouve, avec peu de variantes, chez les jaunes et les noirs aussi bien que chez les blancs.

En somme, les aberrations de l'instinct moral, social, religieux prouvent elles-mêmes l'existence de cet instinct, comme les aberrations de l'esprit scientifique et du raisonnement prouvent l'existence d'un être capable de raisonner et, par cela même, d'arriver un jour à une science plus ou moins rudimentaire. L'unité morale de l'espèce humaine, quelles que soient ses origines physiologiques,

(1) Un vol. in-8°, Paris, Battaille, 1894.

(2) Dans l'Amérique du Sud, si un Tupis vient à heurter du pied une pierre, il entre en fureur contre elle et la mord comme un chien.

est donc démontrée. Non qu'il faille entendre par là que tous les hommes, tous les peuples, toutes les races soient capables de concevoir et de comprendre une morale également élevée au point de vue philosophique et scientifique; mais la moralité n'est pas la science morale. Nul être humain n'est pourvu d'une moralité à sa portée, cela suffit : l'homme est sacré pour l'homme.

II

Après l'unité, il est légitime de montrer les diversités qui se sont produites entre les races humaines; nous avons marqué leur commun point de départ, comment se sont-elles de plus en plus différenciées? — Par la sélection et par l'hérédité. D'une part, les cerveaux ont acquis peu à peu un plus grand nombre de caractères fixes : ils sont devenus plus riches d'instincts ou de tendances, l'héritage cérébral va sans cesse en augmentant chez les races progressives. D'autre part, outre le capital déjà fixé que l'homme apporte en naissant, il possède aussi un capital mobile qui est de plus en plus considérable. Nous voulons dire que le cerveau, en même temps qu'il naît avec plus de parties fixes, a aussi plus de parties malléables et plastiques : il est à la fois plus perfectionné dès sa naissance et plus perfectible après sa naissance. Ce n'est pas tout. Si on considère la masse entière d'une race devenue supérieure, on y trouve plus de cerveaux capables de grands écarts par rapport à la moyenne : c'est-à-dire que la fécondité en talens et en génie y est plus grande. M. Gustave Le Bon et d'autres anthropologistes l'ont fort bien observé : sur mille Européens pris au hasard, il y en aura neuf cent quatre-vingt-quinze qui ne seront pas intellectuellement supérieurs au même nombre d'Hindous également pris au hasard; mais ce qu'on trouvera chez les mille Européens et ce qu'on ne rencontrera pas chez le même nombre d'Hindous, ce seront un ou plusieurs hommes doués d'aptitudes exceptionnelles. Les différences existant entre les races supérieures et les races demi-civilisées ne consistent donc pas toujours en ce que la moyenne intellectuelle de la masse est inégale dans les deux races, mais en ce que la race inférieure ne renferme pas d'individus capables de dépasser un certain niveau. M. Le Bon croit avoir reconnu, après des recherches effectuées sur un nombre considérable de crânes appartenant à des individus de races différentes, que les races supérieures possèdent toujours un certain nombre de crânes d'une vaste capacité, alors que les races inférieures n'en possèdent pas. On peut dire, par conséquent, que la perfectibilité croît avec la perfection déjà acquise et fixée dans le cerveau. En outre, cette

puissance de progrès devient de plus en plus rapide à mesure que les progrès déjà accomplis sont plus considérables : le mouvement social est un mouvement accéléré, dont la vitesse moyenne s'accroît à mesure qu'on se rapproche du but. De là est résultée une distance croissante entre les races. On pourrait les comparer à des coureurs sur le champ de la civilisation : ceux qui sont en avant ont le pouvoir de courir d'autant plus vite que leur avance est déjà plus grande ; il en résulte que les retardataires, par rapport à leurs concurrens, sont de plus en plus en retard. En d'autres termes, dans les sociétés civilisées, les cerveaux aptes aux idées générales et à l'association des rapports abstraits se sont multipliés à mesure qu'ils étaient et plus utiles et plus utilisés. Il en est résulté des races de plus en plus intellectuelles, où ont disparu une foule d'instincts et de talens inférieurs, comme l'acuité des sens ou les ruses presque animales des sauvages, tandis qu'augmentait, et dans la moyenne et chez les hommes supérieurs, le pouvoir de s'élever aux sommets de la science, de l'art, de la moralité. Ainsi, fils ou non d'Adam et d'Ève, il est clair que, dans la grande famille humaine, des familles secondaires se sont peu à peu différenciées.

C'est surtout dans la race noire que la sélection s'est exercée, à travers de longs siècles, en faveur des plus forts, des plus capables de bien se nourrir, des plus capables aussi de l'emporter sur les autres, soit par le courage, soit par par la violence et la férocité. Dans la race blanche, la sélection a fini par s'exercer, sous bien des rapports, en un sens différent ; il était impossible que ces deux évolutions aboutissent aux mêmes formes cérébrales et mentales. Que les noirs soient ou non de la même souche humaine, les hérédités accumulées en ont fait une race actuellement inférieure. Tandis que l'Indo-Européen a, en moyenne, un cerveau de 1534 grammes, le nègre d'Afrique en a un de 1371, l'Australien, de 1228. Chez le nègre, la masse cérébrale se groupe surtout vers l'occiput ; chez le blanc, vers les lobes frontaux, « cette fleur du cerveau », disait Gratiolet. Le nègre présente la saillie en avant des mâchoires et des dents, le « prognathisme », et si l'appareil de la mastication est chez lui très développé, en revanche, l'arrêt de développement cérébral produit un angle facial plus petit. Chez le nègre, selon Gratiolet, les sutures craniennes du front et des côtés se soudent les premières, ce qui implique un arrêt de développement ; chez le blanc, c'est l'inverse.

Le caractère nègre, selon Speke, Baker, etc., a pour traits dominans la sensualité, la tendance à l'imitation servile, le défaut d'initiative, l'horreur de la solitude, la mobilité, l'amour désordonné du chant et de la danse, le goût invincible du clin-

quant et de la parure. C'est un être aimant et un être de plaisir, léger, bavard, imprévoyant, paresseux. Le nègre a d'ailleurs ses qualités : il est sensible aux bons traitemens, susceptible d'un grand dévouement, mais capable aussi de haïr et de se venger avec cruauté. Bref, ce sont les qualités et les défauts de l'homme primitif, plus ou moins altérés par les siècles, par les milieux, par le hasard des circonstances, par les traditions et coutumes, par les rites des religions. La race nègre, depuis son apparition, n'a élevé aucun monument d'art ou de littérature ; l'état de ses connaissances est demeuré rudimentaire. Là même où le nègre a subi le contact des esprits les plus cultivés et reçu une éducation libérale, il n'a pas encore exécuté de travail génial dans un département quelconque de l'activité intellectuelle. Sous le rapport religieux, on sait que les noirs sauvages en sont restés au fétichisme le plus grossier ; ils croient que tous les objets, y compris les rochers et les fleuves, sont animés et peuvent exercer sur leur sort une influence favorable ou défavorable. C'est pour se rendre propices les âmes des morts et les innombrables divinités dont ils peuplent la nature, qu'ils font des sacrifices humains : au Dahomey et chez les Achantis, ce sont de véritables massacres.

La supériorité de la race jaune sur la noire est bien connue. La sous-race chinoise, principalement, a l'industrie patiente, la ténacité appliquée surtout aux petites choses, la sobriété, la constance au travail ; ses défauts sont la sensualité et, dans certains cas, la férocité. Sous le rapport de l'intelligence, il doit manquer quelque chose à la race jaune. Les Chinois en effet, à plusieurs reprises, ont rencontré par hasard de grandes découvertes : presse à imprimerie, poudre à canon, boussole ; mais ils n'ont rien su achever, ils n'ont tiré de rien aucune grande conséquence ; leur esprit reste toujours à moitié chemin. Ils ont graduellement perfectionné l'art de la poterie, mais, pour leur en faire perdre le meilleur secret, il a suffi de la destruction d'une ville où ce secret était conservé. Admirable en son genre, le Chinois est invinciblement utilitaire et positif. Ne lui demandez pas les grands essors, les grandes idées, les vues désintéressées et universelles : il représente la perfection du terre à terre. Les vastes synthèses ne sont point son fait : le détail l'absorbe. Observateur attentif, travailleur ingénieux et adroit, il fera, si on veut, tous les ouvrages de femme avec la plus minutieuse habileté : il coudra, il brodera, il repassera le linge. Ce qu'il aura vu faire une fois, il l'aura bientôt reproduit, car il est beaucoup plus imitateur que le blanc. Toute la pratique, toute la technique, tout ce qui est mécanisme n'aura bientôt plus pour lui de secrets. On

sait que les Chinois sont les plus habiles et les plus soigneux des agriculteurs : ne laissant pas un pouce de terrain inutile, ils ont fait de la Chine entière un jardin propre et régulier, séparé en une multitude de propriétés. Quant à l'art chinois, il est resté dans l'enfance, et encore a-t-il décliné. Leur théâtre est méprisable; ni leurs romans, ni leur poésie n'ont inspiré autre chose aux Européens qu'un faible intérêt de curiosité. M. Pearson leur a justement opposé, sous ce rapport, un peuple de race blanche, la Russie. En Europe, nous ne connaissons pas plus la langue russe que nous ne connaissons le chinois; la Russie a été déprimée pour un temps par la conquête étrangère, puis absorbée par les difficultés politiques; cependant la littérature russe, depuis Gogol et Lermontoff jusqu'à Tourguenef et Tolstoï, est en train de faire le tour du monde « en éditions à bon marché ». Voilà le contraste d'une race jeune et féconde avec une race vieille, impuissante pour tout ce qui dépasse un certain niveau.

Au point de vue métaphysique et religieux, la race jaune s'est montrée plus stérile que les autres. Point de grandes conceptions du monde et de la destinée humaine : les spéculations sur l'infini laissent froid le positivisme chinois. Si l'évolution religieuse n'a pas débuté autrement chez les jaunes que chez les nègres et les blancs, elle s'est vite terminée par un arrêt de développement. Le jaune est trop positif. Son utilitarisme religieux se montre dans deux coutumes curieuses : le moulin à prières, ce chef-d'œuvre de l'économie du temps, et la méthode perfectionnée pour faire des dons à un mort : on écrit sur un papier la liste des dons les plus généreux, puis on se borne à brûler le papier sur la tombe. C'est de la munificence à peu de frais. Si la civilisation chinoise couvrait le globe, il serait à craindre qu'elle ne remplaçât tout effort d'invention scientifique par quelque moulin à équations : ce serait le triomphe des procédés mécaniques et des recettes utilitaires.

III

Les races aujourd'hui inférieures peuvent être modifiées par deux moyens, l'un psychologique, l'autre physiologique : l'éducation et le croisement. L'éducation produit de très grands résultats, surtout après un certain nombre de générations, mais son influence a des limites qu'il ne faut pas méconnaître. Nous avons vu que les races inférieures et les races supérieures ont acquis chacune, par leur évolution en sens divers, des qualités et tendances fort différentes. Toutes les aptitudes qui se rapprochent des instincts de l'animal, la civilisation les a fait disparaître, et

il n'est aucune éducation qui pût tout d'un coup nous les rendre. Si on nous transportait chez les Esquimaux, pourrions-nous avoir l'énorme puissance digestive de leur estomac? Et les Esquimaux, à leur tour, pourraient-ils acquérir, sinon après des siècles, l'énorme puissance digestive de nos cerveaux aryens? Il y a, sinon inégalité primitive, du moins inégalité consécutive d'aptitudes et disparité actuelle entre les races humaines. Les cerveaux sont des concentrations de pensées comme les soleils des concentrateurs de lumière, et il y a des soleils de diverses grandeurs. Le travail des siècles ne peut pas être remplacé, pour les enfans des races inférieures, par un simple entraînement de quelques années. Il serait sans doute désirable que le premier enfant venu des Boschimans n'eût besoin que de s'asseoir quelque temps sur les bancs de nos écoles pour devenir égal en aptitudes à nos propres enfans; mais la solidarité des générations à travers le temps s'y oppose. Le jeune sauvage pourra, étant données ses capacités, avoir autant et plus de mérite moral que les autres, selon la bonne volonté qu'il aura apportée au travail, mais, en général, il n'aura pas les mêmes talens. Quand on voit, en Afrique, un énorme chameau s'agenouiller à la voix d'un petit enfant, ce n'est pas en vertu d'un dressage immédiat, portant sur un animal sauvage : cet acte exprime, comme on l'a dit avec raison, la somme de tous les efforts faits de temps immémorial pour domestiquer l'espèce. De même, lorsqu'un homme descend d'une famille de race inférieure, dépourvue de toute culture ancestrale, il est généralement impossible de l'élever du premier coup au-dessus d'un certain niveau. Pendant les années où il a pu observer de près la mission égyptienne, M. Mismer déclare que, toujours, la capacité d'un élève se trouvait en rapport étroit avec la culture générale de ses ancêtres et avec les facultés constituant le privilège de sa race. « L'enfant d'une race inculte est obligé de tout apprendre, là où celui d'une race civilisée ne fait *que se souvenir* (1). » L'enfant des races inférieures peut cependant s'assimiler avec assez de rapidité l'instruction la plus élémentaire, qui roule généralement sur des choses simples et ayant rapport à la vie sensitive. Tant que vous vous adressez à ses sens, à sa mémoire, à son imagination reproductive, vous obtenez des résultats. Voulez-vous dépasser un certain niveau, arriver aux notions les plus abstraites, aux combinaisons de logique ou d'invention scientifique, le développement s'arrête. M. Souffret a connu un jeune Touranien de douze ans qui s'exprimait en plusieurs langues, arabe, turc, français, avec la plus grande correction, mais qui n'a jamais

(1) *Le monde musulman. Souvenirs de la Martinique et du Mexique pendant l'intervention française.* Paris, Sandoz.

pu retenir aucune notion d'histoire naturelle (1). Et cependant ce Touranien était déjà d'une race relativement supérieure. Les faits de ce genre, si souvent observés, tiennent à ce que l'instruction première s'adresse à des facultés encore demi-sensitives ou demi-imaginatives, à une intuition plus ou moins spontanée et voisine de l'instinct ; or, ces facultés représentent l'héritage commun de toutes les races humaines, y compris celles qui sont aujourd'hui au-dessous des autres. Mais le surplus exige des cerveaux déjà façonnés par les siècles : c'est l'héritage particulier de la civilisation, c'est le résultat de la sélection sociale en faveur des têtes les mieux douées. Une loi physiologique veut que les types d'organisme les moins développés demandent moins de temps pour arriver à leur forme complète ; Spencer a montré que cette loi s'applique aux races humaines. Un cerveau plus volumineux, plus lourd et plus complexe demande plus d'années pour son entière formation ; aussi l'homme arrive-t-il moins vite à maturité que les autres mammifères, l'homme civilisé que le sauvage, le blanc que le nègre. De même, la puberté arrive plus tôt chez les races inférieures. C'est la preuve d'une nature moins plastique, ayant une rigidité et une immutabilité prématurées. Selon M. Reade, dans l'Afrique équatoriale, les enfans nègres ont « une précocité absurde. » Burton dit que les Africains de l'ouest sont d'une vivacité d'esprit remarquable avant l'âge de la puberté, comme si cette époque physiologique, de même que chez les Hindous, troublait leur cerveau. Chez les Australiens, la vigueur mentale semble décliner après l'âge de vingt ans et paraît à peu près éteinte vers l'âge de quarante. Loin de s'extasier devant les facultés précoces et les prodiges des jeunes nègres, il faut au contraire en concevoir de l'inquiétude. « Le noir, a-t-on dit, ne gagne pas en vieillissant. » Toutefois, l'expérience prouve deux choses : la première, c'est que l'intelligence des sauvages est, au fond, de même essence que la nôtre, puisqu'elle est susceptible de la même éducation fondamentale ; la seconde, qu'une série plus ou moins longue de générations est nécessaire pour faire acquérir au cerveau la même capacité, à l'intelligence la même étendue que chez les races civilisées.

Remarquons en outre que, parmi les sauvages, il n'y a pas seulement des primitifs, mais encore des dégradés beaucoup moins éducables. Si pauvre qu'ait été le développement des sauvages à travers les siècles, ils en ont eu un cependant. Par exemple, leurs préjugés et leurs superstitions, en s'accumulant, sont devenus innombrables. Parfois les circonstances défavorables du milieu ont augmenté progressivement leur férocité ; certaines tribus, qui

(1) *La disparité des races humaines.* Paris, Alcan.

n'étaient pas cannibales à l'origine, le sont devenues à mesure que la nourriture se faisait plus rare. Dans plusieurs pays, on trouve aujourd'hui à l'état sauvage des tribus qui eurent autrefois une certaine civilisation. Quelques-unes possèdent encore des instrumens dont elles ne savent plus faire l'usage qu'en faisaient leurs aïeux. Les Tasmaniens avaient des baguettes destinées à faire du feu et ignoraient même le but de cet instrument, conservé par tradition. Dans les coutumes religieuses et sociales d'un grand nombre de tribus actuelles de l'Australie, les observateurs ont reconnu des usages divers qui ne purent naître qu'à une époque où ces populations avaient atteint un certain degré de développement, bien supérieur à celui qu'elles présentent de nos jours. La déchéance est aussi fréquente dans les races que le progrès. On peut même ajouter qu'en général une race qui n'avance pas recule. Elle a donc un chemin plus long et plus pénible à faire pour remonter.

Les missions chrétiennes ont rendu l'immense service d'adoucir les mœurs. Sous le rapport religieux, elles n'ont pas toujours réussi; elles ont souvent porté chez les noirs des préjugés nouveaux et des superstitions nouvelles. D'autre part, comment enseigner aux sauvages une « morale indépendante » et philosophique, qui serait au-dessus de leur compréhension? Le problème de la moralisation des sauvages dans leur propre pays est un des plus difficiles à résoudre. Mais, quelle que soit la religion qui se répandra le plus, on n'en prévoit pas moins le moment où tous les peuples sauvages auront acquis un certain degré de civilisation relative. Les fameux Maoris, ces anciens cannibales, en sont un des plus récens exemples. Aujourd'hui, les voyageurs nous représentent leur pays comme un paradis terrestre (1).

(1) Quand le christianisme pénétra chez eux, il y a quatre-vingts ans, la population était près de trois fois supérieure. Leur grand nombre les obligeait à batailler opiniâtrément, et leurs perpétuelles guerres de tribu à tribu faisaient de la vigueur physique la première des qualités. Aujourd'hui, leurs mœurs sont très douces; leur organisation sociale donne à chacun sa part dans la richesse commune. Point d'ivrognerie habituelle, grâce à la proscription des liqueurs fortes; ni mendicité, ni prostitution. Pas d'emprisonnement pénal : l'amende et la restitution. Ni fort, ni prison, pas un être moralement dégradé. Les Maoris se mettent rarement en colère et, s'ils sont irrités, leur plus grosse insulte est de s'appeler chat, bœuf, chien ou mouton. M. Frédérick Moss, dans la *Forthnightly Review*, nous montre la population se rendant aux offices, les hommes avec des vêtemens confectionnés à la dernière mode d'Angleterre, les femmes couvertes de dentelles en imitation, de bijouterie fausse et de fleurs artificielles, les uns et les autres sans souliers. Le dimanche se passe presque tout entier en prières. En somme, le résultat moral et religieux est des plus remarquables ; mais, par une loi qui semble partout se vérifier, depuis que la paix et la civilisation ont répandu leurs bienfaits sur les farouches Maoris, ils se sont mystérieusement atrophiés : leur population s'est réduite des deux tiers, et eux-mêmes semblent envisager comme une conclusion fatale l'extinction de leur orgueil-

Le second moyen de civiliser les races, qui est le croisement, amène aussi le psychologue et le moraliste devant les plus graves problèmes. On a depuis longtemps observé que le mélange de deux races a des effets psychologiques tout opposés, selon qu'elles sont égales ou inégales. Dans le premier cas, vous avez en présence deux constitutions cérébrales qui diffèrent sans doute sur certains points, mais qui coïncident sur un très grand nombre d'autres. Elles n'ont pas seulement en commun le fond encore barbare et presque animal qu'on retrouve jusque sous les caractères civilisés; elles partagent aussi un grand nombre de tendances supérieures, produits de la civilisation : elles ne se séparent donc que par les plus hauts rameaux de l'arbre et s'épanouissent librement, nourries de la même sève circulant dans le même tronc. Aussi le croisement produit-il dans la race nouvelle un nouvel équilibre de facultés, qui ne diffère de l'ancien que par une plus grande richesse. Par exemple, qu'un Breton s'allie à un Normand, la volonté persévérante et la pensée méditative du premier ne contredira nullement la volonté entreprenante et la souplesse d'esprit du second : il pourra même en résulter un caractère mieux tempéré et plus harmonieux. Qu'un Breton s'allie à un Gascon, la distance est déjà plus grande, mais cependant ce ne sont encore que deux variétés d'une même race. Ernest Renan nous a longuement décrit l'état d'esprit qui, en sa personne, serait, selon lui, résulté de ce mélange. Il prétend que l'équilibre n'était pas parfait dans sa tête, qu'il oscillait assez souvent du rêve à l'ironie, du sérieux breton à la bouffonnerie gasconne. Peut-être, en effet, son esprit devait-il en partie à ce mélange ce qu'il eut de paradoxal. Pendant que, comme dans *Don Juan*, le Breton chantait sa romance à l'idéal, le Gascon l'accompagnait de ses arpèges moqueurs. Malgré ces contrastes, et même à cause d'eux, la fusion des races put amener ici un alliage rare et précieux. Mêlez à l'or un peu de cuivre et d'étain, l'or acquerra des qualités de résistance qui lui manquaient. Difficiles à apprécier chez les individus, les effets du mélange des races sont grossis chez les peuples et y deviennent visibles. Les variétés de la race blanche se sont fondues dans tous les pays de l'Europe et ont ensuite débordé en Amérique. Les mélanges qu'elles ont produits peuvent être plus ou moins heureux et plus ou moins homogènes, mais l'harmonie fondamentale des composans est telle, que le fond ethnique perd son importance devant l'influence croissante des élémens historiques, c'est-à-dire scientifiques, religieux, juridiques et politiques. L'Europe et

leuse race. — L'auteur de cette étude, en Anglais pratique, invite ses compatriotes à mettre la main sur ces îles fortunées, d'un climat tempéré et sain, qui sont situées, comme on sait, aux antipodes de la France.

l'Amérique blanche ne sont qu'une grande famille. Le centre de gravité peut se déplacer d'un peuple de blancs à l'autre, il ne change pas l'équilibre général de la race.

Supposons maintenant des races très distantes : l'une est restée barbare ou, depuis longtemps, s'est arrêtée et comme figée à un degré de civilisation inférieur; l'autre, représentant les plus hauts sommets de la civilisation moderne, est toute tournée vers l'avenir. Si elles se mélangent, quels seront les résultats pour le caractère? La psychologie des races mêlées s'éclaire par leur physiologie. Darwin a démontré que, dans les croisemens trop accusés, c'est la « loi de régression » qui l'emporte, de manière à ramener à la surface les traits inférieurs, souvent disparus depuis des générations lointaines. La théorie mécanique des croisemens est du reste bien établie : deux forces contraires tendent à s'annuler, si bien qu'une troisième force, même originairement faible, peut finir par l'emporter sur la résistance des deux autres, à mesure que celles-ci se rapprochent du point de neutralisation mutuelle. De là, dans les croisemens, ce qu'on a appelé la « loi d'incohérence », qui se traduit par un double effet : désharmonie au sein de l'individu et dissemblance entre les divers individus, tantôt rapprochés d'une souche, tantôt de la souche opposée. La déséquilibration se retrouve souvent au moral comme au physique. La fusion, en effet, ne peut avoir lieu que dans les parties communes, ou tout au moins harmoniques; or, ces parties sont ici peu nombreuses. Par exemple, qu'est-ce qu'un Boschiman ou un Australien a de commun avec le blanc? Les instincts les plus primitifs de l'espèce humaine. Unissez un Boschiman à une femme européenne, la lutte des élémens antagonistes, au lieu d'exister entre divers individus, sera transportée au sein d'un seul et même individu. Vous aurez un caractère divisé contre lui-même, incohérent, qui obéira tantôt à une impulsion, tantôt à l'impulsion opposée, sans pouvoir adopter une ligne fixe de conduite. Les hystériques, en qui la personnalité tend à se dédoubler, nous offrent l'image de ce désordre intérieur : ce n'est plus un caractère, ce sont deux ou trois caractères en un seul. Quand des races se mélangent, celle qui est trop inférieure n'emprunte souvent à l'autre que ses vices, beaucoup mieux en harmonie que les qualités avec ses propres tendances ancestrales. Les Arabes disent : Dieu a créé le blanc, Dieu a créé le noir, le diable a créé le métis. On prétend aussi que les tendances sympathiques, les instincts de dévouement à la famille et à la race, se trouvant partagés entre des lignes contraires, tendent à s'annuler pour laisser place à l'amour de soi. Le métis, a-t-on dit, ne peut aimer une race; il faudrait qu'il en aimât et défendît deux, trois, dix : toutes ces

forces se neutralisent, et il n'en reste plus qu'une seule active, l'égoïsme. Il faut cependant ici faire la part de l'exagération. Comment distinguer les effets imputables au mélange des sangs et ceux qui proviennent de deux éducations contradictoires, celle du père et celle de la mère? Le plus souvent, c'est quelque aventurier européen qui épouse une femme de race noire ou jaune; l'influence du père n'est pas toujours bonne; l'influence de la mère, dont la religion est toute différente, ajoute un élément perturbateur. Comment se reconnaître au milieu d'un problème si complexe, à la fois physique et mental? L'union de l'Anglais et de l'Hindou actuel, dit Bagehot, donne un produit qui n'est pas seulement entre deux races, mais entre deux morales; « ceux qui ont cette origine n'ont pas de croyance héréditaire, pas de place marquée pour eux dans le monde; ils n'ont aucun de ces sentimens bien arrêtés qui sont le soutien de la nature humaine. » Comment en auraient-ils, avec un père chrétien, une mère vichnouvite? De même pour l'union de l'Espagnol avec le nègre et l'Indien.

C'est au mauvais résultat produit par le croisement de races trop inégalement développées que le docteur G. Le Bon attribue l'existence tourmentée des républiques hispano-américaines et la fréquence de leurs révolutions. Pareillement, selon lui, ce ne sont pas les prouesses guerrières des barbares qui furent la principale cause de la chute de l'empire romain; ce fut, outre l'accroissement énorme des taxes, le déclin de la race dominante et la montée de races encore inférieures dans le sein même de l'empire; ce fut le brusque mélange des anciens Romains avec les étrangers. — Oui, mais ce n'était pas seulement un mélange physiologique, c'était encore et surtout un pêle-mêle psychologique et moral.

Voici donc tout ce qu'il est permis de conclure : dans l'état actuel des races, il y a des limites, tenant à l'organisation et à l'orientation cérébrales, que les races inférieures ne sauraient franchir assez vite, soit par l'éducation, soit par les croisemens, pour rejoindre *à temps* les races supérieures. Celles-ci forment, jusqu'à nouvel ordre, une aristocratie naturelle au sein de l'humanité.

IV

Nous avons vu le passé et le présent des races, ainsi que les lois de leur évolution; reste à savoir si on peut en tirer quelques prévisions sur leur avenir. Le problème des races ne prend-il pas, à une époque de transition comme la nôtre, une forme des plus complexes et des plus graves?

Trois hypothèses sont possibles. Ou le mélange final des races blanche, jaune et noire; ou leur coexistence parallèle en trois

groupes à peu près fermés, analogues aux castes ; ou enfin la prédominance de l'une d'elles et la disparition des deux autres. Il y a, sur l'avenir de notre race, des prophètes optimistes et des pessimistes. Écoutez les premiers : ils vous diront que les blancs, parmi lesquels la race européenne forme déjà un tiers de la population du globe, tendent à se propager par toute la terre, aux dépens des hommes de couleur. La race océanienne disparaît à vue d'œil devant la race européenne. Les Indiens d'Amérique vont chaque jour déclinant, même là où le gouvernement anglais et celui des États-Unis les protègent. Dans les îles Sandwich, au temps du grand voyageur Cook, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, la population était d'environ 300000 hommes; aujourd'hui elle arrive à peine à 40000. Dès la naissance, le cerveau du blanc se trouve en avant sur celui des autres races : sensibilité plus vive et plus délicate, intelligence toute prête pour la science et pour l'industrie, volonté énergique, capable de se maîtriser, à la fois très individuelle et douée d'instincts largement sociaux. Dans de telles conditions, l'avantage ne peut manquer de rester à la race blanche. Celle-ci accapare bientôt toutes les ressources de la contrée; les races inférieures se trouvent de plus en plus privées de leurs anciens moyens d'existence. En outre, elles sont décimées par les maladies, par les vices qu'elles reçoivent de la civilisation et qui, souvent, sont leurs seuls emprunts de quelque importance. — Sans doute, répondent les pessimistes, les races inférieures disparaissent devant les blancs; mais cette loi ne se vérifie que sous les climats tempérés, où les blancs ont tous leurs avantages dans la lutte pour l'existence. Sous le rapport physique, ils se trouvent alors adaptés au milieu extérieur; sous le rapport moral, ils ont les supériorités dues au caractère et à la civilisation. Mais en est-il de même dans les régions tropicales ? Ici, le tempérament se modifie et, avec lui, le caractère. Deux effets, surtout, sont sensibles : le sang s'appauvrit, les nerfs s'usent. D'où une intelligence moins vive, une volonté moins capable d'effort. De plus, l'acclimatation est souvent impossible. Un voyageur américain voyait récemment à l'œuvre les émigrés allemands qui se sont établis au Brésil. Après une expérience de deux ans, dit-il, vous trouvez le colon allemand assis à l'ombre d'un figuier planté par son prédécesseur portugais. Pour faire son ouvrage, il a loué un nègre. Revenez quelques années après ; d'ordinaire, il ne restera que le nègre : le colon allemand sera mort de la fièvre ou reparti. Le long de l'Amazone, selon un autre voyageur, les familles de race blanche pure commencent généralement à disparaître vers la troisième génération : elles deviennent alors victimes de la scrofule, et le mal est sans remède. Au Guatémala, il

ne reste que peu de sang espagnol; au Mexique, en comparaison du chiffre de la population, les Européens ne sont qu'une poignée. Les limites des races, qu'on croyait indéfiniment mobiles, semblent donc immuables et se confondent avec les limites mêmes des zones terrestres.

Aussi les territoires ouverts dans l'avenir à l'émigration européenne sont-ils, selon M. Pearson, très restreints. Que reste-t-il d'habitable à la race blanche ? Un peu de place dans l'Amérique du Nord, dans l'Argentine, dans l'Asie centrale, dans quelques îles de l'Océanie, sur les bords de la Méditerranée et au nord du Cap. Il est probable que les Chinois envahiront la Malaisie ; ils entrent déjà pour moitié dans la population de la plupart des grandes villes. Probablement aussi ils nous préviendront dans l'Asie centrale. En Chine seulement, ils sont déjà 400 millions ; un peu après le milieu du prochain siècle ils seront 800 millions. Comment arrêter ce flot montant des races colorées, qui menace d'engloutir les « îlots blancs » ? Le mouvement qui existe en Asie existe aussi en Afrique. Une population nègre double en quarante ans. Pourrons-nous résister à ce qu'on a justement nommé « la puissance imbécile du nombre? » En 1842, l'Angleterre s'empare du Natal, où on ne comptait que cinq noirs par mille carré. Attirés par le climat, les Européens accourent; mais les noirs d'accourir aussi — sans compter les Chinois et les Hindous, — grâce à la sécurité que leur offrait le gouvernement des blancs. Aujourd'hui, pour un blanc, il y a treize hommes de couleur. Avant cinquante ans, les Européens auront été absorbés dans la masse.

Ainsi la loi de la population, qui tend à amener une natalité stationnaire chez les nations les plus civilisées, vient compliquer la loi de l'acclimatation et agir dans le même sens. Ajoutez-y maintenant le jeu des lois économiques. Sur les marchés industriels, nous sommes, selon M. Pearson, vaincus d'avance. Les Hindous, au nombre de 300 millions, sont en train de redevenir une société industrielle, qui, au lieu d'être un foyer d'importation, deviendra uniquement foyer d'exportation. Dans une récente étude sur l'Inde contemporaine (1), M. Em. Barbé nous montre les fabricans anglais, fatigués des grèves si fréquentes en Angleterre, retransportant l'industrie des cotonnades dans son berceau primitif, l'Inde. Ils trouvent là-bas des bailleurs de fonds, des ouvriers, des contremaîtres, des comptables, voire d'excellens ingénieurs-mécaniciens, le tout pour des salaires qui sembleraient dérisoires à l'Européen. Aujourd'hui, un fils de capitaine anglais en est réduit à considérer « comme une bonne

(1) *Revue Scientifique* du 29 juillet 1893.

aubaine de débuter comme conducteur de locomotive à 30 roupies, — 60 francs par mois. » Bientôt, on se passera de lui tout à fait : les natifs font le service et le font bien, pour 8 à 10 roupies par mois. Dans cette lutte imprévue de la colonie et de la métropole, un premier résultat est déjà acquis : décadence irrémédiable du conquérant dans sa conquête elle-même. Les créoles, capitans à la première génération, sont devenus plantons d'administration à la seconde, mendians à la troisième.

Les 400 millions de Chinois sont également en passe de devenir grands producteurs ; ils profitent, eux aussi, des leçons que nous avons bien voulu leur donner. Apparaissent-ils quelque part, l'ouvrier blanc ne peut lutter contre eux. A Victoria, en Australie — où M. Pearson était ministre de l'Instruction publique, — les Chinois ont récemment entrepris la fabrication des ameublemens ; en cinq ans, ils ont tué la main-d'œuvre blanche et sont restés seuls maîtres du terrain. La Chine est à la veille d'une révolution économique. Demain ou après-demain, elle aura le combustible à bon marché en le tirant de ses mines de charbon ; elle aura les transports à bon marché, par chemins de fer et bateaux à vapeur ; enfin elle aura fondé des « écoles techniques » où la science occidentale deviendra la possession de l'Orient.

Aux prévisions de M. G. Le Bon, de M. Pearson, les journaux anglais de l'Inde ont répondu que les ouvriers orientaux finiraient par avoir nos besoins et, par conséquent, deviendraient aussi exigeans pour les prix que les ouvriers occidentaux. L'auteur des *Civilisations de l'Inde* réplique à son tour que le caractère psychologique de la race hindoue est trop stable pour pouvoir être modifié assez vite. Il y a longtemps que les Chinois sont établis, en Amérique et en Australie, dans les centres les plus civilisés ; malgré le luxe qui les entoure, la tasse de thé et la poignée de riz continuent de suffire à leurs besoins journaliers. Quand un ouvrier hindou a gagné les cinq ou six sous nécessaires à sa subsistance, l'appât des sommes les plus élevées est sur lui sans action. M. Le Bon remarque en outre que l'immense chemin de fer transsibérien, qui avance à pas de géant, réunira bientôt la Chine à l'Europe : les transports de Shanghaï, qui demandent quarante-cinq jours actuellement, s'effectueront en dix-huit par la voie russe. Chine et Inde, en attendant les nègres, nous enlèveront alors tous nos débouchés en dehors de l'Europe et essaieront de nous inonder nous-mêmes de leurs marchandises. Que deviendra l'industrie européenne, quand elle n'aura plus devant elle, comme jadis, les larges horizons, les longs espoirs et les vastes pensées ? Que deviendra, du même coup, le caractère de la race blanche en Europe ? « L'affaissement de qui n'a plus rien à at-

tendre ni à espérer, l'indifférence aux inventions et aux progrès, remplaceront, dit M. Pearson, la superbe confiance de races qui, en ce moment, ne cessent de soupirer après des mondes nouveaux à conquérir. » Dès qu'une race s'abandonne, faute de stimulans à son activité indéfinie, la voilà qui cesse d'être créatrice, non seulement dans l'industrie, mais, par contre-coup, dans la science même, dans la littérature, dans les arts. Nous serons refoulés, bloqués, assiégés dans notre vieux continent; et nous y étoufferons.

Aurons-nous la consolation d'avoir passé aux autres races, avec la suprématie sur le globe, la grande tâche de réaliser une civilisation de plus en plus élevée? Le Chinois, par exemple, deviendra-t-il un jour inventeur? Fera-t-il avancer la science, la morale, l'art? On peut sans doute l'espérer, mais c'est une espérance aléatoire. Jusqu'ici, nous l'avons vu, la race jaune a dormi d'un long sommeil sur ses premières inventions. Quant aux noirs, nous avons vu aussi qu'ils sont encore loin des jaunes eux-mêmes. Comment donc ces trois tronçons de l'humanité, comme ceux d'un serpent, arriveront-ils à se rejoindre?

— Ce qu'on dit aujourd'hui des races de couleur, a-t-on objecté, les enfans de l'Hellade et du Péloponnèse auraient pu le dire des Germains et des peuples errans sans lois, sans gouvernement, sans tradition, sans histoire, dans les profondeurs de la Scythie et de la Germanie. Qu'est-ce qu'ont produit, pendant les dix siècles du moyen âge, et les Germains et les Slaves? Qu'ont produit les Anglo-Saxons? Eurent-ils des inventeurs, des poètes, des savans, des philosophes, une flotte puissante, des colonies? Dans l'histoire de la Grèce, supprimez deux siècles; en quoi les Grecs l'auraient-ils emporté sur les autres nations? Ou, plus simplement, supprimez une seule ville, Athènes, et voyez quel vide! — Rien de plus vrai, et personne n'a le droit de fermer entièrement l'avenir aux races de couleur. Mais il faut reconnaître que les peuples appelés barbares par les Grecs et les Romains étaient en réalité leurs plus proches parens et, pour ainsi dire, leurs cousins germains. Les noirs sont aussi nos cousins, mais tellement éloignés aujourd'hui, que les différences de constitution physique et mentale sont devenues énormes. Tout autre est une race jeune, comme l'étaient les anciens Germains, tout autre une race vieillie et figée dans son antique civilisation, comme est la Chine. Les Germains, c'était l'avenir; la Chine, c'est le passé. Les Germains étaient peu nombreux et faciles à absorber dans le grand monde latin, avec lequel ils ne pouvaient mettre en balance leur bas degré de civilisation; les Chinois, au contraire, ont une civilisation complète en son genre, au-dessus de laquelle, actuellement, ils ne conçoivent rien. Trans-

former cinq cents millions d'hommes qui se trouvent parfaits comme ils sont, c'est une tâche difficile. Il est hasardeux de s'attendre à ce que les Chinois révèlent désormais une originalité, une élévation intellectuelle, un sens de l'idéal qu'ils n'eurent jamais dans le cours de leur interminable histoire. Ce sera déjà un beau résultat pour eux que de s'élever à ce niveau uniforme et trivial qui, pour les peuples héritiers du renom européen, serait une annihilation pratique. Plusieurs races humaines, a dit ingénieusement M. Zaborowski, sont aujourd'hui dans la situation de ces vieillards qui ont assez d'esprit pour voir combien tout change et s'améliore autour d'eux, mais qui ont passé l'âge où l'on peut soi-même acquérir et changer.

La disparition ou la diminution des élémens supérieurs de l'humanité est donc à craindre. Supposez que, dans l'Inde ancienne, on n'eût pas établi le régime des castes, si sage pour l'époque; où serait aujourd'hui la poignée de blancs qui avait soumis les noirs établis sur le sol, — ces noirs que les légendes hindoues symbolisent sous le nom de singes et contre lesquels les Aryas soutinrent leurs luttes gigantesques? On aurait bientôt vu se diluer les quelques gouttes de sang blanc dans l'océan noir; la substance cérébrale des Aryas, si précieuse pour l'avenir du globe, aurait perdu toute sa valeur en devenant une quantité négligeable au sein d'une masse inerte et routinière. La future situation des blancs par rapport aux jaunes et aux noirs peut devenir plus ou moins analogue. Il y a eu des temps, avant nous, où la civilisation fut menacée, malgré sa confiance arrogante en sa propre force. L'empire d'Occident fut conquis et brisé; l'empire d'Orient fut réduit en servitude; les Tartares occupèrent pour des siècles les trois quarts de la Russie; les Turcs envahirent la moitié de la Hongrie et assiégèrent Vienne au XVIIe siècle. Aujourd'hui, plus de la moitié de la terre n'a qu'une civilisation nulle ou incomplète; n'est-ce pas un danger pour l'autre moitié, alors même que ce danger ne prendrait pas la forme d'une conquête militaire? Supposez seulement nos classes industrielles réduites à ce niveau de corvée journalière, accomplie sans plainte, qui est le secret du succès chinois; supposez nos classes aisées admettant le millionnaire chinois à partager leur vie et à épouser leurs filles; nos écrivains s'efforçant de plaire à la masse des lecteurs chinois; est-ce que « ces petits changemens n'impliqueront pas déjà par eux-mêmes une graduelle détérioration de la vie nationale? » M. Pearson croit que le rôle historique de l'Angleterre est de préparer la belle mort de la race blanche, son « euthanasie », en organisant, créant et transportant sur le monde entier, comme elle le fait, paix, lois et ordre. Par

là, elle fournira aux autres races tous les élémens de notre absorption finale dans l'universelle médiocrité.

Telles sont les prévisions pessimistes, et à coup sûr il y a là un sujet de grande inquiétude. Examinons pourtant s'il faut aller jusqu'à la désespérance. L'avenir de la race blanche, par rapport aux races de couleur, est avant tout une question d'acclimatation. Il s'agit, en effet, de savoir si les blancs pourront vivre et se propager dans les pays chauds, ou si les races de couleur pourront seules y prospérer et y faire souche. Or, il y a déjà eu une invasion blanche partie, selon les uns, des massifs du Bolor et de l'Hindoukoh, ou, selon l'opinion la plus probable, du nord-ouest de l'Europe, et qui, en tout cas, a pu arriver d'un côté jusqu'à l'extrémité de la presqu'île du Gange et à Ceylan; de l'autre, jusqu'en Islande et au Groënland. Les localités chaudes et sèches sont parfaitement accessibles à la civilisation. C'est dans une région chaude et sèche, l'Égypte, que se développa la plus antique civilisation dont l'histoire ait gardé le souvenir; c'est dans des régions chaudes et sèches que prirent naissance les civilisations babylonienne, assyrienne et phénicienne. M. Spencer a remarqué que, de la région sans pluie qui s'étend à travers le nord de l'Afrique, Arabie, Perse, Thibet et Mongolie, sont parties toutes les races conquérantes de l'ancien monde. Si le type tartare, et peut-être l'égyptien, était inférieur, les types aryen et sémite étaient supérieurs.

Il est des régions funestes aux hommes de toutes les races, comme le vaste estuaire du Gabon. Sans aller aussi loin, on connaît les Maremmes et les marais de la Corse. En France, les étangs de la Dombe et l'embouchure de la Charente, aujourd'hui assainis en partie, n'étaient guère moins dangereux. A latitudes égales, les régions chaudes de l'hémisphère austral sont généralement bien plus accessibles aux races blanches que les régions de l'hémisphère boréal. Boudin a montré que la mortalité moyenne des armées de France et d'Angleterre est environ onze fois plus forte dans notre hémisphère que dans l'hémisphère opposé, et il en a trouvé la cause dans le plus ou moins de fréquence ou de gravité des fièvres paludéennes. Au nord de l'Équateur, ces fièvres remontent en Europe jusqu'au 59e degré de latitude. Au sud, elles ne dépassent qu'assez rarement le tropique et s'arrêtent souvent en deçà. Taïti, qui n'est qu'à 18 degrés de l'équateur géographique et presque sous l'équateur thermal, en est exempte. Il est possible d'assainir peu à peu les pays fiévreux et, par là, d'y rendre l'acclimatation moins difficile. D'autre part, les progrès de la médecine microbienne réservent certainement des surprises, des découvertes inattendues. Il suffira d'une connaissance exacte des germes

qui produisent les maladies des pays chauds, ainsi que d'une vaccination appropriée, pour permettre aux blancs d'habiter des pays jusque-là inhabitables pour eux. En outre, s'ils arrivent à une extension lente et progressive de leur race, s'ils font « la tache d'huile », ils pourront acquérir des immunités analogues à celles que la race nègre a acquises. La manière tout opposée dont les noirs et les blancs supportent, les uns les fièvres miasmatiques, les autres la phtisie, en est la preuve. Vaccinés contre les fièvres, les noirs ne le sont pas contre la phtisie, qui fait chez eux de bien plus grands ravages qu'ailleurs. Il est donc probable que la race blanche, avec les progrès incessans de la médecine et de l'hygiène, pourra s'acclimater bien loin en dehors de sa zone habituelle.

On a aussi montré dans la religion musulmane un des moyens de conquérir à la civilisation le continent noir. La polygamie musulmane permet d'hybrider les populations indigènes avec très peu d'immigrans; or la loi du « retour au type, » — une des grandes lois de l'hérédité, qui fait que la race croisée avec les hybrides les plus voisins les absorbe rapidement, — peut donner le moyen de ramener au type blanc les hybrides acclimatés des premiers colons. Quoi qu'il en soit, il est probable que la science trouvera des ressources pour étendre au loin la race blanche. Si on n'aboutit qu'à acclimater une race plus ou moins mêlée, il en résultera simplement ce fait que les régions trop chaudes demeureront l'apanage d'une humanité plus médiocre, mais cependant civilisée et progressive, tandis que les régions tempérées auront en partage l'aristocratie directrice de l'humanité entière. Au Cap, il y a cinquante ans à peine, les Basoutos étaient plongés dans la plus complète sauvagerie; maintenant, ils ont des milliers de charrues, leur pays est admirablement cultivé et arrosé; leur instruction moyenne est supérieure à celle de mainte population européenne; et, dans les examens, nombre de Basoutos réussissent beaucoup mieux que les élèves de la race blanche. Faut-il s'en plaindre? De même, dans les États esclavagistes de l'Union. Avant la guerre de Sécession, la loi punissait d'une amende élevée et de cinquante coups de fouet l'enseignement de la lecture aux nègres. Aujourd'hui, ces mêmes nègres ont établi vingt-quatre mille écoles, qui comptent un million et demi d'élèves, près du cinquième de la population. Ces Africains méprisés ont fait, en vingt-cinq ans, ce que bien des nations européennes sont encore loin d'avoir réalisé. Faut-il donc rétablir les coups de fouet, pour la plus grande gloire de la race supérieure?

Au point de vue économique, il sera possible de se défendre. Les Chinois s'étaient entourés d'une muraille; nous y avons fait

une brèche par la force, dans cette guerre imprévoyante et égoïste des Anglais et des Français à la Chine: maintenant, on voit les blancs élever à leur tour une muraille contre l'invasion jaune. Les États-Unis ont commencé. Les « ouvriers à cinq sous par jour » ont soulevé la protestation jalouse des ouvriers à cinq francs, et la question d'intérêt a primé le reste. Le territoire de l'Union est désormais interdit à tout émigrant de Chine. De même pour le territoire de l'Australie. Ce protectionnisme d'un genre nouveau risque d'aller en s'étendant : ce sera le protectionnisme des races au lieu d'être celui des peuples. Il donnera le temps, d'une part, à la race blanche de se multiplier elle-même, d'autre part, à la race jaune de s'élever peu à peu à un degré voisin de la race blanche. On sait avec quelle étonnante rapidité le Japon déjà se modernise ; il y apporte même une sorte de fièvre. L'exemple du Japon donne espoir pour la Chine.

Quant au mouvement ascendant de la population noire et jaune, il est le principal danger. Pourtant, les Anglo-Saxons et les Russes peuvent lutter sous ce rapport avec la Chine même. On a calculé qu'au siècle prochain il y aurait par toute la terre un milliard d'Anglo-Saxons. La Russie, en 1879, avait 96 millions d'âmes; elle en a aujourd'hui 115 millions ; augmentation en huit ans : 19 millions d'âmes. C'est presque la population de l'Europe ; l'augmentation représente plus du tiers de la population allemande. En vingt-quatre ans, la Russie s'accroîtra d'un chiffre de population supérieur à celui de tout l'empire germanique. Les autres pays d'Europe pratiquent déjà le malthusianisme et, à mesure qu'ils auront une population plus dense avec une aisance croissante, ils le pratiqueront de plus en plus. Même en Allemagne, on en voit les symptômes. Il n'y en a aucun en Russie, où d'ailleurs les territoires non remplis abondent. Tandis qu'il naît un soldat en France, a-t-on dit, il naît un régiment en Allemagne, un corps d'armée en Russie. Ce dernier pays est appelé à être, en Asie, notre barrière contre les invasions possibles de la race jaune. C'est en Asie que sont ses vrais intérêts et que seront aussi ceux de l'Europe de demain, sinon d'aujourd'hui. La Russie le comprendra sans doute, au lieu de vouloir jouer un rôle d'apparat sur le vieux théâtre de l'Europe. La Russie renferme cent millions d'hommes sans culture, et par conséquent, dit M. G. Le Bon, sans besoins, encadrés par une petite élite d'esprits cultivés; elle est le seul peuple européen qu'on puisse soulever aujourd'hui au nom d'un idéal religieux; elle est le seul qui ait une force d'expansion énorme. Les Allemands sont bloqués chez eux, comme nous le sommes nous-mêmes. Les Russes voient devant eux l'Asie.

Ce qui arrivera forcément un jour, c'est l'alliance de toutes les puissances européennes contre les menaces des jaunes et des noirs : elles seront unies par la nécessité en face de l'ennemi commun. Supposez une guerre décisive qui réduisît l'Angleterre au second rang; il est probable, comme le remarque M. Pearson, que l'Hindoustan se formerait en empire séparé. Supposez que la Russie fût mutilée et démembrée, ce serait pour la Chine l'occasion de devenir une puissance de premier ordre. Au contraire, que les puissances d'Europe, qui ont des intérêts en Asie, s'unissent pour y maintenir la prééminence européenne, ce sera un pas vers le maintien de la paix en Europe même. Cette fédération pour un dessein unique, mais d'importance majeure, réagira sur l'Occident : les puissances alliées dans l'est seront portées à des compromis sur les petites dissensions de l'ouest.

L'avenir immédiat est sans doute enveloppé de ténèbres, mais il faut reporter ses regards vers le lointain. A ce point de vue, nous pouvons reprendre courage, car la question des races vient, si nous ne nous trompons, aboutir à un dilemme. Ou les races de couleur se rapprocheront assez de la race blanche, sous le rapport psychologique et physiologique, pour que le mélange par croisemens progressifs donne un type moyen élevé et perfectible; ou, au contraire, l'abîme ira se creusant entre les races colorées et la race blanche, comme le pensent ceux qui croient à une inégalité progressive. Mais, dans cette dernière hypothèse, la race blanche deviendra de plus en plus supérieure aux autres. S'il en est ainsi, jaunes et noirs auront beau nous menacer, la race blanche trouvera dans sa science même et dans sa puissance d'invention des ressources capables de balancer la force du nombre acquise par les races inférieures. Elle restera l'élite durable de l'humanité, invincible et respectée. Dès aujourd'hui, le perfectionnement de l'intelligence étant devenu incomparablement plus utile à l'homme que n'importe quelle modification organique, l'influence de la sélection se porte de plus en plus vers ce côté. Or, dans toutes les prophéties pessimistes, on ne tient pas assez compte de l'élite intellectuelle, qui trouvera des moyens toujours nouveaux pour assurer et maintenir sa supériorité (1).

(1) A une condition toutefois, c'est que nos démocraties ne se découronnent pas peu à peu de cette élite en nivelant tout : en abaissant, par exemple, le niveau de l'enseignement sous prétexte d'égalité, en ouvrant les carrières libérales à ceux qui n'ont reçu qu'une instruction inférieure; en admettant dans leurs Universités une foule de plus en plus envahissante et de moins en moins choisie. Si ce mouvement, appelé démocratique et qui, en réalité, est la perte de la démocratie, s'accentuait en Angleterre et en Allemagne comme en France, si, de plus, triomphait un socialisme utilitaire et inspiré par l'égoïsme des classes, c'est alors que nous deviendrions vraiment les équivalens intellectuels des Chinois : par cela même, nous ne pourrions plus lutter avec des races plus nombreuses et ayant des besoins moindres.

En appelant l'attention, comme nous venons de le faire, sur les destinées de notre race, ce ne sont pas des idées de découragement que nous avons voulu répandre; tout au contraire, nous avons voulu faire comprendre que de notre effort même et de notre courage dépend l'avenir. Pendant la première moitié de ce siècle, on s'est bercé d'une sorte de fatalisme optimiste, sous le nom de progrès. Il semblait qu'il n'y avait rien à faire, qu'à espérer et attendre. L'âge d'or était devant nous, l'humanité y arriverait par la « force des choses », comme l'astre que son mouvement oblige d'atteindre le parhélie. La liberté produirait l'égalité, l'égalité produirait la fraternité : ce serait un embrassement universel. Dans la dernière moitié de ce siècle, il a fallu renoncer à cet optimisme béat, à cette sorte de quiétisme humanitaire. Rien ne se fera sans nous; et le progrès général n'aura lieu que si nous l'assurons par notre progrès personnel. La liberté, à elle seule, n'engendre nullement l'égalité; l'égalité des droits civils et politiques, à elle seule, n'engendre nullement la fraternité. Nous voyons s'exalter sous nos yeux les luttes des classes, les luttes des peuples, les luttes des races. L'instruction même, qui devait être le remède à tous les maux, n'empêche pas la criminalité d'aller croissant, ainsi que les suicides et la folie; elle change la forme des vices, elle ne les supprime pas, lorsqu'elle n'est point en même temps une véritable éducation. La science, qu'on avait presque divinisée, ne se montre, séparée de la morale, que trop humaine, — quand elle n'est pas inhumaine. Ce n'est donc point seulement de notre intelligence et de notre science, c'est encore et surtout de notre volonté et de notre moralité que dépend notre sort futur. La volonté est l'élément essentiel du caractère, chez les races comme chez les individus; sans elle, l'intelligence même aurait bientôt arrêté son essor. L'empire est donc à la race qui aura eu, avec l'intelligence la plus haute, la volonté la plus énergique et la mieux réglée. Si le mouvement de démoralisation ne s'arrête pas en France, en Angleterre, en Allemagne, nous passerons à un rang inférieur. Si nous savons nous relever et nous unir, si l'Amérique, de son côté, comprend sa mission véritable, la race blanche conservera l'hégémonie. Ce qui est certain, c'est qu'il ne faut pas se flatter d'atteindre un millénium en laissant couler le temps, ni sous l'impulsion de quelque force aveugle, fût-elle personnifiée sous le nom de Progrès. A nous de prévoir et de préparer l'avenir : il sera ce que nous l'aurons fait nous-mêmes.

ALFRED FOUILLÉE.

MARIE DE MÉDICIS

LES CONCINI ET L'ÉVÊQUE DE LUÇON

DEUXIÈME PARTIE (1)

III. — L'ÉVÊQUE DE LUÇON DE MARS 1615 A DÉCEMBRE 1616.

Dans le groupe politique qui se pressait autour de Marie de Médicis et de Concini, l'évêque de Luçon lui-même n'apparaît qu'assez tardivement ; il faut dire maintenant en quelles circonstances il s'y était fait une place.

A la clôture des États, qui avait eu lieu le 21 mars 1615, Richelieu était resté sur son beau succès oratoire et sur les éloges qu'il lui avait valus, notamment dans le monde épiscopal. C'était une force, à cette époque, que l'adhésion du haut clergé. Richelieu en conçut un juste sentiment de fierté, une confiance nouvelle en sa valeur et en son avenir. Mais il semble qu'il éprouva, en même temps, comme une sorte de surprise du peu d'empressement que mirent la cour et les ministres à recourir à lui. Le monde politique apprécie mal le genre de mérites dont Luçon se targuait alors : les petites besognes et les petites passions l'absorbent presque toujours; les grands talens ne l'intéressent que quand ils consentent à se mêler à ses jeux. Une fois les États terminés personne à la cour ne songea plus à l'évêque de Luçon. Une de ces crises de fatigue et d'abattement qui accompagnent généralement en lui les grands efforts l'éloigne alors de Paris. Il va chercher un refuge dans son prieuré de Coussay. C'est là que viennent

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

le trouver les protestations de ses admirateurs, — presque tous ecclésiastiques, — et des offres de concours, où il devait pourtant discerner les premiers indices d'une autorité naissante.

Ce sont, d'abord, des lettres de Duvergier de Hauranne, qui, dans un style où le monde et la théologie se confondent, lui écrit : « Je vous prie bien humblement, Monsieur, de croire que je n'ay point de plus grand dessein que de vous faire paroître que je participe autant de l'immobilité des anges en la volonté que j'ay de vous servir, que je confesse avoir un esprit subordonné au vôtre... » C'est ensuite le propre frère de Richelieu, Alphonse, qui, d'un ton un peu maussade, se joint au concert : « Un de vos amis m'a fait voir la harangue qu'avez faite à la clôture des États. Je loue Notre-Seigneur qu'elle vous ait réussi à votre contentement, ayant été assuré qu'elle a été fort agréée d'un chacun. » C'est l'évêque de Nantes, qui, venu à Paris pour prendre part aux travaux de l'assemblée du clergé, soumet avec empressement à son collègue les résolutions vigoureuses prises par un grand nombre d'évêques sur une matière des plus importantes, et qui avait été traitée dans le discours prononcé devant les États : la réception en France du concile de Trente : « Nous ne faisons, dit l'évêque, que suivre en tout la trace de l'assemblée des États... Nous avons fait résoudre entre nous qu'au cas que le roi nous refusât la publication du concile sur laquelle nous insistons, nous la ferions en nos conciles provinciaux et tâcherions de la faire observer en nos diocèses. Mais il s'y trouve bien des difficultés... Je vous écrirai par le menu, tout le progrès qu'aura pu faire cette affaire, la plus grande et la plus importante qui soit pour le rétablissement de la gloire de Dieu en ce royaume. » Dans cette même lettre, l'évêque de Nantes témoigne à celui auquel il rend compte « du désir qu'a toute la compagnie de vous gratifier et testifier l'estime qu'elle fait de vos actions. » — « M. de Bourgueil et moi, ajoute-t-il, nous sommes vos petits disciples. » Et enfin, il fait l'allusion la plus délicate à l'intimité qui lie l'évêque d'Orléans, L'Aubespine, à l'évêque de Luçon. Nous allons voir comment celui-ci en usait avec cette amitié.

Vers cette même époque, en effet, il recevait une lettre qui émanait encore d'un ecclésiastique, mais qui devait avoir, pour lui, une tout autre saveur. Le signataire était Bertrand d'Eschaux, évêque de Bayonne. Il avait avec lui des relations déjà anciennes. Très lié avec Duvergier de Hauranne, avec Jansenius, avec La Rocheposay, Bertrand d'Eschaux appartenait à cette étroite intimité des amis de la première heure que nous avons vus se grouper autour des deux évêques de Poitiers et de Luçon. Il avait un pied à la cour. Béarnais, de très bonne souche, il était aumônier du

roi. C'était un esprit cultivé, mais original, avec des manières et un langage gascons qui prêtaient un peu au ridicule. Il allait être nommé bientôt à l'archevêché de Tours, et ne devait manquer plus tard le chapeau de cardinal que par suite de l'opposition qu'il rencontra chez son ancien ami, Richelieu. Il vécut très vieux et resta jusqu'au bout très amoureux des belles-lettres et des belles personnes. Or, c'est lui, dans les circonstances que nous allons dire, qui ouvrit à l'évêque de Luçon le chemin des grands emplois.

Celui-ci reçut, en effet, à Coussay, dans les premières semaines du mois d'août, une lettre où le bon évêque de Bayonne se perdait d'abord en complimens infinis : « Si ma plume était autant diserte pour vous extoller selon votre mérite que vous êtes bien puissant pour, par une profonde humilité et grande modestie, vous rabattre vous-même jusqu'au centre de la plus grande inanition que l'on peut imaginer, l'odeur de vos rares et singulières qualités serait plus répandue, à tout le moins en notre France... Mais, n'étant pas de ceux que le sort a voulu produire pour éloquens, il faut que je me contente de vous dire, sans cajolerie quelconque, que vous êtes autant aimable qu'estimable... et que tout ce que vous croyez trouver de bon en moi sera toujours employé uniquement à vous témoigner de mon amour et de mon estime... » Puis, il en venait au fait, et le fait était au moins des plus curieux. Il n'était question à la cour que de la prochaine conclusion des mariages espagnols. La reine mère se préparait à partir pour Bordeaux. On prenait les dispositions nécessaires pour l'arrivée prochaine de la jeune reine : on montait sa maison ; on pourvoyait au personnel qui devait l'entourer. Il fallait, tout d'abord, nommer son aumônier. On avait mis en avant le nom, connu de nous, de l'évêque d'Orléans, Gabriel de l'Aubespine, homme instruit, distingué, appartenant à une excellente famille et soutenu probablement par les Villeroy, ses amis et alliés. Les choses avaient été très loin, puisque le brevet avait été préparé et remis entre les mains de la reine mère. C'est ici qu'il faut laisser parler l'évêque de Bayonne, en débarrassant un peu son langage des aspérités béarnaises : « Vous avez pu reconnaître par une précédente lettre que je ne voudrais, en aucun temps, vous suggérer des persuasions au préjudice de vos amitiés et habitudes, de qui je ne serais jamais, si je ne perds le sens, auteur à qui que ce soit de commettre une lâcheté : mais là où sans crime et sans reproche je pourrai veiller pour le bien et avancement de mes amis, je serai loué d'une voix commune. Quand je vous écrivis dernièrement en quel état étaient les affaires de cour pour le regard de M. d'Orléans, notre commun ami, c'était lorsque, contre mon avis, l'on tenait ses affaires (c'est-à-dire sa candidature) pour ruinées et du

tout perdues, et c'était pour cela que je désirais que vous approchiez de Leurs Majestés pour voir si l'on ne serait pas autant aise de se servir de vous que de toute autre personne de notre robe et condition... Assez tôt après ma lettre, ses affaires furent en bon et désirable train; on lui expédia même et lui délivra le brevet de retenue du grand aumônier de la reine qui vient. Mais quelle sorte de fortune maligne préside à ses destinées! Car la reine, avec une vivacité non pareille et colère extraordinaire et bien contraire à sa débonnaireté habituelle, s'est fait rendre le brevet... Or, moi seul et M. de Loménie, qui avait expédié et délivré le brevet, nous avons pu constater la grande satisfaction et, s'il est loisible de le dire, l'apaisement de colère avec lequel elle le fourra dans sa pochette avec un changement de visage et un mouvement si prompt qu'il ne peut y en avoir d'autre cause que ce que dit le poète : *Tantæ ne animis cœlestibus iræ.* » Au récit de cette scène animée, dont la divulgation n'allait pas sans quelque péril pour un courtisan, l'évêque ajoute que le marquis de Richelieu et lui-même ont pensé qu'il y avait là une occasion à saisir pour frayer le chemin à la candidature de l'évêque de Luçon, et il termine par cette phrase, qui est une preuve de la profonde dissimulation dont Richelieu s'enveloppait même à l'égard de ceux qui travaillaient pour lui : « Monsieur de Richelieu et moi, l'un par nature et l'autre par une ferme résolution de ne mettre jamais à nonchaloir votre service, nous sommes résolus, *contre votre humeur par trop, à l'aventure, stoïque*, de faire la guerre à l'œil pour voir si nous pourrions donner quelque atteinte utile et honorable pour vous. Et ne m'alléguez pas votre bâtiment de Luçon : *nous savons mieux que vous-même, ne vous déplaise, ce qui vous convient pour cette heure.* »

Deux mots suffiront pour faire connaître l'issue prochaine de cette intrigue. L'Aubespine fut écarté, et Richelieu nommé aumônier de la jeune reine. Il devait se servir de cette situation pour pénétrer auprès de Marie de Médicis et pour prendre sur elle l'ascendant qui régla le cours de leurs destinées. Mais ce sont là des conséquences que le bon d'Eschaux évidemment ne pouvait prévoir.

Cependant Richelieu persévérait dans sa retraite. Il écrivait peu, sauf aux ecclésiastiques et à des personnes édifiantes; il était plongé dans de vastes travaux théologiques; il demandait à son libraire, Cramoisy, des livres d'étude : « J'ai apporté deux livres de Parœus contre Bellarmin, l'un *De amissione gratiæ et statu peccati*, l'autre *De libero arbitrio;* il en reste un troisième du même auteur *De justificatione contra Bellarminum.* » Il lui faut ces livres, d'autres encore, tout ce qui paraît sur ces matières. C'est un doc-

teur grave, penché sur ses papiers, et qui ne relève pas la tête. S'il se déride parfois, c'est toujours en compagnie peu frivole et sur un ton qui sent son évêque résident. Il écrit à Jamet, évêque de Langres : « Je m'imagine que maintenant vous ne respirez que sainteté et que tous vos ragoûts sont spirituels... Je souhaite tous les jours que vous soyez si bon courtisan qu'allant à Bayonne, je puisse vous attraper au passage; mais je crains bien que le zèle d'un bon pasteur vous arrête. Si Mgr le nonce fait ce voyage, je perdrai mon latin ou je le régalerai, non selon son mérite, mais selon la portée d'un misérable pays où je m'assure pourtant qu'il trouvera quelque divertissement. » Ou bien encore c'est un terrible coup de boutoir envoyé à quelque officieux intempestif, futur pamphlétaire à ses ordres, qui lui avait donné on ne sait quel sujet de mécontentement. Voyez comme le caractère se découvre et devient brutal avec les inférieurs : « Monsieur, vous auriez raison de vous plaindre de moi et de me comparer aux amis de Job si vous étiez innocent et patient comme lui; mais n'ayant ni l'une ni l'autre de ces qualités, n'appelez pas persécution ce qui n'est que remontrance charitable et fraternelle... Vous n'ignorez pas l'opinion, téméraire je le veux bien, qu'un certain nombre de courtisans ont eue de vos actions, estimant que ce fut maquerellage d'être ambassadeur du roi vers la marquise (de Verneuil) ou de vous entremettre entre lui et Mme de Moret au temps de ses plus fortes passions... Quoi qu'il en soit, l'opinion que l'on a de votre esprit et les charges dont il a plu à la reine m'honorer me défendent d'entreprendre aucune sorte de commerce avec vous, ni de vous en donner avec M. des Roches; mais, usant de charité avec vous, comme j'ai toujours fait, et connaissant que l'humeur peccante qui vous dominait lorsque vous étiez ici abonde encore par trop en vous, je vous conseille de prendre une dose d'ellébore et d'user quelque espace de temps de lait clair pour tempérer cette grande chaleur et rabattre les vapeurs que vos viscères vous envoient au cerveau. »

La raillerie est vraiment charmante, et le correspondant de Richelieu devait en goûter tout le sel.

La cour cependant s'acheminait vers Bordeaux. Elle venait d'elle-même au-devant de l'évêque volontairement confiné dans sa province. Il boude encore; il attend l'effet de certaines « promesses », auxquelles il devait faire allusion un peu plus tard quand elles furent réalisées. Cependant il se décide à quitter son prieuré de Coussay et à venir saluer le roi et la reine quand ils passent tout près de lui, à Poitiers. C'est là probablement, vers la mi-septembre 1615, qu'il reçut de la reine mère des paroles décisives pour la charge d'aumônier de la future reine. La cour

avait été obligée de s'arrêter assez longtemps dans cette ville, en raison d'une légère maladie survenue à la jeune princesse qui allait vers la frontière pour devenir la femme de l'infant. Le roi et la reine prirent même les devans et laissèrent la convalescente à Poitiers. C'est Richelieu qui donne à la reine mère des nouvelles de sa fille, et il le fait dans des termes qui indiquent une certaine familiarité près de la famille royale.

Mais il n'accompagne pas la cour à Bordeaux, et aussitôt qu'elle a quitté Poitiers, il rentre à Coussay; des correspondans assidus le tiennent au courant très exactement de tout ce qui se passe dans le royaume. Son frère était mestre de camp dans l'armée de Bois-Dauphin. Un de ses amis de Poitiers, M. de la Vacherie, réunissait les nouvelles et les lui transmettait, au besoin « par courrier exprès. » — « Je vois, lui écrit-il, le 15 octobre, par celle dont il vous a plu m'honorer, que vous êtes en la même inquiétude à la campagne sur l'état des affaires présentes que nous sommes ici de quel événement on peut espérer ou craindre. » Puis ce sont des détails sur la marche de Condé, sur les protestans, sur M. de Sully, sur les amis de Richelieu, soit ceux qui se trouvent à la cour, soit ceux qui sont à Poitiers, comme Duvergier de Hauranne, dont le nom se retrouve dans ces lettres. Un autre correspondant donne, de Paris, des nouvelles intéressantes sur les événemens qui se produisent en Angleterre.

Vers le début de novembre, Richelieu est toujours mal satisfait. Il attend avec une visible inquiétude des nouvelles de la cour. Celle-ci est à Bordeaux depuis le 1er novembre. Le 4 novembre, le fidèle La Vacherie lui écrivait encore, répondant à sa pensée : « Vous me mandez que je sais les raisons qui vous empêchent de venir ici, que vous demeurez en votre solitude pour être inutile au public. Je me figure les raisons que vous me dites, et ces mêmes raisons me feraient hésiter davantage (à vous conseiller de venir), vu que les affaires ont changé de face depuis votre départ, si d'autres raisons que vous pouvez avoir, plus particulières ne me faisaient acquiescer à votre solitude... Je dis ceci, monsieur, pour savoir ce que vous valez et non que je veuille, par mon insistance, heurter la solidité de vos résolutions... » Cependant des nouvelles de la Cour sont arrivées directement à Richelieu. Il a obtenu enfin ce qu'il désire : c'est la charge d'aumônier de la jeune reine. La décision a été prise à Bordeaux dans les premiers jours de novembre. Le 6 novembre, l'évêque écrit à la reine; il lui donne force détails sur tout ce qui se passe autour de lui; puis sa reconnaissance éclate, rejetée avec une indifférence affectée à la fin d'une lettre d'affaires : « Cependant, je supplierai Votre Majesté de me permettre de lui faire voir en

trois lignes que, n'ayant point de paroles assez dignes pour lui rendre grâces de l'honneur non mérité qu'il lui a plu encore me faire en mon absence, résistant de son propre mouvement à ceux qui me voulaient priver du fruit de ses promesses, je dédie toutes les actions de ma vie à cette fin, suppliant Dieu qu'il accroisse mes années pour allonger les vôtres; que, sans me priver de sa grâce, il me comble de misère pour combler Votre Majesté de toutes sortes de prospérités. » Que ces paroles sont ardentes, que ces engagemens vont loin, et que tout ce travail serait admirable si les succès de l'ambition valaient une pareille dépense d'effort sur soi-même, de volonté soutenue, et d'artifice!

Le résultat acquis, rien n'est changé, en apparence, dans la vie de Richelieu. Cette charge ne lui donne, pour le moment, aucune autorité politique. D'ailleurs, la cour est toujours par monts et par vaux, empêtrée dans les difficultés du voyage de retour. Le royaume est dans le plus grand désordre. Toutes les provinces sont en proie aux hommes de guerre : Rohan n'a pu résister à la tentation; les protestans soulevés occupent tout le Midi; Condé a passé la Loire, et Bois-Dauphin n'a pas su l'empêcher de pénétrer dans la région de l'Ouest, d'où il peut donner la main aux protestans. Le frère de Richelieu, officier dans l'armée royale, trouve, pour qualifier la conduite du maréchal, des accens où l'on croirait reconnaître le vigoureux langage de l'évêque : « J'ai eu tant de honte et de déplaisir d'avoir vu M. le Prince passer la rivière de Loire à la vue de notre armée, que, depuis cette heure-là, je n'ai pas eu le courage de vous écrire... sachant bien qu'il ne peut y avoir d'excuse valable pour justifier cette action et qu'en telles occasions où il s'agit du salut d'un État, de la réputation des armes d'un grand roi, et de la gloire qu'on y eût particulièrement acquise, les trop grandes et prudentes considérations doivent être mises sous les pieds... Malheureusement les conseils de plusieurs autres aussi bien que les miens ont toujours été combattus d'une autorité souveraine, et la volonté que tous avaient de combattre, retenue par ses commandemens absolus. »

« Autorité souveraine, — commandemens absolus, » ces mots visaient les ordres venus de la cour. Les vieux ministres ne voulaient pas livrer au hasard d'une bataille le succès de leur politique d'atermoiement et de longanimité. Le roi marié, l'opposition des princes du sang, et notamment du prince de Condé, perdait de ses chances et de sa force. Comme nous l'avons dit déjà, au début de l'année 1616, les esprits et les intérêts, tout se portait vers la paix. Les premières propositions du prince de Condé arrivèrent au roi à Verteuil, chez un ami de Richelieu, La Rochefoucauld. Les conférences s'ouvrirent bien-

tôt à Loudun, à quelques lieues de Richelieu et de Coussay.

L'évêque est évidemment très agité. Les grands intérêts de l'État se débattent autour de lui, si près! et pourtant il n'y est pas mêlé directement. Il cherche une entrée, une voie d'accès près de ces chambres secrètes où vont se partager l'argent, les situations, l'influence; il ne la trouve pas. Ce sont toujours les vieux ministres qui tiennent la place et qui barrent la route. Villeroy, Pontchartrain, de Vic, de Thou, ont la charge des négociations, et ils s'occupent bien des ambitions inquiètes de l'évêque, dont la récente nomination d'aumônier n'a encore fait un personnage qu'à ses propres yeux!

Avant d'entrer dans le fond du débat, on avait eu beaucoup de peine à régler les conditions de la trêve. Les troupes de Condé arrivaient sur le pays et se livraient à tous les excès. La mère de Richelieu, restée dans son château, n'était pas épargnée : « Il y a quarante ans que je suis dans cette maison, écrit-elle à sa belle-fille, et j'y ai vu passer toutes les armées; mais je n'ai jamais ouï parler de telles gens ni de telles mines qu'ils font. A la vérité, j'ai trouvé cela fort rude, car ils n'en avaient jamais logé en ce qui m'appartenait. Encore, quand ils n'eussent fait que vivre honnêtement, l'on ne se fût presque pas plaint; mais ils rançonnent chacun son hôte et veulent prendre les femmes par force. Je crois bien que la plupart de cette armée-là pensent qu'il est un Dieu, comme font les diables. » Les biens personnels de Richelieu sont également mis au pillage. Il saisit cette occasion, et il écrit aussitôt à Louis Potier de Sceaux, secrétaire d'État, pour se plaindre, pour demander qu'on l'autorise à venir lui-même défendre ses intérêts à Loudun : « Je vous supplie très humblement m'obliger tant que de savoir de Leurs Majestés s'ils ne trouveront point mauvais que j'aille trouver, à Loudun, MM. de Brissac et de Villeroy, pour leur représenter toutes les contraventions aux articles de la trêve et faire en sorte que, par leur entremise, je puisse être rétabli en mon bien. »

C'était se glisser par une porte bien étroite : on ne la laissa même pas s'ouvrir devant lui. Il y avait à la cour tout un parti qui commençait à se méfier de lui et qui faisait surveiller ses démarches. Aussi en fut-il réduit à envoyer à Tours, où le roi et la reine se trouvaient maintenant, Charpentier, son secrétaire, qui, sous le prétexte de s'occuper des mesures de protection réclamées par l'évêque pour ses terres et pour celles de Mme de Richelieu, devait se mêler aux intrigues et le renseigner, jour par jour, sur les chances d'arriver aux affaires. « Vous qui êtes sur les lieux, lui écrit Luçon en langage convenu, souvenez-vous que, avant de partir, il faut faire le plus d'efforts que vous pourrez... Je sais que

l'on fait une enquête sur les raisons de votre séjour. Mais vous en avez une plausible qui doit paraître satisfaisante... On vient de m'écrire qu'il est question de m'établir en la place d'un grand colosse froid comme marbre (peut-être Sillery, peut-être Villeroy). Il faut surveiller cela de très près. » Richelieu fait aussi allusion à des amis qui travaillent pour lui : « l'abbé » (probablement l'abbé de la Cochère), un personnage très influent « qui peut lui donner grande consolation en son attente... S'il m'écrit aussi chaudement qu'il le fit de Bordeaux, je tiendrai véritablement l'affaire assurée, sachant qu'ils la peuvent s'ils veulent... » Il s'agit peut-être de Concini, ou peut-être de Brienne, jeune ministre qui avait été son correspondant à Bordeaux. Il est aussi question d'un autre personnage qu'on appelle assez irrévérencieusement « la Lunette » ou encore « cette barbe », et qui « poursuit le patriarcat du lieu où vous êtes ». Il me paraît difficile de ne pas reconnaître à ces indications Bertrand d'Eschaux, qui dès cette époque postulait le siège archiépiscopal de Tours. Richelieu n'a pas l'air de compter sur l'amitié de ce grand donneur d'eau bénite de cour.

Dès cette époque, les vieux ministres étaient condamnés dans l'esprit de la reine mère, et il n'est pas étonnant que Richelieu, renseigné par ses amis, se donnât tant de mal pour attirer l'attention sur lui. Mais l'heure n'était pas encore venue. Villeroy était utile pour mettre le sceau à la négociation de Loudun. Les princes étaient disposés à en finir ; mais ils discutaient sur deux ou trois points pour vendre plus chèrement leur adhésion finale : c'était la fameuse question de « l'article du Tiers, » qui traînait toujours, depuis la session des États généraux, et à laquelle Condé avait attaché une importance théorique, destinée à couvrir uniquement ses réclamations d'ordre plus positif. On parla beaucoup autour de cette question avant de trouver un terrain d'entente. Enfin le prince, poussé, dit-on, par le Père Joseph, adhéra à un compromis qui donnait satisfaction au nonce du pape. Nous avons dit comment une autre question non moins débattue, celle des places de Picardie, fut arrangée par l'habile désintéressement des Concini. Le prince de Condé était malade, dégoûté ; son armée se débandait ; ses partisans menaçaient de faire leur paix, l'un après l'autre. Bouillon, satisfait de ce qu'il avait obtenu, n'avait cure de la foule des réclamans qu'il avait engagés dans la querelle et qui frappaient à sa porte en désespérés. Condé signa le 3 mai. « Que ceux qui m'aiment fassent comme moi ! » s'écria-t-il. Tous ceux qui l'avaient suivi n'avaient pas les mêmes raisons de conclure. Quoiqu'on eût distribué en dons et gratifications plus de six millions de livres, le nombre et l'exagération des demandes étaient tels qu'il fallut renoncer à satisfaire tout le monde.

Sur les conseils de Villeroy, la reine avait, une fois encore, cédé à toutes les exigences du prince de Condé. Il obtint la ville et le château de Chinon; en échange de son gouvernement de Guyenne, celui de Berry, bien plus proche de Paris, avec la Grosse Tour de Bourges, qui passait pour une forteresse imprenable, plusieurs places à sa convenance et quinze cent mille livres d'argent comptant. Mais surtout, — grand succès moral pour lui, — un article secret disposait qu'il avait effectivement la direction du conseil royal et le droit de signer. Pour décider la reine, hésitante à faire ce sacrifice qui touchait à l'autorité royale et à l'honneur de la régence, Villeroy lui avait dit : « Que vous importe de laisser la plume en main à un homme dont vous tenez le bras ! » Elle avait cédé. Mais cette concession et celle qui avait été imposée au maréchal d'Ancre à l'occasion des villes picardes l'avaient touchée au cœur. Elle avait soupçonné une connivence entre ses ministres et les princes. Dans le trouble des esprits et des consciences, ces arrangemens étaient habituels.

D'ailleurs, l'attention de la reine était tenue en éveil par des hommes qui lui donnaient des conseils tout différens. Dolé, il est vrai, venait de mourir; mais Barbin l'avait remplacé dans la confiance de la reine et des Concini. On commença par exécuter Sillery. La chute du pauvre homme fut lamentable. Ayant appris qu'on faisait venir de Provence Du Vair, qu'on lui donnait pour successeur, il avait demandé quelque répit; mais il dut obéir et remettre les sceaux au roi, en présence de la reine, à Tours, le 28 avril. « Il entra si étonné et si tremblant qu'il fut contraint de s'appuyer sur Mlle Catherine, femme de chambre de la reine ; il se mit à genoux, pleura et fit, en somme, toutes les actions qui peuvent témoigner un extrême défaut de résolution. » On le remplaça par ce fameux Du Vair, foudre d'éloquence, grande vertu, grande barbe, et capacité médiocre, qui réservait à ses protecteurs actuels de promptes désillusions. Pour les autres ministres, on attendit encore. Richelieu, qui était aux écoutes, écrit : « L'éloignement du président Jeannin et de M. Villeroy était déjà aussi résolu, mais ce dessein n'éclatait pas encore, Barbin, à qui la reine avait donné la charge du premier, ayant cru devoir différer de la recevoir jusqu'à ce que Leurs Majestés fussent de retour à Paris et la paix bien assurée. »

Cette période d'incertitude imposée par la prudence et le sang-froid de Barbin dut paraître bien longue à l'évêque de Luçon. La cour s'éloignait lentement des provinces de l'Ouest. Léonora Galigaï était, depuis plusieurs semaines déjà, rentrée à Paris. Luçon n'y tint plus : quoique malade encore, il quitta Coussay et vint, à son tour, s'installer à Paris, en son domicile de la rue des

Mauvaises-Paroles, qu'il avait fait aménager pendant son absence pour une installation définitive.

C'est de là que, à peine arrivé, il adresse à la reine mère une lettre où, pour qui sait lire entre les lignes, apparaissent les divers sentimens qui l'agitent. Sûr, déjà d'une sorte d'intimité, sachant qu'on apprécie et qu'on recherche ses conseils, il se plaît à les faire attendre, tout en s'excusant, dans les termes les plus humbles, de ne pouvoir être près de la reine mère et en alléguant des prétextes de santé : « Le déplaisir que j'en ai est indicible ; mais ce qui me console est la connaissance que j'ai de ne lui être pas seulement nécessaire (à la reine), mais qui plus est utile, le secours que Votre Majesté tire en ses affaires de sa propre tête étant plus que suffisant et le meilleur qu'il puisse y avoir pour les faire réussir... »

IV. — LE MINISTÈRE CONCINI-BARBIN. — L'ÉVÊQUE DE LUÇON DEVIENT SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Jamais, au contraire, la reine n'avait eu davantage besoin d'être dirigée.

Par la loi fatale de son intimité avec les d'Ancre, elle était amenée à leur abandonner le pouvoir. Mais, en revanche, elle sentait que partout la résistance s'organisait sourdement contre ses favoris. Ce n'était plus seulement le parti aristocratique, vieil adversaire dont l'inépuisable prodigalité des deniers publics finissait toujours par avoir raison : c'était l'opinion publique, très montée et dont l'excitation se traduisait par une véritable grêle de pamphlets; c'était le peuple, dont les sentimens naturellement hostiles aux étrangers étaient surexcités par les bruits de magie et de sorcellerie qui circulaient sur les Concini et sur leur entourage, et par une sorte de campagne mystérieuse où se confondaient la haine du pouvoir, celle des juifs et celle des Italiens. Un incident assez peu important en soi, mais grave par l'état d'esprit qu'il révèle, avait découvert, au moment même où Concini touchait à l'apogée de sa fortune, cet état d'esprit fébrile et nerveux du peuple de Paris. Le 2 avril, quelques jours après le retour du maréchal d'Ancre, comme il se rendait en carrosse à sa maison du faubourg Saint-Germain, la garde de la porte de Buci l'arrêta, l'ordre étant de ne laisser sortir personne sans passeport. Les gentilshommes de la suite se récrièrent et dirent que c'était le maréchal. Mais la garde tint bon, et le sergent du quartier, un cordonnier nommé Picard, lui dit assez insolemment qu'on ne le connaissait pas et qu'il n'avait qu'à se conformer à la consigne. Concini et ses gens le prirent d'abord de très haut; mais la foule s'ameuta : elle sou-

tint le cordonnier, et le maréchal dut se retirer dans une maison voisine. Richelieu fait observer avec raison « qu'un seigneur français, né dans un climat plus bénin, » eût oublié cet incident. Concini, lui, garda au cœur le souvenir de l'affront et le désir de la vengeance. A quelque temps de là, le cordonnier Picard fut attaqué par deux estafiers du maréchal, qui le rouèrent de coups et le laissèrent pour mort sur la place. Les deux hommes furent arrêtés. Le maréchal eût voulu les sauver. Mais le peuple s'émut ; les magistrats tinrent bon, et les coupables furent exécutés en place de Grève, le 2 juillet. Depuis cet événement, entre le favori et le peuple de Paris il y avait hostilité déclarée.

Des symptômes plus graves encore se produisaient en un point plus dangereux. La reine avait cru reconnaître à de vagues indices que le roi son fils n'était plus le même à son égard. Affectueux, il ne l'avait jamais été. Mais il semblait que, de jour en jour, il perdît quelque chose de son respect et de sa déférence. Il grandissait. L'enfant taciturne devenait un adolescent dissimulé et froid.

Pourtant, on avait, avec une application soutenue, écarté de lui tout ce qui pouvait l'inciter à exercer prématurément son métier de roi. Saint-Simon, écho des souvenirs de son père, traduit en quelques lignes, peut-être un peu trop énergiques, l'impression que cette éducation avait laissée à Louis XIII lui-même : « Il fallait à cette régente un fils qui n'eût que le nom de roi et dont la majorité ne troublât point la puissance de ses favoris. Aussi fut-il élevé avec les précautions les plus convenables à remplir leurs vues et conséquemment les plus nuisibles au prince. On le laissa croupir dans l'oisiveté, dans l'inutilité et dans une ignorance si parfaite de tout, qu'il s'est souvent plaint à mon père, dans la suite, en parlant de son éducation, qu'on ne lui avait même pas appris à lire. On eut soin d'écarter toute cour de lui. C'était un crime si connu et si redouté d'approcher seulement de son appartement, qu'il ne s'y voyait que quelques valets bien choisis par ceux de sa mère et qu'on changeait dès l'instant que les inquiétudes de ceux qui gouvernaient la reine en prenaient le plus léger ombrage ».

Comme gouverneur et comme précepteur, le roi avait eu, en quelques années, le maréchal de Souvré, vieux soldat loyal et droit, mais qui paraît avoir été de peu de moyens et d'influence médiocre ; un poète bel esprit, Vauquelin des Yveteaux, renvoyé de bonne heure ; un vieil helléniste qui lui faisait expliquer l'*Institution de l'empereur Basile*, et un autre savant modeste, M. Fleurance. Tout ce monde avait reçu un seul mot d'ordre : laisser le jeune roi s'abandonner à des divertissemens qui pre-

naient tout son temps. Sa principale occupation était la chasse. Il chassait le lundi, le mercredi et le samedi. « Et s'il n'y avait point d'empêchemens importans, il chassait aussi les autres jours », dit naïvement le narrateur des hauts faits de sa fauconnerie, le sieur d'Esparron. Les oiseaux au poing, ou galopant derrière ses meutes, il battait, par tous les temps, les plaines et les forêts des environs de Paris. Nous pouvons en croire encore le sieur d'Esparron quand il affirme que « jamais on ne chassa si bien au vol en France, et que jamais roi n'eut de si bons oiseaux, que de toutes parts on lui apporte, sachant comme il les aime. » Dès 1610, Louis, encore dauphin et âgé seulement de neuf ans, écrit à sa petite sœur, Madame, ce billet vraiment bourbonien : « *Ma sœur, je vous envoie deux piés, l'un de loup et l'autre de louve, que je pris hier à la chasse. Je courray après dîner le cerf, et j'espère qu'il sera malmené, et demeurerai vostre bien affectionné frère :* Louis. » Nous verrons qu'il en écrivait de tout semblables à Richelieu trente ans plus tard. Quand il ne chassait pas, le roi se divertissait à d'autres exercices non moins importans : il attelait ses chiens à de petits canons, il faisait des massepains ou d'autres pièces de cuisine. Nous parlons toujours, bien entendu, du roi majeur et âgé de seize ans. Pour les temps de pluie, il s'était fait organiser tout un vol de petits faucons et de pies-grièches, dressés à prendre les petits oiseaux qu'on lâchait dans les appartemens et galeries. On sait que là fut l'origine de la faveur de Luynes. Il faut laisser parler encore Saint-Simon : « M. de Luynes fut l'unique courtisan qui put avoir leur attache (des Concini) pour amuser l'ennui du Dauphin, toujours enfermé dans son appartement, qui eut assez d'adresse pour se maintenir dans la liberté de l'approcher. Ils ne craignaient ni ses alliances ni ses établissemens ; il eut la souplesse de les rassurer sur son esprit et sur l'usage qu'il en pourrait faire ; il fut ainsi très longtemps l'unique ressource du jeune prince dans sa réclusion et les duretés sans nombre qu'il éprouvait. » Dans cette enfance prolongée, le roi conservait une douceur, une docilité, une soumission qui eussent trompé des esprits moins prévenus que ceux de la reine et de son entourage si l'on n'eût déjà vu passer en lui deux qualités royales, que ce système d'éducation avait plutôt contribué à développer : le secret et la dissimulation. On ne savait pas au juste ce qu'il y avait dans ces longues bouderies qui éclataient parfois en des crises de colère allant jusqu'à l'épilepsie. Vers la fin de 1615, l'ambassadeur vénitien résumait sa propre impression dans ce tableau vigoureux où tous les traits sont habilement ramassés : « Quant au roi, on s'applique à le porter le moins qu'il se peut aux affaires ; avec des

apparences contraires, les ministres le laissent se perdre dans des jeux d'enfans, oiseaux, chiens et autres frivolités; on lui laisse tout le loisir d'aller à la chasse, qu'il adore... Aussi on remarque qu'il ne favorise que les gens de basse extraction... Tous ceux qui l'entourent dépendent intérieurement de la reine mère, qui les choisit, autant que possible, de capacité médiocre et de peu d'esprit, crainte qu'ils ne suggèrent au roi des pensées viriles. Aussi, il reste dans l'obéissance et le respect; l'autorité de la reine est entière et va plutôt croissant. Son fils ne parle, n'agit, ne commande que par elle. Le roi n'est, d'ailleurs, pas sans mérite; il a de la promptitude, de la vivacité. Il promettrait beaucoup si son éducation avait été meilleure, et s'il eût eu l'esprit plus enclin aux choses sérieuses... » Cependant cette éducation qui avait été si négligée, cette prolongation de l'enfance ménagée avec tant d'art, cette incapacité de s'appliquer aux choses sérieuses dont on se réjouissait dans l'entourage de Marie de Médicis, abandonnaient le jeune roi à des influences qui, négligées tout d'abord, formèrent bientôt l'écueil sur lequel devait échouer la fortune politique de la reine mère et de Concini. Depuis quelque temps déjà on se rendait compte que les conseils de Luynes s'étendaient au delà de « la petite volerie » et des pies-grièches.

Cette histoire de Luynes est un véritable conte de fées. Luynes, Brantes et Cadenet, trois frères provençaux, avaient hérité de leur père, brave capitaine dans les troupes du roi Henri, trois choses : une petite seigneurie, située entre Aix et Marseille, nommée Luynes, « et elle était si petite qu'on disait qu'un lièvre la franchissait d'un bond plusieurs fois par jour »; une métairie chétive nommée Brantes, « assise sur une roche et où le père avoit fait planter une vigne »; enfin une île nommée Cadenet « que le Rhône avoit quasi toute mangée et qui disparaissait de temps à autre par le cours du fleuve, pour être remplacée par une autre qu'on appelle Limen. » A la mort de leur père, les trois frères se partagèrent cet héritage un peu chimérique et vinrent à la cour. Ils étaient très adroits aux exercices, jouaient bien à la courte-paulme et au ballon. L'aîné fut page du comte de Lude, puis introduit auprès du roi Henri IV par un favori propre à tous les services, La Varenne. Il plaisait par sa jolie figure, sa tenue modeste, son esprit discret et mesuré. Il obtint une pension de quatre cents écus, sur laquelle il nourrit ses deux frères : ils étaient unis tous trois d'une amitié si tendre qu'on ne pouvait s'empêcher de les admirer et de les aimer.

Après la mort de Henri IV, quand le nouveau roi vint à grandir, on commença à s'occuper de ses relations journalières;

il les choisissait généralement assez mal : un soldat nommé Haran ; un « plat pied » de Saint-Germain-en-Laye nommé Pierrot « qui lui faisoit passer le temps et lui fournissoit des moineaux. » Puisque le roi décidément n'avait de goût que pour cet ordre d'amusemens, on pensa qu'il fallait en confier les soins à quelqu'un de plus relevé. M. de Vitry, capitaine des gardes du roi, songea à placer là une de ses créatures, un soldat des gardes, nommé La Coudrelle, « qui entendait fort bien la fauconnerie. » Mais le gouverneur du roi, M. de Souvré, averti à temps, contrecarra cette intrigue, et, pour mettre en cet endroit un homme qui lui aurait toute l'obligation, il jeta les yeux sur Luynes. Le roi avait déjà paru s'attacher à lui. En raison de la grande disproportion des âges, de l'origine modeste, des relations et des moyens médiocres, le personnage ne paraissait point dangereux.

Or, justement, les qualités qui avaient dicté le choix de l'entourage de Marie de Médicis furent celles qui gagnèrent le cœur du roi. Ce tempérament calme, prévenant et très doux, cette maturité indulgente convenaient à l'enfant, qui n'avait pas été élevé et dont la nature à la fois peu communicative et aimante avait besoin d'être soutenue et dirigée. Il trouvait donc quelqu'un à qui parler sans rougir de son bégaiement, qui voulût bien s'amuser de ses amusemens, une épaule où s'appuyer tandis qu'il s'acheminait d'un pas si hésitant vers la virilité. Il s'abandonna en toute âme et confiance à ce seul ami qu'on lui laissait. Son inexpérience ne lui permettait pas de découvrir le calcul qui pouvait se cacher sous ces apparences charmantes. Bientôt il ne put plus se passer de Luynes. Il l'adorait. La nuit, il rêvait de lui ; il en avait la fièvre : *Luynes! Luynes!* criait-il, à la grande surprise d'Héroard, qui venait se pencher sur le lit de l'enfant pour suivre, jusque dans le sommeil, les progrès de cette étrange affection.

Bientôt ce fut une question pour la reine mère de voir s'il était préférable d'engager la lutte contre Luynes et de le briser avant qu'il fût devenu plus fort, ou bien s'il valait mieux le combler pour gagner sa gratitude. On prit ce dernier parti ; c'est celui des âmes faibles, et il vient d'une connaissance bien incomplète du cœur humain : les bienfaits nourrissent les ingrats. En 1614, Luynes reçut le gouvernement de la ville et du château d'Amboise, qui fut retiré au prince de Condé. Pendant le voyage de Guyenne, le roi ne le quittait pas ; il marchait par les chemins avec ce seul compagnon, galopait et chassait avec lui. Il l'envoya au-devant d'Anne d'Autriche, avec mission de présenter à celle-ci, « comme son confident serviteur », les hommages du jeune mari. Au retour, Louis XIII avait plus d'yeux pour son ami que pour sa femme. Il

voulut s'arrêter trois jours à Amboise; il y parut satisfait et ravi de tout. « Le 9 février, il faisait un extrême froid; le roi chassait le héron, et tant qu'il était à Amboise, la campagne a été sa chambre et son cabinet. »

Après la rentrée à Paris, l'intimité fut plus grande encore, constante. L'habile favori jouait un jeu très couvert, poli, obséquieux auprès de tout le monde. On le voyait, dans les coins, parlant à voix basse avec le roi. Le soir, il restait seul près de son lit et l'entretenait longtemps. Pourquoi ces longs tête-à-tête? Que se disaient-ils? Autour d'eux, des confidens peu nombreux, les deux frères Brantes et Cadenet, des amis très sûrs, s'ils savaient quelque chose, gardaient bien le secret.

Ainsi, au moment où la reine se croyait le plus assurée de son autorité, au moment où Concini admis, recherché, entouré, mettait la main sur le gouvernement, au moment où les adversaires de l'un et de l'autre prenaient le parti de désarmer, on sentait remuer dans l'ombre quelque chose de nouveau qui entretenait l'inquiétude dans les âmes. La reine, incapable de dissimuler ses sentimens, étouffait.

Ses amis, ses confidens, parmi lesquels Richelieu apparaît dès cette époque, lui conseillaient d'en avoir le cœur net. Elle alla donc trouver son fils et lui mit le marché à la main : « Elle avait fait de son mieux pour le conduire jusqu'à sa majorité; maintenant qu'il était majeur, marié, elle se considérait comme hors de charge; elle demandait au roi de venir avec elle au parlement pour lui donner, en séance solennelle, à la fois le quitus de l'administration du royaume et le congé dont elle voulait jouir pour terminer ses jours dans le repos. » Elle avait même fait traiter l'achat de la principauté de la Mirandole où elle disait vouloir se retirer. De la part de la reine, cette offre était un jeu; elle savait bien « que le roi ne la recevroit pas et qu'elle feroit en son esprit l'effet qu'elle désiroit qui étoit de lui ôter la créance qu'elle eût un désir démesuré de continuer son gouvernement, quoique au fond, elle y fût portée par ambition particulière, non pour le bien du service, ou que la nécessité publique le requît. » Mais le fils fut plus habile que la mère : « Quelque insistance qu'elle pût faire, il ne voulut jamais lui accorder de quitter le gouvernement des affaires; » en revanche, « il ne s'ouvrit pas à elle des mécontentemens qu'il commençait à avoir du prodigieux élèvement du maréchal d'Ancre; il l'assura qu'il était très satisfait de son administration et il ajouta, en forme de réponse aux reproches indirects qu'elle avait adressés à Luynes, que personne ne parlait d'elle qu'en des termes convenables à sa dignité. » Luynes

était présent à l'entretien et le roi lisait ses paroles dans les yeux de son ami. La reine ne sut pas pousser à fond son attaque. Au point où en étaient les choses, il eût fallu chasser Luynes d'auprès de la personne du roi. Mais après s'être découverte, Marie de Médicis ne sut que se plaindre et verser des larmes. Elle fut trop heureuse de se prêter à une réconciliation feinte et de ressaisir cette autorité que le roi, d'autre part, n'osait pas encore lui retirer.

Vers le milieu de l'année 1616, tous les personnages du drame qui allait se dérouler étaient présens à Paris. La reine mère y était arrivée le 11 mai; elle avait fait sa rentrée, à la nuit tombante, sans bruit. Le roi et la jeune reine, au contraire, avaient été reçus avec pompe et au milieu d'un grand concours de peuple le 16 mai. Les Concini étaient rentrés dès le mois de mars, et si le maréchal s'était absenté quelques jours pour se rendre vers ses places de Picardie, il devait revenir à Paris, le 6 juin. Luçon avait quitté, en avril, son prieuré de Coussay et s'était installé dans son domicile de la rue des Mauvaises-Paroles. Quant à Luynes, il ne quittait pas le roi.

Avec cette rentrée générale coïncide la disgrâce des vieux ministres, si longtemps suspendue, maintenant arrêtée définitivement. Comme nous l'avons vu, on avait commencé par Sillery. Le 16 mai, jour même de la rentrée du roi à Paris, le président Du Vair avait reçu les sceaux. Huit jours après, ce fut le tour du président Jeannin. On lui laissa sa place dans le conseil et le titre de surintendant; mais il fut remplacé dans la direction effective des finances par Barbin, qui prit le titre de contrôleur général et qui fut mis à la tête des intendans. Avec Villeroy, ce fut un peu plus difficile ; sentant sa disgrâce approcher, décidé à faire tête et à ne céder que devant un ordre formel, il s'était retiré dans sa maison de Conflans. La reine le fit venir. Il lui représenta « qu'il y avait cinquante-quatre ans qu'il faisait sa charge, qu'il avait encore assez de force et de courage pour la faire aussi bien que jamais, que c'était sa charge, qu'il n'était nullement en humeur de se départir. » Mais la reine lui dit, en son italien : *Lo voglio*. Il répliqua encore très fermement; puis il partit. Mangot lui succéda; Villeroy refusa d'entrer en relations avec lui.

Le ministère ainsi reconstitué était entièrement dévoué à Marie de Médicis et au maréchal d'Ancre. Jamais la reine et son favori n'avaient joui d'une autorité plus absolue. Il ne restait plus qu'une difficulté sérieuse : savoir sur quel pied on traiterait avec le prince de Condé et ses adhérens qui, la paix de Loudun une fois signée, étaient restés à bouder dans leur province. On

pouvait hésiter entre deux procédés : ou se maintenir dans l'esprit de la convention de Loudun, les traiter doucement, les attirer à la cour, tâcher d'obtenir leur adhésion aux transformations qui venaient de se produire ; ou user de rigueur, profiter de leur faiblesse actuelle et de la dispersion de leurs troupes pour en finir une bonne fois avec cette opposition toujours renaissante. Parmi les hommes énergiques qui entouraient la reine, plus d'un s'était déjà prononcé pour ce dernier parti. Cependant les conseils pacifiques l'emportèrent et on résolut d'user, encore une fois, des voies de la douceur. L'évêque de Luçon fut envoyé vers M. le Prince qui était allé au Berry prendre possession de son gouvernement, pour négocier son retour à Paris. Ce fut la première affaire d'État qu'eut à traiter Richelieu.

Quelle que fût sa fidélité aux puissances, et notamment à la reine mère, l'évêque s'était toujours ménagé certaines intelligences du côté de M. le Prince. Au début de l'année 1616, alors que les troupes de celui-ci menaçaient ses domaines et ceux de Mme de Richelieu, il avait écrit au prince sur le ton le plus déférant et lui avait demandé sa protection pour ceux qui « n'ayant que des prières pour armes, n'ont que des armes de paix. » Aussitôt la paix de Loudun signée, Richelieu avait encore écrit au prince pour le féliciter des avantages que lui avait rapportés sa rébellion : « Je ne puis que vous témoigner la part que je prends au contentement qu'il a plu au roi de vous procurer ; je vous prie de croire que nul n'en a été touché plus profondément que moi, l'affection que j'ai à votre service ne me pouvant permettre de céder à qui que ce soit le titre que je me conserverai soigneusement toute ma vie de votre très humble serviteur. » Il entretenait aussi, avec certaines personnes de l'entourage de Condé, des relations destinées probablement à lui concilier l'esprit du prince. Quoiqu'il paraisse avoir été, en ce moment, en rapports moins intimes avec le Père Joseph, peut-être recourait-il parfois à l'intermédiaire de Du Tremblay, frère du capucin et confident de M. le Prince. En tous cas, son ami La Vacherie s'était abouché avec un certain Vidard de Saint-Clair, Poitevin, homme besoigneux et quémandeur que Richelieu tenait en haleine par des promesses de place et d'argent.

On pouvait donc penser que l'évêque de Luçon serait bien accueilli à Bourges quand il viendrait y apporter non seulement les paroles de la reine mère, mais aussi les offres de service des Concini. Luçon, en effet, avait reçu mandat de parler au nom du maréchal d'Ancre et de sa femme. Ceux-ci, guidés probablement par Barbin, pensaient qu'au moment où ils éloignaient les vieux

ministres, ils avaient tout intérêt à se rapprocher des princes et à les satisfaire, du moins momentanément, pour donner à la France, fatiguée des dissensions de cour, le spectacle de la paix et de l'union autour du gouvernement de la reine mère.

Dès l'époque du retour de la reine, Luçon avait commencé par lettres cette négociation où il servait d'intermédiaire entre les deux parties : « J'ai communiqué le contenu de vos lettres à la reine et lui ai représenté de nouveau autant qu'il m'a été possible la sincérité de votre affection », écrivait-il au prince. — « Madame la maréchale ne s'oublie pas de solliciter le règlement des affaires restées en suspens, désirant comme elle le fait, avec passion, votre présence à la cour... » — « Je vous dirai, Monseigneur, sans crainte de m'avancer trop, que vous trouverez Leurs Majestés mieux disposées que vous ne sauriez vous l'imaginer, et que vous avouerez que Madame la maréchale vous y a soigneusement et fidèlement servi, comme sans doute elle désire le faire en toute occasion. » Sur ces premières indications, Condé se décida à envoyer à Paris sa mère, la princesse de Condé douairière, et son favori Rochefort, pour tâter le terrain. Cependant les choses traînaient en longueur. Les lettres qu'écrivait le prince étaient contradictoires ; « ce qui fit, nous dit Richelieu lui-même, que, pour démêler ces fusées, la reine me dépêcha vers lui, croyant que j'aurais assez de fidélité et d'adresse pour dissiper les nuages de la méfiance que de mauvais esprits lui donnaient d'elle contre la vérité. » Dans ce rapide voyage, Luçon aborda avec le prince toutes les questions restées pendantes. Il parla au nom de la reine d'abord et donna les assurances nécessaires sur sa bonne foi, son désir sincère de voir le prince revenir à la cour ; il insista sur l'autorité que la présence du premier prince du sang apporterait aux résolutions du conseil. Il parla ensuite au nom de la maréchale d'Ancre, et dit que celle-ci promettait solennellement d'employer ce que son mari et elle pouvaient avoir d'influence sur la reine pour maintenir le prince en ses bonnes grâces ; il exposa les motifs qui avaient décidé le renvoi des vieux ministres. Le prince de Condé, en demandant seulement quelques compensations pécuniaires pour Villeroy, approuva le changement et le choix de Mangot et de Barbin. On régla enfin la question de la présence du prince dans les conseils. Celui-ci s'engagea à garder le secret sur les affaires de l'État ; en échange, on promit de les lui soumettre sans réticence. Toutes les objections de Condé furent écartées ou satisfaites. Il se laissa gagner par ce flux de protestations, de flatteries et de promesses verbales. Sans même consulter ses amis et conseillers habituels, Mayenne et Bouillon, il s'engagea

à regagner la cour, et, le 17 juillet, il rentrait à Paris. Maintenant on le tenait. Fidèle, il ajoutait par sa présence à l'autorité restaurée de la reine mère ; insoumis ou seulement incertain, on n'avait qu'à lever la main pour le réduire à l'impuissance. Les nouveaux ministres inauguraient par ce coup d'adroite politique l'ère nouvelle dans laquelle entrait le gouvernement de Marie de Médicis. Quant à l'évêque de Luçon, il gagnait d'emblée ses éperons d'habile négociateur et de politique prévoyant.

Une fois Condé à Paris, l'incompatibilité des situations et des caractères apparut clairement, et le duel s'engagea rondement. Le prince réunissait autour de lui toutes les forces de l'opposition, Les concessions qu'on lui avait accordées à Loudun lui donnaient une autorité qui tenait en haleine tous les esprits insoumis. Il était admis dans le conseil et le dirigeait effectivement. Le garde des sceaux Du Vair le secondait sous main : « Le Louvre étoit une solitude, sa maison étoit le Louvre ancien. On ne pouvoit approcher de sa porte pour la multitude du monde qui y abordoit. Tous ceux qui avoient des affaires s'adressoient à lui. Il n'entroit jamais au conseil que les mains pleines de requêtes et mémoires qu'on lui présentoit et qu'il faisoit expédier à sa volonté. » Très enflé de son triomphe, Condé se montrait arrogant, bavard, présomptueux; mais il avait près de lui un lieutenant autrement redoutable pour la cour, un homme qui le modérait, le calmait et donnait quelque fermeté à son cœur toujours vacillant : c'était Bouillon, conspirateur tenace, esprit adroit et ingénieux, qui passait sa vie à exciter la discorde et qui nageait dans la rébellion. Le duc de Mayenne, le duc de Longueville, étaient, bien entendu, de la partie. Si le chef des protestans, Rohan, se tenait coi, en revanche on avait trouvé moyen de détacher du parti de la reine jusqu'au duc de Guise. Nevers, toujours fou, se trouvait offensé de l'intérêt poli, mais froid, qu'on portait à son rêve de croisade et se mettait aussi à bouder. Tous les anciens ministres, y compris Sully, fomentaient la discorde et attaquaient le pouvoir qu'ils avaient si longtemps servi. L'opposition avait d'autres appuis non moins redoutables : le Parlement, où des esprits bilieux comme le président Le Jay échauffaient les jeunes têtes en faveur de la cour; le peuple de Paris, qui était en train de se faire un héros du cordonnier Picard. Ces dispositions hostiles à l'égard du gouvernement de Concini se répandaient jusque dans les provinces, et, le 15 août, à Péronne, le peuple, chassant le gouverneur, avait remis la ville aux mains du duc de Longueville. Du dehors, les princes étrangers engagés contre la maison d'Espagne soutenaient les réclamations de Condé.

Ainsi, de toutes parts, venaient vers celui-ci des encouragemens et des secours qui exagéraient sa confiance en ses forces et exaspéraient ses ambitions. Il était le vrai roi de Paris, vivait d'une vie à la fois désordonnée et crapuleuse qui ne lui laissait ni le temps de calculer ni la liberté d'esprit nécessaire pour agir au moment opportun. Autour de lui, ses compagnons de débauche criaient à l'étourdir. Dans un de ces banquets, un mot fut prononcé qui, sous une apparence énigmatique, pouvait cacher un sens redoutable : *Barrabas*. Chacun l'interpréta à sa façon, les uns se contentant d'y voir une insulte à l'adresse du ministre Barbin, selon le mot de l'Évangile : « *Erat autem Barrabas latro ;* » mais le plus grand nombre affirmaient qu'il fallait dire « barre à bas », et que ces mots visaient la suppression de la barre qui, dans les armes des Condé, est le signe de la branche cadette: la branche aînée écartée, l'écusson aux fleurs de lys devait appartenir uniquement au prince. Condé lui-même disait sans mystère « qu'il ne lui restait plus qu'à ôter le roi du trône et à se mettre à sa place. »

Cette agitation, ces violences et ces ambitions avaient un point de mire avoué et commode : les Concini. Ceux-ci avaient échoué dans la tentative de rapprochement qui avait suivi la paix de Loudun. De part et d'autre les haines s'étaient exaspérées. Dans l'entourage de Condé, on parlait couramment de l'assassinat du maréchal d'Ancre. On vivait dans une atmosphère de délations et de menaces réciproques. On s'habituait à l'idée qu'on était à la merci d'un coup de main; on s'apprivoisait avec le péril. Un jour que le maréchal alla visiter seul le prince de Condé, qui recevait l'ambassadeur d'Angleterre, les hommes du prince voulurent faire le coup. Ils attendaient un signal que leur maître n'osa donner. Concini, averti, se tira promptement du piège et sortit en narguant assez crânement ceux qui le menaçaient. Au fond du cœur, pourtant, lui et sa femme étaient troublés. Vers le milieu du mois d'août 1616, « ils dirent à Barbin qu'ils étaient désespérés, qu'ils voyaient bien que tout était perdu pour le roi et pour eux; qu'ils voulaient l'un et l'autre se retirer à Caen, et de là, par mer, s'en aller en Italie; que plût à Dieu! fussent-ils dans une barque au milieu de la mer pour retourner à Florence. » Barbin lui remonta un peu le cœur. Mais peut-être commençait-il à vouloir se dégager du poids énorme dont l'impopularité du favori entravait sa politique. Il conseilla au maréchal et à sa femme de s'absenter pour quelque temps, « afin que les princes ni les peuples ne pussent prendre leur prétexte accoutumé sur eux. » Le départ fut donc décidé, au moins pour la Normandie. Mais, au moment de monter en litière, la maré-

chale, — comédie ou faiblesse, — fut prise d'un évanouissement. Il fallut surseoir au voyage. Le maréchal voulait partir quand même ; sa femme le retint et ne lui permit qu'une courte absence. Ils restèrent en France.

Parmi toutes ces difficultés, les conseillers de la reine n'avaient, pour se soutenir, que leur courage. Mais leur âme ne faiblit pas un instant. Comme le dit Richelieu, qui était au courant de tout, « le conseil était composé de personnes portées avec passion à l'affermissement du pouvoir ». Ils étaient résolus à faire tête jusqu'au bout. Barbin se multipliait, adroit et ferme avec les princes, tenace et attentif auprès de la reine, rude parfois avec les Concini, l'œil tourné du côté de Luynes, sentant que le péril pouvait venir de là. La violence ne lui faisait pas peur. Il se croyait dans une de ces positions désespérées où la sagesse consiste à jouer froidement le tout pour le tout.

Une scène étrange, qui fit une grande impression sur la reine, précipita les événemens. Le vieux Sully vivait, depuis sa disgrâce, dans une demi-retraite où il attendait toujours le signal qui devait le rappeler aux affaires. Quoiqu'on eût toujours pour lui des égards apparens, il affectait une bouderie muette qui, si on lui en eût prêté l'occasion, n'eût demandé qu'à se déverser en plaintes abondantes et amères : en somme, la cour le négligeait et le considérait plutôt comme un adversaire. Or, un beau matin, on le vit arriver aux appartemens de la reine, vêtu, comme d'ordinaire, à la mode surannée du roi Henri. Sa figure sévère était plus sombre que jamais. Il demanda à voir la reine. On lui dit qu'elle avait pris médecine. Il insista, disant que le sujet était trop important pour qu'il pût admettre le moindre retard, qu'il y allait de la vie de Leurs Majestés. On le fit entrer. Barbin et Mangot étaient là. Le jeune roi survint. Le vieillard fit le tableau le plus effrayant de la situation. Il affirma que tout allait périr et que le roi et le royaume étaient menacés. Barbin lui demanda d'indiquer le remède. Sully fut interloqué. Il n'osait pas dire le fond de sa pensée qui était de changer les ministres et de le rappeler lui-même aux affaires. Mais il reprit ses prédictions funestes et, comme il partait, revenant sur ses pas, une jambe avec la moitié du corps dans la chambre, il dit : « Sire, et vous, Madame, je supplie Vos Majestés, de penser à ce que je viens de dire ; j'en décharge ma conscience. Plût à Dieu que vous fussiez au milieu de 1 200 chevaux ; je n'y vois d'autre remède » ; puis il s'en alla.

La reine ne pouvait plus se contenir. Elle allait de l'un à l'autre, prenant tous les seigneurs de la cour à témoin de sa con-

duite, de sa longanimité à l'égard des princes. Est-ce que personne ne l'aiderait à défendre l'autorité du roi? Puis, elle se retournait du côté de Louis XIII, le suppliait encore de la décharger du fardeau du pouvoir. Tout cela était public. Les hostilités étaient déclarées. On se demandait seulement lequel des deux partis oserait faire le premier pas : celui-là était sûr de la victoire. Condé, au lieu d'agir, perdit du temps à braver ses ennemis en paroles. Il eut, avec Barbin, une conversation qui commença par des caresses réciproques et qui finit par une rupture. Le ministre avait pris son parti depuis longtemps. Il entraîna la reine. Elle fit prêter un serment particulier de fidélité par les dix-sept seigneurs. On donna des ordres au maréchal de Thémines. Des préparatifs furent faits presque publiquement. On porta des pertuisanes par caisses, chez Barbin, en guise d'étoffes de soie d'Italie et, le 1er septembre, comme le prince de Condé se rendait chez la reine pour assister au conseil, Thémines, lui mettant la main sur l'épaule, l'arrêta. Le jeune Louis XIII, qui avait assisté au début de l'opération, montra une force de dissimulation qui eût dû ouvrir les yeux à ceux qui, ce jour-là, agissaient en son nom.

Le coup fait, tout ce qui hésitait courut en foule à la cour pour se montrer et donner des espérances de fidélité. Les plus compromis ne songèrent qu'à se mettre en sûreté. Mayenne, Bouillon, Guise, Vendôme et leurs complices s'enfuirent par toutes les portes. Il n'y eut que la princesse de Condé, mère du prisonnier, qui songea à organiser la résistance. Elle comptait sur le peuple de Paris. Elle sortit de sa maison et s'en alla jusqu'au pont Notre-Dame, criant partout *aux armes*. Chacun l'écoutait avec étonnement et pitié. Mais personne ne bougeait. Ce brave cordonnier Picard put seul produire une certaine émotion. Un gros de peuple qui le suivit se porta sur la maison du maréchal d'Ancre, près du Luxembourg, et la mit au pillage ainsi que celle de son secrétaire Corbinelli. La dévastation fut complète et dura deux jours. On trouva, dans la maison du favori, des robes de la reine, dont l'une valait plus de cinquante mille écus.

Ce fut tout. Le prince de Condé trembla tout d'abord pour sa vie. Bientôt rassuré, il prit assez philosophiquement son parti. On le laissa au Louvre pendant quelque temps; puis on le transféra sous bonne escorte à la Bastille. Il put s'y reposer de ses débauches et y cuver tout à loisir ses ambitions. La reine, les favoris, les ministres triomphaient. Il avait suffi de vouloir. Qui pouvait maintenant leur résister? La grande féodalité était frappée à la tête. Les protestans ne bougeaient pas. En province,

les princes échappés essayaient en vain d'organiser la résistance. La plupart d'entre eux finirent par accepter le fait accompli. Le 6 octobre, ils signèrent une déclaration qui fut considérée comme un acte de soumission et qui passait outre à l'emprisonnement du prince.

Au fond, pourtant, les grands se sentaient atteints et cherchaient une occasion de témoigner leur mécontentement. Nevers, qui faisait toujours tout à contretemps, la leur fournit. Il apprit l'arrestation de Condé au moment où il allait en Allemagne pour recruter des adhérens à son grand projet de conquête de la Terre-Sainte. Il n'était pas content de la cour de France, qui le payait de bonnes paroles et qui, au fond, ne cherchait qu'à se débarrasser de lui et de ses encombrantes sollicitations. Saisissant une occasion de faire sentir sa mauvaise humeur, heureux peut-être aussi d'une circonstance qui retardait un voyage voué d'avance à l'insuccès, il écrivit au roi une lettre fort insolente et se mit à lever des troupes dans sa province de Champagne. Il essaya de s'emparer de Reims, dont La Vieuville lui refusa l'entrée. De plus en plus mécontent, il se mit en relation avec son voisin Bouillon, qui s'était renfermé à Sedan, et qui de là attendait que quelque mauvais vent soufflât. La cour comprit que l'incendie allait se rallumer. On envoya à Nevers plusieurs émissaires chargés de bonnes paroles de la reine. Ils le trouvèrent exaspéré. On recourut alors à l'homme de confiance qui avait eu part aux actes vigoureux qui venaient de s'accomplir, Luçon. On savait que, par le Père Joseph, il avait eu des relations assez intimes avec Nevers. On comptait que son sang-froid et son autorité épiscopale auraient facilement raison de la pieuse et faible imagination du rebelle attardé. Richelieu s'y trompa lui-même. Il crut qu'il réussirait, en promettant au bon duc, dont il flattait la manie, le concours du roi pour la croisade. La reine, conseillée par l'évêque, écrivait : « Pour vous faire paraître combien j'affectionne ce qui peut vous apporter du contentement, je veux embrasser plus que jamais le dessein pieux que vous savez, et écrire de nouveau, pour cet effet, au pape et au roi d'Espagne par le chartreux dont vous m'avez parlé plusieurs fois. » Précisément à cette époque, le Père Joseph postulait à Rome pour la cause sainte. Les deux amis, séparés pour l'instant, travaillaient donc momentanément dans le même sens, mais avec des vues bien différentes. Richelieu, muni de ces bonnes paroles, alla trouver Nevers. Il crut l'avoir gagné après quelques heures d'entretien et revint à la cour plein de confiance. Mais quand il eut le dos tourné, Nevers lui échappa de nouveau et l'évêque, sans s'attarder à d'inutiles tentatives, conseilla lui-

même d'employer la force. Il pensait qu'on aurait facilement raison de cette résistance isolée.

Cependant, à la cour, Nevers trouvait un secours inattendu. Le garde des sceaux, Du Vair, était resté, au fond, l'ami des princes. Il supportait mal le reproche que lui faisaient ses amis et surtout les parlementaires d'être, au pouvoir, le prisonnier et l'instrument des favoris et des ministres.

Cette longue barbe crut bien choisir son moment en faisant un éclat sur l'affaire de Nevers. En plein conseil, Du Vair dit à Barbin « qu'il se trompoit s'il pensoit le rendre ministre de ses conseils violens. » Barbin ne répondit rien sur l'heure; mais, le lendemain, le garde des sceaux fut congédié. Il prit, d'ailleurs, la chose en philosophe et en honnête homme. En remettant les sceaux à la reine, il lui adressa un discours du genre stoïque, où il disait, un peu longuement, des choses excellentes et qui furent généralement approuvées. On nomma à sa place Mangot, qui laissait ainsi vacante la place de secrétaire d'État, où il avait d'ailleurs paru insuffisant. C'était le moment de payer les services déjà nombreux rendus par l'évêque de Luçon. On ne pensa à nul autre. Laissons-le s'expliquer lui-même sur cet événement: « Peu de jours auparavant, j'avois été nommé pour aller en Espagne ambassadeur extraordinaire pour terminer plusieurs affaires... Par mon inclination, je désirois plutôt la continuation de cet emploi, qui n'étoit que pour un temps, que celui-ci, la fonction duquel étoit ordinaire. Mais outre qu'il ne m'étoit pas honnêtement permis de délibérer en cette occasion où la volonté d'une puissance supérieure me paroissoit absolue, j'avoue qu'il y a peu de jeunes gens qui puissent refuser l'éclat d'une charge qui promet faveur et emploi tout ensemble. J'acceptai donc ce qui me fut proposé en ce sujet par le maréchal d'Ancre, de la part de la reine, et ce, d'autant plus volontiers que le sieur Barbin, qui étoit mon ami particulier, me sollicitoit et m'y poussoit extraordinairement. »

Ceci se passait à la fin de novembre 1616. Il y avait dix-huit mois que Luçon avait prononcé son discours aux États généraux, huit mois qu'il avait quitté son prieuré de Coussay pour venir s'installer à Paris. En ce court laps de temps il était devenu successivement aumônier de la reine régnante, conseiller d'État, secrétaire des commandemens de la reine mère; il avait été chargé de plusieurs missions importantes, s'était fait attribuer une pension de six mille livres, chiffre considérable pour l'époque; avait été désigné comme ambassadeur en Espagne, et, sans même en avoir rempli les fonctions, devenait secrétaire d'État. Sauf le court intérim de Mangot, il succédait ainsi à ce « grand colosse froid

comme marbre », à ce Villeroy qui, pendant si longtemps, avait été l'homme politique le plus autorisé de la cour de France. Il y avait là de quoi satisfaire et combler ses juvéniles ambitions; mais il y avait aussi de quoi surprendre tous ceux qui ne le connaissaient pas, de quoi inquiéter ses protecteurs et lui-même sur les conséquences d'une si prompte et si audacieuse ascension.

Le souvenir des services rendus par son père avait préparé à l'évêque ses premières entrées à la cour. Son frère, le marquis de Richelieu, son beau-frère Pont-Courlay, étaient, depuis longtemps, admis dans l'intimité de la reine mère. Le marquis, séduisant, brave et généreux, ne se contentait plus de sa charge de mestre de camp du régiment de Piémont; il se croyait appelé, lui aussi, à un autre avenir : « se voyant en état de penser à des choses plus grandes », il vendit son emploi à Fontenay-Mareuil, qui nous donne lui-même ce détail.

Dans les relations de sa famille, Richelieu avait trouvé encore d'autres appuis sûrs, des protecteurs influens, notamment Mme de Guercheville, née Antoinette de Pons, sa parente éloignée, femme de haute vertu, dont l'amitié fournissait pour lui caution de bonne race et de bonnes mœurs. Il avait su se créer, de lui-même, des amis et des admirateurs; on se rappelait ses succès dans la chaire, son discours à l'assemblée des Etats en 1615, ses vastes études, la bonne administration de son diocèse, ses premiers livres d'édification et de piété. Tout le haut clergé lui était favorable. Du Perron, Sourdis, Chasteignier de la Rocheposay, Gabriel de l'Aubespine, Charles de Bourgueil, Zamet évêque de Langres, chantaient ses louanges. Le Père Joseph restait, au fond, son ami et savait glisser, à l'oreille des grands, le mot qui tournait leur attention vers ce jeune homme si sage et si bien doué; ses amis l'aidaient, mais l'amitié ne l'embarrassait guère; il savait, au moment opportun, la déposer comme un fardeau gênant.

Une correspondance active, engagée de bonne heure avec les principaux ministres, donnait la mesure de son zèle un peu inquiet et de sa capacité. Il ne manquait aucune occasion d'étendre ses relations, d'entr'ouvrir les portes, de se montrer à une heure propice, de rendre un petit service habilement placé, et il cultivait, avec des termes empressés, très polis, jusqu'aux relations les plus banales. Les voies détournées ne le rebutaient pas non plus. Le petit-fils de l'avocat Laporte avait trouvé, dans l'héritage, des accointances bourgeoises qu'il ne reniait pas, pourvu qu'elles lui servissent. Mme de Bourges achetait

sa vaisselle et montait sa maison. Les Bouthillier, parmi tant d'autres services inappréciables, lui avaient fait connaître Barbin, robin comme eux, leur confrère de Melun, devenu, par la faveur des Concini, un si grand personnage dans l'État. Ce fut Barbin qui, à son tour, le recommanda à la maréchale d'Ancre.

Sur l'origine de ces relations et sur leur nature, les derniers voiles ne sont pas levés. Il est probable qu'on ne les déchirera jamais tous. Un pamphlet contemporain, parlant de la conduite de Léonora, dit qu'elle avait publiquement pour amans « un prêtre onctueux » et deux autres qu'il désigne moins clairement. De Morgues, ennemi juré de Richelieu, mais qui écrivait, en quelque sorte, sous les yeux de la reine mère, dit en 1631 : « Il a en sa jeunesse aimé les voluptés qui lui ont fait faire des choses non seulement indignes de sa profession, mais tout à fait ridicules. On ne les publie point en cet écrit qui ne doit coter que les imperfections et les fautes préjudiciables à l'État. » Nous avons une lettre de l'évêque de Luçon à Léonora dont il est bien permis de remarquer le ton quand on pense qu'elle est adressée à une femme peu séduisante et cela au moment où l'évêque venait de perdre sa mère : « C'est savoir obliger vos serviteurs de les traiter selon leur appétit, comme vous m'avez fait cette fois ; car, désirant sur toutes choses l'honneur de votre souvenir, vous m'en avez gratifié... c'est une faveur d'autant plus grande qu'elle m'est départie *par une belle dame*, au milieu de mes infortunes lesquelles finiront quand il plaira à Dieu. » Pour ce genre de complimens, le moment est, tout au moins, bien mal choisi. Dans la *Relation de la mort du maréchal d'Ancre*, attribuée à Dupuy et dont la valeur historique est indéniable, un passage précise encore le genre d'action, en quelque sorte physique, que l'évêque exerçait sur la nerveuse Italienne : « Léonora disoit qu'elle ne vouloit pas qu'on la regardât, disant qu'on lui faisoit peur quand on la regardoit et qu'on la pouvoit ensorceler en la regardant... Sur la fin de sa faveur, elle avoit même banni de sa chambre, pour ce sujet, MM. de Luçon et Feydeau. » L'histoire ne peut aller plus loin. Elle doit constater toutefois que le regard perçant de l'évêque remuait cette femme jusqu'à l'importunité.

Par la femme, Luçon touchait au mari. Sa correspondance avec l'Italien, pendant toute cette période de sa vie, donne l'idée de ce que l'ambition peut faire faire aux hommes fortement doués quand ils mettent leur énergie dans leur avilissement. Ce favori que Richelieu devait juger bientôt si sévèrement reçoit de lui les lettres les plus plates. Ce ne sont que protestations, flatteries, sermens d'éternelle gratitude : « Cette lettre est un titre

authentique de la reconnaissance que je vous dois et de mon affection inviolable à votre service ... Je ne prétends pas pouvoir jamais me décharger de la moindre des obligations que vous avez acquises sur moi, mais bien de vous faire paroître par la suite de toutes mes actions que j'aurai perpétuellement devant les yeux les diverses faveurs que j'ai reçues de vous et de Mme la maréchale... » L'Italien se payait-il de cette monnaie? Il était assez fin pour en savoir le prix. Cependant, conseillé par Barbin, poussé par sa femme, sachant qu'il avait besoin de créatures dont la fortune dépendît uniquement de lui, il se vantait de son choix. Richelieu dit lui-même : « Je lui gagnai le cœur et il fit quelque estime de moi dès la première fois qu'il m'aboucha. Il dit à quelques-uns de ses familiers qu'il avoit un jeune homme en main capable de faire la leçon à *tutti barboni.* »

L'amitié des Concini mit l'évêque en relations constantes avec Marie de Médicis. De bonne heure, la correspondance qu'il adresse à la reine témoigne d'une sorte d'aisance et de familiarité. Dans les conciliabules des deux femmes, la présence du secrétaire des commandemens paraissait toute naturelle. Il est facile de s'imaginer la nature des entretiens entre ces trois robes : la reine, lourde, massive, boudeuse et peu caressante, cherchant toujours une distraction, un conseil, une impulsion extérieure capable de la tirer de son indolence; la maréchale, fine, inquiète, mobile, toujours partagée entre ses convoitises insatiables et les terreurs de sa folle imagination; l'évêque, insinuant, adroit, égoïste, menant déjà les deux femmes au gré de sa froide volonté et les tenant sous le feu de son pénétrant regard.

En sortant de ces conciliabules, il pouvait se croire arrivé à ses fins. Il ne manquait guère à son autorité que ce fini, cet achevé qui accompagne l'expérience et qui récompense les grands services. Il y manquait autre chose, à quoi il est vraiment extraordinaire que cet homme si éveillé et si prudent n'ait pas songé : je veux dire l'adhésion du roi lui-même, de Louis XIII. Cette ambition hâtive, absorbée par le présent, ne sut pas deviner l'avenir, un avenir si proche! Luçon ne paraît pas s'être préoccupé de savoir si ce prince de seize ans que tout le monde négligeait ne se réveillerait pas bientôt pour parler en maître. La compagnie et la faveur des femmes lui avait paru d'accès plus facile et de commerce plus agréable. Il s'en tint là. Son sourire, qui ne négligeait personne, négligea celui qui commandait à tous. Aussi, Louis XIII ne l'aimait pas. Ce prêtre à la fois anguleux et souple, ce scrutateur de conscience, cet homme froid, déplaisait à sa nature timide et violente. Richelieu allait bientôt se repentir de sa faute : son

impatience du pouvoir devait payer, par huit années d'attente, l'erreur commise par elle en débutant.

En somme, sauf par le parti des vieux ministres, la nouvelle de l'avènement de Luçon fut, en général, bien accueillie. Ses adversaires eux-mêmes écrivent : « Plusieurs personnes le connaissaient d'un esprit subtil, qu'on ne peut aisément surprendre, parce qu'il est toujours en garde, qu'il dort peu, travaille beaucoup, pense à tout, est adroit, parle bien et est assez instruit des affaires étrangères. » Le *Mercure français*, enclin, il est vrai, à l'apologie, dit aussi : « Celuy qui a été fait secrétaire d'État est un prélat si plein de gloire pour l'innocence de sa vie, pour l'éminence de son savoir et pour l'excellence de son esprit, que tous ceux qui savent quel est son mérite avoueront aisément que Dieu l'a destiné pour rendre de grands et signalés services à Leurs Majestés au milieu des tempêtes de leur État. » Des contemporains moins suspects, les diplomates portent aussi des appréciations qui font plus d'honneur à leur jugement qu'à leur perspicacité. Voici d'abord l'avis des ambassadeurs vénitiens : « La charge de secrétaire d'État qu'avait Mangot fut offerte à Barbin ; mais celui-ci n'a pas voulu quitter le ministère des finances, où il y a plus de profit et moins de fatigue. La secrétairerie a donc été confiée à l'évêque de Luçon, désigné antérieurement pour aller en Espagne. A notre avis, ce ministre ne peut être considéré comme favorable aux intérêts de Vos Seigneuries. Il nous revient en effet qu'il est du parti espagnol ; d'ailleurs, il est grand aumônier de la reine régnante. Il fréquente habituellement à l'ambassade d'Espagne ; on dit même que l'Espagne lui paie pension. » Le 2 décembre, le nonce du pape, Bentivoglio, qui, il est vrai, n'avait pas encore pris possession de son poste, écrivait de Lyon à la cour pontificale : « A la place de Mangot on a mis l'évêque de Luçon, prélat qui, quoique jeune, est, comme le sait Votre Sainteté, un des plus éminens de la France par ses connaissances, son éloquence, sa vertu et son zèle pour la religion. Nous pouvons espérer que ce changement nous sera favorable ; car le garde des sceaux, quoiqu'il fût très instruit et très intègre, n'était pas très attaché aux choses de la religion ; et, comme secrétaire d'État, on ne pouvait rien désirer de mieux que l'évêque de Luçon. » Il n'est pas jusqu'au duc de Monteleone, ambassadeur de Philippe III, qui ne fasse à son tour l'éloge de l'évêque : « C'est mon ami intime, écrivait-il : il n'en existe pas deux, je crois, en France aussi zélés pour le service de Dieu, de notre couronne et du bien public. Et quand il n'aurait pas toutes ces qualités, son zèle pour le service de la reine infante nous permet de tout attendre de lui. D'ailleurs, j'ai les preuves les plus formelles de son dévoue-

ment à notre cause. » Le nouveau secrétaire d'État allait avoir beaucoup de peine à se donner pour détruire la trop bonne opinion qu'on avait de lui dans certaines ambassades étrangères.

Richelieu fut désigné pour le poste de secrétaire d'État le 25 novembre. Sa mère était morte, à Richelieu, le 14 novembre, âgée seulement de soixante ans. Aussitôt que le marquis de Richelieu apprit la triste nouvelle, il écrivit de Paris à sa sœur Nicole, qui avait assisté aux derniers momens de Mme de Richelieu, pour faire retarder les obsèques : « Je vous prie, écrivait-il, de mettre le corps de ma pauvre mère dans la chapelle, le plus honorablement que faire se pourra, jusqu'à ce que M. de Luçon puisse venir, afin que nous le puissions porter en terre tous ensemble... M. de Luçon ne pouvant s'en aller que dans quinze jours, je partirai dans huit, afin de donner quelque ordre à nos malheureuses affaires. » Luçon écrivait de son côté à Alphonse de Richelieu une lettre pleine d'une émotion profonde et sincère : « J'ai bien du regret qu'il faille que vous appreniez par cette lettre la perte commune que nous avons faite de notre pauvre mère... En sa mort, Dieu lui a départi autant de grâces, de consolation et de douceurs qu'elle avait reçu, en sa vie, de traverses, d'afflictions et d'amertumes... Pour moi, je prie Dieu qu'à l'avenir ses bons exemples et les vôtres me puissent si utilement toucher que j'en amende ma vie. Bien vous dirai-je que sa mort, jointe aux circonstances d'icelle, m'ont cruellement touché... »

Le corps de la mère attendit près de trois semaines, dans la chapelle de Richelieu, la venue de l'évêque. Mais la carrière de celui-ci se précipitait. Dès le 29 novembre, il avait pris en main la conduite des affaires du dehors. « Outré de douleur », ce sont ses propres expressions, il dut renoncer à son voyage. Dans le tumulte des affaires, sa pensée, du moins, put-elle s'isoler et se reporter vers ce passé déjà si lointain, vers cette province, vers ce château où s'était écoulée son enfance, vers cette modeste église de village, où reposaient les corps des Du Plessis et où sa mère fut déposée, à son tour, le 8 décembre, par les soins du curé de la paroisse de Braye?

G. Hanotaux.

CONDITION

DE LA

FEMME AUX ÉTATS-UNIS

NOTES DE VOYAGE

I

PREMIÈRES IMPRESSIONS. — A CHICAGO LES CLUBS DE FEMMES.

On a beaucoup écrit sur la femme aux États-Unis. M. de Varigny, dans une série d'études, a montré ici même la source de son influence (1); il est remonté pour cela jusqu'au temps où les héroïques exilées arrivées sur le *Mayflower* aidèrent leurs pères et leurs maris à bâtir la cabane primitive qui allait servir à la fois d'école et de temple. Égales de l'homme, dès le début, elles lui sont devenues supérieures, semble-t-on dire, par la culture intellectuelle et l'affinement. Tandis que le chef de la famille se donne tout entier aux affaires, elles personnifient auprès de lui, — ou loin de lui, car le ménage est souvent séparé, — l'élégance, le plaisir, le luxe. Nous connaissons ces Américaines-là pour les rencontrer à Paris, et ce sont elles qu'un premier coup d'œil nous fait remarquer à New York. Peut-être toutes les femmes à la mode, dont la vie oisive se dépense entre les grandes capitales, les villes d'eaux, les stations d'hiver et les plages amusantes, sont-elles taillées à peu près sur le même modèle. Sans réelle originalité, chacune d'elles représente cette société cosmopolite qui n'a point de patrie. Leur type essentiellement artificiel a été exploité outre mesure dans le roman et au théâtre; nous n'aurons pas à y revenir. Mais à côté des millionnaires et des beautés professionnelles, il y a en Amérique, comme ailleurs, une classe beaucoup plus nombreuse, dont on a moins parlé, celle qui équivaut à notre bourgeoisie haute et moyenne. Si l'on me fait observer que les

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 15 mai et 1er septembre 1889.

classes n'existent pas dans la grande République, je répondrai que c'est là une erreur. Outre les distinctions brutales établies par le plus ou moins de dollars, on y découvre vite une infinité de nuances que créent l'origine, le milieu et l'éducation. Pour bien connaître l'Américaine, il ne faut pas s'en tenir à regarder telle ou telle étoile errante : il faut fréquenter la meilleure société de Boston, de New York, de Philadelphie ; il faut parcourir les États du Sud tant éprouvés par la guerre ; il faut pousser jusqu'aux fermes lointaines de l'Ouest ; il faut enfin chercher la femme aux coins si écartés les uns des autres de ce continent formé, — sans compter les territoires, — de quarante-quatre États dont nul n'est aussi petit que la Suisse, dont quelques-uns sont plus vastes que la France. Porter sur elle un jugement absolu sans cette enquête préalable est presque aussi absurde que d'apprécier à la légère l'Européenne. Les Américains du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, n'ont en commun que certains traits qu'ils doivent à l'éducation publique et à l'habitude de la liberté. J'ai pensé que le meilleur moyen de souligner les différences serait de noter fidèlement mes observations faites au jour le jour durant un voyage de plusieurs mois, — observations de femme sur tout ce qui touche la condition des femmes.

Le moment est favorable puisque la grave question de l'extension du droit de suffrage à un sexe qui déjà possède tant de privilèges se discute plus que jamais devant la législature de l'Union. Depuis longtemps, on le sait, les femmes sont autorisées à voter dans le Wyoming ; depuis 1889, elles ont obtenu dans le Kansas le droit de suffrage municipal ; il en est de même, je crois, au Colorado ; dans la moitié des autres États, elles donnent leurs voix pour tout ce qui concerne les écoles, l'instruction publique. Maintenant il dépend de leur volonté d'avancer bien au delà. Imprudemment dirigée, la question des femmes pourrait devenir embarrassante au même degré que celle de l'immigration ou celle de la couleur, et si sage que l'on soit, on ne s'arrête guère en chemin ! Étudions-la donc au beau moment. Du reste les notes qui suivent, quoique prises à bâtons rompus, auront peut-être le mérite de jeter quelques lueurs sur la destinée future de notre vieux monde. Le nouveau lui a jadis emprunté beaucoup de bonnes choses ; il lui en rend beaucoup d'autres où le bien et le mal sont étrangement mêlés.

I. — TYPES ET APPARENCES

Sur le bateau qui me porte du Havre à New York, la société américaine se trouve représentée en abrégé, prêtant d'ailleurs à

un grand nombre d'étonnemens ou de méprises pour qui n'est point encore initié.

Groupe dédaigneux et fort élégant d'Américains anglomanes, de ces Américains dont leurs compatriotes disent qu'ils retroussent leurs pantalons sur le Broadway les jours de beau temps parce qu'il pleut à Londres. Copie servile des modes, de la démarche, des manières anglaises, tentatives plus ou moins heureuses de morgue et de hauteur isolement systématique qui sied aux représentans d'une aristocratie. Les femmes se promènent sur le pont en costumes de drap savamment coupés par le plus fameux tailleur de Londres, les mains dans les poches avec les façons cavalières d'une *lady* qui va visiter ses écuries avant de monter à cheval. Les jeunes gens ont tous la face scrupuleusement rasée ainsi qu'il sied à des *dudes* (1) de New York : ils condamnent leur physionomie à l'impassibilité, affectent l'argot de sport et un rire froid, saccadé, avec la prononciation des Anglais du bel air qui suppriment telle lettre en parlant, comme la même coterie chez nous supprime sans pitié les liaisons. Je crois deviner que ces Américains-là n'ont jamais rien fait que dépenser sur le continent la fortune laborieusement acquise par leurs pères dans un commerce quelconque : mais on éclaire mon ignorance. Je suis ici devant le sang bleu le plus pur, devant des familles dites *Knickerbocker*. Cette grosse dame, par exemple, qui ne sort guère de sa cabine d'apparat, figure à New York parmi les Quatre Cents. C'est tout dire.

J'ai maintenant la mesure des divisions sociales qui existent au pays de l'égalité. Pour tenir tête à l'insolence de l'argent gagné d'un jour à l'autre, il faut bien afficher des aïeux antérieurs à l'Indépendance ou qui se soient au moins distingués durant la Révolution. Quiconque est favorisé d'un nom suédois ou hollandais implanté dans le pays avant la domination anglaise a l'orgueil d'un Rohan ou d'un Montmorency, et même sans posséder de si grands avantages on s'empresse, dès qu'on le peut, sous un prétexte quelconque, *to draw the line*, de tirer la ligne aussi nettement que possible entre soi et le commun des mortels. De là un mot très drôle, comme il en pleut au pays de l'humour : « Puisqu'il faut absolument tirer la ligne quelque part, beaucoup de gens la tirent à leur propre père. » Jamais, avant d'aller en Amérique, je n'avais compris combien il peut être humiliant de s'appeler Smith ou Jones.

Nos grands personnages du bateau font bande à part; ils semblent déterminés à ne reconnaître personne. Tout au plus

(1) Variété du dandy.

de temps en temps, les hommes, moins absolus que l'autre sexe quand il s'agit de préjugés, descendent-ils de leur piédestal pour causer avec quelque jolie femme. Parmi celles-ci, une jeune fille : elle ne peut sourire sans que de provocantes fossettes se creusent dans ses joues; aussi sourit-elle toujours; elle est mise à peindre, dans le style qui convient pour un voyage de long cours; elle semble avoir un succès universel. Je ne découvre qu'au moment d'aborder que c'est une simple demoiselle de magasin. Au Sud, plus d'une fille de bonne famille ruinée par la guerre de Sécession a dû prendre le parti de travailler pour vivre. Cette brune piquante est Louisianaise, elle touche de gros appointemens dans un des principaux magasins de la Nouvelle-Orléans. Pendant un congé elle vient de visiter la Hongrie, le pays d'origine de ses ancêtres, et toute l'Allemagne, ensuite la France. Elle a lu beaucoup de romans français : les demoiselles de magasin du Sud se piquent de littérature; il y en a, dit-on, qui écrivent elles-mêmes dans les revues locales. Miss*** professe un véritable culte pour George Sand, malgré l'air réservé que prennent à ce nom plusieurs passagères. — Seulement, dit-elle, en s'exaltant sur *Consuelo*, ses héroïnes sont trop parfaites, c'est à décourager de la vertu. — Et les fossettes d'apparaître au coin des lèvres fraîches. Voilà de grands revers bien gaîment supportés.

Rien n'est plus charmant que la promenade des jeunes filles sur le pont, bras dessus, bras dessous, escortées par quelques admirateurs de différens âges qu'elle n'ont jamais l'air de trop décourager. Point de poudre de riz qui craigne l'air salin, des cheveux abondans que le vent peut dénouer sans péril sous le béret ou la casquette qui sont presque d'uniforme. Les vieilles dames en portent aussi plantés sur de maigres chignons, cela leur va moins bien.

Bornons-nous à regarder les jeunes filles : elles sont pour la plupart minces, élancées, presque toutes grandes, une haute taille étant à la mode dans les cercles de New York, dont l'opinion s'impose, et les femmes trouvant toujours moyen, on le sait, de s'accommoder à la mode coûte que coûte. Chez plusieurs se manifestent les signes de ce qu'elles appellent *nervous prostration;* la robuste santé britannique leur manque, elles n'ont pas non plus généralement la régularité de traits des belles Anglaises; et quoique certaines dames de la Nouvelle-Angleterre m'aient fait songer à des statues grecques retouchées par une main d'esthète, il faut avouer que, dans l'Ouest, le mélange des races produit souvent des types composites d'une distinction médiocre. La taille est rarement parfaite, si pimpante que soit la tournure; il y a trop de fragilité, trop de maigreur. Dans une réunion de femmes décol-

letées, la Française aurait certainement l'avantage; aussi découvre-t-elle plus franchement ses épaules; mais, pour vives et gracieuses, les Américaines le sont autant que femmes au monde. Celles du bateau causent librement en général avec tous les hommes, exception faite d'un gentleman nègre de Haïti qui promène dans une solitude assez mélancolique son bonnet grec brodé d'argent. Rien d'effronté du reste ni de choquant dans leur coquetterie. Si, au lieu d'être des jeunes filles, elles étaient autant de jeunes femmes, nous les trouverions correctes; question de point de vue. Par leur mouvement perpétuel, leur légèreté, elles me font penser aux mouettes qui ne cessent de s'élever dans le ciel gris ou bleu, pour retomber par intervalles sur l'écume des vagues et reprendre presque aussitôt un vol plein de caprice. De même ces demoiselles s'abattent de temps en temps sur leurs fauteuils disposés pour la causerie à l'abri du vent. Les préposés au service du pont apportent leur goûter qu'elles mangent de bon appétit en guettant le passage d'un navire ou le coucher du soleil.

Deux ou trois fois le manque de discernement en matière de cuisine me frappe chez elles. J'entends demander des sardines et de la limonade; des mélanges qui nous sembleraient incongrus sont en faveur. Mais d'ordinaire on semble apprécier l'excellente table des transatlantiques, et je crois voir que les sociétés de tempérance, qui affirment si haut leurs principes dès qu'elles ont touché le sol natal, font ici des concessions aux vins blancs et rouges généreusement versés.

— Les Yankees sont hypocrites autant que les Anglais pour le moins, me dit un de mes compatriotes rencontré par hasard : quand ils ne boivent pas de vin aux repas sous de vertueux prétextes, ils se grisent de whisky sur le comptoir du *bar*. Au fond leur grossièreté passe tout, vous verrez; ils crachent sans cesse autour d'eux, et combien ignorent l'usage le plus élémentaire du mouchoir! Pour ce qui est du fameux flirt, il va souvent, soyez-en sûr, à la dernière extrémité. Dans les hôtels, les restaurans, partout une porte spéciale indique l'entrée des dames... Bast! malgré cette précaution ridicule, on se rejoint de l'autre côté, et le diable n'y perd rien...

Je me permets de faire observer à ce monsieur bien informé que le but de l'entrée des dames, assez commode en elle-même, n'est peut-être pas d'établir une séparation absolue entre celles-ci et l'autre sexe. Pour le reste, je ne peux m'empêcher de croire qu'il doit ressembler un peu au voyageur écrivant sur son carnet de notes : « A Tours, toutes les femmes sont rousses », parce qu'une rousse venait de traverser la rue. Nous avons, nous autres Fran-

çais, la rage de conclure et de généraliser. Si je prenais à la lettre tout ce que me dit celui-ci, je serais persuadée qu'il n'y a pas en Amérique d'établissemens plus intéressans que des *bar rooms* pavés de dollars; que les Américains parlent du nez sans exception; et que leurs filles sont prêtes à tout pour se faire épouser.

Quant au fameux nasillement, le *twang*, on s'assure très vite qu'il n'existe guère, au moins d'une façon désagréable, parmi les gens bien élevés. Et des expériences quotidiennes nous montrent, dès le bateau, que le flirt tant incriminé peut être assez naïf au fond. Après m'être scandalisée des œillades, des sourires derrière l'éventail, des mines de toutes sortes dirigées comme un feu bien nourri pendant près de deux heures par une de nos jeunes passagères contre un monsieur visiblement éperdu, n'ai-je pas découvert que ce criminel entretien était en fin de compte un petit jeu? Au lieu de parler de leurs propres affaires, ils se proposaient l'un à l'autre des devinettes! Le sphinx mettait beaucoup de malice à tourmenter sa victime, mais tout le monde aurait pu écouter sans inconvénient, malgré le témoignage des yeux. Et même quand les apparences sont franchement révoltantes, il faut se méfier d'une cause fréquente d'erreur : la plus vulgaire des Américaines est aussi bien mise que la plus distinguée; j'ai vu à New York une marchande de journaux qui, hors de son commerce, avait l'air d'une dame et qui était, paraît-il, à la lettre, une honnête créature, malgré la coquetterie endiablée qui de sa part laissait tout supposer. Mais l'honnêteté comme la coquetterie d'une marchande de journaux peut être en effet médiocrement délicate. Les scènes de flirt auxquelles on assiste dans les hôtels, les restaurans, en chemin de fer ou sur les bateaux, ont souvent pour héroïnes, des demoiselles de semblable catégorie, sans qu'on le soupçonne, l'indépendance des jeunes filles du monde, leurs allures libres et intrépides prêtant à force bévues pour un observateur peu clairvoyant. — Exemple à bord : Miss X... voyage seule; un jour, elle va demander au gardien de la bibliothèque des livres français; elle en choisit deux : *Fromont jeune et Risler aîné*, — *Mademoiselle de Maupin;* puis se tournant vers un jeune homme qui passe, prend son avis sur l'emplette qu'elle vient de faire. Et là j'admire le respect témoigné en toute occasion par l'Américain à la femme même inconnue. Le jeune homme interrogé rougit jusqu'aux oreilles en lisant le titre du chef-d'œuvre de Théophile Gautier, mais se borne à dire : « Celui-ci, le Daudet, est un bon livre; quant à l'autre... — *Wicked?*... tant mieux! » interrompt l'espiègle en éclatant de rire. — Et elle s'enfuit, emportant son butin qu'elle brandit d'un air de défi.

Est-ce perversité? est-ce innocence? l'innocence de *Daisy Miller*, peinte par Henry James si merveilleusement que ses compatriotes ne le lui ont jamais pardonné? Qui sait?...

Le demi-monde proprement dit n'existe pas en Amérique; néanmoins, il doit y avoir entre les femmes qui se respectent et certaine écume sociale dont on ne parle jamais une troisième catégorie, la catégorie nombreuse des coquettes plus ou moins faciles, plus ou moins galantes. Ce sont celles-ci que beaucoup d'étrangers en voyage recherchent, et pour cause. De là des appréciations générales sur le flirt américain qui n'ont d'égales, quant à l'absurdité, que les légendes qui circulent en Amérique sur l'adultère français, presque inséparable du mariage, tel que le décrivent nos romanciers. La vérité, c'est que les femmes, quand elles sont ce qu'on appelle bénignement légères, le deviennent en Amérique avant le mariage et en Europe après; mais il y a des deux côtés de l'Atlantique beaucoup plus de filles irréprochables et de femmes parfaitement honnêtes qu'on ne le croit d'une rive à l'autre. L'observation n'en est pas neuve, mais elle est toujours bonne à faire.

II. — LA FOIRE UNIVERSELLE. — LE PALAIS DES FEMMES

A la foire universelle j'étais l'une des dernières venues; je ne puis donc rendre que l'impression étourdissante, le souvenir de rêve que m'ont laissé deux ou trois visites rapides. Nos expositions ne m'avaient préparée à rien de pareil. Je ne doute pas qu'elles ne fussent plus complètes, plus parfaites dans le détail, mais elles n'atteignaient pas à cet effet d'ensemble qui dans ma mémoire tient du mirage, mirage aussitôt évanoui après le premier éblouissement, comme doit s'évanouir toute apparition vraiment magique. J'eus à peine le temps d'apercevoir la princesse dans ses atours couleur de soleil qui, l'instant d'après, n'étaient plus que guenilles. Jamais métamorphose ne s'opéra aussi vite, sauf dans *Cendrillon*. Le glas de la foire sonna le 31 octobre; dès le lendemain il ne restait rien que le tumulte réglé d'un déménagement colossal. Au souffle de la première bise d'automne la solitude a élu domicile dans cette magnifique cour d'honneur où, l'espace d'un été, s'étaient donné rendez-vous, au milieu des fêtes et des spectacles, les délégués de toute la terre. Acteurs ou comparses s'empressaient alors de saluer en plein triomphe ce qu'il y a de plus séduisant au monde, la jeunesse, n'eût-elle que le fugitif éclat que nous appelons beauté du diable. C'était un peu là sans doute le genre de beauté des palais innombrables qui, après nous avoir procuré l'illusion du marbre, sont

tombés en poussière quand ils n'ont pas été détruits par l'incendie; mais qu'importe, si pendant leur courte durée ils ont rivalisé avec Venise reflétée par le miroir des lagunes où couraient des gondoles légères? Je ne tiens pas à savoir au juste ce qu'ils renfermaient, il me déplaît de penser qu'ils eurent un but utile, un but quelconque; je sais seulement que l'Adriatique n'est pas plus belle que le lac Michigan et qu'une inspiration de génie a évoqué un jour, sur cette nappe bleue sans limites, la blancheur d'une ville fantôme, prompte à s'évaporer dans le bleu du ciel.

Après la poésie de cette apparition éphémère de la Grèce, de l'Italie et du siècle de Louis XIV dans l'Ouest américain, rien n'était plus intéressant que l'attitude prise devant elle par les curieux innombrables, venus de tous les coins du Nouveau-Monde. Leur admiration se traduisait par le recueillement. On apprenait à connaître là, en l'observant dans ses échantillons les plus divers, un peuple étrangement maître de lui et de ses émotions. Le décorum, avec lequel au besoin il lynche sans colère les criminels que la justice n'atteint pas, est suffisamment expliqué par son attitude grave quand il s'amuse. Les Européens, plus expansifs et plus turbulens, lui trouvent une physionomie morne et le croiraient volontiers stupide. Mais ce troupeau presque muet jouit parfaitement des choses à sa manière. Un fermier du Far West s'est fait à ma connaissance l'interprète éloquent du grand nombre en exprimant dans un langage quasi biblique son enthousiasme profond et contenu. Ce qu'il sut dire, les autres l'ont senti; ils doivent le sentir plus que jamais par le souvenir intense, maintenant qu'ils ont regagné leurs États respectifs. Des visions semblables pour eux à celles de l'Apocalypse, les splendeurs paradisiaques d'une nouvelle Jérusalem éclairée par des feux électriques changeans et baignée de fontaines lumineuses les suivent sans doute dans ces rudes travaux de défrichement que peint si bien le poète par excellence de la Prairie, Hamlin Garland :

Ils labourent, ils sèment, ils engraissent le sol de leur propre vie, comme l'ont fait avant eux l'Indien et le buffle.

Ayant rendu justice à l'effet général de la *White City,* je crois avoir le droit d'ajouter qu'elle renfermait plus d'un édifice de mauvais goût et que le palais des femmes notamment ne m'a point frappée comme un chef-d'œuvre. Cette villa de la Renaissance italienne, couronnée d'anges aux ailes éployées, a été louée jusqu'à l'hyperbole pour ses qualités féminines « de réserve, de délicatesse et de distinction », qualités toutes morales qui ne suffisent pas peut-être quand il s'agit de faire jaillir de la pierre une idée grande ou petite. En réalité miss Sophia Hayden, de

Boston, diplômée à l'école de technologie du Massachusetts et sortie victorieuse d'un concours national proposé aux ambitions de son sexe, n'a pas réussi à nous prouver que l'architecture comptât parmi les arts où dès à présent brille la femme. Les groupes décoratifs de sa collaboratrice, une jeune Californienne, miss Rideout, n'étaient pas non plus de premier ordre; j'en dirai autant des peintures du hall d'honneur. Certes les femmes conçoivent aussi bien et mieux que personne la décoration, l'ornement, mais à la condition de se tenir hors des cercles trop ambitieux de la statuaire et de la fresque. Mesdames Mac Monnies, Lucia Fairchild, Sherwood, Emmet, Brewster Sewell ne manquent pourtant pas de talent; et Mary Cassatt, bien connue à Paris, où quelques-unes de ses eaux-fortes figurent au musée du Luxembourg, en a même beaucoup. Toutes cependant ont eu tort de s'aventurer dans le domaine de Puvis de Chavannes. Je me borne à indiquer la façon très caractéristique dont miss Cassatt a compris ce sujet : *la Femme moderne*, opposée à *la Femme primitive*, à ses humbles travaux, à son agenouillement devant l'homme, à sa mission de mère et de bête de somme, le tout retracé par Mrs Mac Monnies sur un espace de soixante pieds. La partie centrale du tympan représente des filles d'Ève en toilettes à la mode du jour, occupées à cueillir par centaines, dans un verger, les fruits de science dont leur aïeule plus modeste ne déroba qu'un seul. A gauche, une figure volante de la Gloire est poursuivie par des femmes les cheveux au vent, les bras tendus, ayant sur leurs talons une bande de canards. A droite une jeune dame relève sa jupe d'un geste hardi pour esquisser la danse de Loïe Fuller, tandis que deux de ses compagnes la regardent, assises sur le gazon, l'une d'elles jouant d'un instrument à cordes. Inutile d'ajouter que miss Cassatt est dans le mouvement; Degas, Whistler et Monet sont, paraît-il, ses dieux; mais, après tout, elle est elle-même, et cet éloge d'être bien soi ne peut être adressé qu'à un petit nombre de peintres américains, hommes ou femmes. Souvent très forts au point de vue technique, ils sont incapables jusqu'ici, pour la plupart, de se dégager complètement des influences de leurs maîtres allemands ou français.

Beaucoup d'aspirantes au grand art feraient mieux d'exceller dans les fleurs comme miss Greene, de Boston, de se distinguer dans le portrait ou l'aquarelle comme Mrs Sarah Sears de la même ville. — Il faut louer une autre Bostonienne, Mrs S. W. Whitman qui ne dédaigne pas d'appliquer ses dons d'artiste si remarquables à décorer pour les éditeurs d'exquises couvertures de livres ou à composer de belles verrières, sans préjudice de travaux plus sérieux. Elle a tiré bon parti des recherches faites par le

premier des peintres américains, John La Farge, à qui son pays et le monde doivent depuis une quinzaine d'années le renouvellement de l'art du vitrail.

Il a trouvé en effet l'emploi logique du plomb, qui n'était dans les anciens vitraux qu'une nécessité assez laide, et en a fait un élément de beauté décorative, l'utilisant pour le dessin des figures de façon à imiter la touche irrégulière du pinceau, tandis que des effets surprenans étaient obtenus au moyen de verres de couleurs différentes plaqués les uns sur les autres de façon à augmenter la profondeur et la richesse des tons ou à modifier la transparence. Ensuite M. La Farge imagina d'employer, pour le même usage, des morceaux jugés défectueux, de ce verre opalin qui se fabrique en Amérique, imitant la porcelaine. Dans cette mosaïque translucide, retenue par du plomb au lieu de ciment, les têtes, et les mains continuent seules à être peintes, puisque pour la chair l'expression est nécessaire. Nous avons pu juger des vitraux de John La Farge à nos expositions universelles où le mérite de leur auteur a été hautement reconnu.

Le succès conquis par cette branche d'art industriel a excité une grande émulation ; de là tous les projets de verrières, tous les cartons qui se voyaient à Chicago. Les illustrations de livres et de magazines par les femmes m'ont paru intéressantes : à citer miss Mary Hallock Foote qui, maniant le crayon aussi habilement que la plume, embellit ses propres récits de dessins très appréciés. Dans la décoration sur porcelaine les Américaines sont décidément inférieures aux Françaises, quoique le club de la poterie à Cincinnati ait envoyé des spécimens qui promettent. En résumé les écoles professionnelles d'art appliqué à l'industrie sont encore loin en Amérique d'égaler les nôtres, malgré leurs progrès soutenus. Celle des travaux à l'aiguille ne remonte guère qu'à dix-sept ans ; elle prospère, encouragée par d'actifs patronages ; mais il manque aux ouvrières ce que nous avons en France, la stimulante compétition avec des femmes du meilleur monde qui ne dédaignent pas de s'appliquer à certains ouvrages manuels et d'en faire de l'art. Il fallait voir le petit salon réservé aux dames françaises pour se rendre compte de cette différence. Le mépris de l'aiguille existe chez un grand nombre d'Américaines ; les couturières, les modistes m'ont dit combien elles avaient de peine à recruter des ouvrières tout en les payant très cher ; le diplôme d'institutrice est l'objectif qui détourne de tout le reste.

Revenons au *Woman's building ;* ce n'est pas là que nous rencontrerons les manifestations de talent les plus sérieuses ; en tout pays les femmes ont tort de faire bande à part quand il s'agit d'exposer leurs œuvres. La compétition avec l'homme est indis-

pensable pour éliminer les non-valeurs et aussi pour faire ressortir, non pas toujours l'inégalité, mais la profonde différence des dons et des aptitudes chez les deux sexes. — Ceci ne veut pas dire qu'il y ait lieu de blâmer l'idée même du bâtiment. Ses salles d'assemblée, d'organisation, etc., ont rendu de grands services, abritant les congrès, les associations de femmes et tous les divers mouvemens qu'elles dirigent. Celles qui avaient ou qui croyaient avoir des idées nouvelles à exprimer ont pu sans exception se faire entendre; pour les musiciennes, artistes et amateurs, un jury choisi par le comité national de musique décidait de l'admission de chaque dame dans les concerts qui se sont succédé pendant une demi-année, le fait d'avoir figuré au programme conférant une distinction durable. On a pu constater ainsi le développement rapide et croissant du goût musical en Amérique. Les belles voix y sont communes, encore qu'on leur ait longtemps reproché d'être sans âme, et la musique instrumentale y est cultivée avec le sérieux, la ténacité qu'apportent dans toutes leurs études les femmes qui, entre celles du monde entier, se contentent le moins de ce qu'on appelle talens d'agrément. Le don de sentir, qui est indépendant de la volonté d'apprendre, manquait peut-être; il a été développé depuis des années par l'influence allemande prépondérante dans beaucoup de villes et par des concerts classiques hebdomadaires suivis religieusement. A M. Théodore Thomas, directeur de la section de musique à Chicago, revient une bonne part de mérite dans cette éducation.

Les intérêts matériels des exposantes pauvres n'étaient pas négligés au Palais de la femme; tous les objets fabriqués par l'industrie féminine trouvaient là un écoulement, grâce à des ventes très fructueuses, et, chose inestimable dans un pays où la femme ne semble naître ménagère que par exception, des leçons de cuisine étaient quotidiennement données. Jusqu'au bout le *Woman's building* fut l'expression même, on peut le dire, d'une hospitalité très large. Le Palais des enfans, qui lui servait d'annexe naturelle, permettait aux mères de famille de laisser les plus petits à des soins éclairés tandis qu'elles visitaient l'exposition et aux enfans eux-mêmes d'apprendre beaucoup tout en s'amusant, car il y avait là des spectacles, des conférences, une bibliothèque appropriés à leur âge. Rien de plus curieux que le fonctionnement du Kindergarten, et du Kitchengarten qui le complétait. Miss Huntingdon, de New York, fondatrice de ce dernier système, dirigeait des classes où les bambins jouaient à faire un lit, à balayer, à épousseter, parfaitement instruits de tous les détails du ménage.

Quand on pense à la besogne énorme dont se sont acquittées les *ladies managers* en organisant ces manifestations complexes

du progrès féminin, pendant une durée de six mois, il semble qu'on ne puisse trop louer le conseil présidé par une étoile de la société de Chicago. Mrs Potter Palmer n'avait eu jusque-là qu'une réputation de beauté, d'élégance, de richesse; elle s'est trouvée tout à coup à la hauteur de sa tâche.

Déjà les commissions de dames avaient aidé puissamment au succès des deux grandes expositions de la Nouvelle-Orléans et de Philadelphie, mais le trait distinctif de la *World's fair* fut l'introduction formelle dans le jury des femmes, admises une bonne fois à protéger leurs propres intérêts. Elles l'ont fait avec une remarquable intelligence. Laissons de côté les petites discussions, les petites rivalités qui, à en croire les révélations d'une presse indiscrète, ont pu s'élever entre certaines déléguées de différens États; ceci ne diminue pas les preuves de dévouement et de zèle données par la masse, ni le résultat final obtenu. L'Exposition avait pour but déclaré de permettre aux femmes de s'entr'aider et à chacune d'elles de s'aider elle-même; elle tendait en outre à donner une idée nette et précise de la condition universelle des femmes de notre temps. Ce double but a été atteint; par parenthèse, la statistique envoyée de Paris et représentant en dix-huit tableaux le rôle de la Française dans l'agriculture, le commerce, les administrations, l'enseignement, les professions libérales, l'épargne etc., était plus complète qu'aucune autre et servira certainement de modèle à l'étranger pour les dénombremens de ce genre.

Notons une très heureuse innovation : chaque manufacturier devait indiquer si son exposition était œuvre de femme en tout ou en partie, ce qui assurait à chacun sa portion de mérite. — Le conseil a inauguré ceci; il a imposé beaucoup d'autres choses utiles qui subsisteront. Ceux qui s'étonneraient de l'expérience déployée par un groupe de femmes du monde en semblables matières, ignorent quelle école d'organisation peuvent être pour les Américaines les clubs dont elles font partie. J'aurai plus d'une fois l'occasion d'en parler, tout en voyageant avec mes lecteurs d'une ville à l'autre.

III. — CLUBS DE FEMMES

Il y a vingt-cinq ans que furent fondés presque en même temps les premiers clubs de femmes, à Boston et à New York. Depuis lors, sous la protection de ces deux grands foyers, du premier surtout, des associations analogues ne cessent d'éclore dans les divers États. On en compte plus de trois cents aujourd'hui et la Fédération générale qui les réunit en son sein leur prête une force nouvelle. Ceux de Chicago sont actifs entre tous.

J'ai rendu visite aux deux principaux : le *Fortnightly* et le *Woman's Club*.

Le *Fortnightly* est un club exclusivement littéraire; je le trouve installé dans un local élégant, hôtel Richelieu; des femmes de tout âge, en toilette de ville, sont assises, très nombreuses, devant l'estrade où se tiennent la présidente et deux membres du bureau. Mrs Amélia Gere Masson, bien connue par son livre sur les salons de France, — *Women of the French salons*, lit — une étude intitulée : *Types de femmes anciens et nouveaux*, — sujet proposé selon l'usage et que l'on discute ensuite, soulevant des objections, complétant les détails ou rectifiant les erreurs. J'admire la facilité d'élocution développée chez toutes les dames qui successivement se lèvent, la netteté de leurs jugemens, le sens critique dont elles font preuve. Assurément elles arriveront au Congrès bien préparées pour raisonner avec suite et pour discuter sans passion, — la chose du monde qu'en tout pays les femmes savent le moins faire. Très peu de complimens, aucun désir de se rendre agréables, pas la moindre hésitation d'autre part à dire ce qu'elles croient être la vérité, — la vérité fût-elle désobligeante. Je suis également frappée par la bonne humeur de l'essayiste qui se trouve mise ainsi sur la sellette. Il est facile de comprendre que des réunions périodiques de cette sorte aient une action puissante sur l'esprit des femmes, sur leurs qualités de conversation, bannissant de l'entretien les sujets frivoles et trop personnels, habituant à écouter avec attention, à réfuter avec logique. En même temps les travaux indiqués d'avance sur les sujets les plus variés relatifs à la morale, à la philosophie, à la science, à l'histoire, font parfois surgir de véritables talens littéraires.

Après la séance, le thé est servi, on s'aborde, on cause : un des membres du club, qui a beaucoup habité la France, veut bien me dire que, même auprès de Chicago, elle trouve *notre petit Paris* incomparable. Je suis présentée à un grand nombre de personnes qui me reprochent gracieusement mon refus de prendre la parole, toutes les étrangères présentes à la séance y ayant été conviées. Lorsque je réponds que l'habitude de parler en public me manque absolument, elles prennent l'air apitoyé que les dames turques affectèrent en découvrant que lady Wortley Montague était emprisonnée dans un corset, ou que nous pourrions avoir nous-mêmes devant les pieds mutilés des Chinoises. Je dis à la présidente que les clubs américains sont tout près de rivaliser avec les anciens salons de France, tant on y montre d'esprit; seulement ils se ferment aux hommes, que nos salons avaient au contraire pour but unique de réunir et de faire briller. A quoi elle me répond gaîment mais avec un éclair singulier dans les yeux :

— Oh! quant à cela, peu nous importe; nous tenons à briller pour notre propre compte!

Et les maris, les frères, les fils ne leur en savent pas mauvais gré. Ils trouvent délicieux, quand ils rentrent au logis après une journée consacrée aux affaires, d'être mis au courant par elles de tout ce qui se passe dans le monde du loisir; elles écrèment pour ainsi dire à leur intention les revues, les livres, les nouvelles.

Parmi les femmes présentes, qui me sont sympathiques à première vue, se trouve l'une des notabilités de Chicago, le docteur Sarah Stevenson : il y a pour le moins deux cents femmes médecins dans la ville, mais celle-ci a la clientèle la plus considérable. Elle est présidente du *Woman's Club*, dont le programme est autrement étendu que celui du *Fortnightly*, et qui s'occupe surtout de réformes sociales. Le docteur Stevenson me parle avec chaleur de ce qu'elle regarde comme la plus grande conquête accomplie par les femmes de Chicago, la fondation de l'agence protectrice des femmes et des enfans. Le but de l'association est de sauvegarder leurs droits, de faire payer les salaires injustement détenus aux ouvrières, aux domestiques, d'empêcher les prêts usuraires, la violation des contrats, de trouver des asiles pour les enfans abandonnés, de les enlever à des parens indignes, de procurer le divorce aux femmes maltraitées, de sauvegarder les droits de la mère sur les enfans, etc. Un homme de loi est appointé par la société. Tout ce qu'elle me dit excite vivement ma curiosité. Je me rends au jour indiqué dans l'édifice pseudo-roman qui a encore nom *Art institute*, bien qu'un autre monument de style classique se soit élevé en une année au bord du lac, sur le boulevard Michigan, pour loger les collections d'art. Dans une très grande salle, les gradins superposés, formant amphithéâtre, sont déjà couverts de femmes dont l'apparence et la mise indiquent une réunion beaucoup plus mêlée que le *Fortnightly;* il y a en effet des femmes de toute condition dans le *Woman's Club;* il compte cinq cents membres répartis en six grandes divisions : les comités de réforme, de philanthropie, d'éducation, d'enseignement domestique, d'art et de littérature, de science et de philosophie. Au moment où j'arrive, une jeune fille aveugle, debout sur l'estrade, récite un éloge de Longfellow, c'est le « Jour du Poète »; la séance est consacrée à l'auteur d'*Évangéline;* les tributs d'hommages se succèdent avec intermèdes de chant. Après quoi on agite la question des sans-travail. Un magistrat, qui est venu s'entendre avec le Club, dit qu'il y en a des milliers d'inscrits. L'Université, la faculté de théologie, la société catholique de Saint-Vincent-de-Paul, l'armée du Salut s'unissent pour porter remède à cette misère; les dames sont priées de faire

des visites qui seront autant d'enquêtes discrètes; chacune d'elles se présentera chez tel ou tel en disant qu'elle croit savoir qu'il s'est proposé à la municipalité pour être employé au travail des rues; en cas de réponse affirmative elle devra offrir d'appuyer la demande et, si les besoins sont urgens, avertir sans retard la société de secours. Je recueille de la bouche du magistrat un excellent conseil : « Apportez dans vos démarches une grande discrétion, ne cherchez pas à vous immiscer dans les affaires des pauvres plus que vous ne feriez dans celles des riches. » — Plusieurs dames s'engagent avec empressement dans cette collaboration avec la municipalité. Mrs Stevenson n'occupe pas son fauteuil; il arrive assez souvent que les devoirs de sa profession l'empêchent d'assister aux séances du Club : elle est remplacée par une vice-présidente qui me met en rapport avec plusieurs membres. On me communique le calendrier du club pour cette année. Je relève à la hâte parmi les sujets qui ont été ou qui doivent être traités dans différens départemens, du mois d'octobre 1893 au mois de juin 1894, les titres suivans : *Évolution de la femme moderne*, — *l'Émigration doit-elle être restreinte?* — *De la signification du travail*, — *le Réalisme dans l'art et la littérature*, — *la Coopération industrielle*, — *la Science et la vie supérieure*, — *la Réserve de l'énergie*, — *la Co-éducation*, — *les Droits de la mère*, *etc.* Mrs C. H. Sherman, bien connue par ses travaux philosophiques, doit écrire sur Dante et la vision de Dieu.

J'interroge une dame secrétaire sur la fameuse Agence protectrice : elle est établie depuis l'année 1886; du rapport d'avril 1893 il résulte que durant ces sept années, on a pris acte de 7 197 plaintes de toute sorte, et que 1249687 dollars ont été rassemblés par petites sommes. Mais aucune statistique ne peut éclairer suffisamment le public sur une œuvre de cette nature. Il n'y a pas seulement des fraudes et des injustices redressées, des gages payés, des cas de cruauté ou de violence punis, des tutelles assurées, des divorces obtenus, des créances discutées, des naissances illégitimes régularisées, des sans-travail occupées, des domestiques placées, des étrangères dans la ville dirigées et secourues ; les pauvres créatures sauvées par la force et la grâce de cette œuvre admirable pourraient seules dire quelle dépense de sympathie, de démarches, de conseils, les membres ont faite au profit de la légion de leurs protégées. C'est à se demander si, la femme étant défendue avec ce zèle, l'homme ne se trouve pas quelquefois molesté à son tour : en 1889 l'agence assura le bénéfice des circonstances atténuantes à une accusée qui avait tiré en plein tribunal sur un avocat acharné contre elle. Bien entendu l'acte en lui-même ne fut pas approuvé, mais l'agence démontra que cette

malheureuse avait été poussée à l'exaspération, presque à la folie, par un excès d'injustice et de persécution. N'y a-t-il pas quelquefois un parti pris de défense ? La secrétaire à qui j'exprime mes craintes se met à rire : — « Oh ! répond-elle, quand nous entrons dans l'œuvre, nous avons trop souvent en effet la notion que la femme est toujours intéressante et l'homme toujours coupable, mais nous apprenons vite à distinguer. »

Quoi qu'il en soit, les juges de paix, les commissaires de police, les magistrats tiennent la *Protective Agency* en haute estime et jugent qu'elle est pour eux une aide par son action prompte, énergique. Il faut savoir tout le mal que font dans une société à peine dégrossie encore, comme celle de Chicago, l'ivrognerie et la brutalité, pour comprendre l'urgence de cette action qui s'exerce sans relâche au nom de la fraternité entre femmes et du sentiment maternel étendu à tous les enfans.

Mais le club accomplit bien d'autres œuvres encore.

Trop souvent, aux États-Unis, les emplois publics sont distribués pour des raisons qui ne profitent qu'aux politiciens de bas étage. Il en résulte d'épouvantables abus. C'est ainsi, que dans certains asiles d'aliénées, les pensionnaires mal nourries, mal vêtues, entassées les unes sur les autres, n'avaient souvent qu'un lit pour trois. Le club intervint, et des femmes médecins furent attachées à ces établissemens qui, depuis lors, sont dirigés à souhait. — Dans toutes les administrations qui ont à statuer sur le sort des femmes, prisons, hospices, asiles de mendicité, les femmes imposent leur présence. C'est grâce au club que des matrones sont aujourd'hui attachées aux bureaux de police ; c'est sous son impulsion qu'a été fondé l'hôpital pour les maladies contagieuses. Un de ses membres, miss Sweet, a inauguré un service d'ambulance en donnant le premier fourgon ; miss Flower a organisé une école d'infirmières ; le docteur Stevenson a obtenu que des bains pour les pauvres fussent établis sur le lac et dans certains quartiers déshérités. — L'Institut des arts doit un prix annuel au *Woman's Club*. — Une nouvelle université s'étant ouverte en 1892, à six cents étudians des deux sexes, grâce à des dons particuliers de sept millions de dollars, on s'aperçut, le somptueux édifice une fois achevé, que les étudiantes n'avaient point de dortoirs. Aussitôt le *Woman's Club* réunit les fonds nécessaires à la construction d'un bâtiment qui renferme, non seulement des chambres à coucher nombreuses, mais des salons, une salle d'assemblée, une salle à manger, une bibliothèque, un gymnase. — Il s'agissait de réunir dans une école industrielle les jeunes garçons sans domicile ; trois cents acres de terre étaient offerts à la condition que l'on plaçât dessus pour 40 000 dollars de bâtimens ; le club des

femmes trouva cette somme et l'école de Glenwood vit le jour.

C'est le club qui veille à ce que le décret de l'instruction obligatoire soit exécuté, à ce que les enfans de six à quatorze ans aillent à l'école seize semaines par an : sans lui, nombre d'entre eux resteraient au logis faute de vêtemens ou de souliers. Enfin il s'est proposé une tâche plus difficile que toutes les autres, il a constitué une ligue de réformes municipales réclamant la propreté dans les rues de Chicago. S'il réussit cette fois, on pourra crier au prodige. Un grand progrès est obtenu déjà; la diminution sensible de la fumée qui pesait sur la ville et qu'après beaucoup de tentatives vaines on réussit maintenant à brûler en partie. Bref, derrière toutes les réformes nous trouvons l'intrépide club des femmes. Et si elles se mêlent de la police des rues, elles surveillent aussi celle des manières. A une séance du *Woman's Club*, je ne sais quel membre du bureau ayant annoncé que les dames étaient « requises » pour le thé, une grande femme, à la mine autoritaire, se leva, et du fond de la salle, reprit impitoyablement sa collègue, corrigeant l'expression impropre, disait-elle, et réclamant *requested* au lieu *required*, *priées* au lieu de *requises*.

Au nom des dames, les voyageurs en omnibus sont engagés à ne pas cracher autour d'eux, et les plus grossiers ne demandent pas mieux que de leur complaire. Deux souvenirs des rues de Chicago : J'étais sur la plate-forme d'un *car*, hésitante devant le tumulte de la rue encombrée, trop effrayée pour descendre. Auprès de moi, un homme très mal vêtu, à figure de bandit, semble d'abord disposé à rire, puis tout à coup il saute à terre, m'aide à gagner le trottoir et, quand je le remercie, grogne un *all right* confus en secouant amicalement ma main qu'il tient encore. Un vieil ouvrier allemand (il y a 400 000 Allemands à Chicago) m'aide à retrouver mon chemin un jour que je me suis égarée. Tout en marchant il me fait les honneurs de la ville, et me montre, entre autres choses, un splendide étalage de fleuriste : — « Ce sont des chrysanthèmes, dit-il, vous ne connaissez pas ça en France, mais (d'un ton d'encouragement qui implique : « Vous y viendrez ») mais vous avez la petite marguerite. »

Cette bienveillance un peu dédaigneuse est, je crois, l'expression même des sentimens du jeune Chicago envers la vieille France.

Un livre très bien fait, de Julian Ralph, *Our Great West*, a enregistré, pour la gloire des femmes, tous les faits relatifs à ce qu'il appelle le *Gentle Side :* les côtés élevés, doux, délicats de Chicago. On peut opposer cette excellente étude des nouvelles capitales aux États-Unis, de leurs conditions présentes et de leurs possibilités futures, à un autre livre qui souleva récemment la

plus violente indignation : les *Cliff-Dwellers*. Dans ce roman de mœurs sont peints, sous des couleurs très sombres, les mauvais côtés au contraire, les côtés terribles de Chicago, les résultats de la spéculation féroce, du combat inhumain pour le succès, lutte sans pitié qui étouffe tous les sentimens, même celui de la famille, endurcit les âmes et conduit jusqu'au crime ceux qui s'y livrent. L'auteur des *Cliff-Dwellers*, M. Henry Fuller, s'est fait d'autant plus d'ennemis par cette vigoureuse satire qu'il a osé toucher au personnage sacré de la femme. Son héroïne, Cecilia Ingles, la déité mondaine, invisible jusqu'à la dernière page, mais toujours présente par l'influence occulte qu'elle exerce, pousse inconsciemment à leur perte des centaines d'individus. Elle ne tient qu'à produire le plus d'effet possible, elle ignore ce que coûte son luxe, combien de malheureux sont à cause d'elle dupés, volés, martyrisés, conduits à la misère, à la honte et au désespoir. Très probablement cette belle poupée sans cœur, posée sur un piédestal de dollars, existe à Chicago, du moins elle a pu y naître à de nombreux exemplaires, mais j'imagine qu'elle n'y est pas restée. On la trouverait plutôt en Europe, où elle donne la chasse aux titres et se propose, comme dernier caprice, de forcer son chemin à coups d'argent, soit dans notre faubourg Saint-Germain, soit, — de préférence, car elle prise les difficultés et dédaigne les républiques, — dans les rangs réputés plus inabordables de l'aristocratie anglaise. Ajoutons que des deux côtés elle réussit très bien, ce qui lui assure une longue série d'imitatrices ; et, dans sa nouvelle patrie, personne mieux qu'elle assurément ne s'entend à railler Chicago, le *Woman's Club*, et le reste.

IV. — MAISONS PARTICULIÈRES A CHICAGO. — LES RUES ET LES INTÉRIEURS. — LE TEMPLE

Railler Chicago est une mauvaise habitude commune à toute l'Amérique civilisée. On critique la voix haute et nasillarde de ses citoyens, leurs manières triviales, les grands pieds des femmes, l'énormité de mauvais goût des bâtimens gratteurs de ciel (*sky-scrapers*), la croissance presque fabuleuse de ce champignon gigantesque ou plutôt de cet oignon sauvage, — s'il faut en croire l'étymologie indienne de Checagua ; — mais on aura beau dire, oignon ou cryptogame, c'est là une plante merveilleuse. Elle témoigne mieux que tout de la force et de l'industrie d'un grand peuple. N'est-ce pas un miracle en effet que la résurrection de cette ville, âgée de soixante ans à peine, qui, presque anéantie par l'incendie de 1870, est sortie de ses cendres mille fois plus riche, plus active, et dont la prospérité s'accroît à vue d'œil ? — Les mauvais plaisans

continuent à citer le dialogue entre un habitant de Saint-Louis et un citoyen de Chicago qui s'étaient disputés sur les mérites de leurs patries respectives :

— Quand donc êtes-vous venu chez nous?

— La semaine dernière.

— A la bonne heure! vous n'êtes plus au courant. Depuis, la ville a changé du tout au tout.

Mais la facétie a vieilli; aujourd'hui il ne serait plus possible de comparer Chicago à Saint-Louis qu'il a laissé fort en arrière; pour l'étranger qui passe, l'un représente une énorme ville de province, l'autre une capitale.

N'en déplaise à certains raffinés de l'Est qui ne sont allés à la foire universelle qu'avec répugnance et qui, une fois là, n'ont regardé que la « ville blanche » sans vouloir mettre le pied dans la « ville noire », je n'ai trouvé, je l'avoue, à l'Exposition de Chicago, rien d'aussi curieux que Chicago lui-même.

J'ai subi la fascination du monstre dès qu'il m'est apparu du chemin de fer, surgissant au milieu de l'immense plaine où, précédé de la cité ouvrière de Pulmann, une annexe digne de lui, il s'étale au bord de son lac sous un dais de fumée. Son énergie tumultueuse m'imposa dès le premier jour, et son architecture m'émerveille. Non que j'admire plus qu'il ne convient les édifices tout en hauteur qui rivalisent avec la tour Eiffel, mais il y en a d'autres; il y a des échantillons excellens de l'architecture à laquelle Richardson a donné son nom, une architecture composite et cependant originale, où s'amalgament le roman, le byzantin, et un peu de gothique très heureusement appliqués aux besoins modernes, aux établissemens industriels, aux grands entrepôts de commerce. Le magasin de gros de Marshall Field, par exemple, est un chef-d'œuvre de cette espèce. A son rang et dans un autre genre, il fait autant d'honneur à Richardson que la fameuse église de la Trinité à Boston, exprimant également bien le but auquel il est dédié; ce qu'on a nommé la sévérité de sa physionomie utilitaire, n'exclut pas la beauté, une beauté solide, massive, indestructible, comme semble l'annoncer l'apparence cyclopéenne de ses murs en bossage rudement ébauché.

La nouvelle architecture américaine, qui n'a plus rien de commun avec l'architecture coloniale aux lignes compassées, rappelant pour nous le Louis XVI et l'Empire, cette architecture qui me paraît être la manifestation la plus hardie du progrès des beaux-arts en Amérique, s'adapte aussi très heureusement aux exigences de la vie domestique. Elle fleurit surtout sous cette forme dans le nord de la ville. Les allées plantées d'arbres qui condui-

sent au lac sont bordées d'habitations charmantes quand elles ne sont pas prétentieuses et bizarres. C'est un mélange de tous les styles qui ne ressemble pourtant à rien de connu, un compromis entre le château et le cottage, une confusion ingénieuse où les discordances aboutissent parfois à l'harmonie. Devant ces porches pittoresquement irréguliers, ces pignons à tourelles, ces piazzas remplies de fleurs on se dit que, si l'habitant ressemble à sa coquille, les gens de l'Ouest sont calomniés ; ils ont au moins de la fantaisie. On franchit le seuil : de bons tableaux couvrent les murs, même dans les maisons qui ne recèlent pas des collections considérables ; partout des tapisseries anciennes, des meubles précieux... Ne tirons pas de là une conclusion trop prompte. Sans doute la plupart des heureux propriétaires de ces choses s'en remettent encore au goût de l'architecte ; mais il est certain néanmoins que leur éducation se fait, qu'ils apprennent à comprendre ce qui est beau en le possédant. Leurs femmes contribuent aussi pour une grande part à les éclairer. Nombre de gens riches se sont mariés hors de Chicago ; de même les Romains enlevèrent les Sabines. Dans une somptueuse maison de Prairie Avenue, la maîtresse du lieu me dit, en m'invitant à un lunch et en me nommant toutes les dames qui devaient y assister : — « Aucune d'elles n'est de Chicago, bien qu'elles y tiennent toutes le haut du pavé. » — Oserai-je dire que trois ou quatre des plus aimables parmi celles que j'ai rencontrées ailleurs étaient simplement indigènes? Oui vraiment, il y a de tout à Chicago ; des parvenues au verbe haut, à l'apparence commune, et des femmes aussi distinguées de visage, de toilette et d'esprit que si elles étaient nées dans l'Est, des intérieurs esthétiques où l'on parle d'art, de littérature, etc., et des usines pareilles à des forteresses côtoyant d'autres montagnes de granit qui chaque jour, vers six heures, vomissent des milliers de gens d'affaires dans les rues les plus sales du monde ; des palais de millionnaires et des échafaudages de bureaux d'où vous tombez du quatorzième ou même du vingtième étage, étourdi par la vitesse vertigineuse de l'ascenseur ; des parcs superbes et des terrains vagues désolés ; des caravansérails aux murs d'onyx et aux pavés de mosaïque comme l'Auditorium (qui loge par surcroît un théâtre magnifique) et des *huîtreries*, des cabarets, des brasseries, *oyster houses*, *wine rooms*, *beer saloons*, appropriés à tous les goûts, même les plus ignobles. Il y a des massacres de bétail qui défient tous les assommoirs, des *stockyards* où les amateurs de carnage vont voir couler par torrens le sang des cochons, et il y a de grands bouchers qui sont en même temps les plus grands de tous les philanthropes. Voir l'Institut Armour, cette école modèle des arts et métiers à laquelle

son fondateur a fait une donation de 1 400 000 dollars, sept millions de francs, sans préjudice de la mission du même nom où se trouve une bibliothèque, un *Kindergarten*, un dispensaire, et où chaque dimanche 1 800 jeunes gens des deux sexes, dont beaucoup, sans cela, n'auraient pas de foyer, se réunissent pour apprendre ce que c'est que la vie spirituelle, la vie intellectuelle, la vie de famille, les amusemens honnêtes. M. Armour passe l'après-midi au milieu de ses enfans, de ceux qu'il appelle amicalement ses *partners*, ses associés. Et là aussi, derrière cette entreprise humanitaire colossale, comme les entreprises industrielles qui l'alimentent, il y a, paraît-il, une collaboration féminine.

Le jour où l'on me dit en me montrant un orgueilleux édifice de treize étages, — huit de moins seulement que le temple maçonnique : « Voilà le temple des femmes, *the Women's temple*, » je ne fus nullement surprise ; il me parut tout naturel que dans la principale rue du quartier des affaires, au milieu du tumulte de la Bourse, de la Chambre de commerce, des compagnies d'assurances, etc., se dressât ce symbole public de vénération et de gratitude. On m'expliqua ensuite que le temple, ainsi nommé en abrégé, est celui de la tempérance, et qu'il a été érigé par les femmes. Sa construction a coûté plus d'un million de dollars, et c'est une femme qui a trouvé les fonds, une femme qui possède les aptitudes les plus rares chez son sexe, des aptitudes financières. Mrs M. B. Carse mit dix années à réaliser son plan et y réussit en s'assurant le concours d'une autre femme célèbre par l'élan qu'elle donne depuis une vingtaine d'années à l'Union de tempérance, miss Willard. Frances Willard a consacré sa vie à préconiser le système du gouvernement de soi-même ; elle dirige le mouvement de la Croix blanche, qui dans beaucoup d'États a obtenu des lois spéciales pour la protection de la femme. Antagoniste déclarée du mortel ennemi de l'Amérique, l'ivrognerie, elle l'attaque par toutes les armes qui lui tombent sous la main ; la société de tempérance enveloppe d'un réseau actif toutes les villes grandes et petites ; elle a élu son quartier général dans celle où le mal sévit de la façon la plus effrayante, et il paraît que l'œuvre philanthropique est, comme cela doit toujours être, selon l'opinion américaine, une bonne affaire en même temps, puisque le revenu annuel des bâtimens du temple est supposé devoir atteindre 250 000 francs.

Les membres de la société de tempérance sont liés par un serment qui les condamne aux boissons les plus fades. Chez eux on ne vous offre que de l'eau glacée, de la bière de gingembre, tout au plus du jus de raisin non fermenté, qui ressemble à de

l'eau de groseille. Je me rappelle les regards méprisans jetés sur moi à l'hôtel ou au restaurant par certaines dames qui me voyaient boire du vin. J'étais évidemment un objet de scandale, ce qu'il faut en Amérique éviter à tout prix. L'anecdote suivante me fut racontée par une amie qui d'ailleurs me versait sans scrupule, tout en déjeunant, du bordeaux et même du champagne : une Italienne, de passage à Chicago, avait été invitée dans une maison où sévit la tempérance. — Que buvez-vous? lui demande la maîtresse du lieu : thé, café, cacao? — L'étrangère répond avec franchise qu'elle a l'habitude du vin. — A merveille, vous permettrez seulement qu'on vous le serve dans une théière pour ne choquer personne.

V. — LA POPULATION ÉTRANGÈRE DE CHICAGO. — HULL HOUSE

Il m'en coûte de ne pas parler, à propos du temple de la tempérance, des grands bâtimens de Chicago; mais la tâche serait trop longue, outre qu'elle m'éloignerait de mon sujet. Ces géans, dont on a depuis peu limité la hauteur à 150 pieds, continuent à se multiplier et rien n'est plus curieux que d'assister à leur construction rapide. La charpente d'acier se dresse d'abord toute nue, pour être ensuite enveloppée de brique ou de pierre, comme d'un manteau plus ou moins magnifique. Très souvent les maçons commencent le revêtement par les étages supérieurs habités déjà, tandis que les assises de l'édifice ne semblent pas encore posées. Un ascenseur vous emporte au huitième étage dans un *store* où l'on vend de tout, depuis les habits jusqu'à la nourriture, depuis l'argenterie jusqu'aux ustensiles de cuisine, tandis que le rez-de-chaussée reste à l'état d'ouvrage à jour. Le trottoir en carreaux de verre assure aux sous-sols une lumière suffisante; quant aux caves, l'argile molle où s'enfoncent les fondations ne permet guère d'en creuser. Il faudrait à la fois un Turner et un Raffaelli pour rendre l'effet des rues populeuses de Chicago, de ces *sky-scrapers*, au flanc desquels scintille le soir un éclairage électrique intermittent : des grappes flamboyantes de toutes couleurs s'accrochent çà et là en guise d'affiches et d'annonces, d'autres affiches flottantes sont jetées d'une maison à l'autre au-dessus de la large voie où gronde un bruit sourd comme celui de la mer, le mugissement régulier d'une machine montée sur lequel se détachent les éclats du gong annonçant le passage ininterrompu des *electric* ou des *cable cars*. Et à travers ce tumulte régulier, sans cris, sans fracas ni désordre, coule un flot humain dans lequel vous reconnaissez des échantillons du monde entier. Sur

1 100 000 habitans que renferme Chicago, il n'y a pas en effet plus de 300 000 Américains de race. Allemands, Irlandais, Suédois, Polonais, se poussent et se coudoient, tous apparemment très pressés, personne ne déviant de la ligne droite au risque de vous renverser. Çà et là une petite échoppe de fruits blottie à l'angle d'un mur enfumé vous rappelle l'Italie avec ses guirlandes de raisins et de bananes, ses pyramides d'oranges, de citrons, de pommes rouges, de fruits californiens plus appétissans qu'ils ne sont savoureux. Deux yeux noirs brillent dans ce cadre si pauvre et si gai, les yeux de braise d'un Sicilien qui flâne, seul de son espèce, tout en offrant la marchandise qu'il sait parer et faire valoir, car il a le sentiment du pittoresque, pour paresseux et indiscipliné qu'il soit.

Large épanouissement de la race nègre qui pullule, souvent plus que déguenillée, mais toujours le sourire aux lèvres; figures scandinaves placides et blondes; Bohémiens, si nombreux que Chicago se trouve être la troisième ville de Bohême; types israélites au teint basané, au bec d'aigle, comme le juif qui, planté à l'entrée du panorama de Jérusalem, vous fait les honneurs du tableau de Doré et vous vend de l'eau du Jourdain.

J'eus l'occasion de bien regarder cette multitude bariolée de tous les types et de toutes les couleurs aux obsèques du maire Harrison, assassiné presque à la veille de son mariage par un de ces fous, *cranks*, que l'on pend sans hésiter en Amérique, ni plus ni moins que s'ils étaient raisonnables, dès qu'ils s'avisent de troubler l'ordre. Harrison était un politicien très populaire parmi les amateurs du genre de liberté qui consiste à laisser ouverts le dimanche les *bars*, les théâtres et les maisons de jeu. A ses obsèques affluait donc une plèbe sympathique. Jamais je ne vis autant de mauvaises figures. Le défilé tarda longtemps à paraître sur le chemin qui conduit de l'église au cimetière. Les *policemen* de Chicago, des colosses qui semblent taillés tout exprès pour tenir en respect une population de malfaiteurs, refoulaient brutalement les curieux des deux côtés de la rue sans exciter de murmures. Le silence était absolu; aucun témoignage d'impatience, pendant l'interminable attente, aucune remarque lorsque parut la procession funèbre qui dura deux heures au son de la musique militaire : les milices, les clubs, les francs-maçons avec leurs insignes, des personnages officiels délégués par les différens districts suivaient le char d'un singulier mauvais goût. Tout le monde à cheval ou en voiture, le chapeau sur la tête bien entendu, et galopant vers le lointain cimetière. On ne perd pas de temps à ensevelir les morts sur cette terre par excellence des

vivans. C'était le 1er novembre, — comme un dernier tableau de la *Worlds' fair*, la clôture. A toutes les boutonnières brillait le portrait de Harrison, imprimé en argent sur une cocarde de deuil; mais je ne vis pas d'autre signe d'émotion. Le côté intéressant du spectacle était la foule à laquelle les juifs russes fournissaient un contingent lamentable. L'émigration, — une émigration involontaire, — a jeté ce flot sur les rivages du Nouveau-Monde, très malheureusement, — des gens qui ne savent pas la langue, ne comprennent pas la loi et sont, avec l'écume italienne, un sujet d'inquiétude justifié pour le pays qui les a reçus. Leur misère paraît sans remède parce qu'elle est le résultat, non pas seulement de toutes les infortunes, mais de tous les vices, de toutes les révoltes et d'une complète incapacité. Dépaysés dans un monde neuf où chacun travaille pour soi avec une vigueur, une suite, une ténacité inouïes, ils n'auraient guère d'autre alternative que celle de se faire pendre ou de mourir de faim sans l'inépuisable pitié féminine qui leur assure du pain et leur crée de l'ouvrage.

Hull-House est, entre autres choses, le refuge des étrangers indigens.

Hull-House a été fondé par miss Jane Addams. On vous dira qu'elle s'est inspirée pour cela d'un des plus admirables établissemens philanthropiques qui existent en Angleterre, Toynbee-Hall. On vous dira aussi que des centaines de maisons à peu près semblables à la sienne existent aux États-Unis, et de fait il n'y a pas de ville où je n'aie vu des *settlements* très bien organisés. Mais celui de miss Addams reste néanmoins unique par le caractère qu'il emprunte à la personnalité de sa directrice, par l'ascendant incomparable que celle-ci exerce.

La théorie que les riches ont besoin des pauvres autant que les pauvres ont besoin des riches décida de toutes les entreprises de miss Addams; elle voulut mettre sa fortune, son temps, son intelligence au service de cette idée. Pour commencer, elle acheta dans un quartier perdu un immeuble dégradé où se faisaient des ventes à l'encan, Hull-House, ainsi nommé du nom de son constructeur. Elle le répara, l'embellit, lui donna une apparence propre, riante, familiale, puis s'y installa avec son amie et associée miss Starr. Beaucoup d'autres vinrent petit à petit prendre part à l'œuvre dans une mesure grande ou petite. Pour faire bien comprendre au lecteur ce qui se passe à Hull-House, le plus simple est de l'inviter à m'y suivre.

Avec la personne qui doit me présenter, je roule un certain soir très longtemps en voiture sur un pavé abominable, à tra-

vers des rues fangeuses, bordées de tristes baraques et de ces *saloons* qui participent du tripot et de l'estaminet. Nous nous arrêtons enfin devant un grand bâtiment aux fenêtres éclairées. Dès le seuil, je suis accueillie par une jeune femme souriante et vive, miss Ellen Starr. C'est à elle que je dois le premier aperçu de l'établissement qu'elle me fait visiter en détail. L'heure est favorable, car tous les membres du « Jane's Club » sont rentrés au gîte.

Ce club d'ouvrières placé sous l'invocation pour ainsi dire de Jane Addams forme une annexe indépendante de Hull-House dont il est cependant un des traits les plus intéressans. Les jeunes filles qui le composent gagnent toutes leur vie comme couturières, modistes, lingères, demoiselles de magasin, sténographes, typographes, copistes à la machine, que sais-je? Dispersées autrefois dans des pensions quelconques, dans des maisons garnies plus ou moins respectables, elles ont maintenant l'abri d'un *home* où leurs habitudes se sont affinées. Une grosse Allemande fort experte dirige les affaires matérielles du club qui en est venu à se soutenir seul avec ses propres ressources. Dans le salon, je trouve deux jeunes filles prenant, leur journée finie, une leçon de piano. Une autre, rentrant de son atelier, expédie un souper tardif dans la jolie salle à manger éclairée au gaz comme tout le reste de la maison, que chauffe un calorifère, luxe habituel en Amérique et même poussé beaucoup trop loin généralement, car presque partout, on étouffe. La plupart de ces demoiselles sont rentrées dans leurs chambres au premier et au second étage. Miss Starr va leur demander de permettre qu'une dame étrangère, qui ne fait que passer à Chicago, envahisse leur domaine, et elles y consentent avec la bonne grâce de personnes qui savent qu'elles ne perdent rien à se laisser voir de près. Les chambres sont en effet presque élégantes : dortoirs à deux, trois et quatre lits pour la plupart, mais divisées par des paravens, des portières et donnant au premier aspect une impression d'ordre et de netteté parfaite. Quelques jeunes filles se reposent, en lisant, dans des *rocking chairs*, d'autres commencent à se déshabiller ou peignent leurs cheveux devant la glace. Les surprenant de cette façon, j'ai la preuve immédiate de ce que m'a dit miss Starr : — « Ce sont de plus en plus des filles bien élevées. » — Élevées par le contact quotidien des meilleures entre les femmes. — Je m'excuse de mon intrusion, et elles répondent avec une politesse qui m'étonnerait fort si j'avais eu le temps de faire connaissance en Amérique avec d'autres personnes de cette même condition dans des milieux différens. Bien entendu elles profitent de tous les avantages qu'offre Hull-House, biblio-

thèques, conférences, etc. Miss Starr leur fait un cours spécial sur des questions d'art et me raconte que souvent ses élèves lui apportent leurs petites économies pour les appliquer à l'achat de photographies qu'on leur envoie d'Italie, photographies de tableaux de maîtres que j'ai remarquées en effet sur tous les murs de la maison. Les préférences d'une majorité nombreuse sont pour Botticelli. Botticelli populaire dans les faubourgs de Chicago, n'est-ce pas étrange? L'influence de l'enseignement de miss Starr y est, je suppose, pour beaucoup, et aussi l'influence du type physique de miss Addams, qui ressemble plus que personne en ce monde à un Botticelli avec sa figure de sainte, pâle, anxieuse, aux joues légèrement creusées, au front pensif, avec ses grands yeux profonds dont le regard n'effleure que vaguement tout ce qui n'est pas une douleur ou une misère.

— Je ne veux pas dire, — explique miss Starr, — que toutes nos filles aient des goûts aussi délicats, il y en a qui aiment la toilette, les frivolités; celles-là aussi sont libres de suivre leur penchant. Nous comptons pour les conduire plus haut sur l'exemple des autres, sur l'atmosphère de la maison où du reste la vie n'a rien d'austère. Chaque semaine elles donnent une petite soirée; musique, rafraîchissemens, rien ne manque. Elles ont leur part d'honnête superflu.

L'aimable visage de miss Starr rayonne à cette pensée.

Nous regagnons le bâtiment principal: un large vestibule le partage en deux; à droite et à gauche, il y a de grandes pièces où j'entre pour constater ce qui, d'une manière ou d'une autre, se produit chaque soir. Dans la première salle d'étude, une dame canadienne enseigne le français à une douzaine d'élèves. Dans la seconde, une lecture a lieu; ailleurs quelques jeunes gens dessinent, toujours sans aucune séparation de sexes.

Les fils des riches habitans de Chicago s'occupent du club des garçons, entrant en rapport avec ces gamins déshérités naguère et qui aujourd'hui apprennent en s'amusant toute sorte de choses: le modelage, la sculpture sur bois, la géographie, l'histoire d'Amérique, même un peu de latin, sans parler de tous les jeux de leur âge. Ils ont un superbe gymnase éclairé comme en plein jour, où je les vois faire des exercices après lesquels plusieurs prennent une douche : les bains établis à Hull-House ont contribué autant que quoi que ce soit à la santé physique et morale du quartier. Mais le grand bienfait c'est la cuisine : un ordinaire substantiel et varié attend à l'heure des repas tous ceux qui veulent se nourrir au plus bas prix possible; on emporte chez soi tel ou tel plat, et on peut prendre des leçons qui en valent bien d'autres, car

dans cette belle et claire cuisine, garnie de tous les engins les plus nouveaux et les plus économiques, fonctionne une école spécialement organisée par les demoiselles de la ville; celles-ci sont assidues aux soirées de couture où les petites filles, tout en travaillant, écoutent des histoires qui ne laissent pas leur imagination inactive. Plusieurs d'entre elles aussi aident au *Kindergarten*, lequel chaque matin réunit dans le vaste local qu'on appelle à d'autres heures la salle d'assemblée les enfans des environs.

Personne n'est oublié, ni petits ni grands, ni vieux ni jeunes. Miss Addams tient à ce que les pauvres étrangers qui habitent le quartier, gardent de leur patrie respective tout ce qui est bon; à cet effet chaque nationalité a un club. L'un des plus fréquentés est le club allemand du vendredi où l'on chante les vieilles chansons populaires, où on lit Schiller, tandis que les aiguilles à tricoter vont leur train.

Nous traversons rapidement des salles de lecture remplies d'ouvriers qui feuillettent des journaux, des revues de tous les pays. A l'étage supérieur ils trouvent un billard, des amusemens variés. — Bien souvent, me dit miss Starr, c'est un besoin de sociabilité qui conduit les plus faibles à fréquenter des antres où l'on boit et où l'on joue de l'argent. Nous ne voulons pas que nos hommes aient ce prétexte. Certes il y en a beaucoup qui ne se contentent pas de ce que nous leur offrons, mais si petit que soit le groupe, c'est autant de sauvé. Tous les soirs d'ailleurs ils peuvent venir à l'un des clubs qui fonctionnent comme ceux que vous venez de voir, aux clubs allemand, de physique, de dessin, d'économie politique. Nous sommes très fiers de notre galerie de peinture où ont eu lieu déjà cinq expositions. Les possesseurs de tableaux nous prêtent généreusement leurs chefs-d'œuvre.

L'idée d'aumône est, on le voit, complètement écartée du système de miss Addams. Elle facilite la vie des pauvres, voilà tout; elle y fait entrer dans la plus large mesure possible ce qu'ils envient aux riches ou plutôt elle cherche à effacer les distances en établissant des relations de bon voisinage entre riches et pauvres, « hommes, femmes, enfans, dit-elle, réunis en famille, comme Dieu les mêle ». A personne elle ne demande compte de ses croyances. La croyance générale, c'est l'humanitarisme chrétien, l'esprit du Christ manifesté dans des œuvres d'amour.

De tous côtés des secours lui arrivent. Voici l'histoire du grand terrain de récréation où les jeunes gens peuvent se livrer avec délices aux jeux athlétiques qui comptent parmi les institutions américaines pour ainsi dire : Il y avait là autrefois un *tenement house* sordide, une ruche infecte où de pauvres ouvriers

vivaient serrés les uns contre les autres, dans les plus détestables conditions d'hygiène et la plus fâcheuse promiscuité. Le propriétaire de cette masure, qui était pour miss Addams le pire de tous les voisinages, habitait l'étranger et se souciait très peu de la façon dont était administré son immeuble. Miss Addams cependant ayant dénoncé ce qui se passait, il répara une bonne fois ses torts involontaires, donna l'ordre d'abattre les bâtimens, et offrit à Hull-House le terrain déblayé. Maintenant les garçons du quartier ont une cour de récréation superbe que la ville, ne voulant pas être en reste d'obligeance, fait surveiller par un policeman attitré.

Quand nous sortons à une heure avancée de cette maison de refuge et de secours qui brille dans la nuit comme un phare de salut, la portière de notre voiture est ouverte par un gamin qui passe.

— Il n'y a pas beaucoup d'années que celui-là et ses pareils nous auraient jeté des pierres, me dit l'ami qui m'accompagne.

La plus intéressante visite que j'aie faite à Hull-House fut un soir où le club des ouvriers s'y réunissait, un club où la science sociale parle volontiers le langage de l'anarchie.

Je suis invitée à dîner; miss Addams, assise au bout de la longue table, sert tout en causant, comme pourrait le faire une aimable maîtresse de maison. Aux murs de la vaste pièce bien éclairée, dont tous les meubles luisent de propreté, sont accrochées de grandes photographies au charbon reproduisant, avec quelques chefs-d'œuvre de la peinture italienne, les tableaux les plus célèbres de Millet. Linge très blanc, menu à la fois abondant et modeste; on ne boit que de l'eau, bien entendu; la tempérance règne. Mon voisin de droite, qui a fait son droit à Paris, rappelle sa vie d'étudiant; comme la plupart des convives, il compte parmi les aides de miss Addams, hôtes temporaires ou permanens de Hull-House. Parmi eux, je reconnais, non sans surprise, deux jeunes *lawyers* avec lesquels j'ai dîné la semaine précédente en tout autre compagnie.

Il est admis que les célibataires invitent et reçoivent les dames, à certains jours déterminés, dans leurs clubs respectifs. J'avais donc été priée d'un dîner très littéraire, très agréable et arrosé d'excellent champagne, dans un des grands cercles de Chicago. Tout aux choses mondaines ce jour-là, les deux amis ne ressemblaient guère à des réformateurs absorbés par une œuvre philanthropique. Je m'informe, et j'apprends que pareil exemple n'est pas rare. Chacun apporte ce qu'il peut dans cette ligue de bienfaifaisance : hommes d'affaires, médecins, professeurs des écoles,

institutrices, étudians, ecclésiastiques, mères de famille contentes de donner au moins quelques momens à la crèche qui soulage tant d'autres mères. Ces messieurs me disent simplement qu'ils ont pris pension à Hull-House pour trois ou quatre semaines. Ils parlent sans le moindre orgueil de la tâche qu'ils poursuivent et qui n'a rien de facile : inspirer confiance à des êtres aigris ou ensauvagés, se rendre compte de leurs besoins, les aider à se suffire. Évidemment on les étonnerait, on les embarrasserait en leur exprimant de l'admiration pour ce qu'ils jugent tout naturel.

Après dîner nous passons dans le parloir où, pendant une demi-heure environ, la conversation roule sur les sujets les plus variés, voyages, beaux-arts, etc. Je cause avec un bibliophile qui connaît toutes nos éditions de luxe et commande ses reliures à Paris. Il est beaucoup question de la France. Là, comme ailleurs, je sens que nous n'occupons pas le premier rang. On nous accorde d'avoir tout trouvé, tout inventé, tout commencé, quitte à nous laisser distancer ensuite par des intelligences plus profondes et des volontés plus persévérantes; on nous témoigne beaucoup de sympathie, mais l'estime n'entre pas à dose égale dans des jugemens portés avec une extrême politesse d'ailleurs. Nous sommes toisés d'après les révélations de nos romanciers que l'on place très haut au point de vue purement littéraire, en affectant de n'avoir lu que celles de leurs œuvres qui sont les moins répréhensibles quant à la morale : de Paul Bourget on loue *André Cornelis*, *Cosmopolis* et ses *Essais de psychologie;* de Maupassant un choix de nouvelles très bien traduites, paraît-il, par Bunner, qui excelle lui-même dans les histoires courtes. Pierre Loti est, comme lui, connu par les traductions, ce qui me fait répondre avec quelque impatience qu'on ne le connaît pas du tout. Cette remarque est à peine comprise, car la forme importe en Amérique beaucoup moins que le fond, même aux yeux des gens qui se disent artistes. Alphonse Daudet pourtant réunit tous les suffrages. On classe *Sapho*, non seulement parmi les beaux, mais parmi les bons livres.

Un bruit étouffé de pas et de voix n'a cessé de se faire entendre dans le vestibule. Huit heures sonnent; nous retournons tous dans la salle à manger qui s'est transformée en salle de conférence. Un rideau tiré découvre une plate-forme et devant elle les bancs et les chaises sont occupés déjà. L'élément qui domine est cosmopolite : beaucoup de ces juifs russes que j'ai rencontrés déjà, hâves, barbus, aux pommettes saillantes ; leurs yeux noirs, tristes jusqu'à la désolation ou ardens comme ceux de loups affamés,

parlent de longues persécutions, de voyages épuisans, d'exil sans espoir.

Comprennent-ils l'anglais? Quelques-uns seulement, je pense; les autres, le coude sur leur genou, le menton dans la main, tendent avidement la tête comme pour saisir un secours dans un mot. Mais ces mots qui consolent, il ne semble pas d'abord que l'orateur introduit sache les prononcer. C'est un professeur de l'université, qui est aussi ministre de l'église baptiste, un homme de haute taille, d'aspect intelligent et froid, très correct dans son col blanc et sa redingote longue. Avant qu'il n'ait pris la parole, le président élu ce soir-là, un petit vieillard du quartier, assis sur la plate-forme à côté d'une table qui porte comme un rappel à l'ordre la montre de miss Addams; le président a dit d'une voix goguenarde en s'adressant à l'assemblée : « On nous annonce que nous avons parmi nous aujourd'hui un personnage de grand savoir, un professeur fameux. Nous ne doutons pas qu'il ne nous instruise et qu'en même temps il ne nous amuse. »

L'ironie a été saisie sur plusieurs bancs. Des sourires amers ou sinistres passent sur plus d'un visage, puis un profond silence s'établit. Ce silence de mort persiste, sans l'ombre d'une interruption, tandis qu'une heure de suite, le temps déterminé, M. H... traite des problèmes sociaux, qui s'imposent partout à l'attention du monde, essayant de prouver qu'on aurait tort de rendre les individus responsables de changemens causés par les progrès de l'industrie. Plein de pitié, dit-il, pour les erreurs de l'anarchie qu'il conçoit, qu'il excuse, mais que la société ne saurait tolérer, il demande aux travailleurs la patience, l'effort régulier, cette épargne si peu pratiquée en Amérique, de même qu'il demande aux riches, pour égaliser un peu les conditions, de généreux sacrifices qui ne peuvent être que volontaires. Tout ce qu'il dit est très sage, mais on sent, il doit sentir lui-même, qu'aucun courant de sympathie ne s'établit entre lui et ses auditeurs.

Quelques hommes cependant écrivent sur des chiffons de papier. Quand il a fini, le vieux petit président, dont la figure ridée rappelle celle de Voltaire, cligne malicieusement ses paupières rougies, et dit du même ton incisif qui le rend très drôle : « J'avais prédit que vous nous instruiriez en nous amusant. Vous nous avez certainement amusés... » Puis il donne la parole pour six minutes à l'un des étrangers, un Bohémien, je crois, qui s'est levé tremblant d'émotion, pâle jusqu'aux lèvres. Son jargon est d'abord presque inintelligible, mais ce qu'il dit n'a rien de vulgaire, et, à force de volonté, il se fait entendre.

—Soit, déclare-t-il, personne n'est coupable apparemment, aussi n'en voulons-nous à personne; comment faire cependant? Moi, j'étais cordonnier; allez donc proposer maintenant de fabriquer, un soulier à vous tout seul, quand plusieurs machines sont chargées de clouer et de coudre chacune de ses parties! On envoie promener, sans compensation, l'homme qui, ayant appris un état, n'en peut plus vivre. Du reste, vous avez raison, il n'y a pas de vengeance à tirer de tout cela; il n'y a qu'à attendre. La nature se charge de supprimer ce qui est mauvais ou inutile. Quand vous voyez un ivrogne rouler d'un côté à l'autre de la rue, vous savez qu'il n'en a pas pour longtemps, que cette existence dégradée va finir par la faute même de celui qui la mène. Eh bien! quand je vois passer dans sa voiture un homme inutile, je me dis que c'est la même chose pour ses pareils... Attendons!

Je suis sûre de n'avoir rien ajouté aux paroles de cet être étrange qui certainement avait lu Schopenhauer; moi aussi je prenais des notes. Sa main de squelette crispée au barreau de la chaise devant lui tremblait toujours, tandis qu'il luttait contre les difficultés d'un accent bizarre, impossible à définir. La tête était superbe, brune et accentuée comme celle d'un Arabe. Quand il se tut, il ferma les yeux et resta frémissant, le menton abattu sur sa poitrine qui haletait.

Après lui, un gros homme blême, à l'air débonnaire, pose quelques questions, d'un air de bonne foi, sur les moyens de se procurer du travail; il n'y a réussi ni avec l'aide des églises, ni par l'intermédiaire des bureaux de secours.

Un autre, au teint tanné comme celui d'un paysan, mais le rouge du whisky aux joues, déclare, presque en riant, que, pour sa part, il n'en veut pas aux scieries mécaniques, sachant combien il est dur de travailler de ses bras, par tous les temps, dans les forêts, et cela des années de suite. N'empêche que les trois ans pendant lesquels il s'est donné le plus de mal ne lui ont rien rapporté que sa nourriture. Était-ce juste?

Alors un petit Allemand se dresse, rageur comme un roquet qui va mordre; il a la face d'un carlin, le nez en l'air, de gros yeux saillans, le poil jaune, la voix nasale et vibrante : — Ça va bien aux professeurs et aux ministres, ça va bien aux fainéans, s'écrie-t-il, de faire la leçon à ceux qui se tuent de travail. Ils n'en auraient le droit que s'ils venaient vivre parmi eux, peiner comme eux. Ils savent bien que la société est mal organisée, et qu'en justice il faut qu'elle change du tout au tout, de gré ou de force; mais ils ne veulent pas en convenir, de peur de perdre leurs places et leurs salaires, étant des poltrons, des lâches et des voleurs.

L'irascible Allemand dépense plus que les six minutes réglementaires en invectives que le malin président n'arrête qu'à regret. Il faut de la patience au professeur. Il écoute, sans réplique, les injures qui lui sont jetées à la face. Je m'étonne que miss Addams laisse maltraiter ainsi ses hôtes. Miss Starr se penche, anxieuse, à son oreille, et semble lui demander d'intervenir; mais je crois l'entendre répondre : « Nous les connaissons, ils ne sont pas si terribles qu'ils en ont l'air. » Et elle garde une attitude impartiale, sa conviction étant qu'il faut une soupape de sûreté à toutes ces colères, à toutes ces rancunes.

D'ailleurs le travail intellectuel trouvera des défenseurs.

Un jeune homme frêle, aux yeux irlandais, d'un bleu vif, mieux vêtu que les autres, une chaîne de montre à son gilet, proteste contre l'épithète de fainéans appliquée à tous ceux qui ne sont pas de simples manœuvres. Il a, dit-il, travaillé des deux façons, et trouve que le plus rude effort est encore celui du cerveau. Très simplement, il raconte ses propres expériences. Après des années où il avait manqué de tout, il est allé en Californie, et maintenant il dirige un *ranch* considérable avec beaucoup de travailleurs sous ses ordres. Parmi ceux-là, quelques-uns prospèrent, comme il a prospéré; mais pour réussir il ne s'agit pas de ne faire que son devoir tout tranquillement; ce n'est pas assez en un temps de compétition enragée. Là-dessus il cite l'exemple de deux garçons, ses subordonnés : l'un était bon ouvrier en ce sens qu'il s'acquittait de sa tâche à la lettre. On l'a payé et remercié après s'être servi de lui. Le second travaillait jour et nuit, défiant par son zèle toute rivalité. Aujourd'hui il gagne soixante-dix dollars, trois cent cinquante francs par mois. Conclusion : pour arriver il s'agit de vouloir, mais non pas de vouloir mollement comme tant d'autres, de vouloir enfin! — Un geste achève sa pensée. Nul ne doute que ce blondin, aux ressorts d'acier, ait voulu, voulu jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus de chair sur les os.

Plusieurs encore parlent à la suite, souvent d'une façon bête et lourde : ce ne sont que de vagues balbutiemens d'anarchie. Et en dernier lieu, le petit président, tout voûté, tout ridé, sous ses cheveux blancs qui se hérissent, laisse éclater un emportement de commande. Lui aussi veut répondre à ce beau professeur qui a recommandé l'épargne à ceux qui ne possèdent rien, le travail à ceux qu'on repousse de tous les ateliers et qui s'est montré si sévère à l'égard des *tramps*, des vagabonds, ayant l'air de les confondre avec les malhonnêtes gens. Un vagabond! mais Jésus-Christ n'était que cela! C'est dit dans l'Évangile : « Les

souris ont leurs trous, les oiseaux leurs nids, mais le fils de l'homme n'a pas une pierre pour reposer sa tête. » S'il revenait, le Christ, ses ministres, loin de le reconnaître, le livreraient à la police pour le faire enfermer. L'épargne! Vraiment, on dirait qu'il n'y a qu'à aller à la Banque faire son petit versement. Le Christ n'épargnait pas, il n'avait pas de domicile! Et voilà comment parlent les faux apôtres d'aujourd'hui qui enseignent censé sa doctrine!

Le petit président se promène sur l'estrade, les mains dans ses poches, haussant les épaules; mais la montre de miss Addams, qu'il ne quitte pas de l'œil, lui enjoint de s'arrêter, et alors l'événement prouve que la patronne du lieu a raison dans sa théorie favorite.

Il semble que les injures tombées sur lui dru comme grêle aient fait jaillir l'étincelle chez ce savant un peu gourmé, qui était arrivé d'abord appuyé sur son honorabilité supérieure; on l'accuse au nom de l'Évangile, dans l'Évangile à son tour il trouve une arme défensive, mais il s'en sert avec humour, d'une façon familière qui changera les dispositions du club à son égard. Redressant sa carrure d'hercule: — « Si j'ai mal parlé des vagabonds, dit-il, vous m'avez traité, il me semble, de lâche, de fainéant et de voleur; je crois que nous sommes quittes. Je ne vois qu'une seule manière de continuer un entretien pris sur ce ton : sortir dans la rue avec vous, et nous entendre à coups de poing; mais là aussi peut-être vous seriez les plus forts. J'aime mieux reconnaître qu'il y a du vrai dans beaucoup de choses que vous avez dites; l'insulte cependant ne vaut jamais rien, surtout lorsqu'on ne connaît pas celui à qui on la jette. Je pourrais vous raconter ma vie, vous montrer qu'elle a été dure, c'est inutile. Écoutez seulement ceci : mon père était à la fois prêtre et médecin, et s'acquittait bien des deux métiers; aujourd'hui, il ne le pourrait plus; un médecin a fort à faire pour se tenir au courant des progrès de la science; il lui faut se spécialiser, choisir entre des branches diverses. Le même homme ne peut plus nulle part fabriquer, comme vous l'avez dit tout à l'heure, un soulier à lui tout seul. Il faut, pour se faire une place quelconque, beaucoup plus de persistance qu'autrefois, il faut se concentrer sur un seul objet. Ainsi, moi, je travaillerais volontiers de mes mains pour mon plaisir même et, fort comme je le suis, je me trouverais bien de retourner la terre dans un jardin deux ou trois heures par jour; mais je ne le peux pas; parce que vous nous confiez vos enfans à élever, et que vous tenez naturellement à ce que nous soyons absorbés tout entiers dans notre besogne qui est de les instruire. Mes amis, on met beaucoup de

choses dans la bouche des ministres de la religion, oubliant que ces propos sont presque tous répétés par une classe d'individus particulière, ceux qui ne viennent jamais à l'église. Ce sont ceux-là qui nous attribuent la méconnaissance du Christ. J'ai peut-être parlé trop sévèrement en effet des vagabonds qui ne font rien pour s'assurer du pain et un gîte; ils sont mes frères, eux aussi; mais, ayant plusieurs frères, il est permis, vous l'avouerez, d'avoir des préférences pour celui-ci ou celui-là, pour celui qui marche le plus droit et qui vous donne le moins de mal, quoiqu'on soit tout disposé quand même à tendre la main aux autres, sans oublier pour cela de les corriger au besoin. Je connais cette manière d'aimer, j'étais seul fils d'une nombreuse famille, et on m'aimait beaucoup, ce qui ne m'empêchait pas d'attraper toutes les raclées, *I caught all the licking.* »

Sur ce mot de *licking*, quelques rires partent, suivis d'applaudissemens; puis, enhardis par ce qu'il a dit de sa bonne volonté envers les pires, quelques hommes vont tendre la main à M. H... qui a enfin trouvé la note juste. Je suis étonnée de voir parmi ceux-ci l'Allemand rageur. Il reste longtemps à causer et à discuter dans l'embrasure d'une porte avec la victime de son insolente sortie qui paraît avoir chrétiennement oublié tous les noms qu'il lui a donnés.

L'assemblée se disperse après quelques mots de miss Starr qui indique le jour de la prochaine séance et annonce qu'un prédicateur éminent viendra causer de choses religieuses avec ceux que cela intéresse; ils seront autorisés à exprimer par écrit leurs doutes, leurs idées personnelles, mais elle espère pour l'honneur de la maison qu'on voudra bien se rappeler les égards dus à des hôtes qui se présentent avec de bonnes intentions et en amis. Vertement elle adresse aux hommes quelques reproches indirects qu'ils prennent d'un air moitié timide et moitié insouciant.

Miss Addams cependant est entourée par un groupe à qui elle explique comment une grosse provision de charbon ayant été faite à Hull House, ils pourront venir l'acheter moins cher qu'au détail. La nouvelle est bienvenue à l'entrée de l'hiver; mais je crois que ce qui fait encore le plus de bien à ces misérables c'est la bonté du regard fixé sur eux, un regard qui souffre, car les yeux de miss Addams, si beaux qu'ils soient, viennent de subir une opération douloureuse. Cette raison, pas plus qu'aucune autre, ne la détourne de sa tâche habituelle. Maladive dès sa première jeunesse, elle a répondu à l'arrêt des médecins qui prétendaient qu'elle ne pourrait vivre qu'à la condition de s'épargner toute fatigue, par une dépense d'énergie extraordinaire. Et

elle vit par miracle, elle oublie son corps; c'est peut-être l'exemple le plus parfait et le plus inconscient du genre d'hygiène morale qui devient à la mode aux États-Unis sous le nom de *Christian science*, et dont j'aurai l'occasion de parler plus tard.

Bien entendu, miss Addams fait partie du *Womans' Club* comme Mrs Carse, comme miss Willard, comme Mrs Logan, que la charité a conduite vers la plus répugnante de toutes les besognes, celle de la police. Mrs Logan est devenue matrone en chef et fait dans cette situation un bien incalculable. Les malfaiteurs et les malheureux sont emmenés pêle-mêle au même poste; là elle procède à un triage; elle prend soin des pauvres filles qui ont encore quelque étincelle de sens moral, elle leur assure le moyen de se relever. Elle plaide pour ses protégées au besoin, les accompagne devant le juge afin de leur donner du courage, ne connaît ni fatigue ni dégoût.

Il faut bien reconnaître à de pareilles femmes le droit de réclamer certains privilèges, car elles s'imposent de grands devoirs. Je suis mise au courant de leurs œuvres par une des célébrités de Chicago, Mrs Margaret Sullivan, qui, brillant journaliste, écrit chaque jour l'article de fond du *Herald*. Elle me dit : « La force des réformatrices américaines tient à ce qu'elles ont toujours mérité personnellement l'estime publique; aucune d'elles n'a versé dans des excentricités de mauvais aloi, réclamant l'amour libre par exemple ou affichant des théories socialistes dangereuses. Même les premières en date, celles qui se sont signalées avec plus de fracas qu'on ne le fait aujourd'hui et qui attiraient sur elles le genre de ridicule qui frappe les *shriekers* (les *criardes*), étaient sans exception irréprochables sous le rapport des mœurs. Les Stanton, les Anthony, les Lucy Stone, ces apôtres de l'émancipation de la femme, ont pu être traitées d'énergumènes au début, mais on a toujours vénéré en elles des femmes de bien. Les membres les plus avancés du *Woman's Club* sont de bonnes épouses et de bonnes mères. Aussi les hommes ne voient-ils aucune raison de contrarier le mouvement qu'elles dirigent; ils applaudissent à leurs efforts, à leurs succès; le jour où il plairait aux femmes de réclamer des droits politiques complets, ceux de leur famille et de leur entourage n'y feraient aucune opposition; elles ne sont retenues que par leur propre sagesse. »

Mrs Sullivan parle ainsi en me faisant visiter les bureaux, l'imprimerie, toute la vaste et magnifique installation du *Herald* dont elle est le rédacteur le plus payé, ce qui est beaucoup dire. Trois autres femmes collaborent régulièrement à ce journal; j'ai grand plaisir à causer avec l'une d'elles, Mrs Mary Abbott, chargée

de la partie purement littéraire, critique et variétés. On voit que les femmes sont partout en évidence à Chicago. Aucun nom peut-être ne fut répété aussi souvent que celui de Mrs Potter Palmer, parmi les noms des organisateurs de la *World's fair*, et c'est une jeune fille, un poète charmant, à figure de muse, miss Harriet Monroe, qui a été chargée d'écrire l'ode colombienne récitée, pour le quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique, le 21 octobre 1892, durant les fêtes d'inauguration du palais des arts libéraux. Certains passages, mis en musique, furent rendus par un chœur de cinq mille voix avec accompagnement d'un immense orchestre et des musiques militaires.

Miss Monroe, qui appartient à une famille d'artistes et de lettrés, est l'auteur d'une tragédie en vers et de petits poèmes qu'on ne saurait en rien comparer aux plantes sauvages de l'Ouest. Les amateurs de ce genre de produits doivent les demander au jardin d'ailleurs très mélangé d'Eugène Field, l'écrivain local par excellence. Je l'ai dit, Chicago réunit tous les contrastes, mais rien n'est plus inattendu que le règne des femmes dans ce grand centre d'une virilité si âpre, dans ce foyer du trafic et de l'industrie, où tout semble rude au premier aspect, le climat, l'atmosphère ambiante, tant morale que physique. Nulle part il ne m'a paru aussi fortement accentué, quoique du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, on n'entende, somme toute, qu'une paraphrase du mot de Stuart Mill, éloquemment commenté par Mrs Maud Howe Elliott, à l'occasion de la foire universelle : « L'heure de la femme a sonné. » Elle sonne en effet aux États-Unis, avec le consentement chevaleresque des hommes.

TH. BENTZON.

LES SALONS DE 1894

II

LE PORTRAIT, PEINTRES ÉTRANGERS
LE PAYSAGE, LA SCULPTURE

I

C'est à l'art des portraits que se rattachent, malgré leurs titres historiques ou poétiques, quelques-unes des toiles les plus regardées et les plus importantes des Champs-Élysées, comme les *Gloires lyonnaises* de M. Louis-Édouard Fournier, les *Victimes du Devoir,* de M. Detaille, le *Jardin des Hespérides*, de M. Gorguet. Dans la grande peinture décorative de M. Fournier, destinée à la salle du Conseil général du Rhône, malgré l'ampleur du panorama ouvert derrière la nombreuse assemblée des personnages historiques faisant face, sur plusieurs rangées, au spectateur, le principal intérêt reste un intérêt iconographique. C'est sur le second et le premier plans, où se groupent, d'une part, des Lyonnais des XVIIe et XVIIIe siècles et, d'autre part, des Lyonnais contemporains, dont beaucoup sont des artistes, presque tous déjà connus par des gravures ou peintures célèbres, que se concentre l'attention du public, comme semble s'être concentré l'effort du peintre. C'était une tâche ingrate et difficile d'étager de cette façon, sans

(1) Voir la *Revue* du 1er juin.

confusion et sans monotonie, une soixantaine de figures en pied, appartenant aux âges divers de l'histoire, en des costumes si différens, depuis les fondateurs légendaires de Lyon, les chefs rhodiens, Avepomarus et Momorus, antérieurs de deux siècles à Jésus-Christ, jusqu'à ses enfans illustres d'hier et d'aujourd'hui. M. Édouard Fournier s'est tiré de cette première difficulté avec la conscience et l'habileté d'un compositeur attentif et d'un artiste lettré. Les personnages les plus anciens, Grecs, Romains, évêques, martyrs, papes du moyen âge, sont assis, à un plan supérieur, sur un exèdre de marbre blanc; au-dessous d'eux, se présentent, d'un côté, les hommes et femmes de la Renaissance, Jehan Perréal, le maréchal de Saint-André, Philibert de l'Orme, Louise Labé, Maurice Scève, etc.; de l'autre, ceux du XVIIe et du XVIIIe siècle, les Coustou, Coysevox, les Audran, Mlle de Lespinasse, Perrache, Bernard de Jussieu, Roland; enfin, comme nous venons de le dire, sur le premier plan, les contemporains, Jacquart, Ballanche, Camille Jordan, Mme Récamier, J.-B. Say, Ampère, Jules Favre, Pierre Dupont, Victor de Laprade, Joséphin Soulary, Ozanam, Claude-Bernard, Hippolyte et Paul Flandrin, Meissonier, Puvis de Chavannes, Chenavard. La collection de figures à restituer ou à représenter était, on le voit, aussi intéressante que nombreuse, et les documens authentiques ne manquaient pas pour la plupart des morts. Il est facile de voir que M. Fournier s'est empressé d'étudier avec le plus grand soin tous ces documens; un louable souci d'exactitude se marque non seulement dans les attitudes et les gestes qu'il donne à ses personnages, en les rapprochant suivant les époques, pour les faire causer entre eux, mais encore dans les modifications qu'il apporte à ses procédés suivant que le souvenir de telle ou telle œuvre originale le dirige et le hante. C'est donc à la fois une œuvre de sérieux labeur et d'un durable intérêt, qui tiendra honorablement sa place dans l'emplacement qu'on lui destine, car toutes les figures y sont caractérisées avec justesse et intelligence, sinon avec un grand éclat.

Dans la scène d'incendie, en plein cœur de Paris, où M. Detaille nous montre les *Victimes du Devoir*, des pompiers blessés rapportés par leurs camarades devant le préfet de la Seine et le préfet de police qui se découvrent respectueusement, c'est aussi l'exactitude du rendu, aussi bien pour les visages connus des hauts fonctionnaires que pour les visages anonymes des pompiers et sergens de ville environnans, qui attire et retient l'attention. Tandis que M. Fournier avait à reconstituer ses figures d'après des documens historiques, M. Detaille devait établir un document contemporain destiné à devenir un document historique. Il l'a fait avec la

science et la sûreté qu'on lui connaît, et, bien que la scène ne se prêtât guère, à cause de la monotonie noire et triste des paletots et des uniformes, à un développement coloriste d'un grand éclat, il a su lui donner de l'intérêt pittoresque, non seulement par la fermeté de l'exécution et l'habileté des groupemens sur le premier plan, mais aussi par les nuancemens justes et fins dans les fonds, où l'on voit les fumées de la maison en flamme monter entre les maisons d'un carrefour. Les mouvemens et les dégradations d'une lumière troublée et mourante y sont notés et rendus avec cette exactitude d'observation qui est la force de M. Detaille et le secret de ses progrès continus.

M. Gorguet, dont le grand public salue le nom pour la première fois, n'est point pour nous un inconnu. Nous avons, à plusieurs reprises, signalé ses études plastiques et ses petits portraits, d'une facture précise et délicate. Son *Jardin des Hespérides*, évidemment, n'est qu'une collection de portraits en pied, habilement groupés dans un milieu décoratif, suffisamment idéalisés pour que le charme qui s'en dégage appelle une réminiscence littéraire et poétique; on pourrait parier, à coup sûr, que tous ces aimables visages de jeunes filles et d'enfans sont d'une ressemblance suffisante et que les originaux n'en sont pas loin. Le peintre d'ailleurs, afin qu'on ne s'y trompe point, n'a rien modifié aux toilettes du jour. Les deux jeunes filles, l'une en peignoir vert d'eau, large et flottant, l'autre en robe gris tendre, qui s'avancent sur la gauche, en balançant une banne remplie de « pommes d'or », sont vêtues simplement, mais à la mode. C'est le groupe le plus important et le plus remarqué. Une grâce naturelle et simple dans la démarche et le geste, une chasteté intelligente et heureuse dans la physionomie, une harmonie délicate, bien soutenue, finement assortie entre les colorations douces des visages, des vêtemens et des fonds, donnent, en effet, à ces figures cette distinction aimable qu'on admire chez les Florentines du xve siècle, mais qu'on peut retrouver, comme tout ce qui est humain, chez des jeunes filles modernes. Que les promeneuses de M. Gorguet aient des sœurs aînées chez Botticelli et Filippino Lippi, cela saute aux yeux; mais, à la différence de quelques-unes de leurs voisines, plus prétentieuses et moins bien élevées, ces patriciennes discrètes ne se targuent pas ouvertement de leur glorieux atavisme. M. Gorguet, en véritable artiste, s'est suffisamment pénétré des vieux maîtres pour regarder le monde avec leur âme autant qu'avec leurs yeux. Il a complété, dans le même esprit d'habile candeur, le reste de sa composition : le groupe des cinq jeunes femmes assises dans l'herbe, sur la droite, avec la fil-

lette debout sous le bosquet d'orangers, est dessiné avec la même sensibilité. Quoiqu'il faille regretter, dans l'exécution générale, un certain parti pris de tonalité trop terne et trop sourde, en même temps qu'une certaine mollesse des dessous, difficilement acceptable dans de telles dimensions, on doit néanmoins reconnaître que c'est là un ouvrage des plus distingués.

L'aspect mat que M. Gorguet a volontairement conservé à sa peinture se retrouve dans les toiles de presque tous les artistes, qui ont été séduits comme lui par la noble tranquillité des fresques florentines. On sait que les grands Quattrocentisti, Botticelli et Ghirlandajo, préférèrent toujours, pour l'expression de leurs visions lyriques ou épiques, le calme clair et grave de la peinture à la détrempe à l'éclat inégal et incertain de la peinture à l'huile, dont une brève expérience suffisait d'ailleurs à leur apprendre les trahisons fatales et les inévitables altérations. Depuis quelques années, c'est une pensée semblable qui a ramené tant de peintres à la pratique des procédés plus simples de l'aquarelle, de la détrempe, du pastel et, dans l'emploi même de la peinture à l'huile, à la recherche de cet aspect doux et reposé qui est celui de la peinture murale. Il semble qu'on ait ainsi moins à craindre les injures du temps, dont l'action éteint ou assombrit, en effet, ce genre de peinture, d'une façon plus lente et plus égale, qu'elle ne fait pour les peintures à l'huile, surchargées et tourmentées, empâtées et glacées. De notre temps, plus que jamais, soit par suite d'un emploi hasardeux de produits médiocres, soit par suite de la précipitation et de la complication des mélanges, ces dernières peintures, en quelques années, perdent presque toutes l'aspect que le peintre leur avait voulu donner, et semblent irrémédiablement condamnées à une mort plus ou moins prochaine par leur propre décomposition.

On comprend donc très bien qu'un portraitiste, s'il veut présenter une figure fortement ou délicatement accentuée, dans un milieu peu compliqué, choisisse de préférence ce mode de colorations plus simples et plus égales. Ce que l'on comprend moins, c'est qu'il ajoute à ce parti pris de matité, délicieux surtout dans les effets clairs, un parti pris de tonalités sourdes et opaques, c'est-à-dire qu'il inflige volontairement à la peinture en détrempe ou simulant la détrempe les noirceurs et les lourdeurs de la peinture à l'huile mal triturée ou mal conservée. Cette erreur est, ce nous semble, celle que commet d'ordinaire un artiste distingué du Champ de Mars, M. Aman-Jean, dont les portraits, peints en mat, affectent visiblement et heureusement, dans la souplesse de l'attitude, dans la précision délicate et intellectuelle

des physionomies, dans la tenue harmonique des colorations, une recherche particulière de distinction. La plupart, par malheur, sont déjà si éteints et comme écrasés sous un voile de vapeurs ternes et sombres, qu'on peut redouter de les y voir disparaître avant peu de temps. Il suffit à M. Aman-Jean de soulever ce voile pour apparaître avec toutes ses qualités aux yeux de tout le monde : c'est ce qu'il a tenté de faire, cette année, avec ses deux portraits d'hommes, celui de *M. Jules Case*, le romancier, et celui de *M. Dampt*, le sculpteur. Ce n'est pas que l'analyse intelligente et sensible des modèles y soit peut-être poussée plus loin qu'en certains visages très bien vus de femmes environnantes ; seulement cette analyse s'y trouve mise en lumière par des moyens pittoresques plus francs et plus simples qui attristent et troublent moins la vue.

Il est intéressant de comparer aux portraits de M. Aman-Jean ceux de M. Alexander (de New-York), qui s'inspire aussi, dans sa technique, des maîtres fresquistes. M. Alexander n'a pas les mêmes hésitations : il va droit aux effets clairs, à la fraîcheur des carnations, des étoffes, des fonds de tentures ou de verdures, à la franchise juvénile et printanière des primitifs. Les portraits de ses deux confrères *M. Thaulow*, le Norvégien, et *M. Pranichnikoff*, le Russe, ont une vérité familière, joyeuse et mâle, d'expression vraiment intéressante. Une image, simple et grave, de jeune femme en robe grise, de profil (*portrait n° 18*) montre, dans un autre ordre, ce que peut donner d'heureux cette façon de voir et de peindre. Le dessin est ferme et distingué ; le coup de brosse, à fleur d'une toile à gros grain, rapide et souple ; le coloris, délicat et un peu éteint, celui d'une tapisserie.

Néanmoins, au Champ de Mars, le portraitiste qui tient sans conteste le premier rang est toujours M. Dagnan-Bouveret. Ce n'est pas que ses toiles aient, au premier abord, l'éclat, la liberté, l'entrain qu'on peut admirer dans certains portraits, vivement brossés, de M. Carolus Duran (*Le Poète à la mandoline. — Portraits de Mme C. B... et de Mlle C...*) et de son école ; sa peinture est d'un aspect triste, parfois d'un labeur inquiet, minutieux, pénible ; mais la conscience extrême, la vieille conscience française, difficile, perspicace, bienveillante, avec laquelle il analyse et exprime le caractère intime de ses modèles, donne à tous ses portraits, même les moins brillans, une valeur sérieuse et durable. C'est d'ailleurs un esprit cultivé, très sensible, qui modifie l'aspect de ses toiles, suivant que la variété des physionomies modernes reporte ses souvenirs à la variété des maîtres dont il procède. La petite figure de *M. René de Saint-Marceaux*, le sculpteur, vive, ner-

veuse, frémissante, sur son fond bleu, la petite tête de *M. J.-C. Muenier*, le peintre, nette et ferme, avec ses yeux vifs sous ses verres de lunettes fumés, rappellent, par leur exactitude et leur intensité, Holbein et les Clouet, tandis que, dans l'harmonie et le jet du manteau dont s'enveloppe *M*^me^ *S*..., en robe de bal, nous sentons le voisinage de Largillière et de Nattier. M. Dagnan-Bouveret ne croit pas, avec raison, se diminuer en vivant toujours, malgré sa réputation faite, au milieu d'illustres et utiles conseillers. Sa personnalité, loin d'en souffrir, s'y assouplit et s'y fortifie ; il a rarement fait un morceau plus personnel que cette belle étude-portrait, *la Marchande de cierges*. Combien en avons-nous vu, dans les pardons de Bretagne, aux abords des chapelles, assises le long des routes, de ces paysannes présentant des cierges aux pèlerins ! Vieilles, hâlées et ridées, fillettes fraîches ou pâlottes, femmes robustes ou maladives, il y en a de tout âge et de toute sorte ; mais toutes, en offrant leur marchandise sainte, conservent cette gravité fervente et douce qui est celle de la race. La marchande de M. Dagnan-Bouveret est jeune et belle, d'une beauté saine, chaste et mélancolique que met en pleine valeur la noblesse calme de la grande coiffe aux ailes relevées, de la large collerette plissée et des manches de laine plates, dont les blancheurs nuancées s'allient heureusement avec les tons sombres des tabliers et de la robe sur un fond de feuillage piqué de soleil. La physionomie est rendue avec une profondeur et une délicatesse de sentiment qui frappent les plus indifférens, l'exécution pittoresque est menée d'un bout à l'autre avec cette habileté simple qui caractérise les ouvrages supérieurs.

Si nous revenons aux Champs-Élysées, nous trouvons que les portraits les plus intéressans, comme peintures, ne sont pas toujours ceux qui en portent le titre et qui figurent au livret comme les images fidèles de M. X... ou de Mme Z... Cependant les belles ou jolies personnes qu'exposent MM. Hébert, Henner, Benjamin-Constant, Raphaël Collin et d'autres, sous des noms de fantaisie, sans ressemblance garantie, n'en sont ni plus ni moins de sérieuses études d'après des créatures vivantes qui, comme la *Marchande de cierges* de M. Dagnan, n'ont pu être méditées et exécutées que par des portraitistes expérimentés. La *Lavandara* de M. Hébert, en français, la lavandière, est, nous l'avons déjà dit, un des morceaux les plus exquis que ce peintre savant, complètement maître de toutes les ressources et subtilités de son art, ait offerts, depuis longtemps, à notre admiration. La figure en elle-même, presque rien, ou du moins rien d'inattendu : une jeune blanchisseuse, une paysanne romaine, de physionomie aimable plutôt

que fière, en corset lâche et flottant sous la chemise entr'ouverte, le tablier relevé à la ceinture, les manches retroussées, debout, la main droite appuyée au rebord du lavoir sur lequel elle s'appuie; la figure est à mi-corps et tout enveloppée d'un fond de feuillages.

Comment expliquer à des yeux qui n'auraient pas le sens et l'habitude des analyses pittoresques, tout le charme pénétrant et durable que le peintre a su fixer dans cette figure insignifiante et banale par le seul jeu, délicat et sûr, des teintes et des demi-teintes, des pénombres et des ombres? Les tons rosés et hâlés du visage et des bras, les tons grisâtres de la chemise, le noir profond du corset et le jaune vif de ses rubans, le lilas éteint du tablier, les verdissemens, plus ou moins calmés, du feuillage piqué çà et là de pointes de lumière, composent une symphonie en mineur, d'un mouvement doux et lent, avec des surprises délicates d'accords si finement nuancés qu'on n'en saisit bien toutes les ravissantes subtilités qu'à la seconde ou à la troisième vision. Il va sans dire qu'entre les mains d'un dessinateur attentif comme M. Hébert, le rythme n'est pas sacrifié à l'harmonie, si habile que soit cette harmonie, et que le dessous de la figure est solide comme le dehors en est séduisant. On ne saurait mieux prouver à nos brosseurs expéditifs que l'énormité des toiles, l'étrangeté des sujets, la bizarrerie des procédés conduisent moins sûrement à faire un chef-d'œuvre que l'approfondissement passionné et réfléchi d'une sensation naturelle et précise avec le maniement intelligent et libre des moyens d'expression expérimentés par les vieux maîtres.

MM. Henner, Benjamin-Constant, Raphaël Collin renouvellent l'expérience, sur un moindre champ, et seulement pour les têtes, avec un succès approchant. La *Lola* de M. Henner, qu'on croit connaître déjà, qui diffère pourtant de ses sœurs aînées par la séduction particulière de ses yeux noirs, si pâle et si blanche, avec ses lèvres de sang, sous sa chevelure rousse, dans son manteau noir, est un morceau de belle expression autant que de belle exécution. M. Henner l'accompagne d'un morceau plus magistral encore, une tête d'homme grisonnant, vue de profil, sculptée et modelée dans une harmonie grave et nuancée avec un mélange surprenant de vigueurs et de délicatesses : le *Portrait de M. R...* Dans les *Diamans noirs*, une tête de jeune femme à qui la splendeur de ses prunelles a valu ce titre mystérieux, dans la *Primerose* dont une fleurette piquée dans ses cheveux fins justifie le nom, MM. Benjamin-Constant et Raphaël Collin, l'un avec sa sensualité chaleureuse, l'autre avec sa sentimentalité délicate, ont

exprimé la beauté, telle qu'ils la comprennent suivant leurs tempéramens divers. Dans les *Diamans noirs*, l'éclatante orchestration des carnations sanguines et ensoleillées, des yeux noirs profonds, du vêtement somptueux piqué de vert, de pourpre et d'or, dans la *Primerose*, la finesse presque diaphane des tonalités discrètes dans le rosé du visage et le gris bleuâtre du fichu de crêpe, accentuent délicieusement, d'une part, l'air de victorieux épanouissement, d'autre part, celui de languissante rêverie qui charment tour à tour, dans ces deux aimables visages. La *Douce Rêverie* de M. Tony Robert-Fleury, une jeune femme accoudée et lisant, rentre encore agréablement dans cette série fort nombreuse des études-portraits si bien faites pour mettre en son jour la valeur d'un peintre. Il est juste de signaler dans la série plus d'un excellent ou agréable ouvrage signé d'un nom féminin, notamment la *Pensierosa* et l'*Infante*, par Mlle Juana Romani, dont la virtuosité savoureuse procède en partie de MM. Henner et Roybet, mais s'affirme résolument à leurs côtés, la *Canzonetta* de Mlle Robert Godin, le *Portrait de Mlle Alphée Dubois*, en costume oriental, par Mlle Achille-Fould, d'une exécution vive et brillante.

En dehors de ces études sur nature dans lesquelles la fantaisie des artistes s'est réservé toute liberté d'arrangement et d'interprétation, la foule des portraits proprement dits, des images exactes ou soi-disant telles est presque innombrable dans les deux Salons. Aux Champs-Élysées, c'est par la présentation simple et grave du modèle sur un fond uni ou peu compliqué, par l'accentuation résolue et nette de son caractère individuel, sans recherches étrangères de distractions pittoresques, suivant les traditions classiques, que se distinguent les œuvres les plus saillantes. Les figures presque entières, vues jusqu'aux genoux, de *S. A.S. le Prince de Monaco*, par M. Bonnat, de *M. Gérome*, par M. Morot, de *M. Pelpel*, par M. Doucet, de *M. L. D...*, par M. Dawant, sont, à des titres divers, d'excellens spécimens dans ce genre. Le prince régnant, en uniforme militaire, chamarré de décorations, debout, la main sur une carte de géographie déployée, conserve l'attitude droite et calme qui sied à son rang; l'exécution est vigoureuse et rigoureuse, notamment dans le visage basané et dans les mains nerveuses, telle qu'on l'attend toujours de M. Bonnat. L'artiste, M. Gérome, assis, les jambes croisées, en travers, sur une chaise au dossier de laquelle pend sa main droite, l'autre main dans la poche, se présente avec la familiarité et la vivacité d'un artiste causant avec des amis. La ressemblance est extraordinaire et les traits du modèle, si nets, si fermes et fins, avec sa physionomie décidée, ardente et bienveillante, sont exprimés vivement

et simplement d'une main sûre et consciencieuse. C'est une œuvre peut-être supérieure encore au *Portrait de M. C...* exposé, l'an dernier, par M. Aimé Morot et si justement remarqué.

M. Pelpel, « l'homme le plus gai et le meilleur de la terre », au dire même de son peintre et ami, M. Doucet, est assis carrément, les mains jointes, jouant avec ses pouces, le visage souriant, fleurissant et rosoyant parmi les blancheurs argentées de la barbe et des cheveux, en large paletot, dans un large fauteuil, comme il sied à un Mécène de l'industrie, accueillant et sans façons; peinture d'un autre genre, moins pénétrante et plus extérieure, mais colorée, joyeuse et vive! Tout autre est la familiarité de l'homme encore jeune, enveloppé dans un manteau à pèlerine, son chapeau melon à la main, qui est assis dans la toile de M. Dawant. Homme de lettres ou artiste, le visage est maigre, volontaire, pensif, les lèvres sont minces et serrées, les mains mobiles et fines. Sauf quelques restes de sécheresse dans l'exécution, l'œuvre est grave, expressive, menée à point, et supérieure, nous semble-t-il, aux portraits précédens de M. Dawant.

D'autres figures viriles, dans les mêmes dimensions, avoisinent ces excellens portraits et leur peuvent être comparées pour certaines qualités d'exactitude et d'habile exécution. Tels sont ceux de *M. Carnot, Président de la République*, par M. Chartran, de *M. Jules Simon*, par M. Schommer, de *M. Georges Clerc*, par M. Axilette, de *M. H. R...* par M. Albert Lambert. L'un des plus remarquables est dû à un peintre anglais, M. Orchardson, si connu par ses jolis tableaux anecdotiques dont il nous offre encore un spécimen, *Énigme*, dialogue-bouderie entre une belle et un beau, en costumes XVIIIe siècle, dans un salon approprié. La peinture de M. Richardson, spirituelle et fine, est, en général, jaunâtre et mince. Les tons jaunâtres dominent encore dans son *Portrait de Sir Walther Gilbey, baronet*, mais seulement pour y accentuer la personnalité d'un dessinateur excellent et d'un physionomiste supérieur. On ne saurait imaginer rien de plus anglais que ce personnage robuste et maigre, le monocle à l'œil, en vêtement de cheval, assis dans son cabinet, lisant un journal du turf. C'est d'une distinction achevée et d'un caractère extraordinaire. Aux Champs-Élysées, comme au Champ de Mars, un certain nombre de portraits collectifs montrent l'agréable parti qu'on peut tirer du groupement de plusieurs figures dans un milieu plus vaste et plus coloré. Aux Champs-Élysées le plus grand succès a été, avec raison, pour l'*Épreuve à l'eau-forte*, de M. Galliac où l'on voit, dans un intérieur d'atelier, un jeune graveur assis, de face, présenter à un de ses amis debout, qui s'appuie contre son fauteuil,

une épreuve de gravure. Les justes mouvemens des deux figures, l'heureuse distribution de la lumière tombant du châssis vitré, sur le côté du groupe, puis glissant sur la planche de cuivre et traversant le papier diaphane, la souplesse et l'aisance de l'exécution, font, en effet, de cette toile une fort bonne peinture. Il ne faut pas, non plus, oublier de voir, aux environs, un respectable couple conjugal, le mari écrivant, la femme tenant une assiette avec des fruits, dans un modeste intérieur, d'un sentiment très simple et d'une bonne exécution, *Mes parens*, par M. Boisson, — un trio aimable, composé d'une jeune fille, d'un enfant et d'un chien, *Trois bons amis*, par M. Albert Lynch. Au Champ de Mars, on trouve une fort jolie pièce dans ce genre, *l'Intérieur*, de M. Lerolle, avec deux jeunes filles en train de lire, et une troisième debout, respirant une fleur. Ce sont encore des portraits disposés, dans un salon modeste et doucement éclairé, près d'un piano, avec un grand charme de lumière et d'expression.

Il va presque sans dire que partout les images féminines sont au moins aussi nombreuses que les images viriles et que, des deux côtés, il y en a d'excellentes, d'indifférentes et de drolatiques. Parmi les excellentes, aux Champs-Élysées, c'est d'abord la fraîche et vive jeune fille en blanc, d'une physionomie si ouverte et si pure, *Mlle G. H...* pour laquelle M. Jules Lefebvre a réservé son dessin le plus fin et ses tons les plus clairs, puis la jeune femme en robe grise, *Mme S...* par M. Saint-Germier; ce sont, ensuite, toutes les dames, fraîches ou mûres, qu'ont présentées MM. Wencker, de Bengy, Deully, Le Meunier, F. H. Lucas, Aubert, Pascal Blanchard, d'une part, et, d'autre part, MM. Benjamin-Constant, Brouillet, Desvallières, Paul Chabas, Mlles Beaury-Saurel et Godin, les uns plus soucieux du dessin et de la physionomie, les autres plus préoccupés de l'aspect lumineux et de la coloration. Au Champ de Mars on n'oubliera pas, comme figures brillantes, la dame en robe jaune, *Mme B...* par M. Besnard, la *Princesse de Chimay* par M. Gandara, *Mrs H. H...* par M. Sargent, les jolies personnes peintes par Mlle J. Marest et Mlle Lee Robbins, et, comme figures expressives, d'une exactitude évidente ou poétiquement transfigurées, quelques-unes de celles qui portent les noms de MM. Mathey, Courtois, Friant, Dubufe, de Monvel, Desboutins, Weerts, Rixens, Picard, Point, de Mmes Roth et Rœderstein. Le *Portrait de Mme la Baronne S. M...* en costume Louis XVI, par M. Blanche, prouve, chez cet artiste chercheur et laborieux, en ce moment épris des maîtres anglais, un progrès décisif. Plusieurs des études exposées cette année par M. Blanche, notamment un portrait de jeune homme à barbe noire, dessinées avec

fermeté et peintes avec vigueur, le montrent désormais en pleine possession de lui-même et sorti de la période des incertitudes.

II

Si l'on a le droit d'attendre d'un peintre des sensations sincères et vivement rendues, c'est assurément lorsqu'il se contente de les demander à la réalité environnante. L'effort d'imagination ou de science qu'exigent la conception et l'exécution d'une composition monumentale, décorative, poétique ou historique se trouvant ainsi supprimé, c'est bien le moins que l'artiste nous rende en spontanéité, en franchise, en émotion, en vérité, ce qu'il ne nous donne pas en invention et en idéal. Nous avons déjà remarqué, les années précédentes, que quelques peintres étrangers, surtout ceux de race anglo-saxonne, comprenaient sérieusement, avec une force spéciale, cette nécessité. L'observation reste juste cette année encore. La *Jeune veuve*, de M. Bacon, de Londres, la *Dernière heure*, de M. Bulfield, de Lancaster, le *Forgeant une ancre* de M. Forbes, de Londres, le *Benedicite* de M. Lormier, d'Édimbourg, montrent, dans la façon de traiter des épisodes de la vie domestique ou laborieuse, un sentiment d'observation particulièrement grave joint à une facture résolue et consciencieuse. Tous ces insulaires ont, il est vrai, appris leur métier dans les ateliers parisiens, chez Cabanel, chez MM. Cormon, Bonnat, Carolus-Duran, et l'on voit bien chez eux par où ils procèdent de ces bons maîtres français, mais on y voit bien aussi ce qu'ils apportent de leurs traditions et de leurs habitudes nationales. Le tableau de M. Bacon est une de ces scènes sentimentales auxquelles se complaisent nos voisins, un épisode douloureux de quelque roman familial qui pourrait attendrir les yeux par sa seule mise en scène, en dehors même de toute valeur pittoresque. Un intérieur de salle à manger, un jour d'hiver, au soir tombant; près de l'âtre où rougit le triste feu de charbons, une vieille femme, à l'air revêche et dur, assise et refusant de lever la tête, malgré le geste suppliant d'une servante, vers une jeune femme, en grand deuil, qui vient d'entrer, et qui, humiliée, anxieuse, défaillante, s'appuie, attendant son arrêt, sur le bord de la table servie. Est-ce une fille fugitive, une mal mariée, qui revient, après le naufrage, se réfugier au logis maternel? N'est-ce pas plutôt une belle-fille, sans gîte et sans appui, qui tombe chez une marâtre? Peu importe. La scène est poignante, poignante par l'expression juste et intime des attitudes et des physionomies, poignante par la tristesse noire et l'accord douloureux des ombres et des pénombres. C'est une

œuvre d'observateur et c'est une œuvre de peintre : c'est donc excellent.

La *Dernière heure* de M. Bulfield n'est pas traitée avec la même vigueur de pinceau. L'artiste se tient dans les tons clairs et dans les frottis légers, mais la scène est présentée d'une âme émue et d'une main habile. Il s'agit d'un vieux paysan qui agonise sur son grabat et auquel un prêtre administre l'extrême-onction. Au pied du lit, d'un côté, une vieille femme, prosternée et sanglotante ; de l'autre, un enfant de chœur, agenouillé, lisant les prières et, par-dessus son livre, jetant à la dérobée un regard curieux et terrifié sur la face blanche du mourant. Le prêtre, debout, se présente presque de dos, cachant de son corps une veilleuse, posée sur un meuble, dont la lueur lui environne la tête comme d'une auréole. Tout cela est bien vu et senti, simplement émouvant, et si fortement pourtant que bon nombre de visiteurs, ceux qui ne cherchent dans la peinture qu'un amusement de l'œil, détournent la tête, trouvant cela trop triste. Comme si la tristesse n'était pas une grande part et la plus noble part de la vie, et comme si l'art ne devenait pas plus respectable et plus intéressant chaque fois qu'il s'élève jusqu'à la tristesse, c'est-à-dire jusqu'à l'intelligence complète, bienveillante et compatissante de l'humanité ! Non loin de là, une peinture française, *Une âme à Dieu*, par Mme Duhem, montre, d'ailleurs, que chez nous on sait aussi traiter en artiste les scènes lugubres. En plaçant au milieu d'un cercle de religieuses en robes blanches, sous une lueur douce de cierges, une de leurs mortes, une sœur vêtue de blanc allongée dans sa bière, Mme Duhem a naturellement pensé à la *Mort de saint Bruno*. Sa peinture, un peu molle et incertaine, n'est qu'une sorte de transposition contemporaine et féminine du chef-d'œuvre de Le Sueur, mais la transposition est délicate et sincèrement émue.

M. Forbes en représentant des ouvriers *Forgeant une ancre* n'a fait que reprendre un thème courant, très en faveur, depuis quelques années, chez les naturalistes de tous pays. Toutes les scènes de la vie d'ouvrier ne fournissent pas également d'heureux prétextes aux peintres pour développer à la fois leur science de la forme humaine, du mouvement, de la lumière, du pittoresque. Ces intérieurs de forges, où des hommes robustes, à demi vêtus ou presque nus, se livrent à des gesticulations violentes et nettes, dans un milieu enfumé où s'entre-croisent, en des heurts et rencontres compliqués, les lumières gaies ou tristes du dehors et les éclats violens des fourneaux, les attirent donc volontiers. La *Forge* de M. Menzel, la *Forge* de M. Kroyer ont, en leur temps, été justement admirées. Cette année, en de petits formats, nous avons deux

études excellentes sur la matière, d'abord *Une forge* de M. Cormon, un des morceaux de peinture les plus libres et les plus aisés qu'ait brossés cet artiste habile et varié, puis, l'*Apprenti forgeron*, de M. Marec, qui nous fait regretter de ne pas voir cet observateur pénétrant exposer d'œuvre plus importante. Toutefois, le *Forgeant une ancre* de M. Forbes, par la vigueur et le caractère autant que par la dimension des figures, tient la corde dans ce *steeple-chase*. Sur un champ d'observation plus aimable, en regardant travailler, à Séville, dans leur atelier ensoleillé, les compagnes débraillées et coquettes de Carmen, *Las Cigarreras*, M. Walter Gay, de Boston, a peint une toile vive et claire, d'un charme réel dans son aspect souple et facile.

La vie religieuse, la vie scolaire, la vie enfantine, fournissent mille thèmes communs, qui ne prennent une valeur qu'entre les mains d'artistes habiles. Comme d'habitude, les communiantes, dont l'ajustement des fraîches mousselines, se combinant avec la jeunesse des visages prête à des études infinies de blancheurs, se présentent en grand nombre. Celles que M. Triquet nous montre, deux à deux, passant, cierges en main, sous la conduite d'une religieuse, dans le bas-côté d'une église, sont de beaucoup les plus charmantes. Le tableau s'intitule *le Printemps*, et ne ment pas à son titre. La fraîcheur n'y brille pas seulement sur les visages roses et chastes, elle n'y éclate pas seulement dans la finesse légère des mousselines flottantes, elle y resplendit encore dans la vivacité douce et allègre de la lumière matinale qui tombe, en rayures vibrantes, à travers les arcades de pierre et qui joue, avec liberté et grâce, parmi toutes ces blancheurs. L'exécution est un peu mince encore, avec des tendances vaporeuses; mais c'est bien vu, et sincèrement rendu. Une étude lumineuse, du même genre (lueurs matinales et lueurs de cierges), en même temps qu'une disposition architecturale, pittoresque et imprévue, d'escalier montant dans une tourelle ajourée, arrête les yeux sur les *Matines* de M. Émile Renard; ici, ce sont, dans le milieu éclairé, des taches noires (les robes des sœurs) au lieu de taches blanches (les robes des communiantes) qui donnent la note principale. Les religieuses de M. Renard marchent avec recueillement; ce sont, de toute évidence, de bonnes et saintes créatures ; néanmoins, le peintre aurait pu, sans inconvénient, définir avec plus d'accent leur caractère et leur physionomie.

Avec M. Joannon qui nous montre une religieuse prudente arrêtant, *Au tournant de la route*, qu'une diligence descend au galop, sa petite bande de fillettes, nous entrons dans la peinture scolaire. Les anecdotes de ce genre, fort nombreuses,

sont dues, en général, à des artistes-professeurs et qui comprennent d'autant mieux les joies et les douleurs du petit monde, remuant et malin, au milieu duquel s'écoule leur existence laborieuse et méritoire. Telles sont les *Premières Études* de Mme Colin-Libour, le *Jour des récompenses* de M. Auguste Truphême, la *Leçon* de Mlle Houssay. La *Leçon mal apprise* par une fillette que réprimande sa grande sœur, de M. Laurent-Gsell, est une jolie étude de physionomie et de lumière. Ce tableau n'est pas de grande dimension, non plus que celui de M. Lomont, le *Jeu de volant*, où l'on voit quatre fillettes, souples et minces, jouant dans une salle lambrissée qu'éclaire une fenêtre latérale ; mais la dimension ne fait rien à l'affaire. Il y a, dans le petit ouvrage de M. Lomont, de réelles qualités de peintre qui valent mieux que les dimensions. La *Répétition* de M. Dawant (des enfans de chœur, en robe rouge, chantant sous la conduite d'un maître de chapelle, dans une sacristie) n'est pas non plus bien grande, aussi c'est une vive et amusante mise en scène de gestes et de visages enfantins, plus gaie peut-être et plus communicative que ses grandes toiles. La peinture de M. Lormier, *le Benedicite, fête de grand'mère*, a plus d'importance; nulle prétention pourtant à faire d'une scène enfantine une œuvre monumentale. Un intérieur confortable de salle à manger, dans une résidence anglaise, à la campagne, avec une table ronde, copieusement servie de friandises, autour de laquelle sont assis, dévorant avec activité, des gamins et gamines de tout âge; derrière les enfans, une gouvernante et des servantes dont une négresse. Tous les acteurs de cette scène peu dramatique, mais naïve, ont le grand mérite d'être tout entiers, simplement et consciencieusement, à leur affaire; la gouvernante gouverne, les servantes servent, les mangeurs mangent, le soleil éclaire. Soleil doux et voilé, soleil d'après-midi, soleil d'automne, qui pénètre tendrement les vitres claires et les rideaux mats d'une lueur calme et heureuse et qui se repose sur tous ces visages calmes et heureux comme pour s'associer, d'un bienveillant sourire, à cette solennité familiale et culinaire. Il n'en faut pas plus pour bien faire quand on connaît son métier comme M. Lormier.

La vie rustique et la vie militaire attirent encore plus de peintres que la vie religieuse et la vie enfantine. La *Fin de la récolte au soleil couchant* (récolte de pommes de terre), par M. Jules Breton, n'est pas un sujet nouveau dans l'œuvre du maître, mais c'est un de ceux qu'on peut toujours renouveler comme il en donne la preuve, par la vérité naturelle des attitudes et par la fine distribution de la lumière. Comme toujours la toile est de dimen-

sion modeste et les figures s'y trouvent aisément et largement enveloppées, en même temps qu'expliquées, par le paysage environnant dont la grandeur et la tranquillité exaltent leur propre grandeur et leur propre tranquillité. Isoler le paysan, le séparer de son paysage, n'en faire qu'un morceau d'étude, solennel et académique, c'est presque toujours un procédé dangereux. Lorsqu'il agrandissait ses laboureurs ou ses bergers, ses ménagères ou ses glaneurs, Millet se gardait bien de les priver de leur entourage explicatif; il développait même alors, volontiers, derrière eux, plus que de coutume, le panorama mélancolique des plaines fuyantes et des horizons ouverts. On trouve déjà, à cet égard, une vue moins nette chez Bastien-Lepage, qui donne plus d'importance à l'exactitude et au détail des figures, les regarde en portraitiste et en analyste plutôt qu'en poète et en philosophe, qui se laissa aller quelquefois à restreindre autour d'elles cette action de l'espace, de la verdure, de la lumière qui en fait les acteurs agissans d'une scène déterminée au lieu de les laisser à l'état d'études. Même dans ses plus sûrs chefs-d'œuvre, *la Sieste* ou *les Pommes de terre*, ne peut-on s'imaginer, sans dommage, un emprisonnement moins serré des figures, en des cadres trop étroits qu'elles briseraient si elles voulaient s'y relever?

Dans un tableau *Aux champs*, M. Henri Royer se rattache directement à Bastien-Lepage, tant par la présentation même de ses deux amoureux, rustiques et gauches, se rencontrant à la porte d'un jardin, que par l'exécution consciencieuse et minutieuse, un peu mince et grise. Il ne l'imite pas par son meilleur côté en agrandissant démesurément ses figures. Les dimensions sont héroïques et les personnages ne le sont pas. M. Henri Royer, en face de cette idylle moderne en veston de toile et corsage de cotonnade, expose une *Idylle* antique, sans veston et sans corsage, où les nus, notamment ceux de la jeune femme, sont traités avec un soin un peu sec, mais très soutenu. Il n'en reste donc pas moins un des jeunes artistes qui semblent préparer leur avenir par d'intelligentes études avec le plus de conscience et de vérité. Ces deux toiles, malgré les imitations flagrantes, sont en progrès marqué pour la fermeté du dessin et la tenue de l'exécution, sur sa jolie *Nymphe*, délicate et vaporeuse, et son *Vieux*, vraiment trop diaphane, de l'an dernier. Les variétés de recherches qu'on constate dans ces différens morceaux permettent de penser que l'imitation trop littérale de Bastien-Lepage n'est pour M. Henri Royer qu'un moyen d'essayer ses forces et qu'une évolution transitoire dans la formation de son talent, dont l'originalité se dégagera davantage à mesure qu'il possédera mieux son métier.

L'essentiel, en cet ordre de choses, c'est d'être sincère, et il nous semble que M. Henri Royer est sincère. Un autre jeune peintre, M. Cottet (au Champ de Mars), moins sûr encore de lui-même, mais d'un tempérament remarquable, nous attire par une apparence de sincérité plus vive encore. Ce que M. Henri Royer cherche par l'exacte définition des formes et par les délicatesses du modelé, M. Cottet le cherche par la vérité puissante des colorations et par la fermeté des masses. On avait déjà remarqué, l'an dernier, une de ses études, des barques à l'ancre sous les *Rayons du soir*. L'exécution était sommaire et brutale, mais d'une vigueur saisissante et d'une robuste harmonie. Cette année, deux études du même genre, la *Sortie des barques de pêche au Camaret* (*Finistère*) et la *Nuit de lune* dans le même port, montrent d'égales qualités de décision avec plus de souplesse dans le coup de brosse. Toutefois M. Cottet a d'autres ambitions que celles du simple paysagiste. Sa procession de paysannes au *Pardon de Saint-Jean à Landaudec* nous offre une dizaine de figures, de grandeur naturelle, auxquelles le paysage sert seulement de cadre. Les gaucheries, les lourdeurs, les ignorances abondent sur cette grande toile, surtout dans les visages et dans les draperies. Le peintre, évidemment, tâtonne encore; il n'est pas au fait de toutes les subtilités et roueries du métier, comme tel ou tel Parisien de ses voisins : il a beaucoup à apprendre; mais on sent qu'il le sait, et qu'il cherche, et qu'il veut. Malgré toutes ces inexpériences, cette composition est saisissante par la tenue ferme et résolue de l'ensemble, par l'intensité juste et chaude des colorations, par la simplicité et la netteté de l'observation. Un peu plus de finesse et de variété dans ces carnations fraîches ou hâlées, un peu plus de souplesse et d'aisance dans les plissemens et les mouvemens des robes blanches, et ce serait une œuvre remarquable. A l'heure actuelle, chez M. Cottet, le tempérament coloriste n'est pas servi par une science du dessin suffisante; mais cette science est de celles qui se peuvent acquérir. Si M. Cottet ne se laisse pas détourner, avant l'heure, par ce premier et légitime succès dont d'imprudens amis ne manqueront pas, suivant les habitudes modernes, d'exagérer l'importance; s'il joint véritablement, comme nous le croyons, à ses dons naturels une volonté ferme et saine de se perfectionner et de se compléter, nous aurons peut-être quelque jour un grand peintre de plus.

Puisque nous sommes au Champ de Mars, constatons-y, avec plaisir, que M. Cottet n'est pas le seul qui fasse effort pour s'arracher virilement à cette atmosphère de buées flottantes et malsaines dans laquelle un trop grand nombre semblaient vouloir à

plaisir s'anémier et s'asphyxier. Le ciel soit loué! Ce sont les gens sains et bien portans qui remontent et qui s'affirment. Nous avons retrouvé avec plaisir M. Duez, le Duez vivant et franc, compagnon joyeux et beau coloriste, dans deux études-portraits faits en Normandie, d'après des types bien locaux et bien caractérisés, *Julien Jamet*, *patron de barque* et la *Mère Germain*, tous deux de Villerville. M. David-Nillet, d'abord imitateur de M. Lhermitte dans ses études champêtres, d'un travail pointillé et grisâtre, fait, lui aussi, un effort vigoureux pour donner à sa peinture plus d'ampleur et de solidité dans son groupe presque colossal de paysans tuant le *Cochon*. C'est beaucoup d'honneur pour la charcuterie, et l'on ne saurait dire que le résultat définitif justifie absolument les proportions inattendues données à cette tragédie de basse-cour; mais, au point de vue pittoresque, le progrès est intéressant. La *Femme en deuil* et *Mer sereine*, de M. Richon-Brunet, une paysanne bretonne en capeline noire, debout sur un quai, est traitée, d'une main encore hésitante, avec plus de simplicité et de grandeur que ne ferait supposer la sentimentalité du titre; quelques pochades de paysage, vives et franches, annoncent d'ailleurs, dans M. Richon-Brunet, un coloriste à la façon flamande. D'autres artistes plus connus et déjà classés, comme MM. Perret, Gœneutte, Jeanniot, Moutte, Gros, Charles Meissonier, recherchent visiblement aussi une alliance plus étroite du dessin ferme et de la couleur forte. Dans les recherches, un peu inquiètes, mais toujours curieuses, de M. Gœneutte, on rencontre des notes d'une saveur singulière, par exemple son *Carrier*. Les *Conscrits* de M. Jeanniot, étalant leurs torses piteux et leurs jambes maigres, sous l'œil attentif de Pandore, dans une salle de mairie, n'offrent pas, sans doute, un spectacle plastique aussi ravissant que les éphèbes des Panathénées; mais l'étude est sincère, sans affectation caricaturale comme sans mensonge académique, dessinée et peinte avec aisance et justesse.

M. Jeanniot, libre et éclectique, se tient, comme plusieurs autres, entre deux groupes dont le premier, celui que nous venons de traverser, cherche le caractère dans les scènes de mœurs contemporaines, par la résolution et la vigueur dans le coloris ou le dessin. Le second se préoccupe davantage de l'exactitude fine dans le détail et de la délicatesse nuancée dans les harmonies. C'est à ce dernier qu'appartiennent MM. Adolphe Binet, Friant, Muenier. Ils continuent à y représenter avec talent la recherche de l'extrême précision dans l'analyse des types et de leurs milieux. Le danger qu'ils côtoient sans cesse et où ils ne laissent pas de glisser par instans, c'est un peu de sécheresse et de froideur. Les

Confidences et le *Pêcheur*, de M. Binet, le *Repas frugal* et le *Premier assaut* de M. Friant, le *Calme* de M. Muenier, caractérisent bien leurs tendances particulières dans une manière commune. Il y a plus d'esprit chez le premier, plus de variété et de pénétration chez le second, plus de sentimentalité et de poésie chez le troisième. La fréquentation de l'Algérie a mieux réchauffé plusieurs de leurs camarades, notamment MM. Girardot et Dinet, dont les études diverses, scènes de genre, portraits, études plastiques, paysages, portent toutes la marque d'une recherche personnelle, plus vive et plus brillante chez M. Dinet, plus discrète et plus nuancée chez M. Girardot.

Autour des conscrits grelottans de M. Jeanniot, les troupiers en activité sont assez rares au Champ de Mars. On n'y peut guère signaler que les fantassins vifs et bons enfans de M. Dupray. Aux Champs-Élysées, au contraire, l'uniforme fourmille. Une toile importante, *les Cuirassiers de la garde à Rezonville*, montre, dans l'évolution du talent de M. Rouffet, l'auteur dramatique de la *Fin de l'épopée*, une sorte de halte studieuse qui n'est point faite pour inquiéter. Le souci constant du dessin juste et de la ferme exécution qu'on sent dans les divers morceaux de cette composition un peu éparpillée dénote en ce jeune artiste un homme qui se rend compte des difficultés de son métier et qui ne veut pas s'en tenir à des esquisses mouvementées et brillantes. On a remarqué aussi, dans l'ordre anecdotique, un bivouac au clair de lune dans une cour d'habitation, *Après la lutte*, par M. Arus.

Le paysage tient une bonne place dans les scènes militaires; il en tient plus encore dans les scènes de la vie maritime. Les deux toiles de M. Tattegrain, les *Quêteuses de l'asile des Vieux Matelots à Berck-sur-Mer* et le *Débarquement de Vérotiers dans la baie d'Authie* sont aussi intéressantes par l'exactitude lumineuse du paysage que par la vérité simple des figures; il en est de même chez presque tous ceux qui fréquentent les pêcheurs, les paysans, les gens du peuple, soit au Champ de Mars, soit aux Champs-Élysées, peintres français ou peintres étrangers. Parmi ces derniers, MM. Liebermann (*Brasserie de campagne en Bavière*), Zorn (*la Foire*), Burnand (*le Repas des bergers en Languedoc*), Bilbao (*la Moisson en Andalousie*), Brass (*Vieux pêcheurs de Chioggia jouant aux cartes*), accusent nettement, par la franchise de l'observation et par les particularités de l'exécution, de la façon la plus curieuse et la plus franche, leurs origines et leurs tendances nationales.

Le nombre des peintres étrangers à remarquer est aussi considérable parmi les paysagistes que parmi les figuristes. Aux

Champs-Élysées aussi bien qu'au Champ de Mars, les écoles de la Grande-Bretagne et de la Belgique tiennent, sous ce rapport, le meilleur rang par la vigueur et l'éclat de leurs peintures. Ce sont souvent des études sommaires et brutales, quelquefois, au contraire, extrêmement détaillées et précises, mais presque toujours imprégnées d'un sentiment profond d'admiration respectueuse et heureuse pour la campagne, les montagnes, les bois et la mer. Chez eux, d'ailleurs, comme chez nous, on trouve des réalistes et des idéalistes. Il y aura toujours, en effet, deux façons, pour un peintre, de comprendre le paysage : la première, en simple observateur, attentif et exact, des phénomènes extérieurs; la seconde, en rêveur, naïf ou cultivé, qui cherche plutôt, dans la contemplation de la nature, un prétexte à répandre des confidences personnelles ou une occasion de donner un cadre à ses souvenirs. La première est celle d'Hobbema, de Constable, de Théodore Rousseau et de la plupart des paysagistes contemporains, après avoir été celle de Van Eyck et de Jehan Foucquet; la seconde est celle de Claude Lorrain, de Ruysdaël, de Watteau, de Turner, de Corot, dont les précurseurs se peuvent trouver dans les grands figuristes de la Renaissance, Léonard de Vinci, Titien, Annibal Carrache et leur entourage. Les deux manières sont bonnes pourvu qu'elles soient sincères, et ce serait folie, comme on l'a fait parfois, de vouloir absolument proscrire l'une en faveur de l'autre. L'observation et l'impression peuvent-elles nous donner, tour à tour ou même simultanément, des jouissances de l'esprit aussi vives et aussi nobles? Les réalistes ont donc raison et les idéalistes n'ont pas tort; il leur arrive, d'ailleurs, plus d'une fois de coiffer le même bonnet; c'est le cas des vrais maîtres, dans leurs bons momens. Sans sortir du Louvre, devant la *Tempête* de Ruysdaël ou le *Souvenir d'Italie* de Corot, n'est-il pas malaisé de dire où finit la notation exacte, où commence l'interprétation personnelle?

La juste réaction contre la sécheresse d'un réalisme trop minutieux, qui s'est manifestée depuis quelques années en faveur d'une vision plus libre et plus émue, d'abord par les naïvetés ou les subtilités des impressionnistes, ensuite par les abréviations et les synthèses des décorateurs, aura eu pour effet de déblayer le champ des théories stériles et de permettre, d'abord, de rendre justice aux uns et aux autres, suivant le cas et suivant les heures. Je dis suivant les heures, et je crois que je dis bien. Quel est, en effet, celui de nous qui, entrant dix fois au Salon, y entre et s'y promène dix fois dans les mêmes dispositions de l'esprit et des yeux? Ce qui nous attire un jour nous agace le lendemain. N'y a-t-il pas des momens où l'on ne saurait regarder dix portraits de suite sans

bâiller, et où les tableaux de nature morte les plus réussis, les bibelots resplendissans de M. Desgoffe, les comestibles appétissans de M. Fouace, les fleurs printanières de MM. Quost et Grivolas, ne sauraient exciter en nous le moindre enthousiasme? Il y a des heures où, dans la campagne, on aime à regarder, il y en a d'autres où l'on se plaît à rêver.

Si vous êtes dans ces dispositions dernières, vous regarderez avec plaisir les ouvrages de MM. Harpignies, Pointelin, de Clermont, Demont-Breton, aux Champs-Élysées, de MM. Cazin, et Billotte, au Champ de Mars. Si vous préférez, pour l'instant, l'observation exacte et la sensation passagère consciencieusement notées, vous vous adresserez, ici, à MM. Bernier, Tanzi, Simonnet, Rigolot, Boudot, Guéry, Allègre, Desbrosses, Cagniart, Guillemet, Paul Lecomte, Doyen, Schmitt, Sauvage, Olive, Brett, etc., et là-bas, à MM. Victor Binet, Boudin, Courant, Griveau, Costeau, Chudant, Iwill, Meixmoron, Lebourg, Le Camus. Tous ces paysagistes sont déjà connus et leur manière ne s'est point modifiée dans les œuvres qu'ils présentent et dont quelques-unes sont charmantes. Il en est de même de quelques animaliers, MM. de Vuillefroy, Vayson, Barrillot, Hermann-Léon, Lambert, Lunois, Guignard; presque tous ont même assoupli leurs façons de faire, notamment M. Guignard dont les études de troupeaux aux différentes heures du jour sont des plus intéressantes; on peut en dire autant de la plupart des étrangers dont nous avons déjà parlé: MM. Thaulow, Baertsoen, Courtens, Verstraete, Davis, Harrison, Moore, Whistler, Mesdag, Picknell, Denduyts, Calderini; aucun d'eux ne se montre inférieur à son passé, et il faut, cette année, joindre à leurs noms ceux de MM. Lund, Laidlay et Denovan.

III

Que les sculpteurs modernes ont de peine! Ils sont nombreux, ils sont habiles, ils sont laborieux, ils seraient prêts, comme leurs ancêtres d'autrefois, à appliquer utilement leur activité à la décoration des édifices publics et privés, ce qui est leur naturelle et meilleure fonction. Et, cependant, l'indifférence des constructeurs et des amateurs est telle encore à leur égard que la plupart demeurent condamnés à fabriquer perpétuellement, pour s'entretenir la main et n'être point oubliés, ce qu'on appelle le *morceau du Salon*, c'est-à-dire un morceau quelconque de virtuosité, sans destination et sans but. Et c'est là qu'apparaît tristement, lorsqu'elle n'est pas excitée et dirigée par la conception supérieure d'un ensemble décoratif et expressif, l'impuissance de leur imagination,

à renouveler le fonds courant des banalités profanes ou sacrées, si indifférentes la plupart à la pensée moderne, où s'alimente à peu de frais l'inspiration quotidienne des ateliers et des écoles depuis plusieurs siècles !

Sur les mille ouvrages de sculpture qui sont exposés aux Champs-Élysées, combien en est-il de commandés ou d'exécutés pour un emplacement spécial en vue d'un effet expressif ou décoratif déterminé d'avance ? Une cinquantaine peut-être, et encore ! Reconnaissons que c'est bien peu. L'État, la ville de Paris, quelques municipalités provinciales, avec des ressources insuffisantes, ont beau faire de leur mieux pour soutenir l'école par quelques commandes ; tant que les architectes et les propriétaires n'utiliseront pas, d'une façon plus générale et plus suivie, l'habileté de ces innombrables imagiers et tailleurs de pierre, il est clair que cette habileté se consumera et s'étiolera dans la redite inutile des mêmes lieux communs. Quand nous aurons examiné les *Nubiens* par M. Barrias et l'*Homme et Serpent* de M. Thomas pour le Muséum de Paris, le *Raymond VI, comte de Toulouse*, par M. Labatut pour le Capitole de Toulouse, le *Monument de Pouyer-Quertier* pour Rouen, par M. Guilloux, celui de *Testelin, organisateur de la défense dans le Nord en 1870-1871*, pour Lille, par M. Cordonnier, celui du *Centenaire de la levée du siège* pour Dunkerque, par M. Lormier, le groupe *Au champ d'honneur* par M. Carlès pour le parc de la Boissière, les modèles des *Monumens* d'*Aubanel* à Avignon et de *Charles Chaplin* aux Andelys, par M. Étienne Leroux, quelques figures destinées à des chapelles funéraires et à des places publiques, comme la *Princesse Marie d'Orléans* par M. Hector Lemaire, la *Duchesse de Vicence* par M. Boucher, le *Meissonier* par M. Fremiet et la *Madame de Sévigné* par M. Massoulle, nous aurons à peu près compté toutes les œuvres qui ont exigé, de la part de leurs auteurs, soit un effort de composition, soit une précision de recherches qui les mettent au-dessus des œuvres de fantaisie pure ou de simple virtuosité.

Le modèle en haut relief qu'expose M. Barrias doit être exécuté en bronze. Cette destination explique les hardiesses d'exécution qui donnent à ce bel ouvrage un aspect si pittoresque et animé sans troubler pourtant la tenue ferme de l'ensemble. C'est là qu'on voit le parti que peut tirer un artiste cultivé et intelligent des ressources offertes par la science ethnographique. Placer dans un cadre déterminé des Nubiens d'âges divers, c'eût été pour bien des sculpteurs, peut-être fort habiles, la simple occasion de montrer, avec une exactitude scolaire, leur savoir anatomique et leur conscience scientifique. M. Barrias, prenant la science pour base, a voulu néanmoins parler en artiste, mettre ses Africains

en action, et, dans cette action, faire intervenir leur entourage végétal et animal. On voit donc, d'en bas, s'élancer vers le haut un énorme crocodile qui a déjà renversé, dans les hautes herbes, un jeune homme évanoui. Le monstre lève sa gueule béante vers une femme épouvantée, qui se jette en arrière, serrant dans ses bras deux enfans en pleurs. A droite, debout sur un rocher, un homme vigoureux, le père et l'époux, d'un mouvement sûr et prompt, repousse la bête, en lui enfonçant entre les mâchoires l'extrémité d'une longue lance. La scène est claire et saisissante; certaines parties, d'une saillie énergique, sont traitées en ronde bosse; les bras tendus du Nubien, la tête et le bras pendans du fils renversé, la longue queue du crocodile; elles débordent le cadre et contribuent à donner à l'ensemble, par leurs vives silhouettes, un mouvement savamment rythmé. Il va sans dire que l'exactitude des formes et des types est celle qu'on peut attendre de la part de cet artiste consciencieux et expérimenté; peut-être même, dans aucune de ses œuvres antérieures, n'a-t-il apporté plus d'aisance et de souplesse, une plus libre et plus simple possession de son talent. L'autre ouvrage destiné au Muséum, le groupe en bronze d'un *Homme luttant avec un serpent*, par M. Jules Thomas, offre également dans ses silhouettes nettes et décidées, dans la fermeté et la justesse du mouvement, dans la solidité et dans la vérité des formes, des qualités sculpturales de premier ordre qui, pour n'être point de celles que la mode affolée demande aujourd'hui à la sculpture inquiète, n'en sont pas moins les plus nécessaires et les plus durables.

Les divers monumens destinés à des places publiques, dans des villes du Nord et du Midi, sont presque tous exécutés suivant une formule qui a produit quelques bonnes œuvres, mais dont la banalité commence à devenir insupportable. Un personnage quelconque étant donné, vous posez simplement, sur un socle ou une colonne, soit sa statue entière, si l'homme en vaut la peine et si vous avez des fonds suffisans, soit son buste, si c'est un comparse et si vous êtes pauvre. Au pied du socle et de la colonne, vous posez une figure soi-disant allégorique qui tend une palme, et le tour est fait. Les artistes ingénieux donnent à cette figure accessoire le rôle principal et un type bien déterminé : c'est ce qu'a fait M. Frémiet, au jardin du Louvre, dans son monument de Raffet, où Raffet tient peu de place, mais où le tambour, battant sa caisse, qui tourne autour de la colonne, ne nous permet point de méprise sur le caractère militaire du personnage représenté. M. Cordonnier a donné plus d'importance encore, dans son *Monument de Testelin*, aux trois troupiers, en pied, sonnant la charge et s'élançant vers l'ennemi, qui entourent le piédestal, et à la Gloire

volante qui les encourage et les excite. Toutes ces figures sont énergiques et mouvementées et forment presque à elles seules le vrai monument. *Pouyer-Quertier* a obtenu de ses compatriotes normands un souvenir moins nécessaire ; il se tient, en pied, debout, sur son piédestal qu'accompagnent des ouvriers de l'industrie. C'est une jeune Provençale qui tend la palme au buste d'Aubanel. MM. Guilloux et Étienne Leroux ont ainsi tiré bon parti de la formule à la mode.

Le *Meissonier* de M. Frémiet et la *Madame de Sévigné*, par M. Massoulle, sont destinés, le premier, à la place de Poissy, le second, à la maison d'éducation de la Légion d'honneur. Ce sont deux bonnes œuvres, l'une encore à l'état de modèle, en vue du bronze, l'autre en marbre et soigneusement exécutée. Meissonier, debout, la tête nue, en costume d'atelier et de campagne, solidement chaussé et guêtré, son album-palette dans la main gauche, le pinceau dans la droite, en train de prendre une note à l'aquarelle, regarde devant lui. La fermeté de l'attitude, la décision du coup d'œil, le caractère énergique de volonté empreint dans la cambrure des jambes, dans la contraction des doigts, dans la puissance de la tête chevelue et barbue, font oublier, dans l'image, comme ils le faisaient dans le vivant, la petitesse de la taille pour ne mettre en saillie que la force de l'homme et la noblesse de l'artiste. La *Madame de Sévigné* de M. Massoulle, avec des qualités bien différentes, fait aussi grand honneur à cet artiste dont le talent, toujours sérieux, n'avait point néanmoins jusqu'à présent déployé tant de souplesse et de distinction. La belle marquise, debout, la tête un peu penchée en avant, la plume dans la main droite, est en train de relire une lettre qu'elle vient d'écrire, une de ces lettres charmantes qui vont faire le tour de la noble société. Elle se complaît à cette lecture, n'est pas mécontente d'elle, se sourit même un peu, le tout sans affectation et avec la discrétion d'une honnête personne. Ce n'était point chose aisée, non plus, pour un tailleur de marbre, de vêtir d'une robe de satin, avec des nœuds et agrémens, une femme de physionomie si intéressante, sans troubler par l'étalage des plis et rubans l'impression intellectuelle, tout en donnant à ce vêtement l'ampleur, la souplesse, le mouvement, qui sont nécessaires pour achever l'élégance de la figure. M. Massoulle a résolu la difficulté avec un goût constant et parfait. Mme de Sévigné sera l'une des femmes de lettres les mieux représentées à Écouen.

Le groupe en marbre *Au champ d'honneur*, par M. Carlès, est l'ouvrage le plus important qu'ait encore achevé cet artiste connu surtout par de charmans bustes et de bonnes études plastiques. M. Carlès y vise franchement au style héroïque et clas-

sique, et l'ensemble de l'œuvre témoigne d'une réflexion suivie, d'une volonté énergique, d'une science sérieuse. Le héros, un jeune homme robuste et nu, blessé à mort, s'affaisse en arrière sur un monceau de pièces d'artillerie et d'armes en débris, tandis qu'une Gloire, cuirassée et casquée, descend, d'un vol rapide, vers lui, pour le soutenir et le couronner. La composition est un peu encombrée par les accessoires, mais les deux figures principales, exécutées avec soin et force, expriment clairement la pensée de l'artiste. Son œuvre d'ailleurs ne marquant point d'époque précise et se plaçant volontairement dans la catégorie des synthèses idéales, la présence simultanée des canons et d'une déesse costumée à la grecque, n'a rien qui nous puisse trop choquer. Il n'en est pas de même de l'apparition de la déesse guerrière, en style Louis XV, qui vient sanctionner le serment prononcé par le comte de Toulouse, *Raymond VI*, devant les consuls de la ville. La figure est aimable, comme une Minerve de Boucher ou de Natoire, elle n'en jure que plus singulièrement avec celle d'un chevalier du XIIe siècle, en cotte et chausses de mailles, dont le caractère moyen âge est justement et fortement accentué aussi bien dans la physionomie que dans le costume. Ce que la conscience d'un seigneur et d'un soldat de cette époque pouvait sentir flotter, à son côté, comme une surveillante céleste, c'était une sainte ou un saint, ce n'était point, à coup sûr, une déesse hellénique. Certains anachronismes matériels sont pardonnables sans doute à des artistes qui ne sont pas obligés d'être des archéologues et des érudits; il n'en est pas de même des anachronismes moraux qui touchent au fond même des sujets et les rendent incompréhensibles ou ridicules. Les qualités d'exécution dont M. Labatut, comme d'habitude, a fait preuve dans ce groupe, n'en atténuent pas le bizarre effet.

En dehors de ces travaux d'un caractère monumental et de quelques figures funéraires dont les plus remarquables sont la *Princesse Marie d'Orléans*, étendue sur son lit de mort, ayant à son chevet sa statue de Jeanne d'Arc, et laissant échapper son ébauchoir, par M. Hector Lemaire et celle de la *Duchesse de Vicence*, restitution ingénieuse dans le style du premier Empire, par M. Boucher, la plupart des groupes et figures exposés ne sont que des études plastiques, pour lesquelles le sujet choisi n'est qu'un prétexte. Il faut faire exception, cependant, pour le groupe émouvant du *Pardon*, par M. Henri Dubois, dans lequel l'étude anatomique de deux corps nus, penchés l'un vers l'autre, celui du fils qui implore et celui du père qui pardonne, ne sert qu'à rendre plus saisissante l'expression d'un sentiment profond dans l'étreinte affectueuse des figures. L'étude ici devient de l'art, de l'art vivant et, mieux que de l'art moderne, de l'art éternel,

comme tout ce qui est simplement et naturellement humain. Les préoccupations plastiques sont moins déguisées dans le haut relief de M. Sicard, *Agar*. Le jeune Ismaël, épuisé et mourant, que sa mère soutient dans une anfractuosité de rocher, est d'une intention assez juste; mais la robuste Agar, qui se montre de dos, nue comme une Vénus, exprime bien peu l'angoisse de l'esclave chassée qui voit agoniser son fils. Le travail a de la correction, de la force et même du style, mais pourquoi choisir un sujet plutôt qu'un autre, si on n'est pas résolu à le traiter logiquement?

Bien que ce soient aussi et avant tout des études savantes d'attitudes difficiles, l'*Ève chassée du Paradis*, de M. Dagonet et le *Caïn* de M. Weitmen, tous deux accroupis à terre, la tête dans les genoux, cachant leur visage, révèlent pourtant, dans leurs poses pénibles, des intentions d'expression désespérée qui ajoutent du prix à leurs qualités techniques. Il y a encore une juste et heureuse manifestation de la douleur maternelle dans la Vierge de M. Boucher soutenant sur ses genoux le cadavre de son fils, — une *Pietà*, — et un sentiment délicat de piété douce et résignée dans la figure de jeune religieuse, en marbre polychrome et pierre, de M. Allouard, qu'il intitule *Loin du monde*. La recherche d'une pensée est, de même, visible dans le groupe en marbre de M. Convers, la *Légende*, et dans le groupe en plâtre de M. Neymaud, la *Loi*. La jeune fille, chaste et demi-voilée, par laquelle M. Convers symbolise la *Légende* jetant des fleurs sur le *Passé* que représente un vieillard, nu, assis dans des ruines, est malheureusement un peu gauche et courte. Ce sujet, en somme, ne s'explique pas clairement; mais ce *Passé*, qui pourrait être le *Temps*, est une figure d'une savante et belle exécution qui révèle un artiste préparé aux plus nobles besognes. La *Loi*, de M. Neymaud, symbolisée par Moïse et le Christ assis côte à côte et prêts à s'entendre, est encore à l'état de modèle trop sommaire pour qu'on puisse juger si le sculpteur tirera de cette haute conception tout l'effet qu'on en peut espérer.

Dans les sujets purement plastiques, arrive d'abord le groupe inévitable des Dianes : la petite Diane, fière et aimable, de M. Lanson, celle de M. Guimberteau, irritée contre un Actéon invisible, moins aristocratique et plus robuste, celle de M. Coutheillas, en chasseresse victorieuse, le pied sur la bête morte, celle de M. Lombard, courant, à travers bois, aussi vite que le cerf dont elle tient la corne. Cette dernière est, de beaucoup, celle qui, par la fierté de l'allure, la fermeté du mouvement, la noblesse du visage, dans le caractère décoratif du XVIIe siècle, nous reporte le mieux à la beauté du mythe antique. Puis se présente le groupe, non moins compact, des héros mourans, le *Pro Libertate* de M. Seysses, l'*Orphée* de M. Hannaux, deux excellens morceaux d'école, etc.,

celui des nymphes, des bois et des eaux, la *Muse de la source* de M. Hughes, l'*Hirondelle* de M. Charpentier, la *Muse des bois* de M. Albert Lefeuvre, la *Naïade* se mirant dans une fontaine, de M. Hercule, toutes aimables personnes dont nous avons déjà parlé naguère en les rencontrant pour la première fois femmes de plâtre alors, aujourd'hui femmes de marbre. Les plus fêtées d'entre elles ont été, cette année, la délicieuse *Cigale* de M. Marqueste, mélancoliquement assise sur une pierre, et la charmante *Seine* couchée de M. Puech. Ces deux morceaux, d'une facture savante, ressentie et complète, font grand honneur à notre école et prouvent que la délicatesse du goût, en fait de conceptions plastiques, s'y peut allier encore au plus vif sentiment de la beauté.

Au Champ de Mars, où les œuvres de sculpture sont peu nombreuses, on remarque pourtant, comme une figure plastique savamment menée, avec une recherche heureuse d'expression générale, la femme prosternée dans les blés, ou la *Faute*, par M. Saint-Marceaux. Toutefois, ce n'est pas de ce côté que se tournent la plupart des autres exposans, assez indifférens à la beauté et avant tout préoccupés de l'expression réelle, ou nouvelle ou étrange et qui manient dans cette intention, avec une hardiesse parfois curieuse et souvent inquiétante, le plâtre, le marbre ou le bronze. Un grand haut relief du sculpteur belge, M. Meunier, avec des ouvriers à l'ouvrage, est empreint d'une certaine grandeur simple et puissante. L'horrible figure de vieille décharnée par laquelle M. Desbois représente la *Misère* est exécutée avec une implacable précision qui atteste le talent de l'artiste et fait regretter de ne le voir pas s'employer autrement. La sculpture monumentale y est représentée par le *J.-B. Colbert*, de M. Aubé pour la manufacture des Gobelins et par la statue équestre de M. Le Duc, le *Connétable de Richmond*, la sculpture d'expression ou d'étude par les œuvres de MM. Bartholomé, Michel-Malherbe, Escoula, Mulot, etc. Les bustes y sont relativement aussi nombreux qu'aux Champs-Élysées, mais nous ne saurions tenter une énumération de ceux qui, ici ou là, méritent quelque attention. Comme dans les portraits peints notre école, classique ou naturaliste, excelle assez souvent dans les portraits sculptés; on voit parfois de très beaux bustes sortir des ateliers les plus modestes. Il suffit, pour un sculpteur qui sait son métier, d'avoir été ému quelques heures par le charme ou le caractère d'une physionomie vivante.

GEORGE LAFENESTRE.

AUBANEL

ET

LA POÉSIE PROVENÇALE

Ludovic Legré : *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie;* Paris, Lecoffre. — Th. Aubanel : *La Miòugrano entreduberto;* Paris, Maisonneuve. *Li Fiho d'Avignoun;* Paris, Albert Savine. *Lou Pan dóu Pecat,* Montpellier, Hamelin. *Le Pain du péché, mis en vers français par Paul Arène. Th. Aubanel, Discours et Documens;* Montpellier, Hamelin. — Eduard Koschwitz : *Ueber die provenzalischen Feliber und ihre Vorgänger,* Berlin, Gronau. *Grammaire historique de la langue des félibres;* Paris, Welter. — Paul Mariéton : *la Terre provençale;* Paris, Lemerre; article *Félibrige,* dans la *Grande Encyclopédie; Revue félibréenne,* depuis 1885. — F. Donnadieu : *les Précurseurs des félibres* (1800-1855); Paris, Quantin. — Paul Arène et Albert Tournier : *Des Alpes aux Pyrénées,* avec préface d'Anatole France; Paris, Flammarion. — Sextius Michel : *la Petite Patrie,* avec préface de Maurice Faure sur le *Félibrige de Paris.*

M. Ludovic Legré vient de consacrer à Aubanel une étude biographique, riche de documens et même d'émotion, qu'on lira avec un intérêt soutenu, en dépit de ces riens captieux, de ces *longueries* inévitables, où s'attarde l'amitié. Un autre de ses amis, M. Paul Arène, a fait naguère de sa personne et de ses œuvres, dans plusieurs journaux parisiens, l'objet d'une douzaine d'articles marqués au coin de son atticisme provençal, — car il y en a un de tel et qui est de race. — Sa ville natale va lui dresser une statue, dans quelques semaines, en même temps qu'à son aîné et initiateur Roumanille. Il a son buste à Sceaux, près de Florian, dans ce jardinet de l'église où les félibres s'en vont tous les ans faire leur pèlerinage du *gai savoir*, très gai, avec force reporters à leurs trousses. On le traduit et on le commente au pays des *minnesinger*. Et pourtant je crains fort qu'il n'y ait lieu de répéter encore, à propos de l'auteur des *Filles d'Avignon*, exactement ce qu'écrivait jadis Sainte-Beuve, après son premier article sur Jasmin, paru

ici même : « Il y a toute une moitié de la France qui rirait, si nous avions la prétention de lui apprendre ce que c'est que Jasmin, et qui nous répondrait, en nous récitant de ses vers et en nous racontant mille traits de sa vie poétique ; mais il y a une autre moitié de la France, celle du Nord, qui a besoin, de temps en temps, qu'on lui rappelle ce qui n'est pas sorti de son sein, ce qui n'est pas habituellement sous ses yeux et ce qui n'arrive pas directement à ses oreilles. »

I

Sa vie fut très simple. Elle s'écoula presque tout entière *en Avignon*, — comme on dit là-bas, — où il était né et où il mourut, après y avoir vécu cinquante-sept ans (1829-1886). Deux courts voyages, l'un à Rome, l'autre à Venise ; quelques caravanes poétiques, en compagnie de ses amis les *félibres*, à travers la Provence, mais qui ne l'éloignaient jamais beaucoup de l'une ou de l'autre rive du Rhône ; quelques voyages à Paris, qu'il ne connut guère avant l'âge de trente-cinq ans, mais dont il goûta sur le tard les attraits, au point de s'arranger pour y faire chaque année un séjour de quelques semaines, voilà les seules et assez rares circonstances où il s'écarta d'Avignon et de sa banlieue. Ses intérêts l'y attachaient d'ailleurs. Les Aubanel, anciens et hauts bourgeois d'Avignon, étaient imprimeurs de père en fils, voire fondeurs de caractères, *sur hauteur d'Avignon*, avec le titre, très vieux et unique au monde, d'*Imprimeurs de Sa Sainteté*. Trente ans durant, Théodore Aubanel dirigea, amicalement associé à son frère Charles, l'imprimerie paternelle, toujours prospère, d'ailleurs. Elle était d'abord située dans l'ancien palais à créneaux et à poivrières, avec écusson pontifical, d'un cardinal du temps des papes d'Avignon, que le percement de la rue de la République fit démolir en 1865. Incontinent, Aubanel changea le palais pour un autre monument, lequel était un cloître : à Avignon on n'a que l'embarras du choix en ce genre. Ce cloître était situé en un coin de la place Saint-Pierre, en face de l'église où le maître de chapelle du XVIIe siècle, Saboly, composait et accompagnait ses *Noëls* patois dont la popularité dure encore chez tous les gens des *mas*, du Ventour aux Saintes-Maries et de Marseille à Nîmes.

L'ancien cloître offrit alors dans son aménagement intérieur des contrastes que nous retrouverons dans la poésie du maître du logis. Notons-les au passage. Dans les vieux bâtimens, le bruit sourd de l'imprimerie ; sur le large escalier de pierre, le va-et-vient, le vol des filles d'Avignon ou d'Arles à la coiffure ailée, plieuses ou brocheuses, qui se rangent avec une gravité soudaine

sur le passage de « Monsieur Théodore », ou vous montrent d'un doigt espiègle, par la porte grande ouverte de sa chambre, le vieil oncle chanoine (*lou vièi canounge*), assoupi sur son fauteuil, non loin d'un flacon de Châteauneuf-des-Papes, le nez sur son Catulle, relié en cuir, à tranches rouges: tel Pétrarque quand on le trouva dormant son dernier sommeil sur l'Homère envoyé de Constantinople par Nicolas Siger. Cependant, là-haut, dans son appartement qu'assombrissent des vitraux et l'ombre portée par la haute église, parmi ses bibelots précieux, ses tableaux de vieux maîtres, ses ivoires religieux et ses bronzes effrontés, épaves du culte phallique, ramassées hier dans la poussière païenne de Provence, « Monsieur Théodore », étant de loisir, rime.

Puis, à la vêprée, on passera le pont suspendu, — sur lequel on ne peut fumer tant il est sec, au grand désespoir de M. Paul Arène qui en appelle aux arches de pierre encore debout du vieux pont de la chanson, — et on gagnera l'île de la Barthelasse. En compagnie de Mistral monté de Maillane, de Roumanille descendu de Saint-Rémy, d'Anselme Mathieu nanti de quelques fioles authentiques de vin papal, de Félix Gras, nouvelle et précieuse recrue, le poète éloquent de *Toloza* et du *Romancero*, du docteur Pamard, du peintre Grivolas et d'autres bons et fins vivans d'Avignon, et peut-être d'Alphonse Daudet, échappé de Paris où on l'appelle Henri de la Barthelasse, et où il récite, dans les salons, des vers de la *Miéugrano*, on envahira quelque « cabaret d'honneur » comme disait Théophile, celui de *Madec* ou de *Satragno*. Là, dans un de ces bons « cagnards » que forment des demi-cercles de roseaux secs, tout au bord du Rhône tournoyant et bleu, sous l'ombrage clair des peupliers blancs, derrière le rempart de cyprès qui arquent leurs dos robustes contre *lou vent-terrau*, tandis que plane là-haut le dôme du Ventour, ce Parnasse des félibres, s'installera l'Académie avignonnaise. Et le poète de la *Miéugrano*, nu-tête, les narines palpitant au vent, avec quelques rondelles de soleil dansant à travers la feuillée sur son crâne socratique, déclamera quelque hymne sonore à la beauté et à l'amour. Et les amis donneront la réplique, et le vin plus ou moins papal coulera, et les joyeux refrains alterneront avec les copieuses tirades et les bruyantes *galéjàdes*, jusqu'à l'heure où la lune — « qui sur les collines bleues, depuis un moment épie doucement comme une fiancée craintive » — se lève, entre le vague fantôme du Ventour et le raide squelette du palais des papes. Puis, en devisant gaîment, au risque même de troubler un peu par quelques derniers couplets le premier sommeil des bons bourgeois de la « capitale des félibres », on serpentera en s'égrenant jusqu'à la prochaine, très prochaine *félibrée*, à travers les ruelles « du gothique Avignon dont les

palais et les tourelles font des dentelles dans les étoiles (1) ». Et demain « Monsieur Théodore » reviendra frais et dispos à ses presses et à la vaste clientèle des pieuses *Paillettes d'or*.

Nous savons bien que cet Aubanel n'est pas tout à fait celui qu'on trouvera dans le livre de M. Ludovic Legré. Certes, nous n'oublions pas sa mélancolique tendresse pour Zani, non plus que la sincérité et l'ardeur de sa foi religieuse; nous connaissons ses chants d'amour et ses *sirventès* catholiques; nous n'ignorons ni son mysticisme, ni ses dévotions à la Vierge, ni ses processions, pieds nus, sous le capuce du pénitent blanc, et nous y viendrons. Mais si nous insistons d'abord sur le poète de la joie de vivre, de la beauté et de l'amour, à la mode du bon vieux temps, c'est que cet Aubanel-là disparaît un peu derrière l'autre, derrière l'amoureux transi et le poète persécuté, le catholique fervent et le grave chef de famille, que nous donne M. Ludovic Legré. A prendre ce livre d'un « témoin de sa vie » au pied de la lettre, on risquerait fort de se méprendre sur l'inspiration réelle d'une bonne moitié de son œuvre et la meilleure. Aussi bien, un autre témoin de la vie d'Aubanel, poète connu, et dont on peut dire que son caractère jure pour lui, nous écrit à ce propos : « Aubanel, cette belle âme, était joyeux et non triste. Il a beaucoup souffert pendant quelques années de sa jeunesse, avant son mariage, du départ de Zani; mais pendant les trente dernières années de sa vie, il a été l'homme le plus gai, le plus vivant, le plus libre, le plus heureux d'Avignon. Les malheurs, les trahisons des amis, les chagrins, n'ont jamais existé qu'au bout de sa plume, quand il écrivait à son Ludovic. » A la bonne heure, et franchement nous nous en doutions : dans le cas contraire, son œuvre serait trop souvent une énigme, tandis qu'elle offre partout la clarté native du génie latin.

II

M. Alphonse Daudet déclarait un jour : « Pris dans le mouvement de Mistral, Aubanel a écrit des vers provençaux, un peu comme il aurait fait des vers latins. Je ne veux pas dire qu'il se livrât à un exercice de rhétorique, mais seulement que chez lui le retour à une langue qu'il ne parlait pas, qu'il dut apprendre, fut un goût délibéré d'artiste, non un élan spontané, instinctif comme chez Mistral. » Cette boutade, et qui fut lancée dans une

(1) *Dóu goutique Avignoun*
Palais et tourrihoun
Fan de dentello
Dins lis estello.

interview, est, au moins, une demi-vérité, n'en déplaise encore à M. Ludovic Legré qui la rapporte et proteste énergiquement; et elle va nous mener tout droit au cœur même des origines de la nouvelle poésie provençale.

Sans doute, dans la famille même d'Aubanel, toute bourgeoise qu'elle fût, on usait du patois local, comme on fait encore dans toutes les régions du Midi, pour les relations avec les domestiques, les employés et les paysans; et nous voulons bien croire que son oncle, le vieux chanoine, *prou galejaire* (assez farceur), se piquait de ne parler que provençal ou latin. Mais nous nous sommes laissé dire, et nous savons aussi par expérience, que la plupart des familles bourgeoises du Midi interdisaient et interdisent encore aux enfans l'emploi du patois, — et tel dut être le cas d'Aubanel. Joignez à cela qu'il fit son éducation, loin du foyer, chez les terribles Frères gris d'Aix, qui certes n'étaient pas tendres au patois. Avec Lakanal et M. Michel Bréal, nous estimons d'ailleurs que ces familles et ces Frères gris avaient et ont tort. L'emploi simultané de deux langues obligeant à la recherche des équivalens pour un même objet, en change l'aspect, en fait faire le tour à l'esprit pour ainsi dire; et c'est une excellente gymnastique intellectuelle que cette traduction perpétuelle. Un homme de grand goût et du Nord, professeur de littérature classique en haut lieu et membre de l'Institut, peu suspect par conséquent de partialité dans la question, était aussi de cet avis, et nous disait un jour avoir souvent constaté la supériorité intellectuelle du paysan des frontières sur celui de l'intérieur des terres : « Ce n'est pas étonnant, ajouta-t-il, ne passent-ils pas leur vie à faire des versions? » Cet humaniste avait raison : en éducation, les patois sont le latin du pauvre. Mais on ne s'en avisait guère, en Avignon, chez les bourgeois d'il y a cinquante ans. En tous cas, si Aubanel parla le provençal plus ou moins clandestinement, avant et après ses études chez les Frères gris, et pour les besoins de son industrie, il n'usait alors sans doute que d'un vocabulaire fort restreint. Nous tenons d'un savant romaniste, M. le docteur Koschwitz, recteur de l'Université de Greifswald, qu'ayant dressé, aussi exactement que faire se peut, avec l'aide de ses élèves, une liste des mots employés couramment par les paysans français du midi de la Loire, il en avait chiffré le nombre moyen à trois cents. Trois cents mots pour les besoins et les besognes, les joies et les douleurs de la vie! Trois cents mots entre le berceau et la tombe! Ce n'est pas avec ceux-là, si bien placés qu'ils fussent, qu'Aubanel eût pu pétrarquiser dans la *Miéugrano*, et prendre l'essor lyrique des *Filles d'Avignon*. Ils n'eussent même pas suffi aux amours rustiques

du *Pain du Péché*. Il fallait donc partir à la pipée des mots, à travers les villages, les saisir au vol sur les lèvres des vieilles gens des *mas*, ou les faire lever de la poussière des vieux auteurs provençaux, y compris les troubadours, au besoin — depuis Raimbaut d'Orange et la comtesse de Die, et Raimbaut de Vaqueiras et Folques de Marseille — jusqu'aux poètes populaires d'alors, les Bellot, les Gélu, les Bénédit, les Désanat, les Aubanel de Nîmes, sans négliger bien entendu le *Dictionnaire provençal-français* d'Honnorat, qui justement venait de paraître.

Ainsi fit Aubanel à l'exemple de ses camarades du « mouvement de Mistral », et de Roumanille, notamment, qui en est le promoteur.

Mais après avoir glané les termes nécessaires, il fallait les épurer, et c'est à quoi s'employèrent ardemment les novateurs. On aura une idée du chaos dialectal au sein duquel bégayait la nouvelle poésie, par ce passage d'une lettre inédite de Roumanille, lequel est documentaire à plaisir : « C'est contre cette tendance déplorable, à savoir : faire du *français provençalisé*, que je m'insurgeai dès la première heure, à Tarascon, quand j'étais sur les bancs du collège, résolu, jeune petit diable, à parler, à écrire, à nettoyer la langue des jardiniers de Saint-Rémy et à guerroyer... Camille Reybaud lui-même, dont j'ai été, deux années (1844-45) l'employé professeur dans le pensionnat de Nyons, Camille Reybaud, un homme de haute valeur, intelligence d'élite et, à ses heures, exquis poète français et provençal, poussait vers le français systématiquement le dialecte contadin. Ah! quelles querelles, mon bon Dieu! avons-nous eues ensemble, à ce sujet, dans nos promenades sur la digue, au bord de l'Aigues... Ah! quelles discussions acharnées! et quel feu! et quelles griffades! à nous prendre aux cheveux, brave *Pauloun* (1)! Il ne m'ébranla pas, mais je ne le convertis point » ; et ce bon Reybaud continua à préférer *pantaloun* à *braio*, à écrire *acçan* pour *açent;* et la discorde sera longtemps au camp des néologues sur la question de savoir si l'on doit écrire avec ou sans *r* les verbes de la première conjugaison, *amar* (aimer), comme dans Honnorat, ou *ama*, conformément à la prononciation courante. Enfin le phonétisme l'emporta sur presque toute la ligne, — heureux Provençaux! s'écriera ici M. Louis Havet, — et « l'unité orthographique » rêvée par Roumanille, dans les notes des *Prouvençalo*, s'établit. Il y a même mieux : le docte philologue que nous citions plus haut, M. Koschwitz, ne vient-il pas de publier, ce mois-ci, une *Grammaire historique de la langue des félibres?*

(1) M. Paul Mariéton, lequel a bien voulu nous communiquer sa correspondance avec Roumanille.

Voilà qui est grave, et qui pourrait bien marquer la fin de la période héroïque de la nouvelle poésie provençale : gare à la férule !

Mais en ce temps-là quel attrait pour des poètes que le maniement libre de cet idiome sonore et rajeuni, matière plastique et brillante qui allait docilement recevoir leur empreinte individuelle ! Comment se défendre du désir de faire du *vieux neuf* dans cette noble langue qui avait eu des malheurs, devant la richesse de ses archives littéraires? Comment résister surtout à la tentation de créer des épithètes et des verbes, devant la flexibilité de ses riches suffixes et en l'absence de tout Malherbe? Aubanel n'y résista pas plus que ses compagnons et peut-être même moins qu'eux. Quand il écrit, par exemple : *l'ideau tant rava* (l'idéal tant rêvé); *li pibo saludarello* (les peupliers salueurs); *l'aubre cantadis* (l'arbre chanteur); *un ange vouladis* (un ange qui volète); *la foulo mouvedisso* (la foule mobile), et autres alliances de mots, d'ailleurs heureuses en général, il donne raison à M. Alphonse Daudet. Non! Aubanel ne parlait pas cette langue avant de l'écrire, pour l'excellente raison qu'on ne l'a jamais parlée ni en Avignon ni ailleurs. Mais on l'entend assez aisément à l'aide de la langue vulgaire, et qui voudra mordre y morde! Et au fait on ne parlait ni le dorien composite de Pindare sur l'Agora de Thèbes, ni le latin littéraire d'Ennius aux camps et au forum, ni le *vulgaire illustre* de Dante dans les rues de Mantoue; et les *Trophées* de M. de Heredia seraient presque aussi peu compris aux Halles que les odes de Ronsard. En étirant et ployant leur langue, qui est aussi une langue française, selon la remarque de M. Jules Simon, les *félibres* sont donc dans leur droit : reste à trouver un public qui les lise dans leur texte, et non dans leurs traductions. Mais c'est affaire à eux de le recruter par leurs *félibrées*, comme Jasmin y avait à peu près réussi par ses milliers d'infatigables récitations.

Quant au « mouvement de Mistral », dans lequel Aubanel fut pris, tâchons de dissiper au passage une équivoque fâcheuse. L'auteur de *Mireille*, dans ses manifestes et dans tous ses poèmes, depuis ses premières pièces des *Prouvençalo* jusqu'à la préface des *Iles d'or* et aux innombrables articles du *Trésor du félibrige*, a éloquemment, en gros ou par le menu, payé ses dettes envers tous ses devanciers, depuis les troubadours jusqu'à Jasmin. Mais certains de ses admirateurs très imprudens, — mieux vaudrait un sage ennemi, — et qui ont dû maintes fois mettre au supplice sa mâle franchise, ont cru, dans leur ignorante badauderie, ou ont tenté d'accréditer, par le plus faux des calculs, que la nouvelle poésie provençale était, pour employer l'expression ironique d'Aubanel, une sorte de « génération spontanée ». Rap-

pelons donc qu'un siècle à peine après que la poésie des troubadours s'était embourgeoisée et assoupie dans les académies du *gai-savoir*, Bellaud de la Bellaudière faisait résonner de nouveau les accens joyeux de la muse provençale devant son parent et ami, le grand Malherbe, très attentif. Et que d'échos dès lors! Nous avons compté plus de mille ouvrages en langue d'oc, plus ou moins poétiques, imprimés avant ce siècle. De Goudelin de Toulouse à Jasmin d'Agen, sans oublier du Bartas et les Cortète, les d'Astros, les Saboly, les Favre, et cinquante autres, dont on trouvera le dénombrement et des échantillons dans l'*Histoire littéraire des patois du Midi* par le docteur Noulet, ou dans les *Précurseurs des Félibres* (1800-1855), par M. F. Donnadieu, c'est une farandole ininterrompue de chantres du *gay saber*, en langue d'oc, de moins en moins délicats, sans doute, mais tous *poètes dialectaux*, comme disent les Allemands, et très authentiques. Aussi bien Aubanel ne manquait-il jamais l'occasion de déclarer que ses amis et lui procédaient de l'école marseillaise de 1840, où brillait notamment ce Pierre Bellot sur lequel Roumanille, le rapprochant des troubadours, disait dans une note de ses *Margarideto*, sa première œuvre (1847) : « Nul que je sache ne peut prétendre à marcher son rival dans cette lice poétique (1). »

Enfin, pour le faire court, et au risque de nous voir lapider un jour dans quelque coin de la Crau, par la foule des susdits zélotes, nous soumettrons aux esprits réfléchis, — il en est parmi les félibres, — une remarque très candide et dans le seul intérêt de la vérité critique. Qu'ils veuillent bien relire la *Françouneto* de ce Jasmin, vraiment un peu trop oublié dans le fracas félibréen, notamment les scènes de la *debanado* (dévidage du chanvre) et de la lutte des deux prétendans, Marcel et Pascal, puis qu'ils les rapprochent de celles du dévidage des cocons et de la lutte des deux prétendans, Vincent et Ourrias, dans *Mireille;* qu'ils n'en oublient pas non plus les scènes de sorcellerie ; qu'ils s'imprègnent ensuite du pathétique si émouvant du dénouement de *Maltro l'Innoucento*, et ils s'empresseront de proclamer une filiation que M. Mistral ne songe pas à renier, lui qui disait au pied de la statue du barbier d'Agen : « Je viens payer la redevance des

(1) L'équivoque que nous tâchons de faire cesser ici a été favorisée, il faut bien l'avouer, par cette appellation énigmatique de *félibre*, que M. Mistral fit adopter le 21 mai 1854, date officielle de la fondation du *félibrige*, par ses six compagnons de la Pléiade provençale, dont voici la liste officielle : Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Giéra (en poésie *Glaup*), Anselme Mathieu, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan. M. Mistral avait emprunté pieusement ce mot de *félibre*, dont nul ne sait le vieux sens, à un cantique de son pays de Maillane, où la Vierge raconte que, cherchant Jésus, elle le trouva au Temple, « avec les sept félibres de la loi » (*emé li sèt felibre de la léi*).

Provençaux au grand *trouveur* du Midi. » Ah certes! on ne rencontrera nulle part dans Jasmin rien qui approche de l'admirable idylle du deuxième chant de *Mireille*, et près de la robuste imagination de M. Mistral, en regard de sa virtuosité lyrique, de la richesse, de l'éclat et de la science de sa langue composite, de tout son méritoire et noble labeur pour ressusciter et infuser à ses lecteurs l'âme antique, celle des aïeux de Provence (*di rèire*), le Figaro sentimental des *Papillotes* semblera bien chétif. Et cependant nous oserons dire, toutes distances gardées, que l'auteur de *Mireille* est un Jasmin qui a lu Virgile. De même Aubanel, — relisez l'*Abuglo*, *Lous dus frays bessous*, *La Semmano d'un fils*, ou encore certain épisode haut en couleur de l'autobiographie poétique des *Papillotes*, — est un Jasmin qui a lu Pétrarque et aussi le Catulle à reliure rouge du vieil oncle, *lou canounge galéjairé*.

Au reste, MM. Mistral, Aubanel et d'autres n'ont qu'à gagner à ce cousinage éloigné mais authentique avec l'auteur des *Papillotes*, car il donne une mesure flatteuse d'une bonne part de leur originalité. Ces rapprochemens, très légitimes, permettront, en outre, aux curieux du nord de la Loire, de se faire sans fatigue une opinion motivée sur la légende puérile de « la génération spontanée » du *félibrige*, lequel mérite d'ailleurs, sous ces réserves et en considération de la maîtrise poétique du chantre de *Mireille* et des *Iles d'or* et du zèle admirable de son *Trésor du félibrige*, d'être appelé « le mouvement de Mistral ». Il nous reste à indiquer sommairement quelle place y prit Aubanel, quel emploi il fit, pour traduire ses inspirations ou ses imitations, de l'idiome déchu, qu'à l'école de ses compagnons, il avait appris à manier et dont il rêvait lui aussi la réhabilitation littéraire.

III

Les premières poésies d'Aubanel, celles-là mêmes qui eurent ici jadis les honneurs de la citation (1), révélaient toute la virtuosité du jeune poète et le mettaient hors de pair, parmi la trentaine de rimeurs du recueil des *Provençales* (1852), tout à côté de Mistral et de Roumanille. Mais on n'y trouve pas trace de ce qui allait être sa véritable inspiration.

Elle lui vint d'abord de l'amour, un amour ingénu. Vers la vingt-cinquième année, il s'éprit d'une jeune fille nommée Jenny, avec laquelle il avait usé timidement des très petites privautés du *flirt* provençal, sans avoir pris avec elle « les derniers engagemens », comme dit l'auteur de *Bérénice*, sans lui avoir même dé-

(1) Voir dans la livraison du 15 octobre 1859, le premier des articles de M. Saint-René Taillandier qui initièrent les lecteurs de la *Revue* à la *Nouvelle poésie provençale*.

claré jamais ses sentimens, si bien que la pauvre fille se fit sœur de charité et qu'il ne devait plus la revoir. L'absence révéla au jeune homme toute l'étendue du sentiment qu'il éprouvait au fond pour cette Jenny, brunette au teint ambré (*bruneto*, *palinello*), aperçue un jour chez des amis, vêtue d'une robe couleur grenat, en prière, au bord d'un chemin, devant un oratoire, psalmodiant un vieux cantique : ainsi Pétrarque avisait Laure le Vendredi Saint de l'année 1326 dans l'église de Sainte-Claire, vers la rue de la Masse, en Avignon. Jenny à la robe couleur de grenade devint la Zani de la *Grenade entr'ouverte* (*la Mióugrano entreduberto*), et Aubanel s'intitula le poète de la *Mióugrano*, prenant pour devise, comme au bon vieux temps du *culte des dames* du *domnei : Quau canto, soun mau encanto* (*Qui chante, son mal enchante*).

La *Grenade* d'Aubanel, — avec ses trois divisions, en livre de l'*Amour*, de l'*Entre-lueur* et de la *Mort*, rappelant celles du *Canzoniere* de Pétrarque en *Rimes sur la vie et rimes sur la mort*, — fait assez bonne figure près de ce dernier, dont l'influence y est d'ailleurs partout présente. C'est le livre de la mort qui nous semble l'emporter en général pour la sincérité de l'accent et le naturel des sentimens. La pièce de la *Toussaint* a des traits d'une mélancolie pénétrante sur les misères des pauvres gens, à travers la Provence dénudée et noyée par la bise et les pluies d'hiver. L'ironie macabre du *Treizain*, où l'adolescent qui nargue la mort est emporté par elle, comme treizième à table; celle surtout des *Bijoux de la Morte*, dont la fiancée du veuf pare ses bras et ses seins de *jeunette*, en minaudant devant la glace, après avoir « curé l'armoire » de la morte couchée là-bas dans son suaire depuis six mois; ou celle encore de la *Blouse noire* toute neuve où se pavane, en riant devant ses camarades jaloux, le pauvre petit orphelin qui croit que sa mère « blanche et toujours belle, dort », sont de la plus pure veine de Jasmin. Nous goûtons fort aussi la farouche âpreté de *Puella* (*la Pieucello*) à laquelle son père, maudissant les marchandages du débauché, dit mélancoliquement de coudre sans repos près de lui, malade, et de ses petites sœurs affamées, de coudre jusqu'à en mourir avec eux; ou encore dans l'*Entre-lueur* le petit tableau de genre intitulé *les Tireuses de soie*, d'une grâce espiègle, avec le dernier trait : « Belles filles, la belle vie! Cependant que vous travaillez, pour voir si vous êtes jolies, de temps en temps vous vous mirez », lequel est bien pris sur le vif. Fouillez plutôt dans les tiroirs des petites ouvrières de l'imprimerie Aubanel ou de toute autre.

Quant au *Livre de l'Amour*, nous ne saurions l'admirer en bloc. Sans parler de quelques morceaux vraiment faibles comme le

conte du *Père nourricier à la petite gourde* (*lou baile à la coucourdeto*), nous faisons bon marché de plusieurs autres trop vantés parmi la foule de ses disciples, et où l'imitation de Pétrarque et des troubadours refroidit la spontanéité du sentiment. Ainsi la pièce que certains tiennent pour un des chefs-d'œuvre de la *Miéugrano*, celle où le poète se représente en rêve, roulé de vague en vague au pays d'outre-mer et relevé mourant sur le rivage, dans les bras de sa belle, ne nous paraît qu'une adaptation assez gauche à son cas, — Zani étant sœur de charité à Galatz, — du dénouement du roman de *Jaufré Rudel et de la comtesse de Tripoli*. Et ce modèle lui était bien connu d'ailleurs, puisqu'il lui emprunte des épigraphes et qu'il en avait certainement lu dans la préface même des *Prouvençalo*, une transposition macabre, délicieuse d'ailleurs, par Henri Heine. A toutes ces pièces plus ou moins pétrarquisées et *genre troubadour*, conformes à l'antique *saber de drudaria* (*science de galanterie*), combien nous préférons celles qu'il a réellement écrites sous la dictée des sentimens et des choses, une, par exemple qui a pour refrain : « Miroir, miroir, fais-moi la voir, toi qui l'as vue si souvent! » Mais l'espace nous manque pour toutes les citations qui nous tentent.

Aubanel n'avait pas la fidélité poétique d'un Pétrarque, et il ne pouvait passer sa vie, comme tant d'autres avant lui, à commenter la sublime *canzone* de l'amant de Laure à *la Fontaine de Vaucluse*. Nous en trouvons dans M. Legré lui-même une preuve piquante. Dans la scène des adieux échangés entre Zani, le poète et ses amis, chacun se recommande à elle dans ses prières et sollicite qu'on pense à lui, au couvent, dans telle ou telle demande du *Pater*. Aubanel dit mélancoliquement « qu'il prend *Adveniat regnum tuum*, le Paradis » : sur quoi « *Et ne nos inducas in tentationem*, fit Martin. — *On se mit à rire.* » Que voulez-vous? On est du Midi. Voyez plutôt dans le *Livre de l'Amour* lui-même : Passe sur son ânon gris un joli tendron, faisant craquer son corset de basin, ses pieds nus pendant au doux *balin-balant* de l'âne qui trottine ; aussitôt il n'y a pas de deuil d'amour qui tienne, et le poète, redevenu *galejaire*, entame avec la belle un dialogue enjoué, quitte à s'écrier : « O beauté, comme il faut que tu sois puissante pour avoir de mon cœur, de ma vie amoureuse, un tantinet ôté le fiel! » Eh! oui, et la cure sera complète, le mariage et le bonheur du foyer aidant, et c'est à peine si le souvenir de Zani traversera quatre fois les *Filles d'Avignon*. Le poète n'en peut mais, il l'avoue lui-même : la vie universelle, riante et sereine, l'envahit, et ce n'est pas sur le ton de la tristesse d'Olympio qu'il s'écrie : « Et pourquoi, si je lève la tête, tant de bonheur encore me reste-t-il, quand je te vois, ô saint soleil, qui es si

chaud, si roux, si beau! » Pourquoi? C'est que Lamartine avait raison, lorsque devant l'œuvre si saine de M. Mistral, il s'écriait : « Il y a une vertu dans le soleil! » Aussi ne nous étonnerons-nous pas lorsque nous lirons dans le Renouveau (*Nouvelun*) des *Filles d'Avignon* : « La douleur me faisait félibre, maintenant c'est la joie »,

La doulour me fasié felibre, aro es la joio:

oui, la joie de vivre sous le beau soleil, et aussi celle de « *s'ensoleiller* aux rayons des beaux yeux ».

I rai de ti bèus iue laisso-me souleia !

Dès lors la vraie muse du poète, c'est *l'éternel féminin*, même corrompu, comme il le confie à M. Maurice Faure :

Lou femelan superbe emai fugue pourri.

C'est ce *femelan superbe* qui trône dans les *Filles d'Avignon*, hymne continu et ardent à la beauté plastique et à l'amour sensuel, aux seins jumeaux de la Vénus d'Arles, double source de l'idéal d'amour et de beauté pour la race latine, et au corsage, au « *boumbet redoun* » de la *Rouqueto*, et des *chatos* d'Avignon au teint de rose-thé,

Front crema dóu soulèu et belli palinello;

où le cri de la chair vraiment païen est vaguement tempéré çà et là par les accens d'un mysticisme tout chrétien — et par la peur du diable.

Si vous demandez à quelque félibre quel est le chef-d'œuvre d'Aubanel, d'ordinaire il vous cite et vous récite la *Vénus d'Arles*. La pièce est d'une belle venue, large et correcte, et d'un symbolisme assez éloquent. Le poète s'y adresse à la Vénus trouvée dans les ruines d'Arles :

Tu es belle, ô Vénus d'Arles, à faire devenir fou! Ta tête est fière et douce et tendrement ton cou s'incline. Respirant les baisers et le rire, ta fraîche bouche en fleur qu'est-ce qu'elle va nous dire ?

Puis, après avoir détaillé les beautés de son idole, il s'écrie dans le transport de sa dévotion :

Venez, peuples, venez, à ses beaux seins jumeaux boire le lait de l'amour et de la beauté. Oh! sans la beauté que serait le monde ? Luise tout ce qui est beau, se cache tout ce qui est laid ! Fais voir tes bras nus, tes flancs nus... La beauté te vêt mieux que ta robe blanche ; laisse tomber à tes pieds la robe qui à tes hanches s'enroule. Abandonne ton ventre aux baisers du soleil.

Et l'hymne s'achève dans cette action de grâces du Provençal :

O douce Vénus d'Arles ! ô fée de jeunesse ! ta beauté qui rayonne en toute la Provence fait belles nos filles et nos gars sains; sous cette chair brune, ô Vénus ! il y a ton sang, toujours vif, toujours chaud. Et nos vierges alertes, voilà pourquoi elles s'en vont la poitrine découverte ; et nos gais jouvenceaux, voilà pourquoi ils sont forts aux luttes de l'amour, des taureaux et de la mort, et voilà pourquoi je t'aime, — et ta beauté m'ensorcelle, — et pourquoi, moi chrétien, je te chante, ô grande païenne (1) !

Imaginez le poète déclamant, un beau soir, cette ode dans la prestigieuse sonorité de son idiome, parmi les ruines mêmes d'où surgit jadis la Vénus, près des deux colonnes de marbre encore debout sur le *podium* du théâtre grec d'Arles, avec le silence ami de la lune, devant la foule muette, tel que M. Mistral nous le montrait un jour, chez lui, dans une gravure de M. Maurou qui fixa le souvenir de la fête, et vous comprendrez le pieux enthousiasme des félibres pour la *Vénus d'Arles*. Nous oserons ne pas le partager tout entier; à la fin près, la pièce n'est, en somme, qu'un poncif habile, et, Vénus pour Vénus, combien nous préférons, pour la sincérité de l'accent, en dépit ou à cause même de son âpreté, cette *Vénus d'Avignon* qui ouvre le recueil et qui a pour refrain : « Ne passe plus, car tu me fais mourir, ou laisse-moi te dévorer de baisers ! » Écoutez ces traits de passion sensuelle, tour à tour pâmée et chantante, irritée et grondante :

Vagabonde, sa chevelure noire se retrousse en torsades, en boucles ; un velours cramoisi l'attache ; fouetté du vent, de rouge il tache son visage brun et son cou nu : vous diriez du sang de Vénus, ce ruban de la jeune fille ! Ne passe plus... Oh ! qui m'ôtera la soif de la jeune fille ? Nul corset, sa robe, fière et sans plis, moule son jeune sein, qui ne tremble pas quand elle marche, mais s'arrondit si ferme, que soudain frémit votre cœur devant la jeune fille. Ne passe plus... Je ne veux pas, je ne veux plus t'aimer ! Il m'est odieux de te convoiter, toi si belle et si maligne. Ne t'en fais pas tant accroire, Espérido, brin de chair rose et de cheveux bruns, que pourrait mon poing écraser comme un moustique : Fillette, ne passe plus, car tu me fais mourir, ou laisse-moi te dévorer de baisers !

Signalons encore un couplet qui rappelle celui de la *Divine Comédie* où l'âme de Sordello « nous laissait aller, dit Dante, regardant seulement comme le lion lorsqu'il se repose » :

Mais tu t'en moques ! Tu fais ton chemin, semant troubles et frissons

(1) O douço Venus d'Arle ! O fado de jouvènço.
Ta bèuta que clarejo en touto la Prouvènço,
Fai bello nosti fiho e nòsti drole san;
Souto aquelo car bruno, ô Venus ! i'a toun sang,
Sèmpre vièu, sèmpre caud. E nosti chato alerto,
Vaqui perqué s'envan la peitrino duberto;
E nosti gai jouvènt, vaqui perqué soun fort
I lucho de l'amour, di brau e de la mort;
E vaqui perqué t'amé, — et ta bèuta m'engano, —
E perqué, ièu crestian, te cante, o grand pagano !

dans la poitrine des jeunes hommes. Tu as tort! Mieux vaut que la chair dorme, comme sommeille le lion qui allonge, oublieux de la proie, sa tête horrible sur le sol, ô fillette (1)!

Elle ne dort, pas la chair, dans *le Bal* (*lou Bal*), qui est, à notre goût, la pièce d'Aubanel la plus caractéristique de sa vraie manière, de sa sobriété vigoureuse dans les descriptions, de son amalgame de sensualisme païen et de mortification chrétienne. Dans une claie de roseaux secs, sur l'aire rustique dont un tonneau d'arrosage abat la poussière, sous un ciel de braise et sans air, tandis que le sang des veines roule enfiévré, sous le fouet d'un orchestre de village, — qu'accompagne la crécelle des cigales, — et du plaisir qui les guette, les filles tournent enlacées par les gars. Voyez-les, celle-ci cramoisie, le rire aux yeux et aux dents; cette autre « pâle malgré la chaleur, les yeux ouverts sans regarder, couchant la tête sur l'épaule de son galant éperdu ». Et voici « la jouvencelle heureuse qui donne juste le bout du doigt à son meneur, et l'amoureuse passant la main aux nuques brunes. »

Cependant, le diable rit dans la broussaille, et la musique de ronfler! Comme des toiles d'araignée le diable tend ses filets. —Viennent les fillettes mal coiffées voir comment les autres font: Pitié! leur corsage bâille; trop courte est leur robe d'enfant! — Aussi souple que l'osier noir, l'une danse d'un biais hardi; sa gorge fière sur la poitrine de son galant a rebondi. — C'est un ardent pêle-mêle: toute main cherche une autre main. Le diable rit dans la haie sèche; femmes, vous geindrez demain. — Au vent d'une moresque folle, les robes font le remous... la gorge fait le va-et-vient dans le corset jeune et trop plein. — Hé! la brune, où vas-tu seulette? Elle s'est coulée le long de la chênaie tout effarée et frémissante... Le diable rit dans les roseaux. — L'amour crie, la chair hurle: nous danserons de plus belle à la nuit. — Le bal fini, cette fille lasse, vois-la qui s'en retourne à la maison, dolente, morne, tête basse et suant le péché mortel... — Dans la campagne qu'illumine du couchant l'immense rougeur, en chantant un jouvenceau chemine... Le diable rit dans le lointain.

Mais trêve de traductions : aussi bien sans les séductions de la musique native de cette langue provençale si expressive et si agile sur toute la gamme de la passion sensuelle ou des sentimens menus, comment ne pas trahir le poète? Nous renverrons donc directement les lecteurs désireux de humer cette capiteuse poésie,

(1) Mai t'enchau bèn! Fas toun camin,
Semenant trebau e fremin
Dins lou pitre di juvenome.
As tort! Vau més que la car drome,
Coume soumiho lou lioun
Qu'alongo, óublidant lou taioun,
Soun orro tèsto au sòu, chatouno.
Passes plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

à ces sonnets artistement ciselés, à ces piécettes ramassées et vigoureuses, qui ont pour titre : *La Sereno; En Arle; Patimen; Sus un tablèu dòu Procacino; Palinello; Li Noço de Mistrau; La Messo de Mort; La Crous; Li dous Printems; Lis Estello; Uno Veniciano; Bèumouno*, etc. Ce sont là les vraies filles d'Avignon; en revanche, nous leur conseillons de passer vite sur d'autres poésies d'Aubanel qui sont filles de Paris, et sur lesquelles s'égare naturellement l'admiration naïve de braves gens qui riment en *oc*, au fond des provinces. Nous voulons parler des compositions, — de plus longue haleine en général, — dans lesquelles Aubanel, sous l'influence des cénacles parisiens où il fréquentait, dans le dernier tiers de sa vie, eut le grand tort de vouloir rivaliser avec certains poètes contre lesquels son bon sens avait pourtant protesté en ces termes, aux premières rencontres : « Leurs thèses ne sont pas du tout amusantes et leur poésie est diantrement dans les nuages. » Il lui est arrivé en effet d'abuser de la souplesse de son provençal et de sa facilité à recevoir l'aumône, pour le disloquer, suivant la pire mode du Parnasse, et l'encombrer de vocables ambitieux. On s'en convaincra en lisant par exemple *Li Fabre* ou *Noço de fio*. C'est là qu'Aubanel fait vraiment des vers latins, au mauvais sens du mot. Passe encore pour *Luno pleno* où la lune s'appelle encore la lune et non *Fébè*.

Mais on retrouvera l'Aubanel du *Bal* et de la *Vénus d'Avignon* dans le drame du *Pain du Péché*. A côté de vingt endroits où l'on entend le poète lyrique, à la place de ses personnages, combien d'autres où la passion parle toute pure! C'est une scène d'une belle couleur, que celle du puits où les mains de l'amoureuse Fanette et du pâtre Véranet s'emmêlent sur la corde du seau, comme celles de Vincent et de Mireille parmi les feuilles de mûrier! Elle nous semble originale encore, même après *Phèdre*, et combien caractéristique du talent d'Aubanel, la scène de la déclaration d'amour au deuxième acte, avec son hardi dénouement, *Oaristys* tout antique dont le réalisme a fait reculer jadis le traducteur et le Théâtre-Libre! Le dialogue entre les deux adultères et l'hôtesse qui devine leur faute, rien qu'à les voir rudoyer le petit de l'auberge; l'entrée du mari trahi apportant à ses enfans qu'il traite de bâtards le pain du péché qui tue; le délire de cette Phèdre de Camargue qui, avant de se frapper à mort, et, tout en demandant pitié à son mari, pour son crime, ne peut s'empêcher de déclarer, tant Vénus est attachée à sa proie : « S'il était ici, le jouvenceau, je ne pourrais me sevrer de ses baisers ardens » ; et jusqu'à la brutale inclémence du paysan qui s'écrie devant le cadavre tiède de sa femme coupable : « Morte comme un damné, comme un chien enterrée. Ah! le pain du péché est amer, camarades! » nous sem-

blent autant de beautés un peu sauvages, mais neuves et poignantes. Certes il y a bien des gaucheries et des naïvetés de conduite, et aussi des erreurs de ton, dans le *Pain du Péché;* et cette paysannerie tragique est assez loin de *la pièce bien faite*, témoin le vaste remaniement et les coupures qu'a dû lui faire subir M. Paul Arène, pour l'approcher de la rampe. Mais quelques dialogues, des traits de caractère et de pathétique, d'une brusquerie éloquente, surtout si on les rapproche de certaines pièces de vers de notre poète à allures de mimes : *la Faim*, par exemple, et les *Tireuses de soie*, ou encore les *Innocens*, le *Neuf Thermidor*, la *Sirène*, prouvent qu'il avait vraiment le tempérament dramatique. Ils donnent à penser qu'il eût acquis le sens de la scène et que, peut-être, s'il s'y fût adonné, il eût enfin doté la poésie provençale de ce théâtre qu'elle attend encore, et auquel son génie, essentiellement lyrique ou conteur, a toujours été rebelle, depuis le drame liturgique bilingue des *Vierges sages et des Vierges folles* jusqu'à la pastorale jouée jadis devant Louis XV, où le joli caquet provençal de Daphnis et d'Alcimadure faisait regretter à Grimm que tous les Français ne parlassent pas la langue d'oc.

Concluons. M. Alphonse Daudet a écrit à propos du *Pain du Péché*, — et la bienveillance marquée de cette citation servira de correctif à son épigramme bien anodine d'ailleurs, sur les vers latins d'Aubanel : — « Moins épique et moins haut que Mistral, ce grand Frédéric Mistral, que le navire de Virgile, toujours visible à l'horizon bleu des mers latines, semble avoir débarqué sur le rivage provençal, moins « peuple » et moins naïf que Roumanille, l'auteur de la *Grenade entr'ouverte* possède la passion qui leur manque à tous deux » ; puis sur la tombe de son ami il s'écriait : « Grand poète, certes : passion, couleur, fantaisie, et que notre beau Rhône de Provence pleurera comme les fées du Rhin ont pleuré Henri Heine. »

Ce rapprochement entre Aubanel et Henri Heine, devenu familier à certains commentateurs d'Aubanel, ne nous satisfait qu'à moitié. Entre le paganisme intermittent, les fantaisies et les formes dialoguées de l'*Intermezzo* d'une part, et de l'autre quelques pièces de la *Miéugrano* ou des *Filles d'Avignon*, nous percevons bien quelques rapprochemens possibles, mais entre les deux poètes nous voyons surtout une différence essentielle. Marquons-la sur le même mode symbolique. Dans une légende de Heine, la mère d'un jeune homme qui se meurt d'amour l'envoie faire ses dévotions et porter un cœur de cire à la Vierge de Kevlaar, et la Vierge, pour guérir le jeune homme, lui met la main sur son cœur malade pendant qu'il sommeille, et le jeune homme ne se

réveille plus ; et c'est ainsi que dans l'ironique Heine, il y avait un poète amoureux, mort jeune. Or Aubanel, lui aussi, a fait ses dévotions à la Vierge, à cette *Notre-Dame d'Afrique* à laquelle il dédie sa *Grenade entr'ouverte*, et la Vierge a touché son cœur, et ce cœur, au lieu de se glacer, n'en a battu que plus fort pour l'amour et pour la beauté.

Or qu'on ne crie pas ici au scandale, comme on l'a fait quelquefois de son vivant autour de lui ! En cela Aubanel était bien de sa race et pouvait se réclamer d'illustres devanciers. On peut sourire si l'on veut de cette filiation légendaire qui le rattachait par la famille de sa mère, les Seyssaud, au capitaine grec Seyssalis, venu en Avignon du temps de Barberousse, grand massacreur de Turcs, ardent ravisseur de Sarrasines : « De lui vient, s'écrie Aubanel dans le sonnet qui ouvre les *Filles d'Avignon*, — comme une excuse du reste, — que parfois de sang mon vers est rouge ; de lui je tire mon amour des femmes et du soleil. » De lui, soit, c'est-à-dire de sa descendance gréco-ligure, et aussi et surtout de l'innombrable lignée des élégiaques chrétiens qui ont fait communier leur poésie dans un même culte mystique de la Sainte Vierge et de la dame de leurs pensées. Ne se ressemblent-ils pas entre eux, en effet, ces innombrables dévots en vers de la Vierge et de la femme, à travers les différences d'accent des langues néo-latines, depuis le premier en date des poètes italiens, l'amoureux *Ciullo d'Alcamo* « portant dans son sein l'Évangile, ma chère ! » jusqu'à tant de fougueux et dévots Espagnols, tels que ce Boscan dont les hymnes à sa maîtresse ont été métamorphosés en chants d'église, en passant par Dante qui confond dans une même apothéose Béatrix et la théologie, et par Pétrarque dont le nom dit tout en cette matière, et aussi par ces troubadours, leurs maîtres à tous, dont on ne sait trop si leurs aubades s'adressent à la Vierge ou à leur maîtresse, si bien que la *Clémence* de Marie, objet de leur culte, a fini par engendrer et faire vivre pour la postérité le personnage légendaire de la bonne et belle *Clémence* Isaure, en vertu d'un calembour mystique qui vaut ici toute une dissertation (1).

Nous avons indiqué d'ailleurs que, sans ignorer cette descendance, Aubanel puisait directement ses meilleures inspirations dans les ardeurs de son tempérament et aussi dans son humanité chrétienne, dans les paysages et les mœurs du si pittoresque coin de terre, fertile en poètes, où un heureux hasard l'avait fait naître.

(1) Voir en effet l'article *Clémence Isaure*, dans la *Grande Encyclopédie*, par M. Antoine Thomas, un *provençalisant* de grand savoir et de grand goût, comme il en est aujourd'hui plus d'un dans notre haut enseignement.

Quant à sa forme, elle est bien à lui. Il a manié avec une virtuosité réelle l'instrument qu'il s'était forgé,

Son beau style étoilé de fraîches métaphores,

pour lui appliquer le vers de Victor Hugo sur Pétrarque. Il a su d'ailleurs résister au danger de la banalité inhérente à l'emploi libre du provençal comme langue poétique, dont se plaignait déjà le troubadour Arnaud Daniel, au temps jadis, et qui tient surtout à sa richesse en rimes et en variantes dialectales, à sa fertilité dans le *provignement* des mots, et aussi à sa complaisance grammaticale, du moins jusqu'à aujourd'hui. Comme Jasmin qui a mérité de ce chef les éloges de Sainte-Beuve, il a senti ce qu'il appelle « le difficile, le désespérant parfois » de la composition. En somme il a su se borner, ce qui est un mérite partout, mais surtout au Midi. L'auteur de la *Grenade entr'ouverte*, des *Filles d'Avignon* et du *Pain du Péché*, a donc fait œuvre de poète, d'homme de cœur et de goût.

Et maintenant, allez en Avignon, comme nous avons fait il y a quelques semaines, *à l'entrée du temps clair* (*a l'entrada del tems clar*), selon la jolie expression des troubadours : là, dans un *canié* de la Barthelasse, la Délos du félibrige, au chant du Rhône et de son vent — du *Rose* et du *Rousau* — relisez le deuxième chant de *Mireille;* puis faites-vous déclamer par quelque félibre diseur juste et discret, M. Félix Gras par exemple, des morceaux choisis du *Livre de l'Amour* ou la *Vénus d'Avignon:* alors vous vous sentirez tout prêt à accorder, dans cette patrie des métaphores, que le vaisseau classique qui portait Virgile, ce vaisseau « toujours visible à l'horizon des mers latines », d'après la poétique image de M. Alphonse Daudet, a le même jour débarqué Properce avec Virgile au pied du rocher des Doms. Le tout est à l'honneur de l'esprit français qui est peut-être, en somme, et selon le mot de Villemain, assez riche pour avoir deux littératures, et qui, en tous cas, ne peut que gagner en saveur et en variété, sans rien perdre de son unité foncière, à cette expérience innocente et très distinguée de décentralisation littéraire.

EUGÈNE LINTILHAC.

L'ÉDUCATION ET LA RÉFORME

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ANGLETERRE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

L'Anglais est de tous les hommes celui qui dans ses voyages a le plus de satisfactions d'amour-propre; il trouve partout des gens disposés à croire à la supériorité de sa race et, la foi n'étant rien sans les œuvres, à lui témoigner par leurs déférences la haute idée qu'ils se font de lui. Il n'est pas de nation en Europe qui n'ait ses anglomanes; convaincus de l'excellence particulière des mœurs, des usages, des institutions de l'Angleterre, ils attribuent aux mérites naturels ou acquis de l'Anglo-Saxon l'éclatante fortune de son pays, sans tenir compte de certains accidens de son histoire et du bonheur qu'il a d'habiter une île. J'ai connu un jeune Français, assez médiocre au demeurant, qui avait profité de quatre ou cinq années de séjour à Londres pour s'approprier de son mieux les airs de tête, les habitudes, les manières et jusqu'au *slang* d'un vrai gentleman. Durant un hiver qu'il passa à Nice et à Menton, il eut plus d'une fois l'insigne honneur d'être pris pour un Anglais par les garçons d'hôtel, et leur méprise lui procura les plus vives jouissances d'orgueil qu'il eût jamais ressenties. L'admiration est un bon sentiment, et il y a beaucoup de choses admirables chez nos voisins d'outre-Manche, mais les superstitions ont leurs dangers, et il est toujours fâcheux de sacrifier sa raison à ses idoles.

Ce qui contribue à donner du prestige à l'Anglais, c'est que, comme ses vertus, ses défauts sont des forces et que les défauts des autres peuples sont presque toujours des faiblesses. Otez à l'Espagnol son indolence d'hidalgo, à l'Allemand ses gros appétits, à l'Italien cet excès de finesse dont il est souvent la dupe, au Français sa déplorable habi-

tude de se passionner pour des affaires de bibus auxquelles huit jours plus tard il ne pensera plus, vous leur aurez rendu service. Otez à l'Anglais un peu de sa morgue, de son intraitable orgueil; donnez-lui la sensibilité sympathique qui lui manque, la faculté d'entrer facilement dans l'âme et les sentimens d'autrui, vous aurez peut-être affaibli cette puissance de conviction, cette confiance en lui-même et en son droit, cette fermeté du vouloir qu'on a souvent admirée en lui, et vous l'aurez rendu moins propre à remplir sa mission dans le monde.

Ajoutez qu'au milieu des tourmentes révolutionnaires qui ont bouleversé l'Europe, l'Angleterre a offert le spectacle d'une société stable et progressive, où les réformes s'accomplissent sans crises violentes, et d'une nation qui, par la virilité de son caractère et la maturité de sa raison, semblait digne de se gouverner elle-même. On oublie qu'elle a eu ses révolutions avant tout le monde et qu'elle a donné le premier exemple d'un peuple coupant juridiquement le cou à son souverain. On oublie tout ce qu'a pu, à certaines époques de son histoire, le caprice de ses rois, et combien la nation s'est montrée servile ou vénale. On oublie surtout que la liberté a revêtu au cours des âges bien des formes diverses, qu'elle n'est point une invention anglaise; que, selon l'expression d'un publiciste allemand, un peuple libre est celui dont les institutions répondent à ses besoins, et que d'ailleurs il est des franchises encore plus précieuses que la liberté politique. Qui oserait soutenir que l'Angleterre a plus fait pour l'émancipation de l'esprit humain que l'Italie, la France ou l'Allemagne ?

On désire toujours imiter ce qu'on admire. Les anglomanes sont sincèrement convaincus qu'ils feraient le bonheur de leur pays s'ils le décidaient à se modeler en toute chose sur l'Angleterre. Malheureusement nombre de coutumes et d'institutions anglaises ne sont pas des articles d'exportation. Elles portent la marque du caractère national, de ses vertus et de ses défauts; elles ont un fort goût de terroir: ce sont des plantes qui pour prospérer ont besoin du sol et du ciel anglais, et qui, transportées sur le continent, ne tardent pas à dégénérer. Mais il arrive souvent aussi que telles de ces institutions dont les Anglais se font gloire, sont des produits étrangers, qu'ils se sont appropriés sans en rien dire à personne. Ils sont beaucoup plus emprunteurs qu'on ne croit; mais leur fierté patriotique leur interdit d'en convenir, et quand ils s'emparent du linge de leurs voisins, leur premier soin est de le démarquer. Les étiquettes ne sont nulle part aussi trompeuses que dans le pays où les médecins sont encore des physiciens et les pharmaciens des chimistes.

L'un des hommes qui ont le mieux mérité du prince de Bismarck, celui de ses collaborateurs dont il appréciait le plus l'intelligence et le zèle, M. Lothar Bucher, avait publié autrefois un petit livre destiné à mettre ses compatriotes en garde contre l'anglomanie, qui était alors

en Prusse une maladie à la mode (1). Il établissait dans ce curieux pamphlet, dont une nouvelle édition vient de paraître, qu'en Angleterre il ne faut juger de rien sur l'étiquette, et il rappelait à ce propos que M. Gladstone présenta jadis à la Chambre des communes un bill sur les *disabilities* ou incapacités canoniques du clergé colonial. On avait commencé de le discuter, et on ne savait pas encore si le gouvernement proposait de tolérer ou de supprimer les *disabilities*. Sir George Grey se plaignit que la Chambre délibérait dans la nuit, puisqu'on n'avait pas daigné lui expliquer de quoi il s'agissait. M. Adderley répliqua à sir George que cela s'expliquait de soi. M. Napier déclara que si un homme qui se permettait de trouver le bill incompréhensible prouvait par là qu'il était un âne en jurisprudence, il se rangeait parmi les ânes. M. Henley remarqua que, puisque de hautes autorités juridiques confessaient leur impuissance à comprendre le sens du projet de loi, il ne rougissait pas de faire la même déclaration. M. Smith proposa l'ajournement : — « Il est évident, dit-il, qu'aucun de nous ne sait sur quoi porte la discussion, et que plus elle se prolongera, moins nous le saurons. — Je voudrais savoir, dit à son tour sir J. Packington, sur quoi la Chambre aura à voter, si elle passe au vote. — Un point me paraît clair, dit M. Chambers : c'est que, dans l'intention de ceux qui la présentent, la loi est autre chose qu'elle ne semble. — Un second point me semble plus clair que le soleil, ajouta M. Horsman, c'est que, si la Chambre acceptait le bill, elle le voterait les yeux fermés sans avoir la moindre idée des effets qu'il pourrait produire. » Le rédacteur du bill, M. Gladstone, affirma que le texte du projet était net et limpide ; que si les honorables *gentlemen* le jugeaient confus, ils ne devaient s'en prendre qu'à la confusion de leurs propres idées. Il se trouva qu'en définitive M. Chambers avait raison ; qu'en présentant le bill, on avait eu de mystérieuses intentions, et qu'il n'y avait guère qu'une douzaine de membres de la Chambre qui fussent dans le secret. Mais cela ne l'empêcha pas d'être adopté.

« — Au lieu de vous laisser séduire par de vaines théories, disait Burke aux Français, ne feriez-vous pas mieux de nous prendre pour modèles, nous qui avons conservé précieusement les principes et les règles du vieux droit coutumier de l'Europe ? » — L'Angleterre ne compte plus les infidélités qu'elle a faites au vieux droit coutumier. Depuis longtemps les idées démocratiques l'ont envahie, et sa nouvelle législation en fait foi. Mais, pour parler comme la Bible, elle ne veut pas être soupçonnée de forniquer avec les dieux étrangers. Quand elle ne réussit pas à concilier les traditions et les nouveautés, elle s'applique du moins à sauver les apparences. Elle ressemble à cette jeune orpheline qui, par piété filiale, avait juré de porter toujours le man-

(1) *Der Parlamentarismus wie er ist*, von Lothar Bucher, 3e édition, Stuttgard, 1894.

teau qu'elle avait hérité de sa mère. Au bout de quelque temps, ayant beaucoup grandi, elle s'avisa que ce manteau ne lui allait plus : elle s'en commanda secrètement un autre de la même étoffe, de la même couleur ; elle eut soin d'y faire quelques accrocs, quelques reprises, de lui donner un air de vétusté, et personne ne se douta qu'elle avait serré au fond d'une armoire la défroque de la morte. Les Anglais s'entendent, comme cette orpheline, à donner au neuf l'apparence du vieux ; c'est un art dans lequel ils excellent autant que les fabricans de vieux tableaux et de haches préhistoriques.

L'École des sciences politiques avait confié à l'un de ses anciens élèves une mission en Angleterre. Il était chargé de faire une enquête sur l'instruction publique et de nous apprendre où s'instruisent et comment se forment, de l'autre côté de la Manche, les classes supérieures et moyennes; ce que cette élite de la société anglaise doit à la famille, à l'école et aux pédagogues, ce qu'ont fait pour elle l'État et la loi. M. Max Leclerc s'est acquitté de sa mission en conscience, et il vient de publier un livre plein de renseignemens curieux et précis, que quiconque s'intéresse à cet ordre de questions consultera avec fruit (1). Si M. Leclerc n'est pas un anglomane, il est du moins un anglophile très chaud, et j'avais pensé que par forme de conclusion il nous engagerait à adopter les coutumes et les méthodes scolaires de nos voisins. Tout au contraire, il est fort discret sur ce point, et je me l'explique sans peine. Comme je l'ai dit plus haut, quelques-unes des institutions des Anglais sont si conformes au génie particulier de la nation qu'elles ne sauraient s'adapter à nos besoins, et d'autres ont été empruntées par eux à l'Allemagne et à la France. A quoi bon les leur prendre ? Ils nous les ont prises.

L'idée que l'Anglais se fait de la famille ne ressemble pas à la nôtre, à celle que nous a léguée la Révolution et que nos codes ont consacrée. Sauf les cas réservés, il considère qu'il ne doit à ses fils que le vivre, le couvert et l'instruction. Le fils sait qu'il ne doit point compter sur l'héritage, que le père est libre de tester à sa guise, que c'est à l'enfant de préparer son nid et sa vie. « La famille anglaise, a dit l'un des Français qui connaissent le mieux l'Angleterre, M. Émile Boutmy, a gardé jusqu'à nos jours le caractère d'une monarchie absolue... Le père n'est pas en présence de ces parasites légaux qu'on appelle des héritiers inévitables ; il exerce avec une pleine liberté ce que j'appellerais volontiers la magistrature testamentaire. C'est un monarque respecté dans son royaume, presque un monarque de droit divin. Comparé à lui, le Français fait penser au président élu d'un parlement raisonneur. » Quant à la mère anglaise, elle est moins mère qu'épouse. Un jeune Anglais de ma connaissance n'avait pas vu la sienne depuis six ans, et

(1) *L'éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre*, par Max Leclerc, avec un avant-propos de M. Émile Boutmy. 1894, Armand Colin et Cie.

depuis six ans, il n'avait reçu d'elle aucune lettre longue ou courte. Une fois par mois, il écrivait à l'aînée de ses sœurs, qui était à la fois sa correspondante, sa conseillère et en quelque sorte sa grondeuse officielle. J'en ai connu un autre qui avait fait le tour du monde, et à qui je disais : « Votre père a dû être heureux de vous revoir. » Il me répondit en riant : « Le vieux homme m'a tendu la main et m'a dit : « Vous voilà donc, John, mon garçon! Avez-vous déjeuné? »

Le petit Français vit avec ses parens, qui imposent quelquefois à leurs invités, comme le remarque M. Leclerc, ses grâces, ses caprices, ses sourires et ses pleurs. L'enfant anglais vit dans la *nursery*, et n'est pas soumis comme l'autre « à un tendre espionnage. » Par là on développe plus tôt chez lui une certaine indépendance, le sentiment de la responsabilité, la faculté de choisir, de se décider, de vouloir, de se tirer lui-même d'affaire. « Toute la vie de l'Anglais se passe à apprendre ou à enseigner le *self-help :* aide-toi. » Il faut en convenir, certaines sollicitudes maternelles sont un philtre énervant, et rien n'est plus fâcheux pour l'enfant que de veiller sans cesse sur lui, de s'étudier à le garantir de tout péril et en particulier du danger de se cogner la tête contre une table. La vie est une aventure, il faut s'accoutumer de bonne heure à ses hasards.

M. Leclerc raconte qu'il y a une vingtaine d'années, Milne-Edwards, de passage à Oxford, demanda à un professeur de géologie, célèbre pour sa franchise un peu rude, comment il se faisait que des jeunes gens, qui avaient appris un peu de grec et de latin et dépensé beaucoup de temps au cricket et au *boating*, devinssent des hommes supérieurs. Le géologue répondit d'un ton bourru : « C'est qu'ils ont eu des mères anglaises. » Il avait tort d'être bourru, mais il avait raison de croire qu'un peu d'indifférence est souvent chez une mère une vertu où tout le monde trouve son compte. Cependant je préfère encore aux mères indifférentes les mères raisonnables. M. Leclerc semble dire que cette race n'existe pas chez nous, et je le trouve injuste. Il est à croire que ces héroïques explorateurs qui font aujourd'hui tant d'honneur à la France avaient tous une mère, et je ne vois pas qu'une enfance trop dorlotée ait amolli leur courage. Au surplus, s'il est trop de mères à qui leur enfant sert tour à tour de jouet ou d'idole, l'État se charge de corriger ce qu'il y a d'intempérant dans leur tendresse. Elles ne peuvent douter que, le temps venu, cet enfant ne soit appelé à servir, et elles savent que, si quelque partie sanglante s'engage, il en sera. C'est un genre de sacrifices qui est épargné à la plupart des mères anglaises.

L'éducation fondée sur la confiance a de grands avantages, et j'admets sans peine qu'elle contribue à développer dans l'Anglais l'esprit d'initiative et le goût des entreprises. Mais dirons-nous avec M. Leclerc qu'elle lui inspire l'horreur du mensonge ; qu'étant accoutumé « à se faire croire sur parole, jusqu'à preuve qu'il a menti, il devient franc,

self-reliant et *reliable?* » Le bruit se répandit jadis en Westphalie qu'un enfant était né avec une dent d'or : on publia de subtiles et savantes dissertations pour expliquer ce miracle, après quoi on se mit en route pour aller voir l'enfant et sa dent, et il se trouva que personne ne l'avait jamais vue. Est-il prouvé que nos voisins nous surpassent en sincérité ? Nous sommes loin d'être parfaits ; mais on n'a jamais dit que le *cant* fût un de nos vices nationaux.

En tout pays, ce qui est aussi rare qu'une dent d'or, c'est un enfant absolument sincère. Que sa mère et sa nourrice s'appliquent à lui inspirer l'amour de la vérité, le jour viendra où la vie, les affaires, les intérêts, la politique lui apprendront l'utilité du mensonge. Ce qu'il faut accorder, c'est que les Anglais sont moins complimenteurs que nous; que, ne tenant à plaire qu'à leurs amis, ils sacrifient rarement leur franchise au désir de se rendre agréables à des indifférens. « Les Français, disait Rousseau, ont une manière de paraître s'intéresser à vous qui trompe plus que des paroles. Ils ne sont point faux dans leurs démonstrations ; ils sont naturellement officieux, humains, bienveillans et même, quoi qu'on en dise, plus vrais qu'aucune autre nation. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant, ils sont pleins de vous ; ne vous voient-ils plus, ils vous oublient. » Les Anglais vous oublient aussi, mais ils n'avaient pas eu l'air d'être pleins de vous : vous ne vous êtes point fait d'illusion, vous n'avez pas de mécompte. C'est merveille, dit encore M. Leclerc, que l'éducation française ne rende pas l'enfant « tout à fait égoïste. » Eh ! oui, un enfant idolâtré par sa mère rapportera tout à lui jusqu'au jour où de dures expériences lui apprendront qu'il n'est pas le nombril du monde. Mais croirons-nous que le petit Anglais, qui a passé son enfance dans la *nursery*, y apprend à s'oublier, à se détacher de son petit moi? Y pensez-vous, monsieur Leclerc ? L'enfant a une redoutable clairvoyance, et, comme les animaux, il démêle sans peine les intentions secrètes de ceux qui gouvernent sa vie. Il a bientôt fait de découvrir qu'en le reléguant dans la *nursery*, ses parens songent moins à son intérêt qu'à leur propre commodité; que, se souciant peu d'avoir la tête rompue par son tapage, ses rires et ses cris, ils s'arrangent pour le tenir à distance. C'est une première leçon d'égoïsme qu'ils lui donnent : il s'en souviendra.

Le petit Anglais a quitté la *nursery ;* il est devenu écolier. Ici les Anglais sont nos maîtres; ils n'admettent pas qu'un collège ressemble à une prison, et ils estiment que, comme l'a dit un de leurs philosophes, « le premier point est d'être un bon animal, qu'une nation n'est prospère que si elle se compose de bons animaux. » Aussi leurs pédagogues ont-ils mis depuis longtemps en honneur les exercices et les jeux en plein air. Ils n'oublient jamais que l'homme a un corps; c'est une vérité que nous avions désapprise et que nous sommes en train de

rapprendre. Puisse seulement notre aversion pour le surmenage ne pas dégénérer en une crainte superstitieuse de tout effort sérieux! Le vrai travail sera toujours une souffrance, et si le cricket et le *football* sont bons pour se faire des muscles, il y a une sorte d'ascétisme nécessaire à la santé de l'esprit. « Combien de jeunes gens, a dit un Anglais, gâchent leurs facultés en abusant des sports et se rendent incapables de tout effort de l'intelligence par l'abus de l'entraînement du corps! »

C'est une règle de la pédagogie anglaise que « nul ne doit gouverner les enfans s'il ne les instruit. » Point de maîtres d'études, ils sont remplacés par des maîtres enseignans qui, sous le nom de *tutors*, logent chez eux de 30 à 40 écoliers et s'engagent à travailler à leur éducation. Quarante enfans, c'est beaucoup : il est déjà si difficile d'en élever un! Le *tutor* est assisté par les moniteurs, qui se recrutent parmi les élèves les plus âgés, les plus sages, les plus méritans et à qui on confie la mission de faire observer la discipline. Je ne crois guère à l'utilité des moniteurs. J'ai fait connaissance avec eux dans le collège où j'ai commencé mes études : un ou deux remplissaient leur tâche en conscience; les autres étaient préoccupés d'acquérir les bonnes grâces de leurs condisciples par leurs complaisances ou la faveur de leurs maîtres par des excès de zèle et d'inquisition policière.

La discipline anglaise, nous dit-on, est discrète : « Elle laisse du jeu à la responsabilité, fait appel chez l'enfant au respect de soi-même. » Cependant, comme elle le soupçonne de ne pas se respecter assez, de temps à autre elle lui donne le fouet. M. Leclerc nous apprend que dans le collège de Marlborough, les parens sont prévenus et qu'on porte à leur compte 1 shilling 6 pence pour les verges. A Eton, on ne les prévient pas; mais M. Leclerc a vu une armoire qui contenait « une magnifique collection de verges souples et cinglantes, » et il nous assure qu'un Etonien qui n'a pas été fouetté est aussi rare qu'un soldat qui ne connaît pas la salle de police. Ce qui me paraît le plus remarquable, c'est qu'à Harrow le moniteur qui a dénoncé se charge de l'exécution. Il fait venir le délinquant dans sa chambre et le fustige par-devant témoins. Les moyens de discipline dont nous usons dans nos collèges ont leurs inconvéniens; toutefois, avant de les abolir, il faudrait trouver dans toute l'étendue de la France un écolier capable de se laisser fouetter par un condisciple sans le haïr à mort ou sans se croire déshonoré. Ce n'est peut-être qu'un préjugé, mais il en est des questions d'honneur comme des goûts : on ne les discute pas.

Jusqu'au milieu de ce siècle, les Anglais eurent pour principe qu'en matière d'instruction publique l'État doit intervenir avec une extrême discrétion et sinon s'abstenir, du moins s'effacer, en laissant le gros de la besogne aux associations et à l'initiative privée. Les collèges, *grammar schools*, dont les plus célèbres et les plus riches portaient le nom de *public schools*, avaient été dotés par des princes ou des particuliers, et

plus des deux tiers dataient du XVIe siècle. D'autres, les *proprietary schools*, avaient été créés depuis par des sociétés d'actionnaires ; le plus grand nombre étaient des écoles privées, qui recueillaient la majorité des enfans des classes moyennes. « L'enseignement, dit M. Leclerc, est libre en Angleterre. Pour ouvrir un cabaret ou une salle de concert, il faut demander une licence ; pour tenir une école, il n'est pas nécessaire de savoir lire ni écrire, il suffit d'en avoir la prétention. Un entrepreneur de transports dégoûté du métier, un brocanteur failli, un épicier en déconfiture peuvent, du jour au lendemain, appliquer sur leur porte l'écriteau : « École supérieure pour fils de gentlemen. » Personne n'y pourra trouver à redire. Les petits boutiquiers sans défiance tombent dans le piège tendu à leur vanité et envoient leurs fils à ces singulières écoles de gentlemen. » Ils ne demanderaient pas mieux que de les envoyer dans une école dotée ; mais le prix de la pension est élevé : à Eton, il n'est jamais inférieur à 5 000 francs ; à Harrow il varie de 3 500 à 5 000 ; ailleurs il peut descendre à 3 000, si on en défalque les frais accessoires. « Le succès, la mode et le snobisme aidant, les *public schools* furent très recherchées ; il y eut entre les riches, gentlemen authentiques et gros marchands, une véritable surenchère ; c'était à qui obtiendrait de faire élever ses fils dans ces écoles de bon ton. Les offres étant d'ailleurs limitées et les demandes très nombreuses, les prix montèrent. »

De graves abus avaient été signalés dans la gestion des dotations scolaires, et un homme dont la parole avait du poids s'était permis d'avancer que l'aristocratique collège d'Eton non seulement était fort cher, mais dépensait fort mal ses énormes revenus, que les jeunes gens qui venaient y chercher le pain de l'âme n'en avaient pas pour leur argent. Une commission royale, présidée par lord Clarendon, fut chargée de faire une enquête sur la situation des *public schools*. En 1865, nouvelle enquête plus générale sur toutes les écoles dotées. La commission instituée à cet effet sous la présidence de lord Taunton se composait d'hommes distingués et très laborieux, car son rapport, qui parut au cours des années 1867 et 1868, comprenait 21 volumes. Les conclusions, résumées par un des commissaires, portaient que les collèges étaient insuffisans en nombre, que l'enseignement y était souvent de qualité médiocre, qu'on n'avait établi aucun rapport organique soit entre les différens degrés d'écoles secondaires, soit entre ces écoles et les universités, que la fortune des collèges dotés était mal administrée, qu'ils s'étaient rendus impopulaires par leur exclusivisme religieux, que quelques-uns fermaient leur porte à toute une catégorie de citoyens, que quant aux écoles privées, le corps enseignant s'y recrutait souvent parmi les incapables ou les illettrés.

Telle était en 1867 la fâcheuse situation de l'instruction secondaire. « La postérité nous honnira, s'écriait M. Huxley, si nous n'apportons pas

un remède à ce déplorable état de choses, et si nous vivons vingt ans encore, nos propres consciences nous honniront ! » Ce ne sont pas les Anglais qui disent : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » A la suite de l'enquête, le sentiment général fut que, contrairement à tout ce qu'on avait dit et fait jusqu'alors, il n'était pas permis à l'État de se désintéresser de l'instruction publique, qu'il est tenu de venir en aide aux petits bourgeois incapables de distinguer un véritable éducateur d'un marchand de soupes ou d'orviétan. En 1874, une loi autorisa la *Charity Commission* ou Commission des fondations à réorganiser toutes les fondations scolaires, en faisant passer l'intérêt général et le sens commun avant les volontés expresses des testateurs ou des donateurs.

L'État n'a pas pris à son compte de nouveaux établissemens d'instruction secondaire ; mais, par l'entremise de la *Charity Commission*, il a réformé les écoles existantes, revisé les statuts, aboli les distinctions de cultes, introduit les dissidens dans les corps gouvernans, modifié le système d'administration, supprimé les droits de patronat. Il a fait réparer ou reconstruire les bâtimens scolaires, réglé l'emploi des fonds et les programmes d'études, et posé en principe que toute école devait être examinée au moins une fois l'an. Ces réformes ont soulevé d'abord une vive opposition ; la vieille Angleterre s'est plainte qu'on lui faisait violence. Elle avait affaire à forte partie, et après avoir protesté et gémi, elle s'est résignée en disant : « Nous vivons dans un temps où l'on ne respecte plus rien. Que la volonté du Parlement soit faite ! »

Pour l'enseignement primaire, on peut dire que l'État l'a créé par ses subventions, car c'est lui qui supporte la plus lourde part de la dépense. En 1833, le Parlement avait voté une modeste somme de 20 000 livres à titre de secours aux paroisses et aux sociétés qui entreprenaient la construction de maisons d'école. De 1833 à 1846, on était monté de 20 000 livres à 100 000. En 1862, on institua, sans le rendre obligatoire, un certificat d'aptitude à l'enseignement primaire. Mais le coup décisif fut porté en 1870. Désormais, en vertu de la loi rédigée et proposée par M. Forster, les écoles, pour recevoir des subventions, doivent accueillir tous les enfans sans distinction de cultes, n'imposer à personne l'enseignement confessionnel, admettre les inspecteurs de Sa Majesté et se conformer aux prescriptions d'un code approuvé par le Parlement, qui contient à la fois un programme scolaire et un règlement administratif. C'est ainsi que l'État a introduit successivement dans l'école primaire les trois principes de la laïcité, de l'obligation et de la gratuité, et qu'au cours des vingt dernières années, les dépenses de l'instruction publique sont devenues une des plus lourdes charges du budget.

Ce n'était pas assez d'avoir organisé l'école primaire selon les principes des États démocratiques les plus avancés. Le Parlement n'a pas craint de porter atteinte aux antiques privilèges des universités, jus-

que-là si fières de leur autonomie, et il les a contraintes à réformer leurs statuts en se mettant en règle avec l'esprit nouveau. En 1871, leurs revenus montaient à plus de 18 millions, et elles ne comptaient que 3 463 étudians. Aujourd'hui on peut étudier à Oxford ou à Cambridge sans avoir 7 ou 8 000 francs à dépenser par an. Dès 1871, après une longue résistance des Lords, les dernières restrictions religieuses furent abolies, et il fut permis à un dissident de briguer le grade de maître ès arts et de concourir pour les places d'agrégé. On ne s'en est pas tenu là : on a exigé la création de grands cours publics, et du même coup on sécularisait le personnel enseignant. En 1891, presque tous les professeurs publics étaient des laïques, et sur 391 *fellows* résidant à Oxford 150 seulement appartenaient au clergé.

Les universités sentaient elles-mêmes le besoin de se rajeunir. Longtemps indifférentes à se qui se passait dans l'âme et dans l'esprit des foules, elles se sont humanisées, elles ont pris à tâche de justifier leur existence auprès des petites gens. Dorénavant elles ne croient pas déroger en s'imposant une sorte d'apostolat *in partibus infidelium.* Elles envoient chaque année dans les grandes et petites villes des *missionnaires* chargés de faire des conférences, d'enseigner aux petits bourgeois, aux ouvriers, aux artisans de Sheffield, d'Oldham, de Newcastle, la chimie, la physique et, selon les cas, l'histoire d'Angleterre ou les beautés de la tragédie grecque. D'autre part, elles ont institué un système d'examens locaux à l'usage de ceux qui ne sont pas membres de l'Université. Toute ville d'Angleterre est autorisée à faire examiner par leurs agrégés les élèves de ses écoles secondaires. « Au jour indiqué, les candidats inscrits se réunissent ; on leur distribue des séries de questions imprimées qui ont été expédiées, avec toutes les précautions voulues, d'Oxford ou de Cambridge. Une commission nommée par l'université reçoit, corrige et classe les compositions... L'émulation des écoles entre elles est stimulée par les examinateurs, qui publient non seulement la liste des candidats reçus, mais encore un classement des meilleurs candidats. » Ajoutez que l'Université de Londres, qui n'est pas un corps enseignant, mais une commission d'examens, a depuis longtemps le droit de conférer des grades aux élèves sortis des écoles secondaires ; que son certificat de matriculation ouvre une foule de carrières ; qu'en 1858 le nombre des candidats n'était que de 299, qu'en 1885 il s'élevait à 1 900. On a souvent dit que la France était le pays des examens, des concours et des diplômes : si c'est une maladie, cette fièvre, paraît-il, est contagieuse, et l'Angleterre en est atteinte.

Comme nous aussi, elle est fort occupée à remanier, à étendre, à compliquer les programmes scolaires et les plans d'études. Une certaine démocratie niveleuse est disposée à considérer l'enseignement secondaire moins comme une préparation à l'enseignement supérieur que comme une institution qui doit mettre la jeunesse en état de s'en

passer. Elle désire qu'à défaut de sciences on lui apprenne une foule de demi-sciences; elle multiplie à l'infini les objets d'étude : plus les programmes sont touffus, plus elle est contente. L'ancienne pédagogie anglaise avait pour maxime que les collèges sont destinés surtout à aiguiser l'esprit, à enseigner à la jeunesse un petit nombre de choses qui, bien apprises et bien sues, la rendront capable d'en apprendre par elle-même beaucoup d'autres. Ce principe était d'une admirable justesse, mais peut-être y avait-il de l'excès dans l'application. Lord Palmerston avait été un brillant élève de Harrow. On raconte que, occupé de former un cabinet et ne trouvant personne qui voulût se charger du portefeuille des colonies, il le prit pour lui en disant : « Helps, vous monterez avec moi après la conférence; nous regarderons ensemble sur la carte, et vous me montrerez où tous ces endroits-là sont situés. » Lord Palmerston aimait à rire, et j'imagine, que s'il n'avait pas appris à Harrow où étaient situés « tous ces endroits-là », il avait pris depuis quelques informations à ce sujet. « Ne craignez rien, disait à M. Leclerc le principal du collège de Dulwich, ils apprendront la géographie en courant le monde. » Il est fâcheux de n'en pas apprendre un peu au collège, mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est de croire qu'on sait tout quand on ne sait rien. « Bourrez-les, bourrez-les! disent des deux côtés de la Manche les nouveaux pédagogues, il en restera toujours quelque chose. » Ce qu'il en reste le plus souvent, c'est une présomptueuse ignorance.

En réformant ses établissemens d'instruction publique, l'Angleterre a travaillé sur des patrons qui lui étaient fournis par le continent; mais ce qu'il y a eu de vraiment anglais dans cette affaire, c'est la méthode employée. On ne s'est pas pressé; le gouvernement a attendu que les journaux et d'honnêtes agitateurs eussent préparé l'opinion, et il a eu l'air de se laisser forcer la main. En ce qui concerne les écoles primaires, il n'a point dit: « Je veux. » Il a dit seulement: « Si vous n'acceptez pas mes propositions et mes inspecteurs, vous ne saurez jamais quelle est la couleur de mon argent. » Et tout le monde a voulu être subventionné et inspecté. « Le secret de la force du gouvernement anglais, lisons-nous dans le livre de M. Lothar Bucher, est qu'il s'applique toujours à paraître plus faible qu'il ne l'est. » Ce gouvernement très fort a du goût pour les moyens détournés; dans sa politique intérieure comme dans ses relations avec les peuples étrangers, il préfère aux coups d'autorité les savans artifices, et il aime à prouver que la ruse n'est pas toujours l'arme des faibles.

Au surplus, quoique les moyens fussent anodins, la solution a été radicale, et les Anglais le savent bien; mais dans le fond nos voisins sont plus révolutionnaires qu'il ne semble. On s'imagine quelquefois que du jour où Charles II fut monté sur le trône, l'Angleterre oublia qu'elle avait vécu quelque temps en République, et ne conserva d'autre

souvenir de sa révolution que celui d'un grand homme qui avait racheté ses péchés en assurant à son pays l'empire des mers. Comme le remarque fort justement M. Bucher, la restauration abolit des statuts, abrogea des règlemens, mais elle ne put avoir raison de certaines idées qui s'étaient enracinées dans les esprits. Il en cite un exemple singulier et frappant. Le roi Jacques Ier, ce Salomon du Nord, surnommé par Sully le fou le plus avisé de l'Europe, voyageait dans le Lancashire lorsqu'il apprit un jour que le comté était infesté de fanatiques, qui s'abstenaient de travailler et de se divertir le dimanche. A son retour, il promulgua un édit par lequel il déclarait que ce genre de célébration du dimanche était dangereux pour l'État, parce que les gens qui ne travaillent ni ne s'amusent emploient leur temps à rêvasser et à se repaître de mauvaises pensées; compromettant pour la religion, parce que les hommes ne peuvent aimer une religion qui leur prêche l'ennui comme une vertu; funeste à la société, parce que l'oisiveté conduit fatalement à l'ivrognerie; déplorable pour l'armée, parce qu'un peuple qui ne danse pas une fois au moins par semaine ne tarde pas à s'abâtardir. Il fut enjoint aux autorités ecclésiastiques et séculières d'avertir les mal-pensans et au besoin de les expulser. Cette ordonnance, intitulée le *Book of sports*, renouvelée par Charles Ier, fut brûlée par la main du bourreau sur l'ordre du Long Parlement. C'est ainsi que l'observance légale et stricte du repos dominical, cette institution considérée aujourd'hui comme un des piliers du trône et de l'autel, est un héritage de la république.

Mais la révolution a laissé bien autre chose aux Anglais; elle leur a légué le dogme de la souveraineté du peuple, qui, après avoir été prêché par des rêveurs et des spéculatifs, est devenu la doctrine latente, ésotérique de l'État. L'Angleterre est désormais gouvernée par une assemblée à qui tout est possible, sauf de changer un homme en femme, et qui, cédant à la passion qu'ont tous les mandataires d'étendre sans cesse leur mandat, légifère sur beaucoup de choses qui n'étaient pas autrefois de sa compétence. De jour en jour elle entreprend, empiète davantage sur tous les droits réservés, et les solutions qu'elle propose ou qu'elle impose sont toujours les plus démocratiques. « En France, a dit M. Bucher, tout est système; en Angleterre, tout est compromis. » Pour être tout à fait dans le vrai, il convient d'ajouter que les compromis anglais ne sont souvent que des systèmes déguisés.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

M. Carnot, président de la République, a été assassiné, à Lyon, le dimanche 24 juin, dans la soirée. « Le roi est mort, vive le roi ! » disait-on sous l'ancien régime, et aujourd'hui encore, bien que la France soit en république, la Constitution a tenu à ce que le moins de temps possible s'écoulât entre la disparition d'un président et l'élection d'un autre. La transmission des pouvoirs présidentiels s'est toujours faite d'une manière simple, facile et rapide : il en a été ainsi une fois de plus. L'Assemblée nationale s'est réunie à Versailles le mercredi 27 juin, et, dès le premier tour de scrutin, M. Casimir-Perier, ayant réuni sur son nom la majorité absolue des suffrages exprimés, a été proclamé Président de la République. Il a obtenu 451 suffrages. Après lui sont venus M. Henri Brisson avec 195, et M. Charles Dupuy avec 97.

L'assassinat de M. Carnot a causé dans le monde entier un mouvement de sympathie pour la victime et de profonde horreur pour le crime. En même temps, la surprise a été grande. Les républicains s'imaginaient volontiers que, le Président de la République étant un être impersonnel et relativement facile à remplacer, un attentat contre lui était impossible à force d'être inutile. Un fanatique pouvait viser un empereur ou un roi dans l'espoir de frapper la monarchie elle-même, et quelquefois d'éteindre la dynastie qui la représente. Mais la république a un tout autre caractère : l'homme qui la préside n'exerce qu'un pouvoir provisoire, et, s'il est atteint, l'institution n'en subit aucun contre-coup. C'est bien peu de chose qu'un président ! disent aussi les adversaires de la République, et ils le prouvent comme on prouve une thèse. Mais tel n'est pas l'avis de Caserio et des hommes d'action de son espèce. Pour eux, le Président de la République est un homme assez important pour qu'on le tue. Ils incarnent en lui la société qu'ils détestent : ils en font la cible sur laquelle ils tirent, victime vouée d'avance à leurs attentats. Sa qualité représentative prend à leurs yeux une valeur objective contre laquelle ils entrent en lutte. Si le Président de la République est l'homme du devoir et de la loi, s'il échappe à certaines faiblesses, s'il ne se laisse pas intimider par d'odieuses menaces, s'il remplit avec correction et fermeté sa fonction politique

et sociale, il devient un obstacle et on le supprime. C'est ce qui est arrivé pour M. Carnot. Certes, il semblait fait non seulement pour ne pas provoquer la haine, mais pour la désarmer. Personne ne l'a approché sans être touché de ce que son accueil avait de bienveillant, et nul n'a su mieux que lui allier la dignité parfaite à la bonne grâce toujours souriante. Qui aurait pu deviner que la destinée le réservait au poignard d'un assassin? Tant d'autres, empereurs et rois, avaient été chez nous l'objet d'attentats nombreux et mieux machinés en apparence, et tous, depuis Henri IV, y avaient échappé! Par une étrange rencontre, où la fatalité ne va pas sans quelque ironie, Henri IV et M. Carnot, si différens à tous les égards et qui ne se ressemblaient que par le cœur, devaient périr de la même manière. Il a suffi, dans les deux cas, d'un homme sur le marchepied d'une voiture, un stylet à la main.

Mais l'apparence extérieure des choses n'en est que le côté superficiel. L'assassinat de M. Carnot a eu des causes profondes, sur la gravité desquelles il ne faut pas se faire illusion. Ces causes sont extérieures à M. Carnot lui-même; non pas que son rôle ait été aussi effacé qu'on s'est plu à le dire, mais parce que le monde se renouvelle et que des élémens qui, hier encore, étaient ignorés sont en quelque sorte entrés en fermentation. M. Carnot a présidé à de très grandes choses, et il y a pris une part que son extrême discrétion s'est appliquée à laisser ignorer. Son gouvernement comptera dans notre histoire, puisqu'on a vu s'y succéder la chute définitive du boulangisme, l'Exposition universelle de 1889, et les manifestations inoubliables de Cronstadt, de Toulon et de Paris. La République a subi d'abord un assaut terrible d'où elle est sortie victorieuse; elle a convié le monde entier à ses fêtes, et le monde y est venu avec confiance, malgré le glas funèbre qu'on avait pris soin de sonner sur quelques points de l'Europe; enfin elle a rencontré et noué de grandes et de puissantes amitiés, grâce auxquelles l'équilibre politique des puissances a été profondément modifié. Ce serait une erreur de croire que M. Carnot se soit borné à assister à ces événemens. A défaut d'une action plus directe, l'estime qu'il inspirait aurait été, dans la politique générale, un facteur non négligeable; mais M. Carnot a su et voulu tout ce qui s'est fait sous sa présidence, et il y a utilement collaboré. Est-ce pour cela qu'il a été frappé? Le rayonnement de son pouvoir lui a-t-il suscité des adversaires jaloux et implacables? Non, à coup sûr. Il faut chercher ailleurs l'explication du crime qui lui a coûté la vie. Il existe dans le monde, et notamment en France, une secte dangereuse qui, à l'exemple du nihilisme russe, cherche à frapper les imaginations, à les effrayer, à les épouvanter par l'audace toujours croissante de ses coups. Et quel but poursuit-elle? La révolution intégrale de la société économique, qui repose aujourd'hui sur le principe de la propriété individuelle, et que le socialisme anarchiste veut ramener au fait primitif, arriéré et barbare, de la pro-

priété collective, plus ou moins indivise entre les mains des travailleurs. Longtemps, ces théories sont restées dans les livres. Elles sont passées ensuite dans les journaux, dans les journaux à très bas prix qui s'adressent aux intelligences enfiévrées des ouvriers des grandes villes et déjà même aux cerveaux élémentaires de nos paysans. Des hommes politiques, voyant là une force confuse mais puissante, qu'ils espéraient dominer et diriger, se sont ralliés au socialisme sans s'inquiéter de son voisinage avec l'anarchisme, les uns par entraînement d'imagination, les autres par froid calcul et par tactique. Il est résulté de cet ensemble de causes un état général extrêmement trouble, agité, violent, où bientôt les imprécations, les menaces, les condamnations sommaires et brutales ont pris la place des argumens. Ceux qui en attendaient autre chose ne connaissent ni l'histoire, ni la nature humaine. Ce qu'ils connaissent moins encore, c'est leur propre impuissance en face du mouvement déchaîné par eux. Bientôt l'atmosphère lourde et orageuse qu'ils ont fait peser sur nos têtes a été sillonnée d'éclairs, et la foudre est tombée, à droite, à gauche, sur la Chambre, sur nos lieux publics de réunion, éclatant dans des mains qui semblaient être les instrumens d'une force aveugle, comme les forces de la nature. Le jour est venu où, choisissant pour la première fois une victime déterminée, l'anarchisme international a provoqué autant de pitié que de colère en frappant au flanc M. Carnot.

Il y a eu alors un moment de stupeur générale. Quoi! M. Carnot! l'homme pur, intègre, désintéressé, qui n'était plus qu'à quatre mois du terme de son mandat, et qui, si on en juge par ses dernières paroles publiques à Lyon, n'avait aucune idée d'en solliciter le renouvellement! Certes, ce n'est pas un adversaire politique qui l'a frappé. On ne connaîtra, paraît-il, qu'à l'audience les révélations complètes de Caserio; mais il est facile de les pressentir et, suivant l'expression populaire, on peut dire dès maintenant que c'est l'anarchisme qui a fait le coup. La patrie de l'assassin importe infiniment peu, car l'anarchisme n'a pas de patrie. C'est pour nous un allégement de cœur que Caserio ne soit pas Français; on aime mieux penser que M. Carnot a été frappé par une main étrangère; au surplus, le sentiment seul y est intéressé. M. Carnot n'a pas été frappé par un Italien, mais par un socialiste anarchiste qui, suivant toutes les vraisemblances, a voulu venger ses confrères en assassinat, les Ravachol, les Vaillant, les Henry. A-t-il été poussé par un sentiment personnel et spontané? A-t-il été l'exécuteur désigné par une société secrète, formée suivant les us et les rites d'autrefois? Le procès nous l'apprendra sans doute, et nous y prendrons un grand intérêt de curiosité; mais, au fond, dans l'une et dans l'autre hypothèse, le cas est le même. L'assassinat, beaucoup plus facilement que la propriété, peut être personnel ou collectif sans changer de nature : c'est toujours l'assassinat.

La question aujourd'hui est de savoir ce que le gouvernement peut faire pour remonter le courant qui nous entraîne vers une période de violences dont nous ne voyons encore que le seuil. La société est attaquée dans ses œuvres vives : que dirait-on d'une société qui douterait d'elle-même, au point de ne savoir même pas se défendre? Mais il n'y a pas à le dissimuler, la cause sourde et agissante qui a favorisé chez nous l'éclosion de l'anarchisme social, c'est l'anarchisme gouvernemental; et le premier remède à appliquer au mal est de restaurer le gouvernement. Il en a grand besoin! Si l'infortuné M. Carnot a compris son rôle constitutionnel d'une manière très élevée, très noble, très correcte, il faut bien dire que, par suite des erremens du passé, il ne l'a pas rempli dans toute son ampleur. Certaines parties de ses fonctions sont restées inemployées et inertes. Le Président de la République a été plutôt le juge du petit camp parlementaire que le principal moteur de tous les ressorts de la Constitution. Il ne lui appartient pas de gouverner directement et de substituer à celle de ses ministres son initiative et sa responsabilité; mais la Constitution ne l'a pas tourné tout entier du côté de la Chambre des députés; elle lui a donné aussi le droit de regarder le pays et même, d'accord avec la Chambre haute, de s'adresser à lui et de l'interroger. La manière dont il a été usé de ce droit, il y a dix-sept ans, en a rendu longtemps l'exercice impossible : ces souvenirs sont déjà vieux, ils n'ont plus pour les générations nouvelles qu'un caractère historique. Sans doute encore, le Président de la République doit mettre beaucoup de prudence et de ménagemens à faire sortir de la Constitution les ressources extrêmes qu'elle renferme : il faut pourtant qu'il puisse le faire et qu'il en donne autour de lui le sentiment. M. Carnot ne l'entendait pas tout à fait ainsi. Sa vie politique s'était écoulée tout entière sous le régime de la concentration républicaine, que les circonstances avaient imposée alors comme une loi inévitable. Et comment ce régime se traduisait-il dans le domaine de l'action politique? Par une succession de ministères qui se ressemblaient tous à s'y méprendre, et qui d'ailleurs ne ressemblaient à rien. L'obligation où l'on était de vivre quand même les uns avec les autres, radicaux et modérés confondus, avait pour conséquence la suppression de tout programme. Il n'y avait plus de partis distincts. Il n'y avait pas davantage de principes déterminés, et le plus habile aurait été fort en peine de dire quelle était l'orientation politique du gouvernement : en réalité, le gouvernement n'en avait aucune. Dans ces conditions, quel intérêt pouvait-il y avoir à conserver un ministère ou à le renverser? En tout cas, cet intérêt se bornait à quelques personnes, toujours les mêmes, qui se relayaient à ce qu'on appelait assez improprement le pouvoir. On s'explique très bien que le Président de la République et le pays lui-même se soient peu à peu désintéressés de ce jeu des quatre coins, dont toutes les combinaisons étaient depuis long-

temps épuisées. Qu'importait que ce fût celui-ci ou celui-là qui occupât le ministère? Qui se serait attaché à tel ou tel ministre? On en changeait sans que personne y fît attention, sauf le *Journal Officiel*. L'idée d'un appel au pays ne pouvait même pas se présenter à l'esprit, car enfin quelle question lui aurait-on posée? Entre quels programmes lui aurait-on demandé de choisir? Quels drapeaux auraient-ils été mis en présence et en opposition? Cet état de choses s'est prolongé pendant quelque seize ou dix-sept ans. Il en est résulté un affaiblissement, un alanguissement de tous les organes de la Constitution, Chambre, Sénat, Président. Cette anémie de l'administration supérieure s'est traduite dans l'administration inférieure par un véritable désordre, et dans la nation elle-même par une indifférence absolue à tout ce qui ne s'appliquait pas aux intérêts directs et matériels de chaque arrondissement.

Voilà ce qui nous a conduits au point où nous sommes. L'effacement de plus en plus complet du gouvernement a livré la place, dans l'imagination populaire, à tous les héros d'aventure, à tous les charlatans qui promettent des miracles, à tous les esprits faux qui se vantent de les accomplir. Nous allons tout doucement à la dérive, manière de voyager qui ne manque pas, au début, de quelque agrément, et qui en conserverait sans doute plus longtemps s'il n'existait pas d'écueils imprévus sur la route du hasard. Le pouvoir est tombé entre des mains de plus en plus faibles; on s'est même habitué à croire que toutes étaient également propres à le détenir, ce qui est vrai, d'ailleurs, dès qu'on a pris le parti de ne pas l'exercer. On assure que tout cela est conforme à l'esprit de nos institutions, mais nous n'en croyons rien. En tout cas, rien ne l'est moins à l'esprit de ce pays, qui n'a jamais été plus prospère au dedans, ni plus fier au dehors, que lorsqu'il a eu un gouvernement habile, actif et ferme. Un instinct secret, profond, permanent, qui s'égare quelquefois mais qui a des retours obstinés, lui fait désirer et rechercher un gouvernement de ce caractère lorsqu'il ne l'a pas, et jamais le besoin n'en a été plus vif, ni plus général qu'aujourd'hui. Ce n'est pas seulement l'abominable attentat de Lyon qui en a rendu la nécessité plus sensible. Le trop court passage de M. Casimir-Perier au ministère avait provoqué partout un mouvement d'espérance. Lorsqu'il est tombé, la déception a été grande. Mais M. Casimir-Perier est aujourd'hui Président de la République, et l'Assemblée qui l'a élu, obéissant à la force des choses, a certainement compris le sens de son vote et les conséquences qu'il devait avoir. Les radicaux et les socialistes ne s'y sont pas trompés davantage. Dès le premier jour, ils se sont réunis, à la Chambre et au Sénat, et ils se sont mis en quête d'un candidat à opposer à M. Casimir-Perier. L'opposition qu'ils faisaient en même temps à M. Charles Dupuy a été, pour celui-ci, sa dernière bonne chance; car M. Dupuy, que la constance d'un sort heureux a habitué à ne douter de rien, avait posé hardiment sa candidature à la magistrature suprême. Les modérés ont eu

beaucoup de peine à vaincre la résistance de M. Casimir-Perier, qui ne voulait pas être Président, et l'insistance de M. Dupuy, qui voulait l'être à tout prix. Quant aux radicaux et aux socialistes, ils ont choisi un candidat, assurément très honorable, dans la personne de M. Henri Brisson. Chose curieuse! M. Brisson, qui, il y a trois semaines, ne se sentait pas l'autorité nécessaire pour être président du Conseil, s'est reconnu tout d'un coup celle qu'il fallait pour présider la République. La lutte a donc été circonscrite entre M. Casimir-Perier, M. Brisson et M. Dupuy. Dans ces conditions, il est évident que la candidature de M. Dupuy divisait les voix des modérés. Mieux aurait valu que ceux-ci, comme leurs adversaires, se concentrassent sur un seul nom. Mais M. Dupuy avait confiance en lui-même, et il a agi en enfant gâté de la fortune, poussant sa veine jusqu'à ce qu'elle s'épuisât.

Dans la journée qui a précédé le vote, tous les groupes parlementaires se sont réunis : ce serait abuser de la patience de nos lecteurs que de leur raconter ce qui s'est passé dans chacun d'entre eux. La réunion la plus intéressante s'est produite au Sénat. Il y a, au Luxembourg, un groupe qui est bien composé d'une trentaine de membres, et qui s'appelle la gauche démocratique. Il a voulu jouer un rôle et a convoqué à une réunion plénière les républicains du Sénat et de la Chambre. Fallait-il se rendre à cette convocation ? Les avis étaient partagés. Les réunions plénières n'ont jamais servi qu'à augmenter la confusion quand elle existe et à la créer quand elle n'existe pas. Pourtant les groupes modérés de la Chambre, dans l'ignorance de ce qui pouvait se passer au Luxembourg, ont pris le parti d'y aller voir, pour se rendre compte, et pour agir à tout événement. Ils ont appris, en arrivant, que les républicains non radicaux du Sénat s'étaient déjà réunis, et que, sur environ 180 membres présens, près de 150 avaient donné leurs voix à M. Casimir-Perier ; le reste, une trentaine, s'étaient divisés sur plusieurs noms ; la moitié de ces derniers avait voté pour M. Dupuy. Mais où étaient les radicaux? On a su qu'ils siégeaient à la bibliothèque, avec un certain nombre de députés : on s'y est transporté. Le groupe radical s'est trouvé aussitôt submergé sous une telle masse de modérés qu'il a pris peur. Ses orateurs ont proposé de délibérer : on leur a répondu qu'on était venu pour voter. Alors a eu lieu une scène indescriptible. Jamais, à Belleville, réunion publique n'a présenté un pareil spectacle de tumulte. Les urnes ont été brisées entre les mains qui se les disputaient. On s'est jeté des encriers à la tête. On en est même venu aux coups. Les radicaux, voyant compromise et perdue la manifestation qu'ils avaient préparée, se sont dispersés. La débandade a été générale. Ç'a été, non pas la journée, mais le quart d'heure des dupes. Mais aussi, pourquoi les radicaux du Sénat avaient-ils convoqué une réunion plénière, alors qu'il leur suffisait de se compter pour voir que, même avec l'appoint de leurs amis de la Chambre, ils n'étaient qu'une

petite minorité? Cet incident n'a pas peu contribué à déterminer le mouvement dans le sens de M. Casimir-Perier.

Ce qui y a contribué plus encore, ce sont les nouvelles venues de tous les points de la province et qui étaient universellement favorables à l'élection de ce candidat. Plusieurs députés radicaux laissaient voir avec quelque embarras des dépêches envoyées par des maires ou des conseillers généraux, qui leur demandaient en termes pressans de voter pour M. Casimir-Perier, c'est-à-dire pour le président que tout le monde attendait. Le mouvement en faveur de sa candidature a toujours été en grandissant. Quelques personnes avaient cru d'abord que le retard apporté à la convocation du Congrès faciliterait des intrigues ou des manœuvres, et c'est précisément le contraire qui s'est produit. On a reproché à M. Challemel-Lacour d'avoir fixé une date relativement éloignée, et il s'est trouvé en fin de compte qu'il avait eu raison de le faire. Non seulement les députés et sénateurs absens ont eu le temps de rejoindre leur poste, mais l'esprit même du pays a pu se faire sentir à ceux qui n'avaient pas quitté Paris. Les radicaux affectaient de croire que M. Casimir-Perier ne serait pas élu au premier tour de scrutin, et ils affirmaient que, dans ce cas, il était perdu. Très probablement, au contraire, s'il y avait eu un second tour, M. Casimir-Perier aurait obtenu une centaine de voix de plus, soit par suite du désistement inévitable de M. Dupuy, soit par le fait de cet entraînement auquel les assemblées échappent encore moins que les hommes isolés, et qui pousse tout le monde vers le succès. La victoire de M. Casimir-Perier au premier tour de scrutin a eu quelque chose de plus vif, de plus net et de plus décisif : il y aurait eu plus de vainqueurs encore à un second tour.

La tenue de l'Assemblée nationale a été excellente. La séance a été présidée avec la plus grande autorité par M. Challemel-Lacour, et ce n'est pas un faible mérite, si on le mesure à la difficulté à vaincre, que de bien présider une assemblée de plus de 850 membres, représentant les idées et les passions les plus contradictoires. L'Assemblée nationale réunie pour nommer le Président de la République procède comme un collège électoral : elle ne délibère pas, elle vote. Mais il y a toujours des orateurs qui veulent parler et qu'il faut en empêcher. Quelques radicaux trouvaient l'occasion bonne pour proposer la suppression de la présidence de la République, ce qui aurait naturellement dispensé d'y nommer un titulaire. Pendant qu'ils s'agitaient impuissans au milieu du bruit, M. Challemel-Lacour tirait tranquillement au sort les noms des scrutateurs chargés de dépouiller le scrutin qui allait s'ouvrir. Les membres du Congrès ont voté à la tribune, par appel nominal et dans un ordre parfait. La séance a été suspendue pendant le dépouillement. Lorsqu'elle a été reprise, le spectacle était imposant. Si on savait déjà que M. Casimir-Perier était élu, on variait sur le

le nombre des voix qu'il avait obtenues, ainsi que ses concurrens. Un grand silence s'est fait. Aussitôt que M. Challemel-Lacour a eu proclamé le chiffre des 451 voix attribuées à M. Casimir-Perier, les applaudissemens ont éclaté dans les deux tiers de la salle avec un ensemble et une chaleur qui ont mis les radicaux dans une véritable fureur. On les a vus se lever à l'extrême gauche, vociférer des menaces qu'on entendait à peine, et montrer le poing à l'Assemblée qui ne cessait d'applaudir. Quelques-uns d'entre eux, une fois terminée la proclamation du scrutin, sont montés à la tribune pour y apporter diverses protestations. Puis la séance a été levée. La République avait un nouveau président pour sept années. C'est un lourd fardeau que celui qui incombe à M. Casimir-Perier, et nul ne s'en rend compte mieux que lui. Il venait d'arriver à Versailles lorsque les résultats du scrutin ont été connus : un grand nombre de membres du Congrès sont allés le remercier de son dévouement et ont été frappés de sa profonde émotion. La plus sûre garantie de la manière dont il remplira ses devoirs est dans le sentiment avec lequel il les accepte. D'autres ont recherché le pouvoir; il a voulu le fuir, et on le lui a imposé. Gambetta a dit autrefois que l'ère des dangers était terminée, que celle des difficultés commençait. L'ère des difficultés ne finira plus; mais si celle des dangers se rouvrait, la République et la France compteraient sur le sang-froid et sur le courage de M. Casimir-Perier.

L'événement le plus digne d'attention qui se soit passé à l'étranger depuis quelques jours est le rapprochement diplomatique entre la Russie et le Saint-Siège. Il a produit d'autant plus d'effet qu'on commençait à ne plus y croire. Du moins, les journaux de la Triple-Alliance donnaient-ils le fait comme de plus en plus invraisemblable, sans doute en vertu de cette facilité avec laquelle on prend son désir pour la réalité. Tout en reconnaissant l'élévation d'esprit du Saint-Père et la souplesse de son action diplomatique, on présentait volontiers comme impossible la reprise des rapports officiels entre le Vatican et la plus grande puissance schismatique du monde. Ces rapports ont pourtant existé autrefois; ils se sont même poursuivis pendant de longues années, au grand avantage des intéressés; mais ils ont été rompus il y a vingt-huit ans, et à partir de ce moment toutes les tentatives pour les renouer avaient échoué. Ce serait une intéressante, mais trop longue histoire à raconter que celle des relations de la Russie et du Saint-Siège, puis de leur interruption, et on serait assez embarrassé pour attribuer exclusivement à l'une ou à l'autre des deux parties la responsabilité de la rupture. Ni le représentant de la Russie à Rome en 1865, le baron de Meyendorff, ni le pape lui-même, qui était alors Pie IX, ne brillaient par les qualités diplomatiques. Entre l'un et l'autre, les chocs devaient être irréparables, et ils l'ont été

effectivement. Les affaires de Pologne ont servi de prétexte au désaccord. Est-il vrai, comme l'assurent les journaux religieux, que M. de Meyendorff se soit laissé entraîner dans la discussion au delà des bornes permises? Nous n'en savons rien, mais certainement un fait pareil ne se serait pas produit si le chargé d'affaires de Russie avait eu Léon XIII pour interlocuteur. Pie IX n'avait pas seulement toutes les vertus, il avait encore beaucoup d'esprit; par malheur, il était absolu dans ses opinions, véhément dans sa parole, et il ignorait l'art qu'a si habilement pratiqué son successeur de diviser les questions qu'on veut résoudre, de les prendre d'abord par leur côté le plus accessible, et de marcher d'étapes en étapes jusqu'au but qu'on s'est proposé.

Depuis qu'il est sur le trône pontifical, Léon XIII a su profiter de toutes les circonstances qui se sont offertes ou qu'il a provoquées pour établir entre le tsar et lui, d'abord des rapports personnels, et ensuite des rapports officieux. Il y a six ans, M. Alexandre Iswolsky a été chargé de lui apporter une lettre autographe de l'empereur et de le féliciter à l'occasion de ses noces d'or épiscopales. A partir de ce moment, M. Iswolsky est resté à Rome, où il s'est conduit avec beaucoup de réserve et de tact, attendant l'heure où sa présence officieuse revêtirait enfin un caractère officiel. L'heure a sonné; le rapprochement a eu lieu; M. Iswolsky est désormais chargé d'affaires de Russie auprès du Vatican. Cette heureuse solution a produit une vive impression dans le monde italien, où l'on n'a pas hésité à attribuer aux bons offices de la diplomatie française une part de mérite dans ce succès. Nous ignorons dans quelle mesure notre diplomatie a pu aider à ce rapprochement, mais, en tout cas, nous devons nous en féliciter. Si nos radicaux jugent l'occasion opportune pour proposer une fois de plus la suppression de l'ambassadeur de la République auprès du Saint-Siège, notre ministre des Affaires étrangères trouvera dans l'exemple de la Russie un argument de plus à leur opposer. La lecture des journaux de la Triple-Alliance suffirait d'ailleurs à montrer l'heureuse gravité de l'événement; elle pourrait même nous porter à l'exagérer. Mieux vaut s'en rapporter au *Journal de Saint-Pétersbourg*, qui s'exprime sagement en ces termes : « L'importance du rétablissement des relations officielles entre la Russie et le Saint-Siège n'échappera à personne. Cet événement est à la fois la preuve d'un état de choses normal et régulier et un gage de paix et de bonne entente pour l'avenir. C'est grâce aux nobles intentions du pape et à son esprit de conciliation que le rétablissement des relations officielles avec le Vatican est devenu possible et désirable et qu'il a une importance toute spéciale. Il exercera certainement une influence salutaire sur les populations catholiques de l'empire russe, parce qu'il contribuera à maintenir dans le clergé et chez les fidèles les sentimens de dévouement envers le Souverain que le Chef spirituel de l'Église catholique a recommandés récemment dans l'Encyclique adressée aux évêques polonais. »

Nous avons dit que les affaires de Pologne avaient brouillé le pape et le tsar en 1865 : il est assez significatif que ce soit une Encyclique adressée aux évêques polonais qui les ait rapprochés. Est-ce à dire que Léon XIII ait abandonné quoi que ce soit du passé de la Pologne et de celui du Saint-Siège dans leurs rapports réciproques? Loin de là! Le pape rappelle avec admiration l'histoire glorieuse de la Pologne, et il parle à plusieurs reprises du « peuple polonais » et de « la nation polonaise ». C'est au point que l'Encyclique avait été très mal jugée par les journaux italiens : d'après eux, elle ne pouvait qu'accentuer le différend entre le pape et le tsar. Heureusement, celui-ci ne s'arrête pas à la surface des choses. Il a été frappé, dans les instructions aux évêques, de l'accent d'autorité, doux mais ferme, avec lequel Léon XIII leur recommande de respecter les pouvoirs établis et d'y voir une émanation de la volonté divine. Il n'a eu garde de se tromper sur le sens de l'Encyclique, et la note évidemment officieuse du *Journal de Saint-Pétersbourg* en est la preuve. Il a compris de quel poids seraient les conseils du Saint-Père auprès des millions de Polonais de son Empire, et il s'est empressé de conclure le rapprochement. Les évêques polonais pourront désormais avoir des rapports directs avec le pape, c'est-à-dire aller à Rome, ce qui leur était jusqu'à ce jour interdit. On annonce déjà un prochain pèlerinage. Le tsar a peut-être aussi fait quelque comparaison entre l'attitude du Saint-Siège et celle du gouvernement italien à son égard. M. Crispi, sous prétexte que l'Italie est un produit du principe des nationalités, mais plus réellement pour se rendre agréable à l'Autriche, a pris à tâche, et il l'a dit très haut, de défendre envers et contre tous, comme s'ils en avaient besoin, la principauté et le prince de Bulgarie. Est-il permis de dire qu'il a un peu exagéré l'importance de son rôle dans les Balkans? Mais si, en l'exagérant, il a plu à Vienne, il a produit un effet tout contraire à Saint-Pétersbourg. Les journaux italiens s'en aperçoivent un peu tard. Attribuer toutefois, comme ils le font, le rapprochement du pape et du tsar à un simple mécontentement de ce dernier, est donner à un fait considérable une bien petite cause. Il est vrai seulement que les petites causes elles-mêmes contribuent à produire un grand effet lorsque celui-ci est déjà tout préparé, et qu'il ne faut plus qu'un faible poids pour le déterminer.

Puisque nous parlons de l'Encyclique de Léon XIII aux évêques polonais, il faut mentionner aussi celle que, à la date du 20 juin, il a adressée « aux princes et aux peuples de l'univers. » La solennité avec laquelle il s'exprime montre la valeur qu'il attache à ce document, où il semble avoir déposé sa pensée suprême. Le Pape, qui a rapproché le Saint-Siège de la République française et de l'Empire de Russie, conçoit dans son ardente imagination bien d'autres rapprochemens encore ! Il invite tous les princes et tous les peuples schismatiques, héré-

tiques ou même ignorans jusqu'ici de la foi chrétienne, à ne faire qu'un seul bercail sous un seul pasteur. Le passage qu'il consacre aux Églises d'Orient, l'assurance qu'il leur donne que leurs mœurs et leurs rites seront respectés, les ménagemens infinis avec lesquels il les invite à retourner au giron abandonné, sont à la fois d'une éloquence et d'un sentiment vraiment apostoliques. Il répudie, au nom de l'Église, toute pensée d'empiéter sur les pouvoirs politiques; il assure même qu'elle renonce volontiers à l'exercice d'une partie de ses droits, se bornant à réclamer la liberté dans le domaine qui lui est propre; il fait appel enfin à la bonne volonté de tous pour réaliser l'unité promise, dans laquelle il voit la certitude de la paix universelle. Est-ce l'ambition d'un grand esprit? Est-ce la chimère d'un noble cœur? Il se le demande lui-même en finissant : « Nous n'ignorons pas, dit-il, ce qu'exige de longs et de pénibles travaux l'ordre de choses dont nous voudrions la restauration; et plus d'un pensera peut-être que nous donnons trop à l'espérance et que nous poursuivons un idéal qui est plus à souhaiter qu'à attendre. Mais nous mettons tout notre espoir et notre confiance en Jésus-Christ, sauveur du genre humain, nous souvenant des grandes choses que put accomplir autrefois la folie de la Croix et de sa prédication, à la face de la *sagesse de ce monde*, stupéfaite et confondue. Nous supplions en particulier les princes et les gouvernans, au nom de leur clairvoyance politique et de leur sollicitude pour les intérêts de leurs peuples, de vouloir apprécier équitablement nos desseins et les seconder de leur bienveillance et de leur autorité. Une partie seulement des faits que nous attendons parvînt-elle à maturité, ce ne serait pas un léger bienfait, au milieu d'un si rapide déclin de toutes choses, quand le malaise du présent se joint à l'appréhension de l'avenir. Le dernier siècle laissa l'Europe fatiguée de ses désastres, tremblant encore des convulsions qui l'avaient agitée. Ce siècle qui marche à sa fin ne pourrait-il pas, en retour, transmettre comme un héritage au genre humain quelques gages de concorde et l'espérance des grands bienfaits que promet l'unité de la foi chrétienne? » Cela est beau, même humainement parlant, et montre de quelle source profonde viennent les inspirations du Saint-Père. Pour faire de grandes choses, il faut peut-être en rêver de plus grandes encore.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

ROME ET LA RENAISSANCE

DANS

LA *CAMERA DELLA SEGNATURA* (1)

I

Trois heures sonnaient à l'horloge du Vatican : les visiteurs attardés de la Pinacothèque, des Loges et des Stances traversaient en toute hâte la *Camera della segnatura* pour regagner la *Galleria Pia* et y reprendre leurs cannes et leurs parapluies. Je vis d'abord passer une bande joyeuse de Français ayant le mot pour rire, même au sortir de la Sixtine ; ils furent suivis d'une escouade de jeunes *misses*, visiblement contentes d'avoir « fait » leur Raphaël ; à la fin débouchait une caravane de *yankees*, complètement ahuris par les explications qu'avaient déversées sur leurs têtes les guides assermentés de la compagnie *Cook and son*. Je jetai un dernier regard sur la *Dispute du Saint-Sacrement* et j'allais rejoindre l'exode général, lorsqu'un obligeant *E come sta? sta bene?* vint m'arrêter sur place.

Mon interlocuteur était un prélat à la démarche un peu fatiguée et traînante, au visage de hibou, mais aux yeux vifs et perçans. J'avais fait sa connaissance tout récemment à un dîner chez Mme de F... où je me trouvais placé à ses côtés. Il ne fit alors que m'interroger sur l'Autriche et la *Triplice*, et je le pris pour un diplomate de la curie romaine ; notre gracieuse hôtesse m'a depuis détrompé : il était du chapitre de Saint-Pierre et occupait

(1) Voyez la *Revue* des 1er février, 1er mars et 1er avril 1893.

un poste de confiance au Vatican. Sur un léger signe de sa main, les gens de service dans la salle suspendirent aussitôt les préparatifs de clôture.

— Vous aimez donc beaucoup la *Segnatura?* me dit le chanoine en me prenant le bras. Vous venez souvent ici, je m'en suis aperçu, et il me tardait de vous souhaiter la bienvenue dans ces lieux qui me sont chers entre tous. Voilà longtemps que j'ai dépassé le *mezzo del cammin di vita :* mais devant les sublimes peintures de cette *Stanza,* je retrouve toujours l'ancien enthousiasme de mes vingt ans, malgré tout ce qu'on a fait depuis pour me le gâter. Ah! mon cher monsieur, gardez-vous bien des novateurs!...

... La péroraison était inattendue, et l'accent dont elle fut prononcée ne laissa pas de me faire légèrement sourire; c'était un accent mystérieux, angoissé, l'accent de Yago disant au Maure : *O, beware, my lord, of jealousy...*

— Qu'entendez-vous par « novateurs », *monsignore?*

— Mais les critiques et les écrivains si nombreux de nos jours qui semblent s'être donné le mot pour bouleverser de fond en comble notre pauvre *cinquecento,* et prétendent tout savoir mieux que ce bonhomme de Vasari.

— L'endroit n'est pas peut-être des mieux choisis pour célébrer l'infaillibilité de Vasari : les pages qu'il a précisément consacrées à la *Camera della segnatura* contiennent de véritables énormités. Il fait précéder la *Dispute* par l'*École d'Athènes,* ce qui est inadmissible, et il donne de l'*École* elle-même une interprétation tout à fait à contresens...

— Sans doute, sans doute. Du temps de Vasari, les Stances n'étaient pas d'un accès facile et journalier comme elles le sont aujourd'hui; on n'avait pas non plus alors les photographies de Braun et d'Anderson pour contrôler à tout moment ses souvenirs et ses notes. Qui d'ailleurs a parlé ici de l'infaillibilité de Vasari? Il a commis certes bien des inadvertances, des méprises et des confusions, et rien de plus juste que de le redresser chaque fois qu'il est contredit par l'évidence ou par des documens authentiques. Mais je ne puis oublier, malgré tout cela, que le peintre-historien d'Arezzo a été le témoin oculaire, intelligent et diligent, du *cinquecento,* que nous lui devons en somme presque tout ce que nous savons sur les maîtres d'autrefois; et voilà ce qu'oublient malheureusement les novateurs venus tant de siècles après lui avec leurs hypothèses à perte de vue et leurs constructions fantaisistes.

Tenez, voulez-vous connaître les *novissima verba* de nos novateurs à propos de cette *Camera della segnatura* où nous causons?

Ils ont reconnu ici, dans cette Stance, une *libreria;* ils y ont retrouvé la *bibliotheca nova, secreta, perpulchra*, que Jules II, — au dire d'Albertini dans ses *Mirabilia*, — s'était arrangée pour son usage particulier et qu'il avait fait orner de peintures délicieuses, de marbres magnifiques, de livres rares et précieux... Théologie, philosophie, jurisprudence et poésie, ne sont-ce pas là les divisions indiquées de toute bibliothèque « normale », et ne les voyons-nous pas représentées dans les quatre allégories du plafond? Quelle profusion aussi de volumes, de codes et de rouleaux aux mains des docteurs de l'Église, des sages de l'antiquité, des législateurs et des poètes tout autour de ces murs : n'est-ce pas là une allusion évidente et ingénieuse à la destination de la salle? Tout ce merveilleux cycle de fresques dans la *Segnatura* n'est autre chose qu'un *catalogue illustré :* le mot a été prononcé (1)!...

— Le mot n'est pas heureux, je le reconnais; mais l'hypothèse en elle-même mérite peut-être réflexion...

— Ce qui mérite réflexion avant tout, je pense, c'est que jamais contemporain, jamais auteur du XVIe siècle n'a parlé d'une *libreria* en ce lieu, et que déjà Paris de Grassis, le maître des cérémonies de Jules II et Léon X, connaît le nom de *Camera signaturæ* que cette *Stanza* a gardé jusqu'à nos jours.

— On l'explique par le fait que Jules II avait l'habitude de signer ici les actes importans de son gouvernement.

— Êtes-vous bien sûr de ce fait, mon cher monsieur? Et, le fait même admis, il n'en demeure pas moins étrange qu'au lieu de nommer un chat un chat — comme disent les Français — et une bibliothèque une bibliothèque, on lui ait trouvé et maintenu une appellation aussi bizarre, due à une circonstance tellement fortuite!... Mais laissons là pour le moment la question du nom, et regardons aux dates. L'opuscule d'Albertini porte à sa dernière page la date du 5 juin 1509 : or, au mois de juin 1509, Raphaël venait à peine de commencer ses travaux dans la *Camera della segnatura;* comment voulez-vous dès lors que l'auteur des *Mirabilia* ait déjà pu voir une bibliothèque ornée de fresques, de statues, de livres, d'astrolabes, etc., dans une salle qui pendant de longues années encore devait rester aux mains des peintres, des menuisiers et des paveurs? Car Raphaël n'a fini son cycle ici qu'au mois d'août 1511 : vous pouvez lire le millésime dans l'embrasure des fenêtres; les portes et les volets sont d'une époque encore postérieure, puisqu'on y voit les armes et les emblèmes des Médicis; et de même, sur le pavé, à côté du nom du pape ligurien, vous remarquez les deux célèbres devises de Léon X : le *Suave jugum* et le *Glovis.*

(1) *Jahrbuch der Kön. preuss. Kunstsammlungen*, 1893, livr. I, p. 1 seq.

— Je recommande du reste à votre attention ce beau pavé de la *Segnatura :* c'est le seul ancien pavé des Stances qui soit parvenu jusqu'à nous. — Où chercher encore dans cette chambre étroite, resserrée entre deux cours, les galeries et porches, les *aulæ et deambulatoria* qu'Albertini a signalés autour de la bibliothèque? Enfin, Albertini dit très expressément que la bibliothèque était située *non longe a capella syxtea :* trouvez-vous que nous sommes ici tout près du sanctuaire de Michel-Ange, et avez-vous compté les quatre-vingt-dix-neuf marches qui de la chapelle en bas conduisent aux Stances?

— Mais alors, où était donc la bibliothèque particulière de Jules II, dont Bembo, lui aussi, a parlé avec admiration dans une lettre adressée au pontife ligurien ?

— Où était cette bibliothèque? Je l'ignore, mon cher monsieur ; bien d'autres merveilles encore, de l'époque de Jules II et de Léon X, ont disparu de ces lieux, sans qu'il nous soit possible d'en retrouver aujourd'hui la trace ou seulement la place. L'intérieur de cette partie du Vatican que nous appelons le *palazzo vecchio* a été tellement remanié et bouleversé, notamment sous les deux pontificats de Paul III et de Paul V, que les anciens aménagemens n'y sont plus reconnaissables : je ne saurais vous dire, par exemple, où était au juste l'installation propre de Jules II dans ce second étage...

— Comment, est-ce que Jules II n'a pas habité les Stances que voici ?

— J'en doute fort, malgré le dire de nos auteurs modernes. Le moyen, je vous en prie, d'admettre que le Rovere ait occupé des chambres où artistes et ouvriers n'ont cessé de travailler jusqu'au jour de sa mort, et même longtemps après ? Car ce que nous venons de constater tout à l'heure pour la *Segnatura* s'applique également aux salles d'*Héliodore*, de l'*Incendio* et de *Constantin*. Dans cette dernière pièce, par exemple, la magnifique cheminée en marbre porte l'inscription *Jul. II. Ligur. P. P. II.* avec le chêne des Rovere des deux côtés ; mais les fresques sont notoirement du temps de Léon X et Clément VII, et sur les volets des fenêtres vous voyez même les lys et la licorne des Farnèse ! Aucune de ces chambres n'était complètement finie du vivant de Jules II : le pape ligurien avait sa demeure évidemment dans quelque autre partie du second étage, tandis que les Stances étaient destinées à servir un jour d'appartemens d'apparat pour les réunions importantes, pour les réceptions solennelles, pour les festins et les spectacles.

— Le Rovere signait cependant ici ses décrets et ses bulles...

— Ah! décidément, vous tenez beaucoup aux écritures para-

phées soi-disant ici par la main de Jules II, en face du *Parnasse* et de la *Dispute?* Vous seriez pourtant bien embarrassé de me produire à cet égard un témoignage quelconque du XVIe ou même du XVIIe siècle!... J'en suis fâché pour votre légende, mais elle est une pure fiction, l'invention vraiment plaisante de quelques écrivains tout modernes. Ce nom, bizarre à première vue, de *Camera signaturæ* les rendait perplexes, ne leur disait rien qui vaille, et ils ont aussitôt dressé leur hypothèse en conséquence : Jules II devait venir « de temps en temps » dans cette chambre pour y signer des brefs et des bulles. D'aucuns, ayant vaguement entendu parler quelque part de *signatura gratiæ*, ont mieux aimé dire : pour y signer des *grâces*. Personne ne s'est demandé pour quelle raison, par suite de quelle nécessité, le vieux pontife se serait ainsi dérangé chaque fois et transporté dans une salle *ad hoc* afin de s'acquitter d'une besogne qu'il pouvait tout aussi bien, ou même mieux, accomplir dans son cabinet de travail?... Si cependant ces messieurs se fussent avisés d'ouvrir le premier livre venu sur la Curie romaine, ils auraient bien vite fait la découverte que la *Signatura* a été, de temps immémorial, le nom d'un grand tribunal ecclésiastique, le nom de la cour suprême d'appel et de cassation pour les arrêts de la *Rota*, de la *Dataria*, de la *Camera Apostolica*, etc. Les cardinaux les plus illustres ont à diverses époques fait partie de cette suprême cour : les plus grands papes y ont fait leur stage. Vers la fin du XVe siècle, sous le règne d'Innocent VIII, elle fut divisée en deux chambres distinctes : une *Signatura justitiæ* et une *Signatura gratiæ;* cette dernière avait à connaître de certains cas exceptionnels qui, par leur caractère compliqué et anormal, échappaient aux règles établies de justice ou d'équité et ne pouvaient être résolus que par la grâce souveraine du pontife. Les deux Signatures avaient leur siège obligé au palais apostolique ; l'une s'y réunissait le mardi, et l'autre le jeudi de chaque semaine; mais tandis que la *Signatura justitiæ* était présidée par un cardinal-préfet et prenait ses décisions en toute indépendance, la *Signatura gratiæ*, composée généralement du même personnel, ne pouvait délibérer qu'en présence du pape et n'avait jamais que voix consultative... Voilà, cher monsieur, ce que les faiseurs d'hypothèses auraient appris s'ils avaient eu la pensée de consulter Gomesius, Danielli, le cardinal de Lucca, la *Prattica della Curia romana*, ou seulement l'excellent dictionnaire de Moroni *sub verbo;* et ils auraient alors trouvé tout simple que Jules II, au moment de quitter l'*appartamento Borgia* et de s'installer dans les « Chambres supérieures » au second étage, ait affecté une des Stances à cette haute cour de justice qui était inséparable de la personne du pape.

... Le chanoine s'arrêta ici et, me lançant un de ses fins regards, sembla jouir discrètement de ma confusion qui était grande, j'en conviens. Il tira ensuite de sa poche une tabatière en or finement travaillée, la contempla pendant quelques instans avant de l'ouvrir, me la présenta pour la forme, et se régala d'une bonne prise longuement savourée. Puis il continua :

— C'était donc une chambre de tribunal que Raphaël eut pour tâche de décorer ici en 1509, au début de ses travaux du Vatican, et il prit pour modèle aussi un tribunal célèbre à cet égard, celui-là même que son maître Vannucci, le Pérugin, avait illustré de son art quelques années auparavant dans la capitale des Baglioni, et que Jules II a certainement vu et admiré au mois de septembre 1506, alors qu'il est entré dans cette ville en conquérant et y a séjourné pendant plus d'une semaine. Quiconque a passé par Pérouse reconnaîtra facilement les nombreux traits de parenté entre le *Cambio* et la *Segnatura :* le plafond à compartimens recouvert en entier d'arabesques et de vastes médaillons sur un fond bleu ou doré ; les grandes allégories de la Justice, de la Prudence, de la Modération et de la Force planant à l'une des parois et formant comme l'enseigne et le *memento* de l'auguste prétoire ; enfin les héros et les sages de l'Antiquité mis en face des saints et des prophètes de la Bible. Un des plus charmans effets du *Cambio* est dû, vous vous en souvenez bien, à l'association ingénieuse de la fresque et de la boiserie : les peintures d'en haut forment un contraste on ne peut plus harmonieux avec le décor sombre des stalles et des pupitres en bas de ces mêmes murailles. L'élève du Pérugin n'a eu garde de négliger une combinaison aussi heureuse, et le plus grand des « intarsistes » alors vivans, fra Giovanni da Verona, fut chargé des stalles, des portes et des marqueteries tout autour de la *Stanza.* Ces divers travaux en bois du *frate* véronais, dont Vasari fait un éloge enthousiaste, ont malheureusement disparu de bonne heure, — déjà du temps du sac de Rome, très probablement, — et les marqueteries au-dessous des fresques ont été remplacées par les grisailles de Périn del Vaga que vous voyez encore aujourd'hui ; mais il importe de reconstruire par la pensée l'encadrement primitif pour juger de l'aspect de cette chambre à l'époque de Jules II et de Léon X, et de la ressemblance beaucoup plus frappante encore qu'elle offrait alors avec le tribunal de Pérouse. C'est un trait charmant de ce grand et bon génie Santi d'avoir tenu lui-même à rappeler ici expressément le modèle, et à se représenter au coin d'une des fresques en compagnie de son vieux maître, le peintre du *Cambio;*

car, n'en déplaise à messieurs les novateurs, je persiste à reconnaître, avec Vasari, le Pérugin et non pas le Sodoma dans la figure de l'*École d'Athènes* qu'on voit à côté de Raphaël. Mais tout en procédant si manifestement du *Cambio*, quant à l'ordonnance des parties et à leur distribution pittoresque, combien la *Segnatura* en différait cependant par l'ampleur du sujet et la beauté de la forme ! A quel point chacun des détails ici proclamait le *discipulus supra magistrum !* A quel point la pensée générale de la Renaissance se révélait, dans la conception de cette *Stanza*, autrement puissante, fascinante, que dans l'essai de syncrétisme classique et biblique du Vannucci, essai timide et gauche, tout à fait provincial et ombrien !

— Aussi bien les grands humanistes du Vatican étaient-ils des esprits tout autrement larges et suggestifs que le brave professeur Maturanzio, secrétaire des décemvirs de Pérouse, qui a tracé son programme à Vannucci...

— Voilà encore une hypothèse, très en faveur auprès de nos écrivains modernes, mais au sujet de laquelle je dois faire mes réserves. Ces écrivains ne veulent pas admettre que Raphaël ait pu tirer de son propre fonds les peintures de la *Segnatura*, et ils s'obstinent à lui chercher des inspirateurs demeurés inconnus, promoteurs de programmes et accoucheurs d'idées, pour rappeler le mot de Socrate. Les uns, prenant à la lettre une phrase de Giovio : *pinxit ad præscriptum Julii pontificis*, sont arrivés à la conclusion folâtre que l'inspirateur, ce fut Jules II en personne ! — Vous imaginez-vous le *pontefice terribile* méditant le thème de la *Dispute*, creusant les données de l'*École d'Athènes ?* — D'autres critiques ont parlé, comme vous, des grands humanistes du Vatican, ont prononcé le nom de Castiglione, de Bembo, de Bibbiena ; mais déjà le consciencieux Passavant a fait l'observation qu'aucun de ces beaux esprits de la Renaissance ne se trouvait à Rome à l'époque où le jeune Santi y a commencé ses travaux. A cette époque, je n'aperçois guère d'autres humanistes dans l'entourage de Jules II — qui du reste se souciait fort peu des savans — que Sigismondo de' Conti, son secrétaire intime, et le fameux Phædra Inghirami, son chapelain et ensuite son bibliothécaire, deux lettrés de mérite à coup sûr, mais esprits nullement transcendans et capables de tracer sa voie à un Raphaël. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient pu lui devenir très utiles par leur érudition, par des renseignemens précieux sur tel docteur de l'Église ou tel philosophe de l'antiquité qu'il avait à mettre dans ses fresques. Deux œuvres remarquables de Raphaël : le portrait d'Inghirami et la *Madonna di Foligno*, composée comme on sait pour Sigismondo de' Conti, furent très probablement les témoignages de recon-

naissance du grand artiste envers ses doctes informateurs en matière d'histoire et d'archéologie.

Dans la *Madonna di Foligno*, Sigismondo de' Conti, — que le père de Raphaël, le vieux Santi, glorifie déjà dans sa chronique rimée, — est représenté en donateur humblement agenouillé, perdu dans l'extase : figure admirable, à la taille élancée et à la tête osseuse, ascétique. On ne saurait imaginer de contraste plus grand avec ce *camerier segreto* de Jules II que le bibliothécaire du même pape : homme gros et gras, au visage plat et placide. Avec quel art ingénieux pourtant le peintre n'a-t-il pas su donner à Phædra un air de finesse qui approche presque de la distinction, tourner même un défaut physique de son modèle — le strabisme de l'œil gauche — en une qualité morale, en une expression de pensée concentrée! Je parle, bien entendu, de l'exemplaire conservé à la *Casa Inghirami* de Viterbe; celui du palais Pitti est, décidément, une copie faite par quelque artiste du Nord. Ici, à Rome, nous avons encore un autre portrait de Phædra exécuté par un peintre inconnu, nullement brillant, mais contemporain; le gros bibliothécaire y est représenté dans un cadre extraordinaire et dans un moment bien critique de sa vie. Si vous allez un de ces jours à Saint-Jean-de-Latran, faites-vous-y ouvrir la dernière chambre de la sacristie et demandez à voir le « Masaccio », — car on tient là-bas absolument à posséder un Masaccio de l'an 1516! C'est un tableau de paysage et de genre très intéressant pour l'époque : à droite le Colisée, à gauche l'arc de Titus; le milieu est occupé par une énorme voiture toute chargée de sacs de farine et traînée par des buffles que des bouviers armés de longues piques s'efforcent de faire reculer. Un petit mulet, drôlement dessiné en raccourci, s'enfuit du côté de l'arc, tandis que son obèse cavalier, un ecclésiastique, jeté par terre et pris entre les roues de la voiture, ne laisse voir que sa tête charnue et lamentable et ses mains potelées, dont l'une tient encore le bréviaire! Au ciel, au-dessus du Colisée, apparaît le Christ avec les deux apôtres saint Pierre et saint Paul en mi-corps; et l'inscription porte : *Christo salvatori T. Phædrus tanto periculo ereptus.* Dans le curieux livre de Valeriano « Sur l'infortune des hommes de lettres, » vous pouvez lire tout au long le récit de l'accident arrivé un jour en plein Forum au pauvre Inghirami. Il crut d'abord en être quitte pour la peur, et commanda l'*ex-voto* tragi-comique pour l'église de Saint-Jean, dont il était chanoine; mais il ne tarda pas à succomber bientôt après aux suites de l'émotion éprouvée.

Je me suis laissé un peu entraîner par le souvenir de ce bon Phædra, auquel nous devons sans doute les inscriptions latines

qui se détachent dans cette chambre du fond des peintures. Pour en revenir à ces peintures elles-mêmes, plus je les étudie et me rends compte de la merveilleuse unité de pensée qui pénètre ce vaste ensemble jusque dans ses moindres détails, et plus je demeure convaincu qu'une telle conception n'a pu sortir d'un conciliabule quelconque d'esprits « suggestifs ». Elle a jailli des profondeurs insondables du génie créateur; elle naquit sous le souffle de la divinité : *Numine afflatur*, n'est-ce pas bien la devise que porte, dans le médaillon au-dessus de nous, cette magnifique allégorie dans laquelle Raphaël a figuré l'Art et la Poésie?...

— Vous reconnaîtrez cependant, monseigneur, que la *Segnatura* tient une place tout à fait distincte et exceptionnelle dans l'art de Raphaël. Les fresques là, devant nous, tranchent si complètement, par la conception et par les visées, sur tout ce que Santi a produit partout ailleurs! Ces fresques ne parlent pas seulement à nos sens et à notre imagination, comme le font les autres œuvres du maître : elles sollicitent encore nos facultés intellectuelles, elles en appellent à notre savoir historique et littéraire, elles nous engagent formellement à combiner et à deviner. Nous sommes ici en présence d'une peinture lettrée et réfléchie, abstraite en quelque sorte, j'allais dire idéologique. Et dès lors n'est-on pas justifié, à certains égards, d'y voir une inspiration des lettrés, des hommes de la réflexion et de la pensée?...

— Et pourquoi ne pas y voir plutôt l'inspiration de Giotto, de Lorenzetti et des autres maîtres du *trecento*?...

... J'eus, à cet endroit, un léger mouvement de surprise et d'incrédulité, qui n'échappa guère à mon interlocuteur; car il sourit d'un air entendu, et, se laissant glisser sur une des chaises rangées devant la *Dispute*, me fit signe de prendre place à ses côtés. Il puisa de nouveau dans sa belle tabatière, se moucha bruyamment dans un grand foulard rouge, après l'avoir d'abord méthodiquement déployé sur ses genoux, et reprit son discours d'une voix lente, insinuante :

II

— Mais oui, très cher monsieur : nos maîtres du *trecento* ont beaucoup connu cette peinture *idéologique*, comme vous venez de l'appeler; ils l'ont pratiquée largement, et souvent même avec un éclat incomparable. A côté des sujets tirés de la Bible, de l'Apocalypse, des Évangiles apocryphes et de la Légende des Saints, ces maîtres se plaisaient à rechercher aussi certaines données abs-

traites, à s'inspirer de telle pensée transcendante de religion, de politique ou de philosophie, et à la mettre en scène et en action. Mêlant, hardiment ou ingénument, les fictions aux réalités, des figures d'allégorie à des personnages d'histoire, à des groupes variés pleins d'animation et de vie, ils composaient de vastes tableaux, à la fois symboliques et dramatiques, que je comparerais volontiers à ces *moralités* qui, dans le théâtre du moyen âge, se sont développées parallèment aux *passions* et aux *mystères* fondés sur les livres saints et les saintes légendes. — J'ai hâte toutefois d'ajouter qu'aucune de ces moralités scéniques n'a approché pour la profondeur et l'émotion les *Trois Vœux de saint François*, par exemple, dans l'église basse d'Assise; le cycle magistral des *Sept Sacremens* dans l'Incoronata de Naples; ou la page saisissante du *Triomphe de la Mort* au Campo Santo de Pise. — Il n'est pas de problème si élevé et universel que l'art du XIVe siècle n'ait essayé d'interpréter à sa manière, dans ce langage synthétique et encyclopédique qui est devenu une langue courante chez les générations nourries du *Speculum majus*, de la *Somme* et de la *Divine Comédie*. C'est toute une histoire générale de la civilisation qu'on lit dans cette série exquise des reliefs qui, en bas du campanile de Giotto, représentent la vie pastorale, le labour de la terre, la culture du vin, l'industrie des métaux, la navigation, la guerre, les vertus chrétiennes, les œuvres pies, etc. C'est un véritable cours de politique et d'administration que vous donnent les trois immenses fresques d'Ambrogio Lorenzetti dans la salle du Conseil à Sienne : elles vous édifient sur les conditions essentielles de toute communauté bien ordonnée; elles vous font voir ensuite les félicités idylliques d'un gouvernement régulier et libre, ainsi que les calamités horribles de l'anarchie et de la tyrannie. Enfin, c'est déjà presque le thème grandiose de la *Segnatura* qui semble avoir hanté ces peintres de la chapelle des Espagnols, à Florence, alors qu'en face de l'*Église militante et triomphante*, ils ont évoqué les Sciences du *trivium* et du *quadrivium* avec leurs plus illustres protagonistes dans l'antiquité : Aristote, Pythagore, Ptolomée, etc. Un coup d'œil jeté sur les premiers chapitres de Vasari, où vous rencontrez à tout moment la mention de mainte œuvre semblable et aujourd'hui disparue, vous fera vite apprécier l'importance et la diffusion de ce genre chez nous avant l'époque de Masaccio.

Une grande pensée du *trecento*, réalisée avec toute la largeur d'esprit et la richesse de ressources de la haute Renaissance : voilà bien la *Segnatura* de Raphaël; car il a été dans la merveilleuse destinée de ce génie de résumer en lui le passé entier de notre art italien et de donner à la plupart de ses aspirations l'expression

harmonieuse et suprême. Cette peinture symbolique et synthétique, si chère à la génération de Giotto et de Lorenzetti, mais que les vigoureux naturalistes du xve siècle avaient tout naturellement négligée et laissée dépérir, le jeune Santi l'a ressuscitée de nouveau dans cette *Stanza:* il l'a transfigurée, animée du souffle puissant et généreux de son temps, revêtue de toutes les splendeurs du christianisme et de l'antiquité. Il a retracé là, devant nous, les fastes de l'esprit humain et de son grand œuvre dans les régions de la foi et de la loi, du savoir et de l'imagination; et ce thème, idéal et abstrait s'il en fut, il a pu le traiter avec la perfection de métier que lui avait léguée la magnifique école de Masaccio, de Pier della Francesca et de Ghirlandaio; avec la sérénité et le sens de la beauté que lui enseignaient à Rome les modèles du monde classique; avec la science de la composition qui fut son secret; avec la grâce enfin et la mesure qui furent chez lui des dons innés.

La mesure, le goût exquis de l'artiste, vous les reconnaissez rien qu'à la part qu'il a su faire aux allégories et aux scènes historiques dans la composition de ce cycle. Il ne les a pas confondues ensemble, à l'exemple des maîtres du *trecento;* il n'a pas mêlé les abstractions au drame, les personnifications aux personnages. Les figures allégoriques de la Justice, de la Science, de la Théologie et de la Poésie, vous les voyez toutes reléguées ici dans la voûte, dans de grands cercles au fond doré, isolées et séparées du vaste panorama d'en bas, auquel elles ne font que présider en quelque sorte du haut de leurs trônes et du milieu des nuages. Les peintures du plafond, on ne peut en douter, ont précédé celles des parois; et il est bien intéressant d'observer les progrès rapides que fait le jeune Santi de jour en jour, pour ainsi dire, et d'un médaillon à l'autre. La figure de la Justice a un caractère encore tout péruginesque, et est en effet presque entièrement inspirée par celle du *Cambio :* son air placide et candide jure quelque peu avec l'épée et les balances qu'elle tient dans les mains. L'artiste a de plus cru devoir renforcer la frêle conception de quatre *putti* délicieux; mais il n'a pas tardé de s'apercevoir de l'encombrement et a réduit leur nombre à deux dans les médaillons qui suivent. — La préoccupation du modèle classique et des détails archéologiques n'est que trop visible dans la seconde allégorie, et on ne saurait nier non plus que le symbolisme multicolore de la draperie à quatre nuances tranchées et historiées (par allusion aux quatre élémens) ne nuise beaucoup à l'aspect de la Science, dont la tête cependant a une bien grande allure. — En revanche, quelle apparition à la fois suave et puissante que cette Théologie, mélange heureux du type ombrien et florentin, du type du Pérugin

et de celui de Fra Bartolommeo ! C'est l'apparition même de la Béatrice devant son divin poète au Paradis terrestre : la *donna* « voilée de blanc et ceinte d'olivier, avec le manteau vert et la robe de couleur d'une flamme vive... » Quant à la Poésie, qui participe de la Victoire antique autant que de la Sibylle chrétienne, — femme d'une beauté resplendissante et idéale, aux ailes grandes et larges majestueusement déployées, au front pur couronné d'un laurier verdoyant, au regard serein et limpide, plongé dans des horizons lointains ; — tout le monde s'accorde à saluer en elle une des plus sublimes créations du maître : c'est déjà l'art de l'immortel Urbinate dans tout son épanouissement.

— Après une création aussi achevée, comment se fait-il que, dans la *Dispute*, Raphaël soit encore revenu à sa manière primitive, à la tradition ombrienne, et aux réminiscences de San Severo?...

— Rien de plus naturel. La *Dispute*, ne l'oubliez pas, cher monsieur, est la fresque religieuse de ce cycle, la fresque sainte, — trois fois sainte surtout dans sa partie supérieure, où a trouvé place l'*Église triomphante*, Dieu lui-même en ses trois personnes ; — et c'est avec une intention bien délibérée que l'artiste a eu recours, pour ce monde surnaturel, à un style primitif, consacré par les siècles, et qui est devenu comme le style *hiératique* de la peinture chrétienne. Tout autre, en revanche, est, comme vous le voyez, le caractère de l'*Église militante*, en bas de la fresque : ces groupes animés, agités et si divers, vous transportent du coup dans un milieu actuel et vivant, dans le monde de Masaccio, de Ghirlandaio et de Léonard de Vinci... Pour le fond, comme pour la forme, la *Dispute* est une œuvre *dualiste*, mais à laquelle le génie de Raphaël a su donner une unité merveilleuse : unité d'aspect, malgré ses deux styles ; unité de pensée et de composition, malgré ses deux mondes.

Dans sa partie supérieure, l'œuvre rappelle en tous points les représentations si fréquentes du *Jugement dernier* par les maîtres d'autrefois. Au sommet, Dieu le Père dans un nimbe en losange ; en bas, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe ; au centre, le Christ assis sur des nuages, la poitrine nue et les mains levées marquées de plaies ; à sa droite, la Sainte-Vierge en prière, et en face d'elle saint Jean-Baptiste désignant du doigt Celui dont il avait annoncé la venue ; un peu au-dessous et en demi-cercle, le grand cortège céleste. Remarquez cependant le changement considérable introduit ici dans le cortège : au lieu des douze apôtres traditionnels et nécessairement monotones — *povera cosa*, comme les a un jour appelés Michel-Ange, parlant à Jules II — ce sont

autant de représentans de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, dont chacun a une expression différente, une attitude finement nuancée. Adam, Abraham, Moïse, David, Jérémie et Judas Machabée, alternent ici avec saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Jean l'Évangéliste, saint Étienne et saint Laurent : association grandiose, qui renoue la chaîne des temps, et reconstruit la suite des générations depuis le premier homme et les premiers patriarches jusqu'aux premiers compagnons du Christ et aux premiers martyrs de la nouvelle Loi. Remarquez aussi le goût délicat avec lequel, autour du Saint-Esprit, les quatre animaux symboliques ont été remplacés par de ravissans petits messagers ailés qui déploient triomphalement les quatre Évangiles. Mais l'innovation la plus originale, la plus saisissante, c'est cette immense voie lactée d'en haut, croisée de rayons d'or et enveloppée de vapeurs légères, transparentes, à travers lesquelles des myriades d'âmes paraissent et disparaissent, montent et descendent, se balancent et s'envolent : spectacle kaléidoscopique d'une magie indicible, vrais *dissolving views* de l'Empyrée. Je n'ai point souvenir d'un motif semblable chez aucun des prédécesseurs ou contemporains de Raphaël ; Raphaël lui-même ne l'a reproduit qu'une seule fois ensuite, dans la Madone de Saint-Sixte. Et ce fond vaporeux, parsemé d'étoiles et de « papillons divins », pour parler avec Dante, il est encore relevé de chaque côté par un groupe admirable : de chaque côté, trois génies superbes, d'une beauté radieuse et d'une couleur éclatante, s'élancent dans l'espace avec le mouvement impétueux des Victoires antiques, avec le mouvement presque des saintes Bacchantes : on dirait des déesses échappées du *Parnasse* voisin... Tous ces traits ingénieux et imprévus, toutes ces touches fraîches et lumineuses contribuent à rasséréner l'aspect sévère et hiératique de ces régions élevées, et à les rapprocher de la tonalité vigoureuse dans laquelle est rendue l'*Église militante* en bas, l'assemblée des fidèles.

L'assemblée est censée remplir un vaste hémicycle qui représente l'abside en construction du nouveau Saint-Pierre. A gauche, derrière la figure significative de Bramante, on aperçoit dans le lointain les échafaudages d'une *fabbrica*, avec des ouvriers portant des blocs de marbre ; du côté opposé, à droite, la puissante muraille s'élève déjà au-dessus de la hauteur d'homme ; l'autel, au milieu, porte l'inscription : *Julius II pontifex maximus*, et sa position isolée, ainsi que sa forme cubique, font penser à une pierre fondamentale, celle que le Rovere a consacrée dans la fameuse tranchée, le samedi *in albis* 1506. Parmi plusieurs dessins précieux de Raphaël, conservés à Windsor et reproduits dans la col-

lection Braun, il se trouve un projet primitif de cette partie de la *Disputa* avec une architecture beaucoup plus développée et qui marque encore plus nettement l'intention, — intention superbe : la Sainte Trinité, la milice céleste et toute la chrétienté des siècles passés, sont invoquées en témoins de la grande entreprise du pape! Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, dans la célèbre fresque du XIVe siècle de la chapelle des Espagnols, à Florence, *l'Église militante* se dessine également sur les masses imposantes d'une cathédrale encore en construction, le dôme de Santa Maria del Fiore; mais là doit s'arrêter toute comparaison entre le récit du *cappellone* — récit ingénu, épisodique, *novelliste* — et la page inspirée et sublime de notre *Stanza*,

poema sacro
Al quale ha posto mano e cielo e terra...

Le ciel et la terre, le monde visible et le monde surnaturel, rarement artiste a réussi à les comprendre dans un même cadre, sans scinder le tableau et faire œuvre disparate: Raphaël, lui aussi, est venu plus d'une fois s'échouer contre cet écueil. Voyez, par exemple, son *Couronnement* et sa *Transfiguration* qui sont à quelques pas de nous, à la Pinacothèque : dans l'une comme dans l'autre de ces œuvres, vous serez forcé de reconnaître la même solution de continuité; à l'une comme à l'autre manque le trait d'union indispensable, et si difficile à trouver, entre la vision en haut et la scène terrestre en dessous. Mais il ne manque pas à la *Dispute!* Le trait d'union, — trait de génie dont on ne saurait assez méditer la profondeur, — il est là, dans cet ostensoir placé sur l'autel avec le Saint-Sacrement. Le mystère le plus auguste de notre culte vous apparaît ici comme la continuation et le prolongement en ligne directe, perpendiculaire, du mystère suprême de la Sainte Trinité qui occupe la partie supérieure de la fresque; en ligne horizontale, il forme le point de mire et le point d'attraction des groupes des fidèles : il est effectivement le point central de toute la composition.

On a défini la *Cène* de Léonard de Vinci « l'action multiple d'une parole sur une réunion d'hommes »: dans la *Dispute*, vous voyez l'action multiple d'un dogme sur une assemblée de croyans. C'est une symphonie spirituelle et mystique dont l'accord fondamental est donné par les quatre figures les plus rapprochées de l'autel, les quatre grands docteurs de l'Église. Saint Grégoire contemple le mystère dans un recueillement heureux; saint Jérôme est plongé dans la méditation d'un texte sacré qui s'y rapporte; saint Ambroise s'oublie complètement dans l'extase, tandis que

saint Augustin est déjà assez maître de lui-même et maître de son sujet, pour dicter des considérations sur la matière à un jeune homme assis à ses pieds. Ces quatre notes de foi, de recherche, d'enthousiasme, et d'exposition doctrinale, sont répétées et répercutées, à des degrés très variés et avec des nuances infinies, dans le reste de l'assistance, composée de papes et d'évêques, de prêtres et de laïques, d'hommes de tout âge et de toute condition. Ne cherchez pas à savoir leurs noms; et, puisque l'artiste s'est contenté d'indiquer seulement les quatre docteurs avec saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure par des inscriptions expresses dans leurs auréoles, n'allez pas au delà de ses intentions et n'essayez pas, à la suite d'une critique fourvoyée, de vouloir identifier les diverses figures au moyen d'inductions et hypothèses abstruses; mais étudiez leurs diverses attitudes et leurs expressions diverses, et rendez-vous compte des sentimens et des idées qui animent chacun des fidèles. Regardez le geste magnifique de cet homme qui est placé en face de saint Ambroise, ou de cet autre qui se penche sur saint Jérôme; regardez surtout ces trois jeunes gens courbés derrière le siège de saint Grégoire, le groupe à mon sens le plus admirable de tous. Raphaël, on l'a remarqué très justement, a emprunté l'idée de ce groupe à l'*Adoration* de Léonard qui est aux *Uffizi;* mais qu'il l'a rehaussé et rendu tout autrement saisissant rien que par le milieu où il l'a placé! Au milieu de tant et de si importans personnages qui scrutent et discutent, qui acquiescent ou qui hésitent, qui s'interrogent ou qui s'exaltent, ces trois jeunes gens ne demandent rien, ne raisonnent point, ne lèvent même pas les yeux, et adorent silencieusement, humblement, dans la simplicité de leur cœur : ils sont aussi les seuls à être à genoux!... Suivez ainsi du centre, de l'autel, les modulations et ondulations de l'hymne sacré jusqu'à ce qu'il s'exhale et expire des deux côtés de la fresque; à ces limites, vous verrez les têtes bien caractérisées et bien connues de Fra Angelico, de Dante, et de Savonarole. L'introduction en ces lieux du plus mystique des peintres et du plus religieux des poètes n'a pas besoin de commentaire; je me permettrai seulement de noter certain avertissement de Dante au début du *Paradis :* « que ceux-là seuls pourront suivre son sillage sur la haute mer, qui de bonne heure ont tendu leur cou vers le *pain des anges*, ce pain dont on vit ici, mais dont jamais on ne se rassasie (1)... » Il se

(1) *Voi altri pochi, che drizzaste il collo*
Per tempo al pan degli angeli, del quale
Vivesi qui, ma non sen vien satollo,
Metter potete ben per l'alto sale
Vostro navigio, servando mio solco...
Parad., II, 10-15.

peut que Savonarole ait dû son éclatante réhabilitation dans la demeure des papes, dix ans après sa condamnation à mort comme hérétique, avant tout à la rancune de Jules II contre son prédécesseur, le Borgia; mais la raison déterminante pour l'artiste a certainement été la dévotion exceptionnelle du martyr pour le Saint Sacrement, circonstance qui a joué un rôle si considérable dans la tragédie finale de 1498. Car il est évident que c'est surtout la notoriété d'une telle dévotion qui a décidé du choix des personnes dans la partie inférieure de la *Dispute :* on ne s'expliquerait pas autrement la préférence donnée ici par exemple à saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure sur saint Dominique et saint François d'Assise.

Pensée bien étrange pourtant que celle de faire d'un dogme transcendant le pivot d'une action animée, et de réunir tous les personnages du drame autour d'un mystère insondable! D'autant plus étrange, en effet, que jamais peintre italien ne s'était avisé jusque-là de prendre le Saint Sacrement pour sujet d'une composition développée... Mais nous sommes en 1509, et moins de deux lustres nous séparent des thèses de Wittenberg. Avant de descendre dans sa tombe si prématurée, Raphaël entendra déjà les sourds grondemens d'une tempête déchaînée au nord contre cette basilique de Saint-Pierre dont il a ici annoncé les futures splendeurs, et contre cet ostensoir avec l'hostie auquel il a dû une de ses plus heureuses inspirations. Ce point central de la *Dispute* deviendra le point central de toutes les disputes du siècle, de ses controverses, de ses luttes, de ses guerres inexpiables; et bientôt le monde sera — et demeurera, hélas! — partagé entre deux camps, pour confesser ou répudier le mystère de la Transsubstantiation... Je ne puis me défendre de reconnaître un signe du temps dans cette fresque sainte de la *Segnatura*, et de voir quelque chose de providentiel dans ce fait, qu'à la veille même de la catastrophe, au seuil de la Réformation, l'art chrétien soit venu affirmer hautement le dogme menacé dans un avenir si prochain, et le glorifier par le plus grand de ses génies dans le plus magnifique de ses sanctuaires!

III

— N'était-ce point un signe du temps aussi, monseigneur, que cette *École d'Athènes* que nous voyons ci-contre? Et, placée en face de la peinture sacrée et mystique de la *Dispute*, cette page profane et lumineuse n'annonçait-elle pas un principe tout autre et bien opposé?... Exalter la science, la philosophie, à l'égal de la

religion et de ses divins mystères, exalter Aristote et Platon à l'égal des grands docteurs de l'Église : que l'idée était nouvelle et hardie! On dirait une déclaration des droits de la raison contre l'omnipotence du dogme...

— Eh! cher monsieur, est-ce qu'au campanile de Giotto les sept Disciplines de la Science ne figurent pas à côté des sept Sacremens et des sept Béatitudes? Est-ce que dans la chapelle des Espagnols les grands sages de l'antiquité ne sont pas placés sur la même ligne que saint Augustin, saint Jérôme, et saint Jean Damascène? Et pourquoi faire honneur à Raphaël d'une « hardiesse » qui n'en fut pas une et qui, dans tous les cas, n'était pas de son invention?...

... Il y avait bien de la vivacité, de l'irritation presque, dans la riposte de l'excellent chanoine; mais, se tournant aussitôt vers la fresque si malencontreusement par moi interprétée, il reprit sur un ton plus calme et avec une ironie indulgente :

— Ah! si les visiteurs des Stances voulaient bien laisser au vestiaire, à côté de leurs cannes et de leurs ombrelles, certaines idées de leur siècle!... Ce siècle a tellement pris l'habitude de considérer la raison comme l'opposé de la foi, de regarder la philosophie comme l'ennemie déclarée de la religion, qu'il ne sait plus voir les phénomènes du passé que sous ce prisme décevant. On nous a déjà « construit » un Dante déchiré par le doute philosophique, un Dante même « hérétique, révolutionnaire et socialiste » ; et vous voilà en bon chemin de nous fabriquer un Raphaël franc-maçon! Détrompez-vous, cher monsieur; ce n'est point la Science orgueilleuse et prépotente de nos jours que le jeune Santi a entendu glorifier en ces lieux; il y a célébré la science scolastique de son temps, la science du *trivium* et du *quadrivium* avec ses sept « arts libéraux » ou sept « disciplines » : la grammaire, la rhétorique et la dialectique; la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie...

C'était là une donnée bien ancienne déjà, bien connue de nos artistes, et il est intéressant d'en suivre le développement depuis le XIIIe siècle jusqu'à l'époque de Raphaël. Sur sa célèbre chaire de la cathédrale de Sienne, ainsi que sur la grande Fontaine de Pérouse, Nicola Pisano a figuré les sept disciplines du *trivium* et du *quadrivium* en allégories féminines avec des emblèmes variés. Au campanile de Giotto, du siècle suivant, on voit ces allégories remplacées par des personnages grecs et romains qui représentent les « arts libéraux » en action. Bientôt après, dans la chapelle des

Espagnols, les deux systèmes sont combinés ensemble : les allégories féminines trônent avec leurs emblèmes dans des niches splendides, et aux pieds de chacune d'elles est assis un sage de l'antiquité, drapé d'une manière bien fantastique : l'astronome Ptolomée, entre autres, confondu par erreur avec le roi du même nom, porte bravement la couronne; et ce plaisant quiproquo se continuera ensuite dans le cadre de Melozzo da Forli, et jusque dans la fresque de Raphaël qui est ici devant nous. De la série des tableaux, ayant pour sujet les *Sept arts libéraux*, que Melozzo avait composés pour la bibliothèque du duc d'Urbin, Federigo da Montefeltre, quatre pièces nous sont parvenues, et ornent aujourd'hui les musées de Londres et de Berlin. C'est toujours la combinaison imaginée par le peintre du *cappellone :* une Science sur le trône et un adepte magnifiquement costumé à ses pieds, ou plutôt à genoux devant elle sur les gradins; le fond pourtant est déjà d'une architecture somptueuse, et l'adepte rappelle par ses traits quelque contemporain : le dévot agenouillé devant la Dialectique est le prince Federigo en personne! Enfin, la salle dite des Classiques, dans l'*appartamento Borgia*, ici au Vatican, forme comme l'avant-dernier anneau de la chaîne qui, de la cathédrale siennoise, va jusqu'à la *Stanza della segnatura*. Le cycle des sept Disciplines, peint dans cette salle des Classiques par Pinturicchio, ne diffère pas essentiellement de la donnée reçue; mais chaque allégorie a pour fond un portique ou un paysage à vastes proportions, et pour entourage un grand nombre de personnes, maîtres, disciples et gens de conditions diverses; dans le cortège de la Géométrie on remarque même un individu en turban, allusion généreuse aux services rendus dans cette partie de nos connaissances par les adorateurs du Coran. — Pour conclure ce rapide aperçu, un mot encore sur les formules par lesquelles tous ces prédécesseurs de Santi ont cherché à caractériser chacune des sciences. L'Astronomie est presque toujours représentée avec un globe; la Géométrie avec un compas, une équerre ou un disque; la Musique avec une harpe, un orgue, une viole ou quelque autre instrument; l'Arithmétique avec un *abacus*, la table de Pythagore; la Grammaire est accompagnée d'un ou de plusieurs enfans. A côté de ces attributs clairs et prégnans, on en rencontre aussi d'obscurs et de spécieux : une corne d'abondance ou une paire de serpens désignent la Dialectique ; la Rhétorique porte une couronne de laurier, ou est armée d'une épée et d'un bouclier; le plus souvent, elle tient dans ses mains un livre ou un rouleau. C'est que ces deux sciences, éminemment abstraites, présentaient à tout essai de caractéristique des difficultés presque insurmontables. Raphaël

lui-même en a fait l'expérience dans son *École d'Athènes*, du moins pour ce qui regarde la Rhétorique.

Car — et des esprits judicieux ont déjà eu l'occasion de le remarquer, — tout en éliminant de sa grande composition les trônes et les personnifications, les allégories et les symboles, et en traçant du savoir humain un tableau vivant et dramatique, le peintre d'Urbin n'en a pas moins compris ce savoir selon les idées de son temps, comme *trivium* et *quadrivium*, et cherché à en faire distinguer et reconnaître les sept parties traditionnelles. A gauche, tout à fait au bord de la fresque, un vieillard avec un enfant, un adolescent et un homme d'âge moyen, réunis tous autour d'un livre ouvert placé sur une base de colonne servant de pupitre, forment la division de la *grammaire*. Celle de l'*arithmétique* et de la *musique* vient tout de suite après, au premier plan en bas. Raphaël a ingénieusement profité de la figure déjà consacrée de Pythagore pour lier ensemble les deux sciences sœurs. Le philosophe de Samos n'a-t-il pas dit que tout dans l'univers était harmonie et nombre? Et de même, Boèce, le législateur par excellence des sept disciplines, a enseigné que la Musique ne devenait une science qu'à condition d'être mise en rapport avec l'Arithmétique. Aussi n'est-ce point le simple *abacus* qui fait ici fonction d'attribut : le jeune homme agenouillé aux pieds du chef de l'école de Crotone lui présente la table harmonique avec les signes du *diapason* et les chiffres « divins » de la *décade*. L'homme en turban penché sur Pythagore est un trait emprunté à Pinturicchio, et marque la part des Arabes dans les études mathématiques. Du côté opposé, à droite, vous voyez la *Géométrie* et l'*Astronomie*. Le groupe célèbre dans lequel Archimède ou Euclide, sous les traits de Bramante, dessine avec son compas des triangles sur une ardoise, parle bien clairement. Il ne peut exister de doute non plus sur la signification des deux sages qui se dressent derrière ce groupe, et dont l'un tient un globe terrestre, l'autre une sphère étoilée : Ptolomée se révèle par sa couronne usurpée, tandis que le visage ainsi que le costume oriental de son compagnon — le Zoroastre de Vasari — reportent la pensée vers les peuples de la Chaldée et de Babylone, qui ont les premiers approfondi la marche des corps célestes. En revanche, et pour des raisons que j'ai déjà eu l'honneur de vous indiquer, on ne devine pas aussi aisément la Rhétorique dans le puissant personnage — Démosthène probablement — assis en bas, tout au milieu, au premier plan, et qui, isolé du reste du monde et absorbé dans sa pensée, trace négligemment des caractères sur une feuille de papyrus. Après réflexion, vous vous direz pourtant que c'était, somme toute, la seule manière de

représenter en peinture la science des lettres et du style éloquent. Raphaël semble avoir longtemps hésité devant l'ardu problème et n'avoir pris sa décision qu'au dernier moment, car cette figure, importante à tous les points de vue, manque encore dans le magnifique carton de notre fresque qui est conservé à l'Ambrosienne de Milan. Quant à la Dialectique, elle a été réalisée ici avec une hardiesse et un bonheur également admirables : la première des sciences — *disciplina disciplinarum*, comme on l'appelait alors — occupe toute la partie supérieure de la composition, et nous donne le spectacle éblouissant des principaux systèmes philosophiques de l'antiquité.

N'allez pas cependant croire avec bon nombre de commentateurs que Raphaël ait songé ici à une histoire suivie et complète de la spéculation hellénique, et laissez les pédans remuer devant notre fresque leurs poudreux in-folio. Pour vous orienter dans cette composition merveilleuse et en jouir comme d'une œuvre d'art qu'elle est, l'érudition courante du commun des mortels vous suffira; le peintre lui-même s'en est bien contenté! Platon et Aristote vous sont déjà désignés par les titres des livres qu'ils tiennent en mains, et vous ne vous tromperez guère en saluant les disciples de l'Académie et du Lycée dans les cortèges rangés des deux côtés de ces maîtres. Plus loin, à gauche, Socrate, au masque de Silène, fait une de ses insinuantes démonstrations devant une réunion d'auditeurs comme il aimait à en rencontrer sur la place publique d'Athènes : quelques bourgeois et artisans, un ravissant éphèbe, un splendide guerrier qui est sans doute Alcibiade. En face de vous, sur les marches du temple, Diogène se prélasse au soleil, couvert de haillons et objet de risée pour deux épicuriens au-dessus de lui, l'un troussé et frisé avec toute l'élégance d'un petit-maître, l'autre plus âgé mais au type éminemment sensuel. Derrière eux, la tête appuyée sur la plinthe du grand pilier, quelque sectateur de Pyrrhon contemple avec un sourire narquois un bon jeune homme qui, dans la posture la plus incommode, prend des notes avec acharnement et ne veut rien laisser perdre des *verba magistri*. Que si maintenant, dans cet acharné preneur de notes vous vouliez voir, avec certains auteurs, un délicieux représentant de l'éclectisme, je n'aurais pas d'objection, et je vous approuverais sans réserve de donner ensuite le nom de stoïcien au vieillard superbe qui se tient debout à quelques pas de là et sait si bien se draper dans sa toge, dans son isolement et dans son orgueil. Sur le même plan, mais dans la pénombre, vous voyez s'avancer du fond, le bâton à la main, un grave pèlerin au profil vénérable, à la barbe longue, au costume sacerdotal : il

vous est permis de le prendre pour un des sages légendaires de la Grèce quasi mythique, un Thalès ou un Bias revenu des bords du Nil ou de l'Euphrate.

Je ne vous engagerais pas à pousser beaucoup plus loin les identifications. Pour l'*École d'Athènes*, comme pour la *Dispute*, je vous dirai toujours : Laissez là les noms, étudiez les personnages en eux-mêmes, dans leurs expressions, dans leurs mouvemens, dans leurs rapports et contrastes ! Quel type de concentration intellectuelle que ce Pythagore au crâne formidable, et que de nuances dans l'attitude de tous ceux qui forment son entourage ! Le vieillard qui tâche de surprendre et de copier ce que l'illustre chef écrit dans son ouvrage, a déjà fait l'admiration de Vasari : « Il avance la tête et le menton, dit-il, comme s'il voulait par là agrandir et allonger sa plume... » Plus célébré encore a été de tout temps le groupe de la *Géométrie*, avec les quatre jeunes gens penchés sur le problème que leur trace le compas du maître. Pour ce ravissant *quatuor*, Raphaël, il est vrai, s'est inspiré d'une pensée de Giotto dans l'*Ascension de saint Jean* qu'on voit à Santa-Croce ; mais si le motif de gradation mimique est le même chez les élèves d'Archimède et les disciples contemplant le tombeau vide de l'apôtre, la composition, ici, est tout autrement pondérée et harmonieuse que dans la chapelle Peruzzi, sans parler de la grâce et de la beauté de tous ces adolescens, de la puissance du dessin et du raccourci dans la figure du vieux maître qui fait la démonstration. — Dans le troisième et principal groupe, celui de Socrate, observez le jeu de physionomie si varié chez les différens auditeurs, depuis Alcibiade revêtu de sa brillante armure, jusqu'au bonhomme emmitouflé dans son énorme bonnet ; notez aussi le geste familier et expressif, la défroque pauvre mais noble, la laideur captivante du grand « accoucheur des esprits » ; n'oubliez pas non plus le personnage solennel, morose, tout enveloppé dans son large manteau frangé, qui se tient derrière le philosophe populaire, ne semble pas trop goûter son discours, et qui pourrait bien être un sophiste. — Et cet autre philosophe populaire, — un Socrate dévoyé, un sage non plus de la rue, mais du ruisseau, — qui prend ses ébats sans se soucier du reste du monde ! Pour juger de l'originalité saisissante de cette conception de Diogène, il faut se reporter au carton de l'Ambrosienne : la fresque, déplorablement ruinée en cet endroit, ne donne qu'une très faible idée du Cynique tel que l'a imaginé Santi et qu'il l'a si finement rapproché des deux épicuriens : le contempteur des joies et des biens de la terre et ceux qui font du plaisir le but suprême de la vie se servent mutuellement de relief et de repoussoir ! — Une

intention non moins fine a réuni tout près de là, dans un même épisode, le sceptique et l'éclectique ; c'est à coup sûr une des petites scènes les plus vivantes et les plus charmantes de l'immense drame. Et n'êtes-vous pas frappé, en outre, combien le pyrrhonien ici ressemble à notre excellent ami M. de Voltaire? Il a ses traits, son *rictus*, sa perruque et jusqu'à sa stature longue, maigre et voûtée!... On aime, après avoir contemplé cette tête de sceptique, à se retourner vers les disciples de l'Académie et du Lycée, à lire sur leur visage l'admiration, le respect et la gratitude qu'ils portent à leurs maîtres. Et que dire de ces deux maîtres eux-mêmes qui sont placés au centre de la vaste composition et donnent la pensée intime de l'œuvre! Jeune, robuste, les traits marqués au coin d'un certain positivisme, s'il est permis d'employer un tel mot, Aristote abaisse sa droite au sol, tandis que Platon, au front illuminé, à l'allure de poète et de prophète, lève sa main vers le ciel. L'un en appelle à la méthode expérimentale et à l'analyse ; l'autre, à l'intuition et à la synthèse : ils indiquent les deux orientations, les deux pôles de la philosophie grecque, — et de toute philosophie...

C'est que, dans son labeur incessant pour connaître la raison des choses, — *causarum cognitio*, comme s'exprime l'inscription au-dessus de notre fresque, — l'esprit humain, en effet, ira toujours d'Aristote à Platon et de Platon à Aristote, sans jamais se reposer définitivement dans l'un ni dans l'autre des deux systèmes. *Corsi*, *ricorsi*, a dit Giambattista Vico : nous progressons en spirale, mais la marche n'en est pas moins circulaire, et le *ritorno al segno* constant, périodique... A l'âge héroïque de la philosophie chrétienne, au temps de saint Augustin et de saint Ambroise, ce sont les idées platoniciennes qui ont dominé le monde et inspiré toute spéculation. Avec le développement de la science scolastique, les catégories du Lycée l'emportèrent, et Aristote devint le *maëstro di color che sanno*. Les principes de l'Académie reprirent la vogue au déclin du moyen âge et exercèrent même une fascination extraordinaire sur le monde du *Rinascimento;* mais la méthode inductive du Stagyrite ne tarda pas à être remise de nouveau en honneur par l'enseignement des Jésuites et les doctrines de Bacon. Il serait aisé de tracer ainsi l'alternance des deux courans jusqu'à l'heure présente ; mais j'aime mieux attirer votre attention sur la merveilleuse équité avec laquelle Raphaël, dans cette *École d'Athènes*, a su tenir la balance égale entre l'auteur du *Timée* et celui de l'*Éthique*, malgré la prépotence du platonisme à l'aube du *cinquecento* et la défaveur alors générale du Péripatéticien. L'art s'est montré, de la sorte, plus phi-

losophique ici que la philosophie à la mode, que le système triomphant du jour! Et quoi d'étonnant d'ailleurs? N'est-ce point la mission propre de l'art de concilier la réalité et l'idéal, d'unir l'analyse à la synthèse? et Platon et Aristote ne figurent-ils pas déjà ensemble comme les représentans de la *disciplina disciplinarum* au campanile de Giotto et dans tel tableau du XIVe et du XVe siècles? Jamais pourtant cette union des deux maîtres n'a été proclamée avec autant de force et d'éclat que dans la peinture de la *Segnatura :* ils sont présentés là, devant nous, chacun dans son droit légitime et souverain. Si du côté de l'un vous remarquez la statue d'Apollon, du côté de l'autre se dresse celle de Minerve; ils sont au même plan, se détachent sur le même ciel bleu et limpide, enseignent dans le même temple,—et ce temple est le futur Saint-Pierre! La nouvelle basilique, dont vous n'avez fait qu'entrevoir les premiers fondemens dans la *Dispute*, vous pouvez en admirer ici l'intérieur tout achevé, tout orné, tel que le rêvait Bramante et qu'il l'a bien voulu dessiner, dit Vasari, pour son jeune compatriote et ami. Magnifique par sa perspective pittoresque, l'architecture de l'*École d'Athènes* est encore plus magnifique par sa perspective morale : la pensée grandiose, ou, si vous l'aimez mieux, la grandiose utopie de la Renaissance, elle est là tout entière!...

IV

La radieuse peinture! — dit le chanoine, après avoir contemplé quelque temps en silence le *Parnasse*, vers lequel il s'était approché en s'aidant de mon bras; — la suave et radieuse peinture, et que tout y est grâce, noblesse, poésie! Le ciel, malheureusement si délabré aujourd'hui, laisse encore voir par endroits sa limpidité d'autrefois; le rocher, la verdure, la source jaillissante et le bois de lauriers envoient à l'âme des bouffées de fraîcheur. Les personnages, beaux, splendides, et plutôt dispersés que groupés, échangent au passage des regards et des paroles, s'ils n'aiment mieux s'abandonner à des attitudes d'une mollesse et d'une langueur ineffables. Voyez Sapho dans sa pose serpentine au versant de la montagne! Regardez les trois Piérides, si gracieusement entrelacées, tout près de l'Apollon, et dont l'une appuie sa tête sur l'épaule de sa sœur — encore une réminiscence de Giotto, de son *Banquet d'Hérode* dans la chapelle Peruzzi, soit dit en passant! Ne cherchez pas dans cette composition ravissante l'ordonnance savamment combinée, les contrastes profonds, les expressions puissantes de la *Dispute* et de l'*École d'Athènes*. Descendu des hauteurs de la théologie et de la philosophie dans ce vallon boisé

et fleuri des Muses, Raphaël semble uniquement donner carrière à sa fantaisie d'artiste, n'évoquer des images que pour le plaisir des yeux. Il n'en a pas moins écrit ici une grande page d'histoire, saisi au vif un des côtés essentiels d'une époque mémorable. Il nous fait sentir comment cette haute Renaissance comprenait la douceur de vivre, la joie de *renaître*...

Vous rappelez-vous le *Parnasse* de Mantegna du Louvre, une des plus délicieuses œuvres de ce maître illustre, une des plus charmantes reproductions d'un sujet mythologique vers la fin du *quattrocento?*... Au-devant d'un rocher formant arcade, les neuf Muses exécutent leur danse au son de la lyre d'Apollon; en face de ce dieu, à droite, Mercure s'appuie sur un Pégase aux ailes déployées et d'une invention magnifique; tout en haut, sur le sommet de la grotte, Vénus, debout au pied de son lit, reçoit les adieux de Mars, tandis qu'à quelques pas de là, l'espiègle Amour dirige une sarbarcane sur Vulcain, qui sort menaçant de sa forge en dessous... Rapprochez par la pensée ce rêve printanier, ce conte des fées du grand Padouan, rapprochez-le de la fresque de Raphaël qui ne lui est postérieure que de quinze ou vingt ans. Point de rêveries ni de féeries dans le *Parnasse* de l'Urbinate : le monde mythologique y a sa présence réelle, actuelle; ou pour parler plus juste, c'est le monde actuel, c'est la génération de l'artiste qui se sait et se complaît dans un âge d'or revenu sur la terre — *Astræa redux!* Est-ce bien la montagne de Phocide qui est là devant nous; n'est-ce point plutôt un de nos jardins si connus aux terrasses étagées et aux rochers rapportés? Les hôtes de ces lieux enchantés ne vous font-ils pas l'effet des *donne e cavalieri* prenant le frais dans les bosquets du château d'Urbino, du château de Ferrare, de la villa de la reine de Chypre, et devisant sur les deux grands sujets de la vie d'alors, *amore e cortesia?* On dirait un chapitre des *Asolani* de Bembo ou du *Cortegiano* de Castiglione, — n'était, à gauche, en haut, ce vieillard aveugle et inspiré qui, bien plus que l'Apollon, domine tout le tableau et l'éclaire d'un rayon vraiment divin. Il fait résonner le clairon de l'Iliade dans ce milieu de Décameron, sans trop l'émouvoir; il est vrai.

Quelle figure que cet Homère, quel geste et quelle expression! De stature presque colossale, et le visage merveilleusement illuminé par les ténèbres mêmes qui lui voilent le regard, le chantre ionien s'avance et entonne une de ses immortelles rhapsodies. Le jeune homme qui transcrit ses paroles ailées, — comparez-le avec l'Éclectique d'un côté, et de l'autre avec l'adolescent qui écrit sous la dictée de saint Augustin! — s'oublie et s'arrête, saisi de ravis-

sement; et Apollon lui-même lève les yeux en extase, tout en accompagnant sur son violon la voix de l'aède. Car il l'*accompagne*, notez-le bien : cela vous fera comprendre le choix du violon qui a offusqué tant de gens et donné lieu à tant de divagations. Un instrument pincé, un instrument tel que la lyre, n'aurait pas si bien marqué l'association intime et continue, l'*unisono* auguste dont le dieu honore

l'altissimo poeta,
Che sovra gli altri com' aquila vola,
Che le Muse lattâr più ch'altro mai...

Derrière le chantre de l'Iliade vous voyez surgir Dante, précédé de Virgile et d'un autre poète encore, dans lequel on a voulu reconnaître Raphaël, ce qui est tout simplement absurde : le peintre ne se serait pas représenté lui-même en pareille compagnie, et encore avec une couronne de laurier! Je suggérerais bien discrètement le nom de Stace, l'auteur de la *Thébaïde* et second compagnon d'Alighieri dans son mystique voyage. Du reste, excepté Homère, Virgile, Dante et Sapho, toutes les autres dénominations transmises par Vasari, ou proposées par les écrivains modernes, sont sujettes à caution : la seule chose certaine, c'est que Raphaël a entendu placer dans son *Parnasse* divers poètes de l'antiquité et du monde chrétien, sans se préoccuper beaucoup de l'histoire littéraire, ni même trop se soucier de la fidélité iconique. Laissons donc à ceux que cela amuse le soin de discerner ici les Anacréon, les Corinne, les Sannazar et les Tebaldeo; de rechercher aussi les statues et les bas-reliefs classiques dont le peintre a pu faire son profit pour cette fresque. Recherche légitime, à coup sûr, si seulement les résultats en étaient plus convaincans! Pour ma part, j'hésite à retrouver *Ariane* dans la Muse à droite d'Apollon, ou les traits du *Laocoon* dans la tête d'Homère, tout enflammée d'un *furor divinus:* le magnifique dessin original de cette tête, conservé à Windsor et reproduit dans la collection Braun, ne vient nullement à l'appui de la singulière conjecture! Que l'antiquité ait eu toujours plus de prise sur Raphaël à mesure qu'il avançait dans les travaux de cette *Stanza*, cela n'est guère contestable; mais l'évolution se manifeste bien plus, à mon sentiment, dans la conception générale des figures que dans des emprunts de détails. Personne, à ce que je sache, n'a encore découvert les modèles anciens des trois allégories de la Force, de la Prudence et de la Modération que nous voyons ci-contre; ce sont cependant, de toutes les peintures de la *Segnatura*, celles où l'influence classique se révèle de la manière la plus éclatante...

Notre art chrétien a été rarement heureux dans la représentation isolée des Vertus, des Vices et d'autres idées morales et abstraites. Il n'a pas eu à sa disposition, comme l'art grec, une mythologie épanouie, riche de types divers consacrés par le culte et la poésie, et entrés à jamais dans la conscience populaire. Nos peintres et sculpteurs devaient puiser dans leur propre fonds, inventer des signes d'intelligence avec le public, pour ainsi dire, imaginer des emblèmes plus ou moins expressifs; et rien d'étonnant qu'ils aient souvent glissé dans l'équivoque et le subtil. Pour caractériser, par exemple, la Modération, la *Temperantia*, ils lui mettaient dans les mains deux vases de grandeur inégale et d'un contenu différent : la figure était censée ainsi mêler et tempérer une boisson, « mettre de l'eau dans son vin, » comme disent les Français! Vannucci au *Cambio* et Sansovino à Santa Maria del Popolo n'ont pas reculé devant un motif aussi saugrenu! Seuls Giotto, dans l'*Arena*, et Andrea Pisano, dans les reliefs de la porte du *Battistero,* ont trouvé pour quelques-unes des vertus chrétiennes des inspirations fortes et belles; et je n'hésite pas à nommer Raphaël immédiatement après, en arrêtant le regard sur cette quatrième grande fresque de la *Segnatura.*

C'est par leurs individualités bien plus que par les insignes extérieurs que Raphaël a tenu à caractériser les trois vertus cardinales qui accompagnent la Justice. La *Fortitudo* fait penser à une de ces figures grandioses dont Michel-Ange avait le secret; elle n'aurait même pas besoin du casque, de la cuirasse, des cnémides et du lion sur lequel elle est accoudée, pour être aussitôt saluée par nous comme la personnification de la Puissance. Au lieu de la lance, elle tient dans sa droite un vigoureux rameau de chêne, — le chêne des Rovere, — et le petit génie qui grimpe joyeusement sur elle pour cueillir un fruit de la branche, ajoute à la conception un trait délicat et touchant : ce n'est pas une force brutale que cette *Fortitudo,* c'est une force bienfaisante. — La *Temperantia,* du côté opposé, avec son regard alangui, son cou penché, sa tête douce et pudiquement enveloppée d'un foulard, nous reporte au contraire vers les *Mariæ gratiæ plenæ* de l'école ombrienne. La Modération dans la justice est bien près d'être la Clémence : aussi le petit génie à côté d'elle montre-t-il du doigt le ciel, source de toute miséricorde. Comme attribut, la *Temperantia* tient en main une bride : emblème souvent employé, moins bizarre que les deux vases avec de l'eau et du vin, spécieux pourtant; mais avec quel art exquis le peintre a-t-il su plier la bride en une véritable ligne de beauté! — Au centre, la *Prudentia* surpasse les deux autres allégories par le siège rehaussé aussi bien

que par la noblesse et la gravité de l'expression. Vannucci, au *Cambio*, a donné à cette vertu un caducée avec quatre miroirs autour, symbole de l'esprit circonspect qui regarde dans toutes les directions; l'élève du Pérugin a conservé l'intention du maître en la modifiant de la manière la plus ingénieuse. Sa *Prudence* a une tête de Janus, mais le second visage est formé d'un masque antique, très habilement arrangé en coiffure; elle a aussi deux *putti* délicieux à son service : l'un lui présente par devant un miroir, l'autre soulève un flambeau à la hauteur du masque... Au-dessus, du reste, de tous ces raffinemens de la pensée qui font d'ordinaire la principale joie d'un public éclairé, je mets, cela va sans dire, les qualités vraiment artistiques de cette peinture ravissante : l'ampleur ou la grâce des modèles, l'harmonie des lignes, le rythme de l'ordonnance. Et puisque nous sommes ici entre nous, et que je puis compter sur votre discrétion, je vous confierai même tout bas que je préfère de beaucoup les *Vertus* de notre *Stanza* aux fameuses *Sibylles* de la *Pace* qui les rappellent à tant d'égards, mais qui sont loin de les égaler pour la simplicité et le charme.

On s'est bien souvent demandé pour quelle raison Raphaël a interrompu à cette quatrième paroi la série de ses vastes compositions historiques et n'a point peint une réunion de législateurs, faisant suite à celle des théologiens, des philosophes et des poètes sur les trois autres murs? Un spirituel critique a voulu l'expliquer par la difficulté de mettre dans un tableau un congrès de jurisconsultes sans qu'ils aient l'air de beaucoup s'ennuyer et d'attendre impatiemment l'annonce du dîner : il me semble pourtant que le créateur de la *Dispute* et de l'*École d'Athènes* était de force à tourner l'écueil. L'explication sérieuse et vraie, vous la trouverez sans peine, je pense, en vous rappelant simplement que nous sommes ici dans la *camera signaturæ*, autrement dit dans un prétoire, et que les vertus cardinales étaient de tradition en un tel lieu. Au *Cambio*, le peintre les avait mises en face du président et de ses assesseurs; ici, où les membres du tribunal devaient siéger des deux côtés longs de la *Stanza*, les allégories d'usage eurent la place d'honneur sur la paroi la plus en vue, immédiatement sous le grand médaillon de la *Justice*. Pour la composition historique, il ne restait plus que les étroits compartimens inférieurs près de la fenêtre : Raphaël y a retracé la promulgation des deux grands codes du droit romain et du droit canon qui forment les fondemens de notre société européenne. Il a traité dans le style de bas-relief antique l'empereur Justinien remettant les *Pandectes* aux légistes de sa cour; pour Grégoire IX proclamant les

Décrétales, il s'est inspiré de la magnifique peinture de Melozzo da Forli qu'on admire aujourd'hui dans la Pinacothèque vaticane, et a prêté au célèbre adversaire du Hohenstaufen les traits de Jules II.

Déjà sur les trois murs précédens, et à l'exemple de tant de maîtres illustres du *quattrocento*, le jeune Urbinate s'était complu à dessiner plus d'une figure iconique, mêlant aux personnages des siècles passés bon nombre de ses contemporains : Bramante, le duc d'Urbino, le jeune Federigo Gonzaga, le Pérugin et d'autres encore, sans s'oublier soi-même. Dans cette fresque des *Décrétales*, et évidemment sous l'impression de l'œuvre de Melozzo représentant Sixte IV comme fondateur de la bibliothèque vaticane, il n'a mis rien que des portraits, rien que des contemporains. Vous reconnaissez bien le futur pape Léon X dans le cardinal à droite de Jules II, ainsi que le futur Paul III Farnèse dans le dernier prélat du même côté. N'était une question de date qui me rend perplexe, n'était que Giulio de' Medici, le futur pape Clément VII, ne portait pas encore alors la pourpre, je n'hésiterais pas à donner son nom au prélat du côté opposé qui soutient le pluvial de Jules II : il rappelle si incontestablement le portrait authentique que Santi nous a laissé de Giulio de' Medici dans le célèbre tableau de Léon X du palais Pitti! Raphaël aurait ainsi, en 1511, montré comme dans un cadre prophétique, comme dans un miroir de Banquo, le Rovere régnant et les trois pontifes qui devaient lui succéder !... Quoi qu'il en soit, tous les personnages de cette fresque, portent un cachet de réalité et d'exactitude bien remarquables ; il est même surprenant à quel point certains de ces types se sont perpétués jusqu'à nos jours. La tête que l'on voit à côté de mon problématique prélat a le masque napoléonien vraiment saisissant, et j'ai déjà souvent dit à notre cher M. de Rossi, le glorieux auteur de *Roma sotterranea*, qu'il n'avait qu'à laisser pousser sa barbe pour ressembler d'une manière frappante à l'*avvocato consistoriale* qui reçoit à genoux la bénédiction de Jules II. Seule la figure de Jules II lui-même — circonstance bien étrange au premier abord — manque de relief et de prestige !... Lorsqu'on se trouve pour la première fois en présence des *Décrétales*, on ne peut se défendre à cet égard d'un certain sentiment de déception. La peinture ne répond guère à l'idée qu'on s'est faite du *pontefice terribile*, du prêtre à l'âme de feu qui a projeté et exécuté tant de grandes choses. On a devant soi un vieillard usé, abattu, on dirait presque affaissé !... C'est que le pape ligurien a posé ici devant son artiste dans le moment le plus critique et le plus désolant de sa longue vie, au mois de juillet 1511. Il venait d'être chassé de

Bologne, trahi par son neveu le plus cher, déchiré au plus profond de son âme par le meurtre de son favori Alidosi, humilié par Louis XII et Maximilien, qui avaient décidé sa déposition et convoqué contre lui un concile à Pise. Le mois suivant, il tomba malade; tout le monde crut à sa fin, et les Colonna montèrent au Capitole pour y proclamer la république!... On sait comment le lion blessé se releva soudain dans toute sa vigueur, comment il fit face aux orages et sortit vainqueur dans l'année mémorable de 1512. Le lion, vous le retrouvez dans les deux portraits que Raphaël a faits de lui dans la *Stanza* voisine en cette année 1512; vous le retrouvez dans la *Messe de Bolsène* et surtout dans le *Châtiment d'Héliodore*.

Vous ne me demanderez pas d'entrer dans le détail de la *Promulgation des Pandectes :* nous sommes en présence d'une ruine complète, et la seule chose à y noter c'est cette intention de bas-relief romain dont j'ai déjà parlé. Je ne vous dirai pourtant pas : *Guarda e passa;* je vous inviterai au contraire à vous poser à cette occasion une question bien troublante, bien douloureuse, et qu'on n'a encore jamais abordée en toute franchise. Que nous reste-t-il, au fond, de l'œuvre de Raphaël, de son travail propre, dans la *Camera della segnatura?...* Sept ans après la mort de Santi, les hordes du connétable de Bourbon ont envahi cette *stanza*, y ont détruit les marqueteries de Giovanni da Verona, brisé les vitraux de Guillaume de Marseille, allumé un feu pour se chauffer — au mois de mai! — et il est aisé d'imaginer la condition des fresques après une pareille visite. On les a restaurées alors pour la première fois. « Quel est le présomptueux et l'ignorant qui a *barbouillé* ces visages (1)? » demandait ici même, en 1546, le Titien à Sébastien del Piombo, sans se douter qu'il parlait au restaurateur en personne. Hélas! ces murs ont connu depuis lors encore plus d'un *imbrattatore*, et qui ne valait pas certes le *fra* Sebastiano... Je ne doute pas de la sincérité de Carlo Maratta lorsqu'il nous parle de son culte pour Raphaël; mais j'ai le cœur serré chaque fois que je relis les *Memorie* de son élève Urbani sur les *risarcimenti* exécutés par son maître aux stances et sur le fameux « vin grec » qui y a fait merveille dans les nettoyages. — En feuilletant tout récemment le *Voyage en Italie* de Gœthe, j'ai été frappé de ses doléances sur l'aspect *crasseux* des peintures de notre *Camera*. Elles n'ont pas pourtant l'air si désolé aujourd'hui : on les a donc encore une fois « restaurées » depuis Gœthe, depuis 1787, probablement au commencement de ce siècle, — et cette fois en ca-

(1) Gli domandò chi era stato quel presuntuoso ed ignorante chi haveva *imbrattati* quei volti?... Lod. Dolce, *Dialogo della pittura*, 1557.

chette et en famille, puisqu'il n'en a pas été question officiellement!... Ne vous étonnez donc pas si le Diogène du carton de l'Ambrosienne ou l'Homère du dessin de Windsor-Castle défient toute comparaison avec la *Segnatura* de nos jours; car ce n'est qu'à travers des *risarcimenti* et des *imbrattature* qui se sont répétés de siècle en siècle, que nous apparaît dans cette enceinte le génie du divin Santi : *Stat magni Numinis umbra!...*

N'importe, il reste encore assez ici de son dessin et de sa composition pour nous faire entrevoir l'idéal que les plus hauts esprits de la Renaissance ont cru poursuivre à cette époque mémorable et que ce cycle des fresques a voulu glorifier : l'idéal grandiose d'une sorte de *callocagathie chrétienne*, si j'ose m'exprimer ainsi, et d'une harmonie universelle embrassant le monde classique et le monde catholique, la religion et la philosophie, l'Église et l'État, la vie spirituelle et la vie des plaisirs!... C'était un rêve, je le sais, et il eut un réveil terrible; c'était peut-être même une immense et coupable erreur, — beaucoup de bons esprits le croient aujourd'hui; — mais le rêve n'en fut pas moins sublime et l'erreur bien généreuse. Et quand je songe qu'au même moment, dans ces mêmes années 1509-11, où Raphaël travaillait à ce cycle magique de la *Segnatura*, un autre génie, un Titan suspendu à une voûte au dessous de ces « Chambres supérieures » y retraçait la *Création de l'homme* et faisait parler les *Sibylles* et les *Prophètes!...* Allez, c'était une grande époque que l'époque du *pontefice terribile*.

Avons-nous assez bavardé!... Il est temps de finir : vous me ferez encore manquer les offices à la *Cappella del Coro*. Adieu, cher monsieur, ou plutôt au revoir! Revenez souvent dans notre *Segnatura*, et tâchez de regarder ces peintures avec les yeux d'un homme du *cinquecento*. Méfiez-vous en ce lieu des idées courantes de notre siècle, — et surtout gardez-vous bien des *novateurs*.

JULIAN KLACZKO.

LE PASSAGE DU NIÉMEN

I

L'IRRUPTION [1]

I

Le 10 mai 1812, le *Moniteur* publiait la note suivante, sous la date de la veille : « L'empereur est parti aujourd'hui pour aller faire l'inspection de la Grande Armée, réunie sur la Vistule. Sa Majesté l'Impératrice accompagnera Sa Majesté jusqu'à Dresde, où elle espère jouir du bonheur de voir son auguste famille. Elle sera de retour au plus tard en juillet. » Napoléon partait officiellement pour Dresde, pour Varsovie, et subrepticement pour Moscou. Sous couleur de faire un voyage de convenance et d'apparat, doublé d'une inspection militaire, il allait prendre le commandement de l'immense armée qu'il avait formée dans le Nord avec une agglomération d'armées et qui n'attendait que son signal pour entrer en Russie. Faite avec vingt peuples, composée de Français, d'Allemands, d'Italiens, de Suisses, de Polonais, d'Illyriens, d'Espagnols et de Portugais, cette armée était superbe et pleine d'entrain : ceux mêmes de nos alliés que Napoléon avait

(1) Les élémens de ce récit ont été puisés dans nos archives diplomatiques et militaires, ainsi que dans l'innombrable quantité de Mémoires laissés par les contemporains. Parmi ces témoignages de première main, plusieurs sont inédits. En particulier, une précieuse obligeance nous a permis de consulter les Mémoires de l'un des personnages qui figuraient au premier rang dans l'état-major de Napoléon et approchaient constamment de sa personne. Citons aussi, entre autres documens manuscrits dont nous nous sommes servi, les *Souvenirs d'un officier de l'artillerie à cheval*, par le futur général Lyautey.

enrôlés de force subissaient l'entraînement et sentaient comme une fierté de combattre sous un tel chef. En France et dans toutes les parties de l'empire, la lassitude était extrême, le joug pesant, la misère croissante; plus de commerce, le pain rare, la disette déclarée dans vingt provinces; des séditions d'affamés venaient d'éclater en Normandie, où le sang avait coulé; dans chacun des cent trente départemens, des colonnes de gendarmerie mobile poursuivaient les réfractaires et faisaient la chasse aux hommes ; de tous les points du territoire, à travers les adulations officielles, montaient le sourd murmure des générations épuisées et la plainte des mères. Napoléon connaissait ces maux et ne s'aveuglait pas sur leur gravité, mais il comptait leur appliquer son remède habituel : la victoire. Il se disait qu'un grand coup porté rapidement dans le Nord, en jetant à ses pieds la Russie détachée de son alliance, ôterait à l'Angleterre tout espoir de retrouver des auxiliaires sur le continent et réduirait à merci l'insaisissable ennemie : alors, régnant sans partage sur l'Europe immobilisée et soumise, il pourrait desserrer des ressorts tendus à l'excès, laisser respirer la France, le monde, et, après avoir dédié dans Paris un temple à la Gloire, élever sur les hauteurs de Montmartre, d'après le plan mis à l'étude, « le temple de la Paix ».

Son ancien ambassadeur auprès du tsar, le général de Caulaincourt, duc de Vicence, lui avait dit pourtant, dans plusieurs conversations dont l'une avait duré sept heures, qu'il retrouverait en Russie une Espagne, plus terrible que l'autre, des espaces où fondrait son armée, un climat de fer, un souverain résolu à se retirer au fond de l'Asie plutôt que de signer une paix déshonorante, un ennemi qui reculerait toujours et ne céderait jamais. L'empereur avait écouté attentivement ces paroles prophétiques. A diverses reprises, il s'en était montré étonné, ému. Il tombait alors dans de longues et profondes réflexions ; puis, au sortir de cette rêverie, après avoir énuméré encore une fois toutes ses armées, tous ses peuples, il finissait par dire : « Bah! une bonne bataille aura raison des belles déterminations de votre ami Alexandre. » Autour de lui, on renchérissait sur cet optimisme. La brillante jeunesse, appartenant à l'aristocratie ralliée, qui commençait à remplir les états-majors, brûlait d'égaler les vieux soldats de la Révolution, les héros plébéiens; elle se préparait à la guerre, voulait la faire commodément, et avec luxe, se commandait de somptueux équipages qui encombraient les routes d'Allemagne, et se figurait la campagne de Russie « comme une partie de chasse de six mois ». Les pronostics de Caulaincourt étaient considérés comme les rêves d'une imagination chagrine : le duc était taxé de tiédeur et de

modérantisme, à la façon de Talleyrand. Dans certains salons, on représentait des tableaux vivans où le sage avertisseur figurait sous les traits d'un automate dont les ressorts étaient mus par la main de « l'enchanteur boiteux ».

Ce que n'avaient point vu nos agens à Pétersbourg, si ardent que fût leur zèle, c'est que la guerre était au fond inévitable. Alexandre la voulait autant que Napoléon ; il l'avait voulue le premier. N'ayant point réussi à se partager la royauté du monde, les deux empereurs devaient tôt ou tard se la disputer. Dès le commencement de 1811, Alexandre avait été sur le point de nous attaquer par surprise ; il avait tout préparé pour envahir le duché de Varsovie et soulever l'Allemagne, tandis que la guerre de la Péninsule accaparait et détournait nos forces. Il ne s'était arrêté qu'au dernier moment, devant un ensemble de circonstances indépendantes de sa volonté ; il n'en avait pas moins compris très vite l'impossibilité d'une transaction, et voici le plan auquel il s'était définitivement arrêté : ne pas attaquer, mais se faire attaquer ; se dérober systématiquement à toute négociation ou ne produire que des exigences inadmissibles ; provoquer ainsi les Français à l'invasion, attirer la guerre sur son territoire, où un instinct sauveur l'avertissait que la Russie était inexpugnable et hors d'atteinte. Il espérait aussi, en attendant l'ennemi au lieu de le prévenir, se donner le beau rôle aux yeux de l'Europe et rejeter tout entière sur son rival la responsabilité de la rupture. Son calcul était juste, puisque son jeu subtil et patient, sans faire totalement illusion aux contemporains, a trompé pendant quatre-vingts ans la postérité et l'histoire.

Il trompa jusqu'à un certain point Napoléon lui-même. Jugeant le tsar trop faux pour lui revenir jamais de bonne foi, mais trop faible pour s'arrêter à un système de guerre irrévocable et suivi, il le croyait partagé entre une secrète appréhension du combat et des velléités d'offensive. Sa crainte était que les Russes, en voyant nos armées s'approcher de leur frontière à travers l'Allemagne, ne prissent les devans, qu'ils ne se jetassent avant nous sur le duché de Varsovie et la Prusse orientale, dont Napoléon entendait faire sa base d'offensive et le point de départ de l'invasion. Résolu à une campagne de Russie, il eût été fâché d'avoir à recommencer une campagne de Prusse. Comme d'autre part il ne se reconnaissait en mesure d'occuper les pays situés entre la Vistule et le Niémen qu'à la fin de mai, quand le printemps tardif du Nord aurait couvert le sol de verdure, quand les cent mille chevaux, qui marchaient avec l'armée, trouveraient sur place à se nourrir, tout son plan consistait à ajourner jusque-là

l'explosion des hostilités, à immobiliser présentement les Russes et à les retenir au bord de leur frontière, en les leurrant d'un fallacieux espoir de paix. Dans ce dessein, il avait détaché le plus brillant de ses aides de camp, le comte de Narbonne, auprès de l'empereur Alexandre, établi à Wilna. Narbonne était chargé de dire que la France souhaitait toujours la paix et ne demandait qu'à traiter; il devait, au moyen de telles assurances, prolonger le trouble et l'indécision dans l'esprit d'Alexandre, endormir au besoin l'ardeur guerrière de ce prince par des discours apaisans, par des paroles assoupissantes, et doucement, adroitement, lui verser ce narcotique. Alexandre nous ayant mis en demeure, préalablement à tout accord, d'évacuer la Prusse et de ramener nos troupes en deçà de l'Elbe, Napoléon avait affecté de croire que cet impérieux ultimatum lui avait été inexactement transmis : pour n'avoir pas à se courroucer, il avait feint d'avoir mal entendu. Enfin, lorsque l'ambassadeur russe à Paris, le vieux prince Kourakine, démêlant nos projets, avait cédé à un mouvement d'exaspération et demandé de lui-même ses passeports, Napoléon les lui avait refusés sous divers prétextes. Retenant d'autorité l'ambassadeur à son poste, il sauvait l'apparence de la paix; il empêchait que le fait matériel et brutal de la rupture n'éclatât derrière lui, dans son dos, tandis qu'il irait parcourir majestueusement l'Allemagne, recevoir à Dresde l'hommage des rois, et qu'il gagnerait à pas comptés les frontières de la Russie.

Il traversa l'Allemagne entre une double haie de princes et de rois, inclinés dans une attitude d'adoration; il en trouva à Mayence, à Wurtzbourg, à Bamberg. Il voyageait avec le faste et l'appareil des potentats d'Asie; des populations entières avaient été commandées pour réparer devant lui et aplanir la route; pendant la nuit, de grands bûchers, dressés de place en place, s'allumaient à mesure qu'avançaient les voitures impériales et répandaient sur leur passage une clarté d'incendie.

A son arrivée dans la capitale saxonne, le premier mouvement de l'empereur fut d'envoyer un courrier de plus en Russie. Son ambassadeur actuel à Pétersbourg, le comte de Lauriston, reçut ordre de se rendre à Wilna, afin d'y appuyer ou d'y renouveler la démarche de Narbonne; il dirait que la paix restait possible, que tout pouvait s'arranger encore, pourvu qu'on y mît un peu de bonne volonté : en conséquence, la Russie devait s'abstenir de tout acte irrévocable et précipité. Par cette nouvelle manœuvre, Napoléon gagnerait plus sûrement quelques semaines, le temps d'organiser et de tenir à Dresde sa cour de souverains.

A Dresde, il eut des empereurs et des rois pour lui faire cor-

tège, des princes régnans pour assister à son lever et venir chaque matin à l'ordre, des premiers ministres pour l'encenser et recueillir dévotement ses moindres paroles, des grands seigneurs allemands pour le servir à table. Douze jours de suite, il eut à dîner, ensemble ou séparément, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, le roi et la reine de Saxe, les princes saxons, le prince-primat de la Confédération rhénane. On chanta un *Te Deum* pour remercier le ciel de sa venue; on donna en son honneur des illuminations sur l'Elbe, un grand concert au théâtre italien, avec apothéose où la pièce principale figurait le soleil, accompagné de cette inscription : « Moins grand et moins beau que lui. » — « Il faut que ces gens-là me croient bien bête, » dit Napoléon en haussant les épaules. Au début de son séjour, il ne se montra guère en dehors du palais, travaillant beaucoup, consacrant à ses hôtes le reste de ses journées, savourant le bonheur de vivre en famille avec la maison d'Autriche. Le soir, tandis que les différentes cours se réunissaient dans les salons dorés de la Résidence, sous les constellations de lustres, tandis qu'un orchestre dirigé par le maëstro Paer jouait une musique grave, il s'emparait de son beau-père, l'emmenait au fond de la galerie principale, et là, arpentant à pas pressés la largeur de la pièce, il entraînait dans cette promenade, dominait de son autorité et de sa verve celui qu'il avait nommé jadis, dans un jour de colère, « le chétif François. » Il essaya de rallier à sa cause l'impératrice d'Autriche, se mit en frais de galanterie auprès d'elle et manqua cette conquête. Marie-Louise d'Este, épouse de François d'Autriche, était au nombre des princesses qui avaient noué contre Napoléon la coalition des femmes; elle reçut poliment ses avances, mais ne se laissa surprendre aucune parole d'acquiescement et d'abandon : quand on lui parlait politique, elle répondait littérature. Le roi de Prusse s'étant présenté, on l'avertit officieusement de renoncer à un traitement d'égalité avec Leurs Majestés françaises et autrichiennes : une hiérarchie s'établissait entre les souverains, et Frédéric-Guillaume n'était que roi. Napoléon se fit toutefois violence pour bien recevoir ce monarque, qu'il appelait volontiers, lorsqu'il parlait de lui, « un sergent instructeur, une bête »; il l'accueillit avec politesse; et notre ministre des Affaires étrangères, dans une dépêche officielle, décerna un certificat de bonne tenue au jeune prince royal de Prusse, qui avait accompagné son père : « Ce prince, dit-il, qui pour la première fois est entré dans le monde, s'y conduit avec prudence et avec grâce. » Pour mieux marquer sa bienveillance aux Majestés qui avaient répondu à son appel, Napoléon combla leurs ministres

de cadeaux et de gratifications : il distribua à profusion des boîtes d'or et d'émail, des bijoux, des portraits enrichis de pierreries, que la plupart des destinataires se hâtèrent de convertir en espèces sonnantes; pendant deux semaines, sur la foule agenouillée des courtisans, sur la plèbe des princes, il laissa tomber ses largesses.

Dans les jours qui précédèrent son départ, il s'offrit plus complaisamment à la curiosité publique. Il parcourut la ville en voiture découverte et attira seul l'attention parmi la compagnie des souverains, quoiqu'il fût en habit de chasse très simple : — il avait décidé que ses habits de chasse dureraient deux ans. Le 27 mai, en tête d'un état-major empanaché et doré, il fit le tour de Dresde à cheval, par les hauteurs environnantes, s'arrêtant aux sites célèbres, contemplant à ses pieds la courbe onduleuse du fleuve, la ville et la vallée dans leur cadre harmonieux de forêts et de montagnes. Rencontrant sur son chemin une église fort vénérée, il y entra et en fit le tour, ce qui émut profondément le pieux peuple de Saxe. Des gardes d'honneur saxons en grande tenue, des cuirassiers blancs à cuirasse bronzée formaient son escorte, avec quelques détachemens de la garde impériale. Une foule immense l'accompagnait, composée d'Allemands qui sentaient l'avilissement de leur patrie, et tous néanmoins, quelque haine qu'ils eussent cent fois jurée à l'oppresseur, se laissaient prendre et courber par ce qu'il y avait de grand, de magnifique et de dominateur en cet homme. Dans l'intervalle de ses sorties, il s'occupait à affermir ses troupes sur la Vistule, composait en Allemagne une armée de seconde ligne, chargeait l'abbé de Pradt d'organiser à jour fixe l'enthousiasme et le soulèvement des Polonais, négociait impérieusement avec la Turquie et la Suède, qui déjà lui échappaient et refusaient de former les deux ailes de la Grande Armée. Enfin, lorsqu'il eut terminé toutes ses affaires avec l'Autriche et la Prusse, lorsqu'il eut reçu leurs sermens, lorsqu'il eut appris le retour de Narbonne avec une réponse froide et évasive d'Alexandre, lorsqu'il vit la saison s'avancer, il prit congé de ses hôtes et quitta Dresde le 29 mai, à quatre heures du matin, laissant derrière lui comme une ardente traînée de pourpre et de lumière : « Un beau rêve, » disait le roi de Saxe, qui tremblait parfois pour la fortune surhumaine à laquelle il avait attaché la sienne; « un beau rêve, mais trop vite passé! »

II

De Dresde, Napoléon courut d'un trait à Posen. Dès qu'il eut apparu sur le sol varsovien, l'enthousiasme naquit à sa vue parmi les habitans polonais et se propagea, comme si l'image de la patrie ressuscitée eût marché à ses côtés. A Posen, ce fut un délire, une tempête de cris et de hurrahs, une population entière acclamant son entrée et célébrant par anticipation ses triomphes. Le soir, une immense couronne de lauriers, tout en feu, s'alluma sur la flèche de la principale église et apparut comme un phare rayonnant, qui portait au loin l'espérance et la lumière. Les soldats, les bourgeois, les autorités, la noblesse, les femmes, vinrent tour à tour complimenter le libérateur. Il accueillit ces hommages avec plus ou moins d'affabilité, doux aux humbles, sévère aux grands, qu'il menait d'une main rude : « Il n'a pas fait de progrès depuis 1806, » dit une femme du monde. Un peu plus loin, il reçut les dernières propositions de Bernadotte. Quoique déjà lié par traité avec nos ennemis, le prince royal de Suède s'essayait encore, par peur, à renouer les pourparlers, et négociait des deux côtés : il s'offrait à nous seconder et à rentrer dans le rang, pourvu que ce concours lui fût payé par l'abandon de la Norvège, appartenant à nos alliés danois. Mais Napoléon, qui observait depuis un an les évolutions de Bernadotte et le vagabondage de sa politique, avait compris que cet ambitieux voulait moins se livrer que se réserver : « Qu'il marche, dit-il, lorsque ses deux patries le lui ordonnent; sinon, qu'on ne me parle plus de cet homme! » Rencontrant une dernière fois sur son chemin l'ex-maréchal d'Empire, qui le sollicitait sans bonne foi et lui offrait un marché équivoque, il laissa tomber cette réponse et passa.

Il s'était fait annoncer à Varsovie, sans avoir réellement l'intention de visiter cette capitale. En y répandant le bruit de sa venue, en l'accréditant dans tout le Nord, il comptait électriser de plus en plus les Polonais, tenir en haleine et sur le qui-vive les corps français et alliés placés dans le grand-duché. Surtout, il avait pour but de faire croire aux Russes que la principale attaque s'opérerait en avant de Varsovie, vers leurs provinces de Grodno et de Volhynie, afin d'attirer de ce côté leur attention et leurs forces. Tandis que ses ennemis, prenant le change sur ses véritables desseins, accumuleraient la plus grande partie de leurs troupes en face de Varsovie et de notre droite, il prononcerait son mouvement plus au nord, par sa gauche. Faisant longer

le littoral de la Baltique à la masse principale de l'armée, il la porterait de la basse Vistule sur Kœnigsberg, la pousserait ensuite sur le Niémen, franchirait ce fleuve aux environs de Kowno, et déboucherait subitement en Lithuanie. Wilna était son premier objectif; c'était en ce point qu'il comptait opérer sa brèche, percer la ligne russe, la diviser en plusieurs tronçons qu'il écraserait les uns après les autres, décidant ou au moins préjugeant par ces coups de foudre le sort de la campagne.

Il incline donc à sa gauche, au sortir de Posen, et, quittant le chemin de Varsovie, atteint la Vistule à Thorn. Déjà son grand et son petit quartier général, formant à eux seuls presque une armée, l'ont précédé dans cette ville, qu'ils emplissent d'animation et de mouvement. A Thorn, Napoléon est en un point stratégique important et au centre de ses troupes; il les retrouve enfin et les voit, réparties autour de lui dans d'innombrables cantonnemens : tout près de Thorn et un peu en arrière est sa Garde; en avant de lui, à ses côtés, sur sa droite et sur sa gauche, partout, la Grande Armée; à gauche, les corps de Ney, d'Oudinot, de Davout, le corps en formation de Macdonald, occupent les deux rives de la basse Vistule et s'échelonnent jusqu'à la mer; à droite de Thorn, à sept heures de marche, Eugène est établi avec l'armée d'Italie et les Bavarois; il se relie aux Polonais de Poniatowski, qui s'appuient eux-mêmes aux trois corps placés sous le commandement du roi Jérôme et postés autour de Varsovie. Renforcée par quatre corps exclusivement composés de cavalerie, cette chaîne d'armées se prolonge sans interruption sur cent vingt lieues de terrain et présente à l'ennemi plus de quatre cent mille hommes, quatre-vingt-douze mille chevaux et mille bouches à feu; en arrière, des réserves s'accumulent; aux deux extrémités de la ligne, les contingens autrichien et prussien viennent se placer dans le rang et élargir le front de bataille.

Sans mettre encore en mouvement aucune partie de ses masses, Napoléon avise aux mesures qui précèdent immédiatement l'entrée en campagne, aux précautions dernières. Il rapproche ses réserves, appelle les divisions et les brigades retardataires, porte au grand complet ses effectifs et ses munitions. Il fait verser dans les caissons, puis des caissons dans les gibernes, les millions de cartouches qu'il a entassées dans les magasins de la Vistule. La question des subsistances est ce qui le préoccupe le plus; il sent là l'extrême difficulté et le grand danger. Aussi décide-t-il que tous les corps, au moment de prendre contact avec l'ennemi, devront être pourvus de vivres pour vingt à vingt-cinq jours, sans préjudice des vastes réserves de pain, de biscuit

et de riz qui s'achemineront sur les derrières de l'armée. Afin d'atteindre le chiffre réglementaire, les chefs de corps sont invités à saisir dans le pays occupé tous les blés qu'il contient, à les convertir aussitôt en farines. Avec une activité méthodique, l'empereur surveille lui-même et hâte ce travail. Sur vingt points différens, à Plock, à Modlin, à Varsovie, sur toute la ligne de la Vistule, il fait moudre, « moudre à force, » et répartit entre les corps les amas de farine ainsi obtenus. Pour assurer leur transport, il recourt à tous les moyens connus, il en invente de nouveaux; il lève par milliers les chevaux, forme « des bataillons de bœufs », réunit des véhicules de toute dimension et de toute espèce, organise un immense matériel roulant, destiné à suivre nos colonnes, à les alimenter au fur et à mesure de leurs besoins, à pénétrer avec elles dans les profondeurs de l'Est.

Quand commence la première semaine de juin, ces suprêmes préparatifs s'achèvent ou paraissent s'achever. D'autre part, dans les pays que nos troupes aperçoivent devant elles et qu'elles auront à parcourir avant d'atteindre le Niémen, le printemps a fait son œuvre; la végétation retardataire s'est brusquement épanouie, et l'herbe déjà haute, épaisse et drue, nous promet un abondant approvisionnement de fourrages. Ainsi s'annonce la saison favorable aux hostilités; voici l'heure propice pour agir, cette heure que Napoléon s'est fixée depuis dix mois et qu'il s'est ménagée par un long effort de patience, de ruse et d'activité discrète. Il a enfin atteint le but si opiniâtrément poursuivi : il est parvenu, sans que les Russes aient interrompu et dérangé son travail par une attaque intempestive, à dresser contre eux, à porter sur place, à monter de toutes pièces, à pousser jusqu'au dernier degré de perfection un appareil guerrier qu'il juge suffisant à briser tous les obstacles. Au point où il en est, il a barres sur l'ennemi; il le domine partout de ses forces avantageusement postées, successivement accrues; il peut fondre sur lui avec tous ses moyens. Que les destins s'accomplissent donc! que la Grande Armée s'ébranle et prenne l'offensive! Après avoir longtemps contenu et bridé l'élan de ses troupes, l'empereur leur rend la main; il a tout ralenti jusqu'à présent : il précipite tout désormais.

Il arrête les dispositions suivantes : les corps de gauche, celui de Davout en tête, vont se porter rapidement et se concentrer sur l'espace compris entre le delta de la Vistule et le pays de Kœnigsberg, marcher ensuite au Niémen et le passer. Le centre, c'est-à-dire l'armée d'Eugène, se joindra au mouvement de ces corps, suivra la même direction et fera masse avec eux. Projetant ainsi en avant sa gauche et son centre, l'empereur « refusera » sa

droite et la tiendra momentanément immobile. Poniatowski avec les Polonais, le roi de Westphalie avec ses trois corps, donnant lui-même la main aux Autrichiens de Schwartzenberg, resteront aux environs de Varsovie, dans une position d'observation et d'attente. Si l'armée de Bagration qui leur fait face, en voyant se prononcer l'irruption de notre gauche, essaie de l'interrompre par une diversion et opère une contre-attaque, si elle fonce sur Varsovie, les troupes de Jérôme seront là pour la recevoir et la contenir, tandis que l'empereur, la laissant « s'enfourner », franchira le Niémen et repoussera les autres forces russes, pour se rabattre ensuite sur elle, tomber sur ses derrières, la prendre ou l'exterminer. Si l'armée de Bagration, obéissant à une autre inspiration, se met à remonter le fleuve-frontière pour se joindre aux troupes qui nous en disputeront le passage et couvriront Wilna, Jérôme prendra lui-même l'offensive dès que cette évolution se sera nettement dessinée. Il franchira le Niémen près de Grodno, se jettera à la poursuite de Bagration, se mettra sur ses talons, le prendra en queue ou en flanc, essaiera de fermer le cercle où l'empereur veut envelopper la gauche des Russes, et, se liant au mouvement d'ensemble avec la totalité de ses forces, viendra coopérer à l'invasion.

Les ordres de marche furent expédiés aux chefs de corps par le prince major général ; l'empereur y ajouta pour Davout, pour Eugène, pour Jérôme, des instructions qui dévoilaient pleinement sa pensée. A cet instant où il tire irrévocablement l'épée, aucun incident nouveau n'a surgi entre lui et la Russie ; diplomatiquement, la situation n'a pas changé depuis six semaines. L'empereur Alexandre n'a pas fait savoir s'il ratifiait ou non le coup de tête du prince Kourakine, s'il s'appropriait la déclaration de rupture émanée de cet ambassadeur. Napoléon ignore encore comment a été accueilli à Wilna le comte de Lauriston, si ce représentant a été reçu et écouté, si le tsar a prêté l'oreille à ses insinuations pacifiques : preuve ultime et évidente que cette démarche avait pour but d'ajourner et non d'éviter la guerre. Napoléon marche à l'ennemi parce qu'il est prêt, parce qu'il se juge en possession de tous ses avantages, en mesure de trancher victorieusement le différend que lui et son adversaire ont de longue date renoncé à dénouer. Toutefois, par une feinte de la dernière heure, ordonnant la guerre, il ne la déclare pas encore ; afin d'entretenir plus longtemps les Russes, s'il est possible, dans une trompeuse sécurité, afin de rendre plus accablante la surprise qu'il leur ménage, il évitera jusqu'au moment final de s'avouer officiellement en état de rupture avec eux ; avant de publier ses

griefs et de lancer son manifeste, il attendra que ses troupes aient gagné plusieurs marches, qu'elles soient sur l'ennemi en quelque sorte et touchent la frontière.

Il resta encore quelques jours à Thorn, inspectant les troupes en partance, visitant les magasins, les hôpitaux, améliorant l'organisation des services, donnant partout le dernier coup d'œil. Avant que la Garde ne quittât ses cantonnemens, il voulut en voir les différens corps et les passa minutieusement en revue. Il aimait à retrouver ces mâles figures de soldats, ces poitrines de fer, ces braves qui brûlaient devant lui d'une ardeur contenue, immobiles à la parade, irrésistibles dans l'assaut. Leur tenue et leur air lui firent plaisir : malgré les fatigues et les misères de la route, l'enthousiasme éclatait sur tous les visages; il y avait un éclair dans tous les yeux. Un commandant d'artillerie s'approcha de Sa Majesté et lui dit : « Avec de pareilles troupes, Sire, vous pouvez entreprendre la conquête des Indes. » L'empereur parut satisfait du compliment. Sobre de phrases, il fut en ces jours prodigue de grâces.

Il voulut donner de sa bouche aux régimens de la Garde l'ordre de marche, les mit en route et les vit partir. Et cet incessant défilé, ces fiers uniformes, ces roulemens ininterrompus du tambour, ces appels de fanfares, ces belles troupes qui l'acclamaient, ces départs d'officiers dont chacun portait un ordre destiné à remuer et à soulever des masses humaines, tout cet immense mouvement qui s'opérait autour de lui, par lui, l'animaient et l'enfiévraient. A présent que le sort en est irrévocablement jeté, il se livre tout entier à ses instincts guerriers; il se retrouve uniquement soldat, le plus grand et le plus ardent soldat qui ait existé; il ne rêve plus que victoires et conquêtes. Le soir, après avoir expédié des ordres tout le jour et s'être à peine reposé, il ne dormait que par intervalles, passait une partie de son temps à se promener dans son étroite demeure de général en campagne, activant par la marche le mouvement et l'élan de sa pensée, s'exaltant à l'idée de conduire tant d'hommes au combat et de déterminer ce branle-bas des nations. Une nuit, les officiers de service qui couchaient auprès de son appartement furent stupéfaits de l'entendre entonner à pleine voix un air approprié aux circonstances, un de ces refrains révolutionnaires qui avaient mis si souvent les Français dans le chemin de la victoire, la strophe fameuse du *Chant du départ :*

Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France...

Il quitta Thorn le 6 juin, tandis que de toutes parts les corps de gauche se levaient et commençaient leur marche. Son impatience était telle qu'il anticipa sur l'heure fixée par lui-même pour son départ; ses voitures n'étant pas prêtes, il se mit en selle et fit à cheval une partie de l'étape. Les jours suivans, comme il allait plus vite, en son rapide équipage de poste, que ses lourdes colonnes, il jugea qu'il aurait le temps, sans se mettre en retard sur elles, de visiter Dantzick, situé désormais en arrière de notre ligne d'opérations, et d'inspecter cette grande place d'armes; ce crochet lui prendrait tout au plus la moitié d'une semaine. Avec les autorités de Dantzick, avec les membres de l'état-major, fidèle à son système de dissimulation, il parla encore de négociations, de paix possible; plus franc avec Rapp, gouverneur de la ville, il lui avoua que la guerre commençait et stimula son activité.

A Dantzick, il se rencontra avec Murat, appelé directement de Naples à l'armée. L'empereur ne le voulait auprès de lui qu'au moment de combattre, pour orner les champs de bataille et y donner de magnifiques exemples; hors de là, il jugeait sa présence inutile et nuisible. En particulier, il avait mis le plus grand soin à éviter que Murat parût à Dresde et figurât dans l'assemblée des souverains : le contact avec les dynasties d'ancien régime, avec la maison d'Autriche surtout, eût été dangereux pour un roi de promotion récente; peut-être eût-il suffi de quelques avances à sa vanité, de quelques paroles flatteuses, pour l'attirer à des engagemens illicites et occultes. Se défiant également des souverains qu'il avait mis sur le trône et de ceux qu'il y avait laissés, Napoléon n'admettait pas qu'une intimité trop étroite s'établît entre les uns et les autres.

L'entrevue des deux beaux-frères fut au début froide et pénible. Chacun avait contre l'autre ses griefs et ne se privait point depuis quelque temps de les énoncer. Murat allait répétant qu'on ne voulait en lui qu'un vice-roi de Naples, un instrument de domination et de tyrannie, mais qu'il saurait se soustraire à d'intolérables exigences. Napoléon lui reprochait un penchant de plus en plus marqué à désobéir, des écarts de conduite et de langage, des velléités et des accointances suspectes. Il l'accueillit avec un visage sévère, avec des paroles dures, et lui tint tout d'abord rigueur; puis, changeant subitement de ton, il prit à la fin le langage de l'amitié blessée et méconnue; il s'émut, se plaignit, fit à l'ingrat une scène d'attendrissement, invoqua les souvenirs de leur longue affection et de leur confraternité militaire. Le roi, qui avait le cœur sur la main, qui était prompt à toutes les géné-

rosités, ne sut point résister à cet appel; il s'émut à son tour, pleura presque, oublia tout pour quelque temps et fut reconquis. Et le soir, devant ses intimes, l'empereur s'applaudissait d'avoir supérieurement joué la comédie : pour ressaisir Murat, il avait fait tour à tour et fort à propos, — disait-il, — « de la fâcherie et du sentiment, car il faut de tout cela avec ce *Pantaleone* italien. » « Au fond, — continuait-il, — c'est un bon cœur; il m'aime encore plus que ses *lazzaroni :* quand il me voit, il m'appartient; mais loin de moi, comme les gens sans caractère, il est à qui le flatte et l'approche. Il subit l'ascendant de sa femme, une ambitieuse; c'est elle qui lui met en tête mille projets, mille sottises, il en est à rêver la souveraineté de l'Italie entière, et c'est ce qui l'empêche de vouloir être roi de Pologne. N'importe au reste! j'y mettrai Jérôme, je lui ferai là un beau royaume; mais il faudrait pour cela qu'il fît quelque chose, car les Polonais aiment la gloire. »

Donnant ensuite à la conversation un tour plus général, il se plaignit de tous les rois qu'il avait faits, des faibles, disait-il, des vaniteux, qui comprenaient mal leur rôle. Ils ne recherchaient que les agrémens du rang suprême et en méconnaissaient les devoirs; ils imitaient les princes légitimes au lieu de les faire oublier. Pourquoi ce besoin de briller, cette manie de viser au grand, cette passion de luxe, d'ostentation et de dépense? « Mes frères ne me secondent pas, » répétait l'empereur avec amertume. Il leur donnait pourtant le bon exemple. Son incessant labeur, sa stricte économie devraient leur servir de modèle : l'avait-on jamais vu détourner au profit de ses plaisirs une seule parcelle des sommes que réclamaient les besoins de l'État et l'utilité générale? Il s'étendit beaucoup sur ce sujet et termina par ces mots admirablement justes : « Je suis le roi du peuple. Je ne dépense que pour encourager les arts, pour laisser des souvenirs glorieux et utiles à la nation. On ne dira pas que je dote des favoris et des maîtresses : je récompense les services rendus à la patrie, rien de plus. »

III

En avant de l'empereur, entre Dantzick et Kœnigsberg, à travers la Prusse orientale et les districts septentrionaux de la Pologne, les sept corps d'armée en marche cheminaient à longues étapes. A leur gauche, la vaste lagune que forme à cet endroit la Baltique, le Frische Haff, était encombrée de flottilles, car les plus pesans convois, les équipages de ponts, l'artillerie de siège, faisaient le trajet par eau. Le pays à parcourir par nos troupes était fertile et gras, mais fastidieux et monotone; à perte de vue des

landes vertes, coupées de bois et de marécages, des prairies immenses, des forêts de sapins et de bouleaux, déroulant indéfiniment à l'horizon leurs lignes sombres; des rivières aux bords incertains; des villages partout semblables, — n'offrant point les ressources attendues. Pour compléter l'approvisionnement d'entrée en campagne, les troupes fouillaient et épuisaient la contrée. L'empereur avait voulu que tout se fît régulièrement et par voie d'achats : les soldats n'y regardaient pas de si près et prenaient; ils vidaient les greniers, enlevaient le chaume des toitures pour en faire la litière de leurs chevaux, traitant le pays ami en pays conquis. Les fourrages étaient saisis sans ménagement ni méthode. La cavalerie, qui passait la première, s'emparait de tous les foins récoltés ou sur pied; l'artillerie et le train se voyaient réduits à couper les orges et les avoines en herbe, ruinant la population et fournissant aux animaux une nourriture détestable. Obligés une partie du jour à se disperser en fourrageurs, les hommes prenaient des habitudes de débandade et d'indiscipline, et du premier coup, se manifestait l'impossibilité de tenir en ordre et dans le rang cette multitude de toutes races et de toutes langues, qui s'embarrassait à chaque instant dans ses propres bagages et traînait après elle des milliers de voitures, cette armée qui ressemblait à une migration. Nos alliés allemands s'écartaient des chemins et pillaient outrageusement. Le contingent wurtembergeois avait perdu sa direction, se jetait de droite et de gauche, vagabondait entre les autres corps, mettant partout le désordre et l'obstruction, « interrompant tous les systèmes de l'armée : » il fallut faire un exemple, infliger à cette troupe la flétrissure d'une citation sévère à l'ordre du jour. Nos Français se montraient plus forts contre les épreuves et les tentations de la guerre, mais déjà perçaient chez les jeunes soldats des symptômes de lassitude et d'ennui. Ils ne comprenaient pas pourquoi on leur imposait l'obligation de porter sur eux tant de vivres et murmuraient contre ce surcroît de charge. Ils s'irritaient aussi contre un pays où tout fuyait et se cachait devant eux; ils trouvaient la Prusse et surtout la Pologne laides, sales, misérables; ils supportaient mal l'incommodité des gîtes, la fraîcheur des nuits succédant à la lourde chaleur des jours, l'humide brouillard des matins. Toutefois, prompts à s'illusionner, ils se consolaient du présent en se peignant l'avenir sous de plus riantes couleurs; ils espéraient encore trouver au delà du Niémen un sol meilleur, un monde différent, plus favorable au soldat, et ils souhaitaient la Russie comme une terre promise.

Le 13 juin, la tête de colonne, sous la conduite de Davout,

dépassait Kœnigsberg et atteignait Insterburg, situé à mi-chemin entre la capitale de la Prusse orientale et le Niémen. Les autres corps suivaient, retardés par l'encombrement des routes et la file interminable des convois. Le même jour, l'empereur accourt de Dantzick à Kœnigsberg, pour activer et régulariser le mouvement. En même temps qu'il cherche à s'éclairer sur la position de l'ennemi, il ralentit un peu la marche de l'avant-garde et presse celle des autres colonnes; il resserre et condense son armée, afin de la tenir mieux en main et de rendre irrésistible le choc de cette masse qu'il va précipiter d'un seul coup sur les frontières de la Russie. Enfin, sur le point de donner à ses troupes l'impulsion suprême, celle qui les portera au delà du Niémen, il fait rédiger les actes par lesquels il va se reconnaître et se proclamer en lutte avec Alexandre.

La hautaine sommation d'évacuer la Prusse avant tout accord sur le fond du litige, la demande de passeports présentée par Kourakine et équivalant à une déclaration de guerre, lui fournissaient des motifs très suffisans. Après avoir volontairement laissé dormir ces griefs, il les relève aujourd'hui, s'en empare, s'en arme; il ramasse le gant et répond au défi. Mais sous quel prétexte, après avoir considéré à dessein les démarches qu'il incrimine comme le fait personnel d'un ambassadeur malavisé, va-t-il les attribuer au gouvernement russe lui-même, sans que ce gouvernement se soit expliqué, et les prendre pour ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire pour l'expression préméditée d'une volonté hostile? La Russie venait de lui faciliter indirectement cette interprétation nouvelle. Elle n'avait point fait mystère des conditions posées dans son ultimatum; ses agens à l'étranger en avaient été instruits; ils en avaient parlé, sur un ton d'ostentation et de jactance; ils en avaient précisé le sens et souligné la portée. La presse s'emparait de ces dires; les journaux anglais reproduisaient, commentaient, approuvaient les exigences d'Alexandre, et toute l'Europe savait que le tsar prétendait nous imposer, comme préliminaire indispensable d'une négociation, l'affranchissement de l'Allemagne et le retrait de nos troupes. Cette publicité donnée à l'injure la constate et l'aggrave, la rend insupportable, et c'est ce que le secrétaire d'État au département des relations extérieures, le duc de Bassano, doit faire ressortir dans une circulaire adressée, par l'intermédiaire de nos agens, à tous les cabinets de l'Europe.

En même temps que ce manifeste de guerre, le duc signait un rapport, mélange de sophismes et de vérités, qui résumait nos dernières relations avec la Russie et constituait contre elle un ful-

minant réquisitoire. Ce rapport sera adressé au Sénat, lu en séance solennelle, inséré au *Moniteur* avec pièces justificatives, commenté dans les journaux : Napoléon dénonce avec fracas ses raisons de combattre et fait la France, comme l'Europe, juge de son droit. Dans des lettres destinées également à la publicité, M. de Bassano écrivait le même jour à Kourakine que l'empereur accédait enfin à sa demande et permettait l'envoi de ses passeports; il écrivait à Lauriston de réclamer les siens et de quitter le territoire russe.

Ces pièces et ces lettres, signées à Kœnigsberg le 16 juin, reçurent une date antérieure et fausse, celle du 12, et Thorn fut indiqué comme le lieu de leur expédition. Cette supercherie de la dernière minute avait pour but de faire croire que l'empereur n'avait prononcé son mouvement au delà de la Vistule qu'après avoir appris l'outrageant éclat donné par les Russes à leurs sommations, qu'il avait fallu ce surcroît d'insulte pour le déterminer à la guerre et triompher de son obstination pacifique. De plus, cette manière d'antidater les pièces avait l'avantage d'augmenter l'intervalle apparent entre l'annonce et le fait même de la guerre; elle masquerait aux yeux du public la fougueuse précipitation de notre offensive. En réalité, les Russes ne recevraient nos communications qu'à l'instant même où l'empereur paraîtrait en armes sur leur territoire pour se faire justice; ils seraient frappés en même temps qu'avertis.

Quittant Kœnigsberg, l'empereur se jette alors au milieu de ses colonnes, qui de toutes parts reprennent ou continuent leur marche. Ils les passe en revue au fur et à mesure qu'il les rencontre et se porte rapidement jusqu'à l'avant-garde, jusqu'au corps de Davout, que la Garde vient de rejoindre et suit de près. Là, il se trouve avec la partie la plus belle, la plus saine, la plus robuste de son armée, au milieu d'incomparables troupes, que l'indiscipline naissante des autres corps n'a pas effleurées. Mais le service des subsistances laisse encore à désirer et ses défectuosités causent quelques désordres. Napoléon s'applique à l'améliorer, à le rendre parfait, et ce soin lui devient une obsession : « Dans ce pays-ci, écrit-il à ses lieutenans, le pain est la principale chose. » Pour assurer dès à présent la régularité des distributions et se faire pour l'avenir une abondante provision de pain, il multiplie les manutentions; par ses ordres, des fours de campagne se construisent et s'allument de tous côtés, servis par des légions de soldats ouvriers; ils se déplacent avec les corps, les précèdent aux lieux de bivouac, fonctionnent tout le jour et pendant la nuit incendient l'horizon. L'empereur dirige lui-même l'établissement

de ces ateliers mobiles, les visite, les inspecte, veille à ce qu'ils soient constamment alimentés. En même temps, marchant désormais avec l'avant-garde, c'est-à-dire avec Davout et la Garde, prenant la tête du mouvement, il règle et accélère l'allure, force le pas. Il couche le 17 à Insterburg, le 19 à Gumbinnen, raccourcissant chaque jour de moitié la distance qui le sépare du Niémen.

A Gumbinnen, un courrier de notre ambassade en Russie se présenta au quartier général. Il venait en droite ligne de Pétersbourg et apportait la nouvelle que l'empereur Alexandre, non content d'éconduire Narbonne, avait refusé de recevoir Lauriston et lui avait interdit de venir à Wilna; le tsar avait ainsi violé les règles de la politesse internationale et le droit reconnu des ambassadeurs, en même temps qu'il attestait encore une fois sa volonté d'échapper à toute reprise de discussion. Napoléon nota ce suprême grief et le mit en réserve, résolu de s'en servir à l'occasion, si les Russes, après le début des hostilités, rouvraient la controverse et venaient à lui contester son droit d'offensé.

Il arriva le 21 de grand matin à Wilkowisky. Là, il n'avait plus à parcourir que sept lieues environ, à travers un pays de bois, de sables et de collines, pour arriver au Niémen. Il fit halte quelques heures à Wilkowisky, tandis qu'autour de lui les soixante-quinze mille hommes de Davout couvraient le sol, et ce fut dans cette humble bourgade, misérable amas de chaumières, qu'il dicta l'ardente proclamation par laquelle il appelait ses soldats à la « seconde guerre de Pologne ».

Cette proclamation fut envoyée à tous les chefs de corps, avec ordre de la faire lire sur le front des régimens lorsque ceux-ci auraient atteint le Niémen et s'ébranleraient pour le franchir : en cet instant solennel, elle parlerait mieux aux imaginations et enflammerait les cœurs. Napoléon passa le reste de la journée à prendre les mesures nécessaires pour que le lendemain 23 son armée fût tout entière établie et massée derrière les ondulations boisées qui bordent la rive gauche. Il régla minutieusement cette suprême étape; il indiqua à Davout, à Oudinot, à Ney, au duc de Trévise, qui commandait l'infanterie de la Garde, leur direction et leur destination; le mouvement devait commencer au petit jour, à la première heure, et s'exécuter rondement, afin que chacun arrivât successivement au point indiqué et que tout le monde fût exact au grand rendez-vous. Mais lui-même, emporté par son ardeur, n'attend pas pour partir que la nuit se soit écoulée et que les troupes aient rompu leurs bivouacs. Il ne marchera plus cette fois avec elles; il prend les devans et se détache.

Avant le soir, il s'engageait dans la vaste forêt de pins qui couvre les approches du cours d'eau. Il soupa au presbytère d'un village perdu et interrogea le curé : « Pour qui priez-vous, lui demanda-t-il, pour moi ou pour les Russes? — Pour Votre Majesté. — Vous le devez, reprit-il, comme Polonais et comme catholique, » et il fit remettre au prêtre deux cents napoléons. A onze heures, il remontait en voiture, suivi de près par ses compagnons habituels de voyage et de guerre, Duroc, Caulaincourt, Bessières, mais laissant derrière lui le reste de sa maison, son quartier général, ses équipages. Un seul officier d'état-major, le futur maréchal de Castellane, aide de camp du comte de Lobau, put accompagner cette course, en faisant vingt-huit lieues sur le même cheval. Entouré d'une faible escorte, mais protégé par les divisions de cavalerie qui de toutes parts battent et explorent le pays, l'empereur dépasse les masses d'infanterie échelonnées sur la route, dépasse les colonnes de tête, dépasse les grand'gardes, se porte et se jette en avant, poussant droit au Niémen, impatient de voir le fleuve et de marquer le point de passage.

Par son ordre exprès, aucun parti de cavalerie française, aucun détachement de nos troupes ne s'était encore montré sur la rive même. Plusieurs officiers, entre autres le général Haxo, y avaient été envoyés pour en relever les contours, mais ils avaient dû remplir cette mission dans le plus grand secret et en se cachant. L'empereur, espérant que les Russes ne nous savaient pas si près, se flattant toujours de tromper leur vigilance jusqu'au moment du passage et d'exécuter par surprise cette gigantesque opération, ne voulait point que la vue de l'uniforme français leur révélât intempestivement l'approche et l'imminence du péril : « Il faut, avait-il dit, que le premier homme d'infanterie que verra l'ennemi soit un pontonnier. » Seuls, quelques escadrons de lanciers et de chevau-légers varsoviens se tenaient en vedettes sur la rive gauche et la gardaient; leur présence ne décelait rien de suspect, car ils se trouvaient sur leur propre territoire, ils occupaient ces positions depuis plusieurs mois, et les officiers russes de Kowno, qui inspectaient l'horizon du bout de leurs lorgnettes, s'étaient de longue date habitués à les voir.

Dans la nuit du 22 au 23 juin, un de ces régimens, le 3e de chevau-légers, bivouaquait à une lieue et demie en arrière du Niémen, hors de vue, sur le bord de la route qui de Wilkowisky vient aboutir à la rivière, en face même de Kowno. A cette époque de l'année et particulièrement sous cette latitude, la nuit est courte : c'est une obscurité passagère entre deux longs crépuscules, qui voilent à peine la nature d'une ombre transparente. A deux

heures du matin, le jour paraissait déjà, indécis et blême, sans tirer de leur sommeil les cavaliers qui dormaient pesamment à terre, auprès de leurs lances en faisceaux. Soudain un grand bruit de grelots et de roues se fait entendre. Une berline de poste, attelée de six chevaux fumans et trempés de sueur, environnée de quelques cavaliers, s'arrête sur la route. Un voyageur en descend vivement, suivi d'un autre; c'est l'empereur avec Berthier, l'empereur tout poudreux, le visage jauni et les traits tirés par la fatigue du voyage. On le reconnaît, on l'entoure; les officiers polonais s'empressent, honteux d'avoir été surpris dans leur sommeil. Lui met pied à terre, regarde, s'enquiert. A quelques centaines de mètres en avant, on apercevait les premières maisons d'un village polonais, celui d'Alexota, où s'arrêtait la route; derrière, c'étaient le fleuve et l'ennemi. Situé sur une éminence, le village domine le Niémen et permet à la vue de plonger sur Kowno; c'est là que l'empereur ira tout d'abord en reconnaissance.

Mais son uniforme et ses épaulettes, son chapeau à cocarde tricolore, ne vont-ils pas attirer l'attention de l'ennemi et donner l'éveil? Va-t-il, en montrant prématurément un Français, enfreindre sa propre consigne? Qu'à cela ne tienne! Il ira *incognito*, comme il dit, et sous un déguisement. Le voici qui ôte en plein champ son habit d'officier aux chasseurs de la Garde et qui emprunte la redingote d'un colonel polonais. Il demande ensuite une coiffure appropriée à son nouveau costume; on lui présente un schapska de lancier; il l'examine, l'essaie, le trouve trop lourd, prend simplement un bonnet de police, oblige Berthier au même travestissement, et ainsi affublés, tous deux se dirigent vers le village avec le groupe des officiers. L'empereur se fit ouvrir la maison principale, dont les fenêtres donnaient sur le fleuve; de cet observatoire, il put enfin contempler la masse lourde des eaux qui roulait à ses pieds; il découvrit en même temps la rive droite et vit la Russie.

La ville de Kowno, insignifiante et morne, flanquée par les bâtimens blancs d'un monastère catholique, n'offrait aucune apparence d'animation et de vie; tout y semblait désert, abandonné; aucun indice ne signalait la présence d'une troupe nombreuse, les préparatifs d'une défense. A droite et à gauche, la rive s'étendait, tour à tour verdoyante et sablonneuse, et plus loin de molles ondulations, tachetées de bois et semées de quelques bâtisses, fuyaient à l'horizon. Dans ce tableau déployé sous ses yeux à travers la lueur de l'aube, Napoléon lut comme sur une carte; il releva les principaux reliefs du sol, le sens et l'orien-

tation de ses lignes. Lorsqu'il se fut bien pénétré de cet aspect et qu'il l'eut gravé dans sa mémoire, il revint à pied au campement des chevau-légers, plus alerte, plus frais et comme reposé par l'action. Il demanda gaiement si le costume polonais lui allait bien : « A présent, ajouta-t-il, il faut rendre ce qui n'est pas à nous, » et il ôta son déguisement. Il mangea un peu sur la route. Ses équipages, ses chevaux de selle, une partie de sa maison commençaient à rejoindre. Le prince d'Eckmühl était arrivé ; le général Haxo, établi sur les lieux depuis plusieurs jours, avait été prévenu et se présentait. Napoléon monta alors à cheval et, accompagné par les principaux membres de son état-major, se mit à opérer une seconde reconnaissance. Quittant la route, il prit à droite, tâchant de rejoindre le Niémen à travers champs et tenant à le voir en amont de Kowno. Son intention n'était pas de forcer le passage devant cette ville et d'aborder de front la position russe ; il la tournerait et la prendrait en flanc. Il passerait donc un peu au-dessus, à quelques lieues plus haut : c'était de ce côté qu'il allait chercher une disposition de lieux favorable à la jetée des ponts.

Ayant atteint le rideau de collines qui s'étend le long du fleuve et le masque à la vue, il mit pied à terre, laissa derrière lui tout son monde, à l'exception d'Haxo, et seul avec cet officier général du génie se mit à parcourir les crêtes, cheminant autant que possible sous bois, se dissimulant avec soin, protégé d'ailleurs contre les regards de l'ennemi par le jour encore incertain. Il put ainsi examiner à peu de distance et suivre le fleuve, mesurer de l'œil sa largeur, étudier les sinuosités et les particularités de son cours. Près du village de Poniémon, le fleuve forme une courbe très prononcée, une véritable boucle dont la convexité est tournée vers l'ouest et qui s'enfonçait ainsi en terre polonaise. En ce point, la rive gauche enserre la rive droite ; elle la domine en même temps d'un amphithéâtre de collines qui se creuse et se développe autour de la courbe. Postées sur ces hauteurs, nos batteries couvriraient au besoin de leurs feux le bord opposé et le rendraient intenable pour l'ennemi, assurant ainsi la sécurité de l'atterrissement. De plus, en prenant pied dans la boucle, nos colonnes pourraient se déployer sans craindre une attaque sur leurs flancs, appuyant leur droite et leur gauche au fleuve replié sur lui-même, et déboucheraient plus aisément. Napoléon décida que le passage s'effectuerait le lendemain 24 en cet endroit, où le territoire russe venait à sa rencontre et lui donnait prise.

Après sa mystérieuse exploration, il revint au lieu où il avait laissé son état-major. Les chevaux furent repris et, tandis que le

ciel s'éclairait lentement, on se mit à parcourir et à reconnaître le pays en arrière des hauteurs. Maintenant, Napoléon traversait des plateaux cultivés, des champs de blé et de seigle, des espaces tour à tour unis et accidentés ; il marquait par la pensée les positions où il établirait ses troupes au fur et à mesure de leur arrivée, les vallons où il les tiendrait serrées et tassées pendant la nuit, invisibles à l'ennemi, tandis que les équipages de pont se mettraient à l'œuvre et prépareraient la grande opération du lendemain. Il allait toujours, lancé comme d'habitude à toute bride, infatigable de corps et d'esprit, arrêtant son plan, songeant à ses dispositions ; Duroc, Berthier, Caulaincourt, Bessières, Davout, Haxo le suivaient et galopaient à peu de distance. Ils virent tout à coup son cheval faire un brusque écart, lui-même tourner sur sa selle, tomber et disparaître.

On s'élança à l'endroit où il était tombé. Il était déjà debout et s'était relevé de lui-même, sans autre mal qu'une contusion à la hanche ; il se tenait droit et immobile, près de son cheval frémissant. Un lièvre parti entre les jambes de l'animal avait occasionné le bond qui avait désarçonné le cavalier, toujours négligent à cheval et distrait. Ces accidens arrivaient assez fréquemment à l'empereur au cours de ses campagnes. En pareil cas, il se courrouçait d'ordinaire, s'emportait rageusement contre sa monture, contre ceux qui la lui avaient préparée, contre son grand écuyer, s'en prenait à tout le monde de sa maladresse. Cette fois, il ne proféra pas une parole. Subitement assombri et comme frappé, il se remit silencieusement en selle, et le petit groupe de cavaliers reprit sa course à grande allure, dans la tristesse grise du matin. Une subite appréhension avait saisi les cœurs et chacun se défendait mal contre de lugubres pressentimens, « car on est superstitieux malgré soi, dans de si grandes circonstances et à la veille de si grands événemens, » a dit l'un des compagnons de l'empereur. Au bout de quelques instans, Caulaincourt se sentit prendre la main par Berthier, qui galopait près de lui et qui lui dit : « Nous ferions bien mieux de ne pas passer le Niémen ; cette chute est d'un mauvais augure. »

L'empereur finit par s'arrêter en un lieu où il avait résolu de passer la journée, où il serait au milieu de ses troupes qui allaient venir. Déjà ses tentes s'élevaient, deux tentes bien connues des soldats, en coutil à raies bleues et blanches, l'une pour lui, l'autre pour le prince major général ; devant la première, un grenadier montait la garde et se promenait de long en large. Ainsi installé, l'empereur fit apporter ses cartes, ses états de situation, ses instrumens de travail, et tandis que les jeunes officiers de sa suite

s'établissaient dans une grange voisine, où l'esprit endiablé du comte de Narbonne les tenait en verve, il se mit à dicter des ordres. Il décida comment s'effectueraient l'établissement des ponts pendant la nuit et le passage aux premières heures du lendemain. Il composa une longue instruction, admirable d'ordre et de clarté; tout y était prévu, calculé, prescrit, et les troupes n'auraient qu'à exécuter un mouvement réglé d'avance jusqu'en ses moindres détails.

Elles commençaient à arriver, à surgir de tous les points de l'horizon. C'étaient d'abord les avant-gardes, les états-majors, les batteries légères accourant au grand trot pour couronner les reliefs du sol ; puis les masses profondes, infanterie, cavalerie, artillerie. Elles débouchaient par tous les chemins, s'élevaient sur les pentes, emplissaient les vallons, et rapidement montait cette inondation d'hommes. L'empereur considérait ce spectacle et donnait les ordres nécessaires pour le placement des corps, mais sans entrain, sans animation, sans ce feu dans le regard qui lui était habituel. Lui, « si gai d'ordinaire, si plein d'ardeur dans les momens où ses troupes exécutaient quelque grande opération, fut pendant toute la journée très sérieux et très préoccupé ; » il restait sous l'empire d'un malaise visible et d'une impression fâcheuse. Un peu courbaturé, depuis sa chute de cheval, et surtout attristé, il se retirait de temps à autre sous sa tente, pour y trouver la fraîcheur et l'ombre, car l'air était étouffant, la chaleur énervante, le ciel tour à tour ardent et lourd, avec des éclaircies resplendissantes et de subits obscurcissemens. Au bout de quelques instans, il ressortait, s'asseyait sur un pliant placé devant sa tente, feuilletait un gros registre vert qui le renseignait sur ses effectifs, puis s'interrompait et songeait. Superstitieux comme César, il pensait à son accident ; il en parlait quelquefois, affectait d'en plaisanter, mais son rire sonnait faux et s'arrêtait court; il s'irritait de lire sur plusieurs visages une inquiétude qui correspondait à la sienne, et malgré tous ses efforts pour paraître imperturbablement confiant et gai, il se sentait envahi d'une secrète anxiété.

Ce qui ajoutait à sa mauvaise humeur, c'était de n'avoir aucune nouvelle de la rive ennemie. Nul bruit ne venait de cette terre morte; nul mouvement n'y paraissait. On voyait bien, sur la grève, rôder quelques cosaques, passer quelques patrouilles de cavalerie, se glissant entre les bouquets d'arbres, mais c'étaient de furtives apparitions, disparues aussitôt qu'entrevues. Où donc était l'ennemi ? Que faisait-il ? Sans doute, établi à quelque distance du fleuve, commençant à soupçonner notre arrivée, il se préparait à tenir contre cette attaque : il allait, en acceptant le combat, nous livrer la victoire, cette première victoire que Napoléon vou-

lait à tout prix et tout de suite. Quant aux Polonais de la rive droite, aux habitans de la Lithuanie, ils nous attendaient sans doute comme des libérateurs. On les verrait se lever à notre approche, venir à nous et nous frayer la voie. Napoléon attendait d'eux un signe d'intelligence et cherchait à le provoquer. Il témoignait d'une prédilection marquée pour tout ce qui était polonais ; dès le matin, il avait attaché à sa personne plusieurs officiers de cette nation, comptant s'en servir comme d'intermédiaires avec leurs compatriotes de la rive droite, et s'étonnant qu'aucun de ces derniers ne se fût encore présenté. On finit par lui amener trois Lithuaniens, ramassés par hasard sur la rive gauche. C'étaient de pauvres gens, des serfs, d'aspect sordide et de visage obtus. Napoléon les fit interroger : savaient-ils que la liberté avait été accordée aux paysans du grand-duché, espéraient-ils un pareil bienfait ; souffraient-ils du régime russe, aspiraient-ils à s'en affranchir ? Comme les réponses tardaient, l'Empereur reprit vivement, en s'adressant aux interprètes : « Demandez-leur s'ils ont le cœur polonais. » Et pour se faire mieux comprendre, il joignait le geste à la parole, mettait la main sur son cœur. Interloqués et comme pétrifiés, les paysans restaient à le regarder, l'air hébété, sans mot dire. N'en pouvant rien tirer, il les congédia avec de douces paroles.

Pour savoir ce qui se passait en face de nous, on avait employé toutes les précautions d'usage ; une nuée d'espions avait été lancée. Pas un de ces émissaires ne revenait, ne reparaissait au quartier général. Davout se plaignait en grondant de ne rien savoir. Interrogés successivement, les autres chefs de corps répondaient qu'ils n'avaient aucun renseignement, qu'aucun espion ne rentrait. On vit arriver seulement un juif de Marienpol, qui venait des provinces lithuaniennes et s'était faufilé à travers les lignes ennemies. Il raconta que les Russes repliaient partout leurs avant-postes, qu'ils évacuaient le pays, qu'un grand mouvement de retraite se dessinait. A cette nouvelle, l'empereur fronça le sourcil, mais il se hâta de dire que l'ennemi se concentrait sûrement autour de Wilna, pour livrer bataille en avant de cette ville. Il n'admettait pas que les choses se passassent autrement ; il écartait violemment la possibilité d'un recul indéfini et ne souffrait pas qu'il en fût question, quoique cette hypothèse commençât à le préoccuper.

Vers la fin de la journée, il manda Caulaincourt et le fit venir dans sa tente, voulant causer. D'abord, ce furent des allusions à l'accident du matin. L'empereur demanda si l'on s'en était ému au quartier général, si l'on en parlait encore. Puis, il questionna longuement l'ancien ambassadeur en Russie sur le pays, l'état

des routes, les moyens de communication, les habitans. « Les paysans ont-ils de l'énergie? dit-il. Sont-ce gens à s'armer comme les Espagnols et à faire la guerre de partisans? Pensez-vous que les Russes me livrent Wilna sans risquer une bataille? » Il paraissait désirer extrêmement cette bataille et pria le duc de lui dire franchement son avis sur le projet de retraite que l'on prêtait aux ennemis. Caulaincourt répliqua qu'il ne croyait point, pour sa part, à des batailles rangées : « Le terrain n'était pas assez rare en Russie pour qu'on ne nous en cédât pas beaucoup » ; on chercherait à nous attirer dans l'intérieur, à diviser nos forces, à nous éloigner de nos ressources. — « Alors j'ai la Pologne! reprit l'empereur avec un éclat de voix. Quelle honte pour Alexandre, quelle honte ineffaçable que de la perdre sans combat! C'est se couvrir d'opprobre aux yeux des Polonais. » Il parlait avec une animation grandissante, avec des paroles cinglantes, comme s'il se fût adressé à l'empereur Alexandre lui-même, comme s'il eût voulu, en le piquant au vif par des outrages, le tirer de son inertie, l'appeler, le défier, le forcer au combat. Il ajouta qu'une retraite ne sauverait pas les Russes : il allait tomber sur eux comme la foudre, prendre à coup sûr leur artillerie et leurs équipages, probablement des corps entiers. De Wilna, où il couperait leur ligne et diviserait leurs forces, il pourrait tourner et envelopper au moins l'une de leurs armées. Il avait hâte d'être à Wilna pour commencer ces mouvemens destructeurs; il calculait le nombre d'heures que mettraient ses troupes pour atteindre cette ville, « comme s'il se fût agi d'y aller en poste. » — « Avant deux mois, reprit-il en manière de conclusion, Alexandre me demandera la paix: les grands propriétaires l'y forceront. » Il développa cet espoir avec volubilité, procédant toujours par questions, mais commençant lui-même les réponses, comptant que son interlocuteur allait continuer et abonder dans son sens, cherchant à arracher, à surprendre une phrase approbative, un mot d'assentiment qui raffermirait sa confiance, qui lui permettrait de s'illusionner encore et donnerait raison à ses rêves contre la réalité entrevue. Mais le duc de Vicence se taisait, roidi dans sa loyauté chagrine, dans son obstination honnête à ne point parler contre sa conscience. Irrité de cette contradiction muette, l'empereur le pressa à la fin de parler, de s'expliquer; il s'entendit répéter alors qu'Alexandre avait lui-même dévoilé et exposé le plan de la défense : ce prince éviterait de se mesurer en ligne contre un adversaire dont il connaissait le génie; il ferait une guerre de longueur et de persévérance, imiterait l'exemple des Espagnols, souvent battus, jamais soumis; « il se retirerait au Kamtchatka plutôt que de céder des provinces et de signer une paix précaire. » Ces

paroles de mauvais augure que Napoléon avait déjà entendues, il les écouta cette fois avec une attention plus marquée, avec une grande patience, comme si elles eussent plus profondément frappé son esprit; il rompit ensuite l'entretien sans répondre.

IV

Le jour baissait, et chaque heure rapprochait l'instant fixé pour les préparatifs du passage. Avant la tombée de la nuit, l'empereur monta encore une fois à cheval, visita les campemens; il retrouva noirs de troupes, fourmillans d'hommes, les espaces qu'il avait vus le matin inanimés et déserts. Il fit rapprocher ses tentes du Niémen, afin de mieux surveiller l'opération, et prit enfin quelque repos, tandis que ses premiers ordres s'exécutaient ponctuellement. Dès huit heures du soir, après avoir mangé la soupe, les troupes de Davout prenaient les armes et venaient occuper les hauteurs; elles s'y établirent sur seize lignes formées par autant de régimens, chaque colonel placé devant le 1er bataillon, devant l'aigle, les généraux au centre de leur brigade ou de leur division. Cette armée d'avant-garde, qui précédait les autres, prit ainsi position pour la nuit, sans faire aucun bruit, sans allumer de feux, se tenant immobile et comme rasée sur le sol, en attendant qu'elle se dressât d'un seul élan pour aller au Niémen et faire irruption. A sa gauche, les divisions à cheval de Murat s'alignaient sur les deux côtés d'Alexota. Au-dessous du 1er corps, les équipages de pont descendaient vers la rive, dirigés par le général Eblé, accompagnés par des sapeurs du génie et des marins de la Garde : l'obscurité croissante les dérobait aux yeux. Quand la nuit fut à peu près complète, trois cents voltigeurs du 13e régiment de ligne passèrent sur des batelets et gagnèrent la rive opposée, qu'ils trouvèrent inoccupée; derrière eux, les pontons furent mis à l'eau, dans le plus grand silence.

A minuit, le passage était praticable. Au delà du fleuve, les voltigeurs continuaient d'avancer, bientôt rejoints par quelques détachemens d'infanterie légère et de Polonais. Un bois s'étendait devant eux; ils en reconnurent les abords, s'y engagèrent. Ils entendirent alors dans les fourrés des bruits de chevaux et d'armes; ils se sentirent surveillés et frôlés par d'invisibles ennemis; çà et là, quelques lances pointèrent, des Cosaques furent aperçus, passant d'un trot rapide, et même des hussards russes, reconnaissables dans la nuit à leurs grands plumets blancs. Soudain, un qui-vive, lancé à nos hommes : — « France ! » répondent-ils. La voix qui leur avait parlé, celle d'un officier russe, reprit en français : « Que venez-vous faire ici ? — F..., vous allez le voir ! » ré-

pliquèrent les nôtres, et les carabines s'abattirent, jetant leur éclair à un ennemi déjà évanoui, tirant sur une ombre. A la sortie du bois, on atteignit un village situé dans la boucle du fleuve et que l'empereur avait prescrit d'occuper, de fortifier par des coupures et des barricades, de convertir en réduit; en y pénétrant, nos soldats entendirent un galop précipité; ils aperçurent des Cosaques qui détalaient au plus vite et dont quelques-uns, se retournant sur leur selle, déchargèrent leurs armes. Sur plusieurs points à la fois, des détonations isolées retentirent profondément dans le silence de la nuit, faisant tressaillir l'empereur sous sa tente et le mécontentant, car il avait désiré qu'aucun bruit ne trahît jusqu'au matin le mystère de ses opérations: les premiers coups de feu de la grande guerre étaient tirés.

La nuit passa, nuit de deux heures. Les ponts étaient achevés, et déjà la division Morand, du 1er corps, s'était glissée au delà du fleuve, pour appuyer et fortifier les avant-postes. A une heure et quart, le ciel blanchit de nouveau. L'obscurité se retira peu à peu des sommets de la rive gauche, où se distinguaient confusément et se remuaient des masses; le voile d'ombre tendu sur la vallée se levait lentement. Soudain le soleil brille, apparu sur l'horizon, et monte dans un ciel pur; rasant le sol de sa rayonnante clarté, il fait courir sur le front de nos lignes un éclair qui se répète et se prolonge à l'infini, un interminable scintillement de baïonnettes, de lances, de sabres, de casques et de cuirasses. Tout s'illumine, tout se discerne, et le spectacle se découvre dans la magnificence de son ensemble et la précision de ses détails : sur la large nappe des eaux, trouée d'îles, trois ponts établis; au delà, la division Morand déployée en bataille, barrant de ses lignes noires l'entrée de la boucle; sur un escarpement situé près des ponts, l'artillerie de réserve du 1er corps en position, les pièces dressées vers le nord; sur la berge, d'autres batteries qui s'alignent, des officiers qui passent au galop, des escadrons de cavalerie polonaise au-dessus desquels voltigent et palpitent les flammes multicolores des lances; enfin, sur l'amphithéâtre des collines, un immense déploiement de troupes en marche, deux cent mille hommes qui s'ébranlent et s'avancent à la fois, régulièrement, posément, d'un pas égal et vaillant; partout l'aspect de l'action et de la force disciplinées, l'invasion coordonnée et méthodique, dans son formidable élan. L'armée de première ligne est là tout entière, en grande tenue de combat, avec ses innombrables états-majors, ses uniformes de toutes nuances, ses aigles brillant au soleil, ses drapeaux illustrés d'inscriptions glorieuses, l'armée débarrassée pour un jour de son lourd attirail de convois, allégée et libre, superbe d'entrain et d'animation, aspirant à se dé-

vouer. Les tristesses de la veille, l'ennui et la souffrance des longues marches ne sont plus qu'un rêve oublié; l'allégresse du matin a dissipé cette brume, elle dilate les cœurs et les rouvre aux magiques espoirs. Et les colonnes débordent des sommets, s'engagent sur les pentes où se creusent trois sillons principaux, descendent par ces ravins en étincelantes coulées d'acier, se rapprochent, se côtoient sans se mêler, convergent toutes au point de passage, s'allongent et s'amincissent pour traverser les ponts, puis reprennent leur ampleur, leurs distances, — et lentement s'épandent sur la terre russe.

Les troupes de Davout passèrent de grand matin : les divisions d'infanterie d'abord, avec leurs batteries montées, avec les brigades de cavalerie légère, sans équipages, sans voitures; rien que du fer, des chevaux et des hommes : l'empereur avait permis le passage d'une seule voiture, celle qui contenait les bagages du prince d'Eckmühl. Mais bientôt les ponts tremblent et retentissent sous des masses pesantes; les réserves de grosse cavalerie, les divisions de cuirassiers, passent à leur tour, avec un bruit d'orage. Après le 1er corps, voici la Garde, voici ses régimens jeunes et vieux, resplendissans d'or, chamarrés d'aiguillettes et de brandebourgs, élite et parure de l'armée. Là surtout l'enthousiasme est au comble. Dans les rangs, dans les états-majors qui causent en chevauchant, de gaies réflexions s'échangent, des propos conquérans. Un major de la Garde dit que l'on fêtera le 15 août à Saint-Pétersbourg, et ce mot fait fortune. Si l'accord n'est pas unanime, si quelques mécontens, quelques officiers d'armes spéciales objectent les difficultés de l'entreprise et discutent les chances de la campagne, ces notes chagrines se perdent dans une expression générale de contentement et de joie. Ce qui achève d'électriser tous ces hommes, c'est de se sentir sous l'œil et dans la main du chef habitué à vaincre; c'est de le sentir près d'eux, avec eux, les enveloppant de sa présence; c'est d'entendre successivement de tous côtés, en haut sur les collines, en bas près du fleuve, les vivats qui signalent son arrivée; c'est de reconnaître à chaque instant, sur des points divers, dominant et dirigeant l'opération, sa silhouette familière.

A cheval dès trois heures du matin, il était venu tout surveiller, tout animer. Afin qu'il pût commodément assister au défilé, les artilleurs de la Garde lui avaient préparé, sur le chemin qui menait aux ponts, un trône rustique, fait de branches et de gazon, avec un dais de feuillage. Il ne resta qu'un moment à ce poste d'apparat, repris d'un besoin d'activité, ne tenant pas en place. Il fut de bonne heure sur la rive ennemie. Lorsque le 9e lanciers et le 7e hussards passèrent, officiers et soldats le reconnurent à l'extrémité

du pont, debout sur le terre-plein. Enivré par l'appareil qui se déployait à ses yeux, ressaisi par le sentiment de sa toute-puissance, certain de son bonheur, il avait retrouvé son assurance, sa bonne humeur, une jovialité expansive; il jouait avec sa cravache et fredonnait l'air de *Marlborough s'en va-t-en guerre :* « Cet à-propos, qui nous égaya quelques instans, ne se justifia que trop bien, » écrit le commandant Dupuy.

L'empereur se porta bientôt en avant du fleuve et rejoignit les divisions déjà passées. Prompt et affairé, il galopait autour d'elles, indiquait à chacune la route à suivre et les mettait dans leur chemin. Il accompagna jusqu'à une distance de deux lieues et demie le mouvement de l'avant-garde, s'arrêtant parfois pour interroger les rares habitans du pays et n'en obtenant que des renseignemens vagues. Il acquit pourtant la certitude, par le retour de quelques espions, que les ennemis ne lui opposaient qu'un simple rideau de cavalerie, qu'il n'aurait affaire dans la journée à aucune résistance sérieuse. En effet, nos troupes avançaient sans difficulté, poussant devant elles quelques bandes de Cosaques qui se dispersaient à leur approche et s'enfuyaient d'un vol effarouché. Kowno fut occupé sans coup férir, et l'armée put s'épanouir à l'aise autour de cette ville, se déployant sur les deux côtés de la route qui conduit à Wilna, s'éclairant dans toutes les directions par de fortes reconnaissances.

Sur la gauche, on rencontra tout de suite un second cours d'eau, la Wilya, qui baigne Wilna et vient ensuite, par un long circuit, rejoindre le Niémen, où elle se jette immédiatement au-dessous de Kowno. Il était indispensable de franchir cet affluent et de savoir ce qui se passait au delà, car une attaque des ennemis pourrait se prononcer de ce côté et venir sur notre flanc, tandis que le gros de l'armée marcherait sur Wilna. Le 13e d'infanterie de ligne fut chargé de trouver un gué sous les yeux mêmes de l'empereur. Comme la recherche se prolongeait, le colonel de Guéhéneuc, qui commandait le régiment, fatigué d'attendre, demanda des hommes de bonne volonté pour passer à la nage et reconnaître la rive opposée. A cet appel, trois cents soldats sortent des rangs et s'acquittent au mieux de leur dangereuse besogne. Aussitôt leur succès fait des jaloux, la témérité devient contagieuse. Un certain nombre de cavaliers français et polonais se tenaient au bord de la Wilya; la présence de l'empereur les excite à se distinguer, les exalte, les rend fous d'intrépidité; et voici tous ces hommes à l'eau, avec leur monture, leurs armes, leur équipement, s'efforçant, ainsi empêtrés, de gagner la rive droite. Mais le courant était rapide, impétueux; il les entraîne et les roule; on voit plusieurs de ces malheureux lutter péniblement contre la

violence du torrent, puis faiblir, s'épuiser, s'abandonner, et enfin, calmes et désespérés, s'enfoncer dans l'abîme en poussant un dernier « Vive l'empereur! » Au spectacle de cette détresse, le colonel de Guéhéneuc n'écoute que son courage : sans ôter son brillant uniforme, il éperonne lui-même son cheval et le pousse dans les flots; il s'élance au secours des cavaliers, et il est assez heureux pour ressaisir l'un d'eux, qu'il ramène triomphalement sur la berge. L'empereur l'accueillit froidement après cet exploit; il trouva que son action, fort louable chez un particulier, l'était moins chez un chef de corps placé en face de l'ennemi et ne devant plus qu'à la patrie seule le sacrifice de son existence. Tout en organisant lui-même avec grand soin le sauvetage des cavaliers, dont un seul fut perdu, il reprocha au colonel, comme un gaspillage d'héroïsme, son élan de bravoure et d'humanité (1).

Après avoir donné l'ordre de jeter un pont sur la Wilya et de faire passer la division Legrand, avec quelques régimens de cavalerie, pour observer et tâter certains détachemens ennemis, signalés dans cette direction, il finit la journée à Kowno, où il s'établit dans le couvent et se fit l'hôte des moines. Là, il prit encore diverses mesures, appelant en toute hâte les convois de vivres, organisant le service des reconnaissances, multipliant les précautions pour assurer sa gauche, activant le mouvement d'ensemble, pressant l'arrivée des troupes qui débouchaient toujours au delà du Niémen par le triple passage.

Là, l'envahissement continuait, incessant, interminable, les corps succédant aux corps. Après les soixante-quinze mille hommes de Davout, après les vingt mille cavaliers de Murat, après la Garde, c'étaient les vingt mille soldats d'Oudinot, le 3e corps au grand complet. Ces masses écoulées, d'autres surviennent; les trois divisions de Ney, venues de plus loin, rejoignent à marches forcées. Après elles, encore des troupes, de nouvelles avant-gardes, de nouveaux états-majors, de nouvelles colonnes compactes et serrées; et toujours une bigarrure d'uniformes, une extraordinaire diversité de races : des chevau-légers bavarois et saxons mêlés à nos cuirassiers, des Polonais répartis dans tous les corps de cavalerie, les brigades de Hesse et de Bade représentant l'Allemagne dans la garde impériale, un régiment hollandais formant brigade avec des conscrits corses, florentins et romains, l'infanterie des Wurtembergeois encadrée par deux divisions françaises. Malgré cette affluence de nations et l'encombrement du pays, l'opération se poursuivait avec le même ordre, avec la même ardeur. Pourtant, à la splendeur du matin, à la fraîcheur propice

(1) On voit à quoi se réduit cet incident, amplifié et travesti par Tolstoï.

des premières heures, avait succédé une température accablante. Le ciel s'assombrissait; sur l'horizon troublé couraient des lueurs livides et des frémissemens d'éclairs. Bientôt l'orage éclata, et une trombe d'eau s'abattit sur nos bataillons. Ceux-ci la reçurent sans sourciller, et c'était merveille que de voir — écrit dans ses souvenirs un officier de la Garde, un fanatique de l'empereur — « ce déchaînement inutile du ciel contre la terre. » Au reste, l'orage ne tarda pas à se dissiper; cette première épreuve fut de courte durée; le passage n'en fut pas un instant interrompu, et sur les ponts solidement amarrés, des troupes de toutes armes prolongèrent le défilé. Il en passa pendant quarante-huit heures, le 24 et le 25, jour et nuit. Le 26, on voyait encore arriver au fleuve les cuirassiers et les dragons de Grouchy, complétant l'ensemble des effectifs déversés sur la rive droite par l'empereur lui-même. Parvenus en terre ennemie, les corps recevaient chacun leur direction et se portaient au poste plus ou moins lointain qui leur avait été assigné. L'étape reprenait, forte, pénible, impérieusement réglée, par une moite chaleur qui faisait regretter à nos vétérans l'Espagne torride. Parfois, pour tromper leur fatigue et leur ennui, les troupes se mettaient à chanter. Un virtuose de régiment entonnait quelque air du pays, quelque couplet connu, et les fantassins en chœur reprenaient le refrain, qui les soutenait de sa cadence et les aidait à marcher. Les vieux airs de nos provinces, les chansons bretonnes, provençales, picardes, normandes, mélancoliques ou gaies, enlevantes ou plaintives, apportant à nos soldats exilés un écho de la patrie, un ressouvenir du foyer, arrivaient avec eux sur ces bords lointains, qui n'avaient jamais vu les hommes d'Occident. Eux s'en allaient dociles; ils allaient vers le nord, vers l'inconnu, vers l'avenir plein de mystère, confians dans l'infaillibilité de leur chef et persuadés qu'un dieu les guidait; ils observaient toutefois avec étonnement ce sol si différent de nos vivantes campagnes, ce pays vide et muet, accidenté et pourtant monotone, où les reliefs du terrain se répètent et se reproduisent exactement pareils, où les mêmes aspects se succèdent avec une invariable uniformité, cette terre où tout se ressemble et où rien ne finit; et devant nos colonnes s'avançant par les chemins tour à tour détrempés et poudreux, traversant les mornes forêts de sapins et de hêtres, gravissant les collines sablonneuses, commençant la longue marche dont nul ne savait mesurer la durée, la Russie déployait ses horizons béans.

ALBERT VANDAL.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LE LAC DE TUXPANGO

I

Il a de mignonnes dimensions, ce lac dont les géographes les plus instruits ne connaissent ni la latitude, ni la longitude, ni le nom, et ne les connaîtront guère avant un siècle. Il est situé sur la limite des plaines de la Terre chaude, sur les premières assises de la grande Cordillère du Mexique, là où commence la terre tempérée. Long de trois kilomètres, large de deux, il baigne, du côté du nord, le pied d'une montagne qui le défend contre l'âpreté des brises pluviales, et ne le laisse caresser que par les brises venant de la mer, brises imprégnées d'une saine et fortifiante odeur saline.

Il est encadré, le petit lac de Tuxpango, — je l'ai ainsi baptisé en souvenir du dernier rancho où j'ai été hébergé, — de palmiers nains alternant avec des buissons de sensitive, en arrière desquels se dressent de grands arbres d'essences variées. Jusque vers deux heures de l'après-midi, son eau calme, lisse, vermeille, étincelante, est de l'or en fusion que l'on ne peut regarder sans être ébloui, aveuglé. Aussitôt que le soleil dépasse le zénith et descend vers l'océan Pacifique, elle prend, cette eau limpide, l'aspect d'un bloc d'azur. Elle reflète alors tout ce qui l'entoure : plantes, arbres, buissons ; plus tous les êtres ailés : rapaces, passereaux, palmipèdes et échassiers qui planent, passent, se croisent ou tournoient au-dessus d'elle, dans un perpétuel va-et-vient.

Au centre à peu près de ce lac minuscule, se montre une large tache d'un vert d'émeraude, formée par un îlot aux bords escarpés, tapissés d'orchidées à tiges étranges, aux feuilles fantastiques, aux corolles de formes et de couleurs paradoxales, véritables fleurs

d'un autre monde. Ils sont l'œuvre sans retouches humaines de la nature, ce lac, son îlot, son vert encadrement, et l'impeccable artiste a créé là un ensemble à la fois harmonieux, agreste, doux, poétique, s'est surpassée. En découvrant ce paysage à une heure où le jour baissait, où tous les tons étaient adoucis, fondus, vaporeux; où les oiseaux chanteurs modulaient une dernière mélodie, je songeai qu'il ferait bon vivre là, avec une compagne aimée; de considérer ce coin de paradis comme un univers, d'y oublier qu'il existe au monde des villages, des bourgs, des villes, des capitales — et, surtout, des hommes.

Certes les replis sans nombre de la grande Cordillère sont riches en sites séducteurs, grandioses, tourmentés, cyclopéens, où la nature surprend par l'ingéniosité de ses combinaisons, par ses ressources infinies, ses contrastes vigoureux, son art inépuisable. Mais le site que j'ai admiré là est resté à part dans ma mémoire, exceptionnel. Ce fut à l'improviste, à l'heure où nous nous disposions à camper dans la forêt, que nous explorions, que mon joyeux guide Mateo, mulâtre dégingandé de la plus belle venue, devina qu'une clairière se trouvait en face de nous. Nous poussâmes en avant et bien nous en prit, car le lendemain, étant donné la direction que nous avions résolu de suivre, nous aurions côtoyé le petit lac sans soupçonner son existence, et à jamais ignoré ce lieu charmant où nous devions si bien nous attarder, du fait d'une des petites-filles d'Ève, que l'on nous croyait morts lorsque nous reparûmes à Cordova, plus de trois semaines après l'époque que j'avais fixée pour notre retour.

J'anticipe, je vais trop vite en évoquant les jours qui furent ma jeunesse, alors que c'est avec lenteur que j'aime à en revivre les phases, les surprises, les incidens, les émotions, voire les drames. Oui, en me les remémorant, j'aime à m'attarder sur ces heures souvent périlleuses que la vie ne me rendra plus, sur ces heures fortunées où j'errais dans les solitudes de ce doux pays de soleil aux jours égaux, dont la fertilité se dépense et se dépensera longtemps encore en pure perte, mais qui nourrira plus tard des générations d'heureux.

Donc nous avions quitté le rancho de Tuxpango depuis quatre jours, Mateo et moi, avec le dessein de gagner les plaines de la Terre chaude, de rejoindre la grand'route de Vera-Cruz à Mexico, puis de la remonter jusqu'à Cordova. Il était cinq heures du soir, environ, et nous ramassions des branches sèches pour l'établissement et l'entretien d'un foyer, lorsque mon guide me fit remarquer que les arbres placés en avant de nous se montraient plus espacés que ceux qui se trouvaient en arrière, que des guirlandes de lianes descendaient du faîte de plusieurs d'entre eux.

— Clairière, pour sûr, me dit le mulâtre, en me montrant une double rangée de dents allant de l'une de ses oreilles à l'autre, formidables cisailles à l'aide desquelles, rien qu'en les entr'ouvrant et en les fermant, il coupait des lianes de moyenne grosseur, ou cassait des os pour en sucer la moelle, dont il était friand.

Il avança, je le suivis. Deux ou trois cris d'échassiers retentirent, et nous débouchâmes en face du lac inattendu, faisant fuir une bande de pélicans bruns. Si la vue du lac fut une première surprise, la présence de deux caïmans, que notre apparition laissa impassibles, en fut une plus grande encore. Ils n'habitent que sur les rives des grands cours d'eaux ou dans les lagunes produites par leurs débordemens, ces antédiluviens, et leur présence à la hauteur où nous nous trouvions constituait un phénomène. Que s'élevant des plaines de la Terre chaude, ces monstres eussent gravi jusqu'au point où nous les voyions, le fait n'était pas admissible. Fallait-il donc les croire oubliés là par les eaux qui, plusieurs milliers d'années avant notre ère, avaient contribué à la formation des terres surélevées que nous foulions?

La nuit venait, l'eau prenait une teinte noire, bien qu'au-dessus d'elle flottât une brume blanche, diaphane. Du sommet des arbres partaient des cris d'oiseaux déjà installés pour la nuit, et que notre présence inquiétait. Un long rugissement, un long miaulement pour mieux dire, retentit soudain, puis un second et un troisième résonnèrent au loin. C'était la un avis de rentrer au plus vite dans la forêt, d'allumer un feu, de nous bien garder pour l'heure, et de ne cheminer, le lendemain, qu'avec une extrême circonspection. Le tigre mexicain, rendons-lui cette justice, ne s'attaque guère à l'homme; néanmoins, il n'ignore pas que ce chétif être est bon à manger, et il faut prévoir le cas où, sa chasse ayant été infructueuse, la faim, cette mauvaise conseillère, excite son courage, réveille sa férocité, le rend agressif.

L'eau du lac est légère, tiède, mais potable, et nous nous hâtons d'en remplir nos gourdes. Un quart d'heure plus tard notre foyer flambe, pétille, et des nuées de moustiques nous assaillent. Qui les a prévenus de notre présence, ces vampires qui vont troubler notre sommeil? A cette question, Mateo a philosophiquement répondu par la phrase sacramentelle :

— Dieu, señor, pour l'expiation de nos péchés d'abord, puis parce qu'il veut que toutes ses créatures vivent.

En dépit de la chaleur qui nous permet à peine de respirer, nous nous roulons dans nos couvertures, au risque d'étouffer, afin de nous garantir quelque peu des saignées dont nous sommes menacés. Puis, avec l'insouciance, la confiance que donne l'habi-

tude, nous essayons de dormir. De temps à autre des rugissemens prolongés, modulés, qui sans nul doute ont la prétention d'être tendres, nous font sursauter, redresser la tête.

— Propos d'amoureux, me dit alors avec gravité Mateo, et c'est une sécurité pour nous. Tandis que ces messieurs vont débiter leurs complimens à la señora, et se disputer ses faveurs avec des coups de patte qui suffiraient pour nous éventrer, ils ne songeront ni à leur estomac, ni à nous.

J'approuve ce dire et je me recouche.

On connaît les nocturnes clameurs des chats, leurs déclarations passionnées, leurs roulades langoureuses, leurs modulations bruyantes; eh bien, que l'on décuple l'intensité de ce vacarme, et l'on aura une idée assez exacte du concert qui nous est donné. Suivie de ses adorateurs, comme a dit Mateo, la tigresse décrit des cercles autour de nous, tantôt à droite, tantôt à gauche; nous entendons des griffes s'aiguiser sur l'écorce des troncs, ou sur les branches d'un arbre agilement escaladé. On se défie, on s'injurie, on se menace, on se crache au visage de belle façon. Parfois s'établir un silence relatif durant lequel, je le devine, on échange des coups d'ongles et des morsures. Assis, luttant contre les moustiques, j'étudie le son des voix pour connaître le nombre des prétendans, et j'opine pour cinq. Quant à Mateo, il ne s'est réveillé qu'une seule fois au charivari d'un morceau d'ensemble, aussi discordant que bruyant.

— Lorsque l'amoureuse « folie » les prend, ces maudites bêtes sont encore plus enragées que les hommes! s'est écrié mon guide avec conviction.

Puis, sans même attendre ma réponse, il s'est rendormi.

Vers deux heures du matin, la bande s'éloigne; ses clameurs deviennent de plus en plus sourdes, s'éteignent; et le grand, l'imposant silence ordinaire aux forêts de haute futaie, règne absolu. A cinq heures, nous sommes debout, écoutant de nouveau des propos d'amoureux; mais, cette fois, ce sont des chants, des mélodies que nous savourons charmés. Nous nous dirigeons vers le lac dans les eaux duquel j'ai hâte de me plonger, pour me délasser. Près de la lisière de la forêt nous traversons un des nocturnes champs de bataille des jaguars : il est semé de touffes de poils roux tachés de gouttes de sang. Le combat qui s'est livré là a dû être acharné, meurtrier, car le sol est fouillé, labouré.

— Je vous l'ai dit, pis que des hommes! répète le moraliste Mateo en face de ces dégâts.

Et je songe qu'il n'a pas tout à fait tort.

Sur la plage, à la même place et dans la même position que la veille, nous retrouvons les deux mystérieux caïmans. Sont-ils

pétrifiés, morts, empaillés? Je m'approche d'eux pour chercher à découvrir la vérité. Leurs yeux saillans, sournois, cruels, me regardent certainement venir, et je crois y voir un peu de convoitise.

Nous avons grande envie de nous baigner, et la présence des deux monstres qui, extasiés, regardent le soleil levant, nous inquiète moins que s'ils étaient dans l'eau. Nous nous éloignons, non pour respecter leur méditation, mais pour ne pas trop les tenter. Tandis que nous nous ébattons, l'un d'eux soulève sa mâchoire supérieure, fait quelques pas vers l'eau, de laquelle nous nous empressons de sortir. Nos deux voisins décrivent un demi-cercle, et, maintenant, c'est nous qu'ils contemplent. Ma peau blanche, qui contraste si bien avec la peau noire de Mateo, semble les intriguer, car leur attention est très visiblement concentrée sur moi. Lorsque j'apparais couvert de mes vêtemens en peau de daim, et que mon guide se montre dans sa veste et sa culotte de panne bleue, les deux terribles mâchoires s'ouvrent et se ferment alternativement. Nos voisins sont-ils surpris de notre transformation? j'en jurerais. Toutefois, comment le vérifier? Mateo, que j'interroge, secoue la tête; il ne sait pas plus que moi sur quelle partie du masque immobile des monstres l'étonnement peut se peindre, et nie même qu'ils puissent s'étonner.

Nous voilà rafraîchis, équipés, décidés à contourner le lac, à gagner la hauteur contre laquelle il s'appuie. Notre déjeuner et notre dîner sont conquis, grâce à l'adresse de Mateo. Il a fait tournoyer un bâton, l'a lancé au milieu d'une bande de canards inexpérimentés, a blessé deux des pauvres volatiles, s'en est emparé. Nous ne nous sommes pas apitoyés sur leur sort; nous avons sur-le-champ décidé que nous les ferons cuire là-bas, sur le point où le terrain s'exhausse, en même temps qu'un chou-palmier. Le tigre est cruel, très cruel; au fond, l'homme l'est aussi.

Nous longeons la rive gauche du lac et, moins chargé que mon compagnon, je prends les devans. Je m'arrête en face d'un arbre abattu, que j'examine. Sa base n'a pas été calcinée pour amener sa chute, selon la pratique ordinaire des Indiens : elle a été entaillée par une hache dextrement maniée. Toute notre insouciance disparaît en face de cette preuve de la présence de nos semblables; nous nous rapprochons de la lisière de la forêt, et nous scrutons avec soin l'horizon. Rien en vue; nous remarquons seulement que tous les hôtes ailés du lac : canards, aigrettes, pélicans, ibis, hérons, aigles pêcheurs se portent de préférence vers la pointe où se tiennent les caïmans.

Nous avons repris notre marche et, à cinq cents pas de l'arbre abattu, nous découvrons les traces du passage d'un cheval, puis un chemin creux, montant, piétiné, foulé par des taureaux et des

chevaux, chemin qui s'enfonce dans la forêt. Cette vue nous rassure : nous allons découvrir un rancho d'éleveurs, de vaqueros, race rude et brutale en raison de ses occupations, mais probe et hospitalière. Nous côtoyons la tranchée que suivent les animaux pour venir boire, et nous nous trouvons bientôt en face d'une plaine d'herbe verte, où paissent en liberté une cinquantaine de chevaux, plusieurs centaines de taureaux. Nulle trace d'habitation ; mais deux cavaliers s'avancent l'un à droite, l'autre à gauche de la prairie au pas de leurs montures, et font tournoyer leurs lassos de cuir, prêts à les lancer sur les animaux qu'ils jugeraient avoir besoin d'être débarrassés des insectes qui se logent dans leurs oreilles et les rongent, ou pansés d'une blessure faite par un coup de corne, par une ruade, ou par une branche brisée d'arbuste qui a fait office de lance.

Les deux cavaliers sont jeunes, de bonne mine. Ils portent un costume identique, à savoir une veste en peau de daim fermée sur le devant, et un pantalon de même matière ouvert sur les côtés, garni d'une double rangée de boutons en argent, simulant des grelots. Le tout est posé directement sur la peau, sans ombre de linge de corps. Leurs pieds, armés de longs éperons, disparaissent dans des étriers de bois en forme de boîte. Non seulement le costume des deux cavaliers est identique, mais leur taille, leurs allures sont si semblables, leurs barbes si bien pareilles, que Mateo décrète qu'ils doivent être frères, et c'est aussi mon opinion.

Nous nous sommes étendus sur le sol, nous dominons la prairie d'une hauteur de cinq à six mètres, et nous regardons venir les deux cavaliers. Leur marche nous indique qu'ils se rejoindront à peu près au-dessous de nous, et il est convenu que, se montrant le premier, Mateo les interpellera, révélera notre présence, fera le nécessaire pour conclure un traité de paix.

Les vaqueros sont à cent pas l'un de l'autre, s'arrêtent, se regardent, sans cesser de faire tournoyer leurs lassos. Ce sont des métis, leurs barbes nous l'ont déjà révélé, et leur peau est presque blanche.

— Vertu de Dieu ! s'écrie brusquement Mateo, ou j'y vois mal ou ces deux chrétiens se toisent en ennemis, se défient et...

Le mulâtre se tait. Les cavaliers viennent de se courber sur le cou de leurs montures, les éperonnent, les lancent à fond de train l'une vers l'autre. Les lassos de cuir tournoient, font siffler l'air. Si, au moment où ils se croiseront, un des redoutables nœuds coulans étreint l'un des antagonistes, celui-ci roulera sur le sol, et sera à la merci de son vainqueur.

Nous respirons à peine, Mateo et moi, espérant encore qu'il s'agit d'une lutte d'adresse, d'un jeu. Non, c'est un duel, un

duel sérieux, dont nous allons être les témoins impuissans. Les adversaires vont s'aborder, je suis tenté de fermer les yeux; mais, par un écart aussi bien mesuré que bien exécuté, chacun des cavaliers a déjoué les mauvaises intentions de l'autre, et les lassos ont été lancés sans résultat. Dépités, les deux ennemis tournent bride, reviennent incontinent à la charge. Cette fois, pour mieux mesurer leurs coups, ils tourbillonnent autour l'un de l'autre, s'observent. Des deux côtés, homme et cheval ne semblent faire qu'un, et j'ai sous les yeux de véritables centaures. La courroie s'abat sur un des cavaliers, c'en est fait de lui! Non! rapide, adroit, il a lâché son lasso, dégainé son *macheté*, coupé le redoutable lien. Alors, brandissant son arme, il s'élance sur son antagoniste qui se croyait vainqueur, qui lui aussi a dégainé.

Oh! les vaillans champions, et comment ne pas les admirer! Ils fondent l'un sur l'autre avec furie, se font bravement face. Avec quelle adresse ils parent les coups qu'ils essaient de se porter. S'étant dépassés une troisième fois, ils reviennent à la charge. Prévoyant un choc meurtrier, un dénouement fatal, je me suis levé et j'ai crié, puis suivi Mateo qui, lancé sur la pente, dévale à grandes enjambées vers les combattans.

Surpris par mon cri, par ma vue et celle de mon guide, les adversaires ont oublié de se frapper. Stupéfaits, ils nous regardent accourir. Premier arrivé, Mateo se jette entre les chevaux, au risque d'être bousculé, renversé, de voir deux *machetés* lui entrer dans le corps. Il sait aussi bien que moi, mon guide, ce qu'il peut lui en coûter de s'être placé entre l'arbre et l'écorce, et me montre, une fois de plus, une réelle bravoure.

— Pardonnez-nous d'interrompre votre jeu, *señores*, dit-il en soulevant sa coiffure, mais vous nous avez fait peur, à mon maître et à moi.

Nul ne répond. Très pâles, les traits contractés, frémissans, les cavaliers nous regardent les sourcils froncés, indécis.

— Nous nous rendons à Cordova, dis-je à mon tour, et nous sommes un peu perdus. Aussi votre apparition a été pour nous une si bonne fortune que nous sommes accourus vers vous, craignant de vous voir disparaître. Votre demeure doit être proche; voulez-vous bien, au nom du seigneur Jésus, nous accorder l'hospitalité?

Nulle réponse; les lèvres crispées restent fermées, les regards continuent à flamboyer. Gagner du temps, c'est tout sauver, Mateo l'a compris, et il reprend la parole. De son ton jovial, il explique qui je suis, quel il est, la cause de notre présence. Il parle du sabbat des tigres, de notre désir de nous abriter sous un toit pour nous réconforter, pour voir autour de nous des visages humains. Il déclare que si j'ai demandé l'hospitalité au nom du

seigneur Jésus, sauveur de tous les hommes, il la demande, lui, au nom de la Vierge de Guadalupé, qui s'est elle-même déclarée reine et mère des Mexicains, et qui journellement, dans son sanctuaire de Mexico, fait pour eux des miracles en guérissant leurs maux incurables.

— Venez, dit enfin un des cavaliers; mais où sont vos chevaux?

— Nous cheminons à pied tout comme si nous étions des Indiens, répond Mateo avec un peu de gêne; sachez toutefois, *señor*, s'empresse-t-il d'ajouter en se redressant avec dignité, que ce n'est pas la pauvreté qui en est cause, mais le métier de mon maître. Ce métier, assez singulier, consiste à éplucher les herbes et les buissons pour attraper des mouches; à retourner les pierres sous lesquelles se cachent des insectes; à soulever les écorces sous lesquelles s'abritent les serpens; à regarder ce qui se passe au fond des nids.

Les deux cavaliers m'examinent avec curiosité, puis celui qui nous a répondu pousse son cheval, m'engage de nouveau à le suivre. Il se dirige vers la forêt dans laquelle nous pénétrons, sur un sentier largement tracé. Son compagnon nous a simplement salués, et, sombre, nous regarde nous éloigner. Avons-nous rencontré deux jumeaux? leur ressemblance est si frappante, leur âge paraît si bien être le même, — vingt-deux ou vingt-trois ans, — que j'en ferais volontiers le pari.

Tout en cheminant, Mateo achève d'instruire notre hôte futur de ma condition, puis ne craint pas de l'interroger. J'apprends que le jeune homme a pour patron San Lorenzo, et qu'en compagnie de son frère, Maximo, il vit avec son père, don Blas. Ils sont éleveurs et, deux fois par an, ils conduisent à Cordova ceux de leurs chevaux, ceux de leurs taureaux qui ont l'âge d'être vendus, et rapportent de la petite ville des vêtemens, des provisions, des armes, des munitions. Quatre familles indiennes vivent près d'eux, cultivent le sol, et l'on échange avec elles de la viande contre des légumes ou des grains. Peu à peu la contrainte de notre conducteur se détend; sa colère, son émotion s'apaisent; et il nous laisse voir son naturel qui est aimable, liant.

— Nous avons bien fait d'intervenir, me dit à mi-voix Mateo dans un moment où notre guide, qui maintient à grand'peine sa monture au pas, a pris un peu d'avance, et don Blas nous doit certainement la vie de l'un de ses fils. Il nous faudra compléter notre œuvre, *señor*, en essayant de mettre d'accord ces deux jeunes coqs. La cause du massacre auquel nous avons failli assister est certainement une poulette, à moins que ce ne soit quelque veuve expérimentée. Femmes ou tigresses, tigres ou hommes, c'est tout

un sur le terrain de la « folie » d'amour, et qui de nous, dans son jeune temps, n'a rêvé d'occire un rival quand cette folie l'a tenu? Moi qui vous parle, j'ai reçu et rendu trois coups de couteau avant d'avoir femme et enfans, et cela pour des belles qui m'ont berné.

Mateo se tait, le bruit d'un triple galop se fait entendre en avant de nous.

— Taureau! nous crie Lorenzo qui a prêté l'oreille, rangez-vous.

Et, prêchant d'exemple, notre guide abandonne le sentier, pour se jeter sous bois. Nous imitons sa manœuvre. Presque aussitôt une femme, une jeune fille paraît, tenant l'extrémité d'un lasso enroulé aux cornes d'un taureau qui bondit de droite et de gauche. Un second lasso, tenu par un vieillard, maintient l'animal sur le sentier. En nous apercevant, l'écuyère, surprise, arrête brusquement sa monture; profitant de la détente de la courroie, le taureau dévie, pénètre parmi les arbres. Lorenzo accourt, échange quelques phrases avec la jeune fille, s'empare du lasso qu'elle tient, lui crie de se garer. Enroulant la courroie au pommeau de sa selle, éperonnant son cheval, le jeune homme la tend. Le vieux ranchero se rapproche de la bête, la pique. Elle repart furieuse et bientôt disparaît, entraînée par ses deux conducteurs.

La jeune fille a regagné le sentier sur lequel nous la rejoignons, elle nous salue d'un sourire.

— Lorenzo a pris ma place, *señor*, me dit-elle, et il m'a demandé de vous conduire au rancho de mon père, plus vaste que celui qu'il habite. Voulez-vous bien me suivre?

J'ai salué, remercié, et, un peu interdit par cet inattendu changement de guide, je marche sur les pas de la jeune ranchera dont la beauté sévère m'a tout d'abord frappé. Coiffée d'un chapeau d'une fine paille blanche, d'où s'échappent deux longues nattes d'un noir intense, ma conductrice, dont l'écharpe, au lieu de couvrir la tête et d'envelopper le buste, est enroulée autour de la taille, a les épaules nues. Son costume, tout sommaire, se compose d'une chemisette brodée aux manches courtes qui laisse ses bras à découvert, et d'une jupe de cotonnade bleue garnie d'un volant que dépassent ses pieds, chaussés de mignons brodequins lacés sur sa jambe nue. En réalité, si les deux vêtemens de notre jeune conductrice la couvrent, ils ne la voilent pas.

De temps à autre, l'écuyère se tourne vers moi, et, en même temps que ses grands yeux doux, que ses épaules rondes, que la flexibilité de sa taille, que la richesse de son buste, j'admire la finesse de ses attaches, la petitesse de ses mains et de ses pieds,

la régularité magistrale de ses traits. Elle est belle de corps et jolie de visage, cette fille des solitudes et, en dépit du rude métier qu'elle paraît exercer, car un second lasso est suspendu à l'arçon de sa selle, tous ses mouvemens ont une grâce innée.

— La tigresse pour laquelle Maximo et Lorenzo ont voulu se massacrer! me dit Mateo, en accompagnant sa phrase d'un coup de coude aussi vigoureux que familier et en me montrant ses dents de carnassier...

Je n'ai pas le temps de répondre, car nous traversons une prairie où paissent des chevaux et des taureaux que le soin de ma sécurité m'oblige à surveiller. Nous dépassons quelques bouquets d'arbres, la haute montagne qui abrite le lac est devant nous, et ce dernier scintille à notre droite. Bientôt quatre chiens menaçans hurlent autour de nous. Notre conductrice saute aussitôt à terre pour nous protéger, et livre son cheval à deux Indiens qui semblent être sortis de terre. Nous gravissons une pente et, sur une plateforme, nous apercevons un vaste rancho qui domine le lac. Sur le seuil de la demeure aux murs de bambous, paraît une matrone sous les rides de laquelle je retrouve les beaux traits de sa fille, la señorita Amada.

II

Il y a huit jours que je suis le commensal choyé de don Onésimo et de sa femme, en même temps que le grand ami de la señorita Amada, en compagnie de laquelle j'erre chaque matin et chaque après-dîner tantôt autour du lac, tantôt le long du torrent qui descend de la montagne et l'alimente. J'ai dans la jeune fille un guide à la fois charmant et intelligent, lequel a déjà pris goût à mes recherches zoologiques et botaniques, dont l'insatiable curiosité m'accable de questions, m'oblige sans cesse à professer. Jusqu'ici elle a vécu sans regarder ce qui l'entoure, ma belle compagne; maintenant elle regarde, elle voit, elle admire, et ses étonnemens m'ouvrent à moi-même d'inattendus horizons. En temps ordinaire, Amada qui est une écuyère d'une habileté et d'une audace sans pareilles, seconde son père dans les soins que réclame son sauvage bétail. Or, dès le surlendemain de notre arrivée, Mateo, qui a été vaquero et qui aime les périls de ce rude métier, a pris avec joie les fonctions de notre jeune hôtesse, et lui a cédé en partie celles qu'il remplissait près de moi, ce qui ne m'a nullement déplu. Je me hâte d'ajouter, pour écarter tout malicieux commentaire, que, si j'admire la beauté sévère de ma jeune élève et l'incomparable éclat de ses dix-huit ans, la

« folie », comme dit Mateo en parlant de l'amour, n'entre pour rien dans mon cas. Honni soit qui mal y pense ! Mes sentimens pour mon délicieux et dangereux guide ne dépassent pas la stricte mesure d'une vive sympathie pour une très belle œuvre de Dieu...

Au milieu de nos excursions, dont le but est toujours nettement annoncé à l'heure de notre départ, nous sommes souvent rejoints par Maximo ou Lorenzo, et il leur arrive de nous surprendre à la fois. Ils sont attirés par le plus puissant des aimans, les deux frères, et aussi, j'ai cru le remarquer, par de jalouses appréhensions. Jusqu'à l'année précédente ils n'ont vu l'un comme l'autre dans leur amie d'enfance, dans leur ancienne compagne de jeux, qu'une sœur un peu plus jeune qu'eux. Tout à coup, avec une rapidité fréquente sous les tropiques, l'enfant s'est non seulement transformée en femme, mais en très jolie femme, et les sentimens que les deux frères ressentaient pour elle se sont du même coup modifiés. Tous deux l'aiment, et maintenant sa présence les trouble ; les intimide, elle l'a remarqué et me l'a confié. Elle rit de ce changement pour elle encore inexplicable, s'étonne de voir ses deux amis la dévorer du regard alors qu'ils la connaissent si bien. Elle s'amuse de les entendre lui parler avec des voix tremblantes, elle s'étonne de la flamme qu'elle voit briller au fond de leurs yeux lorsqu'ils osent la regarder en face, de les voir suivre tous ses gestes, d'être toujours prêts à satisfaire ses volontés. Autrefois, lorsqu'elle courait sus à un taureau devant eux, ils s'en inquiétaient à peine. A présent ils accourent, s'interposent, s'épouvantent de ses moindres hardiesses, toutes choses nouvelles qui lui font plaisir, elle l'avoue, mais dont, innocente, elle ne devine ni le pourquoi, ni les conséquences... Les parens des jeunes gens, don Blas, don Onésimo et sa femme, n'ignorent pas que les deux frères sont amoureux, rivaux. Toutefois, ils sont loin de soupçonner le degré de mauvais vouloir qui les anime l'un contre l'autre, par suite de cette rivalité. Maximo et Lorenzo ne sont pas jumeaux, ainsi que je l'ai cru : il y a entre eux une différence d'âge de dix-huit mois. Maximo est l'aîné, et son caractère, plus sérieux que celui de son frère, lui vaut le bon vouloir de don Onésimo. Mais quels sont les sentimens d'Amada? J'ai cherché à le savoir en provoquant ses confidences, et j'ai pu me convaincre que, femme par le corps, la jeune fille est encore une enfant au point de vue du moral. Aucun désir ne trouble ni son âme, ni son cœur, ni son imagination, aussi calmes que le beau lac qu'elle a sans cesse sous les yeux, dont la tranquillité semble inaltérable.

Elle n'aime pas, mais elle se sent plus aimée qu'autrefois par ses deux amis, dont les perpétuelles sollicitudes la ravissent. Et

cependant, malicieuse, elle les désole à tour de rôle par des semblans de préférence, sans se douter des haines qu'elle attise. Elle joue avec des passions dont la force lui est encore inconnue, dont sans la soupçonner elle est à la veille de devenir à son tour la proie : c'est écrit.

Grâce à ma scrupuleuse réserve en face de la jeune fille, aucun des deux rivaux n'a pris sérieusement ombrage de voir Amada devenir mon lieutenant. Chacun d'eux m'a parlé de son amour, de ses craintes, de ses espérances. Maximo, plus renfermé que Lorenzo, est certainement plus malheureux que lui. Il ne croit pas pouvoir être aimé alors que son frère croit déjà l'être. Aux réunions du soir sur le seuil du rancho, Lorenzo cause, cherche à divertir la jeune fille, ne craint pas de lui dire qu'elle est belle. Maximo, silencieux, se contente de ne pas la perdre de vue, de soupirer. Ce qui est certain, c'est qu'Amada tient la balance en suspens entre les compétiteurs avec une mesure qui prouve sa liberté d'esprit.

J'ai profité des confidences des deux frères pour aborder avec chacun d'eux le chapitre de leur mutuelle jalousie, de leur duel. Leur affection l'un pour l'autre est profonde, et ces deux hommes que j'ai vus résolus à se tuer, je les ai vus depuis dans l'exercice de leur périlleux métier, veiller l'un sur l'autre avec un soin touchant. Leur rivalité les rend malheureux, mais aucun d'eux n'a le courage de céder. Ils veulent Amada pour femme, « fût-ce au prix de l'enfer ». — Je tuerai celui qui me la prendra! m'a dit Lorenzo. — Je la tuerai avant qu'elle devienne la femme d'un autre que moi! — m'a dit Maximo; et ce ne sont pas là de vaines paroles. Sachant quelle douleur, quel deuil menacent don Blas et mes hôtes, je m'ingénie pour trouver un moyen de conciliation, un dénouement moins tragique que celui annoncé par les deux frères.

L'heure terrible sera celle où le cœur d'Amada parlera enfin, et cette heure ne saurait tarder pour la belle fille aux regards déjà si troublans, dont tout l'être est une tentation. Ou ses dehors mentent, ou elle aussi sera une passionnée qui aimera avec fureur, jusqu'au sang.

J'ai conseillé de la conduire à Cordova.

— J'y ai songé, m'a répondu don Onésimo; mais Maximo et Lorenzo l'y suivront, et le mal sera simplement déplacé.

Le vieillard a raison, et le dénouement pacifique que je voudrais trouver est un rêve; la situation est sans issue raisonnable, une catastrophe peut seule y mettre fin.

Durant les longues heures que je passe en tête à tête avec Amada, je ne me lasse pas de lui poser d'insidieuses questions,

cherchant à lui faire avouer une préférence, à la faire lire dans son cœur. Jusqu'ici sa réponse a été invariable; elle a une amitié égale pour les deux frères, et s'en voudrait s'il en était autrement.

— Tous deux veulent vous épouser, le savez-vous? lui ai-je demandé.

— Oui; chacun d'eux me le dit quand nous sommes seuls, et veut de moi une promesse.

— Que leur répondez-vous? Suis-je trop curieux en vous le demandant?

— Je leur réponds : Plus tard.

— Alors vous ne songez pas à vous marier?

— Si, plus tard.

— Et quand ce plus tard sera venu, lequel des deux frères choisirez-vous?

— Je ne veux pas choisir, puisque je sais que cela rendrait l'autre malheureux,

— Mais si l'un d'eux, fatigué d'attendre votre décision, épousait une autre femme que vous?

— Cela prouverait qu'il m'aime moins, et alors j'épouserais l'autre.

— Étant donné ce cas, lequel préféreriez-vous voir se marier?

— Ni l'un ni l'autre. Nous sommes bons amis, et, comme je le leur dis, qui nous oblige à nous marier?

— Je suis sûr, Amada, que si vous regardiez au fond de votre cœur, bien au fond, vous y découvririez une préférence; car, aussi bien en amour qu'en amitié, il en a toujours une, ce señor-là. Voyons, réfléchissez, pesez.

— C'est fait.

— Et le résultat?

— Est que je n'ai pas de préférence.

Résolu à faire la lumière, puisqu'au fond il s'agit de vie et de mort, j'instruis la jeune fille du duel dont j'ai été le témoin et dont elle a été la cause, duel qui, sans mon intervention, sans celle de Mateo, eût eu un dénouement tragique. Amada m'écoute avidement, multiplie ses questions. Je lui fais pressentir que cette lutte peut recommencer.

— Vous voyez bien que j'ai raison de ne pas choisir, me dit-elle avec émotion... Quoi, reprend-elle rêveuse, ils m'aiment à ce point de?...

Elle n'acheva pas, et marcha près de moi silencieuse.

— C'est donc plus fort que l'amitié, l'amour? me demanda-t-elle au moment où nous allions atteindre le rancho.

— Oui, lui répondis-je, et de beaucoup. L'amitié consent au partage, dont l'amour ne saurait supporter même l'idée; voilà ce

que vous devez comprendre, en attendant que vous l'expérimentiez.

La jeune fille secoua sa belle tête aux traits romains, et garda de nouveau le silence.

Quelques jours plus tard, au retour d'une excursion, elle alla s'asseoir sur le hamac placé à l'entrée de sa demeure, et se balança indolente. Nous avions, durant notre promenade, rencontré un cactus couvert de fleurs écarlates, fleurs dont elle avait fait une copieuse récolte, et qu'elle s'occupa bientôt de fixer sur une tige de liane. De son travail résulta une couronne qu'elle posa sur ses cheveux noirs, ravissante parure. Satisfaite de son œuvre, elle s'étendit à demi sur sa couche aérienne, et ce n'était pas sans un peu de trouble que je voyais ses épaules à découvert, sa poitrine de statue se dessiner sous la transparence de sa chemisette brodée. Lorenzo et Maximo parurent, s'établirent comme moi en face d'Amada. Lorenzo souriait à la belle fille, Maximo la regardait d'un œil morne, chacun des deux frères obéissant ainsi à sa nature, à son humeur.

C'était avec une parfaite innocence que la jeune fille, soit en se redressant, soit en se recouchant, nous montrait sa beauté rayonnante, qu'elle ignorait en réalité. Or son abandon languissant, non prémédité, était peut-être par cela même plus dangereux, plus capiteux, que ne l'eût été une coquetterie savante. Lorenzo avait apporté une *xarane* et, l'ayant tant bien que mal accordée, il se mit à jouer un de ces air étranges, populaires dans la Terre chaude, dont la ritournelle revient monotone, mais berçante. S'échauffant, le jeune homme improvisa des paroles sur l'air qu'il jouait, des paroles rythmées dans lesquelles il célébrait la beauté d'Amada, tout en la déclarant très classiquement une ingrate, une tigresse inhumaine, pourvue d'un cœur de roche. En même temps, il vantait l'éclat de ses yeux, l'arc de ses sourcils, ses dents de perles, et ces louanges ne paraissaient pas déplaire au modèle. Tout à coup Amada descendit de son hamac, et, enlevant la couronne posée sur ses cheveux, elle la plaça sur le front du poète-musicien.

Maximo fut aussitôt debout, pâle, les lèvres serrées, l'œil mauvais. Le chant, l'improvisation de Lorenzo l'avaient irrité, et, tant que cette scène avait duré, j'avais vu son regard défiant, douloureux, aller de l'un à l'autre des deux jeunes gens. Il marcha vers Amada qui comprit sa peine, arracha aussitôt un bouquet passé dans sa ceinture de crêpe de Chine, et le lui tendit souriante. Le jeune ranchero repoussa le don.

— Tu aimes Lorenzo? dit-il avec effort.

— Comme je t'aime toi-même, Maximo.

— Il t'aime pour ta beauté que le temps flétrira, reprit le vaquero d'une voix étranglée, il vient de te le dire dans la chan-

son qui t'a séduite. Moi, que tu sois belle ou laide, je m'en inquiète peu, je n'en veux qu'à ton cœur... C'est pour l'éternité que je suis à toi, que je veux que tu sois à moi; je t'aime et t'aimerai toujours, sache-le bien, même après ceci.

Il passe rapidement sa main sur le visage de la jeune fille qui pousse un cri, dont les épaules et la chemise se couvrent de sang. Le sombre amoureux, de la pointe aiguë de son couteau, vient de balafrer les deux joues de celle qu'il aime.

Lorenzo a bondi. Son père, don Onésimo, Mateo et moi le saisissons au passage; don Blas lui parle avec autorité.

Maximo ne s'occupe pas de son frère, il met un genou en terre devant Amada sanglante, tend vers elle ses bras supplians, tandis que deux larmes roulent sur ses joues.

— Souviens-toi que je t'aime et que pour moi tu seras éternellement belle, dit-il; maintenant, au revoir ou adieu; tu en décideras.

Il se relève, se tourne vers don Blas.

— Père, dit-il, la vie de Lorenzo est pour moi sacrée, j'ai pro mis au Christ de la respecter à cause de vous. Si lui veut me tuer, laissez-le faire; j'ai plus envie de mourir que de vivre.

Il se dirige vers le bois, disparaît.

Je suis près d'Amada dont la mère, éperdue, cherche en vain à étancher le sang; la jeune fille est debout, très pâle. J'examine ses coupures, elles partent des pommettes des joues, descendent jusqu'au menton, sont peu profondes. Maximo n'a voulu que la défigurer, et, à l'aide de son doigt, n'a laissé dépasser que quelques millimètres de la pointe du couteau dont il s'est servi. Je fais asseoir la jeune fille, je panse ses blessures dont je rapproche les lèvres. Guéries, ces entailles lui laisseront deux cicatrices blanches, indélébiles, comme en portent fréquemment les bravaches poblanais, ou les maîtresses infidèles qu'ils ont châtiées.

Lorenzo, toujours maintenu par son père et par don Onésimo, les entraîne près d'Amada.

— Je te vengerai, lui dit-il, je rendrai à ton bourreau les blessures infamantes dont il t'a marquée.

La jeune fille se lève.

— Je te le défends, dit-elle avec autorité, ton frère a promis au Christ de ne pas te toucher, et je veux de toi la même promesse, le même serment.

— Tu tiens à sa vie, après ce qu'il vient de faire?

— J'y tiens comme à la tienne, Lorenzo, et ne veux point voir couler d'autre sang que le mien. Donc, promets d'oublier.

— Non, je veux te venger.

— Laisse-moi ce soin, et par le salut de ton père, par le tien, promets-moi de respecter la vie de Maximo, je le veux.

— Non, dit encore le jeune homme.

— Prends garde, tu vas me forcer à l'épouser pour le sauver, car tu n'oserais me faire veuve.

Lorenzo, une flamme dans les yeux, saisit le manche du couteau passé dans sa ceinture.

— Je n'ai qu'une parole, dit froidement Amada; tu veux, je le vois, me forcer à te l'apprendre.

— Je promets, dit Lorenzo, d'une voix sourde.

— Sans restrictions, loyalement?

— Oui; je veux te plaire.

— Merci.

Amada va parler encore et j'interviens, car elle a dérangé mon pansement. Secondé par sa mère, je l'emmène dans sa chambre, et je la condamne pour quelques jours à un mutisme absolu. Rassurée par la promesse qu'elle a arrachée à Lorenzo, la jeune fille obéit à son tour, docilement.

Lorsque je reparais sur le seuil de l'habitation, je trouve don Blas et don Onésimo discutant, aussi troublés l'un que l'autre par les événemens qui viennent de se succéder, et ne sachant quel parti prendre. Je les tranquillise sur le sort d'Amada, dont ni la santé, ni la vie ne sont en danger, puis je gagne le bord du lac, aussi paisible que le soir où je l'ai découvert, et au-dessus duquel tournoient, planent, se croisent, regagnant leurs asiles de nuit, des rapaces, des passereaux, des palmipèdes et des échassiers.

— Hommes ou tigres, tigres ou hommes, me dit Mateo qui me rejoint, n'avais-je pas raison, *señor*, en vous affirmant l'autre jour que c'était tout un, quand l'universelle « folie » s'empare d'eux? Vous vouliez voir le dénouement de la double passion de Maximo et de Lorenzo, et je soutenais que cette rivalité se terminerait par une saignée, avais-je tort?

— Non; et, cette fin, je la redoutais comme toi, en face de deux hommes accoutumés depuis leur enfance à jouer journellement avec la mort. Toutefois, ni toi, ni moi, n'avions prévu que le sang qui coulerait serait celui de doña Amada. Maximo me semblait avoir quelque chance de triompher, car il se montrait le plus malheureux, ce qui, soit dit à leur honneur, agit favorablement sur les âmes féminines. Ces chances, il vient de les perdre par son acte de brutalité, de sauvagerie.

— Qui sait! dit Mateo.

— Comment, qui sait? Une femme ne pardonne pas même aux années d'attenter à sa beauté, l'ignores-tu donc?

— Que les femmes ne pardonnent pas à l'âge, *señor*, c'est possible et même certain; mais j'ai souvent entendu dire, par des hommes d'expérience, que le cœur des *señoras* est un écheveau

de fil si bien embrouillé, si difficile à démêler, que le diable, tout malin qu'il soit, a depuis longtemps renoncé à la tâche. Ce que je tiens pour incontestable, l'ayant vu, c'est que les préférences des filles d'Ève, quelle que soit leur condition, vont plus souvent à l'amoureux qui les brutalise ou les dédaigne, qu'à celui qui leur est soumis, qui roucoule au lieu de rugir. Mais, dites-moi, à présent que votre curiosité est satisfaite, partons-nous demain?

— Non; l'humanité, la reconnaissance que nous devons à nos hôtes pour leur cordial accueil, et j'ajoute l'intérêt qu'ils m'inspirent, me font un devoir de ne les abandonner que lorsque les blessures de doña Amada seront en bonne voie de cicatrisation.

Mateo me regarde avec attention, puis sourit d'un air si malicieux que je lui en demande aussitôt la cause.

— Je ris, me répondit-il, en songeant aux multiples devoirs qu'imposent l'humanité et la reconnaissance à un homme de votre âge; je ris surtout en songeant quel habile homme a été le parrain de notre belle et jeune hôtesse, en la nommant « Amada »; je ris encore... Non, je ferai mieux de me taire.

— Achève; ne m'as-tu pas accoutumé à tes impertinences?

— Dieu me garde, *señor*, d'être jamais impertinent avec vous, que j'aime et soigne comme si vous étiez un de mes fils, et je vais dire toute ma pensée, pour me justifier de votre accusation. J'ai donc souri encore en pensant que doña Amada — la bien nommée — est un si beau fruit que, s'il tente de vieilles dents comme les miennes, il doit singulièrement aiguiser les vôtres, qui sont jeunes. Avouez que ce sera drôle, si dans une quinzaine ou dans un mois, je ne veux pas marchander sur le temps, je vous ramène à Cordova pourvu d'un amour de petite femme pêchée sur le bord d'un lac et présentable partout, bien qu'honorablement balafrée.

— Tu es fou! mon brave Mateo.

— Ni plus ni moins que tout le monde, *señor*, soit dit sans vous offenser, et pour la plus grande gloire de Dieu!

— Amen! répondis-je.

Et, me voyant continuer ma promenade solitaire, Mateo se frotta jovialement les mains, persistant à sourire d'un air entendu, bien qu'il se méprît du tout au tout sur mes sentimens.

III

Dix jours se sont écoulés. Or, depuis l'avant-veille, j'ai autorisé la blessée, dont les coupures sont en bonne voie de guérison, à s'établir sur le hamac, lieu d'où l'on domine le lac. Elle est un peu pâle, un peu amaigrie, ma jeune patiente, car j'ai dû lui

prescrire des alimens liquides, afin de lui éviter les mouvemens de la mastication. Oui, elle est un peu pâle, et elle se meut avec la molle et intéressante langueur des convalescens, bien qu'en réalité elle ait perdu très peu de sang, que sa diète ait été modérée. C'est par prudence, non par nécessité, que je l'ai condamnée au repos. Sa faiblesse est donc plus apparente que réelle, et son apathie, toute morale et non physique, m'inquiète peu.

Le visage de la jeune fille est encore entouré d'un bandeau, et si, comme j'ai pu le constater en la pansant, sa beauté restera quelque peu amoindrie par les deux cicatrices de ses joues, elle sera loin d'être détruite. Du reste, elle ne s'est pas un seul moment préoccupée des conséquences possibles de sa mutilation et sur ce point, étant donné son sexe, je l'ai trouvée stoïque.

Bien dressée de bonne heure aux violens exercices du cheval, à ceux non moins violens et plus périlleux encore de la chasse aux taureaux sauvages, Amada a conservé, je l'ai dit, toute la grâce innée des femmes de sa caste, des métisses d'Espagnol et d'Indienne. Toutefois, durant ses jours de réclusion, une rapide transformation s'est opérée en elle. Elle est certainement devenue plus féminine encore qu'elle ne l'était, non seulement dans sa démarche et dans ses gestes, mais dans son parler, dans le timbre de sa voix, surtout dans ses regards aujourd'hui plus profonds. Ce qui tourmente son père et sa mère, c'est de la voir, elle autrefois babillarde comme un oiseau, demeurer de longues heures silencieuse, n'être plus jamais à ce qu'on lui demande ni à ce qu'on lui dit, se complaire dans un silence de rêve.

Désireux de la tirer de sa torpeur, de la voir reprendre la vie active et insouciante qui lui rendra son équilibre, je lui propose une promenade sur les bords du lac. Elle accepte avec empressement, mais me déclare que c'est l'îlot qu'elle veut visiter. Je la conduis vers la pirogue, rustique esquif que je sais avoir été taillé dans un tronc d'arbre par Maximo, puis, aussitôt qu'elle est installée, je prends les rames et nous voilà voguant. L'eau claire, transparente, nous laisse voir librement les poissons et les reptiles qui peuplent ses profondeurs, et nous sommes suivis par des carpes aux écailles d'or et d'azur qui seraient la merveille de nos étangs, si elles pouvaient vivre autre part que dans une eau tiède. J'essaie d'égayer ma jeune passagère, d'exciter sa curiosité, de la tirer de son mutisme. Je récolte quelques sourires, quelques monosyllabes et des regards si reconnaissans, si caressans, qu'ils rendraient fou de joie Lorenzo s'il était à ma place, et raviraient plus encore le malheureux Maximo.

Nous avons abordé. Amada s'est appuyée sur mon bras pour escalader la berge escarpée que nous avons à franchir, terrain

rendu glissant par les plantes grasses dont il est tapissé, que nos pieds écrasent. Le buste de la jeune fille est drapé dans une écharpe de soie, — le *rebozo* national, — et mon bras, qui entoure sa taille pour la soutenir, sent sa chair sous la mince étoffe. Ce contact la fait tressaillir, elle se dégage, achève de franchir sans aide le pas difficile, et nous nous établissons sous des bananiers qu'elle me dit avoir plantés.

Amada n'est pas malade dans le sens rigoureux du mot, néanmoins je la traite comme telle, respectant sa mélancolie, ses longs silences. Elle, si en dehors, si prime-sautière, si « gamine » quelques jours auparavant, et qui était tout action, je ne la reconnais plus. Ce qui me frappe surtout, c'est ce regard intérieur qui l'isole de ce qui se passe autour d'elle. Plus trace en elle de l'enfant si vivante, si bruyante, si exubérante qui m'accompagnait il y a moins de dix jours, de l'enfant au corps de femme qui ne prenait nul souci de me cacher ni ses épaules, ni sa poitrine, qui semblait ignorer la puissance de sa beauté, sa vertu troublante. A présent, toujours strictement drapée dans son écharpe, elle rougit lorsque le fin tissu lui échappe, tombe ou s'entr'ouvre, et elle a des pudeurs exagérées de sensitive. Un éclair m'illumine : enfant hier, Amada est femme aujourd'hui, non plus seulement par le corps, mais par l'âme; l'heure attardée de sa puberté morale a enfin sonné : elle aime!

Elle aime! l'éveil de sa pudeur en est un signe certain; seulement, qui aime-t-elle? Ce ne peut être que le musicien qu'elle a couronné dans un élan qui l'a trahie, et Maximo l'a compris. En ce moment où le jour se fait dans mon esprit, Lorenzo passe au galop de son cheval sur la rive qui nous fait face, se dirigeant vers le rancho. Amada le suit du regard, puis, aussitôt qu'il s'est éloigné, me parle de lui comme elle m'en a parlé la veille et l'avant-veille, c'est-à-dire en me faisant son éloge. De son ton dolent, elle déclare qu'il sera un excellent mari, gai, soumis. Elle le nomme avec complaisance; or, depuis le jour où il l'a frappée, la jeune fille n'a pas une seule fois prononcé le nom de Maximo, et j'ai imité sa réserve.

Le soleil a disparu derrière la forêt, la nuit vient rapide. Je propose à ma compagne de retourner au rancho, elle ne me répond pas. Je ne la presse que faiblement, car la lune, qui va paraître, nous permettra de nous guider. D'ailleurs, du point que nous occupons, le seuil du rancho devant lequel va bientôt briller un feu deviendra visible, et nous le regagnerons sans difficulté.

Il fait noir, un dernier cri rauque a été poussé par un échassier, et le silence est si solennel, si profond, que j'entends Amada respirer. Soudain, là-bas, à l'extrémité du lac où sont établis les

deux caïmans dont la présence en ce lieu élevé reste un problème que je n'ai pas encore réussi à résoudre, un foyer s'allume. Amada l'aperçoit, se lève, le contemple, se rapproche de moi.

— Qui campe là? me demande-t-elle d'une voix mal assurée, en étendant son bras.

J'hésite à répondre.

— Qui campe là? répète-t-elle; vous le savez, puisque vous ne paraissez pas surpris de voir ce feu.

— C'est... je m'arrête, et j'ajoute : Ai-je besoin de le nommer?

— Est-ce une supposition? me demande la jeune fille.

— Non; je suis allé causer avec lui avant-hier et hier.

— Il est malheureux?

— Très malheureux. Il regrette son action, se reproche sa colère, sa jalousie, dit que, vous aimant plus que sa vie, il eût dû se sacrifier à votre bonheur, à celui de son frère, vaincre son amour. Il a résolu de partir, de se rendre dans la Terre chaude, de s'exiler. Mais il ne veut le faire qu'après avoir sollicité votre pardon, qu'après l'avoir obtenu.

— Alors il vous a parlé de moi?

— Il ne m'a même parlé que de vous.

— Que voulait-il savoir?

— Si vous êtes guérie, si vous êtes triste, si vous le maudissez.

— Que lui avez-vous répondu?

— Que vous êtes convalescente, que depuis huit jours, vous n'avez ni souri, ni prononcé son nom.

— Qu'a-t-il dit?

— Rien. Il s'est assis sur le sol, a couvert son visage de ses mains, et j'ai vu qu'il pleurait.

— Vous l'avez consolé?

— Que pouvais-je lui dire qui eût cette vertu?

— Que je ne l'ai pas maudit, que je ne lui en veux pas, qu'il est pardonné. Que dit-il encore?

— Qu'il souhaite mourir; qu'il demande à Dieu de lui faire cette grâce, de l'appeler à lui.

— Mourir, lui! il ne faut pas, je ne veux pas qu'il meure!

Amada m'a saisi le bras, me le serre de sa petite main dont la force me surprend. Cette petite main, je m'en empare, elle est frémissante, et je songe aux paroles de Mateo. Pourtant, dans les deux hommes dont elle est aimée, la jeune fille voit depuis si longtemps des frères aimés, des amis qui lui sont également chers, que son émotion à propos de Maximo ne doit me surprendre qu'à demi, et ne m'éclaire pas sur ses sentimens.

— Partons, m'a-t-elle dit.

Je la précède, elle marche alerte, c'est à peine si elle accepte mon aide pour descendre dans la pirogue. Elle va droit à l'avant de l'embarcation, s'y installe, saisit les rames. La lune se montre, éclaire en plein le visage de ma compagne qui, je le remarque, ne perd pas de vue le foyer de Maximo. Je pense de nouveau aux paroles de Mateo et je commence à soupçonner pourquoi, secouant sa torpeur, Amada s'est emparée de mon poste et s'est faite mon pilote.

Nous avançons avec une lenteur voulue, calculée par la batelière, qui ne fait qu'effleurer l'eau de ses rames. C'est presque sans bruit que notre esquif glisse sur la surface lisse du joli lac, qu'il ride à peine. Des poissons nous suivent ou nous devancent, et, profitant de l'heure, n'ayant plus à redouter le bec ou les serres d'aucun oiseau pêcheur, ils sautent à chaque instant hors de l'eau. Des chauves-souris voltigent autour de nos têtes, m'importunent. Par bonheur ma compagne, qui ne nourrit aucune idée superstitieuse sur les mystérieux mammifères, ne voit pas un sinistre présage dans leur familiarité, ne s'inquiète pas d'eux.

Nous avons abordé. Lorenzo qui nous guettait, qui nous voyait venir, aide Amada à débarquer. Il la conduit vers le hamac, s'établit un instant près d'elle, puis remonte à cheval pour aller souper avec son père, qui est seul. Je m'attable entre don Onésimo et sa femme qui, vu l'état du ciel que colore une faible lueur rose, m'annoncent que le vent du sud soufflera avant peu. Tandis que j'interroge, Amada se retire.

Le repas terminé, je la retrouve non sur le hamac, ainsi que je m'y attendais, mais assise sur le bord du lac, tournée vers le point habité par les mystérieux caïmans. Elle se lève, prend congé de son père et de sa mère, et, gardant la main que je lui ai tendue, elle m'entraîne doucement.

— N'allez-vous pas en expédition demain? me demande-t-elle.

— Si, et je vais en prévenir Mateo.

— Il dort, *señor*, car il doit à l'aube aider Lorenzo, qui maintenant est seul, à marquer des taureaux. Voulez-vous le laisser à ce travail et m'accepter une fois de plus pour guide?

— Certes. Toutefois, vous êtes si dolente, que nous ferons bien, je crois, d'aller à cheval.

— Comme il vous plaira. Est-ce, ajoute la jeune fille qui me regarde bravement en face, vers l'extrémité du lac que vous comptez vous diriger?

— J'irai où vous me conduirez.

Je presse la petite main, qui me rend ma pression, et je vais m'établir sur le hamac que je mets en branle, pour trouver

un peu de fraîcheur. J'admire le calme de la vallée, l'immobilité des eaux du lac, la quiétude de tout ce qui m'entoure, car pas un souffle ne fait frissonner le feuillage. Comme contraste, je songe aux inquiétudes de tous mes hôtes et de leurs voisins, au désespoir de Maximo, et, comme contraste encore, à la mobilité de l'esprit des femmes, à leur humeur capricieuse, à tout ce qui les rend charmantes, irrésistibles, enivrantes, cruelles. Je songe aux deux frères que j'ai vus combattre, et celui que je plains, ce n'est déjà plus le brutal Maximo, mais le confiant Lorenzo dont ce sera probablement demain le tour de souffrir et de pleurer.

Un rugissement se fait entendre là-bas, au loin, dans la forêt, et je m'endors en répétant les paroles de Mateo :

— Hommes ou tigres, tigres ou hommes, c'est tout un, quand la folie d'amour les tient!

IV

Don Onésimo et sa femme ont été bons prophètes, car je me réveille au bruit du feuillage des arbres qui entourent le rancho, feuillage secoué par les souffles intermittens et déjà impétueux du vent du sud, ce siroco des plaines embrasées qui bordent l'océan Pacifique et qui vient mourir sur les rives de l'Atlantique. Pas un chant d'oiseau ne se fait entendre, et aucun des hôtes ailés du lac, en ce moment agité et comme bouillonnant, n'ose abandonner son asile de nuit. Seuls les vautours sont assez hardis, ou, plutôt, ont l'aile assez puissante pour oser braver l'ouragan. Ils s'élancent, se laissent emporter par les tourbillons, se balancent et, vigoureux, habiles, s'élèvent durant les accalmies. Ils montent, montent par degrés laborieux dans le ciel pur, atteignent des hauteurs où l'air est inaccessible aux vents de la terre et planant alors majestueux, baignés de soleil, ils décrivent des cercles sans fin.

Mateo, avant d'aller rejoindre Lorenzo, est venu prendre mes ordres. S'il s'attarde, mon brave guide, à seller le cheval que je dois monter, puis celui d'Amada, c'est qu'il croit que l'opération pour laquelle il a été convié sera remise au lendemain, car le vacarme du vent excite les taureaux, les affole, les rend plus agressifs. Néanmoins, sa tâche terminée, il se met en selle et pénètre dans la forêt où il pleut des branches mortes, souvent dangereuses par leur taille et leur poids. Je recommande au mulâtre d'être prudent, sans grand espoir d'être écouté, car, si Mateo possède la longueur et la maigreur du grand chevalier de la Manche, il en possède aussi l'aveugle audace.

Amada paraît, l'œil brillant. Ses traits ont décidément perdu

leur froideur insignifiante, ils rayonnent et la beauté de la jeune fille en est doublée. Je la vois impatiente, l'héroïque amoureuse, d'aller porter son pardon au profanateur qui a levé sur elle une main sacrilège, qu'elle aime alors qu'elle devrait le haïr. C'est que, primitive par sa vie isolée, par sa rude éducation, elle obéit à un sentiment tout primitif en voyant un maître dans l'homme qui l'a châtiée pour une simple indication de préférence; et, qui sait? son cœur, encore indécis, eût peut-être penché vers Lorenzo si le jeune homme, laissé libre d'agir, avait pu frapper son frère, se montrer plus hardi ou plus fort que lui.

Tout en dégustant un bol de café qu'elle m'a offert, je propose à ma jeune hôtesse de remettre notre excursion au lendemain, alors que l'ouragan sera calmé. En guise de réponse elle assujettit son chapeau, se met en selle. Son père survient, plaide à son tour pour que la promenade soit ajournée. Les sourcils d'Amada se froncent, elle part en faisant caracoler son cheval, et, cédant à un mouvement d'amour-propre, je salue mon hôte et la rejoins.

Nous voilà côtoyant le lac; bientôt une rafale nous enveloppe. Nous devons nous courber sur le cou de nos montures qui, les oreilles couchées, s'arrêtent, affermissent leur équilibre en écartant leurs jambes; leurs longues crinières, leurs longues queues flottent, reviennent sur elles-mêmes, les fouettent et nous fouettent. Amada, impatiente, pousse son cheval qui résiste, qu'elle oblige à obéir. Bientôt, se rendant à mes avis, elle consent à marcher avec prudence, au pas.

Les eaux du lac sont remuées, soulevées, et le vent, de temps à autre, nous inonde de l'écume qu'il arrache à la pointe des vagues, nous en cingle le visage. Nous avançons sans pouvoir échanger un mot, et je m'en désole.

En somme c'est le pardon, le repos, la joie qu'Amada porte à Maximo dont je lui ai peint la douleur, l'accablement, les regrets, et qu'elle a hâte de rassurer. Elle songe en ce moment au désespoir du malheureux, et nullement à celui qu'elle va faire naître dans l'âme de Lorenzo, qui ne soupçonne même pas la déception qui l'attend. En dépit du serment qu'ont prêté les deux frères de ne pas attenter à la vie l'un de l'autre, il me semble impossible que le dénouement de leur rivalité ne soit pas une lutte sanglante, mortelle. Je voudrais arrêter ma compagne, lui exposer mes craintes, lui faire comprendre les dangers de sa démarche, la supplier de l'ajourner. J'essaie de le faire; mais le vent emporte mes paroles, mes conseils, ne laisse arriver aux oreilles d'Amada que des monosyllabes. Je songe à tourner bride, je m'arrête; elle continue sa route; je regrette alors de n'avoir pas

révélé la vérité à don Onésimo qui nous eût retenus d'autorité, auquel Amada n'eût peut-être pas osé désobéir.

Nous approchons du chemin que suivent deux fois par jour les taureaux pour venir s'abreuver dans le lac, et nous en voyons déboucher Mateo. A notre vue il lève ses deux bras, les agite violemment en signe d'appel. En quelques minutes nous sommes près du mulâtre, sur le visage consterné duquel je lis une catastrophe.

— Don Lorenzo est blessé, évanoui, *señor*, me crie-t-il; venez vite, ou nous ne le retrouverons pas vivant.

— Qui l'a frappé?

— Je l'ignore; je l'ai trouvé tel que vous allez le voir.

Sans demander plus d'explications nous gravissons la pente au galop, nous en descendons le versant avec la même rapidité, et nous débouchons dans la prairie où j'ai vu combattre les deux frères. A ma gauche, à vingt pas de la lisière de la forêt, j'aperçois Lorenzo étendu sur le dos, immobile. Son cheval, resté près de lui, le flaire, renâcle, hennit, se tourne de notre côté, semble nous appeler; en arrière, se tient un cercle de taureaux, de curieux. Notre approche rend les fiers animaux menaçans, ils baissent le front. Mateo marche sur eux en faisant tournoyer son lasso et, connaissant la traîtrise du redoutable nœud coulant, la bande s'effare et détale.

J'ai sauté à bas de ma monture, je suis agenouillé près de Lorenzo dont la tête est renversée en arrière, dont la bouche est ouverte, dont les yeux sont clos, dont le visage a les teintes vertes de l'agonie. Sa chemise, sur sa poitrine, est imbibée de sang. J'écarte ce vêtement, je le déchire, et je vois une longue blessure qui va du sein gauche à l'épaule. C'est l'œuvre d'un *macheté* dont la lame, encore sanglante, brille à quelques pas de moi.

Je sonde la coupure, ce n'est qu'une estafilade sans profondeur, dont je rapproche les lèvres à l'aide d'épingles à insectes. J'ai ordonné à Mateo de soulever la tête du blessé, de lui inonder le visage de l'eau de sa gourde, et c'est Amada qui, assise sur le sol, exécute mon commandement. Elle est énergique, Amada, et l'émotion qu'elle ressent ne se trahit que par un léger frémissement de ses membres.

L'estafilade est pansée; le cœur du jeune homme bat faiblement, mais il bat. La blessure que je viens de fermer n'est nullement mortelle, et ne m'explique ni la pâleur livide, ni la longue syncope du ranchero. Je cherche sur son corps une seconde lésion, et je la trouve vite. Près de l'aine se montre un trou profond d'où le sang coule avec abondance. Lorenzo, blessé, a dû tomber de cheval. Un taureau l'a frappé au ventre de l'une de ses cornes, lui a perforé les intestins : il est perdu.

J'aveugle, je tamponne l'affreux trou en me servant de mousse et de linges, que j'assujettis à l'aide de la ceinture de crêpe de Chine du blessé.

— Vivra-t-il? me demande à voix basse Amada, dont le regard fouille le mien.

Je secoue la tête, négativement.

La jeune fille pose ses lèvres sur le front de Lorenzo, le mouille de deux larmes, et demeure accablée.

— Croyez-vous, lui dis-je, que la pirogue puisse naviguer sur le lac sans chavirer?

— Oui, me répond-elle en me regardant avec surprise, elle le peut, si elle est habilement conduite.

— Eh bien, comme nous ne pouvons songer à hisser Lorenzo sur son cheval sans nous exposer à le voir mourir, courez au rancho et envoyez-nous la barque par un Indien. Pendant ce temps, nous allons, Mateo et moi, transporter le blessé sur le bord du lac.

— Reprendra-t-il connaissance?

— C'est peu probable.

— Comment, me demande-t-elle avec hésitation, pensez-vous que... que ce malheur soit arrivé?

— Je ne me l'explique pas.

— Le *macheté* que voilà, dit-elle avec vivacité et en montrant l'arme, appartient à Lorenzo, n'est pas celui de...

Elle n'achève pas et, de mon côté, j'évite de répondre en la priant de se rendre au rancho. Elle se met en selle, et s'engage au galop sur le sentier où les branches pleuvent.

Amada n'a pas osé nommer Maximo; mais, demeurés seuls, nous le nommons hardiment, Mateo et moi. Les deux frères se sont trouvés face à face, ont oublié leurs sermens, en sont venus aux mains. Lorenzo a été blessé par son frère et l'a blessé de son côté, ainsi que le prouve la lame ensanglantée que Mateo essuie en ce moment sur l'herbe, avant de la replacer dans sa gaine.

J'entrave mon cheval, le mulâtre entrave le sien et celui de Lorenzo, puis, avec mille précautions, car je crains à chaque secousse de le voir expirer, nous transportons laborieusement le blessé sur la rive du lac, que nous atteignons au moment où don Onésimo aborde avec la pirogue. Le vieillard est accablé, il s'agenouille près du corps du jeune homme, et prie. J'étends Lorenzo dans la barque, la tête appuyée sur une botte d'herbe; puis don Onésimo part seul, le petit esquif, vu l'état d'agitation du lac, ne pouvant porter que deux passagers.

Nous sommes allés reprendre les chevaux et, poussés cette fois par le vent au lieu d'avoir à le combattre, nous reprenons le

chemin du rancho. Amada revient vers nous au galop, nous dépasse sans s'arrêter, dépasse même la coupure qui conduit à la prairie. Elle va, je le comprends, à la recherche de Maximo. Est-ce pour le maudire, pour le consoler, ou pour savoir la vérité? Je ne m'amuse pas à conjecturer. J'épie anxieux la pirogue qui danse affolée sur la pointe écumeuse des flots, et je pense avec douleur à don Blas, qui n'a plus qu'un fils!

V

Il est huit heures du matin, environ. Le vent du sud continue à tordre les branches, à secouer les feuillages, et cette rumeur, toujours lugubre, le semble plus encore en ce moment. Lorenzo est couché sous le corridor extérieur du rancho de don Onésimo, et la mère d'Amada, écrasée par la douleur, m'aide pourtant à faire prendre au moribond, de temps à autre, quelques cuillerées d'un cordial à base de rhum. Tous les Indiens établis autour des deux ranchos, hommes, femmes et enfans, se tiennent debout en face du crucifix attaché au mur de bambous contre lequel la couche du jeune homme est appuyée, et murmurent des prières.

Don Blas et don Onésimo sont assis côte à côte, ne perdent pas de vue les traits décomposés de leur fils commun, comme ils se le disent. Parfois un des deux vieillards se lève et vient m'interroger, veut m'arracher un mot d'espérance, et je ne puis répondre que par des gestes découragés. Amada paraît, va près de sa mère qu'elle étreint, qu'elle embrasse, sur le sein de laquelle elle pose sa tête, et pleure.

De loin en loin elle se lève, va se pencher au-dessus de Lorenzo, le nomme, puis, peu à peu, l'appelle d'une voix brisée, pleine de sanglots. Tout à coup le jeune homme s'agite, ramène vers lui un de ses bras, ouvre les yeux pour les refermer aussitôt, comme ébloui. Amada prononce son nom; il sourit au son de cette voix chère, mais ses yeux restent clos.

Je soulève sa tête, je réussis à lui faire avaler plusieurs gorgées du cordial qui semble le ranimer, et c'est distinctement qu'il prononce le mot « merci ». Tous les regards se tournent vers moi en me voyant consulter le pouls du blessé, m'interrogent. Une fois de plus, je ne puis répondre qu'en baissant le front. Un chien s'approche, flaire le lit rustique, fait entendre un long hurlement. On le chasse, tandis que les femmes laissent un libre cours à leurs sanglots; elles ont vu, dans le cri de l'animal, un présage de mort.

Soudain elles se taisent, don Blas et don Onésimo se lèvent en même temps. Les bras du premier s'étendent, se raidissent

comme pour repousser, comme pour maudire. Toutes les respirations sont contenues, suspendues. Maximo, aussi pâle que son frère, vient d'apparaître, des larmes mouillent ses joues. Il s'avance vers le moribond; des murmures de réprobation se font entendre. Personne ne l'a dit; mais pour tous Maximo est le meurtrier de celui dont il ose s'approcher, auquel, déjà en proie au remords, il vient sans nul doute demander pardon.

C'est d'un pas ferme que le jeune homme se dirige vers la couche funèbre; don Blas veut s'interposer, puis recule en se couvrant le visage de ses mains. Oh! la lugubre, la terrible scène durant laquelle le vent ne cessa de gémir avec sa voix surhumaine, et dont le souvenir oppresse encore mon cœur après tant de jours écoulés!

De même que l'a fait Amada, Maximo se penche au-dessus du chevet de son frère, le nomme, puis l'appelle, en vain, hélas! Devant cette surdité, cette immobilité, le jeune homme recule, examine ceux qui l'entourent, ne voit que des visages hostiles dont les regards fuient les siens. Il aperçoit l'image du Christ, court à elle, s'agenouille, tend vers elle des mains suppliantes, prie avec ferveur, le front dans la poussière. Il se relève, revient au chevet de Lorenzo, recommence à le nommer, à l'appeler en haussant de plus en plus la voix, et le visage du moribond reste impassible.

— Au nom du Dieu devant lequel tu vas paraître, frère, crie le jeune homme désespéré, ouvre les yeux, ouvre la bouche et dis à notre père, à tous ceux qui nous entourent et m'accusent, que je ne suis pas ton meurtrier!

A l'éclat de cette voix pour lui familière, le moribond sort une seconde fois de sa torpeur, ouvre les yeux. Il regarde son frère avec une fixité inconsciente, de nouveau les respirations sont suspendues. Lentement, gauchement, l'un des bras du jeune homme se relève, retombe, et il referme ses yeux. Que voulait-il faire? Voulait-il maudire ou pardonner? Est-il mort?

Non, de nouveau il bouge, de nouveau ses paupières se soulèvent, de nouveau son bras s'étend et, cette fois, sa main saisit celle de Maximo.

— Tu arrives trop tard, lui dit-il avec lenteur, c'est ce matin que tu aurais dû venir en aide à ma maladresse, toi qui tant de fois déjà m'as sauvé... Quand je suis tombé sur mon *macheté*, quand j'ai vu venir sur moi le taureau furieux, je t'ai appelé... O frère, mon grand frère, comme tu devais être loin pour n'être pas accouru!

Haletant, le jeune homme se tait.

— Vis, lui crie Maximo, vis pour être l'époux d'Amada!

— Elle est et sera tienne, répond Lorenzo, par la volonté de

Dieu. Il a voulu, il veut que je meure pour que tu sois heureux, sois-le, et puisse ma soumission à ses desseins me valoir sa miséricorde.

Lorenzo prononça encore quelques mots, puis le bruit d'une rafale couvrit sa voix de plus en plus sourde, de plus en plus faible. Maximo et Amada, penchés au-dessus de lui, purent seuls entendre ce qu'il disait; ce fut en unissant leurs mains, qu'il couvrit avec les siennes, que le blessé expira.

Lorenzo eut une belle veillée mortuaire, car tous les Indiens, pour l'honorer, se grisèrent abominablement. Mateo l'honora si bien, pour sa part, que je dus lui confisquer son *macheté* pour l'empêcher de pourfendre un Indien. On eût dit qu'il voulait me prouver, par un nouvel exemple sanglant, qu'aux heures d'ivresse, l'homme et le tigre sont tout un.

Un peu avant l'aube, je fis déposer le corps du jeune ranchero dans une fosse creusée au pied d'un palmier, cérémonie à laquelle aucun membre des deux familles n'assista.

Le surlendemain de ce triste jour, je pris congé de mes hôtes, que je devais revoir à Cordova, lorsque les convenances du deuil permettraient à Maximo d'être uni à celle que sa sauvagerie avait quelque peu défigurée, et qui l'adorait pour cette preuve d'amour. Les deux jeunes gens me conduisirent jusqu'à l'extrémité du petit lac, auquel je dis un éternel adieu, ainsi qu'aux deux caïmans dont l'existence à cette hauteur restait pour moi un phénomène inexpliqué, un problème scientifique dont je parlai à Maximo.

— La présence, ici, de ces deux bêtes n'a rien de mystérieux, me dit-il, et je puis en deux mots vous l'expliquer. Mon père, alors que nous étions enfans, Lorenzo et moi, les pêcha dans la lagune que vous rencontrerez après-demain, au pied de la Cordillère, et dans laquelle ces bêtes pullulent. Il nous rapporta ces deux petits monstres qui mesuraient alors la longueur de ma main environ, et ils nous servirent de jouets jusqu'à l'heure où leur dentition les rendit redoutables. C'étaient deux mâles; certain qu'ils ne pourraient se propager, on les établit ici, d'où ils ne bougent guère.

Et voilà comment le problème scientifique qui m'avait coûté tant de méditations, se trouva très prosaïquement résolu, et comment il me fallut renoncer au mémoire que je me proposais d'écrire pour signaler la présence des caïmans à 903 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, mémoire dont la matière se dissipa en fumée, tout comme la culpabilité de Maximo.

LUCIEN BIART.

LE
MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

I

LES GRANDS MAGASINS

Avant d'étudier dans ses procédés et ses résultats l'évolution du progrès moderne, il est bon de dépouiller toute illusion : les bienfaits de la civilisation présente ont eu le sort réservé à beaucoup de bienfaits ; ils n'ont engendré que l'ingratitude chez ceux qui les recueillent aujourd'hui. Jamais, sans doute, les hommes n'ont été plus heureux qu'à l'heure actuelle ; et jamais cependant ils ne se sont crus plus à plaindre. Les doléances ont grandi avec le bien-être; et, à mesure que notre condition devenait meilleure, nous l'avons jugée pire. La caractéristique de ce siècle favorisé entre tous est d'être mécontent de lui-même.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les siècles antérieurs présentaient l'image d'une société au repos ; le XIXe siècle offre le spectacle d'une société en marche. Cependant, au point de vue social, l'aristocratie et la démocratie ne sont pas aussi différentes en réalité qu'elles croient l'être en principe : la première édictait la stabilité indéfinie des situations au profit des gens d'en haut ; la seconde promet la mobilité permanente des destinées au profit des gens d'en bas. Mais la première n'a jamais pu faire observer absolument ses lois, et la seconde ne pourra jamais tenir complètement ses promesses. Il y a toujours eu beaucoup d'instabilité, même parmi les privilégiés de droit d'une aristocratie ; et il existera toujours un certain nombre de privilégiés de fait, même parmi

la masse mouvante d'une démocratie. Seulement cette masse contemporaine supporterait plus volontiers l'égalité dans une misère stagnante que l'inégalité dans une croissante aisance. Ses réclamations proviennent, non pas de ce qu'elle manque du nécessaire, mais de ce que quelques citoyens ont acquis ou conservé du superflu.

A ces regrets, nul remède. Il n'y serait pas donné satisfaction, lors même que l'organisme du monde futur se perfectionnerait encore cent fois plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici. N'oublions pas que la richesse consiste dans la possession, non de la chose belle, mais de la chose chère, c'est-à-dire de la chose rare ; or M. de La Palisse eût observé qu'il est impossible qu'un objet puisse être, à la fois, très rare et néanmoins possédé par tout le monde. Les grandes maisons de nouveautés fournissent un saisissant exemple de cette valeur d'opinion : elles s'appliquent sans cesse à mettre à la portée de tous des objets dont le plus grand mérite et l'attrait principal étaient d'être difficilement accessibles par leur prix ; mais, lorsque chacun a constaté que l' « article » rare est partout, nulle part aussitôt on ne le veut plus avoir, et il tombe dans le mépris.

I

Un mouvement inverse pousse aujourd'hui l'industrie à se spécialiser, et le commerce à se généraliser. Tout industriel tend à ne fabriquer qu'un seul produit ou du moins qu'un très pe tit nombre de produits, pour les faire mieux, en quantité plus grande, et à meilleur marché. De son côté, tout commerçant tend à réunir des marchandises de plus en plus diverses pour en vendre davantage, les écouler plus rapidement, et les faire payer moins cher aux acheteurs en réalisant lui-même un bénéfice plus considérable. A ce double but tendent les grands magasins que des gens inconséquens maudissent en les faisant prospérer, et dont la création récente est un bienfait pour le consommateur.

Toute la querelle, entre prôneurs et détracteurs des grands magasins, se résume à cette question : Le commerce est-il fait pour le public, ou le public pour le commerçant? Est-il permis, comme ce jovial écrivain qui s'écriait : « Béni soit Dieu qui a placé les tunnels là où passent les chemins de fer! » de penser que le Seigneur, dans sa munificence, ait créé la clientèle pour faire vivre le petit marchand? Il existe en effet deux théories diamétralement contraires qui semblent jouir, dans les mêmes cervelles, d'un égal degré de faveur. L'une consiste à supprimer les intermédiaires ; — les agriculteurs s'efforcent de vendre directement leurs denrées, les ouvriers des fabriques rêvent de ven-

dre directement leur travail. — Chacun s'applique à réduire les bénéfices interposés entre les producteurs et les consommateurs. Mais à côté de cette haine de l'intermédiaire minable, qui vend cher et qui gagne peu, se développe dans l'opinion un mauvais vouloir non moins vivace contre la seule espèce de commerçans qui gagnent beaucoup en vendant bon marché, contre ces bazars immenses qui réalisent précisément, dans une large mesure, la suppression souhaitée des intermédiaires.

Ceux d'ailleurs dont l'esprit est hanté de ces deux idées contradictoires, — suppression des intermédiaires et protection du petit commerce, — ne conforment leur conduite privée ni à l'une ni à l'autre : si bien que le chiffre d'affaires des grands magasins augmente sans cesse, et que la concurrence des syndicats n'atteint pas les petits détaillans, là où ils sont vraiment utiles. Le mouvement de concentration est la caractéristique de la vie moderne : les grandes nations succèdent aux petits États, les grandes capitales succèdent aux petites cités, les grandes usines aux petites échoppes; les grands paquebots chargeant dans de grands ports remplacent les voiliers amarrés dans des cuvettes d'eau de mer, comme les chemins de fer ont remplacé les diligences, les coches et les messagers. Les entreprises où se complaît l'activité contemporaine deviennent de plus en plus colossales, exigent de plus en plus la forme de l'association. Mais cette révolution ne supprime pas la classe des commerçans-ouvriers; chaque jour au contraire il s'en établit de nouveaux. Il y a deux siècles chaque famille rurale faisait son pain et chaque bourgeoise faisait ses robes. S'il n'en est plus de même aujourd'hui, c'est que l'on a reconnu qu'il valait mieux parfois s'adresser à un intermédiaire que de s'en passer. La division du travail est l'essence de la civilisation; c'est elle qui a substitué le système de l'intermédiaire au particularisme de nos ancêtres, qui faisaient tout par eux-mêmes comme Robinson dans son île.

Si donc c'est une sottise de croire que l'on puisse supprimer le commerce, c'en est une autre pourtant que de regretter la forme qu'il revêtait nécessairement autrefois. Soumis aux trois unités, comme la tragédie classique : unité de boutique, unité de marchandise, unité de commis ou d'apprenti, l'ancien marchand voyait son essor borné moins encore par les règlemens que par les conditions matérielles de l'existence. On ne se figure pas le *Bon Marché* ou le *Louvre* dans une ville de quelques centaines de mille âmes, à une époque où ni les gens ne se remuent ni les choses ne se déplacent. Marchands et bourgeois, enfermés dans leurs murailles, étaient condamnés à s'acheter exclusivement les uns aux autres ce dont ils avaient besoin; — et peut-être le commerce indigène

eût-il pu, par une coalition facile, établir les prix de vente à sa guise, si un élément étranger ne fût venu, à intervalles fixes, arbitrer la valeur des marchandises.

Cette concurrence régulatrice des prix, — qui remplissait, dans les simples chefs-lieux de sénéchaussées comme dans les centres populeux, l'office de la quatrième page des journaux et des catalogues de nos grands magasins actuels, — était celle des foires franches, bazars ambulans d'une population immobile. Paris lui-même, quoique le commerce normal y fût plus mouvementé qu'ailleurs, avait ses deux grandes foires, l'une à Saint-Denis, le *Landit* annuel, et l'autre en plein faubourg Saint-Germain, près de Saint-Sulpice, au cœur de la capitale. Celle-ci n'était pas seulement une occasion de fêtes, de « braveries », de cadeaux aux dames, — Louis XIII donnait à la reine 4 000 écus (70 000 francs actuels) pour sa foire, — mais aussi le siège de négociations fort actives, une exhibition de marchandises analogue aux « expositions » trimestrielles de nos magasins contemporains. Là les manufacturiers de toute la France, les « ouvriers », comme on disait alors, venaient en personne débiter leurs produits.

Les foires ne jouissaient pas toutes du même degré de vogue, et le succès de celles qui réussirent ne fut pas éternel. Celles de Champagne, fameuses au XIIIe siècle, lorsque chaque fabricant du Midi y avait son entrepôt spécial, étaient tombées cent ans après au quart de leur importance, si l'on en juge par les taxes perçues sur les marchands. Taxes légères toujours, — une vingtaine de francs d'aujourd'hui pour le loyer d'une boutique à Saint-Denis, sous Henri III, — le profit venait du grand nombre des vendeurs. A la foire de Beaucaire, au temps de Richelieu, il y avait pour 6 millions de francs actuels de marchandises. Loin d'imposer un surcroît de charges à ces marchands exceptionnels qui venaient rivaliser avec le commerçant du cru, on les favorisait : leurs pacotilles étaient exemptées des droits de douanes et d'octrois, à l'entrée et à la sortie. Tous les règlemens se relâchaient, toutes les barrières s'abaissaient pour faciliter les transactions, la procédure et la paperasserie étaient muselées. Une légende, — je veux croire que ce n'est qu'une légende, — conte qu'à Bordeaux, durant les quinze jours des foires qui se tenaient au printemps et à l'automne, le cours habituel des lois était suspendu. Les pères avaient, dit-on, droit de vie et de mort sur les enfans, et les maris sur leurs femmes, et n'encouraient aucune peine, s'ils en usaient, pourvu qu'ils jurassent solennellement « avoir obéi à un mouvement regrettable de colère. »

Peu à peu, à mesure que les communications devinrent plus faciles et la concurrence mieux établie, les foires déclinèrent. Au

moyen âge on ne les trouvait jamais assez longues; telle, qui devait durer huit jours, dépassait en fait un mois. Aux derniers temps de l'ancien régime la durée légale était au contraire rarement atteinte; elle s'abrégeait par le seul consentement des vendeurs et des acheteurs, même en des provinces arriérées comme la Basse-Bretagne. Cette vie de nomade, de colporteur, devint odieuse aux négocians. « Qui fait ses affaires par commission, disait un vieux proverbe, va à l'hôpital en personne. »

Des commerçans que l'on a souvent, de nos jours, considérés comme les ancêtres des marchands de nouveautés, étaient les merciers, « qui tenaient magasin sans vendre au détail », grands seigneurs du trafic, auxquels une ordonnance royale permettait d'acheter la noblesse. Mais s'il est vrai que, seuls entre tous les corps d'état, les merciers pouvaient tenir toute espèce de marchandises; s'ils étaient quincailliers, tapissiers, joailliers, marchands de vin et de jouets à la fois; s'ils connaissaient déjà les pompes de l'étalage, sachant « garnir des gans » et attacher galamment des rubans aux habits; si l'on faisait dans la mercerie les grandes fortunes, au point que tel qui n'avait pas 500 livres vaillant à son début se retirait avec des millions, il était interdit au « mercier-grossier » de faire la vente au détail. S'il voulait entrer en rapport direct avec le public, il avait les mains liées par les règlemens que l'on connaît. Ses débordemens étaient réprimés bien vite en un temps où les tailleurs d'habits ne pouvaient travailler que sur mesure, où les « pourpointiers » avaient défense de faire des culottes, et les « chaussetiers » de faire des pourpoints; où chaque pièce d'étoffe avait son état civil et ne pouvait entrer dans le monde sans être munie de papiers en règle, la largeur des soieries étant mûrement délibérée au conseil d'État, de même que la couleur des lisières.

Aussi quel pauvre assortiment dans les boutiques! Le gouvernement fait chercher en 1630, dans tout Paris, du damas rouge pour l'ameublement des galères royales de la Méditerranée, et « il ne s'en peut trouver, écrit-on au grand maître de la navigation, plusieurs pièces de la même nuance ». L'on songe à en envoyer chercher à Gênes; mais, comme « il y a beaucoup de risques », on se contente de « recueillir dans les villes du Midi ce qui se trouvera de bien semblable ».

En dehors des temps de foire, la seule concurrence que rencontrât, à Paris comme en province, le commerce local parqué et étiqueté était celui des marchands de passage qui vendaient des toiles à la halle, ou des « blanquiers » qui venaient débiter divers objets en plein air, avec l'autorisation du conseil de ville, par la voie de la loterie. Les ventes à la criée, en cas de retraites ou

de faillites, troublaient encore quelquefois le cours ordinaire des échanges. Il y eut bien aussi quelques essais de groupemens de divers comptoirs en un seul magasin : des marchands *bizoirs* s'installèrent à Nevers en 1675 ; ils étaient, dit-on, simples merciers en arrivant, et depuis « ont fait des monopoles pour ruiner les autres marchands, qui ont été contraints de quitter leur négoce... S'ils n'étaient pas là, ajoutait-on, leur commerce donnerait de l'emploi à 200 habitans. » Ne croit-on pas lire, à la fin de notre siècle, le programme désolé de la « Ligue contre les grands magasins », où sont syndiqués les griefs de ceux que M. Zola a fortement personnalisés, dans son *Bonheur des dames*, en ce type du marchand de parapluies, champion épique du passé, enseveli sous les ruines de ses manches d'ombrelles? Ces « bizoirs » de Nevers s'étaient, paraît-il, beaucoup enrichis; ce qui ne contribuait pas peu à les rendre haïssables. Le privilège de tenir à Paris, pendant 20 ans, un magasin général pour la vente au détail de toutes marchandises fut obtenu sous Louis XV, par un banquier du nom de Kromm, qui distribuait des prospectus et des catalogues sur le modèle de ceux d'aujourd'hui. J'ignore ce qu'il advint de cette initiative qui disparut sans laisser de trace, comme ces puissantes associations de marchands, issues au moyen âge de la hanse teutonique, phalanstères de 2 ou 3000 individus, qui renfermaient à la fois des boutiques d'étalages; des hangars pour les marchandises; et, pour les facteurs, — ainsi nommait-on jadis les commis, — des cuisines et des chambres à coucher.

II

Avec la liberté du commerce débutèrent, sous Napoléon Ier, les magasins de nouveautés actuels, ou plutôt les devanciers de ceux que nous voyons aujourd'hui; car, de ces novateurs qui florissaient au temps où l'acteur Brunet incarnait le personnage de « Monsieur Calicot », récemment mis à la scène par Scribe et Dupin, dans le *Combat des montagnes;* de ces maisons, fameuses en 1817, qui s'appelaient la *Fille mal gardée*, le *Diable boiteux*, le *Masque de fer* ou les *Deux Magots*, il ne subsiste plus une seule. Beaucoup de celles même qui les ont remplacées, sous Louis-Philippe, ont plus tard sombré, comme la *Belle Fermière* et la *Chaussée d'Antin*, ou liquidé médiocrement, comme le *Coin de rue* et le *Pauvre Diable*. Quoique les grands magasins, pris en bloc, aient réussi, il y eut donc, pour commencer, beaucoup de vaincus parmi ces vainqueurs. L'avenir en semblait encore si aléatoire, dans les premiers temps du second Empire, que le père de M. Deschamps, sollicité par son fils, qui venait de fonder la *Ville de Paris*, de lui

confier ses économies, ripostait avec sa méfiance de Bas-Normand : « Un magasin de nouveautés! je ne mettrais pas cent sous dedans! » M. Deschamps n'en réalisa pas moins une fortune qui parut alors exceptionnelle.

Aujourd'hui, le « calicot » que les Forains de la Restauration ne se firent pas faute de caricaturer, lorsqu'il prétendit usurper, humble civil, la tenue militaire en arborant des moustaches; ce « chevalier de l'aune », bruyant et un peu comique, et sa sentimentale compagne « Mlle Percaline », qui appartiennent l'un et l'autre à l'histoire des mœurs de ce siècle, ne se reconnaîtraient plus dans leurs successeurs, fonctionnaires de nos grands magasins, volontiers hommes de sport et propriétaires de chasses louées à prix d'or.

Cette aristocratie nouvelle est le pur produit de l'intelligence et du travail. Ceux qui l'ont fondée sont de toutes petites gens. Le capital n'a joué qu'un rôle très modeste, et parfois absolument nul, dans le succès de ces entreprises. Aristide Boucicaut, fils d'un petit chapelier de Bellême (Orne), était en 1852 employé au *Petit Saint-Thomas* lorsqu'il devint, à 42 ans, l'associé de M. Vidau, qui possédait, vers l'extrémité de la rue du Bac, un magasin à l'enseigne du *Bon Marché*. La clientèle assez pauvre, le quartier plutôt malpropre, le chiffre d'affaires, — 450000 francs, — rien ne pouvait alors faire présager les destinées de cet établissement. On a raconté que, pour attirer du monde, Boucicaut donna gratis le fil et les aiguilles aux ouvrières des environs. La vérité, c'est qu'il imagina, l'un des premiers, de vendre à très petit bénéfice. Le public avait le choix jusqu'alors entre de bonnes étoffes qui étaient chères ou des étoffes bon marché qui étaient mauvaises; l'originalité consistait à vendre la marchandise garantie au prix de la marchandise de camelote. La marque en chiffres connus, autre innovation hardie qui supprimait le marchandage et la « vente au procédé », c'est-à-dire la majoration de l'objet suivant la physionomie des acheteurs; — le « rendu », permettant au client d'annuler à volonté son marché; — enfin le paiement presque intégral des employés par une commission sur les ventes : tels furent les élémens constitutifs de la nouvelle organisation que Boucicaut, Hériot et leurs imitateurs perfectionnèrent à l'envi les uns des autres. Le succès couronna leurs efforts, succès de vente tout d'abord, plutôt que succès de gain.

Ç'a été en effet le génie des fondateurs de ces vastes comptoirs, tous désireux pourtant de s'enrichir, de viser à vendre beaucoup plutôt qu'à gagner beaucoup, et de presque renoncer au bénéfice immédiat pour assurer davantage le bénéfice futur. La « réclame », qui fut un des moyens d'action du système, ne pouvait

donner de résultats durables que si le client était satisfait; et quoique la révolution qui se produisit il y a quarante ans dans la fabrication et le prix des tissus ait certainement favorisé le commerce des nouveautés, on n'aurait pas appris aux Parisiens le chemin d'une boutique sise entre les Petits-Ménages et les Incurables s'ils n'y eussent été conduits par un juste souci de l'économie. Aussi, quoique le chiffre de vente du *Bon Marché* eût passé, de 1852 à 1863, de 450000 francs à 7 millions, il ne semble pas que les profits encaissés eussent suivi une marche ascensionnelle correspondante.

Est-ce à ce motif que l'on doit attribuer la rupture de MM. Boucicaut et Vidau? Toujours est-il qu'en 1863 M. Vidau se retira, en vendant le fonds 1520000 francs à son associé, qui était loin de posséder la somme nécessaire pour le désintéresser. Le bruit courut que la somme avait été avancée à M. Boucicaut par des maisons religieuses, et que les jésuites commanditaient l'affaire. En réalité, le « jésuite » était un M. Maillard, naguère employé de commerce à Paris, qui avait fait fortune en exploitant à New York un restaurant qui n'avait rien de dévot, joint à une confiserie à la mode. Aucune part ne lui était donnée d'ailleurs dans la direction du *Bon Marché*, où M. et Mme Boucicaut demeuraient seuls maîtres. Grâce à leur labeur et à leur adresse, la maison prospéra au point que, six ans après (1869), M. Boucicaut, qui avait acquis peu à peu l'îlot compris entre les rues de Sèvres, Velpeau, du Bac et de Babylone, posait la première pierre des bâtimens industriels destinés à remplacer les logis bourgeois, aménagés tant bien que mal pour le commerce. La vente s'élevait alors à 21 millions de francs. Après avoir vu le chiffre de ses affaires grossir en 1877 jusqu'à 67 millions, le fondateur de cette institution magnifique mourut sans qu'il lui fut donné d'en suivre la marche jusqu'à son apogée. Son fils ne lui survécut pas longtemps, et sa veuve hérita seule du magasin.

Sans famille proche, parvenue au seuil de la vieillesse et jouissant d'une fortune quasi « royale, » — comme on disait au temps où les rois étaient les plus riches des hommes, — la simple ouvrière qu'avait été Marguerite Guérin eût pu se retirer, en cédant à des conditions avantageuses cette entreprise qu'elle savait ne devoir être continuée par aucun des siens. Elle n'y songea même pas! A son tour elle voulut jouer, sur la scène commerciale, l'un des plus nobles rôles qu'il ait été donné à un patron de remplir. Dans ce ménage, désormais historique, chacun des deux époux eut sa part de grandeur. Le mari avait réalisé sa conception du négoce nouveau dans une maison exceptionnellement florissante; la femme fit passer cette maison, moitié de son

vivant, moitié après sa mort, par une série de contrats qui ressemblaient presque autant à des donations qu'à des ventes, sur la tête des collaborateurs anonymes qui avaient contribué à la faire prospérer. Elle compléta cette œuvre, d'une portée sociale qui dépassait de beaucoup les limites de la philanthropie, en dotant ce phalanstère du *Bon Marché* d'institutions de retraites et d'épargne qui sont demeurées des modèles.

La mort de M. Boucicaut n'avait pas interrompu le succès de l'établissement; depuis le décès de sa veuve, survenu en 1887, les affaires n'ont cessé de se développer encore. Elles ont atteint en 1893 le chiffre de 150 millions de francs, le plus élevé auquel il ait été donné à une maison de commerce de parvenir jusqu'ici dans le monde. Rapproché de ce chiffre prestigieux, le total des bénéfices nets, quoique considérable en lui-même, semble relativement modeste. Il justifie le grand organisme des attaques auxquelles il est en butte. Les bénéfices du *Bon Marché*, qui ont été l'année dernière de 8 millions, ne représentent en effet qu'un courtage d'environ 5 pour 100 sur le prix des objets qui ont traversé ses galeries. Ces 8 millions sont le résidu laissé dans la caisse par les 150 millions que le public y a versés, après qu'il a été payé par le magasin 118 millions à ses fournisseurs, et qu'il a été pourvu aux frais généraux dont le chiffre s'élève à 24 millions. Sur ces 8 millions, 1 million a été porté à la réserve statutaire, qui monte aujourd'hui à 27 millions; 200 000 francs ont été portés à une réserve spéciale d'incendie, qui atteint déjà 6 500 000 francs; le solde de 6 800 000 francs, — auquel viennent s'ajouter environ 400 000 francs de rente provenant des valeurs mobilières figurant dans la réserve, — a été distribué aux actionnaires.

La réserve actuelle est le produit d'une épargne très sévère, puisque, au début de la société formée par Mme Boucicaut entre elle et ses employés, on décida qu'il ne serait pas distribué un centime de dividende jusqu'à ce que les économies eussent atteint 6 millions de francs; qu'ensuite, jusqu'à 20 millions, il serait mis à part 45 pour 100 des bénéfices; et qu'enfin, au-dessus de 20 millions jusqu'à 40 formant le maximum auquel on s'arrêtera, 25 pour 100 du gain annuel serait placé en fonds d'État ou obligations de chemins de fer. Grâce à ce capital immobilisé, les actionnaires ont pu acquérir de l'Assistance publique, moyennant 14 millions, l'immeuble où est actuellement installé le *Bon Marché* et diverses maisons nécessaires aux services annexes, ce qui les dispense du paiement de tout loyer.

En fixant il y a quatorze ans à 20 millions, divisés en 400 parts, le capital social de la société nouvelle, Mme Boucicaut était volontairement restée bien au-dessous de la vérité. Son apport per-

sonnel, représenté par le fonds de commerce, le matériel et les marchandises, valait le triple de ce qu'elle l'estimait; quant à l'argent que ses « associés » étaient censés lui apporter, c'est elle en grande partie qui le leur avança. Enveloppant sa générosité de papier timbré, cette femme admirable s'arrangeait pour donner ingénieusement ce qu'elle paraissait vendre, puisque beaucoup de parts ne furent payées par leurs titulaires que sur les bénéfices qui leur étaient attribués. Seulement Mme Boucicaut exigea que le personnel demeurât unique propriétaire de ces parts. Soucieuse de concentrer les profits entre les mains des travailleurs qui les créaient, elle fit interdire par les statuts de vendre les actions à d'autres qu'aux employés de l'établissement. Et, pour que le plus grand nombre possible de ces employés fût admis au partage, d'un côté on limita le nombre d'actions que chacun pourrait acquérir, de l'autre on divisa ces actions en huitièmes.

La mesure était d'autant plus opportune qu'émises en 1880 au au prix de 50 000 francs, ces actions rapportent aujourd'hui 18 000 francs et sont cotées au cours de 320 000 francs, à la bourse intérieure du *Bon Marché*. Les huitièmes de part, dont le dividende est par conséquent de 2 250 francs, trouvent aisément preneur à 40 000 francs et davantage : capitalisation élevée pour une affaire commerciale, et qui prouve la confiance du personnel dans l'entreprise à laquelle il est attaché. Le nombre des participans augmente sans cesse; de simples garçons de magasin, aussi bien que des chefs de comptoirs, possèdent leur huitième d'action, si bien que ces 400 parts ou 3 200 coupures sont aujourd'hui entre les mains de cinq cents employés, — ou anciens employés.

Nous parlons d'anciens employés; c'est là l'écueil de cette institution, comme de toutes les coopératives de production du passé et de l'avenir. Comment obliger en effet l'employé qui prend sa retraite à se défaire d'une propriété qui représente souvent l'effort d'une vie entière ? Serait-il équitable de contraindre ses héritiers à céder leurs actions? Or, quoique la société du *Bon Marché* soit d'origine bien récente, un certain nombre des 500 participans se reposent déjà dans la vie bourgeoise de trente ans d'une fiévreuse activité; chaque année en voit disparaître de nouveaux; et dans un demi-siècle, si la maison existe encore, la plus grosse part du capital appartiendra forcément à des étrangers. Que vaudrait cependant une forme de coopération qui enrichirait les travailleurs pauvres, et les dépouillerait de la fortune une fois qu'ils l'auraient acquise?

III

Gouvernement monarchique à l'origine, puisqu'il était la propriété exclusive d'un seul homme, le *Bon Marché* est devenu une sorte de république, par le nombre et la qualité des détenteurs du capital, autant que par la forme du pouvoir exécutif, confié à un triumvirat dont les membres se renouvellent fréquemment. Les fonctions de M. Plassard, premier gérant en titre, ont pris fin l'année dernière; celles de M. Morin se terminent cette année; celles de M. Fillot l'an prochain. Ainsi l'autorité supérieure se renouvelle et la raison sociale change sans cesse ; la durée des pouvoirs du gérant nouveau, M. Ricois, nommé en 1893, est de cinq ans. Les personnes investies de cette dignité sont largement rémunérées. Seulement il ne paraît pas dans l'esprit de l'institution de les maintenir longtemps en jouissance de ce maréchalat de la nouveauté où l'on ne parvient qu'après avoir parcouru tous les échelons de la hiérarchie : M. Morin, fils de cultivateurs, a débuté petit commis au *Bon Marché* en 1856; chef de comptoir en 1868, administrateur en 1874, fondé de pouvoirs en 1880, il a été promu à la gérance en 1887. Ses collègues ont des états de service identiques.

Le même souci d'empêcher l'esprit de routine de pénétrer dans les rouages dirigeans de la machine a réglé le renouvellement du conseil d'administration. Les quinze membres de cet état-major, dont chacun dirige trois ou quatre rayons, sont tenus à cinquante ans révolus de résigner leurs fonctions et de céder la place à d'autres. Une organisation analogue se retrouve dans la plupart des magasins similaires, avec cette différence qu'administrateurs et gérans sont ailleurs les employés d'un patron, au lieu d'être, comme au *Bon Marché*, des mandataires élus par leurs pairs. C'est ainsi qu'au *Louvre* aucune parcelle du capital n'appartient au personnel exploitant, et que le directeur même, M. Honoré, ne possède pas le quart d'une action. Le *Louvre* a suivi, dans son histoire, une marche inverse à celle du *Bon Marché*. L'autorité effective y passa des financiers commanditaires aux mains du gérant à qui le magasin doit sa fortune, M. Auguste Hériot. Les actionnaires s'effaçant de plus en plus devant lui, il centralisa si fortement l'autorité qu'elle demeura telle, même sous les moins capables d'entre ses successeurs, et que l'absolutisme risqua ainsi de compromettre l'œuvre après l'avoir fondée.

Ce n'est pourtant pas à M. Hériot, c'est à M. Chauchard qu'appartient l'idée de la création du *Louvre*. Employé au *Pauvre Diable* en 1854, ce dernier passait chaque soir le long des con-

structions qui s'élevaient dans le prolongement récemment percé de la rue de Rivoli, — sur le terrain où Jeanne d'Arc, rendant Paris à la France, planta la bannière royale, — et rêvait de loger dans quelque coin de ces bâtisses un magasin de nouveautés. Mais comment M. Pereire, président de l'*Immobilière*, consentirait-il à traiter avec un commis sans surface ni autorité? Les opérations d'édilité étaient alors dans l'enfance et, pour exciter les entrepreneurs, l'administration avait dû garantir au futur hôtel du Louvre l'exemption de tout impôt pendant trente années. Créer un de ces hôtels spacieux, tels que Paris n'en possédait pas encore, avait été l'idée personnelle de Napoléon III : y joindre un magasin gigantesque devait sembler fort audacieux.

Le jeune Chauchard obtint, non sans peine, du puissant financier une audience qui lui parut d'abord ne pas devoir être longue; M. Pereire le reçut debout, sans lui indiquer de siège. L'employé du *Pauvre Diable* comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre et entra en matière avec chaleur. S'il ne réussit pas à convaincre son interlocuteur par l'exposé de ses plans d'avenir, il obtint du moins la promesse d'un bail avantageux pour l'ensemble des boutiques situées à l'angle des rues Saint-Honoré et Marengo. Le même soir, il confiait tout soucieux à son barbier, qui était un peu son ami, les difficultés que semblait devoir rencontrer encore la réalisation de ses projets. — Il lui faudrait un associé capable. — J'ai votre affaire, dit le Figaro, et le lendemain il mettait Chauchard en relation avec Hériot, « premier aux soies » à la *Ville de Paris*. Malheureusement, si Chauchard n'avait pas grand'chose, — une quarantaine de mille francs, — à mettre dans la future maison de commerce, Hériot, fils d'un petit marchand de vin de Saint-Mandé, n'avait rien du tout. Tous deux se mirent en quête d'un troisième associé apportant des fonds et décidèrent M. Faret, propriétaire de la *Belle Française*, faubourg Montmartre, à se joindre à eux avec une somme ronde de 100 000 francs. L'acte d'association fut ébauché dans un café du quartier, où Hériot se fit attendre une heure et demie, n'osant s'absenter de son magasin sans permission, de peur d'être remercié avant que sa nouvelle situation ne fût devenue définitive. Entre temps, l'hôtel du Louvre, dont les travaux étaient poussés activement en vue de l'Exposition de 1855, s'achevait. Pour la première fois les entrepreneurs avaient eu recours à la lumière électrique afin de doubler le labeur de jour; des retards inopinés s'étaient produits; on sortait de la grève fameuse des charpentiers, qui tua la charpente en bois à Paris : aussi le *Louvre* offre-t-il cette particularité assez rare de marier dans sa structure les pans de bois des vieilles maisons aux planchers en fer des constructions modernes. Enfin, le 9 juillet 1855

MM. Faret, Chauchard et Hériot informaient les dames qu'ils venaient d'ouvrir à l'enseigne du *Louvre* un magasin de nouveautés. Mais l'appel fut si peu entendu, que, lorsque au bout de douze mois les trois associés firent leurs comptes, ils se trouvèrent en présence de 1 500 francs de bénéfices à partager.

M. Faret, là-dessus, prit peur, et retira ses 100 000 francs. Il fut remplacé par un marchand de soieries, M. Payen, qui, n'osant pas risquer son argent dans une commandite aussi hasardeuse, consentit seulement à *prêter* une somme égale à la mise de M. Faret. MM. Chauchard et Hériot continuèrent seuls, et cette fois avec assez de chance pour que le Conseil de l'*Immobilière* se décidât à former avec eux une société au capital de 1 100 000 francs divisés en parts de 5 000 francs chacune. Les bénéfices devaient être partagés entre les commanditaires et les gérans. Ces derniers, pour rassurer les bailleurs de fonds, stipulèrent qu'il serait prélevé avant tout partage un intérêt de 5 pour 100. Tant que les gains ne dépasseraient pas la somme nécessaire pour y faire face, les gérans se contenteraient d'un traitement de 500 francs par mois. Ce fut, pendant plusieurs années, ce qui arriva, soit que les affaires fussent effectivement médiocres, soit plutôt que M. Hériot, qui dirigeait presque seul le magasin, affectât les excédens de recettes à l'extension indéfinie des comptoirs. Cependant beaucoup d'actionnaires se lassaient; parmi ces découragés de la première heure, on est surpris de rencontrer de hardis financiers tels que M. Fould. L'enthousiasme des porteurs de parts se refroidit même au point que plusieurs d'entre eux préférèrent réaliser à perte, et que les titres tombèrent de 5000 francs à 2500. Tel capitaliste plus avisé racheta alors à moitié prix une douzaine de ces actions, dont chacune a rapporté l'année dernière 19 000 francs, à peu près 400 pour 100 de sa valeur d'émission. Cette valeur s'accrut lentement; et, en 1878 encore, la duchesse de Galliera, propriétaire d'un certain nombre de parts, ne faisait aucune difficulté de les céder, pour 5000 francs chacune, à M. Auguste Hériot.

Mais si les dividendes distribués demeuraient presque nuls, les bénéfices n'en étaient pas moins notables. Le magasin les engloutissait au fur et à mesure qu'ils se produisaient; et la valeur du fonds social grossissait sans cesse : elle peut être évaluée aujourd'hui à 50 millions. Cette somme de 50 millions, issue des 1 100 000 francs de l'origine, est le résultat de 25 années de succès et surtout d'épargne. La génération des fondateurs a semé plus qu'elle n'a récolté. La vogue, vogue immense et triomphale de l'heure actuelle, est assez récente. Quoique le *Louvre*, aujourd'hui dépassé par le *Bon Marché*, ait atteint le premier ce chiffre longtemps rêvé de 100 millions, on était loin d'espérer un pareil

mouvement d'affaires, non seulement à la fin de l'Empire, — nous avons dit plus haut que le *Bon Marché* faisait 21 millions en 1869, — mais même durant les premières années de la République : en 1875, le Louvre ne dépassait guère une quarantaine de millions de vente.

Il a atteint, au cours de l'année dernière, un total de 120 millions; les bénéfices de l'exercice 1893 se sont élevés à 8360 000 francs. Le dividende de 19000 francs par action n'a été dépassé qu'une seule fois, lors de la retraite de M. Chauchard, qui répartit 23000 francs en liquidant à peu près les réserves. Depuis lors, piqué d'émulation par la conduite prudente du *Bon Marché*, le *Louvre* s'est appliqué à constituer un fonds de prévoyance, d'autant plus utile, en cas d'incendie par exemple, que les compagnies d'assurances, se souciant peu de la clientèle des magasins de nouveautés, depuis le sinistre du *Printemps*, ne prennent qu'une partie des risques et se font payer de grosses primes. Cette mise annuelle à la réserve devrait, pour avoir le total des bénéfices, être ajoutée aux dividendes; mais de ceux-ci il faudrait déduire environ 1 million, provenant de l'exploitation des hôtels Terminus et du Louvre, que la Société présidée par M. Émile Pereire a joints à son commerce de nouveautés. Ce million compensant, à peu près, le bénéfice non distribué sur le magasin, le gain de 8 300 000 francs, rapproché du chiffre d'affaires de 120 millions, fait ressortir le produit net à 6,90 pour 100.

IV

A côté de ces colosses du trafic parisien, les autres maisons paraissent petites et les péripéties de leur histoire n'offrent plus le même intérêt. Jetons pourtant un regard sur le passé de quelques unes. Bien que la *Belle Jardinière* ne soit, par son chiffre de vente, — 38 millions de francs, — que le troisième de nos grands magasins, elle est néanmoins le plus ancien en date. Durant la seconde moitié de la Restauration (1826), P. Parissot tenait dans la Cité une petite boutique de mercerie qui, en raison de son voisinage du marché aux fleurs, avait pour enseigne : *A la belle Jardinière*. L'usage existait alors d'acheter le drap au marchand et de le porter chez le tailleur à façon. Le tailleur-fournisseur d'étoffe était un industriel de luxe, au besoin banquier usuraire d'une clientèle d'élite. Les seuls habits que l'on vendît tout faits étaient les vieux. Un commerce que le progrès a tué est celui du « mar...chand d'habits », dont le cri, familier naguère à nos oreilles, a presque complètement cessé de se faire entendre.

Le débit facile des costumes d'occasion s'expliquait par le prix

élevé des habits neufs. La friperie ne reculait pas, aux heures de crise, devant l'importation étrangère. L'assemblée des notables au commencement du règne de Henri IV (1597) se plaignait que les Anglais « remplissent le royaume de leurs vieux chapeaux, bottes et savates, qu'ils font porter à pleins vaisseaux en Picardie et en Normandie. » Sous Louis XVI, les fripiers s'étaient émancipés jusqu'à « avoir l'insolence de tenir des habits neufs tout faits; » la protestation coalisée des corporations rivales les fit bientôt rentrer dans l'ordre. En reprenant la tentative des fripiers novateurs de l'ancien régime, Parissot se borna d'abord au costume de travail des divers métiers, puis à la veste de gala du prolétaire. Trente ans après, le propriétaire de l'échoppe modeste, qui occupait primitivement 12 mètres carrés, avait assez développé la vente des vêtemens fabriqués en gros sur des moyennes de taille, pour que, malgré ses agrandissemens successifs, la place lui manquât toujours (1856). Il s'était peu à peu annexé vingt-cinq maisons formant le pâté au coin duquel il avait débuté.

Le capital de l'entreprise était à cette époque de 3 millions, — nominalement; — puisque cette somme n'avait jamais été versée, mais qu'elle représentait, comme au *Bon Marché* et au *Louvre*, une part des bénéfices employés en perfectionnemens. A sa mort, la famille de P. Parissot le remplaça; l'un de ses membres, M. Charles Bessand, a conservé jusqu'à ce jour la direction de la *Belle Jardinière*. Ce fut lui qui opéra le transfert du magasin, exproprié en 1866 pour la construction de l'Hôtel-Dieu, dans l'immeuble qu'il occupe actuellement, sur 3 400 mètres de superficie, auprès du Pont-Neuf. Une installation de tout autre mine et plus confortable que l'ancienne, le rapprochement du centre, contribuèrent à accroître le chiffre de la vente. Les actions de 50 000 francs montèrent à 250 000 francs; elles furent alors morcelées en 600 dixièmes de parts qui rapportent aujourd'hui 4 000 francs environ. Un bénéfice net de 2 400 000 francs, rapproché des 38 millions qui forment le chiffre d'affaires, représente un gain de 6,30 p. 100, inférieur à celui du *Louvre* et supérieur à celui du *Bon Marché*. Certains chapitres de frais généraux, — tels que la publicité; — ou de profits et pertes, — tels que les marchandises soldées qui grèvent lourdement le budget des maisons de nouveautés, — sont plus légers à la *Belle Jardinière* qu'ailleurs; mais les détails d'administration exigés par la mise en œuvre de la marchandise y exigent une comptabilité plus coûteuse.

L'examen attentif des gains de ces divers établissemens montre que le grand commerce d'aujourd'hui se contente de bénéfices beaucoup moindres que le petit marchand d'autrefois. Outre cette différence dans le profit de l'intermédiaire, l'acheteur

est favorisé encore par la réduction des frais généraux et surtout par l'abaissement des prix de revient du magasin, qui, faisant des commandes de quatre ou cinq cent mille francs d'un seul coup, — cent fois plus fortes que celles du détaillant minuscule, — obtient des industriels un tout autre traitement que lui. Ce prix avantageux que les consommateurs se flattent, et avec raison, d'obtenir du fabricant par leur groupement en syndicats et en coopératives, est déjà en grande partie acquis au public par l'intervention de ces courtiers énormes qui pèsent de tout le poids de leur clientèle sur le producteur, et l'obligent à se contenter lui aussi d'un gain raisonnable. Si la concurrence qui s'établit alors entre les fabricans oblige à disparaître les petits ateliers, incapables de lutter de bon marché avec les grandes usines, c'est la loi même du progrès qui s'accomplit. S'en étonner ou s'en indigner, c'est déplorer les résultats les meilleurs de la civilisation.

Des deux autres maisons qui figurent sur un rang peu différent de la *Belle Jardinière*, l'une, le *Printemps*, appartient à une société venue tardivement, après succès déjà escompté; l'autre, la *Samaritaine*, a pour maître unique un ménage dont le succès rapide prouve que l'intelligence et la volonté suffisent pour réussir — sans argent — en ce siècle où l'on gémit si fort sur la « féodalité financière. » M. Jules Jaluzot, fondateur du *Printemps*, était, en 1865, chef de comptoir au *Bon Marché*. Enrichi par son mariage, il eut l'idée assez naturelle de s'établir à son compte, et, quittant le *Bon Marché*, il fit bâtir au coin du boulevard Haussmann une maison de rapport dont les étages inférieurs devaient servir à loger le nouveau magasin du *Printemps*. Son capital personnel, d'environ 300 000 francs, passa tout entier dans le premier achat de marchandises; la maison réussit à souhait au point de vue du chiffre de vente... mais non au point de vue du bénéfice; et à la fin de la première année les 300 000 francs étaient dépensés. M. Jaluzot continua et, comme il ne tarda pas à faire 4 millions d'affaires, il rentra vite dans ses débours. Le local devint trop étroit; d'étage en étage les rayons montèrent, au fur et à mesure que les locataires déménageaient; puis, selon la progression ordinaire, les maisons voisines furent envahies une à une. Survint l'incendie de 1881, à la suite duquel M. Jaluzot, pour rebâtir et exploiter le *Printemps*, crut devoir faire appel au crédit et fonda une société en commandite au capital de 35 millions. Rien n'expliquait l'importance de ce chiffre, puisque le principe même du commerce des nouveautés est de brasser de grosses ventes avec un capital aussi réduit que possible. Le propriétaire du *Printemps*, qui passa à cette époque pour avoir fait une opération très habile, me semble au contraire s'être plutôt trompé

sur ses véritables intérêts. En effet, s'il avait marché à nouveau sans aucun secours étranger, grâce aux indemnités reçues des compagnies d'assurances, ou même en empruntant, s'il l'eût fallu, pour payer ses agrandissemens, il se trouverait aujourd'hui avoir remboursé ses prêteurs hypothécaires, et jouirait seul de bénéfices dont il ne perçoit, comme principal actionnaire, qu'un peu plus du quart.

Ce procédé, si usité depuis vingt-cinq ans, de mise en actions d'entreprises anciennes, n'a de raison d'être et n'est vraiment avantageux à celui qui l'emploie, que lorsqu'il veut réaliser tout ou partie des titres qui composent son apport. La combinaison à laquelle M. Jaluzot s'arrêta a donc été plutôt fâcheuse en même temps pour lui et pour ses commanditaires, qui demeurent embarrassés sous le poids de leur capital. Si bien qu'au lieu de chercher de l'argent pour faire des affaires, la société du *Printemps* a été forcée, depuis son origine, de chercher des affaires pour faire valoir son argent.

Tandis que le *Printemps* semble, tout en gagnant autant que ses confrères, être moins heureux qu'eux, parce que ses actions, trop nombreuses, sont cotées moins haut, la *Samaritaine* est arrivée, sans bourse délier, à un total de vente, non seulement égal, mais supérieur. M. Cognacq, son propriétaire, faisait, il y a quarante ans, — il en a aujourd'hui 54, — ses études au petit séminaire de Pons, en Saintonge, grâce à une demi-bourse de 400 francs. Devenu orphelin, et sa famille ne pouvant continuer à payer cette faible somme, il dut, à 14 ans, choisir une profession pour gagner sa vie. Il se décida pour la nouveauté où, pensait-il, « on était bien habillé tout en paraissant ne pas faire grand'chose ». Il ne tarda pas à s'apercevoir que, pour qui voulait réussir, la seconde au moins de ces deux opinions était erronée. Après avoir passé chez divers patrons et promené des étoffes pour son compte, comme marchand forain, dans les petites villes des environs de Paris, le jeune Cognacq qui, dans ce métier ingrat, avait réalisé sou à sou quelques épargnes, conçut en 1869 le projet hardi de fixer sa résidence. Il prit en location provisoire, moyennant 15 francs par jour, un magasin de la rue du Pont-Neuf, et réussit assez pour y faire l'année suivante un bail de quelque durée. En 1872 il avait mis de côté une dizaine de mille francs; il épousa Mlle Jay, « première » du rayon des costumes au *Bon Marché*, qui lui apportait une dot à peu près double, économisée sur ses appointemens. Les nouveaux époux se berçaient de l'espoir d'atteindre le chiffre de 300 000 francs d'affaires, qui leur procurerait une petite aisance pour la vieillesse.

Comme ils étaient tous deux intelligens et appliqués, ils in-

spiraient confiance à leurs fournisseurs. On leur offrit des avances; ils les refusèrent afin de ne pas compromettre l'indépendance de leurs achats. Ils ne demandèrent le succès qu'au seul labeur, à « l'huile de bras », dit Mme Cognacq. Le magasin occupait une douzaine d'employés. Patron et patronne couraient le matin les dépôts de fabriques, rentraient en hâte pour présider à la vente durant l'après-midi; le soir venu, ils faisaient leurs comptes et marquaient leurs marchandises jusqu'à minuit; ce qui ne les empêchait pas d'être le lendemain levés à l'aube, pour surveiller le nettoyage, un plumeau à la main, tout en ramassant les bouts de ficelles et les papiers blancs qui pouvaient servir à empaqueter. On comprendra l'importance de ces petits détails, quand on saura que la ficelle, à elle seule, coûte annuellement 40 000 francs au magasin du *Louvre*. La vogue du comptoir des confections, où Mme Cognacq avait fait preuve de qualités supérieures, entraîna très vite le succès de la maison. Elle grandit avec une rapidité surprenante. Le chiffre espéré de 300 000 francs avait été tout de suite dépassé; en 1874 le nombre des employés était de 40 et les affaires atteignaient 840 000 francs. Elles s'élevaient à 1 900 000 fr. en 1877, à 6 millions en 1882, à 17 millions en 1888, à 25 millions en 1890, et à 35 millions en 1893. Aujourd'hui M. Cognacq est un puissant millionnaire; — et peut-être s'est-il relâché un peu de sa surveillance primitive, puisqu'en 1889 son caissier central, qui jouait aux courses, a pu lui dérober 2 500 000 francs sans qu'il s'en aperçût.

V

Étudions maintenant le fonctionnement de ces énormes usines commerciales. Chaque « rayon » forme une petite maison dans la grande. Le directeur, ou le conseil, fixe, le premier du mois, le crédit dont chaque rayon pourra disposer jusqu'au mois suivant, selon son importance et selon la saison. On se guide, pour en déterminer le chiffre, sur la vente du mois correspondant de l'année précédente, et aussi sur les résultats obtenus durant les trente derniers jours, résultats que présente un tableau d'ensemble, où les totaux de la vente annuelle des rayons figurent à côté des achats qu'ils ont effectués. On peut ainsi restreindre la part des rayons qui n'ont pas rempli les prévisions, et augmenter la part de ceux qui les ont dépassées. Il importe en effet de proportionner aussi exactement que possible les entrées de marchandises aux sorties pour éviter les stocks d'où proviennent les pertes d'intérêt et les articles défraîchis ou démodés.

Ces bases établies, le chef de rayon se meut à peu près libre-

ment dans son domaine. Acheteur unique, il est fréquemment absent : à Lyon, pour les soieries ; au Puy, à Calais ou en Belgique pour les dentelles ; à Grenoble, Chaumont ou Millau pour les gants ; à Roubaix ou à Reims pour les lainages ; à Elbeuf ou Sedan pour les draps ; à Cambrai, Armentières ou dans les Vosges pour les toiles. Il est ainsi parfois donné au grand magasin d'aider l'industrie nationale, par la force de sa clientèle, mieux que les gouvernemens par des subventions puisées au budget : depuis la guerre de 1871 le *Louvre* a, par ses commandes, ramené à Saint-Étienne la fabrication des velours de Crefeld ; il a en partie remplacé les jouets de Nuremberg par des jouets français ; il a créé, dans les Hautes-Pyrénées, l'industrie des tricotages dont Berlin et Chemnitz avaient, il y a dix ans, le monopole.

Les « lettres de commission » du *Louvre* ou du *Bon Marché* sont, pour le fabricant pauvre ou gêné, le commencement ou le retour de la fortune ; avec elles il peut battre monnaie, trouver du crédit pour l'achat des matières premières. Un souci maladroit du lucre pousserait-il le grand bazar à abuser de cette puissance ? Son intérêt même le lui défend ; pour traiter avec des maisons solides, il doit laisser au manufacturier une marge de gain raisonnable. Le succès d'une industrie y développe la concurrence, par la concurrence le progrès, et, en définitive, le bon marché du produit fabriqué ; tandis que, dans une branche de travail qui souffre, il se crée, sur les ruines de la masse, quelques monopoles de fait dont l'acheteur doit subir la loi. A mesure que la marchandise arrive, le service de la réception en prend charge et procède à une vérification sommaire du poids et de la quantité : 6500000 kilog. représentant 87000 colis, venant de province ou de l'étranger, passent chaque année sur la « glissoire » du *Bon Marché*, sans parler des livraisons de Paris. Des délégués de chaque rayon s'assurent de la qualité des objets, en font monter une partie au magasin, et logent le reste dans des « réserves » que chaque comptoir possède au sous-sol.

Il faut alors décider la « marque », le prix de vente. Rien n'est plus faux que de représenter le grand magasin comme pouvant à son gré, soit l'abaisser pour ruiner ses concurrens, soit l'exagérer pour grossir ses bénéfices. Toutes ces maisons de nouveautés faisant de nombreuses annonces, le public féminin, qui forme les gros bataillons de leur clientèle, compare sans cesse leurs catalogues les uns aux autres ; aucune d'elles ne pourrait majorer une marchandise, sans en voir cesser aussitôt le débit. Bien mieux ; poursuivant à l'envi les uns des autres la dernière limite des concessions à faire, les chefs de comptoir sont exactement au courant du prix de vente de leurs spécialités dans cha-

cun des magasins rivaux. Le *Louvre* offre-t-il pour 1 fr. 50, à la quatrième page des journaux, le mètre de tel tissu de coton, le *Bon Marché*, qui fait sa publicité le lendemain, portera le même madapolam à 1 fr. 40 et le *Louvre* ripostera parfois le surlendemain en le cotant 1 fr. 35. Il n'est pas rare de voir certains prix corrigés ainsi, alternativement, à quelques jours d'intervalle. Pour se rendre compte de la marchandise à laquelle correspondent ces prix, les chefs de comptoir du *Bon Marché* font régulièrement acheter au *Louvre*, ainsi que ceux du *Louvre* au *Bon Marché*, quelques décimètres des étoffes sur lesquelles porte la bataille, afin de pouvoir répondre à la cliente qui objecte une différence de 5 ou 10 centimes avec les prix d'une autre maison : « Madame, ce n'est pas le même article. »

Le plus curieux est que souvent c'est la vérité. L'on se serre de si près entre marchands d'une part, entre fabricant et marchand de l'autre, que, pour ne pas arriver à vendre au même prix, il faut effectivement qu'il y ait quelque légère différence dans la qualité. Il a été objecté que, grâce à la « compensation des bénéfices », le magasin qui vend un grand nombre d'articles et comprend un grand nombre de rayons peut en sacrifier quelques-uns pour anéantir la concurrence des petits commerçans. Mais, s'il est toujours facile de vendre à perte, il l'est beaucoup moins de surfaire impunément. Pour que la compensation s'établît entre l'article majoré et l'article sacrifié, il faudrait que le premier se vendît autant que le second. Or il ne se vendrait pas, parce qu'il s'établirait des spécialistes qui, n'ayant rien à compenser, le livreraient, eux, à plus bas prix.

Chaque rayon a, comme les plus petites boutiques, ses objets de réclame et ses objets de gain ; la compensation s'établit, non pas d'un rayon à l'autre, mais dans l'intérieur de chaque rayon, de sorte que le « ressort », la différence de l'achat à la vente, apparaisse en fin d'année à un chiffre suffisant. Cette solidarité des grands magasins, qui empêche chacun de hausser seul aucun prix, les oblige tous à baisser une catégorie d'objets lorsqu'un d'entre eux s'est décidé à le faire. Un frein naturel, le souci de ne pas travailler « pour l'amour de Dieu », s'oppose à la multiplication de ces pertes volontaires. Le seul comptoir à peu près sans « ressort » est celui de la ganterie, dont la mission exclusive est partout d'attirer du monde. Le magasin de nouveautés vend les gants en moyenne 4 pour 100 net de plus qu'il ne les paye ; les frais généraux étant de 16 à 17 pour 100 du chiffre d'affaires, le rayon de ganterie se trouve en perte de 12 à 13 pour 100. Le bas prix a dû stimuler la vente, car le gant, comparativement à sa modeste part dans la toilette, atteint dans les grandes maisons un

assez joli chiffre : 5 400 000 francs au *Bon Marché*, où 60 employés débitent annuellement 1 500 000 paires de gants, depuis l'humble filoselle qui cache à peine le poignet jusqu'au chevreau qui gante le coude. Les affaires, dans leur acception la plus générale, comportent une part d'aléa incompressible ; à cet égard on peut dire que l'inégale répartition des bénéfices, la compensation de pertes inattendues par des profits exceptionnels, est l'âme de tous les commerces et de toutes les industries possibles.

Le bénéfice net varie sur chacun des articles d'un même rayon, suivant sa part de frais généraux. Pour livrer un bahut de cuisine de 10 francs à l'extrémité de Neuilly, le *Louvre* mobilisera un omnibus, deux hommes et deux chevaux, montera le meuble au quatrième étage, et essuiera peut-être des reproches très vifs parce que ses porteurs ont frôlé de trop près la peinture de l'escalier. Une cliente se fait envoyer à domicile un plateau de 95 centimes ; elle est absente et l'on prie le garçon de repasser pour la facture. Le même garçon reviendra quatre ou cinq fois avant d'être payé ! Nul doute que, dans tous les cas de ce genre, il y ait perte pour le magasin.

Pour la fixation du chiffre de vente on ménage en principe une différence de 25 pour 100 au-dessus du prix de revient ; mais ce n'est là qu'une *moyenne*. Les chances plus ou moins bonnes de l'écoulement sont la seule règle des appréciations du chef de comptoir. Souvent un tissu ou un meuble, commandés six mois auparavant, sont déjà moins à la mode au jour de la livraison, ou bien le fabricant a consenti des rabais ultérieurs ; on « marque » à perte. D'autres, au contraire, ne pourront plus être obtenus qu'à un prix plus élevé ; on leur fait porter une surcharge. Des articles payés le même prix se trouvent être plus ou moins « réussis ; » on en fait deux ou trois catégories, forçant l'étiquette de ceux dont l'aspect est le meilleur, et avilissant celle des autres pour qu'ils ne « boudent » pas à l'étalage. Dans ces bazars modernes la loi de l'offre et de la demande règne sans obstacle : le public fait et défait les prix sans cesse. Mais les changemens s'opèrent toujours par voie de réduction. Le magasin ne pourrait, sans irriter grandement ses clientes, majorer une série d'objets du jour au lendemain, lorsqu'il prévoit ne pas pouvoir les remplacer à temps, afin d'en ralentir la vente et d'en augmenter le profit. Aussi, pour accuser à l'inventaire un écart de 21 pour 100 environ, entre le total des achats et celui des ventes, le rayon doit prendre soin de marquer d'abord tous ses articles à 25 pour 100 *en moyenne*, afin de se réserver la facilité de solder à perte ceux qui s'attardent dans les vitrines ou dans les cartons, tout en conservant sur l'ensemble le bénéfice exigé.

La bête noire de la nouveauté contemporaine c'est le « rossignol », le « garde-boutique » comme disaient les merciers sous Louis XIV. Seulement l'ancien négoce ne se décidait jamais à ces baisses régulières, à cette hécatombe formidable des marchandises. Le renouvellement fréquent du capital est au contraire un des fondemens du nouveau système. Selon le mot du directeur du *Louvre*, il faut revoir sans cesse son argent. Cet argent, bien entendu, ne repasse pas dans tous les comptoirs avec la même fréquence ; des buffets de 3000 francs ne se vendent pas aussi couramment que des parapluies de 10 francs. Mais, s'ils tournent à l'inamovibilité, on les solde sans plus de cérémonie qu'un chapeau de paille. Un art de la nouveauté a été de tirer habilement parti de cette perte, de transformer en amorce ces articles qu'il faut expulser à tout prix, ces « talons » de pièces qui ne valent plus que le poids du chiffon, et que le public s'arrache à 22 sous parce que l'étoffe a valu 12 francs le mètre à l'origine.

Tous les soldes aussi ne constituent pas une perte pour le grand magasin : en position d'être bien renseigné sur les faillites, les liquidations judiciaires, les stocks de marchandises aux abois, il profite très légitimement de ces aubaines. Tantôt ces soldes, sur lesquels il gagne, lui servent à balancer les siens propres, toujours onéreux; tantôt il y trouve une réclame gratuite. M. Jaluzot écoula en quelques semaines à vil prix un lot énorme de fleurs artificielles qu'il avait eu lui-même pour peu de chose. On conte encore qu'un fabricant, désireux de se venger d'une maison de soieries de la capitale qui, après lui avoir commandé 400 pièces d'un tissu de valeur, n'avait consenti à en prendre que 100, céda les 300 autres à la concurrence, pour le tiers de leur prix, en lui faisant promettre de les vendre à son tour sans bénéfice. Ainsi l'article était « tué », et l'acheteur des 100 premières pièces ne pourrait les écouler qu'avec grande perte. On voit qu'il y a un peu de tout dans les soldes, voire des rancunes à satisfaire.

Mais l'évacuation de la marchandise dépréciée s'opère avec la même loyauté que la vente de la marchandise nouvelle. Le prix se modifie, mais il est toujours indiqué à l'acheteur en chiffres connus. Chacun a vu, chez les marchands qui persistent dans cet usage naguère universel, ces étiquettes cabalistiques que les initiés seuls peuvent traduire. A qui demande la raison de ces marques conventionnelles, il est répondu qu'un acheteur peut être amené par un commissionnaire, auquel il faut ménager une remise en élevant le prix de vente, ce qui deviendrait impossible avec la marque en chiffres connus. La vérité est que ces hiéroglyphes chaperonnent une foule de « trucs » ingénieux, mais vieillis, qui conduisaient la mythologie à faire de Mercure le

patron du commerce en même temps que le dieu des voleurs. Le moindre des ennuis occasionnés par la marque en chiffres inconnus est celui du marchandage. C'était une tradition pieusement respectée par les pharmaciens de l'ancien régime que celle de demander, pour leurs drogues, le double de ce qu'ils prétendaient recevoir — « Oh! oh! monsieur Fleurant, 20 sous, en langage d'apothicaire, cela veut dire 10 sous. » — Un très petit nombre de corps de métier ont conservé de nos jours l'habitude des mémoires « en demande » : on sait pourtant qu'un franc, en langage de fumiste, cela veut encore dire 80 centimes.

Pour le commerçant à chiffres inconnus, la seule règle est de vendre le plus cher possible l'objet que le client, de son côté, marchande avec des roueries dignes d'un maquignon sur un champ de foire. Dans les anciens magasins de nouveautés, quand une marchandise n'était pas « de défaite », on la « gueltait » plus haut. La guelte était une commission *progressive* concédée au commis, suivant qu'il vendait plus ou moins cher ou que l'article était plus ou moins défectueux. Nous permettrons-nous d'observer en passant que ce vénérable vieux petit commerce, aux embarras duquel on veut nous intéresser outre mesure, avait une morale relâchée? L'affectueux respect et les relations de famille du marchand avec ses pratiques n'étaient pas pour lui interdire certains bons tours. La guelte, fouettant l'ambition du commis, était peut-être une innovation utile pour le magasin, mais préjudiciable à l'acheteur; l'intérêt fixe sur la vente d'objets marqués en chiffres connus, usité aujourd'hui dans tous les commerces d'importance, est au contraire sans aucun inconvénient pour le client. Au lieu d'exciter le commis à vendre la marchandise sacrifiée en haussant son courtage, on excite le client à l'acheter en abaissant le prix. L'employé qui remet sa note de débit à la caisse, où il accompagne l'acheteur, est crédité d'un courtage uniforme par comptoir, mais variable suivant les rayons, afin de rétablir entre eux l'égalité : ainsi les 2 pour 100 des commis à la soie équivaudront simplement aux 5 pour 100 des commis à la toile.

Il est vrai que les hasards journaliers de la vente favorisent plus ou moins chaque comptoir et chaque employé : le malchanceux qui reste une heure à vendre des pantoufles de 6 francs, sur lesquelles il touchera 3 sous, a le cœur gros de voir son camarade expédier, pendant le même temps, un trousseau qui lui rapportera 20 francs; mais le « guignon », qui dure parfois plusieurs jours, ne se prolonge jamais pendant toute une semaine. Seule l'activité des commis établit entre eux des différences de traitement : le vendeur ardent à la besogne se fera 4 000 francs par an, à côté du paresseux qui ne dépassera pas 2 000.

VI

On voit ainsi que, grâce à leur organisation, ces docks immenses possèdent à la fois l'aiguillon de l'individualisme et les forces de l'association. C'est un nouveau système mixte : le groupement du travail divisé, la division du travail groupé. L'achat d'abord, centralisé dans les mains uniques du chef de comptoir, même pour les simples réassortimens. Pour la vente, le particularisme poussé à sa dernière limite; le commis semblable à un petit marchand gagnant peu sur tout ce qu'il vend, mais sûr de ne jamais vendre à perte. Lorsqu'il s'agit d'encaisser le montant de la vente et de livrer l'article, ce double office incombe à la mécanique collective qui paie et qui reçoit l'argent, accueille et livre les marchandises. L'idéal, pour ces rouages, est d'obtenir au moindre prix le fonctionnement le plus rapide. Le nombre des colis expédiés annuellement par le *Bon Marché* en province est d'un million; celui des paquets livrés dans Paris est de 4 millions par an, et cependant la moitié des cliens de Paris emportent eux-mêmes leurs paquets. On arrive ainsi au total de 7 millions de ventes, — chacune d'elles en moyenne représentant une vingtaine de francs. — Le chiffre des articles débités est peut-être double ou triple de celui des ventes, parce qu'une facture comprend en général plusieurs objets. Ce dernier chiffre du reste, le magasin ne le connaît pas; il fait aussi peu de statistique que possible, elle lui coûterait trop cher. Tout ce qui n'est pas indispensable en ce genre est à ses yeux superflu.

La *Belle Jardinière* est seule, parmi les grandes maisons, à pratiquer une comptabilité-matières assez détaillée. Non seulement elle sait que sa vente de l'an dernier a été de 180 000 gilets, de 280 000 pantalons et de 300 000 vestons ou paletots, mais chaque article, fût-ce une cravate de 50 centimes, y porte un numéro d'ordre qui permet, en se reportant de registre en registre, de savoir à quelle époque il a été confectionné, par quel ouvrier, ainsi que le nom du fournisseur, le prix et la qualité des matières premières. Le *Louvre*, le *Bon Marché* et les autres se bornent à une comptabilité-espèces. Celle-ci exige déjà un personnel tellement nombreux qu'ils redoutent toute complication nouvelle. Chacun de ces journaux de caisse, où nous voyons inscrire avec une rapidité sténographique les ventes dont le commis fait l'appel, ne sert que de deux jours l'un. Chaque caissier par conséquent en a deux, qui lui sont remis alternativement. Le soir, il porte son livre de la journée au service du contrôle, et le matin, ce service lui rend, vérifié, son livre de l'avant-veille. Une journée sur deux

est nécessaire pour porter au compte particulier de chaque rayon les sommes qui lui appartiennent, et au compte particulier de chaque vendeur du rayon le montant des commissions auxquelles il a droit.

Pour rendre plus aisé ce dépouillement des livres-brouillons, chacune de leurs pages est divisée en une cinquantaine de petites colonnes, portant en tête une lettre de l'alphabet qui désigne le rayon : B signifie mercerie, B F laines et tapisseries, B M vêtemens pour fillettes, etc. La comptabilité centrale porte au crédit de chaque comptoir les sommes qui lui reviennent, mais non pas les objets auxquels ces sommes se rapportent. La diversité des modes de vente — verbales ou par lettres, — celle des modes de livraison ou de paiement — par avance, ou à réception, ou contre remboursement — comporte déjà un détail infini. Les colis destinés à être livrés par les voitures sont concentrés au « départ ». Au *Louvre* l'ingénieur a réalisé, pour cette concentration automatique, le dernier mot du progrès.

Il a imaginé un système de coulisseaux inclinés et tournans, pour les descentes, communiquant, dans les parties planes, avec des toiles sans fin actionnées par un moteur électrique. Les cartons, caisses et ballots de toute sorte, une fois ficelés et munis de leur adresse en évidence, se camionnent tout seuls depuis le point le plus éloigné de l'immeuble, où le garçon de magasin les abandonne à eux-mêmes, jusqu'au sous-sol d'expédition situé à l'angle de la rue de Rivoli et de la place du Palais-Royal. Ainsi l'objet vendu au troisième étage près de la rue Croix-des-Petits-Champs, glisse d'abord au second où il tombe sur une toile mouvante qui le promène le long de la rue Saint-Honoré. Continuant sa marche, il descend au premier sur une autre toile qui le conduit s'enfourner dans un couloir en spirale, lequel le verse au rez-de chaussée d'où il débouche dans le coulisseau final, celui qui aboutit à la table de triage. Il était parti seul, comme un voyageur qui monte en wagon à Brest pour venir à Paris. En route il a rencontré des camarades, venus de tous les comptoirs qu'il a traversés, parce que ces toiles et ces coulisseaux s'embranchent les uns dans les autres. Ces colis-voyageurs se succèdent sans interruption et, le dernier coulisseau étant à pente très rapide, ils arrivent très vite comme des gens pressés. Un carton à chapeau précède une douzaine de chemises; quelques paires de gants filent derrière, discrètes et minces; un gros rouleau de sparterie les suit, moins à l'aise et comme essoufflé de sa course. Ces paquets semblent vivre, ils ont l'air de savoir où ils vont.

La tablette de bois sur laquelle ils se trouvent posés en arrivant est une sorte de piste circulaire mouvante; les paquets se

mettent à tourner lentement avec elle. Au milieu, dans l'axe vide, se tient un surveillant qui met à part les colis portant un « numéro de caisse » — servant à réunir sur une seule facture les achats variés du client qui l'a demandé. — Autour de la tablette se tiennent, immobiles, les garçons trieurs qui s'emparent des marchandises de leurs quartiers respectifs, lorsqu'elles passent devant eux, et les placent dans un panier qu'ils ont à leur côté. Durant l'après-midi, où le coulisseau vomit les paquets sans discontinuer, les paniers ne mettent guère plus de quinze minutes à se remplir. Des hommes de peine les remplacent, et roulent les pleins dans la salle voisine où l'on procède à un second triage, celui des voitures; chaque panier du début correspondant à trois ou quatre quartiers ou voitures différentes.

Au *Bon Marché* le nombre de ces voitures est de 98, en comptant les véhicules à bras; celui des chevaux appartenant à la maison est de 150, plus une centaine en location et les écuries occupent un personnel de 65 cochers et palefreniers. Chacune de ces voitures fait deux tournées par jour, accompagnée d'un garçon livreur qui, opérant quotidiennement dans le même quartier, arrive à le savoir par cœur. Il connaît les maisons où l'on peut laisser les articles en toute confiance en disant qu'on repassera pour toucher, celles dont on ne doit jamais sortir sans avoir été payé, celles enfin, — il y en a, — où il convient de ne lâcher le colis d'une main que lorsqu'on tient l'argent dans l'autre.

VII

Une partie notable de la vente s'effectue par correspondance; parmi les 15 ou 18 000 personnes qui entrent chaque jour au *Bon Marché* ou au *Louvre*, il y en a peut-être 4 ou 5 000 qui n'achètent rien; mais une moyenne de 4 000 lettres, — le chiffre monte au double le lundi matin, — apportent chaque jour les commandes de cliens que l'on ne voit pas. Un petit nombre viennent de Paris, d'acheteuses qui craignent la fascination des étalages ou qui répugnent simplement à se déranger; la plupart appartiennent au service de province. Le *Louvre*, sur un total de 120 millions d'affaires, en fait 20 millions en province et 10 à l'étranger; au *Bon Marché* les expéditions par chemins de fer représentent 40 millions de francs sur 150 millions de vente. A la *Samaritaine* elles sont de 9 millions sur 36; au *Printemps* elles atteignent 14 millions sur 35. La proportion varie, comme on voit, de 25 à 40 pour 100 suivant les maisons.

L'on se tromperait fort du reste en voulant classer, d'après le

mode d'envoi, la destination définitive des marchandises. Parmi les 50 kilos de correspondance quotidiennement apportés au *Bon Marché* figurent, dans la saison d'été, les commandes des Parisiens en villégiature ; mais un nombre bien plus grand d'achats faits à Paris par des provinciaux ou des étrangers de passage doit s'ajouter au chiffre des envois directs par chemins de fer. Il se fait ainsi, dans les malles des voyageurs, une exportation occulte du goût et des modes de France, qui ramène à nos fabriques des commandes de toute sorte pour l'étranger. C'est, croyons-nous, M. Boucicaut qui, en prenant à sa charge les frais de port des envois supérieurs à 25 francs, leur donna une grande impulsion. Quoique les marchandises lourdes, — meubles ou literie, — soient exceptées de cette faveur et que les colis postaux aient réduit les frais de port, néanmoins, le coût de l'expédition mange le bénéfice sur l'ensemble des factures qui ne dépassent que peu ou point 25 francs. L'expansion des grands bazars à l'étranger avait plus ou moins réussi suivant les pays : en Russie, où les droits sont prohibitifs, elle est toujours demeurée peu importante. En Suisse, en Espagne, en Portugal, en Italie, où les relations s'étaient développées, elles sont tombées à presque rien depuis le nouveau tarif de douanes.

Le dépouillement de la correspondance devant se faire avec rapidité, 250 commis sont chargés d'ouvrir et de distribuer entre les divers services les lettres que l'on étale devant eux. A mesure que ces missives remontent des rayons où elles ont été envoyées pour l'exécution, on formule les réponses ; s'il s'agit d'une demande de conseils, des femmes sont chargées de les donner et de diriger les clientes indécises entre le rouge *écrevisse* et le rouge *tour Eiffel*. Ce n'est pas une mince besogne que de confectionner les échantillons nécessaires ; environ 200 millions par an ! Six machines sont chargées d'en couper 32000 à l'heure, débitant plus ou moins suivant que le tissu est plus ou moins souple : la soierie ou le calicot sont plus durs que le lainage. Les étoffes ayant été rassemblées en paquet sous la machine, il en sort de petites collections disposées par teinte et par prix qu'on donne à des ouvrières. Celles-ci les placent sur des cartes et ensuite sous une douzaine d'autres machines, dirigées chacune par une mécanicienne et une apprêteuse, qui attachent l'échantillon par un fil d'acier. Les collections passent alors dans les mains d'autres ouvrières qui y ajoutent des étiquettes portant le prix et la largeur du tissu. L'ensemble de ce service occupe 110 ouvrières et une quarantaine d'employés.

C'est une loi à laquelle obéit inconsciemment le commerce

moderne que celle de l'agglomération, en un même local, d'articles de diverses natures. Tout magasin qui grandit déborde aussitôt sa spécialité, aussi bien dans l'alimentation que dans le vêtement. Il semble que la vente engendre la vente et que les objets les plus dissemblables, juxtaposés, se prêtent un mutuel appui. Le marchand qui tient un client dans sa boutique s'applique, pour l'y retenir, à lui vendre de tout. Il l'habille aujourd'hui et le meuble; demain peut-être il le nourrira. De même le client a plus de chances d'entrer dans la boutique s'il y est convié par plus de motifs, s'il y peut satisfaire plus de besoins. Ainsi l'affluence des cliens fait créer les comptoirs et la création des comptoirs fait à son tour affluer les cliens. Les fondateurs mêmes de ces grandes machines à vendre tout à tous ont autant suivi que créé le nouveau courant.

Boucicaut, en particulier, n'était pas partisan de sortir de ce qu'on appelait, il y a quarante ans, la « nouveauté » : tissus, bonneterie, lingerie, joints à cette catégorie d'objets connus, dans l'ancien temps, sous le nom de « nippes du palais de Paris », et que le langage moderne a baptisés « articles de Paris ». Ceux-là avaient été tout d'abord recueillis, par les marchands du XIXe siècle, dans l'héritage de leurs ancêtres les merciers du Palais de justice. Nos ambassadeurs, avant de partir pour leur poste, ne manquaient jamais de s'approvisionner de « ces gentillesses qui se trouvent à Paris pour donner ». Ces mille riens étaient un fructueux monopole de notre industrie : « ils sont sur le lieu un peu chers, dit un écrivain de 1625, mais augmentent d'autant plus de valeur qu'ils sont éloignés de l'endroit où ils sont faits ». Dans leur développement moderne les « articles de Paris » ont engendré beaucoup d'autres rayons, d'abord confondus avec eux : horlogerie et argenterie, articles de voyage, papeterie, livres et jouets. A cette dernière création M. Boucicaut fut longtemps opposé, de même qu'à celle de la parfumerie, sortie comme les gants, comme les parapluies, comme la chemiserie, de l'ancien comptoir de bonneterie, déjà divisé lui-même en trois services, suivant l'âge et le sexe des acheteurs. La parfumerie fait 3 millions de francs; la chemiserie pour hommes 4 millions; elle débite annuellement 650 000 chemises, dont 5 ou 6 douzaines sont coupées à la fois par une scie à ruban, mue par l'électricité. Le rayon des robes, détaché un jour de celui des confections, qui continue à faire 4 millions et demi, atteint pour son compte le chiffre de 4 millions et emploie 70 vendeuses ou essayeuses. Des objets qui fournissaient modestement de quoi vivre à quelques commerçans, ont pu, par cette démocratisation du luxe qui est le propre du

grand magasin, remplir à eux seuls un comptoir : tels les articles de Chine et du Japon, ou encore les tapis d'Orient, qui font presque 5 millions. Des étoffes de luxe se sont subdivisées en plusieurs rayons ; la soierie, au *Louvre*, en forme quatre à elle seule ; il est vrai qu'ils vendent ensemble pour 18 millions de francs.

Dans cette multiplication des branches commerciales, le *Louvre* devance d'ailleurs le *Bon Marché*. Il tient le service de table et la bougie, la cuivrerie et les articles de ménage que son rival n'a pas encore abordés. Cette infinie diversité explique que la vente journalière, dont le minimum n'est guère inférieur à 250 000 francs, se soit élevée parfois à un maximum de 2 600 000 francs, lors des coups de collier périodiques donnés par le grand magasin. Le succès de chaque rayon varie avec la mode, la saison, le genre de la clientèle. Un seul article, le « jersey », après avoir atteint à la *Samaritaine* le chiffre de 1 600 000 francs, est aujourd'hui tombé à moins de moitié dans cette maison et beaucoup plus bas dans d'autres. Mais, dans son ensemble, le mouvement d'affaires croît sans cesse ; et qui oserait affirmer qu'il soit près de s'arrêter? De nouveaux comptoirs seront imaginés peut-être : le *Printemps*, qui a renoncé à la vente du sucre, a imaginé de faire la banque. Il reçoit des fonds en comptes courans, et perd sur son « rayon d'épargne », parce qu'il le regarde comme un fructueux moyen de publicité.

La maison de nouveautés dont l'objectif jadis était exclusivement l'élément féminin, — « la conquête de la femme », comme dit M. Zola, dans sa vivante peinture du magasin étalagiste et tapageur d'il y a vingt-cinq ans, — recherche aussi maintenant la clientèle masculine. Les vêtemens pour homme font, au *Bon Marché*, 3 500 000 francs. De son côté la maison de confection à l'usage du sexe fort, la *Belle Jardinière*, se préoccupe d'atteindre la clientèle féminine. Elle a débuté par les amazones, est passée au « vêtement tailleur », et s'introduit peu à peu dans la nouveauté. Ainsi les ambitions s'opposent et se mêlent ; les cadres, même les plus récens, se brisent.

VIII

L'absence de la comptabilité-matières dans les grands magasins fait qu'ils ignorent le chiffre des vols commis à leur préjudice et que ces vols peuvent même passer inaperçus dans le rayon, lorsque leur objet est de peu d'importance. L'administration a calculé qu'il lui est moins onéreux de passer ces mêmes larcins par « profits et pertes », que de dépenser en personnel un demi-

million de plus peut-être pour constater vis-à-vis d'elle-même les manquans. Le mieux est de décourager autant que possible les voleurs, comme les grands magasins s'efforcent de le faire, par une surveillance bien organisée. Tous possèdent une hiérarchie d'inspecteurs, assermentés comme des gardes particuliers, auxquels ils adjoignaient parfois des agens de la sûreté; mais ces derniers avaient fini par être connus des voleuses autant et mieux que du personnel. De plus ils avaient la main un peu lourde, et ici l'on pratique cette maxime qu'il vaut mieux épargner cent coupables que d'arrêter à tort un innocent.

On raconte que la voleuse, — c'est presque toujours une femme, à peine s'il y a 5 pour 100 de voleurs — est invitée, après avoir fait l'aveu du délit, à verser, à titre d'amende, au Bureau de bienfaisance ou au curé de la paroisse, des sommes qui varient suivant sa position sociale et l'importance du vol. Le fait a été vrai... partiellement ; il a complètement cessé de l'être depuis 7 à 8 ans. Les directeurs des grands magasins ont été menacés par le parquet d'être poursuivis correctionnellement, s'ils persistaient à rendre ainsi la justice eux-mêmes. Une procédure uniforme est donc employée aujourd'hui : la personne qu'un inspecteur voit dérober quelque objet n'est jamais arrêtée par lui dans le magasin; elle pourrait laisser tomber subtilement à terre la marchandise qu'elle se proposait d'escroquer, ou bien elle affirmerait se diriger vers une caisse afin de la payer. Mais aussitôt dehors, l'inspecteur la suit jusqu'à ce qu'elle ait fait une vingtaine de pas ou posé le pied sur le marchepied d'une voiture. Il l'invite alors doucement à le suivre chez le commissaire de police.

Quelques voleuses à ce moment perdent la tête, jettent dans le ruisseau les objets dérobés, et alors la preuve est accablante, car on leur demande pourquoi elles les jettent. D'autres jouent l'indignation. — Que me voulez-vous? Pour qui me prenez-vous?... — Celles-ci espèrent en l'attroupement des badauds qui, avec l'intelligence ordinaire des foules, leur donneront peut-être raison et leur permettront de s'échapper. Ces cas sont rares d'ailleurs; le plus souvent la femme suit l'inspecteur sans résistance jusque chez le commissaire qui, habitué à ces sortes de comparutions, envoie chercher, pour opérer décemment la perquisition ordinaire sur le corps de l'inculpée, une concierge du voisinage à laquelle la justice alloue la modeste somme d'un franc pour cette vacation toute spéciale. La perquisition est inutile si la voleuse avoue; elle-même retire alors de ses poches, de son manchon, de son ombrelle, les objets qu'elle y avait logés. Quelques-unes sont chargées à couler bas, comme un galion de Vigo; pour

absorber tout ce que recouvrent leurs robes il semble qu'il faille le talent d'un Robert Houdin. L'une fit apparaître, aux yeux stupéfaits du commissaire, un petit trousseau enfoui dans son corsage; une autre possédait, dissimulés sous ses jupons, quatre parapluies de bonne taille. Il est, d'ailleurs, pour les voleuses de profession, des moyens de recel plus perfectionnés : la poche-caverne, à laquelle sa construction inusitée a mérité au Palais de Justice le nom de *kangourou*.

Le nombre des vols varie suivant les magasins : ils sont presque nuls à la *Belle Jardinière;* tout au plus certains « cliens » sont-ils dans l'usage de renouveler leur garde-robe gratis, laissant chaque année un vieux pardessus en échange d'un neuf. En 1893, le nombre des vols poursuivis a été de 662 pour le *Bon Marché;* il n'a été que de 467 au *Louvre*. La disproportion s'annonçait plus forte encore cette année entre les deux maisons : le 11 avril dernier le *Bon Marché* en était déjà à son deux cent cinquante-septième vol, depuis le 1er janvier; le *Louvre* ne dépassait pas son cent deuxième. Cela ne veut pas dire que la rue du Bac offre plus de tentations et que l'on y dérobe davantage qu'à la rue de Rivoli, mais seulement que les inspecteurs du *Bon Marché* sont plus adroits ou plus sévères. Le *Louvre*, ayant eu quelques méprises, redoute beaucoup les excès de zèle.

La plupart des inculpées sont des personnes sans profession. Une dame X..., rentière, âgée de 50 ans, est attendue pour dîner chez des amis où elle ne paraît pas. Inquiets, ses hôtes envoient au domicile de leur invitée où règne un désordre inexprimable; le contenu des armoires jonchait le sol; les draps de lit avaient été arrachés. Prévenu, le commissaire de police commence une enquête, et constate d'abord la disparition d'une grande malle pouvant contenir facilement une personne de taille moyenne. Nul doute, les draps enlevés du lit ont servi à envelopper le corps de Mme X... assassinée, puis enfermée dans la malle, à l'exemple d'un drame récent. Le lendemain, tandis que l'enquête était poursuivie par le chef de la sûreté, et que le procureur de la République interrogeait en personne, sur les lieux, la concierge qui ne tarissait pas d'éloges sur sa locataire, « une femme si distinguée, si *ordrée* », le rapport d'un commissaire du ...e arrondissement parvenait à la préfecture, contenant les détails de l'arrestation au *Bon Marché* d'une voleuse qui n'était autre que Mme X... La capture avait été suivie d'une perquisition au domicile de la dame, au cours de laquelle les agens, ayant découvert un grand nombre d'objets volés, les avaient emportés dans une malle. Ainsi s'expliquaient le désordre du logis et la disparition de la locataire.

Les mobiles de ces vols sont très divers : une baronne Z... avait reçu de son mari une somme de 350 francs, pour faire un cadeau à sa sœur; ayant dissipé cet argent en d'autres dépenses, elle n'avait rien trouvé de mieux que de mettre le grand magasin à contribution pour en tirer *gratis* le cadeau nécessaire. Un négociant de province vient à Paris pour traiter avec un confrère, moyennant 100000 francs, de la vente de son fonds de commerce; le contrat signé, il s'apprête à repartir et manque le train. Vexé d'avoir à débourser, par suite de ce retard, des frais de séjour supplémentaires, cet homme économe se rend au *Louvre*, met la main sur une petite lampe dont la valeur lui semble correspondre au montant de sa note d'hôtel, pendant 24 heures, et est surpris en train d'envelopper soigneusement son butin, pour le porter à l'une des caisses et en faire l'objet d'un « rendu ». Le voleur occasionnel fut condamné à une grosse amende et à un an de prison, avec application de la loi Bérenger. Quelques jours après, la même Chambre du tribunal jugeait une jeune mère qui, non contente de prendre elle-même tout ce qui tombait sous sa main, avait dressé au vol sa fille âgée de 11 ans. L'enfant volait avec passion. La mère obtint le maximum : cinq ans de prison, que la Cour d'appel réduisit à trois.

Le pillage réglé est le fait des écumeurs professionnels de la nouveauté; ceux-là volent sans cesse et dans tous les magasins. Chez une femme, arrêtée il y a quatre ans, on a trouvé pour 30000 francs de dentelles dérobées. Mais la moyenne des vols ordinaires, dont les procès-verbaux relatent l'importance, ne dépasse guère une cinquantaine de francs. Les mobiles, quand on interroge ces malheureuses, sont toujours les mêmes : une inconcevable tentation, une influence physique, — grossesse ou autre, — la monomanie du vol. Cette « kleptomanie », comme on l'appelle, tellement rare qu'on ne peut en parler sans rire, a un côté utile : elle sert à humaniser la loi. Il est certaines situations douloureuses où le parquet consent à ce que la prévenue soit l'objet d'un examen médical. Si l'aliéniste compétent déclare le sujet irresponsable, on peut en conscience classer l'affaire, au moins pour une première faute.

Aux larcins qu'on surprend se joignent ceux qui ne sont pas découverts; pour chacune de ces grandes maisons, en supposant à peu près 2000 vols de 50 francs l'un, le total de la perte subie de ce chef peut être évalué au minimum à une centaine de mille francs, en marchandises, — ou en argent. L'auteur du vol, en effet, pour en tirer meilleur parti, a souvent l'audace de rapporter l'article au magasin afin de s'en faire verser le prix, sui-

vant le droit concédé à tout acheteur auquel un objet a « cessé de plaire ». Les « rendus », même de marchandises régulièrement payées, sont eux-mêmes assez onéreux aux établissemens de nouveautés : c'est une faculté dont on abuse; — on voit des articles rapportés au bout d'un an. — Au *Bon Marché*, leur valeur monte journellement à 5000 francs. Il est vrai qu'à côté des pseudo-acheteuses qui se font envoyer un manteau ou un chapeau pour s'en parer un jour et les renvoyer le lendemain, en jurant « qu'ils n'ont pas été portés », il y a bon nombre de marchandises livrées en double à des clientes qui voulaient seulement faire chez elles un choix définitif. Pour que le système du « rendu », qui doit faciliter les ventes, ne facilite pas aussi les vols, le commis a l'ordre d'inscrire son nom et son numéro matricule sur l'étiquette de l'objet dont il opère la vente. Cette simple indication suffit, lorsqu'une restitution est demandée, à vérifier la réalité de l'achat primitif.

IX

Chaque année le magasin procède à l'inventaire de ses marchandises, soit au 31 janvier, comme la *Belle Jardinière* ou la *Samaritaine*, soit au 31 juillet, comme le *Bon Marché*, le *Louvre*, le *Printemps*. On vide les armoires, les cartons, les tiroirs, du haut en bas de la maison. C'est le moment de la « démarque » des articles mal vendus. Par suite des procédés très divers d'évaluation de chaque établissement, on ne peut comparer les uns aux autres leurs stocks respectifs. La *Samaritaine*, le *Printemps* et la *Belle Jardinière*, qui font, à peu de chose près, le même chiffre d'affaires annuel, accusent à l'inventaire, le premier 1 million, le second 6 millions, le troisième 12 millions de marchandises, et, quoique le capital se renouvelle plus souvent dans la première maison que dans la seconde ou la troisième, il serait absurde de dire qu'il s'y renouvelle 6 ou 12 fois plus. Au *Bon Marché* et au *Louvre* le total de l'inventaire oscille entre 15 et 20 millions de francs.

Comparé à celui de l'année précédente, ce total sert à contrôler le chiffre du bénéfice *brut*, l'écart entre les recettes et les dépenses de chaque rayon. Dans une maison comme le *Bon Marché*, cet écart atteint 32 millions environ, sur lesquels 24 millions sont absorbés par les frais généraux. Nous avons vu quelle était la part du bénéfice net, le prix auquel le grand magasin mettait ses services. Par le mécanisme du nouveau commerce ce profit est proportionnellement très inférieur à celui que doit s'attribuer, sous peine de

mourir de faim, le petit marchand. Il y a nombre de boutiques dans Paris où l'on ne fait pas plus de 10 000 à 15 000 francs d'affaires, où, par conséquent, les 5 à 6 p. 100 de profit représenteraient de 500 à 900 francs par an, dont encore il faudrait déduire l'intérêt du capital immobilisé dans le fonds de commerce. La rémunération de ce capital est en effet comprise dans les 6 p. 100 de bénéfice du grand bazar. Pour vivre, le petit commerçant est donc obligé de se réserver 20 pour 100 au moins de la somme des marchandises qu'il vend. Ces intermédiaires, tous logés à la même enseigne, — qui ne peuvent réduire ni leur prix d'achat, ni leurs frais, par rapport les uns aux autres, ni leur bénéfice parce qu'il est déjà limité au point de n'être plus qu'un salaire, — ces intermédiaires souffrent de la concurrence qu'ils se font entre eux et le public n'en profite pas. Cette concurrence est pour lui stérile; bien plus, elle lui est onéreuse; c'est justement le grand nombre des petits commerçans qui fait le renchérissement. Le loyer d'une maison qui fait 60 000 francs d'affaires ne sera jamais moindre de 1 500 francs, tandis que le loyer d'un magasin qui fait 120 millions pourra n'être pas supérieur à 1 million de francs; il grèvera la marchandise de 2 fr. 50 pour 100 francs, dans le premier cas, et dans le second de 0 fr. 83 pour 100 seulement.

Cependant les employés sont incontestablement mieux payés dans les grands bazars que chez les petits patrons. Dans ces vastes usines de ventes, le commis, l'homme sans capital qui loue son intelligence et ses bras, et qu'on appelle ailleurs l'ouvrier, le prolétaire, tire un parti si avantageux de son travail que, sans risquer un centime des économies qu'il réalise, il arrive non seulement à l'aisance, mais à la fortune. Nulle part, ni dans l'industrie, ni dans la finance, nous ne trouverons un aussi grand nombre de traitemens élevés. Le conseil des intéressés du *Bon Marché* gagne le double du Conseil des ministres. Au-dessous de ces lieutenans généraux de la Nouveauté viennent les commandans des unités tactiques, chefs de comptoir, assistés chacun de plusieurs sous-ordres, « premier-second », « deuxième-second » et, dans les gros rayons, « troisième-second ». Tous ceux-là ont, sur l'ensemble des affaires ou sur l'augmentation de vente du rayon, un intérêt qui leur procure de 20 à 25 000 francs pour les chefs de comptoir et assimilés, de 9 à 12 000 francs, pour les seconds. Ces catégories comprennent, au *Bon Marché* et au *Louvre*, environ 250 employés. Quant à la foule des vendeurs et des vendeuses, attachés au matériel ou aux écritures, qui vont de 1 000 à 6 000 francs, on peut évaluer leur traitement moyen à 3 000, plus la nourriture.

A ce traitement tend à s'ajouter le bénéfice d'institutions phi-

lanthropiques, inconnues il y a trente ans, dont les transformations de l'industrie ont d'abord suggéré l'idée, et vont bientôt imposer l'usage. Le fondateur de la *Belle Jardinière*, Parissot, laissa une somme de 600 000 francs, accrue depuis lors, dont la rente devait servir à pensionner ses plus anciens ouvriers. La caisse de secours qui, à la *Samaritaine*, n'est encore que la poche du patron, est organisée au *Printemps* avec le produit des amendes. Cette dernière maison entretient, pour son personnel, deux médecins qui ont délivré, en 1893, 4 700 ordonnances. Au *Louvre* le service médical est assuré, non seulement par des consultations gratuites, mais par une infirmerie, et par des séjours à Villepinte ou Saint-Germain pour les demoiselles malades. Les retraites sont facilitées par le versement d'une somme de 1 000 francs, que fait le magasin au profit de chaque employé comptant sept années de services et ensuite de 200 francs par an jusqu'à sa cinquantième année. La mesure est récente et, jusqu'à l'entrée en fonctions de M. Honoré, le directeur actuel, l'instabilité du personnel avait été assez grande au *Louvre*. Cependant le magasin a déjà déboursé de ce chef 1 750 000 francs.

Au *Bon Marché*, M. Boucicaut, afin d'assurer à ses commis un petit capital, institua, dès 1876, une *Caisse de prévoyance*, à laquelle ses successeurs reconnaissans ont donné son nom. Entretenue par des libéralités annuelles de près de 200 000 francs, cette caisse a déjà distribué 730 000 francs et possède en outre un capital de 2 millions, propriété d'environ 2 000 employés. Digne émule de son mari, Mme Boucicaut créa à son tour une *Caisse des retraites*, à laquelle vingt ans de services et cinquante ans d'âge donnent droit de participer. Elle la dota de 5 millions, aujourd'hui portés à 6 par l'accumulation des intérêts, bien que déjà une centaine d'anciens employés reçoivent pour 90 000 francs de pensions annuelles. Nulle part, sauf en quelques compagnies minières, on n'a montré un tel souci de l'avenir. Comme il arrive en pareil cas, le traitement dont ce personnel du *Bon Marché* a été l'objet profite indirectement aux employés de toute la nouveauté et même à ceux du petit commerce ; la loi de la concurrence oblige l'ensemble des patrons à suivre, de plus ou moins loin, l'exemple donné par l'un d'eux.

Il est vrai que, si la besogne est mieux rémunérée dans le nouveau commerce, elle est plus active. C'est une loi du monde moderne ; on la constate pareillement dans l'industrie. Ces magasins, qui occupent 3 000 individus, manquent de personnel à certaines heures de la journée ; on doit quelquefois faire queue à la *Belle Jardinière* pour acheter un pantalon, comme aux guichets

des chemins de fer de banlieue le dimanche. La nécessité de réduire au minimum les frais généraux le veut ainsi. Pour ne pas manquer de ventes, faute d'employés, à certains momens de presse qui ne dépassent pas un total de 50 heures par année, on devrait s'imposer un surcroît de dépenses, par une augmentation du personnel, qui dépasserait de beaucoup le supplément de bénéfices. Aussi quoique la *durée* du travail ait diminué, que les grands magasins soient fermés plus tôt que jadis, — en 1867, au *Bon Marché*, pendant l'Exposition, on marquait et l'on manipulait les marchandises de 9 heures du soir à 1 heure du matin, — quoique le repos du dimanche y soit strictement respecté et que des congés soient accordés en été, la réduction des heures de présence n'empêche pas le travail d'être beaucoup plus intense dans les grandes maisons que dans les petites.

L'existence du petit marchand dans sa boutique est plus douce. Debout sur le seuil de sa porte, ou béatement assis derrière son comptoir, il attend les cliens sans tracas, cause longuement avec ceux qui se présentent et, si son gain est médiocre, sa peine l'est encore davantage. Son commis ou sa « demoiselle » participe à cet heureux *far-niente*. Tout autre est l'allure de l'employé de nouveautés, sans cesse en haleine, toujours vendant, toujours remuant; là, du petit au grand, chacun est rivé à son poste. Le métier est pénible; — « aussi, me disait l'un d'eux, nous avons tous un peu des mines de papier mâché » —; mais le profit est en rapport avec l'activité qu'il demande, et il y aura toujours des natures indolentes qui préféreront un moindre salaire pour un moindre travail.

On s'est apitoyé sur le sort des vendeuses auxquelles, a-t-on dit, il est défendu dans les grands magasins de s'asseoir jamais. Ce dernier trait est une pure légende, et tout au contraire, dans tous les comptoirs, il y a nombre de travaux que les employées ne peuvent faire qu'assises. Mais on oublie d'ajouter que nulle part le travail des femmes n'est aussi bien payé que dans ces usines commerciales, où leurs appointemens ne diffèrent pour ainsi dire pas de ceux des hommes. Le *Louvre* et le *Bon Marché* emploient environ 500 femmes, — le nombre décroît plutôt qu'il n'augmente. — La moitié à peu près sont mariées et le quart sont logées par l'administration, dans de vastes immeubles où elles ont une chambre, meublée, balayée et entretenue de linge gratuitement. Elles y jouissent, en commun, d'un confortable salon où elles organisent entre elles de petites fêtes; mais la discipline est si sévère qu'elles n'y peuvent introduire aucun visiteur du sexe fort, pas même leur frère, si elles en ont, parce

qu'on a craint que ce nom de frère ne fût occasionnellement usurpé par un ami. Le logement, qui est offert mais non imposé au *Bon Marché* et au *Louvre*, est obligatoire au *Printemps* pour les célibataires des deux sexes âgés de moins de 21 ans. Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, ayant leur famille à Paris, habitent d'ailleurs avec elle.

X

La nourriture des employés coûte à l'administration 1 fr. 60 à 2 francs par jour et par tête, suivant les magasins. Pour permettre à ses employés mariés de dîner en famille, le *Louvre* avait décidé de fermer à 7 heures au lieu de 8 pendant la morte-saison, en janvier, février, juillet et août, et de donner 1 franc d'indemnité à ceux qui prendraient au dehors leur repas du soir. Ces derniers n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils ne pourraient se procurer, pour 1 franc, un dîner semblable à celui que la maison leur fournit, et qui se compose d'un potage, un plat de viande ou de poisson au choix, un légume et un dessert. Le *Bon Marché* est plus large encore : il fait servir chaque jour une salade et concède un second plat de viande à qui le désire. J'ai copié le menu inscrit à la craie sur la porte des réfectoires : « Potage poireaux, pâté de canard, gigot rôti purée de pommes de terre, épinards au jus, dessert. » Sous le rapport du dessert, les dames ont partout un supplément de faveur : au *Printemps*, le jour où j'ai visité ce magasin, on leur avait servi du « flan aux amandes ».

Les alimens sont tous de bonne qualité et préparés avec soin; la poule au riz que j'ai vue passer au *Louvre* avait fort bonne mine : or cette « poule » nécessite la présence de 700 volailles. Les cuisines de Gargantua, pour servir 3 000 personnes en trois « gauches » — « gauche », en style de nouveauté, veut dire repas — eussent été très insuffisantes. Celle du *Louvre* se fait à la vapeur dans des appareils perfectionnés; 2 400 litres de potage cuisent dans trois bassines de chacune 800 litres de contenance: il y faut par jour 10 pièces de vin, 1 400 kilos de pain, 1 200 kilos de viande, 250 kilos de beurre, 600 kilos de poisson, etc., etc., apprêtés et servis par 15 cuisiniers et 80 garçons de salle.

Deux millions de francs chaque année passent ainsi, au *Bon Marché*, en victuailles; neuf millions sont absorbés en outre par les appointemens, fixes ou proportionnels, des employés. Ces onze millions constituent la grosse part des frais généraux; le reste se partage entre les salaires des ouvriers, occupés dans le magasin aux travaux de confection, lingerie ou tapisserie; les ports payés

en province et l'entretien des chevaux et voitures à Paris; le chauffage et l'éclairage électrique produit par des machines d'un millier de chevaux-vapeur, consommant 4 000 tonnes de charbon et alimentant 4 000 lampes à incandescence et 360 lampes à arc voltaïque.

La patente, doublée cette année par la loi nouvelle, atteindra 1 million. On estimait naguère à 3 pour 100 la part que l'État devait prélever sur le profit des commerçans; peu à peu le chiffre est monté en moyenne à 6 pour 100; mais, pour les deux plus grands magasins, il va désormais représenter un impôt de plus de 12 pour 100 sur leurs bénéfices! Une semblable taxation n'est-elle pas peut-être excessive? Mais si l'on s'était proposé par là de favoriser « le petit commerce », on n'y réussira guère. Le courant est le plus fort. Et le commerce de l'avenir continuera de marcher lentement vers des chiffres de plus en plus élevés, comportant des frais et des gains de plus en plus faibles.

Il est une dépense, presque inconnue à l'ancien négoce qui semble à première vue un vice d'organisation, puisqu'elle charge la marchandise d'un poids mort, sans profit pour le vendeur ni pour l'acheteur: c'est la publicité, qui varie, du *Bon Marché* au *Louvre*, de 2 millions et demi à 3 millions de francs. Depuis l'apparition du premier journal d'annonces, — la « feuille d'avis du bureau d'adresses » de Renaudot, il y a 260 ans, — la publicité, qui ne consistait dans le vieux Paris qu'en distribution de « factums » au coin des rues, principalement sur le Pont Neuf, a pris une place de plus en plus grande. Elle aussi est un véritable organisme de la vie moderne. Mais nul n'en use plus largement que le magasin de nouveautés, où elle revêt mille formes ingénieuses: ce sont les 500 petits ballons à grelots, quotidiennement distribués à la jeunesse, qui coûtent au *Louvre* 50 000 francs par an; c'est le buffet gratuit qui représente une somme égale; ce sont les 25 000 bouquets de violettes offerts aux clientes du *Printemps*, lorsque son patron, le 20 mars, succède à l'hiver; ou encore les primes gratuites, — tasse à thé, sucrier ou plateau, — que donne la *Samaritaine* à ses acheteurs du vendredi, afin de corser la vente de ce jour néfaste, en combattant les superstitions antiques qui taquinent encore ce siècle anticlérical.

La presque totalité des sommes consacrées à attirer le public passe en insertions dans les journaux et surtout en catalogues envoyés à domicile. Jusqu'à quel point cette débauche de papier glacé et d'échantillons pourra-t-elle être réduite dans l'avenir? Je l'ignore. Présentement la publicité est nécessaire aux grands bazars pour lutter les uns contre les autres. Or il est indispen-

sable qu'il existe des maisons rivales et qu'elles luttent entre elles; tout le progrès est là. La manifestation des prix, par les journaux et les prospectus, est utile à ceux mêmes qui n'achètent pas au grand magasin : elle sert comme d'une base qu'il n'est guère possible aux détaillans de Paris ou de province de dépasser.

C'est là ce qui irrite ces derniers; parce que s'ils refusent de vendre au même taux que le grand bazar ils ne vendent rien, et s'ils vendent au même taux ils ne gagnent rien. L'influence des grands magasins sur les prix est ainsi dix ou douze fois plus importante au bien-être national, que ne pourrait le faire supposer leur chiffre d'affaires. Tous ensemble, ils ne vendent pas pour plus de 500 millions de francs, dont un cinquième au moins est, directement ou indirectement, exporté à l'étranger. Les 400 millions restant ne représentent que la dixième ou la douzième partie de la masse globale que font en France les branches de commerce du vêtement et de l'ameublement, concurrencées par eux, qui atteignent sans doute 4 ou 5 millards de francs. Les petits marchands vendent donc; mais, comme ils ne vendent pas aussi cher qu'ils le souhaiteraient, ils s'écrient qu'on les ruine. Le mal dont ils souffrent vient précisément de leur trop grand nombre. Le chiffre des patentés a augmenté, depuis trente ans, dans une proportion beaucoup plus forte que ne l'exige la population : de 100 000 à 130 000 à Paris. Cet encombrement est d'autant plus intempestif qu'il va à l'encontre de la concentration à laquelle tous les besoins de l'homme, en ce siècle, donnent successivement naissance. L'émancipation politique de la société moderne a aidé, suscité peut-être; l'évolution des grands magasins et l'avenir sans doute lui réserve, par le progrès des sociétés de coopération, sa forme définitive.

XI

L'homme se regarde beaucoup moins qu'il ne se compare. La plupart de ses privations, comme de ses jouissances, sont de comparaison, non absolues par conséquent, mais relatives, ou, si l'on peut dire, d'une réalité factice. A mesure que les individus se mêlent et que les conditions s'améliorent, le pauvre a plus de ressources, de lumières, et de désirs, mais ses désirs surpassent perpétuellement ses ressources. Lors même que nous serons parvenus à doter le plus déshérité d'entre nous d'alimens abondans, de vêtemens confortables, d'un agréable logis et de beaucoup de loisirs, le tout en échange d'un peu de travail, croyez-vous donc qu'il se reconnaîtra heureux? Oh! que non pas! Et qu'est-ce donc

que le bonheur ? Hélas ! c'est précisément la satisfaction de ce que nous sommes, de ce que nous avons ; c'est la résignation. Cette résignation est le contraire du progrès ; et le contraire de la résignation, l'ambition, l'effort, est le progrès même. Mais l'ambition et l'effort ne sont pas le bonheur, sauf pour quelques dilettantes de la chasse aux joies temporelles qui aiment mieux courir que tenir et voir le gibier en plaine que dans leur assiette. Donc le bonheur n'est pas le progrès, et le progrès, l'ardeur vers le mieux, qui est profitable à la collectivité, est en quelque façon destructeur du bonheur de l'individu, parce qu'il le pousse à n'être jamais satisfait. A cet égard la civilisation, qui donne tant de jouissances réelles, ne donne pas le bonheur moral ; peut-être même lui est-elle contraire, parce qu'elle suscite plus d'appétits qu'elle n'en assouvit et que les tristesses imaginaires ne sont pas les moins douloureuses.

Je ne crois pas, je l'avoue, à une moindre inégalité des conditions dans l'avenir, parce qu'on ne pourra jamais niveler ni la santé, ni l'intelligence, ni la volonté, ni restreindre ce domaine du hasard qui tient une place si grande dans la vie de chacun de nous tous, et que des lois plus libérales, des communications plus rapides, permettent des spéculations plus vastes, partant plus lucratives. Il y aura donc toujours des gros lots, dans la loterie humaine, comme il y en a parmi les obligations démocratiques que la ville de Paris offre à ses prêteurs ; il y aura des gros lots pour les hommes, il faut cela pour améliorer la race, comme il faut des prix pour les collégiens et des timbales au sommet des mâts de cocagne. Et ces gros lots continueront à provenir de toutes les mises perdues. L'on persistera d'ailleurs, parmi les porteurs de numéros non gagnans, à protester contre l'honnêteté du tirage. Toutefois les gémissemens les plus forts ne cesseront de venir de ceux qui n'ont pas pris de billets à la loterie, c'est-à-dire des paresseux et des incapables, insurgés perpétuels contre « l'inégale répartition des produits du travail ! » Ceux-là pourtant — ces « exploités », comme ils s'intitulent, — ont profité ainsi que les autres de l'effort commun, de la marche du temps dans lequel ils ont la bonne fortune de vivre. Ils récoltent, tout en maugréant, les fruits des arbres qu'ils n'ont point plantés.

Puisqu'il ne paraît pas jusqu'ici possible à l'humanité de vivre sans rien faire, l'idéal consiste, pour atteindre un degré plus haut de bien-être matériel, à augmenter les salaires tout en diminuant le coût des marchandises ; de telle sorte que la journée de labeur représente un nombre sans cesse accru de kilos de blé, de litres

de vin, de mètres de drap, ou d'entrées au café-concert. Ce problème, en apparence insoluble, de payer la main-d'œuvre plus cher, tout en abaissant le prix des objets manufacturés, importés du dehors ou tirés du sol national, le progrès moderne l'a résolu au plus grand profit de la classe des travailleurs de tout ordre qui forment la grande masse de la nation. La différence a été trouvée, soit sur la réduction de valeur et de transport des matières premières, soit sur le perfectionnement des procédés de fabrication, grâce auquel un ouvrier, payé plus cher, revient encore à meilleur marché qu'autrefois, parce que la quantité des marchandises qu'il produit a augmenté plus que son salaire.

Ces marchandises, une fois créées par l'industrie, il appartient au commerce de les faire parvenir à leur adresse, de les « écouler », comme on dit vulgairement, détaillées en petites parcelles selon les besoins minimes, mais variés, de chaque consommateur. Il importe que le commerce ne fasse pas renchérir exagérément les objets, qu'il ne cherche pas à obtenir un courtage excessif pour son rôle de distributeur; autrement l'économie réalisée par les ateliers serait mangée par les boutiques et perdue pour le public. La transformation du commerce, dans l'acception la plus vaste de ce mot, — non seulement du commerce des marchandises en général, mais aussi du commerce de l'argent que l'on nomme la banque, — se liait donc intimement à la transformation de l'industrie, pour tirer la quintessence des ressources qu'offre cette planète aux plus civilisés de ses hôtes, et obtenir la plus grande somme de jouissances ou de satisfactions en échange du moindre effort. C'est ce que l'on verra surabondamment dans la suite de ces *Études*.

Vte G. D'AVENEL.

RAMADAN ET BAÏRAM

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN SYRIE

La première préoccupation des voyageurs qui se rendent en Palestine est d'y arriver pour les fêtes de Pâques. La Pâque catholique n'attire que peu de monde à Jérusalem ; elle n'est pas entourée d'une grande pompe, et n'a d'intérêt véritable que pour ceux qui viennent y chercher l'accomplissement d'un devoir religieux. La Pâque grecque a un autre éclat. Pendant quinze jours, Jérusalem ne s'appartient plus. Une nuée de pèlerins, venus de Syrie, d'Arménie, et jusque du fond de la Russie, envahit la Palestine et apporte aux lieux saints toute l'exaltation d'âmes ardentes, surexcitées par les privations et les souffrances du voyage et par un jeûne rigoureux de quarante jours. L'an dernier, soixante d'entre eux ont péri de misère et de froid, dans une rafale de pluie, à dix lieues du but. Ils couvrent les routes qui mènent à Jérusalem, remplissent les khans, et, lorsqu'ils n'y trouvent plus de place, se couchent exténués au bord de la route. Nous les avons vus, courbés par la longueur de la route, les pieds meurtris, la tête nue sous un soleil brûlant et, malgré tout cela, l'air résolu et presque gai, remonter en longues files des bords du Jourdain, portant à la main des cruches pleines de l'eau du fleuve, le dos chargé de longs roseaux qui venaient ajouter au poids de leur misérable bagage. Toute cette foule vit dans l'attente anxieuse du miracle du feu Saint-Jean, qui circule de main en main, se promène sur tous ces corps impatiens d'être purifiés, et se transmet ainsi sans s'éteindre, de proche en proche, jusqu'aux extrémités du monde slave.

Les disputes et les compétitions dont le Saint-Sépulcre est presque journellement le théâtre, sous les yeux des soldats turcs chargés de mettre la paix entre les fidèles, donnent un avant-goût

des scènes qui se produisent au moment de la semaine sainte et diminuent le regret qu'on a de n'avoir pu y assister. Les fêtes catholiques étaient déjà passées quand nous sommes arrivés en Palestine, et la Pâque grecque ne devait tomber, cette année, que cinq semaines plus tard, le 29 avril. Nous ne pouvions l'attendre à Jérusalem. Mais, si nous avons manqué ce spectacle, nous avons vu, au Caire, les derniers jours du mois de ramadan, et nous sommes arrivés à Jérusalem pour la célébration du Baïram, qui termine le jeûne du ramadan. Nous avons ainsi assisté successivement, au Caire et à Jérusalem, aux deux principaux momens de la grande fête religieuse des musulmans. La présence de mon frère, M. Théodore Berger, auquel je dois d'avoir fait ce voyage, l'un des plus beaux souvenirs de ma vie, sa profonde connaissance de l'Orient, et la situation dont il jouit dans le monde ottoman, m'ont permis d'assister à des scènes auxquelles on n'assiste guère d'habitude, et de voir de près certains côtés peu connus de la vie orientale, qui ne manqueront peut-être pas de quelque attrait de nouveauté (1).

Le Caire, dimanche soir, 1er avril. — Je viens de passer la soirée la plus étrange, la plus invraisemblable que j'aie peut-être jamais passée. Au milieu de la vie si brillante et si moderne de la ville européenne du Caire, au tournant d'une rue, en un instant, nous nous sommes trouvés transportés dans un monde absolument différent, qui nous ignore et que nous côtoyons sans presque nous douter de son existence. Nous avons eu la sensation, que nous avons retrouvée depuis à deux ou trois reprises, du pays des *Mille et une Nuits*. Il y a là tout un peuple qui vit et qui pense autrement que nous. On les coudoie le jour, dans les rues, on les heurte, on se rencontre avec eux dans leurs bazars, on leur achète quelques curiosités; quelquefois, sans doute, on est étonné de voir que leur manière de raisonner ne ressemble en rien à la nôtre, mais on se retire en croyant les connaître, et en se figurant que rien ne se cache sous l'impassibilité de ces traits qui masquent une âme qui ne se donne pas. Le soir, tous ces feux que l'on croyait éteints se rallument, l'Arabe se réveille, et la vraie vie de l'Orient commence.

(1) Je me suis borné à transcrire presque textuellement, dans les pages qui suivent, les notes recueillies jour par jour au cours de ce voyage. Ceux qui sont familiarisés avec la vie de ces pays voudront bien me pardonner mon enthousiasme, et aussi mes étonnemens en présence des choses qui leur paraîtront sans doute fort naturelles. La première rencontre avec l'Orient produit des impressions d'une vivacité extraordinaire; et, à moins d'y séjourner longtemps et de pouvoir l'étudier à fond, peut-être cette première vue a-t-elle une fraîcheur et une vérité de couleurs qu'on ne retrouverait plus ensuite.

Le Caire est formé de deux villes distinctes : la ville européenne, avec ses grandes avenues droites, qui aboutissent au Nil, ses équipages bien attelés, ses hôtels anglais, ses boutiques, ses palais et ses parcs ; elle finit à ce merveilleux jardin de l'Ezbekieh, où les palmiers de toutes les sortes et les bambous se mêlent à de grandes lianes, au travers desquelles on aperçoit le miroitement de l'eau, tandis que les grappes pourpres des bougainvilliers et les grandes fleurs rouges, à larges pétales, appelées en arabe « filles du Consul », jettent leur note vive au milieu de cette perspective orientale, à laquelle la douceur et la transparence de l'atmosphère donnent un charme tout particulier.

De l'autre côté de l'Ezbekieh commence la ville arabe. Elle se prolonge jusqu'à la citadelle, dont les remparts et les larges tours sont couronnés par la grande coupole et les deux minarets de la mosquée de Méhémet-Ali. Là, ce sont des rues étroites, tortueuses, de hautes maisons blanches, souvent peintes jusqu'au premier étage en bleu ou en rose, des saillies en bois, garnies, du haut en bas, d'élégans moucharabyeh, et qui se rejoignent presque au milieu de la rue; de temps en temps, la porte d'une mosquée, avec son minaret qui se profile sur le ciel, et, au-dessous de tout cela, à l'abri de grandes toiles de couleur qu'on tend au travers de la rue pour se protéger du soleil, un peuple qui grouille, crie, rit, se couche à la porte des boutiques; des ânons, des chameaux qui se croisent, des bazars, des boutiques presque en plein vent, où l'on voit les indigènes fabriquer des chaussures, des harnais, des étoffes, des meubles, des objets de cuivre, tout ce qui se fait en Orient. Des deux côtés de ce grand bazar s'ouvrent des rues encore plus étroites, où l'on croit qu'on ne pourra pas passer, et pourtant on y passe, au milieu d'encombremens invraisemblables, où les cochers crient, s'injurient, sans qu'on accroche une seule fois. C'est dans ces ruelles que vit, retirée, la société arabe du Caire. Ces murs nus, sans fenêtres, ces portes bardées de fer cachent, comme à Damas, des maisons luxueuses, décorées de peintures et de mosaïques, dont toutes les pièces s'ouvrent sur une cour centrale, ornée de bassins, de fleurs, et de tout ce qui peut égayer la vue des femmes dont elle est la demeure habituelle.

Nous avions formé le projet d'aller voir, dans la ville arabe, une veillée de ramadan. Après avoir dîné au club khédivial, nous sommes partis en voiture, mon frère, son jeune ami et collaborateur, M. Gaston Auboyneau, le plus aimable des compagnons de voyage, et moi. Sur le siège, notre drogman Ahmed, un musulman, intelligent et fort au courant des usages arabes. Nous laissons à notre gauche le quartier mal famé, où des fenêtres vivement éclairées font tache au milieu de la nuit et des grands pans

de murs noirs de ruelles délabrées, et nous nous engageons dans le quartier des bazars. Ces rues, endormies il y a quelques heures, se sont réveillées. Les boutiques sont brillamment éclairées et en pleine activité. Tout un peuple, déprimé par le jeûne qui dure depuis un mois, du lever du soleil au coup de canon qui en annonce le coucher, se détend le soir, mange, boit du café, assiège les devantures des marchands de comestibles, et passe la nuit debout à se réjouir. On voit, au haut des minarets, des couronnes de lampions qui paraissent flotter au-dessus de la ville.

On passe au grand trot au milieu de la foule qui encombre les rues ; chacun se dérange avec bonne humeur, sans un mot grossier ni un regard de travers à notre adresse ; enfin, nous nous arrêtons en face d'une maison décorée de riches boiseries, à la porte d'un des cheiks les plus en renom, le cheik el-Arous. Ce cheik, pendant toute la durée du ramadan, tient sa maison ouverte à tout le monde. Notre guide nous introduit avec l'aisance d'un homme qui serait reçu chez des amis. La grande cour intérieure, qui est d'une très belle architecture, toute peinte en blanc, est recouverte d'un immense tapis formant voile, qui retombe à terre le long du mur de la maison. Au premier étage, les fenêtres du harem sont fermées par un épais treillis à claire-voie, derrière lequel on devine des femmes qui regardent. La porte qui y conduit de la cour est tendue, pour l'occasion, d'un beau tapis aux couleurs voyantes. Au centre de la cour, des banquettes disposées en gradins forment un vaste carré, où des hommes de tout âge viennent se placer, en rangs serrés, accroupis, assis, debout, les uns derrière les autres, tous animés d'une même pensée ; et ils passent ainsi la nuit à causer, à écouter ou à dire des prières, avec un air de satisfaction intime, tout en prenant le café, les rafraîchissemens, les fruits secs et les pâtes que le maître de maison offre à tout venant.

Quand nous entrons, le vieux cheik est absent ; nous sommes reçus par l'un de ses neveux, jeune homme de dix-huit à vingt ans, vêtu à l'européenne, qui nous fait avec une courtoisie parfaite les honneurs de la maison. Il fait apporter des chaises sous une sorte de galerie qui s'ouvre sur la cour, et s'assied à côté de nous. On sert du café, des cigarettes, et nous causons. Il parle admirablement le français, et nous apprend qu'il se destine au droit. Il a terminé ses études et se prépare à passer son baccalauréat au Caire. Son frère, ainsi que je l'ai observé dans d'autres maisons arabes, porte le costume oriental. Il vient aussi nous saluer, mais se retire, et va se mêler, dans un salon voisin, à d'autres groupes de visiteurs. On dirait que des deux frères, l'un est destiné à servir de lien avec la société moderne, l'autre repré-

sente, dans toute sa rigueur, l'ancienne tradition musulmane.

Cependant, au milieu du cercle de plus en plus étroit formé par les assistans, de jeunes Arabes entonnent des prières, toujours les mêmes, avec une mélopée plaintive qui ravit d'aise leurs auditeurs :

Arisna-a-a-a nour ênaï
Adratna-a-a-a nour ênaï.

c'est-à-dire : « Secours-moi, lumière de mes yeux; » et chacune de ces phrases est accompagnée d'un grand « ah! » de satisfaction, tandis que les plus vieux de l'assemblée font entendre, à l'octave, en un murmure continu qui est comme le bourdonnement d'une ruche d'abeilles, les mots sacramentels : « *Lâ alî il Allah, lâ alî il Allah, lâ alî il Allah.* » Ils sont trois ou quatre chanteurs, qui se partagent la faveur de la foule. Comme je demande à notre hôte pourquoi on ne leur entend pas prononcer le nom du Prophète : « Ils le réservent pour la fin; mais attendez, dit-il : vous allez l'entendre. »

En effet, au moment où le premier va céder la parole à un autre, un homme se lève, et, l'interpellant du fond de l'assemblée, lui dit : « J'avais juré par Allah que tu le dirais encore une fois. » Et lui reprend, comme chez nous un artiste qu'on bisse :

Arisna, Rassoul-Allah!

Tout cela est dit et écouté avec un grand sérieux, qui n'empêche pas tous ces hommes de rire et de causer entre eux. C'est un va-et-vient continuel. On entre et on sort. Des domestiques circulent dans les rangs, portant sur la tête de vastes plateaux couverts de rafraîchissemens. Deux Arabes s'avancent, en se tenant par la main, les bras entre-croisés comme sur les statues de l'ancien empire d'Égypte. Tout à coup, un mouvement se produit : c'est le premier poète du Caire, Mohammed-en-Naggouf, qui entre. Notre hôte me dit que c'est le chef d'une renaissance poétique dans le monde arabe; doué d'une facilité d'inspiration extraordinaire, il s'applique à remettre en honneur la poésie en langue vulgaire, et il lui arrive de composer jusqu'à plusieurs centaines de vers en un jour. Il a fait ainsi des volumes qui s'impriment et s'achètent au Caire, dont on s'arrache les éditions et que l'on traduit. On se range sur le passage du poète populaire, qui traverse la cour et va s'asseoir sur un banc adossé au mur de la maison d'habitation.

Le chanteur égyptien a cédé la place à un autre, un jeune Arabe, qui paraît avoir l'oreille de la foule. On l'attend, on le réclame; il se fait prier; enfin il commence. Les paroles sont à peu près les mêmes, mais ce n'est plus le même ton ni les mêmes modu-

lations. Il se livre à des ritournelles d'une virtuosité singulière, dites sur un ton indéfinissable, et se terminant sur des notes tout à fait étrangères à notre harmonie. Il prolonge ainsi sa cadence tant qu'il a de la voix, et s'arrête à bout de souffle, comme le rossignol au bout de sa tirade, vous laissant sous l'impression d'une phrase musicale inachevée. On sent une autre école que chez l'Égyptien. La foule, en tout cas, sait les distinguer, et elle marque sa préférence pour le chanteur arabe par de longs murmures d'approbation.

Nous prenons congé de nos hôtes, et nous continuons notre course à travers les rues du Caire. Notre guide nous a dit qu'il voulait nous mener à une réunion de derviches. Un peu plus loin en effet, au détour d'une petite ruelle, nous nous engageons sous une voûte sombre, et nous entrons au grand trot dans une vaste cour, plantée d'arbres et largement éclairée, qui donne sur une ancienne maison arabe. Un voile, comme chez le cheik el-Arous, tendu d'un arbre à l'autre, forme sur toute une partie de la cour une vaste tente qui est pleine de monde. En face de la tente, un perron, des domestiques, des indigènes en redingote noire et en tarbouch. On nous introduit dans un grand vestibule oriental. Contre les murs, des meubles arabes artistement sculptés montent jusqu'au plafond. On nous demande si nous ne serions pas curieux de voir un vieux salon arabe, et aussitôt la porte s'ouvre et nous nous trouvons dans un salon immense, richement décoré. Pas un meuble au milieu de la pièce. Un grand lustre de cristal allumé pend d'un plafond noir et or, qui s'abaisse au milieu en une sorte de clef de voûte à stalactites, formée de petites ogives imbriquées les unes dans les autres comme autant de nids d'abeilles. Tout autour du salon, des fauteuils et des canapés recouverts de housses.

Nous sentons que nous sommes chez un grand personnage. Nous faisons remettre nos cartes au maître de maison ; on nous offre des cigarettes, du feu ; on met devant nous de petites tables aux plateaux de glace, pour recevoir le cendrier ; un domestique apporte le café sur un guéridon recouvert de soieries, et, au bout d'un moment, nous voyons entrer un homme tout jeune encore, qui, avec un grand air de dignité, s'assoit, nous fait asseoir. C'est le cheik el-Bakri, le chef des derviches d'Égypte. Jamais je ne me suis senti transporté, en un instant, dans un monde aussi nouveau. Nous avons devant nous un homme de vingt-cinq ans peut-être, pâle, avec une légère barbe, l'air d'un messie plutôt que d'un prophète, des traits d'une grande finesse, la peau transparente, les mains admirablement faites et plus délicates que celles d'aucun Européen. Il porte le turban, et il est vêtu d'une robe de soie

noire, sous laquelle on aperçoit une chemise à larges manches du mérinos le plus fin. Toute sa personne respire quelque chose de doux et d'un peu souffrant. Son père est mort récemment, et il lui a succédé dans ses fonctions, qui lui donnent une autorité presque égale à celle du pape et en font le chef religieux reconnu de tous les musulmans d'Égypte.

La conversation s'engage, et il se met à nous parler d'Herbert Spencer, de Stuart Mill, nous demandant quels sont, à l'heure actuelle, les chefs de l'école sociologique en France. Il nous expose ses théories sur la société, sur l'injustice des classes, l'indifférence des gouvernemens pour les questions sociales, qui sont les premières de toutes. C'est un mélange des idées modernes les plus nouvelles et les plus hardies, les plus incohérentes parfois; une éducation européenne qui est venue se greffer sur une âme orientale. Il connaît Renan, son étude sur Mahomet, qui fit tant de bruit quand elle parut, en 1851, à la *Revue des Deux Mondes*, ses *Origines du christianisme*. Puis il parle poésie. Il sait les noms de nos poètes, Lamartine, Victor Hugo, Musset. Le mouvement de renaissance de la poésie arabe, qui prend corps, au Caire, dans l'école de jeunes poètes dont nous venons de voir l'un des chefs, préoccupe les esprits. Il a, sur ce point aussi, ses théories. La poésie étant, suivant lui, la force créatrice de la pensée, la forme du vers lui est inutile; et il rêve une poésie sans rimes, affranchie de toutes les entraves de mesure et de longueur des vers, se rapprochant beaucoup de la prose de Platon et de l'ancienne poésie hébraïque; tout le reste n'est qu'artifice et que convention.

Tout cela est dit dans un français correct, avec un léger accent étranger. A l'entendre, on croirait le décadent le plus raffiné et le plus idéaliste, plein d'utopies généreuses; et la vision de ce corps presque immatériel, sous cette fine robe de soie, dans ce grand salon vide, ajoute encore à l'illusion. Il n'en est rien, c'est un vieil Arabe, qui exerce l'hospitalité avec toute la dignité d'un grand seigneur; il est heureux d'entendre causer des Européens d'une civilisation qu'il a entrevue et qui le trouble, et de leur montrer qu'il la connaît; mais il a des réticences qui font comme des points morts dans la conversation; par momens il se dérobe, et nous avons l'impression, en le quittant, qu'il ne nous a pas découvert le fond de sa pensée.

Il est près de minuit quand nous nous levons. Il nous accompagne jusqu'à la porte de son salon et se retire. Il ne nous reste qu'à partir. En face de nous, les fidèles continuent leurs chants et leurs prières; nous remontons en voiture, avec le regret de n'avoir pas vu les cérémonies pieuses qui se passaient tout à côté de nous, dans la cour. Mais, si cette visite nous a empêchés d'entendre

les derviches, elle nous a procuré une de ces rencontres qu'on n'a qu'une fois en sa vie.

Jérusalem, vendredi 6 avril. — Pour comprendre Jérusalem, il faut être préparé par le long chemin qui y mène, en s'élevant sans cesse, du bord de la mer Méditerranée. Jadis on le parcourait à cheval ou en voiture, et le pèlerinage, qui vous faisait suivre étape par étape cette voie sacrée, devait être d'un intérêt particulièrement vivant. Aujourd'hui, le trajet se fait en chemin de fer; mais le train monte lentement, et l'on a tout loisir de contempler le paysage qui se déroule sous vos yeux; et il ne manque pas de charme, pour celui qui se trouve transporté tout d'un coup en Palestine, et qui voit pour la première fois ce pays plein de tristesse et de poésie.

La gare de Jaffa, misérable d'aspect, est située à l'extrémité, presque en dehors de la ville. La façade tombe déjà en ruines et le service est mal organisé. Nous montons dans un train bondé, et nous partons, laissant derrière nous les jardins de Jaffa. A notre gauche, nous apercevons au milieu des arbres un joli village européen, blanc aux toits rouges, dont l'aspect propre et gai contraste avec la misère de la ville que nous venons de traverser. c'est la colonie allemande du Temple. Rien de plus curieux que cette communauté, moitié religieuse, moitié politique. A Caïffa dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, où ils ont aussi fondé un établissement, nous avons pu les voir de près. Quand on sort de la ville de Caïffa pour se rendre au mont Carmel, on traverse un quartier dont les rues, bien alignées, sont bordées de maisons européennes, propres et coquettes. Presque toutes ont leur petit jardin; devant les portes, des enfans qui jouent, d'autres qu'on promène dans leurs petites voitures; on aperçoit aux fenêtres, dans la rue, des femmes dont les cheveux blonds et le costume feraient croire qu'on se trouve dans une petite ville du Wurtemberg. Ce sont des Allemands, séparés des autres par certaines croyances particulières, qui sont venus s'établir en Palestine, y vivent paisiblement de leur travail et y prospèrent. Leurs champs, vus du haut du Carmel, ressemblent à des carrés de tapis bien entretenus, serrés les uns contre les autres. Un grand drapeau rouge, blanc et noir, planté au haut d'un mât, à l'entrée de leur quartier, prouve qu'ils forment une véritable colonie. A Jaffa comme au Carmel, ils se sont installés en dehors de la ville, dans des terrains abandonnés qu'ils défrichent, et qu'ils ont déjà transformés.

Un peu plus loin, on côtoie les cultures de la colonie agricole de l'Alliance israélite. Nous traversons des plantations d'oliviers qui donnent l'illusion d'une forêt; deux grandes

haies de cactus longent une large route mal entretenue. La plaine de Saaron, qui fuit derrière nous, est bordée de montagnes bleuâtres. A leur pied, je crois voir un lac, qui se transforme bientôt en un vrai bras de mer, où les ombres de la montagne se reflètent. En avançant, le mirage se dissipe; il n'y a rien devant nous que la vallée qui descend des montagnes de Juda. C'est la première hallucination de la Palestine.

Lydda. — Un joli groupe de femmes se tient sur la route qui longe le chemin de fer; elles ont un œil découvert, et cela suffit à rompre la monotonie de leur costume. En général, celles que l'on rencontre sont lourdes et disgracieuses; elles ont le visage entièrement caché par un voile bariolé qui les défigure, et leur taille disparaît sous le long manteau de mousseline blanche dont elles s'enveloppent. Qu'elles sont différentes des Égyptiennes, sveltes dans leur robe d'un bleu foncé, avec deux beaux yeux brillant au-dessus du voile noir qui en fait ressortir l'éclat.

Ramleh. — La ville est assez loin de la gare. Nous l'apercevons en arrière de nous sur une hauteur : des dômes blancs au milieu des palmiers; devant, un campement très pittoresque; au fond, la montagne. Pour la première fois, nous regrettons la route, qu'on voit gravir la colline en s'éloignant de nous. Le paysage est triste. L'herbe, la végétation, les fleurs ressemblent assez aux nôtres, mais la campagne est pauvre et mal cultivée; partout des champs pierreux et des collines rocailleuses, mais dont les lignes sont très douces et très harmonieuses. Dans les prés, une gardienne de troupeaux, une belle fille, assise à côté de deux petits moricauds, nous sourit et nous envoie des bonjours de la main.

Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem!
Ne me dédaignez pas parce que je suis noire,
C'est le soleil qui m'a brûlée.

Tous ces coteaux, par où la montagne de Juda s'incline vers la plaine, sont peuplés de souvenirs bibliques, qui se pressent les uns les autres : Guézer, Ataroth, Ajalon. On nous montre la vallée où Josué arrêta le soleil. A côté de nous, un petit torrent coule sur un lit de cailloux blancs; au-dessus, au sommet d'une crête gracieuse de collines, le tombeau de Samson, une qoubbah blanche, avec un palmier derrière un mur, frappe l'œil et forme un tableau plein de poésie dans sa simplicité. Ce petit monument solitaire parle plus à l'esprit que des ruines soi-disant historiques; il fait revivre les exploits du héros légendaire qui descendait de ces hauteurs pour frapper de grands coups contre les Philistins. Il est bien l'image de ce pays où la légende porte en elle sa vérité.

La montagne s'élève. Des oliviers font sur les montagnes rocheuses des taches grises ; la végétation devient plus intense ; ce sont des tapis d'anémones, rouges comme des coquelicots, de grandes églantines blanches et roses, des iris nains qu'on dirait taillés dans de la gaze, des nids de cyclamens dans toutes les fentes des murs et des rochers ; les genêts en fleurs se mêlent aux oliviers et couvrent les coteaux de grandes plaques jaunes. Nous entrons dans un tailli touffu ; dans une petite clairière, au milieu des broussailles, une belle orchidée dresse sa tige rose. En face, le torrent s'est creusé un lit au fond des rochers à pic, troués de part en part de grottes profondes. On se figure Josué, poursuivant dans ces gorges les Philistins qui fuyaient, tandis que le ciel combattait pour les Hébreux, et que des pluies de pierres lancées par des mains invisibles tombaient des cavernes qui dominent, comme des mâchicoulis, le fond du ravin.

A partir de ce moment, nous continuons à nous élever, en contournant indéfiniment des montagnes désolées, où les assises de pierre sont séparées par de maigres bandes d'herbe. On dirait un long chemin de croix, bordé de fleurs, qui aboutirait à Jérusalem. Le contraste de la ruine matérielle et morale, avec cette végétation de fleurs brillantes, qui poussent au milieu des pierres, est saisissant :

Même au sein des ruines
La vigne et l'olivier étendront leurs racines.

Voici, dans un vallon, des arbres fruitiers couverts de fleurs ; des champs de vignes rampantes, séparés de temps en temps par une tour en pierre sèche, s'étagent sur les coteaux. A mi-côte, une route bordée d'un mur de pierres descend à un puits, qu'un vieil arbre tordu indique au regard. Un cavalier arabe y fait boire son cheval. Le temps s'est refroidi, le ciel est gris ; on aperçoit des villages sur la crête des collines.

Enfin, voici la gare de Jérusalem, aussi misérable que le reste de la ligne. Nous partons à fond de train dans une grande berline jaune. Au sortir de la gare, un spectacle grandiose nous attendait. Jérusalem nous apparaît tout d'un coup, dans toute sa majesté. En face de nous, de l'autre côté de la vallée étroite que nous descendons au galop, se dresse son grand mur à créneaux qui s'abaisse par étages jusque dans la vallée de Hinnom ; en haut, la tour de David et la porte par où nous devons entrer. Nous arrivons à la voûte, qui forme un coude, comme dans beaucoup de villes fortifiées du moyen âge. L'encombrement des mulets et des piétons qui entrent et qui sortent nous oblige à nous arrêter un instant. Droit devant nous, à gauche de la voûte, se dessine

la forme haute d'une porte murée, où ceux qui avaient quelque sujet de plainte venaient s'asseoir pour réclamer leur droit. Deux affiches de l'agence Cook et d'une agence rivale s'étalent sur le mur, juste au-dessus du banc de la Justice.

Le *Grand New Hôtel*, où nous sommes descendus, est un hôtel vieux style; l'entrée en est sombre, et le bas occupé par des marchands de photographies et d'objets de sainteté. C'est la situation qui en fait le charme. Il est à l'entrée de la ville, et, de nos fenêtres, nous voyons la porte de Jaffa, avec son mouvement de perpétuel va-et-vient. Toute la circulation de la ville passe par là. Pas de voitures : elles ne pénètrent pas dans Jérusalem, dont les rues sont toutes en escaliers; celles qui s'aventurent le plus loin s'arrêtent à la porte de l'hôtel; mais c'est un fourmillement de bêtes de somme, d'hommes et de femmes aux types les plus divers, qui se croisent, s'arrêtent, se rencontrent, se fondent en groupes de l'aspect le plus inattendu. On voit sortir de grands juifs maigres, avec leurs chapeaux de feutre noir et leur longue lévite étriquée, escortés de leur famille; d'autres portant le bonnet de fourrure; tous sont reconnaissables aux deux longues mèches de cheveux, bouclées en tire-bouchon, qui tombent sur leurs tempes; puis, ce sont des pèlerins de tous les pays, des Arméniens, des Russes aux lourdes bottes et à la jupe plissée; des femmes musulmanes, empaquetées dans leur long voile blanc, sur lequel la gaze qui leur cache la figure fait une tache noire ou rose; des Arabes, qui marchent lentement en regardant autour d'eux, et toute la foule des hommes à *tarbouch*, qui passent, s'arrêtent chez les marchands de fruits secs et de glaces, s'écartent pour laisser passer des files de chameaux qui débouchent de la porte, en promenant lourdement de gauche à droite leur grosse tête sauvage.

En face de nous, se dressent le mur de la citadelle et la tour d'Hippicus, surmontée du croissant. Par l'embrasure d'un de ses créneaux, on aperçoit la bouche d'un canon. Soudain, à sept heures, le canon tonne et fait trembler nos vitres; après le premier coup, un second, puis un troisième, puis toute une salve, que l'on tire pour fêter la fin du ramadan. C'est demain Baïram : le gouverneur doit recevoir en grande pompe la visite officielle de toutes les autorités de Jérusalem.

Quand nous avons fini de dîner, il est nuit. Nous sortons à la découverte dans la ville. Nous descendons en face de nous une rue noire, éclairée de loin en loin par un réverbère qui fait mieux ressortir la profondeur de l'obscurité. La rue est pavée de grandes dalles glissantes en escalier. C'est une succession de longues ogives sombres, entre lesquelles on voit briller la lueur rougeâtre

des échoppes, reflétée par les toiles et les planches qui forment toit au-dessus de nos têtes. Çà et là, une porte basse s'ouvre pour un visiteur, laissant passer un rayon de lumière, puis se referme sur lui. Nous arrivons au bazar, qui est mort; nous le contournons et nous continuons dans la nuit. De temps en temps, un homme nous coudoie en nous dépassant. La rue devient de plus en plus solitaire. On rencontre des gens avec des lanternes qui font penser à la troupe de Judas.

Tout à coup, voici de l'air; le ciel s'ouvre. Devant nous, une porte voûtée, immense, avec des créneaux; à gauche, une fontaine et un grand arbre qui se dessine sur le ciel; sous la voûte noire, un gardien armé, à moitié couché sur un banc de pierre; au fond, une porte entr'ouverte à travers laquelle passe la lumière. Nous sommes arrivés sans nous en douter à la porte du Haram. Nous rebroussons chemin. La lueur des boutiques en haut de la rue nous guide. La rue nous paraît pleine de monde, au sortir de cette solitude. Nous croisons un grand personnage vêtu de blanc qui descend à la mosquée, suivi de deux ou trois hommes; il nous jette, en passant, un regard de profond mépris. A partir de ce moment, les signes de malveillance se multiplient; nous entendons cracher derrière nous; une ou deux paroles malsonnantes que nous ne comprenons pas arrivent à nos oreilles. Nous sommes à la fin du ramadan, et tous ces gens, surexcités par le jeûne et par le repas qui l'a terminé, voient avec déplaisir des chrétiens pénétrer de nuit dans leur quartier; ils ont peur qu'ils n'aient commis quelque profanation. Ce n'est plus la population facile et rieuse du Caire; c'est un fanatisme latent, mais qui n'ose pas se manifester contre nous. Comme on se sent loin du monde! mais aussi, comme ce spectacle est imposant! Nous nous attendions à une déception : de Jaffa à Jérusalem le spectacle a été en grandissant, et Jérusalem dépasse notre attente. Il faut dire que nous la voyons au travers de la nuit, qui cache les misères, les petitesses, les taches, et ne permet de voir que les grandes lignes, laissant le champ libre au travail de l'imagination.

Samedi 7 avril. — Ce matin, à l'aube, je suis tiré de mon sommeil par un bruit étrange, une sorte de musique qui ne ressemble à rien et que j'entends en rêve. Je saute hors du lit; au même moment, mon frère vient me chercher pour voir défiler la garnison turque. Le ciel se colore de teintes jaunes; on commence à distinguer, derrière la ligne sombre des remparts, les formes roses et les grandes baies des bâtimens qui entourent la place de la citadelle; tout en haut, une étoile d'une grandeur et d'un éclat extraordinaires semble un réverbère pendu au firma-

ment. La garnison turque de Jérusalem s'avance en rangs serrés, d'un pas cadencé, pour se rendre chez le gouverneur, au son d'une singulière musique, mystérieuse, indistincte, discordante. Pas une âme dans la rue; seul, un chien des rues jaune regarde ce défilé.

6 heures. — Les cloches sonnent : *ré, fa, ré, fa, ré, fa*, avec le bourdon faisant le *do*.

7 heures. — Le canon tonne de nouveau; on entend le clairon.

8 heures. — Nous montons sur la terrasse de l'hôtel pour jouir du panorama. Jérusalem se découvre à nous tout entière, dans un rayon de soleil, « comme une ville dont les maisons sont bien liées », au milieu de la ceinture de murailles qui l'enserre. Du point culminant de la ville où nous nous trouvons, l'œil peut suivre la ligne des remparts jusqu'au Haram es-Shérif, dont le mur tombe à pic dans la vallée du Cédron et forme l'angle sud-est de la ville sainte. Le Haram, à l'extrémité de cet entassement de maisons et de coupoles, forme une vaste esplanade entourée de verdure, sur laquelle l'œil se repose; c'est une succession de terrasses et de portiques convergeant vers la mosquée d'Omar, qui en occupe le centre. De cette pointe extrême, toute la ville semble remonter par degrés jusqu'à nous; on dirait un vaste promontoire, qui ne tiendrait que d'un côté à la terre. Au nord, la vallée s'aplanit, et Jérusalem nous apparaît, prolongée par les toits rouges des nouveaux quartiers, qui font comme une seconde ville en dehors des murailles.

Au loin, le regard se promène sur l'amphithéâtre de collines qui s'étend des montagnes de Juda jusqu'au mont des Oliviers, dont la pente douce, surmontée de la tour des Russes, se dresse, en face de nous, de l'autre côté du torrent du Cédron. Plus loin encore, à l'horizon, on entrevoit la ligne bleue des montagnes de Moab.

A nos pieds, la place est pleine de monde. On entend la musique qui se rapproche; c'est le gouverneur qui va rendre visite au commandant militaire de Jérusalem; nous descendons, et nous allons prendre place sur le perron de la Régie des tabacs, qui fait face à la citadelle, pour attendre la sortie du cortège. Au fond de la place, à notre gauche, s'ouvre la porte du palais du commandant. Devant nous, des factionnaires, debout sur leurs escabeaux, sont postés des deux côtés du gros donjon qui commande l'entrée de la citadelle. Contre le parapet qui longe le fossé, se sont formés des groupes de gens de la campagne, venus pour la fête à Jérusalem, de ces bédouins du pays de Moab, qui obéissent aux ordres d'Abou-Diab, le grand chef des tribus indépendantes de l'autre côté du Jourdain. Ce sont bien là de vrais bédouins, qui ont gardé toute la sauvagerie de leurs ancêtres, de grands hommes

secs, noirs, au teint hâlé, bien faits, la figure sauvage, avec des yeux perçans et un rire sardonique qui laisse voir leurs belles dents blanches. Ils sont vêtus de grands manteaux, rayés de brun et de blanc, dans lesquels ils se campent fièrement; d'autres portent des peaux de mouton, le poil en dehors; sur leur tête, un burnous de couleur sombre, retenu par la grosse corde de poil de chameau noire, leur retombe sur les yeux et leur encadre la figure. On se représente ainsi Joab, avec ses frères et ses cousins à la porte du roi David. Leur groupe pittoresque, isolé au milieu de la foule, donne la sensation de la vie du désert. Des femmes turques, vêtues de soie rose ou grise, passent devant eux, sortant de la citadelle.

Soudain, un mouvement se produit au fond de la place; on entend des acclamations; des officiers apparaissent sous la porte du palais du commandant. Le grand chef de la mosquée sort le premier, suivi de son escorte. Un moment encore, et l'on voit déboucher sur la place le cortège du gouverneur. Les soldats marchent en tête, le pas pressé, serré, faisant sonner leurs bottes sur le pavé, le *tarbouch* rouge vif sur une tunique bleu foncé. Des fanions bleus, rouges, jaunes, mettent une note vive au milieu de ces uniformes sombres; en voici un vert, brodé d'or : c'est le drapeau. Aussitôt après vient le gouverneur, Ibrahim pacha. Il s'avance seul, dans son uniforme tout chamarré d'or, et répond de la main aux saluts et aux marques de respect qui accueillent son passage. Après lui vient le cadi, en costume arabe, puis tout un brillant état-major, derrière lequel se presse une foule bariolée et bruyante qui s'engouffre dans les rues de Jérusalem.

Nous avions fait saluer le gouverneur, à la première heure, en nous excusant de ne pas lui rendre visite aujourd'hui, parce que nous étions en costume de voyage. Il nous fait dire qu'il sera charmé de nous recevoir, tels que nous sommes, à la cérémonie du Baïram. Le Baïram est la fête religieuse du monde musulman. Ce jour-là, toutes les autorités de la ville, les fonctionnaires ottomans et les dignitaires ecclésiastiques, chrétiens et juifs aussi bien que musulmans, viennent saluer le gouverneur et lui présenter leurs vœux pour l'empereur. Le sultan, qui est le chef religieux aussi bien que politique de son empire, pratique à l'égard de ses sujets une tolérance dont nous ne nous faisons qu'une idée très imparfaite, et que pratiqueraient peut-être peu d'Européens, s'ils avaient en main l'autorité immense que lui donne son pouvoir absolu. Il s'applique à tenir la balance égale, non seulement entre chrétiens et musulmans, mais aussi entre les chrétiens de toutes les dénominations. Nulle part cette intervention n'est plus nécessaire qu'à Jérusalem, où la présence des lieux saints amène,

entre les diverses églises, des compétitions et des luttes dans lesquelles les Turcs jouent le rôle de pacificateurs. Quelques jours avant notre arrivée, la chapelle de la crèche, à Bethléem, avait été le théâtre d'une rixe sanglante entre Latins et Grecs, où il y avait eu un mort et plusieurs blessés, et, quand nous avons été la visiter, elle était gardée par un soldat turc en armes, tandis qu'à côté de la chapelle, un prêtre grec regardait d'un œil mauvais le brave père cuisinier du couvent franciscain qui nous avait accompagnés. Aussi était-ce un spectacle curieux, presque unique, de voir défiler devant le pacha de Jérusalem, dans toute la pompe de leurs habits sacerdotaux, les évêques, les patriarches, les plus hauts représentans de toutes ces églises qui se sont donné rendez-vous sur ce petit coin de terre.

L'invitation du gouverneur nous était parvenue tandis que nous étions au Saint-Sépulcre. Nous nous empressons de nous y rendre, et nous nous mettons en route, précédés de notre drogman, qui nous fraie un passage à travers la foule, en écartant de sa canne ceux qui ne se dérangent pas assez vite. Nous traversons un dédale de petites rues, nous passons devant le Saint-Sépulcre, et nous arrivons au palais. La rue, étroite comme toutes les rues de Jérusalem, s'élargit un peu en cet endroit, et est inondée de lumière. Un grand mur blanc avec une porte au milieu, c'est le Séraï. Il est couronné, sur toute sa longueur, de toilettes aux couleurs vives, de robes roses, bleues, jaunes; d'enfans, d'hommes assis les jambes pendantes, de têtes de femmes qui se penchent pour mieux voir. L'arche qui est lancée par-dessus la rue à cet endroit est aussi surchargée de gens qui regardent; sur les toits, sur les escaliers, en haut, en bas, partout du monde, et tout cela resplendit au soleil.

Sous la voûte, la garde porte les armes; dans la cour, la musique joue. On gravit un escalier en plein air, adossé au mur de la rue, et on arrive à la terrasse qui entoure la cour des quatre côtés. A nos pieds, une foule bariolée se mêle à la musique militaire; sur la terrasse, une double haie de curieux. On ne dirait pas que l'on soit dans la maison d'un gouverneur; chacun y pénètre comme il veut; en temps ordinaire, on arrive directement jusqu'à lui. Ce sont les mœurs de l'Orient. Il y a dans les relations des grands avec les plus humbles une liberté qui tient des habitudes patriarcales, une sorte de familiarité, qui s'allie très bien avec l'autorité du pouvoir absolu, et qui fait du pauvre l'égal de celui auquel il vient demander justice. Au premier rang, une dame anglaise prend des « instantanés » à la porte même du gouverneur; la politesse des Turcs est si grande qu'on ne lui dit rien : cela frappe pourtant, et, dans la conversation, l'aide de camp du pacha

m'en a fait la remarque, en la soulignant d'une nuance d'étonnement à peine sensible.

Devant nous s'ouvre un passage libre qui mène à la porte des appartemens du pacha. Nous sommes reçus par un officier qui nous introduit dans un grand salon de réception. Le gouverneur est assis au fond de la pièce sur un fauteuil. Tout autour, des sièges et des canapés sur lesquels prennent place les visiteurs. Il se lève, vient à notre rencontre, nous offre la main, et nous fait asseoir sur un canapé, à ses côtés. « Vous arrivez, nous dit-il, juste à point pour assister au défilé des religions; » et il nous invite à rester jusqu'à la fin de la cérémonie. On apporte de l'eau et des dragées; le pacha nous explique que c'est le « cadeau du sucre », un des accompagnemens indispensables de la fête du Baïram; puis on passe le café et les cigarettes. Le pacha nous en offre des siennes, et nous restons ainsi près d'une heure, tantôt à causer, tantôt à ne rien dire, en regardant défiler les autorités ecclésiastiques de Jérusalem, que le pacha nous présente au passage, à mesure qu'elles entrent.

Chaque fois qu'un nouveau personnage arrive, c'est le même cérémonial. Le pacha le fait asseoir plus près ou plus loin de lui, suivant son rang et sa dignité, et la conversation reprend sur le même ton. C'est d'abord le patriarche grec, vêtu d'un costume éclatant, ainsi que les prêtres qui l'accompagnent. Nous l'avons vu, il y a un moment, avec tout son clergé, descendre les rues de Jérusalem, se rendant au Séraï. Il était précédé de deux prêtres qui portaient ses insignes, et s'avançait, dans ses habits sacerdotaux, la robe couverte de croix et de décorations, s'appuyant sur sa grande canne à pommeau d'argent, qui résonnait sur le pavé du bazar. C'est maintenant au tour du patriarche arménien, qui rivalise d'éclat avec lui; puis, c'est l'évêque syriaque de Jérusalem; puis le patriarche copte, qui paraît pauvre à côté d'eux, sous sa robe et sa mitre noires. On dirait un prêtre des anciens temps. Quand il entre, le pacha se tourne vers nous et dit avec un sourire : « Vous voyez, nous en avons de toutes les couleurs. »

En le voyant, je pensais à une scène à laquelle j'avais assisté, quelques momens auparavant, au Saint-Sépulcre. Les Arméniens officiaient à l'autel en promenant à grand bruit leurs chasubles d'un vert éclatant surchargées de lourdes broderies d'or; ils changeaient de costume, mettaient et ôtaient des tiares étincelantes de pierres précieuses, tandis que des diacres agitaient les grands chapeaux chinois dorés qui leur tiennent lieu de sonnettes, et remplissaient l'église de la fumée de leur encens et du bruit de leurs cuivres. En face, la foule se pressait déjà contre les grilles d'une grande chapelle, éclairée par la lumière des cierges et par les feux

rouges, verts et bleus, que répandaient en longs rayons mystérieux les cabochons des lampes dorées suspendues à la voûte. Les Grecs s'apprêtaient à prendre la place des Arméniens et à la leur disputer au besoin. Dans un recoin du dôme central qui recouvre la pierre du sépulcre et s'élève au milieu de la nef, trois ou quatre vieux prêtres coptes aux vêtemens noirs, à la figure noire, célébraient la messe devant leurs saintes images, dans une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur et où ils avaient peine à se mouvoir. Ils avaient l'air de vieilles reliques, écrasés par le poids de l'édifice trop lourd pour eux et par la splendeur des autres cultes, et je pensais à ces Esséniens de Flaubert, à ces restes surannés des chrétiens primitifs, qui promenaient leurs rides en hochant la tête et en disant d'une petite voix grêle et cassée : « Nous aussi, nous l'avons connu ; nous aussi, nous l'avons connu. »

Après les coptes, ce sont les chefs de la Synagogue. Le grand rabbin officiel porte une splendide robe noire brodée d'argent; c'est un cadeau que lui a fait le sultan, car il est fonctionnaire ottoman. A côté de lui, un petit vieux à l'œil vif, enveloppé dans un manteau de velours violet, un bonnet de fourrure jaune sur la tête, s'avance, les pieds déchaussés, ramasse profondément le salut à la mode orientale, en se courbant jusqu'à terre et en portant la main du sol à son cœur et à son front. C'est le chef des *aschkenazis*, c'est-à-dire des Juifs étrangers à la Palestine. Le grand rabbin des *Sefardim* le suit de très près.

Voici les Pères blancs. Le pacha se lève, va à leur rencontre, leur serre la main, leur fait un accueil tout particulièrement chaleureux. Ils lui expriment, comme tous les autres, leurs vœux pour la santé de l'empereur ; mais il y a dans cet accueil quelque chose de cordial et d'ouvert, une rondeur presque militaire. Puis c'est un explorateur anglais, M. Bliss, qui a obtenu du sultan un firman, pour entreprendre des fouilles au sud de Jérusalem, du côté du Tombeau de David. Il entre, le casque de sureau à la main ; le pacha lui souhaite la bienvenue et s'entretient avec lui. Puis, le chancelier du Consulat de France, qui se présente en costume de ville. Le Baïram étant une fête religieuse, les consuls ne viennent pas en personne ; c'est seulement à la fête de l'empereur qu'ils se rendent chez le pacha en grand uniforme. Tout cela m'est expliqué par l'aide de camp du gouverneur, un homme charmant, très cultivé, parlant le français comme un Français, qui est venu s'asseoir à côté de moi, pour me mettre au courant de tout ce que je vois.

La conversation se prolonge ainsi, tandis que les députations se succèdent, avec des intervalles de silence, pendant lesquels on regarde, ou bien l'on songe, en attendant le moment de reprendre

la parole. Et je ne savais ce que je devais admirer le plus, de ce défilé de toutes les religions venant présenter leurs hommages au gouverneur de Jérusalem, ou du spectacle, tout nouveau pour moi, d'une réception chez un haut fonctionnaire ottoman. Rien en effet ne ressemble moins à nos visites qu'une visite chez les Orientaux; rien ne fait mieux sentir l'abîme qui sépare notre manière de penser de la leur. Ce n'est pas cet assaut de paroles qui ne permet pas à la conversation de languir sous peine d'ennui. Ici, la pensée revêt volontiers une forme condensée, presque sentencieuse; on interroge, ou l'on répond d'un mot à une question et, quand on n'a rien à dire, on se tait. Jamais un éclat de voix, ni une vivacité de parole; on parle presque à voix basse, en prenant bien garde de ne pas couvrir la voix de son interlocuteur et de ne rien dire qui soit pénible à entendre. On sent des hommes parfaitement maîtres d'eux-mêmes, qui ne parlent que quand il faut, et qui ne disent que ce qu'ils veulent, mais surtout, qui mettent un soin constant à chercher ce qui peut vous être agréable. Ce n'est pas le compliment banal, c'est une politesse bien supérieure à la nôtre, et qui n'exclut pas la suite dans les idées, ni la profondeur du sens politique. Il semble que la Turquie, battue en brèche de tous les côtés, ne se sentant pas assez forte pour combattre par les armes contre tant d'adversaires, cherche à prendre sa revanche sur le terrain de la politique; et elle y réussit.

Cependant, la réception touchait à sa fin; nous nous retirons à notre tour. Ibrahim pacha nous accompagne jusqu'à la porte et, en prenant congé de mon frère, il lui exprime le plaisir tout particulier qu'il a eu à le recevoir, à cause des lettres du palais dont il était porteur, et des services qu'il a rendus à la Turquie. La garde porte les armes, comme à notre arrivée; un flot de lumière nous enveloppe; nous nous retrouvons en plein soleil, au milieu de la foule et du bruit, et nous redescendons l'escalier au son de la musique qui joue l'air de *Madame Angot*.

Cette première rencontre avec l'Orient, si imprévue et si saisissante, me rappelle à l'esprit le dernier dîner que je fis avant de le quitter; c'était chez un homme d'État, qui est gouverneur d'une des plus belles provinces de l'empire ottoman, après avoir occupé un haut poste à Constantinople. L'hôtel du gouverneur, très animé quelques heures auparavant, était devenu silencieux; le vide s'était fait dans ces appartemens remplis naguère par la foule des solliciteurs, qui y pénétraient en toute liberté. Pour nous recevoir, deux domestiques nègres en bas de l'escalier; en haut, un officier d'ordonnance. Le dîner, tout intime, était un vrai dîner turc : de l'eau pour unique boisson, des hachis de toutes les sortes et sous

tous les déguisemens; des services nombreux et délicats, séparés par des entremets sucrés et, pour finir, les deux mets nationaux obligatoires, le *pilaff* et le *kaimak*. Comme convives, il n'y avait en dehors de nous que l'officier d'ordonnance, qui était venu prendre place au bout de la table; mais le dîner était assaisonné par la bonne grâce charmante et par l'esprit de notre hôte, pour qui l'eau que nous buvions, les mets que nous prenions, tout en un mot servait de prétexte à la conversation la plus aimable et la plus instructive.

A la fin du dîner, un ou deux amis du pacha, qui arrivaient de Constantinople, étant venus se joindre à nous, l'entretien se prolongea au salon jusque fort tard dans la soirée. Là, tout en causant d'affaires de la façon la plus sérieuse, on échangeait des idées générales et des réflexions piquantes. Le pacha, homme très lettré, aimait à couvrir sa pensée du nom d'un auteur célèbre, d'un Français le plus souvent. On citait Aristote, Gœthe, Chateaubriand, Voltaire surtout, très en honneur chez les Turcs éclairés. On répondait sur le même ton. C'était une défense de la politique générale de la Turquie, dans sa conduite vis-à-vis des masses. « Vous autres Européens occidentaux, nous disait le pacha, vous marchez très vite; vous avez des inventions merveilleuses que nous admirons; mais ne craignez-vous pas qu'en répandant ainsi dans les masses des idées pour lesquelles elles ne sont pas mûres, vous n'y semiez les germes du mal? Nous, nous allons plus lentement, mais nous nous appliquons à conserver le sentiment religieux, qui est la sauvegarde des États. Nous vous prenons vos découvertes quand nous les avons éprouvées, le chemin de fer, le télégraphe; mais la dynamite, par exemple, ne croyez-vous pas qu'elle a fait plus de mal que de bien, et que les hommes insuffisamment éclairés à qui vous donnez les moyens de s'en servir en laisseront échapper le bon côté pour n'en garder que le mauvais? » — « Votre Excellence, lui répondit mon frère, vient de rendre très justement une pensée qu'avait déjà exprimée un des anciens sages de la Chine. Confucius divise les élèves en quatre catégories : les entonnoirs, les éponges, les tamis et les cribles. Les entonnoirs reçoivent tout et perdent tout. Les éponges reçoivent tout et conservent tout indistinctement, le bon comme le mauvais. Les tamis laissent échapper le bon et retiennent le mauvais; enfin les cribles laissent passer le mauvais et ne conservent que ce qui est bon; mais ce sont les plus rares. »

PHILIPPE BERGER.

MADEMOISELLE CLÉMENCE

PREMIÈRE PARTIE

I

Mademoiselle Clémence Méric avait cinquante-sept ans quand elle eut le malheur d'être quittée par Rose, sa cuisinière. Ce chagrin la faisait penser aux autres, aux événemens grands ou petits, — plus souvent petits, — de son existence de vieille fille.

Évocation mélancolique !

Elle se revoyait enfant. Elle était, — qui s'en souvenait encore ? — la petite demoiselle du dimanche, au chapeau trop lourd, et la réciteuse des dîners de famille, la comédienne ingénue qui minaude en débitant des fables ou des poésies d'anniversaire.

Et l'enfant grandissait. Elle était Clé-Clé la pensionnaire, la recluse nostalgique aux cheveux relevés à la chinoise, l'échappée des vacances aux manches courtes, à la voix rauque. Elle avait la vanité de la robe neuve, la joie de la première poupée, la douceur de la première amie.

Et cette Clémence avait disparu à son tour. Elle était maintenant la jeune fille, celle qui fait des gestes de pianiste, de ménagère. Elle vivait des années bleues et roses dans des poses de danse et de révérence.

Puis le malheur était venu.

Sa mère était morte, son père était devenu infirme : réduit à se traîner du lit au fauteuil avec un mouvement du bras pour écarter les mouches pendant l'été, pour ramener la couverture sur ses genoux pendant l'hiver ; et, dans la monotonie de l'existence autour du malade, c'était ce changement de geste qui signifiait pour la jeune fille le changement des saisons.

Des années grises, plus grises...

Rien que l'espoir décevant du prétendu, le torticolis de l'attente. Un seul individu de bonne volonté s'était présenté en cinq ans, un pas beau, pas jeune ; et les pourparlers autour de ce projet manqué, la perspective d'une entrevue qui n'avait pas eu lieu, mademoiselle Clémence n'avait jamais eu de contact plus immédiat avec son rêve.

Elle ne s'était pourtant pas découragée tout de suite ; ses cheveux commençaient à grisonner qu'elle espérait encore, tenace, avec l'invite d'un ruban frais au cou, plus frais sur son fourreau fané de fille pauvre.

L'infirme était mort. Et le silence s'était fait plus profond autour de la médiocre héritière, le coup de marteau plus rare à la porte, l'herbe plus épaisse entre les pavés de la rue...

Elles avaient commencé, les souffrances ridicules de la vieille fille, les aigreurs à l'âme et les revanches sournoises du tempérament, les efflorescences sanguines à la peau et les poussées de romanesque au cœur, — intermittentes.

Et les dérivatifs habituels.

La dévotion.

A la fin d'un Carême, un vendredi-saint, les cierges étaient éteints, muettes les cloches, vide le tabernacle ; l'église s'anéantissait endeuillée, dans la mélancolie violette du tombeau. Dieu venait de mourir ; il était mort pour Mademoiselle ; et Mademoiselle le savait bien, on le lui avait appris au catéchisme, elle le récitait soir et matin dans ses prières. Mais il lui semblait qu'elle le comprenait, qu'elle le sentait pour la première fois.

Une statue fixait son émotion. C'était une représentation du Sacré-Cœur, une terre cuite enluminée de couleurs fades, le sourire puéril sur les lèvres rosâtres, et, sous la tunique écartée d'un doigt mignard, le muscle à nu, sanguinolent, transpercé par une flèche en or.

De ce jour et pour un peu de temps, la dévotion de Mademoiselle tournait autour de ce symbole. Elle le parait, elle faisait son ménage : des fleurs fraîches chaque jour, et des prières tout près, les lèvres sur le socle, des prières si humbles, si ardentes !

Puis, la dévotion avait dévié ; de la statue elle était allée au prêtre : l'abbé Pouzol, un nouveau vicaire de Saint-Eutrope, une figure d'enfant, autoritaire et joufflue ; très pieux, lent à s'agenouiller, lent à bénir ; et, à l'autel, le moment de la consécration arrivé, une façon de syllaber, de prolonger les paroles sacramentelles, comme s'il était pris de peur devant le miracle. Tant de piété avait ému Mademoiselle.

Sa vie maintenant était au confessionnal. Les samedis soirs, dans le recueillement attendri de la chapelle, elles étaient là une douzaine de pénitentes qui attendaient leur tour. Mademoiselle ne se pressait pas. Scrupuleusement, elle s'examinait, ramassait jusqu'à ses fautes les plus vénielles. Toutes devenaient intéressantes, depuis qu'elle les racontait à l'abbé, et elle les parait au besoin, les arrangeait en symétrie comme un bouquet à offrir. De la honte, elle en avait bien un peu à montrer sa vieille âme toute nue, mais une honte délicieuse. A s'humilier ainsi, à se faire petite devant le jeune prêtre, il lui semblait que la relation de leurs âges se renversait un moment. « Ma fille... » Ce mot, qui lui venait de l'ombre à travers la grille, la mettait au ciel. Son bonheur était d'être grondée ; la pénitence à faire était encore un lien entre elle et son confesseur, un peu de sa volonté sur elle. Elle ne le voyait guère hors du confessionnal ; son temps était pris par le ministère, et d'ailleurs, en son zèle d'apôtre et de prédicant, il se souciait peu de cette âme trop soumise. Elle se contentait de le suivre de loin, d'assister à sa messe, d'écouter ses prônes, et quand elle ne pouvait pas le voir ni l'entendre, elle continuait de penser à Dieu et à lui en brodant, en tricotant à leur intention ; et c'était sous ses doigts affectueux une délicate nappe d'autel, un corporal si finement ourlé qu'on ne distinguait pas la couture !

Ce grand bonheur avait duré deux ans. Après quoi l'abbé Pouzol avait été pourvu d'une cure de campagne. Et la dévotion de Mademoiselle avait baissé après son départ, exacte toujours, mais sèchement exacte.

En même temps que le vicaire, Dieu s'était éloigné. Et c'était la solitude définitive, l'usure lente de l'être, et plus lente aussi, l'usure des choses autour d'elle : une existence de larve dans la décomposition d'une écorce.

Mais peu à peu, de cet absolu dénuement, du tête-à-tête obligé de la vieille fille et de sa vieille maison, un intérêt naissait, croissait obscurément.

La vie des meubles s'exagérait. Mademoiselle n'avait fait attention à eux jusque-là que pour les ménager, les économiser. Les réparations sont si coûteuses ! Ce n'étaient au début que les soins habituels, plus minutieux peut-être à cause de l'exiguïté du ménage. Mademoiselle s'occupait du mobilier en pensant à autre chose. Mais à quoi penser ? Elle ne lisait jamais ; elle ne voyait presque personne.

Faute de mieux, Mademoiselle finissait par aimer ses meubles. Leur antiquité en rendait quelques-uns vénérables ; elle les avait

toujours vus. D'autres étaient infirmes; il fallait les aider à vivre. Mademoiselle s'y dévouait de tout cœur. C'étaient des vêtemens sur les fauteuils, sur les chaises, des gazes sur les dorures, des cordons blancs au plafond pour attirer les mouches, tout l'arsenal des préservatifs imaginés par l'avarice et le temps à perdre de la province, mais vivifiés, multipliés aussi par l'idolâtrie de la vieille fille.

Elle était l'organe vivant, la conscience de ces choses inertes; elle sentait, elle souffrait pour elles. La poussière, l'humidité, les insectes, la mettaient en un perpétuel souci. Il y avait les maladies du bois, l'oxydation des métaux, les fêlures perfides, la mort violente des cristaux et des porcelaines. Les portes se gonflaient les jours de pluie comme atteintes de rhumatisme; certaines chaises boitaient; d'autres avaient la membrure faible, se plaignaient quand on les touchait, — et cette plainte allait à l'âme de Mademoiselle. Les papiers craignaient les écorchures comme des visages; les laines se mitaient, la fumée encrassait les plafonds; et, plus effrayante, la lézarde au mur annonçait les désastres possibles.

Ainsi la mort travaillait de la cave au grenier, surveillée de près par Mlle Clémence, qui travaillait de son côté sans perdre une minute, s'ingéniant avec des outils de salut, ses colles, ses vétivers...

Malheureusement, elle ne pouvait pas toujours suffire à la besogne et les aides la mettaient en souci. Des ouvriers chez elle, des doigts de menuisier, de peintre sur ces choses délicates: le velours d'un papier, la patine d'un lambris! Et les tenailles, les ciseaux, toute cette chirurgie au cœur du vieux chêne, de l'acajou précieux! La vue de ces profanations la rendait malade.

Rose elle-même, la docile Rose, ne la rassurait qu'à moitié. Instruite cependant, initiée à tous les rites; mais elle avait gardé le toucher paysan, la rudesse involontaire des personnes habituées à manier la faïence épaisse, les meubles grossiers de la campagne. Sa brusquerie faisait frémir Mademoiselle.

Cependant elles avaient vieilli ensemble. Ces deux pauvres vies s'étaient soudées à l'existence de la maison, plus ancienne qu'elles et plus importante; — et si étroite était leur association qu'on ne les imaginait pas l'une sans l'autre: la maison, Rose et Mademoiselle.

II

Vingt ans ainsi.

Et Rose s'en était allée.

Une diligence inexorable avait emporté Rose vers les hauteurs de Puy-la-Roque où elle devait assister une mère infirme.

Mademoiselle se lamentait.

« J'avais mis dix ans à la former! » soupirait-elle en réponse aux condoléances que lui prodiguaient les dévotes de Saint-Eutrope à la sortie de la première messe. Et, avec une componction qui trouvait un écho dans l'égoïsme de ces vieilles dames, l'œil ému, la voix attendrie, elle ajoutait : « Depuis que Rose ne fait plus mon lit, je ne peux pas fermer l'œil. »

Mais ce qui l'empêchait de dormir, c'était autre chose et plus que l'ennui de sa paillasse pas assez remuée ou de son traversin bourré de travers; c'était le péril de ses cristaux, de sa porcelaine, aux mains de servantes de rencontre, de ménagères à trois sous l'heure! Elle ne vivait pas.

Sans tarder elle s'était mise en quête d'une nouvelle bonne. Plusieurs se présentèrent et, les premières rebutées, d'autres encore; tous les coiffages et tous les patois de la province; des matrones à bonnet tuyauté et des dégourdies en cheveux, des coureuses mal renseignées et qui reculaient, la porte à peine entr'ouverte, effrayées par l'aspect conventuel de la maison.

Aucune au goût de Mademoiselle.

Elle-même s'était informée, avait cherché dans son entourage; des négociations avaient été engagées, des pourparlers avaient eu lieu par l'entremise de saintes âmes, — sans résultat. De guerre lasse la vieille fille s'était décidée à s'adresser en fabrique, à l'ouvroir des dames de la Préservation, une maison de confiance qui fournissait de femmes de chambre et de cuisinières la bourgeoisie de Montauriol.

Au parloir du couvent elles défilaient devant elle, les apprenties servantes. En robe de bure, le col blanc rabattu, le bonnet de linge à larges brides nouées sous le menton, elles se présentaient, insouciantes, avec cet air un peu veule, cette gaieté d'éternelle enfance qu'on voit au visage des cloîtrées, plus marqué peut-être encore sur ces figures d'enfans trouvées, d'orphelines, recueillies à l'ouvroir dès leur bas âge et chez qui rien du dehors n'était venu gâter l'empreinte uniforme de la vie conventuelle.

Infirmes la plupart.

Il y avait une Justine posée, sérieuse; trop sérieuse! quelque chose d'inquiet, de concentré sur elle, le regard en dedans.

— Un peu sourde, expliquait la Mère supérieure.

Refusée!

Et refusée encore une Aline, entendue à la couture, pieuse comme un ange, pas bien portante malheureusement, cela se

voyait sur sa figure piètre, blanche de lymphe, flétrie d'usure hâtive.

— Si on ne la veut pas, celle-là, nous la garderons, affirmait la supérieure avec un mouvement du bras passé autour de la taille de l'enfant; un geste de maternité, de possession qui attirait la malade.

Et c'était le tour de Louise.

— Une enfant trouvée... annonçait à demi-voix la supérieure.

Pas malade celle-là; en belle croissance, l'œil moite, les cheveux fous, l'air content de vivre. Elle arrivait essoufflée, la bouche pleine, — on était à goûter et tout en courant elle avait avalé les morceaux doubles. — De l'étonnement se voyait sur sa figure, une figure toute ronde, un peu molle, souriante.

Elle regardait autour d'elle, examinait curieusement les choses, n'étant jamais venue au parloir. Pourquoi notre chère Mère l'avait-elle demandée? Que lui voulait cette dame en noir, longue, sèche et dure, qui la dévisageait?

Intimidée, elle baissait la tête.

— Quel âge, petite? interrogeait la dame.

— Seize ans.

— Seize ans! Tu es bien jeune pour te mettre en service.

— Me mettre en service! s'exclamait l'enfant, les yeux sur la Mère supérieure, et dans ses yeux une angoisse, une prière.

— Sans doute, chère enfant, sans doute, répondait la voix douce, inflexiblement douce de la dignitaire. Vous savez bien que vous n'êtes pas d'ici: nous ne sommes pas assez riches pour vous garder toutes; un peu plus tôt, un peu plus tard... d'ailleurs vous ne nous quitterez pas tout à fait... Et ce sera comme un autre couvent, la maison où vous irez... et votre maîtresse comme une autre mère.

Mais Louise n'écoutait plus. Elle pleurait... silencieusement d'abord... puis, un tremblement des lèvres, un sanglot... l'explosion. Et des cris alors, des trépignemens...

— Je ne veux pas partir, je ne veux pas partir! balbutiait-elle.

— Soyez tranquille, on ne vous prendra pas de force, disait en souriant Mlle Clémence.

Et la supérieure :

— Taisez-vous, mauvaise tête : n'avez-vous pas de honte? Au parloir! devant une étrangère! Taisez-vous, et baisez la terre en signe de repentir.

Toute secouée de sanglots, Louise s'affalait, les mains en avant, posait les lèvres sur la brique.

— Maintenant, demandez pardon à Mademoiselle, dites-lui que vous serez heureuse de la suivre.

— Pardon! suppliait l'enfant agenouillée.

Si fervente était la prière, si câline la voix! Mademoiselle en reçut un coup. Une si prompte obéissance! J'en ferai ce que je voudrai, songeait-elle.

Et brusquement décidée, elle posait ses conditions, débattait le chiffre des gages avec la Mère supérieure : quatre-vingts francs pour commencer, cent à la fin de la première année, — si elle ne cassait rien! Et le marché conclu, sans vouloir attendre, elle emmenait Louise avec son bagage, un simple carton que la petite charriait à bout de bras et où il y avait, par-dessus son trousseau d'orpheline, un brin de verveine qu'elle avait cueilli en cachette avant de partir, dans le jardin des religieuses.

III

Elle ne connaissait que le couvent. Le monde commençait et finissait avec les hautes murailles. Et ce monde était bien assez beau, bien assez vaste pour elle; l'eût-elle essayé d'ailleurs, elle aurait été incapable de l'imaginer autrement.

Ce qu'elle savait du dehors, de l'histoire ou de la vie, par les livres de classe, par les conversations des bonnes dames n'existait pour elle qu'à l'état de rêve ou d'image imprimée. Le couvent seul et la vie du couvent étaient réels. La vie religieuse absorbait, subordonnait tout le reste. Le printemps n'était plus le printemps, c'était Pâques; les lis fleurissaient pour la sainte Vierge; et c'était l'unique but des roses d'embaumer les reposoirs de la Fête-Dieu.

Le surnaturel habitait Louise, un surnaturel sans secousse, tout uni, qui se levait paisiblement du fond de ses pensées, comme au bout des allées, dans le jardin, les statues miraculeuses. Les parentés spirituelles qui unissent l'âme pieuse à Jésus et à Marie étaient pour elle comme des parentés véritables. Dieu était un père, un bon père; Marie, la Marie en bleu et blanc de l'autel, était comme une maman adorable et lointaine. Et c'étaient encore des amitiés étroites, des cousinages avec les saints et les saintes, et des brouilles et des raccommodemens selon qu'ils l'avaient ou non exaucée, tout un épanouissement de vie mystique, mais d'une mysticité quasi matérielle, le miracle tout près, le paradis derrière la porte...

Ce n'était pourtant pas assez pour l'enfant de ces affections supra-terrestres; les dames religieuses avaient pris un bon mor-

ceau de son cœur. Pas toutes. Quelques-unes, d'origine paysanne, fermées et dures, répondaient mal à ses expansions. Louise s'était donnée d'abord à sœur Carissime, une boiteuse chargée de la petite classe, une vraiment mère, celle-là, câline, et qui donnait aux autres ce qui lui avait peut-être manqué à elle de tendresse familiale. Une rougeole qu'avait eue Louise à l'âge de sept ans et dont elle avait pensé mourir les avait plus étroitement unies. Il y avait eu les angoisses, les étreintes de la peur et les attendrissemens de la convalescence; de l'amour enfin, et les joies, les souffrances de l'amour. Louise avait été jalouse. Elles étaient quatre ou cinq à se disputer les préférences de la chère sœur, quatre ou cinq aspirantes ou titulaires, toute une confrérie d'adoratrices. Et il y avait les accessoires du culte, les images de piété, les emblèmes, les bouts de ruban volés, jusqu'à des cheveux, des cheveux gris de la pauvre femme, que Louise portait sur son cœur cachés au creux d'un médaillon. Est-ce qu'elle n'avait pas poussé l'idolâtrie pour l'infirme au point de s'étudier à boiter comme elle afin de lui être plus pareille!

Cela avait fini cependant, mais pour recommencer avec une autre, une camarade cette fois, et c'était défendu ces passionnettes entre élèves, mais tant pis! C'était si innocent d'ailleurs! Leur amitié était née à la chapelle, dans des voisinages de sainte-table, dans des unissons de cantiques. Elles s'aimaient en Jésus. C'était, l'autre, une des plus dévotes de l'ouvroir, une élue. Elle avait la vocation, et cela mettait une auréole à sa figure attendrie, et comme blessée, de victime de la grâce. Elle marchait, elle priait déjà à la façon des religieuses...

Son temps venu, elle partit pour la maison-mère de l'ordre où elle devait accomplir son noviciat, et leurs adieux furent très graves. Devant l'autel de la sainte Vierge où elles étaient allées prier une dernière fois ensemble, Louise avait promis à son amie de faire comme elle, d'entrer en religion. Elle avait scellé sa promesse d'un grand signe de croix à la romaine, imprimé du pouce sur le front, sur la bouche et sur le cœur.

Puis elle n'y avait plus pensé. De nouvelles amitiés avaient passé là-dessus. Elle avait préféré une Thérèse, puis une Étiennette. Et le chien du jardinier ensuite. C'était une folie d'aimer, une incontinence de tendresse. Après les bêtes, les bestioles; un hanneton, une coccinelle, pauvres martyrs d'amour écrasés, asphyxiés sous les baisers et les pétales de rose...

Il semblait que le cœur était tout chez elle. L'intelligence restait endormie, presque inerte. Les choses qu'on lui enseignait, résumés d'histoire ou calcul, flottaient devant elle, pâles, in-

existantes : des mots et rien dedans. Les dames religieuses n'insistaient pas; à quoi bon? Elles étaient plus sévères pour la couture sans obtenir davantage. Louise avait les doigts mous; docile et régulière à l'ouvrage, mais l'idée n'y était pas, ni l'adresse. Elle gâchait après deux ans d'apprentissage autant qu'au premier jour. Si bien qu'on avait renoncé à lui donner les broderies ou les piqûres, tout le travail compliqué des grands trousseaux, des layettes riches, orgueil et gagne-pain de la communauté; on l'employait avec les petites aux basses coutures, à ravauder, à ourler le treillis.

C'était tout ce qu'elle savait faire.

Ça, et puis aimer.

IV

A cinq heures, — nuit noire encore, — une cloche de couvent tintait, sonnait le réveil aux pauvres gens du faubourg : ouvriers, revendeuses, dévotes de la première messe, petites bonnes des mansardes.

Déjà Mademoiselle remuait dans sa chambre. A travers la cloison, Louise l'entendait se tourner dans son lit, offrir son cœur à Dieu, se lever. Louise aussitôt se levait; c'était la règle : elle devait être sur pied, tout habillée, quand, la lampe à la main, sa maîtresse frappait à la porte pour l'avertir.

La lampe descendait, réveillait l'escalier, la cuisine; et c'étaient les tout premiers bruits de la journée, le grincement du moulin à café et la gronderie aurorale de Mademoiselle, bruits nécessaires, appelés, semblait-il, l'un par l'autre.

Après le café, la messe; le départ comme une fuite le long des murs, dans le silence presque inquiétant de la rue. Et vite, la protection du porche, comme un autre chez elles, les demi-ténèbres de la nef, rassurantes avec la pâleur des vitraux qui commençaient à bleuir, et au fond, à l'entrée du sanctuaire, la lueur intime de la veilleuse consacrée, pareille au rond de clarté de la lampe sur la table de famille. Les dévotes arrivaient, de vieilles figures dans de vieilles coiffes, des démarches appuyées de rhumatisantes, des pas tout petits, effleurans comme des scrupules, des entrées bruyantes de cuisinières talonnant des galoches sur les dalles.

La chaise de Mademoiselle était au premier rang, entre le banc de communion et le confessionnal, si près de l'autel qu'elle percevait les plus légers mouvemens du prêtre, le choc des burettes contre le calice, le raclement de la patène sur le corporal avant la sainte communion.

Aussitôt à genoux, en avant le chapelet! les *Ave* défilaient, récités à voix lente, par Mademoiselle, expédiés vivement par la servante qui s'arrêtait, attendait sa maîtresse au tournant de chaque dizaine.

La messe dite, il y avait un bout de conversation autour du bénitier, une chaleur de bavardage entre ces dévotes condamnées presque toutes aux froids monologues du célibat. Quelquefois un événement de la nuit animait le conciliabule; et pendant que les commères en bas le commentaient en sourdine, de là haut, du clocher, la nouvelle, agonie ou mort, s'en allait, vibrait à travers la solennité de l'aube.

Il faisait grand jour quand Mademoiselle rentrait rue Verte. Et c'était l'accueil des meubles, la beauté des symétries, la splendeur des porcelaines et des cuivres.

Alors le travail commençait, le balayage quotidien de la salle à manger et de la chambre, et, plus délicat, une fois par semaine, le nettoyage à fond de la chambre d'honneur et du salon, pièces de parade inhabitées depuis vingt ans, où l'or des cadres luisait vaguement dans la pénombre comme une orfèvrerie de sanctuaire.

Pendant que Louise balayait, frottait les chaises, battait les fauteuils, sa maîtresse faisait la toilette des petits meubles, astiquait la table à ouvrage, frictionnait le guéridon.

La pendule de la salle à manger l'occupait à elle seule une bonne demi-heure, — la pendule et le musée autour. Sous le globe, entre les colonnes en acajou et cuivre qui portaient le cadran, se groupaient des curiosités en miniature : un chalet suisse en bois sculpté, souvenir de voyage rapporté jadis par le père de Mademoiselle; un petit navire en verre filé; et en guise d'ex-voto, sur le socle d'une sainte Vierge en stéarine plastique, une toute petite dent, la première dent de lait de Mlle Clémence. La pièce la plus rare était sur la console : une cave à liqueurs; de la musique se cachait à l'intérieur de la boîte, une musique intermittente et grêle qui dès qu'on ouvrait, se mettait à jouer :

Je vais revoir ma Normandie,

. . . . . .

Appuyée des deux mains au manche du balai, le menton dessus, Louise s'oubliait à l'écouter.

L'argenterie l'intéressait beaucoup moins. Il y avait pourtant, enfermée dans un écrin de velours bleu, certaine pince à sucre dont Mademoiselle était justement fière. C'était un don de l'impératrice à la loterie de la Maternité, et la vieille fille l'avait gagnée presque pour rien, n'ayant pris qu'un seul billet.

Elle ne l'exhibait que dans les grands jours; et plus rarement encore elle sortait sa timbale de baptême, toute mignonne relique pas beaucoup plus ample qu'un dé à coudre, et c'était attendrissant à voir, quand elle la présentait, toute gravée et guillochée au bout de ses vieux doigts, ouvragés aussi et comme guillochés de rides.

A dix heures, Louise quittait le balai pour préparer le second déjeuner. Petite besogne. Ils n'étaient pas compliqués, les menus de Mademoiselle! Un poulet lui durait huit jours. Elle le mangeait rôti, puis froid, puis à la poêle, puis en sauce et il reparaissait une dernière fois, enverduré de salade. Sans Louise, on n'en aurait pas vu la fin.

A Noël, chaque année, le neveu de Mademoiselle offrait un pâté de foie gras, et ce pâté était le grand événement de l'office; l'odeur en était si forte que ça nourrissait rien que de la sentir!

Il y avait aussi des plats d'anniversaires : l'omelette du lundi de Pâques, la coque liturgique du jour des Rois.

La religion fournissait invariablement le dessert. C'étaient d'arides biscotins confectionnés par les Dames du Saint-Rosaire et qui présentaient, moulée en relief dans la pâte, la glorieuse apparition de la sainte Vierge à saint Dominique.

A la dernière bouchée, servante et maîtresse se remettaient au travail. La journée n'était jamais assez longue; si tranquille, cependant! Personne ne les dérangeait. Une fois par semaine, le samedi, le facteur apportait la revue religieuse : *l'Écho du Diocèse;* et c'était encore, de loin en loin, une bonne âme avec une liste de loterie et des billets à prendre au bénéfice d'une œuvre, ou la converse des dames du Saint-Rosaire et son panier de vannerie fine farci de biscotins.

Le soir, après son dîner, Mademoiselle jouait une partie de piquet à trois avec son neveu Sylvain Méric et l'abbé Justrobe, un retraité qui était venu finir sa carrière sacerdotale dans la paroisse où, nouveau prêtre, il avait fait ses débuts dans le vicariat.

Un toc-toc discret, amorti : c'était M. Sylvain. Il arrivait chaque soir au dernier coup battant de huit heures, si exact qu'il avait l'air d'être poussé par le mécanisme de la sonnerie, pareil à ces bonshommes annonciateurs des heures qu'on voit évoluer dans les horloges de jadis. Long et piètre, la figure tirée, l'œil clignotant; timide; après quarante ans et plus de fréquentation rue Verte, il tâtonnait aux meubles, ne savait où poser son chapeau, revenait quelquefois sur ses pas, pris d'un scrupule, — il avait négligé d'essuyer ses semelles au paillasson en entrant. Pauvre M. Sylvain! Il avait le tort de vivre. A la mort de son père,

qui laissait une succession embarrassée, Mademoiselle avait pris le bien de son neveu en viager, et elle avait forcé le chiffre de la rente, par amitié pour lui sans doute, mais aussi parce qu'il s'en allait de la poitrine, condamné par tous les médecins. Et voilà que, depuis trente ans, il s'obstinait à durer, à toucher sa petite rente. Qui sait? pour peu que cela continuât, il finirait par hériter de sa bienfaitrice. Ce n'était pas délicat de sa part, et il le sentait bien ; sa santé le gênait ; il était tenté de s'excuser les jours où il avait trop bonne mine ; si peu qu'il se trouvât mal en train au contraire, il exagérait ses misères, s'en vantait presque, comme de véritables maladies.

L'abbé n'était pas plus bruyant que le neveu ; une figure terne, des gestes fatigués, quelque chose en tout de sommeillant et de placide, de satisfait aussi. Satisfait de peu ! C'était la béatitude du fauteuil, la douceur des égards autour de lui, l'orgueil de ce reste de prestige que sa soutane râpée et son chétif emploi ne rencontraient plus que chez Mlle Clémence. Et sa vieille âme de prêtre en était chatouillée délicieusement.

On causait : M. Sylvain portait là, tempérés et émondés à l'usage de la vieille fille, les cancans du bureau de l'architecte municipal, où depuis l'âge de seize ans il jouait, assez mollement d'ailleurs, du tire-ligne et du grattoir. Et c'étaient des nouvelles très lointaines, des échos d'un monde tout à fait oublié, perdu de vue par la vieille fille et par le vieux prêtre... les noms mêmes, ils ne les connaissaient plus... Ils s'intéressaient davantage aux histoires que l'abbé rapportait du presbytère ou de la sacristie, aux tout petits événemens, aux scandales yéniels du monde de marguilliers et de dévotes qui vit autour du clergé ; et ils les commentaient, les prolongeaient curieusement, ils s'efforçaient à les faire durer comme ils faisaient vivre en hiver les tisons du foyer parce qu'ils savaient que, ceux-là consumés, on n'en allumerait pas d'autres.

A neuf heures, Louise jetait un châle-tapis sur la table à manger de Mademoiselle, et la partie de piquet commençait.

C'était la bataille du rouge et du noir, la conquête illusoire et passionnante du carreau sur le trèfle ; du désespoir pour deux sous et de la joie ; toute la flambée diabolique des amours-propres et des convoitises ; la guerre enfin avec ses silences de ruse et ses éclats de dépit ou de triomphe qui arrivaient jusqu'à la cuisine, secouaient Louise assoupie au coin du feu, sur les cendres.

Moment unique de ces existences si plates !

Tout le reste disparaissait. Mademoiselle oubliait ses meubles,

Sylvain Méric, sa timidité ; ils ne connaissaient plus personne. Et ces saturnales duraient une heure...

A dix heures, le couvre-feu municipal avertissait les joueurs de s'en aller.

Et chaque soir ainsi et chaque jour ; le lendemain pareil à la veille : la messe matinale, les repas brefs et les longs époussetages ; et la partie de piquet silencieuse clôturée par la voix impérative du couvre-feu municipal.

V

Louise s'ennuyait du couvent. Et c'était bien un couvent aussi, comme le lui avait promis la mère supérieure, cette maison de la rue Verte ; mais un couvent obscur, étriqué, maussade. Et l'autre si lumineux, si ample ! Oh sa vie là-bas ! ses réveils dans le dortoir blanc, et les cantiques clairs dans la chapelle mignarde où l'aube regardait aux vitres, et les heures calmes de la couture, les heures blanches devant le tas de coutil et de calicot, et les heures folles dans le jardin, le rythme heureux des rondes, des escarpolettes, sous la protection des statues blanches et des cornettes blanches !

Et, maintenant, tout noir, la maison et la vie, le tête-à-tête sempiternel avec la vieille dame en deuil dans les chambres moisies, où le jour pleurait atténué à travers les doubles rideaux et les avares persiennes. Si elle avait pu sortir encore, voir du ciel, voir des arbres ! Non, rien que l'église un peu le matin, et le marché une fois par semaine, l'ahurissement de la foule paysanne, la peur de rentrer après l'heure.

Une ou deux fois cependant elle s'était échappée jusqu'à la Préservation. Mais ç'avait été cruel de s'en arracher après ; cruel aussi de constater que les chères sœurs se passaient d'elle.

Ces visites la laissaient plus triste, plus seule : ni du couvent, ni de la rue Verte, déplantée, sans attache à rien ni à personne, elle qui avait toujours eu besoin de se donner à quelqu'un.

Bousculée d'ordres et de contre-ordres, Louise s'aplatissait aux manies de la vieille fille. Mais cet acquiescement littéral ne contentait pas sa maîtresse. Devant ses bourrades, toujours cette figure de soumission morne, de silence. C'était exaspérant à la fin ! De l'une à l'autre ainsi les griefs s'accumulaient...

Elle était incapable en tout, cette Louise, grognait Mademoiselle ; pas plus d'idée que l'enfant qui vient de naître ; elle ne connaissait pas l'heure aux pendules, ni son chemin dans la rue ; rien ; la trompait qui voulait ; les pièces fausses et les denrées

avariées, tout lui était bon. Ni cuisinière, ni ménagère. « Un vrai zéro en chiffre ! »

Ces accusations, quelque temps retenues, sortaient bientôt, se répandaient à toute occasion, se rejoignaient en une continuelle gronderie.

Et avec les paroles les actes. Mademoiselle soupçonnait Louise ; elle ôtait les clefs des placards, comptait les morceaux de sucre, retournait les poches de ses tabliers.

La peur de casser achevait d'abrutir la pauvre fille. Le cœur lui sautait dès qu'elle touchait de la porcelaine ; le service à filet doré lui faisait monter des sueurs au front.

Elle avait déjà ébréché plusieurs assiettes communes et amputé un poêlon de sa queue. Puis, comme si les reproches excitaient sa maladresse, ce fut le tour d'un verre à pied et, le lendemain, délit plus grave, de la cafetière en faïence où Mademoiselle mettait bouillir son café. La même depuis vingt ans !

La dégringolade à grand fracas d'une lampe à pétrole acheva d'indigner Mademoiselle. La lampe n'était pas allumée ; mais elle aurait pu l'être. Et alors ! cet incendie manqué bouleversa à ce point la vieille fille qu'elle dut s'administrer sur l'heure six gouttes d'eau de mélisse, remède coûteux qu'elle n'avait employé que deux fois : le jour de la mort de son père et, plus tard, pour faire passer la nouvelle trop brusquement communiquée du départ de l'abbé Pouzol, le vicaire de Saint-Eutrope.

De ce jour, sa résolution était prise... Elle remercierait Louise et au plus tôt.

VI

Elle s'informait déjà, discrètement, s'enquérait auprès de ses amies.

Ce fut en allant — un peu loin pour elle — chez le loueur de chaises, voir une ancienne gouvernante de curé, que Mademoiselle prit un chaud et froid, mais d'une malignité telle qu'elle dut s'aliter presque en rentrant.

La tisane de sauge, qui suffisait d'habitude à la remettre sur pied, se trouva cette fois inefficace. La fièvre s'était déclarée.

Mademoiselle était malade.

Prévoyant tout de suite la longueur possible du mal, elle avait fait sa toilette de grabataire, elle avait réglé une note en retard, compté la lessive, natté ses pauvres cheveux gris, coiffé le bonnet de linge, un bonnet de fatigue, logé sous le traversin, à côté du chapelet coutumier et de la sainte Vierge en vieil argent dans son étui.

La maladie pouvait venir.

Le mobilier seulement l'inquiétait et la nécessité de donner une aide à Louise ; une étrangère de plus dans la maison !

Mais Louise suffisait à tout. C'était curieux de voir comme elle se tirait de sa nouvelle besogne. Dès le premier jour, dès la première heure, la petite bonne brise-assiettes s'était trouvée une parfaite garde-malade : exacte, avec des gestes doux, des gestes intelligens qui prévenaient les volontés de la patiente, écartaient ou ramenaient les couvertures, bordaient les draps, essuyaient la sueur des tempes, et des paroles en même temps, juste celles qu'il fallait et au moment, des paroles qui répondaient aux anxiétés muettes de la vieille fille, des explications sur l'emploi du sucre, sur la clef — où était-elle, cette clef? — de l'armoire au linge.

La maladie cependant suivait son cours, déclarée maintenant, et tout de suite assez grave : une pneumonie.

Du coup, le neveu avait perdu la tête. Et l'abbé Justrobe n'était pas un fameux renfort. Aguerri cependant, il aurait dû l'être, par son ministère de confesseur ; mais, sous l'enveloppe un peu rude du curé de campagne, il avait gardé la sensibilité d'un enfant. C'était tout ce qu'il savait faire de pousser des : Jésus ! des : Dieu sauveur ! et il s'en allait à peine entré ; il se retirait sur la pointe des pieds, sous prétexte de ne pas fatiguer Mademoiselle.

Que serait-on devenu sans Louise? Elle était l'âme, la providence de ce petit monde. C'était à elle que le docteur donnait ses instructions soir et matin ; d'elle, et d'elle seule, que Mademoiselle voulait recevoir sa tisane. Huit nuits sans se coucher, sans fermer l'œil, présente à tout, prête à tout, et le sourire avant la tisane, un sourire de tendresse qui, vu par la malade, à travers le délire, lui suggérait la vision, le sourire d'une sœur morte, revenue pour la soigner.

Elle ne s'ennuyait plus, maintenant, la petite Louise, elle n'en avait pas le temps, l'envie non plus. Le jour où elle avait pu se donner, se dévouer à sa maîtresse, sa joie de pensionnaire, sa belle humeur du couvent étaient revenues. A la cuisine, en préparant les tisanes, au chevet même de la vieille fille, elle avait peine à se retenir de chanter. Le péril où était la malade ne l'inquiétait qu'à moitié. Qu'est-ce que le péril, pour qui a la foi totale en Jésus et en Marie ?

Le neuvième jour, comme Mademoiselle était au plus mal, les yeux vitreux déjà, la poitrine hoquetante, Louise prit sur elle d'administrer l'eau de Lourdes ; puis tranquillement, en toute simplicité d'âme, comme elle l'avait vu faire une fois au couvent, pour la Mère supérieure en danger de mort, elle offrit sa vie à

Dieu, sa jolie vie d'enfant, pour allonger la vieille existence chancelante de sa maîtresse.

Une heure plus tard, la malade était mieux, désangoissée, en bonne moiteur. Et le lendemain, après une longue auscultation, le médecin la déclarait hors de danger.

Sauvée! Louise chantait le mot, elle le dansait à travers la chambre! Puis, d'un élan, elle se jetait sur le lit, nouait ses bras autour du cou en ficelle de la vieille fille, et sur les joues aigres, sur les yeux cavés d'ombre, sans compter, à pleines lèvres, elle plantait des baisers.

Mademoiselle résistait... Embrassée, elle! et par sa bonne!... Elle se débattait, furieuse... Et comme Louise, étonnée de l'obstacle, se reculait, lâchait l'étreinte, Mademoiselle ripostait vivement, d'une gifle appliquée de toute la force qui lui restait, sur la joue de l'embrasseuse.

L'idée des meubles lui revenait en même temps, comme si la colère l'eût remise en possession d'elle-même. Et, se tournant vers Louise, très nettement, avec des pauses, à cause de la respiration encore bien courte, elle articulait cet ordre : — Jeudi! jour de nettoyage à la cuisine; tu sais où est la potasse; marche, je n'ai plus besoin de toi.

VII

Huit jours plus tard Mlle Clémence assistait à la messe d'actions de grâces célébrée à son intention dans la chapelle de la sainte Vierge par le vénérable M. Lanis, curé de Saint-Eutrope, Louise à côté d'elle, rayonnante, attendrie. Sa vie offerte à Dieu pour sauver sa maîtresse, elle n'avait pas eu un moment l'idée de la reprendre. Elle aimait! Elle aimait Mlle Clémence comme elle avait aimé sœur Carissime et les autres, sans réserve, en aveugle, de toute la force de son âme d'enfant, impétueuse et obscure.

La vieille fille malheureusement ne répondait pas à sa passion. La maladie l'avait, semblait-il, rendue plus exigeante! L'envahissement des poussières dans la maison l'avait exaspérée! Il n'était que temps de se défendre. Elle se défendait. Nu-tête, en jupe et en caraco de combat, enragée de propreté et sordide, elle besognait ferme, au péril des arrosages et des courans d'air.

Et tout le temps elle était à crier après sa servante.

Louise obéissait, plus docile à mesure que Mademoiselle devenait plus injuste et, pour toute plainte, son regard se levait vers sa maîtresse, un peu étonné, encore plus tendre. Que vous ai-je fait? interrogeaient les yeux.

Mademoiselle eût été embarrassée de répondre. Car l'amour de l'ordre n'était pas la cause unique de ses exigences ; il y en avait une autre, plus intime.

Mademoiselle ne pardonnait pas à Louise de l'avoir embrassée sans sa permission. Sans doute, elle l'avait giflée sur le coup, et même cette gifle avait été son unique remerciement aux nuits sans sommeil, aux angoisses, et aux effusions de sa garde-malade. Mais cette âpre riposte n'avait pas épuisé sa rancune. Ce qui la révoltait autant que l'incongruité hiérarchique du baiser, c'était le baiser lui-même, le contact des lèvres tièdes sur sa joue. Il y avait si longtemps que Mademoiselle n'avait pas été embrassée ! Après huit jours, après un mois, cette caresse lui brûlait la peau, l'allumait d'une rougeur de honte. Sous la tendresse ingénue de la petite orpheline, on eût dit, qu'avertie par un secret instinct de vieille fille, elle flairait le péché d'amour en puissance, l'odieux péché d'amour.

Résolue à couper court à de nouvelles expansions, Mademoiselle se raidissait, se renfermait dans sa dignité de bourgeoise. Finie la bonne causette du matin pendant qu'elles prenaient le café ensemble, elle et Louise ; finis les doléances intimes sur la santé, le récit minutieux des digestions laborieuses ; finis la communauté de la lampe le soir, le duo des aiguilles et le chapelet à l'unisson ; finis le sans-gêne cordial des déshabillés nocturnes, les menus soins de la toilette au lever et au coucher ! Mademoiselle se chaussait, se déchaussait seule ; pour elle seule maintenant, elle lisait l'*Écho du Diocèse*, débité jusque-là à voix haute et accompagné d'un passionnant commentaire.

Du même coup et sans qu'elle pût en deviner le motif, Louise se trouva sevrée de toutes les douceurs de la vie à deux, condamnée à une brusque solitude. Ce changement la navrait. Passe pour les gronderies, les complimens à rebrousse-poil de la vieille fille ; passe pour les bourrades soulignées d'un geste toujours le même de la main maigre écartant, rejetant en arrière les brides du bonnet, soulevées comme par un vent de colère ; tout cela, même injuste, même inexplicable, elle l'aurait supporté, la tête pliée sous l'averse, attendant la fin, l'inévitable détente, l'accalmie précieuse entre deux orages. Mais l'isolement, la mise en quarantaine, le silence comme un mur de glace entre elle et sa maîtresse, elle ne pouvait pas s'y résigner.

Bientôt, attestant sa peine intérieure, des signes de détresse apparurent sur son visage.

Les joues pâlirent, puis les lèvres.

Mademoiselle se détournait pour ne rien voir.

Mais l'abbé Justrobe l'avertit un soir. Ce dépérissement lui avait sauté aux yeux.

— Vous ne l'avez donc pas regardée? Elle n'a plus de joues; ses yeux sont battus jusqu'au menton. Vous devriez la montrer au médecin.

— Un peu de faiblesse, sans doute... expliquait Mademoiselle; ça passera tout seul.

Mais ça ne passait pas, au contraire; et Mademoiselle commençait à s'inquiéter. Si ça continuait, évidemment, cette fille allait tomber malade.

Elle s'inquiétait et elle se dépitait. Quelle mauvaise tête, cette Louise. Voilà-t-il pas un caprice de vouloir se faire aimer par force!

Est-ce qu'elle ne s'avisait pas maintenant, la petite malheureuse, de se laisser mourir de faim? Les morceaux ne voulaient pas passer... disait-elle. Et, sous ce prétexte, elle déjeunait, elle dînait par cœur. Deux jours sans rien prendre. Et pas une plainte, pas un reproche. Rien que ces regards, ces regards anxieux, implorans, levés sur sa maîtresse. Oh! ces yeux! Mademoiselle ne pouvait plus en détacher les siens. Elle en était obsédée. Et il y avait encore de l'agacement dans cette obsession; mais il avait déjà autre chose. Pitié, tendresse? Mademoiselle était émue. Ces appels d'une affection muette, ces appels désespérés, il aurait fallu être de pierre pour y demeurer insensible. Jamais certainement depuis qu'elle était au monde, la vieille fille n'avait été aimée ainsi. Jamais! Sa mère? Elle était morte si jeune qu'elle s'en souvenait à peine; et quant à son père, au vieillard solennel, haut cravaté, tombé si vite à la vie mécanique de l'infirme, ses accolades l'avaient toujours laissée assez calme; c'était une affection raisonnable, à dates fixes, une affection d'anniversaires. Et rien, depuis; rien que Louise. Oh, celle-là, par exemple, si elle avait voulu!

Elle ne voulait pas; elle résistait encore. Son égoïsme, sa vanité de caste se révoltaient par moment contre le sentiment nouveau qui la pénétrait peu à peu. Mais la résistance mollissait, le sentiment croissait un peu chaque jour. Comme de la glace au soleil la dureté de Mademoiselle fondait à la tiédeur des regards de Louise.

Un matin, en balayant l'escalier, l'enfant eut une syncope; le balai lui échappa des mains; la tête en avant, comme une masse, elle alla cogner du front contre le mur. Mademoiselle la releva évanouie, la figure en sang. Et malgré les soins habituels, le vinaigre au creux des mains, aux tempes, la malade ne se pressait pas de revenir.

Mademoiselle se troublait, s'accusait.

C'était elle la coupable. Ses mépris seuls, sa froideur avaient mis la malheureuse en cet état. Elle s'attendrissait. Préjugés, manies, toute son enveloppe de vieille fille et de bourgeoise tombait sous le coup de l'émotion.

— Louise, ma fille! C'est moi, m'entends-tu? Je te demande pardon; j'ai eu tort. Allons, tout est fini; faisons la paix.

Et comme Louise ne donnait pas signe de vie, encore inerte, allongée sur les genoux de sa maîtresse, la vieille fille se penchait tout à fait sur elle, l'embrassait au front longuement.

Louise alors s'éveillait, et réveillée elle croyait rêver encore. Ce baiser, ces yeux compatissans fixés sur elle... Elle doutait, puis, rassurée tout à coup, elle jetait ses bras au cou de sa maîtresse la tenait un moment étouffée dans son étreinte.

Et ce fut tout.

Sans un mot d'explication, leur vie à toutes les deux se trouva changée pour toujours.

VIII

Le changement, toutefois, ne fut pas immédiat. Pareils pendant longtemps furent les gestes, les habitudes de Mademoiselle. Seule, en dessous, l'âme remuait, sortait peu à peu de ses plis. Toujours dévouée en apparence au soin de la maison, des vieilles choses familiales, le culte subsistait, mais sans les troubles délicieux ou terribles, sans les secousses d'émotion qui l'avaient bouleversée ou charmée jusque-là. C'étaient maintenant des pratiques régulières et paisibles. L'émotion allait vers Louise. Louise devenait plus intéressante que les meubles. Et Mademoiselle ne s'en doutait pas; Mademoiselle ne s'apercevait pas de la place que l'enfant usurpait, chaque jour plus grande, dans sa vie. Elle croyait agir uniquement par charité; donner ses soins comme une aumône à la malade, à l'orpheline. Tout le monde, pensait-elle, en aurait fait autant qu'elle.

Elle se rassurait ainsi. Et elle prenait pour une récompense de sa bonne action le bonheur qu'elle avait à vivre, la brièveté des journées et des heures.

Bientôt dans ses façons d'être, de parler, d'agir, il y eut comme un reflet de sa nouvelle âme. Ses mouvemens étaient plus souples, sa parole moins aride; sa figure même s'éclairait, rajeunie, semblait-il, avec une onction dans le regard, une douceur dans le sourire qu'on ne lui connaissait pas.

Après quelques semaines, cette physionomie différente était

assez marquée pour éveiller l'attention des joueurs de piquet de chaque soir, de Sylvain Méric et de l'abbé Justrobe. Qu'est-ce que cela voulait dire? Ils en avaient causé un soir pendant les vingt pas qu'ils faisaient ensemble, en quittant la maison, jusqu'au bout de la rue Verte. Et malgré la saison mauvaise et la crainte du rhume, les deux compères étaient si animés à leur enquête qu'ils la prolongeaient un gros moment encore dans le rond de clarté du bec de gaz, secoué par la bourrasque.

Ils étaient intrigués et déroutés l'un autant que l'autre.

La munificence d'un tison de plus au feu, certain soir, les avait induits à supposer la chance d'un bon numéro au tirage de quelque loterie financière. Un peu plus tard, Mademoiselle ayant vanté l'effet sur son estomac d'une poudre composée par les sœurs de la Préservation, les enquêteurs s'étaient fourvoyés sur cette piste. Mais le troisième tison avait été retranché; la gastralgie avait reparu; et la vieille fille continuait à rayonner.

Il fallait chercher autre chose.

Un soir, arrivant ensemble au coup de huit heures chez leur amie, ils virent installés à table, devant la lampe, la petite bonne et son tricot. Et cette faveur singulière commença de leur ouvrir les yeux. Mais c'était uniquement, — Mademoiselle eut soin de l'expliquer, — pour économiser le feu et la chandelle : « Ce sera comme si Louise n'y était pas, ajouta-t-elle. Elle a promis de mettre sa langue dans sa poche. »

Et de fait, le premier soir et la moitié d'un autre encore, Louise ne broncha pas, bouche cousue, le nez sur ses aiguilles. Mais sur un mot de Sylvain Méric, sur une de ces plaisanteries faciles qui accompagnent invariablement certaines combinaisons de cartes, Louise se mit à rire, et d'un tel éclat, à si fraîches cascades, que ce fut, à l'entendre, pour ces vieilles gens entourés de vieilles choses, un étonnement délicieux!

Et Mademoiselle ne sévit pas. Indulgente, avec une menace pour la forme, un avertissement du doigt sur la bouche, elle sourit à la coupable.

L'enquête était close, cette fois; les curieux savaient à qui faire honneur du changement de leur amie. Ils en tombèrent d'accord en sortant. Et cette découverte se trouva bientôt amplement confirmée.

Sans malice aucune, par exubérance d'âge et de caractère, Louise empiétait chaque soir, s'arrêtait de travailler pour suivre le jeu, se passionnait, sans y rien comprendre, pour les alternatives de la bataille, riait aux capotages, battait des mains au pic et au repic.

Les joueurs s'amusaient de ses interventions ingénues ; bientôt, ils ne savaient plus se passer d'elle.

Si Louise n'était pas là, la partie languissait. Et ils se prêtaient à l'instruire, à lui enseigner la manière de marquer les points, de tenir les cartes. Sur dix paroles, il y en avait neuf pour Louise. A tout moment, l'abbé tirait sa bonbonnière d'écaille, offrait la réglisse à l'enfant, et, la partie terminée, Sylvain, habile aux ouvrages en papier découpé, exécutait un cadre à photographie, un porte-allumettes, un signet pour le paroissien de Louise. Le vieux garçon redevenait enfant, pour se mettre à sa portée ; il jouait avec elle à qui rirait le premier, à qui devinerait la pensée de l'autre. Et l'abbé? Est-ce qu'il ne poussait pas la complaisance jusqu'à abandonner le piquet qu'elle ne parvenait décidément pas à comprendre, pour instituer avec elle une partie de bataille? Et quand elle trichait, il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir!

Sans doute, ces gâteries étaient bien un peu à l'intention de Mademoiselle; mais pendant qu'ils cherchaient à plaire à la favorite, voilà qu'ils se trouvaient pris comme la vieille fille, ensorcelés à leur tour. Une émotion de paternité spirituelle s'éveillait dans le cœur de l'abbé Justrobe, et c'était, pour le neveu Sylvain, un rappel attendri du jeune temps, un regain de gaieté, de folie heureuse, de galanterie presque. Oh! bien innocente! Il y eut là, dans cet angle de vie étroite et grise, entre cette jeune fille, et ces vieilles gens, un moment de bonheur tout à fait rare et délicat, — quelque chose comme un mince sourire du soleil, ce sourire qui brille quelquefois au déclin des journées obscures de décembre.

Mlle Clémence était heureuse. Accrue par les mille riens de tendresse qu'inventait chaque jour pour elle le bon cœur de Louise, excitée par l'émulation des chatteries que le neveu et l'abbé prodiguaient à sa petite servante, l'amitié de la vieille fille tournait à la passion. Un élan l'emportait, l'arrachait à elle-même. Ses goûts maintenant, ses habitudes étaient les habitudes, les goûts de Louise. Un esprit nouveau réglait les heures, ordonnait l'emploi des journées.

Toujours fermée jadis, indifférente aux voisins, hostile aux passans, la vieille maison s'humanisait, s'ouvrait au plein jour de la rue. Entrait qui voulait; la servante d'à côté pour emprunter le chaudron, le petit clerc en aube et en soutane pour mettre de la braise vive dans son encensoir, les autres pour rien, pour la cordialité d'un bonjour, l'inutilité d'un bavardage sur la porte. Mais les mieux accueillis étaient les pauvres. Mademoiselle d'abord avait fait la grimace, ses aumônes jusque-là passaient par les mains des prêtres; mais devant l'air étonné, scandalisé même

de la petite bonne, chaque fois qu'on fermait la porte entre-bâillée à peine, sur le nez d'un mendiant, il avait bien fallu lever la consigne.

Et les pauvres étaient venus : émigrans de la montagne, indigens des faubourgs, la confrérie défilait. Et ce n'étaient pas seulement les sous qu'ils emportaient, mais le vieux linge, les lainages mités, la flanelle même. — « Je n'aurai bientôt plus un chiffon pour frotter mes meubles, » murmurait doucement Mademoiselle.

Le quartier ne comprenait rien à ces largesses. Un bon moyen pour se faire assassiner! Mademoiselle n'y pensait pas? Deux femmes seules ouvrir la porte à ce vilain monde! On s'étonnait. On s'étonna davantage, quand on vit Mademoiselle sortir une ou deux fois par semaine, passer les matinées, les après-midi en ville, en compagnie de sa bonne. Où allaient-elles? Des yeux exercés les épièrent, des pas discrets les suivirent. On sut qu'elles faisaient infidélité à leur paroisse, à Saint-Eutrope, pour suivre les cérémonies et les offices des paroisses étrangères. On les avait reconnues à Saint-Jacques à un sermon de charité; à la cathédrale à un salut solennel. Et ces sorties devinrent bientôt quotidiennes. Une fois mise en goût, Louise n'en avait jamais assez de voir, jamais assez d'entendre. Et les occasions ne manquaient pas. Après une messe pontificale à la métropole, c'était une prise de voile aux Ursulines, et après les Ursulines, une clôture de retraite chez les sœurs de la Préservation. La vieille et la jeune, elles étaient désormais affiliées à cette congrégation de dévotes errantes qu'on rencontre dès l'aube, le long des rues froides, courant, à peine éveillées, au rendez-vous de l'amour céleste, qu'on retrouve le soir, ombres dans l'ombre des églises crépusculaires, agenouillées au pied d'une station du chemin de la croix, assoupies en récitant le chapelet, sur le cœur de Jésus.

Comment la petite Louise avait-elle opéré ce miracle? Comment avait-elle fait de la recluse volontaire, de la fanatique de la paroisse et du foyer qu'avait été jusque-là Mademoiselle, une des plus agitées dans l'essaim des âmes pieuses qui tournent bourdonnantes autour des bénitiers et des confessionnaux?

On les rencontrait partout ensemble et aux meilleures places : au sermon, sous la chaire; à la messe, au premier rang devant le banc de communion; au salut, sous la tribune de l'orgue. Et elles connaissaient des particularités sur les chantres, sur l'organiste, elles savaient l'âge exact du prédicateur. Des remarques les amusaient, des comparaisons d'une paroisse à l'autre, des préférences. Le pain bénit était plus anisé à Saint-Jacques; la maîtrise

mieux exercée à Saint-Orens; et le suisse de la cathédrale avait les plus gros mollets...

Louise était ravie ; si facile à contenter d'ailleurs! Le coup de baguette de l'illumination au moment du salut, l'odeur de l'encens, le ronflement des orgues; tout l'enchantait, elle s'extasiait à propos de tout. Et son contentement ravissait Mademoiselle.

Leurs meilleures soirées, elles les passaient trois ou quatre fois l'hiver aux concerts de charité offerts par la Société des anciens élèves des écoles libres, au profit des œuvres de patronage ou de bienfaisance. C'était à l'extrémité du faubourg, dans une salle pauvre, chichement éclairée, enguirlandée de papier peint, un auditoire de braves gens endimanchés, d'ecclésiastiques sourians, de dames patronnesses caparaçonnées et importantes. Le programme était chargé. On chantait, coup sur coup, une romance, une chansonnette, un morceau patriotique; puis un amateur crachait un solo de flûte, un comique débitait un monologue. Et, brusquement, les cuivres éclataient. Bannière en tête, la fanfare exécutait une fantaisie sur *la Favorite*. C'était le signal de la tombola; des lots médiocres sortaient soulignés de plaisanteries séculaires et chaque fois un hasard complaisant attribuait la brassière d'enfant à M. le curé, la boîte de cigares à Mademoiselle. On riait et déjà c'était le tour des larmes; le drame; un drame historique à maillots et à panaches, ou bien une tragédie religieuse : *Les Catacombes*, pièce inédite composée par un capitaine en retraite sous le pseudonyme de Faustus.

Ces soirs-là, Mademoiselle ne se couchait pas avant minuit. Encore était-elle obligée d'imposer silence à la petite servante qui sautait et riait, et parlait toute seule de l'autre côté de la cloison, excitée par les amusemens de la soirée.

Le ménage à la fin se ressentait de ces dissipations. Les sermons empiétaient. On mangeait sur le pouce, on nettoyait pour la forme : deux coups de balai, et en route pour le salut! Où était-il le temps où, le salon épousseté, la trace d'un doigt, si légère fût-elle, sur un marbre, était cause que Mademoiselle faisait recommencer tout le travail? Les mites maintenant nichaient en sécurité dans les damas de laine du salon voué à une nuit perpétuelle, les araignées filaient leurs toiles dans les angles de la cuisine.

Mademoiselle ne prenait plus garde à rien; la médiocrité de l'ordinaire chaque jour plus restreint la laissait indifférente, et plus indifférente encore l'invasion définitive des poussières. Si elle s'en apercevait, elle ne pensait qu'à excuser Louise. Ce n'était pas sa faute. Pauvre petite! elle ne perdait pas une minute. Tant

pis pour les meubles! On ne pouvait pourtant pas lui demander de se tuer, à cette enfant!

A peine si la vieille fille avait protesté contre l'entrée, dans la maison, de Toto, un lamentable roquet, un pauvre chien perdu que la trop compatissante Louise avait un beau matin ramené dans ses jupes. Un chien rue Verte, et un jeune chien qui pis est, un chien déchireur de rideaux, ensevelisseur de pantoufles, traîneur d'ordures, profanateur de canapés et de fauteuils! Quel scandale! C'était la fin de la propreté, la fin des meubles, la fin de tout.

Mlle Clémence en pleurait; mais quoi? Pouvait-on se brouiller avec Louise?

Consultés, pris pour juges par Mademoiselle, Sylvain Méric et l'abbé Justrobe hésitaient à blâmer la faiblesse de leur amie. A sa place ils n'auraient pas été plus sévères. Est-ce que la petite sournoise n'avait pas eu l'attention de broder des pantoufles à l'abbé, de tricoter une blague à tabac à Monsieur le neveu pour son jour de naissance? Le moyen après cela de lui refuser quelque chose! Et Louise ne s'étonnait pas de triompher... Comme une jeune reine, elle gouvernait ces vieilles têtes d'un doigt souple et ingénu...

ÉMILE POUVILLON.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LA SCIENCE ET L'AGRICULTURE

I

LES ENGRAIS

PREMIÈRE PARTIE

LES ENGRAIS ORGANIQUES

En 1825, l'enseignement agricole ne figurait au budget que pour 276 241 francs : aujourd'hui plus de quatre millions lui sont accordés; non seulement le gouvernement de la République a rétabli l'Institut agronomique, créé en 1848, puis détruit en 1852, mais il a multiplié les écoles pratiques d'agriculture, il a décidé que dans chaque département un professeur au moins, souvent plusieurs, iraient de commune en commune exposer dans des conférences publiques les saines méthodes de travail; on a créé des champs d'essais, de démonstration; l'effort a été vigoureux, continu, et cependant jamais le malaise de l'agriculture n'a été plus grand, les plaintes plus vives et plus acerbes; les cultivateurs ont assiégé le Parlement de leurs doléances, exigé de profondes modifications à notre système douanier. Et en effet leur situation est difficile. Est-ce donc que les dépenses affectées à l'enseigne-

ment agricole ont été stériles, que la science est impuissante, ses conseils vains, ses enseignemens inutiles?

Avant de renoncer aux espérances qu'ont fait concevoir les travaux des agronomes, il convient de chercher quelles sont les causes de la crise actuelle. La principale est sans contredit la baisse de prix des denrées agricoles; la crise est d'ordre économique. On désigne sous le nom de « produit brut » la somme réalisée par la vente des denrées récoltées; et en rapportant le produit à une mesure commune, l'hectare par exemple, on possède une unité qui permet la comparaison des domaines les uns aux autres. Le produit brut s'obtient en multipliant le poids des marchandises récoltées par les prix auquel ces marchandises sont livrées. Un vigneron de l'Hérault qui obtient 100 hectolitres de vin commun à 15 francs l'hectolitre fait 1 500 francs de produit brut; un propriétaire du Médoc ne récolte que 30 hectolitres de vin, mais il vend 50 francs l'hectolitre, il a encore 1 500 francs de produit brut. Le gain, le bénéfice, ou encore le produit net, — ces expressions s'équivalent, — s'obtient en défalquant du produit brut les dépenses de toutes sortes auxquelles donne lieu ce produit. Un cultivateur de betteraves obtient 30 000 kilos de racines à l'hectare; il les vend 25 francs les 1 000 kilos à la sucrerie voisine : son produit brut est de 750 francs. Si l'ensemble des dépenses qui incombent à l'hectare, — c'est-à-dire le prix du loyer à payer au propriétaire, les factures des marchands d'engrais et de semences, les journées des ouvriers qui ont biné à plusieurs reprises les racines, qui les ont arrachées, conduites à la sucrerie, — ne représente que 600 francs, ce cultivateur aura un bénéfice de 150 francs, différence entre 750 francs : produit brut et 600 francs : dépenses; mais si les dépenses, au lieu d'être de 600 francs, se sont montées à 800 francs, elles dépassent le produit brut : l'opération se solde en perte. Un fermier éloigné d'un grand centre de consommation et qui ne peut vendre sa paille n'a comme produit brut d'une culture de blé que la vente du grain; il a obtenu à l'hectare 20 quintaux : en multipliant par le prix de vente du quintal, il trouvera le produit réalisé par sa culture; or ce prix de vente du quintal de blé, naguère à 30 francs, est tombé à 25, puis à 21 francs : c'est à peu près le prix actuel. Aujourd'hui cette récolte de 20 quintaux, bien supérieure à la moyenne de la France, ne représente donc que 420 francs : or les dépenses de culture d'un hectare dépassent parfois ces 420 francs, de telle sorte, que loin d'obtenir de son travail une juste rémunération, le cultivateur est obligé de prélever sur son capital, et il se ruinerait en continuant d'exploiter dans de pareilles conditions.

La crise actuelle est due au bas prix des denrées agricoles; pour les relever on a eu recours aux remaniemens des tarifs douaniers; en frappant d'abord d'un droit de 5 francs chaque quintal de blé étranger qui pénètre en France, on a réussi à maintenir nos prix, de 5 francs supérieurs à ceux qui sont pratiqués en Angleterre, restée fidèle au libre-échange. Le système protectionniste, qui amène fatalement un malaise général en réduisant le chiffre des affaires, réussira-t-il à produire une hausse artificielle suffisante pour combattre l'avilissement des prix? Cela paraît bien douteux, puisque la protection de 5 francs par quintal a été jugée insuffisante, et qu'après une longue discussion, le Parlement, pressé par ses électeurs ruraux, a élevé le droit de douane à 7 francs les 100 kilos. Quoi qu'il en soit, la science n'est pas responsable de ce bas prix des denrées agricoles; elle offre même le seul remède qui puisse efficacement le combattre. Nous avons vu que le produit brut était obtenu par la multiplication de deux nombres : quantité de marchandise produite, prix de cette marchandise; or si la science est incapable d'agir sur les prix du blé, elle enseigne à augmenter sa récolte, c'est là son rôle, et, si elle le remplit bien, la crise peut être conjurée. Supposons qu'un cultivateur de blé ne puisse avoir de bénéfice qu'autant que la vente de la récolte d'un hectare lui rapporte 600 francs : visiblement ces 600 francs peuvent être obtenus soit avec une faible récolte vendue cher, soit avec une bonne récolte vendue bon marché; on fait 600 francs de produit brut avec 20 quintaux de blé à 30 francs ou 30 quintaux vendus 20 francs.

Si les cultivateurs, plus habiles qu'ils ne sont encore, élevaient les rendemens jusqu'à faire des bénéfices en vendant à bas prix, il en résulterait des bienfaits inestimables, puisque l'accroissement des alimens diminue le nombre des créatures humaines qui souffrent de la faim ou pâtissent par manque d'une nourriture suffisante. Les progrès réalisés sont déjà immenses : les châtaignes, les galettes de sarrasin, le pain noir, ont fait place sur presque toute notre France au pain de froment; la viande, naguère inconnue au village, y est devenue commune; on boit du vin ou du cidre là où l'on se contentait d'eau claire. Les progrès réalisés par la culture ont donc été considérables : peuvent-ils s'accentuer de nouveau? est-il possible d'atteindre des rendemens assez élevés pour que l'agriculture soit prospère en vendant toutes les denrées nécessaires à la vie à des prix tels que ces denrées deviennent accessibles à ceux qui en sont encore privés? Telle est la question que je veux aborder dans ces études.

I

Pour qu'une terre atteigne le maximum du produit, il faut que chacune des plantes qui la couvre trouve, à chaque instant de son développement, toutes les matières alimentaires qui lui sont nécessaires : or s'il existe des sols privilégiés assez bien garnis de ces alimens nécessaires aux végétaux pour fournir d'abondantes récoltes sans aucune addition, dans la grande majorité des cas une contrée, cultivée sans addition d'aucune sorte, perd peu à peu sa fertilité, les rendemens diminuent, elle devient incapable de nourrir la population qui l'occupait; cette population fuit cette terre devenue ingrate, elle émigre. Aussi, depuis un temps immémorial, les populations sédentaires ont-elles essayé de maintenir la fertilité des terres qu'elles occupaient au moyen des engrais. On a reconnu, dès l'antiquité la plus reculée, que les litières salies pas les déjections des animaux étaient un engrais efficace; toutefois ces premières connaissances étaient purement empiriques : l'usage rationnel des engrais est tout récent, il dérive des connaissances que, depuis un siècle, nous avons lentement acquises du mode d'alimentation des végétaux.

Cherchons donc comment vit la plante que nous cultivons. Quand nous connaîtrons ses exigences, nous pourrons peut-être les satisfaire, et voir notre plante devenue vigoureuse nous fournir ces rendemens élevés, objets de nos désirs.

Le végétal se nourrit par ses feuilles et par ses racines, et pour bien saisir leurs fonctions, cultivons un sable lavé, puis calciné, incapable par lui-même de céder à la plante aucun aliment : il servira seulement de support. Si dans ce sable, régulièrement arrosé, on sème quelques graines de colza ou quelques grains de blé, on voit bientôt apparaître de petites tiges délicates, et pendant les premiers jours les jeunes plantes présentent toutes les apparences de la santé; les tiges sont droites, les feuilles bien vertes. Ainsi, la première étape de la vie végétale, pendant laquelle l'embryon sort de la graine et forme racines et tige, est parcourue sans autre condition que de l'air et de l'eau. Celle-ci, dans notre expérience, a été donnée avec profusion : si elle fait défaut, la germination s'arrête, et tout de suite, dès nos premiers essais, nous reconnaîtrons la grande difficulté de la culture, ce qui en fait si souvent un métier décevant : sa dépendance absolue des conditions météorologiques. Si au moment des semailles la pluie n'arrive pas; si, comme cela a eu lieu l'an dernier, une longue sécheresse persiste en mars et en avril, les semis avortent,

ou les plantes n'apparaissent que tardivement. L'avoine semée au printemps de 1893, pendant cette période sans pluie que nous avons signalée ici même (1), a parcouru hâtivement les phases de sa végétation ; la récolte a été réduite ; l'avoine est en ce moment au même prix que le blé.

Quand l'humidité est suffisante, comme nous avons eu soin qu'elle le fût dans notre expérience, la germination a lieu : les réserves de la graine suffisent à la formation des jeunes organes ; mais très vite nous voyons le colza semé dans notre sable calciné jaunir, et si on se borne aux arrosemens à l'eau distillée, il périt ; le blé résiste un peu plus longtemps, car la graine dont il provient est plus grosse, plus chargée d'amidon et de la matière azotée qui servent l'un et l'autre à la formation des organes nouveaux. La graine est une mère et une nourrice ; mais dans le colza la nourrice, très faible, est bien vite épuisée ; elle ne l'est qu'un peu plus tard dans le blé ; mais cependant la graine se vide, l'épiderme seul subsiste, et à son tour la jeune plante périt.

Ainsi l'air et l'eau, suffisans pour déterminer la germination, sont incapables de soutenir la vie végétale ; l'expérience nous a enseigné quelles sont les matières qu'elle exige ; nous savons préparer dans les laboratoires de physiologie des dissolutions que nous désignons sous le nom de « mélanges nutritifs » ; arrosons nos semis, avant qu'ils aient donné les moindres signes d'affaiblissement, avec un de ces mélanges dans lequel nous aurons soin de ne pas introduire de combinaisons du carbone : les semis deviennent vigoureux, les feuilles se développent les unes après les autres. Prolongeons l'expérience pendant deux mois, puis renversons nos vases, lavons avec soin les racines pour les dégager du sable, et pesons nos récoltes : leur poids est bien supérieur à celui des graines primitives ; mais les graines sont presque sèches, les plantes gorgées d'eau : il convient donc de dessécher complètement nos semis et des graines semblables à celles que nous avons semées pour savoir si réellement dans ce sable stérile de la matière végétale a été élaborée. Après dessiccation nous pesons de nouveau : décidément les plantes sèches sont plus lourdes que les graines ; le mélange nutritif employé a été efficace, les plantes se sont accrues.

Pour pénétrer plus avant, procédons à l'analyse élémentaire ; déterminons les corps simples qui constituent les plantes récoltées : en comparant cette composition à celle de la graine, nous allons savoir quels sont ceux que la jeune plante s'est assimilés

(1) Voir la *Revue* du 15 octobre 1893.

pendant sa courte existence. Or l'analyse nous enseigne que le poids de carbone contenu dans le colza ou le blé surpasse de beaucoup celui qui existait dans la graine, et comme, ainsi qu'il a été dit, ni la dissolution nutritive ni le sable calciné ne renfermaient de carbone, il faut qu'il ait été pris dans l'air. Il s'y trouve, en effet, parcimonieusement répandu sous forme d'acide carbonique, c'est-à-dire d'une combinaison de carbone et d'oxygène. Notre atmosphère ne renferme que 3 dix millièmes d'acide carbonique, et il semble au premier abord que les feuilles auront quelque peine à se saisir de ces rares molécules d'acide carbonique noyées dans un océan d'oxygène et d'azote : il est facile cependant de montrer par l'expérience combien est rapide cette absorption de l'acide carbonique aérien par la végétation.

Quand on délaie de la chaux dans l'eau, on en dissout de petites proportions ; si on sépare par un filtre le liquide de la chaux non dissoute, on obtient une liqueur limpide désignée dans les laboratoires sous le nom d'eau de chaux : c'est là un réactif précieux pour caractériser l'acide carbonique. Si, en effet, on fait barboter de l'air commun dans l'eau de chaux, elle ne tarde pas à se troubler ; l'acide carbonique produit, en s'unissant à la chaux, un composé insoluble dans l'eau : le carbonate de chaux, qui, sous forme de craie, de calcaire grossier de marbre, est très commun à la surface du globe. Imaginons maintenant qu'on ait tapissé un long tube de verre de feuilles longues et étroites comme celle d'une graminée, puis qu'on appelle, à l'aide d'un écoulement d'eau, un courant d'air, qui devra parcourir le tube avant d'atteindre un flacon d'eau de chaux interposé entre l'extrémité du tube et l'aspirateur, et l'on verra que l'air qui a passé sur les feuilles ne trouble plus l'eau de chaux ; il a été dépouillé de son acide carbonique ; et il faut beaucoup accélérer la rapidité du courant d'air pour reconnaître, par un léger trouble qui survient dans l'eau de chaux, que quelques molécules d'acide carbonique ont échappé aux feuilles. Elles doivent cette puissance d'absorption à l'eau qui les gorge ; l'acide carbonique est très soluble, et quand on détermine rigoureusement par l'expérience la quantité d'acide carbonique qu'absorbent des feuilles appartenant à diverses espèces végétales maintenues à des températures variables, on trouve que ces quantités sont presque identiques à celles qu'auraient dissoutes, à ces mêmes températures, des quantités d'eau égales à celles que contiennent les feuilles en expérience.

La structure de la feuille est admirablement adaptée à cette fonction spéciale : saisir l'acide carbonique aérien. Elle est plate, d'énorme surface par rapport à son poids, attachée à un rameau

flexible, elle est mobile; baignée à chaque instant par de nouvelles couches d'air, elle les dépouille de leur acide carbonique. Quand les radiations solaires, la lumière, frappent les feuilles ainsi chargées d'acide carbonique dissous, elles y déterminent la décomposition de cet acide carbonique et sa transformation en matière organique combustible. C'est dans les derniers élémens des feuilles, dans les cellules où le microscope permet de distinguer les grains de la matière verte qui donne aux végétaux leur couleur, que se produit le phénomène grandiose qui assure la perpétuité de la vie animale à la surface de la terre.

L'animal est un appareil à combustion, qui ne produit chaleur et travail qu'à la condition de consommer, de brûler de la matière organique; il en forme de l'acide carbonique et de l'eau qu'il élimine par ses organes respiratoires: la plante au contraire est un appareil de réduction qui s'empare de cet acide carbonique, de cette eau, pour élaborer la matière combustible en rejetant l'oxygène.

La matière ainsi formée dans la feuille, résidu de la décomposition de l'acide carbonique hydraté, subit une série de métamorphoses pendant lesquelles elle se complique, et finit par apparaître sous forme de sucres, de gommes, d'amidon, de celluloses. Quelques-unes de ces transformations ont été réalisées dans le laboratoire par les seules forces chimiques, et nous pouvons suivre, étapes par étapes, les synthèses successives qui amènent à l'état de sucre l'aldéhyde méthylique que laisse dans la feuille la décomposition de l'acide carbonique hydraté; nous pouvons même constater sur la feuille elle-même que ces métamorphoses produites à l'origine par l'intervention des radiations solaires conduisent à la production d'un corps encore plus complexe que le sucre : l'amidon.

L'expérience est facile à reproduire : de bon matin on choisit sur une plante, sur une aristoloche par exemple, une feuille qui n'a pas reçu encore les rayons solaires, mais qui est bien placée pour les recevoir un peu plus tard, et, à l'aide de gomme arabique, on fixe sur la face inférieure un papier noir; dans le papier destiné à recouvrir la face supérieure on a découpé des lettres, de telle sorte que, au moment où l'expérience commence, on n'aperçoit la couleur verte de la feuille qu'au travers des découpures du papier; les parties ainsi découvertes seules seront bientôt éclairées. On laisse agir le soleil pendant quelques heures, puis on détache la feuille ainsi partiellement insolée, on la décolore à l'aide d'alcool ou de chloral, puis on la maintient pendant quelques instans dans la teinture d'iode; on enlève ensuite l'excès

de la teinture par l'alcool. Si on place enfin la feuille ainsi traitée dans l'eau, on voit apparaître nettement les caractères en bleu foncé. On sait que l'iode colore en bleu l'amidon : visiblement la feuille n'en a formé qu'aux places où les radiations solaires ont atteint les cellules à chlorophylle ; partout au contraire où la feuille a été protégée par le papier noirci, elle reste blanche, décolorée ; l'iode y est sans action. Si on avait opéré sur une feuille déjà éclairée, l'amidon aurait été abondant dans toutes les cellules et les lettres n'auraient pas présenté le relief qu'elles acquièrent quand on agit sur une feuille non encore insolée, qui pendant la nuit s'est dépouillée peu à peu de l'amidon formé pendant la journée précédente.

La feuille nous apparaît donc comme le laboratoire dans lequel prend naissance la matière carbonée, et cette matière carbonée a pour origine l'acide carbonique aérien. Mais tout de suite un doute apparaît dans notre esprit : pourquoi la culture établie dans le sable calciné a-t-elle si mal réussi quand nous avons simplement arrosé avec de l'eau distillée? Nous n'avons pris aucune précaution pour écarter l'acide carbonique aérien : pourquoi n'a-t-il pas suffi à l'alimentation de la plante? pourquoi au contraire l'expérience a-t-elle continué et les plantes sont-elles devenues prospères quand dans les arrosages nous avons substitué à l'eau distillée les dissolutions nutritives? que renferment ces dissolutions nutritives? comment rendent-elles fertile du sable calciné?

Nous allons l'apprendre. Nous savons, par l'analyse que nous avons faite de graines semblables à celles qui ont été employées à nos semis, qu'outre le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, ces graines renferment de l'azote : ajoutons donc à notre eau distillée une matière soluble azotée, de l'azotate d'ammoniaque par exemple, qui est formé d'azote, d'oxygène et d'hydrogène, et déjà notre semis est infiniment plus vigoureux que celui qui n'a reçu que de l'eau distillée. Bientôt cependant il manifeste des signes d'affaiblissement, il est bien loin d'égaler les végétaux semés en même temps dans une bonne terre. Quelque chose manque encore.

Or, quand nous avons brûlé nos graines, nous avons vu qu'elles ne sont pas formées seulement de matières combustibles qui disparaissent pendant la calcination ; elles ont toujours laissé dans notre capsule, après que toute la matière organique a disparu, des cendres : de quoi sont-elles composées? Nous y trouvons tout d'abord de l'acide phosphorique et en grande quantité, puis de la potasse, de la magnésie, de la chaux, de la silice, des traces d'oxyde de fer.

Pour savoir si ces substances sont accidentelles ou nécessaires, nous allons employer encore la méthode qui nous a déjà réussi. Introduisons dans nos liquides nutritifs de l'acide phosphorique; ajoutons à notre azotate d'ammoniaque, du phosphate d'ammoniaque, et nous obtenons une récolte qui surpasse de beaucoup la précédente, sans atteindre cependant celle qui croît en pleine terre. Ajoutons encore à notre liquide nutritif de la potasse, nouvelle amélioration, et successivement joignons à ces matières tous les élémens des cendres, et peu à peu nous voyons nos rendemens s'améliorer jusqu'à égaler et même surpasser ceux que fournit une terre fertile, mais qui n'aurait pas reçu autant d'alimens végétaux qu'en ont apporté au sable les dissolutions nutritives employées.

A l'aide de cette méthode nous sommes donc parvenu à connaître le mode d'alimentation des plantes ; elles ne vivent qu'autant qu'elles trouvent à portée de leurs racines des matières azotées, de l'acide phosphorique, de la potasse, de la magnésie et de la chaux; si l'un quelconque de ces élémens fait défaut, les autres deviennent inutiles, l'activité des feuilles s'éteint, elles cessent de décomposer l'acide carbonique aérien, l'élaboration de la matière végétale s'arrête. Les conclusions auxquelles nous sommes arrivé ont été contrôlées au reste, non plus par des essais de laboratoire portant sur quelques graines, mais bien par les cultures établies dans plusieurs domaines et notamment dans celui de Rothamsted, illustré par les recherches poursuivies pendant cinquante ans par sir J. B. Lawes et par sir Henry Gilbert. Ces recherches ont démontré que l'alimentation purement saline convenait aux graminées, notamment au blé, en maintenant indéfiniment sa culture sur le même sol, additionné seulement de nitrates et de sels ammoniacaux et d'un mélange de phosphates, de sels de potasse et de magnésie; la chaux, la silice et le fer étaient assez abondans dans le sol pour qu'il fût inutile d'en ajouter.

Cette alimentation saline qui convient si bien aux graminées ne suffit plus à d'autres plantes de grande culture, notamment aux légumineuses. Que leur faut-il donc de plus ? De l'humus. On désigne sous ce nom les débris organiques encore mal définis qui proviennent de la transformation par les fermens de la terre des débris des végétations antérieures. J'ai cultivé, il y a quelques années, à l'École de Grignon, dans de grands pots de grès renfermant 50 kilos de terre épuisée par une longue suite de culture sans engrais, le ray-grass des prairies permanentes et le trèfle des prairies artificielles. Les rendemens les plus élevés du ray-grass étaient obtenus à l'aide des engrais salins : nitrate, phosphates, sels de potasse; celui du trèfle, très ordinaire sous l'influence de

ces engrais, ne remontait que par l'addition au sol des matières organiques extraites par l'eau chaude du fumier de ferme.

Les cultivateurs ont remarqué depuis longtemps que lorsqu'une luzerne a occupé le sol pendant plusieurs années, elle s'affaiblit et les graminées l'envahissent ; si on la défriche, il est inutile d'essayer de semer de nouveau de la luzerne : elle germe, puis languit et disparaît. Il faut attendre pendant plusieurs années, quinze ou vingt ans, pour que la luzerne puisse être de nouveau semée avec quelque chance de durée. Quelquefois même, si sa culture a été maintenue longtemps, le sol reste incapable pendant de longues années de lui donner la vigueur qu'elle avait autrefois. Au sud de Paris, autour de Juvisy, s'étend une plaine excellente ; pendant trente ans, les fermiers s'y sont enrichis en y cultivant la luzerne. A cette époque, elle durait sept ou huit ans, fournissant de brillantes récoltes ; aujourd'hui, après deux ans, trois ans au plus, elle est envahie par les graminées : il faut la retourner.

Je me rappelle toujours que, visitant avec sir Henry Gilbert le domaine de Rothamsted, il m'arrêta devant une terre nue, tout à fait privée de végétation, et il me dit en souriant : « Voici le champ de culture continue du trèfle. Nous avons eu à l'origine des récoltes passables ; maintenant le trèfle ne peut plus venir sur cette pièce. » Mon savant ami me montra cependant une culture continue de trèfle qui avait réussi ; elle occupait une petite plate-bande du jardin voisin de la maison de sir J.-B. Lawes ; on y avait prodigué autrefois, comme le font les jardiniers, le fumier de ferme ; l'humus y était abondant, et depuis plus de vingt ans le trèfle y prospérait.

Nous voici renseignés, la plante ne vit que si elle trouve dans l'air : de l'acide carbonique ; dans le sol, à portée de ses racines, de l'eau et diverses matières que nous venons d'énumérer, et parmi lesquelles se placent au premier rang les composés azotés, l'humus, l'acide phosphorique, la potasse, la chaux : ce sont ces matières qui constituent les engrais. En les employant, nous augmentons la fertilité du sol, qui habituellement ne renferme pas ces divers principes en quantités suffisantes pour assurer l'alimentation de tous les individus de même espèce, que nous cultivons les uns à côté des autres. Sans doute, les terres que nous ensemençons ne sont pas tout à fait dépourvues des alimens végétaux, et si nous avions en France d'immenses étendues de terres à très bon marché, nous pourrions, comme on le fait dans l'Ouest américain, cultiver sans engrais ; nous produirions de huit à dix hectolitres de blé à l'hectare, rendement suffisant pour des terres de faible valeur, libres d'impôts, mais ruineux pour des sols surchargés

de redevances comme les nôtres. — Notre culture ne prospère qu'avec l'aide des engrais ; ils se partagent naturellement en deux groupes : les uns proviennent des animaux et des végétaux, ce sont les engrais organiques; les autres, extraits de gisemens disséminés à la surface du globe, portent le nom d'engrais minéraux ; nous les examinerons successivement.

II

Les litières salies par les déjections des animaux domestiques, le fumier de ferme est employé comme engrais depuis un temps immémorial. Il est précieux parce qu'il renferme toutes les matières nécessaires à l'alimentation végétale ; on y trouve, en effet, de l'azote combiné : 5 millièmes environ, dont une partie sous la forme assimilable d'ammoniaque ; le reste, engagé en combinaison avec le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, fait partie des matières ulmiques ; on trouve encore dans le fumier de l'acide phosphorique, de la chaux et de la potasse ; on conçoit donc qu'à lui seul il puisse maintenir la fertilité et conduire aux récoltes moyennes dont pendant bien des années on s'est contenté.

Si le fumier est employé depuis un temps immémorial, il n'y a que peu d'années que nous savons comment sa fabrication doit être conduite pour que le produit acquière toute sa valeur. Dans les fermes bien tenues, tout le fumier produit est accumulé sur un emplacement spécial désigné, suivant sa disposition, sous les noms de plate-forme ou de fosse. La plate-forme est en terre battue, imperméable ; elle présente une légère convexité, de façon que les liquides qui découlent de la masse arrivent à un ruisseau pavé qui entoure la plate-forme. L'inclinaison de ce ruisseau est calculée pour conduire les liquides noirs, le purin, jusqu'à un trou maçonné dans lequel plonge l'extrémité d'une pompe destinée à remonter le purin jusqu'à la surface du tas, qui doit être régulièrement arrosé. La plate-forme, très répandue aux environs de Paris, est remplacée dans le Nord par la fosse. On la construit en creusant le sol de la cour de façon à former deux plans légèrement inclinés ; à leur rencontre, au point le plus bas, est placée la grille qui permet l'écoulement du purin dans le trou maçonné, où il est puisé par une pompe. Dans cette disposition le fumier est étalé sur une grande surface, et il ne serait pas suffisamment tassé si on n'y maintenait constamment les jeunes bœufs d'élevage. Accès facile aux brouettes amenant des étables ou des écuries les litières salies, aux charrettes qui viennent charger le fumier au moment où il doit être conduit aux champs ; possibilité d'arroser la masse à l'aide du purin entièrement recueilli,

telles sont les conditions nécessaires à une bonne installation.

Nous avons, à l'École de Grignon, la prétention justifiée, je crois, de très bien fabriquer le fumier ; nous n'avons rien changé aux dispositions prises, il y a plus de soixante ans, par le fondateur de l'École, Auguste Bella, et nous nous en trouvons bien. La plate-forme est placée au milieu d'une cour limitée par les étables, les écuries et les bergeries ; tous ces bâtimens sont munis de ruisseaux qui communiquent par des caniveaux souterrains avec le trou à purin : les liquides sont donc entièrement recueillis. Quant aux litières, elles sont conduites à la plate-forme et étalées régulièrement ; sur l'un des côtés, on dispose le fumier en plan incliné garni de planches pour faciliter le passage des brouettes. Les garçons de cour égalisent à la fourche le fumier qui vient d'être amené, de façon que la surface soit horizontale ; en outre ils tordent sur les parois les litières, de telle sorte que la masse présente sur trois faces une paroi parfaitement verticale ; quand la hauteur du tas atteint 3 mètres on commence à garnir une seconde plate-forme.

L'exploration du tas de fumier à l'aide d'un thermomètre est fort curieuse. A 1 mètre du sol environ ruisselle un liquide noir ; il se fige par places en stalactites qui recouvrent les pailles d'un mince enduit : à cette hauteur, le thermomètre ne marque guère que 25 ou 30° ; un peu plus haut, à 1^{m},50 environ, la température s'élève déjà de 40 à 50°, et à 2 mètres de hauteur, plus près par conséquent de la surface supérieure, le thermomètre monte souvent à 70°. C'est dans le fumier provenant des écuries qu'on observe les températures les plus élevées : on sait qu'en effet les maraîchers emploient exclusivement le fumier de cheval pour garnir les couches sur lesquelles ils cultivent les végétaux de primeurs.

Pour savoir à quelles causes il convient d'attribuer ces différences de température constatées à diverses hauteurs du tas de fumier, il faut déterminer la composition de l'atmosphère qui s'y trouve confinée : on y réussit en forant, à l'aide d'une tige de fer, des trous dans la masse ; on substitue ensuite sans difficulté à la tige métallique un tube de verre ; on le lie par des tubes de caoutchouc à deux flacons portant des tubulures inférieures reliées l'une à l'autre par de bons tubes de caoutchouc. Imaginons que le flacon, dont la tubulure supérieure est en relation avec le tube enfoncé dans le fumier, soit rempli de mercure, et que le second flacon que nous avons tenu jusqu'à présent plus élevé que le flacon à mercure soit vide : on conçoit sans peine que, si nous abaissons le flacon vide au-dessous du flacon à mercure, ce liquide va s'écouler, et déterminer un vide qui sera comblé par le gaz contenu

dans le fumier; bientôt tout le mercure sera écoulé, et le flacon rempli du gaz que nous voulons analyser. Nous détacherons le caoutchouc qui reliait le flacon au tube enfoncé dans le fumier, nous adapterons un tube à dégagement ; et en élevant le flacon actuellement plein de mercure, nous chasserons le gaz du fumier dans les tubes où nous pourrons l'analyser.

Les gaz extraits du fumier ne renferment jamais d'oxygène ; à la partie supérieure, là où la température atteint 70° environ, on trouve que le quart du volume total est de l'acide carbonique, le reste est de l'azote. Son origine n'est pas douteuse, c'est de l'azote atmosphérique. Dans cette partie de la masse, l'air pénètre; son oxygène brûle les principes les plus attaquables de la paille et se transforme en acide carbonique; l'élévation de température est due à la combustion lente. Le gaz extrait un peu plus bas présente une composition bien différente de celle que nous venons de constater : l'azote y est moins abondant et mêlé à l'acide carbonique, on reconnaît le gaz des marais, l'hydrogène carboné qu'il est facile d'allumer. Le gaz puisé tout à fait en bas du tas de fumier ne renferme plus guère d'azote, peu d'acide carbonique; le gaz des marais domine.

Les réactions qui donnent naissance à l'acide carbonique et au gaz des marais sont dues à l'activité de fermens faciles à examiner au microscope : une goutte de liquide provenant du lavage du fumier est peuplée de bactéries dodues, peu agiles, portant souvent des spores brillantes ; on réussit à les cultiver sur de la filasse de lin, sur du papier, par conséquent sur de la cellulose, en plongeant ces matières dans des liquides chargés de carbonate de potasse, de carbonate d'ammoniaque et d'un peu de phosphate d'ammoniaque. Ce mélange ensemencé avec quelques gouttes de purin et maintenu à 50° environ dégage de l'acide carbonique et du gaz des marais en volumes égaux. Les bactéries vivent et travaillent à cette température élevée; elles persistent même jusqu'à 72°, mais à 80° elles périssent; une fermentation en plein e activité portée jusqu'à ce degré de chaleur s'éteint, tout dégagement de gaz cesse.

Les bactéries qui entrent en jeu dans le fumier proviennent du tube digestif des animaux; dans la partie supérieure du tas, là où l'air pénètre, elles favorisent l'action de l'oxygène; la gomme et les sucres de la paille sont brûlés; dans les parties plus profondes, les bactéries s'attaquent à la cellulose. La paille des litières est ainsi profondément modifiée. En effet, des trois principes qui la constituent : gomme, cellulose et vasculose, les deux premiers sont partiellement détruits; le dernier, qui résiste, s'hydrate, se dissout dans les liquides alcalins, et donne au purin, au fumier lui-même, sa couleur brun foncé.

Un fumier fermenté est celui qui a subi profondément ces métamorphoses : on les hâte en procédant à des arrosages réguliers à l'aide du purin, qui, pénétrant dans la masse, dissout l'acide carbonique, facilite l'accès de l'air, dont l'oxygène active les combustions et ranime les bactéries ; peu à peu, la paille se réduit, se désagrège, forme une masse molle, facile à couper à la bêche, et prend finalement l'aspect de l'humus.

Les cultivateurs des terres légères trouvent grand avantage à pousser très loin la fermentation du fumier ; ceux qui tiennent au contraire des terres fortes, argileuses, attachent moins d'importance à cette fermentation et conduisent le fumier dans leurs champs toutes les fois qu'ils sont abordables : pour bien comprendre quelles raisons dictent leur conduite, il faut suivre les transformations que subissent dans le fumier les matières organiques azotées.

Les animaux reçoivent dans leur ration des matières azotées : le foin renferme de l'albumine semblable à celle de l'œuf ; les grains contiennent de la caséine, analogue à celle du lait, du gluten, de même composition que la fibrine des muscles, et on conçoit qu'une partie de ces matières ingérées soit fixée dans l'organisme : une autre est brûlée, amenée à l'état d'urée et rejetée par les urines ; une plus faible fraction des matières azotées de la ration passe dans les déjections solides.

Maintenue dans l'air pur à l'abri des germes, l'urée reste inaltérée, mais un ferment, partout répandu, la transforme rapidement en carbonate d'ammoniaque. Cette métamorphose se produit déjà dans les bergeries et, quand elles sont mal ventilées, l'odeur y est insupportable. Au moment où elles arrivent à la plate-forme, les matières sont donc imprégnées de carbonate d'ammoniaque. Si elles n'y font qu'un court séjour et que rapidement elles soient conduites aux champs, elles en renferment encore, et si elles sont incorporées à un sol léger, perméable à l'air, très vite ce carbonate d'ammoniaque devient la proie des fermens nitriques ; l'azote qu'il renferme, métamorphosé en acide azotique, s'unit aux bases du sol, chaux et potasse, et le voilà absolument mobile, prêt à être assimilé par les plantes si le sol est emblavé, à être entraîné par les eaux si la terre est découverte. Conduire du fumier frais très chargé de carbonate d'ammoniaque dans une terre légère, c'est donc s'exposer à de grandes pertes ; les cultivateurs disent que ces terres dévorent le fumier : après une année, il a disparu.

Dans une terre forte, argileuse, peu perméable à l'air, il persiste plus longtemps. Ce que l'on craint dans une terre semblable c'est que, par suite du manque d'air, la nitrification qui amène l'azote à l'état essentiellement assimilable soit trop lente : il n'y a

donc pas d'inconvénient à conduire dans un sol compact du fumier frais très chargé de carbonate d'ammoniaque; la facilité de sa transformation compense la mauvaise aération du sol; en outre, dans le fumier frais, la paille encore peu altérée conserve sa rigidité; elle divise le sol, y facilite l'accès de l'air que retarde la plasticité de l'argile.

Dans le fumier frais domine le carbonate d'ammoniaque; il n'en est plus ainsi dans le fumier fait. Les fermens qui travaillent quatre ou cinq mois dans la masse accumulée sur la plate-forme ou dans les fosses y pullulent; ils utilisent à la formation de leurs propres tissus le carbonate d'ammoniaque comme le ferait une plante; ils en font de la matière organique complexe, infiniment plus résistante à l'action des fermens nitriques du sol que le carbonate d'ammoniaque; en outre, celui qui persiste dans le fumier fermenté y est englobé dans la matière ulmique, dans la vasculose hydratée, avec une telle énergie que des lavages prolongés sont impuissans à l'enlever. Le fumier fait renferme donc la plus grande partie de son azote à l'état insoluble, peu attaquable, de là son application aux terres légères.

De toutes les matières fertilisantes, celles qui contiennent de l'azote sont les plus efficaces, mais aussi les plus coûteuses, et les cultivateurs, qui font de grands sacrifices d'argent pour acquérir du nitrate de soude, du sulfate d'ammoniaque, du guano, etc., ont toujours été très préoccupés des pertes d'azote qu'entraîne la fabrication du fumier.

Elles sont énormes. MM. Muntz et Girard les ont mises en lumière récemment par une méthode facile à comprendre. Ces habiles expérimentateurs maintiennent pendant quelques mois, dans un bâtiment dont le sol est bitumé de façon qu'aucune infiltration de liquides ne puisse s'y produire, un lot d'animaux, de moutons par exemple, qu'on pèse au début des expériences. On pèse chaque jour les alimens fournis et on détermine l'azote qui y est contenu; on recueille soigneusement les litières salies, les liquides émis, et on y dose également l'azote; enfin, quand l'expérience a duré quelques mois, on pèse les animaux, on constate leur augmentation de poids : il est facile de déduire de cette augmentation la fraction de l'azote des rations qui a été fixé à l'état de viande et de laine; et comme d'autre part on connaît par les analyses des litières salies, des liquides évacués, l'azote entré dans la constitution du fumier, on obtient, en ajoutant l'azote fixé par les animaux à l'azote du fumier, un nombre qui devrait égaler l'azote des rations et des litières fraîches si rien n'était perdu. Il est bien loin d'en être ainsi : souvent la perte représente la moitié de l'azote initial.

Une fraction de cet azote se dissipe sous forme d'ammoniaque, dont l'odeur piquante et nauséabonde se manifeste dans les bergeries trop bien closes, ainsi que nous l'avons dit déjà; mais une autre fraction, et la plus importante, disparaît à l'état libre.

Il est possible de diminuer les pertes d'ammoniaque qui ont lieu dans les étables ou les bergeries en saupoudrant les litières de terre sèche qui retient bien cet alcali; il est facile également d'empêcher la déperdition dans le fumier en voie de fabrication à l'aide de fréquens arrosages : les sels ammoniacaux sont tellement solubles dans l'eau, qu'un fumier renfermant, ainsi que cela a lieu habituellement, les trois quarts de son poids d'humidité, ne contient pas de carbonate d'ammoniaque à l'état gazeux.

Il est très important d'en être convaincu, car à bien des reprises différentes on a conseillé, et tout à fait à tort, d'introduire dans le fumier du plâtre ou du sulfate de fer en vue d'amener le carbonate d'ammoniaque volatil à l'état de sulfate d'ammoniaque fixe. Ces additions sont absolument fâcheuses, et tout d'abord, la transformation du carbonate d'ammoniaque en sulfate n'est pas durable; les sulfates sont réduits dans le tas de fumier, amenés à l'état de sulfures, d'où l'odeur fétide de sulfure d'ammonium du purin; ces sulfures eux-mêmes sont décomposés à leur tour par l'acide carbonique et l'eau, et l'ammoniaque se retrouve finalement à son état primitif de carbonate; mais durant ces transformations les fermentations se sont arrêtées. Les bactéries en activité dans le fumier ne travaillent que dans un milieu alcalin, imprégné de carbonate de potasse et d'ammoniaque; quand on décompose ces carbonates, la fermentation s'arrête, la masse se refroidit; ce n'est plus qu'un mélange inerte de paille et de sels ammoniacaux dans lequel cesse la production des matières ulmiques qu'on a précisément dessein d'obtenir.

Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter aux pertes d'ammoniaque : elles sont très faibles ou nulles dans un fumier bien arrosé. Quant aux pertes d'azote libre, il faut s'y résigner; nous n'avons, actuellement, aucun moyen de les restreindre. La fermentation singulièrement énergique, qui élève à 70° la température de cette masse de matière surchargée d'humidité, ne porte pas seulement sur les hydrates de carbone : les matières azotées sont attaquées à leur tour, leur carbone et leur hydrogène complètement brûlés laissent échapper à l'état libre l'azote auquel ils étaient unis. M. Reiset, il y a plus de vingt ans, moi-même plus récemment, nous avons constaté ces pertes d'azote à l'état gazeux, et, nous le répétons, il n'existe actuellement aucun moyen de les empêcher.

Si dans un fumier régulièrement arrosé, bien tassé, les pertes d'azote sont déjà notables, elles deviennent excessives dans une

fabrication mal conduite. Un fumier éparpillé sans soins dans la cour de ferme, lavé par la pluie pendant l'hiver, desséché par le soleil pendant l'été, perd tous ses principes utiles. Cette désolante incurie est fréquente : les prescriptions, les conseils des agronomes glissent sur l'indifférence des paysans; depuis le vieux Caton juqu'à nos jours, on a répété à satiété, sur tous les tons, que le succès d'une exploitation est étroitement lié à la bonne administration du fumier. Paroles inutiles! Peines perdues! il suffit d'entrer dans une des fermes du Centre pour reconnaître qu'on fait aussi mal aujourd'hui que du temps des Romains.

Cette négligence est d'autant plus regrettable que, bien préparé, le fumier est un engrais d'une grande valeur. Outre les sels ammoniacaux, les matières azotées englobées dans l'humus, il renferme en effet toutes les matières minérales nécessaires au développement des végétaux, de l'acide phosphorique, de la potasse, de la chaux dont il est facile de trouver l'origine.

Ces matières minérales proviennent des alimens distribués au bétail; dans les grains notamment, l'acide phosphorique abonde on le décèle aisément dans les cendres du foin, et quand les étables et les bergeries sont peuplées d'animaux adultes dont le squelette n'augmente plus, presque tout l'acide phosphorique ingéré avec les alimens se retrouve dans le fumier. Il n'est pas de plantes qui ne renferment de potasse; pendant longtemps, elle a été exclusivement extraite des cendres végétales, où elle se trouve à l'état de carbonate; les acides oxalique, malique, tartrique, citrique, auxquels elle est unie dans les plantes, sont détruits pendant les combustions vives; ils le sont également par les combustions lentes dans l'organisme animal et c'est à l'état de bicarbonate que la potasse se trouve dans les urines des herbivores; la chaux provenant des eaux distribuées comme boisson, ou des alimens eux-mêmes formant facilement des composés insolubles passe surtout dans les déjections solides.

Le fumier est donc habituellement un engrais complet; et on conçoit que pendant des siècles il ait été employé comme matière fertilisante, qu'aujourd'hui même il forme la base de presque toutes les fumures. Il présente, en effet, deux qualités précieuses : par les sels ammoniacaux qu'il renferme, il exerce l'année même de son épandage une action marquée ; par son azote engagé dans des combinaisons complexes lentement attaquables, cette action se continue pendant de longues années.

J'ai déjà indiqué ici même (1) quelle suite de métamorphoses subit l'azote d'une matière organique pour acquérir la forme

(1) Voir la *Revue* du 15 mai 1893.

assimilable de nitrates, je n'y reviendrai pas aujourd'hui; je veux seulement montrer comment on peut tirer de ces études l'explication de ces deux propriétés précieuses et, semble-t-il, au premier abord, contradictoires du fumier : son action est immédiate, elle est durable.

Elle varie aussi d'un sol à l'autre et, pour le bien montrer, j'ai maintenu, sans culture, des terres de natures très diverses additionnées ou non de fumier de ferme, puis j'ai cherché dans les eaux de drainage qu'elles laissaient égoutter les nitrates formés; l'excédent contenu dans les terres fumées indiquait la part que prenait à la nitrification l'azote du fumier.

Les différences sensibles dès le printemps qui suit l'épandage s'atténuent pendant les saisons suivantes : dès la première année, dans une terre légère, du tiers au quart de l'azote de la fumure est nitrifié, par suite assimilé ou entraîné; dans une terre forte, la proportion n'est plus que d'un cinquième, le septième dans une terre de la Limagne d'Auvergne très chargée d'humus. Ainsi, l'année même de la fumure, une fraction de l'azote du fumier entre en jeu, mais une autre fraction et beaucoup plus importante reste en réserve. On conçoit dès lors comment il est inutile de répandre du fumier tous les ans, comment surtout les *arrière-fumures*, comme disent les cultivateurs, ont une influence si marquée; elles se font sentir pendant de nombreuses années; quand une terre a reçu de copieuses fumures de fumier de ferme, elle conserve longtemps une remarquable fertilité; les cultivateurs l'ont observé depuis longtemps, et c'est là ce qui rend si avantageux les baux à long terme, si désastreux au contraire les engagemens qui ne durent que peu d'années.

Quand un fermier est à fin de bail et que ce bail ne doit pas être renouvelé, il s'efforce d'utiliser les réserves que les fumures, qu'il a distribuées à son entrée et pendant sa culture, ont accumulées dans son sol; il cesse de répandre du fumier et il augmente les surfaces consacrées aux marchandises de vente; il part, laissant le sol épuisé. Le nouveau fermier est obligé de prodiguer les fumures pendant les premières années, mais elles sont bien loin de produire immédiatement tout leur effet; la fertilité ne s'improvise pas. C'est seulement après quatre ou cinq ans qu'elle est rétablie, mais déjà s'approche le terme, si, comme cela arrive souvent, le bail n'est signé que pour neuf ans; pendant les dernières années recommencera la culture épuisante, qui exigera du fermier entrant de nouveaux efforts; ainsi la terre n'acquiert pas la fertilité que lui donnerait une culture mieux aménagée, ou que lui assurerait un règlement équitable des indemnités dues au fermier sortant laissant sa terre en bon état.

On a beaucoup écrit sur le prix de revient du fumier de ferme, et on conçoit que les agronomes aient grand intérêt à l'établir avec exactitude, car ce prix du fumier entrera dans tous les calculs qui ont pour but d'établir le prix de revient de toutes les cultures. J'ai obtenu 800 francs de betteraves à l'hectare sur une terre qui avait reçu 40 000 kilos de fumier; mes dépenses de loyer, de semences, de main-d'œuvre, ont été de 500 francs; si je compte mon fumier à 10 francs la tonne, mes dépenses atteignent 900 francs : je suis en perte; si je le compte à 5 francs, il me reste 100 francs de bénéfice.

Systématiquement j'ai employé l'expression : Je compte le fumier 10 ou 5 francs : c'est qu'en effet, ce prix est toujours une appréciation, il ne découle pas de recettes réellement encaissées ou de dépenses effectivement soldées.

On essaie de calculer le prix du fumier en faisant la différence entre la somme des recettes des vacheries, des bergeries, des écuries et les dépenses qu'entraîne l'entretien des animaux; si ces dépenses surpassent les recettes, et c'est là ce que montre habituellement la comptabilité agricole, on équilibre le compte en portant en recettes le fumier produit; en divisant enfin la somme ainsi calculée par le poids du fumier on trouve le prix de la tonne de ce fumier.

Mais la plupart des nombres qui entrent dans ce calcul reposent sur des évaluations. J'entends bien que j'aurai des recettes réelles: de la vente du lait de mes vaches, de la laine de mes moutons, de celle des animaux gras; mais quand je voudrai écrire en recettes le travail de mes bœufs de labour, de mes chevaux transportant les marchandises à la gare voisine, je n'aurai plus aucune certitude; mon labour aura beau avoir été fait avec le plus grand soin, si la récolte qu'il a préparée avorte, je n'en tirerai aucun bénéfice, ce labour n'a pas par lui-même de valeur; et c'est en m'appuyant sur de vagues appréciations que fictivement j'estime le travail exécuté, par un chiffre qui ne peut être qu'arbitraire.

Les difficultés ne sont pas moindres quand il s'agit d'évaluer les dépenses : visiblement, sans grande chance d'erreur, je puis évaluer au prix du marché un fourrage qui passe du magasin aux étables, en bottes régulières qu'on pourrait aussi bien charger sur un chariot et conduire à la gare ou à la ville voisine; mais beaucoup d'alimens ont une valeur difficile à chiffrer: j'ai rentré deux coupes de foin et son prix m'est connu, mais l'automne est pluvieux, mes prés reverdissent, je les fais pâturer... que vais-je inscrire aux dépenses? Quel est le prix de ce fourrage qui n'est pas fauchable? Telle qu'elle est tenue habituellement, la comptabilité agricole ne donne que des indications discutables... Il y a plus de vingt ans, j'accompagnais les élèves de Grignon dans une de leurs excursions; nous avions été reçus par un des

cultivateurs les plus habiles du département du Nord ; il nous avait montré une magnifique étable d'engraissement contenant plus de quatre-vingts bêtes ; on le complimentait... « Vous n'avez pas de complimens à faire, nous dit notre hôte... l'étable me coûte beaucoup d'argent. — Alors, vous la laisserez se vider ; quand cet engraissement sera terminé, vous n'achèterez plus d'animaux. — Mais si, mais si ; il faut bien ; mais je perds, vous verrez la comptabilité. » — En effet les livres indiquaient une perte ; elle était fictive ; les alimens fournis en grande partie par une sucrerie appartenant à notre interlocuteur n'étaient pas payés en argent, ils étaient évalués, et l'évaluation était trop forte. La comptabilité établissait une perte sur l'engraissement, d'où un prix du fumier très élevé ; et cependant l'instinct très juste qu'avait notre hôte des opérations agricoles le portait à continuer une spéculation que sa comptabilité lui disait être ruineuse.

Un élevage très bien conduit, vendant des reproducteurs de choix à prix élevés, une vacherie dont le lait est employé à la fabrication de fromages recherchés font par eux-mêmes des bénéfices et dans ces cas exceptionnels, non seulement le fumier ne coûte plus rien, mais il représente un surcroît de profit.

Habituellement, il n'en est pas ainsi, et quand les fourrages consommés et la paille des litières sont évalués au prix du marché, les recettes de la vacherie et de la bergerie ne couvrent pas les dépenses : le fumier qui comble la différence ressort, suivant les exploitations, de 5 à 10 francs la tonne.

Visiblement tous les efforts du cultivateur doivent tendre à diminuer ce prix de revient ; mais alors même qu'il est élevé, il reste inférieur à sa valeur déduite du prix qu'atteignent sur le marché les diverses matières fertilisantes qu'il renferme. Si on renonce à produire du fumier, il faut acquérir des quantités d'azote, d'acide phosphorique et de potasse égales à celles que les fumures habituelles apportent au sol du domaine ; or, sans compter les matières ulmiques, une tonne de fumier vaut de 12 à 13 francs, par ses 5 kilos d'azote, ses 3 kilos d'acide phosphorique, ses 5 kilos de potasse ; et si mal conduites que soient les spéculations animales, elles ne font jamais ressortir le fumier à un prix aussi élevé. Aussi, malgré l'extension que prend chaque jour le commerce des engrais, la production du fumier ne cesse-t-elle que dans les exploitations voisines des grandes villes où l'on peut en acheter ; et si les fermiers des environs de Paris trouvent avantageux d'abandonner toutes les spéculations sur les animaux, et de conduire au marché non seulement les grains, mais aussi les pailles et les fourrages, c'est que la ville elle-même leur cède à bas prix le fumier qu'ils ne produisent plus.

En réalité, partout le fumier de ferme reste la base de la fumure : son emploi est avantageux parce qu'il apporte les matières fertilisantes à meilleur compte qu'on ne pourrait les acquérir sur le marché ; il est nécessaire parce qu'il fournit les matières ulmiques, difficiles à acquérir et indispensables au maintien de la fertilité.

III

Les cultivateurs des environs de Paris ont cependant une autre ressource : ce sont les immondices, les résidus de cuisine, les débris de toutes sortes recueillis dès la première heure, d'autant plus rapidement qu'au lieu de s'éparpiller sur le sol, ainsi qu'on le voyait naguère, ces détritus sont réunis dans des boîtes métalliques qui sont montées dans les charrettes, basculées, vidées et remises en place en quelques instans. Réunies en grandes masses à Gentilly et à Bagneux, les *ordures* y éprouvent un mouvement de fermentation, s'oxydent, noircissent et présentent alors une composition assez analogue à celle du fumier de ferme. Des dépôts, les *gadoues*, c'est le nom que prennent ces résidus après fermentation, sont expédiées dans les gares, où les cultivateurs viennent les acheter au prix de 6 à 8 francs la tonne.

Leur emploi n'est pas sans présenter quelques inconvéniens : outre l'odeur insupportable qui, pendant plusieurs jours après leur épandage, se répand dans la campagne, les fragmens de verre, de poterie, de boîtes métalliques que la gadoue amène dans les champs, risquent de blesser les animaux de labour, et le ramassage entraîne quelque dépense. Quoi qu'il en soit, on trouve encore le placement de ces résidus, et si les chemins de fer consentent à les transporter à bas prix à des distances plus grandes qu'ils ne le font aujourd'hui, on n'en sera pas réduit à brûler les ordures, ainsi que cela a lieu à Londres et à Berlin.

Les grandes villes abandonnent encore à la culture d'autres débris : toutes les parties des animaux sacrifiés dans les abattoirs ne sont pas comestibles, la consommation de la viande de cheval est faible, le sang, la chair non employés dans les boucheries passent aux fabriques d'engrais.

Le sang se corrompt si facilement que pour l'utiliser il faut toujours lui faire subir une préparation ; on y emploie le perchlorure de fer : la coagulation du sang est très rapide ; on dessèche à l'étuve et on obtient une matière noire, très riche en azote, qui se prête facilement au transport et à l'épandage.

Pour préparer les engrais de viande, on découpe les animaux en gros morceaux, que l'on dispose régulièrement dans de

grandes cuves pouvant contenir de trente à trente-six chevaux; on cuit à la vapeur, l'opération dure de dix à quatorze heures; abandonnée au repos et au refroidissement la matière se partage en trois couches; les graisses employées dans les savonneries occupent la partie supérieure, au-dessous se trouve un liquide chargé de gélatine, la couche inférieure est formée d'un mélange de sang et de chair; soumise à la dessiccation, elle constitue un engrais renfermant encore 13 pour 100 d'azote.

Son action est beaucoup plus lente que celle du sang; j'ai eu occasion d'employer à Grignon sur diverses cultures, en 1879, de l'engrais de viande provenant d'une usine de Saint-Denis; l'effet fut peu sensible, l'année même de l'épandage, mais il fut très marqué l'année suivante.

Le traitement que nous venons d'indiquer n'est praticable que dans de grandes usines. Il arrivait très souvent naguère que, dans les fermes où l'on perdait des animaux atteints de maladie contagieuse, on se bornait à les enfouir, et cette habitude fâcheuse a contribué pendant bien longtemps à propager une des maladies les plus redoutées des éleveurs : le charbon. Nous avons indiqué, dans un article précédent (1), comment se propageait le charbon, et bien que, grâce, aux admirables découvertes de M. Pasteur, aux vaccinations préventives de plus en plus répandues, cette maladie tende à disparaître, on ne saurait cependant prendre trop de précautions pour empêcher sa propagation. M. Aimé Girard a indiqué, il y a quelques années, une méthode très simple qui permet de convertir les animaux qui ont péri sous les atteintes de ces maladies contagieuses, en un engrais efficace et inoffensif : il suffit de plonger les cadavres dans une cuve renfermant de l'acide sulfurique à 60°; l'acide réduit l'animal en une sorte de bouillie noire; on achève la saturation à l'aide de la poudre de nodules de phosphate de chaux, et on obtient ainsi une masse sèche, facile à répandre, d'une haute valeur fertilisante, et absolument débarrassée de tout germe morbide.

La culture emploie encore d'autres résidus d'origine animale, notamment la laine et le cuir; les chiffons de laine simplement effilochés sont en usage dans les vignes depuis un temps immémorial; le prix du chiffon varie avec celui du vin; quand la récolte a été abondante, la qualité médiocre, le vin se vend mal, le prix du chiffon tombe pour se relever pendant les années où les vignerons vendent cher. Ces chiffons de laine ne s'altèrent que lentement dans le sol, et si leur action se fait sentir pendant plusieurs années, elle n'est pas assez rapide pour soutenir la végé-

(1) Voir la *Revue* du 1er mai 1893.

tation des plantes qui en quelques mois accomplissent leur évolution ; aussi, a-t-on essayé de hâter la décomposition de la laine en la traitant, soit par de la vapeur d'eau surchauffée, soit par l'acide sulfurique ; on fabrique ainsi un produit connu sous le nom de laine dissoute, ou encore d'azotine, beaucoup plus efficace que la laine brute.

Souvent cependant les vieux vêtemens de laine pure sont utilisés autrement ; soumis à un travail mécanique spécial, la fibre peut être tissée de nouveau ; ces étoffes de médiocre qualité ont reçu un nom qui fait honneur à l'esprit inventif des fabricans, on les appelle de la renaissance : un vieux vêtement, fatigué, troué, hors d'usage, est travaillé, et sa matière première reparaît avec un lustre nouveau : c'est une renaissance de la laine. Quand les tissus sont laine et coton, ce travail n'est plus possible, et l'on soumet alors ces étoffes à l'action de la vapeur d'eau surchauffée : les fibres animales se désagrègent, forment une masse noirâtre ayant l'aspect du cirage, qui vaut seulement par les 9 à 12 centièmes d'azote qu'elle renferme ; quant aux fibres végétales qui ont résisté à la vapeur, elles servent à la fabrication des papiers communs.

On a également employé comme engrais azoté les débris de cuir. Simplement moulus, ils ne se décomposent qu'avec une très grande lenteur. Mais lorsqu'ils ont été soumis à l'action de la vapeur surchauffée, ils deviennent très friables. L'action de ces engrais azotés est assez lente ; je les ai employés au champ d'expériences de Grignon sur une culture de pommes de terre : la récolte n'a pas été augmentée. Un blé qui a succédé aux pommes de terre n'a guère bénéficié non plus de cet engrais enfoui dans le sol l'année précédente, et je commençais à désespérer d'en tirer le moindre parti, quand il marqua d'une façon très sensible, sur un second blé, par conséquent trois ans après son épandage.

Les tournures de corne, ou les cornes torréfiées sont plus actives ; aucun de ces engrais d'origine animale ne vaut cependant le guano qui, après avoir été très employé pendant une trentaine d'années, est aujourd'hui un peu délaissé depuis que les dépôts les plus riches commencent à s'épuiser. On trouve du guano sur un grand nombre d'îlots où les oiseaux de mer viennent se réfugier : ils couvrent le sol de leurs déjections au milieu desquelles sont souvent enfouis leurs cadavres momifiés.

Le guano le plus recherché parce qu'il renfermait, outre du phosphate de chaux, des quantités notables d'ammoniaque unie aux acides carbonique, urique et oxalique se trouvait sur des îlots voisins de la côte du Pérou ; les oiseaux pêcheurs pullulent sur cette côte.

Suivant Antonio de Ulloa qui accompagna en Amérique les académiciens français, qui y furent envoyés au XVIIIe siècle pour mesurer un arc du méridien, « quand les oiseaux commencent à traverser le port de Callao, on n'en voit ni le commencement ni la fin. » Ces oiseaux sont attirés sur cette côte par l'extraordinaire abondance du poisson qui peuple le courant de Humboldt, apportant dans ces régions chaudes les eaux froides de l'Océan Glacial du sud; le courant remontant directement vers le nord, baigne toute la côte jusqu'à l'équateur.

L'illustre agronome français Boussingault, qui a parcouru l'Amérique centrale au commencement du siècle, vit ces gisemens de guano, et c'est en réfléchissant à leur composition, qu'il arriva à formuler pour la première fois son opinion sur l'efficacité des engrais azotés. « Sur une grande étendue de la côte du Pérou, le sol, qui est naturellement stérile, est rendu fertile par l'application du guano; la terre, composée d'un sable quartzeux mêlé d'argile, produit alors des récoltes abondantes. L'engrais qui opère un changement aussi prompt et aussi favorable est formé presque exclusivement de sels ammoniacaux. C'est en présence de ce fait qu'en 1822, époque à laquelle je me trouvais sur les côtes de la mer du Sud, j'adoptai l'opinion que je professe encore aujourd'hui, sur l'utile intervention des sels à base d'ammoniaque dans les phénomènes de la végétation. »

Il y a vingt ans, les guanos provenant des localités où la pluie est rare, ayant conservé tous les sels ammoniacaux solubles qui ailleurs sont facilement entraînés par les eaux pluviales, étaient encore communs; ils étaient chargés en vrac dans des bateaux qu'on ne pouvait consacrer à un autre usage, tant l'odeur répandue par le guano est forte et repoussante; un grand nombre de ces bâtimens arrivait à Nantes, où l'engrais était emmagasiné. On achetait à ce moment le guano à un prix assez élevé, sans exiger de garantie de composition; bientôt cependant les gisemens les plus riches s'épuisèrent, l'efficacité devint moindre, et on ne voulut plus acheter que sur analyse. Or, la composition de ces engrais est loin d'être constante : les manipulations ayant pour but de faire des mélanges uniformes sont difficiles; le guano, mou et plastique, s'agglutinant aisément, encrasse les appareils; pour réussir à le triturer, on le traite par l'acide sulfurique, on prépare ainsi le *guano dissous;* l'acide décompose le carbonate d'ammoniaque, le transforme en sulfate d'ammoniaque; en outre le phosphate de chaux est attaqué également, une partie de la chaux forme avec l'acide sulfurique du plâtre qui fait prise et englobe la matière; elle est alors devenue assez dure pour passer facilement au travers d'appareils broyeurs et acquérir l'homogénéité

nécessaire à la vente sur analyse. Ces manipulations transforment au reste le guano en un mélange de sulfate d'ammoniaque et de superphosphate de chaux, et dès lors, il subit la concurrence des engrais chimiques qui ont fait cesser l'engouement dont le guano a été l'objet, au moment où le mode d'action des engrais était moins connu qu'il ne l'est aujourd'hui.

Les déjections des oiseaux de mer ne sont pas seules employées; on fait usage également, sous le nom de colombine, des produits extraits de tous les locaux où séjournent les volailles; on rencontre en outre, dans quelques grottes habitées par les chauves-souris, un engrais tout à fait analogue au guano. Enfin on a essayé à diverses reprises d'utiliser à la fabrication des engrais tous les résidus des pêcheries. Sur notre côte bretonne, avec les parties non comestibles des sardines; aux îles Loffoden en Norvège; à Terre-Neuve où s'accumulent les résidus de la pêche de la morue, on a fabriqué des engrais de poisson. En soumettant à l'action de la vapeur d'eau surchauffée tous ces débris, on en extrait de l'huile, puis toute la masse devient dure, cassante, passe facilement au moulin, et forme une poudre commode à répandre.

IV

L'emploi des matières excrémentitielles humaines est très localisé; il n'est qu'un petit nombre de contrées où les cultivateurs ont surmonté la répugnance très légitime que provoquent ces engrais. Une longue accoutumance a rendu les Chinois insensibles aux inconvéniens qu'entraîne le transport constant sur les routes, dans les rues, de ces matières nauséabondes; leur efficacité comme engrais est telle, qu'aujourd'hui le Céleste Empire est peut-être le pays du globe où la population présente la plus grande densité. En France, aux deux extrémités du territoire, on fait usage des matières excrémentitielles depuis un temps immémorial : dans le Var, les Alpes-Maritimes, ces engrais sont répandus dans la culture des plantes à fleurs qui alimentent les parfumeries; et tout à fait au Nord, dans l'ancienne Flandre, les matières fécales sont d'un usage tellement constant qu'elles ont reçu le nom d'engrais flamand.

Leur emploi implique la conservation des fosses d'aisance qui présente de terribles inconvéniens et tout d'abord au point de vue de la salubrité : ces fosses, rarement étanches, laissent suinter, par le fond ou les parois, les liquides nauséabonds qu'elles renferment; ils contaminent les terres voisines et les nappes d'eau souterraines. On ne trouve habituellement dans l'eau des puits salubres que des traces d'ammoniaque : or, il y a quarante ans, Boussingault

dosait, dans les puits des maisons du vieux Paris, jusqu'à 30 milligrammes d'ammoniaque par litre; quantité énorme, visiblement due à des infiltrations des liquides des fosses. La consommation d'eaux semblables, toujours horriblement répugnante, devient terriblement dangereuse en temps d'épidémie, puisque nous savons aujourd'hui que le choléra et la fièvre typhoïde se propagent par les germes contenus dans les eaux contaminées.

Bien que l'extraction des matières des vidanges ait été perfectionnée depuis quelques années; bien que les gaz qui s'échappent soient lancés au travers d'un foyer qui brûle les produits volatils à odeur forte, de telle sorte que la vidange des fosses d'une maison n'empeste plus toute une rue, ainsi que cela se produisait naguère, le procédé actuel est barbare et doit disparaître.

Que chaque maison recèle au-dessous d'elle des mètres cubes de liquide infect dont les émanations remontent dans les habitations à toutes les baisses barométriques; qu'il faille extraire ces liquides par des moyens mécaniques et les charrier à grand bruit au travers de la ville, pendant la nuit, troublant ainsi le sommeil des habitans; que la nécessité de répéter ces opérations coûteuses s'impose d'autant plus fréquemment que l'eau pure arrive en plus grande abondance dans les maisons; et que par conséquent l'intérêt des propriétaires, auxquels incombent les frais de vidange, soit de restreindre les larges irrigations des cabinets d'aisance, c'est là ce qui est intolérable.

Le système des fosses est donc condamné, il l'est d'autant plus que la préparation des engrais par le traitement des vidanges devient chaque jour plus difficile.

Les matières extraites des fosses ont été longtemps conduites dans les dépotoirs; on les y abandonnait au repos, pour que la partie solide se déposât. Ce dépôt est très lent; les matières exposées à l'air empestent de leurs émanations les localités voisines, et, quand le vent souffle de l'est, tout Paris. Les matières solides finissent par se dessécher, elles forment la poudrette, engrais d'une médiocre richesse, car la partie active des vidanges, les sels ammoniacaux, restent dans les liquides ou s'exhalent pendant la dessiccation : les liquides ont été longtemps jetés à la Seine. Aujourd'hui, plus habituellement, les matières sont conduites directement aux usines ; à l'aide d'appareils analogues à ceux qu'on emploie dans la distillation de l'alcool, on sépare des liquides l'ammoniaque gazeuse, qui est recueillie dans de l'acide sulfurique: on prépare ainsi un engrais puissant, le sulfate d'ammoniaque. Cette préparation entraîne une dépense qui n'est couverte que par la distillation d'un liquide riche en ammoniaque. Or, il l'est d'autant

plus qu'il provient de maisons moins bien tenues. Quand au contraire l'eau abonde, que les cabinets sont largement irrigués, l'ammoniaque se trouve diluée dans une telle masse de liquide, que la dépense qu'entraîne la distillation surpasse la valeur du produit obtenu, et comme nombre de villes, Paris notamment, ont fait de grands efforts pour que les eaux arrivent partout en abondance, la fabrication du sulfate d'ammoniaque à l'aide des vidanges deviendra de moins en moins avantageuse et finira par disparaître, quand bien même les fosses seraient maintenues.

Le sulfate d'ammoniaque ne provient pas exclusivement du traitement des liquides excrémentitiels; on sait que la houille a été formée par la transformation des plantes qui couvraient la surface de la terre à des époques reculées; or les végétaux de la période houillère renfermaient de l'azote, comme nos végétaux actuels, et quand on distille de la houille pour en extraire le gaz de l'éclairage, on recueille des eaux ammoniacales; elles sont employées à la fabrication du sulfate d'ammoniaque; la préparation du gaz consommé à Paris fournit environ, chaque année, 8000 tonnes de sulfate d'ammoniaque.

Le sel provenant de la distillation de la houille renferme parfois un produit qui agit sur les végétaux à la façon d'un poison violent : le sulfocyanure de potassium; et les chimistes des stations agronomiques, des syndicats agricoles, s'assurent de son absence dans les lots de sulfate d'ammoniaque dont l'odeur empyreumatique décèle l'origine houillère (1).

Le sulfate d'ammoniaque est d'un emploi récent, concurremment avec le nitrate de soude : il constitue la base de ces engrais azotés, très actifs, qui sont désignés dans le langage courant sous le nom bizarre d'engrais chimiques.

C'est seulement en 1856 que l'efficacité des nitrates comme engrais azoté a été nettement établie par Boussingault et M. Georges Ville; lentement d'abord, puis rapidement, quelques années plus tard, l'usage de cet engrais s'est répandu, et aujourd'hui l'Europe importe annuellement 500 000 tonnes de nitrate de soude valant de 200 à 300 francs la tonne : la dépense d'acquisition varie donc de 100 à 150 millions.

Le nitrate de soude provient d'un immense gisement situé dans l'Amérique du Sud, sur la côte du Pacifique, dans la province de Tarapaca (Pérou), et dans le désert d'Atacama (Bolivie). Nous savons que les oiseaux pêcheurs, très abondans sur cette côte, ont

(1) Rien n'est plus facile que de constater la présence du sulfocyanure de potassium dans un engrais; il suffit de dissoudre un peu du produit suspect dans l'eau et d'ajouter du perchlorure de fer qui donne, avec le sulfocyanure, une magnifique coloration rouge.

produit le guano qu'on a exploité naguère, et il est problable que le nitrate de soude tire son origine d'anciens bancs de guano. Au-dessous d'argile agglutinée par du sel marin se trouvent les couches renfermant le nitrate; on concasse la masse saline à coups de mine, puis, profitant de la solubilité du nitrate dans l'eau, on le sépare de sa gangue terreuse, en plaçant dans de grandes chaudières les fragmens de la *caliche :* c'est ainsi qu'on désigne le mélange de sable, de nitrate et de sel marin, qu'on porte à l'ébullition; on décante le liquide saturé, le nitrate cristallise par refroidissement, tandis que le sel marin reste en dissolution.

L'emploi régulier du nitrate de soude et du sulfate d'ammoniaque marque une des étapes du progrès agricole. La production du fumier est limitée par les ressources fourragères, son épandage est parfois gêné par les conditions climatologiques : les terres argileuses, détrempées par la pluie sont inabordables aux lourds chariots de la ferme; l'action même de ce fumier est également subordonnée aux influences saisonnières; par suite, on conçoit sans peine quels avantages tire la culture d'engrais de faibles poids, très faciles à répandre et d'un effet immédiat.

Au printemps un blé est languissant, les feuilles sont petites, pâles, jaunâtres : naguère on était fort empêché; aujourd'hui on distribue de 100 à 150 kilos à l'hectare de nitrate de soude; en huit jours l'aspect est changé, les plantes traitées sont plus hautes, plus vigoureuses, d'un vert plus foncé que leurs voisines; la végétation repart sous l'influence du nitrate comme un attelage fatigué, stimulé d'un coup de fouet.

Si le nitrate de soude et le sulfate d'ammoniaque sont de puissans agens de fertilité, ils n'exercent d'action sur les récoltes qu'autant qu'ils sont employés avec discernement. Le nitrate de soude est très soluble dans l'eau, les dissolutions filtrent au travers du sol sans changement, de telle sorte que ce serait une très grosse faute que de le distribuer à l'automne sur des terres nues, ou même sur de jeunes plantes encore peu vigoureuses, qui ne pourraient le retenir entièrement : le nitrate serait dissous, entraîné, perdu. Il n'en est pas entièrement de même du sulfate d'ammoniaque : tant que l'azote qu'il renferme persiste à l'état d'ammoniaque, il se conserve assez bien dans le sol et les eaux n'en entraînent qu'une faible fraction; mais quand les conditions de température et d'humidité sont convenables, l'ammoniaque est saisie par les fermens nitriques, et son azote uni à l'oxygène devient acide nitreux, puis acide nitrique; il se combine à la chaux et, sous cette nouvelle forme, il est facilement entraîné. Mais, quoi qu'il en soit, cette transformation est toujours assez lente en hiver et quelques praticiens éclairés trouvent avantageux de donner dès l'au-

tomne, aux jeunes semis de blé peu vigoureux, une légère fumure de sels ammoniacaux. Dans la plupart des cas cependant, l'épandage du printemps est plus efficace.

Il n'est pas indifférent d'employer sur un sol quelconque du nitrate de soude ou du sulfate d'ammoniaque : le premier convient aux terres sèches, calcaires, le second aux terres humides et argileuses. On cite dans les cours de chimie agricole une très jolie observation recueillie à Woburn en Angleterre, par M. Warington; en 1882, saison humide, la récolte de blé la plus forte, s'élevant à 39 ^{hlit},23 à l'hectare, fut obtenue à l'aide du sulfate d'ammoniaque; une dose de nitrate de soude renfermant la même quantité d'azote que le sulfate d'ammoniaque avait donné seulement 32 ^{hlit},24. En 1887, pendant une année sèche, les rendemens furent exactement inverses: le nitrate de soude donna 39 ^{hlit},46, et le sulfate d'ammoniaque 32 ^{hlit},92. Il est clair que le praticien qui répand les engrais chimiques sur du blé au mois de mars ne sait pas quelle saison se prépare et s'il aura à souffrir de l'humidité ou de la sécheresse; mais, il connaît sa terre. Si elle est forte, qu'elle retienne bien l'eau, qu'elle fournisse les meilleures récoltes pendant les années chaudes et sèches, c'est le sulfate d'ammoniaque qui convient; si, au contraire, la terre est filtrante, qu'on réussisse mieux quand la pluie est abondante que lorsqu'elle est rare, c'est le nitrate de soude qu'il faut employer.

Dans tous les cas, il faut se garder des doses excessives : elles déterminent une végétation herbacée du blé qui retarde la maturation et prédispose à la verse; elles maintiennent vertes les betteraves à l'arrière-saison et diminuent leur teneur en sucre. Il y a rarement avantage à dépasser 300 kilos à l'hectare, de 100 à 150 kilos suffisent habituellement.

Contrairement au fumier de ferme, qui soutient la végétation plusieurs années après son épandage, les engrais chimiques ne marquent que l'année même où ils ont été employés. Si leur effet a été peu sensible, qu'une pluie intempestive ait entraîné le nitrate de soude dès le premier printemps, qu'une sécheresse prolongée ait empêché l'assimilation du sulfate d'ammoniaque, il faut se résigner à les considérer comme perdus et ne pas espérer qu'ils exerceront la moindre action l'année suivante; les résidus qu'ils ont laissés dans le sol disparaîtront pendant l'hiver; aussi ces engrais ne doivent-ils servir qu'à compléter les fumures organiques. Un fermier qui n'a pas assez de fumier pour couvrir toute la surface à ensemencer fait plus sagement de distribuer une petite fumure de fumier à toute cette surface et de compléter avec des engrais chimiques, que de répandre tout son fumier sur un champ et tous

les engrais chimiques sur un autre; les fumures mixtes sont chaque jour plus appréciées.

V

Les engrais d'origine animale que nous venons de longuement énumérer, et particulièrement le sulfate d'ammoniaque et le nitrate de soude, dont la consommation s'accroît chaque année, sont donc des engrais complémentaires. Leur action fertilisante vient s'ajouter à celle du fumier de ferme, qui dans la majeure partie de notre pays reste l'engrais fondamental. Toutefois, si dans le nord et le centre de la France, les pluies abondantes favorisent l'établissement des prairies, par suite l'entretien du bétail, et naturellement la production du fumier, il n'en est plus ainsi dans le sud-est et notamment en Provence. A l'aide des irrigations, on y obtient cependant d'admirables récoltes de foin et de luzerne, mais on trouve plus avantageux de les vendre que de les employer à l'alimentation des animaux. Si l'industrie laitière s'était établie en Provence comme dans le Milanais, il n'en serait pas ainsi, car si les prairies des environs de Milan régulièrement arrosées fournissent des rendemens tels qu'elles se louent 500 francs l'hectare, celles de Provence, partout où l'eau arrive, ne sont pas moins belles. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir ailleurs une démonstration plus saisissante de la transformation qu'amène dans une contrée l'arrivée des eaux d'irrigation. Aux environs de Marseille, on parcourt au printemps des prairies dont l'herbe bien verte, touffue, épaisse, est ombragée par des pommiers en fleurs, et si, à l'horizon, on ne voyait miroiter la mer de ce bleu sombre, violent, inconnu à la Manche, on se croirait en Normandie; puis, on s'élève de quelques mètres et au-dessus des pentes verdoyantes qu'on vient de quitter, là où l'eau n'arrive plus, on retrouve la colline grise, sèche, couverte des aiguilles que laissent tomber de maigres pins rabougris, languissant sous les ardeurs du soleil.

Quoi qu'il en soit, le fumier de ferme fait défaut en Provence, pour soutenir les belles cultures de fleurs de Saint-Rémy, celles de légumes de Cavaillon, et le blé, et la vigne, et l'olivier; et l'on aurait été très empêché, si l'on n'avait trouvé un engrais précieux dans les résidus de l'extraction de l'huile des graines oléagineuses, dans les tourteaux.

On sait que les savonneries de Marseille importent de grandes quantités de graines exotiques. Or ces graines renferment, comme celles qui mûrissent sous notre climat — comme notre colza, notre lin, ou notre pavot — outre de l'huile, des matières azotées et des

substances minérales riches en acide phosphorique et en potasse. Quand la graine est moulue, que par la pression on en a extrait l'huile, le *tourteau* restant sert, suivant sa nature, à l'alimentation du bétail ou à la fumure du sol. Si les tourteaux de lin, de colza conviennent dans le premier cas, ceux de ricin, de croton, de pignon d'Inde, de moutarde, dangereux pour les animaux, sont pulvérisés et vendus comme engrais; très employés dans toute la région méridionale, ils y portent le nom de *trouille*.

Les tourteaux ne sont par les seules matières d'origine végétale employées comme engrais; depuis un temps immémorial, on fait usage, sur les côtes, des plantes marines; la pêche en a même été réglée dès le moyen âge : on distinguait le goémon d'épave, celui qui entraîné par les vagues vient échouer sur la grève, du goémon de coupe directement exploité sur les rochers voisins du littoral. Les uns et les autres, exposés à la pluie pendant quelques temps, perdent le sel dont ils sont imprégnés; enfouis alors dans le sol, ils s'y décomposent facilement et suffisent à soutenir les récoltes. Hervé-Mangon a décrit, il y a déjà plusieurs années, le mode de culture très particulier, suivi à Noirmoutiers, dont le sol conserve depuis des siècles une fertilité moyenne par l'emploi exclusif des goémons; les déjections solides du bétail sont séchées et employées comme combustible, remplaçant le bois qui fait défaut. Pendant leur calcination, les matières animales laissent échapper des eaux ammoniacales et on assure que si l'azoture d'hydrogène, l'alcali volatil, est encore désigné sous le nom d'*eau égyptienne*, d'*eau d'Ammon*, d'*ammoniaque*, c'est que cette base nous est venue d'Égypte; l'absence de bois dans la vallée du Nil y ayant toujours fait employer comme combustible les déjections animales.

J'ai eu occasion, il y a une dizaine d'années, de parcourir l'île de Ré : à cette époque elle était entièrement couverte de vignes ou de céréales; pas de prairie, par suite, pas de bétail; le goémon seul servait d'engrais. C'est encore à lui que Jersey doit sa prospérité ; on sait que grâce à la culture des primeurs pour le marché de Londres, le produit brut à l'hectare y atteint de 1 800 à 2 000 francs. Enfin la ceinture dorée de la Bretagne. cette région voisine du littoral où la culture est luxuriante, ne doit sa richesse qu'à l'emploi simultané des goémons et des sables marins, apportant les uns les matières azotées, les autres le calcaire, qui font défaut dans l'intérieur du pays.

Les tourteaux et les goémons ne sont pas les seules matières fertilisantes que le règne végétal fournisse à la culture, il lui donne encore les engrais verts. On désigne sous ce nom les plantes cultivées spécialement pour être incorporées au sol qui

les a portées et les débris laissés par les récoltes dont une partie seulement est utilisable par l'industrie.

Si on compare à l'immense quantité d'azote que les fleuves conduisent à la mer à l'état de nitrates, les minimes proportions de matières azotées que nous rend l'Océan sous forme de poisson, de guano ou de plantes marines, on est convaincu que la partie émergée du globe donne infiniment plus qu'elle ne reçoit; elle s'épuiserait d'azote combiné et la vie y deviendrait impossible si l'azote de l'air ne se fixait dans le sol (1). M. Berthelot nous a enseigné depuis plusieurs années que cette fixation est due à l'activité vitale des bactéries; plus récemment l'éminent secrétaire perpétuel et M. Winogradsky ont réussi à isoler les espèces particulièrement aptes à cette fonction capitale. Nous savons en outre que les diverses plantes appartenant à la famille des légumineuses, portent souvent sur leurs racines des nodosités peuplées de bactéries fixatrices d'azote gazeux; que, par suite, ces plantes enrichissent d'azote le sol qui les a portées et méritent absolument le nom de plantes améliorantes que leur ont donné les cultivateurs, bien avant qu'on eût découvert le rôle capital qu'elles remplissent dans le maintien de la fertilité.

Les notions nouvelles acquises à la suite des remarquables travaux de MM. Hellriegel et Wilfarth expliquent que, depuis l'antiquité la plus reculée, on ait semé, puis enfoui comme engrais vert, des légumineuses. Il y a plus de vingt siècles que les agronomes latins conseillaient de semer la vesce ou le lupin pour les retourner au moment de la floraison et enrichir ainsi les terres inaccessibles aux chariots chargés de fumier. Dans les contrées où le loyer de la terre est élevé, nous ne consentons pas à sacrifier toute une saison pour obtenir une plante destinée à être enfouie comme engrais; nous tournons la difficulté par deux méthodes différentes : ou bien nous semons du trèfle dans une avoine, ou bien nous donnons après la moisson un léger labour de déchaumage, puis nous semons de la vesce; ces deux plantes occupent le sol pendant tout l'automne, mais tandis que le trèfle est conservé, passe l'hiver, donne deux coupes l'année suivante et n'est enfoui qu'après avoir vécu seize mois, la vesce, qui gèle facilement, est retournée par les grands labours de novembre.

Ce semis des cultures dérobées d'automne en usage dans quelques-uns de nos départemens depuis un temps immémorial, tend à se généraliser, et il se répandra d'autant plus vite qu'on en comprendra mieux les avantages. J'en ai déjà entretenu les lecteurs de la *Revue* (2), je n'y reviendrai que pour indiquer un

(1) Voir la *Revue* du 1er mai 1893.
(2) *Ibid.* du 15 mai 1893.

résultat nouveau qui démontre combien on diminue les pertes d'azote en maintenant le sol couvert de végétaux le plus longtemps possible.

Pendant l'hiver 1892-1893, une terre de Grignon découverte laissait couler des eaux de drainage renfermant 145 grammes d'azote nitrique par mètre cube ; les eaux qui avaient traversé une prairie de graminées n'en contenaient que 13 grammes par mètre cube ; en calculant pour un hectare, la terre nue perdait $81^{kil},185$ d'azote nitrique, la terre de prairie $10^{kil},3$: les eaux qui traversent les cultures de blé d'automne sont aussi pendant l'hiver beaucoup moins chargées que celles des terres découvertes.

Ainsi les nitrates sont retenus ; comment le sont-ils? Pendant l'hiver la croissance des plantes est ralentie, la formation des principes immédiats azotés faible ou nulle ; les nitrates que les eaux de drainage n'avaient pas entraînés, que l'activité vitale n'avait pas transformés, devaient se retrouver en nature dans les racines et dans les tiges, et en effet il est facile de les y caractériser (1). Ils sont engagés dans une combinaison assez stable pour résister aux lavages à l'eau froide ; un de mes élèves, M. Demoussy, a montré qu'il faut tuer la cellule à l'aide du chloroforme ou par la dessiccation pour lui arracher les nitrates qu'elle renferme. Pendant l'hiver les plantes herbacées emmagasinent dans leurs racines et leurs tiges les nitrates qu'ils utiliseront au réveil de la végétation au printemps, et cette curieuse propriété explique comment les pertes par les eaux de drainage s'atténuent dans les terres emblavées.

Toutes les plantes que nous cultivons abandonnent au sol qui les a portées, des résidus, des débris qui servent à l'alimentation des récoltes suivantes : ce sont encore des engrais végétaux mais de valeur très inégale. Si les racines et les chaumes des céréales, les fanes de pommes de terre ne présentent qu'une médiocre richesse, il n'en est plus ainsi des feuilles qui restent sur le sol après le fanage du foin des prairies artificielles et des racines qu'elles laissent dans le sol. De toutes les plantes de grande culture, c'est cependant la betterave qui fournit les résidus les plus abondans ; on ne conduit aux sucreries, aux distilleries, ou même aux silos que les racines ; le *collet* qui porte encore les feuilles est

(1) Nous avons actuellement dans les laboratoires un réactif qui nous permet de caractériser très nettement de faibles quantités de nitrates, c'est le sulfate de diphénylamine ; en présence de ces sels il prend une coloration bleu indigo ; or si, en hiver, on arrache quelques racines de graminées ou de légumineuses, qu'on les sèche 100°, puis qu'on y ajoute du sulfate de diphénylamine, on leur voit prendre la coloration bleue, démontrant qu'elles sont gorgées de nitrates.

séparé au moment de la récolte et reste sur le sol; or, la betterave est une plante bisannuelle ; quand à la fin de la première saison, la végétation est brusquement interrompue par l'arrachage, les feuilles encore bien vertes sont très chargées de matières azotées et quand on les laisse en tas sur le sol exposées à l'air humide, elles se décomposent très vite ; après quelques jours on perçoit une très forte odeur d'ammoniaque qui montre à quelles pertes on s'expose quand on tarde à enfouir ces résidus; quand, au contraire, on les enterre rapidement, on peut compter qu'ils équivalent à une bonne demi-fumure de fumier de ferme.

Il y a quelques années, j'ai fait succéder, dans mes cultures de Grignon, du maïs fourrage à des betteraves; l'arrière-saison avait été pluvieuse, les voitures avaient peine à pénétrer dans les terres pour enlever les racines, et les tas de betteraves qu'on avait pris la précaution de recouvrir de feuilles afin de les préserver de la gelée restèrent sur le sol un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire. Or, l'année suivante, dès le mois de juin, la végétation du jeune maïs marquait très clairement les places où avaient séjourné les tas de betteraves; ces places étaient nettement dessinées par de grosses touffes où les tiges étaient plus hautes, plus vigoureuses, les feuilles plus vertes que celles du maïs qui couvrait le reste du champ; on avait sous les yeux une démonstration éclatante de la valeur comme engrais de ces résidus, et en outre de la négligence qu'on avait mise à enlever les betteraves à l'automne précédent. Les cultivateurs sont humiliés quand, au printemps, ils voient dans un champ des places où les plantes sont plus vigoureuses que les autres; c'est une preuve que les engrais ont été mal distribués.

Si riches en azote combiné, en humus, que soient les engrais organiques, leur action est faible ou nulle, ainsi qu'il a été dit au début de cet écrit, quand ils sont distribués à des terres où font défaut les matières minérales nécessaires au développement des plantes. Quelles sont les matières désignées sous le nom d'engrais minéraux; où la culture peut-elle se les procurer; comment doit-elle les employer? C'est là ce que nous exposerons dans un prochain article.

P.-P. Dehérain.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ÉCRIVAINS DU VINGTIÈME SIÈCLE (1)

On se demande souvent ce que sera la littérature dans le siècle qui va s'ouvrir. Même la littérature continuera-t-elle d'exister? Ne sera-t-elle pas étouffée par le progrès des sciences? ou ne va-t-elle pas succomber victime d'elle-même, fatiguée par son propre développement, épuisée par une production trop abondante? Y aura-t-il encore des poètes pour bercer de leurs chants la vieille humanité? Des penseurs et des artistes sauront-ils créer, pour des idées neuves, des symboles inédits? Verra-t-on s'épanouir la flore d'esthétiques inconnues? Tout a été dit, et, semble-t-il, sous toutes les formes. Y a-t-il espoir qu'on puisse trouver autre chose et trouver mieux?... A toutes ces questions il nous est enfin permis de répondre avec certitude. La littérature du vingtième siècle sera d'une richesse et d'un éclat extraordinaires. Ce n'est pas en vain qu'on parlait depuis quelque temps d'une « crise »; et ceux-là avaient raison, qui s'obstinaient à voir dans la médiocrité même de la production actuelle le gage avant-coureur d'un renouveau prochain. Il en est des produits de l'intelligence comme de ceux de la terre : c'est après des périodes infertiles que les champs se couvrent des plus belles moissons. Nous nous attristions de voir la littérature languir et toutes les tentatives avorter. C'est un fait que les écrivains qui sont parvenus à la notoriété dans l'espace de ces derniers vingt ans sont notoires surtout par leur insuffisance. Cela nous désespérait. Et nous tous qui avons passé la trentaine, nous gémissions de constater notre néant. Il faut nous en réjouir au contraire. Nous avons été la génération sacrifiée. Qu'importe? Et ne devons-nous pas plutôt nous applaudir d'avoir de cette façon servi aux fins de la nature? Apparem-

(1) *Portraits du prochain siècle*, 1 vol.; Edmond Girard.

ment cette transition était nécessaire. Et plus difficile et plus lente aura été l'élaboration, plus les résultats en seront magnifiques. Il est des époques privilégiées où le génie souffle de toutes parts. L'esprit de la Renaissance faisait du dernier des artisans un artiste incomparable. L'histoire se souvient avec admiration des temps de Léon X et de Louis XIV, d'Auguste et de Périclès. Encore ces siècles ont-ils été relativement pauvres. Quand on a pour chacun d'eux cité une trentaine de noms, on a épuisé la liste des écrivains fameux. Ils n'étaient que sept dans toutes les Pléiades connues jusqu'à ce jour. Mais une réunion de *cent quarante et un* écrivains dont le moindre est un profond penseur et un écrivain parfait, voilà ce qui ne s'était jamais rencontré. Et tel est le prodige qui est dès aujourd'hui visible à l'œil nu.

Un petit livre vient de paraître — petit par les dimensions, considérable par son importance — un opuscule discret et qui aura bientôt fait de reléguer dans l'oubli les plus bruyans manifestes. Sous ce titre sans prétention : *Portraits du prochain siècle*, il contient, avec les noms des cent quarante et un, une courte biographie de chacun d'eux et un aperçu succinct de leurs mérites tant physiques qu'intellectuels. On ouvre ce livret avec un peu de surprise d'abord et quelque défiance ; bien vite on est gagné : la surprise fait place à l'émerveillement. On est vaincu, conquis, ébloui. On s'étonne qu'une seule génération puisse compter tant d'hommes admirables. On se demande, après chaque page tournée, comment il pourra en rester pour la page suivante. Il en reste toujours. On a fini le volume ; il en reste encore. Car ce n'est là qu'un premier tome, consacré aux purs littérateurs. Le second sera réservé aux artistes, le troisième aux philosophes et aux sociologues... Tout le monde comprendra l'émotion que laisse après soi une pareille révélation et de quel trouble elle emplit quiconque a le culte sincère et le patriotique souci de notre chère littérature française. Ce n'est plus ici le lieu de douter, et il serait tout à fait déplacé de chicaner et de contester. La critique se fait le plus grand tort par la mauvaise grâce avec laquelle elle a coutume d'accueillir tout ce qui est nouveau et tout ce qui brille. Nisard, pour n'avoir loué qu'avec des réserves les premières poésies de Victor Hugo, s'est justement acquis la réputation d'être un âne. Musset avait achevé toute son œuvre que les « bons esprits » ne voulaient encore voir en lui qu'un écolier espiègle. Sachons éviter ces méprises ; élevons-nous au-dessus de ces mesquineries. Ne soyons pas les éternels empêcheurs de danser en rond. Le scrupule est étrange de se plaindre que la mariée soit trop belle. A de certaines heures la critique perd ses droits ; ou plutôt elle a un devoir nettement tracé : c'est de s'incliner avec déférence devant les nouveaux venus, et c'est encore de mettre au service de chacun d'eux, comme d'eux tous, les quelques moyens de publicité dont elle dispose. C'est ce devoir que nous venons remplir.

Comme il est naturel, les noms de ces hommes qui prochainement seront dans toutes les bouches ne sont pas encore tous également illustres. Quelques-uns sont parvenus jusqu'au public. M. Maurice Barrès, M. Laurent Tailhade sont connus; M. Joséphin Péladan, grâce aux plaisanteries des journaux et aux lazzi des revues de fin d'année, a reçu la grande consécration du ridicule. Mais pour cinq ou six qui ont déjà forcé l'attention, combien en trouverait-on qui ne se sont pas encore tout à fait dégagés de l'obscurité, ou même qui y sont totalement plongés? Je transcris quelques noms au hasard : Edmond Barthélemy, Pierre Quillard, Hugues Rebell, Louis Denise, Adolphe Retté, Paul Espéron, Paul Leclerq, Mathias Morhardt, Ivan Gilkin, P.-N. Roinard, Victor Remouchamps, Max Elskamp, Émile Michelet, Edmond Cousturier, André Fontainas, Joseph Declareuil, Ludovic Hamilo, Mario Varvara, Léon Bazalgette, Daniel Baud Bovy, Jean Manescau, Louis Pilate de Brinn' Gaubast... Il en est parmi ces noms dont la physionomie, tranchant sur l'ordinaire, est très capable de faire impression. Citez-les devant des personnes lettrées, de celles qui achètent le livre du jour et dissertent dans les salons sur la plus récente façon de pratiquer l'amour que recommande le roman à la mode, elles ne sauront de qui vous voulez parler, et si ces messieurs, Belges ou Français, Wallons ou Provençaux, s'occupent d'industrie ou de commerce, d'agronomie ou de sériciculture.

Voyez pourtant qui sont ces hommes qu'on ignore. Edmond Barthélemy « est un styliste admirable, une des plus grandes personnalités de la future histoire des lettres ». Pierre Quillard, « en même temps qu'excellent poète, est un érudit sagace et un critique judicieux ». Hugues Rebell est, « dans un jardin de plantes étiolées, un bel arbre; parmi une génération maladive ou affolée, un homme; il tranche sur tout le milieu comme l'éclat d'un phare sur la nuit ». Louis Denise « est un érudit délicat et un parfait artiste ». Adolphe Retté « est une des personnalités les plus saillantes de ces cinq dernières années ». Paul Espéron « est un vrai poète, exquis de grâce simple, des meilleurs parmi les délicats ». « Esquisser la physionomie de Paul Leclerq exigerait une pénétration de sphinx. » Mathias Morhardt « est l'esprit le plus délié, le critique d'art le mieux informé ». Ivan Gilkin « est un Raphaël noir ». P. N. Roinard « est monté vers des sommets d'où l'on voit dans son harmonie totale l'humanité et ses microcosmes sociaux ». Victor Remouchamps « est l'auteur des *Aspirations*... et fait des calembours deux fois par an ». Les poésies d'Elskamp « seraient divines vraiment pour enluminer un peu les siècles ». Émile Michelet « est un écrivain de race et une lumineuse constellation », etc., etc. Je cite textuellement, comme bien on pense. Je serai obligé de beaucoup citer. Mes lecteurs ne s'en plaindront pas.... A chaque ligne reviennent des termes qui expriment un enthousiasme sans mélange. Le verbe admirer

s'y conjugue avec tous ses dérivés. Admirable et merveilleux s'y complètent de « miraculeux ». Encore arrive-t-il que ces mots semblent par trop inégaux à la louange. Outre que la langue française est pauvre, les épithètes laudatives y ont perdu de leur valeur pour avoir trop servi et trop souvent hors de propos; elles se sont usées pendant que les professeurs de belles-lettres les appliquaient à Homère, à Eschyle, à Dante, à Shakspeare, à Gœthe. Il faudrait des vocables tout neufs. Nos portraitistes ne se font pas faute d'en inventer. D'autres fois, désespérant de tout dire, ils aiment mieux ne rien dire. Ils renoncent. C'est ainsi, d'un bout à l'autre, une admiration spasmodique et continue... Comment se fait-il que de si beaux génies en soient encore à attendre la renommée, alors que tant de commerçans vulgaires et de bas entrepreneurs de lettres ont surpris la faveur publique ? Hélas ! c'est qu'en notre époque de réclame à outrance ceux-là restent longtemps méconnus qui ne se résignent pas à employer des procédés dont la grossièreté répugne à la délicatesse de leur âme. Toutefois il était temps que ce malentendu prît fin. Et puisque les « organes officiels » leur sont fermés, puisque les critiques à brevets, distributeurs patentés de l'éloge et du blâme, refusaient de les apercevoir, ne trouvez-vous pas que les nouveaux écrivains ont bien fait de s'adresser à nous directement et de se présenter eux-mêmes ?

Car tel est le procédé employé pour les *Portraits du prochain siècle*. Ce sont portraits d'écrivains peints par eux-mêmes. C'est M. Bernard Lazare qui nous apprend que M. Paul Adam, « parmi les écrivains nouveaux, est certes au premier rang ». Mais c'est M. Paul Adam qui, par un juste retour, qualifie M. Bernard Lazare de « parfait entre les écrivains ». M. A.-Ferdinand Hérold se porte garant du talent de M. Pierre Quillard; parallèlement M. Pierre Quillard témoigne en faveur de M. A.-Ferdinand Hérold. M. Henri Degron nous fait les honneurs de l'œuvre de M. Achille Delaroche : aussi reçoit-il à l'instant de M. Delaroche un même service. M. Hugues Rebell a signé le portrait de M. René Boylesve ; et donc au bas du portrait de M. Rebell se lit la signature de M. Boylesve. M. Hirsch (Charles-Henry) fait le portrait de M. Hirsch (Paul-Armand). C'est ainsi que tous les représentans de la jeune littérature défilent devant nous dans une double posture, tour à tour peintres et modèles, portraitistes et portraiturés.

Je prévois l'objection. On ne manquera pas de crier à la camaraderie. On rappellera le mot de Molière sur la casse et le séné. Pour le dire en passant, à combien d'exécutions sommaires ont servi les mots trop vantés de cet homme de théâtre ! Il est aisé de se moquer de tout, sans être pour cela fort plaisant. La raillerie, qui sert si bien la cause de l'injustice, n'est le plus souvent qu'une forme de l'inintelligence. Ne convient-il pas plutôt de reconnaître ce qu'il y a de généreux, — et surtout de désintéressé, — dans l'attitude de ces écrivains? Notez en

effet que toutes ces « jeunes individualités de l'heure présente » sont, par la force même des choses, des individualités rivales. Se fût-il glissé entre elles quelque jalousie, cela ne devrait pas nous surprendre, et nous n'aurions pas même le droit de le leur reprocher. Ces rivaux se souviennent uniquement qu'ils sont compagnons d'âge et compagnons d'œuvre. Ils s'unissent en vue de l'effort commun. Ils vont la main dans la main. Ce sont véritablement frères d'armes, dénombrant leurs forces avant la bataille et sonnant la charge dans leurs clairons réciproques.

Du coup se trouve dissipé un préjugé trop répandu, et ruiné, l'un des reproches dont on avait coutume de faire peser l'injustice sur notre jeunesse littéraire. Cela est capital. Et quand là publication des *Portraits du prochain siècle* n'aurait pas eu d'autre résultat, elle aurait encore été suffisamment utile. C'est dans les « petites revues » que se manifeste chez nous la jeune littérature. Cette institution des petites revues restera comme le fait le plus intéressant de l'histoire des lettres contemporaines. Elle remonte à une dizaine d'années. Sans doute de tout temps on avait vu des écoliers crayonner des vers sur leur pupitre de collégiens et de tout petits enfans tenir la plume du même pouce qu'ils venaient de téter. Mais ils ne trouvaient pas le placement de ces productions naïves. Les jeunes revues leur ont offert un débouché. Un abonnement donne droit à l'insertion d'un sonnet. Moyennant quelques centaines de francs, on peut voir sa prose imprimée bimensuellement. Les petites revues ont donné satisfaction au plus légitime des désirs ; elles ont répondu à ce besoin qui s'impose impérieusement à l'homme civilisé, le besoin d'être directeur, rédacteur en chef, ou tout au moins secrétaire de quelque rédaction. Et qui niera que dans le siècle des microbes et des infiniment petits, il dût y avoir une place pour la littérature embryonnaire?... Or on nous représentait ces revues comme des antres de la discorde. A en croire des personnes mal informées — ou malintentionnées, — la guerre sévissait du *Mercure de France* aux *Entretiens politiques et littéraires*, de *l'Ermitage* à *la Plume*, de *l'Art social* à *la Revue Blanche*, à *l'Idée libre*, aux *Écrits pour l'art*, à *la Jeune Belgique*, au *Réveil*, aux *Étrangers*, aux *Mystiques*, aux *Isolés*, aux *Néo-Naturalistes*, aux *Essais d'Art-libre*. Ce n'était entre ces maisons d'à côté qu'âpre concurrence et querelles aussi personnelles que déloyales. La division n'expirait pas au seuil de chacune d'elles. Tous ces frères ennemis, disait-on, ne passaient le temps qu'à s'entre-dévorer. Et on allait déclamant contre la férocité des jeunes. C'est justement le personnel de ces jeunes revues qui, dans les *Portraits du prochain siècle*, défile en si bel ordre. Où ne règne que la plus cordiale entente, il devient désormais impossible de parler sans mauvaise foi de dissensions intestines. Le moyen de reprocher aux mêmes hommes de s'entre-dévorer à la fois et de s'entre-flagorner?

En vérité ils n'ont pas de haine au cœur. Ou plutôt ils n'en ont

qu'une : c'est contre les écrivains qui les ont précédés. Mais faut-il parler de haine quand il s'agit de légitime défense et de la loi elle-même de la concurrence vitale ? Bossuet, dans une page éloquente, nous montre les générations nouvelles poussant du coude celles dont elles vont prendre la place. Les choses n'ont pas changé depuis le temps de l'orateur chrétien. Je n'en veux pour preuve que le jeu auquel se livre chaque semaine M. Bernard Lazare dans le supplément du *Figaro*. Il publie une série de médaillons destinés à mettre en présence et en opposition *Ceux d'aujourd'hui* et *Ceux de demain*. A chacun des écrivains qui sont aujourd'hui en réputation cet homme ingénieux en oppose un autre qui est tout prêt pour le supplanter. On ne saurait, d'une façon plus claire, signifier leur congé à ceux qui sont coupables d'avoir fait leur temps. C'est faire comprendre aux plus récalcitrans qu'on les a assez vus, que l'heure est venue pour eux de disparaître et de désencombrer. Aussi bien ceux qui s'offenseraient d'un tel procédé ne doivent-ils s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est leur faute s'ils ont assez peu le sentiment des convenances pour qu'il faille les rappeler à la discrétion. Tant pis pour ceux qui se cramponnent, — et pour les morts qu'il faut qu'on tue.

Peut-être le moment est-il venu de lier plus intime connaissance avec ceux dont jusqu'ici nous n'avons cité que les noms pareils à des ombres vaines. Ce ne sont pas les renseignemens qui nous manquent. D'abord les littérateurs du prochain siècle ont tenu à nous donner sur leur personne physique les détails les plus circonstanciés et parfois les plus intimes. J'avouerai, s'il le faut, qu'il y a là quelque snobisme, analogue à celui des « célébrités » qui prennent plaisir à contempler leur photographie dans les vitrines, ou des mondaines qui stationnent devant leur portrait dans les expositions. C'est une faiblesse, mais combien excusable chez des jeunes gens ! Car ils sont à l'âge où l'on ne se résigne pas aisément à être tout à fait dépourvu de charmes extérieurs. Il est si naturel d'aimer à plaire ! Au surplus ils savent bien qu'il n'est pas de grande destinée où la femme n'ait sa place et que le génie n'a pas toute sa récompense, s'il n'est couronné par l'amour. Aussi constatons-nous avec plaisir que pour la plupart les avantages du corps leur ont été amplement départis. Hélas ! ce n'est pas du tout indifférent. Que d'hommes éminens, grands esprits et grands cœurs, ont envié le charme conquérant des bellâtres ! Ceux-ci n'auront pas à souffrir de ces fâcheuses disgrâces. A les voir, l'imagination évoque les exemplaires choisis de l'humanité et les plus nobles spécimens de la beauté masculine : seigneurs vénitiens ; *tercieros* de fer que le grand duc d'Albe menait tambour battant des Alpujarras aux polders de Frise ; barons qui partirent jadis avec le Conquérant et dont les descendans trônent encore sur les sièges armoriés de la Chambre haute ; gentilshommes de la cour des Valois à la barbiche en

pointe, aux moustaches en croc, aux cheveux en brosse; pâles visages de Van Dyck; figures gracieuses de Miéris; faces mélancoliques de rois dépossédés promenant leur noblesse d'âme parmi les palais déserts et les boulingrins de Versailles. Celui-ci est un Christ brun. Cet autre a une tête de dieu germain, un front porteur de foudre. En l'apercevant on se demande : « Ne serait-ce point Charlemagne? » Surtout leur regard, où se mire leur âme, est très significatif et l'explorateur qui entreprendrait, comme dit le poète, un voyage dans leurs yeux, y ferait un curieux voyage de découvertes : yeux où l'on découvrirait « d'antiques vagues apaisées et le déchaînement des houles futures »; yeux qui déjà « contemplent l'aurore des jours qui ouvriront le prochain siècle ». Stefan George a le « regard lunaire ». Un autre a « une tête triangulaire binoculée d'ailleurs »; ce qui signifie, je pense, qu'il n'est point borgne. Il y en a un qui louche. Cela même donne à l'expression de son visage un je ne sais quoi d'énigmatique et qui attire. On note aussi leur sourire qui tantôt fait songer à celui qui erre aux lèvres des statues de Jean de Bologne et tantôt semble le sourire des anges d'Angelico. Les dames du monde des lettres ne s'ennuieront pas dans le prochain siècle !

Est-il besoin d'insister sur les qualités de leur cœur et sur la trempe particulière de leur âme ? Rien de plus mâle, rien de plus loyal, rien de plus fier; mais rien aussi de plus tendre et de plus délicat. Une vue droite, une volonté tenace, une conscience scrupuleuse, un caractère franc comme une épée, tous ces mérites leur sont ordinaires, et il leur semble si simple de les avoir, que de les en féliciter serait presque leur faire injure. Notons plutôt un trait qui leur est commun et caractérise en quelque façon leur manière d'être : ils sont tous un peu hautains. Ils ont une tendance naturelle à mépriser et à dédaigner. Cela chez eux ne vient pas de sécheresse ni de méchanceté. Ils tendent volontiers la main à qui les approche. Ils sont d'un abord affable et qui condescend. Mais ils se sentent un peu en dehors des autres hommes, étant fort au-dessus. Cette impression d'isolement ne va pas sans tristesse. L'élu du Seigneur se plaint d'un privilège qui est aussi un gage de souffrance. On ne connaît pas de solitaires gais... Avoir un esprit hautain avec de la douceur dans les mœurs et un penchant à la mélancolie, cela mène tout droit à se réfugier dans l'ironie. On est très intelligent; on a compris beaucoup de choses et que toutes sont également vaines. A quoi bon s'irriter d'ailleurs et que servent contre l'inévitable les éclats d'une colère impuissante? On est résigné. On accepte le monde comme il va et les hommes tels qu'ils sont, en se réservant seulement d'indiquer qu'on n'est point dupe. On s'abrite derrière un sourire qui ne semble imbécile qu'aux profanes eux seuls. On tisse autour de son âme comme un voile subtil. Alors, de la tristesse elle-même naît une sorte de volupté très particulière. A s'apercevoir qu'on est incompris et seul, on goûte

une jouissance amère et un plaisir distingué. L'ironie est un genre difficile. Ce n'est pas un mince mérite pour les jeunes écrivains que d'y exceller. Quelques-uns s'en sont fait une spécialité. Ils sont proprement des « ironistes », c'est-à-dire qu'ils appliquent à tout sujet, indistinctement, une gouaillerie continue et sans nuances. Mais ceux qui ne sont pas des professionnels de l'ironie ont encore en ce genre des trouvailles délicieuses. Écoutez plutôt comme M. Louis Lormel parle de ceux qu'il nomme, avec un sourire d'affabilité, ses aimables contemporains. « C'est charmant, assure son biographe, d'entendre ce doux nihiliste énoncer : « S'il n'était des lois prohibitives, sanc- « tionnées de sûrs châtimens, je lancerais du haut d'un cinquième des « pavés sur la tête des passans. » Cela sans nul coup de gueule, mais d'une voix timide plutôt ; sans, non plus, nulle loquacité de gestes dont il répudie le mauvais goût. » Ne trouvez-vous pas en effet que cela est d'un goût excellent et d'une gentillesse tout à fait charmante ?

Il nous reste à recueillir les renseignemens qu'on nous donne sur l'œuvre de ces messieurs, sur leurs idées, leurs projets, leur méthode de travail. Voici un premier fait dont la constatation ne va pas sans causer d'abord quelque surprise ; mais il faut y insister, car il semble bien que nous touchions ici à quelque chose d'essentiel et de caractéristique. Ces écrivains impeccables, ces purs artistes, ces poètes prodigieux, ces stylistes prestigieux, — pour la plupart ils n'ont jamais rien écrit. Cela est digne de remarque. Sans doute il faut faire des exceptions. On sait, par exemple, que M. Paul Adam est d'une extrême fécondité. Quelques-uns aussi ont fait imprimer des plaquettes, de format généralement excentrique, avec de grandes marges et beaucoup de blancs. Mais le format ne fait rien à l'affaire. Tirées à petit nombre, ces plaquettes sont le plus souvent introuvables, ce qui en augmente le prix. Ils sont encore les auteurs d'un poème annoncé, d'un roman en préparation, ou d'un volume impatiemment attendu. Ils ont composé une nouvelle, à moins qu'ils n'en aient seulement esquissé le plan. Ils ont rédigé une note, ou ils y songent. Ils ont promis une page. Tels ont pour titres littéraires d'avoir collectionné des estampes japonaises. Plusieurs n'écriront jamais rien. Ce sont, paraît-il, les mieux doués ; ce sont, en tout cas, les plus consciencieux et les plus fiers. Car on abaisse son rêve en le réalisant. Et parce que la langue reste forcément insuffisante, malgré toutes les tortures qu'on peut lui faire subir, en traduisant sa pensée on la trahit. Tous les poètes ont dit que leurs meilleurs vers étaient ceux qu'ils n'avaient pas écrits. Les poètes nouveaux ont fait beaucoup de ces meilleurs vers-là. C'est déjà La Bruyère qui parlait avec tristesse de telles gloires hautaines qui s'évanouissent dès qu'elles se laissent approcher. « L'impression, disait-il, est l'écueil. » Jules Laforgue et Arthur Rimbaud le savaient bien qui n'eurent garde de rien publier de leur vivant. Ils méritèrent par là de devenir des maîtres. On ne discute Mallarmé

que depuis que chacun peut se procurer son *Florilège* pour trois francs cinquante. L'inédit est une grande force.

Point d'œuvres ; mais de programme pas davantage. Je ne prétends pas dire qu'ils n'aient pas de théories ; ils en ont au contraire, et chacun la sienne. Ils les exposent avec une complaisance qui chez d'autres ressemblerait à du pédantisme ; et leurs idées, grâce aux brouillards dont ils les protègent, conservent de mystérieux lointains. Pas un poète ici qui ne soit doublé d'un « esthète » ; pas un créateur qui ne soit étayé d'un « dikaste ». Entendez seulement qu'il n'y a pas parmi eux de courant général, ni, comme disent les politiciens, d'orientation commune. On s'en rend compte rien qu'à consulter la liste des précurseurs de qui ils se recommandent. Les écrivains qui s'y rencontrent, doivent, à ce qu'il semble, s'y rencontrer pour la première fois. Taine aurait éprouvé quelque étonnement si on l'eût averti qu'il dût un jour être rapproché de Tristan Corbière et d'Ernest Hello. Renan s'y trouve réconcilié avec Veuillot. M. Becque fraternise avec Edgard Poë, Balzac avec le comte de Lautréamont, auteur des *Chants de Maldoror*. Flaubert est magnifié pour avoir « exhalé supérieurement son intime souffrance en ces mots : « L'époque est farce décidément. » Les frères de Goncourt reçoivent un juste hommage, ayant définitivement fait prendre au public l'habitude d'entendre les littérateurs parler de leurs affaires de ménage. Stendhal et Ibsen, Baudelaire et Tolstoï, Alfred de Vigny et Jules Vallès, quelques autres encore complètent cette liste éminemment panachée. Au temps de Victor Cousin, cet art d'apparier les contraires s'appelait l'éclectisme. Le mot a vieilli : il a dû céder la place à un autre qui est d'allures plus moderne et comporte en outre un sens un peu différent : c'est l'anarchisme. Les jeunes littérateurs sont anarchistes de lettres.

L'absence de travail est encore un des traits où se reconnaîtront les écrivains du prochain siècle. C'est un des privilèges qu'on leur enviera le plus justement. Ils laissent à d'autres l'effort minutieux et patient : ils n'en ont pas besoin. Ils savent tout sans avoir jamais été obligés de rien apprendre. Le chemin où nous nous traînons lentement et par étapes, ils l'ont accompli d'un bond. Ils sont intuitifs : c'est leur idiosyncrasie. Ils entrent dans la vie ; ils ont déjà « cérébralement vécu une vie d'homme, et touché littérairement à tous les genres ». Ils ne font que de naître, et ils sont déjà « revenus désabusés du périple des vanités terrestres ». Ils ont « pénétré les arcanes de l'ésotérisme, scruté les traditions orientales, interrogé les modernes métaphysiques ». Le docteur Faust n'en avait pas tant fait dans ses veilles légendaires ; et Pic de la Mirandole s'était acquis de la réputation à meilleur compte. M. André Gide « a touché en quelques brefs écrits à plusieurs des points les plus secrets de l'entendement humain et au sens de Dieu... Ce créateur de vingt-deux ans est allé d'un mouvement sim-

ple plus loin et plus directement vers la vérité que les méditatifs mûris par une étude analytique aussi prolongée que sa propre existence. » Des érudits connus pour avoir pâli sur de vieux textes et déchiffré les inscriptions des pierres d'autrefois hésitent dans leurs conclusions et se bornent à des hypothèses. L'érudition de M. Edmond Barthélemy ne connaît pas ces timidités. « Rome, Byzance, Thèbes, lui sont familières, et ne disait-il pas un jour que, s'il était tout à coup transporté à Constantinople, il s'y promènerait sans s'égarer, rien qu'en se souvenant des plans de Byzance qu'il sait par cœur ? » M. Pierre Louys a traduit Méléagre; M. Rémy de Gourmont sait du latin. Philosophes par instinct et savans par divination, ils ont surtout, cela va sans dire, reçu par droit de naissance et complexion naturelle tous les dons proprement littéraires. Du premier coup et sans y tâcher, ils égalent les meilleurs écrivains; ou plutôt, n'ayant voulu que les égaler, ils les dépassent. Les amis de M. Albert Samain « savent de lui des poèmes qui ont la rigide perfection de ceux de M. Leconte de Lisle, et ils en savent qui ont la beauté plastique de ceux de M. J.-M. de Heredia. » Jeux d'enfant que cela, simples essais et qu'on ne daigne pas tirer du cahier de brouillons ! M. Paul Espéron « rappelle le Coppée des *Intimités* et le Sully-Prudhomme des *Vaines tendresses*, mais avec, dans l'inspiration, plus de spontanéité et de fraîcheur ingénue. » Ronsard aurait signé les vers de M. Raymond de la Tailhède. M. Jean Moréas a retrouvé le chant pur des ancêtres. M. Maurice du Plessys a reconquis le style plein et vigoureux de Malherbe. M. Louis Le Cardonnel a la période de Bossuet. M. Charles Maurras « a la façon d'écrire — encore que rajeunie avec un sens exquis du moderne — du La Fontaine des *Amours de Psyché*, du Fontenelle des *Dialogues des morts*. » Le plus étonnant, incontestablement, est M. Marc Legrand. Ce poète est en même temps et comme tout le monde chroniqueur dans un journal. Mais il dispose, pour écrire ses chroniques, d'un moyen qui n'appartient qu'à lui. « Courant à son journal dire son opinion des menus faits de son temps, il y est poursuivi, clopin-clopant, par ce vieux charmant crampon de La Fontaine, à qui, ma foi, à bout de patience, il se résout à passer la plume dans la salle de rédaction : « Eh ! allez « donc, bonhomme ! oyez ce qu'on crie dans la rue et tirez-vous de ceci. » Allez donc parler des difficultés du métier à des gens qui peuvent, aux heures de lassitude et les jours où ils se négligent, écrire comme ce vieux crampon de La Fontaine !

Cependant ils font de beaux rêves et nourrissent de vastes projets. M. Adrien Remacle dans sa tête porte un monde. Ce n'est rien de moins qu'un monde ce que porte dans sa tête M. Adrien Remacle. M. Gabriel Randon à ses « madrigaux torrentiels » en voudra sans doute ajouter d'autres qui ne seront pas moins impétueux. M. François Coulon a

trouvé la formule du théâtre de demain qui est, pour l'appeler par son nom : l'idéo-réalisme. Ils préparent qui une idéologie, qui « un drame à valeur d'éthopée ». Quelques-uns sont, dès maintenant, absorbés par des occupations dont nous ne pouvons même nous faire une idée, faute d'avoir jamais rencontré rien d'analogue. Pour un qui « très en puissance de s'abnégatiser et capable de sortir victorieux de l'ascèse magique, a préféré œuvrer d'art », nous en citerions dix autres qui tout au rebours s'abstraient en des travaux mystérieux. C'est, par exemple, l'Allemand Hauptmann. « Il pioche et déterre le vrai, par delà l'écorce de fer des contraires, au centre de Zola et d'Ibsen, l'amande joyau de l'Idéalisme et de l'Anarchie. » Je vous laisse à penser si une telle opération peut être simple. Pour ce qui est de M. Edmond Coutances, son œuvre personnelle est « la mise en action d'un levier qui a mission de fournir sa part de force à l'éternel monument humain. Une des pierres les plus difficiles à soulever pour lui, soit par la place qu'elle occupe, soit par sa structure propre, semble être la Femme. » Il est exact que de tout temps la structure propre de la femme a influé sur la destinée de celle-ci. Mais on ne s'était pas encore avisé de soulever la femme avec un levier. Il faudra voir ce que produira ce système nouveau.

On comprend maintenant pourquoi tout à l'heure nous nous refusions à discuter même le mérite et les idées des écrivains du prochain siècle. Les intérêts engagés sont trop considérables. On nous apprend que dans l'*Art littéraire* « depuis un an déjà M. Lormel préside à l'éclosion des probables aèdes ». Ne dérangeons pas cette éclosion !

Le prochain siècle s'annonce comme devant être particulièrement riche en grands esprits. Il nous a été doux d'en saluer l'aurore. Nous permettra-t-on, en terminant, d'exprimer une inquiétude ? Sans doute tous ces jeunes gens ont cette foi en eux-mêmes qui est la condition nécessaire à l'accomplissement des belles choses. Néanmoins on constate chez plusieurs une tendance qui, s'ils n'y prennent garde, pourrait devenir fâcheuse. A la veille de remporter de glorieux succès, à peine est-ce s'ils semblent y tenir. Ils témoignent d'une sorte d'indifférence à leurs propres intérêts, d'une nonchalance transcendante, d'une négligence déjà comme lassée. « Edmond Cousturier ne consent à écrire que dans de rares occasions. » « Raymond de la Tailhède s'est retiré dans son château de Marmande, écrivant pour lui seul, plus heureux de vivre avec les poètes de la Pléiade et son cher Cervantès qu'avec ses grossiers contemporains. » D'autres, qui ne possèdent pas de château dans Marmande, ont du moins leur tour d'ivoire ; ils s'y enferment. C'est ce mouvement de désertion anticipée qu'il nous semble urgent d'enrayer. Certes, nous ne prétendons nier ni la grossièreté de nos contemporains, ni la nôtre. Nous ne méritons pas les fêtes qu'on nous prépare. Mais s'ils ne nous doivent rien, les futurs écrivains ont

des devoirs envers eux-mêmes. Ils ne peuvent laisser sans emploi les facultés que la nature leur a départies. Il faut qu'ils remplissent toute la mesure de leur génie. Même il faut qu'ils se hâtent. L'un d'eux a trouvé le mot de la situation quand il a dit : « L'heure est passée des temporisations et des indolences, des petites pages en attendant. Nous n'avons plus le temps d'attendre... »

On ne saurait plus justement traduire notre impatience. Voilà des années qu'on nous annonce des renaissances toujours à naître. On s'attaque à tous ceux qui font leur tâche, vaille que vaille, et qui paient de leur personne. On rabaisse des œuvres qui, à défaut d'autres mérites, ont du moins celui d'exister, au nom d'œuvres géniales mais problématiques. C'est toujours l'heure de faire des promesses et jamais celle de les tenir. Cependant quelques-uns parmi les jeunes, à force d'avoir été jeunes, commencent à ne plus l'être ; ils ne se sont pas encore décidés à faire leurs débuts qu'ils sont déjà passés au rang d'ancêtres ; Éliacin grisonne aux tempes. D'autre part les malveillans et les envieux profitent de ces lenteurs et se répandent en insinuations perfides. Ils se plaignent que rien ne soit sorti de ce mouvement ou de ce piétinement sur place. Pour nous, nous n'avons garde de désespérer, mais faudra-t-il espérer toujours ? Non, en vérité, nous ne pouvons plus attendre... C'est pourquoi nous adjurons M. Cousturier et ses amis qu'ils consentent à écrire, et nous supplions M. de la Tailhède de quitter son château de Marmande. Si la Garonne avait voulu elle aurait inondé le monde. Ces messieurs n'ont qu'à vouloir. Pourvu qu'ils veuillent !... Il dépend d'eux de choisir la place qu'ils tiendront dans l'histoire des lettres. Car ils y auront leur place en tout cas, soit pour l'avoir enrichie de leurs œuvres, — soit pour avoir donné un exemple encore inouï, et le plus complet qui se puisse imaginer de la fatuité dans l'impuissance.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ALLEMANDES

Littérature et critique : Les opinions de Klopstock sur les poètes allemands; — Schiller musicien; — articles sur Gœthe ; — le romantisme allemand et la théologie protestante; — Henri Heine à Paris.

J'ai relevé, les dernières fois, dans les revues allemandes, diverses études se rapportant à la musique, à la politique, et à l'histoire. Je voudrais aujourd'hui en signaler quelques-unes ayant trait plus spécialement à la littérature. Non pas que les études de ce genre soient beaucoup plus fréquentes dans les revues allemandes que dans les revues italiennes ; mais elles y ont, d'ordinaire, une portée plus générale, et peuvent ainsi intéresser davantage des lecteurs étrangers.

Voici d'abord un article de la *Deutsche Rundschau* sur Klopstock, le poète de la *Messiade*, et l'un des ancêtres de la poésie moderne en Allemagne. La chronologie, à elle seule, suffirait pour me justifier d'avoir choisi cet article avant tous les autres ; mais c'est encore, à mon gré, le plus intéressant de tous, car, en plus des idées qu'il renferme, il nous offre l'image très précise d'une vie et d'un caractère.

Cet article n'est pourtant, à vrai dire, qu'une série d'*interviews* rapportées — ou, si l'on préfère, *reportées*, — par un écrivain italien, Joseph Acerbi, qui, à deux reprises, en 1798 et en 1800, a profité de son passage à Hambourg pour questionner le vieux Klopstock sur lui-même et ses confrères. Mais Klopstock est aujourd'hui si délaissé que nous ne connaissons guère son œuvre, et moins encore sa personne ; et nous devons être particulièrement reconnaissans à l'érudit italien, M. A. Luzio, qui, en publiant les *interviews* d'Acerbi, a fait revivre devant nous cette solennelle, comique et touchante figure.

Né en 1773 à Castelgoffredo, près de Mantoue, Joseph Acerbi était un de ces hommes universels qui s'entendent un peu à tout sans avoir, en fin de compte, de talent pour rien. Tour à tour poète, historien, philosophe, explorateur, peintre, philologue, diplomate, cité par Mme de

Staël comme « le plus digne représentant, avec Monti, de l'Italie spirituelle tout entière », il serait aujourd'hui complètement oublié de ses compatriotes eux-mêmes, s'il n'avait attaché son nom à une revue mensuelle, la *Biblioteca Italiana*, qui, pendant dix ans, de 1816 à 1826, sous sa direction, a beaucoup contribué à faire connaître en Italie les travaux des écrivains étrangers. Il est mort en 1846, léguant à la bibliothèque de Mantoue ses papiers, parmi lesquels M. Luzio a retrouvé cette relation de ses entretiens avec le vieux poète de Hambourg.

Acerbi était venu une première fois à Hambourg en 1798. Le lendemain de son arrivée, il était allé dîner chez un négociant ami des lettres, Sieveking, qui lui avait raconté sur Klopstock une anecdote assez piquante : « On lisait devant lui une de ses odes ; et voici qu'à l'avant-dernière strophe, se levant et interrompant le lecteur, il s'est écrié : « Je parie avec vous que, dans toute la poésie allemande vous « ne trouverez pas de vers comparables à ceux-là, ni qui seulement en « approchent ! »

Cette anecdote paraît avoir éveillé chez Acerbi le désir de faire la connaissance du vieux poète; car tout de suite il demanda à Sieveking un mot d'introduction près de lui.

Klopstock avait alors soixante-quatorze ans. Depuis vingt-cinq ans déjà il vivait à Hambourg; depuis quarante ans il avait perdu sa première femme, cette Meta qu'il avait célébrée dans ses *Odes* sous le nom de « Cidli ». Mais il n'était pas homme à se désoler indéfiniment. Toujours, au contraire, il avait pris plaisir à la vie; et ce goût n'avait fait que grandir avec les années. La vieillesse ne l'effrayait guère. Il conseillait à Gleim, âgé de quatre-vingts ans, de se remettre à l'équitation : « Et ne me dites point que votre âge vous en empêche ! lui écrivait-il. Rappelez-vous que Juba montait encore à cheval à quatre-vingt-quinze ans ! » Il lui était ainsi toujours resté quelque chose, dans son allure et dans ses expressions, de son ancien métier de maître d'école.

En 1791, à soixante-sept ans, il s'était remarié avec une jeune veuve, la nièce de sa première femme. C'est dans la maison de cette dame qu'Acerbi le trouva installé, luxueusement et grassement installé, parmi toute sorte de témoignages de sa gloire passée. Depuis longtemps déjà cette gloire était passée. D'autres poètes étaient venus, plus vivans et plus jeunes, Wieland, Gœthe, Schiller, qui avaient relégué la *Messiade* au rang des œuvres qu'on vénère sans se soucier de les lire. Mais Klopstock refusait obstinément de s'apercevoir de sa déchéance. Il continuait à se considérer comme le souverain absolu de la littérature allemande, comme un souverain véritable, pouvant traiter d'égal à égal avec tous les puissans de la terre. Après les massacres de Septembre, il avait officiellement adressé au ministre Roland une lettre de blâme; il avait déféré les membres de la Convention au tribunal de l'histoire,

et il avait répondu aux avances flatteuses de l'Institut de France en citant des passages de ses *Odes*. La célébrité grandissante de ses confrères plus jeunes l'importunait, mais ne le gênait pas. Il avait confiance dans la postérité pour remettre les choses en leur place.

Et peut-être en effet la postérité aurait-elle dû être plus juste pour lui. Car non seulement il a été un grand poète, le plus parfait, avec Gœthe, des poètes allemands ; et non seulement il a été le précurseur des poètes classiques de son pays, mais c'est encore à lui que se rattache en droite ligne le mouvement romantique des premières années de notre siècle. Après avoir été, dans sa *Messiade*, l'élève et l'imitateur des Grecs, il avait tourné le dos à ses maîtres, pour chercher dans les vieilles légendes germaniques l'inspiration de ses *Odes*. Comme il avait introduit les dieux de l'Olympe dans la poésie allemande, c'est encore lui qui les en avait chassés, et qui avait tenté de leur substituer les rudes héros de l'Edda. Mais il l'avait fait trop tôt, au plus fort de la période classique, et il l'avait fait avec une gaucherie, une lourdeur. un pédantisme, qui ne pouvaient manquer de le rendre d'abord un peu ridicule. Du moins, si ses contemporains ne l'appréciaient pas à sa juste mesure, lui-même se chargeait de ce soin. Et il vivait tranquillement, dans sa belle maison de Hambourg, uniquement préoccupé désormais de manger, de boire, de dormir, — et de s'admirer.

Acerbi se présenta chez lui le 21 août 1798, et fut aussitôt introduit. Il trouva « un petit homme assez laid, très malpropre, d'une tenue négligée, de manières vulgaires, et parlant le français aussi mal que possible. » Mme Klopstock, au contraire, paraît lui avoir fait une excellente impression. Elle était « un peu grasse, mais très aimable et polie, et gardant encore maint vestige de beauté. » Klopstock, naturellement, ne parla que de lui : il entretint son visiteur de la traduction italienne de la *Messiade*, lui fit voir des dessins destinés à illustrer une édition de luxe de son poème, lui dit qu'Angelica Kauffmann, elle aussi, avait eu l'intention d'illustrer la *Messiade*, mais qu'après l'avoir lue « elle avait été découragée, jugeant la tâche trop haute pour elle. » Et ce fut la fin de cette première entrevue. Quelques jours plus tard Acerbi quitta Hambourg pour entreprendre dans les régions du Nord un grand voyage d'exploration.

Il ne revint que deux ans après, et c'est alors seulement qu'il forma le projet de questionner en détail le vieux poète sur ce qu'il pensait de ses confrères. Il se dit que les opinions de Klopstock, fidèlement rapportées, ne pourraient manquer d'éveiller une grande curiosité tant en Allemagne qu'en Italie.

Ne croyez pas au moins qu'il ait avoué au poète cette arrière-pensée. Je crains de m'être trompé en disant qu'il n'avait de talent pour rien : il avait le talent, le génie de l'*interview*. Il vint trouver Klopstock dès son retour à Hambourg, et lui déclara qu'il voulait emporter avec

lui, en Italie, un choix des meilleurs ouvrages de la poésie allemande : choix pour lequel il s'en remettait aveuglément au poète de la *Messiade*. Klopstock, très flatté, répondit qu'en effet il se croyait, en pareille matière, plus compétent que personne, mais qu'il avait besoin de quelques jours de réflexion pour bien rédiger sa liste.

Acerbi n'avait que faire d'une liste. Tout de suite il se mit à interroger le vieillard. Celui-ci lui dit d'abord que le premier des poètes allemands, — après lui, naturellement, — était Wieland. « Comment, vous placez Wieland au-dessus de Gœthe ? — Gœthe est un poète d'un autre genre... Quant à Wieland, il a écrit de petits poèmes héroïcomiques qui sont de vrais chefs-d'œuvre. »

Wieland, c'était bien, et aussi les idées de Klopstock sur la traduction des anciens. Mais Acerbi voulait avoir l'opinion du poète sur Gœthe ; de sorte que, l'interrompant sans trop de façons, il lui demanda ce qu'il pensait de la tragédie de *Torquato Tasso*. « Klopstock ne me répondit pas tout de suite, et je crus bien que mon interruption l'avait fâché. »

Klopstock, sans doute, ne voulait pas être trop franc devant cet inconnu. Il lui déclara que la tragédie de Gœthe contenait beaucoup de beautés, mais que, malheureusement, c'était une œuvre inégale. « D'ailleurs, ajouta-t-il, nous parlerons de tout cela une autre fois. Venez me voir un jour, vers six heures, et nous en causerons. »

« Il était huit heures et demie du soir, raconte Acerbi, et plusieurs fois déjà le bon vieillard avait fait signe de vouloir se lever de son fauteuil. Tout autre homme, à ma place, aurait pris ses dernières paroles pour un congé, et serait parti. Mais je tenais trop à l'entendre parler de ce qui m'intéressait ; et, bravement, je l'interrogeai encore sur Voss, sur Haller, et sur Schiller. Il répondit à toutes mes questions, mais d'une façon si laconique que je me sentis confus de l'importuner. Il me dit que Voss était toujours excellent dans son genre ; que Haller était un poète médiocre, mais un grand naturaliste et un grand philosophe ; et que pour ce qui était de Schiller, il y avait dans ses œuvres des choses de premier, de second et de dernier ordre, que personne n'était plus inégal, ni souvent plus mesquin et plus plat ».

Quelques jours après, à six heures du soir, Acerbi se présentait de nouveau chez Klopstock : « Le valet de chambre me dit que son maître dormait encore, et je fus introduit, en attendant, auprès de Mme Klopstock. Depuis plusieurs années déjà le vieillard a l'habitude de faire une sieste après son dîner. Il se couche vers quatre heures et dort jusqu'à six heures. Enfin on me fit entrer dans sa chambre. Je le trouvai tout enveloppé d'un nuage de fumée, une longue pipe à la bouche, et avec un air de santé et de belle humeur tout à fait extraordinaire. Il me serra la main, me fit asseoir, et deux heures durant il ne cessa point de parler.

« — Pour ce qui est de votre projet de vous faire un choix des meilleurs poètes allemands, me dit-il, j'ai réfléchi qu'il était inutile que je

m'en occupe, car il me suffira de vous indiquer un livre fort bien écrit où vous trouverez tout ce que j'aurais pu vous dire. L'auteur y parle de moi avec trop d'éloge : mais vous me ferez l'honneur de croire que ce n'est point pour ce motif que je vous recommande son livre.

« J'avoue que ces paroles me causèrent la plus déplaisante impression : c'était l'écroulement de tous mes projets. Et Klopstock mit le comble à mon désappointement en me parlant de la métrique allemande, de trochées, de spondées, de dactyles, et de mille autres choses qui d'avance me faisaient bâiller. Mais je ne me tins pas pour battu. Et, après l'avoir consciencieusement écouté, de nouveau je l'interrompis :

« — Maître, lui dis-je, vous m'avez parlé la dernière fois de Schiller en des termes si précis que j'ai eu la tentation de voir par moi-même si votre jugement était juste. J'ai donc lu une petite ode de Schiller, *le Bonheur*, et je dois vous avouer qu'elle m'a paru très belle.

« — Je ne l'ai pas lue, me répondit Klopstock : il y a déjà longtemps que je ne lis plus rien de Schiller. Il est si trivial, si commun, si plein de lui-même ! Son *Hymne à la Joie*, par exemple, c'est ce qu'on peut imaginer de plus répugnant. On l'a beaucoup vantée, de sorte que j'ai renoncé à dire ce que j'en pensais : à quoi bon parler à des gens qui ne veulent pas entendre ? Schiller a écrit trois tragédies : *les Brigands*, *Don Carlos* et *Fiesque*. La première est détestable, sans suite ni plan ; la seconde ne vaut pas mieux. Je l'ai vu jouer par d'excellens acteurs. J'étais là avec des dames : elles pleuraient d'attendrissement. mais moi j'attendais toujours une action, un nœud, et rien n'est venu. *Fiesque* est mieux composé : cela vient de ce que l'auteur en a trouvé le sujet dans l'histoire. C'est la meilleure œuvre de Schiller ; il faut que vous la lisiez. Les autres pièces, vous n'en viendriez pas à bout... Ce que je pense de Gœthe, je vous l'ai dit la fois passée. Son meilleur ouvrage est *Werther*. Sa tragédie grecque d'*Iphigénie* n'est pas grecque, ni dans le style, ni dans la conception. *Tasso* aussi est très inégal. Et pour ses *Élégies*, elles sont un vrai péché contre notre langue. »

Klopstock revint ensuite sur Wieland, qu'il tenait décidément pour le seul poète allemand pouvant être nommé après lui. Il parla de Gessner, le poète bucolique, de Voss. Puis la conversation remonta aux questions générales.

Mais Acerbi voulait encore savoir de Klopstock ce qu'il pensait de Jean-Paul.

« — Mon cher monsieur, Jean-Paul est à la mode en ce moment, comme un chapeau ou une robe. Nos dames en sont émerveillées. Une de ces enthousiastes a voulu, l'autre jour, me forcer à lui dire mon avis ; j'ai résisté, mais enfin j'ai dû m'ouvrir, et je lui ai dit ce que je vais vous répéter : que ce Jean-Paul est un écrivain de mode, avec une manière prétentieuse et affectée, des paroles creuses, des pensées

en l'air, quelques jolis passages, même des lignes superbes, mais noyés dans une masse de choses insupportables. D'ailleurs les dames sont en train d'en revenir, et c'est une mode qui va passer. »

Acerbi retourna deux autres fois chez Klopstock; mais sans doute le vieux poète se repentait de lui avoir trop franchement parlé, car il ne l'entretint plus, les deux fois, que de la *Messiade*. Il lui en signala les beautés, en lut devant lui de longs passages, s'arrêtant à chaque vers pour justifier son admiration; mais des confrères, de Gœthe, de Schiller, plus un mot. Et Acerbi dut quitter Hambourg sans avoir eu la matière de l'article qu'il avait projeté sur les opinions de Klopstock.

Il nous a laissé, du moins, la relation au jour le jour de ses entretiens avec le vieux poète; et nous pouvons désormais, grâce à lui, nous représenter Klopstock tel qu'il était, dans sa belle maison de Hambourg, sa longue pipe à la bouche, enveloppé d'un nuage comme il convient à un dieu, et jugeant les hommes et les choses avec la sérénité dédaigneuse d'un véritable *olympien*.

La postérité a confirmé la plupart des jugemens de Klopstock sur les poètes allemands ses confrères, sur Voss et Wieland, sur Gessner, sur l'insupportable Jean-Paul : seuls Gœthe et Schiller ont démenti la prédiction du vieux poète leur maître, qui croyait leur gloire condamnée à un oubli très prochain. Et peut-être même, loin de les avoir oubliés, se souvient-on d'eux en Allemagne un peu plus qu'il ne conviendrait. D'année en année on les vénère davantage : ils sont désormais devenus de véritables héros populaires; et quand on ne trouve à publier à leur sujet aucun document nouveau, n'importe quel prétexte suffit pour qu'on en parle encore. C'est ainsi que j'ai trouvé dans une revue musicale, le *Chorgesang*, une longue étude sur *Schiller et la Musique*, où j'ai appris uniquement que Schiller aimait la musique, qu'il avait eu dans sa jeunesse un fabricant de pianos pour ami, qu'il avait composé deux petits airs pour une opérette, que Beethoven avait mis en musique son *Hymne à la Joie*, et Schubert une vingtaine de ses poèmes.

Encore la *Littérature-Schiller*, comme disent les Allemands, n'est-elle rien en comparaison de la *Littérature-Gœthe*. J'aurais à vous signaler, dans les récentes livraisons des revues allemandes, une douzaine au moins de longues études consacrées au poète de *Faust*. Mais je dois avouer que j'ai eu, moi-même, beaucoup de difficulté à les lire, tant elles sont vides et banales, tant elles paraissent peu faites pour être lues. Je me bornerai à vous citer, dans la *Deutsche Rundschau*, un article assez décousu de M. Hermann Grimm, traitant de toutes choses à propos de Gœthe, et dont voici la conclusion :

« En 1893, comme un groupe d'amis de Gœthe célébraient sur le Brenner, dans le Tyrol, l'anniversaire de sa naissance, un philologue vint leur déclarer que tout le mouvement de la philologie romane al-

lemande résultait directement d'un court entretien qu'avait eu Gœthe avec le philologue Diez. De combien d'autres côtés découvrira-t-on encore que Gœthe a été le grand initiateur de la pensée moderne?

« Peut-être le xxe siècle découvrira-t-il que, deux cents ans d'avance, Gœthe avait prévu tout ce qu'il aura atteint et tout ce qu'il cherchera à atteindre. Et le temps aura beau marcher, il n'entamera pas le lien qui rattache Gœthe aux générations de l'avenir. Qu'importe un siècle de plus ou de moins pour la grandeur d'Homère ou de Shakspeare, pour leur influence? Sans cesse au contraire devient plus fort leur empire sur nos âmes. Et un jour Gœthe apparaîtra dans la compagnie de ces deux grands hommes; ils seront, à eux trois, les trois étoiles qui guideront dans sa marche l'humanité future. »

De toute la *Littérature-Gœthe* de ces temps derniers, seule une étude des *Preussische Jahrbücher* mériterait une analyse un peu étendue. Encore cette étude ne traite-t-elle pas de Gœthe, mais de la souveraine qui, si elle ne l'a pas *inventé*, a du moins la première donné à son génie une consécration officielle, — de cette grande-duchesse douairière de Saxe-Weimar, Anne-Amélie, qui, après avoir appelé à Weimar le vieux Wieland, y a protégé le jeune Gœthe, et l'a autorisé à se lier d'amitié avec son fils, le grand-duc Charles-Auguste.

D'après plusieurs ouvrages récens, l'auteur de l'article, M. G. Kreyenberg, a raconté en quelques pages la vie et dépeint l'aimable figure de cette personne, dont le rôle a été si considérable dans l'histoire de la littérature allemande.

Anne-Amélie était fille du duc de Brunswick et nièce du grand Frédéric. Elle avait été élevée à la française, mais sans grand soin, et, en dehors de la musique, n'avait rien appris. Elle était en outre assez laide, avec de jolies mains et de petits pieds. A seize ans, on l'avait mariée à un jeune homme de dix-huit ans, le duc de Weimar, Ernest-Auguste-Constantin; et très peu de temps après, son mari était mort, lui laissant la régence. Les devoirs de sa charge, l'éducation de ses deux fils, l'avaient alors si profondément absorbée qu'elle n'avait pas eu un moment de repos jusqu'au jour où son fils aîné, Charles-Auguste, avait enfin été proclamé majeur. Depuis ce moment, en revanche, elle ne songea plus qu'à se reposer, à jouir voluptueusement de la vie. Elle faisait jouer des farces, des opérettes, où souvent elle tenait un rôle. Puis, lorsque Gœthe, Wieland et Herder eurent résolu de faire de Weimar l'Athènes de l'Allemagne, ce fut le tour des drames antiques, de l'*Iphigénie* de Gœthe. L'excellente princesse s'amusait de tout.

Elle poussa même la bonne volonté jusqu'à vouloir apprendre le grec : elle prit des leçons de Villoison, et fut bientôt en état, paraît-il, de lire dans le texte les plaisanteries d'Aristophane. Elle voulait devenir muse : c'était désormais son unique ambition.

Et, de fait, elle le devint. Elle fut la *Muse de Tiefurt*. Elle se fit con-

struire à Tiefurt, aux environs de Weimar, une villa dans le goût antique, et elle y tint des séances où assistaient toutes les jolies femmes et tous les beaux esprits de la ville. Elle y fonda aussi un journal, le *Journal de Tiefurt*, une petite feuille manuscrite qui devait être rédigée sur le modèle du *Journal de Paris*. Gœthe, Wieland, Herder, y collaborèrent, et la princesse elle-même y fit paraître la traduction d'un conte italien.

En 1787, Anne-Amélie tomba malade, et ce fut la fin de ces réunions de Tiefurt. L'année suivante, elle partit pour l'Italie, où elle retrouva Gœthe. Et quand elle revint à Weimar, les événemens politiques ne lui permirent plus de se livrer aussi entièrement à son métier de muse. Elle finit même par être forcée, en 1806, de quitter Weimar, chassée par l'approche de « ce puissant démon qui, après avoir opprimé tous les cœurs humains, menaçait de faire sortir de son orbite le globe de la terre. » A son retour, en 1807, elle trouva la ville saccagée; sa chère villa de Tiefurt, en particulier, était dans un état lamentable. Découragée, attristée encore par la mort d'un frère qu'elle adorait, le célèbre Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, tué à Auerstaedt, la pauvre Muse mourut, le 10 avril 1807. Gœthe prononça son oraison funèbre, où il la comparait à « ces étoiles qui guident l'humanité sur le chemin du progrès. » Hélas! l'humanité marche à présent si vite qu'elle n'a plus guère le loisir de consulter les étoiles! Et ni la Muse de Tiefurt, ni Gœthe lui-même, quoi qu'en pense M. Hermann Grimm, n'auront sans doute beaucoup d'influence sur nos futures destinées!

Après cela, les critiques allemands ont une façon à eux de reconnaître partout les traces de l'influence des grands hommes! C'est ainsi que M. Nitzsch, dans une autre livraison des *Preussische Jahrbücher*, attribue au romantisme allemand un rôle considérable dans l'évolution de la théologie protestante. La chose, au premier abord, a de quoi surprendre, car on sait que la haine de l'esprit protestant, le culte du moyen âge, et un ardent mysticisme ont été, en Allemagne, les traits dominans aussi bien des écrivains que des peintres de la période romantique. Mais parmi les écrivains de cette période il y avait un théologien, Schleiermacher, qui a, plus tard, contribué à l'évolution de la théologie allemande. Il n'en a pas fallu davantage à M. Nitzsch pour faire honneur à l'école romantique tout entière de ce progrès de la théologie ; progrès qui consiste, suivant lui, dans une conception plus humaine et aussi plus symbolique de la personne de Jésus.

J'avoue qu'à ces dissertations sur l'influence et le rôle de l'école romantique, je préférerais des études plus directement historiques : et je regrette de n'en point trouver dans les revues allemandes. Je crains que, décidément, les romantiques allemands ne trouvent jamais un historien impartial, ni qui s'efforce de les comprendre au lieu de

les juger. C'est encore Henri Heine, dans son livre *de l'Allemagne*, qui en a parlé avec le plus de justesse; il les détestait, il aurait été désolé qu'on les prît au sérieux, mais du moins il les connaissait, et ce qu'il nous en dit se rapporte à eux.

C'est qu'il avait été leur élève, puis leur confrère, et toujours, quoi qu'il en ait dit, il est resté l'un d'entre eux. Il a seulement réussi à les faire tous oublier; de sorte qu'aujourd'hui, après Gœthe et Schiller, nous ne voyons plus que lui seul. Il a même sur Gœthe et Schiller cet avantage considérable que, tout en l'admirant peut-être un peu moins, nous continuons à le lire. Et en vérité il n'y a guère de poète dont il soit plus difficile de se fatiguer : il est si varié, si agile, il a tant d'adresse pour faire alterner, au moment qui convient, l'émotion et la moquerie! J'ai l'idée que, s'il avait vécu dix ans de plus, il se serait lié avec Offenbach, et que de leur collaboration serait résultée l'opérette idéale, un *Orphée aux Enfers* aussi gai que l'autre, mais tout parfumé de tendresse et de poésie. Ces deux *Prussiens libérés* étaient si bien faits pour s'entendre!

La personne de Heine, malheureusement, ne gagne pas autant que son œuvre à être connue de très près. Il a été un bon fils, un bon frère, un bon mari; et jamais un martyr n'a eu à endurer les souffrances qu'il a dû subir. Mais, avec tout cela, chacun des efforts que l'on fait pour nous intéresser à lui arrive seulement à nous en éloigner.

Voici par exemple, dans la *Deutsche Rundschau* de juin et juillet, une abondante série de lettres, notes, et documens divers, se rapportant à son séjour en France. Ces documens ont été recueillis par un jeune savant français, M. Jules Legras, qui avoue, dans sa conclusion, qu'il les publie surtout pour justifier la mémoire de Heine d'une accusation imméritée. M. Legras prouve, en effet, par une suite d'ingénieuses hypothèses et d'habiles inductions, que la pension accordée à Heine par le gouvernement de Louis-Philippe lui venait de Thiers, son ami, et non pas de Guizot. Il prouve en outre, ou du moins il essaie de prouver, que ni Thiers, ni Guizot ne connaissaient les articles que Heine écrivait sur eux à la *Gazette d'Augsbourg*. Mais ses inférences ne réussissent pas à enlever aux documens qu'il publie je ne sais quoi de mesquin et de déplaisant qui s'y retrouve toujours.

J'imagine, d'ailleurs, que M. Legras ne tardera pas à publier en français — si ce n'est chose faite — ces précieux documens, dont la plupart lui viennent de MM. Calmann Lévy et Bourdeau.

La publication de mémoires, de lettres, de fragmens posthumes, prend une place de plus en plus considérable dans les revues allemandes. C'est ainsi que, en outre de ces documens sur Heine, la *Deutsche Rundschau* publie de nombreuses lettres du romancier suisse Gottfried Keller; la

Deutsche Revue, de son côté, nous offre des notes inédites de David Strauss sur les tragédies de Schiller, des souvenirs de Johanna Kinkel, des lettres de l'historien Ferdinand Gregorovius. Rien de tout cela, malheureusement, ne saurait avoir grand intérêt pour le public français. Voici pourtant quelques lignes d'une lettre écrite par Gregorovius au retour d'un voyage à Paris, pendant l'Exposition Universelle de 1878.

« Paris m'a d'abord stupéfait, ébloui, ravi, comme un prodige de la civilisation; puis cette première impression s'est calmée, et à mes yeux s'est révélé un ensemble d'une élégance et d'une perfection un peu monotones, qui m'a rappelé les tragédies de Corneille et de Racine. Au lieu de la fantaisie artistique, qui est le caractère dominant des cités italiennes, ce qui domine à Paris c'est le goût, mais un goût si pur et si raffiné qu'il est impossible de rien trouver ailleurs qui lui soit comparable. Paris m'est ainsi apparu comme la tête de la civilisation moderne, l'équivalent de ce qu'était autrefois la Rome impériale. Et mon étonnement a été grand lorsque, contemplant Paris du haut des tours de Notre-Dame ou des moulins de Montmartre, je me suis rappelé que cette ville, récemment encore, avait été envahie et occupée par les Prussiens, ces Barbares mangeurs de pommes de terre, mais disciplinés par l'impératif catégorique. Et, en fin de compte, je me suis senti plein de respect pour ce peuple si actif et d'esprit si libre, dont le rôle dans le monde ne saurait être fini encore. C'est de France que viendra à l'Europe entière le régime républicain; là se formera cette alliance des peuples latins qui ne peut manquer, un jour ou l'autre, de se constituer. »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

Lorsqu'on écrira l'histoire de la troisième République, il faudra bien reconnaître qu'à travers les circonstances les plus diverses la transmission des pouvoirs présidentiels s'y est faite avec autant de correction que de facilité. Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve, et il serait téméraire sans doute de conclure de quelques exemples à une règle éternelle. Si l'échéance du mandat présidentiel s'était produite, à de certains momens qui ne sont pas encore assez éloignés pour que nous en ayons perdu la mémoire, les choses ne se seraient peut-être point passées dans des conditions aussi satisfaisantes, ni aussi tranquilles. Il n'en est pas moins vrai que le fait accompli, répété, renouvelé, constitue déjà un commencement de tradition qui est de nature à rassurer sur la valeur de l'institution elle-même. M. Carnot a succombé à une fin tragique; M. Casimir-Perier l'a remplacé. Il n'y a pas encore trois semaines que le coup de poignard de Caserio a ouvert chez nous une crise dont le pessimisme pouvait tout craindre; la crise a été terminée en quatre ou cinq jours, et, depuis lors, nos affaires ont repris et suivi leur cours ordinaire sans interruption apparente. L'étranger qui aurait quitté Paris, il y a un mois, et qui y reviendrait aujourd'hui n'y remarquerait aucun changement. Il trouverait seulement l'opinion publique plus en éveil, à la suite d'une secousse violente, qui a ouvert les yeux sur le danger de certaines faiblesses et sur la nécessité d'une plus grande énergie.

Les obsèques de M. le Président Carnot ont eu lieu le 1er juillet. Le spectacle a été grandiose et partout égal à lui-même. Sur aucun point du parcours considérable où le cortège s'est déployé, le moindre incident fâcheux n'est survenu. Là encore, les esprits chagrins n'avaient pas manqué de donner carrière aux plus sombres pressentimens, et il est certain que, lorsque toute la population de Paris se trouve entassée dans la rue, aux fenêtres, sur les balcons et sur les toits, il est impossible de garantir que l'ordre et les convenances seront partout observés. Ils l'ont été. Paris a montré une fois de plus le respect qu'il a pour la mort. Mais, sans parler de ce sentiment qui devient un peu banal chez nous à force d'être universel, il y avait dans la foule immense une pitié

profonde pour la victime et une colère irritée contre le crime, qui donnaient à la manifestation un caractère à la fois touchant et vibrant. Enfin, la présence de M. Casimir-Perier à la tête du cortège avait été annoncée d'avance. Le nouveau président de la République montrait par cette première démarche sa confiance dans la population parisienne, à laquelle il s'abandonnait. Certes sa place était marquée derrière le cercueil de M. Carnot; mais la manière dont il l'a occupée a produit partout une vive impression. Un chef de gouvernement en France n'a rempli que la moitié de sa tâche lorsqu'il a parlé à l'esprit du pays : il faut encore, et peut-être surtout, qu'il s'adresse à son imagination et à son cœur. La journée du 1er juillet laissera de longs souvenirs. La dépouille mortelle de M. Carnot a été conduite de l'Élysée à Notre-Dame et de Notre-Dame au Panthéon. La France a montré une fois de plus qu'elle sait honorer les bons citoyens qui l'ont bien servie.

On se demandait quel serait le lendemain de cette imposante cérémonie. Des questions politiques assez complexes se présentaient aux esprits. Fallait-il conserver le ministère Dupuy ou en constituer un autre? M. Dupuy avait remis sa démission et celle de ses collègues entre les mains de M. le président de la République. Cette démarche n'avait en elle-même aucun caractère définitif : elle est obligatoire pour les ministres, qui doivent laisser toute la liberté de ses choix à un nouveau président, mais elle ne l'est pas pour celui-ci, qui peut toujours accepter ou refuser les démissions qu'on lui remet. Que ferait M. Casimir-Perier? On ne l'a pas su dès le premier moment. Il a vu plus particulièrement un de nos hommes politiques auquel son talent incontesté et le caractère qu'il a montré pendant les dernières circonstances avaient fait une place exceptionnelle : nous voulons parler de M. Burdeau. Il paraît certain que M. Casimir-Perier l'a pressenti au sujet d'un ministère dont il aurait été le chef. Quelles considérations ont-elles déterminé M. Burdeau à décliner cette offre, ou M. Casimir-Perier à ne pas y insister? Probablement elles sont d'ordres divers.

M. Burdeau a été, depuis plusieurs années, un des travailleurs les plus acharnés de la Chambre, et dans ce labeur incessant, il a quelque peu surmené ses forces. Elles ne sont pas, en ce moment, au niveau de son courage et de son dévouement. Mais est-ce bien la considération principale qui a déterminé les résolutions finales, soit de M. Burdeau lui-même, soit de M. le président de la République? D'autres encore ont dû entrer en ligne de compte. Les radicaux et les socialistes n'ont pas attendu que M. Casimir-Perier fût élu pour dénoncer ce que son pouvoir aurait certainement de personnel. Il est vrai qu'ils faisaient déjà le même reproche à l'infortuné M. Carnot : ils l'ont fait, le font ou le feront à tout président qui aura un sentiment élevé de ses devoirs. Partisans de la suppression de la présidence de la République, ils cher-

chent à prouver l'inutilité de ce « rouage » en le frappant d'avance d'une complète inertie. Il n'y a pas, certes, à s'arrêter à leurs objections ou récriminations, et on verra dans un moment que M. Casimir-Perier n'est rien moins que disposé à laisser péricliter entre ses mains les pouvoirs que la Constitution lui confie; mais il ne fallait pas non plus donner un air de vraisemblance aux accusations d'adversaires de mauvaise foi. M. Charles Dupuy, depuis qu'il occupe la présidence du Conseil, et il n'y a encore que quelques semaines, n'a jamais été mis en minorité par la Chambre : on doit croire qu'il jouit de sa confiance. M. le président de la République n'aurait pas pu accepter sa démission, et condamner par là son ministère à une fin prématurée, sans donner du corps à toutes les attaques dirigées contre lui-même. Eh quoi! aurait-on dit, c'est donc M. Casimir-Perier qui renverse maintenant les cabinets! c'est lui qui les édifie! Bon gré, mal gré, un ministère présidé par M. Burdeau, ou par tel autre homme politique, aurait eu l'air d'être une émanation du pouvoir personnel de M. Casimir-Perier. Même en admettant que le nouveau cabinet eût été aussi bien composé que possible, il aurait, un jour ou l'autre, fini par tomber. C'est le sort commun : on peut le retarder, mais non pas l'éviter. Ce jour venu, on n'aurait pas manqué de dire que M. le président de la République avait été atteint personnellement dans les choix personnels qu'il avait faits. Le ministère renversé n'aurait pas été un ministère quelconque, mais le sien, celui qui avait ses préférences et qui incarnait sa politique. Contre ce ministère la lutte aurait d'ailleurs été immédiate, et d'autant plus ardente et passionnée qu'en le blessant on aurait voulu blesser autre chose que lui, et, en le renversant, ébranler un pouvoir supérieur au sien. Fallait-il s'exposer à laisser naître entre M. le Président de la République et le pays un malentendu aussi dangereux? Il a été certainement plus sage de ne pas toucher à la situation ministérielle préexistante. Le rôle du président de la République n'est pas de défaire, mais de faire des cabinets, et ce rôle est parfois assez délicat à remplir pour qu'on ne le complique pas de difficultés nouvelles. M. Dupuy est donc resté à la tête du gouvernement. Quant à M. Burdeau, la Chambre l'a choisi pour son président à la place de M. Casimir-Perier, et le discours par lequel il a remercié ses collègues de cette marque de confiance montre qu'il comprend tous ses devoirs et saura les remplir. Son élection a de plus un sens politique qui se serait dégagé avec moins de netteté si les radicaux n'avaient pas jugé à propos de lui susciter pour concurrent Henri Brisson. Les deux drapeaux, une fois de plus, étaient en présence, et celui de la majorité gouvernementale l'a emporté de haute lutte en un seul tour de scrutin. Ce premier succès a été confirmé par un autre. Il fallait aussi remplacer M. Burdeau à la vice-présidence de la Chambre : le centre a présenté M. Clausel de Coussergues, qui occupe une si grande place au barreau de Paris et qui a su rapidement

s'en faire une au Palais-Bourbon par son talent et son caractère. Les radicaux lui opposaient un candidat d'autant plus redoutable qu'il n'est pas positivement radical, bien qu'il appartienne à une fraction assez avancée de la Chambre, M. Dupuy-Dutemps. M. Clausel de Coussergues a été élu.

Quelle que soit l'importance de ces incidens, elle est d'ordre secondaire : il n'en est pas de même de celle qui s'attache au message présidentiel. Ce message était impatiemment attendu par tout le monde, et, s'il a rempli l'espérance des uns, il faut bien reconnaître qu'il a trompé celle des autres, car les radicaux n'ont rien trouvé à y reprendre, et ils ont mieux aimé en parler le moins possible. Est-ce à dire que M. Casimir-Perier ait fait une œuvre insignifiante, ou qu'il ait atténué l'expression de sa pensée ? Non, assurément : son message a eu dans toute la France et au dehors un retentissement trop grand pour qu'on puisse en méconnaître la portée. « Je ne suis pas l'homme d'un parti, déclare le nouveau président : j'appartiens à la France et à la République. » Mais dans quelles conditions leur appartient-il, et comment comprend-il l'exercice de sa fonction constitutionnelle ? Il y a dans le message, sur ce point particulier, un paragraphe qui a frappé et fixé les esprits : « Résolu, dit M. Casimir-Perier, à développer les mœurs nécessaires à une démocratie républicaine, c'est en d'autres mains que j'ai le ferme dessein de remettre dans sept ans les destinées de la France. Aussi longtemps qu'elles me seront confiées, respectueux de la volonté nationale et pénétré du sentiment de ma responsabilité, j'aurai le devoir de ne laisser ni méconnaître ni prescrire les droits que la Constitution me confère. »

Lorsque cette partie du message a été lue devant les Chambres, elle a été accueillie par des applaudissemens. Quelques personnes se sont demandé, toutefois, s'il était prudent de prendre, à sept années d'intervalle, l'engagement de ne pas solliciter le renouvellement de son mandat. On sait que la Constitution de 1875 rend le président de la République rééligible. Elle a bien fait d'inscrire dans un de ses articles la possibilité de cette réélection, mais à la condition de n'en user que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Il est évident que si, le jour où le mandat présidentiel arrive à son terme, le pays se trouvait engagé dans des complications intérieures, et surtout extérieures, qui exigeraient la plus grande stabilité possible à la tête du pouvoir exécutif, un président patriote devrait se laisser réélire, sauf à donner sa démission aussitôt que les circonstances qui lui auraient imposé cette obligation n'existeraient plus. Mais ce sont là des cas tout à fait rares, et, si la faculté de réélection a été mise dans nos lois constitutionnelles comme une soupape de sûreté, il ne faut en jouer que lorsque la sûreté générale l'exige, en effet, d'une manière impérieuse. Pourquoi ? Parce que nous sommes en république, et que la permanence

du pouvoir exécutif est contraire au principe même de l'institution. En Amérique aussi, le président est rééligible, et, par suite d'une tradition qui a été établie par Washington lui-même, il lui arrive assez souvent de poser une seconde et dernière fois sa candidature; mais la durée de ses pouvoirs n'est que de quatre ans, de sorte que, s'il est réélu, il gouverne huit années seulement. En France la durée du mandat présidentiel est de sept années. Si le président est réélu, et s'il arrive par miracle à l'expiration de son second mandat, il se perpétue au pouvoir pendant quatorze ans. Nul doute que ce terme ne soit trop long, car il représente presque, comme on l'a dit, la durée moyenne d'une monarchie chez nous, au moins depuis un siècle. Pourtant là n'est pas à nos yeux le principal argument contre le renouvellement du mandat présidentiel: il est dans l'origine même de ce mandat. En Amérique, le président est élu par un Congrès spécial, qui est élu lui-même uniquement pour remplir cette fonction d'un jour, et qui, n'existant pas la veille, disparaît le lendemain. En France, au contraire, ce sont les chambres, réunies en Assemblée nationale, qui forment le corps électoral présidentiel. Le président connaît par avance ses électeurs, et, s'il vise à une élection nouvelle, il est facile d'apercevoir les conséquences graves qui peuvent en résulter. Elles sont graves pour les chambres, où l'action personnelle du chef de l'État, de ses amis, de ses agens, ne manquera pas de s'exercer dans les conditions les plus dangereuses pour la pleine liberté parlementaire. Elles ne le sont pas moins pour le président lui-même, qui, dans l'obligation où il se trouve de ménager ses électeurs, ou de les gagner, ou de les corrompre, tombe à son tour sous leur main et risque de perdre, en même temps que la claire notion des intérêts généraux du pays, l'indépendance et le désintéressement nécessaires pour les bien servir.

Cette indépendance, M. Casimir-Perier se l'est assurée du premier coup. Fort de ses droits, qu'il ne laissera ni méconnaître ni prescrire, ce n'est pas assez de dire qu'il n'est pas l'homme d'un parti; il n'est même plus celui des chambres qui l'ont élu, et qui d'ailleurs sont appelées à se renouveler avant l'expiration de ses propres pouvoirs; il est uniquement l'homme de la Constitution. Il n'a rien à demander à personne, rien à attendre, rien à solliciter, puisqu'il ne désire rien, sinon la pleine liberté de remplir son devoir dans le seul intérêt de la France et de la République. En prenant cette résolution et en la faisant connaître dès le premier jour, il s'est placé personnellement dans une situation inaccessible, et, à mesure qu'il approchera du terme de son septennat, il échappera davantage, non pas aux tentations personnelles au-dessus desquelles son caractère l'aurait toujours maintenu, mais à celles que d'autres auraient pu éprouver et subir contre lui. Son désintéressement de l'avenir fait sa force dans le présent et assure son autorité. Quoi qu'il fasse, nul ne pourra dire ou croire que M. Casimir-

Perier travaille pour lui-même. Son pouvoir ne durera que sept ans, soit! C'est assez pour marquer sa place dans notre histoire politique et pour y accomplir l'œuvre qui est attendue de tous. Cette œuvre, M. Casimir-Perier l'a définie lui-même en termes excellens : elle consiste dans l'union de « ces deux forces sociales sans lesquelles les peuples périssent : la liberté et un gouvernement. »

Ce message était à peine lu que M. Vaillant, ancien membre de la Commune, a demandé à la Chambre de nommer une commission de 33 membres, pour y préparer une réponse. La proposition a été fort mal accueillie. D'abord, elle n'était pas constitutionnelle, car nos lois actuelles ne donnent pas aux Chambres le droit d'adresse directe au chef de l'État. Ensuite, l'intention était par trop évidente, et d'ailleurs M. Vaillant ne la cachait pas : il s'agissait de mettre personnellement en cause M. le président de la République, et, sous prétexte de répondre à son message, de discuter longuement les termes d'une adresse sur laquelle seraient venus se greffer toutes sortes d'amendemens. M. Dupuy a fait remarquer qu'il y avait un ministère, qu'il avait contresigné le message, et que, dès lors, c'était au président du Conseil seul que des explications pouvaient être demandées. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendaient les socialistes. Peut-être commencent-ils à être un peu fatigués eux-mêmes des interpellations qu'ils prodiguent aux ministres : une leçon infligée au chef de l'État aurait eu certainement plus de nouveauté et de saveur. La question préalable a été demandée sur la proposition de M. Vaillant : elle a été votée à la majorité de 450 voix contre 77. L'incident par lui-même ne pouvait avoir aucune suite, mais il a révélé du premier coup l'état d'esprit des socialistes et d'une partie des radicaux. Dans cette Chambre qui a été souvent si bruyante, un tapage comparable à celui qui s'est déchaîné ne s'était pas encore élevé ce jour-là. M. le président du Conseil a été obligé de descendre de la tribune sans avoir réussi à se faire entendre. L'exaspération de l'extrême gauche ne s'est d'ailleurs pas épuisée en une seule manifestation : la séance suivante a été abandonnée tout entière aux radicaux socialistes, et ils y ont fait rage. M. Vaillant — toujours lui! — a développé une vieille interpellation sur les manifestations qui, à la fin de mai, avaient été empêchées au Père-Lachaise par la police. Une interpellation réchauffée ne valut jamais rien : celle-ci datait vraiment d'un peu loin. Il est vrai que le retard ne peut pas être imputé à ses auteurs : la Chambre a toujours le droit, et elle en avait usé, de remettre une interpellation à un mois, pas plus loin : lorsque l'échéance se présente, il faut s'exécuter. Il arrive quelquefois que des interpellations, ayant perdu par là tout intérêt, sont retirées dans l'intervalle, et c'est bien sur cette chance que compte la Chambre lorsqu'elle prononce un ajournement; mais ses espérances sont souvent trompées, et au bout du mois écoulé, l'interpellation réapparaît, moins menaçante

peut-être, mais encore plus agaçante, puisqu'elle a même perdu l'attrait de l'opportunité. C'est ce qui s'est produit. Au fond, de quoi s'agissait-il dans l'interpellation de M. Vaillant? De célébrer la Commune dont les socialistes ont entrepris la réhabilitation. Les morts de la Commune sont tombés pour « la défense du peuple et de la République » : c'est du moins la phrase stéréotypée dont se servent à tour de rôle les représentans du parti. Toutes les fois qu'elle est prononcée, la Chambre fait entendre des protestations indignées et à peu près unanimes; mais cela n'empêche pas M. Vaillant et ses amis de la rééditer sans cesse. Ils connaissent la puissance de la répétition. En vain M. Dupuy leur a-t-il dit qu'ils feraient mieux de respecter le repos des morts, et surtout de ne pas réveiller pour les vivans le souvenir d'un temps qui a laissé une impression « de dégoût et d'horreur; » en vain la Chambre a-t-elle repoussé à une majorité écrasante l'ordre du jour qu'ils avaient présenté : ils recommenceront à la première occasion, car rien ne les décourage ni ne les lasse.

L'interpellation de M. Vaillant appartenait à une époque déjà ancienne, et c'est le hasard qui en a amené la discussion ces derniers jours : il n'en est pas de même de la proposition d'amnistie qui a été présentée, d'abord par M. Pelletan, et ensuite par M. Viviani. On reconnaît ici la manière de faire des radicaux, car, cette fois, l'initiative a été prise par eux plutôt que par les socialistes. M. Pelletan est un radical pur; il représente la vieille politique contre laquelle les modérés ont eu à lutter depuis une douzaine d'années, et il ne cherche même pas à en renouveler les procédés. Un nouveau président de la République est élu : c'est le cas de demander l'amnistie. Il semble pourtant que, dans les circonstances présentes, après le monstrueux attentat du 24 juin, l'amnistie fût plutôt contre-indiquée. Le Conseil municipal de Paris a soulevé une réprobation générale en la demandant. Rien n'a arrêté nos radicaux. Parmi les diverses propositions qu'ils auraient pu faire, ils ont choisi celle-là comme étant la plus opportune. Ils l'ont même présentée deux fois dans la même journée. La première proposition ayant été repoussée, ou, pour être plus exact dans les termes, n'ayant pas obtenu le bénéfice de l'urgence, ils en ont introduit une seconde encore plus large et par conséquent plus inacceptable. C'est chez eux un principe de conduite, lorsqu'ils ne peuvent pas obtenir le moins, de demander le plus : en somme, on ne risque de rien perdre à ce jeu. M. Camille Pelletan est le principal orateur du parti. Espérait-il réussir? Oh! non; mais il tenait à prononcer un discours, parce qu'il jugeait spirituel de comparer l'indulgence du gouvernement envers l'archevêque de Lyon à sa sévérité envers les auteurs de crimes ou de délits de droit commun. Le gouvernement avait commis une maladresse et une faute en suspendant le traitement de M Couillé : il a profité de la première occasion qui s'offrait

pour en arrêter les suites. Le 24 juin, Mgr Couillé a présenté son clergé à M. Carnot, et prononcé à cette occasion le discours le plus convenable. Le soir de cette fatale journée, il a été appelé auprès du malheureux Président et c'est lui qui l'a assisté dans ses derniers momens. Comment, après cela, maintenir encore la suspension de son traitement, quand même il n'y aurait pas eu d'autres bonnes raisons de la faire cesser? Mais s'ensuit-il qu'il faille voter une amnistie générale? — Oui certes! s'est écrié M. Pelletan : qui donc s'est montré plus criminel que Mgr Couillé? Si on gracie celui-là, ne faut-il pas amnistier tous les autres? — Les temps sont changés, et c'est pour le constater que nous mentionnons ces énormes sophismes de M. Pelletan : autrefois ils avaient de l'action sur la Chambre, aujourd'hui ils n'en ont plus aucune. La Chambre éprouve même une certaine impatience nerveuse à être traitée comme une réunion publique de province. Elle exige de ceux qui lui parlent, moins d'esprit peut-être, mais plus de sérieux. La demande d'amnistie a eu le même sort que les autres propositions des radicaux; elle a échoué piteusement.

Au lieu d'entrer dans la voie des défaillances où on voulait le pousser, le gouvernement a compris qu'il devait rassurer le pays par un redoublement d'énergie, et demander aux Chambres les moyens de rendre cette énergie efficace. L'insuffisance des moyens dont il dispose actuellement s'était manifestée d'une manière, hélas! trop évidente. Après une pareille leçon, un gouvernement qui n'aurait rien fait aurait accepté d'avance la responsabilité des événemens, quels qu'ils soient, qui peuvent encore se produire. La série des crimes ou des tentatives de crimes qui se déroulent devant nous depuis quelques mois est-elle épuisée par le forfait qui vient d'être accompli, et qu'aucun autre ne saurait dépasser? Qui le sait? Qui oserait l'assurer? Ce qui n'est pas douteux, au contraire, et ce qu'a prouvé déjà l'instruction ouverte contre Caserio, c'est que, grâce à ses nouveaux procédés d'action, l'anarchisme militant constitue pour la société un danger de plus en plus redoutable. Les bombes ont médiocrement réussi, le poignard paraît être un instrument plus sûr. N'y a-t-il pas dans l'ombre d'autres fanatiques qui préparent d'autres attentats? Les lois existantes ne les atteignent que dans le cas de complot ou de concert, ou dans celui de manifestations publiques commises par la voie de la parole ou de la presse. L'expérience a montré que les anarchistes agissent encore sous d'autres formes et que leur propagande n'est pas moins à craindre lorsqu'elle exerce sa suggestion criminelle dans des conversations ou des correspondances privées. Le gouvernement a déposé un projet de loi qui vise ces délits et qui les rend passibles de la juridiction correctionnelle. Les peines sont sévères, peut-être même y a-t-il quelque exagération à accorder aux tribunaux correctionnels le droit d'ordonner la relé-

gation pour un premier délit. Quant au délit de propagande anarchique, les radicaux soutiennent que le projet de loi ne le définit pas et qu'il est d'ailleurs indéfinissable. Il semble bien, pourtant, que les expressions du projet sont suffisamment claires lorsqu'elles donnent pour caractère à cette propagande le fait précis de préconiser des attentats contre les personnes ou les propriétés. Ce sont là des délits qu'il est impossible de confondre avec les délits d'opinion. Ils n'ont rien de commun avec la liberté de la presse, que les adversaires du projet de loi déclarent menacée. La vérité est que la loi proposée est rigoureuse, mais le gouvernement la déclare nécessaire : les chambres ne la lui refuseront pas. Elles ne pourraient le faire sans prendre à leur charge la responsabilité que le gouvernement n'a pas voulu accepter pour lui-même. Au reste, la composition de la commission chargée d'étudier le projet de loi est déjà une garantie qu'il sera voté. Sur onze commissaires, un seul est contraire au projet. La commission, d'accord avec le gouvernement, y a introduit quelques changemens de détail, qui en laissent le caractère intact. Les radicaux vont livrer à ce sujet une dernière bataille ; ils la perdront ainsi que les précédentes. Il est impossible aujourd'hui d'accepter comme réelles les fictions sur lesquelles repose, au moins en partie, la loi sur la presse de 1881. L'erreur fondamentale de cette loi est que, si on n'a pas le droit de tout faire, on a celui de tout dire, de tout écrire, et que le délit ne commence qu'avec l'action coupable. Le plus souvent, dans ce système, le délit ou le crime est inspiré par l'un et commis par l'autre ; le premier reste indemne et libre de continuer son apostolat, le second seul est frappé. Cette loi a vraiment désarmé la société contre les pires agressions morales, avant-courrières des agressions matérielles. Il en est résulté que tout le monde, individus, magistrats, gouvernemens, a eu le sentiment d'une égale impuissance, et ce sentiment a enfanté une défaillance générale. On peut voir aujourd'hui où cela nous a conduits.

Au dehors, l'attentat du 24 juin a causé une impression aussi profonde qu'en France même, et nous avons recueilli les marques d'une sympathie universelle. Ces témoignages ont été trop nombreux pour que nous puissions les énumérer ici. Le nonce du Pape, à la tête du corps diplomatique, en a apporté l'expression à M. Casimir-Perier dans le langage le plus élevé et le plus émouvant. Presque tous les parlemens du monde civilisé ont envoyé au nôtre des adresses de condoléances. Mme Carnot a reçu des télégrammes de tous les souverains et de tous les princes qui avaient été, soit directement, soit indirectement, en relations avec son mari. Mais, parmi toutes ces manifestations, nous sommes bien obligé de faire une place à part à celle de l'empereur Guillaume, parce qu'elle a eu un caractère tout particulier et qu'elle témoigne de sentimens qu'un pays généreux comme le nôtre

sait toujours reconnaître. On se souvient que, depuis quelques mois, deux officiers français, arrêtés en Allemagne sous la prévention d'espionnage, étaient retenus dans une forteresse impériale : ils avaient été condamnés à y passer six ans. Personne ne croyait qu'ils y resteraient jusqu'à l'expiration de leur peine, mais on ne s'attendait pas non plus à ce que leur libération se produisît de sitôt. L'empereur Guillaume a saisi l'occasion avec un singulier à-propos. Il a chargé son ambassadeur à Paris d'annoncer à M. le président de la République que, voulant nous marquer sa sympathie dans une circonstance douloureuse pour nous, il avait rendu ses deux prisonniers à la liberté. M. Casimir-Perier a prié M. le comte Munster de remercier l'empereur et de lui dire que l'acte qu'il venait d'accomplir irait au cœur de deux grandes nations. C'est un homme habile assurément que l'empereur Guillaume, mais son habileté vient d'une âme au-dessus du vulgaire, et elle témoigne d'une entente de notre caractère national qui ne saurait aller sans estime. Le passé a mis entre l'Allemagne et nous l'obstacle que tout le monde connaît; nul ne peut dire ce que sera l'avenir des deux pays; mais l'un et l'autre tiennent également à éviter des conflits dont il est impossible de mesurer les conséquences. La démarche de l'empereur d'Allemagne prouve bien que tel est son désir sincère, puisqu'il a voulu provoquer chez nous un sentiment qui devait lui être forcément favorable: il y a réussi.

On s'est demandé plus d'une fois s'il n'y aurait pas lieu de prendre des mesures internationales contre des malfaiteurs qui n'ont vraiment aucune patrie et qui sont une menace permanente pour l'humanité tout entière. Il était naturel que l'attentat du 24 juin donnât à cet important problème une opportunité nouvelle. M. Dupuy, président du Conseil, y a fait une allusion discrète dans le discours qu'il a prononcé au Panthéon sur le cercueil de M. Carnot. Mais ce à quoi on ne s'attendait guère, c'est à voir se produire l'initiative qui a été prise à Londres même, en pleine Chambre des lords, par l'illustre chef du parti conservateur, le marquis de Salisbury. La surprise nous a d'ailleurs été agréable : la proposition qu'il a faite montre, en effet, à quel point lord Salisbury a été frappé, ému, troublé même par la mort violente de notre dernier Président. Il savait parfaitement bien qu'il provoquerait de la part des libéraux un *tolle* général contre lui, et qu'il étonnerait même quelques-uns de ses amis. L'Angleterre est l'asile des condamnés ou des prévenus politiques du monde entier : elle tient à honneur d'accorder un refuge à tous ceux qui viennent le lui demander, et on n'a pas oublié les difficultés diplomatiques auxquelles elle s'est plus d'une fois exposée pour maintenir quand même, envers et contre tous, l'intégralité de sa tradition. Pourtant, il y a des limites à tout. Certains genres de crimes agissent aujourd'hui sur la

conscience universelle d'une manière ignorée de nos pères. Il faut bien reconnaître qu'il y a quelque chose de nouveau dans les attentats qui se produisent, et dont, pour notre malheur, la France a été le principal théâtre. Ce qui est nouveau, ce n'est pas le meurtre du chef de l'État; rien n'est plus ancien, au contraire; mais ce sont les motifs qui le provoquent. Il y avait autrefois une idée politique, atroce à la vérité, dans les mobiles de l'assassin : aujourd'hui, c'est une idée sociale. L'assassin en veut à la société tout entière; sa haine est générale et ne fait pas de distinctions : il tue pour tuer, quelquefois au hasard et sans choisir ses victimes, quelquefois en les choisissant, mais parce qu'il voit en elles, dans un chef d'État par exemple, une représentation plus complète de la collectivité qu'il a en horreur. Le crime change de caractère : il menaçait une personne ; maintenant il les menace toutes. On comprend dès lors que les consciences britanniques les plus solides dans leurs retranchemens y éprouvent quelques hésitations. C'est ce qui est arrivé à lord Salisbury. Ou plutôt il n'a pas hésité, il a pris délibérément son parti, et il a présenté à la Chambre haute une motion ayant pour objet de permettre au gouvernement d'expulser d'Angleterre les étrangers atteints de maladies contagieuses, les gens sans aveu et sans ressources, et aussi ceux qui s'y donnent rendez-vous pour préparer des attentats odieux contre la société. De ces maladies contagieuses, il n'est pas bien sûr que ces derniers ne soient pas atteints de la pire de toutes.

C'est un acte de courage qu'a accompli lord Salisbury. Tous les vieux préjugés anglais se sont dressés à l'encontre, et ils ont trouvé une expression virulente dans la bouche de lord Rosebery et de lord Kimberley. Lord Salisbury a été accusé de calomnier l'Angleterre, et de donner contre elle des armes à l'étranger. Est-il donc vrai, comme on lui reproche de l'avoir dit, ou du moins laissé entendre, que l'Angleterre soit la sentine de l'univers ? Le noble marquis n'est pas allé si loin. Il n'a pas mérité le déchaînement d'imprécations et d'injures auquel toute la presse libérale se livre à son égard. Il a cherché un remède à un danger très réel, et, bien que ce danger ne soit peut-être pas aussi menaçant pour l'Angleterre elle-même que pour d'autres nations, il n'en existe pas moins. Tous les pays civilisés, grands ou petits, ont une solidarité étroite : ils ne le sentent jamais mieux que lorsque l'un d'eux a été cruellement éprouvé, comme nous venons de l'être. Certaines choses qui semblaient obscures s'illuminent alors d'une lumière soudaine; certains devoirs internationaux réapparaissent après avoir été trop longtemps oubliés. Ces vérités ont frappé vivement l'esprit de lord Salisbury et il a présenté sa motion. Après avoir été votée en première lecture par la chambre des Lords, cette motion a-t-elle chance de l'être d'une manière définitive, surtout par la chambre des Communes? Cela est très douteux, au moins pour le moment; mais lord Salisbury

n'en aura pas moins fait une première brèche à la forteresse de préjugés derrière laquelle la Grande-Bretagne abrite, dans sa générosité, des criminels qui ne méritent pas tant d'intérêt.

Est-ce à dire qu'il y ait lieu d'élaborer une législation internationale contre les anarchistes ? Ce n'est pas ce qu'a demandé lord Salisbury ; il n'a parlé que d'une loi anglaise ; et, si on en juge d'ailleurs par les polémiques qui se sont produites en Allemagne, une proposition de ce genre n'y serait pas non plus bien accueillie. L'idée d'une législation internationale, qui avait été mise en avant par quelques journaux, a été repoussée par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, dans un article où on a généralement reconnu une inspiration officielle. On trouve dans cet article des considérations très élevées sur l'insuffisance des lois pénales, soit préventives, soit répressives, pour atteindre un mal moral qu'il faut s'appliquer à guérir par d'autres moyens. Soit ! tous les moyens sont bons en pareil cas ; il y en a sans doute de meilleurs les uns que les autres, mais le plus sage est de ne pas compter assez sur l'efficacité de ceux-ci pour ne pas appliquer également ceux-là. La réforme morale, si on était sûr de pouvoir l'étendre à toutes les couches de la population et d'y plier toutes les consciences, dispenserait sans doute d'en poursuivre une autre ; toutefois, en attendant qu'elle soit complète, on fera bien, ne fût-ce qu'à titre d'expédiens, d'introduire aussi dans les lois les modifications qu'elles appellent. Dès aujourd'hui, il est presque certain qu'une législation internationale n'aboutirait pas : il faudrait que toutes les puissances consentissent à s'y rallier, et on n'obtiendrait pas cette unanimité. Mais cette législation n'est pas indispensable. Il n'est pas nécessaire de réunir un Congrès européen pour y rechercher en commun et s'engager à appliquer uniformément les procédés reconnus les meilleurs contre l'anarchie : il suffit que chaque pays applique avec vigilance sa législation intérieure, et qu'il la revise s'il la juge imparfaite. C'est la conclusion de la *Gazette de l'Allemagne du Nord :* elle nous paraît si sage que nous l'avons déjà mise en pratique. Notre gouvernement a estimé qu'il y avait des vices et des imperfections dans nos lois : il a présenté aussitôt un projet pour les faire disparaître. La résolution spontanée qu'il a prise est aussi un bon exemple ; d'autres peut-être feraient bien de s'en inspirer.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

MADEMOISELLE CLÉMENCE

DERNIÈRE PARTIE (1)

IX

En travaillant avec Louise à frotter le lambris du corridor d'entrée, — luxe ancien de la maison nécessité par l'humidité des murs qui pourrissait les papiers de tenture, — Mademoiselle eut la douleur, un matin, de sentir le bois d'un panneau plier, craquer sous son doigt. Et ce panneau n'était pas le seul qui fût gâté; un bon morceau de la boiserie était malade. La percussion çà et là indiquait des vides, des faiblesses. Grave sujet d'inquiétude, de remords même, pour Mademoiselle. Elle se reprochait sa négligence. L'accident du lambris était un avertissement du ciel. Et l'avertissement n'était pas seulement pour Mademoiselle. Plus coupable que sa maîtresse, Louise s'accusait, se repentait avec elle. Chambre par chambre, elle l'aidait à vérifier, en des constatations minutieuses, l'état de santé de chaque meuble.

Cependant, l'inspection terminée, et, fort heureusement, sans de trop fâcheuses découvertes, il fallait au plus tôt remédier au désastre. Rien à faire, affirmait Guillem, le menuisier de Mademoiselle, si l'on ne commençait pas par assainir le mur. Il serait temps ensuite de rapiécer la boiserie et de la remettre en place Mademoiselle hésitait. Outre l'inconvénient de la dépense un peu lourde, elle souffrait à l'idée de la dislocation, de l'arrachement des panneaux, du désordre pour longtemps de son corridor transformé en chantier.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1894.

Elle se décida pourtant. Et les profanations eurent lieu. La poussière se répandit, les coups de marteau se prolongèrent dans le silence des chambres; les chansons à voix blanche des menuisiers roulèrent au long des corridors.

La vie en même temps se trouva changée. Plus moyen de sortir; on ne pouvait pas laisser la maison seule; plus moyen de bavarder avec ces oreilles aux écoutes...

Il fallait forcément vivre avec les ouvriers. Maîtresse et servante ne quittaient plus l'établi. La douceur de l'automne permettait de se tenir devant la porte, au plein jour de la rue, qui s'ouvrait comme un autre corridor pas beaucoup plus ample et presque aussi tranquille que le corridor de la maison...

Les langues marchaient à l'unisson des rabots. Et c'étaient, débités par le menuisier, de vieilles histoires du quartier, de menus souvenirs de famille, des riens d'autrefois qui faisaient revivre pour Mademoiselle les paroles, le son de voix de ses chers défunts. Louise s'intéressait au travail, au maniement des varlopes et des guillaumes. Curieuse, elle voulait savoir le nom, l'usage de chaque outil; au risque de s'abîmer les doigts, elle s'exerçait à raboter un bout de planche, à cheviller un assemblage.

C'était l'ouvrier de Guillem, un nommé Antonin, qui lui donnait des leçons. Il lui apprenait à pousser le rabot, à assujettir le fer dans la lumière et, pour s'amuser quelquefois, il lui jetait des rubans de copeaux autour du cou. C'était un jeune artisan de campagne, venu pour se perfectionner au chef-lieu, un brave garçon d'allures paisibles, avec une figure de santé, rude, massive, et des yeux frais pleins de candeur. Sa tranquillité impatientait Louise. Elle le secouait, le taquinait, s'amusait à lui cacher ses outils, à délayer sa colle forte pour le plaisir de le voir se mettre en colère. Elle l'aurait pincé ou chatouillé plutôt que de le laisser en repos.

Tant et si bien que le camarade, piqué au jeu, finissait par s'émanciper, et il la poursuivait, il la serrait dans les coins, l'embrassait à la volée. L'évaporée se ravisait alors, sérieuse tout à coup, à son tour timide. Elle se faisait économe de gestes, sobre de propos. Leurs conversations étaient sur le pays d'Antonin, sur la vie au village. Sûrement, le jeune homme devait avoir quelque bonne amie là-bas, qui l'attendait. Antonin secouait la tête. Et Louise s'offrait à lui en chercher une. Brune, blonde, comment la souhaitait-il? On la choisirait à son goût. Antonin la voulait blonde, avec les joues rondes et une fossette au bord des lèvres... Pour faire le portrait plus ressemblant, Louise riait à pleine gorge.

— Plus riche que moi, objectait-elle ; et son rire se fêlait tout à coup.

Sa gaieté s'en allait depuis quelques jours, sa cervelle d'oiseau s'ennuageait de songes. Et ces songes étaient tristes. Pour la première fois, il lui arrivait de penser à l'avenir, à ce qui l'attendait, si l'envie la prenait jamais de s'établir. Sans le sou, et enfant trouvée, qui pis est, bâtarde, quel serait le malheureux qui consentirait à la prendre? Ce ne serait pas Antonin, en tout cas. Sous ce front carré de paysan, pas de danger qu'il se logeât pareille folie. Ni celui-là, ni un autre... Elle pouvait en faire son deuil. « Quel bonheur que je ne l'aime pas, cet Antonin ! » pensait-elle. Et elle souhaitait que s'achevât au plus tôt le travail des réparations, qu'il ne fût plus question de menuiserie ni de menuisiers. Elle le souhaitait ; et, à mesure que s'avançaient l'assemblage et la mise en place des panneaux réparés, une langueur la gagnait, de jour en jour plus visible.

Ce fut cette langueur qui donna l'éveil à Mlle Clémence. Le rire de Louise manquait à la maison. Pourquoi son silence? Mademoiselle se mit à épier l'enfant. Et l'étonnement s'ajouta à son inquiétude. Toujours navrée, Louise devenait coquette. Sa tristesse se compliquait d'un ruban rose au cou et de frisures sur le front. Pour qui?

Une après-midi, Mademoiselle faisait la sieste dans sa chambre, Guillem était en courses, Antonin travaillait seul à l'établi. Il finissait de réparer un angle de corniche et, de temps en temps, sous prétexte de surveiller le pot à colle qui mijotait dans les cendres à la cuisine, il allait taquiner Louise. Elle plus silencieuse, lui plus bavard que d'habitude. Il lui demandait si, le travail fini, quand il quitterait Guillem, elle n'aurait pas fantaisie de le suivre au pays. Et il racontait la maison sur la place, au coin de l'église, la belle chambre, le lit et l'armoire menuisés de sa main et l'atelier derrière sur le jardin, au soleil ; des allées de fruitiers, quelques carrés de légumes pour le pot-au-feu, des volailles pour les œufs frais, la haie en plein midi pour faire sécher la lessive...

Louise se moquait. C'était un pays de sauvages, là-bas, un désert ; pas de musique à l'église, personne avec qui causer. Autant s'enterrer vif que de vivre dans un pareil trou.

Ils disputaient là-dessus, et brusquement, d'un geste pas calculé, à peine voulu, Antonin enveloppait Louise...

— Veux-tu?...

Il n'acheva pas de parler et Louise n'eut pas la peine de répondre... Les lèvres de son ami lui fermaient la bouche. Le pacte

était conclu. La gaieté revenait aussitôt; plus que de la gaieté, de la joie, une joie folle! Et des rubans, des rubans, des frisures, d'autres frisures; toute la fête de l'amour : du bonheur aux lèvres, une fleur au corsage. Le garçon, lui-même, lâchait sa réserve un peu sournoise, se trahissait à tout propos.

Mademoiselle, déjà sur l'éveil, n'eut pas de peine à les prendre sur le fait. Rien qu'une serrée des doigts en passant, mais si tendre! Pas moyen de s'y tromper.

La vieille fille manqua d'éclater sur le coup. C'était le remerciement qu'on lui réservait! Un an ensemble, sans se quitter d'une minute, sa vie changée, ses goûts, ses habitudes, tout bouleversé, tout sacrifié, et une belle révérence pour conclure. Bonsoir la compagnie! Un menuisier passait, le premier venu, un paysan, on s'en allait avec lui... Et ce serait elle encore qui, selon l'usage, offrirait à l'ingrate sa couronne de mariée, ce serait elle qui la conduirait à l'autel!...

Mademoiselle essayait de se raisonner. Cette Louise, après tout, n'avait pas fait pacte pour la vie avec elle. Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'envie lui serait venue de s'établir. Pourquoi pas tout de suite? Si cet Antonin lui allait, autant celui-là qu'un autre. Rien à dire s'ils s'aimaient pour le bon motif. Rien à dire! Et pourtant! Mademoiselle ne pouvait pas s'accoutumer à cette idée. Son horreur de vieille fille pour l'homme, sa haine contre l'amour s'aggravait d'une âpre, d'une inapaisable jalousie. Et sa jalousie se donnait l'excuse d'un devoir à remplir. Louise, après tout, n'était qu'une enfant. Si l'aventure tournait mal, ce n'est pas elle seulement, mais sa maîtresse qui serait responsable. Il fallait au plus tôt séparer les amoureux. Louise pleurerait; tant pis! Elle oublierait ensuite; et le bonheur, de nouveau, habiterait rue Verte.

Par acquit de conscience, Mademoiselle consulta le soir même ses deux amis. Et, d'un commun accord, l'exécution fut décidée. Sylvain Méric se chargea d'avertir Guillem. Sous un prétexte quelconque, le patron remercierait le jeune homme et tout serait dit.

Antonin, en effet, ne reparut pas le lendemain. Et Louise tout le temps sur la porte, le cou tordu à l'attendre, jusqu'à ce que Guillem, fatigué de la voir souffrir, l'eût avertie que le garçon avait pris du travail chez un autre patron à Moissac. Il était parti le matin même.

— Pour combien de temps? interrogeait Louise.

— Pour toujours.

Louise se crut abandonnée. Et ce fut le désespoir alors, un désespoir sans cris, sans révolte. Plus personne. Une morte.

Et les journées passèrent.

Les réparations étaient finies depuis longtemps, le lambris en place, la maison retombée au calme.

Louise ne se résignait pas.

Elle pensait toujours à son Antonin. Elle le rencontra un matin qui la guettait au tournant de la rue Verte. Et, au premier mot de reproche, il l'emmenait au logement d'un ami chez qui il était descendu la veille. L'ami était sorti, ils étaient seuls; ils s'expliquèrent. C'était bien vrai qu'Antonin était occupé à Moissac. Guillem n'avait pas menti; seulement il n'avait pas tout dit; il n'avait pas avoué que c'était à la prière de Mademoiselle qu'il avait remercié son ouvrier, l'avait obligé de se caser ailleurs... Mademoiselle savait tout.

— Nous ne nous reverrons plus, alors? disait Louise.

Mais Antonin promettait de revenir, dès que ses parens lui auraient donné la permission de l'épouser; c'était l'affaire d'un mois ou deux. Et, une fois rentré, vite la noce. Ils ne se quitteraient plus. En attendant, ils se serraient l'un contre l'autre : Antonin plus hardi, Louise plus faible. Elle se défendait pourtant, se garait des caresses de son amoureux. Et Antonin se plaignait. Elle n'avait donc pas confiance en lui, qu'elle ne se laissait pas embrasser! Tout de suite ou dans un mois, qu'est-ce que ça faisait, puisqu'ils devaient être mari et femme. Il avait l'air si malheureux, cet Antonin; sa bouche près d'elle, tout près, était si persuasive! Louise oublia tout, se laissa prendre.

X

Et la vie continua : les journées lentes, les soirées paisibles, la messe première à pointe d'aube, la partie de piquet le soir, et les mêmes plaisanteries excitant les mêmes rires.

Louise riait aussi, distraite un peu cependant, un peu lasse. D'elle-même elle avait renoncé aux sermons, aux concerts, à l'agitation des sorties.

Elle n'avait de bonheur qu'à rêver.

Elle tricotait et tout à coup ses aiguilles s'arrêtaient de marcher, son regard se fixait, immobile.

— A quoi penses-tu, Louise?

— A rien, Mademoiselle.

Et Mademoiselle aurait pu se passer d'interroger et Louise de mentir.

Mademoiselle savait bien à quoi pensait Louise.

Louise était avec Antonin, à Moissac.

Elle le voyait, elle l'entendait ; elle ne voyait pas, elle n'entendait pas Mademoiselle. Elle avait avec sa maîtresse des conversations de sourde ; elle riait en retard, elle répondait de travers.

Mademoiselle ne s'y trompait pas. Elle le sentait bien, c'était la fin de son règne. L'amour triomphait. Elle avait signifié le départ à l'amoureux et voilà que l'amoureux, chassé par la porte, revenait par la fenêtre du rêve. D'autant plus dangereux qu'il était irréel, sans prise possible à son ennemie.

Mademoiselle recommençait à souffrir.

Louise ne lui appartenait plus ; sa soumission, son amitié même, elle les avait encore, mais une soumission matérielle, une amitié d'habitude. L'âme de l'enfant n'était plus à sa maîtresse ; hélas ! elle n'était même plus à Louise. Et la vieille fille n'avait pas le courage de lui en vouloir. Elle était assez punie d'aimer, la pauvre petite ! Elle s'exténuait à regretter, elle se consumait à attendre.

Un mois, deux mois...

Mademoiselle finissait par douter de la sagesse de ses résolutions ; elle se demandait s'il n'y aurait pas plus d'avantage pour elle à laisser se marier les amoureux. Mariée, Louise au moins lui serait reconnaissante, et qui sait si, plus tard, lâchée par son homme, battue peut-être, elle ne lui reviendrait pas tout entière ? Un attendrissement la gagnait à cette idée ; elle coulait au pardon. Mais déjà il était trop tard ! Antonin venait de se marier avec une autre. Instruits par Guillem de ce qui s'était passé entre leur fils et la bâtarde, les parens du jeune homme, peu désireux d'une bru sans le sou, avaient au plus vite arrêté et bâclé son mariage avec une voisine, une riche campagnarde. Antonin avait résisté un peu, en brave garçon qu'il était, puis comme il était paysan dans le fond de l'âme, c'est-à-dire tendre avant tout à la tentation des écus, il s'était laissé faire, avait consommé la trahison.

Ce fut Guillem qui en porta la nouvelle à Mademoiselle ; et il le fit en riant comme qui raconte un bon tour, assuré de faire plaisir à sa cliente. Mademoiselle eut en effet une joie à l'entendre. C'était le débarras final, la guérison par force de Louise. Droit et bref, sans ménagement aucun, elle lui servit la poignante nouvelle, elle l'enfonça dans le cœur de la malheureuse.

Et Louise s'effarait, incapable de répondre, à peine de comprendre, les yeux ronds, la face convulsée. Il fallut répéter la nouvelle mot à mot, l'assassiner une seconde fois. Instruite, elle insistait, exigeait des détails, le nom de la mariée, le jour du mariage... Qui l'avait dit à Mademoiselle ? Il semblait qu'elle ne pût pas se rassasier de l'affreuse certitude. Antonin ! Antonin ! invo-

quait-elle. Et ce mot de douceur jusque-là, ce mot de détresse maintenant, elle le criait, elle le hurlait à la fin. Ses mains se crispaient en même temps, sa douleur se faisait mécanique ; la bouche tordue, les yeux morts, elle se raidissait en une convulsion d'agonie...

Mademoiselle prenait peur, appelait au secours et, les voisins accourus, envoyait chercher le médecin.

La crise s'atténuait quand le docteur Tuste fit son entrée. Honteuse, anéantie, Louise se défripait, aplatissait ses cheveux, tamponnait ses paupières. Mais des marbrures persistaient à son front, un vertige l'obligeait à s'appuyer à la table, et une nausée la secouait en même temps, lui faisait monter le cœur aux lèvres.

Les voisins étaient partis. Et le médecin, sans se prononcer, dévisageait la malade, la détaillait de pied en cap, soucieux, un mauvais pli à la lèvre. Et il priait Mademoiselle de le laisser seul un moment avec la servante. Une minute... Mademoiselle attendait dans la salle à manger, angoissée vaguement, impatiente. Un cri la rappela, une nouvelle syncope sans doute... Non. Quand elle entra, Louise sanglotait, immobile, tombée en paquet sur une chaise, la tête dans ses mains.

— Qu'as-tu à crier? Tu m'as fait peur? interrogeait Mademoiselle.

Mais elle, se jetait, se traînait aux genoux de sa maîtresse :

— Pardon ! pardon ! sanglotait-elle, pardon ! Elle avait pris la main de la vieille fille et elle la pétrissait dans ses doigts, elle la mouillait de ses larmes.

— Pardon de quoi ? demandait encore Mademoiselle.

Ce fut le docteur Tuste qui répondit :

— Elle n'ose pas vous le dire. Elle est enceinte... Et sur le « oh ! » de la vieille fille, rouge de colère et de pudeur, le médecin saluait, sortait discrètement.

Tout de suite Mademoiselle s'était reculée de Louise. Un pas seulement, et ce pas avait mis comme un abîme entre elles. Sa figure en même temps, sa voix avaient changé ; la voix sèche, la figure comme murée, sans regard, impassible.

— Antonin? n'est-ce pas? s'informait-elle.

Un sanglot, un oui de la tête.

Et Mademoiselle :

— Tu vas monter dans ta chambre, faire ton paquet...

Louise ne bougeait pas.

— Ton paquet, entends-tu ? ordonnait la vieille fille.

L'enfant tordait ses mains vers elle en une audace d'imploration dernière ; Mademoiselle se reculait encore.

Et comme si la petite ne comprenait pas :

— Je te chasse, je te chasse !

Louise se relevait alors. Trébuchante, aveuglée de larmes, elle montait à sa chambre, jetait ses hardes dans le carton léger où, une année avant, elle avait porté son petit trousseau de pensionnaire. Elle hésitait, ses idées se brouillaient, ses mains refusaient de la servir ; un tourbillon de folie l'emportait à la dérive. Enceinte ! Elle était enceinte ! Ce n'était pas de la honte, ce n'était pas du remords : c'était quelque chose d'indistinct et de terrible ; un coup de poing sur sa nuque et elle chancelait, hébétée... Elle avait fini. Le carton à la main, elle descendait d'un pas ivre, d'un pas de suppliciée. Elle partait. Mais en bas, devant la porte de la maison, grande ouverte, d'un mouvement d'horreur elle se détournait comme au bord d'un puits, se rejetait vers Mademoiselle ; écartée aussitôt, envoyée à la rue d'une poussée brutale.

— Où voulez-vous que j'aille? sanglotait-elle.

— Où je t'ai prise... au couvent... si on veut de toi... Mais cette fois tu entreras par la porte des repenties!

— Adieu ! cria encore Louise.

La porte claqua comme un soufflet à son oreille. Et pendant qu'elle s'en allait comme folle, ne sentant même pas la curiosité de la rue braquée sur elle, de l'autre côté de la porte, dans le corridor, Mademoiselle tombait roide, évanouie.

XI

L'abbé Justrobe la trouva une heure après, frémissante encore, le sang aux joues, furieuse et effrayée des suites de sa colère, de l'apoplexie qui avait failli l'abattre.

— Pour une drôlesse! se plaignait-elle. Et tout de même, elle s'inquiétait un peu de ce que cette drôlesse avait pu devenir. Pourvu qu'elle soit rentrée au couvent! pensait-elle.

L'abbé Justrobe la rassura.

D'elle-même, l'enfant était venue le trouver en quittant la rue Verte. Heureusement! Elle était comme folle, elle voulait se tuer. L'abbé avait eu du mal à la calmer, à l'accompagner à la Préservation, à la remettre aux mains de la supérieure. Et là, encore, quelle scène !

— J'en tremble encore, soupirait le vieillard. De toute ma vie de prêtre, je n'ai rien vu de pareil. Des cris, des sanglots! Ça vous fendait le cœur. Elle m'a ôté l'envie de souper, la malheureuse! Peut-être même prendrai-je un bain de pieds sinapisé en rentrant...

Et comme Mademoiselle, tranquillisée maintenant, sa responsabilité à couvert, s'emportait en injures contre son ancienne servante, l'abbé la reprenait doucement, l'invitait à modérer son verbe, la rappelait à la charité chrétienne... Vicieuse, Louise... Mademoiselle en était-elle bien sûre? Il la croyait, lui, victime au moins autant que coupable.

— Faible, à la bonne heure, oui, trop faible! C'est par faiblesse qu'elle a dû pécher, affirmait le prêtre. Mais ne me dites pas qu'elle s'est moquée de vous. Si vous saviez comme elle vous aime! Chez moi, au couvent, elle ne parlait que de vous, elle ne pensait qu'à la peine qu'elle vous avait faite. D'elle, de son malheur, de sa vie perdue, pas un mot. Elle ne s'occupait que de sa maîtresse.

L'abbé s'attendrissait à excuser Louise; la voix lui manquait à la fin, étranglée par l'émotion, nasillonnée par le flux des larmes prochaines. Et son émotion se cachait, timide, dans les plis de son mouchoir à carreaux...

— C'est ça, défendez-la maintenant, prenez parti pour elle, la pauvre innocente!

Mademoiselle haussait les épaules.

— Nous verrons ce soir ce qu'en pensera mon neveu Sylvain!

Mais Sylvain ne fut pas plus sévère que l'abbé Justrobe, Étonné seulement, oh! bien étonné, le brave garçon :

— Louise enceinte! Mais alors, à qui se fier, bon Dieu!

Puis ce fut une pensée d'égoïsme qui lui vint :

— Pourvu qu'on ne nous accuse pas! s'exclama-t-il en s'adressant à l'abbé.

Il devint blême sur le coup et l'abbé très rouge. Tous deux s'imaginaient la calomnie colportée, courant la ville; et l'un pressentait la grimace de son chef de bureau, les gouailleries de ses confrères, l'autre l'air pincé du premier vicaire, la mine goguenarde de son voisin l'épicier, un dignitaire franc-maçon propagateur retentissant des scandales ecclésiastiques.

A la réflexion cependant, l'un et l'autre se rassurèrent. Le vrai coupable était connu; Louise l'avait nommé et on avait un témoin, Guillem, qui savait toute l'histoire. La malignité publique serait aisée à confondre.

Plus calmes, l'abbé et le neveu ne pensèrent plus qu'à contenter leur curiosité, à s'enquérir des circonstances qui avaient accompagné le péché de Louise. Comment avait-elle fait pour tromper la surveillance de sa maîtresse?

— Comment? Le diable est bien fin, allez! soupirait Mademoiselle.

Elle s'accusait cependant de les avoir laissés seuls une ou deux fois, l'apprenti menuisier et elle. Mais le moyen de se méfier? Jamais elle n'avait rien vu de suspect entre eux.

Sylvain ne s'était douté de rien, lui non plus. Pourtant cet Antonin ne lui revenait pas. Il avait l'air sournois, ce garçon! Sans doute il avait dû la saisir dans un coin, la prendre de force. Pauvre petite! concluait-il, que va-t-elle devenir?

— Ce qu'était devenue sa coquine de mère... riposta la vieille fille. Ces bâtardes, ça tourne mal neuf fois sur dix.

Sylvain n'osait pas insister. Il s'informait seulement de ce qu'allait faire sa tante, de la remplaçante qu'elle donnerait à Louise.

Mais Mademoiselle ne se souciait pas de reprendre une nouvelle bonne. Une femme de ménage pour le gros travail, deux heures le matin, une heure le soir, c'était tout ce qu'il lui fallait.

— Seule la nuit! Ce n'est pas prudent! objectait l'abbé Justrobe.

— Toto gardera la maison, indiquait Sylvain Méric.

Et Toto, qui somnolait à son habitude douillettement couché sur un fauteuil, acquiesçait, sans bouger, d'un hochement de la queue.

Mais mal lui en prit d'être signalé à Mademoiselle. Elle fondit sur lui, le cueillit par la peau du cou et le renvoya d'un coup de pied à la cuisine:

— On t'en donnera du velours! s'exclamait-elle, indignée.

Et c'était sa vie depuis six mois, c'était sa faiblesse, son idolâtrie pour Louise qu'elle rejetait du même geste.

Le couvre-feu municipal surprit les trois amis en train de causer encore, de commenter la malheureuse aventure.

Pour la première fois depuis quinze ans ils n'avaient pas touché les cartes.

XII

Ils les reprirent le lendemain à l'heure réglementaire. Mais Louise n'était plus là pour se passionner aux rafles de l'abbé, pour égrener son rire aux mots d'esprit de M. Sylvain.

La partie languissait. On parlait de Louise.

Et Mademoiselle s'indignait:

— Je vous en prie, qu'il ne soit jamais question de cette misérable entre nous! recommandait-elle... Ce qui ne l'empêchait pas, si par hasard les autres l'oubliaient, d'en parler la première... Il est vrai qu'elle avait la précaution de ne pas la nommer.

— On ne l'a donc pas encore renvoyée du couvent? s'informait-elle un soir auprès de l'abbé Justrobe.

L'abbé, qui avait ses entrées à la Préservation, allait presque chaque jour prendre des nouvelles de la repentie.

— La renvoyer ! bien sûr non, ripostait le brave homme. Savez-vous ce que me disait, pas plus tard qu'hier, Madame la supérieure? Cette enfant est si contrite, si affectueuse, que nous l'aimons s'il se peut plus tendrement encore qu'avant sa faute...

— Qu'elles l'aiment, qu'elles la gardent, à leur aise! ricanait Mademoiselle. Mais alors, je leur conseille de faire ajouter des barreaux à leurs fenêtres. Sinon la première odeur d'homme qu'elle reniflera, gare, elle sautera dans la rue !

C'était son bonheur, à la veille fille, de s'acharner sur son ancienne amie, de la traîner dans la boue.

Et l'abbé la reprenait chaque fois.

— Savez-vous que ce n'est pas chrétien ce que vous dites là ? reprochait-il à Mademoiselle. Croyez-vous que vous n'êtes pas assez vengée? Allons, allons! si j'étais votre confesseur, je vous condamnerais à apprendre par cœur la parabole de l'Enfant prodigue...

La fête de Noël approchait. Un soir, avant l'arrivée de Sylvain Méric, l'abbé Justrobe prit Mademoiselle à part. Il était chargé d'une commission pour elle, de la part de Louise.

Et Mademoiselle d'abord refusait de l'entendre.

— Louise? quel toupet! je ne veux avoir aucun rapport avec Louise !

— Si fautive qu'elle soit, Louise est pourtant une créature de Dieu, comme vous, ma chère amie. La pauvre enfant veut communier le jour de la Noël. Elle s'est confessée; elle a fait sa paix avec Dieu. Elle serait plus tranquille si elle savait que vous lui avez pardonné.

— Pardonner? jamais! prononça la vieille fille. Et le geste en même temps, son geste habituel de colère, le coup de pouce en arrière aux brides du bonnet.

L'abbé ne se décourageait pas:

— C'est donc, reprit-il, que vous ne voulez pas communier vous-même dimanche prochain. Prenez garde! avec cette rancune au cœur, comment espérez-vous vous mettre d'accord avec Dieu ?

— C'est une affaire à régler entre mon confesseur et moi. Ça ne regarde que nous deux... ripostait Mademoiselle.

Et l'abbé battait en retraite.

Mais au moment où il se levait pour prendre congé :

— Soit, lui disait la vieille fille; je pardonne; mais c'est à cause de vous, de vous seul; que cette malheureuse le sache bien.

— A cause de moi et du bon Dieu... concluait gravement l'abbé Justrobe.

XIII

A partir de ce moment il y eut une détente dans la colère de Mademoiselle.

Sa sévérité s'exprimait en sentences amères mais générales où le mépris s'atténuait en s'élargissant : « Pauvre humanité! » s'exclamait-elle; et les brides du bonnet ne volaient plus en arrière ; elles pendaient tristement, encadraient sa longue, toujours plus longue figure.

Mademoiselle s'ennuyait...

Le soir, ça allait encore. Le jeu, le bavardage consumaient tant bien que mal les minutes et les heures. Le couvre-feu arrivait toujours trop tôt. Et les matinées aussi passaient assez vite entre la piété et les nettoyages, la messe et le pot-au-feu. Thrézil, la femme de ménage, était là d'ailleurs, et quoique Mademoiselle la tînt à distance, lui parlant par signes et lui répondant par monosyllabes, c'était toujours un peu de vie autour d'elle, le souffle d'un être humain dans la maison. Mais Thrézil partie, ce semblant de société disparu, le reste de la journée s'allongeait, traînait indéfiniment.

Mademoiselle avait essayé de tout pour se distraire.

Frotter? Elle en avait assez au bout d'une demi-heure; et encore! Les bras lui faisaient mal, l'ouvrage n'avançait pas, trop pénible pour une personne seule.

Broder? Les yeux lui manquaient; il fallait recommencer le travail, gâcher les aiguilles et le fil.

Le chapelet aurait été une meilleure ressource ; malheureusement la vieille fille s'endormait à la seconde dizaine.

Lire, alors?

Mademoiselle avait pris un abonnement à l'œuvre des Bons Livres. Les échanges se faisaient le dimanche matin chez les Sœurs Grises. Rien que des romans comme il faut, des recueils de nouvelles édifiantes. Le héros était presque toujours Breton, à moins qu'il ne fût Irlandais; et c'était, avec tous les épisodes prévus, l'éternelle légende des blancs contre les bleus, les blancs couverts de gloire et les bleus d'ignominie. Quelquefois cependant, le bleu se convertissait à la fin, épousait la châtelaine fleurdelisée et tout le monde était satisfait. Pas Mademoiselle. Les romans avaient fini de l'intéresser ; les anciens aussi bien que les nouveaux. Exhumée pieusement, la *Mathilde* de Mme Cottin,

délices de sa jeunesse, l'avait fait bâiller dès le premier chapitre.

Que devenir?

Mademoiselle essaya un moment de l'horticulture en chambre. Le traditionnel basilic fut écarté, relégué à la cuisine, et ce furent à sa place le vaniteux camélia, la primevère frivole, toute la série des plantes de serre et d'appartement. Mais le camélia, trop copieusement arrosé, mourut de pourriture; la primevère de Chine, oubliée une nuit, gela sur la fenêtre; les cyclamens se refusèrent à fleurir.

C'était trop de déceptions à la fois. Désabusée des fleurs, la vieille fille se donna aux oiseaux.

Sylvain Méric lui avait fait cadeau d'un canari, un mâle haut sur pattes avec des épaulettes frisées comme des manches à gigot. Puis, comme le canari languissait, dépaysé, perdait la voix, elle lui procura la compagnie d'un tarin. Et le tarin s'apprivoisa presque tout de suite; il répondait quand on lui parlait, il venait manger le grain dans la main de Mademoiselle. Un jour qu'elle avait laissé la cage ouverte, après avoir flâné un moment dans la chambre, il avait de lui-même réintégré sa prison. Ce tarin était un ange. Mortel malheureusement. Mademoiselle la trouva un matin les pattes en l'air, raide sur le plancher de la cage. Et cette aventure la dégoûta des oiseaux.

Elle était seule de nouveau, bien seule.

La société de Toto finit alors par s'imposer. Disgracié, déchu depuis le départ de Louise, sevré de caresses et de sucre, le pauvre Toto s'était résigné au malheur. Timide, il s'exilait, se laissait oublier, vivait silencieux à l'écart de sa maîtresse. Il fut bien étonné de s'entendre rappeler un beau jour : « Toto! mon petit Toto! » et peu à peu réintégré dans ses anciens privilèges : la chaise à table à côté de Mademoiselle, le fauteuil pour la sieste, et, plus affectueux encore, les genoux de la vieille fille.

Mademoiselle tricotait; Toto dormait plié en rond, un œil entr'ouvert, en pleine béatitude. La vieille avait pris l'habitude de parler haut devant lui, et quand elle avait fini : « N'est-ce pas, Toto? » interrogeait-elle.

Il était souvent question entre eux d'une certaine personne qu'on ne nommait pas, une ingrate, une sans-cœur qui s'était moquée d'eux, les avait trahis pour les beaux yeux d'un apprenti menuisier. — « N'est-ce pas que tu ne l'aurais jamais cru, mon petit Toto? »

Elle continuait : « Il lui en cuit sans doute à présent, à cette malheureuse. Elle doit trouver les journées longues! Tant mieux,

qu'elle languisse; tant mieux, qu'elle pleure! Elle nous a fait assez souffrir; pas vrai, Toto? »

Quelquefois, Mademoiselle conduisait le roquet à la chambre de l'absente. Tout, depuis son départ, était resté à la même place, les draps au lit, la serviette sur le pot à eau, comme si elle allait rentrer. Il y avait une petite image du Sacré-Cœur épinglée au mur, près du bénitier, au-dessus de son lit, et une marque au crayon avec une date sur la porte. C'était la taille de l'enfant, mesurée par Mlle Clémence le jour où elle était entrée dans la maison.

Toto cherchait Louise; il furetait, reniflait dans les coins, se dressait debout contre le lit, et finalement, découragé, s'asseyait, le nez en l'air et aboyait au perdu.

— Tu peux aboyer, mon pauvre Toto, soupirait Mademoiselle; elle est trop loin; elle ne t'entend pas!

XIV

Mademoiselle s'ennuyait de Louise. Elle la réprouvait et la regrettait. Elle regrettait ses journées avec elle, son bavardage, la joie de ses yeux, le cristal de son rire. Elle regrettait surtout son bon cœur, cette chaleur d'amitié qu'elle répandait autour d'elle.

Sa colère des premiers jours était tombée; elle y voyait plus clair, maintenant. Non, ce n'était pas vrai; Louise ne s'était pas moquée d'elle, Louise n'avait pas cessé de l'aimer; jamais personne ne l'aimerait autant que Louise.

— Eh bien, tant pis! je me passerai d'être aimée! décidait Mademoiselle. Je m'en étais bien passée jusqu'ici!

Et elle se défendait de penser encore à sa petite servante, elle se rejetait vers l'amitié raisonnable de l'abbé Justrobe et de Sylvain Méric. Mais ce n'était pas la même chose. La société de ces vieux garçons était sans attraits pour elle. Louise continuait à lui manquer. Elle ne pensait pas encore, elle n'aurait pas osé penser à la reprendre, à faire sa paix avec elle. Elle s'y acheminait pourtant. Et d'abord elle en arrivait à juger moins sévèrement sa faute. L'abbé Justrobe avait peut-être raison. L'enfant avait été surprise. Les hommes sont si canailles! Elle s'était laissée aller par faiblesse, et, une fois sur la pente, la tendresse, comme un vertige, l'avait emportée.

Ainsi s'atténuaient les griefs, s'aplanissaient les obstacles.

Mademoiselle faiblissait.

Une lettre de Louise acheva sa déroute. Oh! cette lettre! Un torrent de repentir et d'amour! Elle savait qu'elle n'était pas digne de paraître devant sa maîtresse, pas même pour lui demander pardon. Si elle lui écrivait, c'est qu'elle allait partir; Mademoiselle

n'entendrait plus parler d'elle. Les dames de la Préservation l'envoyaient se délivrer chez une sage-femme de Toulouse. Et elle ne reviendrait jamais. On lui trouverait une place là-bas, peut-être quelque bonne âme consentirait à se charger d'elle. Elle ne reparaîtrait plus à Montauriol.

Mademoiselle avait peine à finir sa lecture. Pour la première fois depuis le départ de sa petite amie, elle parvenait à pleurer; ses larmes tièdes allaient retrouver sur le papier les larmes à peine sèches de sa servante.

Toute sa tendresse revenue jaillissait impérieuse. Il ne s'agissait plus d'indulgence ni de pardon. Elle aimait Louise; elle ne pouvait plus se passer de Louise.

Elle hésitait pourtant. Le plus sage eût été de la laisser partir pour Toulouse, de la reprendre une fois délivrée...

Elle hésitait. Qu'allait-on dire, qu'allait-on penser? Louise chez elle, Louise faisant ses couches rue Verte!

Mais à peine sorti, son désir de revoir Louise croissait, s'affirmait, devenait irrésistible. Ce n'était déjà plus un désir, c'était une volonté.

Attendre? et pour qui? pour des étrangers, pour des indifférens, pour Mlle Cormaçon peut-être ou quelque caquet bon-bec de son espèce. Elle pouvait être heureuse demain, et elle languirait encore quelques mois pour la satisfaction des commères de la paroisse. Et si, en attendant, là où elle irait, Louise était mal soignée; si on lui trouvait une meilleure place!

Non, décidément, elle n'attendrait pas.

Sylvain Méric et l'abbé Justrobe furent cependant consultés; mais pour la forme.

— Je savais d'avance tout ce que vous alliez me dire, répondit Mademoiselle aux objections de ses amis. Je ne suis pas raisonnable; mais c'est plus fort que moi; je ne peux pas vivre sans Louise. Vous-mêmes, j'en suis sûre, quand elle sera là, vous me remercierez de ne vous avoir point écoutés.

XV

C'était dans le parloir où, un an avant, étonnée un peu, si vite émue, avait comparu l'orpheline aux joues rondes.

Les arrangemens étaient pris cette fois encore avec la mère supérieure, tout était décidé, réglé.

Mademoiselle attendait Louise. Et Louise arrivait. Mais quelle Louise! Oh! ces joues, ces joues flétries, ces yeux, ces pauvres yeux, creusés par l'habitude des larmes, et ce pli à la

bouche, ce pli amer en expiation du pli léger des caresses!

Elle arrivait, ne sachant rien encore des projets de Mademoiselle.

Elle avait dépouillé la livrée des repenties, repris ses habits de servante; elle croyait partir pour le triste voyage des couches. Et troublée, avec la douleur d'un adieu encore au cher couvent, avec la honte de sa taille déformée à montrer en public, elle faisait son entrée au parloir.

Mademoiselle se raidissait, se forçait à prendre une figure de sévérité, une figure pour les mots d'accueil, un peu graves, qu'elle voulait adresser à l'enfant prodigue.

Mais devant cette créature de malheur, qui venait au-devant d'elle, les mots manquèrent à Mademoiselle. Plus de paroles, un geste : les bras ouverts, et Louise s'y jetait en sanglotant.

Impossible de parler, elle aussi; des larmes, rien que des larmes. Au parloir, en fiacre, rue Verte; et des prosternations, des baisers aux mains, des baisers à la robe de Mademoiselle...

— Assez! assez! Figure-toi que tu es sortie tantôt, il y a une heure, et que tu rentres, lui disait la vieille fille.

Et comme Louise ne s'arrêtait pas de pleurer :

— Allons, reprenait sa maîtresse, dépêche-toi d'embrasser Toto pour qu'il se taise; il japperait jusqu'à demain. Et vite, à la besogne. Ce n'est pas le moment de s'attendrir; il faut songer au dîner; voyons si tu n'as pas oublié de préparer le tourin.

Mademoiselle y mettait les mains la première, cassait les œufs, accrochait la marmite. Elle agissait et elle parlait en même temps, animée, épanouie, rayonnante. Mais Louise assistait à sa joie de loin, étrangère un peu, déshabituée du rire. Les encouragemens, les bousculades amicales de sa maîtresse, au lieu de la mettre en train, achevaient de la paralyser.

— Quand je te dis que j'ai tout oublié! lui répétait Mademoiselle.

Mais Louise n'oubliait pas. Elle aurait tant voulu, elle ne savait pas recommencer à vivre. Le pardon, le retour, tout ce qu'elle osait souhaiter à peine, elle le tenait; le bonheur était là de nouveau devant elle, et elle ne pouvait pas le saisir. Machinalement, malgré elle, elle se reculait, elle se repliait dans la honte.

Le souper fini, l'arrivée des joueurs de piquet la mit en fuite. Il fallut la relancer à la cuisine, la ramener par force à la salle à manger. Et là, passive, distraite, répondant court, riant du bout des lèvres, elle suivait vaguement la partie, regardait passer les cartes. Elle se souvenait d'une autre Louise, assise quelques mois avant à la même place, une Louise rieuse, innocente, paisible.

Oh! cette Louise ancienne, cette sœur ingénue, quand reviendrait-elle?

Le couvre-feu avait sonné. La prière du soir était dite. C'était la minute du tête-à-tête intime avant le sommeil. Et la vieille fille s'étonnait de la tristesse persistante de la petite; elle s'en plaignait tendrement. Puisqu'elle était d'accord avec le bon Dieu, réconciliée avec sa maîtresse, que lui importait le reste? Elle n'avait qu'à se laisser vivre, à se laisser aimer...

— Oh Mademoiselle! Mademoiselle! articulait Louise.

Et ses larmes achevaient de répondre pour elle.

XVI

Louise rentrait du marché toute bouleversée, les pleurs à la pointe des cils, les sanglots au bord des lèvres, et, la porte refermée, aussitôt chez elle, elle éclatait, pleurait à pleins yeux, sanglotait du plus profond de sa poitrine.

— Qu'as-tu? que t'a-t-on fait encore? lui demandait Mademoiselle.

Et Louise d'abord ne voulait pas répondre... Maintenant qu'elle avait pleuré, c'était fini, elle n'y pensait plus...

Mademoiselle insistait et la petite servante se plaignait vaguement, sans nommer personne : des histoires, comme tous les matins, des rires dans son dos, un bruit de mauvaises paroles, voilà tout. Mais qui avait ri? qui avait parlé? Elle ne savait pas, elle n'avait pas vu...

— C'est bien, j'irai demain avec toi, concluait Mademoiselle; et gare au premier qui bouge!...

Le lendemain, en effet, maîtresse et servante faisaient leur entrée ensemble sur la place : Louise devant, humble et dolente, Mademoiselle après, raide, sanglée, en bataille. Elle avait rejeté le voile de son chapeau en arrière, et le regard dur, le sourcil froncé, elle allait, prête à foudroyer l'ennemi. L'ennemi ne vint pas. Ni au marché, dans la foule, ni chez les fournisseurs, chez l'épicier, chez le boucher où la vieille fille avait tenu à chaperonner sa servante, personne ne s'avisa de lever la langue.

— Tu vois bien! disait Mademoiselle en rentrant rue Verte.

On se rattrapa le lendemain.

De nouveau les risées, les basses insultes accueillirent la malheureuse fille. Et elle, muette sous l'averse. Elle était décidée maintenant à ne rien voir, à ne rien entendre, surtout à ne rien laisser voir ni rien entendre à Mademoiselle. Meurtrie, navrée,

elle eut le courage de sourire, de faire mentir sa figure devant sa maîtresse...

— C'est fini! je n'ai eu qu'à me montrer. Des bavardages, rien de plus. Ces gens-là ne sont pas si méchans qu'ils en ont l'air... affirmait la vieille fille.

Si elle avait pu deviner ce qu'on disait, ce que la calomnie était en train de broder sur le malheur de Louise! Ce n'était pas la petite bonne seulement qui était en cause; le scandale s'étendait, atteignait les amis de la maison. C'était trop facile, vraiment, de mettre l'enfant sur le compte du menuisier. Le menuisier, allons donc! Sylvain Méric, à la bonne heure : un bourgeois, un brave homme; le scandale prenait un peu de montant. Il avait joliment caché son jeu, celui-là! Et qui sait depuis quand? Car cette aventure n'était sans doute pas la seule. Le vice chez lui était héréditaire. Son grand-père maternel avait mis à mal une fleuriste; et lui-même, en cherchant bien... Un détail suspect, c'était que ses femmes de ménage n'avaient jamais l'âge canonique; il les remerciait avant, le scélérat!

De ces accusations une légende se formait, une figure de libertin honteux qui s'imposait bientôt à l'opinion.

En quelques jours Sylvain Méric était devenu la fable de la ville et la distraction du bureau de l'architecte municipal. A mots couverts d'abord, pour faire durer le plaisir, brutalement ensuite, ses collègues l'avaient entrepris à propos de sa bonne fortune. C'étaient des complimens à rebours, des condoléances pour rire. Le thème était fixé chaque jour, les rôles distribués à l'avance. On ne s'ennuyait pas dans le bureau; des collègues venaient, de l'état civil ou des travaux publics, pour s'offrir la tête du malheureux Sylvain, piquer quelques plaisanteries de plus dans la cible.

Ahuri, indigné, Sylvain ne savait à qui répondre. A peine s'il osait retourner rue Verte; il prenait des chemins détournés, se glissait le long des murs; deux soirs de suite il manqua le rendez-vous de huit heures, se montra au café, au théâtre. Infortuné Sylvain!

Cependant, au bout de quelques semaines, les plaisanteries des collègues commencèrent à s'user. Les malintentionnés désarmaient devant l'écrasement du pauvre homme. Déjà la malignité publique se détournait de lui, cherchait une autre victime.

Après Sylvain Méric, c'était à l'abbé Justrobe qu'elle s'attaquait maintenant. N'était-ce pas chez lui que Louise avait trouvé asile en quittant sa maîtresse, n'était-ce pas sur sa recommandation qu'on l'avait reprise chez les sœurs? Charité ou discrétion? qui

sait? Les murs des couvens en diraient long s'ils se mettaient à parler...

Ainsi présentée, la calomnie courut bon train, repoussée par les bonnes âmes, accueillie par les autres. La ville bientôt se trouva divisée en deux camps; les cafés, les cercles prirent parti pour ou contre. Les *Mille-Colonnes* tenaient en faveur de l'abbé, tandis qu'à l'*Europe*, il n'était pas bon à ramasser avec des pincettes. Il y eut des entrefilets perfides dans le *Progrès*, organe bi-hebdomadaire de la démocratie, et des ripostes énergiques dans la *Gazette*, journal des intérêts conservateurs. Le clergé ne pouvait pas se désintéresser de la querelle. Pour inoffensif qu'il fût, l'abbé Justrobe avait quelques ennemis. Ils le dénoncèrent au curé de Saint-Eutrope, mirent en mouvement l'autorité diocésaine.

Quelle secousse dans la vie de ce serviteur de Dieu! A son âge, comparaître en accusé devant son évêque, se disculper, plaider, lui si médiocre orateur! Heureusement le passé de l'abbé parlait pour lui; toute une vie de devoir et de sacrifice. Monseigneur le renvoya absous; mais en l'engageant à espacer ses visites rue Verte, au moins jusqu'après les couches de Louise.

Au fait, pourquoi la vieille fille n'enverrait-elle pas sa bonne se délivrer à l'hôpital? L'opinion se calmerait en attendant, et, les couches faites, l'enfant mis en nourrice, les mauvaises langues seraient bien obligées de s'arrêter.

Après quelques hésitations, l'abbé et le neveu s'entendirent pour conseiller cet arrangement à leur amie. En payant, Louise serait aussi bien à l'hospice que chez sa maîtresse; mieux soignée même en cas de maladie, les remèdes, le médecin au bout de sa sonnette. L'établissement était à deux pas, dans la paroisse; Mademoiselle était au mieux avec la supérieure; elle pourrait aller et venir librement, tenir compagnie à la petite tant qu'elle voudrait. Et personne n'aurait rien à dire...

— Qu'on dise ce qu'on voudra, répondait Mademoiselle; croyez-vous que je n'aie pas remarqué les mines qu'on me fait depuis quelque temps? Monsieur le curé m'a saluée à peine hier matin, en sortant de Saint-Eutrope et Mlle Cormaçon a fait semblant de ne pas me voir. Tant pis pour elle, et tant pis pour lui. J'irai droit mon chemin...

L'autorité épiscopale elle-même, invoquée par l'abbé Justrobe, ne faisait pas sourciller la vieille fille.

— J'aime mieux être d'accord avec ma conscience qu'avec Monseigneur! affirma-t-elle.

L'abbé insistait et Louise elle-même, qui avait tout entendu de

la cuisine, intervenait à son tour, demandait à partir, à les débarrasser de sa présence. On en avait déjà trop fait pour elle. Elle ne resterait pas un jour de plus...

Mademoiselle fut inflexible :

— Je t'ai reprise, je te garde!

Et comme l'abbé se lamentait, perplexe, hésitant entre son amitié pour la vieille fille et les recommandations de Monseigneur :

— Séparons-nous, conclut-elle; je sais les misères qu'on vous fait, mon pauvre abbé, et à toi aussi, mon cher Sylvain. Vous avez assez souffert; abandonnez-moi, reniez-moi pendant quelques jours. On se fatiguera sans doute de parler de nous. Vous reviendrez alors; nous passerons encore de bonnes soirées ensemble.

XVII

On se quitta là-dessus. Mademoiselle demeura seule avec Louise. Mais cette solitude à deux ne l'effrayait pas. Louise lui appartenait davantage. Le malheur la mettait plus près d'elle encore. Mademoiselle était son refuge, sa providence; elle pensait, agissait pour elle. Dans l'état de prostration où elle était tombée, la pauvre petite n'aurait été capable de rien, sans l'activité autour d'elle, le courage, la bonne humeur de sa maîtresse. C'était grâce à elle uniquement qu'elle parvenait à vouloir, à espérer. Espérer pour elle? non, mais pour celui qui allait venir, pour l'innocent qui remuait déjà dans ses entrailles. Ne fallait-il pas penser à lui?

Mademoiselle y pensait, s'en occupait. Elle avait fait provision de toile, de flanelle, de piqué blanc; elle avait acheté du fil à faufiler, du fil à coudre, tout ce qu'il fallait, et en belle qualité, pour confectionner la layette.

Et, tout de suite, la maîtresse et la bonne s'étaient mises à l'ouvrage. Mademoiselle coupait, taillait les brassières, les béguins; Louise cousait, ajustait les pièces.

C'était l'occupation des après-midi. Les giboulées de mars obscurcissaient la rue, obligeaient les couturières à travailler dans l'embrasure de la fenêtre. La table à côté s'encombrait de modèles, de coupons de toile; et cet étalage de blanc, ces chiffons délicats dans ses mains rappelaient à Louise les journées pareilles de l'ouvroir, les journées de couture insouciante, de songerie légère, sous le regard des cornettes blanches et des crucifix noirs.

Il y avait à peine deux ans de cela. Et maintenant!...

D'autres fois, les pièces assemblées d'un béguin, la petitesse mignonne d'une brassière lui suggéraient des visions de chair tiède, de formes rondes trouées de fossettes. Elle n'avait jamais vu de près, entrevu seulement des nudités d'enfant; elle les devinait à travers son rêve de maternité future. Et ce rêve était triste, incurablement triste. La sécurité comme une caresse autour d'elle que lui donnait l'affection de Mademoiselle, la certitude du pain et du gîte assurés pour toujours à elle et à son enfant, rien ne parvenait à la désangoisser. C'était hors de tout calcul, de tout raisonnement; quelque chose comme l'ombre portée d'un malheur à venir; une ombre vague et inévitable.

Louise songeait et sous ses doigts toujours un peu mous et distraits, sous les doigts attentifs et alertes de Mademoiselle, la layette se complétait peu à peu. Déjà les béguins étaient finis : un ou deux pour chaque âge, le premier si mignon qu'il coiffait à peine le poing de Louise. Et, de différentes tailles aussi, les fraîches, les moelleuses brassières en piqué, les courtes chemisettes de poupée en toile fine. Restait à combiner, à bâtir la robe de baptême. Mademoiselle la voulait de toute magnificence. Sur la plus délicate mousseline s'étaleraient deux larges volans de dentelle — des dentelles de famille; du point d'Alençon dans le haut, en bas du point d'Angleterre... Pour le tour de cou, on se contenterait de batiste, mais précieusement brodée et ajourée...

— Qu'en penses-tu? interrogeait Mademoiselle.

— Je pense que la robe sera trop belle! répondait doucement Louise.

— Tu sauras qu'il n'y a rien de trop beau pour mon filleul, ripostait la vieille fille.

La layette terminée, il fallut laver le linge à grande eau, l'empeser, le repasser. Mais quel triomphe alors, quand chaque pièce, raide d'empois, plus blanche que neige, se trouva étalée sur le lit de la chambre d'honneur!

Mademoiselle aurait voulu montrer son œuvre, la faire admirer à des personnes compétentes. Il fallut se contenter de l'approbation pas bien flatteuse de Sylvain Méric et de l'abbé Justrobe, venus furtivement prendre des nouvelles de leur amie.

Les semaines passaient cependant. Le temps approchait où Louise devait se délivrer. Déjà les précautions étaient prises, les personnes de la profession averties, la chambre préparée, et Mademoiselle avait voulu que ce fût la plus vaste, la plus commode de la maison — la chambre d'honneur.

Il n'y avait plus qu'à voir venir.

XVIII

Ce fut la mort qui vint.

Plusieurs fois déjà Louise s'était plainte de suffocations; quelque chose se dilatait, une douleur pointait au sommet de sa poitrine. Une minute, et ça passait.

— C'est le sang qui te tourmente... expliquait Mademoiselle.

Et on n'y pensait plus. Les intervalles étaient longs d'ailleurs, si longs d'une crise à l'autre que la malade avait le temps d'oublier. Les crises se rapprochèrent cependant, les douleurs se firent plus aiguës. Mais Mademoiselle l'ignorait. Louise se cachait de souffrir. C'était assez et trop d'infliger sa honte à sa vieille amie. Les souffrances, elle les gardait pour elle. Et si par hasard sa maîtresse s'apercevait de quelque chose :

— Aie pas peur, petite, répondait-elle à la patiente; on se doute de ce que ça peut être; pas besoin de médecin, toutes tes maladies s'en iront à la fois.

En attendant, elle obligeait la petite bonne à se réconforter avec trois gouttes de mélisse. C'était le remède souverain. La mélisse administrée, les deux amies reprenaient leur aiguille et l'on parlait d'autre chose.

Cependant le point douloureux se fixait. Louise, en se déshabillant, le palpait avec le doigt. Et ça l'inquiétait bien un peu. Mais qu'était cette inquiétude de plus dans le désastre de sa vie, dans l'abandon qu'elle avait fait d'elle-même au malheur!

La Fête-Dieu approchait. Il y avait des odeurs de roses en l'air et, de la rue moite, aux volets clos, montait jour et nuit comme une chanson heureuse, la crécelle ardente, monotone, des grillons en cage...

Mademoiselle et Louise travaillaient maintenant à tresser des guirlandes de buis pour la procession. C'était l'habitude de la vieille fille de tendre chaque année la façade de sa maison; elle sortait en l'honneur du bon Dieu ses beaux draps blancs brodés à son chiffre, et sur les draps on disposait de lourds festons de buis égayés de roses blanches, de roses rouges. Cette année, comme si elles avaient davantage à demander à Dieu, la servante et sa maîtresse s'appliquaient de plus grand cœur à leur besogne. Le buis coupé à menues branches s'étalait en litière dans le vestibule, débordait sur les marches de l'escalier, et avec le buis une odeur âcre, sauvage, qui s'imprégnait aux doigts des tresseuses.

La corde garnie de verdure s'allongeait en serpent sur les dalles :

— Soulève-la un peu, que je voie l'effet! commanda Mademoiselle.

Louise, accroupie à terre, se mit sur pied, prit la tresse des deux mains et fit le geste de la porter comme un ange adorateur, en offrande au-dessus de sa tête. Mais les bras à demi tendus retombèrent, la tête alourdie s'inclina, les paupières se dilatèrent pour un regard d'épouvante, et tout d'un coup, sans un cri, sans un soupir, comme une masse, la tresseuse s'abattit sur les carreaux.

— Évanouie ! pensait Mademoiselle ; et, non sans peine, elle la soulevait, la traînait jusqu'aux marches de l'escalier. Mais, la robe ouverte, le corset dégrafé, le corps demeurait inerte, l'œil fixe, la poitrine immobile.

— Morte ! elle est morte !

Un cri étouffé, une galopade à la cuisine pour prendre le vinaigre, à la porte pour appeler au secours.

Et ce fut toute l'horreur des minutes qui suivent le premier choc : des choses rapides, incohérentes, des mots qu'on profère et qu'on ne comprend pas, qui résonnent, semble-t-il, dans du vide, des mouvemens sans but, des mains qui se croisent pour de brèves supplications, pour de vagues prières, pour des appels sans réponse : Louise! Louise!

Et Louise n'était plus là. Ce n'était plus Louise, ce corps à moitié dévêtu que des mains étrangères palpaient, frictionnaient, ce visage blême qui ballottait, charrié dans l'escalier, étendu sur le lit.

Louise! Louise!

Des gens marchaient, ordonnaient dans la chambre; il y avait un tapage de portes fermées, de bouteilles débouchées. Les voisins étaient entrés les premiers, puis toute la rue et tout le quartier bientôt. La porte de la maison restait ouverte, comme il arrive en cas de meurtre ou d'incendie.

Un silence se fit tout à coup. Le médecin, M. Tuste, arrivait, escorté par Sylvain Méric. On s'écartait devant eux; la chambre se vidait. Et du fauteuil, Mademoiselle jaillissait, désespérée, mains jointes.

— Sauvez-la, monsieur Tuste, sauvez-la! s'exclamait-elle.

Très calme, le docteur Tuste ordonnait d'aérer, d'ouvrir les fenêtres toutes grandes et Mademoiselle racontait le malheur: « Nous travaillions à tresser le buis... en soulevant la tresse elle est tombée!... »

M. Tuste l'entendait à peine. Penché sur la poitrine largement découverte de Louise, l'oreille à cru sur la peau, il écoutait :

— C'est fini, prononça-t-il à voix basse en relevant la tête. Probablement une rupture d'anévrisme. La mort a été foudroyante...

Sa fonction de médecin terminée, M. Tuste s'attendrit :

— Pauvre enfant! dit-il en serrant les mains de Mlle Clémence.

— Fini! répétait machinalement la vieille fille. Rien à faire, mon Dieu! rien!

— Prier! répondit l'abbé Justrobe qui entrait en compagnie du curé de Saint-Eutrope.

— Ne vous désespérez pas, Mademoiselle, suggérait l'abbé Lanis, de sa belle voix grave, un peu fêlée par l'âge. Elle est morte sans confession, c'est vrai; mais elle avait communié à la Pentecôte. Elle était prête à paraître devant Dieu...

L'abbé Lanis s'était agenouillé, avait récité le *De profundis;* il sortait.

Mademoiselle congédia Sylvain Méric et l'abbé Justrobe.

— Attendez-moi dans la salle à manger, et empêchez les gens de monter. Je vais faire la toilette de Louise.

— Seule? vous ne pourrez pas...

— Voulez-vous donc que je la montre à des étrangères, dépouillée, dans la laideur de sa faute? Je vous dis que je m'en tirerai très bien; le linge est là et la robe; je n'ai besoin de personne.

XIX

Elle ne fut pas commode à faire, cette toilette. Oh! ce bras trop raide, cette jambe trop lourde pour l'effort de Mademoiselle! Et les cheveux si longs, si fins, qui cassaient aux dents du démêloir. La peur de les abîmer, de faire du mal à la morte, rendait les mains de la vieille fille plus lentes, plus maladroites.

Et quand elle fut là, parée comme une Louise du dimanche, en bottines vernies, son ruban bleu au cou, d'autres rites succédèrent.

La veillée, le tête-à-tête; la douce figure devant elle, la figure de sommeil, allégée, souriante. Et à mesure que la nuit avançait, le sommeil se faisait plus lourd, la figure plus sévère, moins ressemblante, une figure qui s'exilait en un lointain hostile, inaccessible.

Puis, la mise en bière, l'oreiller bien ajusté sous la tête, les doigts entre-croisés pour la prière éternelle, et des roses piquées à la robe, au corsage, comme une guirlande de mariée; et le navrement du dernier adieu, le baiser avant le départ.

Et déjà les apprêts de la cérémonie. Le sacristain de Saint-Eutrope venait s'informer de la classe du service à faire : « La deuxième, comme pour mes parens... » décidait Mademoiselle. Et la couleur des draps de deuil... M. le curé avait parlé de mettre des draps noirs...

— Pourquoi pas des draps blancs? s'écriait Mademoiselle. Parce qu'on a raconté, parce qu'on a dit... Et si ça n'était pas vrai! Dites à M. le curé de venir; nous réglerons ça ensemble...

L'abbé Lanis convoqué soutenait le choc bravement.

— Mais ce n'est pas moi, ce me semble; c'est bien vous qui l'avez renvoyée, qui l'avez proclamée indigne...

— Je m'étais trompée sans doute, puisque je l'ai reprise.

— Mais elle-même avait avoué sa faute; ce n'est pas sans motif qu'elle a passé deux mois aux Repenties.

— Une fois sortie, on ne pouvait pas la reprendre aux Orphelines.

— A quoi bon nier l'évidence? ripostait le prêtre impatienté. La coupable elle-même s'accuse. Regardez!

— Chut! taisez-vous! ordonnait la vieille fille. N'avez-vous pas honte d'insulter une morte? Et quand même Louise aurait fauté, croyez-vous qu'elle soit la seule? Ah! si vous voulez répondre devant Dieu de la vertu de toutes vos congréganistes!...

La discussion s'envenimant, l'abbé Justrobe fut pris pour arbitre; et il s'en serait bien passé; mais, homme d'église avant tout, il ne put qu'inviter son amie à se soumettre à l'autorité ecclésiastique.

— Qu'est-ce que cette humiliation passagère à côté des châtimens éternels? Puisse cette expiation infligée à son corps satisfaire pour le rachat de son âme!

Et Mademoiselle se résignait. Mais une autre difficulté surgissait presque aussitôt. Qui les porterait, ces draps noirs enfin acceptés? Mademoiselle aurait voulu attribuer les cordons du drap d'honneur à des personnes notables du quartier, à des dames à chapeaux. Les amies de Saint-Eutrope se dérobèrent l'une après l'autre. Force fut de se rabattre sur des dames du petit commerce et des bonnes sans prestige.

Ces négociations avaient pris du temps; vinrent ensuite les visites. La supérieure des dames de la Préservation arriva des premières. Pas étonnée, pas bouleversée du tout de la mort de Louise. Elle en avait tant vu, la sainte fille, de mourantes et de mortes, depuis son entrée en religion! Le désespoir de Mademoiselle la scandalisait même quelque peu : « Souffrez, mais souffrez chrétiennement, lui disait-elle; offrez votre douleur au bon Dieu. Priez

surtout, agissez; venez chez nous, au couvent, venez visiter nos orphelines. »

Mademoiselle promettait.

La religieuse partie, c'était le défilé des commères du quartier et d'autres plus lointaines, d'anciennes amies, de vagues connaissances d'autrefois attirées par le demi-scandale de cette liaison romanesque de la vieille fille et de sa suivante, que la mort de Louise avait promulguée tout à coup à travers la ville.

Elles parlaient peu, s'évertuaient à faire parler Mlle Clémence, chatouillaient son émotion, soutiraient ses confidences et, leur récolte faite, s'en allaient lestement, pressées de la servir à la malignité publique.

Mademoiselle suspectait bien un peu la sincérité de leurs condoléances, mais elle les accueillait quand même par respect pour la morte, comme une politesse à sa mémoire. La pauvre âme y gagnait encore l'utile aumône d'un *Ave*, d'un *De profundis* que chacune des visiteuses se tenait pour obligée de réciter agenouillée au pied du lit de la défunte.

L'enterrement enfin.

Peu de monde dans le cortège, deux ou trois camarades de Sylvain Méric, quelques ouvriers à la solde de Mademoiselle; mais la curiosité de tout le quartier ameutée aux fenêtres, au seuil de portes, au coin des rues.

Mademoiselle ne s'aperçut même pas qu'on la regardait.

Appuyée au bras de la Mère supérieure, elle suivit son amie, les yeux fixés tout le temps sur le corbillard, sur la chose noire et lente qui s'en allait au rythme des porteuses avec la couronne blanche offerte par elle, une immense couronne en perles fausses balancée au sommet de la civière.

A l'église, à travers les consolations et les effrois des prières libératrices, au cimetière, le long des rues de cyprès, devant le noir soupirail, elle n'avait qu'une idée, qu'une envie : être seule, toute seule chez elle enfermée avec Louise — hélas! avec le souvenir de Louise!

XX

Ce triste souhait se réalisait enfin. Mademoiselle était chez elle; Mademoiselle était seule.

Les porteuses du drap d'honneur s'étaient retirées laissant la couronne de perles sur la table. Sylvain Méric et l'abbé Justrobe avaient pris congé à leur tour.

Personne. Le jour cependant contrariait la vieille fille, trop vif, comme une présence muette. Elle ferma les volets, fit la nuit dans la chambre, la nuit pareille à celle du caveau, de l'autre chambre; là-bas, où reposait Louise.

Et ce furent, dans la tranquillité de l'après-midi d'été, les tristes vêpres du souvenir, la commémoration lente, minutieuse, de la morte.

Les heures dernières, trop douloureuses, la vieille fille les reculait, les écartait d'elle; elle invitait, au contraire, elle rapprochait les plus lointaines, les toutes premières : l'arrivée, les débuts de la petite servante dans la maison. Des lacunes quelquefois se faisaient : des journées, des semaines se refusaient à revenir. Elle insistait alors; d'un effort de sa mémoire, elle disputait au néant les plus fragiles, les plus humbles parcelles de ces deux années vécues en commun. Recensement cruel. La vieille fille s'étonnait du long désaccord en commençant. Oh! ce temps perdu pour aimer, perdu par sa faute. Et plus tard quel remords d'avoir chassé Louise. Deux mois sans elle! Comment avait-elle eu ce courage! Et Louise revenue, elle avait à peine profité d'elle; elle n'avait pas compris que c'était fini, que la mort était dans ces yeux de soumission, dans ce sourire résigné. Imprudente! Elle n'avait même pas su préserver la pauvre fille des offenses, des insultes meurtrières de la rue. On la lui avait tuée un peu chaque jour et elle ne l'avait pas défendue. Cette involontaire trahison enfonçait le poignard au cœur de Mademoiselle.

Elle repassait les chances de salut perdues, les combinaisons manquées : si, après la faute de Louise, elle avait marié les amoureux, si elle les avait installés chez elle. Elle essayait d'imaginer cette vie qui aurait pu être, cette figure d'une Louise heureuse, épanouie à ses besognes de jeune mère.

Mais ces images, cette figure de bonheur se fanaient aussitôt nées; appelée par la réalité de la couronne mortuaire posée sur la table à côté de Mademoiselle, une autre image s'évoquait, une autre figure se fixait devant elle. Pour ne pas la voir, celle-là, la vieille fille se mettait à prier. Mais pas plus maintenant que dans les déchiremens de la séparation, la prière ne lui était efficace. La douceur de cœur n'y était pas encore. Elle priait obstinément, sèchement : des récitations mornes, des oraisons pour obliger Dieu — donnant donnant — à pardonner à Louise, à lui ouvrir son Paradis.

XXI

Elle eut plus de soulagement le lendemain à agir, à s'occuper de sa petite amie. Une horreur physique, insurmontable, l'empêchait d'aller la visiter au cimetière. Mais de bon matin, à l'heure habituelle, elle avait entendu une messe à son intention; et, la messe dite, elle s'était mise à ranger les affaires de l'orpheline, ce qui restait de son trousseau du couvent, son linge, son vestiaire. Lentement, l'un après l'autre, elle sortait les robes, les cotillons; longtemps portés, les corsets gardaient la forme, l'odeur de son corps, les bonnets le parfum habituel de ses cheveux. Elle les embrassait, y plongeait sa figure; au fond d'une poche elle trouvait un bonbon oublié, un gant de fil, un morceau de pain bénit. Et c'étaient comme des reliques.

Puis ce fut le recensement des livres. Ils étaient rangés soigneusement dans le placard : livres de prix à couverture dorée avec l'attestation collée sur la première page; livres de piété avec leurs signets brodés, leurs images, leurs emblèmes. Mademoiselle les feuilletait dévotement, lisait les noms imprimés sur les souvenirs de première communion, sur les memento encadrés de noir, et quelquefois, en tournant une page, une fleur s'envolait, une pensée aplatie, déteinte, avec une grimace de morte.

Dans une boîte en fausse laque gagnée à quelque loterie, la petite servante avait enfermé ses archives : un diplôme d'enfant de Marie et des lettres, quelques lettres, une correspondance à longs intervalles avec une ancienne intime du couvent, une orpheline en condition elle aussi, partie en voyage avec ses maîtres. Au fond, serrés à part, soigneusement, pliés et ficelés, Mademoiselle découvrait deux chiffons de papier, fatigués, usés de baisers et de larmes; c'étaient des billets d'Antonin écrits tout de suite après son congé de la rue Verte; une protestation de fidélité, une demande de rendez-vous.

L'idée de Mademoiselle avait été d'abord de faire un triage dans ces reliques, de donner le linge et les vêtemens aux pauvres, de garder seulement les souvenirs les plus précieux. Mais l'inventaire fini, quand ce fut le moment de distribuer le vestiaire, il lui sembla que c'était comme une autre séparation. Elle n'eut pas le courage d'y consentir.

Pourquoi, au lieu de les disperser, ne réunirait-elle pas ces choses? La place ne manquait pas dans la maison. La chambre d'honneur s'indiquait à cet emploi. Mademoiselle y installa ses souvenirs. Les robes bien brossées, munies de sachets de vétiver

contre les mites, furent suspendues dans le placard, le linge repassé de frais fut pieusement couché dans les tiroirs de la commode, les livres rangés sur une étagère, et, appuyée à un coussin, la couronne mortuaire en perles fausses s'étala sur le lit.

Mademoiselle passait là ses heures les moins amères.

Elle embrassait la photographie de Louise en entrant comme on prend de l'eau bénite au seuil d'une chapelle ; puis elle s'installait. Elle faisait ses lectures de piété dans les livres de la morte, empruntait son chapelet pour réciter le rosaire. La piété lui semblait ainsi plus facile, les prières plus efficaces.

Elle tricotait aussi de longs momens, assise dans l'embrasure de la fenêtre et même, au bout de quelque temps, quand furent calmés ses pauvres nerfs et tombée la fièvre de la première heure, dans la moiteur des après-midi elle s'y assoupissait quelquefois.

Endormie ou éveillée, elle sentait Louise près d'elle. C'était un lieu d'illusion favorable plus que tout autre à l'exaltation du souvenir.

Comme font les dévotes pour leur chapelle préférée, Mademoiselle ne cessait pas d'orner, d'embellir la chambre mortuaire. C'était tantôt un tapis de milieu, tantôt un abat-jour nouveau pour les lampes, tantôt un cadre en maroquin noir pour la photographie de la morte. Des fleurs surtout, des fleurs coupées, des fleurs vivantes, des bouquets de roses sur la cheminée, des aralias en pyramide dans les angles. Il fallait sortir les plantes, les charrier à l'air, les rentrer deux fois par jour. La vie de Mademoiselle se passait en ces sollicitudes.

XXII

L'abbé Justrobe et Sylvain Méric avaient repris l'habitude de leur visite du soir. Mais que pénible était l'emploi de ces deux heures jadis pour eux trois si légères ! Le plaisir se changeait en corvée. Des cartes, même après la neuvaine, il n'en avait plus été question. Et la conversation se traînait ; l'accord n'y était plus ; les âmes ne rendaient pas le même son. Émus du malheur commun, navrés de l'absence de Louise, ils l'étaient certes, l'abbé et le neveu, mais à leur manière ; et cette manière n'était pas celle de Mademoiselle. Leurs regrets décens et paisibles ne pouvaient pas s'entendre avec l'affliction de la vieille fille. Et leur sympathie pour leur amie s'exprimait en des consolations si agaçantes !

— Le bon Dieu sait ce qu'il fait, articulait l'abbé Justrobe ; c'est pour son bien qu'il a voulu reprendre Louise.

— Louise est plus heureuse que nous maintenant, affirmait Sylvain Méric. Ceux qui restent sont les plus à plaindre.

Et il plaignait Mademoiselle ; oh ! de tout son cœur. Il la plaignait de ce qu'elle ne pouvait pas se consoler. Son désespoir était une espèce de maladie ; et il s'informait de son état comme il aurait fait d'une migraine ou d'une rage de dents. Il conseillait des traitemens, préconisait des remèdes : la promenade surtout, l'exercice ; il n'y avait rien de tel pour calmer les nerfs, remettre les choses d'aplomb.

Mademoiselle le laissait dire. Tous les trois attendaient impatiemment le couvre-feu, trouble-fête autrefois de leur plaisir, signal maintenant désiré de leur mutuelle délivrance.

La femme de ménage était encore plus gênante pour Mademoiselle que ces timides. Une bavarde... et c'était si loin de la vieille fille maintenant, tous ces cancans du quartier, ces histoires dont la servante lui portait l'écho minutieux !

Elle fuyait alors ; elle courait s'enfermer dans la chambre aux reliques. Mais ces reliques, source presque unique, aliment quotidien de sa vie, il vint un moment où leur vertu parut faiblir. Comme il arrive, dit-on, aux reliques des saints, qui perdent après un certain temps une partie de leur efficacité miraculeuse, les souvenirs de Louise n'eurent plus, au bout de quelques mois, le même pouvoir d'attendrissement sur le cœur de Mlle Clémence. La dévotion matérielle des lèvres appuyées sur les chiffons de la petite servante ne suffit plus à faire jaillir le flot jusque-là obéissant de l'émotion.

La vieille fille sentait s'appauvrir le culte, se faner l'image de sa petite amie.

Sylvain Méric et l'abbé Justrobe lui offrirent une occasion de renouveler sa ferveur. Honteux de leur défection au moment du péril, de la solitude où ils avaient laissé pendant quelques jours leur amie, ils cherchaient le moyen de se faire pardonner, de rentrer en grâce. Et quel plus sûr moyen que de lui donner un nouveau portrait, une photographie agrandie de la morte ! Un photographe ami de Sylvain Méric s'était chargé du travail et il s'était surpassé. La magie de la couleur s'ajoutait à la fidélité de la ressemblance. C'était sur les joues une pâleur rosée, d'un ton si fin qu'elle portait la révélation d'une Louise encore plus belle ; une Louise distinguée, presque une demoiselle. Un cadre en or complétait cette merveille.

Introduit en secret dans la maison, et placé dans la chambre d'honneur, au centre d'un décor de fleurs, éloquemment agencé par Sylvain Méric, le portrait, brusquement dévoilé, manqua faire

tomber Mademoiselle en syncope. Elle embrassa l'image, elle embrassa les donateurs. Dans ce commencement d'aridité où s'épuisait son amitié posthume pour la petite servante, elle crut sentir comme le coup de la grâce. Sa piété jaillit pour un moment aussi vive qu'au premier jour; pas tout à fait la même, cependant; elle se dénaturait quelque peu, se spiritualisait en accord avec le nouveau modèle offert à son culte. Ce culte s'adressait maintenant à une Louise presque imaginaire, à un être irréel où le rêve de la vieille fille se combinait avec l'invention du photographe-artiste.

Ce fut le danger d'abord, et puis l'écueil de cette résurrection. Anoblie, épurée, Louise se recula, se sépara une seconde fois de son amie.

Bientôt reparurent les mauvais symptômes de l'oubli, l'œil sec, l'effusion lente, l'adoration labiale.

Évidemment il travaillait à se guérir, le cœur, le pauvre cœur blessé de la vieille fille ! Et elle ne voulait pas; il lui répugnait d'oublier, d'être soumise aux fatalités de l'instinct comme une bête, comme cet ingrat, cet insouciant Toto qui ne se donnait même plus la peine d'ouvrir l'œil ou de hocher la queue, quand on nommait devant lui, pour l'éprouver, son ancienne maîtresse. Surtout elle avait peur de ce qui allait suivre, de son aridité ancienne, de la vie mécanique qu'elle pratiquait avant d'avoir connu Louise. Son âme d'autrefois lui revenait, mais elle lui revenait en tristesse, en déchéance. Il lui fallait maintenant autre chose, pour l'occuper que des soins d'époussetage; son cœur voulait vivre; des facultés d'affection s'étaient exercées en elle, qui cherchaient obscurément leur emploi.

XXIII

Sa santé cependant se ressentait à la longue de cette crise intérieure, de ces journées sans mouvement, écroulées dans son fauteuil.

Des migraines dont elle avait souffert dans sa jeunesse reparurent aggravées; son estomac se dérangea tout à fait; l'hypocondrie bientôt s'ajouta aux souffrances matérielles des crampes. Mademoiselle ne mangeait pas; Mademoiselle ne pouvait plus dormir.

Les vertus traditionnelles de la camomille, le pouvoir infaillible de la sauge ne réussirent pas à la soulager, encore moins les serviettes chaudes ou la tiédeur de la main appliquées au creux de l'estomac. Les remèdes de bonne femme se trouvant épuisés, force fut à Mademoiselle de consulter M. Tuste. Et

M. Tuste ordonna des poudres digestives; mais il recommanda surtout l'exercice. Une heure de promenade par jour pour commencer.

Mademoiselle n'osait pas sortir seule, si fatiguée qu'elle craignait de tomber en syncope. Pour plus de sûreté, elle accepta d'aller en compagnie de l'abbé Justrobe rendre sa visite de deuil, depuis longtemps promise et de jour en jour différée, au couvent de la Préservation. Outre le profit matériel de la promenade, qui sait si son indifférence ne recevrait pas là une secousse salutaire ?

Ce fut, en effet, un gros coup au cœur de la vieille fille, distraite jusque-là par le spectacle de la rue, quand elle se retrouva dans le parloir, l'identique parloir où deux fois déjà, avant et après la faute, elle avait vu Louise.

Avenante et grave, notre chère Mère supérieure était là, avec son sourire bienveillant et fin sur la pâleur de son embonpoint de nonne. Elle parlait de Louise à Mademoiselle; mais pas de Louise morte; elle racontait la Louise vivante du couvent, ses années d'écolière, de congréganiste.

— Elle a été l'amie de presque toutes nos orphelines; les plus petites mêmes l'adoraient; elle était l'enfant gâtée de la maison. Je suis sûre que ça vous ferait du bien, si vous les entendiez parler d'elle. Et, au fait, pourquoi pas, si vous avez le temps? si une promenade dans le couvent ne vous effraie pas?

— Une promenade? C'est justement ce que le médecin a ordonné à Mademoiselle, approuvait l'abbé Justrobe.

Et la visite commençait.

C'était le réfectoire avec son odeur loyale de pot-au-feu, les dortoirs blancs pour des rêves d'innocence, les ateliers si gais, si éclatans de lumière, qu'ils donnaient envie de coudre. Et dans chaque salle une halte, un geste de la Supérieure indiquant le lit de Louise, son banc à l'atelier, au réfectoire; un mouvement de Mademoiselle qui s'arrêtait, songeuse.

Au jardin, devant un petit parterre de zinias et de balsamines :

— Nous lui avions donné ce carré de terre à soigner; c'est elle qui a planté cette verveine; en voulez-vous une bouture? demandait la religieuse.

Mademoiselle acceptait.

Les orphelines arrivaient au même moment, sortaient de la salle d'études, deux par deux, lentes, au pas réglementaire; et aussitôt qu'elles touchaient le sable de la cour, comme des oiseaux lâchés, elles prenaient leur élan, s'espaçaient avec des cris, des poursuites folles à travers les allées et les charmilles.

Mademoiselle les regardait, remuée par la couleur, la coupe de

la robe autrefois portée par Louise — oh ! cette robe ! — par l'air de gaieté aussi, de gaieté insouciante, fixé comme un autre uniforme sur ces figures d'ingénues.

Elles étaient pour elle comme autant de Louises.

Une surtout l'attendrissait, une blonde toute rose, toute ronde, avec des yeux bleus, étonnés.

— Celle-là, qui est-elle? interrogea la vieille fille.

— Elle se nomme Thérèse, Thérèse Didal. N'est-ce pas qu'elle a quelque chose de notre Louise? On dirait sa sœur cadette. Voulez-vous lui parler?

Thérèse s'avançait.

— Vous avez connu Louise? demandait Mademoiselle à l'enfant.

—J'étais à côté d'elle à l'atelier. C'est elle la première qui m'a appris à coudre.

— Et vous l'aimiez?

— Oh oui !

— Et maintenant, vous priez pour elle?

— Soir et matin nous récitons toutes le *De profundis* pour les maîtresses et les élèves défuntes.

— Et les bienfaitrices de la communauté, compléta la Supérieure.

L'enfant s'agitait sur place, impatiente, les yeux tournés vers le jardin.

— La récréation est courte, pas vrai, Thérèse? disait en souriant Mademoiselle. Allez, mon enfant.

La petite était déjà loin et Mademoiselle demeurait là à songer.

— Vous ne devez pas avoir le temps de vous ennuyer avec tout ce petit monde, n'est-ce pas, ma chère Mère? dit-elle après un silence.

— M'ennuyer? Comment ferais-je? sourit la religieuse. Une centaine d'orphelines, presque autant de repenties à gouverner.

— Quel cassement de tête ! Et vous les aimez toutes?

— Toutes, certainement.

— Il doit pourtant y avoir de mauvaises natures sur le nombre...

— S'il n'y en avait pas, où serait le mérite? C'est pour elles que nous sommes là, pour les redresser, pour les sauver. Quand elles se convertissent, les pires quelquefois deviennent les meilleures...

Mademoiselle réfléchissait :

— Oui, mais à tant aimer, que de chagrins on se prépare ! Car,

enfin, elles vous quittent, vos enfans; il y en a qui sortent tous les ans, il y en a qui meurent...

— Et d'autres qui arrivent. Notre cœur ne reste jamais vide. Notre petite famille se renouvelle; de jeunes affections s'ajoutent aux affections disparues...

— Vous êtes heureuse! soupira la vieille fille.

— Le bonheur est en Dieu! conclut l'abbé Justrobe.

La chapelle était devant les visiteurs : une toute mignonne chapelle avec des couleurs délicates aux murs et des parfums légers en l'air; un endroit saturé d'innocence et d'amour, chaud des ferveurs eucharistiques, attendri des effusions de la pénitence.

Sur le banc où Louise s'était agenouillée si longtemps, à la même place, Mademoiselle plia les genoux, se prosterna. Et un mouvement se fit en elle; des clartés apparurent, des pays nouveaux se révélèrent, combien désirables! C'était donc vrai qu'on pouvait se donner, qu'on pouvait aimer toujours! Le bonheur qu'elle avait eu pendant quelques jours avec Louise, il ne tenait qu'à elle de l'avoir encore... de le garder jusqu'à la fin,... jusqu'après la fin!

Oh! comment ne l'avait-elle pas compris plus tôt? Comment n'avait-elle pas senti la misère de sa vie, la déception de ses désirs, la stérilité de ses actes!

Elle avait cru aimer; elle n'aimait pas. Même avec Dieu, même avec Louise, elle comptait, elle marchandait, elle stipulait d'immédiats bénéfices. Elle en avait voulu à Dieu de lui avoir pris Louise, elle n'avait pas pardonné à Louise de lui avoir préféré Antonin.

Mademoiselle priait maintenant. Elle récitait un *Ave*, un *Pater*. Et à mesure qu'elle priait, une exaltation la soulevait. La charité l'appelait, lui faisait signe de la suivre.

Elle se leva.

Et au moment de prendre congé de la Mère supérieure :

— Vous avez bien, n'est-ce pas, des dames patronnesses qui s'intéressent à votre œuvre?

— Et qui y participent. Que ferions-nous sans elles? Elles recommandent nos orphelines, les encouragent, les surveillent. De temps en temps elles viennent travailler avec nous à l'ouvroir, pour habiller nos pauvres.

— Je serais heureuse, ma chère Mère, si vous me permettiez de m'associer à leur bonne œuvre... sollicita Mademoiselle.

La supérieure avait pris la main de la vieille fille, la serrait longuement entre les siennes en manière de pacte.

— C'est notre généreux patron saint Joseph qui vous a soufflé

cette bonne pensée! s'exclamait-elle. Soyez la bienvenue chez nous, Mademoiselle. La communauté n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour notre petite Louise. Vous avez été une vraie mère pour elle. Vous adopterez encore une de nos filles : Thérèse Didal, peut-être.

— Pas celle-là plutôt qu'une autre; je les adopte toutes... promit solennellement Mademoiselle.

XXIV

Le soir même, un peu après huit heures, — car depuis que le piquet avait été abandonné, les amis de Mademoiselle s'étaient relâchés de leur exactitude, — l'abbé Justrobe et Sylvain Méric faisaient leur entrée dans la salle à manger de la vieille fille.

Et aussitôt échangées les quotidiennes bienséances, les deux visiteurs s'échouaient chacun sur son fauteuil, pas plus pressés l'un que l'autre de commencer une conversation qui au bout d'un moment s'espaçait, menaçait de s'éteindre. Un mot, un silence; une question, un hochement de tête; ainsi depuis trois mois se passaient les choses. Et rien ne laissait espérer un retour possible à la gaieté des anciens passe-temps. Ce soir-là cependant, l'événement de la journée, la visite au couvent, racontée par l'abbé, animait ce petit monde.

Mademoiselle expliquait, commentait... Et quand le sujet épuisé allait laisser les causeurs dans l'embarras, tranquillement, de son ancien geste, elle étalait le schall-tapis sur la table, disposait les cartes, les jetons. Un air de bonté éclairait sa figure, assouplissait les mouvemens de ses bras anguleux, de ses mains maigres.

— Allons, l'abbé; allons, mon neveu, au travail! Déjà huit heures et demie, nous n'avons pas un moment à perdre.

Ils avaient repris leur place d'autrefois autour de la table. Sylvain fouillait dans son gousset, l'abbé Justrobe dans sa bourse; chacun sortait son enjeu.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, suggéra Mademoiselle, nous ferons une cagnotte. Ce sera pour les dames de la Préservation...

— Et nous appliquerons le mérite de l'aumône à l'âme de notre chère Louise. Pauvre enfant! Elle a assez souffert. Espérons que Dieu voudra bien la recevoir en son saint Paradis.

— Ainsi soit-il, soupira Mademoiselle en battant les cartes.

ÉMILE POUVILLON.

LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

ET LE

SACRÉ-COLLÈGE EN 1894

I

Il n'y a guère d'organisation plus intéressante, plus originale, que celle de l'Église catholique; il n'y en a pas de plus universelle; — et pourtant il n'y en a pas de plus mal connue. Quand on parle de l'Allemagne, ou de l'Angleterre, ou de l'Italie, tout le monde a quelque idée de l'empire allemand, de la constitution anglaise, ou du statut italien; tout le monde même se représente, et presque physiquement, les hommes d'État dont les noms reviennent chaque matin et chaque soir dans les journaux : M. de Caprivi, lord Salisbury, lord Rosebery, M. de Rudini, à plus forte raison un Bismarck, un Gladstone, un Crispi. L'idée que nous nous formons des institutions n'est peut-être qu'à moitié juste, l'image que nous nous faisons des hommes ne leur ressemble peut-être que superficiellement, mais touchons-nous jamais le fond des choses ou le fond des âmes? Pour ce qui est de l'Église catholique, on en ignore généralement et la structure et les ressorts; et l'on ne se figure que vaguement, comme dans une lumière de vitrail ou dans une fumée d'encens, les hommes qui les font mouvoir.

On se sent bien, devant elle, en présence d'une grande force organisée, mais de l'organisation, on s'en occupe à peine. On ne voit que le côté extérieur, — s'il est permis de dire de l'Église qu'elle ait quelque chose d'extérieur et que ce soit précisément ce côté-là; — en tout cas on ne voit que la hiérarchie religieuse, mêlée au siècle, archevêques, et évêques, et toute l'armée des

prêtres et des clercs. Pareillement, on sait du pape qu'il est le vicaire de Jésus-Christ et le successeur de saint Pierre (1). On sait encore que depuis vingt-quatre ans il a perdu sa ville, — la Ville, — et que, depuis lors, il est reclus en un palais immense où l'on compte onze mille chambres et d'où quelquefois, rarement, par un couloir secret, il descend prier et bénir dans la basilique du Prince des apôtres. On le voit, aux cérémonies, passer sur la chaise à porteurs, éventé par les *flabelli*, précédé de la croix et de l'épée, entouré de sa garde noble, de sa garde bourgeoise et de sa garde suisse, à la fin d'une lente procession de vieillards qui marchent deux par deux, vêtus de pourpre et d'hermine, avec des diacres pour soutenir leurs traînes, entre des chevaliers de Malte en armure, des camériers à collerette et chaîne d'or, des valets habillés de damas rose, des moines en froc noir, blanc ou brun, et des prélats à manteau violet. Cela, c'est ce qui éclate et c'est ce que l'on voit. Mais c'est ne voir de l'Église que sa pompe et ses fêtes et ce n'est pas assez ; ce n'est voir ni tout ce qu'elle est, ni tout ce qu'elle contient.

L'Église catholique — Léon XIII le déclare dans une de ses encycliques (2) — est « une société parfaite ». « Elle constitue, et ce fait est de la plus grande importance, dit-il, une société juridiquement parfaite dans son genre, parce que, de l'expresse volonté et par la grâce de son fondateur, elle possède en soi et par elle-même toutes les ressources qui sont nécessaires à son existence et à son action. »

On ne peut assurément pas dire d'elle, au sens ordinaire des mots, que ce soit un État, ou qu'elle ait un gouvernement, ou qu'on y trouve les caractères distinctifs de ce que la vieille école nommait « la souveraineté ». Comment serait-elle un État, si elle n'a pas, à elle appartenant en propre, un territoire défini? Et pourtant, comment n'en serait-elle pas un, si elle possède au degré le plus éminent, depuis des siècles et vraisemblablement pour des siècles encore, la permanence sous la même forme; si, parmi les États, ces personnes morales perpétuelles, elle est, par excellence, la personne morale perpétuelle?

(1) La liste est longue des qualificatifs que le Pape pourrait prendre. Joseph de Maistre (*Du Pape*, liv. I, chap. VI) en a relevé quarante-cinq dans les Conciles et les Pères. Ils l'appellent le très saint évêque de l'Église catholique, le très saint et très heureux patriarche, le très heureux seigneur, l'évêque élevé au faîte apostolique, le préfet et le porte-clefs de la maison de Dieu, le gardien de la vigne du Seigneur, la bouche et le chef de l'apostolat, la fontaine apostolique, le lieu de l'unité, le port très sûr de toute communion catholique, etc.

(2) Encyclique *Immortale Dei*, sur la Constitution chrétienne des États, du 1er novembre 1885.

Comment aurait-elle, dans la force du terme, un gouvernement, si elle n'est pas, dans la force du terme, un État; si ses sujets sont partout et nulle part; si elle ne leur commande pas habituellement; si ses attributions légitimes sont bornées à la sphère des intérêts spirituels? Et pourtant, comment n'en aurait-elle pas un, si les intérêts spirituels sont nécessairement en contact, en harmonie ou en conflit avec les temporels; si, à défaut de commandemens habituels, elle donne au moins des directions fréquentes; si, n'ayant nulle part de sujets, elle a en tous lieux des fidèles, plus soumis au suprême docteur de la foi et de la morale que n'importe quels sujets à n'importe quel prince?

Comment parler de souveraineté, si l'on ne saurait parler de sujets; si le pape ne peut contraindre ni par la loi ni par l'impôt; s'il n'a point de bras pour frapper et si le bras séculier se dérobe à l'office de frapper en son nom; s'il ne peut recourir à d'autres sanctions que des peines et censures éternelles? Et pourtant, comment repousser toute pensée de souveraineté ou de souverain pouvoir, de pouvoir qui n'a pas de supérieur humain, si l'on dit, et il n'est personne qui ne le dise, « le Souverain Pontife »? — De telle sorte qu'en somme et avec toutes les restrictions possibles, il faut reconnaître que l'Église catholique, sans être un État, sans avoir ni territoire, ni sujets, ni moyens de contrainte matérielle, est une puissance d'un genre tout particulier, qui a ses lois particulières, sa constitution particulière, ses organes à elle, et, comme l'a écrit Léon XIII, « les ressources qui sont nécessaires à son existence et à son action. »

Catégorie à part dans le droit international, elle n'est pas un État, on le répète, et pourtant elle est une puissance, les gouvernemens entrent et demeurent en relations d'État avec elle. Le pape envoie et reçoit des ambassadeurs, il exerce des arbitrages et signe des concordats qui, s'ils ne sont pas, à la lettre, des traités, s'en rapprochent singulièrement. Pour entretenir ces relations au dehors et pour maintenir au dedans la discipline; parce qu'aussi l'Eglise a longtemps été un État semblable à tous les États, une puissance semblable à toutes les autres, lorsqu'elle avait Rome, les Marches et les Légations; parce qu'enfin le pouvoir pontifical est électif et que la mort l'interrompt ou le suspend; à cause de ce qui a été, de ce qui est et de ce qui pourrait advenir, il y a vraiment, à côté de la hiérarchie sacerdotale, une organisation gouvernementale, un gouvernement de l'Eglise. Seulement il est plus caché, plus discret; il disparaît, il s'abrite derrière la personne du pape, car il n'existe qu'en union étroite

avec le Saint-Siège et, ainsi encore, le Saint-Siège est bien le « lieu de l'unité » (1).

De ce gouvernement de l'Église, le Sacré-Collège des cardinaux est le rouage principal. Les cardinaux ne sont pas créés uniquement pour orner la *curia*, la cour romaine, dans les jours de solennité. Ce sont des cardinaux qui président les différentes congrégations ; à des cardinaux sont confiées les grandes charges pontificales, d'ordre spirituel ou d'ordre temporel, ecclésiastiques ou séculières, religieuses, ou politiques, ou mixtes, puisque l'Église ne touche plus à ce monde que par ce qui intéresse l'autre. Un cardinal est secrétaire d'État du Souverain Pontife, un cardinal est préfet de la Propagande, pour ne citer que des fonctions qui soient incontestablement des fonctions politiques et de gouvernement. Au temps de la papauté-royauté, quand les trois couronnes de la tiare n'étaient pas purement symboliques, des cardinaux étaient légats ou gouverneurs dans les provinces des États de l'Église. Mais ce n'est pas tout et le Sacré-Collège, en tant que corps constitué, a des fonctions de gouvernement. Il est auprès du pape comme un conseil toujours présent et les consistoires ne sont, à remonter aux sources, que des séances de ce conseil. Mais l'avis du Sacré-Collège n'oblige pas le pape, qui seul est le Souverain Pontife, en qui seul réside cette souveraineté, la moins caractérisée humainement et toutefois la plus authentique que l'on sache, puisque le pape seul occupe le Saint-Siège, et l'Église catholique est une monarchie aussi réellement que gouvernement puisse en être une. Ce n'est que lorsque le Saint-Siège est vacant et pour la courte durée des interrègnes, cette monarchie étant élective, que le Sacré-Collège est pleinement tout ce que les Canons font de lui. Alors il fournit un exemple (il n'en est pas de plus certain ni de meilleur) de ce que les théoriciens désignent par le mot de « souveraineté *collective* ou *collégiale* ». Il est un groupe fermé et parfaitement cohérent, dont aucune personnalité ne se détache et ne l'emporte (2), jusqu'à la proclamation du nouveau Pontife. Dans le cérémonial ecclésiastique, le dais est l'emblème de la souveraineté. Or, chaque stalle, au Conclave, est surmontée du dais : soixante-dix stalles, soixante-dix dais, soixante-dix parts, ou plutôt soixante-dix élémens de la souveraineté, en attendant qu'un pape soit élu, que tous les dais s'abattent, sauf un seul, et que la souveraineté, au lieu d'être une en soixante-dix personnes, redevienne une en une

(1) Saint Cyprien, *Epist. ad Cornel.*, IV, 2.

(2) Nous dirons plus loin quelques mots du rôle du cardinal *camerlingue*, du cardinal *doyen* et des cardinaux *chefs d'ordre*.

seule personne, comme le Saint-Siège est un, comme l'Église est une.

II

Longtemps avant qu'il y eût un Sacré-Collège, il y avait des cardinaux. Dès le ve siècle, il est question de *cardinaux* dans l'Église romaine. Ce nom de *cardinal* marquait, dit Fleury, que le prêtre était attaché à son église comme une porte est engagée dans ses gonds (le mot cardinal vient du latin *cardo*, gond) (1). Ainsi, les cardinaux étaient d'abord les prêtres immatriculés, *presbyteri cardinati*, les titulaires et les curés inamovibles des principales églises de Rome. Plus tard, ils furent considérés, suivant l'expression du pape Eugène IV, « comme les pivots sur lesquels repose le gouvernement de l'Église universelle » (2). Mais tout d'abord, le mot *Église* ne se prenait point au sens abstrait : il ne s'agissait point de l'Église universelle : c'était, au sens concret, de telle ou telle église de Rome qu'un prêtre ou un diacre était cardinal, et, de là, l'usage qui s'est conservé, même après que l'institution eut acquis tout son développement, de rattacher, par les *titres cardinalices*, les cardinaux de l'Église universelle à telle ou telle église romaine. Maintenant encore, après qu'un cardinal a reçu le chapeau, un de ses premiers devoirs et de ses premiers soins est de prendre officiellement possession de son titre, c'est-à-dire de l'église dont il est titulaire ; dont il devient, même de loin, le curé, par une fiction qui a son fondement dans les réalités de l'histoire ; où sa charge l'attache, le scelle comme un gond, et sur la porte de laquelle il appose ses armes, auprès des armes pontificales. A partir de ce moment, il fait corps avec son église, et jadis il n'avait plus guère d'autre nom que le nom du saint sous l'invocation de qui cette église est placée. Ouvrez les écrivains italiens du xve et du xvie siècle ; lisez, par exemple, les lettres écrites par Machiavel en mission à la cour de Rome : vous trouverez, à chaque page, le cardinal de Saint-Georges, le cardinal de Saint-Théodore, le cardinal des Saints-Vite-et-Modeste, le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, le cardinal de Sainte-Praxède, de leurs vrais noms, les cardinaux Sansoni-Riario, Sanseverino, Ascanio-Maria Sforza, Giuliano della Rovere, et Antoniotto Pallavicino. C'est tout à fait de la même manière qu'on disait chez nous M. de Paris, M. de

(1) Voy. Chéruel, *Dictionnaire historique des Institutions, mœurs et coutumes de la France*, au mot *Cardinal*.

(2) Lucius Lector. *Le Conclave : origines, histoire, organisation, législation ancienne et moderne*. Paris, Lethielleux, 1894, un fort vol. in-16.

Lyon, M. de Rouen, M. de Meaux ou M. de Cambrai; mais, pour les cardinaux, en cour de Rome, tout se rapporte à une circonstance romaine, et la raison s'en devine aisément, si, de bonne heure, la dignité de cardinal est exclusivement romaine.

Dans le sein de l'Église romaine, il s'était constitué des groupes ecclésiastiques analogues à nos paroisses. Chacun de ces groupes avait été pourvu de sa basilique, desservie par des prêtres qui en habitaient les dépendances. C'est là proprement le titre : la résidence dans l'église, et l'on pourrait en quelque sorte montrer sur un plan de la ville que le Sacré-Collège, ou du moins le cardinalat, fut, à ses origines, une institution toute romaine, toute locale, et qui, dans Rome même, se localisait étroitement en de certaines églises, ou plus exactement encore en de certains presbytères, qui s'attachait aux maisons des prêtres desservant régulièrement et quotidiennement ces églises (1). La dignité, le titre de cardinal n'était, pour ainsi dire, pas *personnel* : il était *réel* et, encore une fois, attaché à l'église ; il s'acquérait par la possession d'office : c'était, encore une fois, l'église qui le conférait au prêtre ; le prêtre le prenait comme représentant de l'église, de *son* église et de *telle* église. Mais, de même qu'on disait, des prêtres titulaires des principales églises de Rome, les prêtres cardinaux, on ne tarda pas à appeler les six évêques suburbicaires, les six évêques de la province de Rome ; à savoir, d'Ostie et Velletri, de Porto et Sainte-Rufine, d'Albano, de Frascati, de Palestrina et de Sabina, les évêques-cardinaux ; et, plus tard, on dit aussi des principaux diacres des diverses églises mineures, dans l'enceinte même de la ville, les diacres-cardinaux. S'il fallait faire plus que de noter le fait et si c'était le lieu d'en donner l'explication, peut-être la chercherait-on dans le système suivant lequel, au temps de la primitive Église et antérieurement au XIe siècle, il était procédé à l'élection des papes.

Les papes furent d'abord élus, comme évêques de Rome, dans la forme ordinaire où l'on élisait les évêques. Saint Cyprien, voulant défendre l'élection contestée de saint Corneille, assure qu'elle a été faite « par la disposition de Dieu et du Christ, le

(1) « La première apparition que fassent les *titres* dans les documens historiques est seulement de 341, et la première inscription qui les mentionne est de 377. A la fin du Ve siècle ou au commencement du VIe, et sans doute déjà bien auparavant, on ne comptait pas moins de vingt-cinq églises titulaires, comme on le voit aux signatures des prêtres de Rome qui prirent part au fameux Concile tenu sous le Pape Symmaque en l'an 499. Les vingt-cinq titres *Gregoriani* (595) sont presque identiques encore aux titres *Simmachiani*. Au XIIe siècle, vers le temps de Calixte II, le nombre des titres presbytéraux fut porté de 25 à 28 ». (Monsignor Isidoro Carini, *De'Titoli della Chiesa romana*.)

témoignage de presque tous les clercs, le *suffrage* du peuple qui se trouvait présent, le *vote* du collège des prêtres les plus anciens, et le *concours* des hommes les plus considérables. » Deux siècles après, saint Léon le Grand s'exprime presque dans les mêmes termes, mais il fixe mieux le rôle de chacun, des évêques de la province, des clercs et des citoyens; il dit « de tous les clercs et de tous les citoyens ». Laissons de côté le peuple et les notables ; peu nous importe l'intervention ou les prétentions à intervenir des barons ou des magistrats, des Alberics et des Crescenzi, de l'empereur ou de ses délégués. S'ils interviennent, c'est abus et corruption d'un vieil usage ; s'ils prennent part active à l'élection, ils n'y figurent que l'élément laïque, l'élément de trouble et de violence, qui peu à peu sera éliminé. Peu à peu, l'excès même de leurs prétentions amène une réaction ; une forme de droit tend à se substituer, pour l'élection des papes, à une forme tumultuaire (à supposer que le tumulte ne soit pas justement l'absence et la négation de toute forme). Le droit d'élire va peu à peu être circonscrit et défini contre l'empereur, contre les barons, et le peuple de Rome. Le corps électoral se formera et se fermera, rejettera l'élément laïque ; tout au plus en restera-t-il, dans la suite des temps, le *veto*, l'exclusive de quelques princes et la notification officielle de l'élection du pape aux souverains, avec l'usage, pour le peuple romain, de s'assembler sur la place devant le palais où le Sacré-Collège est réuni. Mais empereur, barons et peuple vont être aux portes ou à la porte; le mot de l'apôtre va devenir une vérité : *Qui foris sunt*. Les trois élémens ecclésiastiques, au contraire, vont être conservés, et on va les voir plus distinctement: 1° *episcopi provinciales*, les évêques provinciaux, les six évêques suburbicaires ; 2° *presbyteri incardinati* ou *cardinales*, les prêtres cardinaux des églises de Rome; 3° *primates cleri*, non plus tous les clercs, les diacres, et non pas tous les diacres, les principaux seulement.

D'ailleurs, ce n'est pas, au début, le pape qu'ils élisent, le pape, pontife universel : c'est leur évêque à eux, l'évêque de Rome ; ils ne le font point pape, mais évêque ; ce qui, ensuite, le fait pape, c'est d'être évêque de Rome et de succéder à saint Pierre. C'est, au début, une élection toute romaine, et ce noyau, cet embryon de Sacré-Collège est tout romain, comme est toute romaine l'institution des prêtres cardinaux. Plus tard, par extension et par analogie, on dira les évêques cardinaux, les diacres cardinaux. Mais ce n'est que comme évêques de la province de Rome, comme prêtres titulaires ou diacres principaux des églises de Rome, qu'ils élisent l'évêque de Rome, non point comme car-

dinaux, au sens moderne du mot. A mesure que s'affirmera le caractère universel de la papauté, que le pape surgira de l'évêque de Rome, les termes et les choses se renverseront. On élira moins l'évêque de Rome que le pape, pontife universel, et l'on ne dira plus : les évêques cardinaux, les prêtres cardinaux, les diacres cardinaux, mais, à l'opposé : les cardinaux évêques, prêtres ou diacres. Les membres du Sacré-Collège n'en seront plus membres, ne seront plus cardinaux à raison de leur qualité d'évêques suburbicaires, de prêtres titulaires, de diacres principaux des églises de Rome ; c'est à raison de leur qualité de cardinaux que, la fiction chassant la réalité, ils seront rattachés comme évêques, prêtres ou diacres, aux sièges suburbicaires et aux églises de Rome. Le *titre* ne conférera plus la dignité ; c'est la dignité qui conférera le *titre*. Le titulaire pourra ne plus avoir avec le *titre* aucun lien réel et permanent. La papauté s'internationalisera, se supranationalisera, et, comme elle, le Sacré-Collège devra s'internationaliser. — On aperçoit la transition et comment le Sacré-Collège cesse d'être une institution purement romaine, devient universel en même temps que la papauté, et comment, cessant d'être une hiérarchie exclusivement religieuse, il devient, sous un de ses aspects, un corps politique, un facteur, — et un facteur très important, — de la politique internationale.

C'est le pape Nicolas II qui, vers le milieu du XIe siècle, en 1059, et sous l'inspiration du célèbre Hildebrand, le futur Grégoire VII, donna le premier à l'élection des papes cette forme de droit qui ne lui avait que trop fait défaut jusqu'alors, et détermina un peu mieux qu'elles ne l'avaient encore été les conditions requises pour être électeur et pour être élu : « A la mort du pontife de cette église romaine universelle, prescrit-il, que tout d'abord les cardinaux évêques traitent ensemble avec le plus grand soin de l'élection de son successeur, puis qu'ils s'adjoignent bientôt les clercs cardinaux du Christ, et alors que le reste du clergé et le peuple accèdent par consentement à la nouvelle élection (1). »

Il semble que les cardinaux évêques aient, dans l'espèce, le rôle vraiment actif ou qu'ils aient, en tout cas, sur les autres cardinaux, les cardinaux clercs (prêtres et diacres), une prépondérance effective.

Cette prépondérance, vestige d'un privilège déjà ancien et de l'ancien mode d'élection des évêques par cooptation, les cardinaux évêques la conservèrent pendant un siècle encore, jusqu'à la con-

(1) Une ou deux lignes plus bas, Nicolas II le dit formellement : « Qu'ils soient les guides, les chefs, les éclaireurs (*præduces*) pour *promouvoir l'élection du Pape, et que les autres les suivent.* »

stitution d'Alexandre III (1). Le Sacré-Collège y recevait, sinon son organisation définitive, du moins le principe définitif de son organisation, qui est l'égalité de tous les cardinaux dans l'élection du Souverain Pontife.

Il n'en demeura et n'en demeure pas moins divisé en trois ordres : cardinaux évêques, prêtres et diacres; mais cette division en trois ordres est purement cérémonielle et le sens profond s'en est perdu. Les cardinaux évêques ne sont investis d'aucun pouvoir que ne possèdent également les cardinaux prêtres et les cardinaux diacres. A peine se rappelle-t-on ce que représentent les trois ordres : que les cardinaux évêques sont les six évêques provinciaux; les cardinaux prêtres, les prêtres *incardinati*, les curés titulaires des principales églises; et les cardinaux diacres, les prêtres principaux des églises mineures de Rome. Voilà l'une des divisions du Sacré-Collège, et à quoi elle correspond : sa division, interne, pourrait-on dire, et ecclésiastique en trois ordres. Il y en a une autre, externe et politique, en cardinaux de *curie* et cardinaux de couronne ou de nation. On appelle cardinaux de curie ceux qui résident habituellement à Rome; tels sont les titulaires des charges pontificales, les préfets des congrégations, etc. Les cardinaux de couronne sont les archevêques et évêques du monde catholique, revêtus de la dignité de cardinal. Dans le Sacré-Collège actuel, les cardinaux de curie représentent l'élément romain; les cardinaux de couronne, l'élément catholique ou universel, ce qui n'implique pas que tous les cardinaux de curie soient romains ou même italiens, ni que les cardinaux de couronne, — ceux qui le sont et ceux qui devraient l'être, — occupent des sièges archiépiscopaux ou épiscopaux très éloignés de Rome. Ainsi, le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, est, quoique Allemand, cardinal de curie et, comme lui, quoique Allemands aussi, le cardinal de Hohenlohe, qui fut évêque suburbicaire d'Albano et le cardinal Melchers, archevêque disgracié de Cologne. Mais l'archevêque de Naples, celui de Capoue, celui de Ravenne, celui de Florence ne sont pas plus des cardinaux de curie que l'archevêque de Paris, l'archevêque de Vienne, l'archevêque de Westminster, l'archevêque de Tolède, le patriarche de Lisbonne, l'archevêque de Baltimore, l'archevêque de Québec, l'archevêque de Sidney. Si ce ne sont pas davantage des cardinaux de couronne et s'il faut inventer pour eux une troisième catégorie, celle des cardinaux italiens, c'est uniquement à cause de la

(1) *Licet de vitanda discordia*, promulguée au troisième Concile de Latran, onzième concile œcuménique, en 1180. Il n'y eut plus désormais ni guides ni suivans, plus de distinction entre le choix et le consentement. (V. Lucius Lector, ouvr. cité.)

rupture officielle des relations entre le Vatican et le Quirinal et parce que l'occupation de Rome par le roi d'Italie crée une situation violente qui lui ôte tout droit vis-à-vis du Saint-Siège.

Le nombre des cardinaux a varié, mais toujours en augmentant, depuis la fondation du Sacré-Collège. Du XIIIe au XVe siècle, il y eut de dix à vingt cardinaux. Sixte-Quint, au XVIe siècle, en fixa le nombre à soixante-dix — en mémoire, dit-on, des soixante-dix vieillards qui assistaient Moïse, — et soixante-dix est demeuré le chiffre du *plenum*. Cette constante augmentation du nombre des cardinaux n'est pas, on le pense bien, un effet de la fantaisie ou de la faveur des papes; elle a, elle aussi, sa raison dans les faits, et le fait qui l'explique est tout simplement que, du XIIIe siècle à la fin du XVIe, la papauté s'est, comme on l'a dit, internationalisée. Son caractère universel s'est affirmé, marqué de plus en plus. Il n'est pas jusqu'au schisme d'Occident au XIVe siècle, jusqu'à la Réforme, au XVIe, qui n'aient en quelque façon souligné et comme dégagé ce caractère de catholicité, d'universalité. Et de même que c'est surtout par la guerre que les États ordinaires arrivent à constituer leur unité, de même le schisme et la Réforme, ces deux guerres théologiques, ont contribué à fortifier, à développer, en la rendant plus nécessaire, l'unité de l'Église romaine, dans le dogme, la morale et la discipline. Les affaires de Rome sont de plus en plus devenues des affaires du monde et les affaires du monde, de plus en plus des affaires romaines. Et, comme l'assemblée diocésaine qui autrefois élisait l'évêque de Rome ne suffisait plus pour élire le pape, tout de même, les bureaux diocésains qui pourvoyaient jadis à l'expédition des affaires de l'Église de Rome, n'ont plus suffi à l'expédition des affaires de cette Église, étendue progressivement aux différentes parties de l'univers peu à peu connu; car, plusieurs siècles durant, toute conquête de l'Europe hors d'Europe a été en même temps une conquête de l'Église.

Alors, il a fallu que l'Église se forgeât un outil, qu'elle s'ajustât une machine de gouvernement, mieux en rapport avec la tâche qui lui incombait à l'avenir. Ce fut l'œuvre de Sixte-Quint et c'est pourquoi furent créées ces charges pontificales remplies par des cardinaux, ces congrégations et ces chancelleries dont un cardinal est la tête et l'âme, qui décidaient, administraient, jugeaient au temporel et au spirituel; c'est pourquoi fut institué ce consistoire mensuel des cardinaux qui a été comme le Conseil d'État des papes. Le Sacré-Collège qui ne cessait de s'accroître en nombre n'a pas cessé non plus de grandir en honneurs et en prérogatives. Dès le concile de Lyon en 1243, Innocent IV avait donné aux cardinaux le chapeau rouge; Boniface VIII leur avait donné la robe

de pourpre; Paul II (1), la barrette et le cheval blanc : Urbain VIII ordonna, le 10 janvier 1630, qu'ils fussent qualifiés d'*Éminence* ou d'*Éminentissime et révérendissime seigneur*. Ils eurent, par tout pays, le pas sur les évêques et archevêques, même sur les métropolitains, et même, en France, aux audiences royales de Parlement, sur les pairs ecclésiastiques. Ils eurent donc un pouvoir réel et entier, dans sa force et dans sa splendeur; ils eurent l'action et l'état. On ajoutera, si l'on veut, que le pape, à mesure qu'il travaillait à se mettre au-dessus des conciles et à faire de l'Église une monarchie, éprouvait le besoin de s'appuyer ou de paraître s'appuyer sur un grand corps à tout instant présent ou représenté auprès de lui, constitué si haut en dignité qu'il n'y en eût point de comparable, sur un Sénat chrétien qui fût (nul ne s'abstrait facilement à Rome des souvenirs de l'antiquité classique) tout ce que l'autre avait été de glorieux et de majestueux; qui fût cela, quant aux choses terrestres et, quant aux choses éternelles, la plus sainte et la plus auguste assemblée que puissent tenir des hommes en qui toute humanité n'est pas morte. Ce grand corps toujours présent ou représenté près du pape, ce Sénat chrétien, ce Conseil romain de l'Église universelle, c'est le Sacré-Collège des cardinaux, séminaire de souverains-pontifes, on n'ose dire école, mais réunion magistrale de politiques et de diplomates, où n'ont jamais manqué les hommes d'Etat pour le gouvernement de l'Église.

III

Tout gouvernement a besoin de ministres et le ministre implique le ministère. L'Église n'échappe pas à cette nécessité commune. Elle s'y plie, en modifiant les formes, en se les adaptant, en se les accommodant. Depuis qu'elle n'a plus le pouvoir temporel, elle n'a plus, à dire le vrai et dans le sens ordinaire des mots (il en faut toujours revenir là), ni législation, ni finances, ni travaux publics, ni armée, ni police, ni rien de ce qui fait la matière ou l'objet habituels du gouvernement. Depuis 1870, le ministre de l'intérieur ne figure plus que sur la liste de la Chapelle pontificale, parmi les assistans au trône, et les douze chevaux du prince Massimo, grand maître des postes du Saint-Père, se reposent en leurs écuries. Mais le pape accrédite encore des ambassadeurs auprès des puissances, et les puissances accréditent encore des ambassadeurs près du pape. Ces ambassadeurs du pape au dehors,

(1) 1464.

nonces et internonces, doivent recevoir leurs instructions de quelqu'un, rendre compte de leurs actes à quelqu'un; les ambassadeurs étrangers doivent trouver à Rome quelqu'un avec qui s'entretenir, sans remonter, à tout propos, jusqu'au Souverain-Pontife lui-même. L'intermédiaire quotidien entre le pape et les ambassadeurs, le confident et le traducteur de sa pensée, le ministre des affaires étrangères du Saint-Siège est le cardinal secrétaire d'État.

Ses fonctions sont délicates et difficiles par-dessus toutes : elles le sont infiniment plus, depuis que la papauté a été réduite à n'être plus qu'une puissance spirituelle. Elles sont délicates par-dessus toutes, parce que les questions dont l'étude et la solution appartiennent au cardinal secrétaire d'État sont à moitié du domaine politique et à moitié du domaine religieux; parce que, ne pouvant opposer à la force qu'une force exclusivement morale, il a quand même à sauvegarder la liberté, la fierté de la conscience; par-dessus toutes, elles sont difficiles, précisément parce que le Saint-Siège est une puissance d'une nature particulière et que l'Église catholique forme dans chaque État comme une espèce d'État; difficiles enfin, parce que les États modernes sont très jaloux de leur autorité, ne la veulent point partagée et, par le partage, affaiblie; parce qu'ils sont théoriquement neutres et pratiquement indifférens, si ce n'est pas hostiles; parce que l'Église avec son chef suprême, ses liens étroits, l'obéissance qui est sa règle, ses prises sur les hommes, leur donne de l'ombrage et, pour tout dire, parce qu'ils se méfient d'elle. Traiter avec le Saint-Siège, il leur semble que ce soit un peu traiter avec le mystère, qui a toujours on ne sait quoi de déconcertant et d'irritant. Mais, sous ce rapport et pour ce qui est de son influence morale, la papauté n'a fait que gagner à être séparée de la terre.

Le mystère et la majesté ont grandi, depuis qu'on ne peut plus voir le pape en carrosse dans les rues de Rome, et ceux-là l'ont mis hors de l'atteinte des puissances, qui l'ont mis hors du congrès des puissances. Ils l'ont fait invisible, insaisissable, on dirait volontiers incorporel, impersonnel. La personne extérieure du pape, c'est le cardinal secrétaire d'État en ce qui touche la politique, et la politique du Saint-Siège est déterminée, commandée par la nature du pouvoir de l'Église, de ses fins et de ses moyens, par les conditions toutes spéciales où elle se meut. Elle l'était, même avant que les événemens de septembre 1870 eussent apporté dans le droit international le trouble qu'ils y ont introduit, et que, par eux, la position du Saint-Siège envers tous les gouvernemens et la position de tous les gouvernemens envers le Saint-Siège eussent

été radicalement changées. Mais combien plus ne l'est-elle pas depuis lors? Il est clair que le cardinal secrétaire d'État n'a jamais pu et peut moins que jamais le prendre sur le même ton que le chancelier de l'empereur allemand ou que les ministres du tsar. Il n'a pas derrière lui des milliers de canons et des millions de baïonnettes ! Mais il se trouve justement que sa faiblesse fait sa force et, si cette formule n'avait une apparence de jeu d'esprit, qu'armé il serait désarmé, et que désarmé, il est armé ou, ce qui revient au même, il désarme ses adversaires.

Quoi qu'il en soit, la tradition de la secrétairerie d'État n'a jamais été de parler trop, de parler sec ni de parler haut. Dans les cimetières de village, on lit sur les tombeaux de prêtres, cette épitaphe : « Ici gît vénérable et *discrète* personne. » *Discrète* est l'adjectif qui convient à l'Église et l'on ne saurait dire rien de mieux, ni rien de plus, de sa politique que de dire qu'elle est *discrète*. C'est une politique murmurée, comme elle doit l'être, la chancellerie n'étant qu'à quelques pas du sanctuaire. « Il n'y a pas d'art plus malaisé que l'art de traiter les affaires, avouait le cardinal Consalvi au pape Léon XII. Je ne m'y suis fait qu'après avoir commis des erreurs et des erreurs nombreuses. Mais ces erreurs mêmes instruisent. La plus grande faute est de trop répondre. Par bonheur, j'ai trouvé dans notre secrétairerie d'État l'excellente maxime d'écrire peu et bien, et j'atteste qu'à cette vieille maxime du Saint-Siège j'ai dû le plus grand nombre de mes succès. »

Écrire peu et bien, telle est, d'après un secrétaire d'État, la « vieille maxime », la tradition de la secrétairerie d'État, depuis 1560, depuis saint Charles Borromée, nommé le premier à ce poste par son oncle Pie IV. L'importance de l'office de secrétaire d'État ressortit tout de suite de ce fait que les papes le confièrent toujours à leur neveu, quand ils en avaient un dans le Sacré-Collège, et que le cardinal secrétaire fut appelé aussi le *Cardinal-Maître* (*Cardinale Padrone*) (1). Le choix du cardinal neveu pour la secrétairerie d'État met en pleine lumière une chose, et c'est l'union intime du Souverain Pontife et de son secrétaire d'État, union qui a toujours été jugée indispensable. Nous venons de dire du cardinal secrétaire qu'il est comme la personne extérieure du Pape; et de la politique du Saint-Siège qu'elle est, par une tradition inviolée de la secrétairerie d'État, discrète et comme murmurée. Allons plus loin. Le secrétaire d'État est comme la bouche et la chair du Saint-Père, et c'est lui, plus que tous les autres

(1) Il en fut de la sorte jusqu'à la fin du XVIIe siècle, jusqu'à Innocent XII, et c'est là, c'est dans cet usage qu'est l'origine du *népotisme*.

cardinaux, qui pourrait répéter, en se les appliquant, les paroles de l'Écriture : *Ecce nos : os tuum et caro tua erimus.* C'est à lui plus qu'à tous les autres que, dans les cérémonies symboliques du consistoire, le Pape clôt d'abord et puis ouvre les lèvres. Mais il les ferme surtout, il les scelle de son anneau : elles ne se rouvrent jamais complètement; elles ne font plus que s'entr'ouvrir.

L'héritage lointain qu'a recueilli le secrétaire d'État, dans cette organisation de l'Église où tout a des attaches et des sources lointaines, est celui de ce dignitaire de l'époque byzantine qui portait ce titre étrange et si expressif : *Silentiarius*, le *Silencier*. Le cardinal secrétaire d'État est le Grand Silencier de l'Église. Montez, entre les hautes parois de marbre blanc, les deux cents marches de marbre blanc qui, de la cour de Saint-Damase, mènent au seuil de ses appartemens privés : vous aurez l'impression de faire une ascension dans la paix. Sur le palier de chaque étage un suisse, en costume rayé de jaune, de rouge et de noir, se tient immobile et muet, une pertuisane à l'épaule. Dans l'antichambre, un gendarme sommeille; c'est à peine si le bruit de vos pas l'avertit et s'il se soulève sur sa chaise. Mais le bruit de vos pas, vous-même ne sauriez l'entendre; le tapis épais et bourré à l'italienne l'amortit et l'absorbe. Un vieux valet à figure grave, très compassé et presque mécanique, s'avance vers vous sans mot dire, prend votre carte et la passe au maître d'hôtel, qui, sans mot dire, ou en ne disant qu'un mot : *Favorisca!* « S'il vous plaît », vous fait, de la tête et de la main, signe de le suivre. Il traverse un premier salon, un second salon, un troisième, où, dans les fauteuils, rangés le long des murs, et dont personne n'a rompu l'ordonnance, attendent des évêques, des prélats romains, des religieux, des diplomates qui ne causent, ni ne lisent, ni ne bougent. Une seule pièce, le petit salon réservé au patriciat et aux ambassadeurs, vous sépare du cabinet de Son Éminence. Le temps passe, votre tour arrive; une seconde fois, l'unique mot permis : *Favorisca!* vous êtes chez le secrétaire d'État; il vous accueille avec une politesse exquise et une charmante bienveillance, vous fait prendre place à ses côtés, amorce la conversation par une question bien posée; — et si d'aventure vous aviez le dessein de l'interroger sur la politique du Saint-Siège, vous vous apercevez à vos dépens que vous avez devant vous le Grand Silencier de l'Église.

Ce n'est certes pas le cardinal Rampolla qui fait mentir la tradition : jamais ministre n'a vécu en plus parfaite union, en union plus continue avec le souverain qu'il sert, et la pensée du secré-

taire d'État n'est que le prolongement de la pensée du Pape; qu'on ne dise pas le dédoublement, car cette pensée est une en deux esprits, autant que deux esprits peuvent n'élaborer qu'une même pensée et l'élaborer de la même manière. Tous les matins, le cardinal descend prendre les instructions du Saint-Père; mais il n'y aurait pas entre eux cette communication journalière, ce contact spirituel de tout moment, que le secrétaire d'État penserait encore comme le Pape, puisque, à partir du jour où il est entré dans sa charge, il a comme réglé son esprit, sa volonté, toute sa vie, sur l'esprit, sur la volonté et sur la vie de Léon XIII. Ce jour-là, il a prié le Pape de lui tracer une ligne de conduite, et pas une minute il n'en a dévié. Par une fortune rare, mais, à la vérité, moins rare dans l'Église qu'ailleurs, ce souverain et ce ministre sont absolument sûrs l'un de l'autre, et s'il importe beaucoup que le souverain sache qu'il sera secondé, il est également important que le ministre sache qu'il sera soutenu. De ce que l'Église n'a point de parlement devant qui le secrétaire d'État soit responsable, il serait imprudent de conclure qu'il n'a pas d'opposition à redouter et à déjouer. Le Vatican, comme tous les palais, toutes les cours et tous les États, a ses mécontens et ses intrigans. Heureusement, le monde tourne au-dessus d'eux, l'Église se gouverne au-dessus d'eux, et ils n'y font pas plus que le caillou du chemin ne fait au mouvement des sphères célestes, tant que n'est pas troublé l'accord de la pensée et de la parole, de la volonté et de l'action, du souverain et du ministre, du Pape, âme de l'Église, immortelle selon les promesses, et du secrétaire d'État, sa personne extérieure. L'avenir dira, qui donc en douterait? que l'œuvre politique de Léon XIII n'a point été une œuvre médiocre, sans nouveauté et sans hardiesse, sans portée et sans envolée. Si cette œuvre doit durer, si ce pontificat a marqué « un tournant de l'histoire », si Léon XIII a fondé pour des siècles, ou si l'Église doit après lui être ramenée à des voies plus étroites, c'est aussi l'avenir qui le dira. Mais, quoi qu'en puissent décider ceux à qui en incombera la lourde et périlleuse mission, l'on ne saurait dès maintenant méconnaître quelle part a prise dans cette œuvre le cardinal secrétaire d'Etat, qu'il s'agisse ou de l'attitude de Léon XIII envers la monarchie de Savoie, ou de sa politique en Espagne, ou de son influence sur les affaires françaises, ou de toute autre grande pensée d'un règne si rempli d'actes et si original.

A bien compter, ils n'auront guère été que deux, le pape et le secrétaire d'État, qui aient vu comment le plan se tenait dans son ensemble et qui aient voulu le réaliser; les autres n'auront pas vu ou n'auront pas voulu et ne sauront à quoi tendait l'effort, que

lorsque le but aura été atteint, ou que l'occasion sera perdue de l'atteindre. C'est une accusation à laquelle il ne vaut même pas la peine de répondre que de prétendre, — on ne s'en fait pas faute pourtant, — que Léon XIII oublie l'Église dans la direction qu'il imprime à l'Église. Oui, trop souvent l'heure présente aura paru lui donner tort ; ceux qui se brisent aux premiers obstacles et se découragent aux premières résistances peuvent, une heure, croire qu'il s'est trompé ; mais c'est une pauvre politique qu'une politique à si brève échéance. La vérité, c'est que jamais pape, jamais secrétaire d'État n'ont plus sûrement gouverné pour l'Église et par des moyens mieux appropriés à la fois aux conditions nouvelles et aux conditions éternelles de l'Église. Quand Mgr Mariano Rampolla del Tindaro, alors archevêque d'Héraclée et secrétaire des affaires ecclésiastiques extraordinaires, fut sur le point d'être nommé à l'une des deux nonciatures de Paris ou de Madrid : « Que pensez-vous, demanda-t-il à un prélat français, que doive être un nonce apostolique en France? — Prêtre ! » répondit le prélat en le regardant. A la secrétairerie d'État, le cardinal Rampolla est resté prêtre, et c'est les yeux levés au ciel qu'il traverse les défilés de la politique. — Aussi bien, allez à la fenêtre ; sous vos regards s'étendent les jardins pleins de roses, les jardins éclatans de lumière, que l'on dirait bornés seulement au loin par la ligne bleue des collines : la seule ombre qui s'y projette est la grande ombre de Saint-Pierre ; vous avez sous les pieds les loges de Raphaël, où habite un peuple divin, saints et saintes et toutes les milices des anges. Ici, les cris s'éteignent et n'arrivent qu'en des bourdonnemens confus ; le faible bruit qui monte de la terre est fait comme d'un son de cloches très pures, et comme d'un chant d'orgues très douces, et comme d'un cliquetis d'encensoirs mollement balancés. Tout est, autour de vous, ou espace ou durée ; et vous sentez que la politique ne saurait être, ici, une misérable politique d'une lieue et d'un jour. Vous sentez que ce secrétaire d'État, qui est si pleinement et si profondément un prêtre, est le ministre que devait avoir ce pape pour essayer de refaire à l'Église, dont le royaume n'est plus de ce monde, un empire qui soit de ce monde et de l'autre.

Les pouvoirs du secrétaire d'État cessent avec la vie du pape qui les lui avait conférés, et rien ne montre mieux que c'est une délégation de personne à personne. Tant que le pape est vivant, le secrétaire d'État est comme un second lui-même et non seulement il dirige la diplomatie du Saint-Siège, mais il en administre les biens ; il dresse chaque année le budget des recettes et des dépenses ; il est le préfet des Saints Palais Apostoliques et le pre-

mier des Éminentissimes cardinaux palatins. Mais à peine le pape n'est-il plus, que le secrétaire d'État n'est plus et que ses attributions passent de droit soit au cardinal camerlingue, soit au secrétaire du Sacré-Collège. Jadis la charge de camerlingue était, même du vivant des papes, la plus considérable de l'Église. Le camerlingue était le chef de la Chambre apostolique et le surintendant du Trésor pontifical. « Gérer le patrimoine de l'Église, surveiller tous les actes des magistrats de la ville, pourvoir à la sécurité de l'État, se préoccuper surtout de l'argent qui est le nerf des affaires publiques », telles étaient déjà sous Pie II (1) ses fonctions essentielles. Puis peu à peu, impôts, douanes, agriculture, ponts, chaussées et canaux; monnaies, commerce, postes, marine; travaux publics, beaux-arts, enseignement, armée, police, tout devint successivement l'objet de la juridiction du camerlingue.

La création de la secrétairerie d'État marque le commencement de sa décadence. Au temps du pouvoir temporel indiscuté, non entamé, il y avait dans l'Église catholique comme deux formes de gouvernement juxtaposées : une monarchie, d'une part; et, de l'autre, une aristocratie, le clergé, et sa plus haute expression, le Sacré-Collège des cardinaux. La souveraineté totale appartenait au pape, mais, en l'exerçant par délégation, il devait tenir compte de cette dualité. Le secrétaire d'État représentait sa personne, le principe monarchique; le camerlingue représentait le Sacré Collège, le clergé, le corps de l'Église. A mesure que les élémens monarchiques l'emportèrent sur les élémens aristocratiques, l'autorité du secrétaire d'Etat, représentant personnel du pape, alla se développant, et ses fonctions s'étendirent, au détriment de celles du camerlingue. Lorsque l'Église eut perdu ses États, ce fut fini; l'administration de ce qui restait de biens au Saint-Siège passa elle-même à la secrétairerie et, le pape vivant, il n'y eut plus dans l'Église qu'un seul principe, qu'un seul pouvoir, tout personnel, et qu'un seul homme, le cardinal secrétaire d'État, à qui ce pouvoir tout personnel fût délégué, en matière politique. Mais cette autorité se tarit avec la source d'où elle naissait et où elle s'alimentait. Il ne demeure alors que le Sacré-Collège, provisoirement investi de la souveraineté, que les cardinaux « gardant la place du Saint-Siège »; *servantes locum S. Sedis*. Alors le camerlingue, représentant non la souveraineté personnelle du pape, mais la souveraineté collective du Sacré-Collège, non la souveraineté prescrite du pape défunt, mais la souveraineté imprescriptible du Saint-Siège, reprend le premier rang. Assisté des trois cardinaux

(1) Æneas Silvius (Piccolomini), 1458-1464.

chefs des ordres, il est comme le pape de l'interrègne ; il constate le décès du souverain pontife, il a les clefs du commandement et le bâton aux pommes d'or ; il est commis à la garde du conclave et, au nom du Sacré Collège, il exerce le gouvernement effectif de l'Église. — Le camerlingue actuel de la sainte Église romaine est le cardinal Oreglia di Santo Stefano.

Si le secrétaire d'État représente au temporel et parmi les nations la personne du souverain pontife, le cardinal-vicaire la représente au spirituel, dans le diocèse de Rome. Seulement, son pouvoir ne tombe pas à la mort du pape ; il le conserve jusqu'à l'élection du successeur, se contentant de changer un peu son titre et, au lieu de *Vicaire général de Notre Seigneur le pape*, de se dire *Vicaire général et Juge ordinaire de Rome*. L'union entre le pape et son Vicaire général, malgré ce qu'on en peut supposer, n'est pas nécessairement aussi intime qu'entre le pape et le secrétaire d'État : ils ne sont pas, comme le pape et le secrétaire d'État, en contact incessant, en communication constante. Depuis que l'Église romaine, s'épanouissant et rayonnant, se multipliant et s'unifiant tout ensemble, est devenue l'Église universelle, le pape n'est plus guère, en fait, il n'est plus guère que de nom l'évêque de Rome et, même en ce point, l'ordre ancien est comme retourné. C'est depuis lors, vraiment, que Rome n'est plus dans Rome et que le pape doit être partout où est l'Église. Il en résulte que le cardinal-vicaire est, à côté du pape, évêque nominal et, en quelque sorte, évêque historique de Rome, le véritable évêque, un évêque presque autonome, ainsi que les évêques le sont dans leur diocèse.

Le vicaire général du pape Léon XIII pour le diocèse de Rome est le cardinal Lucido-Maria Parocchi, évêque titulaire d'Albano. Lorsqu'on l'a vu et qu'on a vu le pape, on se les imagine malaisément tous deux en collaboration quotidienne. Dans le langage, dans les manières et comme dans l'aspect physique du cardinal Rampolla, on retrouve quelque chose de Léon XIII ; il semble qu'il porte sur lui comme le pli d'une longue habitude ; Léon XIII se devine et se touche en son secrétaire d'État. Avec le cardinal-vicaire, quel étrange contraste ! Rond, gros, court, rouge, l'œil d'un noir intense et brillant, l'œil de jais, sous le buisson noir des sourcils, toujours abordable à tout venant, toujours en quête d'un confident qui ne se croie point trop lié par le secret professionnel, toujours à la chasse d'un bon mot et même de ce qu'en français nous appelons un *calembour*, vif, expansif et démonstratif, gai, familier, bonhomme, d'une bonhomie un peu *popolana*, un peu facile, qui se prodigue un peu, sans que sa familiarité choisisse plus que sa gaieté, le cardinal-vicaire donne ou prête volontiers

sa main gantée d'une mitaine de soie, s'épanche ou feint de s'épancher volontiers, a d'autant plus d'amis ou du moins de cliens que, comme le dit un de ses collègues, « son caractère le pousse à témoigner successivement des préférences à tout le monde ».

Chose étonnante chez un prince de l'Église! s'il a des préférences moins fugitives que les autres, c'est pour les journalistes de tout parti et de tout pays. Peut-être se complaît-il en eux, par souvenir du temps où il organisait et inspirait dans la Haute-Italie des campagnes ardentes contre la société moderne en général et, en particulier, contre le gouvernement italien. Il écrivait alors ou il faisait écrire d'une plume emportée, qui éclaboussait d'encre et crevait le papier : il parlait plus encore, d'une parole bouillonnante et colère. La maison de Savoie n'avait pas de plus éloquent, de plus abondant, de plus violent détracteur. Il ne se lassait pas de paraître en public et ce n'était jamais pour prier seulement. Du siège de Pavie, il fut transféré à Bologne et ne put obtenir son *exequatur*, tant il avait médit du dernier roi, du roi régnant et de la royauté. Appelé à Rome, puis promu au vicariat général, on s'attendait à ce qu'il déclarât la guerre à ceux qui n'étaient plus pour lui que les Piémontais, des barbares, et dont il dit qu'ils ne seraient, en cas de malheur, regrettés que « de quelques concierges de Turin. » Que 1868 était loin, quand, professeur à Mantoue, sa ville natale, il se proclamait fièrement patriote avant tout et célébrait, en phrases exaltées, l'Italie « levée comme un seul homme pour expulser de ses nids redoutables l'aigle à deux têtes de l'Autriche »!

Depuis 1868, que de préférences successives avait montrées le cardinal-vicaire et que d'excessives animosités! Et néanmoins, patriote avant tout, même dans Rome, après le 20 septembre, il crut devoir autoriser la bénédiction solennelle des drapeaux de l'armée royale. Ce fut assez pour qu'aussitôt de belles espérances vinssent se reposer sur lui. On rechercha dans ses premiers discours, dans ses œuvres de jeunesse, et l'on découvrit avec joie qu'avant l'épiscopat il avait commencé par unir en un même culte le roi et le pape, l'Italie et l'Église et par concilier toutes choses dans l'amour de Dieu et de la Patrie.

Ces espérances italiennes sont-elles à jamais évanouies? Où en est maintenant le cardinal-vicaire? Qui hait-il et qui aime-t-il? Est-il patriote avant tout, ou avant tout est-il vicaire général de Rome? En politique aussi, ses préférences sont variables et vont successivement à tout le monde; il y aurait pis, et ce serait que tout le monde pût simultanément se flatter de les avoir... On voit que le cardinal Parocchi ne ressemble en rien ni au pape ni au secrétaire d'État; sa route n'est pas droite et lisse comme la

leur. Il avance et recule, se livre et se reprend. Est-ce défaut de sincérité? C'est plutôt excès d'abandon, et c'est plutôt faiblesse que calcul; c'est impuissance à se fixer plutôt que goût et besoin de tromper; c'est désir de plaire, d'être applaudi, d'être entouré, et il y a comme de la coquetterie en ce vicaire du Vicaire de Jésus-Christ. Au fond et par d'autres côtés, il se rapprocherait plus de Pie IX que de Léon XIII. Tout récemment il publiait pour le centenaire du feu pape un *Invito sacro*, dont voici le principal passage : « Quand Pie IX s'est éteint, quand l'annonce de sa mort s'est répandue d'un bout à l'autre de l'univers, nos ennemis, les ennemis de la Papauté, eurent un moment d'allégresse et leurs lèvres laissèrent échapper cette phrase qui exprimait les désirs de leurs cœurs : *La Papauté est morte!* Mais le Dieu qui sait consoler les justes a lancé dans l'espace immense du ciel cette merveilleuse étoile : Léon XIII, *lumen in cœlo*. Le monde, à sa vue, est tombé dans l'admiration et les ennemis de l'Église eurent de nouveau une preuve irrécusable de la divinité de cette institution, créée par Dieu pour opérer toujours plus de miracles. Malgré tout, la grande figure de Pie IX demeure toujours là; qui plus est, elle paraît avoir encore grandi, illuminée par les rayons vivifians de l'étoile de Léon XIII. » Pour qui sait lire entre les lignes et en dépit de l'effet de style sur l'étoile merveilleuse, le pape du cardinal Parocchi, c'est Pie IX; Pie IX qui fut grand et ne fait que grandir, à la lumière du pontificat de Léon XIII, « Pie IX le glorieux, Pie IX l'immortel! »

Comme le cardinal-vicaire et à la différence du secrétaire d'État, le Grand Pénitencier conserve ses fonctions après la mort du pape qui les lui avait confiées. Il préside, en effet, le tribunal de la Pénitencerie qui a sur les consciences une magistrature suprême. C'est à ce tribunal sacré « qu'on a recours pour demander l'absolution de ses fautes, quand elles sont d'une telle nature qu'elles échappent à la compétence du confesseur ordinaire. » Le droit d'absoudre ne peut être, dans l'Église, suspendu ni interrompu, pas plus que la souveraineté du Saint-Siège elle-même. Ce que la mort suspend ou interrompt, c'est le pouvoir personnel du pape. Mais le Sacré-Collège le garde et le nouveau pape le retrouve dans toute son intégrité. Si donc des chrétiens frappés de censures réservées au Souverain Pontife sont, pendant l'interrègne, en danger de mort imminente, c'est le grand pénitencier qui peut les relever des peines encourues. Le grand pénitencier remplit publiquement, du reste, les devoirs de sa charge, quatre fois chaque année, le dimanche des Rameaux à Saint-Jean de Latran; le mercredi de la semaine sainte, à Sainte-Marie-Majeure; le jeudi et le vendredi de la même semaine, à Saint-Pierre.

Il est armé de la baguette, en signe de correction et, avant de prononcer la sentence de pardon, il en touche le front du pécheur. Austère, sévère et froid, le cardinal Monaco La Valetta était né pour juger les âmes. Il n'a pas le moindre trait commun avec le cardinal-vicaire et, par exemple, il ne se laisse pas aborder facilement, même par les diplomates accrédités à Rome, même par les évêques qui viennent y chercher l'investiture canonique. C'est tout au plus si sa porte s'entre-bâille pour quelques bons bourgeois romains, et cependant le cardinal ne s'est pas retiré au désert, mais il fait des religieux sa compagnie de prédilection. Hors de ce petit cercle, il est avare de paroles, et l'on assure que, même dans ce petit cercle, il les compte. La vieillesse et la maladie ne l'ont rendu que plus casanier et plus taciturne. Il ne connaît du monde que Naples, où son père était procureur de la cour royale sous les Bourbons, et Rome, où il a fait toutes ses études de lettres et de théologie. Naples et Rome exceptées, il n'a jamais vu que Paris, où il se souvient d'être allé, avec le cardinal Patrizzi, pour le baptême du prince impérial. Il dédaigne les salons et ne se plaît que dans les cloîtres et dans les sacristies. Ce serait peut-être forcer les termes que de dire de lui qu'il méprise la politique, mais il ne s'y intéresse point. Il répugne par tempérament aux compromissions et aux combinaisons ; il est l'homme de l'absolu ; le relatif ne le séduit pas ; il est à l'aise dans la foi, mal à l'aise dans la politique. Autant qu'il est permis de lui attribuer une opinion, il est intransigeant sur les droits de l'Église, mais d'une intransigeance calme et maîtresse d'elle-même, sans effusions et sans élans, qui ne récrimine pas et qui ne provoque pas, d'une intransigeance qui s'enferme et ignorera toujours ce qu'elle ne veut pas accepter. Mais tout ainsi que ce penchant à l'isolement n'empêche pas le cardinal Monaco La Valetta de prendre plaisir à de certaines fréquentations, sa sévérité naturelle n'exclut nullement la charité, non plus que sa réserve n'exclut la décision, ni son indifférence habituelle aux choses de la politique, une intelligence, avisée au besoin, des choses de la politique. Il est l'ami des pauvres et des moines, qui doivent être un jour trop puissans au ciel pour ne pas l'être un peu à la cour de Rome. Grand pénitencier de l'Église et doyen du Sacré-Collège, évêque d'Ostie et Velletri, chef d'ordre des cardinaux-évêques, il est, en outre, protecteur d'une quarantaine d'instituts de réguliers. Cardinal depuis vingt-six ans, il a eu beau se défendre contre les importuns : les événemens sont entrés de force et, même à cet ermite, ils ont appris que la papauté ne pouvait pas vivre dans les convulsions du siècle comme dans le recueillement d'une chartreuse.

Au surplus, tous les cardinaux ne sont pas de l'avis de leur doyen et, loin de se désintéresser comme lui de la politique, plusieurs d'entre eux s'y intéressent et s'y amusent. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque l'Église a une diplomatie, et que le Sacré-Collège se recrute non seulement parmi les archevêques et évêques, parmi les titulaires de diverses charges pontificales, majordome, secrétaires des congrégations, substitut de la secrétairerie d'État, parmi les prêtres qui honorent l'Église par leur science, leurs talens, leurs vertus, mais parmi les ambassadeurs du Souverain Pontife, parmi les nonces. Aujourd'hui même, dans le Sacré-Collège, les anciens nonces, les diplomates, ne manquent pas. Il y en eut rarement davantage et rarement de plus qualifiés. Citons, entre les plus anciens, les cardinaux Angelo Bianchi, Aloïsi Masella, Di Pietro, et, parmi les plus jeunes, le cardinal Siciliano di Rende, le cardinal Rampolla lui-même et le plus fameux ou le plus célèbre, le plus remuant, le plus entreprenant de tous, le cardinal Galimberti, sans oublier les deux frères Serafino et Vincenzo Vannutelli. Ceux-là sont cardinaux de haute taille et de haute mine, la gloire de Genazzano, au diocèse de Palestrina : le cardinal Serafino, plus âgé de deux ans et touchant à la soixantaine, un peu plus fin, un peu plus grêle, un peu moins ample ; le cardinal Vincenzo, superbe de port et d'allures : Serafino, cardinal évêque de Frascati, et Vincenzo, cardinal prêtre du titre de Saint-Sylvestre *in capite :* Serafino ayant plus de prudence, de mesure et d'habileté peut-être, Vincenzo plus d'initiative et d'entrain. Tous deux élèves du collège Capranica et de l'Académie des nobles ecclésiastiques, très entendus tous deux à « faire la carrière », *far la carriera,* Serafino a été nonce à Bruxelles et à Vienne, Vincenzo, délégué apostolique à Constantinople, nonce à Lisbonne, envoyé par le pape en mission décorative au couronnement d'Alexandre III, à Moscou : tous deux ont noué à travers l'Europe et dans les camps opposés de l'Europe des relations qu'ils n'ont pas cessé de cultiver ; Serafino n'a pas les mêmes que Vincenzo, mais chacun d'eux a celles de l'autre ; à Rome, les deux frères ne font qu'un : le cardinal Serafino et le cardinal Vincenzo s'additionnent et donnent au total un Vannutelli ; ce sont deux têtes en un seul chapeau. L'une regarderait plutôt vers l'occident, l'autre, plutôt vers l'orient, mais à elles deux, elles embrassent tout l'horizon, et il y a de l'énigme en elles, comme en une sorte de Janus chrétien.

Le secrétaire d'État, le camerlingue, le cardinal-vicaire, le grand pénitencier sont, par leur position même, les membres les plus en vue de tout le Sacré-Collège. A côté d'eux et à côté des cardinaux sortis de la diplomatie pontificale, que de figures

curieuses et attirantes encore! Le bon et saint cardinal Bonaparte, l'ex-substitut de la secrétairerie d'État ou secrétaire du chiffre, le cardinal Moncenni, Romain de Rome, grand fumeur, grand chasseur, grand conteur d'histoires; plusieurs archevêques et évêques des diocèses d'Italie, comme le cardinal San Felice, archevêque de Naples ou le cardinal Capecelatro, de Capoue, bibliothécaire de l'Église, un prince napolitain comme le cardinal Ruffo-Scilla; rappelant, celui-ci par son amour du faste, ceux-là par leur amour des lettres, les cardinaux de la Renaissance. A côté d'eux enfin, les cardinaux appartenant aux ordres religieux et qui, jusque dans le Sacré-Collège, demeurent de leur ordre et servent leur ordre, les pères jésuites Mazzella et Steinhüber, le capucin Persico, le barnabite Graniello. Et ce ne serait pas tout : il faudrait comme grouper au fond du tableau les cardinaux français, allemands, autrichiens, hongrois, espagnols, portugais, anglais, et ceux qui, par delà les océans, sont allés aux États-Unis, au Canada, en Australie, porter le nom, les œuvres et la hiérarchie catholiques. Mais on ne veut voir dans le Sacré-Collège, on ne veut considérer en lui qu'un des organes, que l'organe principal du gouvernement de l'Église et l'on ne s'est occupé des hommes que si, à cause de leurs fonctions, ou de leurs travaux, ou de leurs titres, ou de leurs aptitudes, ils participent plus ou moins à ce gouvernement si peu connu et si digne d'être étudié.

IV

Les soixante-dix membres du Sacré-Collège sont répartis entre les seize ou dix-sept congrégations ecclésiastiques. Chacune d'elles a un cardinal pour préfet, sauf les trois congrégations dont les papes se réservent personnellement la préfecture et qui sont: le Saint-Office, la Consistoriale et la Sainte-Visite ou *Sagra Visita*. Celle de ces congrégations qu'on doit, au point de vue politique, mentionner en première ligne, est la congrégation de la Propagande, où le Saint-Siège a comme une seconde secrétairerie d'État. La Propagande est divisée en deux sections : rite romain (pour les pays qui n'ont pas de concordat) et rite oriental; c'est à la Propagande que sont rattachées les missions et par elles, par les vicariats apostoliques, elle s'étend au globe tout entier. Le préfet de la Propagande est le cardinal Ledochowski, que M. de Bismarck exila de Posen aux jours troublés du Kulturkampf, qui porta à Rome une longue rancune et que les attentions de Guillaume II ont ramené à de plus doux sentimens pour l'Allemagne. Après la Propagande et en ce qui concerne le gouvernement intérieur de l'Église, citons tout de suite le Saint-Office, ou

sainte Inquisition romaine et universelle, dont le pape lui-même est préfet et dont le secrétaire est le grand pénitencier, le cardinal Monaco La Valetta. Elle traite des crimes contre Dieu, contre les personnes et des dispenses de lois ecclésiastiques; c'est bien vrai qu'elle existe encore, mais une invocation à Torquemada et aux bûchers d'Espagne serait, à son propos, on ne peut plus ridicule : il n'y a pas de chambre de torture dans le palais du Saint-Office : l'Inquisition ne verse plus de sang et ne jette plus de flammes. L'Index, qui est comme son appendice, condamne les livres, mais ne les brûle plus par la main du bourreau : toutefois l'Inquisition et l'Index peuvent encore être rangés au nombre des instrumens du gouvernement de l'Église. Les autres congrégations (1) sont religieuses et ne touchent ni de près ni de loin à la politique, ou elles n'y touchent que de très loin et d'une manière très indirecte. Il n'en est pas de même des chancelleries, de la Chancellerie apostolique proprement dite, de la Daterie, des Brefs, des Mémoriaux, des Brefs aux princes et des Lettres latines (2).

L'Église, qui a son droit à elle, ses lois à elle, a comme une cour d'appel, le tribunal de la Rote, composé de neuf auditeurs, dont un Autrichien, deux Espagnols et un Français. Bien que les décisions de la Rote n'entraînent aucune sanction positive, elles sont tenues en honneur par toute la chrétienté. La Révérende Chambre apostolique n'a pas survécu à la chute du pouvoir temporel; elle s'occupait surtout de finances et de fiscalité. La Signature papale de justice n'est plus guère qu'une ombre. Les titres restent, à peu près vides de sens, mais perpétuant la mémoire d'institutions très anciennes. La Cour de Rome, la *Curia*, est comme un assemblage de fonctions et de dignités où, dans les mots, du moins, chaque siècle a laissé son empreinte, et dix-neuf

(1) Du Concile, des Évêques et réguliers, de la Résidence des évêques, de l'État des réguliers, de l'Immunité ecclésiastique, des Rites, du Cérémonial, des Études, des Indulgences et saintes reliques.

(2) Le chef de la Daterie est le sommiste des lettres apostoliques : la Daterie rédige, calligraphie, scelle, plombe et délivre les Bulles. A la Daterie reviennent ou revenaient les grâces expectatives, les annates, les bénéfices et les réserves; c'est à elle qu'il faut s'adresser pour les dispenses de mariage. La charge de Pro-Dataire est une des plus enviées. Pour les Brefs, il existe une secrétairerie spéciale, avec laquelle se confond la chancellerie des ordres pontificaux de l'Éperon-d'Or et de Saint-Sylvestre, du Saint-Sépulcre, de Malte, du Christ, de Saint-Grégoire-le-Grand, de Pie IX. Les comtes romains relèvent, à leur création, de la secrétairerie des Brefs; c'est à elle qu'ils acquittent les taxes de noblesse. Les Mémoriaux sont séparés des Brefs; cette secrétairerie reçoit les placets, les suppliques et elle y répond. On ne peut encore omettre les secrétaireries palatines, le secrétaire des Brefs aux princes et celui des Lettres latines, chargés : l'un, de correspondre avec les rois et les personnages illustres ou constitués en dignité ecclésiastique, souvent aussi de préparer les constitutions, allocutions et encycliques des papes; l'autre, d'examiner les œuvres pour lesquelles est sollicitée l'approbation du Saint-Père, de les lui présenter et de remercier en son nom, dans les formes consacrées. Voy, F. Grimaldi, *Le Congregazioni della S. Chiesa romana.*

siècles ont déjà passé sur l'Église, si bien qu'à regarder de loin cet assemblage, il est étrange. Camériers de cape et d'épée, camériers secrets participans, sacriste pontifical, sous-sacriste des saints palais, chapelains et clercs secrets, chapelains communs, princes romains assistans au trône, protonotaires, commandeur du Saint Esprit, maître du Saint Hospice, avocats du Sacré Consistoire, pénitenciers de la basilique vaticane, acolytes céroféraires, maîtres ostiaires ou huissiers à verge rouge, custode des saints trirègnes, massiers et curseurs apostoliques, n'est-ce pas autrefois, immobilisé, fixé, momifié dans aujourd'hui? Mais l'Église n'est pas seulement ce cadavre embaumé et paré : elle est vivante sous la châsse. Sans provinces, elle est une puissance; sans États, elle est un État; sans armée, sans impôts, sans les moyens ordinaires de contraindre, sans les organes ordinaires du gouvernement, elle possède le gouvernement le plus souple, le plus précis, le plus maître de son action, le plus sûr de son autorité. Même comme puissance, comme État, comme gouvernement, elle a ses morts, mais elle vit : avoir été ne l'empêche pas d'être, hier ne lui interdit pas demain, son histoire n'est pas finie et n'est pas toute derrière elle.

Dès à présent, un fait domine cette histoire : c'est que la Papauté, le Sacré-Collège, le gouvernement de l'Église se sont, de romains et locaux qu'ils étaient tout d'abord, catholicisés, universalisés. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse plus distinguer dans le gouvernement de l'Église, dans le Sacré-Collège, dans la papauté elle-même, un élément romain, local, et, d'autre part, un élément catholique ou universel. Mais tandis que, plus près des origines, l'élément romain et local était prépondérant, formait comme le noyau, comme la cellule et de la papauté et du Sacré-Collège, de nos jours c'est l'élément universel qui marche, et ce sera de plus en plus lui qui marchera le premier. Le pape est toujours l'évêque de Rome, mais il est, beaucoup plus qu'il ne l'était jadis, le Souverain Pontife, le Père commun des nations catholiques ; le Sacré-Collège comprend toujours des cardinaux de curie et des cardinaux de couronne, mais, quoique les cardinaux de curie y représentent l'élément romain, il faut surtout entendre, par élément romain, l'élément résidant à Rome. Pendant longtemps, il n'y eut aucune proportion entre cet élément prépondérant et l'élément universel : le caractère universel est si bien reconnu désormais qu'il y a entre les deux élémens une proportion établie par l'usage et une certaine proportion, également établie par l'usage, dans la répartition des chapeaux de cardinal entre les différentes nations catholiques. C'est, en effet, une erreur, d'opposer dans le Sacré-Collège des cardinaux *italiens* à des car-

dinaux *étrangers;* un tel classement n'a ni fondement logique, ni fondement historique, ni fondement politique. Il n'y a pas de cardinaux italiens : il y a des cardinaux romains, des cardinaux de curie; il n'y a pas de cardinaux étrangers : il y a des cardinaux de couronne ou de nation. Quand l'Italie s'est unifiée, la papauté a achevé de s'universaliser; on l'a dénationalisée, elle a achevé de s'internationaliser. Par l'unification de l'Italie, on a détruit le dernier motif qu'il y eût à ce que l'Italie comptât dans le Sacré-Collège plus de membres que les autres pays catholiques. Tant qu'il y eut en Italie six ou sept petits royaumes ou petites républiques, il se concevait bien que Naples eût ses cardinaux, que Florence eût les siens, et Venise les siens, et Milan les siens. Mais, depuis 1860 et depuis 1870, il n'y a plus de raison pour que la proportion entre les différentes nations soit rompue en faveur de l'Italie unifiée, laquelle continuerait à jouir d'un privilège, à l'appui duquel on ne saurait donner un bon argument. Voilà pourquoi ce n'est pas une futile querelle de mots, de vouloir dire l'élément romain, au lieu de l'élément italien et l'élément universel, au lieu de l'élément étranger. Il demeure parfaitement juste et absolument nécessaire que l'élément romain ou de curie (étant admis, d'ailleurs, que les cardinaux de curie peuvent appartenir à n'importe quelle nationalité) soit, dans le Sacré-Collège, très fortement représenté : c'est la tradition et il le faut, afin qu'il soit pourvu aux multiples besoins, aux services complexes du gouvernement de l'Église. Mais, hors de là, il ne peut y avoir qu'une règle : toutes les nations catholiques doivent entrer pour une part proportionnelle dans la formation du second élément; les titulaires des diocèses italiens n'y ont pas plus de droits que les archevêques et évêques de France, d'Espagne ou d'Autriche, et cela de par la loi même du développement de l'Église, de par les conditions nouvelles de l'Italie et de par les conditions nouvelles de la papauté.

Le Sacré-Collège des cardinaux, Sénat de l'Église catholique et Conseil d'État des Souverains Pontifes, doit être international comme l'Église, universel comme la papauté. Comme l'Église, comme la papauté, il doit reposer sur des bases de plus en plus larges, il doit attirer à lui tout ce qui, d'un bout à l'autre de l'Église, est lumière et vie, est intelligence et vertu. Tel qu'il est, et bien que sa valeur varie naturellement avec les hommes qui s'y succèdent, nulle part ailleurs on ne trouverait une assemblée qui lui soit comparable. Il se recrute dans l'élite d'une élite, en dehors de toute considération autre que l'intérêt de l'Église, de son intérêt supérieur, universel et éternel. Il est, en somme, aussi peu accessible aux passions humaines qu'une réunion d'hommes puisse

l'être. Il ne fait pas de bruit sur terre et, tout attentif qu'il soit en secret aux affaires importantes du monde, il n'occupe le monde qu'à de rares intervalles. Sa fonction d'un jour fait oublier ses fonctions de tous les jours : on ne se rappelle qu'il existe que lorsqu'un pape vient à mourir et qu'il s'agit d'élire un pape. On ne parle du Sacré-Collège que comme du plus vénérable des comices électoraux, du vote duquel doit sortir, suivant la métaphore du poète, une des deux et la première des deux moitiés de Dieu. Ce n'est pas, ce ne pouvait pas être le point de vue où nous nous sommes placé. Pour nous, le Sacré-Collège existe autrement que dans le conclave, et ce qui, à l'heure qu'il est, n'existe pas, Dieu merci, c'est le conclave. Les Romains ont toujours aimé à parier sur le futur pontife, mais depuis que l'élection des papes a pris dans la politique l'importance que lui ont donnée, et l'internationalisation de la papauté et l'occupation de Rome par l'Italie et la division de l'Europe en deux camps, et l'intervention du Saint-Siège sous forme de conseils aux catholiques, c'est devenu pour les uns un sport et pour les autres une industrie, de faire des prédictions et de tirer des horoscopes. Nous savons bien que les événemens ont de soudaines brutalités et que l'on tient toujours prêtes au Vatican trois soutanes blanches de trois tailles, pour Celui qui sera le pape de demain. Mais on ne les étend pas sans cesse sur le passage, on ne les déploie pas sans cesse aux regards du pape régnant. Or, Léon XIII règne et gouverne, et règne si glorieusement, et gouverne si heureusement, qu'on ne peut que répéter le cri par lequel les papes sont salués à leur exaltation : « Que ce soit encore pour de longues années! *Ad multos annos!* » Outre qu'il y a de l'inconvenance, il y a aussi de l'imprudence à trop se presser d'attribuer une succession dont on ne dispose pas et qui, même, n'est pas ouverte. « Le plus souvent les cardinaux, quand ils sont dehors, sont d'une autre opinion que quand ils sont renfermés. Aussi quiconque a quelque intelligence des choses d'ici déclare-t-il qu'on ne peut porter là-dessus aucun jugement. » C'est, du moins, ce qu'écrivait de Rome, le 29 octobre 1503, un envoyé de la République florentine, à qui personne pourtant n'a jamais dénié la pénétration, et qui s'appelait Machiavel.

CHARLES BENOIST.

LE PASSAGE DU NIÉMEN

II[1]

ARRIVÉE A WILNA. DERNIÈRE NÉGOCIATION

I

Le jour où Napoléon franchissait le Niémen à la tête de deux cent mille hommes, à quinze lieues du fleuve, aux environs de Wilna, l'empereur Alexandre assistait à un bal. L'imminence des hostilités n'avait point interrompu autour du tsar la vie de représentation et de plaisirs, qui semblait alors l'accompagnement nécessaire d'une cour, en quelque position qu'elle fût. Depuis son établissement à Wilna, Alexandre trouvait le temps, au milieu de travaux et de soucis incessans, de visiter les châteaux du voisinage. Là, il ravissait ses hôtes par son aménité célèbre, par une simplicité charmante, par des conversations pleines d'enjouement, où son esprit vif et fin brillait d'un éclat doux. On le voyait poli avec tout le monde, déférent envers les vieillards et les femmes. Après dîner, il priait les dames de se mettre au piano, écoutait avec intérêt leur romance favorite et galamment leur tournait les pages. Il aimait aussi à parcourir *incognito* les campagnes, à s'asseoir au foyer des humbles, à les faire causer, à ne se révéler qu'en partant, par quelque munificence qui laissait derrière lui la fortune, et de toutes parts circulaient sur son compte des anecdotes où il apparaissait sous les traits d'un calife bienfaisant, d'un génie familier. La politique n'était pas étrangère à ces attentions, qui s'adressaient spécialement aux Polonais de Lithuanie : en témoignant pour cette partie de ses sujets d'une

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1894.

prédilection marquée, en affectant un grand respect pour leurs coutumes, leurs traditions, leurs croyances, en allant parfois prier dans leurs églises, Alexandre tâchait de se les rallier, de les rendre sourds aux appels du ravisseur, de leur faire oublier la patrie perdue; et il se flattait d'y avoir réussi pour beaucoup d'entre eux. Prévoyant l'arrivée des Français et la retraite de ses troupes, il se disait qu'obligé de livrer ces peuples à l'invasion, il n'abandonnerait pas tout en eux et emporterait les cœurs.

A Wilna, il convoquait fréquemment la noblesse, attirait à lui les femmes qu'il comblait de soins délicats, les prenant par la vanité, distinguant tour à tour les plus séduisantes, entretenant parmi elles une concurrence et une émulation à lui plaire. Il encourageait volontiers les réunions mondaines, les assemblées brillantes. Pour le 23 juin, il avait permis aux officiers de la garnison et de l'état-major d'organiser en son honneur un bal champêtre, avec fête de jour et de nuit, où toute la société de la ville serait conviée. Le lieu choisi fut le domaine de Zakrety, prêté pour la circonstance par la comtesse Bennigsen. Zakrety était une résidence d'été à la mode polonaise, c'est-à-dire, autour d'une maison d'habitation assez simple, un parc magnifique. Rien n'y avait été omis pour enjoliver la nature: il y avait des terrasses fleuries, des pelouses d'un vert d'émeraude, des eaux vives, une île et une cascade artificielles, des échappées ménagées avec art sur les campagnes et les fraîches collines d'alentour. On éleva sur les gazons, en face de la villa, une salle de bal environnée de portiques. L'avant-veille de la fête, la toiture s'écroula, et chacun frémit à la pensée que cet accident, survenant deux jours plus tard, eût dégénéré en catastrophe. Le dommage n'ayant pu être réparé à temps, on dansa en plein air; puis, le jour baissant, la fête se transporta à l'intérieur des appartemens, et la longue file de couples qui formaient la *polonaise*, la danse nationale, après avoir parcouru les jardins, gravit en cadence les escaliers et se mit à serpenter au travers des galeries. L'empereur Alexandre, arrivé de bonne heure, animait et embellissait tout de sa présence, lorsque au cours de la soirée le général Balachof, ministre de la police, s'approcha de lui et murmura à son oreille quelques paroles, avec l'accent d'une émotion poignante: un message, expédié de Kowno, annonçait que les Français franchissaient le fleuve, en masses énormes, et que l'invasion commençait. Sous ce coup, Alexandre ne faiblit point et conserva la pleine maîtrise de soi-même; pas un muscle de sa physionomie ne bougea: il recommanda à Balachof de tenir la nouvelle secrète, pour ne point troubler la réunion, et se remit à parcourir les groupes, toujours aimable et galant. Il admira fort la fête de nuit, l'embrase-

ment des bosquets, les jeux de la lumière sur la cascade, et faisant remarquer la lune qui brillait au ciel, mariant sa rayonnante pâleur aux feux répandus sur la terre, il l'appela « la plus belle pièce de l'illumination ». Au bout d'une heure environ il se retira et, rentrant à Wilna, passa au travail le reste de la nuit.

Après avoir expédié à Pétersbourg les élémens d'une note diplomatique, destinée à servir de réponse au manifeste français, à le réfuter point par point, il rédigea un ordre du jour aux armées, en termes élevés et dignes. Napoléon avait dit dans sa harangue à ses troupes : « La Russie est entraînée par la fatalité, ses destins doivent s'accomplir. » Contre la divinité aveugle qu'invoquait son rival, Alexandre se réclamait de la Providence : « Dieu, dit-il, est contre l'agresseur. »

Enfin, il procéda à une suprême formalité, propre à le mettre en règle, sinon avec sa conscience, au moins avec l'opinion des hommes. Le 26, il fit appeler Balachof, qui était un de ses aides de camp en même temps que son ministre de la police, et il lui dit, avec le tutoiement en usage fréquent chez les souverains de Russie lorsqu'ils s'adressent à leurs sujets : « Tu ne sais sans doute pas pourquoi je t'ai fait venir ; c'est pour t'envoyer auprès de l'empereur Napoléon. » Il expliqua alors que cette mission devait consister à porter une offre dernière de négociation et de paix. Non qu'Alexandre eût l'espoir ou même le désir d'arrêter la lutte ; il la savait aussi irrévocablement résolue par son adversaire qu'elle l'était par lui-même. Dans les propositions d'accommodement que Napoléon lui avait prodiguées, il n'avait pas eu de peine à démêler de simples ruses de guerre, destinées à leurrer et à endormir la Russie, tandis que l'envahisseur préparerait ses moyens. Il n'en était pas moins vrai qu'à considérer les apparences, Napoléon avait réitéré des instances pacifiques, demeurées sans réponse ; ces efforts avaient été portés par le public européen à l'actif et à la décharge de l'empereur français ; on en avait conclu que la Russie voulait la guerre, puisqu'elle laissait systématiquement échapper les dernières chances de paix. Pour dissiper cette impression, il importait qu'Alexandre ne demeurât pas en reste de spécieuses tentatives, qu'il rétablît sous ce rapport l'équilibre, et fît même pencher de son côté la balance. Napoléon lui avait expédié l'aide de camp Narbonne ; il enverrait pareillement un aide de camp, le général Balachof. Napoléon lui avait écrit une lettre exprimant le vœu d'épuiser les voies de conciliation, avant de recourir aux armes ; après avoir suspendu sa réponse, Alexandre la ferait par une lettre conçue dans le même sens, et cette démarche, destinée à retentir au loin, apparaîtrait de sa part d'autant plus méritoire qu'elle se produirait à l'instant où son territoire

était violé, où un flot d'assaillans se précipitait sur ses frontières. Pouvait-il mieux manifester la candeur de ses intentions, son désir de ménager l'humanité et d'épargner le sang qu'en parlant encore de paix au lendemain d'une brutale injure? Connaissant trop son rival pour craindre que celui-ci le prît au mot, résolu d'ailleurs à entourer ses offres de conditions inadmissibles pour l'orgueil napoléonien, il espérait, en se décorant de modération et de patience, ramener à lui les esprits hésitans, s'assurer un grand avantage moral, et, avant d'affronter matériellement la lutte, gagner son procès devant l'opinion européenne.

Autour de lui, conformément au plan de campagne adopté, le quartier général prenait les mesures nécessaires pour commencer la retraite, pour concentrer l'armée sur des positions éloignées, pour éviter le plus longtemps possible toute rencontre décisive, pour laisser l'ennemi s'avancer et s'épuiser dans le vide. Alexandre se disposa lui-même à quitter Wilna le 27 juin. Dans la nuit, il fit encore appeler Balachof, lui remit la lettre pour Napoléon, en l'accompagnant d'une paraphrase solennelle. Balachof devait dire que les négociations pourraient s'ouvrir sur-le-champ, si Napoléon le désirait, mais à une condition absolue, essentielle, « immuable », c'était que l'armée française repasserait préalablement le Niémen : « Tant qu'un soldat resterait en armes sur le territoire russe, l'empereur Alexandre — il en prenait l'engagement d'honneur — ne prononcerait ni n'écouterait une parole de paix. »

Balachof partit sur l'heure. Quand le soleil se leva, il était déjà à quelques lieues de Wilna, au village de Rykonty, encore occupé par les Russes, mais près duquel on lui signala la présence de nos avant-postes. Il prit alors avec lui un sous-officier aux Cosaques de la garde, un Cosaque, un trompette, et continua d'avancer. Au bout d'une heure, on vit se dessiner sur l'horizon la silhouette de deux hussards français, postés en vedette, le pistolet haut. En apercevant le petit groupe russe, les hussards le visèrent avec leurs armes et firent mine de tirer; un appel de trompette les arrêta; ils reconnurent la sonnerie en usage pour annoncer les parlementaires. L'un des deux, en un temps de galop, rejoignit aussitôt Balachof et, lui appuyant son pistolet contre la poitrine, le somma de faire halte; l'autre était allé prévenir le colonel du régiment, qui fit son rapport au roi de Naples, toujours à proximité des avant-postes. Au bout de quelques instans, un aide de camp du roi se présenta, avec mission de conduire Balachof au quartier général du prince d'Eckmühl, situé un peu en arrière et plus près de l'empereur.

Reprenant sa route avec une escorte d'officiers français, Bala-

chof croisa bientôt un brillant état-major à la tête duquel il n'eut pas de peine à reconnaître Murat en personne, à son costume « quelque peu théâtral ». Voici de quoi se composait, d'après un témoin oculaire, cette tenue d'une superlative fantaisie : au-dessus d'un grand chapeau en forme de demi-cercle, une envolée de plumes roulant au vent, parmi lesquelles jaillissait et montait très haut une triomphante aigrette ; un dolman à la hussarde en velours vert, plastronné de tresses d'or ; un pantalon cramoisi, également brodé et soutaché d'or ; des bottes en cuir jaune ; et partout, au chapeau, aux agrafes du dolman et de la ceinture, à la poignée du sabre, sur la selle, un scintillement de pierreries. Lorsque Murat ainsi paré passait devant nos campemens, les troupiers souriaient et le trouvaient habillé « en tambour-major ». Au feu, quand la poudre avait noirci ses dorures, quand la mousqueterie et le canon l'environnaient d'éclairs, il apparaissait comme le dieu même des combats, rutilant et invulnérable. Il mit pied à terre en apercevant Balachof, qui en fit autant de son côté, et, ôtant son chapeau d'un geste large, il vint à l'envoyé des ennemis le sourire aux lèvres, en paladin gracieux : « Je suis heureux de vous voir, général, lui dit-il ; mais commençons par nous couvrir. »

La conversation s'engagea. On disputa quelque temps, avec une grande courtoisie, sur la question de savoir qui avait voulu la rupture, qui avait eu les premiers torts, qui avait commencé. Au fond, Murat n'aimait pas cette guerre au bout du monde, qui l'arrachait au doux pays où il avait pris goût à vivre et à régner ; il souffrait de se voir éloigné de ses États, privé de sa famille ; il déplorait la difficulté des communications, la rareté des nouvelles, car ce héros de cent batailles était tendre et craintif pour les siens. Ce fut en toute sincérité qu'il finit par dire : « Je désire beaucoup que les deux empereurs puissent s'entendre et ne point prolonger la guerre qui vient d'être commencée bien contre mon gré. » Sur ce, retournant aux grands devoirs qui l'appelaient, il prit congé avec une désinvolture aimable, se remit en selle, et l'on put voir quelque temps, sur le chemin de Wilna, onduler la croupe de sa monture et flotter son panache.

Tout autre fut l'accueil dans la maison de pauvre mine où s'était installé le prince d'Eckmühl. En campagne, l'illustre et impeccable soldat, tout entier à sa besogne, absorbé et comme torturé par le sentiment de sa responsabilité, montrait un visage sévère, préoccupé, morose, avec des éclats de mauvaise humeur, et faisait amèrement de grandes choses. En ce moment, occupé à expédier des ordres, à organiser méthodiquement la marche en avant, à mouvoir ses 75 000 hommes, il se montra fort contrarié

qu'on le dérangeât dans ce travail. Balachof s'étant dit chargé d'un message pour l'empereur et ayant demandé où se trouvait Sa Majesté : « Je n'en sais rien, » répondit le maréchal d'un ton rogue. Il ajouta : « Donnez-moi votre lettre, je la lui ferai parvenir. » Balachof fit observer que son maître lui avait expressément recommandé de remettre le message en mains propres. Devant ce formalisme, Davout perdit tout à fait patience : « C'est égal, dit-il en colère, ici vous êtes chez nous, il faut faire ce qu'on exige de vous. » Balachof remit la lettre, mais sut exprimer combien sa dignité se sentait froissée de cette violence : « Voici la lettre, monsieur le maréchal, répliqua-t-il en élevant lui-même la voix; de plus, je vous supplierai d'oublier et ma personne et ma figure et de ne songer qu'au titre d'aide de camp général de Sa Majesté l'empereur Alexandre, que j'ai l'honneur de porter. » Ces mots ramenèrent Davout à un ton plus mesuré : « Monsieur, reprit-il, on aura tous les égards qui vous sont dus. » En effet, tandis qu'il envoyait un officier porter la lettre à l'empereur, il retint auprès de lui, dans la même pièce, l'ennemi que les usages de la guerre lui donnaient pour hôte. Tous deux restèrent quelque temps à se regarder silencieusement, embarrassés de leur contenance, cherchant un sujet d'entretien sans le trouver. Davout demeurait sombre et distrait; Balachof, après ce qui s'était passé, ne pensait pas que ce fût à lui de faire les premiers frais. Le maréchal rompit enfin ce muet tête-à-tête, en appelant un aide de camp : « Qu'on nous serve, » dit-il, et tout l'état-major se mit à table. Pendant le déjeuner, Davout fit effort pour causer avec Balachof, pour entretenir un semblant de conversation, mais toutes ces paroles trahissaient d'âpres défiances; dans la tentative de négociation, il ne voyait qu'un stratagème imaginé par les Russes pour gagner du temps et opérer commodément leur retraite; il le dit crûment à Balachof. Puis, il n'aimait pas que les regards de cet ennemi se promenassent sur nos troupes, sur nos positions, sur nos ressources; flairant un espion dans le parlementaire, il avait hâte qu'on l'en débarrassât et attendait avec impatience les ordres de l'Empereur.

II

L'arrivée d'un négociateur russe fut promptement connue dans toutes les parties de l'armée française; le bruit s'en répandit comme l'éclair et fit sensation au quartier général, où il réveilla chez quelques membres du haut état-major, qui voyaient avec regret l'ouverture des hostilités, un vague espoir de paix. Quant à l'empereur, il triompha de cet envoi; il y vit chez les Russes

un premier signe de désarroi et l'attribua à l'épouvante qu'aurait causée au tsar et à son conseil de guerre la rapidité de notre invasion. Il dit à Berthier : « Mon frère Alexandre, qui faisait tant le fier avec Narbonne, voudrait déjà s'arranger; il a peur. Mes manœuvres ont dérouté les Russes : avant deux mois, ils seront à mes genoux. » En attendant, il ne se pressait point d'accueillir Balachof, invitant Davout à le garder jusqu'à nouvel ordre, résolu à ne l'admettre en sa présence qu'après un premier succès et la prise de Wilna. Il ferait alors ramener Balachof dans la ville même où cet envoyé avait reçu les instructions de son maître, et dont un éclatant fait d'armes nous aurait ouvert les portes. Constamment attentif à ménager ses effets, toujours soigneux du décor et de la mise en scène, il comptait frapper davantage le Russe s'il se montrait à lui installé dans le propre palais, dans le cabinet même de l'empereur Alexandre, où il apparaîtrait comme l'image et l'incarnation de la conquête. A peine entré en guerre et déjà victorieux, il pourrait alors parler plus haut, prononcer plus âprement ses exigences, et peut-être, par l'intermédiaire de Balachof, jeter les premières bases de cette capitulation qu'il prétendait imposer à ses ennemis et par laquelle il comptait clore rapidement la campagne.

Toutefois, avant de porter le coup qu'il médite, avant de marcher sur Wilna, il prend toutes les précautions nécessaires pour assurer le succès de cette entreprise. Sachant mettre une prudence raffinée au service de ses audaces, il passe deux jours encore à Kowno, le 25 et le 26, occupé à se préparer, à se reconnaître, à se munir, à faire explorer le pays. Il sait qu'il a devant lui la première armée russe, commandée par Barclay de Tolly; il veut savoir comment les différens corps de cette armée sont constitués et répartis, se renseigner sur leur nombre, leur force, leur emplacement, et avant tout, comme il dit, « débrouiller l'échiquier ». Davout et Murat sont chargés de s'éclairer au loin; que ces deux chefs de corps procèdent par reconnaissances lestement poussées, en évitant de compromettre de trop forts détachemens, en tenant le gros de leurs troupes soigneusement rassemblé, en ayant soin de ne donner sur eux aucune prise. Napoléon modère l'ardeur de Murat, qui s'est jeté impétueusement en avant, et lui reproche d'aller un peu vite. Sa gauche le préoccupe toujours; c'est à ses yeux le point faible et exposé. Il a jeté au delà de la Wilya une partie des corps d'Oudinot et de Ney; il leur recommande de démêler à tout prix ce qui se passe en face d'eux, établit aussi des communications avec les divisions de Macdonald, qui viennent de franchir le Niémen entre Tilsit et Georgenbourg et doivent opérer parallèlement à l'armée principale. Sur la rive gauche du Niémen, il presse les corps d'Eugène

qui doivent passer à Preny et n'ont pas encore atteint le fleuve. C'est seulement lorsqu'il aura bien assuré ses flancs et complètement rallié ses troupes qu'il prononcera son mouvement; alors, se mettant lui-même à la tête des colonnes destinées à l'attaque principale, il les poussera vivement sur Wilna, où il compte trouver l'ennemi en position, en ligne, s'offrant à nos coups, et où il a donné rendez-vous à la victoire.

Cet espoir de combattre et de vaincre sous Wilna fut promptement déçu. Dès le 26, l'Empereur apprit que nos grand'gardes étaient arrivées jusqu'à cinq lieues de la capitale lithuanienne sans rencontrer de résistance. La ligne des avant-postes russes se retirait devant nous, souple et flottante, ne tenant nulle part, cédant sous la moindre pression. Le gros des forces ennemies quittait la belle position de Troki, rempart de Wilna, pour traverser cette ville et s'éloigner vers le nord-est. Les corps de Wittgenstein et de Baggovouth, avec lesquels Oudinot et Ney cherchaient à prendre contact, évoluaient dans la même direction. Tout dénotait chez la première armée russe un plan prémédité de recul et d'abandon.

L'empereur fut vivement contrarié de ces nouvelles, auxquelles il refusa d'abord d'ajouter foi, ne se rendant à l'évidence que sur le vu de témoignages réitérés et probans. Mais son dépit se tourna aussitôt en un sursaut d'activité et d'énergie. Voyant les ennemis lui refuser le combat, il se rattache violemment au projet de les surprendre dans le désordre d'une retraite précipitée, de couper et d'enlever plusieurs corps. Une partie des forces commandées par Barclay de Tolly, l'aile gauche, sous Touchkof et Doctorof, se trouvait encore au sud de Wilna ; pour gagner le point général de ralliement, qui semblait indiqué à une assez grande distance au nord-est, vers Dunabourg et le camp retranché de Drissa, ces troupes auraient à côtoyer Wilna et à opérer un long circuit : en se portant précipitamment sur la ville et en la dépassant, notre armée n'aurait-elle point chance de les devancer à leur point de passage, de les intercepter, de leur couper la retraite, de leur infliger un irrémédiable désastre? Puis, la seconde armée russe, celle de Bagration, rangée jusqu'alors sur les confins du duché de Varsovie, devait certainement avoir reçu l'ordre de remonter elle-même au nord, afin de rejoindre la première et de concourir à l'ensemble de la défense. Ignorant notre arrivée à Wilna, les colonnes de Bagration viendraient donner dans nos masses profondes, brusquement établies en ce lieu ; abordées de front par l'empereur, saisies en flanc par Eugène, prises en queue par les Polonais de Poniatowski, par les Saxons et les Westphaliens de Jérôme, qui recevaient l'ordre de s'ébranler et d'entrer en Russie,

elles échapperaient difficilement à cette multiple étreinte. Donc, l'empereur peut encore obtenir de magnifiques résultats, avant même d'ouvrir le message d'Alexandre et de répondre à ses suprêmes paroles. « Si les Russes ne se battent pas devant Wilna, dit-il, j'en prendrai une partie. » Pour arriver à ce but, tout se réduit à une question de temps et de vitesse; il ne faut qu'un ensemble de manœuvres rapides, précises et concordantes. Dans la journée du 26, l'empereur ordonne et accélère le mouvement sur Wilna ; il invite tous les corps à reprendre leur élan, à marcher franchement, rondement, sans halte ni repos ; il stimule le zèle et l'ardeur de chacun : « Il eût voulu, dit un témoin, donner des ailes à tout le monde. »

Soulevée par cette impulsion vigoureuse, l'armée franchit d'une seule haleine les dix lieues environ qui la séparaient de Wilna, mais elle résista mal à l'épreuve de cette marche précipitée. Beaucoup de nos soldats, recrutés trop jeunes, n'avaient pas acquis l'endurance nécessaire ; ils perdaient l'allure, s'attardaient, s'égrenaient en traînards le long des chemins ; on en vit mourir sur la route de fatigue et d'épuisement, d'inanition aussi et de besoin. En effet, malgré l'impérieuse sollicitude de l'empereur, l'armée était insuffisamment pourvue de vivres ; avant le passage, les hommes n'en avaient dans leur sac que pour quelques jours, et ils se trouvaient maintenant « au bout de leurs consommations ». Les convois qui amenaient le surplus de l'approvisionnement, ralentis par leur nombre, par leur pesanteur, par l'horrible encombrement qu'ils créaient partout sur leur passage, éprouvaient d'extrêmes difficultés à rejoindre. La plupart des voitures apportant le pain, la viande, le bois, restaient en arrière : les rares caissons qui parvenaient à rallier les colonnes étaient aussitôt pris d'assaut, défoncés, vidés, malgré les efforts de l'intendance, et c'étaient sur la route des scènes de confusion et de violence, des tempêtes de juremens et de cris, des rassemblemens tumultueux, qui faisaient obstruction et retardaient indéfiniment l'arrivée des autres convois. Dénuée et mourant de faim, la plus grande partie de l'armée dut vivre aux dépens du pays, aux dépens de cette Pologne russe que Napoléon tenait essentiellement à ménager et à se concilier. Pauvre et mal cultivé, le pays suffisait avec peine à ses propres besoins; les habitations étaient rares et clairsemées, les villages éloignés de la route et perdus dans les bois. Pour les atteindre, nos soldats devaient s'écarter des rangs, se disséminer, se perdre dans les profondeurs de la région. Beaucoup d'entre eux, dès qu'ils apercevaient un groupe de maisons ou une demeure isolée, se formaient en bandes pour fondre sur cette proie, arrachaient aux paysans leurs maigres

ressources à force de menaces et de coups; ils saccageaient les chaumières, emportaient les meubles pour se faire du bois, ne laissant derrière eux que des débris, promenant partout la dévastation, se faisant exécrer de ceux qu'ils venaient affranchir. Le nombre de ces pillards, des isolés, des dispersés, grossissait d'heure en heure ; la maraude, cette plaie de nos armées, prenait des proportions inconnues; des détachemens, des régimens entiers perdaient leur cohésion, s'effritaient, se dissolvaient en une poussière humaine qui s'abattait sur le pays et le ravageait. Et ces désordres, ces signes d'indiscipline et de désagrégation, funeste présage pour l'avenir, naissaient spontanément, par la force même des choses; trompant tous les calculs de la prévoyance, déjouant l'effort du génie, ils accusaient le vice essentiel de l'entreprise et le défi porté par Napoléon aux possibilités humaines. L'appareil de guerre à proportions inconnues dont il était l'auteur, gêné par l'enchevêtrement et l'incroyable multiplicité des ressorts, fonctionnait mal; ses rouages compliqués se faussaient du premier coup ou se refusaient à entrer en jeu; à peine mise en mouvement, l'énorme machine craquait et se démontait.

Nos avant-gardes de cavalerie atteignirent Wilna dans la nuit du 27 au 28 juin ; elles venaient d'occuper sans combat des positions défensives par excellence, un triple étage de hauteurs, des escarpemens formant camp retranché, « le pays le plus stratégique que l'on pût rencontrer, » disait le général Jomini en connaisseur. Sans se laisser tenter par ce terrain si bien approprié à la résistance, la cavalerie et les troupes légères de l'ennemi continuaient à se replier, observées et serrées de près. Parfois, quand la poursuite devenait trop pressante, elles faisaient front et risquaient un court engagement, pour reprendre ensuite leur marche rétrograde : il y eut aux abords de Wilna une escarmouche assez vive qui ne tourna pas à notre avantage et où le frère du général de Ségur fut fait prisonnier.

Néanmoins, le 28 au matin, nos chasseurs et nos dragons pénétraient dans la ville. La population nous attendait et se préparait à nous faire fête; sans qu'il y eût chez les habitans unanimité d'opinion, la ferveur patriotique était très prononcée chez le plus grand nombre, la haine du Russe exubérante, l'exaltation vive. Heureux de notre approche, ils s'attendaient à voir paraître des émancipateurs qui les traiteraient en alliés et leur apporteraient l'ordre avec l'indépendance; ils virent arriver une nuée d'affamés qui se précipitèrent sur les faubourgs, forçant les boutiques, pillant les auberges et les dépôts de vivres, faisant main basse sur tous les objets placés à leur portée. A cet aspect, la terreur se répandit; chacun ne songea plus qu'à se renfermer et à

se barricader chez soi, à mettre en sûreté son avoir, à se cacher et à se terrer. Le désordre de notre entrée arrêta net l'élan national, figea l'enthousiasme.

L'empereur cependant arrivait au grand trot, suivant de près l'avant-garde, avec son escorte et une partie de son état-major. Se rappelant Posen, il se croyait sûr de trouver à Wilna le même accueil; il s'attendait à des transports d'allégresse, à des arcs de triomphe, à une pluie de fleurs jetées sur son passage par ces gracieuses Polonaises qu'il avait vues, en d'autres lieux, aviver le feu des esprits et se passionner pour l'œuvre de la régénération nationale. Il avait escompté cette explosion du sentiment polonais et l'avait fait entrer dans ses calculs; il espérait que la capitale de la Lithuanie, en se déclarant pour lui, en se levant dès qu'elle l'apercevrait, allait donner l'impulsion aux autres parties de la province; que la Pologne moscovite tout entière, animée par cet exemple, viendrait se ranger sous ses drapeaux et faciliter sa tâche, en opposant à la Russie, aux côtés de notre armée, une nation ressuscitée et vivante. Il entra dans Wilna à neuf heures du matin. Au lieu de la cité en fête qu'il avait rêvée, folle d'enthousiasme et d'amour, il trouva une ville morte : de longs faubourgs déserts, portant des traces de dévastation; dans les quartiers du centre, aux rues sombres et tortueuses, le silence et la solitude; point de femmes aux fenêtres, peu d'habitans groupés : seuls, quelques hommes de la lie du peuple, surtout des Juifs, à l'aspect sordide et craintif, se glissant le long des murs.

Cet accueil de glace n'affecta pas trop l'Empereur dans le premier moment. A la rigueur, tout pouvait s'expliquer par la rapidité de son apparition; suivant son habitude, il avait pris son monde à l'improviste, sans se faire annoncer; ne devait-il point laisser aux habitans le temps de se reconnaître, de venir à lui, de manifester leur zèle et d'organiser leur réception? Il parcourut la ville dans toute sa longueur et parvint à l'autre extrémité, au pont de bois qui traverse la Wilya et que les Russes avaient dû franchir pour se retirer. Là, un spectacle de destruction l'attendait. Le pont n'était qu'une ruine fumante, achevant de se consumer; l'armée ennemie l'avait incendié derrière elle pour ralentir la poursuite. Sur les bords de la rivière, d'épaisses colonnes de fumée montaient vers le ciel; à leur base, plusieurs lignes de bâtimens s'écroulaient dans un brasier : c'était tout ce qui restait de nombreux magasins où les Russes avaient entassé pendant dix-huit mois des approvisionnemens de tout genre. Obligés d'abandonner ce riche dépôt, inestimable trésor pour notre armée déjà dépourvue, ils nous l'avaient soustrait en le livrant aux flammes.

Après avoir pris quelques mesures pour limiter l'incendie,

l'empereur rentra dans l'intérieur de la ville et se dirigea vers le palais, où il allait prendre logement. A cette heure, il était impossible que le bruit de son arrivée ne se fût point répandu. On avait vu passer et entrer au palais le reste de son état-major, ses gens, ses équipages, sa maison, tout son accompagnement habituel. Malgré tant de signes indicatifs de sa présence, l'aspect de la ville n'avait guère changé; les fenêtres ne s'étaient point garnies ni décorées; les rues demeuraient désertes; nulle trace d'enthousiasme ou même de curiosité. Cette fois, l'empereur ne sut point maîtriser son émotion, et son désappointement perça. Lorsqu'il fut entré dans la cour du palais et eut mis pied à terre, lorsqu'il s'installa dans les appartemens de l'empereur Alexandre, lorsqu'il prit possession des pièces où son rival en fuite avait vécu et habité, l'orgueil de cette victorieuse substitution ne s'épanouit point sur son visage. Par un retour amer sur le passé, il comparait la froideur de Wilna aux acclamations passionnées qui l'avaient accueilli dans les villes du grand-duché et ne put s'empêcher de dire : « Ces Polonais-ci sont bien différens de ceux de Posen. »

Il réprima durement les désordres qui lui avaient valu cette déconvenue, porta des peines terribles contre l'indiscipline et la maraude, fit parquer dans un enclos près de la ville tous les traînards que l'on put ramasser, n'épargna aucun moyen pour rassurer la population et ressusciter la confiance. Par les soins du major général, les principaux habitans furent recherchés et prévenus ; ils reçurent des appels plus ou moins discrets, s'entendirent inviter à sortir de leur retraite, à paraître, à faire montre de leurs sentimens. On arriva ainsi à provoquer quelques manifestations tardives de sympathie et de joie; on parvint à créer une apparence d'enthousiasme, à susciter un simulacre d'ovation, avec ses accessoires habituels, fleurs, couronnes, décors, sur le passage des corps qui continuaient à traverser la ville et à se répandre autour d'elle.

Davout était déjà présent, avec ses cinq divisions ; Murat amenait son flot de cavalerie, Ney et Oudinot arrivaient à hauteur sur la gauche, et le reste de l'immense colonne, composé de la Garde et des réserves, rejoignait un peu moins vite, encore échelonné sur la route qui conduit de Kowno à Wilna. Du 28 au 30, Napoléon prépara les mouvemens enveloppans qui avaient pour but de déborder les masses russes en retraite et de lui en livrer une partie. Tandis que le roi de Naples, appuyé par quelques divisions d'infanterie, poussera droit devant lui et s'enfoncera comme un coin entre les deux armées ennemies, Oudinot, Ney et Macdonald continueront à s'élever vers le nord-est, suivant et talonnant Barclay de Tolly; il est probable que l'armée de

ce général, ainsi harcelée, ne saura échapper sans dommage : « J'en aurai pied ou aile, » dit l'Empereur. En même temps, il prescrit à Davout de prendre avec lui une partie de son infanterie, le plus de cavalerie possible, et de se rabattre sur la droite, vers le sud; c'est de ce côté principalement que l'occasion s'offre propice à de fructueux coups de main. A très petite distance au sud-est de Wilna, vers Ochmiana, des forces russes sont signalées. Quels sont ces corps, aventurés si près de nous et qui semblent inconsciens du péril? Sont-ce ceux de Doctorof et de Touchkof, s'efforçant éperdument de rejoindre Barclay par le chemin le plus court? Napoléon incline à y voir plutôt l'avant-garde de Bagration. Il croit toujours que l'armée commandée par ce prince remonte vers Wilna; il a appris d'autre part, par des estafettes interceptées, que le bruit de notre rapide irruption à Wilna n'a pas encore pénétré dans l'intérieur de la Russie. En conséquence, on peut espérer que Bagration ne sera pas averti à temps; tout donne à penser que son armée, ignorant le péril où elle court, va se jeter tête baissée dans le filet tendu sous ses pas, qu'elle échappera difficilement à un anéantissement total ou partiel. Pour la mettre entre deux feux, Napoléon fait inviter Eugène et Poniatowski à presser leur marche de flanc; il les aiguillonne par d'impérieux messages. Lui-même renforce continuellement, en cavalerie surtout, les troupes placées sous les ordres de Davout et destinées à courir sus aux colonnes de tête. Successivement, il fait partir de Wilna la division Dessaix, la division Saint-Germain, les cuirassiers de Valence, les lanciers de la Garde; il charge Nansouty et Grouchy, avec leurs corps entièrement composés de divisions à cheval, de coopérer aux mouvemens du prince d'Eckmühl, afin que celui-ci puisse « faire de bonnes et belles choses. » S'entêtant à l'espoir d'une capture immédiate, mettant nuit et jour ses soins à la préparer, tout entier à ses combinaisons de guerre, il néglige encore de recevoir Balachof, semble oublier le messager de paix, toujours confié à Davout et gardé à vue.

III

L'empereur avait compté sans un ennemi plus redoutable que les forces russes, inférieures en nombre et disséminées; le climat du Nord lui ménageait un premier et rude avertissement. Depuis quelques jours, le temps était variable, avec des alternatives de soleil et de pluie, avec une tendance à se gâter définitivement. Pendant l'après-midi du 29, un amas d'orages s'amoncela au-dessus de la Grande Armée et fit explosion sur tout l'espace occupé par nos troupes. La Garde fut surprise en marche sur Wilna, les

autres corps de la droite pendant leur séjour et leurs évolutions autour de la ville, l'armée du prince Eugène encore sur les rives du Niémen. Le déchaînement des élémens fut épouvantable; la foudre sillonnait le ciel en tous sens, tombait à chaque instant, frappant et labourant nos colonnes, tuant des soldats sur la route. Après l'orage, la pluie s'établit, une pluie du Nord, ininterrompue, diluvienne, glaciale, accompagnée par un subit refroidissement de l'atmosphère; c'était un bouleversement complet dans l'ordre et l'aspect de la nature, un rappel de l'hiver au milieu des ardeurs de l'été.

Les troupes passèrent la nuit dans leurs bivouacs inondés, sans feu, sans abri contre le vent qui soufflait en bourrasques, enveloppées dans leurs manteaux ruisselans. Au jour, un spectacle désolant s'offrit à leur vue : les campemens étaient transformés en lacs de boue, tous les objets nécessaires à la vie du soldat brisés ou dispersés, les voitures jetées sur le flanc, tristement échouées. Enfin, fait plus grave, dommage irréparable, des chevaux gisaient à terre par centaines, par milliers, les membres raidis, morts ou mourans. Nourris depuis plusieurs semaines d'herbes vertes, privés d'avoine, exténués de fatigue, ces animaux se trouvaient dans les pires conditions hygiéniques; ils n'avaient pu résister à la chute soudaine de la température, au froid qui les avait saisis, transis, abattus sur le sol : par un phénomène sans exemple dans l'histoire des guerres, une nuit avait fait l'œuvre d'une épidémie, et nos soldats s'arrêtaient consternés devant cette hécatombe. Chacun songeait avec désespoir au surcroît de peines et d'embarras qui en résulterait pour lui; parmi les officiers, l'un pensait à son escadron appauvri, l'autre à sa batterie démontée, le troisième à ses équipages en détresse; plusieurs s'emportaient avec violence contre une guerre qui débutait si mal et contre celui qui les avait conduits en ce pays; le général Sorbier, commandant l'artillerie de la Garde, criait « qu'il fallait être fou pour tenter de pareilles entreprises ». Lorsqu'on eut à peu près supputé l'étendue du mal et chiffré les pertes, il fut reconnu que le nombre des chevaux frappés s'élevait à plusieurs milliers, — à dix mille suivant quelques-uns — et ce désastre affaiblissait irrémédiablement la cavalerie et l'artillerie, retardait de nouveau l'arrivage des vivres, désorganisait en partie les transports, faisait craindre à l'armée un long avenir de pénurie et de souffrances.

Dès à présent, la persistance du mauvais temps entravait tout, contrariait les opérations. L'armée s'épuisait inutilement en efforts pour se remettre en route, pour se tirer du bourbier où elle était prise et engluée. Tous les rapports arrivant au quartier

général signalaient les difficultés de la marche; tous les chefs de corps se plaignaient à la fois, en termes plus ou moins vifs, suivant leur tempérament et leur humeur. Le bouillant général Roguet, qui éclairait avec sa division l'armée d'Italie, pestait et maugréait. Ney continuait d'avancer, mais par quels miracles d'énergie! Encore ne pouvait-il cheminer qu'à très petits pas et sans se déployer. Il écrivait le 30 à l'empereur : « La pluie qui ne cesse de tomber depuis hier trois heures de l'après-midi met le corps d'armée dans la presque impossibilité de marcher autrement que par la grande route, les chemins de traverse étant inondés et présentant des fondrières d'où l'infanterie ne peut se tirer et que la cavalerie même passe avec beaucoup de peine (1). » Murat évoquait les plus fâcheux souvenirs de sa carrière militaire, ceux que lui avait laissés la campagne d'hiver entreprise à la fin de 1806 dans les boues de la Pologne : « Les routes sont devenues bien mauvaises, disait-il; à certains endroits, j'ai cru me retrouver à Pultusk. » Eugène était le plus découragé ; sa correspondance annonçait plus d'appréhensions pour l'avenir que d'espérances. Il écrivait au prince major général : « Plus nous avançons, plus nous perdons de chevaux... Je ne puis pas dire à Votre Altesse le nombre des chevaux de transport que nous avons perdus, mais il est très considérable. Je suis désolé d'avoir toujours à entretenir Votre Altesse de notre fâcheuse position de vivres et de chevaux, mais il est pourtant de mon devoir de ne la lui cacher. Je n'ai plus à espérer que dans les ressources que nous pourrons trouver devant nous, car si le pays que nous allons parcourir est aussi dénué de ressources que celui que nous venons de traverser, je ne sais réellement pas à quel point nous serions réduits sous peu de temps. »

Malgré cette misère et ces prévisions fâcheuses, on cherchait l'ennemi, on s'efforçait de le rejoindre, car chacun le sentait près de soi et à portée. Dans la matinée du 1er juillet, pendant une éclaircie, une alerte eut lieu aux environs de Wilna. La veille, le général Pajol, parvenu jusqu'à Ochmiana, y avait rencontré des dragons de Sibérie, des hussards russes, des Cosaques; on s'était vivement chargé et sabré; la ville avait été prise, perdue, reprise; non loin de là, Bordesoulle annonçait de son côté l'ennemi en forces. L'empereur et tout le monde au quartier général crurent que Bagration débouchait sur Wilna, qu'il allait tomber dans le réseau de troupes déployé autour de la ville et se faire prendre au piège. Dans nos campemens, le cri : *Aux armes!* retentissait, et les soldats espéraient le combat. Mais la pluie

(1) Ces extraits et les suivans sont tirés des Archives nationales, cartons de la Secrétairerie d'État, AF, IV, 1642-47.

recommença presque aussitôt à tomber, brouillant l'horizon, recouvrant tout de son voile gris, ramenant l'obscurité et l'incertitude. Au plus fort de l'averse, les soldats reconnurent au milieu d'eux l'empereur, sur son cheval blanc; accompagné de Berthier, il était venu étudier les lieux dont il comptait faire la base d'une belle opération; il cherchait à discerner les reliefs du sol, les approches de la position ; on le voyait braquer sa lorgnette sur les bois et les coteaux embrumés de pluie. Autour de lui, la rafale faisait rage ; son uniforme ruisselait, l'eau dégouttait par les bords avachis de son chapeau sur sa redingote grise. Au bout de quelque temps, on l'entendit dire : « Mais c'est une pluie horrible ; » et il tourna bride, revenant vers la ville.

Les corps de cavalerie jetés au sud de Wilna continuaient à apercevoir l'ennemi par intervalles, puis le perdaient de vue, n'arrivaient pas à se renseigner exactement sur la nature et la direction de ses forces, ne savaient plus s'ils avaient affaire à Bagration ou à d'autres. En réalité, Bagration ne s'était jamais approché de Wilna. Quittant le haut Niémen à la première nouvelle du passage, au lieu de remonter vers le Nord, il s'était jeté délibérément dans l'est, vers Minsk, vers l'intérieur de l'empire; renonçant momentanément à rejoindre la première armée, il n'espérait plus s'y réunir qu'à la faveur d'un immense détour. Il était actuellement hors d'atteinte; pour essayer contre lui d'une marche enveloppante, il faudrait élargir le cercle de nos évolutions, pousser Davout sur Minsk, attendre que Poniatowski et Jérôme fussent complètement entrés en ligne : ce ne pouvait plus être qu'une opération de longue haleine et de chances problématiques. Les Russes auxquels Pajol s'était heurté à Ochmiana appartenaient au corps de Doctorof, mais ce général, évitant de s'exposer sous Wilna, contournait cette ville à assez grande distance et prenait de l'espace. Nos dragons et nos chasseurs n'avaient fait que tâter et effleurer une colonne de cavalerie qui flanquait et protégeait son aile gauche, tandis que le reste du corps, ainsi couvert, filait à toute vitesse et dépassait la zone dangereuse. On pouvait encore s'élancer à sa suite, l'atteindre et le maltraiter dans sa retraite, non l'entourer et le prendre. Une seule fraction des armées ennemies restait aventurée, compromise, en extrême péril; c'étaient quelques régimens d'infanterie et de cavalerie appartenant au 6e corps de Barclay et commandés par le général major Dorockof. N'ayant point reçu en temps utile l'ordre de se joindre au mouvement général de retraite, cette arrière-garde s'était attardée au sud de Wilna; elle s'y était vue tout à coup environnée de nos postes; maintenant, elle errait affolée, se heurtant à nous de tous côtés, changeant à chaque instant de

direction, cherchant désespérément une issue; les hommes marchaient nuit et jour, affamés, exténués, les pieds meurtris, en sueur et en sang; quelques soldats portaient jusqu'à trois ou quatre fusils, échappés aux mains de leurs camarades défaillans, et cependant ils allaient toujours, fouettés par la voix impérieuse du chef qui leur montrait les Français accourant pour les prendre et qui leur faisait peur de la captivité. Heureusement pour eux, la nature du terrain facilitait leur évasion. Ceux de nos corps qui suivaient Doctorof et Dorockof avaient peine à se reconnaître au milieu d'un pays boisé, couvert, accidenté, coupé de ravins et de défilés; ils s'embrouillaient dans les renseignemens fournis par les habitans du pays, confondaient les localités et les noms, prenaient Doctorof pour Dorockof et réciproquement. Davout, Pajol, Nansouty, Morand, Bordesoulle, touchaient à chaque instant l'ennemi sans le saisir et le sentaient glisser entre leurs doigts. La cavalerie légère entrait dans les villages sur les pas des Cosaques; elle trouvait des cantonnemens encore chauds de leur présence, empestés de leur odeur, infectés de leur vermine, mais l'insaisissable ennemi avait fui. Parfois, cet ennemi semblait vouloir tenir. Son infanterie se montrait à la lisière des bois; ses tirailleurs ouvraient le feu, nos grand'gardes étaient ramenées; puis, lorsque nos commandans avaient rassemblé leurs troupes et reçu des renforts, lorsqu'ils poussaient contre l'adversaire, celui-ci avait décampé; les masses entrevues la veille n'étaient plus que des formes indécises, se perdant peu à peu dans le brouillard et l'éloignement. Cette armée fantôme, vaguement surgie, s'évanouissait à notre approche, fondait sous notre main, se dérobait au contact.

Il y eut pourtant au nord de Wilna, dans la région où Ney et Oudinot opéraient contre Baggovouth et Wittgenstein, où les corps opposés les uns aux autres se frôlaient sans se bien distinguer, quelques rencontres partielles, d'assez rudes froissemens. Les deux partis se battaient alors avec vaillance, quoique sans acharnement. Français et Russes (1), que ne séparaient aucune inimitié traditionnelle, aucune injure de peuple à peuple, ne s'étaient pas encore animés mutuellement à la lutte et n'avaient

(1) Le général Lyautey, dans ses Souvenirs inédits, raconte à ce sujet une scène qui rappelle certains épisodes de la guerre de Crimée : « Le combat qui avait commencé pour nous dès le point du jour eut, vers le milieu de la journée, une heure ou deux de repos. Un ravin avec un cours d'eau noire nous séparait des Russes. Le besoin de faire boire les chevaux était commun aux deux partis, et de chaque côté on descendit dans le ravin... Les Russes buvaient d'un côté, nous de l'autre; on se parlait sans trop se comprendre que par gestes; on se donnait la goutte, du tabac; nous étions les plus riches et les plus généreux. Bientôt après, ces si bons amis se tiraient des coups de canon. Je trouvai un jeune officier parlant français; nous échangeâmes courtoisement quelques paroles, en attendant mieux. »

pas eu le temps de se haïr. Dès le 28 juin, le maréchal duc de Reggio s'était heurté au corps de Wittgenstein, arrêté et établi aux environs de Wilkomir. Bien que le maréchal n'eût avec lui qu'une division de fantassins et sa cavalerie, il avait abordé l'ennemi avec entrain; il lui avait tué ou pris quelques centaines d'hommes et l'avait refoulé assez loin, sans l'entamer sérieusement. L'empereur félicita le commandant et les troupes du 3e corps, mais qu'était cette brillante affaire d'avant-garde pour lui qui avait rêvé de recommencer Austerlitz ou Friedland, au moins Abensberg et Eckmühl? A tous les officiers qui lui apportaient des nouvelles, sa première question était : « Combien de prisonniers? » Les réponses ne le satisfaisaient guère. On recueillait des traînards, des déserteurs, quelques détachemens et quelques convois égarés : là se bornaient nos prises, et l'empereur attendait en vain ces colonnes d'ennemis désarmés, ces interminables trains d'artillerie, ces brassées d'étendards captifs que lui présentaient jadis ses soldats au retour du champ de bataille.

Il eût eu besoin pourtant de trophées, de bulletins triomphans pour retremper pleinement le moral de son armée, pour exciter surtout et soulever les Polonais de Lithuanie. En effet, bien que l'on essayât de toutes manières pour son compte à déterminer l'insurrection, à chauffer l'enthousiasme, l'attitude de la population trompait toujours son attente. Pour décider les notables de Wilna à se mettre en avant, à payer de leur nom et de leur personne, il avait fallu les relancer chez eux, les entreprendre un à un, quêter leur adhésion, forcer presque leur concours. Dans les campagnes, chaque classe d'habitans avait ses motifs de défiance. Les excès de nos soldats, les brigandages de nos alliés allemands continuaient à désoler les paysans, qui se sauvaient à notre approche et se réfugiaient dans les bois. Pour les ramener et se les concilier, Napoléon leur annonçait la liberté, l'abolition du servage; mais ces promesses indisposaient les seigneurs, les grands propriétaires ruraux, possesseurs d'esclaves. Si la majeure partie de la noblesse restait malgré tout favorablement disposée, un doute persistant sur les intentions réelles de Napoléon à l'égard de la Pologne, un doute naissant sur le succès de ses armes, la crainte de représailles russes, retardaient l'élan des cœurs. Tout ce qui se faisait en Lithuanie, — ébauche d'une organisation nationale, formation d'un gouvernement provisoire, levée de milices locales, — était exclusivement l'œuvre de quelques seigneurs dévoués de longue date à notre cause, déjà compromis aux yeux de l'ennemi; la masse suivait mollement l'impulsion et ne la devançait jamais. L'empereur voyait venir à lui des empresse-

mens isolés, point de mouvement collectif, des individus plutôt qu'une nation. Ses calculs se trouvaient doublement en défaut; les armées du tsar avaient déjoué ses premiers plans et échappé à ses atteintes; la Pologne russe ne se levait qu'à demi et ne lui prêtait qu'un concours hésitant; après la déception militaire, la déception politique.

IV

Napoléon décida alors de recevoir Balachof et le fit mander à son quartier général; c'était un trophée qu'il présenterait aux Polonais, à défaut d'autres; l'armée et la population pourraient croire que l'envoyé du tsar venait en suppliant, attestant par sa présence que la Russie s'avouait vaincue avant d'avoir tenté la lutte. Le 30 juin, Balachof avait été ramené à Wilna; on l'y logea dans la maison du prince de Neufchâtel, où celui-ci le fit prier « de se considérer comme chez lui », et il fut prévenu que l'empereur allait incessamment lui donner audience.

L'apparente négociation dont Alexandre avait pris l'initiative ne pouvait aboutir qu'à une controverse rétrospective, à une altercation vaine. En souscrivant à la condition posée par son rival en termes absolus, en ramenant ses troupes en deçà du Niémen, Napoléon n'eût pas seulement meurtri et supplicié son orgueil; reconnaissant aux yeux de tous son impuissance, signalant son erreur, il eût détruit son prestige, rompu l'enchantement qui liait tant de peuples à sa fortune, encouragé les Russes à l'offensive et l'Europe à la révolte. Il est hors de toute vraisemblance que l'idée d'un recul l'ait même effleuré. Les mécomptes de l'entrée en campagne l'avaient incontestablement affecté : on le voyait parfois « sérieux, préoccupé, sombre », mais les difficultés animaient son cœur de lion, loin de l'abattre, et la persistance avec laquelle les Russes se dérobaient l'excitait à continuer plus âprement la poursuite, à convoiter davantage cette proie. A supposer même qu'Alexandre, se désistant de son exigence préalable, se fût résigné à négocier en présence et sous la pression de nos troupes, à respecter désormais les lois du blocus continental et à s'employer contre les Anglais, cet arrangement, que l'empereur aurait accepté en d'autres temps, ne l'eût plus satisfait. Aujourd'hui, il tenait à retirer de son immense et coûteux armement un bénéfice proportionné à l'effort; il n'entendait plus imposer à Alexandre une reprise d'alliance, mais un effacement absolu, l'écarter à jamais de son chemin, l'exclure et l'exiler de l'Europe, le reléguer aux confins de l'Asie. Il voulait défaire en partie l'œuvre de Pierre le Grand et de Catherine, refouler et

endiguer la poussée moscovite, relever contre elle des barrières, environner la Russie d'États reconstitués ou fortifiés avec mission spéciale de la contenir. Quand la victoire pouvait lui valoir de tels résultats, s'arrêterait-il à discuter la question des neutres, à réclamer de maigres concessions, à renouer des liens dont l'expérience lui avait démontré la fragilité? Il dit crûment devant Berthier, Caulaincourt et Bessières : « Alexandre se f... de moi; croit-il que je suis venu à Wilna pour négocier des traités de commerce? Il faut en finir avec le colosse du Nord, le refouler, mettre la Pologne entre la civilisation et lui. Que les Russes reçoivent les Anglais à Archangel, j'y consens, mais la Baltique doit leur être fermée... Le temps est passé où Catherine faisait trembler Louis XV et se faisait prôner en même temps par tous les échos de Paris. Depuis Erfurt, Alexandre a trop fait le fier; l'acquisition de la Finlande lui a tourné la tête. S'il lui faut des victoires, qu'il batte les Persans, mais qu'il ne se mêle plus de l'Europe; la civilisation repousse ces habitans du Nord. »

Résolu d'arracher aux Russes l'abandon total ou partiel de leurs conquêtes, il comptait toujours l'obtenir d'eux à bref délai, par quelques coups retentissans et hardis, dont il saurait retrouver l'occasion. Son espoir était encore qu'Alexandre, aussi prompt à désespérer qu'accessible à d'orgueilleuses illusions, s'humilierait et viendrait à résipiscence dès qu'il aurait réellement senti le fer. Pour surprendre plus rapidement au tsar cette soumission, il importait de ne pas la lui rendre par trop pénible dans la forme, de laisser à cet ancien allié le chemin du retour ouvert et même facile. Napoléon s'était donc résolu, sans vouloir écouter sérieusement Balachof, à l'accueillir avec politesse, afin d'encourager pour l'avenir de nouveaux envois; il chercherait à maintenir entre les souverains, malgré la guerre, des communications suivies, afin qu'Alexandre, au premier trouble qui s'emparerait de son âme, après une ou deux batailles perdues, sût où s'adresser pour capituler et faire parvenir des paroles de paix et de repentir. Toutefois, désireux de hâter par d'autres moyens ce moment d'abandon, il affecterait devant Balachof une assurance sans bornes, une confiance imperturbable; se proposant d'épouvanter le Russe par l'étalage de ses forces et de ses ressources, il donnerait à sa courtoisie un ton d'écrasante supériorité.

Le 1er juillet, à dix heures du matin, il envoya chercher Balachof par un chambellan. Amené au palais, l'aide de camp fut introduit dans la salle où il avait vu Alexandre pour la dernière fois et qui servait maintenant de cabinet à l'empereur des Français; rien n'y était changé, sauf le maître. Dans la pièce d'à côté, Napoléon finissait de déjeuner; après quelques minutes, Balachof entendit

distinctement le bruit d'une chaise que l'on repoussait; la porte s'ouvrit, et l'empereur parut sur le seuil.

Il alla droit au Russe, avec sa pétulance ordinaire, et lui dit d'un ton aimable : « Je suis bien aise, général, de faire votre connaissance. J'ai entendu du bien de vous. Je sais que vous êtes attaché sérieusement à l'empereur Alexandre, que vous êtes un de ses amis dévoués. Je veux vous parler avec franchise, et je vous charge de rendre fidèlement mes paroles à votre souverain. »

Après cette déclaration, son premier mot fut : « J'en suis bien fâché, mais l'empereur Alexandre est mal conseillé; » il aimait mieux s'en prendre à l'entourage du souverain qu'au souverain lui-même. Et pourquoi cette guerre? deux grands monarques poussaient leurs peuples au carnage sans que l'objet de leur querelle eût été nettement précisé. — Balachof répliqua que son maître ne voulait pas la guerre, qu'il avait tout fait pour l'éviter; en témoignage suprême, il invoqua la proposition de paix dont il était porteur. Napoléon revint alors sur le passé, et l'on discuta, on ergota sur les incidens qui avaient été la cause occasionnelle de la rupture. Chacun des deux interlocuteurs répéta à satiété ses griefs, sans vouloir reconnaître et prendre en considération ceux de l'adversaire. A mesure que l'empereur rappelait les actes par lesquels la Russie avait manifesté l'intention de tenir contre la puissance française et de la braver, de ne pas même entrer en composition avec elle, il parlait avec plus de chaleur, avec une acrimonie croissante, s'animant au feu de ses propres discours. Sa colère, feinte peut-être au début, devenait réelle, et il prenait au sérieux son rôle d'offensé.

Il marchait à grands pas dans la chambre, faisant et refaisant interminablement le même tour, et l'on pouvait reconnaître, à certains signes d'impatience qui éclataient en lui, le frémissement de tout son être. A un moment, le vasistas d'une fenêtre, imparfaitement fermé, s'ouvrit et laissa pénétrer, par bouffées fraîches, l'air du dehors. L'Empereur le repoussa avec violence. Mais les bois joignaient mal; au bout d'un instant, la mince clôture, remise en branle par le vent, se souleva de nouveau et recommença à battre. Dans l'état de ses nerfs, l'Empereur ne put supporter ce bruit agaçant. D'un geste rageur, il arracha le vasistas et le lança en dehors; on l'entendit s'abattre sur le sol, avec un fracas de verre brisé.

Napoléon revint à son interlocuteur, se plaignant amèrement de ce que la Russie, en l'obligeant à se détourner contre elle, l'eût empêché de finir la guerre d'Espagne et de pacifier l'Europe. Puis, arrachant les voiles, dédaignant les subtilités et les controverses diplomatiques où il s'était attardé jusqu'alors, il alla au

fond des choses. Supérieurement, il mit en relief ce qu'avait eu depuis longtemps de louche et de suspect la conduite d'Alexandre. Il fit sentir que ce prince s'était acheminé irrésistiblement à la guerre du jour où il avait laissé des personnages équivoques, — notoirement connus pour nos adversaires, — se rapprocher de sa personne et surprendre sa confiance. Autour de lui, dans sa société intime, qui voyait-on? Étaient-ce des Russes, possédant le sens et la tradition de la politique nationale? Point; on ne voyait qu'un groupe d'étrangers, un conseil cosmopolite, un comité d'émigrés et de proscrits, Stein le Prussien, Armfeldt le Suédois, Wintzingerode, déserteur de nos armées, d'autres encore, éternels artisans d'intrigue et de discorde. Avec raison, Napoléon montrait, abrités et embusqués derrière le prince qui lui avait juré d'être son ami, ses ennemis personnels et acharnés, ceux qu'il avait retrouvés de tout temps en son chemin, ameutant les rois, fomentant la conspiration européenne. Chassés par lui de tous les pays où s'exerçait son pouvoir, ils étaient allés en Russie lui ravir l'allié qu'il croyait avoir subjugué par l'ascendant de son génie, et sa colère éclatait contre ces séducteurs, contre le monarque faible qui s'était laissé reprendre et suborner.

En vain s'était-il promis d'être calme, de montrer plus de pitié que de courroux, de gronder amicalement et de haut. Emporté par ses haines, il manquait à l'engagement pris envers lui-même, ne se contenait plus, frappait et blessait. Sa voix devenait brève et stridente; ses phrases étaient autant de traits chargés de passion ou de venin; chaque mot portait sa griffe.

L'empereur Alexandre, disait-il, se pique de sentimens élevés; il veut être un chevalier sur le trône. Est-ce se conformer à cette règle que de s'entourer d'hommes vils, honte et rebut de l'Europe? Parmi les Russes eux-mêmes, quels sont ceux qu'il choisit pour leur confier le commandement de ses armées et le sort du pays : « Je ne connais pas le Barclay de Tolly, mais Bennigsen » — Bennigsen, qui doit à ses crimes une célébrité affreuse : en cherchant sur les mains de cet homme, on y trouverait une tache de sang, et de quel sang! L'allusion à l'assassinat de Paul Ier, au forfait où Bennigsen avait trempé et qui avait avancé le règne d'Alexandre, était sur les lèvres de l'empereur; il la laissa plus d'une fois percer dans son langage.

Si ardentes que fussent ses colères, il savait toujours les gouverner et s'en servir pour atteindre son but. Ce qu'il veut aujourd'hui, c'est moins offenser Alexandre que le terrifier; il veut lui faire honte, mais surtout lui faire peur. Son but est de prouver que le tsar, en se livrant à des étrangers, en épousant leurs rancunes, s'aliène le sentiment national, qui s'insurgera contre lui à

la première occasion et dont l'explosion peut mettre en péril sa couronne et sa vie. Depuis un siècle, le mécontentement des hautes classes en Russie s'était manifesté à plusieurs reprises par des complots, par des attentats, par des révolutions de palais ou de caserne. En soixante ans, ces crises intérieures avaient abouti à quatre changemens de règne, à l'assassinat de trois empereurs. Fondée sur ces précédens, la croyance à l'instabilité du pouvoir à Pétersbourg était générale en Europe; c'était la grande objection qu'opposaient les chancelleries à une alliance avec la Russie; c'était l'une des raisons qui donnaient toute confiance à Napoléon dans le succès de son entreprise et qui l'avaient engagé à la risquer : il tenait pour presque assuré que, dans l'état critique et violent où il allait placer la Russie, une révolte de nobles viendrait favoriser indirectement l'invasion et désorganiser la résistance. Dans tous les cas, il voulait consterner Alexandre par la crainte de cette diversion, afin de l'avoir plus facilement à merci, et toutes ses paroles, toutes ses insinuations tendaient à faire redouter au fils de Paul Ier le sort de son père, à évoquer de lugubres visions.

En Russie — laissait-il entendre — les souverains sont-ils si solidement assis sur le trône qu'ils puissent impunément plonger leurs peuples dans les calamités d'une guerre malheureuse et les réduire au désespoir? Les hommes auxquels Alexandre prostitue sa confiance seront les premiers à se retourner contre lui, dès qu'ils y verront leur intérêt, à le trahir et à le vendre, « à tirer la corde qui peut trancher sa vie ». Ces mots étaient-ils une allusion à l'écharpe qui avait serré le cou de Paul Ier et étouffé ses cris, tandis qu'on lui défonçait le crâne avec un pommeau d'épée? Pour renouveler de pareilles horreurs, que fallait-il? Un grand coup porté du dehors qui ébranlerait l'opinion, l'annonce d'une bataille perdue, d'un désastre militaire! Or, ce désastre était imminent. Ici, par une suite d'affirmations superbes et tranchantes, Napoléon pose en fait que la guerre doit nécessairement tourner au détriment et à la confusion des Russes. Il soutient qu'elle commence mal pour eux et que la manière dont elle s'engage permet d'en préjuger l'issue; il s'acharne à le prouver. Toutes les circonstances qui ont marqué le début des hostilités et qui ont été pour lui autant de déceptions, il les tourne en sa faveur, il s'en fait des avantages. Quant à la disproportion des forces en hommes, en argent, en ressources de tout genre, n'est-elle pas évidente, écrasante? Napoléon se targue de tout connaître des armées russes, la composition de chacune d'elles, sa valeur, le nombre de ses divisions, l'effectif moyen des bataillons; il cite des chiffres, accumule des détails, se livre à un retour complai-

sant sur sa propre puissance, fait des calculs et des comparaisons, oppose avec habileté les groupemens respectifs de manière à se montrer partout le plus fort, et excellant à donner aux assertions les plus hasardées l'aspect de vérités rigoureusement déduites, il démontre que le succès de la campagne est pour lui un problème résolu, qu'il est sûr, absolument sûr de son fait, qu'il a la certitude mathématique de vaincre.

Qui d'ailleurs en Europe, d'après lui, doute de ce résultat? Les Anglais eux-mêmes regrettent cette guerre, car ils prévoient « des malheurs pour la Russie et peut-être le comble des malheurs, » c'est-à-dire une révolution. Quant à l'Europe continentale, elle marche avec nous et suit notre étoile. Les Russes se vantent, à la vérité, de nous avoir soustrait certains de nos auxiliaires traditionnels : on parle d'une paix qu'ils auraient conclue avec le Turc, et Napoléon, fort mécontent au fond et fort intrigué de ce traité, voudrait en savoir les conditions; il soumet Balachof à un interrogatoire en règle, auquel l'autre se dérobe. Il fait fi alors des Turcs et des Suédois, pauvres alliés, appoint insignifiant; on les verra d'ailleurs, dès que la fortune se sera prononcée en sa faveur, revenir à lui et se rallier au vainqueur. Il sait bien qu'on cherche à lui débaucher, à lui voler ses alliés allemands; ses troupes ont intercepté une lettre écrite par un prince apparenté à la famille impériale de Russie pour exciter les Prussiens à la désertion. Tristes moyens! Sont-ce là jeux d'empereur? Que les potentats se fassent la guerre, c'est leur droit, mais au moins devraient-ils mettre dans leurs luttes la courtoisie et la hauteur d'âme qui conviennent à ces grands tournois. Au reste, en quoi espère-t-on lui nuire par de semblables manœuvres? On débarrassera ses armées de « quelques coquins, » on arrivera à lui ravir quelques centaines de soldats : il en a 550 000 — oui, 550 000 bien comptés — contre 200 000 Russes : « Dites à l'empereur Alexandre que je l'assure par ma parole d'honneur que j'ai 550 000 hommes en deça de la Vistule. »

Après avoir asséné ce dernier coup, il se radoucit, change de ton, et légèrement, presque négligemment, arrive au point où il veut en venir. La conclusion qu'il laisse se dégager de tous ses discours, celle qu'il sous-entend, celle qu'il exprime à demi-mot, c'est que l'empereur Alexandre, certain d'être battu, environné de périls, n'a qu'un parti à prendre : interrompre promptement la lutte et subir la loi. Quant à lui, il va faire la guerre, puisqu'on l'y oblige, mais il n'en est pas plus belliqueux pour cela ni plus acharné : « Il n'est ni contre les négociations ni contre la paix. » Qu'on ne lui parle pas sans doute d'évacuer Wilna et de faire reculer son armée; de semblables conditions ne sauraient être

prises au sérieux. Mais l'empereur Alexandre veut-il se rendre compte de la situation et se résoudre aux sacrifices convenables, quiconque se présentera de sa part sera le bienvenu. Veut-il rappeler le comte de Lauriston, afin d'avoir toujours sous la main un négociateur? Il n'a qu'à faire un signe et l'ancien ambassadeur reprendra le chemin de Pétersbourg. Veut-il dès à présent régler les conditions du combat de manière à sauvegarder les droits de l'humanité et de la civilisation, conclure un cartel sur les bases les plus libérales, assurer le sort des blessés et des prisonniers? Napoléon est prêt à mener cette négociation, parallèlement aux hostilités, et de plus en plus sa pensée intime se révèle : ce qu'il désire, c'est de garder le contact avec Alexandre, c'est de conserver sur lui une prise par laquelle il puisse le ressaisir en temps opportun et le ramener à lui, résigné et contrit. Il s'exprime maintenant sur le compte du tsar avec une commisération sympathique, comme on parle d'un ami égaré, pour lequel on conserve malgré tout un fonds d'indulgence et que l'on voudrait voir revenir. Puis, quand il a jeté dans le débat toutes ces idées sans y trop insister, laissant aux adversaires le soin de les relever et d'en faire leur profit, il se met, avec une suprême désinvolture, à parler de choses indifférentes. Il interroge Balachof sur la cour de Russie, demande des nouvelles du chancelier Roumiantsof, s'enquiert des causes qui ont amené la disgrâce de Spéranski. Il se complaît à ces questions, à ces détails, comme si l'excellence de sa position et une parfaite tranquillité d'esprit lui laissaient pleinement le loisir de causer, jusqu'à ce qu'enfin, tout à fait rasséréné et gracieux, il s'y prenne pour rompre l'entretien avec une politesse presque excessive : « Je ne veux plus vous dérober votre temps, général. Dans le cours de la journée, je vous préparerai une lettre pour l'empereur Alexandre. »

V

Le soir, à sept heures, Balachof fut invité à dîner chez Sa Majesté. Les autres convives étaient Berthier, Duroc, Bessières et Caulaincourt; ce dernier avait été spécialement mandé et s'étonna un peu de cet appel, car son maître ne l'habituait plus depuis quelque temps à de pareilles faveurs. Pendant tout le repas, l'empereur entretint et domina naturellement la conversation, mais il était redevenu haut, entier, agressif; s'adressant à un auditoire au lieu de parler à un seul interlocuteur, il mesurait ses effets au nombre de personnes à frapper et à convaincre. Son but évident était d'embarrasser Balachof devant témoins, de le décontenancer par des questions imprévues; on eût dit qu'il voulait

confondre et humilier la Russie entière en sa personne. Malheureusement pour lui, il avait affaire à un adversaire difficile à démonter, servi par un patriotisme avisé et une rare présence d'esprit; et l'avantage lui fut vivement disputé dans ce combat de paroles.

Il affecta d'abord un ton de rondeur familière et de bonhomie narquoise, abordant les sujets les plus frivoles, comme si son esprit eût eu besoin de se détendre et de se reposer après les préoccupations de la journée. Il fit allusion à la vie privée de l'empereur Alexandre, à ses succès féminins, aux occupations galantes qui semblaient l'absorber à l'heure même où nos troupes franchissaient la frontière : « Est-ce vrai, dit-il, que l'empereur Alexandre allait tous les jours à Wilna prendre le thé chez une beauté d'ici? » Et se tournant vers le chambellan de service, M. de Turenne, qui se tenait debout derrière sa chaise : « Comment l'appelez-vous, Turenne?

— Soulistrowska, Sire, » répondit le chambellan, dont le devoir était d'être parfaitement informé en ces matières.

— « Oui, Soulistrowska », et Napoléon adressait à Balachof un coup d'œil interrogateur.

— « Sire, répondit le Russe, l'empereur Alexandre est ordinairement galant avec toutes les femmes, mais à Wilna je l'ai vu occupé de tout autre chose.

— Pourquoi pas? reprit l'empereur. Au quartier général, c'est encore permis. »

Mais il reprochait à Alexandre des fréquentations plus compromettantes. Était-il donc vrai que ce monarque, non content d'accueillir à son service des Stein et des Armfeldt, permît à de tels hommes de s'asseoir à sa table et de manger son pain?

— « Dites-moi, Stein a-t-il dîné avec l'empereur de Russie?

— Sire, toutes les personnes de distinction sont admises à la grande table de Sa Majesté.

— Comment peut-on mettre un Stein à la table de l'empereur de Russie ? Si même l'empereur Alexandre s'est décidé à l'écouter, toujours ne devait-il pas le mettre à sa table. Est-ce qu'il a pu s'imaginer que Stein pouvait lui être attaché? L'ange et le diable ne doivent jamais se trouver ensemble. »

Il parla alors de la Russie avec une curiosité pleine d'assurance, comme d'un pays qu'il allait visiter prochainement et parcourir en tous sens. Le nom de Moscou était déjà venu sur ses lèvres :

— « Général, demanda-t-il, combien comptez-vous d'habitans à Moscou?

— Trois cent mille, Sire.

— Et de maisons?

— Dix mille, Sire.

— Et d'églises?

— Plus de deux cent quarante.

— Pourquoi tant?

— Notre peuple les fréquente beaucoup.

— D'où vient cela?

— C'est que notre peuple est dévot.

— Bah! on n'est plus dévot de nos jours.

— Je vous demande pardon, Sire, cela n'est pas partout de même. On n'est peut-être plus dévot en Allemagne et en Italie, mais on est encore dévot en Espagne et en Russie. »

L'allusion était mordante et méritée : on ne pouvait dire plus spirituellement à l'empereur qu'un peuple croyant avait seul réussi jusqu'à présent à le tenir en échec, qu'une autre nation également inébranlable dans sa foi, confiante en Dieu, saurait imiter cet exemple; et que la Russie lui serait une Espagne. Sous cette repartie, il se tut un instant : puis, reprenant l'attaque, tendant le fer, il dit à Balachof, en le regardant fixement :

— « Quel est le chemin de Moscou? »

A ce coup droit, la riposte se fit un instant attendre. Balachof prit son temps, parut réfléchir, puis : « Sire, répondit-il, cette question est faite pour m'embarrasser un peu. Les Russes disent comme les Français que tout chemin mène à Rome. On prend le chemin de Moscou à volonté; Charles XII l'avait pris par Pultava. »

En évoquant subitement le nom et l'infortune du conquérant suédois, en avertissant l'empereur qu'au lieu d'aller à Moscou il risquait d'aller à Pultava, Balachof répondait à une bravade par une menace prophétique et prenait finement sa revanche. Il ne parut pas toutefois que l'à-propos de ses paroles ait vivement impressionné les assistans; ses réponses acquirent leur célébrité après coup, lorsque l'événement fut venu les mettre en relief et les souligner.

On sortit de table et l'on passa dans un salon voisin. Là, l'empereur se mit à philosopher, déplorant l'aveuglement des princes et la folie des hommes : « Mon Dieu! que veulent donc les hommes? » L'empereur Alexandre avait obtenu de lui tout ce qu'il pouvait désirer, tout ce que ses prédécesseurs osaient à peine rêver : la Finlande, la Moldavie, la Valachie, un morceau de la Pologne; s'il eût persévéré dans l'alliance, son règne se fût inscrit en lettres d'or dans les fastes de son peuple : « Il a gâté le le plus beau règne qui a jamais été en Russie... Il s'est jeté dans cette guerre pour son malheur, ou par de mauvais conseils, ou

par la fatalité de son sort. » Et par quels moyens faisait-il cette guerre! A ce sujet, s'échauffant à nouveau et tempêtant, Napoléon reprit toutes ses plaintes, tous ses motifs d'indignation, toutes ses menaces, et toujours l'argument direct et personnel, celui qui cherchait l'homme sous le souverain, qui devait alarmer Alexandre pour sa sécurité et le faire trembler dans sa chair. L'empereur Alexandre, disait-il, en se plaçant lui-même à la tête de ses armées, s'est découvert devant ses peuples; il s'est offert en première ligne, il s'est désigné à leur fureur, en cas de revers : « Il s'est réservé la responsabilité de la défaite. La guerre est mon milieu. J'y suis accoutumé. Ce n'est pas la même chose avec lui, il est empereur par sa naissance. Il doit régner et nommer un général pour commander : s'il fait bien, le récompenser; s'il fait mal, le punir. Que le général ait une responsabilité devant lui plutôt que lui-même devant la nation, car les souverains ont aussi une responsabilité; il ne faut pas oublier cela. »

Il continua ainsi longuement, prodiguant les avertissemens sinistres, les paroles acerbes, se promenant avec animation au milieu de ses convives debout. A un moment, il avisa Caulaincourt, qui restait silencieux et grave, sans donner aucun signe d'acquiescement, et lui frappant légèrement la joue, il l'interpella en ces termes : « Eh bien! que ne dites-vous rien, vieux courtisan de la cour de Saint-Pétersbourg. » Très haut, il ajouta : « Ah! l'empereur Alexandre traite bien les ambassadeurs : il croit faire de la politique avec des cajoleries; il a fait de vous un Russe. »

A ces mots, Caulaincourt pâlit, ses traits se contractèrent. Il s'était entendu infliger maintes fois, au cours de ses longues conversations avec l'empereur, à la suite des objections qu'il avait vaillamment produites contre la guerre, cette épithète de Russe que désavouait son patriotisme. Il en avait souffert, mais il avait supporté jusque-là le jeu déplaisant où s'obstinait son maître. Cette fois, c'en était trop : répéter devant un étranger, un ennemi, le reproche contre lequel protestait toute sa vie, c'était mettre publiquement en doute ses sentimens français et sa loyauté; l'injustice passait les bornes, la taquinerie tournait en insulte. Caulaincourt ne put se contenir et répliqua sur un ton que l'empereur n'était pas habitué à entendre : « C'est sans doute parce que ma franchise a trop prouvé à Votre Majesté que je suis un très bon Français qu'elle veut avoir l'air d'en douter. Les marques de bonté de l'empereur Alexandre étaient à l'adresse de Votre Majesté; comme votre fidèle sujet, Sire, je ne les oublierai jamais. »

A l'expression de visage qui accompagna ces paroles, chacun sentit que le duc était blessé au cœur; un froid s'ensuivit; l'em-

pereur lui-même parut gêné et presque déconcerté. Il changea de conversation, revint à Balachof, s'entretint encore quelque temps avec lui et finit par le congédier avec aménité. Il lui fit pourtant remettre, comme adieu, avec la lettre préparée pour l'empereur Alexandre, un exemplaire de la belliqueuse allocution qu'il avait adressée à ses troupes en leur ordonnant de franchir le Niémen : c'était sa réponse à la demande de repasser le fleuve. S'adressant à Berthier et l'appelant familièrement par son prénom : « Alexandre, lui dit-il, vous pouvez donner la proclamation au général, ce n'est pas un secret. »

Tandis que Balachof quittait le palais et se préparait à monter en voiture, pour rejoindre son empereur, un vif incident se passait chez Napoléon et formait l'épilogue de ces scènes. Se retrouvant avec les siens, l'empereur s'était rapproché de Caulaincourt, qui demeurait à l'écart, le visage douloureux et amer. Fâché et presque honteux d'avoir affligé ce serviteur fidèle, cet ami, il voulut finir leur brouille et essaya de guérir la blessure qu'il avait faite. Il dit au duc, sur un ton de bienveillante gronderie : « Vous avez eu tort de vous courroucer, » et pour prouver qu'il n'avait fait qu'une plaisanterie, il affecta de la continuer. « Vous vous attristez sans doute, dit-il, du mal que je vais faire à votre ami. » Il répéta ensuite son éternelle phrase : « Avant deux mois, les seigneurs russes forceront Alexandre à me demander la paix. » Il prit aussi la peine d'expliquer une dernière fois au duc et aux personnages présens pourquoi il faisait cette guerre, mêlant toujours le vrai et le faux, rappelant avec raison que l'alliance de la Russie n'avait été qu'un leurre, une ombre mensongère, et concluant à tort de ce fait qu'une guerre d'invasion dans le Nord s'imposait, qu'elle était la plus utile et la plus politique de ses entreprises, qu'elle conduirait nécessairement à la paix générale.

Mais Caulaincourt ne l'écoutait plus ; tout entier à son outrage, au soin de défendre son honneur, il se mit avec une extrême vivacité à relever le propos qui l'avait meurtri. Il dit, il cria presque qu'il s'estimait meilleur Français que les fauteurs de cette guerre : « Il se faisait gloire, puisque Sa Majesté le publiait, de la désapprouver : au reste, puisqu'on suspectait son patriotisme et sa fidélité, il demandait à se retirer du quartier général, à s'en aller tout de suite, le lendemain même ; il sollicitait de Sa Majesté un commandement en Espagne et la permission de la servir loin de sa personne. » En vain l'empereur s'efforçait-il de le consoler par des paroles de bonté, il allait toujours, cédant à son indignation, perdant toute mesure ; il ne semblait plus maître de sa parole et de ses gestes. Les autres grands officiers l'entouraient et tâchaient de l'apaiser, consternés de cet éclat, épouvantés de cette hardiesse,

craignant pour leur ami une irréparable disgrâce. Mais l'empereur restait très calme, très doux, se laissant tout dire, et le colérique souverain était redevenu le plus patient des maîtres. C'est que cet admirable connaisseur d'hommes mesurait en dernier lieu ses procédés à son estime : sincèrement attaché à ceux qui l'avaient conquise, s'il les faisait souffrir trop souvent par ses emportemens et ses défauts de caractère, il leur revenait toujours et leur rendait finalement justice; il savait à merveille discerner les dévouemens vrais et leur passait beaucoup. Au lieu d'imposer silence à Caulaincourt, il se bornait à lui dire : « Mais qu'est-ce qui vous prend? Et qui met votre fidélité en doute? Je sais bien que vous êtes un brave homme. Je n'ai fait qu'une plaisanterie. Vous êtes par trop susceptible. Vous savez bien que je vous estime. Dans ce moment vous déraisonnez : je ne répondrai plus à ce que vous dites. » La scène se prolongeant, il prit le parti d'y couper court en se retirant, passa et s'enferma dans son cabinet. Caulaincourt voulait l'y rejoindre et exiger son congé : il fallut que Duroc et Berthier le retinssent de force; il fallut ensuite de nombreux efforts pour que cet honnête homme exaspéré fît taire ses griefs et reprît ses fonctions, pour qu'il consentît à partager jusqu'au bout avec l'empereur les épreuves et les dangers de la campagne, après avoir eu le courage plus rare de l'avertir loyalement et de lui montrer l'abîme.

Le message apporté par Balachof et la réponse de Napoléon furent les dernières communications échangées entre les alliés de Tilsit et d'Erfurt, divisés irrémédiablement. Aux avances comme aux menaces de Napoléon, Alexandre opposera désormais un mur de glace. Cette guerre à mort que son rival s'abstient de lui déclarer, c'est lui qui la veut; il s'est juré de la soutenir et d'y persévérer, quelles qu'en soient les péripéties. Pour se prémunir contre toute velléité de céder, il a prévu la défaite, l'occupation de ses villes, la dévastation de ses provinces; il s'est habitué à l'idée de sacrifier momentanément une moitié de son empire, pour sauver l'autre; il s'est soustrait définitivement à cette seconde guerre de Pologne que Napoléon lui proposait comme une courte passe d'armes, et voici la guerre de Russie qui commence, la guerre sans batailles, contre la nature et les espaces. Le 16 juillet, Napoléon dépassait Wilna; après avoir dépensé des trésors d'énergie à ravitailler et à réorganiser ses troupes, il les poussait maintenant vers la Dwina et le Dniéper, cherchant toujours à isoler et à envelopper l'une ou l'autre des armées russes, inventant des combinaisons multiples, ingénieuses, grandioses, dignes de lui en tout point et qui eussent assuré son triomphe, si l'extrême développement du théâtre des opérations n'eût permis à l'ennemi

de se dégager sans cesse et de déconcerter la poursuite. Et Napoléon, devant cette résistance fuyante, irait plus loin, toujours plus loin, s'enfonçant dans l'infini, s'aventurant à travers le sombre et mystérieux empire, se dirigeant instinctivement vers le point de lumière qui brillait à l'horizon, au milieu d'universelles ténèbres, et qu'il fixait d'un regard halluciné. Non qu'il eût dès à présent arrêté en principe et irrévocablement la marche sur Moscou; l'occupation de cette métropole ne formait pas encore à ses yeux l'une des opérations indispensables et le terme de la campagne. Il hésitait toujours entre deux plans qui depuis plus d'une année se disputaient sa pensée. Après avoir refoulé les Russes au delà de la Dwina et du Dniéper, s'arrêterait-il? se bornerait-il à s'établir et à hiverner sur les positions conquises, à préparer méthodiquement une seconde campagne, en se couvrant de la Pologne reconstituée? Au contraire, profiterait-il de l'élan imprimé à ses troupes pour les pousser jusqu'au cœur de la Russie et planter ses aigles sur les murs du Kremlin? Il l'ignorait encore, se déciderait sur les lieux, d'après les circonstances, suivant les chances et les vicissitudes de la campagne; mais déjà une intime prédilection l'attirait vers le second projet, car ce parti éclatant et funeste répondait mieux à son impatience, à son besoin de frapper vite et puissamment, et fascinait son imagination. Ce qui l'entraîne à Moscou, c'est la fatalité à laquelle il obéit depuis le début de sa carrière, cette fatalité qu'il subit et qu'il crée en même temps, qui l'oblige à se surpasser constamment lui-même et qui ne lui permet de tenir les peuples dans l'obéissance qu'en les consternant par des prodiges sans cesse renouvelés et d'une splendeur croissante. Il subit aussi l'attirance de Moscou, la cité étrange et féerique, la cité de rêve, parce que cette conquête presque asiatique promet à son orgueil des jouissances inconnues et le tente comme le viol d'un monde nouveau. Enfin, il espère déterminer chez les Russes, par la prise de leur sanctuaire national, un ébranlement d'âme qui les jettera à ses pieds; plus la guerre avec eux lui apparaît difficile, pénible, hérissée d'épreuves et de dangers, plus il s'obstine à l'espoir de la terminer rapidement en la poussant à fond; il a dit à Caulaincourt : « Je signerai la paix dans Moscou. »

ALBERT VANDAL.

DIEGO VELAZQUEZ

PREMIÈRE PARTIE (1)

Les souverains de l'Espagne, au temps de sa splendeur comme au moment de sa décadence, s'étaient à l'envi attachés à acquérir pour leurs collections des ouvrages choisis de ses peintres le plus en renom. Mais quelle que soit la grandeur de ces différens artistes, on ne trouve rien d'eux au musée du Prado qu'on ne connaisse en quelque sorte, car, dans les galeries de l'Europe entière la plupart d'entre eux sont représentés par des productions équivalentes ou même supérieures. Il en est autrement de Velasquez. Si à Rome, à Dresde, et en Angleterre, on a déjà eu l'occasion de rencontrer quelques-unes de ses toiles les plus remarquables, ce n'est qu'au musée de Madrid qu'il est possible d'apprécier la force et la souplesse de son talent, dans les soixante tableaux de lui qui s'y trouvent réunis. Récemment d'ailleurs, comme pour donner satisfaction à la foule toujours plus nombreuse de ses admirateurs, plusieurs publications ont mis en pleine lumière sa vie et son œuvre. Après sir William Stirling qui avait ouvert la voie, M. Curtis, avec une ténacité tout américaine, a poursuivi pendant vingt ans la rédaction d'un catalogue complet de ses tableaux. En France, le critique qui connaît le mieux l'école espagnole, M. Paul Lefort, après avoir publié de 1879 à 1884, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une série d'articles

(1) Sir William Stirling, *Annales of the artists in Spain*. Londres, 1848; — *Velazquez et ses Œuvres*. Paris, 1865. — Don Pedro de Madrazo, *Catalogo descriptivo e historico del Museo del Prado*. Madrid, 1872. — Ch. Curtis, *Velasquez and Murillo; a descriptive and historical catalogue*. Londres, 1883. — Carl Justi., *Diego Velazquez und sein Jahrhundert*. 2 vol. in 8. Bonn, 1888. — Paul Lefort, *Velasquez*. Librairie de l'Art, 1888. — *La peinture Espagnole*. Quantin, 1893.

sur Velazquez, nous a donné de lui en 1888 une excellente monographie dans la collection des *Artistes célèbres;* et l'an dernier encore, dans une étude d'ensemble sur l'histoire de la peinture espagnole, il réunissait, en les résumant avec une grande sûreté de goût, les informations que nous possédons aujourd'hui sur les maîtres de cette école. Profitant à son tour des recherches et des découvertes de ses devanciers, M. C. Justi, dans le beau travail qu'il a consacré à Velazquez, — certainement un des livres les plus remarquables que la critique d'art ait produits de notre temps, — lui élevait un véritable monument. Avec une conscience scrupuleuse, M. Justi, pendant des séjours réitérés en Espagne, a fouillé toutes les archives, consulté tous les documens. Il connaît à fond l'histoire, la littérature et les mœurs du pays; il a vu et revu tous les tableaux de Velazquez; et dans l'étude si complète qu'il a tracée de la vie du peintre, de son œuvre et de son temps, on sent, avec une rare indépendance de jugement, cette autorité particulière que donne la connaissance parfaite d'un sujet. Tant de qualités, jointes à une admiration bien légitime pour le maître qui lui a inspiré son livre, en rendent la lecture aussi instructive qu'attachante. C'est en m'aidant de secours si précieux et en faisant à M. Justi de larges emprunts que je voudrais étudier la physionomie de Velazquez, et m'arrêter surtout à celles de ses œuvres qui me paraissent le mieux caractériser son génie.

I

Diego Rodriguez de Silva, plus connu sous le nom de Velazquez qu'il tenait de sa mère, naquit à Séville où il fut baptisé le 6 juin 1599, dans la paroisse de San Pedro. Il descendait d'une ancienne famille portugaise, un peu appauvrie au service de la couronne, mais qui possédait encore quelque aisance, puisqu'elle vivait de ses revenus. L'enfant avait reçu une bonne éducation et il réussissait dans toutes ses études. Cependant comme il manifesta de bonne heure son goût pour la peinture, son père n'avait mis aucun obstacle à sa vocation.

La situation de Séville, — qui faisait d'elle l'entrepôt des marchandises venues du Nouveau Monde, — l'étendue de son commerce et la fertilité de ses campagnes avaient amené chez elle une grande richesse. On vantait partout la vaillance de sa noblesse, la grâce et la beauté de ses femmes, cet air plus subtil qu'on y respirait. Il semblait qu'à ses qualités natives, la race joignît ici je ne sais quelle finesse de goût et comme une courtoisie plus chevaleresque qui lui venait des Maures, ses anciens maîtres. A côté des monumens qu'ils avaient laissés de leur occupation,

s'élevaient maintenant en grand nombre des édifices religieux, des églises et des cloîtres, que les nouveaux souverains de l'Andalousie tenaient à honneur de construire, comme autant de témoignages de leur foi victorieuse et que, de leur mieux aussi, ils s'efforçaient de décorer de tableaux et de sculptures. Il avait bien fallu pour cela réclamer, au début, le concours des étrangers, car les luttes opiniâtres, qui pendant longtemps avaient absorbé l'activité de la population, ne laissaient que peu de place à la pratique des arts. Mais avec la prospérité croissante et la tranquillité, le goût s'était peu à peu développé et Séville compta bientôt parmi ses habitans, surtout parmi les membres du haut clergé, des lettrés, des amateurs éclairés comme cet archevêque de Castro qui fut le Mécène des poètes et des artistes, ou encore ce Pedro de Valderrama, prieur des Augustins, qui, partageant, les heures de sa journée de travail entre l'étude, la prédication et l'administration de son ordre, trouvait encore le temps de bâtir à Malaga, à Grenade, et à Séville même, de nombreuses maisons religieuses, comptant bien qu'en reconnaissance de tous ces édifices élevés en son honneur, Dieu lui réserverait une demeure dans le ciel.

Cependant ce n'est guère que vers le milieu du XVIe siècle que le mouvement de la Renaissance s'était sérieusement fait sentir à Séville, à la suite des migrations de plus en plus fréquentes des artistes espagnols en Italie. Les grands maîtres de ce pays, Raphaël, Corrège, Michel-Ange étaient admirés par eux comme des prodiges, ce dernier surtout dont la force, la gravité et la vigoureuse éloquence étaient si bien faites pour les séduire. Luis de Vargas, un des premiers, inaugurait chez ses compatriotes l'étude du nu et les doctrines qu'il avait puisées à Rome chez Perino del Vaga. Mais on a peine à comprendre aujourd'hui l'engouement qu'excitèrent à cette époque ses tableaux dépourvus d'originalité, véritables pastiches où, à côté de ce mélange de réalisme vulgaire et d'aspirations idéales qui restera un des traits de l'école espagnole, on rencontre des réminiscences flagrantes des maîtres italiens et même des morceaux entiers empruntés à des gravures faites d'après leurs compositions. C'est chez un élève de Vargas, Luis Fernandez, dont les œuvres ont aujourd'hui disparu, que se formèrent Herrera et Pacheco qui devaient être successivement les maîtres de Velazquez.

Herrera le Vieux (1576-1656) auquel dès l'âge de treize ans il fut confié, était alors dans tout l'éclat de sa popularité. Architecte et graveur en même temps que peintre, il montrait dans la pratique de ces différens arts l'énergie et la rudesse qui étaient le fond même de son tempérament et qui, dans le cours de sa vie agitée,

l'exposèrent à mainte aventure. La puissance du coloris et l'ampleur du dessin rendaient plus saisissans et plus étranges encore ces types d'une sauvagerie brutale qu'on retrouve souvent dans ses œuvres, notamment dans le *Saint Basile* du Louvre. Parmi les moines qui entourent le saint docteur il en est quelques-uns de mine plus que suspecte, et qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en si vénérable compagnie. Peut-être étaient-ce simplement des amis de ce peintre qui, pour des méfaits très positifs, avait eu maille à partir avec le Saint Office (1). Tel était l'homme dont Velazquez reçut d'abord les leçons; mais avec sa nature fière et délicate, le jeune homme ne put supporter longtemps l'humeur assez difficile d'un pareil maître, et au bout d'un an il entrait dans l'atelier de Pacheco, chez lequel il était du moins assuré de rencontrer des procédés plus courtois.

Dessinateur médiocre et fort inférieur à Herrera pour le talent d'exécution, Pacheco ne rachetait point ces défauts par des qualités de coloriste. Bien qu'il n'eût jamais quitté sa patrie, il suivait en tout les erremens des Italiens et professait pour Raphaël un véritable culte. A l'exemple de Barrocio, il avait adopté un parti d'ombres crues et de lumières blafardes dont il exagérait encore les contrastes. C'était cependant un esprit curieux, et il s'appliquait à réunir en doctrines les préceptes de son art. Aussi, sans même parler des détails précieux que nous lui devons sur Velazquez, les écrits qu'il nous a laissés (2) offrent pour nous plus d'intérêt que ses œuvres. Suivant lui, la mission de l'art est d'élever les hommes vers Dieu. La connaissance des textes sacrés et des traditions qui régissent la représentation des sujets religieux doit donc être pour les artistes l'objet d'une étude incessante. Sur ce point, le bon Pacheco avait acquis une compétence indiscutée, et son autorité faisait loi dans tous les cas litigieux. Non seulement il prescrit les épisodes qui doivent être traités de préférence, les types et les attitudes qu'il convient de donner à chaque saint, mais encore la forme et la couleur consacrées pour ses vêtemens. Il sait jusqu'au menu de la collation que les anges ont servie au Christ dans le désert. Aussi, confiant dans sa piété comme dans son érudition, le Saint-Office lui avait-il commis le soin de surveiller les peintres ses confrères et de lui adresser des rapports où il appréciait le caractère d'orthodoxie de leurs œuvres. Par une heureuse inconséquence, ainsi que le remarque M. Justi, il n'avait en rien l'étoffe d'un inquisiteur. Malgré la différence des croyances, Albert Durer, qu'il a étudié de près, n'est point

(1) Herrera fut condamné comme faux monnayeur, et il n'évita son châtiment qu'en se réfugiant chez les jésuites de Séville.

(2) *Arte de la Pintura*. Séville, 1649.

pour lui un hérétique. L'œuvre gravé du grand Allemand lui paraît même d'une orthodoxie absolue. Il l'admire sans réserve, et à raison de son respect pour les choses saintes, il le compare aux plus ascétiques des maîtres espagnols : « Il ne s'est jamais permis de montrer nus les pieds de la sainte Vierge », ajoute-t-il, plein d'admiration; mais comme, avec le temps, un si louable esprit de réserve est devenu chose bien rare, Pacheco déplore l'amoindrissement graduel, et même la perte irrémédiable du sens religieux en Espagne.

Une réglementation si étroite n'était guère faite, on le conçoit, pour attirer un esprit aussi libre que celui de Velazquez, et tout bon catholique qu'il fût, peut-être ces contraintes si sévères et si multipliées suffisent-elles à expliquer le petit nombre de tableaux religieux qu'il a peints. Pacheco, du reste, à cause de sa situation comme de son caractère, jouissait à Séville d'une grande considération. Sa maison était le rendez-vous des beaux esprits et il avait eu l'idée de rassembler les portraits de ses contemporains les plus distingués pour en faire l'objet d'une publication. Il est vrai qu'au point de vue de la ressemblance de ces portraits, il ne se montrait pas très exigeant, car quelques-uns d'entre eux avaient été faits de souvenir, et d'autres sur de simples descriptions (1).

On comprend qu'à défaut d'enseignemens très efficaces, Velazquez ait du moins trouvé chez Pacheco toutes les facilités d'acquérir, avec une culture intellectuelle assez étendue, la distinction, le tact et le savoir-vivre qu'il conserva toute sa vie. Mais peut-être, au point de vue même de son développement artistique, la direction d'un peintre médiocre tel que Pacheco pouvait-elle lui être plus profitable que celle de Herrera. Dans des conditions analogues, on avait vu, quelque temps auparavant, Rubens délaisser les leçons de Van Noort pour celles d'Otto van Veen, chez lequel il avait passé quatre ans. Ce ne sont pas toujours, en effet, les plus grands artistes qui font les meilleurs maîtres. Ils sont trop personnels pour respecter l'indépendance de leurs élèves et, d'ordinaire, ceux-ci, subjugués par leur ascendant, subissent trop profondément leur influence pour pouvoir jamais la secouer entièrement. Avec la haute idée qu'il avait de son art, Pacheco insistait, sans doute, sur les élémens et il entendait que son élève possédât ce fonds solide d'instruction dont il avait pour lui-même ressenti la privation. Sa méthode, très usitée à ce moment en Espagne, était d'ailleurs excellente. Elle consistait à mettre d'abord ses élèves aux prises avec la nature et à leur faire copier des fruits,

(1) Les frais trop considérables qu'aurait nécessités ce recueil empêchèrent sa publication.

des légumes, des poissons, des volailles, avant de passer à l'étude de la figure humaine. En associant avec goût ces objets, de manière à en composer des ensembles agréables, les débutans se familiarisaient avec les formes et les couleurs. Ils acquéraient, en même temps que le sentiment de l'harmonie, l'habileté si désirable du maniement de la brosse, pour rendre avec toute leur diversité les modèles qui posaient complaisamment devant eux. Bien des peintres de grand talent, en Italie et surtout en Hollande, s'étaient fait une spécialité de la représentation de ces natures mortes, et pour se détendre de leurs grands travaux en se retrempant dans l'étude directe de la réalité, des maîtres tels que Rubens, Rembrandt, ou de nos jours même Delacroix ont souvent pris plaisir à en peindre. Jusque dans ces petites choses, en effet, un grand artiste peut montrer ce qu'il est et trouver pour lui-même des enseignemens. Velazquez devait tirer un profit certain de ces sortes d'études connues en Espagne sous le nom de *bodegones*, et Pacheco nous apprend qu'il en avait exécuté un grand nombre. Indépendamment même du témoignage de Pacheco, nous en trouverions une preuve suffisante dans l'excellence avec laquelle son illustre élève a traité les accessoires, que d'ailleurs il n'a jamais introduits que très discrètement dans ses œuvres.

En ajoutant à ces accessoires groupés et choisis avec attention quelque personnage, Velazquez et après lui Murillo trouvaient le sujet de quelques-unes de ces scènes familières dont la vie espagnole fournit à chaque instant les motifs pittoresques. Pour quelques maravédis, le gamin de la rue, le portefaix en disponibilité, le vieux pauvre ou la paysanne du marché voisin, tous les oisifs que l'artiste rencontrait sur son chemin, — et Dieu sait qu'il n'en manque pas en ce pays ! — étaient prêts à lui donner séance. Avec eux, il n'avait pas à se gêner, et sans épargner leur temps, ni sa peine, il se faisait la main pour de plus nobles modèles. Son biographe nous apprend même qu'afin de n'avoir pas à les chercher, il avait recueilli chez lui un jeune paysan qui, moyennant un très mince salaire, posait devant lui dans toutes les attitudes, sous tous les éclairages, en prenant toutes les expressions qu'il pouvait souhaiter. Il le dessinait au crayon noir sur du papier teinté qu'il rehaussait légèrement de blanc ou d'un peu de couleur. En se proposant ainsi les problèmes les plus divers en face de la nature, il apprenait à la bien voir, et, avec l'amour toujours plus profond qu'elle lui inspirait, il s'appliquait à rendre l'infinie variété de ses aspects.

Il eût été intéressant de retrouver quelques-uns de ces dessins ; mais aucun d'eux, que je sache, n'est parvenu jusqu'à nous. Les rares spécimens qui nous sont offerts sous le nom de Velazquez

dans les collections, diffèrent tellement entre eux, et ils sont pour la plupart si peu intéressans, qu'il me semble difficile d'en admettre l'authenticité. Quant aux peintures de ses débuts, plusieurs nous ont été conservées qui peuvent avec quelque vraisemblance lui être attribuées. Je rangerais volontiers parmi elles un *Vendangeur* qui figurait à l'Exposition rétrospective de 1893 à Madrid. C'est un jeune garçon, de type assez vulgaire, vu de face, en pleine lumière. Vêtu d'une jaquette d'un jaune verdâtre et d'une culotte rouge, il tient en main une grappe de raisins, et un panier posé à côté de lui est rempli de sa récolte. Derrière, un paysage austère, à peine égayé par un cours d'eau, se déroule sous un ciel assombri dans le haut et vaguement éclairé à l'horizon. La tête, joviale et brunie par le soleil, est modelée d'une touche un peu rude, avec des ombres assez dures ; mais à la franchise de l'effet, à la force des intonations, à l'exécution déjà singulièrement habile, surtout dans les raisins, on sent le peintre épris de son art, ému en présence de la nature, et qui, dans cette simple interprétation vivement enlevée en quelques heures, a fait passer quelque chose de la flamme qui était en lui. D'une facture plus large et plus personnelle, d'autres études analogues, signalées par Palomino, — la *Vieille avec un gâteau* qui appartient à sir Francis Cook, et surtout le *Porteur d'eau* qui fait maintenant partie de la collection d'Aspley-House, et qui fut peint évidemment quelques années après, — manifestent des progrès sensibles. Dans sa simplicité même, ce dernier tableau est très caractéristique. La belle tenue, l'ampleur de la peinture, la noblesse du type de l'*Aguador*, la dignité de son attitude et sa fierté sous les loques dont il est vêtu, le contentement de ces deux gamins auxquels il vient de verser leur modeste régal, la gravité même de la scène, tout contribue à faire de cette composition familière une image aussi naïve que fidèle de la vie espagnole, quelque chose comme un hymne à ces eaux pures et glacées que nos voisins dégustent en connaisseurs, et dont l'espoir lointain soutient le voyageur dans ses courses sous un soleil torride, à travers les vastes espaces d'une contrée pierreuse et désolée.

Résumer ainsi, en quelques traits saillans, une impression dans ce qu'elle a de plus vivant, nous intéresser à une scène à côté de laquelle nous serions passés indifférens, et, d'un rien, composer, à force de talent, une œuvre inoubliable, c'est bien là le propre d'un artiste de race. Avec les plus nobles sujets, le brave Pacheco, dans sa vie tout entière n'a pas su atteindre pareille fortune. Du moins, en bon juge qu'il était, ne pouvait-il se méprendre ni sur la valeur de son élève, ni sur les succès qui l'attendaient, et comme il le dit naïvement lui même : « Après ces cinq années d'enseigne-

ment, je le mariai à ma fille, séduit par sa jeunesse, sa droiture, ses bons instincts, et par les espérances que m'inspirait son génie naturel. » En effet, le 3 avril 1618, âgé seulement de 19 ans, Velazquez épousait la fille unique de Pacheco, cette Juana qu'il avait vue grandir à côté de lui et de laquelle il s'était sans doute épris peu à peu. Un portrait peint par lui et qui appartient au musée du Prado, — (n° 1086), — passe pour la représenter. C'est un honnête visage, coiffé d'une abondante chevelure. Les traits sont fins et respirent la bonté. On sent qu'elle fut pour l'artiste une compagne dévouée et fidèle. Lui-même d'ailleurs devait être un mari excellent, et si quelques années après il eût pu aspirer à un parti plus avantageux, il n'en laissa jamais rien paraître, et demeura toute sa vie très attaché à son intérieur.

II

L'existence de Velazquez semblait désormais toute tracée, modestement renfermée dans le cercle de sa famille et la pratique de la peinture. Il comptait, du reste, parmi les relations de son beau-père, bien des hommes distingués et des artistes éminens qui, avec le temps, le recherchaient lui-même pour son affabilité et son talent. Le célèbre sculpteur Montañes était l'ami de Pacheco ; et Alonso Cano, après avoir successivement reçu des leçons de tous deux, devenait le camarade de Velazquez. Ce dernier s'était aussi lié intimement avec Zurbaran, qui fréquentait l'atelier du peintre Juan de las Roëlas. Les deux jeunes gens étaient, à un an près, du même âge, et leurs familles étaient unies. Il est probable que les affinités de leur caractère aussi bien qu'un égal amour pour l'art qu'ils pratiquaient firent naître entre eux une étroite amitié, car plus tard, quand il fut devenu le favori de Philippe IV, Velazquez se souvint de son ancien compagnon d'étude à Séville, et il essaya de l'attirer auprès de lui à la cour. Pour le moment il semblait que tous deux dussent suivre une même carrière et se consacrer exclusivement à la peinture religieuse qui, en dehors de la capitale, pouvait seule défrayer leur activité. Pacheco était bien posé dans l'opinion pour assurer à son gendre des commandes suffisantes. Séville, d'ailleurs, était alors le principal centre de la dévotion en Espagne. Les églises, les chapelles et les couvens s'y étaient de plus en plus multipliés, et dans les douze premières années du siècle, on n'y avait pas fondé moins de neuf maisons monastiques. En 1613, le jour de la Nativité, un frère prêcheur ayant fait un sermon en l'honneur de l'Immaculée Conception, un mouvement passionné se produisit en faveur de cette croyance parmi la population. Deux tableaux destinés à la

glorification symbolique du futur dogme, — une *Immaculée Conception* et un *Saint Jean à Pathmos*, — furent à ce propos exécutés par Velazquez pour la salle du chapitre des Carmélites (1). Mais ces compositions allégoriques étaient tout à fait en dehors des aptitudes d'un artiste peu accoutumé à se passer de la nature et qui n'avait abordé jusque-là que des épisodes empruntés à la vie populaire. Il allait trouver dans l'*Adoration des Bergers*, qui appartient aujourd'hui à la National Gallery, et dans l'*Adoration des Mages* du musée du Prado, des sujets mieux appropriés au caractère de son talent. Ce dernier tableau, qui porte la date de 1619, est à bon droit considéré comme une des œuvres les plus importantes de sa jeunesse.

Velazquez avait alors vingt ans, et cette année même, le 18 mai, sa femme l'avait rendu père d'une petite fille qui fut appelée Francisca. Aimant et religieux comme il l'était, son cœur s'était ouvert à ces émotions nouvelles qui, chez un ménage honnête, marquent les étapes de la vie. Il pouvait donc mettre quelque chose de lui-même dans ces images proposées comme un idéal à la piété des fidèles. La disposition à laquelle il s'arrêta est des plus simples : les trois Rois et un de leurs suivans, agenouillés à la gauche de la composition, offrent leurs présens au petit Jésus que la Vierge tient emmailloté sur ses genoux. Saint Joseph est debout à côté d'elle, et, à travers la porte cintrée de l'étable, on aperçoit un fond de paysage, avec des arbres, une côte bornant l'horizon, et un ciel dont la base est éclairée par les premières lueurs de l'aube. Les figures respirent l'énergie, et la vive lumière qui les frappe accentue encore la mâle expression de leurs types franchement espagnols. Avec son air grave, un peu triste, la Vierge, très simplement posée, semble une honnête campagnarde, et le poupon empaqueté dans ses langes regarde avec curiosité ses adorateurs, de ses petits yeux perçans et grands ouverts. Évidemment toutes ces figures sont des portraits, exécutés avec une véracité extrême ; mais leur maintien, comme l'expression de leurs traits, témoigne de l'ardeur de leur foi. Par son ingénuité, la scène ainsi conçue déconcerte un peu notre jugement et, habitués que nous sommes aux formules traditionnelles, le souvenir de tant d'œuvres italiennes où elle a été traitée traverse malgré nous notre esprit. Elle est bien telle cependant qu'une âme droite et une intelligence naïve pouvaient se la représenter à la lecture des livres saints; telle que peu de temps après, sur cette terre hollandaise qui venait de secouer la domination espagnole, Rembrandt allait la

(1) Ils se trouvent aujourd'hui en Angleterre, dans la famille de sir Bartle Frere.

peindre avec une égale sincérité, dans toute l'ingénuité d'un sentiment très personnel, en s'inspirant comme Velazquez des réalités qui l'entouraient, mais pour en dégager, comme lui aussi, ce qu'elles contiennent de profondément humain et touchant. L'exécution de l'*Adoration des Mages* manifeste un progrès marqué sur les œuvres précédentes par l'ampleur du parti, par le jet simple et large des draperies, par cette souplesse de la touche qui est une des supériorités propres de Velazquez et qu'il développera de plus en plus, enfin par cet instinct de l'harmonie qui lui permet d'associer de la manière la plus heureuse des tons qu'il est cependant difficile d'accorder, comme le vert de la tunique et le jaune du manteau du mage placé au premier plan. Toutefois, dans les ombres noirâtres et cernées, dans l'écart excessif qu'elles présentent avec les lumières, dans la facture elle-même çà et là trop appuyée, on sent encore l'effort d'un homme qui s'applique, et ne laisse pas assez oublier toute la peine qu'il s'est donnée.

La vivacité des contrastes entre l'ombre et la lumière se retrouve aussi bien dans l'*Adoration des Bergers* que dans l'*Adoration des Mages*. On serait d'ailleurs peu fondé à y voir une influence directe de Caravage ou même de Ribera, qui, à l'exemple de ce dernier, montrait cette recherche du clair-obscur dans la plupart de ses tableaux. A cette date, Velazquez n'aurait pu voir aucune œuvre de ces deux maîtres à Séville. Mais c'était là une préoccupation qui hantait alors la plupart des peintres dans toute l'Europe : Elsheimer en Allemagne, Valentin en France, Honthorst, Bramer, Lastman et les *italianisans* hollandais, Rubens lui-même dans les premiers temps de son retour à Anvers. En Espagne, à Séville même, Juan de las Roëlas s'était fait le propagateur des nouvelles doctrines, que Zurbaran apprenait à son école, et auxquelles il resta fidèle, tout en atténuant un peu ce que ces oppositions trop tranchées avaient d'excessif. Nous avons dit quelles conformités d'esprit et de goût rapprochaient Velazquez de son compatriote. Traitant les mêmes sujets, leurs talens devaient présenter bien des analogies, et une *Adoration des Bergers* que Zurbaran peignit aussi vers ce moment (1) aurait pu facilement être attribuée à son ami. Avec une pareille précocité, tous deux avaient même conscience et ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre se passer de la nature. Peu d'existences présentent autant d'unité que les leurs, et nous croyons que des affinités si nombreuses et si étroites ne pouvaient manquer d'amener entre eux ces influences mutuelles dont l'histoire de l'art nous offre si souvent la

(1) Elle fait partie de la collection du duc de Montpensier.

trace et qu'elle nous révèle parfois plus profondes entre jeunes gens du même âge qu'entre maîtres et élèves.

Mais Zurbaran avait de bonne heure trouvé la voie dans laquelle il persévéra toute sa vie, avec un talent et une originalité auxquels il ne nous paraît pas qu'on ait rendu suffisamment justice. Né vingt ans avant Murillo, il n'a jamais comme lui mêlé à ses compositions religieuses cette grâce un peu maniérée qui est entrée pour une bonne part dans le succès et la réputation de son jeune émule. Avec une gravité constante et une science impeccable, Zurbaran est resté, par excellence, le peintre de la piété espagnole dans ses aspirations les plus austères et les plus élevées. Les impressions qu'il produit sont d'autant plus fortes qu'il se retrempe sans cesse dans l'étude de la nature, et, bien qu'il n'ait jamais peint de portraits isolés, ses tableaux ne sont guère que des collections de portraits. Mais si diverses que soient les figures qu'il y introduit, toutes sont expressives, subordonnées à l'unité de son œuvre et à son éloquente signification. Dans ce monde très particulier où il nous mène, il marque nettement les différences des tempéramens, et nos deux tableaux du Louvre permettraient, au besoin, d'apprécier toute la valeur de ce grand artiste (1) qui, avec des moyens si discrets, a su être si personnel. En aucun pays, dans aucune école, vous ne rencontrerez des types plus nobles, des âmes plus convaincues, des vies plus saintes. La sobriété extrême des accessoires et des costumes, la nudité des intérieurs s'accordent avec ces existences vouées au renoncement, maîtresses d'elles-mêmes, à la fois monotones et ardentes. Zurbaran est le peintre des moines. Personne n'a su, comme lui, représenter leurs visages extatiques, leurs yeux enflammés, la noblesse inconsciente de leurs attitudes, et jusqu'à ces belles draperies qui semblent elles-mêmes s'associer à leurs prières, façonnées et comme moulées dans leurs plis par les habitudes régulières de l'oraison. Derrière ces productions si nombreuses dont la perfection ne s'est jamais démentie, on se plaît à retrouver chez l'artiste l'accord d'une vie sainte et remplie par le travail. Aussi amoureux de son art qu'épris d'obscurité, Zurbaran aimait à quitter la ville pour aller poser son chevalet dans quelque cloître accroché aux flancs des sierras abruptes et solitaires. Vivant dans un commerce étroit avec ses modèles, et partageant leur règle, il reconnaissait l'hospitalité qu'ils lui donnaient en peignant sur les murailles de leurs chapelles les actes d'humilité, de détachement, de charité dont leurs patrons leur avaient

(1) Ils sont, comme on sait, inspirés par la vie de saint Bonaventure et ils faisaient partie d'un ensemble que M. C. Justi a su reconstituer en y rattachant deux autres toiles des musées de Dresde et de Berlin.

laissé l'exemple. Plus d'une fois il s'oublia dans ces retraites studieuses, et Palomino nous raconte que l'ayuntamiento de Séville dut un jour lui envoyer une députation afin de l'arracher à son village natal. Confondu avec ces rudes paysans de l'Estramadure, il était revenu raviver près d'eux les souvenirs de son enfance, et en décorant de ses chefs-d'œuvre leurs autels rustiques, il goûtait avec un égal bonheur le plaisir de peindre et celui d'être ignoré.

D'humeur plus sociable que Zurbaran, Velazquez était appelé à vivre dans le monde. Tout modeste qu'il fût, il pressentait sa valeur, et les circonstances allaient bientôt le révéler à lui-même. Son beau-père avait de son côté conçu pour lui des ambitions auxquelles la mort de Philippe III (31 mars 1621) vint tout à coup donner une direction positive. L'avènement du nouveau souverain avait été salué par les acclamations et les espérances de toute l'Espagne. Jusque-là le jeune prince avait été tenu à l'écart et même étroitement surveillé. Mais il avait pu voir, avec la domination du duc de Lerme, les désastreux résultats du favoritisme pour le royaume et il avait résolu de gouverner par lui-même. Au début, son temps fut entièrement consacré aux affaires. Il y faisait preuve d'un esprit net, pénétrant, et dans le programme qu'il s'était tracé, il se proposait d'allier à la piété de son père la sagesse de son grand-père Philippe II et l'esprit militaire de Charles-Quint, son aïeul. Il aimait d'ailleurs les lettres qui, avec Lope de Vega et Calderon, allaient briller sous son règne d'un éclat inespéré. Lui-même composait agréablement des airs de musique ou des comédies improvisées dans lesquelles il se plaisait à jouer son rôle devant un cercle d'intimes. Sous la direction du dominicain Maino, il avait aussi appris à dessiner et à peindre et il montrait dans l'appréciation des œuvres d'art un goût exercé. Quand, vers la fin de son règne, le *Spasimo* de Raphaël arriva à Madrid, précédé par la grande réputation dont il jouissait alors en Italie, Philippe IV, après l'avoir examiné avec attention, se contenta de dire que ce n'était pas là un des meilleurs ouvrages de l'Urbinate.

Être attaché à la personne d'un pareil maître, c'était pour un artiste de valeur un désir très naturel, et Pacheco trouvait parmi ses relations familières bien des facilités pour aider la réalisation des vœux qu'il formait à cet égard. Un de ses amis, le licencié Francisco de Rioja, — il avait assisté comme témoin au mariage de Velazquez, — venait même d'être attaché à la personne d'Olivarès dont le crédit auprès du jeune roi augmentait de plus en plus. Une première fois, en 1622, poussé par son beau-père qui l'avait muni des lettres de recommandation les plus pressantes, notam-

ment pour un maître des cérémonies de la cour de Philippe IV, le chanoine don Juan de Fonseca, Velazquez s'était rendu à Madrid pour y tenter la fortune. Mais à raison des trop nombreuses occupations du prince, toutes les démarches faites à ce moment pour lui procurer l'accès du palais demeurèrent infructueuses. Fonseca cependant n'avait pas perdu de vue les intérêts de son protégé, séduit qu'il était par son caractère aussi bien que par son talent, et au printemps de 1623, sans doute avec l'assentiment d'Olivarès, il l'engageait de nouveau à quitter Séville avec Pacheco, pour s'installer pendant quelque temps à Madrid. Dès son arrivée, le jeune artiste fit le portrait du chanoine qui, aussitôt terminé, fut soumis à l'approbation du roi et obtint avec ses suffrages tous ceux de la cour. Il fut décidé que Philippe IV donnerait au peintre des séances pour l'exécution d'un grand portrait équestre qui malheureusement a disparu, probablement à la suite de l'incendie du Palais Royal en 1734. Le roi, qui était représenté revêtu d'une armure et tenant en main le bâton de commandement, fut certainement satisfait du tableau, et la bonne grâce de Velazquez aidant, dès le 6 octobre 1623, il attachait l'artiste à sa personne en qualité de peintre de la cour. Les appointemens qui lui furent d'abord alloués étaient assez minimes; mais en prenant possession de son emploi, il pouvait se rappeler avec quelque fierté que Titien avait autrefois rempli le même office auprès de Charles-Quint. Il est vrai qu'en même temps que la puissance des successeurs du grand empereur avait graduellement décliné, le talent de leurs peintres officiels, Antonio Moro, Sanchez Coello et Pantoja de la Cruz, suivait la même progression décroissante. Velazquez, en entrant au service de ce roi de dix-huit ans, allait relever le prestige de la dignité qui lui était conférée. Pendant les trente-sept années qu'il conserva ses fonctions, avec sa réputation toujours grandissante, il put voir constamment croître la confiance et le crédit dont il jouissait auprès de son maître.

III

Le beau zèle que Philippe IV avait d'abord montré pour son métier de roi ne devait guère durer. Sous le masque de la déférence calculée dont il lui prodiguait les témoignages, Olivarès l'avait peu à peu dégoûté des affaires en l'écrasant sous leur poids. A mesure que le jeune souverain se déchargeait sur son ministre de soins plus importans, la galanterie, les cérémonies officielles, les longues réceptions d'une cour formaliste, l'équitation, la chasse et les passe-temps de toute sorte tendaient de plus en plus à

remplir les heures de ses journées jadis mieux employées. Toutes ces diversions étaient, du reste, impuissantes à secouer l'incurable ennui de Philippe IV. Au milieu de sa vie futile, il conservait cette attitude grave, hautaine, et cette physionomie renfermée qui lui étaient naturelles. Dans tout le cours de son règne on ne le vit pas rire plus de trois fois. Impassible pendant des heures entières, il se contentait de s'éventer un peu avec son chapeau, et c'est à peine si quelques paroles brèves et impératives tombaient de sa bouche. Un corps maigre, élancé, surmonté d'une petite tête pâle, aux grands traits, un regard impénétrable, des lèvres épaisses et vermeilles, telle était la figure ingrate que Velazquez allait représenter si souvent pendant toute sa carrière, sans que ni l'âge, ni les épreuves de la vie amenassent de modifications bien marquées sur ce masque immobile.

Tel il nous apparaît déjà dans ce premier portrait du Prado —(n° 1070), — qui nous le montre debout, avec ses jambes menues, l'ovale allongé de son visage encore imberbe, ses cheveux blonds, son teint mat et ses mains bien faites, l'une pendante et tenant un placet, l'autre appuyée sur un tapis rougeâtre, la seule coloration du tableau. Les carnations et le noir du costume se détachent franchement sur le fond d'un gris uniforme. Fidèle à ses préoccupations de clair-obscur, l'artiste a peint son modèle en pleine lumière, et les ombres, d'ailleurs très restreintes, se découpent avec netteté, presque durement. Malgré tout, dans la simplicité de ses allures et de ses colorations, ce portrait a grand air. Il frappe par la sincérité absolue, par la plénitude des intonations, par cette justesse des mises en place qui restera toujours une des supériorités de Velazquez. A distance ses constructions sont établies avec une sûreté parfaite dans leur ensemble; quand on s'approche, elles se justifient et se complètent par le détail du modelé et par la touche elle-même, toujours donnée dans le sens de la forme. L'artiste est déjà bien lui-même, en possession d'une originalité qui s'accusera de plus en plus, mais que désormais on ne saurait méconnaître. Il aurait pu d'ailleurs, s'il en avait senti le besoin, voir et consulter au palais même bien des modèles, plus d'un chef-d'œuvre : entre autres ce beau portrait de Philippe II par Titien, auquel il a peut-être emprunté l'élancement un peu exagéré de son personnage, ou bien ces austères et fortes peintures d'Antonio Moro, si profondément caractérisées, et dans lesquelles la conscience et le fini de l'exécution sont, presque autant que chez Holbein, mis au service de l'expression.

Mais Velazquez ne s'inspira jamais que de la nature, et l'amour qu'il avait pour elle devait le préserver de toute imitation. Soumis

aux influences les plus diverses et les plus hautes, il restera toujours lui-même et, jusqu'au terme de sa vie, la pratique du portrait lui permettra de se retremper dans l'étude attentive de la nature. Il faut dire, à l'honneur du roi, qu'au lieu de rechercher cette facture minutieuse qui d'habitude séduit les amateurs, il préférait apparemment l'ampleur et le grand aspect des productions de son peintre, aussi bien que leur absolue sincérité. Peu à peu il avait pris goût à la société de Velazquez, et il aimait à venir, dans l'atelier qu'il avait fait disposer pour lui au palais, le surprendre pendant son travail. De tout temps, au surplus, il avait eu l'habitude d'errer dans les vastes corridors de l'Alcazar de Madrid, portant sur lui des clefs qui lui permettaient d'en ouvrir, à son gré, toutes les serrures. On racontait même à ce propos la plaisante histoire arrivée à un architecte italien attaché à sa cour. Rentrant un jour dans le réduit qui lui était réservé, non seulement le pauvre homme y avait vu tous ses papiers en désordre, mais dans une cassette à son usage, où était rangé un saucisson qu'on lui avait envoyé de Florence, il n'en retrouvait plus qu'une portion avec ce curieux autographe. « Nous avons pris pour nous la moitié manquante; nous vous laissons l'autre par charité. Moi, le Roi. »

On peut penser que la faveur de Velazquez ne laissait pas de porter ombrage aux artistes qui avaient joui jusqu'alors des bonnes grâces du maître. Trois Italiens, le Florentin Angelo Nardi, Eugenio Caxesi et Vicencio Carducho, étaient avant lui en possession de ce titre de peintre du roi qu'il venait d'obtenir, et sans le combattre ouvertement, ils ne se sentaient pas d'humeur à lui céder le pas. Sous couleur des intérêts du grand art dont ils se prétendaient les représentans, ils essayaient de le discréditer. Dans le livre que l'un d'eux fit paraître quelque temps après (1) et où l'on trouve la trace de tous les torts qu'il imputait à son nouveau confrère, Carducho parle avec dédain de ces artistes qui, « sans carton préalable, jettent à même leurs couleurs sur la toile et se contentent de peindre des natures mortes ou des portraits, productions d'un genre évidemment secondaire, et qu'on ne saurait comparer aux œuvres qui exigent de longues méditations, du style, et des qualités d'un ordre supérieur. » Bien qu'il se sentît visé directement par ces propos, Velazquez ne leur avait d'abord opposé que le silence. Mais un jour que le roi, ennuyé de ces insinuations, demandait à l'artiste si, comme on le prétendait, il n'était, en effet, capable de peindre que des portraits, celui-ci, sans s'émouvoir, répondit que

(1) V. Carducho, *Dialogues sur la Peinture*, 1633.

c'était là un très grand compliment que lui faisaient ses détracteurs et que, parmi eux, il n'en était pas un qui méritât un pareil éloge. Poussé à bout cependant et désireux de montrer qu'il pouvait mener à bien d'autres entreprises, il accepta en 1627 le défi qui lui était proposé de peindre, en même temps que ses rivaux et dans les mêmes dimensions, une scène quelconque dont le sujet leur serait donné. Une commission fut chargée de juger le concours et le roi choisit pour sujet l'*Expulsion des Morisques à Valence*, en 1609 (1). Malgré sa rigueur, la mesure prise à cette date par Philippe III, à l'instigation du clergé qui la réclamait depuis longtemps, avait rencontré les sympathies d'une population fanatique et désireuse de voir disparaître, avec ceux qui en étaient les victimes, les derniers témoignages vivans d'une occupation longue et humiliante. Les Italiens, qui avaient probablement suggéré le choix de cet épisode, pensaient embarrasser Velazquez, puisqu'il ne pourrait, en le traitant, se servir de la nature, ainsi qu'il faisait d'ordinaire, les personnages qui devaient y figurer étant à cette époque tous morts ou dispersés. Le jury cependant donna la préférence à son tableau qui fut aussitôt exposé avec les chefs-d'œuvre de Titien et de Rubens, dans une des salles du palais où il périt sans doute lors de l'incendie de 1734, sans qu'on en ait conservé ni une esquisse, ni une copie. Le peu que nous en savons nous est fourni par une description de Palomino (2). Au centre de la composition, le roi, vêtu de blanc, indiquait de son bâton de commandement la mer vers laquelle, sous bonne escorte, étaient dirigés les Maures dont on voyait, au fond, l'embarquement; une femme symbolisant l'Espagne, — la seule figure allégorique que l'artiste ait jamais peinte, — était assise sur un trône, en costume antique, tenant dans ses mains un bouclier, un glaive et des épis.

Le calcul des ennemis de Velazquez avait donc tourné à leur confusion, et tandis que sa situation à la cour grandissait de plus en plus, ses concurrens allaient bientôt s'apercevoir, à leurs propres dépens, de la disgrâce qu'ils avaient encourue. Il est vrai que les accroissemens successifs apportés à la position de Velazquez étaient presque uniquement honorifiques et que ses augmentations de solde demeuraient le plus souvent à l'état théorique, car, grâce aux guerres et au luxe de la cour, — les livrées seules étaient portées au budget pour une dépense annuelle de 130 000 ducats, — les embarras financiers de l'Espagne allaient toujours empirant.

(1) Les Morisques, on le sait, étaient les descendans des anciennes familles arabes qui pour demeurer jusque-là en Espagne avaient accepté le baptême.

(2) *Museo Pictorico*, II, 1724.

Aussi la garde royale n'était-elle pas payée depuis trois ans et, en plein hiver, les fournisseurs se refusant à livrer du bois, sinon contre argent comptant, les dames de la cour gelaient dans leurs chambres. Tous les fonctionnaires, au lieu de toucher l'intégralité de leur traitement, devaient se résigner à des transactions pour obtenir quelque argent sur l'arriéré de leur solde. Discret, modéré dans ses désirs, Velazquez gardait le silence tant que la pénurie n'était pas trop forte dans son petit ménage; mais il fallait bien de temps à autre réclamer quelque argent pour subvenir à son entretien.

L'année qui suivit l'exécution du tableau des *Morisques*, Rubens, chargé d'une mission diplomatique, arrivait à Madrid où il allait faire un séjour d'environ huit mois. Dans les vingt-cinq ans qui s'étaient écoulés depuis son premier voyage en Espagne, sa situation avait bien changé. Il n'était alors qu'un très petit personnage, accompagnant, comme un simple courrier d'ambassade, les présens envoyés par son maître, le duc de Gonzague, à Philippe III et au duc de Lerme. Maintenant, à l'apogée de sa gloire, il frayait avec les princes et les souverains de l'Europe. Sans doute, il avait eu quelque peine à vaincre les jalousies que sa venue excitait parmi les diplomates de carrière, et les préventions mêmes du roi. Mais son talent venant en aide à son savoir-vivre, il avait peu à peu triomphé de ces difficultés et gagné la confiance de Philippe IV. Actif comme il l'était, il ne se sentait pas en peine de bien employer les loisirs auxquels le condamnait le train d'une négociation qui avec une cour formaliste traînait forcément en longueur. Outre le portrait équestre du roi et plusieurs portraits en pied ou en buste de Philippe IV, de la reine, des infantes et d'autres grands personnages, il avait entrepris d'après les chefs-d'œuvre de Titien qui se trouvaient à Madrid de nombreuses copies dont il ne voulut jamais se dessaisir. Le prince prenait plaisir à voir la facilité et la prestesse merveilleuses avec lesquelles il s'acquittait de cette tâche.

Dès l'arrivée de Rubens, Velazquez, sur l'ordre du roi, s'était mis à la disposition du peintre diplomate pour lui faire les honneurs des collections et des résidences royales. Ils avaient ensemble visité l'Escurial, et Pacheco nous apprend que, par sa modestie et sa bonne grâce, son gendre avait su gagner l'affection du grand peintre qui manifestait une vive admiration pour les œuvres de son jeune ami, et le proclamait un des artistes les plus distingués de cette époque. La générosité de son caractère plaçait Velazquez au-dessus de tout sentiment de jalousie envers son célèbre confrère; mais il devait également conserver vis-à-

vis de lui toute son indépendance d'artiste, et, quoi qu'en aient pensé certains critiques, nous croyons avec M. Justi qu'il serait difficile de découvrir une trace quelconque de l'influence que cette visite de Rubens aurait exercée sur le développement de son talent. Le tableau des *Buveurs* (*Los Borrachos*), qu'il peignit en 1629 et qu'on invoque à cet égard, nous paraît, au contraire, un témoignage décisif contre une pareille assertion. Il est vrai qu'en dépit d'un effet de soleil très franc, les contrastes du clair-obscur y sont un peu moins accusés que dans l'*Adoration des Mages* de 1619; mais cette tendance vers une clarté croissante, nous aurions pu déjà la signaler dans le portrait de Philippe IV dont nous avons parlé plus haut, et ainsi que Rubens le fit lui-même, Velazquez devait toute sa vie la manifester dans son œuvre. L'exécution du tableau des *Buveurs* et la façon même dont il l'a conçu attestent, en revanche, une entière originalité.

On connaît la composition de cet épisode pour lequel il eût été si facile à l'artiste de se conformer aux interprétations que les maîtres de la Renaissance avaient déjà données de l'antiquité. A Madrid même, les *Bacchanales* de Titien qu'il avait sous les yeux lui auraient fourni des modèles. Mais sans s'inquiéter des traditions et en répudiant les réminiscences de la mythologie elle-même, qui pourtant lui avait fourni son sujet, Velazquez ne voulut chercher que dans la nature les élémens de son œuvre. Au lieu d'un décor païen, au lieu de figures empruntées à la statuaire antique, c'est en Espagne qu'il avait placé la scène et c'est parmi ses compatriotes qu'il avait cherché ses modèles. Tout au plus s'est-il contenté de déshabiller à moitié Bacchus assis sur un tonneau et à côté de lui un de ses compagnons tenant en main une coupe pleine. Les cinq autres personnages qui occupent toute la droite du tableau et le soudard agenouillé aux pieds du dieu qui vient de l'admettre parmi la joyeuse confrérie, portent des costumes et ont des types franchement espagnols. Sous ce ciel de plomb, ces coteaux où mûrit un vin généreux, ces pampres dont les pousses vigoureuses tordent capricieusement leurs vrilles, ces visages tannés, ces fronts reluisans, ces yeux allumés, ces rires à pleine bouche, tout cet ensemble de physionomies caractéristiques, ces harmonies puissantes et austères, le peintre les avait trouvés autour de lui. Formes et couleurs sont à la fois très locales et très expressives, et sur cette terre privilégiée de la littérature picaresque, il n'avait eu que l'embarras de choisir, parmi les vagabonds des grandes routes ou des rues, ceux qui s'accordaient le mieux à son dessein, pour les grouper en plein soleil, célébrant chacun à sa façon le dieu du vin. Pour un

moment ils ont oublié leur rude et aventureuse existence. Les uns ont des mines attendries, extatiques; les autres s'épanouissent ou rient à leurs coupes remplies de la liqueur vermeille. Nous n'avons pas ici affaire à cette ivresse lourde, épaisse et fumeuse des ivrognes de nos pays du Nord : l'ivrognerie est chose inconnue en Espagne. Mais quand l'occasion s'en présente pour ces déshérités de la vie, ils trouvent au fond de leurs verres cette gaieté communicative qui délie les langues, donne aux regards une étincelle furtive et verse dans les âmes, avec l'oubli des épreuves passées, l'insouciance de l'avenir, ce bonheur et cette richesse suprêmes des misérables. Tout cela est clairement et fortement exprimé par des pantomimes vraies, par des attitudes éloquentes, par la vivacité même de cette exécution déjà si sûre d'elle-même et si personnelle, et tout cela procède d'une poétique absolument nouvelle. Plus d'allégories; plus de nymphes, ni de Silènes; plus de traces de conventions traditionnelles; la nature seule, avec ses exubérances et ses rudesses. Au lieu de se mettre, comme tant d'autres, en quête de documens, et de chercher dans les traductions de seconde main ces figures banales consacrées par un trop long usage, Velazquez, vraiment classique à le bien prendre, puise directement à la source de toute poésie où s'étaient abreuvés les anciens eux-mêmes.

S'il n'est guère possible de découvrir la trace de l'influence de Rubens dans les *Buveurs*, on croit du moins que ses conseils et ses récits éveillèrent chez Velazquez un vif désir de parcourir cette Italie dont Pacheco lui avait déjà tant vanté les merveilles. Il comprenait que la vue des œuvres du passé, aussi bien que les beautés de cette riche nature, ne pouvait qu'élever son esprit et agrandir pour lui les horizons de son art. Peut-être même Rubens avait-il parlé de ce projet à Philippe IV. En tout cas, le roi, qui avait témoigné à l'artiste tout son contentement du tableau des *Borrachos*, consentit au voyage et une certaine somme lui fut même allouée comme frais de route. Profitant du départ d'Ambroise Spinola, alors dans tout l'éclat de sa gloire militaire, et qui regagnait à ce moment l'Italie, Velazquez s'était embarqué à Barcelone, le 12 août 1629, et, dix jours après, il abordait à Gênes. Mais par ce que Rubens lui en avait dit et par ce qu'il en savait lui-même, c'était Venise qu'il avait hâte de visiter. Entre tous les artistes qu'il pouvait y étudier, Tintoret avec sa verve un peu rude et sa robuste simplicité y devint le principal objet de son admiration. Aussi, en dépit des défiances qu'excitait son séjour dans cette ville où les Espagnols étaient alors assez mal vus et où on le soupçonnait lui-même d'espionnage, il avait copié plusieurs des com-

positions les plus importantes du maître vénitien, notamment l'*Érection de la croix*.

A Rome, où il se rendit ensuite, les grands aspects et les ruines de la Ville éternelle l'avaient séduit plus encore que les chefs-d'œuvre du passé, car il n'était pas homme à vivre longtemps de la pensée des autres, et la nature lui proposait des sujets mieux faits pour l'inspirer. Les jardins de la villa Médicis et le magnifique spectacle qui se déroule du haut du Pincio l'attirèrent de préférence. C'était là pour lui un lieu de prédilection et, sur le désir qu'il en avait exprimé, le comte de Monterey, ambassadeur d'Espagne, avait sollicité pour lui du duc Ferdinand de Médicis la faveur qui lui fut accordée d'habiter le palais, qui appartenait alors à ce prince. Deux études du musée du Prado, évidemment faites d'après nature, nous offrent un précieux souvenir des deux mois qu'il habita la villa Médicis. Les motifs en sont des plus simples. L'une d'elles représente une allée du jardin avec un portique percé de trois ouvertures à travers lesquelles on découvre quelques maisons à demi cachées dans des arbres d'un vert bleuâtre. Au milieu de l'arcade centrale est placée une statue antique d'Ariane étendue sur un lit. Sur le terrain et sur les parois du portique, des arbres projettent leurs ombres transparentes et l'artiste a exprimé avec une sincérité charmante le jeu de ces ombres mobiles, qui semblent trembler sous nos yeux. L'autre motif, quoique plus simple encore, est cependant plus heureux. Au-dessus d'une bâtisse ornée de pilastres et de niches et surmontée d'une terrasse, de vieux cyprès élèvent dans un ciel clair leurs masses d'un vert olivâtre. Des planches disjointes garnissent les portes d'une espèce de hangar pratiqué dans la muraille, et au centre une femme étend sur la balustrade quelques nippes pour les sécher. Avec cette mince donnée, Velazquez a peint un petit chef-d'œuvre. Les blancs nuancés de la muraille, discrètement égayés çà et là par les tons roses de la brique, les deux colonnes bleuâtres, et les gris variés des planches et du terrain s'opposent franchement au velours intense des cyprès et composent une harmonie exquise. La touche large et facile est d'une souplesse merveilleuse; tour à tour légère ou appuyée, elle a, quand il le faut, des accens d'une précision singulière. Telle qu'elle est, cette petite toile à peine couverte et dont la trame, par places, est restée apparente, suffirait à prouver le peu qu'il faut à un grand artiste pour nous intéresser, en nous montrant ce que les réalités les plus humbles peuvent contenir de poésie.

Sur les hauteurs du Pincio, plus d'une fois Velazquez avait dû rencontrer un autre étranger vivant comme lui un peu à l'écart,

épris comme lui de cette nature italienne, à laquelle il ne put jamais s'arracher. Notre Poussin logeait, en effet, à quelques pas de là, et il est permis de se demander, avec M. Justi, si ces deux hommes de tempéramens bien dissemblables, il est vrai, mais si bien faits pour s'entendre, ne se sont point connus. D'après une indication empruntée à Sandrart, Velazquez aurait acheté à son confrère son tableau de la *Peste*, pour le compte du roi d'Espagne; mais sans qu'on en sache le motif, la plupart des acquisitions signalées par l'écrivain allemand ne furent point livrées, et nous manquons tout à fait de renseignemens sur les rapports qui ont pu exister entre les deux artistes.

Quoi qu'il en soit, à la suite d'un accès de fièvre, Velazquez avait été forcé de quitter la villa Médicis pour se rapprocher du palais de l'ambassadeur qui, jusqu'à son entier rétablissement, fit donner à son compatriote les soins les plus attentifs. Son séjour à Rome s'étant prolongé davantage, le peintre avait pensé à exécuter pour Philippe IV un pendant à ce tableau des *Buveurs* que le roi avait accueilli avec une satisfaction si marquée. Il arrêta son choix sur un épisode mythologique, et peut-être le désir de faire ses preuves vis-à-vis des artistes de Rome et de montrer qu'à l'occasion il était aussi capable qu'aucun d'eux de peindre le nu, avait-il décidé de ce choix. Mais si nous n'étions pas renseignés à cet égard, il nous serait à peu près impossible de reconnaître le sujet de cet épisode, car, jusque-là, il n'avait jamais été représenté et la façon dont Velazquez l'a conçu est absolument faite pour nous dérouter. On s'imaginerait difficilement, en effet, qu'il s'agit ici du dieu du Soleil informant le dieu des Enfers de ses infortunes conjugales. Ce forgeron aux traits vulgaires qui lance sur son interlocuteur des regards courroucés et ces ouvriers qui, d'un air narquois, écoutent le récit des mésaventures de leur patron, n'ont assurément rien à voir ni avec Vulcain, ni avec les Cyclopes. Ce sont de braves Espagnols surpris en plein travail, dans leur atelier, par l'apparition d'un visiteur inattendu et qui interrompent un moment leur tâche accoutumée. Comme pour les *Borrachos*, Velazquez ne s'est inspiré que de la nature et, si l'on ne savait qu'il a peint cet ouvrage en Italie, on croirait à voir les types mêmes de ses modèles et le cadre familier où il les a placés, qu'il l'a exécuté dans sa patrie (1). On n'y découvre d'ailleurs aucune réminiscence des œuvres avec lesquelles il vient de vivre et qui ont dû le frapper; la composition, au contraire, est absolument personnelle. La seule transformation qui se soit opérée dans

(1) C'est une tradition qu'il aurait fait poser pour ce tableau des gens faisant partie de la maison de l'ambassadeur d'Espagne.

le talent de l'artiste, c'est qu'avec plus d'ampleur et des oppositions moins tranchées, il obtient un modelé plus souple et tout aussi puissant. Ses ombres, en effet, sont devenues plus transparentes et plus lisibles, et dans une gamme très austère, l'harmonie a autant de richesse que de distinction. Pour les accessoires, avec une sobriété toujours croissante, l'habileté est plus accomplie; les corps, les draperies, les enclumes, les marteaux, les armures, tout, jusqu'au petit vase posé sur la cheminée, est exécuté avec autant de largeur que de perfection. On oublie, tant le regard est ravi, les vulgarités de la composition; et, si le tableau n'est pas d'un lettré, il procède certainement d'un esprit très original et révèle un maître.

Malgré ses qualités d'expression, nous ne ferons que mentionner brièvement un autre ouvrage peint à la même époque : *Jacob recevant la tunique sanglante de Joseph*, placé aujourd'hui dans la salle du chapitre de l'Escurial. Les mêmes modèles ont servi pour les deux tableaux et le parti comme l'exécution y sont identiques. Malheureusement la peinture a souffert des injures du temps et peut-être plus encore des restaurations maladroites. Mais qu'il s'agisse de la Bible ou de la Fable, Velazquez, on le voit, conserve la même indépendance. Sans se préoccuper de ce qu'ont fait les autres, il veut se figurer lui-même son sujet. Il ne s'inspire donc que de la nature; mais de la nature vue avec les yeux d'un observateur pénétrant et d'un artiste.

IV

Après un court séjour à Naples où il était allé faire pour Philippe IV le portrait de la reine Marie de Hongrie, Velazquez s'était probablement embarqué dans cette ville et il était rentré au commencement de 1631 à Madrid où le roi et le duc d'Olivarès lui firent le meilleur accueil. Les années qui suivirent furent particulièrement fécondes. Le peintre était alors en pleine possession de sa maîtrise, et les critiques qui se sont occupés de lui s'accordent pour désigner cette date de 1631 comme inaugurant la seconde des trois manières successives qu'ils lui attribuent. Cette désignation est, à notre avis, un peu arbitraire. S'il est des artistes qui, à raison de certaines influences, ont été amenés à modifier leur façon de peindre et qui présentent ainsi, à diverses époques de leur carrière, des tendances ou des modes d'expression dont les différences sont plus ou moins nettement caractérisées, il n'en va pas ainsi avec un talent comme celui de Velazquez. Dès ses débuts, il avait trouvé dans l'étude directe de la nature le secret de

son originalité. Ses idées, comme sa manière d'exécuter, ont pu changer avec l'âge ; mais ces changemens, au lieu d'être brusques et tranchés, se sont opérés par degrés insensibles. Il nous paraît donc difficile de dire où commence et où finit chacune de ces prétendues manières. Sans doute, avec le temps, il a gagné plus d'ampleur et, avec des moyens plus simples, il a obtenu des effets plus puissans. Mais ce n'est là qu'une de ces évolutions logiques qu'on peut observer chez presque tous les grands artistes. Mieux que la plupart d'entre eux, au contraire, Velazquez est resté fidèle au programme qu'il s'était tracé. De bonne heure en possession d'une technique et d'une méthode excellentes, il a cherché jusqu'au bout à les perfectionner.

Bien plus que l'étude des œuvres de ses prédécesseurs, la situation officielle de Velazquez a pu influer sur le développement de son talent. L'artiste, on ne l'a pas assez remarqué, n'avait pas de public. Il ne travaillait que pour le roi ; c'est au roi seul qu'il devait plaire et il faut admirer qu'ayant ce seul juge, il ait toujours progressé, cherchant avant tout à se satisfaire lui-même. A la longue cependant les conditions mêmes de sa charge devaient agir sur la nature de ses productions. Comme peintre du roi, le portrait constituait, à vrai dire, sa principale occupation ; mais il lui fallait compter avec la vie oisive et toujours tiraillée de Philippe IV. Les courtes séances que celui-ci lui accordait étaient prises à la dérobée sur des journées très disputées, entre un conseil ou une réception, une partie de chasse ou une cérémonie religieuse. De là pour Velazquez la nécessité de faire vite. Ce travail sous l'œil d'un maître impatient impliquait aussi l'obligation de pouvoir, à tout moment, lui montrer un résultat présentable, agréable même s'il se pouvait. Quelle qu'eût été leur facilité, peu d'artistes se seraient accommodés de ces hâtes et de cette gêne auxquelles le peintre se prêtait de bonne grâce. Il savait sur l'heure se rendre compte de ce qu'on attendait de lui et dans le peu d'instans dont il disposait il était prompt à démêler les traits caractéristiques d'un visage et à les reproduire. Les états très divers d'achèvement où il lui a fallu abandonner ses œuvres nous permettent de saisir en quelque sorte sur le vif sa façon de procéder, d'admirer l'étonnante pénétration de son regard, la justesse et la docilité de sa main. Composition, dessin et couleur, tout y paraît mené d'ensemble. En quelques touches, les constructions se dessinent irréprochables dans leur aplomb et les ressemblances s'accusent, criant, même de loin, le nom de leurs modèles. Toutes choses étant ainsi établies, le travail poussé plus en avant, loin d'amoindrir cette impression première, ne fera que la confirmer. Ce n'est pas,

qu'on le croie bien, un mince mérite que cette exactitude absolue des mises en place pour un peintre auquel était refusé le bénéfice des croquis et des préparations. Évidemment, avant de s'installer à son chevalet, il avait beaucoup pensé à sa tâche; il était fixé sur la marche à suivre, sur les moyens à employer en vue de la fin la plus expéditive et la meilleure. Aussi, pour qui sait voir, quelle décision, quelle intelligence, quelle concentration de la volonté supposent ces œuvres qui semblent faites si librement, comme en se jouant! Que de difficultés cependant, que de problèmes abordés de front pour régler, comme il le fait, l'éclairage du modèle, et son attitude; pour arrêter la silhouette, le choix du mouvement et l'expression de la figure! Tout procède chez lui d'un art accompli, mais qui se dissimule avec soin et donne l'illusion de la réalité pure.

C'est donc avec raison qu'on a parlé de la facilité de Velazquez, et une telle réunion des plus rares qualités suppose évidemment les dons les plus heureux. Mais il faut ajouter que l'artiste les a fécondés par un effort continu. Il a toujours eu pour lui-même les exigences les plus sévères. Sans jamais céder à la virtuosité, il se surveille, se reprend et se corrige toutes les fois qu'il se trouve en faute ou qu'il pense améliorer son œuvre. Ses nombreux portraits du roi nous en fourniraient au besoin la preuve, par les traces de repentirs qui y sont restées visibles; mais peut-être le portrait en pied de Ferdinand, le frère de Philippe IV, est-il plus intéressant encore à étudier à cet égard. Né à l'Escurial le 26 mai 1609, le prince avait été, dès l'âge de quatorze ans, nommé cardinal, sans qu'il eût la moindre vocation pour la carrière ecclésiastique. Quand plus tard, sur les instances de la princesse Claire-Eugénie, sa tante, il fut chargé de la seconder dans le gouvernement des Flandres, il avait de nouveau prié son frère « de le dispenser de son habit de cardinal, car il se croyait fait pour la guerre. » En 1633, il quittait l'Espagne pour n'y plus revenir; mais c'est vers 1628 que Velazquez, avant son départ pour l'Italie, avait peint de lui un portrait, qu'il remania notablement plus tard. La ressemblance avec Philippe IV est frappante; l'ovale du visage est seulement plus allongé. Mais la physionomie respire l'intelligence et la bonté; il devait, en effet, révéler dans son gouvernement les qualités d'un habile administrateur et tous ceux qui l'approchèrent parlent avec les plus grands éloges de son affabilité et du charme de sa personne. Il garda jusqu'à la fin de sa vie un goût très vif pour les exercices du corps et il se rappelait toujours avec plaisir les parties de chasse, parfois très périlleuses, auxquelles, pendant sa jeunesse, il avait pris part avec son frère dans les cam-

pagnes voisines de l'Escurial. Aussi plus tard, vers 1635, au moment où Philippe IV songeait à orner de tableaux cynégétiques les salles du petit château de *Torre de la Parada*, Velazquez, tout en conservant le visage du portrait exécuté quelques années auparavant, n'hésita pas à repeindre les vêtemens, le paysage et le chien placé à côté du chasseur ; la facture en est, en effet, plus souple et plus magistrale. Aux traces que l'on découvre de la peinture primitive, il est facile de reconnaître que la tête a été aussi plus dégagée des épaules, le col aminci, le manteau diminué par places et amplifié sur d'autres points, et l'une des jambes rejetée un peu en arrière. En même temps que l'aplomb de la figure est ainsi mieux accusé, la tournure générale a gagné comme élégance et comme vérité de mouvement. Le ciel gris foncé semé de quelques éclaircies et le bleu savoureux des fonds accompagnent merveilleusement les bruns du costume. L'ensemble est lumineux, d'une grande sobriété et d'une tenue superbe, et en dépit de la simplicité extrême de l'accoutrement, ce grand garçon svelte et bien pris a tout à fait grand air. Auprès de lui, son lévrier favori, avec sa physionomie placide, est, comme peinture, une merveille d'exécution, et le profil sévère de la montagne, — il rappelle celui du Guadarrama qui domine l'Escurial, — achève de localiser cette peinture vraiment typique qui caractérise avec des traits si exacts une contrée, une race, et une époque très particulières.

On se tromperait étrangement d'ailleurs si, à raison de l'extrême liberté de cette peinture, on n'y voyait qu'une copie littérale de la réalité. Derrière la main qui exécute on sent toujours la pensée qui la guide. Mais d'autres œuvres de Velazquez nous feront encore mieux apprécier la double distinction de son esprit et de son talent. Attentif à tout ce qui pouvait honorer son maître, il n'a pas cessé de varier non seulement l'ordonnance de ses portraits, mais les milieux très divers dans lesquels il le place, comme s'il avait à cœur de fixer d'une manière précise les aspects sous lesquels celui-ci devait se montrer à la postérité. Entre toutes les effigies qui conviennent à un souverain, la statue équestre est la plus magnifique, celle qui prête le mieux à une sorte de glorification de sa personne. Soucieux comme il l'était de maintenir son crédit par ses flatteries, Olivarès avait songé à élever à Philippe IV un de ces monumens, consécration visible du titre de *grand* qu'il lui décernait dans tous les actes publics. La commande en avait été faite au Florentin Pietro Tacca et c'est sans doute à cette occasion que, vers 1635, Velazquez peignit le grand portrait dont il exécuta également une réduction destinée

à être envoyée au sculpteur pour lui servir de modèle. Dans le tableau du Prado, — n° 1066, — le roi est représenté de profil, le bâton de commandement à la main, à cheval sur une de ces grosses et massives montures fort à la mode en Espagne à cette époque. Coiffé d'un chapeau à plumes, il porte une cuirasse d'acier bruni garnie de clous dorés et une culotte brune. Autour de son corps est passée une écharpe d'un rose vineux, dont les extrémités d'un pourpre plus vif sont bordées d'une frange d'or et flottent librement au vent. Derrière lui s'étendent les vastes perspectives d'un paysage largement ouvert, avec un cours d'eau qui serpente à travers des plaines boisées et des montagnes. Au lieu des colorations conventionnelles des fonds et de la pose un peu théâtrale que Titien donnait à Charles-Quint dans son célèbre portrait équestre de cet empereur, Velazquez s'arrête ici à un parti plus réel et il adopte pour son cavalier une attitude d'une vérité absolue. La louange n'en était que plus délicate, car Philippe IV était un des meilleurs écuyers de son royaume. En dépit de la complication du problème, ce qui domine dans cette œuvre, c'est la grâce et la noble simplicité de cette figure si bien en selle. La monture, loin d'absorber l'attention, ne sert qu'à mieux mettre en relief l'aisance et la belle tenue du roi. Pour avoir su donner à sa composition une silhouette à la fois si juste et si sculpturale, il fallait à l'artiste une connaissance parfaite des proportions et des allures du cheval, et cette connaissance, il l'avait évidemment acquise de bonne heure, puisque dès son arrivée à Madrid, il avait été capable d'exécuter ce premier portrait équestre, aujourd'hui disparu, dont le succès avait décidé de sa carrière. Mais depuis qu'il était à la cour, Velazquez n'avait pas cessé d'accroître son habileté à cet égard, grâce à son esprit d'observation et probablement aussi grâce à sa pratique personnelle du cheval. En même temps que la disposition des lignes et des masses assure à la silhouette du personnage toute son importance, les colorations, elles aussi, sont combinées de telle sorte que, malgré les grandes dimensions de la toile, le regard se reporte naturellement vers la figure. Bien que très modérés, les tons gris, verts ou bleuâtres du ciel et du paysage soutiennent heureusement les carnations et en font ressortir la fraîcheur. Sans recourir aux contrastes forcés usités par ses devanciers et dont ses premières œuvres elles-mêmes n'étaient point exemptes, le maître aborde résolument ici le redoutable problème du plein air. Les oppositions mieux réparties des nuances assurent un ressort suffisant à sa peinture et avec des contours plus enveloppés, les localités toujours respectées maintiennent l'équilibre. Enfin le jeu des verts et des roses qui

dominent dans le tableau compose une harmonie aussi franche que distinguée.

Le portrait équestre d'Olivarès a, sinon plus de style, du moins plus de mouvement; la peinture en est plus magistrale et l'effet plus saisissant. Aussi, contrairement à l'opinion de M. Justi, serions-nous disposé à le croire un peu postérieur. Avec sa crinière abondante et son encolure ramassée, le cheval, vu de biais, se présente en raccourci, ce qui ajoute au pittoresque. Tout frémissant, arc-bouté sur ses pieds de derrière, ce cheval donne bien l'idée de ces coursiers andalous, véritables bêtes de combat, car enivrés par l'odeur de la poudre, on les voyait s'exciter encore au bruit et au tumulte de l'action. Quant au cavalier, revêtu d'une cuirasse, portant le bâton de commandement, calme mais résolu, il tourne à demi vers le spectateur son visage énergique à la moustache épaisse, aux crocs fièrement retroussés. Au loin, des tourbillons de fumée s'élèvent au-dessus d'une ville incendiée et se mêlent aux lueurs d'une vive canonnade. Des troupes s'ébranlent et çà et là des cadavres jonchent le sol. On jurerait un général d'armée qui donne ses derniers ordres à ses soldats et leur indique du geste le point décisif qu'il s'agit d'emporter. L'image cependant est menteuse, et si, durant les longues années de la triste administration d'Olivarès, l'Espagne n'a pas connu la paix, du moins le ministre de Philippe IV n'a jamais paru en personne sur un champ de bataille. Désireux de passer à la postérité sous cette apparence martiale, il a probablement commandé à son protégé cette œuvre trompeuse que celui-ci, pour honorer son Mécène, a peinte avec une fougue et une crânerie surprenantes. Là aussi le visage, s'enlevant sur un ciel bleu verdâtre, attire tout d'abord l'attention. Seul le regard interrogateur et soupçonneux jure avec l'animation de la figure, avec la mâle expression des traits, et, en dépitde cette mise en scène complaisante,témoigne de la sincérité involontaire de l'artiste.

En revanche, Velazquez n'avait pas à se guinder pour un autre portrait équestre, celui de l'infant don Balthazar, qu'il exécuta vers 1635. C'était là un sujet bien fait pour son talent et qui lui a inspiré un de ses meilleurs ouvrages. On ne saurait oublier, quand on l'a vu, ce bambin de six ans, vêtu d'un riche costume vert brodé d'ôr, emporté par le galop du gros cheval brun sur lequel il est juché. Ainsi pomponné, le visage ombragé par un large chapeau noir à plumes, l'enfant est bien en selle; on dirait déjà un cavalier accompli, et de fait, en Espagne, ces fils de roi étaient, dès le plus jeune âge, rompus à l'équitation. Un proverbe andalou nous apprend qu'à peine sortis du berceau, on les

mettait à cheval, et deux petits tableaux peints aussi par Velazquez (collections du marquis de Westminster et de sir Richard Wallace) nous montrent ce même petit prince au manège, prenant sa leçon sous les yeux de ses parens et la surveillance d'Olivarès, son grand écuyer. Sérieux, impassible, le regard assuré, le gamin s'élance à travers l'espace. Les extrémités de son écharpe rose flottent au vent et il porte lui aussi le bâton de commandement. Ces campagnes vers lesquelles il dévale, ce grand pays ouvert, avec ses plaines semées d'arbres et ses montagnes couvertes de neige, tout cela doit être un jour à lui. Où qu'il aille il est le maître, et son petit visage respire déjà un air d'autorité. L'atmosphère est tiède et le ciel, d'un bleu profond, s'égaie de quelques nuages blancs; il semble que l'avenir sourie au royal enfant, tant cette image est lumineuse, animée et charmante. Vers la même époque, dans un autre portrait du Prado, Velazquez a représenté don Balthazar encore plein de vie et de santé, tenant en main un fusil de chasse et flanqué de ses chiens favoris, l'un gros, épais, somnolent, l'autre une fine levrette, à l'air éveillé, tous deux peints d'une manière expéditive, mais avec cette sûreté de touche qui n'appartient qu'au maître. D'année en année, d'autres portraits suivront encore, dont plusieurs sont destinés à être envoyés à des cours voisines, car on songera de bonne heure à marier ce rejeton d'une souche qui semblait épuisée. A peine âgé de dix-sept ans, il était déjà fiancé à l'archiduchesse d'Autriche, sa cousine, quand tout à coup une fièvre pernicieuse contractée à Saragosse l'enleva dans l'espace de huit jours. Moins d'une heure après sa mort, Philippe IV, habitué qu'il est à refouler l'expression des sentimens les plus naturels, reprenant la plume que l'émotion faisait tomber des mains de son secrétaire, annonce au marquis de Leganes la perte qu'il vient de faire. Après lui avoir parlé de sa soumission à la volonté divine, il recouvre aussitôt le sentiment de son devoir de roi pour lui transmettre ses ordres, car « ses sujets étant désormais ses seuls enfans, il entend se consacrer entièrement à leur service. » Mais avec les habitudes que peu à peu il s'était faites, le train de la cour, bien plus encore que le soin de son royaume, allait bien vite le reprendre et apporter une diversion à son chagrin.

ÉMILE MICHEL.

A PROPOS

D'ALLIANCE RUSSE[1]

On ne saurait se plaindre que l'alliance de la Russie et de la France soit stérile. Elle nous vaut un livre de Tolstoï. En voici le début :

« Parce qu'il y a deux ans une escadre française vint à Cronstadt et que ses officiers, descendus à terre, burent et mangèrent beaucoup, tout en écoutant et en prononçant des paroles mensongères et sottes, et parce que, en 1893, une escadre russe à son tour se présente à Toulon, et que ses officiers, venus à Paris, burent et mangèrent beaucoup, tout en écoutant et en prononçant des paroles encore plus mensongères et sottes, pour cette double raison voici ce qui arrive : non seulement les gens qui avaient bu, mangé et discouru, mais encore tous ceux qui avaient été présens à ces fêtes, tous ceux même qui n'y avaient pas été, mais en avaient entendu parler, ou en avaient lu des comptes rendus, des millions de Russes et de Français, en un mot, se prirent à penser tout à coup qu'ils s'aimaient d'une affection toute particulière, que tous les Russes adoraient tous les Français et que tous les Français adoraient tous les Russes. »

La « sottise » est la duperie de ces manifestations ; car les Français sont indifférens aux Russes, comme les Russes aux Français. Le « mensonge » est la promesse de paix faite au monde durant ces fêtes, car elles préparent la guerre : Tolstoï, par une belle expression, y sent et y dénonce « je ne sais quel amour qui hait ».

(1) *L'esprit chrétien et le patriotisme*, par le comte Léon Tolstoï. 1 vol. in-12, Perrin.

Cet amour qui hait est le patriotisme : sa logique conduira les deux peuples à la rupture avec l'Allemagne.

« Et de nouveau les hommes s'endurciront, se mettront en fureur, deviendront semblables à des bêtes, et l'amour diminuera durant la paix, et la *christianisation* des peuples, qui déjà nous gagnait, sera retardée de nouveau de plusieurs dizaines, de plusieurs centaines d'années. »

A l'amplitude de ce regard jeté sur l'avenir, vous pressentez que l'incident de Toulon et de Cronstadt est pour l'apôtre slave un prétexte, l'occasion au cheveu ténu de laquelle il va attacher un système de philosophie. Le titre de son œuvre indique d'ailleurs son but : montrer l'antinomie de l'esprit patriotique et de l'esprit chrétien. Le patriotisme est, selon Tolstoï, une orgueilleuse préférence qui pousse un peuple à poursuivre sans scrupule, au détriment de tous les autres, tous les avantages dont son caprice a flatté son envie. Le patriotisme est un legs de la société antique. Chaque nation païenne se croyait supérieure à toutes les autres, et, de par la protection de ses dieux indigènes, appelée à l'empire. Ses dieux, ses lois, ses besoins lui affirmaient sa propriété sur les terres, sur les femmes, sur les esclaves de ses voisins, sur ses voisins eux-mêmes. La guerre était pour un Romain le moyen légitime d'exercer sur les races inférieures sa souveraineté naturelle, et tous les droits qu'il pouvait prendre, son patriotisme consistait à s'en emparer.

Le christianisme a créé un ordre nouveau et tout contraire, en révélant aux hommes de toute race l'unité de leur origine et la noblesse égale d'une destinée immortelle. L'antiquité avait dit : « L'homme est un loup pour l'homme; » l'Évangile a dit : « Que l'homme soit pour l'homme un frère! » Depuis, se poursuit l'histoire de contradictions où, partagés entre leurs vieux instincts et leurs nouveaux devoirs, les hommes sont tantôt frères et tantôt loups. Mais au milieu même des violences quelque douceur, tombée de l'Évangile, dure, gagne, et grandit. Les droits de la force se sont peu à peu restreints. Le vainqueur depuis longtemps n'ose plus disperser les familles, ravir la liberté, prendre même la propriété du vaincu. Les luttes ne déplacent plus que les bornes des États et la prépondérance des peuples : elles respectent les droits essentiels de l'homme.

Ce changement, selon Tolstoï, doit détruire, a déjà détruit le patriotisme, c'est-à-dire le désir de la guerre. Depuis qu'il n'a plus à craindre pour soi, pour son foyer, pour son champ, chacun des hommes qui composent un peuple ne redoute plus l'étranger et par suite ne le hait plus. « La population laborieuse est trop

occupée par le soin d'assurer son existence, soin qui absorbe toute son attention, pour s'intéresser aux questions politiques qui sont au fond du patriotisme. » Ces querelles de frontières, ces conflits de prépondérance n'ont d'intérêt que pour une infime minorité d'hommes : les militaires avides de dotations ou d'avancement; les diplomates qui mêlent les cartes pour les forcer; les princes ambitieux d'agrandir leur domaine ou leur prestige; bref la poignée de parasites qu'on nomme les gouvernemens.

Mais la guerre, voulue par les gouvernemens seuls, ne peut être faite sans les peuples, qui ne la veulent pas, et nous sommes à une époque où partout les gouvernemens dépendent de l'opinion. Il faut donc qu'ils l'abusent et la corrompent. Ils ne disposent que de trop de forces pour y réussir, trop efficaces et trop nombreuses : l'église, l'école, la presse, les fonctionnaires. Par toutes ces bouches ils soufflent les fausses craintes, prêchent un faux honneur, propagent de fausses colères, font si bien que le simple s'imagine entendre la voix de la nation même, et y mêle sa propre voix. Et épuisant l'amertume de son cœur dans la rigueur de la sentence, Tolstoï conclut :

« Le patriotisme, sous sa forme la plus simple et la plus claire, n'est pas autre chose pour les gouvernans qu'une arme qui leur permet d'atteindre leurs buts ambitieux et égoïstes; pour les gouvernés, au contraire, c'est la perte de toute dignité humaine, de toute raison, de toute conscience, et la servile soumission aux puissans. Voilà le patriotisme partout où on le prêche. Le patriotisme c'est l'esclavage. »

Pour la vie de la société il doit donc périr, et, de fait il s'affaiblit chaque jour par la vie même de la société. Il est la dure enveloppe dans laquelle les familles humaines, comme de jeunes fruits, ont abrité leur formation, mais qui éclate par leur croissance, et tombe à leur maturité. Non seulement, malgré les efforts des gouvernemens, les haines meurent, mais les différences s'effacent entre les nations. Avec leurs rapports grandit leur ressemblance, et, des emprunts qu'elles se font sans cesse les unes aux autres, se forme un fonds commun et chaque jour plus étendu de lois et de mœurs. L'avenir est inévitable : elles ne pourront plus être ennemies, parce qu'elles auront cessé de se sentir distinctes. Elles se seront fondues en une société unique où la différence de race ne séparera pas plus les hommes que ne fait aujourd'hui la différence de teint, et alors, le patriotisme ayant perdu son sens, la paix perpétuelle aura commencé.

Cette paix appartiendra aux peuples qui seront soustraits à la domination des gouvernemens. « Car les peuples qui obéis-

sent aux gouvernemens ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance est un signe irrémédiable de folie. » Et cette folie durera autant que le patriotisme, puisqu'il enseigne « qu'il est beau et qu'il est nécessaire de reconnaître au-dessus de soi-même l'autorité des gouvernemens et de s'y soumettre; qu'il est beau et qu'il est nécessaire de faire son service militaire et de se soumettre à la discipline, de donner au gouvernement le fruit de ses épargnes, de se soumettre à la décision des tribunaux, et enfin de croire sans preuve ce que des personnages officiels nous donnent pour la vérité divine. » Toutes les réformes sont donc contenues dans une seule : supprimer les gouvernemens, et, à leur pouvoir, « qui nous lasse et nous torture », substituer « de nouvelles formes de vie qui répondent à notre conscience. »

Et la force capable d'accomplir cette délivrance est en chaque homme capable de délivrer lui-même la vérité captive en lui, et de dire sans crainte à ses frères ce qu'il sait être leur bien. Ici quelques pages d'un beau souffle sur la vertu de l'amour servi par le courage, sur l'impérieux devoir de l'apostolat et ses victoires. On sent à sa véhémence et à son audace que Tolstoï accomplit ce devoir par son livre, et qu'il aime, mais lui aussi de « je ne sais quel amour qui hait. » Il dénonce avec tendresse à ses frères tous les égoïsmes, toutes les fourberies, tous les crimes des gouvernemens, il supplie qu'on cesse « de respecter la puissance, de lui donner son travail et de lui obéir, à elle qui n'est fondée sur rien, que sur le patriotisme. » Après quoi, ne voyant plus d'institutions à détruire, et arrivé au moment d'exposer enfin ces « nouvelles formes de vie qui conviennent à la conscience », — il clôt son livre.

I

Les esprits les plus redoutables sont peut-être ceux qui, de quelques vérités qu'ils empruntent au fonds commun de la sagesse humaine et de quelques erreurs qu'ils tirent de leur propre fonds, ne faisant qu'une seule doctrine, nous exposent ainsi, soit à nous duper du faux par attrait pour l'évidence, soit à rejeter le certain par crainte du hasardeux, et nous contraignent à séparer, par un travail toujours pénible, l'ivraie et le bon grain qu'ils ont, — parlassent-ils comme Tolstoï au nom de l'Évangile, — jeté pêle-mêle dans les greniers.

Faisons ce travail : les idées en valent la peine; aussi l'homme; et dans aucune œuvre encore n'avait été si visible le vice qui donne à une intelligence si haute et si généreuse son irrémédiable insécurité.

Ce vice est l'habitude d'acquérir par l'imagination des certitudes, et d'appliquer la logique et l'observation non à éprouver mais à défendre des systèmes conçus sans elles : tel un mathématicien qui demanderait à son algèbre la preuve de ses songes. Tolstoï est un « voyant », et ce qui lui apparaît devient d'abord, comme il l'a dit lui-même, dans l'orgueil inconscient de son infaillibilité, « sa religion ». C'est seulement ensuite qu'il songe aux moyens de convaincre non lui-même, mais les autres. Alors, dans l'immensité des faits, ou des apparences, il va cherchant, non des témoins, mais des complices ; les interroge avec la ruse d'un vieux procureur, appelle ceux qui lui conviennent ; n'en veut tirer que ce qui lui donne raison ; les ajuste, les mutile et les brise au besoin comme des matériaux qu'il taille à la mesure exacte de son dessein.

Cet état d'âme, et la forme de talent qu'il doit produire se déclarent assez dès le début du livre. M. de Vogüé s'est spirituellement plaint des trente pages qu'occupe dans *Guerre et Paix* une chasse à courre, et des trente-trois où s'embourbe, dans *Anna Karenine*, une chasse au marais. Avec la même minutie abondante, et cette fois goguenarde, Tolstoï détaille, en vingt-neuf pages, les pompes de Toulon et de Paris. Il est toujours l'homme qui fait des fresques avec des pinceaux à miniature. Mais tandis qu'en d'autres tableaux, il atteignait à la puissance par l'accumulation des petits traits, ici, où l'événement, le lieu, la durée, la foule, tout est grandeur, il ne donne que l'impression de la petitesse ; et là encore est son art. Il a sur l'avenir des peuples et sur leurs sentimens des certitudes que les faits semblent démentir, et il sait d'avance que les faits, s'ils le contredisent, ont tort. Il ne songe pas même à voir ce qu'il va juger, mais dans sa solitude de Toula, il lit, note, retient et raconte les détails qui lui prouvent que les choses se sont passées comme elles devaient.

Et quels indices lui deviennent des preuves ! Les Compagnies de chemins de fer ont organisé des trains à prix réduits : donc les manifestations étaient organisées d'avance par le gouvernement. Un matelot russe s'est jeté à la mer ayant fait vœu de faire à la nage le tour de son navire en l'honneur de la France : donc les manœuvres du gouvernement ont répandu une épidémie de folie, et si forte qu'elle pouvait conduire aux actes les plus coupables. Un journaliste, qui le tenait d'un Russe, qui le tenait d'un Français, n'a-t-il pas écrit : « On trouverait difficilement à Paris une femme qui ne fût pas prête à oublier ses devoirs pour satisfaire les désirs d'un marin russe. » Voilà la méthode. Tandis que les canons tonnent, que les drapeaux flottent, que des milliers

d'hommes se découvrent, sentant planer au-dessus d'eux quelque chose d'auguste, elle permet à Tolstoï d'observer et de dire le ridicule des « attitudes passionnelles » ; les télégrammes échangés entre des invalides russes et des douairières françaises ; les adresses d'écoliers qui peuvent tout juste épeler leur patriotisme ; et les effusions internationales des épiciers, qui jusque-là n'avaient jamais échangé ni une idée ni un pruneau. Pauvre grand homme, de ne pas sentir que, chacune de ces manifestations fût-elle en soi ridicule, les considérer une par une, comme si elles étaient isolées, c'est ne pas les voir ! Précisément parce qu'elles ont été accomplies à la fois par des multitudes et sans que personne eût la crainte du ridicule, le ridicule s'est évanoui, tout comme la laideur du soldat se transfigure dans la beauté de l'armée ! comme la fausseté de chaque cri se résout en harmonie dans la grande voix de la foule ! Voilà la transformation qui méritait de fixer le regard de Tolstoï. Il a traité par l'analyse l'enthousiasme, qui est synthèse. Dans la grande vague qui portait les navires il a trempé sa main pour recueillir quelques gouttes d'eau, et, les voyant s'évaporer au bout de ses doigts, il a nié que si peu de chose pût former la mer.

Aussi ne sommes-nous pas émus quand il nie que les deux peuples s'aiment. Il y aurait mauvaise grâce à débattre avec lui si la volonté de l'empereur seul a mis dans notre main la main indifférente de la Russie. Mais quand il affirme que notre amitié pour la Russie est un artifice conçu et préparé par notre gouvernement, il donne une preuve nouvelle de courage contre l'évidence et perd sa peine à nous apprendre de si loin ce qui s'est passé chez nous et en nous.

Jusqu'à Cronstadt notre gouvernement avait, sans s'engager à fond nulle part, oscillé entre bien des politiques. Tour à tour l'alliance avec l'Italie, avec l'Angleterre, avec l'Autriche, avec l'Allemagne avait eu ses partisans ; la seule des grandes puissances avec laquelle aucun accord n'eût été sérieusement préparé par nos hommes d'État est la Russie. Dans le peuple seul survivait la sympathie née d'une guerre, aux pays lointains de Crimée. Nos ouvriers et nos paysans, ces hommes uniquement soucieux, à en croire Tolstoï, de moissonner leur champ et de toucher leur salaire, avaient hérité de nos soldats ce souvenir ; et quand, il y a quelques années, la Russie fit entendre son cri de famine, leur pauvreté avait été généreuse pour sa misère. Mais nul parmi les puissans ne prévoyait que du cœur, et du cœur des humbles, pût sortir une politique. Seuls, quelques hommes, qui ne s'étaient jamais assis au quai d'Orsay sur le fauteuil de Talley-

rand, quelques orateurs sans mandat, quelques journalistes indépendans songaient à l'entente. Et le monde officiel raillait ces commis-voyageurs en alliance jusqu'au jour où la volonté nationale, consacrant par son acclamation leur faible effort, s'imposa à l'attention, puis à l'obéissance du gouvernement. L'avenir dira si cet élan de la France fut une confiance décevante, ou l'instinct mystérieux qui révèle parfois aux multitudes les secrets de vie cachés aux hommes d'État. Mais ce passé d'hier est certain; l'amitié de la France pour la Russie n'est pas l'œuvre de nos diplomates, mais de la nation. Le peuple avait commencé; le peuple a achevé; et c'est la fête de son cœur qu'il célébrait à Paris comme à Toulon.

II

Les faits sur lesquels Tolstoï appuie sa thèse sont donc faux. La thèse elle-même est-elle vraie? Et d'abord, le patriotisme n'est-il qu'un instrument de conquête? Toujours étranger à la raison des peuples, n'est-il qu'une ivresse versée à leur ignorance par la ruse des gouvernemens? Si un homme semblait désignépour soutenir cette thèse, ce n'était pas celui qui, dans *Guerre et Paix*, a écrit l'épopée de son peuple en armes. Pour se réfuter il lui suffirait de se relire. Rappelons-lui l'histoire qu'il a oubliée après nous l'avoir apprise, pénétrons dans le domaine même de la guerre, à cette heure des plus vastes mêlées qu'ait vues le monde chrétien.

Napoléon a fini par atteindre les deux extrémités de l'Europe, l'Espagne et la Russie. On ne peut dire que sa marche menace dans leurs intérêts personnels les hommes qui peuplent ces deux pays. L'Espagne est passée en nos mains par une convention qui garantit aux Espagnols leurs droits; le roi Joseph a l'âme d'un préfet pacifique ; et le nouveau régime apporte la richesse, car des routes, des ports, des travaux publics vont transformer l'Espagne tirée du sépulcre et rattachée à la vie de la France. En Russie, Napoléon ne prétend conquérir ni les terres des seigneurs, ni les moissons des paysans, ni les magasins des marchands, mais la dépendance politique d'Alexandre, c'est-à-dire un de ces avantages que Tolstoï dit indifférens à la pensée toute matérielle des multitudes. La loi française leur apporterait même ces biens qu'elles aiment : elle émanciperait une population encore victime du servage; l'administration française substituerait sa probité et son ordre à la vénalité et à la paresse que l'autocratie traîne après soi.

Pourtant, en Russie comme en Espagne, un soulèvement uni-

versel unit contre nous toutes les classes de la nation. Qui leur en fait un devoir? Leur gouvernement? Dans la Péninsule, les gouvernemens nationaux dont le peuple relève les droits ne sont même plus là pour les défendre. La famille de Bragance a fui, celle de Bourbon abdiqué. Tous les moyens d'influence que le pouvoir possède sont aux mains du monarque français et travaillent à maintenir le peuple dans la paix, qui est d'ordinaire son intérêt et son désir. Le peuple n'a pu prendre conseil que de lui-même; et la certitude de sa volonté se révèle par l'allure insolite et terrible qu'il donne à la guerre. La même et furieuse face de la guerre apparut en Russie. Là, le gouvernement était resté debout, il avait une armée vaillante, il ne songeait qu'à soutenir avec l'ennemi une lutte régulière. Le peuple des serfs et des ouvriers intervenant, sans être appelé, dans ce duel, abolit tous les usages qui, mêlant de la civilisation aux barbaries de la guerre, gênaient sa haine et retardaient son œuvre. Il ne connut ni trêves, ni parlementaires, ni prisonniers; et le Tolstoï d'autrefois l'en loua : « Malgré la honte qu'éprouvaient peut-être certains hauts personnages à voir le pays se battre de cette façon, la massue nationale se leva menaçante, et sans s'inquiéter du bon goût et des règles, frappa et écrasa les Français... Heureux le peuple qui au lieu de présenter son épée par la poignée à son généreux vainqueur, prend en main la première massue venue, sans s'inquiéter de ce que feraient les autres en pareille circonstance et ne la dépose que lorsque la colère et la vengeance ont fait place dans son cœur au mépris et à la compassion (1). »

Ces peuples se proposaient-ils enfin ce qui, — selon le Tolstoï d'aujourd'hui, — est l'unique fin du patriotisme : la conquête du territoire, les vanités de la gloire, la prépondérance sur d'autres races? Ils voulaient délivrer leur sol de l'étranger et vivre sous des chefs de leur nation. Dès que le dernier Français eut repassé leur frontière, cette grande flamme de colère n'eut plus d'aliment et s'éteignit. Les Espagnols ne franchirent pas les Pyrénées. Le peuple russe retourna au travail, le reste ne lui important plus. La guerre nationale était finie; seule, la guerre de l'empereur continua, et seule, l'armée régulière porta à son tour l'invasion à la France jusque dans Paris.

Et cette France elle-même n'avait-elle, durant les vingt ans de combats qui se terminent par sa défaite, connu que le patriotisme criminel des conquêtes? Au début de la Révolution, ce sont les monarchies voisines qui avaient envahi son territoire, et prétendaient

(1) Tolstoï, *Guerre et Paix*, t. III, p. 287, in-12; Hachette.

à la fois condamner ses libertés et réduire ses frontières. C'est contre ce péril qu'elle devint en un jour un peuple de soldats; et ses volontaires, apportant à nos vieilles troupes le nombre, et recevant d'elles la discipline, soutinrent, puis brisèrent l'effort de l'Europe par d'inoubliables victoires. Qui les soutenait eux-mêmes? Était-ce le souci des grades que nombre d'entre eux refusaient? des titres qu'ils avaient abolis? Ou l'ambition d'ajouter à la France d'autres provinces? Ils voulaient rester maîtres de leurs institutions et de leur sol. Quand la France fut vide d'envahisseurs et la Révolution reconnue par l'Europe, ce peuple de héros obscurs retourne à la charrue. Et quand l'esprit de conquête s'éveille par représailles, ce ne sont plus des soldats volontaires, malgré les prestiges du génie et de la gloire, ce sont des soldats de métier, appelés et retenus sous les armes par des lois de plus en plus dures, que Napoléon pousse sur les routes de toutes les capitales.

Il y a donc deux sortes de patriotisme. L'un, le seul que Tolstoï semble voir, est le patriotisme de conquête. Celui-là ne germe en effet que dans les passions de ceux qui gouvernent, est imposé par ruse et violence aux peuples. Les guerres qu'il provoque sont vaines dans leurs causes, dans leurs prétextes, dans leurs résultats, dans leurs gloires, et leurs maux seuls durent : or c'est l'histoire de presque toutes. A la fois criminels et stupides, ces sacrifices humains, accomplis sur elles-mêmes par des nations qui détestent leurs propres actes, sont la honte de ce que nous osons nommer notre civilisation.

Mais il y a un autre patriotisme, celui qui résiste à la conquête. C'est la volonté armée de rester libre. Celui-là naît de lui-même dans les peuples quand l'étranger menace; il s'élève dans le cœur des simples, des ignorans, aussi spontané, aussi fort, aussi constant, plus désintéressé que dans le cœur des savans, des politiques, des puissans du monde. Et, de l'histoire, se dégage cette loi qui distingue les deux patriotismes et les juge : les nations ne se lèvent jamais d'elles-mêmes que pour se défendre. Ce patriotisme spontané et général ne survit pas dès qu'il s'agit de conquérir.

L'affirmation de Tolstoï se contredit donc elle-même, car comment la guerre pourrait-elle être conquérante pour les uns sans être défensive pour les autres? Si la tentative de conquérir est criminelle, comment la résistance à ces ambitions illégitimes ne serait-elle pas légitime?

III

Si Tolstoï a incomplètement jugé le caractère du patriotisme, en a-t-il prévu l'avenir avec plus de certitude ? Est-il certain que le patriotisme disparaîtra, détruit par la civilisation, et que l'individualité des peuples soit destinée à se perdre dans l'unité de l'espèce humaine ?

Oui, quand on considère la société de son origine à son état présent, on constate que tous les changemens apportés dans la vie des peuples ont eu pour conséquence une transformation du patriotisme. Dans la cité antique, le travail était en mépris, la source de la richesse était la conquête ; entre les peuples, vivant de guerre comme les fauves de chasse, il s'agissait de savoir lesquels seraient la proie des autres ; enfin la faiblesse de l'État entraînait pour le citoyen la ruine et l'esclavage. Le bonheur de chaque homme était attaché à la prépondérance de sa nation. L'homme aimait donc sa patrie. Il devait donc l'aimer non seulement avec sa fierté et son dévouement, mais avec toutes ses ambitions, toutes ses tendresses, toutes ses cupidités personnelles. Elle était l'enceinte où tous les biens trouvaient leur asile, et qui, forcée, les livrait tous.

Entre les peuples modernes l'état naturel n'est plus la guerre, mais la société. Le christianisme a fondé cette société sur deux lois : une loi d'ordre moral, qui a rendu l'homme partout respectable à l'homme ; et une loi d'ordre matériel qui, montrant dans le travail et l'échange la source de la richesse, a rendu l'homme partout utile à l'homme. Ces deux lois affirment leur empire jusque devant les trop fréquentes colères qui troublent l'amitié naturelle des peuples ; et c'est pourquoi les guerres elles-mêmes ne menacent plus, hors des champs de bataille, ni la famille, ni la propriété, ni la liberté, ni la vie. Par cela seul que les biens les plus proches, les plus essentiels de l'homme sont devenus inviolables, la fonction principale du patriotisme, qui était de les défendre, a disparu. La patrie, n'ayant plus charge de tout le trésor qu'elle gardait autrefois, n'a pu rester l'objet d'une sollicitude aussi inquiète, d'un amour aussi exclusif. Et cette transformation du patriotisme n'est pas seulement inévitable, elle est heureuse. Car c'est un grand progrès de la civilisation que les biens les plus essentiels de l'homme, au lieu d'avoir pour garantie la force inconstante de chaque nation, trouvent leur sûreté permanente dans un respect universel. Grâce à cette sûreté, une vie de plus en plus commune déborde par-dessus les frontières et unit

les peuples. Les plus hautes et les plus puissantes des forces qui gouvernent les hommes, au lieu de les tenir séparés en races ennemies, ignorent les différences de races. La foi, la pensée, la science, le crédit ne sont pas des puissances nationales, mais humaines, et poussent le monde à l'unité.

Mais ces faits incontestables autorisent-ils à conclure que cette unité anéantira la patrie, et que l'anéantissement de la patrie assurera la paix?

Je suppose toute la prophétie accomplie, les hommes de toute race assemblés en une société unique. Tolstoï dit que la guerre serait supprimée; est-il sûr qu'elle ne serait pas étendue? Oh l'étrange philosophie de croire que la race est l'unique cause des discordes, et que le loup survivant dans l'homme ne saura pas se glisser au combat par d'autres chemins! Tolstoï n'a-t-il pas relevé une de ces traces nouvelles quand il nous montre la multitude de plus en plus indifférente aux questions politiques, mais de plus en plus passionnée pour les questions sociales. Ces questions sont-elles autre chose que des conflits? Pour les soulever, pour les aigrir, n'y a-t-il pas là aussi des chefs qui ont intérêt à la lutte, et qui par des manœuvres, des mensonges, et un faux point d'honneur, entretiennent une discipline aveugle dans les masses? Ces chefs ne disent-ils pas avec Tolstoï que le patriotisme est l'ennemi? Mais tandis que lui prétend le détruire pour fonder la paix, eux le veulent supprimer pour faire plus efficacement la guerre. Les séparations que la patrie maintient encore entre les races mettent obstacle à l'unité de vues, de gouvernement et d'action qui doit, dans le monde entier, conduire la lutte du prolétariat contre le capital. Sous les haines vieillies du patriotisme poussent de jeunes haines plus vigoureuses, et des formes nouvelles de division ont hâte de remplacer les formes mortes. Que servirait pour la paix qu'il n'y eût plus d'Allemands, de Français, de Russes, d'Anglais, mais seulement des hommes, si, à la place des anciennes armées, deux armées restent, celle des riches et celle des pauvres? La guerre serait-elle plus rare, quand au lieu de diviser de loin en loin, pour des causes passagères et sur un faible partie du monde, quelques-unes des familles humaines, elle régnerait dans tout l'univers, perpétuelle comme la faim? Serait-elle plus douce, lorsque, s'agissant de déplacer non des bornes sur une frontière, mais la richesse et tous les avantages de la vie, elle nous ramènerait presque aux bénéfices des guerres antiques et à leur férocité?

Et pas plus que la suppression des patries n'assurerait la paix, pas plus il n'est probable que les patries doivent disparaître. Établir

dans le monde l'unité n'est pas une idée nouvelle dont Tolstoï nous apporte le bienfait, c'est l'entreprise la plus ancienne, la plus persévéramment suivie, et la plus infructueuse de l'histoire.

Elle tenta d'abord le génie de Rome, et ce premier essai eut le plus long succès. Durant des siècles la Ville, s'étendant toujours plus loin, conquit par les armes et les lois l'univers connu, et, n'ayant plus rien à soumettre, imposa son nom à la paix même, qui devint Romaine. Mais cette unité était faite par la force seule; et quand cette force dégénérée eut livré la maîtresse du monde à la honteuse couche des Césars, les chaînes de l'univers se trouvèrent trop lourdes pour une seule main. Elle les laissa tomber; et, dès qu'ils furent libres, les peuples se retrouvèrent divers, parce que la violence, indifférente à leurs intérêts, à leurs traditions, à leurs volontés, n'avait pas tué ces forces; et que dans les corps, seuls domptés, les âmes étaient restées rebelles.

Au moment où périssait l'œuvre de Rome, un autre principe d'unité se développait avec le christianisme, le christianisme, vainqueur des âmes et qui, leur apportant la foi à une origine commune et à une destinée immortelle, semblait mettre à néant toutes les différences devant la grandeur de cette similitude. Il se trouva, pour édifier sur l'unité des croyances l'unité de société, le génie et la force d'un Charlemagne. Et l'empire franc succéda à l'empire romain, avec un principe de vie qui avait manqué au paganisme; avec une ambition désintéressée, qui à l'aide de la conquête cherchait à vaincre la barbarie, se sentait débitrice de l'ordre, de la justice, du savoir, de la vertu envers tous les hommes, et se montra rude de main, mais douce de cœur et magnifique de bienfaits. Et pourtant, comme si cette unité était contre la nature, il fallut pour la soutenir un homme qui semblait au-dessus de la nature, et, à la fin de sa vie, lui-même maître de la terre, aperçut à l'horizon de la mer inaccessible les premières barques des Normands : image des infimes obstacles qui se moquent de nos trop vastes espoirs! Dès sa mort en effet l'unité se brisa; et en tant de débris que les nations semblèrent finir dans la poussière des fiefs.

L'Église alors songea que cette ruine des grandes puissances matérielles rendrait plus facile l'établissement de l'unité dans le monde, que ces faibles autorités auraient besoin d'une direction et d'un centre : où les trouveraient-elles mieux qu'en l'Église même? La papauté s'offrit, avec l'autorité que lui donnait une foi alors générale. Son intervention n'était faite pour humilier aucune race, puisque toutes formaient à titre égal le clergé. Elle ouvrit à tous le bienfait d'une législation uniforme et sage, le droit cano-

nique. Elle seule par sa hiérarchie et ses ordres religieux était présente partout, elle y était le défenseur de la paix; enfin elle semblait de tous les pouvoirs humains le plus éclairé, le plus impartial, le moins corruptible. Et pourtant la tentative échoua! les peuples se reconstituèrent, et le sentiment national, excité par les ambitions des princes, mais d'accord avec eux, repoussa, avec le magistère des souverains pontifes, l'unité.

La Renaissance entraînant le monde antique acheva d'opposer à l'idée du gouvernement par les forces morales le pontife du gouvernement par la force matérielle, et se fiant à cette force, chaque nation tour à tour eut des successeurs de César, des prétendans à l'Empire universel. Comme eux, tour à tour l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, enfin la France, tentèrent de faire l'unité parmi les hommes. Ces tentatives se sont poursuivies avec des forces chaque fois plus vastes, et des chefs qui, des Frédéric aux Charles-Quint et aux Napoléon, forment comme une ascension du génie. La fin commune a été la défaite, et la prépondérance du plus grand a été la plus courte. Enfin la Révolution française a voulu mettre au service de l'unité une puissance plus durable que la force, plus universelle que la foi, la raison; et sous son influence s'accroît chaque jour la ressemblance des gouvernemens, des lois et des mœurs entre les hommes. Et pourtant, loin qu'une seule des familles humaines soit devenue indifférente à ses origines, jamais l'autonomie des races n'avait fait entendre des revendications aussi ardentes; et les droits de l'homme ont eu pour conséquence immédiate les droits des nationalités.

Pour qui interroge l'histoire, non avec l'arrogant dessein de lui dicter des réponses, mais avec le désir de comprendre et d'accepter ses leçons, n'y a-t-il pas là matière à réfléchir? Une diversité si tenace et qui a mis en échec toutes les puissances occupées à la détruire, ne serait-elle pas une des lois permanentes de l'ordre dans l'humanité? N'est-il pas aussi facile de découvrir des raisons à cette loi que de se révolter contre elle? Chaque race n'a-t-elle pas reçu en partage certaines aptitudes et certaines vertus où elle excelle et ne les aurait-elle pas reçues avec surabondance, afin d'en demeurer l'expression et la dispensatrice dans le monde? Et s'il est vrai que chacune de ces aptitudes ou de ces vertus soit utile à tous les hommes, que chaque peuple en propageant les siennes serve tous les autres, le meilleur état de société n'est-il pas celui où toutes se peuvent le plus aisément répandre? Or si les nations étaient détruites et tous les hommes assemblés en une société unique, cela n'empêcherait pas

que ces hommes fussent de races, et par suite de traditions et de génies différens. L'unité de gouvernement, de lois, de mœurs, ne serait que la subordination et l'effacement de certaines races. Tentée par la conquête, elle était la soumission des plus faibles aux plus fortes. Réalisée et perpétuée par le consentement et le vote, elle serait la prépondérance des races les plus nombreuses sur les moins fécondes. Ainsi, les ressources intellectuelles et morales, l'originalité d'un certain nombre de familles humaines risqueraient d'être inactives, méconnues, subalternisées, détruites; et de là l'appauvrissement de la société elle-même.

L'autonomie de chaque race lui permet au contraire de se développer sans déformation ni contrainte, et de travailler par toutes ses forces particulières à accroître le trésor commun de l'humanité. Et loin que l'incontestable affaiblissement du sentiment patriotique ait détruit dans chaque race l'aptitude à ce rôle distinct, il l'a préparée à la mieux remplir.

De quoi donc en réalité s'est appauvri le patriotisme? Du double excès qui rendait chaque peuple menaçant et insociable; l'esprit de haine et l'esprit de solitude. Par suite a disparu le double obstacle à l'influence que les nations doivent exercer les unes sur les autres. Ni le sang, ni le passé, ni la langue, ni la religion, ni l'art, qui forment la matière et l'âme des races, n'ont été changés, confondus, ni abolis. Le génie national demeure; il n'a été dépouillé que de ce qui l'empêchait de se répandre; et plus chacun d'eux sera libre, plus sera fécond l'avenir et plus belle la parure du monde.

IV

Est-il nécessaire enfin de nier que la plus urgente et la plus pacifique des réformes soit la destruction de tout gouvernement? Il y a des utopies trop importunes et tenaces, que la réfutation ne les chasse pas plus que l'aumône les mendiantes; et l'envie prend de leur dire : « Passez, la vieille; on vous a déjà donné. » Vieille connaissance en effet que cette haine de l'ordre social, et sous son masque slave revoici la figure de Rousseau! La différence est que Rousseau admet comme unique loi l'instinct, et Tolstoï l'Évangile; que l'un fonde la société sur l'état de nature et l'autre sur l'état de grâce. Mais la grâce n'est pas plus rassurante que la nature dans les hommes à qui leurs instincts enseignent le mal et auxquels l'Évangile ne le désapprend pas. Dans toute société, ils existent, et partout où ils existent, que devient la paix si contre eux rien ne défend la morale de la nature et de l'Évangile?

Tant que Tolstoï n'aura pas révélé ses « nouvelles formes de vie », l'expérience des formes anciennes lui répondra que l'absence du gouvernement dans une société, loin d'y amener la paix, y donne licence à la forme la plus perpétuelle et anarchique de la discuter : aux guerres privées. Dans la dissolution de l'empire romain et de l'empire franc, tout gouvernement avait péri ; ce fut partout la lutte de village à village, de famille à famille, d'homme à homme. Elle dura jusqu'à ce qu'une autorité publique se formant dans la cité, dans la province, enfin dans l'État, les passions désordonnées fussent contenues par le mandataire armé de la volonté générale. Et si à l'heure présente, dans chaque nation, il n'y a pas plus de violences, ce n'est pas que le goût de les commettre manque, c'est que les mauvais jugent entre leur force et la force sociale la partie trop inégale. L'existence d'un pouvoir équitable et fort préserve seule de leurs agressions la sécurité des pacifiques.

Quand on voudra rendre cette paix plus complète, le moyen ne sera pas de détruire, mais de compléter les droits du gouvernement. Pourquoi la guerre menace-t-elle encore les nations? Parce que les nations sont demeurées, les unes en face des autres, dans la condition où étaient les hommes autrefois, sans autre juge entre elles que la force. Il leur manque un pouvoir reconnu par toutes, qui prononce sur leurs conflits et mette en mouvement leur force commune contre les perturbateurs de l'ordre international. Les confédérations formées aux différens siècles par divers peuples ont rendu, partout où elles existent, les conflits infiniment rares ; et s'ils ont quelquefois éclaté, c'est que l'autorité arbitrale n'avait pas reçu assez de puissance matérielle. Cette autorité s'établira plus générale et plus forte le jour où le lien des intérêts, des idées et des sympathies sera lui-même plus fort entre les peuples.

Le meilleur moyen de la préparer est pour chaque peuple de nouer des alliances avec ceux en qui il a le plus de foi. Tout peuple qui cesse d'être seul est à la fois moins menacé parce qu'il est plus fort, et moins menaçant parce qu'il lui faut soumettre à une autre volonté ses désirs, et obtenir pour ses résolutions belliqueuses, outre l'aveu de sa colère ou de son ambition, celui de ses alliés. Les alliés manquaient en 1870 à la France et à l'Allemagne : il a suffi pour déchaîner la guerre qu'on fût trop habile à Berlin et trop confiant à Paris. Depuis que la Triple Alliance s'est formée, elle n'a, malgré la supériorité de sa force, entamé la lutte contre personne : diverses d'intérêts, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche, en mettant chacune sa sagesse où n'étaient pas ses ambitions, se sont immobilisées l'une par l'autre. Néanmoins

cette supériorité de forces était une tentation permanente. La Russie et la France qu'elles menaçaient ont, par leur entente, rétabli l'équilibre. Si cette entente était belliqueuse, elles l'auraient tenue secrète, afin d'attirer plus sûrement à la guerre l'ennemi qui les aurait crues isolées. Elles ont rendu leur accord public. Désormais la Triple Alliance, pour être sûre de vaincre, a besoin de s'adjoindre une autre nation et la cherche. Si elle la trouve, d'autres nations, menacées à leur tour, se joindront à la France et à la Russie. Plus s'accroîtra chacun des groupes, plus se fortifieront les chances de paix, parce que plus il y a d'alliés, plus il est difficile qu'ils s'accordent à vouloir pour une même cause et au même moment la guerre, et parce que la vision des maux déchaînés par un conflit général fait hésiter même les plus résolus. Tandis qu'on cherche à accroître ses forces, on ne les emploie pas; le temps s'écoule; chacune des nations qui se concertent s'accoutume à accepter pour règle de sa conduite l'opinion des autres; et il devient moins improbable que de grandes injustices se réparent par la sagesse des hommes, et non par leur égorgement. Bref, les vastes alliances contiennent les caprices individuels des peuples, les longues alliances sont le commencement des fédérations, et les fédérations la plus sûre garantie de la paix.

Ainsi travaillaient pour la paix, à Cronstadt et à Toulon, les Russes et les Français que Tolstoï accuse d'y avoir préparé la guerre. Et lui-même a entrevu la grandeur de l'acte qu'il calomnie. Elle l'émut un instant : « Je sentis, écrit-il, que j'étais prêt à pleurer, et je dus faire un effort pour résister à cette émotion. » Pourquoi cette guerre à lui-même? Dans une seule larme il y a plus de vérité que dans tout son livre, et de son livre il restera, pour sa justification et notre espérance, cet aveu. Rien n'est perdu tant qu'un homme a encore à se vaincre pour se tromper.

ÉTIENNE LAMY.

LES COMÉDIENS FRANÇAIS

PENDANT

LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

1789-1815

DEUXIEME PARTIE (1)

Il y a toute une histoire en miniature de l'exaltation patriotique pendant la Révolution, dans les faits et les gestes des comédiens ; chez eux, en effet, se rencontrent toutes les variétés, toutes les combinaisons de l'enthousiasme : patriotisme sincère ou obligatoire, instinctif ou réfléchi, intéressé, modeste et surtout pompeux, car c'est un sentiment bruyant, qui ne va pas sans quelque ostentation; et ceux-là semblent par excellence ses interprètes que leurs fonctions entraînent en dehors d'eux-mêmes vers une pose perpétuelle. Aussi bien, pour faire quelque chose d'extraordinaire l'homme, le plus souvent, n'a-t-il pas besoin qu'on le regarde? Le patriotisme à cette époque coule d'une source large et profonde, d'une immense espérance qui décuple les forces d'un peuple, mais il n'offre rien de cette gravité qui en d'autres temps lui imprime l'aspect d'une religion, il est un sentiment théâtral qui, en quelque sorte, vient se démontrer à soi-même, comme la liberté qu'on vient de conquérir et de décréter.

(1) Voir la *Revue* du 1er avril 1894.

En dehors des aristocrates des théâtres privilégiés (1), les comédiens embrassent ardemment la cause de la Révolution. L'illusion dure longtemps, pour quelques-uns elle se prolonge jusqu'à la fin, et chacun d'abord croit à son éternité : actrices qui retrouvent chez les successeurs des petits marquis les traditions de faste et de galanterie; acteurs qui se jettent à l'envi sur les emplois civils et militaires offerts à leur amour-propre; spectateurs aussi, puisque le peuple se porte aux théâtres avec une ferveur qui se ralentira à peine aux heures les plus sombres; puisque le rideau se lèvera le 21 janvier 1793, le 31 mai, le 12 octobre, le 5 avril 1794; — et, comme le dit Mercier, qu'on coupe soixante têtes ou qu'on n'en coupe que trente, le public ne fera point défaut. Dans cette phase du patriotisme spontané, nos comédiens haranguent les patriotes dans les églises, prennent part au siège de la Bastille, donnent des représentations au bénéfice des héros du 14 juillet, font passer le service civique avant le devoir professionnel, arrivent parfois sur la scène en uniforme. Le théâtre de la rue Richelieu dépense chaque soir deux mille livres de poudre pour un drame national qui célèbre la victoire du peuple; la Comédie offre 23 000 livres à l'Assemblée Nationale, les Italiens 12 000, l'Opéra 15 000; Mlle Dangeville envoie sa toilette en argent, Larive la chaîne de Bayard, Beaulieu trois années d'une pension de 400 livres, avec une lettre qui débute ainsi : « Je n'étais rien, lorsqu'un de vos décrets a relevé mon âme et m'a donné le droit d'être quelque chose... » Les artistes s'associent aux travaux du Champ de Mars pour la fête de la Fédération : chaque dame agrée un cavalier qui lui donne une bêche bien légère, ornée de rubans, de bouquets; elle revêt un costume capable de résister à la poussière : blouse de mousseline grise, petits brodequins, bas de soie de la même couleur, écharpe tricolore et grand chapeau de paille; quelques auteurs se mêlent à la bande comique, on bêche un peu, les femmes se font ramener dans les brouettes; et chacun croit avoir travaillé à la gloire de la patrie. Les députations des théâtres se succèdent fréquemment à la barre de l'Assemblée : ceux-ci s'engagent à entretenir six gardes nationaux; ceux-là voleront à la frontière si la France a besoin de leurs bras. En septembre 1792, quatre-vingts artistes ou employés du théâtre Montansier vont

(1) Voir l'excellente étude de M. Victor Fournel, *les Théâtres et la Révolution.* — Muret, *l'Histoire par le théâtre.* — *Revue d'art dramatique.* — Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice.* — Victor Couailhac, *Vie et aventures de Mlle Montansier.* — *Biographie Michaud.* — Arthur Pougin, *l'Opéra-Comique pendant la Révolution.* — Henry Lumière, *le Théâtre français pendant la Révolution, 1789-1799,* 1 vol., Dentu.

rejoindre l'armée de Dumouriez, et, le lendemain de la victoire de Jemmapes, leur directrice improvise sur le champ de bataille une représentation dont voici le programme :

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Cantate chantée par MM. Elleviou, Gavaudan et Lartigues, du Théâtre Favart de Paris.

LA DANSE AUTRICHIENNE

OU

Le Moulin de Jemmapes.

Ballet arrangé par M. GALLET, auteur du ballet de *Bacchus* à l'Opéra.

Rôles principaux :

M. Seveste et Mlle Rivière, du Théâtre Montansier.

Cette pièce sera terminée par une sauteuse exécutée par les Autrichiens.

Avis. — Le public est prié de ne pas oublier que ces Autrichiens seront des Français, déguisés ainsi pour les besoins de la représentation.

LE DÉSESPOIR DE JOCRISSE

Pièce de M. DORVIGNY,

Jouée par MM. Baptiste Cadet, Durand, Gilbert, Mlle Caroline et le petit Truffaut, tambour à la 27e.

MUSIQUE DU BATAILLON DE LA DEULE

Le spectacle se terminera par un feu d'artifice, tiré par les canonniers de la 1re batterie. — La plaine sera ouverte depuis le matin. — Le spectacle commencera à 2 heures.

La fête eut le plus grand succès, et, le lendemain même, la troupe des artistes patriotes reprenait la route de Paris, sous le commandement de la Montansier, comédienne médiocre, mais directrice admirable, experte dans l'art de jouer du patriotisme, dont la vie tumultueuse présente un singulier exemple d'énergie et d'habileté mal servies par les circonstances.

On n'en finirait pas d'énumérer les manifestations patriotiques des artistes pendant la Révolution : ces actrices qui figurent les déesses de la Raison à la fête du 10 novembre 93 ; Chénard chantant la *Marseillaise* en sabots et en carmagnole devant la place Louis XV ; les héros de la fête de l'Agriculture, de la fête de la Vieillesse, conduits au Vaudeville, au théâtre des Arts, promenés sur la scène, le front ceint de pampres, assis sur une chaise, tandis qu'on chante des couplets en leur honneur et que des enfans costumés en Amours les couronnent de roses ; les obsèques de Marat, la fête de la Raison, celle de l'Être suprême intercalées dans des pièces, à l'Opéra, aux Variétés Amusantes, à la Cité Va-

riétés. Mais peut-être pourrait-on ranger à l'actif du patriotisme obligatoire des ouvrages tels que le *Jugement dernier des Rois*, où les princes de l'Europe, couverts de chaînes et conduits chacun en laisse par un sans-culotte, sont débarqués sur une île déserte, rivalisent de platitude et de ridicule, se disputent comme des portefaix pour une barrique de biscuit qu'un gardien leur jette avec ce compliment : « Tenez, faquins, voilà de la pâture, bouffez! » Puis lorsque commence à gronder le volcan qui va les engloutir, l'auteur leur prête ces nobles paroles : « Si j'en réchappe, je me fais sans-culotte, gémit le roi de Naples. — Et moi, je prends femme! promet le pape. — Et moi, je passe aux Jacobins ou aux Cordeliers! » jure Catherine. Sans doute Dugazon et ses camarades durent, malgré leur civisme, ressentir quelque dégoût de figurer dans une telle mascarade, mais il fallait établir une surenchère de zèle, jouer les pièces les plus jacobines, sous peine de devenir suspects. A ce prix, il est vrai, le théâtre de la République obtient la bienveillance du gouvernement, devient le rendez-vous des purs, et, parce que ses artistes ont rayé de leur répertoire un grand nombre de pièces anciennes, — *ouvrages à recettes*, mais indignes de plaire au peuple, — le Comité de Salut public leur accordera une subvention de 50 000 livres (19 messidor an II) pour combler le déficit. Au reste, comment aurait-on demandé le sentiment de la mesure au comédien, l'être ondoyant par excellence, amoureux de nouveauté et de mouvement, aussi prompt à l'optimisme qu'à la désespérance, pour qui la politique est une fantasmagorie, une mascarade, une loterie? Qui donc le conservait alors, ce sentiment? N'aurait-on pas eu de la peine à le découvrir chez quelques-uns de ces rois que Sylvain Maréchal plaisantait si misérablement? Et les événemens eux-mêmes ne s'appliquaient-ils pas à déconcerter les prévisions des sages, à emporter comme un fétu de paille les volontés des modérés?

Sincère ou simulé, le patriotisme des comédiens ne les préservera pas de certains ennuis, et, de 1794 à 1799, ils mèneront une existence agitée, nomade, souvent précaire. La disette, l'établissement du maximum, la réaction thermidorienne et les exploits des Incroyables, les alternatives de tolérance ou de répression, la concurrence des concerts, les journées de Germinal, Prairial, Vendémiaire, Fructidor ont leur contre-coup sur les théâtres : ceux-ci se transforment en champs de bataille où les partis se provoquent, en viennent aux mains, s'expulsent, cherchent à renverser les emblèmes ennemis, à imposer leurs chants, leurs colères, leurs pièces et leurs allusions. C'est le cas de répéter le mot de Lafargue à propos des Gluckistes et des Piccinistes :

« Je vois que les arts ont plus de missionnaires que de religieux; ces gens-ci les comprennent comme saint Dominique, ne vaudrait-il pas mieux les goûter comme sainte Thérèse? » Un arrêté du 18 ventôse an IV ordonne en même temps la fermeture d'une maison de jeu, d'un cabaret, d'un club d'anarchistes, de l'église Saint-André et du théâtre de la rue Feydeau; et la clôture de celui-ci dura plus d'un mois. Au théâtre de la République, on accueille Fusil par des huées (1), on le force à chanter le *Réveil du Peuple* qui remplace la *Marseillaise* et le *Chant du Départ;* même sort à Trial, Vallière, Dugazon; mais celui-ci, très brave, jette sa perruque, semble défier la salle; alors on le poursuit sur la scène; il s'enfuit; et, pour se dédommager, le parterre met en pièces le buste de Marat placé au foyer du théâtre. Le chanteur Laïs est emprisonné, Compain massacré à Bordeaux, les vengeances privées s'exercent sous le manteau de la punition nationale; les uns se justifient, ceux-ci s'excusent, ceux-là s'amendent. Michot va au-devant de la calomnie, déclare que sa république n'a rien de commun avec celle des terroristes, qu'il a arraché 43 personnes à la fureur du tribunal révolutionnaire, — et on l'acclame. Talma avait été dénoncé comme complice des Girondins, mais les juges d'un roi de France hésitèrent à frapper un roi de théâtre : on le représenta comme un des fidèles de Robespierre, et des murmures éclatèrent un soir qu'il jouait dans *Épicharis et Néron.* Il attendit un instant de silence, et, s'adressant directement aux spectateurs : « Citoyens, dit-il avec beaucoup de calme, j'avoue que j'ai aimé et que j'aime encore la liberté, mais j'ai toujours détesté le crime et les assassins; le règne de la Terreur m'a coûté bien des larmes, la plupart de mes amis sont morts sur l'échafaud. Je demande pardon au public de cette courte interruption, je vais m'efforcer de la lui faire oublier par mon zèle et par mes efforts. » La cabale fut désarmée. D'ailleurs Mlle Contat, Larive, Trouvé se portèrent garans de sa générosité d'âme, et, pendant la détention de Fleury, il avait racheté, au prix de 600 livres en écus, un papier très compromettant pour ce dernier.

Quant aux Comédiens Français, leurs mécomptes se compliquent d'une division funeste qui va se prolonger cinq ans : partagés en trois tronçons, ils composent trois troupes rivales, et leurs allées et venues d'une salle à l'autre, les défections de quelques uns, les tentatives pour rassembler sous un même toit ces

(1) Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice.* — Castil-Blaze, *l'Académie impériale de musique.* — Georges Duval, *Souvenirs de la Terreur.* — Campardon, *les Comédiens du roi de la Troupe Italienne,* 2 volumes. — Monval, *Histoire de l'Odéon,* 2 volumes. — *Mémoires de Fleury.*

membres d'une famille si cruellement déchirée, les tournées en province où l'on comble les trous du budget, forment un des chapitres les plus embrouillés de notre histoire dramatique. En 1794, le Comité de Salut public statue que le ci-devant Théâtre Français deviendra théâtre du Peuple, puis théâtre de l'Égalité, sera rouvert sans délai, consacré à des représentations données de par et pour le peuple; il prescrit la translation de la troupe Montansier à la salle du faubourg Saint-Germain; la municipalité donne l'ordre d'y construire un amphithéâtre populaire et démocratique de l'orchestre au plafond. L'ouverture a lieu le 27 juin 1794 avec un spectacle composé de : *Point de compliment*, prologue; *la parfaite Égalité* ou les *Tu et les toi*, comédie en trois actes de Dorvigny; *le Bourru bienfaisant*, de Goldoni, et le *Serment civique de Marathon*, scène patriotique avec chœurs, du citoyen Kreutzer. Le prologue renfermait des couplets destinés à indiquer l'esprit de la troupe Montansier :

Surtout respectons la jeunesse;
Qu'en ce lieu jamais rien ne blesse
Les yeux, les esprits et les cœurs !
Il faut que la scène s'épure :
Un peuple libre veut des mœurs;
Les rois dépravaient la nature.

C'est là, dans leur vieille salle d'autrefois, si singulièrement sans-culottisée, que les comédiens rendus à la liberté après le 9 thermidor, cherchent leur premier abri. Le samedi 16 août, ils font une rentrée triomphale avec la *Métromanie* et les *Fausses confidences* (Fleury, Naudet, Dazincourt, Mlles Contat et Devienne). Le spectacle dure huit heures; Louise Contat se trouve mal à la première scène, Fleury verse des larmes de joie. Mais la mésintelligence les sépare de la troupe Montansier, le théâtre de l'Égalité ferme, faute de combattans, jusqu'en 1797, et ils débutent le 27 janvier 1795 au théâtre Feydeau, situé sur l'emplacement actuel de la rue de la Bourse, à deux pas de la salle Favart, de la salle Louvois et du théâtre de la République; là, ils alternent avec l'Opéra et des concerts où se fait entendre Garat; le vieux Préville, âgé de 74 ans, reparaît dans le *Bourru bienfaisant*, et leur prête quelque temps son concours.

La discorde se met dans la société à la fin de 1796 : les tragiques, sous la direction de Raucourt, passent au théâtre Louvois, qui, ouvert en 1791, s'appela le *Théâtre des Amis de la Patrie* et semblait plutôt une caserne ou une maison bourgeoise qu'un théâtre. Raucourt tente de réconcilier les trois troupes, elle écrit

plusieurs lettres, laisse dans son théâtre des loges d'artistes vides avec les noms de Fleury, Talma, Dugazon, Dazincourt sur les portes. Cependant, les comiques, Dazincourt, Fleury, Bellemont, Champville, Mmes Lachassaigne, Suin, Louise et Émilie Contat, Lange, Devienne, Mars demeurent à Feydeau; à la reprise du *Mariage de Figaro*, une bande de voleurs se mit en devoir de détrousser les spectateurs à main armée, comme sur un grand chemin; elle put mener à bien l'entreprise, qui, détail plus surprenant encore, demeura impunie.

Le 17 fructidor 1797, on donnait au théâtre Louvois les *Trois frères rivaux*, de Lafont, où, par une fâcheuse coïncidence, un valet intrigant avait nom Merlin, comme le ministre de la Justice. « Monsieur Merlin, dit un personnage de la pièce, vous êtes un coquin! » Le public crée l'allusion, applaudit. — « Monsieur Merlin, continue l'acteur, vous finirez par être pendu! » — Cette fois, c'est du délire, on crie, on trépigne. Le directeur s'empressa d'ôter la pièce du répertoire, peine perdue; quelques jours après le 18 fructidor, Merlin, devenu directeur, se vengeait en fermant brusquement le théâtre. En 1798, le théâtre de la République, le théâtre Feydeau sont fermés à leur tour, et voilà nos artistes à vau-l'eau. La dépréciation des assignats, l'incertitude du lendemain, la médiocrité des recettes, les faillites ajoutent aux difficultés de l'existence matérielle : le 1er août 1795, le louis d'or vaut 920 francs en assignats; le 1er janvier 1796, 4 600 francs; le 1er mars, 7 200. Aussi les directeurs se voient-ils forcés d'établir une série de tarifs, d'augmenter graduellement le prix nominal des places. On finit par payer 1 000 francs une place de balcon, 150 un simple parterre; à l'Opéra-Comique, la recette de 1795-1796 dépasse le chiffre de 14 millions. Il est vrai que deux paires de brodequins pour Michu et Carline se paient 4 000 livres, et que les droits d'auteur atteignent des chiffres flamboyans. Arnault reçoit 13 à 1 400 000 fr. d'assignats pour sa pièce d'*Oscar* jouée au théâtre de la République. « La France est plus pauvre que jamais, dit-il à sa mère en rentrant. — Et pourquoi, mon ami? — C'est que me voilà millionnaire. »

Le ci-devant Théâtre Français du Luxembourg est rouvert en 1797, s'appelle désormais l'Odéon, et, parmi les obligations imposées aux entrepreneurs Dorfeuille, Le Clerc et Le Page, figure celle de remettre l'intérieur de la salle dans son premier état, d'y réunir les meilleurs artistes dans tous les genres, d'y former une espèce d'Institut dramatique. Dorfeuille se décerne le titre de *Père du Théâtre*, promet de reculer les bornes de l'art, de dépasser les froides et vieilles copies de l'ancienne comédie française; tra-

gédie, comédie, opéra dialogué, tout sera son domaine et sa proie; l'Odéon repeuplera les déserts du faubourg Saint-Germain, donnera de la valeur aux propriétés. Hélas! un mois s'est à peine écoulé, et la recette moyenne tombe à 150, 200 francs. Thiases (bals) où les hommes sont invités à ne point se présenter en bottes, concerts, banquets patriotiques n'arrêtent point la déroute; et Dorfeuille cède la place à ses associés, « deux hommes nuls, dit-il, pour lesquels l'art n'est rien et l'intérêt tout, » qui vivotent quelque temps avec une troupe médiocre. Du reste royalistes et républicains en prennent à leur aise avec ce théâtre : c'est de là que le 13 vendémiaire les sections insurgées du faubourg Saint-Germain s'élancent à l'attaque des Tuileries; là que s'installent les auteurs du 18 fructidor, avec les membres fidèles du Conseil des Cinq Cents. La séance, ouverte à dix heures sous la présidence du général Lamarque, se prolonge jusqu'à cinq heures, est reprise à sept; le bureau à l'avant-scène, les représentans à l'orchestre, tandis que les simples citoyens font l'office de la claque et remplissent les loges. C'est là que le Conseil condamne à la déportation Barthélemy, Carnot, 53 députés; les séances continuèrent quatre jours encore; une commission militaire, chargée de punir les ennemis du Directoire, y siégea quelque temps aussi, — et jamais les entrepreneurs ne reçurent un liard d'indemnité (1).

Quelque temps après, Le Clerc fait appel à la troupe tragique de Louvois; et celle-ci tout d'abord attire le public, au grand mécontentement du *Journal des hommes libres*, qui aurait volontiers envoyé à la guillotine sèche *Sa Majesté Impériale et Royale Raucourt*, comme « directrice d'un vrai club royal. » Et puis recommence l'éternel refrain : les recettes fléchissent; la langueur, l'anémie, la déconfiture menacent; les jours où joue Raucourt, on fait 2500 francs dont elle emporte 500, les autres jours, on tombe à 300. Voici le tableau des neuf dernières représentations :

Prairial an VI (1798).		Recettes brutes.
—		—
		francs.
20 mai 1798. —	*Médiocre et Rampant, le Conteur*	635
21 —	*L'École des femmes, l'Avocat Pathelin*	118
22 —	*Rhadamis et Zénobie, la Feinte par amour*	1519
24 —	*Mahomet, le Conteur*	528
26 —	*Iphigénie en Aulide, la Pupille*	1026
27 —	*Le Barbier de Séville, le Jeu de l'Amour*	226
28 —	*La Métromanie, le Conteur*	361
29 —	*Eugénie, le Mercure galant*	384
1er juin 1798. —	Au bénéfice de la citoyenne Raucourt : *Œdipe*	9000

(1) *Revue rétrospective*, 1889, 1er août. — *Voyage d'un Anglais à Paris*, p. 78. — Grimod de la Reynière, *le Censeur dramatique*. — *Mémoires et comptes relatifs à la*

Le 1er vendémiaire, Le Clerc et Le Page, à bout d'expédiens, cèdent le bail à Sageret, ancien banquier à Rome, homme d'initiative, intelligent, mais incapable de contenir son imagination dans des limites raisonnables, toujours prêt à chevaucher un projet pour peu que l'idée lui semble ingénieuse. Il a déjà sur les bras le théâtre Feydeau, le théâtre de la République ; et le Directoire lui a promis 360000 livres s'il opère la réunion des comédiens français. Sageret engage une foule d'artistes, décide qu'ils serviront en même temps la salle de la rue Richelieu et celle de la rue de Vaugirard : deux recettes chaque soir, point de non-valeurs, doubles débouchés pour les auteurs, pour les acteurs, spectacles plus variés, n'est-ce pas la combinaison idéale? L'Odéon, par exemple, sera organisé de la manière suivante : Jours pairs : les matinées, leçons de l'École dramatique (celle-ci n'exista jamais que sur le papier); les soirs : *Duodi*, opéra-comique du théâtre Feydeau ; — *Quartidi*, comédiens du théâtre de la République; — *Sextidi*, concerts d'hiver; — *Octidi*, comédiens du théâtre Feydeau ; — *Décadi*, tragédiens du théâtre de la République. Les jours impairs sont consacrés aux fêtes nationales, banquets civiques et distributions des prix du Conservatoire. L'Odéon donne alors la *Vengeance*, *Brutus*, *Geneviève de Brabant*, *Briséis*, *le Voyage interrompu* de Picard, critique assez gaie des romans et drames de l'époque... *Misanthropie et Repentir*, traduit de Kotzebue, arrangé par Mme Julie Molé, qui eut un succès de larmes.

On pleure en lisant les affiches,
On pleure en lisant les billets.

La mode s'établit d'aller pleurer à l'Odéon ; Kotzebue eut de nombreux imitateurs, copies détestables d'un médiocre original ; et son drame, dit-on, empêcha autant de mariages qu'il produisit de divorces.

Mais Sageret avait entrepris la lutte contre l'impossible : les comédiens enrageaient de jouer dans les deux salles, d'être traités en nomades, en bohémiens; on le comparait à ce prince allemand qui, voyant que les droits d'entrée constituaient le plus clair de son budget, crut faire un coup de maître en perçant de nouvelles portes aux murs de sa capitale. Une troupe d'opéra comique, deux troupes de comédie, la taxe des pauvres (le décret de deux sous), des premiers sujets payés fort cher, — Contat 30000 francs, Molé 24000, — l'emprunt de demain servant à ré-

réunion des artistes français, à l'administration des trois théâtres de la République, de l'Odéon et de Feydeau, par le citoyen Sageret, an VIII. — De Goncourt, *Histoire de la Société française sous le Directoire.*

gler l'emprunt de la veille, une légion d'huissiers à ses trousses, il pliait sous tant de charges et dut déposer son bilan. Le théâtre de la République est fermé, les acteurs de l'Odéon se forment en société provisoire et tiennent bon quelques semaines, mais survient l'incendie (18 mai 1799) qui met à néant cet essai de *self government* dramatique. Du moins l'incendie arrivait-il à propos pour les anciens entrepreneurs, car les commissaires chargés de dresser procès-verbal de l'état des lieux avaient constaté de prime abord un déficit de 150 000 francs, et Le Page avait refusé de signer le procès-verbal, déclarant qu'il mettrait le feu à la salle plutôt que de signer sa condamnation. Le lendemain, l'incendie se déclarait en plusieurs endroits, notamment près de la pièce où se trouvaient les procès-verbaux, et, en moins de quatre heures, du plus beau théâtre de Paris il ne restait guère que des cendres. Picard, l'auteur-acteur, ne retrouva qu'une culotte de sa garde-robe. « Ah! dit Naudet, pour nous forcer de déménager, voici une assignation bien chaude. » Sageret et Le Page, arrêtés comme incendiaires, furent relâchés quelque temps après, faute de preuves décisives.

L'incendie opéra la réunion tant désirée : François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur et homme de lettres, travailla avec ardeur à aplanir tous les obstacles, à apaiser les prétentions particulières, les rancunes mal éteintes. Il fallut aussi passer pardessus la protestation des auteurs dramatiques, — Beaumarchais, Colin d'Harleville, Legouvé, Arnault, Laya, Demoustier, etc., — qui renouvelèrent leurs doléances contre l'idée de rétablir ce que la Révolution avait détruit, et, dans l'intérêt de la concurrence, réclamaient deux théâtres protégés par le gouvernement. Le théâtre de la rue Richelieu s'ouvrit le 30 mai 1 799 avec le *Cid* et l'*École des maris;* il eut pour commissaire du gouvernement Mahérault et comme sociétaires par rang d'ancienneté, en hommes : Molé, Monvel, Dugazon, Dazincourt, Fleury, Vanhove, Florence, Saint-Prix, Saint-Phal, Naudet, Larochelle, Talma, Grandménil, Alexandre Duval, Caumont, Michot, Baptiste cadet, Baptiste aîné, Damas, Armand, Lafon; en femmes : Mmes Lachassaigne, Raucourt, Suin, Louise Contat, Thénard, Devienne, Émilie Contat, Petit-Vanhove, Fleury, Mézeray, Mars cadette, Bourgouin, Volnais. Les pensionnaires étaient : Desprez, Lacave, Dublin, Marchand, Mmes Gros, Durosiers et Patrat. Paris, qui comptait alors 23 théâtres, 644 bals, d'innombrables concerts et maisons de jeux, n'avait pu alimenter deux théâtres français, comme si la force même des choses s'opposait à cette combinaison. A cette époque, d'ailleurs, la quantité plaît plus que la qualité, beaucoup de grandes fortunes d'autrefois

ont sombré, et, laquais enrichis, fournisseurs, agioteurs n'ont cure des bonnes traditions littéraires; les anciens salons restent fermés, une société nouvelle se forme qui réclame un art dramatique nouveau, monde étrange, inquiet, désœuvré, qui, dans sa hâte de jouir, se lance éperdûment en avant, court chez Nicolet contempler, dans *Madame Angot*, la pièce d'Aude, une caricature des ridicules de ses parvenus, de l'Aristophane en sabots, mais « il faut bien du gros sel pour saler les grosses bêtes! » A tout le moins donne-t-il la sensation d'une vie intense, d'une force mal employée peut-être, mais bien extraordinaire. Époque jugée trop sévèrement, sans doute, et dont les détracteurs ont méconnu l'éclat! Qu'il soit aisé d'en critiquer les vices, de dénoncer cette faveur d'agiotage qui sévit jusqu'au foyer de la Comédie où l'on achète et revend des parties de sucre, de souliers, des draps pendant l'entr'acte, je le veux bien, mais aurait-on oublié les scandales de la rue Quincampoix? On tirait parfois des loteries de bijoux chez les modernes Fouquets; mais sous Louis XV les femmes de la cour ne s'entendaient-elles pas fort bien à dévaliser les gros traitans? On a dit que le Directoire fut la Régence de la République, mais ses armées portent assez fièrement son drapeau devant l'étranger. Et, le lendemain de la Terreur, parer aux dangers déchaînés en tout sens, reconstituer le principe d'autorité, faire signer un nouvel édit de Nantes à des partis acharnés, ne jurant que la vengeance ou affolés par la crainte des représailles, une telle tâche exigeait plus que du génie, une sagesse presque surhumaine, des moyens d'action manquant à un pouvoir incertain, affaibli par la constitution, divisé de sentimens, de doctrines, agité lui-même des passions qu'il aurait dû combattre.

V

Dans les premières années du XIXe siècle (1), deux artistes de la Comédie-Française, Jeanne Devienne, Louise Contat, brillent au théâtre, sur la scène du monde, par leurs talens et leur beauté, la société d'élite qu'elles savent rassembler et retenir, l'art de se faire de leurs admirateurs des amis dévoués : deux soubrettes admirables qui succèdent à Dangeville et la remplacent; deux femmes charmantes, infidèles quelquefois à l'amant, jamais à l'amour; mettant dans leurs goûts la décence, le tact et cette pointe de mystère que le monde exige pour prix de sa tolérance.

En verité, Louise Contat était une manière de grande dame;

(1) *Devienne*, 1763-1841. — *Louise Contat*, 1760-1820.

son salon prenait la physionomie d'un salon d'autrefois ; et de voir avec quel art elle savait parler aux uns le langage de la cour de Marie-Antoinette, aux généraux celui de leurs victoires, aux orateurs, aux financiers celui de leurs ambitions ou de leurs affaires ; saluer une marquise à trente-six quartiers d'une révérence à genoux miployés ; ciseler une épigramme, improviser un quatrain, analyser une pièce, définir un caractère, écrire des petits billets de trois lignes, mais pleins de choses, qu'on se communiquait comme des modèles ; tant de qualités attiraient, conquéraient, et retenaient les plus rebelles. Son éducation première avait été un peu négligée, mais elle en avait comblé les lacunes par la lecture, la conversation, et cette faculté si précieuse de s'assimiler, de faire siens, en les transformant dans le creuset d'une nature originale, la science et le talent des autres. Rien en elle qui sente l'étude, l'apprêt, l'effort : le trait toujours bondissant ; une parole rapide, baignée de lumière, de mouvement, où l'ironie de Voltaire se tempère de douceur féminine, à condition toutefois qu'on ne blasphème pas devant elle son ami favori, le goût, car alors se réveillent l'instinct satirique et l'âpre riposte dont elle use sans pitié contre les sots et les insolens. Le duc de C..., bossu, ancien cordon bleu, aimable mais assez fat, s'avise de lui décocher d'excessifs complimens sur cette taille de nymphe et cette fleur de jeunesse qui avaient disparu avec la quarantaine : Contat, furieuse de la plaisanterie, dissimule, prend son temps, et, la conversation ayant tourné, le grand seigneur se mettant à faire les honneurs de sa difformité, ajoutant que la nature, en guise de compensation, accorde presque toujours de l'esprit aux bossus : « Ah ! monsieur le duc, vous n'êtes que contrefait, » s'écrie-t-elle (1). Lorsqu'elle ne se considérait plus en état de légitime défense, elle avait de ces fines réflexions qui font le tour de la nature humaine et révèlent une profonde expérience de la vie. « On confond souvent, observait-elle, la constance avec la fidélité ; l'une est la durée des goûts, l'autre celle des sentimens. On juge de l'esprit aux paroles, et du caractère aux actions. » Et, tant la loi des contrastes régit le monde moral, cette femme, assez ombrageuse et rancunière, habituée à traiter comme un crime de lèse-majesté toute atteinte à sa domination, montrait à ses amis, parfois à ses ennemis, la bonté la plus rare, la bonté intelligente, héroïque ; car il y a bien des sortes de bonté, comme il y a différentes espèces

(1) On trouve le mot dans les anecdotes de Chamfort, mais Contat était fort capable de l'avoir inventé. Les beaux esprits se rencontrent aussi bien que les imbéciles ; mainte réponse célèbre a été faite à Athènes, à Rome, les mêmes situations appelant les mêmes pensées, dans la même forme chez les esprits de même trempe.

de raison : une raison raisonnable, bourgeoise, où entrent à doses inégales la prudence, le jugement, avec un grain d'égoïsme et quelque désir secret de ne point se heurter trop rudement aux choses, la raison de Mme Geoffrin ; et puis une raison sublime, qui ne se contente pas de triompher aujourd'hui, mais qui s'inquiète du lendemain, et, sans perdre l'équilibre, la mesure, prend sa source dans le dévouement, s'alimente à tous les foyers de l'idéal. Menacée pendant la Terreur, mise en surveillance à son château d'Ivry où elle avait obtenu qu'on la transférât quelque temps après son arrestation, Louise Contat sauve un de ses persécuteurs qui, proscrit à son tour, fait appel à sa pitié, le cache plusieurs jours dans sa chambre et lui porte elle-même sa nourriture ; mais ayant appris qu'on va faire des perquisitions, elle met dans la confidence la jardinière, prend sa place, déguise son hôte en garçon jardinier, va vendre les légumes et le lait à Choisy-le-Roi ; là elle débite fort bien sa marchandise, plaisante avec les villageois, remet au proscrit de l'or, un passeport qui lui permettent de gagner Villeneuve-Saint-Georges et la forêt de Sénart.

Gens de lettres et comédiennes ont toujours cherché à se rejoindre ; intérêts, but, caractère, tout crée entre eux des affinités qui se résolvent en galanterie, en amitié, en amour ; ceux-là inventent ce que celles-ci exécutent ; gloire et profits, succès et échecs leur sont communs, et communs aussi le lieu du triomphe, le juge qui décerne la palme et les sifflets. Louise Contat eut beaucoup d'amis parmi eux, et, en 1792, ils constituaient sa principale société. C'étaient, pour rappeler quelques noms : — Vigée, que son esprit ne gardait pas assez du bel esprit, passablement dogmatique, susceptible et enclin au pédantisme, au demeurant assez brave homme et rachetant ses travers par des qualités solides, auteur de trois comédies, *les Aveux difficiles*, *la Fausse coquette*, *l'Entrevue*, qui réussirent jadis, et d'un vers qu'on peut citer encore :

Je suis riche du bien dont je sais me passer...

— Desfaucherets, excellent fonctionnaire, mais homme du monde avant tout, boute-en-train des salons, improvisateur de proverbes, de comédies dont l'une, *le Mariage secret*, fut aussi bien accueillie au Théâtre-Français qu'elle l'avait été dans la société pour laquelle il l'avait d'abord représentée. Les courtisans daignèrent l'attribuer à Louis XVIII, — comme ils lui attribuèrent le *Marius à Minturnes* d'Arnault, et ce quatrain de Lemierre pour un éventail :

Dans les temps de chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphirs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

— Maisonneuve, que le succès de *Roxelane et Mustapha* avait rendu fort content de lui même, très dénigrant pour les autres, aussi dépourvu de goût que de grâce et de style, connaissant moins l'art que le métier, l'âme d'un petit commerçant, tel le peint un contemporain ; d'autres, au contraire, confessent son penchant à la satire, mais le proclament très modeste, plus occupé de ses ouvrages que de sa réputation ; — Arnault, auteur de quelques tragédies fort applaudies alors, bien oubliées maintenant, de fables satiriques très mordantes, et de *Souvenirs* qu'on relit avec plaisir, un des familiers de Bonaparte pendant le Directoire, confident du coup d'État du 18 brumaire ; — Lemercier enfin, une des figures les plus originales de son temps, homme d'infiniment d'esprit que les Tricoteuses du Club des jacobins, frappées de son mutisme et de son exactitude aux séances, surnommaient l'*Idiot ;* corps disgracié dominé par une volonté ardente qui le précipite dans les plus folles équipées de courage et d'amour ; intelligence presque universelle, abordant avec la même ardeur tous les domaines de l'art et de la science, poèmes, tragédies, sujets d'imagination, sujets philosophiques ; amoureux de la vérité dramatique au point de donner à Talma des leçons de difformité pour le rôle de Richard III, en prenant son bras paralysé comme moyen de démonstration ; talent vigoureux, indépendant, mais incomplet et manchot, esclave du style de son temps, destitué du génie de la forme ; âme d'une probité héroïque, ami de Bonaparte jusqu'à la fin du Consulat (« Ma chère amie, avait-il dit à Joséphine, épousez Vendémiaire »), se brouillant avec l'empereur, refusant la croix de la Légion d'honneur, et n'opposant que le silence aux vexations d'un pouvoir qui jette l'interdit sur ses œuvres, le réduit à la pauvreté, et toutefois le laisse nommer membre de l'Académie française (1). La manière dont il entre en relations avec Louise Contat vaut qu'on la rapporte. Filleul de la princesse de Lamballe, très recommandé par la cour, il présente sa première tragédie au Théâtre-Français, et vient la soumettre au comité de lecture. On voit entrer avec son précepteur un enfant de quinze ans à peine,

(1) *Œuvres d'Alexandre Duval.* — Bouilly, *Mes Récapitulations.* — *Mémoires de Fleury.* — Biographie Michaud. — Un jour au Théâtre-Français un gigantesque officier vient se placer devant Lemercier. Très doucement celui-ci l'avertit qu'il l'empêche de voir ; l'officier se retourne, contemple le petit pékin et ne bouge. « Monsieur, insiste Lemercier, je vous ai dit que vous m'empêchiez de voir, et je vous ordonne de vous retirer de devant moi. — Vous m'ordonnez ! Savez-vous à qui vous parlez ainsi ? A un homme qui a rapporté les drapeaux de l'armée d'Italie. — C'est possible, Monsieur, un âne a bien porté Jésus-Christ. » — Le lendemain on se battit et l'officier eut le bras cassé. — Appelé par Napoléon en 1804, il osa lui dire : « Vous vous amusez à refaire le lit des Bourbons, vous n'y coucherez pas. » — Sur Lemercier, lire la brillante étude de M. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs,* tome Ier, p. 54 et suiv.

imberbe, aux yeux bleus très doux, aux longs cheveux blonds tombant sur les épaules; une petite canne lui sert à dissimuler sa boiterie. Les sociétaires le contemplent, répriment à peine un sourire. Le jeune homme lit, et lit bien ; on s'étonne; l'ouvrage plaît, il est reçu à l'unanimité. Contat, qui veut en avoir le cœur net, tend un piège à l'auteur, demande quelques changemens dans une scène du second acte : « Vos critiques sont justes, Madame, et dans deux ou trois jours je vous rapporterai la scène corrigée. — Deux ou trois jours! C'est trop pour notre impatience et pour votre talent, Monsieur. Ne pourriez-vous exécuter ces légers changemens tout de suite? — Madame, vous aurez la scène ce soir. — Pourquoi ce soir? Pourquoi pas, comme je vous l'ai dit, tout de suite? — Tout de suite? — Sans doute : je meurs d'envie de lire cette scène refaite. Notre régisseur sera très heureux de vous prêter son cabinet. Vous y serez très tranquille, tout seul, car nous gardons Monsieur, ajoute-t-elle avec une grâce féline, en se tournant vers le précepteur... et dès que vous aurez fini... — Je ne demande pas mieux, Madame. » Une heure après la scène était refaite et améliorée. Il fallut bien admettre que le précepteur n'avait point écrit la tragédie : elle fut acclamée; la reine donna le signal du succès, en embrassant Lemercier aux applaudissemens de la salle.

Du droit de sa beauté, de sa grâce et de ses succès, Louise Contat se croyait investie du privilège de patronner, d'imposer aux camarades, aux auteurs ses volontés. Toute jeune encore, elle affirmait très nettement sa personnalité charmante, — par la souplesse de son talent, par un mélange de sensibilité spirituelle et de profondeur, — mais assez envahissante; et la maturité n'avait nullement tempéré cette ardeur de domination. Qu'elle joue les soubrettes ou les grandes coquettes, qu'elle trône au foyer de la Comédie ou dans son salon, il faut baisser pavillon, lui rendre les armes ; mais ses sujets chérissent leur servitude et elle les récompense par mille procédés charmans. Quelques-uns cependant refusent de plier, et de ce nombre fut Alexandre Duval. L'orage éclata au cours d'une représentation d'*Édouard en Écosse*, Contat voulait établir à sa fantaisie la position d'une scène; l'auteur résistait et faisait observer que cela dérangeait toutes ses combinaisons : de guerre lasse, il en appelle aux autres acteurs, qui gardent le silence, peu soucieux de contredire leur impérieuse camarade. Hors d'elle-même, celle-ci lui jette son rôle à la tête, en jurant ses grands dieux qu'elle ne jouera jamais dans aucune de ses pièces; il le ramasse froidement, prend son manuscrit des mains des souffleurs, et sort en déclarant que la pièce ne sera jouée qu'autant qu'on lui permettra d'avoir quelquefois raison. Grande rumeur à la Comédie! on dépêche

à Duval des ambassadeurs : un mot de lui à Contat, et elle jouera la pièce comme il veut; notre Breton s'entête, elle avait envie de son rôle et le pria de le lui renvoyer; le lendemain une plaisanterie de sa part, un propos galant de l'auteur scellèrent la réconciliation. Plus tard il se l'aliéna tout à fait en osant offrir à Mme Talma un rôle sur lequel elle avait jeté son dévolu ; car elles sont aussi innombrables que les grains de sable du bord de la mer les brouilles, jalousies, rivalités enfantées au théâtre par ces compétitions! Elles ont peut-être aussi leur importance dans l'histoire. Henri Heine, à propos des ballets de l'Opéra, établit de piquans rapprochemens entre les entrechats de danseuses aimées par des ambassadeurs, des hommes d'État, et les cabrioles de la politique. Les historiens des causes secondes découvriraient peut-être dans les archives intimes de la Comédie le secret de mainte affaire; et, en tout cas, la connaissance profonde de tout ce qui se passe entre la coupe et les lèvres, entre la lecture d'une pièce et sa représentation, fournirait de précieux documens aux anatomistes du cœur humain.

Devenue Mme de Parny par son mariage avec le neveu du poète, Louise Contat ne songea plus qu'à rendre heureux sa famille et ses amis. Elle leur offrit un jour, au château d'Ivry, ou plutôt ils lui offrirent une fête originale, qui fait penser à celles qu'imaginait Collé pour le duc d'Orléans, mais avec je ne sais quoi d'imprévu, de spontané qui manque à celles-ci. Rassemblés à l'heure dite, membres de l'Académie française, généraux, personnages de la cour, femmes du monde, actrices renommées, prennent part aux danses rustiques, se mêlent dans le parc aux paysans endimanchés; parmi ceux-ci se détache un couple que ses poses, sa grâce et sa légèreté désignent à l'attention. On fait cercle, on s'interroge, Louise s'avance à son tour, et reconnaît Chevigny et Beaupré de l'Opéra qui, à sa vue, redoublent de folies. Mais quoi! Voici deux vieux grognards qui interrompent ces ébats; ils se plaignent que la dame de céans débauche leurs filles, leurs garçons, et jouent si bien leur rôle, qu'on les saisit déjà au collet pour les expulser lorsque, riant de la méprise, Contat nomme Michot et Masson. Un peu plus loin s'escriment des chanteurs forains affublés de costumes grotesques. Kreutzer, directeur de l'Opéra, Salentin, Frédéric Duvernoy, Rode munis de leurs instrumens, Garat jouant du tambour de basque, Désaugiers vêtu en paillasse et battant la grosse caisse, se hissent sur des chaises, et, après un charivari de circonstance, annoncent qu'ils vont chanter le cantique de l'inimitable Louise ; alors Désaugiers frappe de sa baguette une immense toile peinte par

Guérin et déroule en douze morceaux la vie de la châtelaine; Garat chante douze couplets sur un air de complainte composé par Kreutzer; Rode, Salentin, Duvernoy l'accompagnent, et Désaugiers reprend sur le ton niais le refrain de chaque stance. Un banquet de cent couverts attend les invités dans l'orangerie; chacun choisit son voisin, sa voisine, l'esprit pétille; la gaîté s'épanouit dans une sorte de délire d'imagination où la beauté se multiplie; lettrés, poètes font assaut de complimens versifiés à l'adresse de la *moderne Thalie*, les uns recourent à de gracieuses interprètes, Mmes Dugazon et Branchu pour Marsollier et Hoffmann, Carline pour Andrieux, Devienne et Mézeray pour Colin d'Harleville et Desfaucherets, tandis que Vigée, Chazet, Roger, Campenon présentent leurs hommages sans truchement. Bouilly ayant remarqué dans les corbeilles de fleurs une belle rose voisine d'une branche d'immortelles, improvise ce couplet que Louise récompensa d'un baiser (1) :

Tu viens trop tard, pauvre cervelle,
M'a dit Flore, on a tout cueilli.
Cette rose, un brin d'immortelle,
C'est tout ce qui me reste ici...
Mais Contat doit se reconnaître
Dans ces deux fleurs, mon seul trésor.
L'une dit ce qu'elle est encor,
Et l'autre ce qu'elle doit être.

Beaucoup plus simple est la nature de Mlle Devienne, moindre aussi son talent; nul appétit de domination, une grande douceur de caractère, de l'esprit en peignoir, de la gaîté sans apprêt, sans effort, la bonté la plus aimable et cette grâce pénétrante qui faisait dire à Parny. « Quel dommage qu'elle n'écrive pas tout ce que je pense! » Elle avait la vocation de la vie de famille, de l'intimité, et se trouva de plain-pied avec sa situation lorsqu'elle épousa l'amoureux Gévaudan, riche financier qui plus tard représenta la ville de Paris au Corps législatif, pour le récompenser sans doute de l'avoir tirée des griffes du Comité de Salut public pendant la Terreur : d'ailleurs la fortune ne l'empêcha point d'exercer longtemps encore, jusqu'en 1812, son métier de comédienne. Châtelaine du foyer, dame de la causerie les pieds sur les chenets, son rôle à elle, c'est d'abord d'être femme; et des royautés de salon et de conversation elle n'a cure. « Il y a deux femmes en Devienne, écrit l'auteur des mémoires de Fleury : la femme du logis et la femme artiste. Au théâtre, c'est l'intelli-

(1) Bouilly, *Mes Récapitulations*.

gence, c'est l'esprit, c'est l'observation et la finesse poussée jusqu'à la coquetterie. C'est l'actrice qui peut le plus se passer de son auteur; elle l'aide quand elle ne le crée pas; d'un regard, d'un geste, elle fait un bon mot; d'une inflexion, d'un silence, elle fait la fortune d'un vers. Cette prose est-elle languissante? elle presse son allure, elle la papillote et voilà que cette prose éclate en étincelles. Elle comprend Marivaux, mais elle fait comprendre Molière... Dans la société, elle abdique. Simple, vraie, modeste, elle se hasarde à peine, c'est le ton d'une fille bien élevée. Interrogez-la, elle vous répondra avec timidité; mettez-la à son aise, vous serez charmé... »

Née dans une honnête famille d'artisans lyonnais, Devienne va par hasard au théâtre, s'enthousiasme, part pour Paris sans tambour ni trompette, maudite, ou peu s'en faut, par ses parens, car la mère Thévenin ne plaisantait pas sur ce chapitre et considérait la scène comme le vestibule de l'enfer. Jeanne réussit d'emblée, retrouve à Paris son brave homme de père qui, venu avec les gardes nationaux de Lyon pour la fête de la Fédération, l'embrasse devant la nation, pardonne, et consent à s'installer chez elle. Le voilà choyé, dorloté, se prélassant dans le luxe de sa fille avec le sans-gêne de Ver-Vert, si satisfait qu'il promet d'amener la mère à Paris. Celle-ci se fit tirer l'oreille, mais finit par promettre, à condition qu'il ne serait jamais devant elle question de théâtre. Devienne donne des fêtes en leur honneur, les sert les premiers, avant les ducs et les marquis, et dans son salon trônent le portrait du père Thévenin, en habit de dimanche, celui de la mère Thévenin parée de sa robe à fleurs, coiffée de la cornette lyonnaise : bientôt elle les conduit à une jolie maisonnette où ils retrouvent la boutique du menuisier, avec les rabots, la scie, l'ouvrier, et la chèvre qu'ils avaient là-bas, un jardinet garni de fleurs et d'espaliers. Les voilà bien heureux, mais il manque quelque chose au contentement de leur fille : la mère tenait bon sur l'article spectacle; une grande dame s'entremit, obtint à grand'peine qu'elle vînt dans sa loge entendre *Athalie*. La bonne femme s'est juré de ne pas regarder, de ne pas écouter une syllabe, et d'abord elle reste impassible, sourde comme une statue; mais au second acte, les paroles de Josabeth, de Joas la frappent, bien qu'elle en ait, trouvent le chemin de son cœur, et, palpitante d'émotion, ne perdant plus un mot, un geste, les yeux baignés de larmes, transportée par cette poésie qui lui rappelle son livre de prières, par ces harpes et les prophéties du grand prêtre, elle tombe à genoux et, se signant pieusement, dit à haute voix : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il! »

VI

Grâce à leur mérite — et aussi, le Premier Consul, l'Empereur aidant— les Comédiens Français ont reconquis leur prestige d'autrefois, et le foyer du théâtre est redevenu un des salons où l'on cause le mieux, où chaque soir on tient cour plénière d'urbanité. Un curieux pêle-mêle d'artistes et de grands personnages, de jacobins nantis et d'auteurs peu rentés, d'amis vrais et de faiseurs de dupes. Point ou peu de contrainte, chacun a toute licence pourvu qu'il amuse et ne critique pas tout haut le pouvoir; dix tournois de conversation à la fois, tandis que passent et repassent, comme dans une redoute masquée, les acteurs, costumés, grimés tout prêts à entrer en scène. On commente gaiement le scandale d'hier, l'épigramme de demain, la pièce de ce soir, les ridicules de celui-ci, les concours académiques, les boutades de Maury, les amours de Mlle X..., l'infidélité de la duchesse A..., le caprice de l'empereur pour une camarade. La pauvre Georges! Après un entretien des plus tendres elle a cru flatter César en lui demandant son portrait. Lui va vers son secrétaire, y prend une pièce de cinq francs, et la lui offrant gravement : « Le voilà, dit-il, on prétend qu'il me ressemble. » Au contraire, Devienne n'a qu'à se louer du grand homme. On venait de jouer au château de Saint-Cloud, le souper d'usage se faisait attendre, elle s'en plaignait un peu, quand l'empereur vint à passer. On crut qu'il n'avait rien entendu, mais cinq minutes après il reparut, et regardant l'actrice avec douceur, dit fort gracieusement : « Vous êtes servis. » Napoléon ne laissait pas de se complaire aux infiniment petits : peut-être lui parut-il piquant de témoigner des égards à la Comédie dans la personne de Devienne, bourgeoise ayant pignon sur rue; peut-être aussi ne faut-il pas chercher de grandes causes à de minimes actions.

Les groupes se joignent, se séparent, se reforment, gravitent d'instinct vers la beauté, vers les causeurs professionnels, Louise Contat, Arnault, Legouvé, les trois étoiles du foyer, et plus d'un auditeur fera la roue demain avec les anecdotes, les récits qu'il récolte auprès d'eux. Arnault adore le monologue, il fait les demandes et les réponses, file la scène, imite les intonations, même les gestes. Un soir il raconte ses souvenirs de jeunesse, son éducation à ce collège de Juilly qu'il n'aimait guère, cette plaisante confession d'un camarade au redoutable P. Petit, directeur du pensionnat. « Mon père, je m'accuse d'avoir volé. — Volé, c'est une action infâme, c'est un péché de laquais! Volé! si, grâce

à une contrition parfaite, vous avez jamais place dans le paradis, ce ne sera jamais qu'auprès du bon larron! Volé! mais il y a vol et vol! La nature de l'objet influe beaucoup sur la valeur du péché! Volé! Vous n'avez pas volé de l'argent? — Fi donc, mon père! — Quoi alors, des livres, du papier, des plumes, quelque friandise? — Mon père, j'ai volé un oiseau! — Un oiseau! et de quelle espèce? De quelle grosseur? gros comme un pierrot? — Plus gros, mon père? — Comme un sansonnet? — Plus gros, mon père. — Comme un dindon? — Pas si gros, mon père. (Au même moment, un coq se met à chanter.) — Qu'est-ce que j'entends? fait le confesseur. — C'est mon péché! — Comment, votre péché? Où est-il, votre péché? » Il était dans la poche du pénitent qui l'avait escamoté dans la basse-cour, et s'accusait de son vol, pour en obtenir l'absolution et s'en régaler sans remords. Et l'enfant révélait ainsi le secret de beaucoup de pénitens de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Alors défilèrent les professeurs de Juilly : — le Père Viel, grand préfet des études, auquel un mauvais élève ose un jour cracher au nez par bravade, en pleine classe; au lieu de le punir, il lui dit du ton le plus calme : « Vous êtes malade, mon enfant, vous avez besoin d'être soumis à un traitement particulier, cela regarde le médecin; ce qui me regarde, moi, c'est d'obtenir de Dieu qu'il vous rende à votre raison. Dès demain je dirai la messe dans cette intention; » — le Père Gaillard qui, à cette époque, vouait au bûcher Jean-Jacques et ses écrits, professeur, administrateur, député, juge après 89; — Fouché et Billaud-Varennes, qui alors passaient pour des prêtres et des hommes excellens, et peut-être méritaient-ils cet éloge, car les circonstances se jouent de la vie de la plupart des hommes comme la tempête emporte les barques frêles sur l'Océan en fureur, et cette terrible disparate entre ce qu'ils furent et ce qu'ils auraient pu être demeure l'éternelle question sans réponse, le désespoir des philosophes et des historiens; — le Père Debons, un puits ou plutôt un *tas de science* qui corrompait les mœurs en croyant les épurer : avertir l'adolescent des dangers attachés à certains plaisirs, c'est lui en révéler l'existence et l'attrait.

Arnault passait alors à ses débuts dramatiques; et c'était un délice de l'entendre narrer les petites malices de Monsieur, auprès duquel il avait une charge, qui faisait de l'esprit sous l'anonyme, envoyant de temps en temps aux journaux quelque diatribe contre tel ou tel homme en place, « quitte à se venger en prince de l'imprudent qui le traiterait en auteur. » Et, à travers mille sourires d'un homme qui avait su voir, observer, retenir, on assistait à l'évocation des hommes politiques et des hommes de théâtre pendant la période

révolutionnaire, évocation d'autant plus frappante que le conteur pouvait prendre les survivans à témoin. Il rappelait à Legouvé et Saint-Phal le beau succès de la *Mort d'Abel*, où la voix sombre et grave du tragédien, sa taille athlétique répondaient si bien à l'idée qu'on se fait de Caïn, le frisson sympathique du public quand retentirent ces vers :

Travailler et haïr, voilà donc mon partage !...
Un frère est un ami donné par la nature !...

Épicharis et Néron, qui faillit coûter la vie au poète, devenait l'occasion d'un incident aussi dramatique que la pièce elle-même, Danton et ses amis éclatant en bravos frénétiques à l'orchestre, lorsque l'auteur prononça le cri de : *Mort au tyran!* se tournant vers Robespierre qui occupait une loge d'avant-scène, et debout, les poings crispés, lui renvoyant l'imprécation, tandis que, pâle de colère, celui-ci avançait, retirait « sa petite mine d'homme d'affaires comme un serpent allonge et rentre sa tête avant de mordre ». La pièce terminée, chacun conseilla à Legouvé de s'enfuir; il resta bravement et ne fut point inquiété (1).

Cependant Legouvé a interrompu par modestie Arnault, et il se met à parler de Dugazon qui a pris sa retraite et va bientôt s'éteindre. Un admirable professeur de déclamation, comique excellent, parfois un peu trivial et bas, toujours prêt à appuyer une impertinence d'un coup d'épée, à courir les hasards de son imagination, une folle gaieté, aucun souci des convenances, Scapin retouché par Gavroche. En pleine révolution, pendant un entr'acte de tragédie, n'imagine-t-il pas de faire lever la toile, et, affublé du manteau d'Othello, s'avançant sur la scène, l'œil hagard et fixé sur la rampe, d'articuler : « Un quinquet!... deux quinquets!... trois quinquets!... » et ainsi jusqu'à dix, en variant ses effets chaque fois? La scène jouée, il se drape fièrement et s'éloigne avec la démarche d'un homme bouleversé par la passion la plus violente, tandis que stupéfait, magnétisé, sachant à peine s'il doit rire ou croire à un accès de folie, le public applaudit à tour de bras. Pendant le Directoire, au commencement d'un dîner chez Barras, une vieille femme pénètre malgré les domestiques jusqu'à la salle à manger, se jette aux genoux de l'amphitryon, le supplie de faire exempter son fils du service militaire. Assez mal

(1) Il se montra moins héroïque contre les ennuyeux que contre les pourvoyeurs de la guillotine, et, un jour que Bouilly lui reprochait d'avoir fait bon accueil à un insipide avorton de lettres, il répondit ingénument : « Que voulez-vous, mon cher, il faut toujours traiter les sots comme un ennemi supérieur en nombre. » Bouilly, *Mes Récapitulations*. — Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*. — Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*.

accueillie d'abord, elle insiste, peint sa détresse de façon si touchante que les convives se joignent à elle et arrachent le consentement de Barras; alors ce sont des remerciemens sans fin, et c'est à grand'peine qu'on la congédie. Cinq minutes après on annonce un invité en retard qui pousse droit au directeur et lui présente ses excuses dans le jargon de la solliciteuse; invité et paysanne ne faisaient qu'un : Dugazon. Mais amuser les autres ne lui plaît qu'à condition qu'il s'amuse lui-même, et gare à qui prétend le régenter! il se révolte comme le loup de la fable contre l'ombre d'un collier, et malmène rudement l'indiscret, car ce mystificateur pousse l'indépendance jusqu'à l'impolitesse et ne prend conseil que de lui-même. Le sentiment des nuances, une invention de pédans! Le sentiment des distances, une platitude, un non-sens! Un prince du sang vient le relancer au foyer afin de l'entraîner à un souper qu'il offrait à quelques têtes *perdues d'amour;* Dugazon, qui avait lui-même une partie arrangée, s'excuse; mais l'Altesse insiste d'un ton qui n'admet pas de réplique : « Parbleu! vous viendrez, Thiénot et Musson vous attendent, et j'ai promis à ces dames d'avoir nos trois plaisans. — Eh! parbleu, Monseigneur, vous ferez le troisième, je vous assure que je vous trouve très plaisant. » Et il n'en fut que cela. — Avec Bonaparte le style familier réussit assez mal à Dugazon. Quelque temps après le 18 Brumaire, il va présenter ses hommages au Premier Consul qui lui dit : « Comme vous vous arrondissez, Dugazon!... — Pas tant que vous, petit père, » riposte l'acteur, accompagnant le mot d'un geste à l'adresse du ventre du chef de l'État. Celui-ci fronça le sourcil, et les portes des Tuileries ne se rouvrirent plus pour l'audacieux. D'autres savaient se pousser : tels, Michot, d'un naturel si communicatif, d'une franchise si désopilante dans les personnages de la classe inférieure, paysans *valets du rez-de-chaussée;* Dazincourt, le Figaro idéal, au jeu si fin, si mesuré : l'un fut directeur des spectacles de la Malmaison, l'autre, qui avait donné des leçons de déclamation à Marie-Antoinette, fut professeur au Conservatoire et directeur des spectacles de la cour (1).

Quant à Raucourt, — cette tragédienne aux goûts philosophiques, comme on disait alors, — Legouvé racontait d'elle une exclamation qui fit les délices des habitués du foyer, égaya même les hôtes des Tuileries. Elle se déshabillait dans sa loge après avoir

(1) Il ne s'agit pas ici de présenter une biographie même très succincte des principaux comédiens d'autrefois, mais de les considérer dans leurs rapports avec les spectateurs et les auteurs, la société et le pouvoir : c'est pourquoi il a semblé utile de rassembler dans le cadre d'une soirée, au foyer du Théâtre-Français, quelques anecdotes et quelques profils.

joué; il ne lui restait plus que sa chemise, quelqu'un frappe à la porte : « N'entrez pas! s'écrie-t-elle. — Pardon! fait le visiteur dont elle reconnaît la voix. — Ah! c'est vous, Legouvé, entrez; j'ai cru que c'était une femme. » Et ces dames de tendre l'oreille, de se détacher du groupe que forment Colin d'Harleville, Baour-Lormian, André Murville, Bouilly, Alexandre Duval, autour du marquis de Ximénès, aide de camp de Maurice de Saxe à Fontenoy, ancien ami de Voltaire, auteur de trois tragédies, *Épicharis*, *Don Carlos*, *Amalazonte*, doyen des poètes sans-culottes et poète des théophilanthropes (ainsi s'appelait-il lui-même pendant la Révolution). Ses manies, ses excentricités divertissent le foyer non moins que ses coups de langue et la désinvolture avec laquelle il rabrouait les acteurs. Ayant vu Lekain, Clairon, Dumesnil, il possédait à merveille toutes les traditions. Lafon, après avoir rempli le rôle d'Orosmane, s'approche du marquis dans l'espoir de recevoir un compliment. « Vous venez de jouer Orosmane comme Lekain ne l'a jamais joué. — Ah! monsieur le marquis. — Non, Lekain ne le jouait pas comme cela, il s'en serait bien gardé. » Jeune encore, la malpropreté de Ximénès allait si loin qu'un jour qu'il cherchait comment il ferait mourir un de ses héros tragiques, le comte de Thiars répondit : « Je sais bien, moi, vous l'empoisonnerez. » Les comédiennes l'avaient ruiné; et il se vengeait des cruautés des anciennes en satirisant parfois et poursuivant les jeunes de propos graveleux. Doué d'ailleurs d'une mémoire étonnante, on pouvait le consulter comme le dictionnaire du XVIIIe siècle, un dictionnaire anacréontique, et épigrammatique, et il récitait à ses auditeurs force versiculets de Dorat, Boufflers et consorts.

Quant à André Murville, ce famélique parasite de Legouvé, c'est, ou peu s'en faut, le bouffon de la Comédie : quelque talent, de l'esprit, une absence de jugement qui l'entraîne aux incartades les plus drolatiques, toujours posé sur les choses, comme l'hirondelle sur le toit, rêvant de quelque pantalonnade qui amusera la galerie. Dévoré de la *fièvre verte*, ce cerveau brûlé, comme l'appelait sa belle-mère, Sophie Arnould, ne s'avise-t-il pas d'invectiver en pleine séance les membres de l'Académie française qui avaient pris la liberté grande de ne lui accorder qu'une mention quand il revendiquait un prix? Une autre fois, après une représentation de son *Héloïse*, il s'avance sur le théâtre sans qu'on l'appelle, et remercie de ses bravos imaginaires le public qui le hue avec ensemble. Mais son aventure la plus plaisante eut lieu à propos de sa tragédie d'*Abdelazis et Zuleima*. Monvel ayant déclaré qu'il ne pouvait jouer un jour où elle était annoncée : « Messieurs, dit Murville, à Dieu ne plaise que faute

d'un moine l'abbaye chôme! Je me chargerai du rôle. » On s'étonne, on rit, et lui d'invoquer Eschyle, Sophocle, Molière. Pourquoi ne marcherait-il pas sur leurs traces? Chose proposée, chose convenue : le directeur Gaillard annonce Murville sur l'affiche en lettres d'un pied ; on accourt; recette énorme. Il paraît, vêtu du costume oriental; par malheur il avait gardé ses lunettes, un rire inextinguible secoue la foule, se prolonge lorsqu'il adresse sa triple révérence au public; cependant il réussit à débiter une fable assez ingénieuse où il se compare modestement à l'oiseau qui doit remplacer le rossignol. Peine perdue! L'élan était donné, et toute la soirée se passa en quolibets; voix, gestes du pauvre acteur fournissaient, à chaque instant, l'occasion d'une bordée de rires ou de bravos ironiques; il venait de tuer sa pièce, qui, sans lui, réussissait assez bien.

VII

Enfin voici le bataillon des jeunes comédiennes, toutes ravissantes, sauf cette pauvre Duchesnois : autour d'elles papillonnent les riches d'esprit et les riches de pécune, tous désireux de plaire, offrant chacun leur monnaie. Et certes elles ont le droit de se montrer difficiles, Mars, Volnais, Georges, Bourgoin, Mézeray. Lorsque César les emmène à l'étranger, elles se partagent à l'amiable ou du droit de la force les rois, les altesses qu'elles retrouveront parfois à Paris : elles sont curieuses, et font à leur manière la conquête de l'Europe! Au foyer cependant, elles ont leurs causeurs favoris, Picard, Demoustier, ce dernier toujours prêt à improviser contes, madrigaux, la mémoire pleine d'anecdotes, l'homme des jours de mélancolie, à la verve intarissable (1). C'est lui qui, prié par Lange et Mézeray de définir la fidélité, répondait sur-le-champ :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
De la nommer fidélité;
Si bien que c'est, en vérité,
Un enfant qui meurt sans baptême.

(1) Le 8 ventôse an V, le théâtre Feydeau représenta la comédie des *Trois Fils*, qui n'eut aucun succès. Demoustier, son auteur, se trouvait placé à côté d'un jeune homme qui ne cessait de s'exclamer. « Ah! comme c'est mauvais ! c'est détestable ! Ah! que je suis fâché de n'avoir pas une clef forée! Comme je sifflerais! — Monsieur, dit Demoustier, je puis vous rendre ce service; en voici une. — Grand merci ! » — Et les coups de sifflet vont leur train. La pièce finie, un ami s'approche : « Ah! mon cher Demoustier, que je suis fâché de la rigueur avec laquelle on a traité ta pièce! » — Stupéfaction du jeune homme qui se confond en excuses, et pour pénitence reçoit une invitation à déjeuner; il accourt, il revient, la confiance s'établit, et le siffleur finit par avouer qu'il a composé une comédie sur laquelle il désirerait avoir l'avis de

Et les applications ne manquaient pas. Compétitions de rôles, rivalités de talent, d'amour-propre, de galans, intrigues de coulisses, ces dames croyaient avoir mille raisons de se détester, ne s'en faisaient guère faute; et la chronique de leurs querelles défrayait la ville et la cour. Peut-être même le gouvernement s'appliquait-il à les faire durer, afin de fournir des thèmes de conversation à une société qui se serait ennuyée, qui s'attristait aussi de n'entendre parler que guerres, victoires et conquêtes. Mars, chef d'emploi, laisse dans l'ombre Bourgoin qui rend la pareille à Volnais : elles jouent les rôles d'ingénuités, de jeunes premières, de jeunes princesses, mais Bourgoin « primait », et, forte de son droit strict, un jour que l'affiche annonçait *Zaïre* au théâtre de Versailles avec Volnais, elle s'y rendit, entra en scène, et vint se poser à la réplique devant sa rivale sans que celle-ci osât protester. Une aimable et une bien jolie fille, cette Bourgoin, sympathique au public pour sa verve et sa gaieté, ayant bec et ongles pour se défendre ou attaquer, incapable de garder rancune de ses sarcasmes, bonne au fond et charitable, mais d'une bonté armée, qui se dépouillait de son enveloppe rugueuse à mesure qu'elle s'avança vers l'automne de l'existence. En attendant, toute au bonheur d'être jeune, aimée, admirée, cueillant à pleines mains les roses de la vie, répandant son cœur et son esprit avec une générosité de millionnaire, mettant en révolution par ses boutades la comédie, le foyer, les artistes et les auteurs. Cette Volnais! C'est sa bête d'horreur! Non contente de la « primer », de la faire enrager en lui enlevant des rôles, elle la crible de lazzis : elle achète une terre de 400000 francs; et toutes ses émules de s'écrier : « Comment a-t-elle pu rassembler tant d'argent? » Et Bourgoin de répondre ingénument : « Vous verrez qu'elle a fait un appel au peuple. » Talma, qui eut un goût très vif pour Bourgoin, lui proposa, au fort de la liaison, d'unir leurs ménages comme ils avaient uni leurs cœurs. « Non, dit-elle après un instant de réflexion; vois-tu, cela me vieillirait de trente ans; on dit aujourd'hui la *petite Bourgoin*, si je m'emménageais avec toi, on ne manquerait pas de m'appeler la *mère Bourgoin*, et je serais perdue. » Et Talma émerveillé la comparait à Arnould pour la repartie, à Lecouvreur pour l'âme. Un de ses plus beaux traits, c'est son billet à certaine duchesse de fraîche date, propriétaire d'un serin, le serin le plus choyé, le plus adoré et le plus libre de l'univers; trop libre, hélas! car il vagabondait de-ci de-là, allant de préférence se poser sur le balcon de l'actrice, laquelle avait un magnifi-

Demoustier. Celui-ci acquiesce, écoute la lecture, et, lorsque notre débutant a terminé : « Monsieur, demande l'auteur des *Trois Fils*, ne pourriez-vous pas me prêter une clef forée ? »

que chat angora, qui le surprit un matin et n'en fit qu'une bouchée. La duchesse s'étant plainte amèrement et ayant signé sa lettre : Clorinde, duchesse de D..., Bourgoin riposta cavalièrement : « Ma petite, il est reconnu que lorsqu'on laisse la volée à son oiseau chéri, on l'expose à tomber dans les griffes du chat... c'est ce qui vient d'arriver au vôtre. Si vous en apprivoisez un autre, ce dont je doute, je vous invite à lui faire garder la cage auprès de vous, dût-il s'y déplaire... sur ce, ma petite, je prie Dieu qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde. — Iphigénie d'Aulide, fille du roi des rois. » Les rieurs ne furent pas du côté de la duchesse. Pour du talent, elle en eut un peu, pas beaucoup; elle triomphait dans certains rôles de jeune fille, dans celui de cette Roxelane dont le fin sourire, la bouche fraîche et le petit nez retroussé renversent les lois d'un empire. Mais l'élégance de sa table, une physionomie naïve et piquante, un joli timbre de voix, ses mots, voilà surtout ce qu'on prisait en elle (1). Non, Geoffroy ne mentait pas *à prix d'argent*, lorsque, après l'avoir portée aux nues, il se retournait subitement, raillait son jeu trop uniforme, et certain mouvement de pendule qui, paraît-il, la faisait osciller du talon à la pointe du pied et décrire vingt fois au haut de son corps un cercle de douze ou quinze degrés. Et n'est-ce pas le chef-d'œuvre de la réclame, cette lettre du comte Chaptal, ministre de l'Intérieur, lettre officielle publiée au *Journal de Paris*, où l'amoureux protecteur remercie Mlle Dumesnil d'avoir donné des leçons de déclamation à sa Dulcinée, et de ce chef lui accorde une gratification? Pauvre Chaptal! Napoléon se chargea assez méchamment de le désabuser sur le compte de la « déesse de la joie et des plaisirs ». Un jour qu'il travaillait avec lui, on annonce l'arrivée de Bourgoin : « Qu'elle attende! » dit Napoléon. Un instant après, on gratte à la porte. « Qu'elle s'en aille! » Mais Chaptal avait rassemblé ses papiers, était parti furieux, et le soir même il envoyait sa démission. La même disgrâce échut, paraît-il, à Duchesnois, envers laquelle Napoléon poussa le sans-gêne jusqu'à la faire déshabiller et rhabiller, sans qu'il daignât se déranger de son travail. Qu'une actrice compose ses opinions avec ses rancunes ou ses sympathies, qui pourrait

(1) « Plus tard, nous nous sommes revus quand j'ai voulu mettre au théâtre ma tragédie de *Ninus II*, où je lui confiai le rôle du jeune Zorame, qu'elle accepta en riant, et qu'elle joua de l'air le plus égrillard, avec une petite perruque frisée à cent boucles, un petit accent de soubrette, une petite mine de fille de boutique, qui me firent trembler. Elle estropiait les vers, elle disait un mot pour un autre; elle ressemblait moins à un prince d'Assyrie qu'à un page du duc de Vendôme; et, malgré tout cela elle eut un succès fou. On l'applaudissait comme elle jouait, à tort et à travers. Il ne tint qu'à elle de se croire admirable : elle était mieux, elle était jolie. » (Brifaut, I, p. 215.)

s'en étonner? Presque toutes les femmes, beaucoup d'hommes ne se conduisent pas autrement. Pendant une tournée à Pétersbourg, après la paix de Tilsitt, Bourgoin répète toutes les épigrammes qui courent sur Napoléon, et elle y met du sien : de son côté, à Erfurt, il met en garde le tsar contre les agaceries de l'enjôleuse (1) qui, sous la Restauration, affiche un royalisme fougueux, paraît en scène avec des rubans blancs et des fleurs de lys, captive quelque temps le duc de Berry : elle avait le goût des grandeurs!

VIII

Cette lettre d'un vieil ami montre le prestige de la scène sur une âme jeune et les illusions charmantes dont s'entoure une grande artiste lorsqu'elle sait mettre sur son visage la beauté des héroïnes qu'elle ressuscite : « En 1831, j'avais sept ans et mon père était préfet de l'Orne. Lié depuis Sainte-Barbe avec Scribe et Bayard, en relations avec Firmin de la Comédie-Française, il avait par eux, je suppose, connu cette Duchesnois, surnommée depuis si longtemps la « Reine sensible » ou l' « actrice de Racine » ; toujours est-il qu'il obtint d'elle la promesse de quelques représentations à Alençon, où mon grand-père venait de faire construire un théâtre, vendu depuis à la ville. Elle arriva, et le premier souvenir où je retrouve son image, est celui d'un déjeuner où je suis assis en face d'elle, entre mon père et ma mère. Le soir, elle jouait, et je la vis dans *Phèdre :* la seule chose que je me permettrai de dire à ce sujet, c'est que le timbre de sa voix, ses gestes et ses attitudes, d'une grâce incomparable et d'une majesté souveraine, produisirent sur moi une indéfinissable impression qui, après soixante ans, ne s'est pas effacée. Elle avait manifesté le désir de voir la ville, et, le lendemain, m'emmenant avec lui, mon père alla la prendre en voiture à l'*Hôtel du Maure* où elle était descendue. Elle nous reçut dans sa chambre : à peine étions-nous entrés que j'étais sur ses genoux, embrassé, caressé... et, tout en causant avec mon père, elle s'amusait à me faire croquer des pra-

(1) L'empereur Alexandre trouvait Mlle Bourgoin charmante, et ne s'en cachait pas. Celle-ci le savait, et tout ce qu'elle jugeait capable d'exciter le goût du monarque, elle le mettait en usage. Un jour enfin, le tsar amoureux fit part à l'Empereur de ses dispositions à l'égard de Mlle Bourgoin. « Je ne vous engage pas à lui faire des avances, dit celui-ci. — Vous croyez qu'elle refuserait? — Oh! non; mais c'est demain jour de poste, et dans cinq jours tout Paris saurait comment des pieds à la tête est faite Votre Majesté... Ainsi je souhaite que vous puissiez résister à la tentation. » — Ces mots refroidirent singulièrement l'ardeur de l'autocrate, qui remercia l'Empereur de son bon avertissement, et lui dit : « Mais, à la manière dont parle Votre Majesté, je serais tenté de croire que vous gardez à cette charmante actrice quelque rancune personnelle. — Non, en vérité, répliqua l'Empereur; je ne sais que ce que l'on en dit... » L'empereur Alexandre quitta Sa Majesté, parfaitement convaincu, et Mlle Bourgoin en fut pour ses œillades et ses espérances. (*Mémoires de Constant.*)

lines. Quand vint le moment de partir pour la promenade projetée, mon père, désireux de graver dans mon esprit le souvenir de mes relations intimes avec Duchesnois, me dit : « Regarde bien cette belle dame. » Et comme je levais le nez pour voir, mais sans comprendre, il répéta : « Regarde bien cette belle dame... c'est elle que tu as vue hier soir au théâtre. » Alors, après quelques secondes d'un examen attentif, sortit de ma bouche cette réponse incongrue : « Ah ! mais, celle d'hier était bien plus belle que *ça !* » Jugez si mon père dut regretter de ne m'avoir pas laissé à la maison ! Mais l'effet de ma réponse fut autre que celui qu'on pouvait en attendre : Duchesnois fut ravie, déclara que jamais compliment plus flatteur ne lui avait été adressé, et, m'entourant de ses beaux bras, elle m'embrassa avec effusion. Je ne puis supputer le nombre de baisers que j'eus l'honneur de recevoir en cette mémorable occasion. J'ai sur ma table un Bouillet où je lis « que la figure de Duchesnois n'était pas avantageuse », ce qui équivaut presque à dire qu'elle était laide. Les traits de son visage, en effet, n'avaient rien de ce qui constitue la beauté féminine ; mais comme, par son talent, elle s'était fait une beauté incontestable qui était son œuvre, artiste plus que femme, elle était sans regrets des avantages qui lui avaient été refusés... »

Sans regrets ! Non sans doute ; comment oublier tant d'affronts dévorés à cause de cette nature trop ingrate, tant d'efforts pour en triompher? Trop laide ! murmurent les hommes de plaisir que rebutent son teint de moricaude, son nez épaté, ses grosses lèvres, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, la toilette minable des années d'études, et qui ne daignent pas regarder des yeux magnifiques, un corps digne de Praxitèle. Trop laide ! répète la cabale des journalistes et gens du monde, inféodés à Mlle Georges, pendant cette rivalité épique qui se déchaînait en articles et en caricatures, en vers et en émeutes de parterre. Trop laide ! sifflent les bonnes camarades qu'horripile l'éclat de son début, et qui vont redisant l'épigramme de Louise Contat, lorsque Mlle Gros lui montre ses beaux bras encore noirs de la forte pression des mains nerveuses de la reine Duchesnois à sa confidente : « Oh ! la malheureuse, est-ce qu'elle déteint? » Bonnes âmes qui ameutent si bien les autres acteurs que, lorsque le public la rappelle, Florence se trouve seul pour lui donner la main (1) ! Fille d'un domestique

(1) *Mémoires de la Société d'Agriculture, des Lettres et des Arts de Valenciennes*, t. II, 1836. — A. Dinaux, *Notice biographique sur Mlle Duchesnois*, Valenciennes, 1836, in-8. — Legouvé, *Soixante ans de Souvenirs*. — Clément Courtois, *l'Opinion du Parterre*, Paris, Martinet, an XI. — *La Conjuration de Mlle Duchesnois contre Mlle Georges pour lui ravir la couronne*, Paris, in-8 de 84 pages, par Boursault. — *Notice exacte de faits sur les deux actrices Duchesnois et Georges*, an XI, in-8. — *Mémorial dramatique*, années XI, XII, XIII. — *Petite revue de nos grands Théâtres*,

de maquignon de village, vouée dans son enfance aux rudes travaux de la campagne, puis demoiselle de compagnie d'une dame de Valenciennes, elle ne sait rien ; et les nécessités de la lutte pour la vie ne lui ont pas même permis d'acquérir ce fonds de connaissances vagues qui préserve de certaines âneries. Une représentation théâtrale à Paris lui a révélé sa vocation; une société dramatique de Valenciennes lui a fourni l'occasion de se la prouver. Débrouiller son intelligence, extraire de la gangue le diamant brut et le tailler sommairement, elle n'avait pas le loisir de songer plus loin; et tant pis après tout si elle émet un jour le regret de n'avoir jamais visité cette Troie dont elle parle si souvent, si elle gémit sur ce pauvre Henri IV, qui vivrait peut-être encore sans le coup de couteau de Ravaillac! Tant pis, si Legouvé, son professeur, n'a jamais pu la corriger de son hoquet tragique! Cela ne l'empêche point d'enlever le public dans Marie de Médicis et dans vingt autres rôles; car les connaisseurs, la jeunesse, les élèves de l'École polytechnique, tiennent pour elle. Le ménage Talma et Bourgoin ne s'associe pas au déchaînement du tripot, et elle a trouvé un protecteur influent, le général Valence qui mène Mme de Montesson : or, celle-ci est l'oracle de la nouvelle cour! Duchesnois déclamera chez elle, Mme Bonaparte voudra l'entendre et la comblera de faveurs. Mémoire de sauvage, passion du métier, tempérament infatigable, geste noble, aisé, toujours juste, ces dons font ressortir l'art exquis avec lequel elle sait passer du ton de la colère à celui de la tendresse, et l'harmonie de sa voix, une voix superbe, riche, sonore, profondément pathétique, qui contient et inspire l'émotion, si différente de celle de Raucourt que raillait âprement Joseph Chénier :

O Phèdre! en tes amours que de vérité brille!
Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
Les fureurs de sa mère et son tempérament,
Et l'organe de son amant!

« Personne, écrit M. Ernest Legouvé, n'a joué et ne jouera comme elle le troisième acte de *Marie Stuart*. » Quand elle sortait de sa prison, éperdue de joie, folle d'ivresse, les bras tendus, les regards comme noyés dans le ciel, et sa voix se répandant en flots d'or dans l'espace, elle avait l'air de vouloir s'emparer des arbres, des nuages, de la lumière. Dans le rôle d'Ariane, lorsqu'elle apprenait que Phèdre sa sœur venait d'être enlevée par Thésée, sa surprise, son désespoir, l'anéantissement de ses facultés, ses yeux sans regards, le frémissement de son corps en prononçant

1817, in-8. — *Le Lever du rideau, ou chacun à sa place*, par G. N., 1818. — *Journal de Paris* du 19 janvier 1835.

le mot : « Je tremble! » arrachaient des larmes aux spectateurs ; les femmes s'évanouissaient, plaignaient Ariane ; tous les hommes condamnaient Thésée, et Lafon qui jouait avec elle ne pouvait s'empêcher de dire tout haut : « Ah! mon amie, c'est sublime! » Le jour de sa rentrée, après une maladie, en 1803, Geoffroy dépité compara le délire de la salle aux convulsions de Saint-Médard, et, d'après certains pamphlets d'alors, chaque spectateur ressemblait à un amant longtemps privé d'une maîtresse chérie et qui se retrouve enfin dans ses bras . La bonté, la charité de Duchesnois égalèrent son énergie brûlante, sa profonde sensibilité : « Elle est si bonne qu'elle en est belle; elle est si belle qu'elle en est bonne ; » ainsi prononçaient les faiseurs d'antithèses sur elle et sa rivale. Elle eut un salon où s'empressaient les hommes les plus distingués : Legouvé et Vigée, ses premiers maîtres de déclamation, Salgues, Lepan, Talma, Fleury, Gros, Vernet, Léopold Robert, Arnault et Jouy, Lavalette, les maréchaux Mortier et Gérard, Mmes de Genlis, Lebrun, Élisa Mercœur... La Restauration n'avait point ses sympathies, mais, grâce au crédit de son ami, le général Valence, elle empêcha mainte disgrâce, sauva de la proscription beaucoup de personnes : elle avait la passion du bien en tout, puisqu'il est de l'essence même de cette passion de se répandre, de se généraliser. Parmi les bonapartistes réfugiés dans son hôtel en 1814, se trouvait un homme qui, aux Cent Jours, occupa un emploi important au ministère de la police : enragé de vengeance, le proscrit d'hier se met à dresser des listes de proscription, et, connaissant la générosité de Duchesnois, envoie chez elle des agens : elle refuse bravement l'entrée, va trouver l'ingrat, lui reproche amèrement de violer le droit d'asile, le menace d'un éclat, obtient qu'il renonce à son projet. Et, lorsque sa voix commença de se gâter, lorsque l'amour ne convint plus à son âge, et que la mort de Talma porta un coup funeste à la tragédie, elle ne voulut point descendre au rôle de « Sémiramis des campagnes » et de « Melpomène des foires, » aimant mieux quitter la scène que de s'abaisser jusqu'au drame moderne. Puis elle se repentit, et ne pensa plus qu'à reparaître ; mais ses efforts pour raviver l'enthousiasme en province demeurèrent inutiles, et une pétition des auteurs dramatiques n'obtint aucun résultat. L'âge, l'ingratitude, la perte d'une grande partie de sa fortune ont accompli leur œuvre : le 30 mai 1833, faisant au public d'éternels adieux, elle essaie de lutter contre Mme Dorval, d'écraser la nouvelle école dans la personne de son interprète la plus brillante ; elle joue le quatrième acte de la *Phèdre* de Racine, cette Phèdre qui fut son plus beau rôle, sa rivale le quatrième acte de la *Phèdre* de Pradon : ses cris, ses râlemens font sourire. Elle survécut deux ans

à peine à sa défaite : Mgr de Quélen se rendit à son lit de mort et la réconcilia avec l'Église. Trente fidèles à peine suivirent le char funèbre de celle qui avait obligé des milliers de personnes.

Mlle Georges Weymer eut pour première recommandation sa rare beauté, cette beauté que Raucourt, qui la découvrit à Rouen, appelait : « un bel outil de tragédie », beauté grâce à laquelle elle garda assez longtemps les bonnes grâces de Bonaparte, celui de ses usufruitiers ou de ses favoris qui lui laissa peut-être le souvenir le plus profond, car dans sa vieillesse même, elle ne parlait de lui qu'avec un tremblement dans la voix. Jamais des yeux plus noirs, plus expressifs n'ont paré la figure d'une femme. C'est Melpomène descendue de son cadre, opine Geoffroy, très féru de Georges et toujours un peu suspect dans ses jugemens; mais les habitués de la Comédie lui trouvent plus d'intelligence et d'imitation que d'âme et de chaleur. La volonté, l'art, les leçons de Talma suppléent aux dons naturels, lui font une diction simple, naturelle; une pantomime admirable, une entente profonde du costume, établissent sa supériorité dans certains rôles de reine : Mérope, Clytemnestre, Agrippine. Au début, Raucourt stimulait son inertie d'une manière assez plaisante : « La paresseuse ! Au lieu de se préparer à avoir un bel appartement, elle aime mieux rester sur son grabat de la rue Clos-Vougeot ! » La paresseuse d'instinct devint la laborieuse de raison; mais, à travers les hasards d'une existence fort accidentée, elle garda toujours quelque chose de l'indolence native, et comme une sorte de fatalisme qui l'incitait à compter sur son étoile. Il semble que l'imprévu, l'extraordinaire exercent une fascination sur cette femme, qu'elle sente s'agiter devant elle une destinée où le hasard doit déjouer les calculs de la prévoyance. Telle nous la retrouvons à chaque étape de sa vie, à la Comédie-Française, à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Turquie, directrice de troupes nomades, toujours aventureuse et éprise d'invraisemblable, cherchant le bonheur en dehors des conditions normales du bonheur, pareille à cette plante des steppes qui ne peut se fixer nulle part, roulée de-ci de-là par la fatalité. Quelle odyssée piquante que son voyage en Russie ! Un beau matin de 1808, créanciers, camarades de la Comédie apprennent qu'elle a quitté Paris. La nouvelle se répand aussitôt. Et son engagement? Et ses dettes? Pourquoi est-elle partie? Eh mais, le danseur Duport, déguisé en femme, a filé le même jour sans tambour ni trompette! Quelle bizarre coïncidence! Eh bien, ils se sont enlevés réciproquement! Mais Duport est-il le prétexte ou le but même du voyage? Et les malins d'observer qu'à une personne comme Georges il faut un compagnon pour charmer les

ennuis de la route. En réalité, elle va retrouver son cher Beckendorf, frère de la comtesse de Lieven. Une intrigue a été ourdie là-bas; enlever le tsar à Mme Nariskine, le ramener à l'impératrice; Georges fera le pont entre eux; par sa beauté et son esprit, elle triomphera de la maîtresse russe : les rois n'ont-ils pas eu toujours un faible pour les reines de fiction? On la présente à Alexandre qui lui donne une plaque en diamans, mais ne la redemande pas, et il faut se rabattre sur les hauts dignitaires et le grand-duc. Celui-ci tout d'abord avait opiné dédaigneusement : « Votre Mlle Georges, dans son genre, ne vaut pas mon cheval de parade dans le sien; » puis il mordit à l'hameçon, vint la voir tous les jours et l'aima « comme une sœur », assure-t-elle. Quant à Napoléon, on lui a révélé sans doute le complot, et il a permis cette fuite, car, en 1813, lorsque Georges rejoint la Comédie à Dresde, il se reprend de goût pour elle, la fait réintégrer comme sociétaire, et ordonne qu'on la traite comme si elle n'avait pas été absente; plusieurs fois aussi la cassette impériale s'entr'ouvre pour ce bourreau d'argent. Son imprévoyance a pour excuse le douteux privilège d'une très longue vie : cette femme, qui avait débuté en 1802, restait sur la brèche, jouait encore en 1855 à l'Odéon.

Que de tristesses accumulées dans ces deux dates? Et quelle rude revanche de la raison sur l'imagination? Mais, pourquoi s'étonner qu'un artiste marche à travers la vie comme un poète, dépense largement son gain, escompte l'avenir? Peut-on en vouloir à la pauvre Georges d'avoir oublié le précepte de son camarade Florence : « Le comédien doit rester trente ans au théâtre, dix ans pour faire des dettes, dix ans pour les payer, dix ans pour amasser. » Oui, la lutte pour l'existence le veut ainsi : demain commande; la vieillesse menace l'acteur qu'elle condamne aux vertus bourgeoises; et les peuples n'ont guère plus de reconnaissance que les individus. La querelle des cigales et des fourmis est aussi antique que l'humanité, et, tout compte fait, un peu d'indulgence ne messied pas dans l'appréciation des choses terrestres. Laissons aux fourmis les confortables calculs, les savantes spéculations de bien-être, la dignité solide de la retraite, toutes les joies de l'épargne, et cet orgueil de penser qu'elles font la grandeur et la puissance de la fourmilière; mais les pauvres cigales qui ne thésaurisent point, elles ont parfois jeté de la poésie, de l'amour, du soleil dans les âmes, et pourquoi leur marchander notre sympathie?

VICTOR DU BLED.

LE

JOUR DE LA DÉCORATION (1)

I

Huit jours environ avant le 30 mai, trois amis, John Stover, Henry Merrill et Asa Brown se rencontrèrent par hasard un samedi soir dans le *store*, le magasin de Barton à Barlow Plains. Ils se permettaient une heure de paresse, après la semaine laborieuse. Le soleil était enfin sorti clair et brillant d'une période de longues pluies et tous les fermiers de Barlow s'étaient mis à planter. Il leur restait encore pas mal de labourage à faire, la saison étant fort en retard.

Ces trois hommes, d'âge moyen, étaient de vieux amis; ils avaient été à l'école ensemble. Tout gamins la guerre les avait pris; enrôlés dans la même compagnie, le même jour, ils avaient marché côte à côte. Puis vint la grande épreuve d'une grande

(1) On appelle ainsi en Amérique la fête commémorative des soldats tombés pendant la guerre, chaque ville se faisant un devoir annuel d'apporter des drapeaux et des fleurs sur la tombe de ses héros. Nous avons choisi ce petit récit dans le nouveau livre : *A native of Winby and other tales* (Houghton, Mifflin and C°), que vient de publier Sarah Orne Jewett, pour montrer ce que peuvent être le sentiment militaire et la notion de la patrie dans un pays tel que les États-Unis. La vie des paysans de la Nouvelle-Angleterre est peinte ici d'une touche sobre, un peu grise, éminemment caractéristique du climat, des mœurs et de la race. L'émotion y palpite, intense autant que contenue. Il faut avoir visité le village du Maine que l'auteur peint sous le nom de Barlow Plains pour apprécier le scrupuleux réalisme de la description, la justesse de l'atmosphère et de l'accent (Voir le *Roman de la Femme médecin* dans la *Revue* du 1er février 1889).

guerre, puis plus rien... ; les années qui suivirent leur retour du Sud furent presque semblables pour chacun d'eux. Ils auraient pu être membres de la même famille tant ils connaissaient bien l'histoire les uns des autres. Assis sur un banc de bois à gauche de la porte, ils causaient, fort absorbés dans leur entretien, car le passage des gens qui entraient et sortaient (le bureau de poste était aussi dans le magasin de Barton) ne les interrompait pas; ils se bornaient à un signe de tête.

La soirée était belle; les deux grands ormes qui abritent la boutique du serrurier, de l'autre côté de la large route, portaient déjà presque la moitié de leurs feuilles. Plus loin se montraient deux petites maisons bâties à l'ancienne mode et la vieille église blanche avec son joli beffroi quadrangulaire surmonté d'un dôme en miniature. Le coq de la girouette indiquait le sud-ouest et il y avait encore assez de lumière pour qu'on vît briller bravement ce gros oiseau sur le bleu foncé du ciel. A l'ouest de la route, près du magasin, s'élevait la maison toute moderne du *storekeeper;* son toit à la française et quelques tentatives d'ornement lui valaient d'être traitée d'ouvrage en pain d'épice, avec un mélange d'orgueil et d'ironie, par les plus anciens citoyens de Barlow.

Ces constructions diverses, le presbytère compris, formaient tout le petit village appelé Barlow Plains. Elles occupaient le milieu d'une longue bande étroite de terrain plat, dont les pâturages et les champs d'alentour faisaient une espèce d'île; au delà, il y avait des collines, au delà encore la montagne qui, elle-même, semblait être tout près. Éparpillées sur les pentes apparaissaient des fermes, si distantes les unes des autres, avec leurs dépendances agglomérées, que chacune d'elles avait un air d'isolement; les bois de pins, massés en haut, descendaient vers elles comme pour les assiéger toutes à la fois.

Il faisait plus clair sur les plateaux que dans la vallée, où les trois hommes, assis, tournaient le dos au couchant.

— Eh bien! nous voilà quasiment en juin et mes haricots ne se décident pas à sortir de terre, dit Henry Merrill en se lamentant.

— Votre terre est toujours en retard, pas vrai? Mais vous rattrapez les autres à la fin, répliqua Asa Brown pour le consoler. J'ai souvent remarqué que chez vous on avait beau planter tôt, ça poussait tard. Il y a bien une bonne semaine de différence avec mon champ à moi et celui de Stover; mais que le 1er juillet arrive et nous nous retrouvons tous au même point.

— C'est la vérité! fit observer John Stover, retirant sa pipe de

sa bouche comme s'il avait eu beaucoup d'autres choses à dire. Mais il la remit en place, ayant probablement changé d'avis.

— Cette humidité si longue a fait du tort, mais que voulez-vous, aucun de nous ne peut rien contre la saison, dit Asa Brown.

Personne ne jugea sans doute à propos de relever une vérité si claire. Il reprit :

— Samedi prochain sera le 30 mai, — voilà le jour de la Décoration revenu! Seigneur! les jours passent-ils vite après que vous avez attrapé vos quarante-cinq ans et davantage! Je suppose que quelques-uns d'ici iront à Alton voir la procession, comme de coutume. Je vais me procurer un de ces petits drapeaux pour les planter sur la tombe de notre Joel, et mis' (mistress) Dexter compte toujours en recevoir plusieurs pour le lot Harrison. J'en trouverai d'une manière ou d'une autre. Il faudra que je galope jusque-là, mais je ne sais pas trop où en prendre le temps la semaine prochaine. Les femmes devraient s'occuper de ça. Tenez, il y a l'endroit où Eb Munson et John Tighe sont enterrés, vers l'asile des pauvres; eh bien! j'avais le projet d'y mettre des drapeaux l'an passé et l'année d'avant, et puis j'ai oublié. Je voudrais pourtant tirer de ce côté-là l'œil des passans, quoiqu'ils aient fini par la mendicité. Eb Munson était tout de même aussi brave que pas un, oui!

— Il l'était; approuva John Stover, en retirant sa pipe de sa bouche avec détermination pour en secouer les cendres. C'est la boisson qui l'a perdu; tant pis, je ne suis pas de ceux qui se montreront durs pour Eb. Il a travaillé ferme tant qu'il a pu; mais il n'était pas bien solide, et je crois qu'il a commencé à boire la goutte pas tant parce qu'il aimait ça que pour se donner des forces à seule fin de travailler. Et puis voilà que tout à coup le rhum vous l'a empoigné et flanqué par terre. Eb en a causé longtemps avec moi un jour qu'il n'était qu'à moitié plein et, dit-il : « Je ne serais jamais arrivé à cet état-là si j'avais eu un chez moi et une petite famille; mais ce que je fais ou ne fais pas ne contrarie personne et c'est tout le contentement que j'ai, de manière que je ne vais pas m'en passer, bien sûr. Je suis tout le temps comme fatigué; pour que je mène à bien mon ouvrage, faut que je sois modérément soûl. » — Son raisonnement m'a fait pitié. Je lui ai dit: « Vous n'allez pas jeter de la hôntе sur nous autres vieux soldats, Eb? » Et il m'a bien promis que non. S'il avait seulement vécu pour avoir une de ces bonnes grosses pensions, tout lui aurait été plus facile. Il payait pour sa pitance huit dollars par mois et il ramassait toute la besogne au rabais qui lui venait sous la main. Finalement il est

devenu tel que les honnêtes gens ne pouvaient plus le supporter; alors il est tombé à la charge de la commune.

— Autre chose encore, fit gravement Henry Merrill. Le goût de boire lui était comme naturel; c'était un mal né pour ainsi dire en lui, à ce que je crois, et il n'y avait personne pour chasser le diable de sa peau, comme ça se pratiquait jadis dans l'Écriture. Son père et son grand-père buvaient; ça ne les a pas empêchés d'avoir bon cœur, d'être bons voisins, de ne jamais faire tort à quelqu'un. A leur époque c'était l'habitude de boire, les gens avaient plus froid qu'aujourd'hui et mangeaient plus mal; on se soutenait comme ça. Mais ce qui a perdu Eb, ç'a été son désappointement avec Marthe Peck, quand elle l'a planté là, pendant qu'il était à la guerre, pour épouser le vieux John Down. J'ai toujours mis ça sur le compte de Marthe.

— Moi aussi, dit Asa Brown. Marthe ne s'est pas bien conduite avec le pauvre Eb; non pas qu'elle s'en soit plus mal trouvée quant à elle, mais c'est une chose que de montrer du jugement, et c'en est une autre que d'avoir du cœur.

Il se fit un long silence. Le sujet leur était trop familier pour avoir besoin de commentaires.

— Il n'y a pas d'esprit public ici, à Barlow, déclara résolument Asa Brown. Je ne crois pas que nous puissions rien arranger pour la décoration. J'en suis comme honteux, mais toujours cette fête-là tombe quand on a le plus à faire. Vrai, ce n'est pas le moment pour une cérémonie que celui des dernières semailles.

— Il n'y a pas à réclamer l'esprit public chez les autres quand on n'en a pas soi-même, remarqua judicieusement John Stover. — Mais quelque chose lui avait plu dans la suggestion découragée de son ami. — Peut-être bien que nous pourrions tout de même faire la fête cette année. Elle tombe un samedi; ce n'est point si mauvais qu'au milieu de la semaine.

Nul ne répondit; il reprit au bout d'une minute :

— Il y a eu un temps où l'on était trop près de la guerre pour s'en bien rendre compte. Les individus les mieux cotés alors étaient censément ceux qui n'avaient point quitté leur chez eux où ils avaient continué à faire chacun son métier et à ramasser de l'argent; mais maintenant ce n'est pas la même chose.

— Oui, ceux qui étaient restés attrapaient tous les profits et, quand nous sommes revenus, nous nous sommes trouvés joliment distancés, grommela Asa Brown.

— On nous appelait à la fois des héros et des propres à rien, reprit en riant Stover. Nous n'avions plus trop la main

à l'ouvrage dans les premiers temps. Je ne sais pas pourquoi nous étions devenus si maladroits; ce que nous pouvions faire de meilleur c'était de bavarder avec les vieux. Mon père n'avait jamais été content de mon départ pour la guerre, en partie parce qu'il était quaker, et ça le mortifiait de me voir flâner ici, au magasin, raconter ce qui s'était passé dans le Sud et discuter avec des individus qui ne savaient rien de ce qu'avaient fait nos généraux. Je me vois maintenant comme il me voyait alors; mais après que j'ai eu fini de jeter ma petite gourme de glorieux... un blanc-bec, quoi!... j'ai pris la vieille ferme en main avec le père et j'en tire parti comme il faut. Regardez-moi ces prairies et voyez ce que j'ai fauché d'herbe l'année dernière! Je n'ai pas à être honteux de mon bien, quoique j'aie été soldat.

— Tout ça me paraît bien plus grand qu'autrefois, dit Henry Merrill. Je parle de la guerre... Nous la comprenions mal. Ça me levait le cœur, leurs grandes phrases sur le patriotisme et l'amour du pays, et les pièces de vers que des dames écrivaient dans les papiers sur le vieux drapeau, et les héros tombés et le reste; tout ça ne frappait pas au bon endroit; mais à présent chaque fois que je me trouve devant le drapeau j'en reste tout saisi. C'est comme je vous le dis. Il y a déjà longtemps, l'automne dernier, j'étais allé à Alton; une compagnie de pompiers faisait la parade. Ils avaient remporté un prix à une foire quelconque et s'en retournaient chez eux, musique en tête. Voilà que, pour regarder, je sors de la boutique où j'étais avec ma femme : la compagnie avait fièrement bonne mine... presque aussi bonne mine que de la troupe. Je vis le drapeau s'avancer gonflé par le vent et il passa pardessus moi. Quelque chose me serrait à la gorge. Jamais je n'ai été aussi près de pleurer. Heureusement personne ne m'a vu.

— Je retournerais à la guerre d'une minute à l'autre, déclara Stover après une pause expressive, mais nous en saurions bien davantage que la première fois. Peut-être que nous avons maintenant trop d'opinions arrêtées pour faire de bons soldats.

— Martin Tighe et John Tighe étaient considérablement plus vieux que les autres et ça ne les a pas empêchés de bien agir, riposta vivement Merrill. Nous trois, nous étions les cadets, mais à l'époque nous croyions en savoir plus long que tout le monde.

— N'empêche que la guerre a donné un fameux élan au pays, dit Asa Brown. Je prétends que nous commençons seulement à nous en rendre compte. Voilà mon cousin, vous savez, Daniel Evins qui est venu nous voir l'hiver dernier : il m'a dit que, dans

une de ses tournées de cabotage, il était allé dans le port de Beaufort avec un chargement de bois de charpente... eh bien ! il est passé par un cimetière de ce côté-là et il a vu sur une pierre le nom de quelque jeune soldat du Sud qui avait été tué pendant la guerre. Au-dessous il y avait : « Mort pour son pays. » Daniel savait bien mes idées sur les agissemens de la Caroline du Sud, et j'ai senti en effet la moutarde me monter au nez; mais tout à coup il m'est venu je ne sais quelle idée, qui m'a fait dire : « Eh bien ! c'est possible tout de même, pauvre diable, quand on réfléchit à l'ensemble des choses. »

Les autres ne répondirent pas.

— Voyons ce que nous pourrions faire cette année, reprit Merrill avec insistance. Que nous ne soyons pas nombreux, ça m'est égal. Rassemblons ce qu'il y a d'hommes. Combien ? Je me rappelle qu'il en est parti en tout trente-sept du vieux Barlow.

— Il ne doit guère en rester que huit en comptant Martin Tighe, et celui-là ne marche pas, dit Stover. Ma foi, non, ça n'en vaut guère la peine pour si peu !

Mais les camarades ne tinrent aucun compte de sa désapprobation.

— Neuf en tout, fit Asa Brown, après avoir réfléchi et compté sur ses doigts deux ou trois fois. Je ne peux pas faire que nous soyons davantage. Jamais je n'ai retenu les chiffres dans ma tête.

— Je trouve neuf aussi, dit Merrill. Tant pis, nous transporterons Martin à cheval et Jesse Dean de même, s'il le veut bien. Il est joliment vif sur ses deux cannes, et il faut voir comme Jo Wade se sert de sa béquille, pourvu qu'il n'ait pas à faire trop de chemin. Bien sûr nous ne les laisserons jamais aller à pied ; ils sont trop décrépits ; mais nous leur ferons mettre tout ce qui reste de leurs uniformes et nous tâcherons d'avoir avec nous un fifre et un tambour pour faire aussi bonne figure que possible.

— Tiens, justement un des garçons de Martin Tighe, le second, joue du fifre comme personne ! s'écria John Stover saisi d'enthousiasme tout à coup. Si vous êtes décidés tous les deux, causons demain avec le ministre et voyons ce qu'il dira. Peut-être qu'il voudra bien annoncer la chose. On se procurera des tas de bouquets. Le mieux sera de réunir un *meeting* et d'en causer ensemble, le premier jour de la semaine ; ça ne nous dérangerait pas beaucoup de marcher du vieux cimetière à la maison des pauvres et de faire le tour par le sentier du doyen Elwell pour passer devant les deux pierres qu'il a dressées en mémoire de ses fils quand ils ont sombré sur le vaisseau de guerre. On remarque ces pierres-

là tout autant que si les corps étaient dessous, n'est-ce pas?

Stover parlait d'un air qui fit comprendre aux camarades qu'il pensait à une autre pierre dressée en mémoire de son frère unique dont la tombe sans nom était perdue quelque part là-bas dans le désert.

— Et on nous en voudra à mort si nous ne défilons pas devant toutes les maisons de la ville, ajouta-t-il un peu inquiet, tandis que les trois amis se levaient pour rentrer chez eux. C'est une population terriblement dispersée que celle de Barlow pour lui faire les honneurs d'une procession !

La nuit était douce, scintillante d'étoiles. Ils s'en allèrent chacun d'un côté différent, laissant la route des Plaines et traversant les champs par de petits sentiers qui conduisaient à leurs fermes respectives.

II

La semaine s'écoula et l'aube du samedi amena le beau temps. Ce fut dans les fermes une matinée active comme d'habitude; mais, longtemps avant midi, les attelages de chevaux et de bœufs rentrèrent du travail des champs, et, à la hâte, les gens s'apprêtèrent pour le grand événement de l'après-midi. Il était si rare qu'une occasion quelconque éveillât l'intérêt public à Barlow qu'on avait répondu à l'appel avec un élan imprévu ; le tapis vert devant l'église blanche était couvert de charrettes et de groupes pressés, des familles entières étant venues à pied. Les vieux soldats devaient se rencontrer au temple ; à une heure et demie le cortège sortirait, et à son retour le ministre prononcerait une allocution dans l'ancien cimetière. Stover avait été lieutenant à l'armée, il fut donc choisi pour commander la troupe. Un tambour de la ville voisine offrit ses services et, transporté d'orgueil, le gars de Martin Tighe était présent avec son fifre. Il rêvait, — chose étrange parmi cette population paisible d'éleveurs de moutons, — il rêvait d'aller à l'armée ; mais lui et son aîné étaient les seuls soutiens de leur père infirme, et il ne pouvait manquer à la maison jusqu'à ce qu'un plus jeune frère eût pris sa place ; de sorte que tout son feu, tout son zèle militaire s'évaporaient pour le moment en musique martiale : le fifre servait de soupape de sûreté à son enthousiasme.

Les vieux soldats avaient l'habitude de se voir, car tout le

monde se connaissait dans le village de Barlow; mais quand les camarades parurent l'un après l'autre, revêtus de ce qui leur restait de l'uniforme depuis longtemps déposé, ils sentirent que l'événement était plus grand qu'ils ne l'avaient pensé, que la cérémonie, si simple qu'elle fût, dépasserait leur attente. Il leur semblait impossible de se servir des plaisanteries de tous les jours, de se faire l'accueil accoutumé. Certes les habits bleus râpés, les casquettes ternies avaient un air passablement antique et fané. L'un des hommes n'avait rien conservé que son bidon rongé par la rouille et son fusil, mais il les portait comme des emblèmes sacrés. Il avait depuis longtemps usé ses habits militaires, étant, lorsqu'on lui avait donné son congé, trop pauvre pour en acheter d'autres.

La porte de l'église s'ouvrit et les vétérans sortirent sans se laisser intimider par la foule silencieuse. Ils descendirent les degrés deux par deux et se mirent en ligne, comme si personne ne les eût regardés ; leurs brèves évolutions ressemblaient à l'accomplissement d'un rite mystique. Les deux boiteux s'obstinèrent à marcher de leur mieux, mais le pauvre Martin Tighe, plus infirme encore, fut porté dans la meilleure charrette de Henry Merrill, où il se tint droit et martial avec son gars pour conducteur. Il y avait, devant lui, planté à la place du fouet, un petit drapeau qui flottait au vent. N'étant pas sorti depuis si longtemps, Martin par sa seule apparition en plein air excitait l'intérêt; tout le monde lui accorda grande attention, même ceux qui étaient le plus las de contribuer à sa subsistance, qui lui en voulaient le plus de l'incapacité de sa femme, qui lui reprochaient d'avoir beaucoup trop d'enfans; même ceux qui prétendaient que malgré sa petite pension, sa jambe fracassée, sa main gauche sans doigts et sa vue affaiblie il eût été, s'il l'avait voulu, parfaitement capable de gagner sa vie et celle de sa famille; — oui, ceux-là mêmes venaient le complimenter. Bien sûr, il était bavard et flâneur, bien sûr sa femme avait une manière insupportable de se plaindre qui équivalait à mendier, surtout depuis que ses fils en grandissant commençaient de se rendre utiles. On savait d'ailleurs qu'ils avaient deux proches voisins qui ne les laissaient pas manquer du nécessaire, de sorte que beaucoup d'autres, ayant leur part de soucis, se trouvaient de bonnes excuses pour les oublier du commencement à la fin de l'année et les traiter de maladroits. Mais nul ne s'avisa de regarder Martin Tighe de travers le jour de la Décoration, tandis qu'assis dans la charrette il montrait au soleil sa figure aussi blême que celle d'un prisonnier et son pauvre corps amaigri. Et, de son côté, il tendit

impartialement à tous la main qui lui restait entière, il la tendit, à ceux qui s'étaient rappelé comme à ceux qui avaient oublié du même coup sa vaillante conduite à Fredericksburg et sa misère à Barlow.

Henry Merrill, ayant emprunté le grand drapeau des pompiers d'Alton, le portait fièrement. Ils étaient là huit hommes en ligne, deux par deux, marchant à bonne distance les uns des autres pour rendre la ligne plus longue. Le fifre et le tambour partirent ensemble avec entrain, et le petit cortège défila lentement le long de la route, plaquant une touche de couleur insolite sur le paysage familier : du rouge, du bleu entre les champs fraîchement labourés et les haies en boutons, encadrés par les chaînes de montagnes pâlissantes, sous les grands nuages blancs du ciel printanier. De telles processions deviennent plus pathétiques d'année en année ; il ne se passera pas beaucoup de temps avant que les enfans étonnés n'en voient la dernière. Les figures vénérables des hommes, la camaraderie renouvelée, le battement plus vif des cœurs qui se souviennent, l'attendrissement de ceux qui sont remis en présence de quelque ancienne douleur, toutes ces raisons rendent la solennité à la fois plus belle et plus triste. Chacun était donc ému, sans trop savoir pourquoi, en écoutant les notes aigres du fifre se mêler au roulement incessant du tambour sur la tranquille route de Barlow, pendant que marchait cette poignée de vieux soldats. Nul ne pensait à eux comme à de simples voisins ; non, c'était une partie de l'armée qui avait sauvé la patrie : ils avaient risqué leur vie, les armes à la main, ce lourdaud de John Stover et ce pauvre diable de Jesse Dean, ni plus ni moins que les autres. Il importait peu que tout le reste de l'année, celui-ci ou celui-là comptât pour peu de chose, qu'ils fussent estropiés et méprisés, que leurs fermes fussent médiocres ou productives.

La petite troupe avançait toujours, les charrettes encombrées de monde, et tout le peuple qui allait à pied suivant la voiture de Martin Tighe. On eût dit un cortège de funérailles ; la route était courte, mais cette longue ligne ondoyante marchait lentement, ne pouvant aller plus vite que les deux boiteux.

Devant la fenêtre d'une des maisons au bord du chemin, une vieille femme était assise, vêtue d'une antique robe noire et d'un bonnet blanc dont la bordure bien nette serrait de près ses traits décharnés. Depuis longtemps elle regardait, anxieuse, par-dessus les buissons de boules de neige et de roses-cannelles, le front pressé contre les vitres. Tout à coup, elle aperçut le grand drapeau :

— Vite! que je les voie! Je veux les voir passer! s'écria-t-elle en essayant de se lever toute seule de sa chaise dès qu'elle entendit le fifre. Les femmes qui l'entouraient la conduisirent jusqu'à la porte, en la soutenant pour qu'elle pût attendre debout. Elle était déjà vieille quand commença la guerre; elle avait envoyé sur les champs de bataille deux fils et deux petits-fils; il ne lui restait plus personne. Quand les hommes approchèrent, elle redressa sa taille courbée avec toute la vigueur de la jeunesse. Le fifre et le tambour s'arrêtèrent soudain, le drapeau s'inclina. Elle n'y prit pas garde, mais ses yeux éteints eurent un dernier éclair et puis se remplirent de larmes lorsque le même salut fut fait aux tombes des soldats.

— Merci, mes garçons, merci! cria-t-elle de sa voix chevrotante, et ils l'acclamèrent en chœur.

Le vivat fut répété par tout le cortège en l'honneur de la grand'mère Dexter, debout sur le pas de sa porte, entre les lilas. Ce fut un des beaux momens de la journée.

Les quelques vieillards qui se trouvaient à l'asile des indigens attendaient aussi le spectacle. Un petit garçon du gardien, sachant que c'était fête et ne comprenant pas au juste pourquoi, avait attaché son drapeau-joujou à la fenêtre du pignon où il ressortait comme une fleur brillante sur les planches grisâtres. Ce fut la seule tentative d'ornementation que rencontrèrent les vétérans le long de leur route et ils s'arrêtèrent pour la saluer avant de rompre les rangs et d'aller au coin d'un champ, passé la grange annexe de la ferme des pauvres, vers le terrain qui renferme des tombes sans nom. Un silence solennel régna tandis qu'Asa Brown allait chercher derrière la charrette de Tighe deux drapeaux que lui et John Stover plantèrent dans le gazon. Ils savaient bien où étaient les tombes, car on leur avait réservé un coin spécial, par égard pour leurs occupans, témoignage exceptionnel de sensibilité. Eben Munson et John Tighe furent donc honorés comme les autres; les couleurs américaines flottèrent sur eux environnées de bouquets inattendus et magnifiques : toutes les fleurs du printemps, asphodèles, jonquilles, groseillier sanguin, tulipes rouges jonchaient déjà le sol. Stover et son camarade échangèrent un regard significatif, tout en chantant, après quoi ils déposèrent leurs propres gerbes de lilas à côté de ces bouquets. Alors arriva quelque chose que ne comprit presque aucune des personnes présentes dans les charrettes. Le fils de Martin Tighe qui jouait du fifre avait bien étudié sa partie et, sur son pauvre instrument à courte haleine, il rendit de son mieux ce qu'il avait entendu une fois aux funérailles d'un soldat enterré à Alton. Les notes

plaintives et détachées s'égrenèrent tristement au-dessus des champs et la montagne en renvoya l'écho. Les vétérans n'osaient plus se regarder; leurs yeux débordaient de larmes; ils eussent été incapables de prononcer un mot. Rien ne pouvait leur rappeler autant que cela le vieux temps du service. Ils eurent une vision soudaine du camp virginien, du flanc de la colline, tacheté de blanc par les tentes, des lumières scintillantes dans les autres camps, et, au loin, de feux qui couvaient. Ils entendirent l'appel du clairon retentissant de poste en poste; ils se rappelèrent les glaciales nuits d'hiver, le vent dans les pins, les rires entre camarades. L'extinction des feux sonna par deux fois vigoureusement. Il semblait que les pauvres gars, Eb Munson et John Tighe, dussent l'entendre dans leurs tombes étroites.

Puis le cortège continua sa marche, s'arrêtant çà et là devant les petits cimetières des fermes, et y distribuant les drapeaux qui devaient briller tout l'été, ondoyer sous le vent d'hiver, blanchir sous la pluie et la neige. Quand ils retournèrent à l'église, le ministre prononça un discours sur la guerre, et chacun l'écouta, recueilli, avec des oreilles toutes neuves pour ainsi dire. Ses paroles étaient assez familières à son auditoire; ils avaient souvent lu dans les journaux hebdomadaires des phrases pareilles touchant les résultats de la guerre et le glorieux avenir du Sud; mais jamais l'esprit de patriotisme et de fidélité n'avait été excité à Barlow comme il le fut ce jour-là par l'humble parade de ses derniers soldats. Ils envoyèrent des drapeaux à toutes les tombes lointaines et grande fut la fierté des parens qui purent réclamer ce gage d'honneur mérité par le courage, qui purent emporter leur trésor bien ostensiblement, afin que le monde comprît qu'ils étaient eux aussi parmi les élus.

III

Les journées sont longues à la fin de mai; John Stover eut cependant à se presser tout autrement que de coutume pour expédier sa besogne du soir. Comme c'était lui qui avait à faire le plus de chemin, il fut le dernier arrivé au magasin des Plaines, où ses deux amis triomphans l'attendaient avec impatience, assis devant la porte. Eux aussi avaient saisi le prétexte d'aller à la poste ou bien de faire quelque commission inutile pour leurs femmes, et ils taillaient de si belles bavettes qu'un groupe s'était amassé autour d'eux. Quand Stover apparut, ils se

levèrent en toute hâte et traversèrent la rue, allant à sa rencontre comme s'ils eussent formé tous ensemble un comité en session spéciale. Après avoir échangé des poignées de main solennelles, ils restèrent à l'écart, appuyés contre une barrière :

— Eh bien! nous avons eu un grand jour, n'est-ce pas, John? dit Henry Merrill. Vous avez commandé au mieux. Et les gens d'ici trouvent qu'il faut reprendre ça chaque année. Oui, ils m'en ont tous parlé tandis que je retournais à la maison. Ils disent qu'ils n'avaient pas l'idée que nous produirions tant d'effet. Quel malheur qu'on n'ait pas commencé quand on était plus nombreux!

— Ce drapeau que vous portiez a été le plus beau de l'affaire, dit généreusement Asa Brown. Je veux payer ma part de location. Et puis tout le monde a été content de voir le pauvre vieux Martin si bien traité.

— Ils étaient au moins une douzaine qui m'ont promis que l'année prochaine ils planteraient des drapeaux dehors et décoreraient leurs maisons de quelque manière. Les gens sentent au fond comme il faut, mais il faut les réveiller un peu, dit Merrill.

— Moi, j'avais pensé je ne sais combien de fois à rejoindre la grande armée d'Alton, poursuivit Asa, mais c'est encore loin et la dépense m'a toujours arrêté. Et puis je ne connais pas plus de deux ou trois hommes là-bas. Vous savez, la plupart de ceux d'Alton ont été naturellement répartis dans des régimens de l'autre côté de la ligne de l'État, ils ont eu d'autres batailles, ils n'ont jamais campé près de nous. Il faut tenir à son chez soi, faire chacun ce qu'on peut dans sa localité.

Le ministre m'a dit tantôt qu'il allait s'arranger pour avoir comme des espèces de parlotes dans la *meeting-house* (1), l'hiver prochain; il veut demander à quelques-uns de nous ce qu'ils ont fait dans le Sud : un soir ce sera sur la vie des camps, un autre soir sur les longues marches, et puis sur les batailles, — ça prendra pas mal de temps; — il faudra raconter tout ce que nous nous rappelons sur les camarades qui ont été tués, à seule fin qu'on ne les oublie pas. Il pense qu'il doit y avoir des parens qui ont gardé les lettres écrites des avant-postes par leurs garçons et qu'on pourrait faire, en se servant de ces bouts d'écrit, une histoire quasiment de nous autres. Voilà un homme capable, cet ancien Dallas, reprit Henry Merrill d'un ton approbateur; il a déjà tiré tout un plan, au profit de la jeunesse, qu'il dit.

— Chacun de nous, en cherchant tant soit peu, pourrait y

(1) La *meeting-house* est à la fois l'église et un lieu de réunion publique.

apporter sa petite part, répondit John Stover d'un ton modeste. Et, vrai, les jeunes gens y trouveraient de l'instruction; seulement, ça me rendrait muet de honte si l'on voulait me faire parler en chaire. Bien sûr ce n'est pas là ce qu'a voulu dire l'Ancien... Mais tenez, j'ai eu l'occasion de voir quelque chose de Washington; le président Lincoln m'a donné une poignée de main et il me semble toujours que, quand ce ne serait qu'à cause de ça, je vaux la peine qu'on me regarde. C'est arrivé juste comme je sortais de l'hôpital et que je commençais à me traîner dehors. Enfin, nous verrons ce qu'il en sera cet hiver. Je ne me croyais pas habile à parler en public, à moins que ce ne fût pour conduire le bétail... Allons, bon! je me rappelle que j'ai quelque chose à vous raconter, fit-il en s'interrompant tout à coup. Ne vous avisez pas d'en rien dire, mais toutes ces belles fleurs qui étaient sur la tombe d'Eb Munson... Vous savez de qui elles venaient? J'ai deviné à votre air que vous pensiez la même chose que moi. Eh bien! elles venaient du jardin de Marthe Down. Ma femme m'a dit qu'elle les avait reconnues tout de suite; il n'y a personne, excepté mis' Down, qui ait cette espèce de fleurs rouges. Tout ça l'aura ramenée au temps où elle était Marthe Peck, et elle les aura bien sûr apportées à la nuit tombée, à moins que ce ne soit diantrement de bonne heure, le matin.

Henry Merrill s'éclaircit la gorge en toussant.

— Elle ne fait rien à demi, voyez-vous, mis' Down, dit-il. Je n'en aurais jamais parlé si vous n'aviez point commencé, mais voilà : je l'ai rejointe comme je rentrais chez nous cette après-midi et je lui ai trouvé une mine toute retournée. Nous avons causé de la façon dont les choses s'étaient passées et elle voulut savoir à combien montait la dépense; alors je le lui ai dit et elle a promis de donner cinq dollars, le jour où il me conviendrait d'aller les prendre. Et là-dessus elle s'expliqua franchement : « Je suis seule au monde, j'ai de quoi vivre; il faudra qu'on mette une pierre toute simple sur la tombe d'Eb Munson avec le numéro de son régiment; je payerai ce qu'il faudra... Oh! non pas avec l'argent de M. Down, dit-elle, c'est mon affaire et je vous prie de vous en occuper. » Je lui dis que je ne demandais pas mieux, mais que nous comptions réclamer pour nos soldats les pierres tumulaires qui sont fournies par le gouvernement. C'est une honte que de n'y avoir pas pensé plus tôt, en effet. — « Non, non, dit-elle, je veux payer moi-même pour celle d'Eb. » — Qu'aucun de vous n'en jase, n'est-ce pas? Ce ne serait pas bien; mais elle avait joliment bon air dans le moment! Jamais je n'ai autant respecté Marthe.

— Nous avons été quelquefois un peu durs pour elle, dit John Stover. Et le moyen de s'en empêcher? Dire que je l'ai vue passer droit à côté d'Eb sur la route et ne pas même regarder de son côté, quand il est revenu!

— Si elle n'avait pas eu de chagrin, elle n'aurait peut-être pas été si fière, répliqua Merrill; ce n'est pas à nous de juger. Bien des gens ont besoin de vieillir avant de voir juste. Allons... il faut que je vous quitte; je suis las comme un vieux chien.

— Hé! les amis, ça paraissait tout naturel de marcher ensemble une fois de plus, dit Asa Brown. Est-il possible que nous ayons reçu si peu de dommage, pendant que tant d'autres tombaient autour de nous? Moi, je n'ai jamais regretté d'être parti dans la compagnie A; mais tout de même je me disais aujourd'hui que nous aurions bientôt à nous faire voiturer ou à marcher sur des roulettes; on se sentait si raide, pas vrai? Ce qui est certain, c'est que les gens ne diront plus que nous ne montrons pas d'esprit public ici, dans Barlow!

SARAH ORNE JEWETT.

LE

MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

I

On entend rarement les commerçans se louer de l'activité des affaires, les industriels se réjouir de l'afflux des commandes, les agriculteurs exalter la qualité et l'abondance de leurs récoltes. Si l'on tient compte au contraire du nombre et de la variété des plaintes qui s'élèvent de tous les points de la France : qu'il s'agisse de l'encombrement des stocks invendus dans les celliers de nos viticulteurs ; ou de l'inertie de la spéculation qui laisse tomber à des cours de plus en plus bas céréales et farines ; ou de l'impossibilité où se trouvent nos métallurgistes de l'Est à lutter contre les conditions toujours plus dures de la concurrence étrangère, on est tenté de croire que la situation économique de notre pays va sans cesse empirant, et qu'il n'y a plus à imaginer quelles circonstances, quels reviremens imprévus de fortune, pourraient enrayer le mouvement continu vers la ruine agricole, commerciale et industrielle.

Une trop fréquente consultation des relevés et documens dont la statistique officielle est devenue si prodigue, ne peut qu'accentuer ces impressions pessimistes, auxquelles il convient de donner comme antidote une simple excursion à travers les publications analogues des pays étrangers. Partout, en effet, se trouvent constatés les mêmes phénomènes de surproduction, d'avilissement du prix des marchandises, de difficultés d'écoulement au dehors, de concurrence universelle ; et l'on en vient à estimer plus supportables les maux économiques dont souffre la France, en constatant qu'ils affligent en même temps, bien que dans des proportions variables, toutes les nations civilisées.

Il y a en outre à considérer que la plupart des maux économiques ne sont vraiment des maux que pour telles ou telles catégories de personnes qu'ils affectent directement, et seraient plutôt des bienfaits pour d'autres. Ainsi en est-il du phénomène de la baisse des prix qui cause tant de lamentations. En fait, la diminution progressive des prix de toutes les choses nécessaires ou utiles à l'existence est expressément l'objet que poursuivent les producteurs désireux de supplanter des concurrens sur le marché, les inventeurs de procédés nouveaux de fabrication, et surtout les consommateurs, principaux intéressés dans le développement de ce phénomène économique. Comment la baisse graduelle des prix pourrait-elle être un mal, alors qu'elle est la fin même où tend l'action combinée de toutes les forces de la civilisation?

C'est dans cet esprit de réaction contre le pessimisme professionnel des économistes que, dans une réunion récente de la Chambre de commerce à Londres, le chancelier de l'Échiquier, sir William Harcourt, traitait, en une allocution familière, la question des difficultés où se débattent depuis plusieurs années le commerce et l'agriculture de la Grande-Bretagne. Sans doute, disait-il, la diminution constante des prix fait ressortir une décroissance sensible du commerce extérieur anglais considéré au point de vue de la valeur. Mais si l'on considère le volume de ce commerce, — c'est-à-dire la quantité et le poids des marchandises, — le total apparaît en progression constante. On ne saurait donc affirmer qu'il y ait recul, et que la Grande-Bretagne ne sorte pas victorieuse de la lutte, en dépit des compétitions chaque année plus fortes, plus redoutables, qui surgissent de toute part sur la surface du globe pour lui arracher son ancienne suprématie commerciale? Certes il est difficile d'imaginer un concours de circonstances plus fâcheuses que celles qui se sont trouvées accumulées en 1893 contre l'industrie et le commerce anglais : à l'intérieur d'énormes grèves; au dehors, les pays acheteurs, États-Unis, Inde, Brésil, Australie, éprouvés par des crises d'une violence peu commune. Le commerce de la Grande-Bretagne n'en a pas moins traversé cette tempête sans avaries trop considérables. Parler de sa ruine prochaine ou de sa décadence irrémédiable serait ridicule.

Le phénomène de la baisse des prix, — fâcheux dans une certaine mesure pour le producteur et l'intermédiaire, mais avantageux pour le consommateur, — a pour conséquence la diminution des profits. Que les bénéfices de l'industrie et du commerce diminuent, on ne peut le nier; tous les industriels et commerçans le proclament, il faut bien les en croire. Quelques-uns même vont jusqu'à

déclarer qu'il n'y a plus de profit du tout, que la marge, à force de se réduire, a disparu. Cependant, si le commerce ne donnait plus aucun bénéfice, il s'arrêterait; or son volume ne cesse de s'accroître. L'industrie textile, a-t-on dit, agonise dans le Lancashire; cependant le nombre des ouvriers qu'elle employait en 1890, pour le coton et la laine, s'est trouvé de beaucoup plus considérable qu'en 1870. Et tout ce monde d'ouvriers consomme infiniment plus, et paie mieux ses impôts qu'il y a vingt ans. Car si les prix ont baissé, les salaires n'ont point suivi un mouvement parallèle; tandis qu'ils se maintenaient à l'ancien taux, la baisse des prix accroissait leur pouvoir d'achat. Il faut donc que la compensation se trouve dans un énorme développement des affaires. Et, en effet, on peut consulter tous les baromètres connus en cette matière, on n'y aperçoit que des signes d'un accroissement rapide du capital. Prenons pour exemple l'Angleterre. Le rendement de chaque *penny* de l'*income-tax* s'y élève de décade en décade; de même celui des droits de succession; les dépôts aux caisses d'épargne anglaises dépassent trois milliards (comme en France), soit plus que le quart de la dette; les dépôts dans les banques ne cessent de s'accroître. Et l'on viendrait soutenir à sir William Harcourt qu'il y a « quelque chose de pourri dans la Grande-Bretagne » ! Il ne peut s'empêcher d'en rire.

Ne lui parlez pas, par exemple, de la race des protectionnistes. « Il y a, dit-il, des hommes qui voudraient, par quelque procédé artificiel, fermer l'embouchure de la Tamise et provoquer par là et par d'autres moyens semblables un rehaussement des prix. » On trouve aussi beaucoup de personnes, au sud de la Manche, ayant ces mêmes idées. Mais tandis que leurs congénères en Angleterre sont obligés de s'en tenir à des vœux impuissans, en France les partisans du relèvement artificiel des prix occupent le haut du pavé, sont en majorité dans la Chambre, bouleversent la législation, déploient une activité extraordinaire dans leur grande forteresse, la commission des douanes.

II

Les rentiers, dont les titres ont haussé de prix dans une proportion extraordinaire depuis cinq ou six années, seraient mal venus à trouver fâcheux cet autre grand phénomène économique du temps présent, l'abaissement continu du taux de l'intérêt, ceux du moins qui ont acquis leurs titres à une époque relativement éloignée, et n'ont été atteints dans leur revenu par aucune conversion. Les rentiers « convertis » et les capitalistes qui ont aujour-

d'hui de nouveaux placemens à effectuer, ne sauraient au contraire se féliciter du taux si bas où est descendu le loyer de l'argent.

La dette nationale anglaise, qui est du 2 1/2 pour 100 différé, a dépassé le pair; de même le 3 0/0 français et les 3 0/0 des États secondaires qui jouissent d'un crédit de premier rang, comme la Belgique, la Hollande, la Suisse, la Suède, etc. La Russie et l'Autriche-Hongrie en sont encore à la période du 4 pour 100 au pair; mais il y a peu d'années, ces États ne pouvaient emprunter qu'à un taux supérieur à 5 pour 100. La Turquie régénérée trouve des prêteurs à moins de 5 pour 100. Les sociétés de crédit tiennent en dépôt des centaines de millions de francs auxquels elles ne donnent qu'un intérêt dérisoire de 1/2 à 1 pour cent. Les capitaux populaires envahissent, jusqu'à les congestionner, les caisses d'épargne privées ou la caisse nationale, où on leur offre encore, on ne sait vraiment pourquoi, un intérêt moyen de 3 pour 100. La Banque de France escompte à 2 1/2 pour 100, la Banque d'Angleterre à 2 pour 100, les établissemens privés bien au-dessous de ces taux. En même temps que l'allure de l'accumulation de la richesse se précipite, en dépit du contraste singulier de la baisse des prix et de la hausse des salaires, les emplois avantageux se font plus rares. Presque partout les grandes œuvres de la civilisation sont achevées, canal de Suez, chemins de fer en Europe, dans l'Inde, dans les deux Amériques. C'est à peine s'il reste quelques grandes voies en cours d'exécution comme le Sibérien, ou à l'état de projet comme les réseaux africains. Quant à certaines conceptions grandioses en Europe même, le canal des Deux-Mers, le pont sur la Manche, Paris port-de-mer, l'utilité immédiate n'en a pas encore été établie, et elles ne sauraient présenter jusqu'à nouvel ordre qu'un intérêt théorique. Au delà de l'Atlantique, le canal de Panama attend son achèvement. Dans un genre de travaux d'un intérêt plus restreint et plus local, navigation fluviale, canalisation, distribution d'eau, de gaz, d'électricité, tramways, le plus gros de l'œuvre semble accompli, il ne reste qu'à glaner. Même un projet comme le Métropolitain de Paris ne peut sortir de la période embryonnaire.

Les capitaux sont donc beaucoup moins sollicités que précédemment; ils ne le sont plus guère que par les États besogneux, auxquels l'épargne ne consentira à prêter largement que lorsqu'ils auront refait leur crédit. Telles sont quelques-unes des causes de l'abaissement du taux de l'intérêt et des hauts cours des grands fonds d'État ou municipaux.

De savans économistes ont justement attribué un caractère

fâcheux à ce phénomène, fâcheux en ce sens que les rentiers auront à l'avenir moins de rentes, que l'humanité aura plus à travailler, qu'une rémunération de moins en moins forte sera réservée au capital. Mais est-ce là un mal sans compensation? Est-il si bien prouvé que les grandes œuvres de la civilisation sont achevées? Ce qui est vraiment fâcheux, c'est l'encouragement officiel donné à l'extrême timidité des capitaux. Si les pouvoirs publics pouvaient une fois comprendre que les caisses d'épargne manquent à leur mission en donnant un intérêt supérieur à 2 pour 100, on verrait sortir du « far niente » un ou deux milliards réclamant un emploi rémunérateur. Il en résulterait une secousse violente; et probablement la mise en train d'une nouvelle succession de grandes et fécondes entreprises pour l'activité industrielle et la production agricole.

III

L'avilissement des prix, l'abaissement du taux de l'intérêt, sont considérés par toute une école d'économistes comme provenant d'une cause unique, ou tout au moins principale, la démonétisation de l'argent et la raréfaction de l'or. Cette thèse a de nombreux partisans en Angleterre, où bimétallistes et protectionnistes voudraient voir le gouvernement assumer, contre toutes les traditions britanniques, un rôle providentiel. Mais ils n'ont réussi à convertir jusqu'ici ni l'opinion publique, ni les chefs des deux grands partis politiques. En France, on n'est pas encore bimétalliste dans les régions gouvernementales et parlementaires, mais on y est furieusement protectionniste. Cependant les résultats donnés jusqu'ici par cette politique ne sont pas de nature à modifier le sentiment de ceux qui croient que l'on a fait fausse route en 1892 en dotant la France d'un tarif inspiré du plus pur esprit Mac Kinley.

Pendant les six premiers mois de 1894, le double mouvement d'augmentation dans les entrées de marchandises étrangères en France et de diminution dans les sorties de marchandises et de produits nationaux n'a cessé de s'accentuer. Les chiffres de notre commerce extérieur pendant cette période, comparés à ceux de la période correspondante de 1893, accusent une augmentation de 335 millions à l'importation et une diminution de 78 à l'exportation. Dans le seul mois de mai nos envois à l'étranger sont tombés, de 334 millions en 1892 et 283 millions en 1893, à 265 millions en 1894. Nos achats ont augmenté au contraire de 305 millions (mai 1893) à 323 (mai 1894).

Le total des importations s'est élevé cette année, du 1er janvier au 30 juin, à 2235 millions, dont 670 en objets d'alimentation, 1281 en matières nécessaires à l'industrie et 284 en objets fabriqués. L'augmentation totale de 335 millions sur la même période de 1893 se divise ainsi : 190 millions pour les objets d'alimentation, 128 pour les matières premières, et 18 pour les objets fabriqués. Il est curieux de voir ce dernier élément grossir de cette façon malgré les anathèmes et les prohibitions de la commission des douanes. L'accroissement de 190 millions dans l'achat au dehors de produits alimentaires est, de toute façon, un commentaire fâcheux de l'état de notre agriculture, mais il a aussi une cause accidentelle, les approvisionnemens faits avec hâte au début de l'année, en prévision du relèvement des droits sur les céréales. Le relèvement a eu lieu, comme chacun sait, et les protectionnistes ne sont pas disposés à s'arrêter là. Chaque jour éclatent de nouveaux appels à l'intervention de l'État. La commission a frappé les sucres étrangers extra-européens, les raisins secs; elle frappera les mélasses étrangères, les amidons, les plombs; que ne frappera-t-elle pas?

Il est un point cependant où les protectionnistes croient triompher. Les entrées de matières premières se sont accrues de 128 millions. Nos industriels se hasarderaient-ils en des acquisitions si importantes s'ils ne prévoyaient une campagne prolongée et fructueuse de travail? On peut malheureusement objecter que, s'il y a tant de matières premières à demander à l'étranger, c'est que le marché intérieur ne peut plus fournir à cet égard les quantités qu'il donnait autrefois, et non que nos usines soient accablées de commandes exceptionnelles. Le tableau des exportations ne le démontre que trop, puisque nous avons vendu au dehors, en juin 1894, pour 122 millions de francs d'objets fabriqués contre 146 en mai 1893, soit une diminution de 24 millions, et que les chiffres correspondans pour les six premiers mois sont 805 millions contre 875, soit une diminution de 70 millions.

Pendant les quatre premiers mois de 1894, les droits de douanes et les droits accessoires du service ont produit 189 millions contre 148 en 1893. L'augmentation est due tout entière aux entrées de céréales; la plus-value des droits encaissés a dépassé, de ce seul chef, 45 millions.

Il semblerait que, grâce à cet accroissement de l'importation, la navigation ait dû être très active dans nos ports. Elle l'a été en effet, mais au profit du pavillon étranger. Du 1er janvier au 30 avril, il est entré dans nos ports principaux 2124 navires français contre 2354 dans les mois correspondans de 1893, et il en est sorti

2 280 contre 2 699. La diminution s'accuse dans le tonnage comme dans le nombre des bâtimens. Les entrées par navires français représentent 1 129 000 tonnes contre 1 328 000. La navigation étrangère présente au contraire un certain accroissement : s'il est sorti de nos ports un peu moins de navires des autres pays (3 950 contre 4 163 et 1 608 000 tonnes contre 1 655 000), il en est entré 5 710 contre 5 201 et 3 165 000 tonnes contre 2 721 000.

Il serait profondément injuste d'attribuer au seul protectionnisme toutes les révélations fâcheuses que peut accuser l'analyse des chiffres de notre commerce extérieur. Nos échanges avec l'étranger sont affectés par les événemens les plus divers, épidémies, crises commerciales ou monétaires dans telle ou telle partie du monde, sinon dans toutes à la fois, grèves, transformations et progrès de l'industrie, caprices de la mode, mauvaises récoltes, fléaux du genre du phylloxera. De 1867 à 1876 nous achetions au dehors pour 17 millions de francs de vins en moyenne par an. De 1877 à 1886 cette moyenne a été portée à 282 millions. Mais il reste à l'actif de la politique libérale douanière qui a régi nos échanges pendant les trente années de 1861 à 1891 que nos exportations d'objets fabriqués ont passé de 1 138 millions, au début de cette période, à 1 925 millions (chiffre de 1891); en 1892 on a atteint 1 992 millions. En 1891 encore la balance en notre faveur entre la valeur de nos exportations d'objets fabriqués et celle des entrées d'objets de même nature était de 1 230 millions. Combien il serait fâcheux que le protectionnisme nous fît perdre les bénéfices d'une telle situation !

IV

On peut, à l'aide de quelques chiffres, présenter une idée générale de la nature du commerce extérieur de la France. Nous avons importé en 1893 pour 3 936 millions de marchandises et produits, dont voici les articles principaux avec leur valeur : céréales, 359 millions; laines, 354; soies, 237; vins, 196; graines oléagineuses, 194; houille, 182; coton, 167; peaux 154; tissus de laine, de soie, de coton, 132; bois à construire, 94; cafés, poissons, bestiaux, fromages et beurres, pétrole, fourrages, huiles, etc.

Les exportations dans la même année ont été de 3 209 millions, chiffre inférieur à celui de toutes les années précédentes depuis 1886. Les principaux articles ont été : tissus de laine, 290 millions; tissus de soie, 212; vins, 187; articles de Paris, 129; laines, 119; soies, 119; ouvrages en peaux, 111; sucres bruts et raffinés, 106; tissus de coton, 100; peaux préparées, 97; confections, 82; ouvrages

en métaux, 69; beurres, 67; eaux-de-vie, 61; bestiaux, 38, etc.

Au point de vue de la provenance et de la destination, les pays auxquels nous achetons le plus (chiffres de 1893) sont : l'Angleterre, 511 millions; la Belgique, 401; les États-Unis, 335; l'Allemagne, 334; l'Espagne, 223; la République Argentine, 175; la Russie, 166; l'Italie, 139. Viennent ensuite les Indes Anglaises, la Turquie, la Chine, la Suisse, le Brésil, le Japon, l'Autriche-Hongrie, l'Australie, le Chili, etc. Les pays auxquels nous vendons le plus (chiffres de la même année) sont : l'Angleterre, 965 millions; la Belgique, 499; l'Allemagne, 334; les États-Unis, 203; l'Italie, 123; l'Espagne, 113; puis le Brésil, la Turquie, la République Argentine, etc.

Nous avons pris les chiffres de 1893; si nous considérons ceux des années précédentes, nous constatons que nos cliens les plus importans sont toujours l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, les États-Unis, et que l'Italie, l'Espagne, la Suisse restent au second rang, mais avec beaucoup moins d'affaires qu'avant la dénonciation des traités de commerce et les difficultés douanières qui ont surgi successivement entre ces trois pays et nous. D'une manière générale, nos ventes à tous ces cliens principaux ont singulièrement diminué depuis deux années. De 1891 à 1892, la valeur de nos exportations avait déjà fléchi de 46 millions pour l'Espagne, de 33 pour le Brésil, de 9 pour l'Allemagne, de 8 pour les États-Unis, de 7 pour la Suisse. De 1892 à 1893 la réduction a été de 65 millions pour l'Angleterre, de 78 millions pour la Suisse, de 37 pour les États-Unis, de 21 pour l'Allemagne, de 9 pour l'Italie, de 3 pour la Belgique.

Nos relations avec ces divers pays nous laissent en général créanciers, pour des sommes considérables, de l'Angleterre (500 millions en 1892 et 455 en 1893) et de la Belgique (114 millions en 1892 et 98 en 1893). Elles nous constituent au contraire débiteurs des États-Unis (293 millions en 1892 et 132 en 1893), de l'Espagne (144 millions en 1892 et 109 en 1893), de l'Italie (16 millions en 1893), de la Turquie (56 millions en 1892 et 52 en 1893), de la République Argentine (115 millions en 1892, autant en 1893).

A certains pays, comme l'Inde et la Russie, nous achetons beaucoup et ne vendons presque rien. Le cas, pour la Russie, est vraiment curieux. Ce pays a effectué des importations chez nous pour 212 millions en 1892 et 166 millions en 1893, et la valeur de nos exportations chez elle a été de 12 millions pour la première de ces années et de 13 pour la seconde. Cette proportion est à peu près constante. La moyenne annuelle pour les six dernières années a été de 14 millions de ventes à la Russie et de 200 millions

d'importations du même pays. Il serait à souhaiter que cet énorme écart diminuât, non par l'abaissement du dernier chiffre, mais par l'élévation du premier.

Considéré au point de vue du volume, le commerce extérieur de la France s'est accru dans les cinq années de 1887 à 1891 : 26 millions de tonnes en 1887, puis 26 925 000 en 1888, 27 469 000 en 1889, 29 447 000 en 1890, et 31 018 000 en 1891. Aussitôt après l'établissement du tarif douanier, l'abaissement a commencé : 29 290 000 tonnes en 1892.

Nous importons surtout des marchandises lourdes, houille, céréales, bois, matières premières de toute sorte, 22 551 000 tonnes; nous exportons surtout des marchandises d'un prix élevé par rapport au poids et au volume, principalement des produits de nos usines, 6 738 000 tonnes, dont 816 000 par Marseille et 665 000 par Bordeaux. Environ 45 pour 100 de la totalité des marchandises constituant l'objet de nos échanges avec l'étranger passent par les douanes de Marseille, Jeumont (frontière terrestre), Dunkerque, Bordeaux, le Havre, Rouen et Saint-Nazaire. En 1892 sont entrées ou sorties : par Marseille : 2 847 000 tonnes, par Jeumont 2 618 000, par Dunkerque 1 947 000, par Bordeaux 1 711 000, par le Havre 1 689 000, par Rouen 1 387 000, par Saint-Nazaire 1 045 000. (L'ordre d'importance est modifié légèrement si l'on considère le commerce général au lieu du commerce spécial. Le transit est considérable notamment par le Havre et par Bordeaux.)

Les autres portes du commerce se classent ensuite dans l'ordre suivant : Cette, Bayonne, Dieppe, Valenciennes, Calais, Boulogne, Pagny, de 547 000 à 300 000 tonnes; La Rochelle, Belfort, Nantes, Tourcoing, Avricourt, de 252 000 à 201 000; Nice, Lille, Roubaix, etc., moins de 200,000 tonnes.

De 1887 à 1892 on constate une augmentation continue aux douanes de Marseille, Jeumont, Dunkerque, Rouen, Saint-Nazaire, Bayonne, Calais, Nantes. Il y a décroissance au contraire, pour Cette, Dieppe et Boulogne. Bordeaux est resté à peu près stationnaire.

V

La conclusion générale qui ressort de ces chiffres est que les échanges entre les nations ont diminué de valeur et presque partout aussi de volume, depuis que les peuples ont travaillé à l'envi à s'entourer de barrières douanières. Les protectionnistes objectent que l'Angleterre libre-échangiste a vu également ses exportations décroître dans la même période, et que la décroissance

a été plus forte encore en ce pays que chez nous. Les exportations anglaises avaient, en effet, grossi de 6,15 pour 100 en 1889 sur 1888, et de 5,67 pour 100 en 1890. Elles ont décru de 6,17 pour 100 en 1891, de 8,16 pour 100 en 1892, de 3,77 pour 100 en 1893, soit de près de 240 millions de francs dans cette dernière année. Mais les données statistiques pour le commerce du Royaume-Uni pendant les six premiers mois de 1893 n'ont plus accusé la même tendance. Tandis que les importations s'augmentaient, comme chez nous, et que cet accroissement, presque entièrement dû à des achats considérables de coton des États-Unis, atteignait 334 millions, les exportations se sont maintenues à peu près exactement au même niveau qu'en 1893, soit 2 672 millions de francs ou 445 millions en moyenne par mois. En réalité, il y a, en 1894, une diminution de 25 millions de francs, soit un peu moins de 1 pour 100 du total. Les réexportations de produits coloniaux et étrangers accusent pendant la même période une réduction plus forte, de près de 100 millions de francs, due à une cause spéciale qui sera indiquée plus loin.

Les importations en Angleterre atteignent depuis quelque temps une valeur presque exactement double de celle des exportations. La Grande-Bretagne a ainsi, du 1er janvier au 30 mai 1894, vendu au dehors pour 2672 millions de francs de ses produits, soit 445 millions par mois ; et acheté du dehors pour 5275 millions de francs de denrées, soit 880 millions en moyenne par mois. C'est une balance commerciale formidablement débitrice ; mais l'Angleterre est, on le sait, créancière, pour des sommes bien autrement élevées par le fait de ses placemens et de ses prêts, des pays étrangers qui lui fournissent tant de produits. Que si, d'autre part, ses importations dans les derniers mois ont pris une telle expansion, on le doit attribuer pour une forte mesure à la détresse financière et monétaire de beaucoup de nations étrangères forcées de vendre leurs denrées à tout prix.

Les exportations de la Grande-Bretagne atteindraient au surplus un chiffre bien plus fort, si les États-Unis ne traversaient depuis deux années une crise économique dont l'intensité, aussi bien que la durée, est absolument exceptionnelle, et entrave à tel point les transactions commerciales du pays que, durant l'année 1893-94, l'Angleterre lui a vendu pour 260 millions de francs de moins que dans la période précédente, et que le seul mois de mars dernier figure dans cette diminution pour près de 30 millions de francs. Les envois britanniques dans l'Inde ont, au contraire, pris un grand développement depuis le 1er janvier, accusant une augmentation mensuelle d'environ 25 millions de francs.

Que le Congrès américain se décide enfin à voter le tarif depuis si longtemps en discussion, si faible que soit la diminution moyenne des droits (ceux-ci ne seront vraisemblablement abaissés dans l'ensemble que de 10 pour 100 sur le taux général du tarif Mac-Kinley qui est de 46 pour 100, et resteront ainsi supérieurs à ceux du précédent tarif), et l'on peut être assuré que de fortes expéditions de marchandises seront aussitôt effectuées pour l'Amérique.

D'où l'Angleterre reçoit-elle les produits qu'elle importe, et où dirige-t-elle les marchandises qu'elle exporte? Les premiers lui viennent, pour 23 pour 100, de ses possessions, et pour 77 pour 100, des pays étrangers; elle envoie 30 pour 100 de ses marchandises à ses colonies et 70 pour 100 au reste du monde. Les proportions pour chaque pays sont les suivantes : 22 pour 100 des importations viennent des États-Unis, 10 de France, 7 1/2 de l'Inde, 7 de Hollande (commerce général), 6 1/2 d'Allemagne, 6 d'Australie, 5 de Russie, 4 de Belgique, 3 du Canada, 3 de l'Amérique du Sud et du Centre, 3 de l'Italie, 2 de la Turquie, etc. 12 pour 100 des exportations sont dirigés vers les États-Unis (en temps ordinaire), 10 vont à l'Australie, 14 à l'Inde, 9 à l'Amérique du Sud et du Centre, 7 à l'Allemagne, 6 1/2 à la France, 4 à la Hollande, 3 1/2 au Canada, 3 à la Belgique, 3 à l'Italie, 3 à la Turquie, 2 1/2 à la Chine, 2 à la Russie.

L'expansion du commerce britannique a été formidable depuis trente ans. Malgré les guerres, les crises commerciales et financières, les krachs résultant de l'abus du crédit et de la surproduction, malgré la baisse du métal blanc, les grèves et la hausse des salaires, les importations comme les exportations du Royaume-Uni ont plus que doublé dans l'espace d'une génération, et doublé de valeur, ce qui représente une proportion bien plus forte d'accroissement au point de vue du volume, les prix ayant constamment fléchi. On saisira bien, ce semble, la véritable portée de cette baisse des prix, en constatant que la valeur moyenne, par tonne, des exportations britanniques a fléchi, de 395 francs en 1860 à 235 francs en 1889, si l'on considère les exportations totales (c'est-à-dire comprenant les produits coloniaux et étrangers réexportés); et de 310 à 185 francs, si l'on s'arrête aux sorties des produits purement britanniques.

La flotte marchande anglaise en 1860 comptait un total de 4 586 000 tonnes; le tonnage est aujourd'hui de 7 759 000 tonnes, dont 4 717 000 pour la navigation à vapeur. Le mouvement des ports du Royaume-Uni s'est chiffré en 1889 par 72 millions de tonnes (navires anglais et étrangers, chargés et sur lest) contre 25 millions en 1860.

Les importations anglaises sont composées : de 40 à 45 pour 100 d'objets d'alimentation, de 30 à 35 pour 100 de matières brutes, nécessaires à l'industrie, de 15 à 20 pour 100 d'articles complètement ou partiellement manufacturés; les exportations, de 77 pour 100 d'articles manufacturés, de 13 pour 100 d'articles partiellement manufacturés, de 6 pour 100 de matières brutes, de 4 pour 100 d'objets d'alimentation. La valeur moyenne des filés de coton et des cotonnades unies ou imprimées qui sortent chaque année des ports de la Grande-Bretagne pour se répandre dans le monde entier, dépasse 1700 millions de francs. Il y faut ajouter près de 300 millions de tissus de laine ou de toiles de lin, 300 millions d'objets en fer, près de 300 millions de houille.

On comprend que de tels chiffres remplissent d'orgueil les âmes des fils de la Grande-Bretagne et qu'ils traitent avec quelque mépris, — ceux du moins qui ne sont pas usiniers et ne vivent point dans la fournaise industrielle du Lancashire, — les concurrences qui s'essaient en diverses parties du monde contre le géant britannique. Une de ces concurrences surtout a paru dans ces derniers temps redoutable, celle du commerce et de l'industrie de l'Allemagne. Les trembleurs ont fait de l'expansion commerciale allemande un épouvantail dont l'Angleterre et sa voisine du sud ont été en effet parfois un peu effrayées. M. Giffen a voulu savoir ce qu'il y avait de réalité dans ce fantôme. Il a dressé, pour le *Board of Trade*, quelques-unes de ces tables qui sont la spécialité de ce statisticien, et où les chiffres s'alignent dans un ordre si rigoureux, si savant, si ingénieusement mathématique, qu'ils acquièrent une force irrésistible d'argumentation et démolissent en quelques instans les thèses qui paraissaient le plus solidement étayées. Il a pris, par exemple, la moyenne des exportations de l'Angleterre, de la France, des Etats-Unis et de l'Allemagne pour les trois années 1890-92, et l'a comparée avec la moyenne correspondante des deux années 1884-85. Ce rapprochement lui a révélé que l'accroissement des exportations a été de 10 pour 100 pour l'Angleterre, de 14 pour 100 pour la France, de 26 pour 100 pour les États-Unis et de 5 pour 100 seulement pour l'Allemagne. Comme les États-Unis exportent surtout des céréales et du coton, l'augmentation de leurs expéditions n'est pas pour inquiéter. Mais quelle figure fait dans cette comparaison le commerce allemand, avec son expansion si modeste de 5 pour 100? Il y a autre chose dans les tables de M. Giffen : les nations secondaires, dans les diverses parties du monde, y apparaissent réparties en groupes, et on voit quelle proportion du total des importations de ces pays revient à l'Angleterre et à chacun de ses trois principaux concurrens. Le

résultat n'a rien d'inquiétant, à bien y regarder, pour la Grande-Bretagne, même en Europe. Sa part dans les importations de tous les pays sauf trois est au-dessus de 20 pour 100, tandis que, pour l'Allemagne, l'exception s'étend à six pays. Il est vrai que, grâce à sa situation au centre du continent européen, la part de celle-ci dépasse 30 pour 100 dans cinq cas.

Les tables nous montrent encore quelles vicissitudes a subies la part de l'Angleterre dans le commerce total du monde. Il y a eu un léger fléchissement dans la proportion, mais l'écart est peu significatif en regard de l'énorme développement qu'a pris le commerce du monde entier. Au Japon, toutefois, bien que les transactions de la Grande-Bretagne n'aient subi aucune réduction absolue de volume de 1884-85 à 1890-91, sa part proportionnelle a notablement décru. Quant à l'Allemagne, elle a élevé dans une légère mesure sa proportion dans les pays hors d'Europe, et c'est tout. Les grands succès de la compétition allemande ne sont donc que vains mots, et, comme le dit doctement le *Times*, il y a là un exemple de plus de l'erreur vénérable qui consiste à généraliser sur des cas trop particuliers. Malgré tout, les tables de M. Giffen concluent à une très faible décroissance, non pas certes absolue, mais proportionnelle, du commerce de la Grande-Bretagne; et cette décroissance est surtout sensible dans le total des réexportations : l'Angleterre n'est plus au même degré que naguère le grand emporium du monde, l'universel dépôt des marchandises venues de tous les coins du globe. L'ouverture du canal de Suez et les progrès de la navigation à vapeur ont facilité les relations directes entre les pays qui produisent et les nations qui consomment, encore que ce mouvement s'opère avec une grande lenteur.

On a vu plus haut combien peu de marchandises la France envoyait en Russie, la valeur moyenne pour les dernières années n'ayant pas dépassé 14 millions de francs, alors que nous achetions à notre grande alliée, bon an, mal an, pour 200 millions de francs environ, surtout des céréales. C'est que la Russie, d'une manière générale, vend plus qu'elle n'achète. D'autre part, la masse de ses importations en objets fabriqués lui vient d'Allemagne, et c'est là que se marque l'utilité du traité de commerce conclu entre les deux empires. Les exportations russes ont varié, en valeur, de 752 à 687 millions de roubles de 1889 à 1891. A la suite de la grande famine qui sévit en 1891, les envois à l'étranger baissèrent à 471 millions en 1892. C'était sur le total de l'année précédente une réduction de 230 millions de roubles crédit, soit, au cours du change, environ 575 millions de francs. Un relèvement

sensible s'est produit en 1893, où le total de 595 millions de roubles crédit a été atteint.

De 1889 à 1891 les céréales ont compté pour 50 pour 100 dans le commerce russe d'exportation. La proportion a fléchi à 40 en 1891, mais elle a déjà dépassé de nouveau 50 pour 100 en 1893. L'an dernier, la Russie a vendu des céréales à l'Europe pour 295 millions de roubles crédit, soit 750 millions de francs. Les principaux articles d'importation sont le thé, le coton, la houille et le fer. Les deux premiers mois de 1894 ont accusé une forte expansion du commerce, entrée et sortie. L'empire a vendu pour 92 millions de marchandises (dont 58 millions de céréales, soit plus de 60 pour 100), et il a acheté pour 48 millions (dont 32 millions de matières premières et 10 d'objets fabriqués). Ces chiffres représentent sur ceux des deux premiers mois de 1893 une augmentation de 41 millions de roubles aux exportations, et de 5 millions aux importations.

VI

Le grand élément de perturbation pour le commerce du monde à l'heure actuelle est l'Amérique anglo-saxonne, cette grande république transatlantique qui gâche comme à plaisir son énorme richesse dans une série d'expérimentations économiques insensées, et qui, en se ruinant, compromet les intérêts des nations européennes avec lesquelles elle trafique habituellement. Il est encore impossible de dire si le bill Wilson sera voté, ou, s'il l'est enfin, quand il commencera à être appliqué. Le commerce américain, déjà si éprouvé par la crise de l'année dernière, est sévèrement atteint par l'incertitude qui se perpétue au sujet du régime douanier : les déplorables conséquences de cet état économique apparaissent à la fois sur le terrain industriel, financier et social. La diminution est considérable dans les opérations des *clearings* américains et dans les chiffres du commerce extérieur. Les *silvermen* redoublent l'activité de leurs intrigues, les sorties d'or ne s'arrêtent plus, le mouvement gréviste a repris avec une extrême violence, dans le Colorado, en Pennsylvanie, puis tout récemment à Chicago et en Californie. Le chef obscur d'une association ouvrière a failli transformer un conflit local, un malentendu passager entre un très riche patron et ses trois mille ouvriers, en une insurrection générale du monde des travailleurs aux États-Unis. L'intervention opportune des troupes fédérales a conjuré le péril, mais le problème reste posé, la crise industrielle est aussi intense qu'avant la grève des chemins de fer. La solution

est à Washington; seulement le Congrès ne se hâte pas de la dégager.

Les résultats des aberrations politiques et économiques de l'Union Américaine sont surtout remarquables par la répercussion qu'elles ont eue sur l'état des finances fédérales. Il y a peu d'années le Trésor regorgeait de richesses dont il ne savait que faire. Il disposait d'excédens annuels de 500 millions de francs et rachetait la dette avec une rapidité qui faisait l'admiration des nations, toujours obérées, du vieux monde. Aujourd'hui plus d'excédens de recettes, des dépenses folles, près d'un milliard de francs pour les seules pensions militaires, un régime monétaire absurde qui, si le bill portant suspension de la frappe de l'argent n'avait été voté, condamnait à bref délai un des pays les plus riches du monde à vivre sous le régime de l'étalon d'argent, comme la Chine et le Mexique; le désarroi en un mot, à la place de l'ancienne prospérité, et, pour l'exercice 1893-94, qui vient de se clore au 30 juin, un déficit évalué à 375 millions de francs.

Le gouvernement fédéral voit ses ressources s'épuiser rapidement. Le 1er février dernier il a dû emprunter 250 millions de francs en obligations 5 pour 100 émises à 117 pour 100, ce qui lui procura près de 300 millions; après quatre mois à peine, il est de nouveau dans un tel état de pénurie qu'il va lui falloir encore emprunter. On voit se produire ce phénomène que le Trésor ne cesse de pomper de l'or dans les banques et dans la circulation, et, en l'accumulant ainsi, le rend si nettement disponible pour l'exportation qu'il est en effet aussitôt exporté que recueilli. Le *Financial and Commercial Chronicle* de New-York cherchait récemment à rassurer le public américain en déclarant inexacte l'assertion que les capitaux étrangers se retiraient des États-Unis, mais il avouait que des capitalistes américains envoient depuis plusieurs mois leurs fonds en Europe pour y rechercher des emplois plus profitables et plus sûrs que ceux que leur offre désormais l'Amérique. Un tel symptôme n'accuse-t-il pas une situation vraiment sérieuse?

Il n'y a rien à attendre du Congrès, sur lequel le président Cleveland paraît avoir perdu toute influence. Le vote du nouveau tarif n'apportera aucun remède, ou du moins n'améliorera que faiblement cet état de choses. La seule mesure efficace serait une réduction du montant excessif de la circulation fiduciaire. C'est l'abondance de la monnaie de papier qui chasse l'or des États-Unis avec cette continuité que l'on voit depuis plus d'un an. Si l'on ne se résout à une réduction de la circulation, quelques inconvéniens qu'il en puisse résulter dans l'état actuel de crise, il ne

s'écoulera plus un long temps avant que les Américains renouent connaissance avec l'agio de l'or. Le Trésor peut, il est vrai, emprunter encore 250 millions comme il l'a fait en février. Ces deux emprunts auront accru de 25 millions la charge annuelle de la dette, sans autre résultat que de laisser le Trésor, après huit mois, dans la même détresse, et le pays devant le même problème redoutable du déficit budgétaire et de la dépréciation de la monnaie. Le gouvernement ferait mieux d'emprunter 1 750 millions de francs en 3 pour 100 afin de rembourser en or les 350 millions de dollars de *greenbacks*, ce qui augmenterait d'une cinquantaine de millions de francs le service de la dette, mais sauverait la situation. Les greenbacks sont de simples billets d'Etat, des assignats émis pendant la guerre de la sécession. Ils n'ont été délivrés ni contre or ni contre argent, mais des lois ultérieures les ont déclarés remboursables en or, et c'est pour assurer ce remboursement que le Trésor doit maintenir une réserve d'or de 100 millions de dollars (500 millions de francs). Cette réserve était tombée il y a quelques mois à 75 millions de dollars, le ministre des finances ayant dû l'entamer après épuisement de toutes les autres ressources. A l'aide du produit de l'emprunt de 250 millions, le montant a pu être relevé passagèrement au-dessus de 100 millions. Mais les embarras ont surgi de nouveau, plus pressans, et la première quinzaine de juillet a vu la réserve destinée aux greenbacks tomber au niveau le plus bas depuis le commencement de la crise, à moins de 65 millions de dollars.

S'il est indifférent aux Américains que leur or émigre, ils n'ont qu'à laisser les choses aller comme elles vont en ce moment. Si le maintien de l'étalon d'or leur tient à cœur, ils devront se résoudre à rembourser leurs greenbacks et du même coup à réformer leur système de banques.

L'or des États-Unis n'est qu'une partie de la masse de métal jaune qui ne cesse d'affluer depuis deux ou trois années dans les deux grandes Banques de France et d'Angleterre. Cette accumulation si remarquable est avant tout une conséquence de la prolongation de l'état de crise où se trouvent presque tous les pays débiteurs. Le crédit de la République argentine est ruiné ; la guerre civile a fortement ébranlé celui du Brésil. Après le dernier krach australien, les capitaux anglais n'ont plus été disposés à alimenter les dépôts des banques de Melbourne et de Sydney. L'Inde souffre de la crise de l'argent ; depuis que ses monnaies sont fermées à la frappe de ce métal, ses excédens si considérables d'exportation ont disparu, ventes et achats se faisant désormais équilibre ; mais le change condamne ses finances au régime

du déficit. Les États-Unis, on vient de le voir, sont engagés dans les inextricables questions du tarif et de la circulation. Dans tous ces pays, d'énormes capitaux britanniques ont mis sur pied diverses entreprises ou souscrit des emprunts, auxquels se sont associés, dans une moindre part, des capitaux français. Naguère, c'est-à-dire avant 1890, les paiemens que ces nations avaient à effectuer à Londres et à Paris pour l'intérêt de leurs dettes, étaient compensés par de nouveaux emprunts. Le montant annuel dû chaque année pour l'intérêt s'accroissait ainsi à un taux composé, mais la nécessité de remises en or était évitée; au surplus, une partie des sommes dues était toujours compensée en expéditions de marchandises.

Aujourd'hui ces pays n'empruntent plus. Ce n'est pas certes qu'ils n'en aient encore le désir, mais ils n'ont plus de crédit; et les Australiens ne sont pas beaucoup mieux traités actuellement, à cet égard, par les capitalistes anglais, que les Brésiliens et les Argentins. Donc plus d'emplois de capitaux britanniques et français au dehors, plus de chemins de fer étrangers à construire, ou très peu (on s'intéresse en France depuis une année ou deux au développement des voies ferrées dans le vieil empire ottoman), plus d'entreprises exotiques. Alors s'est manifestée l'énormité de la dette de tous ces pays envers les banquiers de Londres et de Paris. Les remises succèdent aux remises, sans que les expéditions de marchandises puissent désormais fournir des compensations suffisantes, et c'est ainsi que l'or s'accumule à Londres, où le stock de la Banque d'Angleterre va atteindre un milliard de francs, et à Paris où il est bien près de 1 850 millions. Avec les stocks également accumulés à Saint-Pétersbourg, et à Berlin, on arrive à un total de 5 milliards d'or dont la concentration dans quatre caisses de l'Europe accuse l'affaiblissement prolongé de la confiance dans les relations commerciales et financières de toutes les nations du monde.

VII

Cet état de détresse ou de dépression économique où sont depuis deux ou trois ans presque tous les pays neufs, — États-Unis, République Argentine, Brésil, Australie, — et aussi nombre de vieux pays, frappés de la maladie monétaire, explique la recrudescence que l'on constate dans le mouvement de baisse des prix de toutes les denrées de grande consommation, constituant la substance même du commerce international. Les *Index Numbers*, qui sont des quantités de convention, représentant les variations des

moyennes de prix sur un ensemble déterminé de produits et de marchandises, nous apprennent qu'en ce moment les prix, considérés en masse, accusent une réduction de 5 pour 100 sur le niveau constaté au mois d'avril 1893. Il y a quelques exceptions à relever, par exemple le fer, les rails d'acier, la houille, le lin, le jute, la viande de boucherie; mais la baisse a frappé le cuivre, l'étain, le plomb, le blé, la farine, les pommes de terre, le riz, le coton, la laine, la soie, le chanvre, le sucre, même le thé, et très légèrement le café. Si l'on compare les prix actuels à ceux de la fin de 1891, les exceptions indiquées ci-dessus disparaissent, celle du lin seul subsiste, et sur les autres articles la dépréciation apparaît plus considérable encore. Nous avons sous les yeux un tableau dressé par l'*Economist* de Londres; nous y voyons que dans cet espace de trente mois, le prix de la tonne de rails d'acier a baissé de 4 livres sterling 2 sh. à 3 liv. 12, la tonne de houille à Londres, de 18 sh. 6 d. à 15 sh. 6, la tonne de cuivre de 46 liv. à 38, la tonne d'étain de 90 liv. à 71, la tonne de plomb de 11 liv. 10 à 9 liv. 5, la tonne de chanvre de 29 liv. à 22, celle de jute de 17 liv. à 15, le *quarter* de blé de 1 liv. 16 à 1 liv. 2, le pétrole de 5 à 3 1/2 pence le gallon, etc.

En réalité les prix n'ont pas cessé de baisser depuis 1820, à travers des fluctuations souvent considérables, sous l'influence de causes qui affectaient tantôt la valeur des marchandises, tantôt celle de la monnaie dans laquelle les prix sont exprimés. Les principales causes ont été naturellement les grandes inventions mécaniques qui ont changé la condition économique du monde, la substitution de modes de transport rapides, peu coûteux et sûrs, aux anciens modes, longs, coûteux et incertains, qui augmentaient dans une si large mesure les frais de production. Cette révolution dans les modes de transport a supprimé aussi, en partie, les accumulations prolongées de marchandises dans les magasins particuliers. Les grandes maisons mercantiles ne sont plus nécessaires. Le premier venu, avec un capital modéré et un bon crédit, peut faire venir d'une partie quelconque du monde telles marchandises qu'il désire. L'ordre est expédié en quelques minutes, réalisé en une semaine de New-York, en peu de semaines de l'Inde ou de la Chine. New-York est plus près de l'Europe aujourd'hui que Dublin ne l'était de Londres au commencement du siècle. Depuis moins de cent ans ont surgi les pays nouveaux, avec leur puissance croissante de production, les États-Unis, l'Australasie, les républiques de l'Amérique du Sud, le Canada, l'Inde britannique et l'Afrique du Sud. Des régions d'une civilisation très ancienne, comme la Chine et le Japon, se sont ouvertes au commerce occi-

dental. Vers le milieu du siècle, après la famine irlandaise de 1847 et la révolution de 1848, a commencé la grande émigration européenne qui a porté dans ces pays neufs une énergie de travail dont le perfectionnement rapide de l'outillage industriel a presque aussitôt accru l'intensité et le rendement. Bien que les banques ne servent que comme mécanisme de distribution entre les classes qui épargnent et celles qui produisent, leur développement a contribué aux mêmes résultats que toutes les autres forces civilisatrices; le rôle du capital s'est doublé de celui du crédit qui n'a pas tardé à devenir prépondérant.

La réduction des prix résultant de tant de causes diverses opérant vers la même fin a été surtout accusée dans le dernier quart du siècle. Bien que la grande époque de construction des chemins de fer ait commencé en 1845, le plein effet ne s'en est fait sentir que depuis 1870. Le canal de Suez a été ouvert à peu près à la même époque, et la transformation opérée par la vapeur dans les conditions de la navigation n'est pas plus ancienne. L'année 1873 a été le point de départ d'une dépréciation générale des produits. De 1874 à 1894, le kilogramme de coton brut a fléchi de 2 fr. 75 à 1,28, le coton filé de 4,86 à 2,59, la laine brute de 3,78 à 2,15; le mètre de cotonnade unie de 0,47 à 0,25, de cotonnade imprimée de 0,58 à 0,35, de toile de lin de 0,85 à 0,65, de tissu de laine de 1,61 à 0,98; la tonne de fer brut de 112 francs à 56. En cette même année 1873 a commencé la baisse du métal argent, de 60 pence à 28, coïncidence vraiment frappante et qui a incité de savans économistes à attribuer au double phénomène une origine commune, qui serait l'enchérissement de l'or, l' « accroissement de valeur » du métal adopté comme la mesure commune de la valeur.

Tous les pays ayant souffert de l'avilissement continu des prix, l'hypothèse de cet enchérissement de l'or, que les Anglais désignent sous le terme *appreciation*, a donné lieu à de longues controverses, et occupé l'attention de commissions d'enquête, instituées à diverses reprises en France et en Angleterre, pour la recherche des causes qui font que les progrès mêmes de la civilisation semblent accroître les souffrances temporaires ou permanentes du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Y aurait-il une corrélation entre l'abaissement du niveau moyen des prix et une raréfaction plus ou moins continue de l'or? M. Giffen l'a cru et avec lui M. Goschen. L'un et l'autre ont sans doute raison dans une certaine mesure; il semble toutefois qu'ils ont surestimé l'importance de la hausse de l'or, en tant qu'elle résulterait à la fois d'une diminution de production de ce métal de 1871 à 1885

et de la dépréciation du métal argent pendant la même période. La cause principale de l'avilissement des prix sera toujours à chercher dans les faits généraux de civilisation et dans une des conséquences primordiales de ces faits, la surproduction. Une autre non moins importante se trouve dans les applications nouvelles de la science à l'industrie, qui diminuent brusquement de moitié ou des trois quarts le coût de certains procédés de fabrication ou d'extraction et suffisent seules à expliquer la réduction de valeur de produits comme l'acier, l'aluminium, le nitrate.

Il est bon de remarquer que, dans la période de vingt-cinq années de dépréciation qui a commencé en 1870, il faut distinguer des périodes d'avilissement continu et d'autres de reprise temporaire : la baisse ayant duré de 1873 à 1879, un relèvement s'est produit de 1880 à 1882; la dépréciation a recommencé de 1883 à 1888; une amélioration a eu lieu de 1888 à 1891. Enfin depuis 1891 la dépression suit de nouveau son cours en dépit de tous les efforts du protectionnisme.

VIII

Les prix n'ont pas plus baissé dans l'agriculture que dans les autres industries, mais la dépréciation y est peut-être plus sensible à cause de l'énormité du capital engagé et du peu de marge qu'elle laisse au bénéfice. La cédule B (revenu de la terre) de l'*income-tax* britannique était évaluée, en 1842, à 42 342 000 liv. st. Cinquante années plus tard, en 1892, cette évaluation, loin de présenter une augmentation, avait fléchi légèrement, et n'était plus que de 41 682 000 livres, malgré la dépense considérable de capital que l'agriculture avait faite pendant ce demi-siècle, et alors que l'évaluation pour la propriété bâtie avait été portée de 35 à 120 millions de livres. Convient-il d'attribuer ces résultats, si nettement fâcheux pour l'agriculture, au régime économique et commercial que s'est donné l'Angleterre et qu'elle maintient obstinément? M. C. François, dans une étude fort intéressante : *Trente années de libre-échange en Angleterre*, le conteste : « Une diminution importante dans les surfaces consacrées à la culture du blé, compensée en partie par une augmentation des pâturages, indique que la situation de l'agriculture est moins prospère. Tout cela fût-il même imputable au libre-échange, que les avantages qui en ont résulté d'autre part auraient rendu encore ce régime favorable à l'Angleterre; mais, même pour l'agriculture et malgré la concurrence toujours plus sérieuse des États-Unis, de l'Inde, de

la Russie, on ne peut dire que la situation actuelle soit le résultat du régime économique. »

Il est évident que l'état misérable de l'agriculture en Angleterre est dû à des causes multiples et complexes, et non au seul libre-échange; il est dû surtout au prix de plus en plus bas qu'obtient le blé sur les marchés du monde depuis que les pays exotiques en produisent plus que ne peut faire l'Europe. Jamais peut-être, il faut bien le dire, le prix du froment n'a été aussi avili qu'en ce moment. L'Angleterre, qui en a importé en mai dernier 4 266 000 hectolitres, contre 3 546 000 en mai 1892 et 3 millions en 1891, l'a payé 9 fr. 67 l'hectolitre, contre 12 fr. 30 il y a un an et 15 fr. 05 il y a deux ans. Ces prix correspondent à ceux de 12 fr. 90, 16 fr. 40 et 20 fr. 20 par 100 kilogrammes, Or le prix courant et officiel était, au 1er juin, par quintal métrique, 14 fr. 50 à 15 francs à Londres, 12 francs à Amsterdam, 11 francs à Chicago. En mai le quintal de blé tendre, à Bourgas (Roumélie), a valu 9 fr. 10, le blé dur 8 francs, le seigle 6 fr. 70, l'orge 5 fr. 35. Dans les pays où le blé est frappé de droits de douane les prix étaient à peu près égaux à la moyenne de ceux de Londres et d'Amsterdam, augmentés du droit, 19 francs à 19,50 à Paris, 17 francs à 17,50 à Berlin.

Cette situation a-t-elle quelque chance de se modifier d'ici peu de temps? Les protectionnistes, en faisant voter par le Parlement un droit de 7 francs à l'importation du froment, n'auront-ils réussi qu'à maintenir la valeur du blé à 5 francs au-dessous du prix où la culture en peut seulement être rémunératrice, si l'on en croit les déclarations faites solennellement il y a plusieurs mois au Parlement? Rien ne semble annoncer un revirement prochain dans les causes d'avilissement. Les avis sur les récoltes en France sont satisfaisans, et pour toutes les céréales en général. Les pluies de juin ont fait concevoir quelques craintes que l'événement a déjà démenties. Dans les pays étrangers les apparences sont magnifiques : tout annonce que les États-Unis et la Russie inonderont encore l'Europe de leurs récoltes en 1894. Quant à la République Argentine, où la production du blé atteint déjà 28 millions d'hectolitres, — grâce à une prime sur l'or de 270 pour 100 qui offre à l'exportation un profit artificiel et temporaire, mais enfin un profit, — elle devra vendre sa récolte à peine moissonnée pour faire face à ses obligations, et la seule perspective de cette pression sur le marché a fait baisser le prix à Londres de 2 fr. 15 par hectolitre depuis le 1er janvier.

Il faut ajouter que si les récoltes s'annoncent partout si belles, le blé non encore vendu reste surabondant; les stocks sont loin

d'être épuisés, et comment s'en étonner lorsque, d'après les plus sérieuses autorités, la production moyenne du blé dans le monde entier, pendant les trois dernières années, aurait été de 849 millions d'hectolitres par an, contre 789 millions pendant les trois années précédentes, soit une augmentation annuelle de 60 millions d'hectolitres? En Angleterre, en Amérique, nombre de fermiers ont nourri leurs bestiaux avec leur froment plutôt que de le vendre aux prix du marché.

L'année 1893 a été particulièrement désastreuse, au point de vue agricole, pour la Grande-Bretagne : 18 millions et demi d'hectolitres de blé contre 21 en 1892 et 25 en 1891; 24 millions d'orge contre 26 en 1892; 6 millions de tonnes de pommes de terre contre 6 et demie; 9 millions de tonnes de foin contre 12 600 000. Seule la production d'avoine accuse un accroissement. Cette malheureuse année a vu s'accentuer le mouvement de diminution des surfaces consacrées à la culture du blé et d'augmentation des pâturages qui déjà occupaient 11 millions d'hectares en 1889. L'élevage donne en effet des résultats moins mauvais que la culture, et si l'Angleterre est obligée chaque année de faire venir de l'extérieur une plus grande proportion de la quantité de blé nécessaire à son alimentation, la quantité de viande fournie par le marché intérieur s'est accrue, de même que la valeur des produits de ferme. La compensation toutefois est insuffisante.

Les agriculteurs anglais abandonnent donc de plus en plus la culture du blé, qui n'est plus rémunératrice. Les prix des autres céréales se sont également abaissés dans une proportion énorme. Une commission royale a été chargée de faire une enquête sur les causes de la détresse actuelle de l'agriculture britannique et sur les moyens d'y porter remède. D'après une communication faite à la fin d'avril dernier à cette commission par M. Giffen, la production agricole de la Grande-Bretagne en 1891 représentait une valeur totale de 222 millions de livres sterling; elle aurait valu 300 millions si elle avait été calculée aux prix de 1874, d'où il ressort que les prix des produits ont baissé de 25 pour 100 dans cette période de dix-sept années.

Naturellement l'évaluation faite par M. Giffen n'est pas acceptée sans contradiction. Si l'on en croit sir James Caird, qui a évalué la production de 1891 à 260 millions, la baisse des prix n'aurait été que de 12 à 15 pour 100, alors que d'autres autorités la portent plus loin encore que M. Giffen, soit à 30 et même 40 pour 100. Les fermages n'ont pas baissé dans la même proportion, il s'en faut, et d'autre part les salaires se sont élevés. Dans le Northumberland les gages des ouvriers agricoles, en 1870, fixés

à 15 ou 18 shellings par semaine, étaient payés en nature; aujourd'hui ils dépassent une livre sterling et sont payés en espèces. C'est une augmentation de 50 pour 100, si l'on tient compte de la baisse des prix des denrées. Que peuvent devenir les malheureux fermiers, pris ainsi entre les impôts, l'avilissement des produits, l'*appreciation* de l'or, et l'enchérissement de la main-d'œuvre?

IX

Un exemple particulier de l'état de misère où se trouve l'agriculture britannique : à quelques kilomètres de Londres commence le comté d'Essex dont les champs d'argile s'étendent jusqu'à la mer du Nord. C'est le dixième, pour l'étendue, des comtés d'Angleterre; il embrasse un million d'acres, soit 400 000 hectares, et sur ce million d'acres, 830 000 environ sont cultivés. Cette superficie se divise elle-même en trois dixièmes de pâturages permanens et sept dixièmes de terres arables. Il y a dix ans, les terres en labour du comté d'Essex étaient, à l'égard des pâtures, dans la proportion de 74 à 26, et dix années encore auparavant, dans celle de 78 à 22, quand elles ne présentent plus aujourd'hui que celle de 70 à 30. De plus la culture des céréales représentait il y a vingt ans 60 pour 100 de la superficie cultivée; la proportion est descendue à 45 pour 100 en 1883, à 40 pour 100 en 1893. Le pourcentage du blé pendant la même période a reculé de 23 à 19, puis à 14 pour 100. En d'autres termes, les pâturages permanens qui ne composaient en 1873 qu'un peu plus du cinquième de la surface cultivée, en forment aujourd'hui presque le tiers, et le blé, qui couvrait alors presque un quart de la surface cultivée, n'en occupe plus que le septième.

La baisse des prix n'est qu'une des manifestations de cette déchéance; l'affaiblissement du rendement en est une autre non moins caractéristique. Le rendement du blé était de 31 bushels par acre (soit 28 hectolitres par hectare); il n'était déjà plus que de 26 en 1883, et il n'a pas atteint 23 en 1893. De même le rendement de l'orge a fléchi de 37 à 23, celui de l'avoine de 48 à 30, celui des fèves de 32 à 15, celui des pois de 31 à 21.

Tel est l'état des choses dans un comté qui représente le quinzième de toute la superficie cultivée en blé en Angleterre, le dix-septième de la superficie en orge, le dixième de la superficie en fèves, le huitième de la superficie en pois.

L'histoire de l'agriculture dans le comté d'Essex, depuis dix années, est celle d'une lutte sans espoir contre l'adversité. Il y a

quelque temps encore, il s'agissait d'une diminution constante des bénéfices d'année en année ; cette étape a été franchie, et l'on est entré dans la période des pertes chroniques, la perte de chaque année étant plus forte que celle de l'année précédente. Propriétaires et fermiers sont également frappés et ne peuvent plus lutter, écrasés par la force de lois économiques sur lesquelles ils n'ont point de contrôle. Aussi voit-on se multiplier le nombre des cottages vides, des fermes abandonnées. La charrue se retire, si admirable pour le labour que soit le sol. Des fermiers écossais ont été attirés par la dépréciation des taux des pâturages ; ils élèvent du bétail et vendent du lait aux Londoniens. Mais déjà la concurrence est grande et les prix vont cesser d'être rémunérateurs.

La question de la détresse de l'agriculture dans le comté d'Essex a été agitée le 11 juin dans les deux chambres du Parlement anglais. La discussion n'a abouti à aucun résultat. Le chancelier de l'Échiquier a dû déclarer qu'il ne voyait aucun remède aux maux actuels qui accablent les cultivateurs. Il a reconnu qu'il était déplorable de voir non seulement dans l'Essex, mais dans nombre d'autres comtés de l'Angleterre, des terres à blé cesser d'être cultivées et leur capacité de produire s'éteindre brusquement. Mais le gouvernement ne dispose d'aucun moyen pratique pour combattre ces conséquences de l'implacable concurrence étrangère. On a proposé comme remèdes la protection et le bimétallisme ; ni le gouvernement n'est disposé à recommander au parlement ces deux expédiens, ni le parlement à les adopter.

X

Les choses ne se passent pas ainsi chez nous. Il ferait beau voir un membre de notre cabinet, M. Viger, par exemple, qui vient de porter la bonne parole aux agriculteurs français dans tant de concours régionaux, répondre à la tribune de la Chambre qu'il ne connaît pas de remède gouvernemental pour les souffrances de l'agriculture. Les remèdes abondent, et l'ordonnance des docteurs en présente une belle énumération, à commencer par le fameux droit de 7 francs. Ce droit, disait-on il y a trois mois, suffirait assurément pour maintenir à 25 francs le prix du quintal de blé : or, depuis le vote du droit, ce prix n'a guère dépassé 20 francs ; il tombait il y a peu de jours à 18 fr. 75, alors qu'à Londres des apports argentins de froment se vendaient 12 francs le quintal.

L'écart du droit se trouve ainsi conservé et nos agriculteurs en ont le plein profit. Mais ouvrons le *Journal Officiel* et relisons

quelques-uns des discours prononcés en février sur les propositions de la commission des douanes. Voici une déclaration faite le 12 février : « Il est établi aujourd'hui et généralement reconnu par tous ceux qui s'occupent quelque peu d'agriculture, que le cultivateur français ne peut pas produire le blé à un prix de revient inférieur à 24 ou 25 francs le quintal. » D'un autre orateur, le même jour : « La réalité, vous la connaissez tous : c'est que, actuellement, le cultivateur français perd 3 ou 4 francs et même peut-être plus dans certaines contrées, sur chaque quintal de blé qu'il vend, et que, par conséquent, si cet état de choses se perpétue, il amènera nécessairement et à bref délai l'abandon de la culture du froment en France. » Et encore : « Prenons la situation actuelle. Le prix du blé est, maintenant, de 20 francs ou 20 fr. 50 le quintal. S'il est vrai que le prix de revient est de 25 francs, avec le droit actuel de 5 francs le cultivateur perd 5 francs. » Ce prix de revient de 25 francs par quintal n'était pas un prix indiqué en l'air, au cours du débat, pour les besoins d'une thèse : c'est celui qu'indiquait le marquis de Roys, dans son rapport de 1886, comme un minimum pour un assolement triennal. M. Deschanel, M. Bernard-Lavergne donnaient ce même prix, qui était également celui de la plupart des agriculteurs membres de la commission des douanes.

Malgré tant de témoignages, émanant tous, il est vrai, d'agriculteurs ou d'avocats de l'agriculture, il y a certainement place au doute. Comment une industrie aussi colossale se poursuivrait-elle sans diminution apparente d'activité, si vraiment elle ne pouvait s'exercer, malgré l'aide si puissante du gouvernement et des lois douanières, que dans des conditions à ce point désastreuses? Que nos agriculteurs songent au sort de leurs confrères d'outre-Manche, et ils estimeront enviable leur propre situation, si difficile qu'elle reste par certains côtés. Nous risquerons-nous à la suite de ceux qui conseillent aux agriculteurs de perfectionner leurs procédés, de renoncer à la routine, de faire de la culture intensive, scientifique, chimique, de couvrir leurs champs d'engrais puissans, nitrates, phosphates, hyperphosphates, de labourer, herser, semer, moissonner avec de puissantes machines? Mais des gens qui prétendent perdre cinq francs par quintal, pensent, non sans raison, que ce n'est pas de conseils qu'ils ont besoin, mais de subventions gouvernementales sous la forme de droits de douane. Ils ajoutent, comme le faisait en février un de leurs amis au Palais-Bourbon, que, pour faire de la culture intensive, il faut des fumures intensives, et que, pour obtenir des fumures intensives, il faut avoir de l'argent intensif.

Ce qui rassure toutefois, c'est que dans l'industrie agricole, il y a d'autres branches que la culture des céréales, et que, si bas que soient les prix pour tous les produits, il y a plusieurs de ces branches encore où des profits sont possibles. Lors donc que l'on proclame à la tribune que l'agriculture n'est plus rémunératrice, il y a bien des chances pour que cette assertion soit exagérée et n'ait été produite, avec la persistance que l'on a vue, que pour aider à obtenir un allégement de charges fiscales ou un relèvement de droits de douane. On ne saurait trop rappeler que, de toutes les industries françaises, l'agriculture est encore la plus importante par la valeur de ses produits, la masse des capitaux qu'elle met en œuvre, le nombre des bras qu'elle occupe, la variété et le chiffre des transactions auxquelles elle donne lieu, et qu'à trop étaler ses misères devant l'opinion publique, on risque de la très mal servir, en éloignant d'elle non seulement les capitaux, mais aussi les intelligences et les activités qu'elle peut et doit attirer.

La valeur des produits de l'agriculture se chiffre par un nombre respectable de milliards. Des évaluations, très optimistes il est vrai, présentées en 1891 à la Société nationale d'agriculture sur le total que pouvaient atteindre ces milliards, avaient éveillé l'attention et provoqué des controverses. M. Levasseur parla de 14 à 16 milliards pour 1890. C'était une estimation bien élevée et la baisse générale des prix devrait la réduire sensiblement pour 1893. Dans des études récentes, M. Zolla (1) exprime cependant la conviction que le produit brut de l'industrie agricole, après déduction de tous doubles emplois, dépasse 11 milliards; or la valeur du produit brut de l'industrie française proprement dite, considérée dans son ensemble, est de 12 milliards, chiffre qui contient la valeur des matières premières en même temps que la plus-value que leur a donnée le travail industriel.

Le produit brut de l'agriculture atteint donc à peu près la même valeur totale que celui de toute l'industrie française. Ajoutons que, si la population industrielle dépasse en notre pays 9 millions de personnes, le chiffre de la population agricole est deux fois plus considérable, atteignant 18 millions, c'est-à-dire presque la moitié de toute la population française. Quant aux capitaux d'exploitation, représentés par le bétail, les fourrages, les semences, les instrumens agricoles, on les peut évaluer à plus de 13 milliards.

Un point sur lequel les amis de l'agriculture ne sauraient trop

(1) *Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui.*

insister, et qu'ils devraient opposer comme correctif aux lamentations excessives sur les difficultés de la situation présente, est l'importance du développement auquel l'activité agricole est encore réservée : « Dans l'industrie, dit M. Zolla, l'instrument, l'outil, la machine, jouent un rôle prépondérant. Rien de pareil, semble-t-il, en agriculture. La machine ne joue là qu'un rôle assez effacé. Les trois agens de transformation que l'homme utilise dans les campagnes sont : la terre, la plante et l'animal. Or les lois qui règlent les combinaisons chimiques dont le sol est le théâtre, celles qui décident de la vie des plantes ou du développement de l'animal, sont à peine entrevues depuis un demi-siècle. En développant notre pensée, nous pourrions montrer l'erreur de ceux qui voient dans l'agriculture une industrie sans avenir, et les raisons cachées de la lenteur avec laquelle s'est développée la production rurale dans les pays civilisés. Qu'on ne se hâte donc pas d'accuser d'inintelligence ou de routine la moitié de la population d'une nation. Les difficultés de la production agricole sont si grandes, et les mystères en sont si profonds, qu'on doit rester indulgent pour ceux qui avaient à triompher des unes et à pénétrer les autres. »

L'agriculture se perfectionnera sûrement par l'application de découvertes scientifiques nouvelles, dont la portée ne saurait être exactement limitée; mais cette application n'est possible qu'à la condition d'être lucrative, ce qui explique qu'elle soit forcément lente et graduelle, les gains réalisés devant décider en dernier ressort du choix des systèmes de culture. Le total de 11 à 12 milliards, représentant, comme il a été dit ci-dessus, la production annuelle, est formé des élémens suivants : céréales, 3500 millions de francs; vins, 2400 millions; lait, 1200; pommes de terre, 700; graines diverses, 675; fromages et beurres 430; œufs, 428; bois, 360; légumes de maraîchers, 350; cidre, 315; fruits, 280, etc. Dans cet ensemble, le produit des céréales n'occupe que le quart; la seconde place dans la nomenclature appartient aux vins, et justement la viticulture, si on l'en croit elle-même, est encore dans une situation bien plus lamentable que sa sœur la culture des céréales. A celle-ci en effet, la Chambre et le gouvernement ont donné le droit de 7 francs : est-il vrai que l'on n'ait absolument rien fait pour celle-là?

XI

La vérité est que l'on a tenté beaucoup et que l'on a peu réussi; que le parti protectionniste a montré du bon vouloir, déployé

même du zèle, mais que les victimes de la mévente des vins ont obtenu jusqu'ici plus de promesses et de bonnes paroles qu'une aide effective. Il aurait fallu pouvoir s'en prendre au consommateur et lui faire payer le remède à appliquer aux souffrances de la viticulture. Mais justement le consommateur se dérobe. Ce n'est pas qu'il cesse de boire du vin, mais il boit aussi de la bière, et du cidre, et une décoction de raisins secs ayant une lointaine analogie avec le vin. La consommation de ce dernier produit a d'ailleurs déjà considérablement décru, et mourrait de sa belle mort si la commission des douanes ne cherchait à la tuer par des droits prohibitifs. La récolte de vins de 1893 a été exceptionnellement belle : 50 millions d'hectolitres contre 29 en 1892; et la production des cidres n'a pas été moins superbe : 32 millions d'hectolitres, soit 8 millions de plus qu'en 1885, la plus forte année de cidres depuis le commencement du siècle.

Pouvait-on exiger du consommateur qu'il bût en 1893 le double de ce qu'il avait bu en 1892? Cela était malaisé. Du moins pouvait-on essayer d'arranger les choses de telle sorte qu'il fût peu à peu amené à boire des vins naturels. De là une guerre sans merci, déclarée aux vins de raisins secs, aux vins mouillés, vinés, sucrés, à toutes les fabrications, à toutes les falsifications.

Les raisins secs étaient bien innocens; ils procuraient une boisson peu coûteuse, modestement hygiénique; on n'en consommait plus guère, on n'en consommera plus. Les vins mouillés ont trouvé des défenseurs; car il y a des mouilleurs de bonne foi, de franc jeu, qui déclarent à leur clientèle : Voilà un mélange d'eau et de vin, c'est tant; voilà du vin, c'est tant. Les choses seraient bien ainsi, si ce vin était vraiment du vin, mais écoutons le rapporteur de la loi contre le mouillage : « Dans presque toutes les grandes villes, on livre à la consommation populaire un liquide qui a l'aspect du vin, mais dont la base est un vin suralcoolisé à l'excès, mélangé avec de l'eau dans des proportions variables. Cette boisson ne présente aucun des caractères hygiéniques du vin véritable. L'effet nuisible des alcools impurs s'ajoute aux inconvéniens de l'eau trop souvent chargée de germes malfaisans. La santé publique est menacée. L'ouvrier, qui croit boire un verre de vin, consomme à son insu un petit verre de mauvais alcool. Un grand nombre de consommateurs s'habituent chaque jour davantage à la boisson frelatée. L'alcoolisme exerce ses ravages par une voie détournée... »

On a prétendu que le mouillage, qui suppose le vinage ou suralcoolisation, ne méritait pas de tels anathèmes, et que si le commerce « créait » des vins pour le consommateur, en cuisinant

à l'aide de mystérieuses recettes les produits de la vigne, c'est parce que la clientèle aimait, réclamait ces fruits du coupage, du vinage et du mouillage. La clientèle se résigne à ces vins parce qu'on a organisé la vente de telle façon que jamais on ne lui livre des vins non cuisinés. Il y aussi la terrible force de l'habitude. Tel buveur qui s'est habitué à un mauvais vin le trouvera meilleur qu'un autre qui serait naturel et de qualité vraiment supérieure, mais qui n'est pas celui qu'il a accoutumé de boire. Pour que l'habitant des villes, le consommateur parisien surtout, reprenne goût aux vins naturels, — et il y a au moins cette idée juste et saine dans la campagne menée depuis cinq mois par les viticulteurs, — il faut qu'on rouvre aux vins naturels l'accès de Paris et des grandes villes.

Ce résultat ne peut être obtenu que par la réforme du régime des boissons, le dégrèvement des boissons hygiéniques, et la suppression des droits d'octroi en ce qui les concerne. Depuis dix ans cette suppression est promise, mais, de telles promesses, combien en emporte le vent? M. Burdeau avait déposé un projet dont l'adoption eût dégrevé le vin, le cidre et la bière de 75 millions de droits dûs à l'Etat et de 67 millions dus aux villes. M. Burdeau a quitté le ministère, et le successeur abandonne le projet de son prédécesseur. Pendant ce temps, la crise viticole suit son cours et la commission des douanes cherche des palliatifs. On a obtenu des compagnies de chemins de fer des réductions de frais de transport et l'on proscrit le mouillage, mais une autre cause d'inquiétude a surgi. Une forte partie de la dernière récolte est défectueuse, ce qui est une des causes les plus simples et les plus fortes de la mévente. Que faire de ce stock invendable? On pourrait le brûler pour en tirer de l'alcool. Or les distillateurs font de l'alcool à plus bas prix en important des mélasses étrangères. Aussitôt la commission des douanes de mettre à l'étude l'élévation du droit sur les mélasses étrangères (non coloniales). Ce sera toujours un peu de protection pour les distillateurs de vins et de betteraves.

Il faudra en venir à l'unique remède efficace, à celle de toutes les mesures présentées et discutées qui peut seule sauver la viticulture, c'est-à-dire à la suppression ou du moins à une forte diminution des droits d'entrée et d'octroi. Alors seulement seront sérieusement combattues les fabrications et pratiques funestes à l'hygiène publique, et les vins naturels seront connus et appréciés par la population des villes. La réforme est difficile, soit. Elle a été jusqu'ici arrêtée par les embarras budgétaires. Elle est nécessaire pourtant; elle se résoudra par l'adoption de taxes de

remplacement, telles que l'élévation du droit sur l'alcool et celle du taux des licences.

Il y a toute apparence que la récolte de cette année sera aussi considérable que celle de 1893, sinon plus, et que la qualité sera supérieure. Combien la viticulture serait mieux armée contre les périls de la mévente, si une politique funeste n'avait pas dénoncé les traités de commerce qui donnaient à la France une sorte de monopole pour la vente du surplus de ses vins à l'étranger!

XII

Le fait apparaît avec une vive clarté à propos de la Suisse, où, depuis la rupture des relations commerciales, la région mâconnaise ne peut plus envoyer ses vins. Le droit d'importation en Suisse était naguère de 3 fr. 50 par hectolitre; il s'élève aujourd'hui à 25 francs par 100 kilogrammes de marchandise brute, ce qui équivaut à 30 francs l'hectolitre, droit quasi prohibitif.

La valeur de l'exportation totale des vins français en Suisse atteignait, il y a quelques années, 50 millions, naguère encore plus de 20 millions par an, dont 6 à 7 pour le Mâconnais et le Beaujolais. Elle est tombée à des proportions insignifiantes, au moment même où les vignobles du Beaujolais, reconstitués au prix des plus grands sacrifices, commençaient à redonner de très satisfaisantes récoltes.

Il en a été pour les autres marchandises comme pour les vins. Si l'on compare les chiffres de l'année 1893 avec la moyenne de ceux des trois années 1890-92, on constate que les principales exportations de France en Suisse ont subi des diminutions considérables. Par exemple les ventes de bétail et de sucres ont à peu près disparu, ou du moins ont fléchi dans la proportion de 4 à 1. Même réduction, ou peu s'en faut, de 29 à 8 millions, sur les confections, tissus de laine, soieries, tissus de coton. Nos produits métallurgiques n'ont pas été plus heureux, machines, ouvrages en métaux, quincaillerie, montres, ouvrages en cuir, etc. Nous avons vendu de ces produits à la Suisse pour 27 millions au lieu de 85; la perte totale pour cette série d'articles est de 57 millions.

La Suisse a suppléé, pour la plus grande partie, par le développement de sa propre industrie, à ce déficit de l'importation française. Pour le reste, d'autres pays ont pris notre place, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne surtout.

Les Suisses ont opposé à notre tarif maximum appliqué à leurs marchandises, un tarif plus sévère encore que le nôtre et

qui confine en bien des points à la prohibition pure. Les protectionnistes ont tiré un habile parti de ce fait en dénonçant à l'indignation des vrais patriotes les gens qui ne rougiraient pas d'aller ramper devant les Suisses pour les supplier de rétablir entre les deux pays les anciennes relations commerciales. Ces anathèmes n'ont pas empêché les présidens d'un certain nombre d'associations importantes, commerciales et industrielles, de constituer une « Union pour la reprise des rapports commerciaux avec la Suisse ». L'œuvre que se sont proposée ces amis d'une politique économique libérale est très méritoire, mais d'une réalisation difficile et réellement délicate. Le cas particulier de la Suisse fait ressortir, avec plus de netteté peut-être que tout autre, le préjudice considérable que portent à certaines de nos industries et à certaines de nos populations l'application du régime protectionniste et la suppression des traités de commerce; mais on ne peut résoudre sur un cas particulier l'ensemble du problème économique, et il serait difficile de pratiquer avec franchise et résolution le libre-échange avec la Suisse tandis que l'on resterait armé en guerre contre l'Italie et contre l'Espagne. Il eût été facile de ne pas se brouiller avec les Suisses; quelques concessions habilement choisies eussent assuré ce résultat. Se réconcilier avec ces cliens perdus et leur faire reprendre le chemin de nos maisons de commerce est moins commode, d'autant que les Suisses sont obstinés, qu'ils ont usé de représailles sans scrupule, et que leur situation commerciale nouvelle semble moins leur peser que ne pèse à nos libre-échangistes la décroissance déplorable de nos échanges avec ces excellens voisins.

La Chambre de commerce italienne à Paris s'est donné pour tâche de suivre de près toutes les phases par lesquelles passe le commerce entre les deux nations que séparent les Alpes, et de signaler au public commerçant les incidens intéressans que peut lui révéler cette observation attentive. Un fait qui paraît résulter avec un certain caractère de généralité du régime nouveau sous lequel se meuvent nos transactions commerciales avec la Suisse, l'Italie et l'Espagne, est que nous vendons de moins en moins de nos objets fabriqués ou de nos marchandises quelconques à ces trois pays, tandis que la décroissance de leurs ventes chez nous suit une marche beaucoup plus lente. Pour la Suisse, l'explication est dans le caractère presque prohibitif des droits par lesquels cet État a répondu à l'application de notre tarif maximum. Pour l'Italie et l'Espagne, la raison du phénomène est l'état du change dans ces deux pays (12 pour 100 en Italie, 22 pour 100 en Espagne), état qui, en vertu d'une loi économique des mieux établies, sert

de frein aux importations et favorise le développement des exportations.

En 1893 les importations italiennes en France se sont élevées à 139 millions, les importations françaises en Italie à 123, et l'application de la loi apparaît mieux encore si l'on considère le commerce de l'Italie avec toutes les nations pendant les quatre premiers mois de 1894. L'Italie a importé pour 39 millions de moins et exporté pour 44 millions de plus pendant cette période que pendant la période correspondante de 1893, et ses exportations, ont égalé, à 2 millions près, ses importations, alors qu'il y a un an l'écart en faveur de celles-ci était encore considérable.

Les partisans du rétablissement des rapports commerciaux avec l'Italie et la Suisse ne sont pas seuls à protester contre nos tarifs douaniers. A vrai dire, les protestations surgissent de tous côtés. L'industrie de la laine traverse une crise aiguë, et les délégués des principaux centres lainiers ont constitué à Paris une association nationale ayant pour mission de sauvegarder les intérêts compromis de l'industrie lainière. Les membres du bureau sont des manufacturiers de Roubaix, Tourcoing, Reims, Beauvais, Guise, etc. Toutes les branches de l'industrie, peignage, filature, tissage, teinture et apprêts, étaient représentées à la réunion constitutive. On signale une région particulièrement éprouvée, celle de Fourmies, qui possède un matériel industriel de 68 millions, emploie 26 000 ouvriers, distribue 27 millions de salaires, transforme annuellement pour 150 millions de produits : or en cette contrée, si nous en croyons des relations dont il n'y a pas de raison de suspecter la sincérité, la valeur des terrains et habitations aurait diminué de moitié, et celle des établissemens industriels serait avilie au cinquième.

La fermeture des débouchés est la cause directe de cette misère. Au commencement de janvier de cette année, M. Méline eut l'idée d'ouvrir auprès des Chambres de commerce une enquête privée sur les résultats obtenus par l'application des nouveaux tarifs. Voici un extrait de la réponse que lui adressa la Chambre de commerce de Reims : « Si le temps écoulé depuis le vote de la loi du 11 janvier 1892 permet d'apprécier aujourd'hui l'importance des résultats du nouveau régime économique, il nous est permis de dire, au moins quant à nous et spécialement quant à l'industrie lainière, que ces résultats ont été désastreux ; et, si l'association que vous présidez a le droit de s'attribuer une part des bienfaits des nouveaux tarifs, il est non moins vrai de dire qu'elle a une part de responsabilité dans les tristes conséquences dont nous subissons le contre-coup, par suite tant de la perte de

nos principaux débouchés que de l'amoindrissement de ceux qui nous restent. »

Le bureau de l'association lainière qui s'était constituée pour la défense de ses intérêts industriels menacés, a fait ce que fait tout d'abord en France quiconque se croit lésé par un phénomène économique : il s'est tourné vers l'État et est allé réclamer la bienveillance du ministre du Commerce. Mais justement le cabinet venait de tomber, et le titulaire du Commerce avait cédé la place à un autre personnage. Peu importait d'ailleurs, pourvu qu'il promît sa bienveillance, et naturellement il la promit. A quelque temps de là, on entendit une bouche officielle tenir un langage extraordinaire, merveilleux, un ministre faisant l'éloge de l'initiative individuelle, parlant contre la tutelle de l'État. Et cet audacieux était le ministre de l'Agriculture, prononçant son discours professionnel au concours régional de Lille. Nous citons textuellement : «... Il est un fait qu'il faut dégager par-dessus tout : cette œuvre (l'agriculture dans la région flamande) a été accomplie sous l'égide des libres institutions de la vieille Flandre que la conquête avait respectées ; c'est donc non seulement l'agriculture de la région qu'il faut louer : il est nécessaire d'y joindre le tribut de notre admiration pour les merveilles accomplies par l'initiative individuelle sous le régime de la liberté. Et partout où l'homme seul n'a pu triompher des difficultés naturelles, c'est au principe fécond de l'association qu'il a eu recours, mais en *repoussant la tutelle de l'État*, en conservant soigneusement l'idée tutélaire de la propriété individuelle, dont le stimulant a produit de merveilleux effets. » Belles paroles, et bonnes à méditer pour les fanatiques de l'État-providence !

AUGUSTE MOIREAU.

LES

INFORTUNES D'UN POÈTE AUTRICHIEN

Un poète autrichien, Franz Nissel, né à Vienne le 14 mars 1831, mort le 20 juillet de l'an dernier, s'est toujours regardé comme le plus malheureux des hommes. Il se plaignait d'avoir perdu sa vie, et il s'en prenait à lui-même autant qu'aux autres. « Mes cheveux grisonnent, disait-il en 1889, mes forces s'en vont. Je n'ai jamais eu de bonheur; j'ai peu vécu et, ce qui m'est plus amer encore, peu produit et désormais je n'ai plus rien à espérer. Cependant je me sentais heureusement doué, j'avais de l'ambition, et jamais cœur plus noble ne battit dans une poitrine d'homme. Si on avait été plus bienveillant pour moi et si ma santé délicate et chancelante n'avait entravé tous mes efforts, le monde aurait eu un grand poète de plus. — Est-ce ma faute, avait-il écrit trente ans auparavant à l'un de ses meilleurs amis, M. Maurice Loewy, est-ce ma faute si Dieu m'avait commandé de n'aspirer qu'aux grandes choses, et si nous vivons dans un temps où quiconque a le goût du grand doit se résigner à n'être qu'un paria? » Et en 1867, il écrivait à sa sœur, la tendre et secourable confidente de ses pensées : « Je suis un moderne Sisyphe, mais je suis aussi un Prométhée, cloué à son rocher et dont un vautour ronge le cœur. »

Cet incurable hypocondre avait-il donc tant à se plaindre de la nature et des hommes? Sa santé, si délicate qu'elle fût, ne l'a jamais empêché de travailler, et le ciel lui avait fait la grâce de lui révéler de bonne heure sa vocation, sans qu'il eût la peine de la chercher. Dès sa première jeunesse, il avait eu la passion des vers, des drames historiques, des tragédies, et il a passé sa vie à faire des tragédies et des drames en vers. Les plus malheureux des poètes sont ceux qui, ayant plus de génie que de talent, conçoivent, imaginent, inventent et ne savent pas exécuter. L'outil leur manque. Cette misère a été épargnée à Franz

Nissel. Il avait un vrai talent, et ses pièces ne pèchent point par l'exécution. Il connaissait le théâtre, il avait le don de l'émotion, il y a dans tous ses drames des scènes qui portent. Ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était d'avoir trop de goût pour les situations noires res, pour les caractères sombres et mystérieux. Il a mis en scène, dans son *Persée*, une Romaine fort étrange et fort romantique, dont la destinée est de tuer tous ceux qui ont l'imprudence de l'aimer, et qui finit par se tuer elle-même. C'est une vraie furie, et cette furie n'est pas adorable. On lui a reproché aussi d'avoir trop de penchant à la déclamation, ses héros se donnent trop souvent le plaisir de s'apostropher eux-mêmes : — « Oh! mon œil, regarde-le mourir, et reste sec, si tu le peux!.. Coule, mon sang, coule à gros bouillons!.. O mon oreille, le bruit de ses victoires t'assourdit, et le moindre souffle de la brise te parle de sa grandeur. » Ulysse a dit un jour à son cœur : « Sois patient! » Mais il ne l'a dit qu'une fois. De son temps, la rhétorique n'avait pas encore été inventée.

Nissel était un artiste sérieux, et il a su se corriger avec l'âge de ses défauts de jeunesse. C'est à peine si on en retrouve quelque trace dans son *Agnès de Méranie*, qui ne ressemble point à celle de Ponsard et qu'il considérait avec raison comme sa meilleure tragédie. Cependant, si mon impression est juste, son vrai chef-d'œuvre est la comédie historique qu'il a intitulée : *Une couchée de Mathias Corvin : Ein Nachtlager Corvins*. Un seigneur hongrois, gouverneur du château de Pressbourg, s'est marié sur le tard; fort jaloux de sa femme beaucoup plus jeune que lui et d'une remarquable beauté, il la tient enfermée entre les quatre murs de sa forteresse. Son mauvais destin le condamne à donner pour une nuit l'hospitalité à son roi, Mathias Corvin. Il admire beaucoup ce héros, mais il le sait fort sensible à la beauté des femmes, et il s'arrange pour lui cacher la sienne. Quand ce vert-galant demande à voir la châtelaine, il lui présente sa belle-sœur, jeune éventée, qui se prête de grand cœur à la plaisanterie. Il s'est cru fort habile, et peu s'en faut que son stratagème n'attire sur lui le malheur qu'il redoutait. Cette comédie, que Nissel aurait pu intituler : *Les précautions dangereuses*, est vivement menée. L'intrigue est ingénieuse, les situations sont piquantes, il y a de l'esprit dans le dialogue, de la fantaisie dans l'invention, et, chose rare dans le théâtre allemand, les caractères, finement tracés, se soutiennent jusqu'au dénoûment. Je suis de l'avis d'un critique qui trouvait cette pièce aussi agréable, aussi amusante qu'habilement construite, et je me demande si ce poète qui aimait le sombre n'avait pas encore plus de talent pour la comédie que pour le drame.

Nissel était-il un de ces génies qui, méconnus de leur vivant, ont besoin d'avoir quelques années de cercueil pour se faire rendre par un monde ingrat une tardive justice? Un de ses drames populaires, *la*

Magicienne, Die Zauberin am Stein, obtint à Vienne un éclatant et durable succès. Le public avait fait à son *Persée,* il en convenait lui-même, l'accueil le plus chaud et témoigné son enthousiasme « par une tempête d'applaudissemens tels que les murs du vieux et vénérable temple des Muses n'en avaient jamais entendu. »

Il était connu, apprécié dans toute l'Allemagne. En 1878, le prix de la fondation Schiller, destiné à récompenser la meilleure tragédie, fut décerné à l'auteur d'*Agnès de Méranie.* Dès ses débuts il avait trouvé dans un journaliste autrichien fort courtisé et fort redouté, le célèbre Saphir, rédacteur de l'*Humoriste,* un bienveillant protecteur qui ne lui a jamais marchandé les éloges. Plus tard il fut loué, prôné par les maîtres de la critique allemande, Julian Schmidt, Rudolf Gottschall, Paul Lindau, Julius Rodenberg. Le conseil municipal de Vienne lui vota à l'unanimité une récompense honorifique. L'année suivante, comme il entrait dans sa 61e année, il reçut de toutes parts des adresses, des lettres, des télégrammes; sa porte était assiégée par les délégués qui lui apportaient les congratulations de toutes les sociétés littéraires.

Il fut très sensible, il en convenait encore, à ces témoignages d'admiration et de respect; mais il restait sombre; il se disait mélancoliquement : « Et après ? On m'honore aujourd'hui; m'honorera-t-on demain? Ma gloire n'est-elle pas un soleil qui se couche ? » Il se demandait si ces derniers hommages, qui réjouissaient sa vieillesse, n'étaient pas comme un adieu de la destinée, qui prenait congé de Franz Nissel, se mettait en règle avec lui, et lui disait : « Je t'ai payé ma dette, me voilà quitte, et tu peux mourir, tu ne recevras plus rien de moi. »

Quand il se comparait à Sisyphe et à Prométhée, on était tenté de lui répondre : « Vous avez l'humeur bien chagrine. Un homme qui a fait tout ce qu'il voulait faire, qui a été tout ce qu'il voulait être, qui a donné au monde tout ce qu'il pouvait lui donner et que le monde a récompensé selon ses mérites, n'a pas de griefs sérieux contre la destinée. Vous êtes un de ces poètes qui transforment leurs contrariétés en catastrophes, à qui les petits chagrins communs à tous les hommes apparaissent comme des calamités extraordinaires et qui, lorsqu'il leur échoit quelque bonne fortune, s'empressent de mêler l'amertume de l'absinthe à la douceur de leur vin et d'empoisonner leurs joies par leurs réflexions moroses. » Et cependant, en lui parlant ainsi, on lui aurait fait tort; il avait bien quelque sujet de n'être pas content de la vie. Il tenait à ce qu'on le sût; il s'était promis d'expliquer son cas à ses amis comme aux indifférens, et en 1889, il avait entrepris d'écrire ses mémoires. Il n'est pas allé jusqu'au bout, le temps ou la force lui a manqué, il s'est arrêté à la fin de l'histoire de sa jeunesse. Sa sœur, Mlle Caroline Nissel, qui vient de publier ces mémoires inachevés, les a complétés par des fragmens de journal et

des lettres, et désormais de sa naissance jusqu'à sa mort nous le connaissons bien (1).

Quand on a lu ce livre, on est obligé de confesser que quels qu'aient été ses succès et ses satisfactions d'amour-propre, Nissel n'a pas fait tout ce qu'il voulait faire, qu'il n'a pas été tout ce qu'il voulait être, qu'il serait injuste de le classer parmi les simples hypocondriaques, qui ne savent pas distinguer une mouche d'un éléphant. S'il n'était pas Prométhée, si son vautour n'était qu'un épervier, il est certain que ses malheurs n'étaient pas purement imaginaires, mais il l'est aussi que son imagination travaillait sans cesse à les aggraver. Plût au ciel qu'il ne l'eût employée qu'à trouver des sujets de tragédie! Il aimait à s'en servir pour se tourmenter lui-même, après quoi il faut convenir que c'est un mal très réel que d'être né avec une imagination malheureuse.

« Ai-je jamais été jeune? dit-il dans ses mémoires. Si l'insouciance, la gaîté du cœur, la légèreté des pensées, si la fraîcheur des sensations, les douces espérances et les illusions couleur de rose, si les joies candides et les chagrins facilement consolés sont l'apanage de la jeunesse, la mienne a fini à l'âge de treize ou quatorze ans. Jusque-là j'avais été un enfant, et tous les enfans se ressemblent. » Il avait ressenti pourtant dans les premières années de sa vie un étonnement que tous les enfans n'ont pas eu l'occasion d'éprouver. Sa mère était accouchée de trois jumelles. Ces microscopiques créatures, mignonnes et jolies à ravir, se ressemblaient tant que lorsqu'on les baptisa, on ne les distinguait les unes des autres qu'à la couleur de leurs rubans. Elles ne tardèrent pas à mourir. « Leurs petits cercueils, nous dit-il, me firent l'effet de jouets. » Peu après, d'autres décès survinrent; dans l'espace de quatorze mois, il vit sortir de la maison paternelle cinq morts, et il lui sembla que sa vie s'annonçait mal.

Ses parens étaient comédiens. Son père, qui appartenait à une vieille famille bourgeoise de Vienne, s'était senti de bonne heure la vocation du théâtre et sous le pseudonyme de Joseph Korner avait joué les premiers rôles à Nuremberg, à Munich et sur les principales scènes de province de l'Autriche. Sa mère avait plus d'ambition que de talent, le public ne l'avait jamais goûtée. Jalouse des succès de son mari, elle entendait qu'il n'acceptât aucun engagement sans avoir stipulé au préalable que les directeurs la traiteraient sur le même pied que lui. C'était lui demander de mourir de faim. De là des récriminations, des zizanies, d'incessantes querelles, qui attristaient cet intérieur; peu s'en fallut qu'on n'en vînt à une séparation. Franz Nissel aimait tendrement sa mère, il était porté à épouser tous ses griefs. Il ne comprit que plus tard que son père avait quelquefois raison, que le plus grand tort de

(1) *Mein Leben, Selbstbiographie, Tagebuchblätter und Briefe*, von Franz Nissel. Stuttgart, 1894.

Joseph Korner avait été de compliquer son existence par un mariage imprudent.

Ces époux mal assortis s'en allaient de ville en ville, se rendant où les directeurs les appelaient, et leurs enfans étaient condamnés à la vie nomade. Franz avait commencé ses études à Linz, il les continua à Lemberg, puis à Vienne. Cela faisait une éducation fort décousue. Ne prenant racine nulle part, changeant sans cesse de professeurs et de camarades, il se dégoûta bientôt de l'école, voulut être son propre maître, s'en remit à lui-même du soin de s'instruire. Les autodidactes sont une race fort méritante, mais sujette à de grands travers. Il leur arrive souvent d'enseigner pompeusement à l'univers des vérités aussi vieilles que lui, qu'ils considèrent comme leurs inventions personnelles. Ils découvrent l'Amérique, et quand ils sont forcés de convenir qu'elle avait été découverte avant eux, ils en éprouvent quelque déplaisir. C'est un chagrin que Nissel a ressenti plus d'une fois dans sa vie.

Sa mère s'entendait mieux à mettre des enfans au monde qu'à les élever. Après les trois jumelles, elle devait perdre encore une fille et un fils. Franz était destiné à devenir sexagénaire, mais il fut toujours frêle et languissant, et il s'en prenait à sa mère, qui l'avait trop choyé, trop dorloté, élevé dans du coton. Quoiqu'il eût la taille haute, élancée et que sa moustache et sa barbe lui soient venues de bonne heure, il n'eut jamais de santé. Il avait la poitrine faible, et dès sa première jeunesse il fit connaissance avec le catarrhe, la fièvre, les crachemens de sang. Se repliant sur lui-même, ce valétudinaire devenait de plus en plus impropre au commerce des hommes. Il s'en trouva mal dans son âge mûr; quand il eut des marchés à conclure, il s'y prit gauchement, et tour à tour il cédait ou résistait trop. Comme il avait l'âme aimante, il est toujours demeuré fidèle à ses amitiés de jeunesse; mais il ne se sentait parfaitement à l'aise que dans sa propre société, et à tous les plaisirs il préférait les douceurs de la vie contemplative. Ses songeries solitaires et ses lectures clandestines lui suggéraient une foule de réflexions, dont il ne faisait part à qui que ce fût, qu'il ne discutait avec personne, et c'est surtout dans la jeunesse que les discussions sont utiles. Elles nous apprennent à nous défier un peu de notre jugement, à ne pas nous ériger en pontifes infaillibles.

Ce fut à Lemberg qu'il dévora coup sur coup le plus de vers, de pièces de théâtre, de romans. Les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*, alors dans leur nouveauté, lui firent la plus vive impression. Il déclare dans ses Mémoires « que ces deux livres ont exercé une grande influence sur le développement de ses principes politiques et sociaux, sur toute sa manière de penser et de sentir. » — « On rabaisse trop, nous dit-il, les romanciers français de ce temps, on les traite de haut en bas, et on croit avoir tout dit quand on les accuse d'avoir visé surtout à l'effet et

aux excitations sensuelles. Leurs œuvres témoignaient d'un incontestable talent, d'une grande puissance de composition, d'une imagination riche et féconde, mise au service d'idées supérieures. » Ce fut d'Eugène Suë qu'il apprit que personne n'a le droit de posséder le superflu, aussi longtemps que tout le monde n'a pas le nécessaire. Il n'a guère eu l'occasion de pratiquer cette morale, car, durant tout le cours de sa vie, il eut à peine le nécessaire, et s'il n'a pas connu la faim, il s'est dit plus d'une fois : « Aurai-je de quoi vivre dans six mois d'ici? » Après s'être repu de romans socialistes, il se mit à lire des manuels d'histoire, et sa mélancolie s'en accrut. Il ne voyait partout de siècle en siècle que des peuples opprimés, des luttes tragiques, d'indicibles souffrances, les natures nobles vouées aux plus tristes destinées, les petits condamnés à engraisser la terre de leur sang pour y faire pousser des lauriers. Ne fallait-il pas que les ambitieux, les grands capitaines, les rois et les empereurs eussent quelque chose à se mettre sur la tête? Les conclusions qu'il tirait de ses lectures historiques le remplissaient tour à tour de pitié ou de colère. Que ne les discutait-il avec un ami sage et d'esprit mûr! Mais, je l'ai dit, il ne discutait rien qu'avec Franz Nissel, et ils étaient toujours du même avis.

Cet adolescent s'était fait ses opinions sur tout, et l'âge ne les a point changées. Il avait décidé que le monde tel qu'il est a un visage déplaisant, mais ce qui lui déplaisait encore plus, c'était la figure du prince de Metternich. Il écrira un jour qu'il aurait fait de grandes choses s'il était né dans un pays libre, mais que l'Autriche n'était pas une vraie patrie. L'Autriche dont il parlait était celle que M. de Metternich avait créée et façonnée à sa guise, et par malheur l'œuvre a survécu de quelque temps à l'ouvrier. Il faut avouer que personne n'a surpassé cet homme d'État dans l'art de cloîtrer les peuples, en les privant de toute communication avec le dehors et leur laissant tout juste assez d'air pour qu'ils ne mourussent pas d'asphyxie. Il reconnaissait aux hommes le droit de se nourrir et de s'amuser, et il favorisait les intérêts matériels comme les divertissemens publics; mais il faisait une guerre implacable aux idées; les plus inoffensives lui étaient suspectes et d'où qu'elles vinssent, il leur coupait le chemin, leur disait: « On ne passe pas. » Il posait en principe que la pensée est une maladie mortelle ou tout au moins un exercice dangereux qui n'est propre qu'à faire des mécontens ou des fous, et quand la partie pensante de la nation lui disait : « De grâce, ouvrez cette porte, cette fenêtre, l'air nous manque, laissez-nous respirer! » il répondait: « Je n'en vois pas la nécessité; mangez, buvez et amusez-vous. » Tous les poètes autrichiens qui ont passé la belle saison de leur vie sous ce régime de compression en ont gardé jusqu'à leur mort un angoissant et pesant souvenir. Ces prisonniers, élargis trop tard, se félicitaient d'être rendus à la liberté mais on n'avait pu leur rendre leur jeunesse.

Franz Nissel était à Vienne, où son père avait été appelé par le directeur du *Burgtheater*, lorsque éclata la révolution de 1848, qui lui parut l'étincelante aurore d'une ère nouvelle. Il se flatta quelque temps que ses rêves humanitaires s'étaient accomplis, que, par l'effet d'un miracle, l'Autriche allait devenir en un jour le paradis des belles âmes et des esprits libres. Sa joie fut courte. La réaction triompha, et, après une fâcheuse alerte, on crut ne pouvoir mieux faire que d'en revenir aux vieux principes de gouvernement, et de répéter le grand mot : « Quiconque pense est notre ennemi, amusez-vous. » Ce jeune homme, qui prenait tout au sérieux, n'eut garde de profiter de la permission ; il était capable de tout, sauf de s'amuser. Il gémit durant de longues années encore sur l'asservissement de son pays. Mais lorsque les désastres de 1866 eurent mis hors de service la vieille machine, et qu'un souverain, éclairé par le malheur, appela dans ses conseils un ministre intelligent et libéral, tout changea, et Nissel reconnut lui-même que l'Autriche était devenue une patrie habitable.

Cependant il ne put jamais dégorger le fiel et le poison dont il s'était si longtemps nourri, et il continua de trouver à l'univers une figure déplaisante. Il n'y avait pas un souverain, un homme d'État dont la politique ne lui fût un sujet de tristesse ou de scandale. Napoléon III lui inspirait une invincible aversion, et il tenait l'attentat d'Orsini pour une œuvre de sainte justice, l'exécution de ce héros pour un abominable forfait. Il s'indignait du crédit dont « le tyran » jouissait en Europe et qu'il fût honoré des uns comme le sauveur de la société, des autres comme le représentant de la Révolution et le libérateur des peuples. Cependant on ne voit pas qu'il se soit réjoui de sa chute et des victoires allemandes. Il reprochait à ceux qu'il appelait les missionnaires de la culture germanique les exagérations de leur amour-propre national, qui leur avait rétréci le cœur et le cerveau. Il ne leur pardonnait pas leur mépris pour les peuples étrangers, et il comparait leurs procédés à l'égard des provinces conquises à ceux d'un séducteur brutal, disant à la femme dont il recherche les bonnes grâces : « Aime-moi, ou je te viole. » Somme toute, il ne s'est pas passé jusqu'à sa mort un seul événement qui lui ait procuré un véritable plaisir. Il croyait s'être aperçu que les accidens heureux de l'histoire ont souvent de funestes conséquences ; il avait peur des lendemains et pensait que, quoi qu'il arrive, c'est le diable qui rit le dernier.

Les seules bonnes heures de sa vie étaient celles où, retiré dans quelque maison de campagne, en pleine solitude, au milieu de la verdure et des fleurs, il s'occupait d'imaginer ou d'écrire une tragédie. Tout entier à son inspiration, il s'identifiait avec ses personnages, s'associait à leurs glorieux destins et marchait avec eux sur les nuées. Alors il oubliait tout, les mélancolies de son enfance, les trois petits cercueils, les morts qui avaient suivi, le prince de Metternich, Napo-

léon III et les misères de la vie humaine. Il éprouvait aussi d'assez vifs plaisirs quand son drame était joué et applaudi. Mais que de mécomptes, de déconvenues, de déboires se mêlaient à ses joies! Il fallait multiplier les démarches pour faire accepter ses pièces, et on les refusait souvent. Une fois reçues, il fallait les défendre contre les ciseaux d'une impitoyable censure et contre la critique pointilleuse ou fantasque des directeurs. On exigeait de lui des changemens auxquels il se résignait la mort dans l'âme. Il croyait au caractère sacré de ses inspirations et que mutiler telle tirade, supprimer telle scène était un crime contre le Saint-Esprit.

Un jour qu'on demandait à Henri Laube s'il reprendrait *Agnès de Méranie:* « L'auteur, répondit-il, est un homme de grand talent, il y a du bon dans sa pièce, mais elle est beaucoup trop longue. — Ne pourrait-on pas la raccourcir? — Allez le lui demander, si vous l'osez. » Nissel manquait de souplesse; c'est une qualité ou un défaut que n'acquièrent pas les solitaires. Au surplus, quand il avait franchi tous les défilés, et amené sa pièce à bon port, quelque accueil que lui fît le public, il en retirait peu de profit. Les Viennois n'ont pas l'imagination tragique; les aventures de Betty et de Peppi les intéressent beaucoup plus que les révolutions des empires ou les emportemens d'un roi qui a des difficultés avec le Saint-Siège. « Entrez dans le goût du public, faites-nous des comédies, faites-nous des vaudevilles. » Il répondait qu'il ne faisait rien de bon que lorsqu'il se sentait inspiré, qu'il n'y avait que les grands sujets, les grands événemens, les grandes passions qui l'inspirassent, et, maudissant le public et son sort, il s'indignait que les tragédies fissent de si maigres recettes. Il était le moins cupide des hommes, mais il était fier, et s'il voulait gagner de l'argent, ce n'était pas pour satisfaire de coûteuses fantaisies, mais dans le louable dessein de n'être plus à la charge de sa famille, qui avait dû subvenir souvent à ses pressantes nécessités. Dès 1859, son père lui avait dit un mot qui lui était resté sur le cœur: « A dater de ce jour, arrange-toi pour conquérir ton indépendance. » C'était son plus cher désir; mais, les dieux conspirant avec les hommes, il n'a jamais pu dire: « Je n'ai plus besoin de personne. »

Un mariage d'amour avait encore empiré sa situation. Après avoir longtemps cherché une femme capable de savoir ce qu'il valait et de le rendre heureux, il avait épousé en 1863 la fille d'un baron, veuve d'un premier mari, laquelle ne possédant rien et ne pouvant avoir aucune part à l'héritage de son père, s'était faite cantatrice. Elle était belle, elle avait du talent, les directeurs lui voulaient du bien, et en joignant à ce que gagnait sa femme le peu qu'il gagnait lui-même, Nissel pouvait se promettre de renflouer sa pauvre barque éternellement échouée sur des bas-fonds. Peu après leur mariage, sa femme fut prise d'une toux opiniâtre, elle perdit la voix et mourut bientôt, en lui laissant trois

enfans à nourrir et à élever. S'il avait été sage, il aurait consenti à faire dans ce monde autre chose que des tragédies. On lui avait maintes fois proposé d'écrire dans les journaux, et il n'aurait tenu qu'à lui d'obtenir une place dans les bureaux d'un ministère.

Que ne suivait-il l'exemple d'un autre poète autrichien, plus âgé que lui d'un an? En sortant de l'université, Hamerling, le futur auteur d'*Ahasverus à Rome*, avait donné des leçons au Theresianum; plus tard, pour venir en aide à sa mère, il avait demandé et obtenu une place au lycée de Trieste. « Vos tragédies ne seront jamais qu'un triste gagne-pain, disait-on de toutes parts à Nissel; faites quelque chose à côté. » Et sa sœur elle-même, la plus dévouée des Antigones, lui donnait ce conseil. Il entrait alors dans de terribles agitations d'esprit. Il répondait qu'on ne le connaissait pas, qu'il ne pouvait remplir aucune place, s'astreindre à aucune obligation déterminée, et il répétait que, depuis que le monde était monde, on n'avait jamais vu de poète aussi esclave de son inspiration. — « Quelle figure ferais-je dans un bureau? Demandez-moi d'écrire de beaux vers, je suis votre homme; mais rédiger un simple rapport ou la minute d'une lettre officielle, impossible. Je ne puis non plus être journaliste; rédacteur ou reporter, je passerais mon temps à mordiller ma plume, sans voir rien sortir de mon écritoire. Prenez-moi pour ce que je suis. Exiger que je m'accommode d'un métier pour lequel je ne suis pas fait, c'est vouloir hâter une catastrophe, depuis longtemps préparée, où je laisserais ma vie et ma raison. »

Devant une réponse si tragique, il ne restait qu'à s'incliner. A la bonne heure, mais de grâce mettez votre orgueil sous vos pieds, et ne rougissez plus de tendre la main. Il la tendait et s'obstinait à rougir. Hamerling avait été plus heureux que lui. Lorsqu'une maladie chronique l'obligea à prendre sa retraite, une généreuse inconnue, enthousiaste de son talent, lui assura une rente viagère qui le mit à jamais à l'abri du besoin. Il ne se trouva aucune noble inconnue assez éprise des drames de Nissel pour le mettre en état de ne plus manger le pain des autres. Il alla vivre avec sa sœur, prélevant une dîme sur les modestes revenus qu'elle tirait de ses leçons de musique et lui donnant ses enfans à élever. A la pension de 750 marks qu'il touchait s'ajouta un secours de l'État, qui malheureusement ne lui était octroyé que d'année en année; les douze mois accomplis, il fallait le solliciter de nouveau. Et sa maudite fierté lui adressait de perpétuels reproches : « Je mendie, je mendie, s'écriait-il, je serai l'éternel nécessiteux. » C'était là le vautour ou l'épervier qui lui rongeait le cœur.

Mais je me trompe, et je n'ai pas dit encore son plus grand malheur. N'eût-il goûté dans sa carrière d'auteur dramatique que des plaisirs sans mélange, quand il aurait vu à ses pieds tous les directeurs de théâtre se disputant ses pièces et le suppliant de faire leur fortune avec la sienne, quand *Agnès de Méranie* et la *Magicienne*, représentées

tous les soirs devant des salles combles, lui auraient rapporté des millions, j'ose affirmer qu'il n'eût été qu'à moitié content. Il avait fait dans sa jeunesse des rêves inoubliables, qui furent le tourment de sa vie. Quand il eut reconnu à l'âge où l'on raisonne qu'il avait souhaité l'impossible, qu'on ne décroche pas la lune et les étoiles, il lui parut que toutes les joies qu'il pouvait éprouver dans son métier de poète étaient méprisables et puériles. Était-ce l'effet d'une enfance passée dans les coulisses des théâtres? Peut-être avait-il vécu trop jeune avec les comédiens et les comédiennes, trop habité ce monde artificiel et fabuleux où le réel ne se distingue plus du fictif, où tout se transforme et se déforme, où aucune exagération n'étonne, où les mensonges ressemblent aux vérités et où les vérités prennent un air de mensonges. Il n'avait guère plus de seize ans lorsqu'il se persuada très sincèrement qu'il avait le don prophétique, qu'une grande mission lui était confiée, qu'il était de la race des élus, un de ces héros de l'intelligence dont la parole remue et change les âmes, qu'un charbon divin avait touché ses lèvres et que les puissances célestes lui commandaient de révéler au monde leurs secrets.

Ses premières amours témoignent de l'idée qu'il s'était faite de lui-même. A dix-sept ans, il devint éperdument amoureux d'une danseuse italienne, et ce n'est pas là ce qui m'étonne. Ce qui me paraît plus singulier, c'est qu'étant allé aux informations, ayant appris que vendue toute petite au prince Milosch, fondateur de la dynastie des Obrenovitch, Marietta était une créature fort dépravée, qu'elle se donnait au plus offrant, son amour se changea soudain en cette sainte pitié que ressentit un dieu de l'Inde pour une bayadère qui s'était faite marchande de plaisirs.

Il s'examina, il reconnut que son cœur était doué de la miraculeuse vertu d'épurer, d'ennoblir tout ce qu'il aimait. Que Marietta fût à lui, il se faisait fort de la sanctifier par ses caresses, de lui rendre en l'aimant son innocence perdue. Elle ne savait pas l'allemand, il apprit l'italien, et la suivant partout, s'attachant à ses pas, il guettait l'occasion de l'aborder, de lui parler. Mais Marietta, qui apparemment avait du flair, n'eut garde d'encourager ce jeune convertisseur, trop timide pour brusquer les choses. Elle ne tarda pas à quitter Vienne; il en fut au désespoir, et longtemps encore, dans ses nuits blanches, il criait à cette pécheresse : « Marie-Madeleine, aimons-nous ; je serai ton berger et tu seras ma brebis. »

Mais il lui était venu une bien autre ambition que celle de convertir une danseuse; il s'était mis en tête que Dieu l'avait choisi entre tous pour racheter et sauver le genre humain. Il faisait peu de cas de la philosophie, qu'il n'avait jamais étudiée, et il la jugeait incapable de donner aux hommes le pain de l'âme. D'autre part le christianisme lui semblait avoir fait son temps. Il reprochait au Christ de ne s'être occupé

que du salut des individus, de n'avoir rien fait pour l'amélioration des sociétés et l'ennoblissement de notre espèce. Il lui en voulait d'avoir dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Triste consolation pour les malheureux que la vague et incertaine espérance des béatitudes d'outre-tombe ! C'est ici-bas que doit être fondé le divin royaume. Que fallait-il donc au genre humain ? Une religion nouvelle. Et qui avait reçu du ciel la mission de l'inventer et de la prêcher ? Il lui parut clair comme le jour que c'était Franz Nissel.

Pris de la fièvre de l'apostolat, il se mit à composer un nouvel évangile. Sa sœur en a publié quelques fragmens, qui rappellent par endroits Rousseau et la *Confession du vicaire savoyard ;* mais il serait cruel de pousser cette comparaison jusqu'au bout. C'était à de certaines heures et le plus souvent entre chien et loup qu'il sentait l'Esprit saint descendre sur lui ; sa tête s'échauffait, une lumière divine se répandait sur ses yeux ; aurait-il pu douter de sa mission sans s'insurger contre la volonté du Très-Haut ? « Est-il croyable, a-t-il dit lui-même, qu'un jeune homme modeste et timide, qui frémissait d'effroi lorsqu'il entendait le bruit d'une sonnette et d'une porte qui s'ouvrait, qu'un jeune homme qui devenait rouge comme braise quand un visiteur le surprenait dans son costume de maison fort étriqué et lui adressait quelques propos insignifians, est-il croyable que cet adolescent qui craignait tout se crût appelé par le ciel à métamorphoser le monde, à devenir un nouveau prophète, à fonder, pour le salut des hommes, une religion nouvelle ? »

Quand il parle dans ses mémoires ou dans ses lettres de cette utopie de ses jeunes années, il s'en exprime quelquefois avec une douce ironie, et plus souvent sur un ton de mélancolique regret. Il n'était dans le fond qu'à moitié détrompé. « Peut-être, écrit-il quelque part, eus-je dans ce temps un accès de fièvre chaude ou de manie des grandeurs. » Mais il ajoute : « Je n'en suis pas sûr, car nous avons beau chercher à nous connaître, que savons-nous de certain sur nous-mêmes ? »

Au cours d'un voyage qu'il fit dans le Tyrol en 1861, il rencontra à Salzburg un enfant dont la figure expressive, ouverte et intelligente le frappa.

Il l'attira sur ses genoux, et lui dit : « Quel est le mystère de ta destinée ? Seras-tu un jour le sage des sages et trouveras-tu la formule magique qui guérit tous les maux ? Es-tu le grand homme dont les peuples ont besoin pour les délivrer des préjugés funestes et leur ouvrir la porte de ce monde idéal où les réalités sont belles comme des songes ? » Au moment où il étendait les mains sur la tête de l'enfant prédestiné pour le bénir et le sacrer, il s'aperçut que sa jaquette était râpée et trouée, et se ravisant, il s'écria : « Un grand esprit logé dans la tête d'un gueux ! Un prolétaire aspirant à devenir un héros ! Quelle misère ! Ah ! pauvre enfant, les petits soucis de la vie, la

recherche laborieuse du pain quotidien, les humiliations, les injustes mépris, les persécutions sourdes ou déclarées auraient bientôt raison de ton courage, et c'en serait fait du héros. Tu ne serais plus qu'un songeur, un rêve-creux ou une de ces voix qui crient dans le désert. Nous n'avons jamais manqué de mendians d'un esprit génial, et qui sait combien d'embryons de grands hommes disparus avant le temps reposent dans des tombeaux surmontés d'une croix à demi pourrie? » Victor Hugo disait un jour à M. de Bornier : « Il y a quelque chose au-dessus d'un grand poète, c'est un saint. » Tel était aussi l'avis de Nissel; mais il avait découvert que le métier de saint est fort coûteux, qu'il exige de grands frais de représentation, que pour être un apôtre ou un fondateur de religion, il faut avoir de la santé et des rentes. C'est là ce qu'il expliquait à sa manière au joli garçon qu'il avait rencontré à Salzburg, et que son discours plongea sans doute dans un profond étonnement.

Il passa sa vie à rêver, à croire et à décroire. Etelka, l'héroïne de la charmante comédie que j'ai signalée comme son chef-d'œuvre, aurait dû lui servir d'exemple. Pour la soustraire aux curiosités dangereuses de Mathias Corvin, son vieux mari l'a reléguée dans une île du Danube, où les hasards d'une chasse aventureuse amènent subitement le roi. En se trouvant en présence de l'homme extraordinaire dont on lui avait si souvent parlé, et qui lui fait de hardis et tendres aveux, elle éprouve une émotion qu'elle n'avait jamais ressentie, sa tête se trouble, son imagination s'égare, son sang s'allume, elle se donne en pensée, elle commet l'adultère dans son cœur. Mais, dégrisée par un incident imprévu, elle reprend possession d'elle-même : « Il me semble, dit-elle, que je reviens d'un voyage où j'ai vu des choses magnifiques, et pourtant, si belles qu'elles soient, je respire. »

Comme Etelka, Nissel s'était égaré dans le royaume des chimères; mais, moins heureux qu'elle et surtout moins sage, il n'en est jamais tout à fait revenu. Il y retournait clandestinement à l'heure du crépuscule, et les magnificences qu'il y voyait lui faisaient prendre en dégoût son métier de poète, les pièces de théâtre, les directeurs, les acteurs, le monde tel qu'il est et Nissel lui-même, l'éternel nécessiteux. Si j'en juge par son portrait, il avait quelque peu la tête d'un apôtre. Quand il se regardait dans son miroir, quand il contemplait sa barbe majestueuse, son grand front où la lumière aimait à se jouer, ses yeux de voyant, sa figure empreinte d'une autorité mêlée de douceur, il devait se dire : « J'ai manqué ma vie. » Mais il faut se défier des figures, elles sont trompeuses. Je me souviens d'avoir aperçu un jour sur un tas de cailloux, au bord d'un grand chemin, un mendiant très barbu et très beau, qui ressemblait à un prophète.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

Les Chambres ont été mises en congé, un peu brusquement, samedi 28 juillet. Elles avaient été réunies ce jour-là pour voter divers projets qui auraient encore engagé quelques millions de dépenses. S'il est vrai, comme on le dit, et les apparences n'y contredisent pas, qu'une question gênante de M. Paschal Grousset ait précipité le départ du Parlement, M. Paschal Grousset a rendu pour la première fois un service à son pays, du moins un service financier. Pendant les dix derniers jours de sa session, la Chambre a voté sans s'en apercevoir, au milieu de la confusion des débuts de séance, une quarantaine de millions de dépenses nouvelles. Heureusement M. Paschal Grousset est intervenu, avec la menace d'une question rétrospective sur le grand complot boulangiste dénoncé par M. Paul de Cassagnac, l'un des conspirateurs, et M. le président du Conseil est monté subitement à la tribune pour prononcer le sacramentel : *Claudite jàm rivos, pueri*, c'est-à-dire pour donner lecture du décret de clôture de la session. Il y a eu un grand brouhaha, après quoi on s'est séparé, et il en était temps. La Chambre, saturée de rhétorique, était arrivée à un point d'énervement qui n'était pas sans danger.

La grande affaire de la quinzaine a été la discussion et le vote de la loi contre les menées anarchistes. A la fin de l'année dernière, au lendemain de l'attentat commis par Vaillant au Palais-Bourbon, M. Casimir-Perier avait présenté et fait voter, presque au pied levé, quatre lois qui infligeaient des peines plus sévères à un certain nombre de délits ; mais elles ne créaient pas de délits nouveaux et elles ne changeaient rien à la juridiction établie. La loi présentée par M. Charles Dupuy avait un autre caractère : elle créait un délit, celui de propagande anarchiste, et le renvoyait devant les tribunaux correctionnels, au lieu du jury, avec cette circonstance particulière que le délit, pour exister, n'avait besoin ni d'être suivi d'un commencement d'exécution, ni d'avoir été commis publiquement. Il pouvait résulter de correspondances ou de conversations privées : — peut-être même serait-il plus exact de dire qu'il ne se produisait que dans ces conditions secrètes et confidentielles ; mais la vérité est que nous n'en savons rien,

et que plus la discussion se développait, plus il était difficile de bien saisir la pensée du gouvernement. Lui-même a paru en changer plusieurs fois et s'embrouiller terriblement dans ses variations. Il faudrait, pour démêler cet écheveau, une finesse d'analyse que nous n'avons pas. M. le président du Conseil a lu à la tribune quelques articles de journaux, incontestablement odieux, afin de montrer la nécessité de la loi. On en a conclu qu'il se proposait de poursuivre les articles du même genre; mais, d'abord, ceux qu'il a lus ont déjà été poursuivis et condamnés en vertu des lois préexistantes, et il a mis, un peu plus tard, une grande insistance à déclarer que le projet de loi ne visait pas la presse. S'il ne vise pas la presse, pourquoi l'avoir justifié par la lecture d'articles de journaux, et, s'il la vise, pourquoi ne l'avoir pas dit courageusement? On aurait su du moins à quoi s'en tenir. On l'a su moins que jamais lorsqu'un orateur a interrogé le gouvernement au sujet, non plus des articles de journaux, mais des chansons. Il y a des chansons anarchistes : dans quel cas tomberont-elles sous le coup de la loi? M. le garde des sceaux l'a expliqué de la manière la plus nette, mais en même temps la plus imprévue. La même chanson, suivant qu'elle sera chantée en public ou en comité privé, sera passible, dans le premier cas, des lois antérieures, et, dans le second, de la loi nouvelle. Le chanteur public ira devant la cour d'assises, et le chanteur à huis clos devant les tribunaux correctionnels, comme plus dangereux. Quand la Chambre a entendu énoncer cette distinction, elle avait déjà, heureusement pour elle, renoncé à comprendre. Mais que faut-il en conclure, sinon que le signe caractéristique du délit de propagande anarchiste est le fait de s'être produit secrètement ? La propagande d'homme à homme, la suggestion criminelle faite de la bouche à l'oreille, est sans doute très redoutable et nous comprenons qu'on ait cherché à l'atteindre. N'a-t-on, toutefois, voulu atteindre que celle-là? Alors, en effet, la presse est hors de cause, car elle s'adresse au public; mais aussi la loi perd une grande partie de sa portée.

Elle en a perdu plus encore lorsque la Chambre, sur l'avis conforme de la commission et du gouvernement, a adopté un amendement de M. Léon Bourgeois, d'après lequel les délits prévus par la loi devront, pour être passibles de la juridiction correctionnelle, avoir été commis avec une intention de propagande anarchiste. Le gouvernement, dans la rédaction première de son projet, avait bien imposé cette obligation pour un certain nombre de délits, mais non pas pour tous, ni même pour le plus grand nombre. Était-ce de sa part une négligence? Était-ce une intention réfléchie? On ne le saura jamais. Dès le premier assaut de M. Bourgeois, il s'est empressé de capituler. — Oui, a-t-il dit, pour que la juridiction soit changée, pour que les délits visés ressortissent aux tribunaux correctionnels, il faudra

qu'ils aient eu un but anarchiste. — Mais qu'est-ce exactement qu'un but anarchiste? Qui pourra le dire? Qui en apportera une définition rigoureusement exacte? La jurisprudence, sans doute : plaignons les juges qui seront chargés de la fixer. Ici encore on se trouve engagé dans un dédale d'anomalies au moins singulières. Un malheureux commettra un vol qualifié, un incendie, un crime quelconque qui le conduira devant la cour d'assises. Un autre, partisan de l'anarchie, dans une conversation ou dans une correspondance privée, après s'être plus ou moins exalté avec des amis, commettra l'imprudence d'approuver l'acte coupable, et de dire par exemple qu'une organisation sociale aussi révoltante que la nôtre provoque et justifie de pareils excès : ce dernier sera envoyé au juge correctionnel. Quel est, des deux, le plus criminel? Quel est le plus dangereux? Le premier évidemment : cependant, en beaucoup de cas, c'est le second qui, devant une juridiction plus rigoureuse, risquera de subir la peine la plus grave, puisqu'elle pourra comprendre la relégation. Est-ce juste? Est-ce sensé? N'aurait-il pas mieux valu, pour déterminer la juridiction, s'en tenir à l'acte lui-même? Tel paraissait être le sentiment du gouvernement au cours de la discussion générale. Il avait alors beau jeu à soutenir que la liberté de penser, de parler et d'écrire n'était pas intéressée dans la loi, puisqu'il ne s'agissait que de l'interdiction de voler, d'incendier, d'assassiner. Le vol, l'incendie, le meurtre ne sont pas des opinions, mais des crimes : qui pourrait le contester? Seulement il reste à savoir, dans le système final de la loi, si ces crimes ont été commis avec un but particulier, et ce point déterminera la juridiction. On aperçoit tout de suite que nous sortons du domaine des actes qui se définissent par eux-mêmes, pour entrer dans celui des intentions que l'on peut apprécier de tant de manières différentes! Et dès lors, il devient plus malaisé de justifier la substitution des tribunaux correctionnels au jury.

Toutes ces contradictions, et quelques autres encore, se produisaient au grand jour à mesure que la discussion se prolongeait, et le sort de la loi aurait été très incertain, si l'opposition socialiste et radicale avait montré un peu moins de fougue et un peu plus d'habileté. Le parti pris d'obstruction qu'elle a manifesté dès le premier jour a tout de suite indisposé la Chambre. Avant même que la discussion fût ouverte, les socialistes avaient pris leurs dispositions pour la faire durer indéfiniment. Ils espéraient que la majorité s'égrènerait à force de lassitude, et que, la saison aidant, bon nombre de députés ne résisteraient pas jusqu'au bout aux tentations que le repos des champs exerce en ce moment sur tout le monde. Aussi faisaient-ils courir le bruit qu'ils avaient signé plus de soixante demandes de scrutins publics à la tribune, et déposaient-ils chaque matin une trentaine d'amendemens ou d'articles additionnels. Mais ils n'ont pas tardé à s'apercevoir que

leur tactique d'obstruction les desservait au lieu de les servir. A chaque scrutin, leur minorité diminuait. La Chambre leur montrait une humeur de plus en plus hostile. Les quelques vieux routiers parlementaires que comprend encore la gauche socialiste ont averti les nouveaux venus qu'ils étaient dans une mauvaise voie. Une demande de modification du règlement circulait déjà sur les bancs et se couvrait de signatures. L'opposition a renoncé aux scrutins à la tribune, mais elle a maintenu les demandes de scrutins publics pour presque tous les votes, même les plus insignifians, et elle a conservé par là l'air de défi qu'elle avait adopté dès le premier jour. Enfin, elle a mis son point d'honneur à discuter pied à pied tous les amendemens qu'elle avait déposés, même les plus extravagans, comme si elle les prenait au sérieux, et elle a ainsi gaspillé son action au point de la rendre inoffensive. Que de rhétorique et parfois de talent dépensé en pure perte! Si l'opposition socialiste et radicale avait visé deux ou trois points particulièrement faibles dans la loi et y avait fait converger tout son effort, nul ne sait ce qui serait arrivé; mais il est probable qu'une intervention adroite et bien ménagée n'aurait pas été sans efficacité. La preuve en est dans le succès de M. Léon Bourgeois, dont l'amendement a jeté le désarroi dans le projet officiel. M. Bourgeois l'a fait passer tout en douceur, avec une grande bonhomie d'attitude et un air conciliant auquel tout le monde a été pris. On s'est aperçu trop tard du piège où on était tombé. Heureusement, ces procédés ne sont pas à la portée de tout le monde. M. Millerand, M. Jaurès, M. Rouanet l'ont bien montré. Ils ont mis la Chambre dans un tel état d'exaspération qu'un beau matin, au moment même où tout paraissait le plus compromis, le gouvernement a pu tout sauver en déclarant que, désormais, il ne dirait plus rien, qu'il repoussait en bloc tous les amendemens, et qu'il donnerait sa démission si la Chambre modifiait un *iota* de ce qui restait encore de la loi. A mesure que l'opposition se prodiguait, le gouvernement a pu se réserver davantage, et le moment est venu où le flot toujours plus impétueux de l'éloquence de l'extrême gauche est venu se briser devant le mutisme des bancs ministériels. Et, certes, le gouvernement a mieux servi la loi par l'à-propos de son silence qu'il ne l'avait fait par celui de sa parole.

Lorsque l'opposition socialiste et radicale a vu que le ministère était fermement résolu à ne pas se départir de cette nouvelle attitude, sa violence a dépassé toutes les bornes. Jusqu'alors, elle avait discuté tant bien que mal: à partir de ce moment, elle a changé de tactique et ne s'est plus efforcée que de troubler le débat par des scandales. Le plus éclatant de tous a été soulevé par M. Jaurès qui, au moyen d'un détour ingénieux, a essayé de faire rentrer toute l'affaire de Panama dans la discussion de la loi contre les anarchistes. M. Jaurès, ancien professeur de philosophie, a l'habitude de remonter de l'effet à la

cause : pour lui, l'anarchisme n'est qu'un effet, et il faut en chercher l'origine première dans les mauvais exemples que certains financiers et hommes politiques ont donnés à leurs contemporains. M. Jaurès va plus loin encore. Ces financiers qui ont corrompu des politiciens, ces politiciens qui se sont laissé corrompre par des financiers, sont-ils aussi coupables qu'ils en ont l'air? Non: la faute n'est pas à eux, mais aux institutions délétères qui agissent fatalement sur la conscience de chacun. Il y aura toujours des âmes faibles : comment pourraient-elles résister aux mille séductions de la propriété ? M. Jaurès estime, comme Jean-Jacques, que la propriété individuelle et l'inégalité qui en résulte entre les hommes sont cause de tout le mal dont gémit l'humanité. Rousseau n'avait pas trouvé le remède, M. Jaurès a été plus heureux : il s'est profondément pénétré des doctrines du collectivisme, et il est convaincu que leur application, évidemment prochaine, guérira la société des maladies morales qui la rongent. Alors il n'y aura plus de voleurs puisqu'il n'y aura plus de propriété; il n'y aura même plus de criminels d'aucune sorte, car tous les crimes viennent de la souffrance que l'organisation sociale inflige aux intérêts individuels, et le collectivisme donnera à ces intérêts pleine satisfaction au moyen d'une désorganisation absolue. Ce sera l'âge d'or : il est déjà à portée de notre main. En attendant, toutefois, qu'il se réalise, les vieilles sociétés se croient obligées de se défendre et de faire des lois pénales. Eh bien ! soit ; mais il convient du moins de les appliquer avec intelligence, c'est-à-dire aux principaux coupables. Aussi M. Jaurès a-t-il proposé avec le plus grand sérieux de considérer comme anarchistes les hommes politiques qui trafiquent de leur mandat. Ils doivent, à son avis, tomber sous le coup de la loi nouvelle, et il s'est éloquemment réjoui à la pensée que le premier paquebot qui conduirait un anarchiste à la Guyane y emmènerait, comme compagnon de chaîne, un politicien indélicat. Ce n'est pas que ce dernier nous paraisse plus intéressant que l'autre, mais enfin les deux crimes ne sont pas du même ordre, et il est absurde de vouloir les confondre dans une loi commune. S'il y a lieu de légiférer contre la corruption politique, qu'on le fasse à part, en vertu de dispositions spéciales. Le bon sens l'exige ; et cependant il s'en est fallu de bien peu que la Chambre ne votât la proposition de M. Jaurès. Le scrutin rectifié a réduit la majorité contraire à six voix. Le déplacement de trois suffrages aurait donné gain de cause à l'orateur socialiste. Personne ne s'attendait à ce résultat. La vérité est qu'un grand nombre de députés ont eu peur d'être taxés de faiblesse à l'égard de la corruption, et c'est bien sur cette peur que M. Jaurès avait compté : le vote a probablement dépassé ses espérances.

La séance où l'amendement de M. Jaurès a été développé a été des plus pénibles. On a vu s'y produire une tentative de ramener au pre-

mier plan de nos préoccupations présentes cette lamentable affaire de Panama qui a causé tant de mal et qui, pendant de longs mois, a fait peser sur le pays une lourde atmosphère de malaise et de soupçons. Les orateurs socialistes se sont dressés à la tribune comme les vengeurs de la morale, les champions d'une justice supérieure; et il fallait entendre la violence de leurs dénonciations et l'implacable sévérité de leurs sentences! De quel droit, à quel titre tenaient-ils ce langage et se donnaient-ils ce rôle? Ils semblaient pétris d'un autre limon que le reste de l'humanité : on les aurait crus mis au monde pour la juger de haut et pour la flétrir. N'y a-t-il donc jamais eu dans leur propre conduite aucune défaillance? Leur vertu est-elle d'une qualité si rare qu'elle ait le droit de se produire à la tribune sous cette forme orgueilleuse et arrogante, sans s'exposer à être jugée à son tour? Ont-ils tous la candeur du cygne, et les scandales d'il y a dix-huit mois les ont-ils laissés absolument immaculés? C'est la question qu'a posée M. Paul Deschanel, et il l'a résolue avec une vigueur de parole et une force de caractère dont les députés du centre donnent trop rarement l'exemple. Il a répondu à l'agression des socialistes par une agression correspondante, et la victoire lui est restée. Pour la première fois, ces infatigables orateurs dont rien ne semblait pouvoir tarir l'éloquence ont fait la sourde oreille et se sont tus. C'est que les coups de M. Deschanel étaient directs, précis, et que pas un ne s'est perdu. Comment ne pas parler aussi de M. Rouvier? Mis en cause personnellement par M. Jaurès, avec une violence préméditée, froide et cruelle, il a montré dans sa défense une émotion communicative dont l'effet sur la Chambre a été profond. Quelques-uns de ses accens, venus d'un cœur blessé mais resté vaillant, avaient une tout autre portée, même au point de vue oratoire, que la très brillante rhétorique de M. Jaurès. Si la Chambre a failli voter la proposition de ce dernier, ce n'est certainement pas par excès de courage, et il était facile de voir à son attitude à quel point elle désapprouvait ce retour que rien n'autorisait, que rien ne justifiait, sur un passé qui n'était pas en cause. Où en viendrait-on si de pareilles mœurs se perpétuaient à la Chambre? L'idéal de la gauche socialiste est de s'ériger en tribunal révolutionnaire qui, se plaçant au-dessus de tous les autres tribunaux, revisera leurs sentences et y substituera les siennes. Un jour, elle prendra à partie telle personne, le lendemain telle autre, suivant son caprice ou ses rancunes. Hier, c'était M. Rouvier: qui sera-ce demain? Quel peut être le but de cette campagne, sinon de maintenir dans les esprits le trouble, le doute, le soupçon, afin de jeter la déconsidération et le mépris sur le gouvernement parlementaire lui-même. Nous n'en voulons d'autre preuve que le choix des alliés dont s'entourent les socialistes : tous les anciens boulangistes sont avec eux.

Les provocations de l'extrême gauche et les intentions chaque jour

plus évidentes qu'elle découvrait ont amené un résultat qui, à l'ouverture du débat, était certainement difficile à prévoir : la loi contre les anarchistes a été votée à cent voix de majorité ! Cela ne veut pas dire que la Chambre l'estime parfaite et qu'elle la donne comme un modèle du genre. Il est à croire, au contraire, que la Chambre aurait eu quelque appréhension à la renvoyer au Sénat, si elle n'avait pas compté que celui-ci n'y regarderait pas de trop près. Le moindre amendement adopté au Luxembourg aurait tout remis en cause, et obligé la Chambre à recommencer intégralement la discussion. Fallait-il s'exposer aux inconvéniens d'un nouveau débat ? Le premier de tous aurait été la démission du ministère, et, quelle que soit l'opinion qu'on ait sur M. Dupuy et sur ses collègues, leur chute en ce moment aurait été un éclatant triomphe non seulement pour les socialistes, mais pour les anarchistes. Le pays ne voit les choses que dans leur ensemble, et s'explique mal certaines raisons cachées des événemens dont il n'aperçoit que la forme extérieure. De même, et plus encore, l'étranger. Qu'aurait-on pensé, soit en France, soit au dehors, si, après l'assassinat du Président de la République, le gouvernement ayant présenté une loi contre les anarchistes, la loi avait été repoussée et le gouvernement renversé ? C'est une responsabilité que ni la Chambre, ni le Sénat, ne pouvait prendre. La loi a de graves défauts et il faut souhaiter, espérer, demander qu'elle ne survive pas aux circonstances qui l'ont rendue inévitable. Elle ne saurait conserver une place définitive dans nos codes. Elle en devra disparaître. Mais, entre les inconvéniens de la voter telle quelle et celui de donner aux socialistes et à tous leurs amis un succès qui aurait témoigné à la fois de la maladresse du gouvernement et de l'impuissance du parlement, il fallait choisir le moindre, et c'est ce qu'on a fait. Les socialistes devaient être battus, et ils l'ont été. Mis en demeure d'exprimer contre eux, sous une forme législative, le sentiment du pays, la Chambre et le Sénat n'ont pas hésité à le faire. Toutefois, le ministère aurait tort de croire qu'il peut désormais se reposer sur des lauriers si chèrement obtenus. Il lui reste à faire un bon usage de la loi et à gouverner. Si les lois déjà existantes avaient été appliquées avec plus de fermeté, la situation ne se serait pas aggravée comme elle l'a fait en quelques mois. Si la police et la sûreté générale avaient été réorganisées et placées sous une direction unique, l'anarchisme n'aurait pas réalisé de si rapides progrès ni fait couler tant de sang. Le mal dont nous souffrons vient moins de l'insuffisance de nos Codes que de l'inertie du gouvernement. Il est inerte parce qu'il n'a pas de politique arrêtée, parce que sa volonté est vacillante, parce qu'il est mal servi par des agens dont quelques-uns ont, pour leur compte, des tendances et une volonté très différentes des siennes. C'est à ce désordre qu'il est urgent de porter remède. Nous voilà en vacances ; le ministère est débarrassé de ces

questions et de ces interpellations qui lui prenaient la meilleure part de son temps : que va-t-il faire? Rien ne le gêne plus pour agir, et jamais la nécessité d'une action énergique et coordonnée n'a été plus grande qu'en ce moment.

La guerre a-t-elle éclaté entre la Chine et le Japon? On ne le sait pas encore d'une manière certaine. Il y a eu des actes d'hostilité, et quelques-uns ont même eu un caractère grave, puisqu'un navire chinois qui portait quinze cents hommes en Corée a été coulé par les Japonais; mais, en extrême Orient, ces choses n'ont pas la même importance qu'en Occident, et on ne désespère pas encore de maintenir la paix, ou de la rétablir. L'Angleterre, en particulier, s'y emploie avec beaucoup d'ardeur, sans qu'on puisse prévoir si la pression qu'elle exerce sur le gouvernement chinois et sur le gouvernement japonais sera efficace. La Chine est à peu près convertie d'avance; elle n'a aucun intérêt à la guerre et elle désire probablement la paix; mais en est-il de même du Japon?

On n'a pas de détails bien précis sur l'origine du conflit actuel. Une révolte a éclaté en Corée, comme il en éclate presque chroniquement par suite d'une situation sociale et administrative vraiment intolérable, et le roi, menacé par les insurgés qui s'étaient avancés jusqu'aux portes de Séoul, a fait appel à l'appui de la Chine dont il reconnaît la suzeraineté. Cette suzeraineté est très ancienne. Elle a été formellement confirmée en 1636, lorsque la dynastie tartare des Tsing a remplacé celle des Ming, et même elle a été alors imposée à la Corée avec d'autant plus de rigueur qu'elle avait essayé, mais en vain, d'assurer son indépendance. La Corée paie à la Chine un tribut annuel de pièces de soie et de toile, de nattes, de peaux de cerf et de loutre, de rouleaux de papier, etc. La chronologie adoptée dans les actes officiels est celle des empereurs de Chine. Le calendrier en usage est le calendrier chinois, et, tous les ans, une mission est envoyée à Pékin pour le recevoir des mains de la congrégation des rites. Le roi de Corée demande l'investiture au Fils du ciel. Lorsqu'il lui écrit, il signe très bas : « Moi, sujet, » comme un simple fonctionnaire, et il n'occupe pas dans la hiérarchie chinoise une situation supérieure à celle des vice-rois. La Chine a obligé le roi de Corée à envoyer une note aux puissances pour leur notifier cette situation, mais celles-ci n'en tiennent aucun compte et elles ont toujours traité avec la Corée comme avec un État indépendant. Le gouvernement coréen a essayé de s'affranchir de cette vassalité en ce qui concerne ses rapports avec les puissances, et, en 1888, il a entrepris d'envoyer en Europe et en Amérique des représentans diplomatiques : cette tentative a avorté.

Le Japon a eu, lui aussi, des prétentions de suzeraineté sur la Corée, mais il a fini par y renoncer officiellement et par reconnaître l'indé-

pendance du pays. Son attitude et son action ont été plus habiles que celles de la Chine. Dès le XVIe siècle, à la suite d'une expédition heureuse, les Japonais étaient restés maîtres du port de Fousan, où ils ont établi une colonie militaire et commerciale : c'est par là que, pendant de longues années, la Corée et le Japon ont échangé leurs produits. En 1875, à la suite d'un conflit sans importance, les Japonais ont fait un arrangement nouveau qui témoigne d'un véritable esprit pratique : ils ont rendu le port de Fousan à la Corée, mais à la condition qu'il resterait ouvert et qu'on leur en ouvrirait deux autres, ceux de Wousan et de Tchemulpo. A partir de ce moment leur commerce a pris des développemens rapides; un nombre considérable de maisons se sont fondées dans les villes ouvertes, et les échanges entre les deux pays sont devenus très actifs. En 1882, l'ancien régent coréen ayant fomenté une révolte contre les Japonais, leur légation à Séoul a été incendiée, et son personnel, refugié à Tchemulpo, a été recueilli par un navire anglais. Le Japon, indigné, a envoyé une flotte dans les eaux coréennes; la Chine a dépêché un commissaire impérial; la Corée a fait toutes les soumissions qu'on exigeait d'elle et promis une indemnité de 2 500 000 francs qu'elle n'a d'ailleurs jamais payée. Enfin, en 1884, nouvelles complications, plus graves encore, et qui ressemblent beaucoup à celles d'aujourd'hui. A la suite de l'échauffourée de 1875, le gouvernement japonais avait mis sa légation à Séoul sous la protection d'une garde militaire. Le roi, menacé par l'émeute et ne trouvant aucun appui auprès de ses soldats, a fait appel à ceux du Japon. Naturellement la Chine s'en est émue, et, de son côté, elle a envoyé des troupes pour protéger le roi de Corée. Les protecteurs n'ont pas tardé à en venir aux mains, et les Chinois l'ont emporté. Aussitôt le Japon a expédié en Corée de nouveaux renforts, la Chine a imité cet exemple, et on a été à deux doigts de la guerre : si elle n'a pas éclaté, c'est aux bons conseils et même à la pression venus du dehors qu'il convient de l'attribuer. Le mikado a envoyé à Tien-tsin le même comte Ito qui est actuellement son premier ministre à Tokio, et celui-ci a signé avec Li Hong Tchang un arrangement qui a terminé le conflit. Il a été convenu que les troupes chinoises et japonaises évacueraient la Corée en quatre mois. Les deux gouvernemens ont donné au roi le conseil amical d'organiser une armée qui rendrait désormais leur intervention inutile. Néanmoins, comme il faut tout prévoir, ils ont prévu le cas où ils seraient obligés d'intervenir de nouveau, et ils ont pris l'un vis-à-vis de l'autre l'engagement de se prévenir par écrit si cette obligation se présentait, en y joignant d'ailleurs l'assurance d'évacuer le pays aussitôt que les circonstances le permettraient.

Ces détails rétrospectifs ne sont pas inutiles pour faire bien comprendre la situation présente. Dès qu'ils ont connu l'intervention des Chinois, les Japonais ont envoyé des troupes en nombre beaucoup

plus considérable : débarqués à Tchemulpo, ils ont marché sur Séoul, et, sous prétexte de le défendre, ils l'ont occupé. L'insurrection a disparu comme par enchantement : les Chinois et les Japonais sont restés en tête à tête, et quand on a parlé à ces derniers d'évacuer, ils ont déclaré nettement qu'ils ne le feraient qu'après avoir obtenu des réformes profondes dans l'administration de la Corée. Ils étaient las de demander des satisfactions qu'on leur accordait en principe sans les réaliser jamais, des indemnités qu'on ne leur payait pas, des jugemens qu'on ne pouvait pas faire exécuter. Leur commerce était sans cesse en péril. Le droit de pêche, qu'une convention leur accorde sur les côtes de la Corée, ne pouvait s'exercer que d'une manière incomplète, parce qu'ils rencontraient des difficultés pour faire sécher le poisson sur le rivage. Enfin, ils avaient à faire valoir mille griefs anciens et nouveaux, et ils ne consentaient à partir qu'après en avoir obtenu le règlement. Quant aux réformes indispensables pour assurer l'avenir, le programme qu'en a tracé le Japon n'est pas très bien connu; mais elles se rapportent toutes à la nécessité de fortifier le gouvernement central et d'assurer l'exécution de ses décrets, au paiement régulier des fonctionnaires qui perdraient peut-être ainsi l'habitude de voler, à l'établissement d'une justice dont les sentences ne seraient plus illusoires, etc. Le Japon demande enfin qu'il soit institué à Séoul un fonctionnaire supérieur chargé des affaires étrangères, car on ne sait aujourd'hui à qui s'adresser, et il n'y a pas de milieu entre le roi auprès duquel il est difficile d'obtenir audience, ou un employé subalterne, sans importance et sans responsabilité, qui sert d'intermédiaire avec le Tsong li yamen.

C'est la première fois que le Japon montre autant d'exigences, ou qu'il les énonce avec cette fermeté. Sa politique a toujours consisté à développer la civilisation en Corée, même par la force si cela était nécessaire; la politique de la Chine, au contraire, est toute de temporisation et d'inertie. On comprend que la Chine, suzeraine de la Corée, s'émeuve de l'initiative impérieuse du Japon; mais celui-ci ne veut pas céder, il multiplie ses armemens, il refuse d'écouter les conseils des puissances et il a déjà tiré les premiers coups de canon. Ce qui augmente la gravité de la situation, c'est que le Japon, qui se croit fort vis-à-vis de la Chine, qui a une flotte bien commandée et une armée de terre qu'il lui est facile d'élever en temps de guerre à près de 200 000 hommes, est profondément troublé à l'intérieur. L'opinion publique y a atteint depuis quelque temps un degré d'exaltation qui cause au gouvernement du comte Ito les plus sérieux embarras. L'opinion n'existe pas en Chine, le gouvernement y fait ce qu'il veut, sans avoir de compte à rendre à personne : il n'en est pas de même au Japon. Le Japon s'est donné un parlement, il jouit de la liberté de la presse, il prend très au sérieux ces institutions européennes qu'il a im-

plantées chez lui, presque sans transition avec un état politique fort différent. Si ce vin capiteux tourne tant de têtes en Occident, au milieu de civilisations vieillies et qui en ont une longue pratique, on peut juger de l'effet qu'il produit sur un peuple jeune, actif, intelligent, épris de nouveautés, amoureux de progrès, mais inexpérimenté, qui a tout appris des autres et peu de choses encore par lui-même. Les journaux sont remplis des griefs qu'il a ou qu'il croit avoir non seulement contre la Corée, mais contre l'Europe. Il a fait des traités d'amitié et de commerce, en 1882 avec les États-Unis, en 1883 avec l'Angleterre et la Russie, en 1885 avec l'Allemagne et l'Italie, en 1886 avec la France: ces traités ne suffisent plus à ses prétentions, il les supporte avec impatience, et l'opposition, qui va tous les jours grandissant, en réclame, soit la dénonciation pure et simple, soit une exécution judaïque qui amènerait les puissances à proposer elles-mêmes de les reviser. Les questions, les interpellations se multiplient au parlement de Tokio tout comme chez nous, et le gouvernement est obligé d'avouer son impuissance. Deux fois, coup sur coup, la Chambre a été dissoute, une première fois en décembre 1893, et une seconde au mois de mai dernier. On est à la veille d'élections nouvelles. En pareil cas, presque tous les gouvernemens sont tentés de regarder une diversion à l'extérieur comme une circonstance profitable. Quant à reculer dans les affaires de Corée, après tant de dépenses déjà faites, et avant d'avoir obtenu des satisfactions jugées suffisantes, le ministère du comte Ito ne le pourrait pas sans s'exposer à une chute certaine. Si la guerre éclate, le véritable motif en sera dans cet ensemble de faits. On essaiera certainement de la localiser entre la Chine et le Japon, et sans doute on y parviendra; mais l'Angleterre, la Russie, les États-Unis ne peuvent guère se désintéresser de ses conséquences. Le champ d'action de la diplomatie contemporaine s'est agrandi singulièrement : qui sait si on ne verra pas un jour des congrès de Vienne, de Paris ou de Berlin se réunir pour régler les affaires de l'Extrême-Orient ?

Une heureuse nouvelle est arrivée la semaine dernière à Rome, et nous nous en réjouissons très sincèrement pour nos voisins. Le général Baratieri, après un combat très honorable pour les armes italiennes, s'est emparé de Kassala. Quelques journaux anglais, le *Standard* entre autres, nous reprochent d'avoir appris cet événement sans aucun enthousiasme : ils se sont tout à fait trompés sur nos sentimens. Nous recherchons avec l'Italie ce qui nous rapproche et non pas ce qui nous divise, et lorsque nous pouvons applaudir à un de ses succès, nous le faisons en toute cordialité. Bien loin d'éprouver le moindre déplaisir de la prise de Kassala, nous verrions très volontiers l'Italie continuer son expansion dans la voie où elle vient de faire un pas décisif. A Kassala, elle est sur un affluent du Nil, ce qui est déjà une position très

importante; mais elle irait sur le Nil lui-même que ce n'est pas de la part de la France qu'elle rencontrerait des difficultés.

Ce qui a pu donner le change aux journaux anglais, c'est que les nôtres, préoccupés d'incidens récens et des polémiques auxquelles ils ont donné lieu, n'ont pas pu oublier que Kassala était une ville égyptienne. Les réserves que nous avons toujours faites au sujet de l'intégrité de l'Égypte et de l'Empire ottoman devaient naturellement trouver ici leur place; mais il y a tant d'autres points de l'Égypte qui sont occupés par des puissances européennes, et on trafique même de ceux qui ne le sont pas avec une si facile désinvolture, que nous ne pourrions pas montrer de la susceptibilité au sujet de l'occupation de Kassala par les Italiens, sans dépasser la mesure de naïveté au delà de laquelle on ne mérite plus d'être pris très au sérieux. Pour le moment, d'ailleurs, ce n'est pas aux Égyptiens que le général Baratieri a enlevé Kassala, mais à la barbarie. Le jour viendra sans doute où toutes les questions qui se rattachent à l'Égypte seront réglées d'un commun accord par les puissances européennes, et la question de Kassala ne sera pas alors la plus difficile à résoudre. En attendant, pourquoi verrions-nous d'un mauvais œil les puissances intervenir sur le haut Nil et un certain équilibre s'établir entre elles? Plus elles y seront nombreuses et mieux cela vaudra. L'Angleterre se vante de maintenir l'ordre et la paix dans la basse Égypte, où ils régneraient fort bien sans elle; mais elle ne peut pas avoir se prévaloir de rendre le même service sur le haut Nil, puisqu'elle l'a laissé maladroitement tomber entre les mains des Mahdistes et qu'elle s'est montrée impuissante à le leur reprendre. Il est donc tout naturel que d'autres se chargent, au moins partiellement, d'une tâche que les Anglais n'ont pas pu remplir, et certes la présence des Italiens à Kassala nous paraît en ce moment beaucoup plus naturelle et plus légitime que la leur au Caire. Elle y est incontestablement plus utile à la civilisation. C'est donc sans la moindre arrière-pensée que nous félicitons le gouvernement et le peuple italiens du beau fait d'armes du général Baratieri. La colonie d'Érythrée, comme on aime à l'appeler à Rome, a été longtemps une impasse, et elle ne cessera de l'être que lorsqu'elle se sera assuré des débouchés sur le Nil.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

L'ALLIANCE AUTRICHIENNE

(TRAITÉ DE 1756)

I

KAUNITZ A PARIS

« Si jamais événement, dit un document ministériel du dernier siècle, eut des droits à l'étonnement public, c'est celui de l'union du roi et de l'impératrice-reine conclue en 1756. »

Effectivement la surprise fut extrême quand on apprit en Europe qu'une alliance intime allait être substituée à la rivalité séculaire des cours de France et d'Autriche. Mais ce qui est aussi singulier que le parut le fait lui-même, c'est qu'il y a peu d'années l'étonnement durait encore, et la postérité ne pouvait pas, mieux que les contemporains, s'expliquer les causes véritables de cette grande et soudaine révolution politique.

C'est la remarque que j'avais été amené à faire, il y aura tout à l'heure vingt-cinq ans, lorsque je fis part au public, dans ce recueil même, des particularités curieuses que j'avais eu le bonheur de découvrir sur la diplomatie secrète entretenue par Louis XV, à l'insu de ses ministres, pendant la plus grande partie de son règne. Dans ce récit, qui ne touchait qu'indirectement à l'histoire générale, je rencontrai pourtant le traité de 1756 et ne pouvais

manquer de lui faire une place. J'exprimai alors le regret de ne trouver, sur un fait d'une telle importance qui fut suivi de conséquences si graves, que des renseignemens très incomplets, la plupart appuyés sur des anecdotes suspectes. Comment se fait-il, disais-je, que nous en soyons encore aux commérages rapportés par le littérateur Duclos et aux récits intéressés du grand Frédéric, deux documens, pour des raisons diverses, aussi peu dignes de foi l'un que l'autre? Il en est, pouvais-je ajouter, de la politique des gouvernemens comme de la conduite privée des particuliers : quand on ne nous donne aucun motif d'une résolution qui surprend, nous supposons naturellement que c'est qu'il n'y en a eu ni de sérieux ni d'avouables. Un accusé qui se tait prononce sa propre condamnation. C'était bien le cas de Louis XV et de ses ministres, qui furent vivement attaqués pour leur nouveau système, d'abord par beaucoup de leurs propres agens (restés fidèles à l'ancienne tradition), puis par une nuée d'écrivains à la dévotion et à la solde du roi de Prusse et qui n'ont jamais répondu par un mot d'éclaircissement à l'adresse d'un public quelconque. Dès lors il était généralement admis que le traité de 1756 et l'alliance autrichienne étaient la faute capitale de ce triste règne et l'origine des malheurs qui en ont assombri la fin. C'est beaucoup si on n'y voyait pas même une cause suffisante pour expliquer la chute de la royauté. Une légende tout aussi accréditée imputait le tort principal à Mme de Pompadour, séduite, disait-on, par les caresses de Vienne et blessée par les sarcasmes de Berlin. Il demeurait entendu que l'affaire avait été entamée directement par une lettre de Marie-Thérèse à la maîtresse de Louis XV où elle assurait *sa chère amie* de son *estime* et de son *amitié*. C'étaient les termes consacrés et répétés avec tant d'ensemble par tous les narrateurs, qu'on eût dit vraiment que l'autographe en avait été vu quelque part. Puis tout avait été réglé en quelques heures, dans une maison de plaisance qui portait le nom singulièrement expressif de Babiole, par une entrevue secrète avec l'ambassadeur d'Autriche, où n'avait été admis en tiers qu'un prélat bel esprit, auteur de poésies galantes et médiocres, qui ne pouvait pardonner au roi de Prusse de s'être moqué de ses vers. Il n'en avait pas fallu davantage pour faire oublier au petit-fils d'Henri IV et de Louis XIV toutes les leçons politiques de ses illustres aïeux, et lancer notre patrie dans une sanglante et désastreuse aventure. Rien de plus triste pour l'histoire de l'ancienne France, mais rien de mieux fait pour fournir matière soit à des contes grivois, soit à des déclamations révolutionnaires. De là, sur la fatale influence des faiblesses royales et des intrigues de cour, un concert d'abord d'épi-

grammes, puis de tirades démocratiques, enfin d'imprécations populaires suivant jusqu'au pied de l'échafaud la princesse infortunée dont le seul crime fut, étant née fille d'Autriche, d'être montée sur le trône de France.

Je suis, je crois, le premier qui ait osé, et encore avec quelque timidité, émettre le soupçon que ce jugement était peut-être précipité et tirer, même des maigres documens que nous possédions alors, des conclusions un peu différentes du sentiment général. Je n'ai pas, assurément, la prétention que ce soit à ces doutes, modestement exprimés, et à cet appel fait à un supplément d'instruction que, des deux côtés du Rhin, à la fois, on se soit empressé de répondre. Toujours est-il que des deux parts, de France et d'Allemagne, une abondance de lumières nous est arrivée qui ne laisse aujourd'hui plus rien à désirer. De notre ministère des Affaires étrangères, bien que maintenant devenu très hospitalier, nous ne pouvions guère rien attendre, la négociation qui précéda le traité ayant été suivie à huis clos, en dehors des voies régulières, et n'ayant laissé à peu près aucune trace dans les archives. Mais, dans le silence des pièces officielles, un témoignage plus important s'est fait entendre : c'est celui du premier confident de cette transaction secrète. Les souvenirs de Bernis, laissés dans l'ombre pendant plus d'un siècle par un scrupule exagéré de ses héritiers, ont enfin vu le jour et ont été livrés au public, suivis de curieux complémens que M. F. Masson a recueillis avec le soin intelligent qui caractérise tous ses travaux. Puis M. d'Arneth, pour mener à fin sa belle histoire de Marie-Thérèse, a puisé avec une libéralité discrète dans le trésor des archives impériales confié à sa direction, et, grâce à cette facilité confiante qui est propre aux talens sûrs d'eux-mêmes, il permet qu'on glane encore après lui quelques épis sur le champ où il a passé. Enfin, les éditeurs de la correspondance politique de Frédéric II nous ont livré sur la conduite et les sentimens de leur souverain, — à ce moment critique de sa vie et en face d'une alliance qu'il jugea tout de suite comme une menace à son adresse, — tous les renseignemens qui étaient en leur possession, et ils ont fait en cela preuve d'une générosité d'autant plus louable qu'elle permet de prendre en faute sur plus d'un point la véracité du royal historien. L'obscurité n'existe donc plus nulle part et tous les points de l'horizon sont éclaircis. Une seule chose reste à faire : c'est de rassembler et de comparer ces documens encore épars pour acquérir, de l'ensemble de l'événement lui-même, une complète connaissance. Il reste aussi à distinguer, dans la part que fut appelée à y prendre chacune des puissances intéressées, ce qu'il faut attribuer soit à la nécessité de leur

situation, soit aux dispositions personnelles, je dirais volontiers, au tempérament et à l'humeur de tous ceux qui ont agi ou parlé en leur nom, souverains, hommes d'État ou favoris, Louis XV, Marie-Thérèse, Frédéric, Kaunitz, Bernis ou Pompadour. C'est une recherche qui peut mettre en lumière des incidens ignorés dont la connaissance aura son prix pour les lecteurs curieux. Je ne me dissimule pourtant pas qu'avec le mystère tout le charme de l'inconnu, tout l'agrément des fictions anecdotiques ou romanesques courent risque de disparaître, pour faire place, devant la lumière de la vérité, à la sèche analyse des intérêts et à la peinture des passions ordinaires de l'humanité.

I

Un fait résultera d'une façon définitive, suivant moi, du rapprochement et de la comparaison des documens nouveaux (soit publics, soit inédits), et devra rester acquis à l'histoire, c'est que la déviation imprimée par le traité de 1756 au cours qu'avait jusque-là suivi la politique française, ne fut pas l'œuvre d'un coup de tête enlevé par surprise, ou d'une intrigue menée dans l'ombre; ce fut l'effet inévitable d'une altération survenue dans les conditions d'existence et d'équilibre de la société européenne, amenant entre les États des rapports nouveaux, et dont la nécessité, tardivement reconnue, ne fut acceptée qu'à regret par ceux qui se virent forcés de la subir.

C'est ce qu'a déjà fait pressentir, je crois, l'exposé que j'ai présenté ici même, et dont quelques lecteurs peuvent se souvenir, des relations des divers États pendant la guerre de la succession d'Autriche qui a précédé de si peu d'années le traité de 1756. C'est ce qui ressort en particulier du tableau que j'ai essayé de tracer de la situation dans laquelle la paix d'Aix-la-Chapelle, qui termina ce long conflit, laissait les puissances belligérantes. A cette guerre-là l'histoire peut faire tous les reproches, excepté de s'être écartée des traditions de la politique française. Jamais imitation du passé n'avait été plus fidèle, on pourrait même dire plus aveugle. Le but primitivement proposé et même un instant atteint et qui consistait à enlever à la maison d'Autriche avec la dignité impériale la suprématie sur l'Allemagne, n'était autre chose que la répétition des vues déjà poursuivies à plusieurs reprises par tous les souverains de France depuis François Ier.

C'était donc, si on ose ainsi parler, la guerre classique par excellence. Aussi l'Europe s'était-elle trouvée tout de suite divisée en deux camps, suivant une ligne de démarcation exactement cal-

quée sur celle qui l'avait partagée dans les luttes précédentes : d'un côté, la France appuyée sur les puissances germaniques secondaires dont l'indépendance avait été placée sous sa garantie par le traité de Westphalie; l'Autriche, de l'autre, secondée par l'Angleterre et par la Hollande. Mêmes combattans et souvent mêmes champs de bataille. Villars et Marlborough eussent été rappelés sur la terre qu'ils auraient reconnu et pu reprendre toutes leurs positions. Qu'était-il résulté cependant de cette répétition d'un drame, tant de fois joué, avec des dénouemens divers? De stériles combats aboutissant à une paix qui ne contentait personne. Aucun des signataires du traité n'était parti satisfait de son partage : ni la France qui ne tirait aucun fruit de ses victoires; ni l'Angleterre forcée de restituer des conquêtes coloniales dont la possession momentanée avait excité sa convoitise sans la satisfaire; ni l'Autriche que la dignité impériale reconquise ne consolait pas d'une mutilation soufferte dans sa propre chair; ni même le premier auteur de la guerre, le roi de Prusse, le ravisseur de la Silésie, qui ne trouvait pas qu'une reconnaissance, péniblement obtenue et froidement donnée, suffît pour assurer entre ses mains la possession du fruit de son attentat. Mais ce qui était encore plus digne de remarque, c'est que, tous se croyant lésés, aucun ne s'en prenait ni à la mauvaise fortune, ni à la supériorité de son adversaire, mais bien à la défaillance et à l'infidélité de ses propres amis. C'était, entre alliés de la veille, un échange de récriminations amères, dont aucune n'était sans fondement. Si Louis reprochait à Frédéric de l'avoir deux fois abandonné en pleine campagne sans prendre souci de le prévenir, Frédéric pouvait répondre que, l'armée française manquant au rendez-vous donné en Allemagne, il avait dû penser à lui-même. Si Marie-Thérèse gémissait d'avoir eu à payer tous les frais de la guerre par le démembrement de ses plus belles provinces d'Allemagne et d'Italie : Pourquoi, pouvait repartir l'Angleterre, m'en avoir laissé porter tout le poids? Pourquoi étais-je seule à Dettingen, à Fontenoy, pour défendre votre territoire, avec mes soldats ou avec les auxiliaires payés par mes subsides?

Quand on en est là, entre compagnons d'armes, le lendemain de la bataille; quand des griefs qui se répètent chaque jour sont des deux parts également motivés, c'est un indice certain que, ni sentimens ni intérêts ne s'accordant plus, l'alliance a fait son temps et que les anneaux usés sont prêts à se rompre. Or ce n'est pas seulement dans les affections de la vie privée que la lassitude d'une ancienne liaison qui a trop duré fait naître la pensée et inspire l'attrait de chercher une liaison nouvelle.

C'est bien là, en effet, le sentiment qu'exprimait déjà sans détour, à Aix-la-Chapelle, l'envoyé de Marie-Thérèse offrant au plénipotentiaire français de remplacer, dans l'amitié de sa maîtresse, l'Angleterre qui avait trompé sa confiance. C'est aussi celui dont Frédéric faisait confidence au ministre anglais dans un entretien que j'ai rapporté et où il se déclarait pressé de rompre le lien qui le rattachait encore à la France, pour se rapprocher de la nation de foi protestante et de sang germanique vers laquelle le portaient naturellement la communauté de la religion et l'affinité de la race. Une double évolution était donc commencée sur deux lignes qui se croisaient, et le moment pouvait déjà être prévu où, Vienne se rapprochant de Versailles en même temps que Berlin de Londres, un échange complet de situation serait opéré entre amis et ennemis d'hier. C'est ce mouvement dont la paix de 1748 a marqué le point de départ et dont le traité de 1756 fixera le point d'arrivée. Entre ces deux dates huit années s'écoulent pendant lesquelles, toutes les puissances d'Europe étant condamnées à un repos momentané par l'épuisement de leurs forces et la lassitude des populations, leurs rapports ne donnent lieu à aucun événement important dont le souvenir mérite d'être conservé. Un tableau détaillé de ces jours de trêve, plutôt que de paix, offrirait donc peu d'intérêt, et imposerait à l'écrivain une tâche aussi ingrate pour lui que pour son lecteur. Un petit nombre de faits seulement peut être mis utilement en lumière pour suivre, pendant cette période de transition, le travail préparatoire qui se poursuit dans les esprits, et rendre ainsi la transformation de la dernière heure aussi naturelle pour l'histoire qu'elle a paru surprenante aux spectateurs.

En tout cas, si le changement de l'ancien système fédératif de l'Europe mit quelque temps à s'accomplir, ce ne fut pas la faute de l'Autriche. Dès le lendemain de la paix conclue, Marie-Thérèse était à l'œuvre. Le 7 mars 1749, un rescrit de sa propre main était adressé aux grands dignitaires de sa cour qu'on appelait les ministres de la conférence, auxquels elle ne s'adressait que dans des cas extrêmes. L'impératrice leur enjoignait de lui remettre une note par écrit, touchant le système qu'il convenait d'adopter à l'égard de la France, en raison des conditions de la paix et en vue des troubles qui pourraient s'élever par la suite (1). Elle ne donnait à chacun que quinze jours pour lui faire réponse. C'était beaucoup presser de graves personnages dont la plupart étaient hors d'âge, quelques-uns tout à fait incapables, et presque tous

(1) D'Arneth, t. IV, p. 262-318.

tenus par elle-même habituellement à l'écart des affaires. Aussi, n'ayant pas le temps de se mettre en frais d'invention, ou ne se souciant pas d'en prendre la peine, ils trouvèrent plus simple de déclarer, d'une voix à peu près unanime, qu'en fait de système ils n'en connaissaient qu'un seul, l'ancien, celui qui consistait à tenir la France pour une ennemie irréconciliable et à lui faire face avec l'appui des puissances maritimes et au besoin de la Russie, alliées naturelles de l'Autriche dont un intérêt commun garantissait la fidélité.

Le mémoire qui se prononça le plus nettement pour cette stricte observation des traditions passées portait la signature de l'empereur lui-même, répondant à son rang et à son tour comme membre de la conférence à l'interrogation officielle de son épouse. Gardons-nous d'oublier, disait, sur un ton d'amère récrimination, l'ancien vassal du roi de France (toujours surpris de se trouver son égal, et heureux de pouvoir le braver), combien de fois nous avons été trompés par cette cour dont les caresses sont encore plus dangereuses que les armes. L'Angleterre et la Hollande, voilà les vraies amies : on ne saurait trop les ménager, et il faut se prêter de bonne grâce à tout ce que peut exiger d'elles la forme particulière de leur gouvernement. — Ces paroles renfermaient-elles sous une forme adoucie un regret et même un reproche indirects? François avait été plus d'une fois le témoin muet des audiences orageuses où des agens anglais étaient venus s'acquitter auprès de l'impératrice de commissions ingrates: avait-il trouvé sans le dire que l'accueil qui leur était réservé manquait de douceur et d'aménité?

Quoi qu'il en soit, le concert était complet en faveur de l'immobilité et de la routine. Une seule note s'éleva en désaccord : ce fut le plus jeune des conseillers qui la fit entendre. Le comte de Kaunitz, à peine de retour d'Aix-la-Chapelle, était admis pour la première fois aux honneurs de la conférence. Le mémoire qu'il fit remettre à l'impératrice formait un volume d'une étendue presque double de celle des cinq autres réunis. C'était un traité doctrinal rédigé dans le style verbeux de la chancellerie aulique. M. d'Arneth a su en dégager un résumé substantiel plein de sens et de perspicacité politiques.

Toutes les puissances d'Europe passées en revue sont rangées en deux catégories, les alliées et les ennemies de l'Autriche. Trois figurent en tête de la première : l'Angleterre, la Hollande et la Russie. Deux seulement auraient mérité naguère encore d'être placées au premier rang de la seconde : la France et la Porte. Une troisième s'est élevée, plus dangereuse et plus diffi-

cile à atteindreque toutes les autres : c'est la Prusse, installée sur le sol même du domaine héréditaire des archiducs, pouvant apparaître à tout moment sur une frontière restée béante, et n'ayant qu'à étendre le bras pour frapper au cœur ce qui reste de l'ancienne puissance autrichienne. Cet ennemi-là est le seul auquel il faille désormais songer, parce qu'il y va du salut même de la maison impériale à pouvoir l'écarter à temps de la position menaçante qu'il a prise : et, comme le spoliateur le sait et le comprend lui-même, comme il s'attend que tôt ou tard un effort sera fait pour le chasser, il est probable qu'il ne voudra pas se laisser devancer. L'hostilité de ce côté est donc irréconciliable et peut éclater à toute heure.

Contre cet ennemi implacable, continue Kaunitz, l'Autriche n'a malheureusement rien à espérer de ses anciens alliés. Sans doute, entre le roi d'Angleterre et son neveu existe toujours une antipathie réciproque, mais la nation elle-même ne s'associe point à ce dissentiment domestique ; elle ne partage pas les rancunes du souverain et moins encore sa prédilection pour sa principauté allemande. Détesté à la cour, le roi de Prusse est bien vu du peuple et de la Cité. L'Angleterre, au fond, n'est plus occupée que d'étendre sa puissance coloniale et maritime et devient indifférente aux luttes du continent, surtout au régime intérieur de l'Empire et de l'Allemagne. On a bien vu ce qu'on peut espérer d'elle, désormais, par sa précipitation à conclure une paix tout à son profit, sans souci des sacrifices qu'elle imposait à son alliée. Même jugement à porter sur la Hollande que l'Angleterre traîne à sa suite, toujours agitée d'ailleurs par des troubles civils, et dont les finances épuisées n'ont pu soutenir jusqu'au bout la dernière épreuve. On pourrait espérer mieux de la Russie, si la politique de cette cour, au lieu d'être dirigée en vue d'intérêts réels, ne dépendait pas du caprice à tout moment variable d'une volonté personnelle.

Il est donc également impossible, conclut l'impitoyable logicien, et de trouver un appui dans l'ancien système fédératif, et de tenter sans alliance une entreprise à la fois aussi périlleuse et aussi nécessaire que la reprise de la Silésie. Ne pouvant compter sur aucun ami, c'est un ennemi qu'il faut détacher. Le seul auquel on pût penser, il n'était pas besoin de le nommer. Ce n'est pourtant qu'après beaucoup de précautions oratoires, et avec le sentiment de tous les préjugés qu'il doit vaincre, que Kaunitz se décide enfin à prononcer le nom de la France. Il ne conteste ni n'atténue aucun des griefs anciens et nouveaux dont tout Autrichien a le droit de garder le ressentiment, et moins que tout autre

la dernière et mortelle injure, l'odieux manque de foi qui a menacé le pouvoir naissant de l'impératrice. C'était une perfidie sans exemple dans l'histoire. Mais Fleury sur son lit de mort en a témoigné son repentir, et on assure qu'il n'est plus un homme d'État français qui ne parle de ce méfait avec une juste réprobation. Quant aux prétentions de domination arrogante affectées par Louis XIV, ni l'état intérieur de la France, dont les ressources sont bien affaiblies, ni l'humeur de son souverain ne donnent lieu d'en craindre le retour. Louis XV ne ressemble pas à son aïeul : il fuit le travail; sa maîtresse le gouverne, son ministère est incapable ; toute son ambition, dans la dernière négociation, s'est bornée à réclamer pour l'infant, son gendre, un établissement princier. C'est encore là le point sensible par lequel on peut le séduire. Son intimité avec le roi de Prusse n'est plus qu'apparente : car à l'épreuve elle lui a fait défaut au moment où elle lui était le plus nécessaire. De ce tableau dont les couleurs sont justes et dont les traits n'ont rien de forcé, Kaunitz fait dériver cette conséquence rigoureuse que, la Prusse étant le seul ennemi à combattre, la rentrée en possession de la Silésie le seul but à poursuivre, l'appui de la France le seul qu'on puisse espérer, c'est à se ménager, pour le jour de cette grande entreprise, le concours ou au moins la connivence du seul auxiliaire possible que doit tendre tout l'effort de la politique impériale (1).

Un raisonnement si serré et de si longues considérations n'étaient pas nécessaires pour convaincre l'impératrice, et je serais même étonné qu'elle n'eût pas été convertie d'avance. Aussi, sans s'arrêter à la surprise peinte sur le visage de ses conseillers, ni aux objections assez timides qui lui furent présentées, elle entra tout de suite, avec l'impétuosité féminine, dans l'exécution d'un plan qui, flattant ses ressentimens et ravivant ses espérances, lui promettait à la fois la vengeance et la réparation de ses injures.

Dès que les relations diplomatiques avec la France furent rétablies, tandis qu'elle faisait attendre plusieurs mois une audience au nouveau ministre anglais, elle ouvrait la porte toute grande à un envoyé français d'assez médiocre condition , le chargé d'affaires Blondel, qui venait simplement prendre langue pour préparer l'arrivée d'un ambassadeur; et à peine lui eut-elle laissé achever le compliment insignifiant qu'il avait préparé : — « Le roi, dit-elle vivement, doit être content de moi et comprendre le prix que j'attache à la paix par les sacrifices que j'ai faits pour la rétablir; j'espère qu'elle sera durable, et c'est d'autant plus à croire

(1) D'Arneth, t. IV, p. 272 et suiv.

que ma situation ne doit plus maintenant exciter la jalousie de personne. On a dû, ajouta-t-elle, vous donner des préjugés contre moi, et la trace doit s'en trouver dans vos instructions. Ouvrez les yeux et regardez, et si quelque chose dans notre conduite vous semble équivoque, venez nous en demander l'éclaircissement. » — Puis elle lui annonça qu'elle avait choisi pour l'ambassade de Paris le comte de Kaunitz, son meilleur serviteur, celui qui avait toute sa confiance, dont elle aurait le plus de peine à se passer; mais elle espérait qu'on se souviendrait de l'inclination pour la France qu'il avait témoignée à Aix-la-Chapelle. Enfin, les jours suivans, elle fit indirectement savoir qu'elle aurait demandé au roi de France d'être parrain de l'enfant dont elle attendait la naissance, n'était qu'elle n'avait jamais pu faire d'offre pareille au roi d'Angleterre.

Blondel, simple commis, ne s'attendant pas à être admis si tôt dans une confiance venue de si haut, en fut complètement ébloui. « Le système politique que j'envisage de cette cour, n'hésita-t-il pas à écrire, me paraît uniquement viser à se concilier l'amitié, la confiance et l'appui du roi, pour tous les projets qu'on voudrait faire à l'avenir : soit pour reconquérir la Silésie, soit pour se dédommager un jour sur le roi de Sardaigne... On laisse assez apercevoir qu'on sent ici qu'on ne peut rien effectuer d'avantageux sans le concours de Sa Majesté et qu'on ne peut faire fond sur ses propres alliés que pour les cas extrêmes, et pour ne pas être écrasé; mais on ne les regarde pas, par la forme de leurs gouvernemens, par leur force et leur position, comme parties capables d'entrer dans un pacte offensif. » — Ainsi mis pleinement sous le charme, son attitude devint bientôt si déférente et les caresses dont il était l'objet si remarquées, qu'averti par son ministre à Vienne, Frédéric écrivait à Paris : « Est-ce donc un Autrichien dont vous avez fait choix pour l'envoyer auprès de l'impératrice (1)?

Le ministère français fut lui-même assez disposé à croire que Blondel n'avait pas su garder son sang-froid devant les bonnes grâces royales, et qu'un ambassadeur, plus accoutumé à traiter avec des grandeurs, serait moins accessible à de telles séductions. Aussi fit-il choix d'un seigneur de haute qualité, le marquis d'Hautefort, dont le ministre de Prusse, Chambrier, dépeignait ainsi le caractère : « Le marquis est vain de sa noblesse, il est à espérer qu'il ne se laissera pas subjuguer par la cour de Vienne, à l'exemple de Blondel, parce que les caresses et les distinctions

(1) Blondel à Puisieulx, 5 juillet 1749, 21 janvier, 18 février 1750 (*Correspondance d'Autriche*). — Frédéric à Chambrier, 1er septembre 1749 (Correspondance interceptée : ministère des Affaires étrangères).

qui ont pu séduire ce dernier ne seront regardées par lui que comme des choses dues à sa naissance et à sa position. »

Si l'illusion était à craindre, la précaution pour s'en préserver ne fut pas suffisante. Hautefort arriva bien sur ses gardes et mis en défiance contre la crédulité de Blondel; mais l'accueil qu'on lui fit fut tel qu'en peu de jours il se laissa convaincre que les bons sentimens dont on lui prodiguait l'assurance ne pouvaient être que sincères. Cette fois le couple royal tout entier se mit de la partie et ce fut l'empereur qui commença. La leçon lui avait été probablement faite d'avance, car il ne resta plus trace dans son langage des méfiances dont il avait consigné l'amère expression dans son mémoire. « Tenons-nous bien unis, dit-il à l'ambassadeur, contre ceux qui ne songent qu'à nous diviser pour en profiter. Tous les ministres vous tiendront le même langage, et quant à l'impératrice, j'en réponds comme de moi-même; » et il ajouta, écrit d'Hautefort à Louis XV, « qu'ayant lieu de craindre qu'on ne mît sa bonne foi en doute, il était ravi que je fusse ici, pour me convaincre par mes propres yeux et me mettre à portée de rendre fidèlement compte à Votre Majesté : qu'il me parlait avec la candeur et la probité d'un bon bourgeois, que le titre qu'il estimait le plus de tous ceux qu'il pouvait avoir, était celui d'honnête homme. Enfin il me recommanda, si j'étais embarrassé de quelque chose, de m'adresser toujours à lui. »

Marie-Thérèse, parlant à son tour, crut devoir, elle aussi, répondre de la sincérité de son époux, et cette caution (pour le dire en passant) avait peut-être plus de valeur que l'autre. « Fiez-vous à l'empereur, dit-elle, il n'y a pas de plus honnête homme que lui : plus vous le connaîtrez, plus vous en serez convaincu : c'est un bon et honnête gentilhomme plein de candeur, et la bonne foi dont il est ne laisse pas que d'être une chose rare chez les princes. Je sais qu'il y a, à ma cour même, des ministres étrangers qui ne cessent de se déchaîner contre moi, de tenir les propos les plus durs et les plus dénués de vérité. On croit que je ne songe qu'à la Silésie. Je puis vous jurer que je n'y pense en aucune façon à présent. Je ne dis pas que je ne la regrette pas. Je ne dis pas que, si la suite des temps amenait des circonstances favorables, je ne penserais peut-être pas à la ravoir : mais je répète que je n'y pense pas dans le moment présent. »

Puis elle engagea aussi l'ambassadeur à s'adresser toujours à elle, et, s'il craignait de se faire remarquer par de trop fréquentes audiences, elle lui indiqua le moyen de faire arriver ses communications par un autre intermédiaire que son chancelier d'État, le comte Uhlfeld, brave homme plein de probité, mais qui avait le

ton brusque, l'oreille dure et quelquefois le langage peu clair (1).

Hautefort fut étonné lui-même, mais charmé de ce ton d'intimité. « J'ose, disait-il au ministre, vous prier de faire attention que l'impératrice se jette, pour ainsi dire, à la tête de Sa Majesté. Elle est femme, pleine d'esprit et de sentiment. Vous êtes plus capable que moi de comprendre le danger qu'il y a de la rebuter jusqu'à un certain point et de l'attacher par là plus étroitement à l'Angleterre. »

Hautefort avait raison de croire que, si l'impératrice, repoussée par la France, se retournait vers l'Angleterre, elle y trouverait un bon accueil, car à Londres on ne tarda pas à être avisé de l'attitude qu'elle prenait et de l'urgence de faire un effort sérieux pour l'empêcher de s'avancer davantage dans la voie qui l'éloignait de ses anciens amis. Ce fut le ministre anglais Keith qui, pouvant mettre chaque jour en contraste le froid accueil qui lui était fait et les politesses dont son collègue de France était comblé, donna assez tristement l'alarme. Le pauvre diplomate exprimait, dans une lettre confidentielle, l'embarras qu'il éprouvait entre l'empereur et l'impératrice, qui, au fond, on le voyait bien, n'étaient pas d'accord, mais dont il n'eût pas été prudent de paraître remarquer la dissidence. « L'empereur, disait-il, est un excellent homme, mais il n'a pas tout le poids qu'il devrait avoir, et comme il le sent, il ne se soucie pas de rien prendre sur lui, car bien que l'impératrice se fâche, si on pouvait faire quoi que ce soit qui ait l'air de négliger l'empereur, elle se montre pourtant jalouse, si on a l'air de lui faire trop la cour, de sorte qu'entre ces deux extrêmes, il est difficile de toucher juste. Quant à l'impératrice, elle a certainement de grandes qualités, mais ses ministres en l'environnant, en tenant tout le monde à distance, ont, au dire de ceux qui la connaissent personnellement, changé son humeur qui est devenue très susceptible avec une légère teinte de maussaderie (*with a little mixture of peevishness*). »

Cette altération d'humeur que Keith se plaisait à attribuer à des causes générales pour ne pas convenir qu'il fût seul à en souffrir, dut être visible à Londres même, quand, au lieu d'un ministre autrichien qui était resté pendant toute la guerre en intimité avec le cabinet britannique, un nouvel envoyé arriva, le comte de Richecour, porteur d'instructions qui lui ordonnaient, au contraire, de maintenir avec soin une ligne d'extrême réserve. On lui recommandait d'éviter tout ce qui pourrait conduire, directement ou indirectement, à une rupture de la paix, de ne donner

(1) D'Hautefort au roi et à Puisieulx, 21 et 24 octobre, 3 décembre 1749 (*Correspondance d'Autriche :* ministère des Affaires étrangères).

ombrage à personne, « afin de convaincre la maison de Bourbon de ses sentimens pacifiques... d'être très attentif à persuader à la France, par tous les moyens combinables avec la bonne foi due aux alliés et à notre dignité, qu'on ne garde aucune rancune du passé. »

Il ne semble pas que Londres fût naturellement le théâtre à choisir pour engager un agent autrichien à ménager la susceptibilité et même à rechercher la bienveillance de la France (1).

Rien ne pouvait moins convenir au roi George qu'un relâchement trop visible de l'ancienne alliance qui l'unissait à l'Autriche, car rien n'était plus propre à faire éclater le désaccord que Kaunitz avait si justement signalé entre le souverain et la nation britanniques : l'un attaché avec une obstination sénile à ses vieilles habitudes, à ses prédilections et à ses inimitiés de jeunesse, l'autre de plus en plus fatiguée de donner son sang et son argent pour des querelles de famille royale et de voisinage allemand. Ce dissentiment se prononçait chaque jour davantage et l'effet en était sensible même dans le sein du ministère, où des deux frères collègues, l'un, l'aîné, le duc de Newcastle, s'associait à toutes les passions du roi, tandis que le cadet, Pelham, chargé de traiter avec le Parlement, partageait les hésitations et les répugnances populaires. Si l'alliance autrichienne, déjà contestée au dedans, venait à manquer par le dehors, c'en était fait des préférences de la politique royale. Aussi le parti fut-il pris de tout faire pour calmer l'humeur irritable de l'impératrice. Elle réclamait la somme (très forte pour le temps) de cent mille livres sterling, comme solde des subsides qui lui étaient dus pendant la guerre. Bien que rien ne justifiât cette prétention, on se décida à demander la subvention au Parlement, qui fit de grandes difficultés pour l'accorder. La princesse reçut la nouvelle de cette largesse avec une bonne grâce un peu hautaine et même railleuse. « Ce n'est pas tant l'argent qui me touche, dit-elle au ministre Keith, que la preuve d'amitié du roi et l'espérance que nous voilà remis sur un tel pied que je n'ai plus à l'avenir à craindre d'être encore grondée. Après tout, je suis sa plus vieille amie, et je mérite d'être traitée avec autant de confiance que les nouveaux. » Keith répondit assez spirituellement qu'il ne savait trop de quels nouveaux amis elle entendait parler, mais qu'il se félicitait de voir qu'elle était jalouse parce que la jalousie était une preuve d'affection. — « Je suis jalouse, en effet, répondit-elle, et je ne le nie pas, mais

(1) Keith au duc de Newcastle, 6 novembre 1748 (*Record Office*). — D'Arneth, t. IV, p. 536.

je suis une femme, et c'est à moi d'attendre qu'on fasse les avances (1). »

Toujours désireux de la fléchir, George crut avoir trouvé un moyen tout à fait sûr d'y réussir en faisant vibrer la corde la plus sensible de son cœur maternel. Il proposa de faire décerner par la Diète au jeune archiduc Joseph, qui n'avait pas encore achevé sa huitième année, le titre de roi des Romains, qui lui assurerait la succession à la dignité impériale, et il se posa même si hautement en champion de cette candidature que, non seulement il en fit l'objet d'une proposition formelle aux principales cours d'Europe et d'Allemagne, mais qu'il la mentionna déjà comme en passe d'être réalisée, dans un de ses discours officiellement adressés au Parlement : puis il vint lui-même en personne à Hanovre pour préparer l'exécution de son dessein.

L'effet ne fut pas complètement celui qu'il attendait. D'abord l'empereur fut au fond médiocrement flatté de la proposition. Peu de gens aiment, en santé et dans la force de l'âge, à entendre parler de leur mort et disserter sur leur succession. Puis il savait combien son origine étrangère nuisait à son autorité; il n'était pas pressé de voir grandir un héritier qui aurait sur lui l'avantage de sa qualité d'Allemand et du sang de Habsbourg coulant dans ses veines. Quant à l'impératrice, elle répondit sèchement « qu'elle était assurément reconnaissante d'un dessein qui ne pouvait que fortifier son influence et celle de ses alliés dans l'Empire, mais que, dans les dispositions du collège électoral, le succès était douteux, à moins qu'il ne fallût le payer par des concessions qui pourraient avilir la dignité impériale et imposer de nouveaux sacrifices à son auguste maison. » Elle pressentait qu'on lui proposerait d'acheter la voix des électeurs récalcitrans par des largesses pécuniaires, ou même des cessions territoriales, et elle voyait reparaître les exigences qui deux fois déjà, à Worms et à Breslau, lui avaient coûté quelques-uns des plus beaux fleurons de sa couronne. D'avance elle disait : « Si je demande, on me demandera, et je n'ai plus rien à donner. »

Elle ne se trompait pas! George eut beau lui assurer que de petites complaisances sans importance suffiraient pour assurer toutes les voix au futur roi des Romains, quand il fallut énumérer ces légères faveurs, le compte se trouva difficile à régler. Ce fut d'abord la participation à un nouveau traité avec l'électeur de Bavière, lui assurant un subside annuel de quatorze mille livres sterling dont l'Autriche dut consentir à payer le quart. Puis vint l'électeur palatin avec ses réclamations déjà présentées à Aix-la-

(1) Keith au duc de Newcastle, 16 avril 1749 (*Record Office*).

Chapelle (dont le traité précipitamment conclu n'avait pas tenu compte) qui n'allaient à rien de moins qu'à la cession d'un district considérable ; plus une indemnité pour les pertes qu'il avait supportées pendant la guerre et qu'il évaluait à deux millions de livres. Marie-Thérèse se refusa nettement à cette double prétention qu'elle rejeta avec indignation. L'idée de venir après coup rouvrir les comptes de la guerre pour indemniser un de ses ennemis, lui parut, et non sans motif, insupportable. Mais le roi d'Angleterre, compromis par la publicité qu'il avait donnée à un projet mis en avant sous son patronage, et obligé de tout tenter pour le faire réussir, dut prendre parti pour la demande du Palatin, tout en convenant qu'elle était exagérée et en promettant de la faire réduire. Cette insistance acheva d'irriter l'impératrice et donna lieu, entre elle et un délégué spécial envoyé de Londres pour la circonstance, à des scènes très vives qui rappelaient celles dont la conclusion de la paix avait été l'occasion. Ainsi un dessein, formé pour réchauffer l'affection par la reconnaissance, aboutit à faire naître entre les deux souverains un nouveau sujet d'aigreur et de ressentiment (1).

Mais ce qui fut plus remarquable encore et plus inattendu, c'est que ce dessein manqué, qui réussissait si mal à ramener Marie-Thérèse du côté de celui qui l'avait formé, fut au contraire pour elle une occasion nouvelle de rechercher la confiance de l'ambassadeur de France. Il avait bien fallu entretenir la France du projet d'élection auquel son opposition formelle aurait pu créer un obstacle difficile à vaincre. Mais toutes les fois qu'elle fut amenée à toucher ce sujet avec Hautefort, la princesse, au lieu de se montrer pressée d'assurer la grandeur de son fils, ne sembla songer qu'à faire part de ses griefs et parade de sa modération : « Croiriez-vous, lui dit-elle à plusieurs reprises et avec une insistance passionnée, que c'est l'Angleterre qui m'a embarquée dans cette entreprise sans m'en prévenir » ; et voyant quelque marque d'incrédulité sur le visage de son interlocuteur, « Non, vous ne le croirez pas, parce que cela n'est pas croyable : pourtant les choses se sont bien passées comme je vous le dis. Mais jamais, ajoutait-elle, je n'achèterai ce que je puis attendre, le pis aller est de rester comme nous sommes ! où est le mal ? » — Et ses ministres, témoins de son irritation, ne croyaient pas en devoir faire plus qu'elle mystère à l'ambassadeur. L'Angleterre, disait à Hautefort le froid et solennel Uhlfeld lui-même sortant d'un entretien avec l'envoyé anglais, n'a pas le droit de nous parler

(1) D'Arneth, t. IV, p. 290-292. — C'est avec le ministre d'Angleterre à Pétersbourg, lord Hyndfort, passant par Vienne, que les discussions les plus vives eurent lieu au sujet des prétentions de l'électeur palatin.

de si haut : c'est elle qui a tout entrepris de son chef, nous ne lui avons rien demandé sur cet objet. Elle n'est pas sans vues (en le poursuivant), mais il n'est pas juste qu'elle les remplisse à nos dépens. Et cela m'a fait venir dix fois dans la tête le vers que vous connaissez :

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?

« Le comte Uhlfeld, ajoute Hautefort, prononça ces mots avec une sorte d'émotion et se tut. »

Une fois les rapports mis sur ce pied de familiarité, ce fut presque chaque jour entre l'ambassadeur et les personnes royales des scènes qui donnaient lieu à de véritables épanchemens de confiance. Averti qu'à Berlin on accusait l'Autriche de faire des préparatifs pour une guerre prochaine : « Cela n'est pas vrai, » s'écriait l'empereur (car on mettait volontiers l'*honnête gentilhomme* en avant quand il y avait lieu de craindre qu'une parole féminine parût trop passionnée). Je ne veux pas la guerre, et on ne me la fera pas faire, *car on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif*. C'est le roi de Prusse qui, par ses soupçons continuels, veut donner prétexte à une nouvelle guerre pour mettre encore une fois, pendant qu'on sera occupé ailleurs, *la patte sur nous*. Mais s'il nous attaque, je sacrifierai tout, femme et enfans, et tout ce que j'ai de plus cher, et nous laisserons plutôt les Turcs arriver à Vienne que de lui céder. On me dit qu'on ne veut pas me croire chez vous, et on a tort. Je sais que Blondel est mal vu et qu'on cherche à le perdre parce qu'il a bien parlé de nous. Et qui sait ? peut-être va-t-il vous en arriver autant si vous rendez justice à la vérité (1)! »

Hautefort, en effet, étonné lui-même de pousser si loin l'intimité, ne tarda pas à s'apercevoir qu'à Paris on commençait à le soupçonner de se laisser à son tour enjôler par de bonnes paroles. Il se justifia sur le ton d'un homme qui, se sentant en présence d'une vérité dénuée de vraisemblance, croit de son devoir et de son honneur de tout faire pour l'attester. — « Si l'on me trompe ici, écrivait-il, il faut avouer que jamais tromperie n'a été cachée sous plus d'apparence de vérité, sans que je puisse, quelque réflexion que j'y fasse, en deviner ni le motif ni la nécessité. Et puis, quand même Leurs Majestés Impériales ne désireraient dans le fond de leur cœur ni la confiance ni l'amitié du roi, serait-il de leur prudence de chercher de gaîté de cœur à se l'aliéner à jamais?... N'imaginez pas qu'il y ait de prévention de ma part, je

(1) Hautefort à Puisieulx, 16, 24 janvier, 3 février 1751 ; 19 avril, 3 mai, 17 mai 1752 et *passim*. (*Correspondance d'Autriche :* ministère des Affaires étrangères.)

n'attribue rien à ma personne de toutes les attentions flatteuses qu'on peut avoir pour moi. Je sais, de reste, qu'elles ne se rapportent qu'au roi. Je ne suis venu ici que dans l'espérance de le bien servir, je serais fort affligé d'en partir après n'avoir été qu'une dupe : il est sûr que cela me touche de plus près, je crains de l'être plus que vous ne pouvez le craindre. Essayez donc vous-même d'un peu d'ouverture et vous verrez que pour un pas que vous ferez, on en fera deux. »

Puis, voyant que, malgré ses efforts, il ne réussissait pas à dissiper toutes les préventions, il ajoutait avec un peu de dépit : « Quand j'ai hasardé quelques-unes de mes réflexions, ce n'a jamais été par une sorte de confiance dans mes lumières, étant fort éloigné d'être susceptible d'un tel ridicule, ni sur un ton de décision... j'ai peine à imaginer même qu'elles pussent être prises dans ce sens-là. Cependant, pour éviter que cela n'arrive à l'avenir, je me renfermerai dans la plus grande exactitude à vous rendre compte et d'ailleurs dans le silence le plus complet (1). »

Les appréciations d'Hautefort auraient peut-être obtenu plus de créance auprès du ministère français, si elles n'eussent été combattues par un contradicteur qui parlait trop haut pour n'être pas écouté et qui mettait à donner des avertissemens tout opposés une activité et une insistance sans relâche. Ce n'était autre que le roi de Prusse qui, par l'intermédiaire de son ministre à Paris, aussi bien que par ses conversations à Berlin et ses correspondances, ne cessait de représenter Marie-Thérèse comme uniquement occupée, sous cette apparence de bénignité pacifique, à préparer sa revanche, en nouant des intrigues dans l'ombre et en ressuscitant sous main la vieille coalition des ennemis de la France et de la Prusse. Il donnait ce signal d'alarme à toute heure et à propos de tout, avec une sorte d'agitation fébrile, d'autant plus remarquable que le contraste était plus complet avec l'état d'esprit dont il avait fait preuve pendant les dernières années de la guerre. Lui qui s'était montré si calme dans ce moment critique, affectant d'être indifférent à tout le bruit qui se faisait autour de lui, laissant les Russes passer à sa porte et pénétrer dans le cœur de l'Allemagne sans même en prendre souci, saisi maintenant d'un trouble inattendu, il semblait ne plus rêver que pièges tendus et complots formés pour sa perte. Il ne fallait peut-être pas chercher bien loin l'explication de ce brusque changement d'humeur. Tant que durait la guerre, les puissances qui y étaient engagées, tenues en échec, affaiblies et paralysées l'une par l'autre, le laissaient jouir en repos de la neutralité prudente qu'il avait su

(1) D'Hautefort à Puisieulx, 16 janvier, 14 février, 4 mars 1751 (*Correspondance d'Autriche :* ministère des Affaires étrangères).

se ménager. Occupée à défendre les Pays-Bas, l'Autriche n'avait pas le loisir de songer à la Silésie, et c'était sur les champs de bataille de Flandre, non d'Allemagne, qu'elle appelait à son aide ses alliés anglais ou russes. Il y avait ainsi, au sud de l'Europe, comme une de ces plaies ouvertes qui, attirant toutes les humeurs aigries d'un corps malade, laissent intactes et saines celles que l'inflammation n'atteint pas. La paix avait fermé ce dérivatif. Marie-Thérèse, libre de toute préoccupation, pouvait s'abandonner à ses ressentimens, et le possesseur de la Silésie comprenait, tout aussi bien que s'il avait fait lecture de la consultation de Kaunitz, où était placé l'unique objet qu'elle allait désormais poursuivre. Si le feu se rallumait, il serait donc le premier ennemi à combattre et les premiers coups s'échangeraient à sa porte ou sur son territoire. Mais en regardant autour de lui, il ne trouvait nulle part ses frontières assurées, ni celle de Pologne où une armée russe pouvait apparaître presque sans coup férir; ni celle de Saxe, dont le débile souverain lui portait une haine craintive; ni celle du Hanovre, tant que son oncle l'électeur-roi, sourd aux vœux de ses sujets britanniques, continuait à le poursuivre d'une animosité mesquine. Que Vienne, Londres, Dresde et Saint-Pétersbourg viennent un jour à s'entendre sans que la France soit à temps ou en humeur d'intervenir, il peut se trouver enfermé tout seul dans un cercle de feu.

L'essentiel est donc de ne laisser la France ni s'éloigner ni s'endormir, de la tenir, pour ce cas de surprise, toujours prête et en éveil. Ainsi cette alliance française qu'il traitait naguère de si haut et dont il a su se dégager plus d'une fois avec une aisance si cavalière, dont il nourrit toujours (on l'a vu) le désir et le dessein de s'affranchir, il se rappelle qu'elle subsiste encore, au moins sur le papier et par habitude, et qu'il garde dans sa main un bout de cette chaîne qu'il a lui-même si souvent dénouée. C'est la France qu'il entretient des griefs imaginaires ou réels dont il s'effraie ou du moins fait mine de s'émouvoir; c'est à la France qu'il signale tous les nuages qu'il croit apercevoir dans le ciel du Nord. Un jour, c'est cette élection du roi des Romains dont Marie-Thérèse ne feint de se désintéresser que pour mieux cacher son jeu et qu'elle compte enlever par surprise, au moyen d'une majorité achetée d'avance et en violation des libertés germaniques dont la garantie a été confiée à la France. Le lendemain, c'est l'adhésion de l'Angleterre à un traité défensif qui, depuis quelques années, liait l'Autriche à la Russie, mais dont il affirme qu'une clause secrète vient d'être particulièrement dirigée contre lui : et en échange la Russie a obtenu la permission de menacer l'indépendance de la Suède au moment où le mari d'une princesse prussienne est appelé à

monter sur le trône de cette nation si fidèle amie de la France. Si Marie-Thérèse cherche à se mettre en bons rapports avec l'Espagne et veut se réconcilier avec le Piémont, c'est pour préparer contre la France, en vue d'un conflit nouveau, l'hostilité des deux péninsules; et en même temps elle mène une intrigue en Pologne pour assurer, à la mort d'Auguste III, le trône électif à son beau-frère Charles de Lorraine. Contre ces dangers dont il grossit à plaisir la gravité et l'imminence, il réclame, c'est trop peu dire, il exige, l'intervention active et militante de la France. Il faut que la France fasse entendre à Londres une parole menaçante; il faut qu'elle renouvelle et accroisse ses subventions aux petits princes allemands pour les enrôler plus que jamais dans une ligue contre l'ambition autrichienne; il faut que son ambassadeur à Constantinople décide le Grand Turc à tenir une armée toute prête pour prendre à revers l'Autriche et l'attaquer sur ses derrières. Et comme la France ne s'exécute pas assez vite ni assez complètement à son gré, ce sont des plaintes quotidiennes qui prennent l'allure d'injonctions impératives; c'est ce ton de hauteur sarcastique, ce sont ces coups de langue et ces expressions mordantes qui rendent tout entretien pénible avec lui et dont il convient lui-même qu'il a pris et ne peut plus refréner l'habitude. Les termes les plus doux dont il se serve pour qualifier la manière, trop lente à son gré, dont on répond aux inquiétudes qu'il se plaît à faire naître sont ceux de mollesse, d'indolence, d'assoupissement : « Par la grande indolence, s'écrie-t-il, avec laquelle la France envisage à présent toutes les affaires d'Europe, on oserait dire que cette partie du monde changerait trois fois de suite avant qu'elle en fût instruite... On ne conçoit pas comment des personnes aussi éclairées peuvent tenir une conduite aussi pitoyable... C'est à faire renoncer à s'embarquer à jamais avec cette couronne dans une affaire d'aucune espèce... Mais il est inutile de leur en parler, car ils sont trop suffisans et trop prévenus de leurs lumières pour être capables de correction. »

Puis il n'épargne rien, critique et plaisante sur tout, sur le désarroi des finances françaises, sur les démêlés du roi avec l'Église et les Parlemens, les *robins*, la *prêtraille* et la *mitraille*, le dénûment et le mauvais état des troupes; et afin que Louis XV n'ignore rien de ce qu'il pense de lui, de son mode de vivre et de gouverner, ce sont ses ambassadeurs qu'il prend à partie pour les cribler de ses railleries : « Je fus prévenu, dit Valori, prenant congé à la fin de sa laborieuse mission, qu'il voulait me tourmenter et émouvoir ma bête. Le tout roula sur des faits de guerre qui regardaient particulièrement la nation française. Préparé comme j'étais, je pus me tirer d'affaire. » Ses successeurs ne sont pas mieux traités : —

« Les entretiens avec ce prince, dit l'un d'eux (1), sont un orage continuel. » A un autre (2), le jour même où il lui remettait ses lettres de créance : « Vos troupes sont-elles toujours, lui dit-il brusquement, comme je les ai vues à Strasbourg, vêtues d'habits rapiécés? — Je lui dis, répond assez prestement le Français, que cela arrivait quelquefois à la fin des campagnes, mais que nos soldats trouvaient souvent le moyen de changer leurs habits contre ceux de nos ennemis, comme avait fait récemment le régiment de Navarre à Raucoux après avoir battu les Bavarois. J'ai cru devoir faire cesser par cette réponse une conversation que le roi de Prusse, quelquefois avantageux, aurait pu pousser plus loin. »

Ainsi le contraste est complet. De Vienne n'arrivent à Versailles que des paroles de paix et des offres d'amitié qui, pour l'heure présente, n'exigent rien en retour, ni efforts ni sacrifices : toutes les précautions sont prises pour ménager aussi bien l'amour-propre du souverain que son humeur nonchalante et la lassitude de la nation, qui, en ce moment, ne songe qu'au repos. De Berlin, au contraire, ce sont des conseils hautains et rogues donnés avec l'air de supériorité écrasante d'un censeur qui morigène, puis des exigences auxquelles on ne peut suffire que par une activité et une vigilance sans relâche et un état d'agitation qui ne laisse pas un instant respirer. Tandis que Marie-Thérèse flatte et prie, Frédéric raille, gourmande et commande. S'il ne s'agissait que de l'agrément des relations entre souverains, la comparaison serait bientôt faite. Mais, comme des deux parts on se livre à de violentes récriminations et que tout annonce une lutte prochaine, il est impossible d'agréer à la fois les avances de l'une et de répondre aux réclamations de l'autre. Il faut choisir, et c'est sur ce choix, qui peut à tout moment devenir nécessaire, que l'accord est loin de s'établir et dans le sein du conseil de Louis XV et moins encore entre ses ministres et le personnel de cour qui forme l'entourage royal.

Dans le ministère et ce qui lui tient par une attache officielle, c'est toujours l'influence de Frédéric qui prévaut, ou plutôt son autorité qui fait loi. Non qu'on ne le trouve un compagnon peu sûr et peu commode : non qu'on ne se plaigne de son humeur

(1) L'Anglais jacobite mylord Tyrconnel, qui mourut après peu de mois de fonction.

(2) L'officier général La Touche, qui succéda à Tyrconnel.

(3) Frédéric à Keith, successeur de Chambrier à Paris, 8 août 1752. — *Pol. Corr.*, VIII, p. 176, 180, 249, 402, etc.; IX, p. 69-71, etc.

Pour noter toutes les réclamations du roi de Prusse, il faudrait citer toutes ses lettres à son ministre à Paris, qui n'ont pas d'autre objet que de signaler les dangers des intrigues de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Russie. — Tyrconnel à Puisieulx, 18 janvier 1750. — La Touche à Puisieulx, 30 juillet 1752 (*Correspondance de Prusse :* ministère des Affaires étrangères).

irritable, ni qu'on partage toutes ses inquiétudes imaginaires : non qu'on ne garde et même, au besoin, on ne rappelle le souvenir de ses infidélités passées. — « Votre maître, dit Puisieulx au ministre de Prusse, veut toujours nous mettre en avant, pour agir après cela en ce qui lui conviendra ; il mène ses affaires comme il a voulu : qu'il trouve bon que nous fassions les nôtres comme nous le croyons le mieux pour nos intérêts. Ne pourrait-il donc pas dire à ses ministres dans toutes les cours de ne pas marquer une inquiétude pour lui-même qui ne paraît pas digne d'un si grand prince? »

Parfois même la patience échappe. Le nouveau ministre de France à Berlin, ennuyé de ses demandes d'assistance continuelles, s'écrie : « Eh bien! oui, nous vous soutiendrons; mais si vous nous lâchez encore, mordieu! vous serez écrasé. » Mais après ces témoignages de mauvaise humeur qui ôtent tout mérite aux démarches qu'on va faire, on n'en fait pas moins, de mauvaise grâce et en murmurant, ce qu'il demande. On se fait l'organe à Londres et à Vienne de griefs auxquels on laisse voir qu'on n'attache pas soi-même une foi complète. On évite surtout avec affectation tout ce qui aurait l'air d'entretenir à un degré quelconque une entente avec Marie-Thérèse, sujet sur lequel on le sait particulièrement susceptible. Bref, son caractère fait peur. C'est une maîtresse jalouse qu'on n'aime plus, mais dont on craint les éclats. — « Quel homme! dit le maréchal de Saxe revenant d'une visite à Berlin où on l'a pourtant comblé d'honneurs. J'ai plus peur de lui en tête à tête que de son cousin Cumberland à la tête de cent mille hommes. » Puis, pour faire un pas loin de lui et vers l'Autriche, il faudrait s'aventurer sur un terrain inconnu, peut-être semé de pièges, dont on ne saurait se garder qu'avec cette hardiesse clairvoyante qui est le propre du génie. Or le génie n'est pas le cas de Puisieulx, qui a la conscience de sa propre médiocrité ; et quand Puisieulx doit se retirer, le successeur qu'on lui donne, Saint-Contest, plus inconnu encore que lui, n'apporte au poste où il le remplace aucune supériorité de talens ni de lumières (1).

Mais si par habitude, par crainte plutôt que par goût, par une sorte de vitesse acquise, la direction de la politique officielle obéit encore à l'impulsion de la Prusse, un état d'esprit tout différent règne dans un monde à la fois indocile et bruyant qui remplit les antichambres de Versailles et pénètre dans les cabinets secrets, — seigneurs, abbés et dames de cour, généraux que la paix laisse désœuvrés, diplomates en quête ou en attente d'emploi, financiers appelés pour venir en aide aux besoins de l'État, — tout

(1) Chambrier à Frédéric, 1er septembre 1752. — Valori, *Mémoires*, t. I, p. 298.

un peuple de spectateurs et de critiques auquel la faiblesse du roi et l'esprit frondeur du temps ont laissé prendre l'habitude de juger la politique et d'en parler tout haut. Là une opinion s'est formée et se répand chaque jour davantage : c'est que le roi de Prusse, ayant été seul à tirer profit de la dernière guerre, ne l'a vu terminer qu'avec regret, et ne songe, par ses plaintes constantes, qu'à la faire renaître, dans l'espoir d'y trouver une seconde fois le même avantage. On ajoute qu'il veut faire accepter de nouveau à la France un métier de dupe, celui de servir d'instrument désintéressé à son insatiable ambition. Le sentiment est si général qu'il se produit dans le conseil même, quand l'occasion se présente (et elle revient souvent) de répondre à quelque demande pressante de Frédéric. « C'est le roi de Prusse qui souffle le feu, » dit le vieux maréchal de Noailles en sortant d'une séance de ce genre, et le propos est aussitôt répété chez le jeune dauphin, qui reçoit par l'intermédiaire de la princesse sa femme toutes les inspirations de la cour de Dresde, et chez Mme de Pompadour, que le seul mot de guerre épouvante.

Puis on fait causer le chargé d'affaires Blondel, qui revient, racontant à qui veut l'entendre sur le ton de l'enthousiasme les paroles flatteuses de Marie-Thérèse, vantant son charme, sa bonne grâce, l'honnête droiture de l'empereur, en un mot, dit une correspondance du temps, *la gueule complètement enfarinée*. L'humeur contre le roi de Prusse devient alors si générale que son ministre Chambrier, qui en reçoit les échos de plusieurs côtés, malgré sa réserve habituelle et sa crainte d'offenser son maître, prend sur lui de l'en avertir : « Les ennemis de Votre Majesté, lui dit-il, font ce qu'ils peuvent pour rendre Votre Majesté non seulement suspecte à la France, mais très dangereuse pour elle. Ils l'attaquent du côté du cœur et du caractère; ils se récrient non seulement sur l'ambition démesurée qu'ils attribuent à Votre Majesté, mais ils disent que Votre Majesté croit en savoir plus qu'eux tous, et qu'ils ont été sa dupe dans la guerre qui vient de finir... On ajoute que la France s'est trompée d'avoir cru qu'elle pouvait supporter et encore moins favoriser l'agrandissement de Votre Majesté, qu'il doit suffire que Votre Majesté ait arraché à la cour de Vienne une plume comme la Silésie, mais qu'il ne faut pas qu'Elle aille plus loin... Je ne suis pas assez téméraire, ajoute le prudent diplomate, pour croire qu'avec un maître aussi éclairé que Votre Majesté, je puisse dire quelque chose que Votre Majesté ne pense pas infiniment mieux que moi; mais j'estime que, dans la position dans laquelle Votre Majesté se trouve, Elle ne peut rien faire de mieux que de voir tranquillement venir les choses, et tâcher d'éviter qu'on puisse attribuer à Votre Majesté

qu'elle est inquiète et qu'elle brûle d'impatience que la guerre recommence (1). »

II

C'est dans cet état de division des esprits, au milieu de ces rumeurs qui se croisent et de ces propos qui s'échangent, où les noms de Frédéric et de Marie-Thérèse sont sans cesse mêlés et leurs mérites mis en balance, qu'arrive à Versailles l'envoyé que Blondel présente comme le confident et le favori de l'impératrice, celui qu'elle a chargé de substituer une nouvelle amitié à de vieilles haines et de faire la conquête de la cour de France. Kaunitz a été précédé à Paris par tout le bien qu'ont dit de son habileté et de la sûreté de son commerce Maurice de Saxe, qui l'a connu à Bruxelles, et les commissaires qui ont vécu avec lui à Aix-la-Chapelle. Tout lui promet un accueil favorable, et la première impression que produit sa présence répond à l'attente générale.

Frédéric a fait en deux traits le portrait de ce célèbre personnage, dont la carrière a été pendant tant d'années mêlée à la sienne : — « Il était, dit-il, aussi frivole dans ses goûts que profond dans les affaires. » Mais il aurait dû ajouter que, pour ce que l'envoyé de Marie-Thérèse avait à faire à Versailles ce jour-là, la frivolité pouvait lui servir presque autant que la profondeur. On sait, en effet, les mauvaises plaisanteries qu'on faisait volontiers en France, et surtout à la cour, sur la raideur et la lourdeur germaniques. Ce ne fut donc pas sans surprise qu'on vit, dans le nouvel ambassadeur impérial, un Allemand à qui personne en France n'avait rien à apprendre ni pour la grâce exquise des manières, ni pour la recherche et même le raffinement de l'élégance. Rien ne manquait à Kaunitz sous ce rapport, pas même ces avantages extérieurs auxquels aucune éducation ne supplée. Une taille élevée et un port plein d'aisance et de noblesse, des traits réguliers, un regard animé et fin, et, bien qu'il fût déjà dans sa quarantième année, toute la vivacité de la jeunesse : c'était là un ensemble d'agrémens qui prévenait tout de suite en sa faveur. On ne pouvait lui reprocher que de trop laisser voir qu'il en avait lui-même le sentiment et de chercher à en accroître l'effet par une affectation de toilette, seule faute de goût qui trahît son origine étrangère. — « M. de Kaunitz, dit d'Argenson, se rend ridicule par son amour pour sa figure, qu'il prétend encore plus belle qu'elle n'est; il lui faut quatre miroirs pour s'habiller; sa perruque n'est pas frisée, mais en lacets d'amour (2). » Ce léger travers,

(1) Chambrier à Frédéric, 20 janvier 1749; 8 janvier 1750, 2 janvier, 4 février 1751 et *passim* (Ministère des Affaires étrangères).

(2) *Journal* de d'Argenson, 5 décembre 1750.

dont un censeur solitaire pouvait lui faire un crime, ne paraissait pas trop déplacé dans la compagnie de ces petits-maîtres (c'est l'expression dont se sert le même d'Argenson) que Mme de Pompadour réunissait autour du roi pour le distraire des ennuis de la grandeur.

Ce fut dans ce cercle intime, dont un extérieur plus grave l'aurait peut-être tenu à distance, que Kaunitz eut la bonne fortune de se faire accueillir. Mais en même temps, par sa manière de traiter les affaires avec une franchise aimable, il faisait tomber les préventions des ministres. Il leur glissait avec art quelques insinuations discrètes sur les torts du roi de Prusse, mais sans insister de manière à les mettre dans l'embarras de lui répondre. Sa maison, dont la tenue était brillante sans être fastueuse, s'ouvrait largement même aux visiteurs qui ne fréquentaient pas la cour, principalement aux financiers dont le crédit était devenu si grand. Il ne négligeait pas non plus de se mettre en rapport avec les gens de lettres, ceux qu'on appelait déjà les philosophes, laissant discrètement entendre que, quoique représentant d'une puissance catholique, il n'était pas dépourvu de liberté d'esprit, et que sa souveraine, malgré sa piété, savait (ce qui était vrai) dans ses rapports, soit avec la cour de Rome, soit avec l'épiscopat autrichien, tenir tête aux empiétemens des influences sacerdotales. Bref, il en vint rapidement à se concilier dans toutes les classes une véritable popularité (1).

C'est dans sa correspondance privée adressée au secrétaire du cabinet, Koch, et destinée à passer sous les yeux de l'impératrice, qu'on aperçoit tout l'art qu'il sut déployer à la fois sur la scène et dans les coulisses. On y reconnaît également les principales qualités de ce rare esprit politique, un jugement perspicace porté sur le caractère des hommes et les mobiles qui les font agir, et, dans la poursuite d'un grand dessein, une persistance d'autant plus méritoire qu'il ne se fait aucune illusion sur les difficultés qu'il rencontre.

« Mes premières audiences du roi et de la famille royale, écrit-il, ont été fort bien. Le roi m'a parlé avec beaucoup de bonté, et avec un air de connaissance et de familiarité qui a étonné tout le monde et, naturellement, à mesure qu'il s'accoutume plus à me voir, il est plus à son aise avec moi. Il n'y a sorte de questions qu'il ne m'ait faites, sur Leurs Majestés et leur auguste famille, toutes les plus petites particularités de notre cour et de la ville de Vienne. Hier, entre autres, et mercredi dernier, il m'a fait l'honneur,

(1) « M. de Kaunitz, dit encore d'Argenson, fait la cour aux financiers et à leurs femmes; ils conversent avec lui le soir en se promenant, et ils lui disent le fort et le faible de ce qu'ils savent. » (23 janvier 1752.)

à son grand couvert, de s'entretenir avec moi tout seul et d'une façon si suivie que je n'ai pas pu trouver le moyen de m'en aller de tout le repas qui a été fort long. Quant à M. de Puisieulx, j'ai rencontré en lui ce que je comptais y trouver, une belle âme, beaucoup de noblesse, de douceur et de vérité dans le caractère. Je tâche de me mettre sur un pied de cordialité avec lui. Mon projet est de traiter les affaires vis-à-vis de lui, sur ce pied ; je ne puis pas vous répondre si je réussirai. J'ai été avec lui à la grande chasse de Saint-Hubert, à cheval et en voiture. Mille propos différens à cette occasion ont avancé notre connaissance. Ce n'était pas le moment de parler d'affaires, et d'ailleurs j'ai été bien aise de différer et de me borner à sonder le gué. Mon intention était d'abord, en venant ici, à Fontainebleau, de n'y rester que cinq ou six jours et de m'en retourner à Paris pour mettre ordre à mes affaires domestiques, mais comme je fais ma cour au roi en restant, je compte demeurer ici jusqu'à son départ. Je ne puis que me louer ici, en général, des politesses de tout le monde, et il est fort heureux que j'aie débuté. La cour y est assemblée et j'ai eu, au moyen de cela, l'avantage de faire en peu de jours plus de connaissances que je n'en aurais fait en six mois à Versailles... Je suis déjà, dit-il quelques mois après, avec M. de Puisieulx sur un assez bon pied de cordialité et de franchise, mais comme il me croit plus habile que je ne suis, et que d'ailleurs il s'aperçoit que je ne suis pas homme à me laisser payer de paroles, il ne laisse pas d'être un peu embarrassé vis-à-vis de moi, entre le désir de ne point manquer à ce ton de cordialité, et la crainte que je ne l'entraîne au delà de ce qu'il peut et doit aller. J'espère cependant que je le mettrai successivement toujours plus à l'aise, et j'aurai toujours grand soin de tenir un juste milieu et de ne rien précipiter. Le reste dépend du temps et des événemens. Je me rappelle souvent le dicton de Philippe II, qu'il faut aspirer au parfait, mais savoir en même temps se contenter du bon... Sa Majesté l'empereur s'est conduit divinement vis-à-vis de M. de Hautefort : j'en suis comblé, parce que je m'aperçois déjà que l'on commence ici à revenir de l'idée de sa haine personnelle contre le roi, et que, comme on ne peut pas prévoir tous les événemens de ce monde, il n'y a rien de plus dangereux selon nous que les préventions que les grands princes ont ou croient avoir les uns contre les autres... Nous perdons M. de Puisieulx (dit-il quand la retraite de ce ministre paraît décidée). Je suis très fâché de ce changement, je traitais des affaires avec lui d'une façon fort agréable et j'avais fait quelques progrès dans sa confiance, c'est à recommencer avec le nouveau ministre : on ne peut pas savoir à quel point nous nous conviendrons, au moins est-il certain que

cette familiarité qui fait tout l'agrément du commerce entre les hommes ne pourra pas y être dès l'abord... »

Et quelques jours après, il juge en ces termes le successeur avec qui il a eu le temps de faire connaissance : « Le style de M. de Saint-Contest est beaucoup plus laconique que ne l'était celui de M. de Puisieulx. C'est un homme qui n'a pas cette dose de confiance en lui-même qui est nécessaire à l'homme sage vis-à-vis de lui-même et qui a toujours peur de se commettre. » Enfin il résume ainsi son jugement sur l'état qu'il a sous les yeux : « A mesure que je vois de plus près cette cour et le gouvernement interne de cette monarchie, j'y découvre plus de défectuosités. C'est une charrue assez mal attelée, et la plupart des choses s'y font par intrigue et par cabale. Nous avons de quoi nous consoler de ce que les choses ne vont pas mieux. »

Voilà pour ce qui regarde les dépositaires officiels du pouvoir. Mais il sait bien que là n'est pas toute l'influence, qu'on peut la chercher et, en la ménageant bien, utilement l'exploiter ailleurs. Mme de Pompadour ne vient-elle pas d'être appelée, comme autrefois Mme de Maintenon, en tiers dans les entretiens du roi avec le ministre chargé des affaires étrangères? « Dès la première audience je n'ai point oublié, dit-il, d'avoir des attentions pour Mme de Pompadour. Je sais que le roi m'en a su gré et qu'elle y a été sensible. » Peu de temps s'écoule, et il a déjà vu la maîtresse royale d'assez près pour porter sur elle un jugement plein de finesse. C'est une bourgeoise, elle n'a point d'appuis naturels à la cour où sa famille n'est pas reçue, ni à l'armée où elle ne compte pas de parens : elle est menacée à tout instant par les caprices du roi, ou par les accès de dévotion qui le reprennent assez souvent et la jettent dans de cruelles alarmes, bien que jusqu'ici *elle en ait été quitte pour la peur*. Ce sont là des conditions favorables et dont on peut profiter. « Il serait très fâcheux, dit-il, que le roi eût pour maîtresse une femme de condition, parce qu'elle serait obligée de s'en tenir au ministère de la guerre pour faire la fortune de ses parens, n'en ayant point d'autres pour les gens de condition dans ce pays-ci, que dans le militaire; sa connexion avec ce ministre augmenterait nécessairement son crédit; et comme un ministre de la guerre ne joue jamais un plus beau rôle qu'en temps de guerre, son crédit serait dangereux. Tant que Mme de Pompadour sera en place, je ne crains ni M. d'Argenson, ni aucun des gens de ce parti... Si Mme de Pompadour, dit-il encore, se mêlait des affaires, j'ai lieu de croire qu'elle ne me rendrait pas de mauvais services, elle a beaucoup de bonté et de confiance en moi. A Compiègne j'ai eu occasion, par l'état de ma maison que j'y ai tenue, de faire des politesses

aux principaux courtisans qui sont de ses amis et de la coterie du roi. Je sais que ce prince y a été sensible, et que plusieurs de ces messieurs sont de mes amis : on m'a même fait entendre, mais que cela reste entre nous, je vous prie, que, s'il était possible de mettre un ambassadeur de la coterie du roi, j'en serais, mais cela ne se peut pas. Bref, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais il est vrai que le roi et Mme de Pompadour et ceux qui l'environnent ont beaucoup de bonté pour moi. Tout cela ne fait rien assurément au fond des affaires, mais ces sortes d'affections personnelles ne gâtent rien cependant et peuvent être de grande conséquence dans les occasions. »

Vient enfin une offre de parrainage (l'occasion en revenait souvent) que l'impératrice s'est enfin décidée à faire à Louis XV, sans plus songer cette fois au dépit que peut en avoir le roi d'Angleterre. « Le roi, dit Kaunitz, a été très sensible à cette marque d'amitié de Leurs Majestés Impériales; j'ose dire même qu'il est entré de la tendresse dans la façon dont il l'a témoigné, à moi d'abord, et ensuite à ses courtisans par lesquels tout cela m'est revenu. J'ai eu occasion de causer aussi fort longtemps dans la même matinée avec Mme la marquise de Pompadour, et je lui ai dit beaucoup de choses que je suis bien aise qu'elle redise au roi. Elle m'a assuré que le roi, non seulement aimait actuellement l'impératrice, mais que même au milieu de la guerre, il avait toujours eu pour elle beaucoup d'amitié et la plus haute estime. Elle est convenue aussi avec moi que, si le roi et Sa Majesté l'impératrice pouvaient se connaître, se voir et se parler, il régnerait entre eux à jamais la confiance la plus intime et la plus parfaite (1). »

Les rapports familiers de l'envoyé autrichien avec la maîtresse du roi devaient être d'autant plus remarqués que les représentans du roi de Prusse, s'ils tentaient de s'insinuer auprès de Louis XV par la même voie, étaient bien loin d'obtenir le même succès, faute ou d'adresse de leur part, ou de direction donnée par leur maître. Il ne faut ici pourtant rien exagérer : il n'est nullement vrai que Frédéric, comme on l'a beaucoup dit, et comme il s'en est vanté lui-même, se soit refusé de parti pris à ménager la triste et scandaleuse influence qui ne régnait que trop ouvertement sur l'esprit de Louis XV. C'eût été porter dans sa politique un prin-

(1) Kaunitz à Koch, 7 novembre, 11 décembre 1750; 22 août 1751; 12 février, 23 juin 1752: Archives de Vienne. — Un fait très singulier est à remarquer dans ces correspondances intimes, que je tiens de la bienveillance de M. d'Arneth. Kaunitz s'exprime à plusieurs reprises comme s'il connaissait le compte que l'ambassadeur d'Hautefort rendait au ministre français de ses entretiens avec l'empereur, et même les réponses du ministre français. Il faut croire que la cour de Vienne avait une police épistolaire si bien faite qu'elle se procurait la copie de toutes les correspondances ministérielles de France. — J'aurai, dans la suite de ce récit, à signaler un fait de la même nature plus significatif encore.

cipe d'austérité morale qu'il n'imposait à personne autour de lui et dont il est plus que douteux qu'il fît l'application à lui-même dans sa vie privée. C'eût été de plus un scrupule entièrement nouveau, car il n'avait fait aucune difficulté d'entretenir avec la duchesse de Châteauroux un échange de lettres et de portraits qui ne se ressentait nullement d'un puritanisme si rigoureux, et ce n'était pas la différence d'une grande dame à une bourgeoise qui importait à la morale plus qu'à la politique.

Voltaire raconte bien, il est vrai, dans une lettre à sa nièce Mme Denis, que, chargé par Mme de Pompadour d'offrir ses respects au roi de Prusse, il n'obtint de lui que cette sèche réponse: Je ne la connais pas. — « Je compris alors, dit-il, que nous n'étions pas au Lignon », et il en fut réduit à composer lui-même un madrigal pour offrir à Vénus le compliment de Mars. — Mais il faut croire que Frédéric tenait, ce jour-là, à se faire voir au public philosophe que Voltaire venait représenter auprès de lui, dans une pose de convention, car ses correspondances récemment publiées nous font assister à un dialogue entre les ministres de Prusse et leur souverain sur ce sujet délicat où il ne joue pas ce rôle de censeur des mœurs.

Chambrier, par exemple, lui écrit que le crédit de Mme de Pompadour devient très apparent depuis qu'elle assiste aux conférences du roi avec le ministre Puisieulx, il lui rappelle à cette occasion, qu'étant sa plus ancienne connaissance parmi les ministres étrangers elle *lui a fait des agaceries* dans le voyage de Fontainebleau sur ce qu'elle ne le voyait pas assez souvent... puis il demande s'il ne conviendrait pas de voir « si on peut faire quelque chose par son moyen... et tâcher de la rendre de *bonne* foi et *ardente* pour Votre Majesté. — Il m'est indifférent, répond le roi, à qui de l'un ou de l'autre sexe je dois m'adresser, pourvu que tout succède à bien. C'est pourquoi je laisse à votre dextérité et à votre prudence de faire à Mme de Pompadour autant de visites et de politesses et même d'insinuations et d'assurances de ma part que vous trouverez convenables à mes intérêts. »

L'autorisation, bien que formelle, n'est pas conçue, j'en conviens, en termes bien chaleureux, mais Frédéric n'avait nulle confiance (et il n'avait pas tort) dans la dextérité de l'honnête Neuchâtelois qui le représentait à Versailles, et en qui il ne trouvait lui-même pas plus de finesse d'esprit, ni de grâce de manières qu'on n'en accordait généralement aux Suisses ses compatriotes. En concurrence avec Kaunitz, Chambrier était sûr de ne pas soutenir la comparaison et Frédéric faisait bien de ne pas trop le presser de s'y exposer (1).

(1) *Pol. Corr.*, t. VIII, p. 313, 29 mars 1751.

Mais Chambrier étant venu à mourir, Frédéric, pensant probablement que son successeur serait homme à s'y mieux prendre, se montra tout de suite beaucoup moins froid sur la pensée de faire agir en sa faveur la grande influence féminine. « Comme je m'aperçois, écrit-il, que c'est la maîtresse qui fait la pluie et le beau temps, je serais bien aise que vous m'informiez s'il n'y a pas moyen de la gagner pour moi et quels seraient les moyens d'y parvenir. »

Seulement ce nouvel envoyé lui-même se trouva, par d'autres raisons, presque aussi impropre que son prédécesseur à ce rôle insinuant et discret qu'on voulait lui faire remplir. Il était, à la vérité, assez singulièrement choisi. C'était un seigneur écossais qui, banni de son pays comme jacobite, avait, par un accident extraordinaire, trouvé asile à Berlin ; son nom propre était lord Keith, mais on l'appelait généralement Mylord Maréchal d'Écosse, parce qu'il gardait le titre de la fonction à laquelle, sous ses rois légitimes, sa naissance lui aurait donné droit. On prétendait assez généralement que le neveu du roi George n'avait désigné cet étranger comme son représentant à Paris que pour contrarier son oncle et répondre aux taquineries mesquines dont il était l'objet de la part de son maussade parent. Mylord Maréchal était un homme de mœurs aimables, d'un esprit doux et éclairé, toutes qualités dont il fit preuve lorsque, appelé au gouvernement de Neuchâtel, il accueillit et protégea Jean-Jacques Rousseau persécuté. Ce souvenir a fait à son nom une place honorable dans l'histoire des lettres. Mais son âge était déjà avancé, son tempérament maladif, et il n'avait accepté qu'à regret une fonction active dont il ne devait pas tarder à se démettre. Il ne se sentit pas d'humeur à rivaliser avec Kaunitz dans les soins empressés qu'il aurait fallu rendre à une beauté comblée d'hommages et ayant le droit d'être difficile sur leur nature ; et ce fut lui qui à son tour découragea son souverain de recourir, pour servir ses intérêts, à un genre d'auxiliaire dont son génie n'avait pas besoin. « Toutes les petites attentions, lui dit-il, ou même les petits présens flatteraient la vanité de la marquise surtout de la part de Votre Majesté, quoiqu'elle y soit si accoutumée qu'elle ne le sent non plus qu'un parfumeur sent les bonnes odeurs dans sa boutique ; mais on ne la gagnerait pas par là. Elle est très intéressée, cependant elle n'oserait pas recevoir une somme de Votre Majesté et elle courrait trop risque de se montrer partiale en votre faveur. De plus, Sire, à supposer que vous lui donniez une grosse somme, ce serait en pure perte : elle aurait toujours bien des échappatoires honnêtes de ne rien faire que ce qu'elle voudrait bien d'elle-même et ce qu'on lui conseillerait... Il se pourrait aussi qu'il y entrât de la jalousie envers Votre Majesté.

Quand un bel esprit veut donner l'exemple d'un grand homme et d'un grand roi, on va d'abord à trois cents lieues de Versailles : il est bien vrai qu'on n'épargne pas ici l'encens, mais ce sont les sujets qui l'offrent : les étrangers n'en offrent guère... Je suis persuadé que Votre Majesté leur fera toujours faire dans le besoin tout ce qu'Elle voudra et qu'ils se conformeront à ses lumières, sans autre secours, ni aide, que celui de l'esprit de Votre Majesté. Après tout, je ne perdrai pas de vue les occasions qui pourraient se présenter pour rendre la marquise plus favorable à Votre Majesté, et si j'entrevois quelque moyen, j'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. »

Il faut croire qu'il ne s'en présenta pas, au moins tant que dura la mission fort courte de Mylord Maréchal. Quant à son successeur, le chevalier de Knyphausen, c'était un lourd personnage à qui Frédéric reproche lui-même à plusieurs reprises de ne savoir et de ne lui mander, en fait de nouvelles, que celles qui courent les halles de Paris. Aussi, renonçant à plaire, on ne lui voit à partir de ce moment que chercher à s'enquérir des sentimens de la marquise sans prétendre à se la rendre favorable. Un point cependant le préoccupe, et il en recommande la vérification à plusieurs reprises à ses agens. Serait-il vrai que l'Angleterre a gagné la favorite à ses intérêts, en lui offrant un placement avantageux des fonds qu'elle tient de la libéralité du roi ? Si l'enquête ordonnée au sujet de ce soupçon injurieux vint aux oreilles de Mme de Pompadour, on conçoit qu'elle en ait été vivement émue, n'ayant aucune bassesse de ce genre à se reprocher ; et personne, on le sait, n'est plus sensible aux reproches calomnieux que ceux qui donnent sur d'autres points plus de prise à de justes blâmes. Il y avait là, pour la maîtresse offensée, un sujet d'irritation plus légitime que celui qu'elle put trouver dans des plaisanteries de mauvais goût qui lui furent, dit-on, rapportées et dont, ne fût-ce que par convenance d'État, un roi aurait bien fait de s'abstenir (1).

Kaunitz restait donc le maître incontesté du terrain, et personne ne lui disputait les bonnes grâces de Mme de Pompadour. Aussi n'est-il pas surprenant que, lorsque peu d'années après l'alliance autrichienne devint une réalité qui éclata à l'improviste, l'opinion se soit accréditée que le plan en avait été ébauché dans ces confidences entre l'ambassadeur et la favorite, et qu'on ne l'avait tenu secret que pour ne pas l'exposer avant l'heure aux indiscrétions et aux contradictions d'un débat ministériel. Mais c'est ici que l'impitoyable rigueur des textes vient détruire les fantaisies de la légende, et les romanciers doivent faire leur deuil de

(1) *Pol. Corr.*, t. VIII, p. 313; t. IX, pp. 275, 297, 420, 452; t. X, pp. 175, 445, 476.

cette conspiration féminine. Si Kaunitz avait obtenu autre chose de Mme de Pompadour que la permission d'entrer avec elle dans un échange de coquetteries aimables qui lui permettait de discrètes insinuations; si Mme de Pompadour avait répondu à ces avances autrement que par quelques sourires gracieux, bien naturels chez une personne de petite condition recevant les hommages d'un grand seigneur : assurément l'ambassadeur n'aurait pas manqué d'informer de ce succès sa souveraine et de s'en faire un mérite auprès d'elle. C'est au contraire lui qui l'avertit à plusieurs reprises que, malgré les politesses et même les caresses dont il est comblé, il ne peut se vanter d'avoir fait un pas vers une entente sérieuse, et que rien ne lui permet d'espérer que l'ancien système soit encore ébranlé. Si Louis XV paraît pour sa personne flatté des bonnes paroles de Marie-Thérèse, « c'est affaire d'amitié et non d'alliance, et le roi de Prusse est toujours le maître de la politique... C'est déjà beaucoup, dit-il, d'être parvenu à partager l'attention de la France et à l'engager à ne plus envisager désormais comme le principal objet de ses soucis, celui de nous *pincer* et de nous susciter des embarras à propos de tout. Je vous démontrerai un jour au doigt et à l'œil les raisons pour lesquelles nous n'avons pas pu faire certains progrès à cette cour. Je suis trop heureux d'avoir fait en sorte qu'on ne nous hait pas (1). »

Parmi les motifs auxquels il pouvait imputer le succès imparfait de ses efforts, il devait assurément compter au premier rang le caractère du roi et cette timidité, étrange chez un souverain, qui empêchait Louis XV, non seulement d'imposer, mais même de faire connaître ouvertement sa volonté à ses ministres. Nul doute que Louis, au fond de l'âme et dans son for intérieur, ne fût inquiet et mécontent de la politique toute dévouée à la Prusse qu'on lui faisait suivre, et Kaunitz était trop perspicace pour ne pas s'être aperçu de ce malaise dont l'origine remontait aux faits de la dernière guerre.

Ce n'est donc pas assez (pensait évidemment Louis XV) de l'avoir rendu presque ridicule en lui faisant signer une paix dont les résultats insignifians ont prêté à rire à tous les juges compétens, et que de tristes détails d'exécution ont fini par rendre humiliante. Depuis lors on le traîne à la suite d'un prince qui n'est son égal ni par l'ancienneté ni par l'éclat de la race, qui était hier son protégé, qui

(1) Kaunitz à Koch, 22 août 1751, 12 février 1752 (Archives de Vienne). — D'après M. d'Arneth, il y a eu même un moment, pendant le cours de cette ambassade, où Kaunitz semble perdre tout à fait courage. Il propose à l'impératrice de renoncer à se concilier la France, mais il l'avertit qu'alors il faudra se rapprocher tout à fait de la Prusse et renoncer à lui disputer la Silésie. J'ai peine à croire que ce remède héroïque ait été proposé sérieusement à l'impératrice, qui ne paraît pas non plus l'avoir pris au sérieux (D'Arneth, t. V, p. 331-333).

a grandi par son appui, s'est enrichi à ses frais et qui prend avec lui des airs de maître. Combien avec Marie-Thérèse il se sentirait plus à l'aise dans des rapports plus dignes du roi de France, et, si on peut ainsi parler, en meilleure compagnie royale! Quels autres motifs n'a-t-il pas encore de déplaisance et de juste ressentiment contre ce difficile et volage allié? Peut-il ignorer que la cour de Berlin sert de rendez-vous et d'asile à toute une colonie française uniquement composée des lettrés et des savans qui, par des écrits irrévérencieux contre la religion et la royauté, ont mérité les censures de l'Église et du Parlement? Et n'est-ce pas de ce centre que partent tous les quolibets à l'adresse ou de sa personne ou de ses ministres, ou de ses favoris, qui circulent dans les cafés de Paris et prennent place dans les gazettes de Hollande? Ceux de ces médisans et de ces mécréans que Frédéric ne peut pas appeler auprès de lui, il les recherche et les pensionne en France même, ne négligeant rien pour se créer là une cour d'adulateurs et d'admirateurs plus dévoués à sa personne que celle de Versailles ne l'est au roi. Hier c'était Voltaire qui abandonnait pour aller servir ce maître étranger le poste de chambellan et d'historiographe auquel Mme de Pompadour l'avait fait appeler. Puis c'est le petit abbé de Prades, censuré en Sorbonne pour un discours athée, qui va recevoir à Berlin un poste lucratif. Quant à d'Alembert, qui ne veut pas émigrer, on ne lui en sert pas moins une rente de quinze cents francs. Par toutes ces raisons diverses, le joug ministériel qui attache Louis XV à la Prusse lui pèse, mais, pour le secouer, il faudrait faire un effort et surtout prendre une charge qui lui pèserait encore davantage. Il faudrait imprimer lui-même à la politique une impulsion nouvelle, choisir ou révoquer ces agens d'après l'appréciation de leurs mérites, et non par complaisance pour l'intrigue et la faveur, leur dicter des instructions, en surveiller lui-même l'accomplissement, parler haut et faire entendre sa voix au dehors, apparaître, en un mot, au milieu des rivalités qui partagent l'Europe dans une attitude d'arbitre souverain qui ferait reconnaître l'héritier de Louis XIV. Mais cette tâche virile et royale que son aïeul aurait su remplir, il n'est pas né pour l'entreprendre et n'en sent en soi ni la capacité ni le courage. Ce serait trop de peine et de soucis, trop d'heures de plaisir à sacrifier, trop de résistances à braver, autour de lui trop d'intrigues à déjouer, à étouffer trop de murmures. Il continuera donc à laisser passer ce qui lui déplaît, et ce qu'il n'a pas le courage d'empêcher, et à suivre mollement la pente qu'on lui fait descendre; mais il reste témoin ennuyé et chagrin de tout ce qui se fait en son nom.

L'indice de ce singulier état d'esprit, je le trouve surtout dans

le fait très singulier lui-même, naguère encore mal connu et sur lequel j'ai eu la bonne fortune de jeter quelque lumière ; car c'est précisément en ces années d'incertitude et de transition, pendant que des influences contraires se disputent autour de lui une confiance qu'il n'accorde tout entière à personne, qu'une idée étrange, un caprice en apparence inexplicable lui vient : c'est d'organiser lui-même, à l'insu de tout le monde, de son ministère comme de sa maîtresse, en dehors de la diplomatie officielle, une diplomatie occulte, servie souvent par les mêmes agens, mais ne recevant d'instructions que de lui seul et ne communiquant qu'avec lui. Le *secret du roi*, en un mot (comme on l'a appelé), date précisément de cette époque. C'est aussi à ce moment que dans les *journaux* du temps (ceux du duc de Luynes et d'Argenson par exemple) on voit mentionner, à côté des conseils de cabinet et des audiences accordées au comte de Kaunitz, de mystérieuses conférences du roi avec le prince de Conti, dont la longueur et la fréquence étonnent et dont l'objet est inconnu. Et nous savons aujourd'hui que c'est ce prince, disgracié pendant la guerre pour ses dissentimens avec le maréchal de Saxe, mais rentré bientôt en faveur, qui est le chef de ce cabinet secret, et que c'est par son intermédiaire que se passent et s'échangent les correspondances. Nous avons appris également que le premier acte de la diplomatie clandestine est l'appui prêté au prince de Conti lui-même pour préparer, en vue de la mort prochainement attendue d'Auguste III, sa propre candidature au trône de Pologne. L'idée d'assurer à un prince français cette royauté élective n'était pas nouvelle, puisqu'elle avait été réalisée un instant dans la personne du dernier Valois, et que le prince pouvait se souvenir que l'exécution en avait été tentée de nouveau avec quelque chance de succès sous Louis XIV, en faveur d'un autre Conti, son aïeul. Mais c'était une vue politique qui paraissait complètement abandonnée et réputée chimérique depuis qu'on n'avait pu réussir, malgré de sérieux efforts, même à maintenir en possession d'une dignité déjà acquise le père de la reine de France, Stanislas Leczinski. C'est dans le tête-à-tête royal que le dessein est repris en cachette, et c'est par un ordre exprès de Louis XV lui-même qu'un jeune et nouvel ambassadeur, le comte de Broglie, va se trouver à la fois officiellement accrédité à Dresde auprès d'Auguste III, et chargé de s'entendre à Varsovie avec tous les ennemis de sa famille, et personne à Versailles n'est averti de ce double jeu. Rien de plus bizarre, assurément, que ce procédé d'un maître se cachant de ses serviteurs au lieu de s'en faire obéir; mais, quelque explication qu'on donne d'une si étrange fantaisie (et elle ne sera jamais satisfaisante), on y trouve au moins la preuve certaine de la persistance, dans l'âme

de Louis XV, d'une méfiance sourde et profonde contre des ministres qu'il ne veut prendre l'embarras ni de révoquer ni de désavouer. Sincérité, habileté, il ne croit évidemment plus à rien de leur part, et la politique qu'il leur laisse conduire, il veut au moins être sûr de la connaître et en mesure de la contrôler. Peut-être conserve-t-il encore un dessein vague de tenir tous les instrumens prêts pour apparaître un jour lui-même, écarter les comparses qui occupent la scène, et, faisant acte de maître, arrêter le cours ou prévenir les conséquences de trop graves erreurs. Ce jour, on le sait, n'est jamais venu. La diplomatie secrète ne recevra jamais aucune application utile. Louis la conservera jusqu'à sa dernière heure comme un jouet qui amusera sa curiosité sénile, ou comme une protestation impuissante contre les fautes que sa débile volonté aura laissé commettre en son nom.

Quoi qu'il en soit, aux yeux et de l'aveu de Kaunitz lui-même, l'épreuve est faite. D'un prince qui se dérobe à toute action personnelle, d'un ministère que toute nouveauté effraie, le confident de Marie-Thérèse n'espère pas voir partir l'initiative du grand changement politique qu'il est venu provoquer. Des événemens seuls qu'il n'est pas impossible de prévoir, en les pressant et même en les forçant d'agir, feront sortir l'un de son indolence et les autres de leurs habitudes routinières. Mais cette nécessité venant du dehors, il faut savoir l'attendre. C'est ce que Kaunitz fait entendre en termes formels à l'impératrice. — « Je ne me flatte pas, lui écrit-il, que nos représentations les plus solides fassent changer cette cour de principe et de système. Cela ne peut arriver que par quelqu'un de ces événemens dans lequel la France verrait son avantage réel, et jusqu'ici il ne s'en est pas présenté de cette espèce. »

Marie-Thérèse comprit l'avertissement et calma son impatience. Seulement, voyant que rien de mieux n'était à faire à Paris et ne voulant pas se passer plus longtemps du plus aimé de ses conseillers, elle rappela Kaunitz auprès d'elle en lui confiant la direction suprême de la politique, avec le poste de chancelier d'État. C'est la haute situation qu'il devait garder, on le sait, pendant près de quarante ans. Son successeur à Paris, le comte de Stahremberg, reçut de lui une instruction volumineuse, où il lui était recommandé seulement de rester en bons rapports avec la cour de France, mais sans excès de condescendance. Tous les personnages importans de la cour, Belle-Isle, Noailles, Richelieu, Tencin, y sont passés en revue dans une suite de portraits tracés évidemment par Kaunitz lui-même d'après les originaux qu'il a connus. Mais le nom de Mme de Pompadour (fait justement remarquer M. d'Arneth) n'est même pas prononcé.

Pendant que Kaunitz quittait Versailles, Hautefort, de son côté, retournait en France, rappelé par le soin de ses affaires privées, dégoûté peut-être aussi de n'avoir pu faire partager ses vues à ses supérieurs. L'impératrice le vit partir avec regret et sans cacher sa contrariété de la froideur obstinée qui répondait à ses avances. Quelques jours après le départ de l'ambassadeur, le chargé d'affaires qui le remplaçait étant venu à la cour annoncer la naissance d'un fils de la dauphine, la princesse lui témoigna la joie la plus vive, et, lui serrant le bras avec une *sorte d'enthousiasme :* — « Croyez-moi, dit-elle, monsieur Dumont, je suis Française plus qu'on ne le pense. » — Mais le successeur d'Hautefort arrivait mis en garde par ses instructions contre des politesses dont on lui avait enjoint de se méfier. Il ne rechercha aucune confidence, et on ne lui en offrit pas. Rien ne l'empêcha de suivre à la lettre les instructions ministérielles qui lui étaient données dans ces termes maussades :

« Chargé d'exposer avec franchise à Leurs Majestés Impériales les véritables sentimens du roi, le sieur d'Aubeterre saura se tenir en garde contre les complimens affectueux d'une cour artificieuse qui ne s'est jamais occupée que de son intérêt particulier. Il ne doit cependant montrer aucune méfiance à cet égard, mais, en paraissant convaincu de la sincérité apparente de LL. MM. II., il aura soin d'épier toutes leurs démarches. Il tâchera de pénétrer si la cour de Vienne ne songe point à enfanter de nouveaux projets, à faire de nouvelles alliances, à réveiller d'anciennes prétentions, ou bien à en former de nouvelles (1). »

La plume qui a tracé ces lignes est bien la même qui, presque à la même date, rappelle au ministre de France à Berlin de bien remarquer que « la gloire et la sûreté du roi de Prusse ont la principale part dans les motifs qui dirigent les vues et les démarches du roi... qu'on n'en peut trop donner l'assurance à ce prince, ainsi que celle de la véritable amitié du roi et de son admiration sincère pour ses grandes qualités (2). »

Ainsi rien n'est fait et rien n'est changé : le rapprochement tenté sans succès par Kaunitz n'a laissé que des semences jetées d'une main adroite qui devront lever et fructifier à leur heure.

DUC DE BROGLIE.

((1) Instructions du marquis d'Aubeterre, ambassadeur à Vienne, 20 septembre 1753 *Correspondance de Vienne :* ministère des Affaires étrangères).

(2) Instructions données à La Touche, mai 1752 (*Correspondance de Prusse :* ministère des Affaires étrangères).

PATERNITÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

Le rapide de Paris à Belfort file à toute vapeur à travers la banlieue. Bien qu'on soit en mai, la matinée est maussade. De gros nuages chassés par un vent de nord-ouest crèvent en brusques giboulées sur les champs de blé, de colza et de luzerne qui couvrent de leurs cultures bariolées les monotones plaines de la Brie. L'ondée strie de hachures ruisselantes les glaces fermées d'un coupé où s'est installé un seul voyageur, qui ne paraît guère se soucier du mauvais temps. Les jambes enveloppées dans un plaid, un pince-nez sur les yeux, il est absorbé par la lecture de pièces et de plans qu'il extrait à mesure d'un volumineux dossier étalé sur les coussins, et dont la chemise de papier jaune porte cette annotation : *Forêt du Val-Clavin. — Demande de cantonnement par les usagers.* Le paysage aperçu à travers la pluie n'a rien de particulièrement intéressant; mais le ciel fût-il plus gaîment ensoleillé et le pays plus pittoresque, on devine à la tension des muscles du visage, à la préoccupation du liseur, qu'il n'en resterait pas moins indifférent aux choses du dehors. C'est un homme de cinquante ans environ. Néanmoins il a les mouvemens aisés et désinvoltes; sa tenue soignée, correctement élégante, lui conserve une tournure jeune et une apparence de verdeur. Ses traits sont fins, sa barbe taillée en pointe et ses cheveux bruns sont mélangés de fils blancs; le ferme modelé de la bouche et du nez aquilin, les deux plis horizontaux que creuse sur le front le rapproche-

ment des sourcils, indiquent une volonté tenace. Lorsqu'il enlève son pince-nez pour essuyer les verres embués d'humidité, on voit à plein deux yeux dont la douceur bleue et l'affable regard corrigent l'expression un peu fermée et froide de l'ensemble du visage. La boutonnière de la jaquette noire est ornée d'une minuscule rosette rouge. Une grande distinction de manières jointe à une attitude réservée, à une gravité étudiée, révèlent un personnage appartenant au monde administratif, et, quand le dossier qu'il compulse ne trahirait pas sa profession, on devine en lui le fonctionnaire arrivé à un grade supérieur et pénétré de l'importance de ses fonctions.

En effet, « Delaberge (Amable-Francisque) O ✻ », comme porte l'annuaire, est inspecteur général des Forêts. Sorti de l'école de Nancy à vingt-deux ans, il a eu un avancement rapide et mérité. Non seulement il possède des connaissances étendues en matière de sylviculture, mais il s'est montré un administrateur remarquable. Ayant l'amour du métier, doué d'une merveilleuse puissance de travail, il unit à l'esprit d'organisation l'habileté pratique de l'homme d'affaires. Aussi parle-t-on de lui comme d'un futur directeur général. La seule chose qu'on pourrait lui reprocher est une certaine froideur d'âme, — l'impassibilité égoïste du célibataire qui a peu souffert de la vie et qui est mal disposé à comprendre les souffrances des autres. — Ce défaut, chez Delaberge, est dû moins à une naturelle sécheresse de cœur qu'aux conditions particulières dans lesquelles son enfance et sa jeunesse se sont développées.

Fils d'employé, il a été dès ses premières années la victime de cette vie nomade d'oiseau sur la branche, de ces multiples changemens de résidence, qui font des enfans de fonctionnaires autant de petits « sans-patrie ». Trimballé de collège en collège jusqu'au jour de son entrée à l'École forestière, il n'a pas eu à proprement parler de pays natal, et, par conséquent, il ne connaît pas cette lente et chère accoutumance qui attache l'homme à la province où il est né, à la maison où il a grandi, aux pierres, aux arbres, aux horizons contemplés chaque jour. Les liens ténus et nombreux qui vont du monde extérieur au monde de notre âme sont autant d'agens créateurs de la sensibilité. La première chaleur du nid colore l'imagination de l'enfant et imprègne son cœur; elle a manqué à Delaberge. Sa jeunesse s'est passée dans une atmosphère frigide, au milieu des préoccupations d'examens à subir et d'avancemens à conquérir à la pointe de l'épée. Il a ignoré la passion qui attendrit l'âme en la meurtrissant. Tout au plus a-t-il eu à cette époque quelque galante liaison légèrement

nouée et rapidement rompue. Séparé de bonne heure de ses parens, qu'il a perdus avant d'avoir atteint sa trentième année, il a peu goûté les joies intimes de la famille. Ne possédant aucun patrimoine, il n'a plus songé qu'à faire vite et honorablement son chemin. Le travail a pris sa vie; le désir de parvenir a tendu toutes ses facultés vers la réalisation de ses projets ambitieux. Comme beaucoup de fonctionnaires sans fortune, il a reculé devant l'aléa du mariage, estimant que les obligations et les responsabilités de la société conjugale sont une entrave aux fonctions administratives. Il est resté célibataire et s'est absorbé de plus en plus en des besognes qui lui prenaient ses journées et souvent même ses soirées; arrivant le premier à son bureau, en partant le dernier, dînant au restaurant ou à quelque table officielle, et ne rentrant chez lui que pour y dormir. Ainsi sa vie s'est écoulée de la trentaine à la cinquantaine, méthodique, correcte, digne et laborieuse, mais sans une chaude intimité, sans une douce halte dans le rêve ou la fantaisie.

Pourtant, aujourd'hui que l'aisance est venue, que son ambition est plus qu'à demi satisfaite et que sa fortune administrative a grandi, il fait parfois de mélancoliques retours en arrière; il constate avec effroi combien son passé est vide de souvenirs réchauffans, et il a conscience de son isolement. Quand, au sortir de la maison d'un collègue où il a entendu des rires d'enfans et des voix de jeunes filles, il regagne son appartement de garçon, il est secoué par un frisson de regret et d'inquiétude, en songeant à la rapidité des années, à l'époque plus prochaine de la retraite, aux prosaïques misères, aux asservissantes compromissions qui troublent le soir de la vie d'un célibataire. Sur ce plateau de la cinquantaine, il ressemble à un voyageur mal renseigné, qui a gravi la montagne par d'abrupts et rocailleux sentiers, et qui, parvenu à la cime, reconnaît qu'il s'est trompé de route. De là-haut il aperçoit maintenant le vrai chemin, s'élevant en pente douce à travers d'heureux villages, des bois arrosés de sources vives, des prairies en fleurs dont il ne retrouvera plus jamais l'enchantement... Quand ces regrets lui reviennent, Delaberge se demande s'il n'a pas sottement lâché la proie pour l'ombre. Alors des idées de mariage le hantent comme une obsession. Il se regarde dans la glace, constate qu'il est encore vert, et murmure, ainsi que Jean de La Fontaine : « Ai-je passé le temps d'aimer? » Même durant ces crises d'amertume le vieil égoïsme coutumier reparaît. Il songe moins à aimer qu'à être aimé. Dans le mariage, ce qu'il considère c'est surtout une compagnie qui le récréera, un enfant en qui il revivra. Au milieu de ces réveils de jeunesse, de ces désirs

de rompre avec une existence casanière, c'est toujours la préoccupation de lui-même qui domine. Il veut donner de l'air à son cœur, connaître la joie de l'imprévu, les émotions rares et inéprouvées.

Aussi, lorsqu'une décision ministérielle l'a chargé de se transporter dans la Haute-Marne et d'arranger à l'amiable avec les usagers l'interminable affaire du cantonnement du Val-Clavin, a-t-il accepté avec empressement cette mission en province...

Un sifflement prolongé annonce l'approche d'une station. Après avoir dépassé Bar-sur-Aube, le train va s'arrêter à Clairvaux. Delaberge lève la tête, quitte son dossier et abaisse la glace pour respirer une bouffée d'air pur. La physionomie du paysage s'est peu à peu modifiée. Les collines sont plus hautes et la vallée s'est rétrécie. L'aspect du ciel aussi a changé. Une embellie se produit et la pluie ne tombe plus. Les lourdes nuées fuyantes s'écartent, et de rapides flambées de soleil courent sur la campagne, faisant fumer les prés humides et scintiller les pommiers en fleurs ruisselans de gouttes d'eau. Un coin de bleu s'ouvre dans une masse nuageuse, au-dessus d'un petit bois de peupliers dont les feuilles d'or pâle frissonnent et blondissent sous ce coup de lumière, tandis qu'en arrière, comme repoussoir, s'étendent d'épaisses buées sombres où s'enfonce la base d'un arc-en-ciel. Dans les intervalles d'ensoleillement une joie printanière s'épand sur la terre verdissante, comme les risées de vent qui argentent la surface d'un lac. Cette gaîté radieuse luit successivement sur toute la campagne, sur les mouvans champs de seigle, sur les sainfoins roses et les talus semés de rouges coquelicots. Elle se communique aux bruyères des friches où les insectes se remettent à bourdonner, aux bouquets d'arbres où les merles recommencent à siffler. Elle pénètre jusqu'au cerveau de Delaberge, qu'elle repose et distrait de ses laborieuses méditations juridiques.

Après une halte de quelques minutes à Clairvaux, le train roule entre des collines boisées où, çà et là, miroitent parmi les prés les eaux claires de l'Aube. Le soleil a décidément triomphé des nuées et le ciel redevient d'un bleu soyeux. Une pacifiante sérénité émane des bois mouillés que coupent de profondes tranchées herbeuses, où le regard se rafraîchit dans un bain de verdure. L'inspecteur général a bouclé la courroie de son dossier et l'a renfermé dans l'un des compartimens de sa valise. Maintenant il revient s'accouder à la portière et respire avidement l'odeur salubre des futaies. Son cœur de forestier se réjouit à la vue des arbres. A vrai dire, la forêt a été le seul fervent amour de sa vie, et il se sent attendri en retrouvant les grands massifs où il a passé sa jeunesse.

Cet attendrissement ramène son esprit vers les pensées mélancoliques et troublantes qui le sollicitent depuis quelque temps. Une coupe de bois où des bûcherons font la sieste après avoir mangé la soupe; un village où tintent des cloches matinales et où des fumées nimbent les toits de tuile; un logis campagnard au revers du coteau, avec ses fenêtres ouvertes où flottent des rideaux blancs, son linge de lessive séchant sur la haie, son verger et sa vigne, l'induisent en des rêves de vie rustique. Il se demande si l'existence d'un honnête bourgeois, entre sa femme qui le choie et ses enfans qui grandissent, ne présente pas une somme de satisfactions plus réelles que ces factices plaisirs parisiens dont il jouit si peu. Lui Delaberge, attaché à sa chaîne bureaucratique, affairé du matin au soir à tourner la meule administrative, ne reste-t-il pas cent fois plus étranger aux choses du cœur et de l'intelligence que ce propriétaire retiré en son village? Et dans dix ans, dans quinze ans au plus, quand il aura cessé d'être un des rouages importans de l'administration, quelle perspective aura-t-il? La vieillesse désorientée et solitaire d'un fonctionnaire en retraite, qui languit en son désœuvrement et ne sait où aller planter sa tente.

Alors, de nouveau, comme un sphinx harcelant, se dresse devant lui la question qui le tracassait : — A-t-il passé l'âge où l'on peut sans imprudence se marier et se créer une famille? — Cette fois (grâce peut-être à l'influence de ce gai soleil de mai), la réponse se formule en son esprit avec moins de trouble et d'hésitation. Il a toujours mené une vie sobre et il constate en lui un fonds de vigueur virile, une réserve des verdeurs de la jeunesse. Ce n'est pas une illusion, il ne se laisse pas duper par de fausses apparences. Il jouit d'une santé de fer, il n'a perdu ni ses dents ni ses cheveux; ses muscles ont toute leur solidité, ses articulations toute leur souplesse. Dans le monde officiel où il fréquente, il s'est aperçu quelquefois que les femmes se plaisent encore en sa société. D'ailleurs, il ne serait pas assez fou pour épouser une toute jeune fille; mais s'il rencontrait d'aventure une personne approchant de la trentaine, agréable et sympathique, rien ne s'opposerait à ce qu'il songeât au mariage. Il n'a que cinquante ans. Il pourrait voir encore ses enfans grandir, passer de l'adolescence à la jeunesse, et, qui sait? peut-être vivrait-il assez longtemps pour les marier à leur tour... Avoir des enfans, un fils dans lequel il se retrouverait, cela redonnerait un essor et un but à son énergie... Quand il s'examine à fond, Delaberge s'avoue même que dans ce changement d'état ce qui lui sourit surtout,

ce sont moins les charmes de la compagnie conjugale que l'espoir et les joies de la paternité.

Pendant que l'inspecteur général se plonge en cette méditation, le train file à toute vitesse et l'aspect du paysage se transforme de nouveau. La voie ferrée quitte la vallée de l'Aube et gravit une rampe. Maintenant elle s'allonge au milieu d'un plateau pierreux où poussent de maigres champs de seigle et où de modestes bouquets de bois s'espacent de loin en loin. Un sifflement aigu déchire l'air. Le train court avec une légèreté de météore sur un long viaduc à trois rangs d'arches, du haut duquel on aperçoit la Suize onduler comme une couleuvre parmi les prés. Des profils de clochers, de dômes et de toits de tuile apparaissent à l'horizon mêlés à des massifs d'arbres, et la marche du convoi se ralentit.

— Chaumont! Dix minutes d'arrêt, buffet!

C'est ici que Delaberge doit descendre. Il rassemble ses bagages et se penche à la portière, cherchant à reconnaître, sur le trottoir, le conservateur des forêts, son ancien camarade d'école, qu'il a averti de son arrivée et chez lequel il doit descendre.

Le conservateur est là, en effet, plongeant un regard investigateur dans chaque compartiment. C'est un petit homme replet, trottinant sur des jambes courtes, serré dans une redingote, coiffé d'un chapeau mou et ganté de noir. Cette tenue moitié cérémonieuse et moitié négligée accentue encore sa tournure provinciale.

Delaberge est descendu, et les deux camarades se serrent la main.

— Mon cher inspecteur général, commence le conservateur, heureux de vous revoir... Avez-vous fait un bon voyage?

— Très bon, mon cher Voinchet... Ah! ça, tu me dis « vous » maintenant, toi mon ancien?

— Mon Dieu, bredouille Voinchet, je pensais que les convenances hiérarchiques...

— Tu plaisantes!... Entre nous les convenances hiérarchiques n'ont rien à faire... Dis-moi vite « tu », ou sinon je vais loger à l'auberge!

— Je t'obéis, répond le conservateur, qui se sent visiblement plus à l'aise.

Pendant un bon quart d'heure, en attendant le train, il s'est demandé anxieusement s'il tutoierait Delaberge comme jadis ou si, par déférence pour son grade, il lui donnerait du « vous ». Maintenant il est allégé et s'épanouit. Pendant qu'on charge les bagages, il regarde son camarade et sourit aimablement :

— Sais-tu que tu n'as presque pas changé!... Tu es aussi vert et robuste qu'au sortir de l'école.

— Flatteur! réplique Delaberge : la vérité est que nous grisonnons tous deux et que nous avons vingt-huit ans de plus sur les épaules.

Au fond, néanmoins, le compliment ne lui déplaît pas, surtout lorsqu'il constate que son contemporain paraît plus vieux que lui. La maturité a alourdi le conservateur et empâté son visage; la somnolente monotonie de la vie de province a éteint la vivacité de ses yeux; l'habitude de veiller constamment sur ses actes et ses paroles a donné je ne sais quoi d'effacé et de terne à sa physionomie. L'omnibus roule en cahotant sur le pavé de la chaussée, et Voinchet reprend :

— Mme Voinchet nous attend pour déjeuner... Oh! un déjeuner sommaire, après lequel tu pourras aller sans façon te reposer... Je dois te prévenir, mon cher, que ce soir tu auras à subir une corvée... Nous avons invité quelques personnes à dîner en ton honneur.

— Diable! murmure Delaberge, visiblement contrarié, c'est un traquenard, tu sais!

— Excuse-moi, mais les journaux du cru ont annoncé ton arrivée... Nous nous serions mis à dos nos relations, si nous les avions privées du plaisir de passer une soirée avec toi... Tu n'imagines pas, mon pauvre ami, les susceptibilités de la province!... D'ailleurs, nous ne serons pas nombreux... Il y aura le président du tribunal, le secrétaire général de la préfecture, mon inspecteur et sa femme, c'est tout.

— C'est bien assez! dit Delaberge avec un sourire résigné.

— Ah! j'oubliais... Nous aurons aussi une amie de ma femme, Mme Liénard, la principale usagère des bois du Val-Clavin... Tu ne seras peut-être pas fâché de causer avec elle, et si tu peux lui faire entendre raison, l'affaire du cantonnement ira sur des roulettes, car elle est la plus ardente et la plus sérieuse adversaire de l'administration... Bon, nous voici arrivés!

L'omnibus s'est arrêté à l'entrée d'une rue déserte où l'herbe verdoie autour des pavés. En face de l'église Saint-Jean, s'ouvre le porche d'un antique hôtel situé entre cour et jardin. Tandis que le conducteur décharge les bagages, Voinchet s'élance pour appeler un domestique. Resté seul, Delaberge contemple un moment la rue endormie sur laquelle les bas-côtés de la vieille église étendent une ombre claustrale. Et dans la froide austérité de ce quartier solitaire, la perspective d'un dîner officiel avec les

notables qui habitent cette ville morte lui donne un frisson de malaise et d'ennui.

II

Vers six heures et demie, Delaberge, qu'une moelleuse sieste avait rafraîchi et reposé, songea que le moment du dîner approchait et procéda minutieusement à sa toilette, non point par coquetterie, mais par principe. Il estimait qu'une tenue irréprochable s'impose aux fonctionnaires qui représentent l'administration. En nouant sa cravate, il songeait à la corvée de ce dîner officiel où il serait toute une soirée en représentation devant les convives du conservateur, et où le devoir professionnel l'obligerait à discuter avec la principale usagère des bois du Val-Clavin. A en juger par Mme Voinchet, excellente femme d'intérieur, mais quadragénaire insignifiante à la figure moutonne, Mme Liénard, son amie, devait être une personne mûre et peu attrayante. Delaberge se voyait déjà aux prises avec une plaideuse campagnarde, et cette maussade perspective le rendait soucieux.

Lorsqu'il descendit dans le salon vert et or, encombré de meubles et décoré de bibelots d'un goût douteux, la plupart des convives étaient arrivés. On les lui présenta à la file : le président du tribunal, — un petit homme s'exprimant avec une prétention fleurie, rasé de frais, cravaté de blanc, à l'œil émerillonné, au teint rose; — le secrétaire général de la préfecture, grand, carré des épaules, portant beau, fier des succès de salon que lui valait sa voix de baryton; — l'inspecteur, brun, hâlé, les sourcils en broussaille, la moustache en brosse et les cheveux taillés à l'ordonnance, offrant un type réussi du forestier de la vieille école, bourru comme un sanglier et rugueux comme un chêne. Tandis que l'inspectrice, maigre et quasi séchée dans sa robe marron brodée de jais, se tenait assise sur un canapé en compagnie de Mme Voinchet et l'entretenait longuement de la difficulté qu'on a maintenant à se procurer de bons domestiques, Delaberge accaparait l'inspecteur et l'entraînait à l'écart pour se renseigner d'une façon complète sur la situation actuelle de l'affaire du cantonnement. Le forestier, flatté d'absorber l'attention de son supérieur, lui prodigua les détails techniques. Il pérorait depuis un grand quart d'heure, quand Delaberge, à travers les phrases prolixes de son subordonné, entendit Mme Voinchet s'écrier :

— Ah! enfin!... je commençais à être inquiète... Comme vous êtes en retard, chère amie!

A quoi une voix gaie, bien détachée des lèvres, répondait avec un léger accent langrois :

— Excusez-moi, j'ai voulu mettre une robe neuve en votre honneur, et la couturière me l'a apportée à la dernière minute... Je me faisais un mauvais sang !

Au même moment, la porte de la salle à manger s'ouvrait à deux battans, et un domestique en gants de coton blanc et en redingote noire, annonçait : « Madame est servie ! »

— Monsieur l'inspecteur général, dit Mme Voinchet en s'approchant de Delaberge, votre bras, s'il vous plaît !...

Celui-ci arrondissait déjà son bras pour l'offrir à son hôtesse, quand Mme Voinchet, s'interrompant d'un air consterné, se retournait vers la nouvelle venue et, lui prenant la main, murmurait :

— Que je suis distraite !... Il faut d'abord que je vous présente ma petite amie... Mme Camille Liénard, propriétaire de la Roselière, au Val-Clavin... M. Delaberge, inspecteur général des Forêts.

Bien qu'il fût d'ordinaire très maître de lui, Delaberge ne parvint pas à dissimuler une expression de surprise. Au lieu de la vieille plaideuse qu'il imaginait, il voyait une jeune femme de vingt-six ans environ, svelte, fraîche, accorte, avec de sourians yeux bruns qui lui plurent tout d'abord. Il salua, un peu ébaubi. Sa mine étonnée n'eût certainement pas échappé aux yeux grands ouverts de Mme Liénard, si elle-même n'eût été préoccupée par une égale surprise. Ses claires prunelles dévisageaient l'inspecteur général ; elle avait l'air rêveur de quelqu'un qui est frappé par une confuse ressemblance et qui se demande où il a déjà rencontré la personne qu'on lui présente. Tout cela, du reste, fut l'affaire de quelques secondes. Mme Liénard ébaucha une leste révérence, Delaberge reprit le bras de son hôtesse, et l'on passa dans la salle à manger.

A table, l'inspecteur général fut naturellement placé à la droite de Mme Voinchet ; en face, le conservateur siégeait encadré par l'inspectrice et par Mme Liénard ; de sorte que Delaberge avait pour vis-à-vis la propriétaire de la Roselière. Il put donc l'observer à son aise pendant le recueillement qui règne d'habitude au début d'un dîner.

La fameuse robe neuve qui avait motivé le retard de Mme Camille Liénard était noire avec une garniture de rubans mauves, et Delaberge, habitué aux raffinemens de l'élégance parisienne, dut constater que la couturière aurait pu mieux employer son temps. Le corsage de satin n'avantageait point la taille, qui cependant semblait devoir être ronde et souple. L'étoffe grimaçait aux épaules et engonçait le cou désagréablement. En somme, la jeune femme était fagotée, mais elle paraissait médiocrement s'en soucier. Sa bonne humeur ne s'en épanouissait pas moins, et l'expres-

sive vivacité de son geste n'en était nullement gênée. Avec sa bouche trop grande, son menton un peu massif, ses sourcils minces, elle ne semblait pas précisément jolie, mais elle avait de beaux yeux lumineux et vivans, d'abondans cheveux châtains bouffant sur les tempes, une grande fraîcheur, un éclatant sourire, et cela produisait une impression de verdeur, de bonne grâce et de saine gaîté qui réjouissait le cœur. On sentait qu'elle était tout en dehors, pleine de naturel et de spontanéité.

— Mme Liénard est mariée ? demanda tout bas Delaberge à sa voisine.

— Non, veuve... Voilà plus de deux ans qu'elle a perdu son mari... un monsieur fort peu aimable... Elle n'a pas d'enfans et vit seule à la Roselière, où elle fait beaucoup de bien.

Delaberge reporta avec plus de complaisance ses yeux sur la jeune femme. Elle discutait à mi-voix avec l'inspecteur son voisin, et, tout en conservant son air enjoué, le harcelait de malicieuses récriminations. L'autre se hérissait et regimbait d'un ton bourru.

— Ah ! vous n'êtes pas tendre pour le pauvre monde ! se récriait-elle.

A ce moment elle relèva la tête et surprit le regard attentif et curieux de son vis-à-vis. Loin de s'en offenser, elle sourit en rencontrant les yeux de Delaberge, et poursuivit :

— Tenez, décidément il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints... J'en appelle à M. l'inspecteur général !

Ainsi pris à partie, celui-ci demanda de son air gravement affable :

— De quoi s'agit-il, madame ?

— Du cantonnement que l'administration forestière veut nous imposer. Sous prétexte qu'il est impossible d'évaluer séparément les droits des usagers, M. l'inspecteur ici présent nous offre comme compensation un canton de forêt qui est à une lieue du Val-Clavin... Je soutiens, moi, que c'est inique et barbare !

— Voilà des mots bien durs, objecta Delaberge en riant.

— Durs, mais exacts... Voyons : j'ai, moi, un droit d'*affouage;* les gens du Val-Clavin ont un droit de *pacage*... On nous offre un canton impropre à la pâture et très éloigné de chez nous... Vous appelez cela de la justice ?...

— Madame, interrompit plaisamment l'inspecteur général, tous mes complimens; vous traitez la question comme un jurisconsulte.

— Oh ! dit le conservateur, tu auras affaire à forte partie... Mme Liénard est ferrée sur ses droits.

— Sur les miens et sur ceux des autres, cher monsieur Voinchet! reprit la jeune femme en s'animant; les habitans du Val-Clavin méritent encore plus que moi qu'on ait égard à leurs réclamations : ce sont de pauvres gens, et pour conduire leurs bêtes au pacage, il leur faudra faire plus d'une lieue à travers champs, puisque la forêt où on prétend les cantonner n'est reliée au village par aucune voie directe.

— Nous les dédommagerons en leur établissant un beau chemin.

— Les dédommagerez-vous aussi de la perte de temps et de la mauvaise qualité du pacage?... Ces bois de Charbonnière sont pleins de marécages et de fondrières, et si vous connaissiez le pays, monsieur l'inspecteur général!...

— Je le connais, repartit Delaberge : c'est au Val-Clavin où j'ai débuté comme forestier.

— Ah ! vraiment, s'écria Mme Liénard, eh bien ! en ce cas...

Elle regarda autour d'elle, vit que le président et l'inspectrice étouffaient un bâillement, et se mit à rire.

— Pardon ! ajouta-t-elle, je me monte, et j'oublie que cette discussion n'intéresse pas les convives de M. Voinchet ; nous ferons bien d'en rester là, mais je ne me tiens pas pour battue !

La conversation redevint générale, au grand regret de Delaberge. Sa curiosité était piquée par la vivacité avec laquelle Mme Liénard défendait ses droits. L'originalité de cette jeune femme contrastait avec l'effacement et la banalité de la plupart des invités. Dans le feu de la discussion, sa figure devenait tout à fait charmante. Il n'y avait en elle rien d'apprêté ni de convenu ; rien de cette prudence timorée, de ce *quant à soi*, qui donnent une si monotone insignifiance aux femmes de la province. On sentait la sincérité, la générosité jaillir de son cœur. Mme Liénard plaisait à Delaberge par des qualités tout opposées aux siennes. Cet homme réservé, discret, boutonné, s'intéressait à ce caractère enjoué et prime-sautier. Aussi, lorsqu'on sortit de table et qu'on rentra dans le salon, manœuvra-t-il pour se retrouver près de la jeune femme.

Justement elle venait à lui, tenant en main la cafetière et une tasse qu'elle lui offrit. Quand elle eut achevé son service d'échanson, elle retourna s'asseoir sur le canapé, non loin de Delaberge, qui, debout, achevait de boire son café.

— Monsieur, dit-elle, vous seriez beaucoup plus à l'aise si vous vous asseyiez.

En même temps elle se reculait pour lui ménager une place sur le canapé. L'inspecteur général ne demandait qu'à obéir à

cette engageante invitation; mais, comme sa tasse l'embarrassait, il fit d'abord le geste d'aller la déposer sur un guéridon. Mme Liénard le prévint, s'empara de la tasse et courut vers le domestique qui passait avec un plateau. Cette bonne grâce familière, cette prévenante déférence, donnèrent le change à Delaberge. Bien qu'il fût peu enclin à la fatuité, il s'imagina que la jeune femme se mettait en frais pour lui plaire, et il éprouva un chatouillement de satisfaction, — sans réfléchir qu'un homme de cinquante ans paraît déjà un peu un vieillard à une femme qui en a vingt-six. Mais Delaberge, ainsi que la plupart d'entre nous, ne se voyait pas vieillir. Il raisonnait comme un homme persuadé qu'il peut encore inspirer de la tendresse; il ne se disait pas que les prévenances de Mme Liénard pouvaient provenir tout simplement de la spontanéité d'une âme naturellement affectueuse et encouragée à se montrer aimable, parce que précisément la différence d'âge semblait enlever tout prétexte à une interprétation équivoque. Néanmoins, tandis que la jeune femme, avec une vivacité enjouée, revenait s'asseoir près de lui, la méfiance de l'inspecteur général se réveilla; il se demanda s'il n'était pas dupe de quelque rouerie féminine, et si Mme Liénard ne méditait pas de le circonvenir, de le gagner à la cause des usagers et de le forcer à se départir de sa rigueur administrative.

Elle s'était accoudée nonchalamment au bras du canapé, et, par-dessus son éventail lentement agité, elle regardait Delaberge en souriant. Celui-ci, devenu soupçonneux et se mettant sur la défensive, étudiait la physionomie de sa voisine. Il se sentit bien vite rassuré. Non, dans ces yeux limpides, sur ce front pur, sur ces lèvres franchement bienveillantes, il n'y avait pas trace de ruse ou de duplicité. Au fond de ces prunelles couleur café, on ne découvrait aucune de ces lueurs troubles et fuyantes qui sont l'indice du mensonge. Ni le front ni la bouche n'étaient marqués de ces plis qui décèlent les âmes fausses et compliquées. Décidément Mme Liénard n'avait rien d'une Dalila.

Elle referma brusquement son éventail, se pencha vers Delaberge et dit :

— Ainsi, monsieur, vous avez habité le Val-Clavin?

— Oui, madame, pendant deux ans.

— Il y a longtemps?

— Hélas! oui, très longtemps... A cette époque vous ne deviez pas être née. Mais je me souviens du pays comme si c'était hier. Je revois très nettement la route qui mène à la Roselière et où je faisais ma promenade quotidienne. On accédait à la propriété par une allée plantée de jeunes frênes...

— Les jeunes frênes ont grandi et donnent maintenant un bel ombrage.

— En ce temps-là, poursuivit-il, la Roselière était occupée par un original nommé M. Le Maroise. Il avait des mœurs singulières, se calfeutrait tout le jour dans une chambre aux volets clos, et ne sortait qu'à la nuit tombée, dans une vieille berline conduite par un cocher aussi excentrique que son maître...

— Cet original était mon grand-oncle, interrompit-elle en riant.

— Ah!... pardon!

— Ne vous excusez pas, répliqua-t-elle : c'était un être bizarre, et si vous me poussiez, je vous avouerais que je l'avais pris en grippe... Il existait encore quand je me suis mariée; il m'avait dotée, à condition que mon mari et moi nous habiterions avec lui... Ce qu'il nous a rendu la vie insupportable, on ne se l'imagine pas!... Enfin il est mort, le pauvre homme, et je confesse que je l'ai peu pleuré... Il a failli me faire haïr la Roselière.

— Est-ce que vous y demeurez toute l'année?

— Parfaitement, c'est à peine si je fais deux ou trois fugues par an à Dijon ou à Chaumont, pour des affaires d'intérêts. Quand j'ai passé une semaine en ville, je n'ai qu'un désir, regagner ma maison au plus vite.

— Vraiment, à votre âge, vous ne trouvez pas cette solitude un peu austère? Vous ne vous y ennuyez jamais?

— Rarement... D'abord il faut que vous sachiez que j'ai un tempérament de paysanne. Dès que la belle saison commence, je vis constamment dehors... Je m'occupe de mes bêtes, de mes fleurs, de mes arbres; je surveille mes coupes de bois. Je vous assure que j'ignore quasiment ce que c'est que l'ennui.

— Mais l'hiver?

— L'hiver, j'allume de belles flambées de hêtre et je m'installe au coin de ma cheminée avec un livre... Il y a à la Roselière une bibliothèque assez bien garnie et que j'augmente encore en me tenant au courant de ce qui paraît... Je suis une enragée liseuse... Quand j'ai un livre intéressant et, à portée, un sac de pralines à grignoter, je passe des heures délicieuses près de mon feu...

Tandis qu'ils causaient à l'écart, le conservateur organisait une table de whist, et, sur le refus de Delaberge et de Mme Liénard, s'y installait avec l'inspectrice, le président et le secrétaire général, Mme Voinchet et l'inspecteur examinaient le jeu des partners, en attendant qu'ils prissent la place de l'un d'eux; de sorte que la jeune veuve et son interlocuteur, grâce à la préoccupation des

joueurs de whist, se trouvaient isolés sur le canapé comme au fond d'un bois. Ce tête-à-tête dans la pénombre les rapprochait familièrement et donnait quelque chose de plus intime et de plus confiant à leur entretien. Mme Liénard ne semblait nullement intimidée par son grave vis-à-vis. Elle s'étonnait elle-même de se trouver si à l'aise avec ce Parisien qu'elle connaissait depuis quelques heures à peine. Quant à Delaberge, il était à la fois surpris et charmé de la sympathie visible que lui témoignait la jeune femme. Il l'écoutait parler avec plaisir et se sentait rafraîchi par le naturel, le bon sens et la gaîté de sa voisine. Il oubliait son accent langrois, sa robe mal façonnée et ses traits irréguliers. Si elle avait la tournure provinciale, elle possédait en revanche une culture d'esprit, un jugement net et surtout une faculté d'enthousiasme qu'on ne rencontre pas souvent, même à Paris. Au sujet de ses lectures, elle s'exprimait avec une indépendance, un sens critique et une vivacité qui ravissaient ce Parisien, habitué aux réticences prudentes, aux admirations convenues et aux opinions superficielles du monde bureaucratique au milieu duquel il vivait. Au bout d'une heure de causerie, il était tout à fait enchanté de Mme Liénard et se félicitait de cette heureuse soirée. Il remarquait avec plaisir que, pendant cette longue conversation, la propriétaire de la Roselière n'avait pas fait la plus légère allusion à l'affaire du cantonnement, et il lui savait gré de sa délicate réserve. Il était secrètement flatté de ne devoir qu'à lui-même les gracieuses prévenances de la veuve. Il se reprochait ses injustes soupçons, et, comme pour l'en dédommager, il s'efforçait à son tour de se montrer expansif, aimable, presque galant.

Tout à coup, s'interrompant au milieu d'une discussion animée, Mme Liénard tira de sa ceinture une petite montre qu'elle consulta :

— Déjà onze heures ! s'écria-t-elle : j'ai absolument oublié que je loge chez des amis et que ces excellentes gens se morfondent en m'attendant...

Elle se leva et tendit la main à Delaberge :

— Bonsoir, monsieur, et au revoir, puisque vous irez bientôt au Val-Clavin... Je rentre dès demain matin à la Roselière, et, bien que nous soyons ennemis, administrativement parlant, j'espère que j'aurai le plaisir de vous y voir pendant votre séjour dans nos bois.

Elle lui fit une rapide révérence, courut embrasser Mme Voinchet, salua à la ronde et, comme Cendrillon au coup de minuit, s'esquiva précipitamment, sans permettre au conservateur de l'accompagner.

III

Francisque Delaberge se réveilla avec une sensation de joie confuse, comme il arrive lorsque au petit matin on conserve encore l'impression d'un joli rêve évanoui; puis, les derniers brouillards du sommeil s'étant dissipés, il s'aperçut que sa joie était causée par le ressouvenir de son entretien avec Mme Liénard. Il se rappela également que, ce matin même, la jeune veuve devait repartir pour la Roselière, et du coup sa sourde allégresse se trouva gâtée par la perspective d'une prolongation de séjour à Chaumont. La petite ville lui apparut plus frigidement morose que la veille. L'ombre portée de l'église Saint-Jean, obscurcissant la cour humide du logis Voinchet, semblait s'étendre jusqu'au fond de l'âme de l'inspecteur général. Aussi prit-il la résolution de brusquer son départ.

Dès qu'il fut habillé, il employa sa matinée à compulser les dossiers de la conservation et à recueillir des notes; puis, immédiatement après le déjeuner et malgré les instances de son camarade Voinchet, il monta dans le train rapide et descendit à Langres. Là il se mit en quête d'une voiture de louage et se fit conduire au Val-Clavin.

Il y a six bonnes lieues de Langres à ce bourg, niché dans les bois. Après avoir roulé d'abord sur la route de Dijon, la voiture tourna à droite et s'engagea dans le chemin vicinal qui court à travers un long plateau pierreux, d'une nudité austère. La lumière de l'après-midi, blutée par de fines nuées, veloutait la plaine verdissante et les lisières de bois qui bleuissaient à l'horizon. Ce ciel à demi couvert, ces clartés diffuses s'harmonisaient avec les flottantes pensées de Delaberge. A vrai dire, c'étaient moins des pensées que des rêves. Fatigué de sa laborieuse matinée, bercé par le roulis de la victoria, il se laissait aller à une somnolente contemplation où les images perçues suscitaient de vagues ressouvenirs. Le moutonnement des forêts lointaines le faisait songer à l'affaire du cantonnement, et soudain il se disait, non sans une secrète satisfaction, que parmi les usagers du Val-Clavin se trouvait une certaine veuve aux limpides yeux bleus, aux bandeaux châtains bouffant sur les tempes, avec laquelle il avait passé une agréable soirée. Du milieu des seigles, une alouette essorant vers la nue et s'y perdant, tandis que sa vive ritournelle résonnait gaîment, remémorait à Francisque le réveillant enjouement et la voix nettement timbrée de Mme Liénard. A travers sa rêverie, l'idée de revoir la jeune femme à la Roselière filtrait doucement,

pareille à la lumière discrète que tamisait la floconneuse mousseline des nuées.

Quand on fut au fond de la combe de Pierrefontaine, le conducteur sauta à bas de son siège. La rampe qu'il fallait remonter était longue et assez raide; le cheval la gravissait au pas, en soufflant. Pour alléger le *locatis* et aussi pour secouer sa somnolence, Delaberge imita le conducteur, et, d'un pied leste encore, la tête légèrement penchée, chemina au long des talus fleuris de marguerites et de lotiers. Derrière lui, le cocher faisait claquer bruyamment son fouet. Au fond de la combe, le martellement saccadé de l'enclume retentissait dans l'appentis d'un maréchal-ferrant; pendant les intervalles de silence, on percevait comme des sons de fifres invisibles la chanson des alouettes. Peu à peu ces bruits rustiques réveillèrent en l'âme de l'inspecteur général des souvenances depuis bien longtemps endormies...

Il se revit grimpant cette même rampe, à vingt-quatre ans, en automne, par une après-midi toute pareille. Il s'en allait alors, léger d'argent et riche d'espérances, prendre possession de son poste de garde général au Val-Clavin. Plus ingambe, mais moins philosophe qu'aujourd'hui, il sondait d'un œil inquiet l'âpre solitude du plateau de Langres et ne se rassérénait un peu qu'en pénétrant dans les bois accidentés qui entourent le village. Delaberge se souvenait de la sensation d'isolement qu'il avait éprouvée en arrivant au soir dans ce petit bourg de trois cents feux, situé au confluent de deux ruisseaux dont la réunion forme la rivière de l'Aube. Tombant sans transition en ce pays sauvage, au sortir de l'École de Nancy, il s'y était trouvé tout d'abord esseulé et désorienté. L'hiver y était rude, les distractions nulles. La société se composait de deux ou trois employés, de quelques propriétaires campagnards, tous mariés et peu disposés à recevoir chez eux le nouveau venu. Comme il s'était ennuyé pendant les jours sombres de décembre et de janvier! Durant deux mois la terre restait couverte de neige et il était impossible de sortir. La besogne n'abondait pas; sa quasi oisiveté lui rendait les journées plus ternes et plus insupportables. Il n'avait plus de goût à relire les quelques livres qu'il possédait et qu'il savait par cœur. Les heures se succédaient si longues et si vides, la solitude lui devenait si odieuse, qu'il en arriverait peu à peu à une déprimante veulerie morale, née de ce féroce ennui. — Il logeait à l'auberge du *Soleil d'Or* et y prenait pension. Cette auberge, fréquentée par des rouliers et des marchands de bois, résonnait du matin au soir de discordans tapages. Il mangeait seul ou en compagnie de son maître d'hôtel, M. Princetot, un gros Bourguignon au teint fleuri, à l'œil endormi

et finaud, dont la conversation roulait invariablement sur les vins qu'il emmagasinait dans sa cave pour les revendre le plus cher possible aux petits débitans de la montagne. — Dans cette grisâtre et morne symphonie de l'ennui, la seule note colorée et réveillante était donnée par son hôtesse, Mme Princetot.

Micheline Princetot courait alors sur ses vingt-huit ans. Assez grande, bien faite, avec un teint mat et de langoureux yeux gris, elle avait d'engageantes façons, et le sourire de ses lèvres charnues creusait de chaque côté des joues ces affriolantes fossettes que le peuple appelle des « nids d'amour ». Intelligente et très fine, elle menait par le nez le gros Princetot, qui, tout affairé à son commerce de vins, lui laissait gouverner l'auberge à son gré. Elle s'y entendait à merveille. Proprette, attirante et, de plus, excellente cuisinière, elle savait aguicher et retenir les cliens. Grâce à elle, les notables du canton descendaient fréquemment au *Soleil d'Or*. On prétendait, à la vérité, qu'elle poussait la coquetterie un peu loin et n'était pas aussi fidèle épouse que diligente ménagère; toutefois les méchans propos colportés par des envieux ne réussissaient pas à ébranler la confiance de maître Princetot.

Au commencement, Francisque, ayant encore dans les yeux les provinciales élégances des grisettes et des belles dames de Nancy, n'accordait qu'une attention distraite aux grâces campagnardes de son hôtelière. Mais, dans une solitude comme celle du Val-Clavin, une jeune femme près de laquelle on vit matin et soir finit par exercer un attrait lent et sûr. Après avoir regardé la dame avec indifférence, Delaberge arrivait graduellement à découvrir en elle des charmes d'abord inaperçus. L'isolement aidant, elle lui paraissait de jour en jour plus désirable. Souvent, quand le forestier dînait seul, après la nappe enlevée, Mme Micheline s'attardait à deviser avec son pensionnaire. Plutôt que de remonter dans sa chambre maussade, le jeune homme prêtait volontiers l'oreille au babil de son hôtesse, et ses yeux s'arrêtaient avec plus de complaisance sur l'épais chignon, sur la nuque blanche où frisaient des cheveux fous, sur la flexibilité de la taille et la rondeur provocante du buste. Parfois ils restaient silencieux; le langoureux regard de Micheline rencontrait les yeux bleus du garde général: celui-ci, d'ordinaire froid et réservé, se dégourdissait, risquait une galante insinuation, et, avec son intuition féminine, l'hôtesse du *Soleil d'Or* devinait, à certaines inflexions émues de la voix de son pensionnaire, qu'il se dégelait et devenait moins insensible à ses charmes.

Cependant l'hiver passait, le printemps reverdissait les bois, et sous son influence une plus familière privauté s'établissait entre

Delaberge et Mme Princetot. Une après-midi de dimanche, Micheline était montée dans la chambre du forestier, et, penchée à la fenêtre, s'efforçait d'atteindre les branches d'un lilas en fleurs qui se balançait à hauteur de l'embrasure. Ce jour-là, elle avait sa robe la plus seyante, et les mouvemens qu'elle faisait mettaient en valeur la ligne du cou, la souplesse de la taille, les rondeurs des hanches. Debout à côté d'elle, Delaberge l'aidait de son mieux. A un moment, comme elle se penchait trop témérairement en dehors, le garde général s'enhardit à la retenir en lui étreignant la taille. Mme Princetot se retourna en riant de ce rire sensuel qui creusait des fossettes dans ses joues, et sa bouche se trouva si près de celle de Delaberge qu'il ne résista pas à la tentation. Il la baisa à pleines lèvres; les grappes de lilas roulèrent sur le carreau, et Micheline tomba dans les bras de son pensionnaire.

A partir de ce moment, Mme Princetot fut la maîtresse du garde général, et celui-ci ne s'ennuya plus au Val-Clavin. M. Princetot s'absentait souvent pour aller acheter son vin en Bourgogne ou le revendre à des cliens de la montagne, et les amoureux en profitaient. Ils se figuraient que leur très étroite intimité échappait à l'attention et aux médisances du village; mais les amours les mieux cachées répandent une odeur subtile qui les trahit. Le secret de leur liaison s'évapora insensiblement à travers les rues du Val-Clavin, et les langues commencèrent à jaser. Princetot seul ne se douta de rien. Cette intrigue dura dix-huit mois: Delaberge sentait déjà la satiété venir, quand brusquement il reçut la notification d'un changement de résidence. En apprenant cette fâcheuse nouvelle, Mme Micheline fondit en larmes. Mais quoi? Delaberge devait obéir aux injonctions administratives; l'hôtesse ne s'était jamais dissimulé qu'il la quitterait un jour ou l'autre; et, tout en soupirant, elle se résigna. Une semaine plus tard, après un dernier rendez-vous d'amour, le garde général partait pour Paris, non sans éprouver un vague soulagement.

Ils s'étaient promis de s'écrire : ni l'un ni l'autre ne tinrent leur promesse. Un silence absolu tomba entre eux. Delaberge, dont les sens seuls avaient été occupés, ne s'en inquiéta point. Il supposait que Mme Micheline s'était rapidement consolée et lui avait tout naturellement donné un successeur. Peu à peu son amourette campagnarde lui apparut comme ces brèves étoiles filantes qui naissent dans un ciel d'août, le traversent et s'éteignent. Les préoccupations du métier et de l'avancement avaient vite étouffé le souvenir de cette aventure juvénile. Des années et des années avaient passé, emportant comme un torrent ses

désirs et son énergie vers de bien autres rives que celles du Tendre. S'il repensait parfois aux épisodes de son début au Val-Clavin, c'était avec le souriant dédain de l'homme mûr pour les enfantillages de la première jeunesse. Et voilà que les hasards administratifs le ramenaient dans ce village perdu au fond des bois; voilà que les détails du paysage, l'air ambiant, la physionomie de la route jadis tant de fois parcourue, évoquaient devant lui l'image de Mme Micheline, qu'il croyait ensevelie sous une profonde couche d'oubli...

Mais la mort seule apporte avec elle le véritable et total oubli. Tant que nous cheminons dans la vie, nous risquons de nous retrouver face à face avec les personnes et les choses que nous avions à jamais effacées de notre mémoire. A Paris, cette possibilité d'une rencontre avec son ancienne maîtresse avait à peine effleuré son esprit; mais maintenant qu'il se rapprochait du village où il l'avait connue, une inquiète appréhension s'éveillait en lui. La prudence du fonctionnaire s'alarmait. Il craignait, au cas où Mme Princetot habiterait encore le Val-Clavin, d'être exposé à des familiarités compromettantes pour son caractère officiel. A la vérité, il se disait que vingt-six ans — plus d'un quart de siècle — amènent, même dans un village, des changemens radicaux. Parmi les gens qui l'avaient connu jadis, beaucoup sans doute avaient disparu. Les hommes mûrs étaient maintenant des vieillards, les marmots d'autrefois avaient pris leur place et ne se souciaient guère du temps passé. Mme Princetot comptait elle-même cinquante-quatre ans, et la maturité l'avait certainement assagie. Et puis, qui sait? elle avait peut-être quitté le pays. Princetot devenu riche avait dû vendre son auberge, et le *Soleil d'Or* n'existait probablement plus... Au reste, il était facile de se renseigner sur ce point en consultant le conducteur. Cet homme, qui voiturait souvent des voyageurs dans la montagne, était certainement au courant des choses du pays... Justement on était arrivé au sommet et on gagnait le *Ran de la Mancienne*, qui forme le verdoyant vestibule de cette région forestière. En reprenant sa place dans la victoria, Delaberge demanda au cocher :

— Vous connaissez le Val-Clavin?

— Pour le sûr, monsieur: j'y mène assez de cliens en été et pendant la saison des chasses!

— Quelle est la meilleure auberge?

— La meilleure?... Il n'y en a qu'une bonne : le *Soleil d'Or*... Les autres sont de méchans cabarets.

— La maison est bien tenue?

— Pour ça oui, et on y mange bien... Les gens de Langres y viennent déjeuner en partie de plaisir... Voyez-vous, le *Soleil d'Or* ne date pas d'hier: voilà plus de trente ans qu'il rapporte de belles rentes au Prince et à sa femme.

— Quel Prince ? s'exclama Delaberge désorienté.

Le conducteur éclata de rire :

— M. Princetot, pardi !... C'est un sobriquet qu'on lui donne, rapport à ce qu'il est riche, puissant... On l'appelle « le Prince » et sa femme « la Princesse »... Et je vous réponds qu'ils en ont, des champs au soleil !... La moitié du finage est à eux... Le père Princetot a ajouté à son auberge une distillerie où il gagne de l'argent gros comme lui, et ce n'est pas peu dire... Ils n'en sont pas plus fiers pour ça et continuent de tenir leur hôtel, comme s'ils en avaient besoin... Que voulez-vous ? l'habitude !...

Delaberge était redevenu taciturne. Tandis que la voiture filait entre deux lisières de bois, parfois interrompues par les cultures d'une ferme, il songeait, non sans ennui, à cette rencontre inévitable avec Mme Princetot. Quelle figure lui ferait-elle et comment s'aborderaient-ils ? Bah ! ils avaient changé tous deux en vingt-six ans, et peut-être ne le reconnaîtrait-elle pas ? Oui, mais le lendemain il lui faudrait décliner ses qualités, et adieu l'incognito ! De plus, sa réserve en ce cas paraîtrait étrange au bonhomme Princetot. En dépit de son expérience et de son esprit délié, l'inspecteur général était pétri du même limon que le reste de l'humanité. Il ne s'étonnait pas d'avoir oublié les gens, mais il s'imaginait mal que les autres eussent pu oublier sa propre personne. — Pendant qu'il ruminait toutes ces hypothèses, le cheval, sentant l'écurie prochaine, trottait plus allégrement ; la distance s'accourcissait, et déjà, du haut de la dernière rampe, on apercevait sous bois les maisons du Val-Clavin ramassées comme des œufs au fond d'un nid. Parmi les prés, la rivière miroitait par place, et le coq du clocher pointu reluisait au soleil couchant. Bientôt on entrait dans le bourg, qui ne s'était guère modifié. Des deux côtés du vieux pont en dos d'âne, les joncs de l'étang frissonnaient comme autrefois au vent du soir. Avec le même bruit frais, l'Aubette bouillonnait dans le déversoir du moulin, et les centenaires tilleuls de la promenade moutonnaient au-dessus des toits nimbés de fumées bleues. Aux dernières rougeurs du crépuscule, l'ombre des anciens jours se levait devant les yeux de Delaberge, et les figures de ce passé lointain apparaissaient plus nettes, plus en relief en ce mélancolique soleil couchant du Souvenir. Il songeait avec un léger battement de cœur à la vieille auberge avec son perron de cinq marches et son enseigne rouillée, aux yeux

langoureux de Mme Micheline, à la mine rabelaisienne et finaude de M. Princetot...

Tout à coup la voiture s'arrêta net devant une maison blanche, et ce fut à grand'peine que Francisque reconnut l'auberge, réchampie à neuf et agrandie d'une aile en retour. L'enseigne grinçante avait disparu, mais on lisait sur la façade, en belles majuscules : HÔTEL DU SOLEIL D'OR. Plus loin, à l'angle de la route, on distinguait les murs de pierre de taille et les tuiles neuves de la nouvelle distillerie construite par M. Princetot. — Justement, il était là, campé sur son perron, appuyant un large dos au chambranle de son huis, celui qu'on appelait maintenant « le Prince ». — Rubicond, ventripotent, vêtu d'un complet de gros drap, il clignait ses petits yeux envahis par la graisse, et, sans bouger, examinait flegmatiquement le client qui lui arrivait de Langres.

Tandis que le voyageur mettait pied à terre, M. Princetot se décidait à héler un garçon d'écurie et lui ordonnait de s'occuper des bagages. Delaberge, au dernier moment, avait résolu d'aller bravement au-devant des questions. Il gravit donc les marches, et suivant le maître d'hôtel dans la cuisine toute flambante de casseroles de cuivre, il l'interpella le premier :

— Bonsoir, monsieur Princetot... Je vois que vous ne me reconnaissez pas?

Le Prince cligna de nouveau ses petits yeux, passa une main dans ses cheveux devenus blancs, et, tout perplexe, se gratta l'oreille :

— Ma foi non, monsieur, je n'ai pas le plaisir de vous remettre.

— Je suis pourtant un de vos anciens pensionnaires... M. Delaberge.

Une femme qu'il n'avait pas remarquée d'abord et qui se tenait courbée sur ses fourneaux, au fond de la cuisine, se retourna brusquement, et, rien qu'à la visible émotion de la dame, l'inspecteur général devina qu'il avait devant lui Micheline Princetot. Elle respirait péniblement, baissait les yeux, roulait machinalement autour de ses doigts les cordons de son tablier et saluait sans desserrer les lèvres. Hélas! elle ne ressemblait guère à la séduisante Micheline du temps passé! Sa taille s'était épaissie, son visage s'était empâté, un bonnet de linge avançant jusque sur le front cachait presque ses cheveux grisonnans. Sa robe foncée, à plis droits, ses yeux mi-clos, son visage de cire, l'expression réservée et doucereuse de sa physionomie, lui donnaient des airs de béguine.

— M. Delaberge! murmura-t-elle avec plus de surprise que de joie. — Puis elle ajouta, en pinçant les lèvres et sans lever

les yeux : — On ne pensait guère vous revoir au Val-Clavin.

— M. Delaberge? reprenait le Prince, attendez donc... Je me rappelle!... Vous étiez ici comme garde général à l'époque où on rebâtissait l'église... Excusez-moi de ne pas vous avoir reconnu, mais nous avons vu passer tant de monde depuis ce temps-là!...

Tout en parlant, il dévisageait de nouveau son voyageur, reluquait la rosette de sa boutonnière, et soupçonnant qu'il avait affaire maintenant à un client considérable, devenait moins indifférent.

— Ah! dame, continuait-il, c'est que nous avons tous pris de l'âge, et vingt-cinq ou vingt-six ans changent diantrement les figures... Et vous voilà donc de retour par chez nous? Ma femme, il faudra caser Monsieur dans la chambre rouge.

Delaberge, un peu déconcerté par cet accueil banal et la constatation de ce mortifiant oubli, déclara qu'il ne tenait pas à la « chambre rouge » : il préférait loger dans la pièce qu'il avait occupée autrefois et qui donnait sur le jardin.

— Votre ancienne chambre? répliqua Princetot, ah! oui, voilà... C'est qu'elle n'est plus libre... Nous l'avons remise à neuf et donnée à notre garçon... notre Simon, qui est revenu, il y a deux ans, de l'école de Cluny avec tous ses brevets.

— Vous avez un fils? demanda l'inspecteur général surpris.

— Au fait, vous ne pouviez pas le savoir... Notre Simon n'était pas encore au monde, de votre temps. — Il s'est fait un peu attendre, mais il a été tout de même le bienvenu : n'est-ce pas, madame Princetot?

Mme Micheline semblait agacée par le bavardage de son mari; sa placide figure de dévote prenait une expression mécontente et ses lèvres se plissaient nerveusement. Elle fit remarquer que M. Delaberge devait avoir besoin de se reposer et qu'il était inutile de le fatiguer en lui parlant de ce *gachenet* qu'il ne connaissait pas...

— Mais, repartit obstinément Princetot, Monsieur le connaîtra s'il reste quelques jours au Val-Clavin, et Simon est bon à connaître... Ce soir, malheureusement, il ne rentrera que tard, car il est en forêt pour une expertise... Les gens de chez nous ont eu recours à lui pour une affaire de cantonnement, et comme il est très malin et très au courant du régime des bois, on l'a chargé de défendre les droits des usagers...

— Oui, oui, une méchante affaire qu'il s'est mise sur les bras! interrompit Mme Princetot.

Plus perspicace que le Prince, elle soupçonnait que Delaberge devait être venu précisément pour cette question de cantonne-

ment, et elle craignait que son mari n'eût la langue trop longue.

— Une méchante affaire, qu'en sais-tu? riposta ce dernier avec un mystérieux clignement d'œil : Simon a de l'esprit et du flair, et il est assez grand garçon pour marcher tout seul.

— Enfin, soupira Mme Micheline, il est à souhaiter que tout ce micmac ne lui donne pas plus de chagrin que de profit! — Puis, pour couper court à cette conversation, elle demanda au voyageur s'il dînerait à table d'hôte.

— Non, répondit Delaberge : veuillez me servir chez moi, et ayez la bonté de prévenir le garde général de mon arrivée... J'ai besoin de causer avec lui dès ce soir...

Quelques minutes après, il était installé dans la « chambre rouge », réservée d'ordinaire aux hôtes d'importance. Cette pièce, au parquet ciré et au grand lit tendu de damas groseille, était percée de deux fenêtres, l'une ouvrant sur la rue, l'autre sur le jardin, qui montait en pente douce vers les bois.

Delaberge, après s'être lavé de la poussière de la route, vidait sa valise, quand on frappa discrètement. Ce fut avec un petit mouvement d'anxiété qu'il cria d'entrer. Il croyait voir apparaître Mme Micheline, désireuse sans doute de l'entretenir seule à seul ; mais il fut rapidement détrompé. Une maigre et alerte fille, pénétrant dans la chambre avec un panier à bouteilles et une pile d'assiettes, se mit en devoir de dresser le couvert. Quand tout fut prêt, elle s'esquiva, puis remonta avec la soupière. En se faisant servir chez lui, l'inspecteur général avait un peu espéré qu'il pourrait ainsi s'expliquer amicalement et une fois pour toutes avec Mme Princetot. Il se trouva déçu. Il devenait évident que Mme Micheline ne se souciait pas de provoquer une explication rétrospective. Était-ce indifférence? ou plutôt désirait-elle, dès le début, faire comprendre à son hôte qu'il fallait éviter toute allusion au passé? « Comme elle voudra! se dit Delaberge : peut-être d'ailleurs vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. » Néanmoins, en son for intérieur, il éprouvait une sorte de désappointement. Pendant qu'il s'enfonçait dans ses ressouvenances, le long de la rampe de Pierrefontaine, et revivait en imagination le temps du Val-Clavin, il ne s'attendait pas à s'y trouver si complètement oublié, si crûment traité en étranger!... Cela le rendit mélancolique, et il s'attabla morosement devant son dîner solitaire.

Comme il achevait son dessert, on lui annonça le garde général : un mince garçon obséquieux et balbutiant, qui se confondait en salutations et n'osait s'asseoir, tant il était intimidé. Delaberge, après d'inutiles efforts pour le mettre à l'aise, lui donna brièvement ses instructions pour le lendemain et lui indiqua l'heure à

laquelle ils se rendraient ensemble en forêt; puis il sortit de l'auberge avec lui et se promena un moment, seul, au bord de l'Aube. Il faisait complètement nuit, mais le ciel fourmillait d'étoiles et des rossignols chantaient dans les vergers du voisinage. Il écouta cette même musique qui jadis avait accompagné ses duos d'amour avec Mme Micheline. Il se sentait devenir sentimental; malheureusement, il s'apercevait aussi, au frisson que lui causait la fraîcheur de la rivière, qu'il n'était plus à l'âge où l'on rêve à la belle étoile. De sorte qu'il rebroussa chemin.

Quand il rentra à l'hôtel, M. et Mme Princetot avaient disparu. La cuisine était confiée à la garde d'une servante qui alluma un bougeoir et qui le guida jusqu'à la chambre rouge en lui souhaitant une bonne nuit. Delaberge, en fermant ses fenêtres, songea que la Roselière était proche et que, le lendemain, s'il le voulait, il pourrait se dédommager de cette maussade soirée en rendant visite à l'aimable Mme Liénard. Cette pensée le rasséréna. Il se dévêtit en la ruminant et se mit philosophiquement au lit.

IV

Delaberge était la ponctualité même. A l'heure convenue, en compagnie du garde général et d'un brigadier forestier, il explorait le triage de Charbonnière qu'on proposait d'affecter au cantonnement des usagers. — La fin de mai est la saison où les forêts de la montagne langroise se montrent dans leur gloire, et le temps était à souhait pour la promenade. Un léger vent d'est avait séché les chemins; très haut parmi les jeunes feuillées, un ciel bleu souriait; les marges des sentiers foisonnaient de fleurs et partout les oiseaux rossignolaient. Delaberge, que ses fonctions sédentaires avaient si longtemps confiné à Paris et qui ne connaissait quasiment plus d'autre verdure que celle des cartons de ses bureaux, jouissait de cette fête du printemps en forêt comme on jouit d'un vieil ami retrouvé. Il respirait avec délices la fine odeur des aspérules mêlée à cette senteur aromatique que répandent les merisiers à l'époque de la floraison. En même temps son humeur mélancolique de la veille se dissipait. Le matin, à l'heure du déjeuner, il avait derechef constaté que Mme Micheline se dérobait prudemment chaque fois qu'il entrait dans la cuisine. Cette réserve de son ancienne maîtresse, qui l'avait d'abord agacé, lui apparaissait à la réflexion comme le meilleur *modus vivendi* qu'on pût souhaiter. Elle rendait sa situation plus nette, et le soulagement qu'il en éprouvait le disposait mieux encore à savourer les joies de ce retour en forêt. Il avait un plaisir d'écolier à reconnaître les

chemins parcourus autrefois. Étant doué d'une excellente mémoire locale, il mettait une sorte de gloriole à étonner le garde général en lui indiquant d'avance la nature du sol et la direction des tranchées.

En débouchant dans un carrefour, il s'écria allégrement : « Ah! voici la *Belle-Étoile,* et voici la table de pierre où je m'asseyais jadis en revenant de mes tournées!... Rien n'est changé, et pourtant il y a vingt-six ans de ça! » A mesure qu'il s'enfonçait sous bois, il lui semblait que chaque pas l'allégeait d'une année et que sa jeunesse reverdissait avec la feuillée des hêtres. L'intervalle d'un quart de siècle disparaissait et ne comptait plus. — Mieux que tout autre milieu, la forêt possède une merveilleuse vertu de rajeunissement. La fuite du temps, les métamorphoses qu'elle produit, s'y marquent moins que partout ailleurs. Ce sont les mêmes arbres, les mêmes floraisons, les mêmes chansons d'oiseaux, et cela vous donne l'illusion d'une halte enchantée, d'une suspension dans le vol rapide des jours.

Pendant cette course à travers les bois de Charbonnière, Delaberge put facilement vérifier la justesse des objections de Mme Liénard. Le triage où l'on voulait cantonner les usagers du Val-Clavin n'était relié au village que par d'anciens chemins creusés de profondes ornières et parfois disparaissant sous l'envahissement du taillis. Des sources souterraines humectaient le sol spongieux, et, ne trouvant pas de pente, stagnaient en marécages où foisonnaient les cirses, les souchets et les eupatoires, toutes plantes fort pittoresques, mais impropres au pâturage. — La végétation se ressentait de la mauvaise qualité du sol: le taillis était rabougri; çà et là de vieux chênes cagneux et tout rugueux de lichen tordaient leurs branches en partie veuves de feuillage. Il était évident que, par excès de zèle et de fiscalité, l'administration locale avait cherché à se débarrasser au profit des usagers d'un des plus mauvais cantons de la forêt. L'inspecteur général fut obligé de constater que les propositions de son camarade Voinchet étaient iniques et abusives. Il n'en laissa naturellement rien paraître devant son subordonné; mais, après avoir pris des notes, il dirigea l'exploration vers un triage qui occupait le versant opposé du vallon et dépendait de la forêt de Montgérand. Là, au contraire, le sol, ferme et frais à la fois, était riche en humus. Les hêtres et les chênes poussaient drus et sains, élevant haut dans l'air leur opulente frondaison. Le taillis était varié d'essences et bien portant. Dans les clairières et au long des tranchées, une herbe épaisse et salubre offrait des pâtis plantureux. De plus, une belle route forestière longeait la crête de la colline et descendait

en pente douce vers le Val-Clavin. — De toute façon la désignation de ce triage était de nature à satisfaire aux exigences des usagers sans nuire aux intérêts du Trésor, et Delaberge en conclut que c'était de ce côté qu'il fallait chercher un projet de transaction.

Certainement, dans ce travail d'appréciation, il n'était déterminé que par le désir de concilier le droit strict et l'équité; toutefois il ne put s'empêcher de penser que, si ses propositions étaient acceptées par l'administration centrale, il aurait un vif plaisir à en porter la nouvelle à Mme Liénard. Cette réflexion réveilla l'agréable souvenir de la veuve et de l'invitation qu'elle lui avait adressée en le quittant.

Justement, à ce moment même, on entrait dans une large tranchée, un profond couloir de verdure au bout duquel on apercevait le faîte d'une tourelle coiffée d'un toit en éteignoir.

— N'est-ce pas la Roselière qu'on voit là-bas? demanda Delaberge au brigadier.

— Oui, monsieur l'inspecteur général, la *tranche* où nous sommes y mène tout droit...

La brusque apparition de la Roselière, à l'instant précis où il songeait à Mme Liénard, fut pour Delaberge doucement suggestive. Cette coïncidence le frappa et l'induisit à modifier le plan de sa soirée. En quittant le *Soleil d'Or*, il n'avait nullement l'idée de rendre ce jour-là visite à Mme Liénard. Il ne comptait se présenter chez elle qu'un peu plus tard, craignant qu'un empressement trop marqué ne fût de mauvais goût. Mais le voisinage de la Roselière agit sur lui comme un aimant et modifia sensiblement ses résolutions. Il jeta un rapide coup d'œil sur sa toilette : ses chaussures, à la vérité, étaient poudreuses, mais sa jaquette et son pantalon n'avaient pas trop souffert de la course à travers bois et sa tenue, en somme, était correcte. D'ailleurs il se rappelait que Mme Liénard n'était nullement façonnière et n'accordait qu'une médiocre importance à des questions de forme : cela le décida. A un endroit où la tranchée était coupée par la route forestière qui descendait au Val-Clavin, il congédia ses deux compagnons et s'achemina seul vers la Roselière. Au bout d'un quart d'heure, il atteignit l'orée du bois et vit devant lui le parc et les jardins de l'habitation.

Bien que dans le pays on lui conservât le nom de « château », la Roselière n'était qu'une confortable maison bourgeoise, bâtie à la fin du XVIIIe siècle et flanquée de deux tourelles au toit d'ardoise, qui lui donnaient seules un reste de physionomie seigneuriale. Le parc s'étendait des deux côtés de l'Aubette, qui contour-

nait ensuite le corps de logis et alimentait de son eau verte les douves creusées au pied des terrasses du rez-de chaussée. L'avenue de frênes dont Delaberge avait gardé le souvenir conduisait à une grille de fer forgé, puis se continuait au delà du pont de pierre jeté sur les douves. — Du versant où il s'était arrêté, l'inspecteur général distinguait les parterres, la façade principale tapissée de chèvrefeuilles et de rosiers grimpans, les charmilles du jardin dessiné à la française et les futaies du parc. Au delà des clôtures, dans l'espace libre laissé par le recul de la forêt, des prés à l'herbe drue, des seigles aux ondes mouvantes, des champs de sainfoin et de luzerne s'étalaient au soleil; puis les bois recommençaient sur les flancs largement évasés de la combe et couronnaient de leur verdure moutonnante cette pacifique et riante solitude. La maison aux fenêtres ouvertes, les jardins aux vives couleurs, les champs onduleux, étaient enveloppés d'une atmosphère de sécurité et de bien-être. L'ensemble avait une physionomie amène et hospitalière qui encouragea Delaberge à persister dans sa résolution. Il lui semblait retrouver sur cette demeure le reflet de la personnalité avenante et cordiale de la propriétaire.

Quelques minutes après, il sonnait à la grille, demandait Mme Liénard, et traversait les terrasses, guidé par la jardinière, qui le remettait aux mains d'une accorte femme de chambre. Cette dernière l'introduisait dans un salon situé au rez-de chaussée.

— Ah! monsieur! comme c'est gentil d'avoir tenu votre promesse!

En même temps, avec sa vivacité prime-sautière, Mme Liénard, vêtue d'une robe de tussor au corsage en forme de blouse, où son buste se mouvait à l'aise, s'avançait vers l'inspecteur général et lui tendait gaîment la main. Delaberge, s'inclinant, répondait de son mieux à l'étreinte de cette petite main brunie au soleil, puis s'excusait du négligé de sa toilette : « Une course en forêt l'avait amené à deux pas de la Roselière, et il s'en serait voulu de passer si près de Mme Liénard sans lui présenter ses hommages... » Comme il achevait son compliment, il aperçut au fond du salon un visiteur qui s'était levé en l'entendant annoncer et se disposait à prendre congé.

C'était un jeune homme de moyenne taille, à la tournure leste et robustement élégante. Très brun, avec une barbe châtaine légèrement frisante, il semblait un peu effarouché par l'apparition d'un étranger; mais ce mouvement de timidité n'avait rien de gauche, ni d'obséquieux. Debout derrière un fauteuil, son chapeau rond à la main, il attendait gravement que le nouveau venu eût cessé de parler, pour prendre congé de Mme Liénard. Au pre-

mier abord sa physionomie sérieuse et méditative le faisait paraître plus âgé qu'il ne l'était réellement; mais quand on l'examinait avec plus d'attention, on remarquait dans ses yeux bleus un éclat de jeunesse et de passion en contradiction avec la précoce maturité de ses traits. Au moment où Delaberge se retournait vers lui, le jeune homme s'approcha et dit avec une certaine brusquerie :

— Au revoir, madame : il faut que je monte jusqu'à la forêt de Charbonnière.

— Mais vous repasserez par ici, s'écria Mme Liénard, je ne vous tiens pas quitte!... Monsieur, poursuivit-elle en s'adressant à l'inspecteur général, puisque vous avez bien voulu venir à la Roselière, permettez-moi de vous garder à dîner, sans cérémonie... Vous savez, à la campagne, on ne se visite qu'à table... D'ailleurs vous aurez un compagnon de route pour rentrer au Val-Clavin, car, avant de s'en aller en forêt, M. Simon va me promettre de dîner avec nous... Bon! s'interrompit-elle en riant, je suis si étourdie que j'ai oublié de vous le présenter... M. Simon Princetot... M. Delaberge, inspecteur général des Forêts...

Les deux hommes se saluèrent cérémonieusement. Delaberge, frappé par ce nom de Princetot, fixait curieusement son regard sur le jeune visiteur qu'on venait de lui présenter; mais celui-ci se dirigeait déjà vers la porte, tandis que, en le reconduisant, la veuve répétait :

— C'est entendu, je compte sur vous!... Nous nous mettrons à table à sept heures!...

Quand il eut disparu, Delaberge demanda :

— Est-ce que ce M. Princetot serait par hasard le fils de mon hôtelier du *Soleil d'Or*?

— Oui... Cela vous étonne?... Il n'a point paternisé, heureusement!... C'est un brave cœur et un esprit distingué. Il adore son village, et, bien que ses parens soient riches, il n'a pas voulu devenir un monsieur... Après avoir fait d'excellentes études agricoles, il est rentré au pays, et en matière forestière, ne vous en déplaise, il rendrait des points à votre garde général du Val-Clavin.

Francisque se mit à rire : — Gageons, Madame, que c'est lui qui vous conseille dans l'instance du cantonnement!

— Vous avez deviné juste... Lorsque M. Simon, il y a deux ans, est revenu de Cluny, il a offert aux usagers de prendre gratuitement leur affaire en main, et nous lui avons tous donné pleins pouvoirs... C'est ainsi que je me suis trouvée en rapports avec lui. Il m'intéresse. Si ma situation ne m'obligeait pas à une grande réserve, j'aurais plaisir à le recevoir plus souvent; mais

lui-même agit fort discrètement et ne vient ici que pour parler d'affaires... Je suis enchantée, monsieur, que vous ayez été assez aimable pour accepter mon invitation : cela m'a permis de retenir M. Simon à dîner...

Delaberge, en son par-dedans, se disait qu'il eût préféré dîner en tête à tête avec la veuve. Celle-ci, cependant, ouvrait la porte-fenêtre et montrant le jardin à son hôte :

— Vous n'échapperez pas au tour du propriétaire !... Mais auparavant il faut que vous m'excusiez pour quelques minutes...

Elle sonna, donna de rapides instructions à sa femme de chambre, coiffa un grand chapeau de paille, puis vint rejoindre l'inspecteur général sur la terrasse.

— N'est-ce pas? reprit-elle, la Roselière s'est embellie depuis que vous n'y êtes venu? Du temps de feu mon grand-oncle, c'était une grenouillère; l'Aubette inondait les parties basses, les arbres empiétaient sur les pelouses... J'ai donné de l'air à ce fouillis et j'en ai fait ce que vous allez voir...

Allègre et enjouée, elle entraînait son hôte à travers les allées, lui montrait ses collections de glaïeuls, expliquait la façon dont elle avait drainé le sol et endigué l'Aubette qui serpentait maintenant entre des berges plantées d'iris et de bambous. Il l'écoutait jaser comme une fauvette des roseaux et admirait son esprit à la fois pratique et imaginatif. Tout en le promenant dans le parc, elle passait sans transition d'un sujet à un autre, avec la grâce capricieuse d'un papillon qui vole ou se pose à sa fantaisie. Tantôt elle dissertait doctement sur l'acclimatation du pin *sapo;* tantôt elle hasardait de timides allusions à l'affaire du cantonnement; tantôt, devenant plus communicative, elle contait ingénument son histoire et celle de son premier mari, ses luttes pour arriver à transformer la Roselière, ses projets de futurs embellissemens. Delaberge, flatté de la confiance qu'elle lui témoignait, la trouvait de plus en plus charmante. Tout à coup elle s'arrêta :

— Je suis sûre que mon bavardage vous ennuie, monsieur!

— Vous vous trompez, madame, répondit-il avec animation, tout ce que vous me dites m'intéresse vivement... En me parlant de vous et de vos occupations, en m'initiant à votre vie, vous me donnez une marque de confiance dont je suis très touché.

Et en effet il était touché, — plus qu'il ne le croyait, l'inspecteur général! — Ce caractère prime-sautier et franc, ce cœur de jeune femme qui s'ouvrait avec tant de bonne foi, ces limpides yeux bruns qui souriaient, cette causerie intime au fond du jardin plein de fleurs, avec l'accompagnement du sifflet des merles et du roucoulement des ramiers, tout cela le grisait comme un vin nouveau. Et ce vin-là, quand on a la cinquantaine, vous monte

d'autant plus vite à la tête qu'on n'y est plus habitué. Pour ce fonctionnaire qui avait si longtemps vécu sagement avec ses dossiers, ces confidences féminines murmurées par une jolie voix, éclairées par la vivacité lumineuse de deux jeunes yeux, étaient plus périlleuses que pour tout autre.

— Oui, reprit-il d'un ton pénétré, bien que nous nous connaissions seulement depuis quelques jours, vous me parlez comme à un vieil ami, et je vous en suis profondément reconnaissant...

Une rapide rougeur monta aux joues de Mme Liénard.

— Mon Dieu, dit-elle, je suis peut-être trop expansive... C'est mon défaut... Mais dès les premiers mots que nous avons échangés chez Mme Voinchet, je me suis trouvée à l'aise avec vous. Expliquez-moi pourquoi certaines personnes nous attirent et nous rendent immédiatement communicatifs?... Au premier abord, vous paraissiez très grave et très renfermé, et pourtant, moi qui suis une sauvage, je ne me suis pas sentie intimidée. Il y avait dans votre regard quelque chose qui me rassurait et m'encourageait. Je me disais : Voilà un homme droit, loyal et sérieux; je puis me fier à lui...

— Presque autant qu'à M. Simon Princetot! interrompit plaisamment Delaberge.

— Vous croyez rire?... Eh bien, M. Simon vous ressemble au moral et même un peu au physique... Ne trouvez-vous pas?

— Je ne l'ai pas vu assez longtemps pour constater la ressemblance...

Ils contournaient les allées du parc, et, comme le chemin devenait plus accidenté, il crut devoir courtoisement offrir son bras à Mme Liénard. Elle l'accepta sans façon et le garda jusqu'au moment où la cloche du dîner les ramena vers la terrasse et où ils trouvèrent Simon Princetot qui les attendait.

En voyant la jeune femme au bras de Delaberge attentif et souriant, Simon sembla impressionné désagréablement. Son visage se rembrunit, et ce fut avec une froide raideur qu'il salua de nouveau l'inspecteur général. On passa dans la salle à manger et on s'attabla. Au début, il y eut une certaine gêne réfrigérante. Les deux hommes s'observaient sans s'adresser la parole; mais ce n'était point l'affaire de Mme Liénard, qui désirait au contraire servir de trait d'union entre ses deux convives. Elle s'efforça de mettre Simon sur un terrain qui lui était familier. Elle loua son amour pour les choses de la campagne, le questionna sur ses études de sylviculture, sur ses projets d'avenir... Le jeune homme répondait simplement et sobrement. Lorsqu'il parlait économie rurale ou forestière, on sentait qu'il connaissait son sujet à fond. Parfois, dans la conversation, il lui arrivait d'effleurer des ques-

tions scientifiques ou sociales, et sa façon de les discuter dénotait une culture solide et variée. Tout en le contredisant et en lui poussant des objections embarrassantes, Delaberge était surpris de la netteté et de la justesse de ses répliques : Mme Liénard ne l'avait pas surfait. Chaleur de cœur, sûreté de jugement, générosité, on devinait tout cela en l'entendant causer. Chez un garçon né et élevé au fond d'une auberge de village, cet affinement de l'esprit et des manières était étonnant. A mesure qu'il développait ses idées, fréquemment opposées à celles de l'inspecteur général, celui-ci étudiait la physionomie de son adversaire et cherchait vainement à y retrouver quelque ressemblance avec le couple Princetot. De fait, le jeune homme n'avait ni paternisé ni même maternisé. Il n'avait dans les yeux ni la somnolente roublardise du Prince, ni la langueur indolente de sa mère. Seuls, ses cheveux noirs, épais et légèrement frisottans rappelaient l'opulente chevelure crêpelée de Mme Micheline. Son ton était un peu brusque et âpre. Cette âpreté de pomme sauvage ne s'adoucissait que lorsqu'il répondait aux questions de Mme Liénard. Pour elle, sa voix prenait soudain des intonations affables et presque tendres.

Avec un mélange d'intérêt, d'envie et de regret, Delaberge contemplait ce garçon solide, bien découplé, au regard profond et franc, aux manières simples et aisées, et ne pouvait s'empêcher de songer : « Voilà un fils comme il m'en aurait fallu un ! » Puis, ramené sur la pente de ses rêves matrimoniaux, il ajoutait intérieurement : « Après tout, je suis encore en âge d'avoir des enfans, tout espoir n'est pas perdu ; il ne manque que la femme, et j'en sais une, non loin d'ici, que j'épouserais volontiers... » Ses yeux se dirigeaient avec plus de complaisance vers Mme Liénard. Il se disait que la veuve courait sur ses vingt-sept ans, qu'elle unissait à un esprit charmant un cœur honnête, beaucoup de jugement et de sensibilité ; qu'elle serait à la fois une excellente ménagère et une compagne très désirable. Et comme s'il continuait tout haut cette conversation intérieure, il se penchait avec attendrissement vers sa voisine, lui prodiguait de menues attentions, tournait en son honneur des complimens fleuris dont la forme un peu surannée révélait qu'ils n'avaient pas servi depuis le temps de sa jeunesse. Dans son empressement, il ne s'apercevait pas que ces galantes prévenances mettaient une lueur chagrine dans les yeux de Simon Princetot et assombrissaient son humeur.

On se leva de table et on passa sur la terrasse au moment où le soleil disparaissait derrière les bois de Montgérand. Mme Liénard se fit apporter une cafetière russe et prépara elle-même le café. Lorsqu'elle offrit le sucrier à l'inspecteur général,

celui-ci la remercia, déclarant qu'il buvait son café sans sucre.

— Tiens! dit étourdiment la veuve, c'est comme M. Simon!...

Cette similitude de goûts avec un garçon qui, pendant tout le dîner, lui avait marqué plus d'hostilité que de sympathie, laissa Delaberge fort indifférent. Il en voulait à Simon de son attitude combative et méfiante. On devisa quelque temps encore sur la terrasse, où, dans le crépuscule, les chèvrefeuilles répandaient leur odeur vanillée; puis, la nuit étant tout à fait venue et le croissant de la lune se montrant au-dessus des bois, Delaberge se leva pour prendre congé, et Simon Princetot l'imita.

— Bonsoir, messieurs! dit Mme Liénard, vous ferez route ensemble... Monsieur Delaberge, puisque vous restez encore une semaine au Val-Clavin, j'espère que vous n'oublierez pas le chemin de la Roselière!

Une fois hors de la grille, les deux hommes marchèrent un bon moment sous la voûte des frênes sans s'adresser la parole. La même gêne qui avait glacé le commencement du dîner semblait de nouveau les rendre taciturnes. Tous deux étant par tempérament fort peu communicatifs, cette froideur menaçait de s'éterniser, quand Delaberge, agacé, se décida à rompre le silence.

— Monsieur Princetot, dit-il, je sais que vous êtes l'adversaire de l'administration que je représente, mais puisque je loge chez votre père et puisque nous venons de rompre le pain ensemble, je ne vois pas pourquoi nous nous traiterions personnellement en ennemis. Pour ma part, soyez-en persuadé, j'apporterai dans l'accomplissement de ma mission l'esprit le plus conciliant, et si vos réclamations me paraissent fondées...

— Elles le sont, monsieur, interrompit Simon sans se départir de sa raideur; seules, les personnes étrangères au pays et à ses besoins peuvent les méconnaître.

— Permettez, je ne suis pas aussi étranger au pays que vous paraissez le croire... Je l'ai habité avant que vous fussiez au monde... Quel âge avez-vous?

— Vingt-cinq ans, bientôt.

— Eh bien, moi, à vingt-quatre ans, j'étais au Val-Clavin en qualité de garde général... Il n'est pas un canton de vos bois que je n'aie visité et dont je ne connaisse les ressources.

— En ce cas, monsieur, si vous êtes juste, vous changerez votre projet de cantonnement... Les propositions de l'administration sont inadmissibles; elles lèsent nos intérêts et nous ruinent.

— Vos intérêts sont respectables, mais nos bois aussi ont droit à quelques égards... Nous sommes chargés de les conserver, et si vous étiez comme moi un vieux forestier...

— Sans être forestier par état, s'exclama Simon, on peut avoir de l'amour pour les forêts! Vous autres, vous les chérissez pour l'argent qu'elles rapportent au Trésor; nous, nous les aimons pour elles-mêmes.

— Vous aimez les arbres? demanda Delaberge, redevenu affable.

— Si je les aime!... répliqua le jeune homme en s'animant; je les aime comme des amis avec lesquels on a grandi, comme ma maison, comme mon pays dont ils sont la beauté!... Songez donc que je suis presque né dans les bois et que depuis ma petite enfance j'ai vécu au milieu d'eux!... Un bel arbre, tenez, comme celui-ci...

Impétueusement il s'élançait vers un des hêtres de bordure et enlaçait avec passion le tronc lisse, argenté et puissant.

... Un hêtre sain et vigoureux, reprit-il, mais c'est pour moi comme une personne, comme un frère, et il me prend des envies de l'embrasser!

Delaberge, ravi de cet enthousiasme qui jaillissait brusquement comme une eau vive, regardait avec émotion ce svelte garçon de vingt-cinq ans, dont les yeux brillaient au clair de lune. Le hêtre et lui semblaient, en effet, de même essence : tous deux avaient une verdeur semblable; tous deux, robustes et énergiques, s'élançaient vers la vie.

— Allons, dit-il en souriant, voilà au moins un point sur lequel nous nous entendrons... Sur le terrain juridique nous nous battrons à armes courtoises; mais jusque-là concluons une trêve... Voulez-vous?

Il tendait la main au jeune homme. Celui-ci, après un moment de surprise ou d'hésitation, avança la sienne, et Delaberge la serra amicalement; puis ils continuèrent leur route en devisant pacifiquement du reboisement des montagnes. Ils ne se séparèrent que dans la cuisine du *Soleil d'Or*, où la servante, affalée sur une table, les attendait en somnolant.

Delaberge remonta dans la chambre rouge, mais les incidens de la soirée l'avaient surexcité et il ne se sentait pas en humeur de dormir. Il ouvrit celle de ses fenêtres qui donnait sur le jardin. A l'autre extrémité de la façade, il vit une baie de croisée s'éclairer et reconnut son ancienne chambre, maintenant occupée par Simon Princetot. Peu après, il aperçut le jeune homme accoudé à la barre d'appui et rêvant en face de la campagne ensommeillée. Sans pouvoir détacher ses yeux de cette songeuse silhouette, l'inspecteur général se laissait doucement glisser dans l'eau profonde du souvenir. En écoutant les nocturnes rumeurs des champs et des bois, il perdait peu à peu la notion

des jours et des années. Le susurrement de la rivière, la note mélancolique des crapauds sous les poutrelles du pont, le lointain roulement d'une voiture attardée, tous ces bruits résonnaient mystérieusement et le berçaient avec une musique pareille à celle d'autrefois. — Et lentement halluciné, il lui semblait se revoir à vingt-cinq ans, penché à cette même embrasure de croisée, en pleine sève, en pleine floraison de jeunesse...

V

Delaberge passa la matinée suivante à rédiger un rapport dans lequel il exposait à l'administration centrale le résultat de sa visite au triage de Charbonnière. Après avoir fourni ses appréciations au sujet du cantonnement proposé, il démontrait la nécessité d'avoir égard aux légitimes objections des usagers, formulait un contre-projet avec plan à l'appui et demandait une prompte réponse, afin qu'à la prochaine réunion des représentans de la commune, il pût indiquer les bases d'un arrangement. Il travaillait avec entrain, sous l'impression toute fraîche des incidens de la veille. A son insu, la souriante image de Mme Liénard et la sympathique personnalité de Simon Princetot exerçaient une subtile influence sur ses déterminations. Son argumentation était plus serrée, plus chaleureuse ; ses conclusions avaient une éloquence qu'on ne trouve guère habituellement dans les rapports administratifs et dont Delaberge lui-même n'était pas coutumier.

Par les fenêtres ouvertes, la claire gaieté de la matinée, la sonorité réveillante des rumeurs rustiques, entraient dans la chambre rouge, et leur allégresse gagnait le cœur et l'esprit du rédacteur. Comme il en était aux dernières lignes du rapport, son attention fut distraite par un remue-ménage assez bruyant qui se produisait au seuil de l'auberge. Un cheval piaffait et s'ébrouait ; une voix virile cherchait à calmer son impatience par des interjections caressantes : « Ho!... la, la!... Doucement, Brunet! » Puis cette même voix s'écriait : « Allons, papa, dépêche-toi, nous serons en retard! » Delaberge s'approcha de la fenêtre et vit devant le perron une charrette anglaise attelée d'un petit cheval bai très vif, près duquel se tenait Simon Princetot. Au même moment, le Prince, lent et majestueux, parut sur le seuil en compagnie de Mme Micheline. L'hôte du *Soleil d'Or*, rasé de frais, avait passé une blouse par-dessus son complet de gros drap, et coiffé un chapeau mou aux larges ailes. Il monta lourdement dans la charrette où Simon, les rênes en main, vint le rejoindre. Tandis que Mme Princetot leur adressait de prolixes recomman-

dations, le Prince souriait, clignait ses yeux malins et passait amicalement sa main rouge sur l'épaule de Simon. Il tapotait doucement le dos de son fils et le regardait avec une admiration béate.

— Sois tranquille, la mère, on te le soignera, ton garçon!... répondait-il à sa femme, et, tu sais, si nous ne rentrons qu'à la nuit, ne te fais pas de mauvais sang.

En même temps le fils envoyait à Mme Micheline un baiser et ajoutait :

— A ce soir, maman, je te réponds de papa!

Du bout du fouet il chatouillait le cou du cheval, et la bête prenait immédiatement le grand trot dans la direction de Recey.

Mme Micheline, une main en abat-jour, les suivait de l'œil jusqu'au tournant de la route, puis rentrait solitairement dans sa cuisine.

Delaberge avait tout observé du haut de sa croisée.

— Ces gens-là sont heureux et ils s'aiment! songeait-il; ce gros Princetot si positif, si enfoncé dans la matière, a une touchante tendresse animale pour ce fils unique dont il est fier; Micheline, en dépit de son détachement de dévote, dévore des yeux son garçon; et Simon a pour ces deux êtres une affection qui l'aveugle sur leurs défauts. De quel regard bon enfant il payait tout à l'heure les caresses balourdes de son père, et comme, pour rassurer sa mère, sa voix trouvait des inflexions gaiement câlines!... Décidément ce Simon n'est pas seulement une intelligence d'élite; il a le cœur bien placé...

L'inspecteur général s'émerveillait en constatant que ce garçon, si supérieur comme aspirations et comme culture aux gens de sa famille, n'avait pas ce sot respect humain qui pousse certains fils de bourgeois enrichis à rougir des ridicules de leurs parens. Au contraire, avec de délicates prévenances, avec bonne humeur, il s'efforçait de combler le fossé qui le séparait d'eux, et ainsi tous trois vivaient de plain-pied et en harmonie. Il fallait qu'il y eût dans la vie de famille une vertu et des grâces particulières pour lier aussi intimement des êtres si dissemblables d'éducation et de goûts. L'Écriture avait raison de dire : *Væ Soli!* Le célibataire ignorait ces fusions d'âmes, ces élans de cœur du père vers le fils, de l'enfant vers son père; ces sacrifices, ces sollicitudes qui donnent seuls, en somme, un prix et un intérêt véritables à l'existence...

Tout en méditant là-dessus, Delaberge, revenu à sa table, relisait son rapport, jetait un dernier coup d'œil sur les annotations du plan et mettait le tout sous enveloppe. Il alla lui-même porter son courrier à la poste, puis, quand il l'eut déposé

entre les mains de la receveuse, regagna lentement l'hôtel. Comme il atteignait le couloir du premier étage, il entendit du bruit dans sa chambre dont la porte était restée entre-bâillée. Intrigué, il entra brusquement... et aperçut Micheline Princetot occupée à épousseter les meubles.

Elle l'avait cru sans doute absent pour quelques heures et, profitant de cette sortie, elle était venue jeter le coup d'œil du maître sur l'arrangement et le nettoyage de la chambre rouge. La soudaine apparition de Delaberge lui causa un saisissement tel qu'elle laissa choir son plumeau et devint blafarde.

— Ne vous dérangez pas, madame Princetot! dit-il en refermant la porte derrière lui.

Ce tête-à-tête qu'il n'avait pas cherché l'embarrassait un peu; mais il réfléchissait qu'après tout, la rencontre était presque inévitable, et que, si une explication devait avoir lieu, il était préférable de profiter pour cela de l'absence du Prince et de son fils.

— Pardon, monsieur Delaberge, répondit l'hôtesse d'une voix mal assurée, je vous croyais parti en forêt, sans quoi je ne me serais pas permis...

Il remarqua sa pâleur, ses lèvres crispées, son effroi. Elle balbutiait et restait appuyée au manteau de la cheminée, sans oser lever les yeux. Il eut pitié de son trouble.

— Vous n'avez pas besoin d'excuses, chère madame, reprit-il de son ton le plus affable; je suis bien aise, au contraire, de vous trouver ici, car, depuis mon arrivée, j'ai à peine eu l'occasion de vous entrevoir... Je voulais justement vous faire tous mes complimens au sujet de votre fils avec lequel j'ai eu le plaisir de faire connaissance hier soir...

— Ah!... vous l'avez vu? murmura faiblement Micheline.

Une peur anxieuse altéra plus encore ses traits, comme si le seul fait de cette rencontre eût été un désastre, comme si elle y eût vu le présage de quelque calamité imminente. Ses deux mains qu'elle tenait croisées sous les manches larges de son casaquin se séparèrent et, avec un geste las, ses bras tombèrent le long de son corps. Son exclamation peureuse, son attitude effarée étonnèrent l'inspecteur général. Ses lèvres aux coins infléchis exprimaient un absolu découragement. Elle avait l'air consterné de quelqu'un qui voit tous ses efforts paralysés par la malechance. Delaberge ne comprenait pas comment la seule annonce de son entrevue avec Simon pouvait produire un pareil désarroi. Il supposa que Mme Princetot s'alarmait sans doute à cause de l'hostilité bien connue de son fils à l'égard de l'administration forestière, et redoutait quelque désagréable conflit. Afin de la rassurer, il ajouta :

— Oui, j'ai passé la soirée avec votre fils, à la Roselière...

Un soupir douloureux s'échappa des lèvres de Micheline et redoubla la surprise de son interlocuteur. Il s'arrêta un moment, puis reprit :

— Nous sommes revenus ensemble au Val-Clavin et, pendant cette promenade, j'ai pu reconnaître que Mme Liénard ne m'avait pas exagéré les brillantes qualités de M. Simon. C'est un garçon d'esprit et un brave cœur. Bien qu'il soit l'adversaire de mon administration, j'espère que nous deviendrons bons amis... Je suis heureux d'avoir fait sa connaissance.

Cette déclaration, loin d'apaiser Mme Princetot, parut accroître son émoi. Ses deux mains s'étaient rejointes sur son tablier et se tordaient nerveusement. En même temps, Delaberge crut distinguer des larmes sous ses paupières voilées.

— Qu'avez-vous? continua-t-il, on dirait que mes paroles vous chagrinent... Je serais désolé de vous faire de la peine involontairement...

Il s'était rapproché de son hôtesse et, avec une voix plus affectueuse :

— Voyons, Micheline, murmura-t-il doucement, pourquoi manquez-vous de confiance en moi?... Je ne suis pas pour vous un étranger... Souvenez-vous qu'autrefois...

Il voulut lui prendre amicalement les mains, mais elle le repoussa avec le geste indigné d'une dévote qu'on essaierait d'induire en tentation.

— Taisez-vous! supplia-t-elle, ça me fait honte d'entendre reparler de ce temps-là!

— Pourquoi n'en pas reparler? répliqua-t-il, choqué par cette exagération de pudibonderie, maintenant que l'âge nous a mûris, ma chère dame, cela est sans danger... Et d'ailleurs, si jadis nous avons eu le tort d'être trop jeunes, c'est un péché qui est bien effacé aujourd'hui!

Elle cachait sa figure dans ses mains; volontiers elle eût bouché ses oreilles.

— Taisez-vous! répétait-elle, ah! mon Dieu, pourquoi êtes-vous revenu ici?

— Je ne m'imaginais pas, répondit-il impatienté, que ma présence vous fût à ce point déplaisante... Vous ne me faites pas l'injure de douter de ma discrétion, je suppose?... Rassurez-vous donc, tout cela est resté et restera entre nous.

Micheline se laissa choir sur une chaise et gémit de sa voix dolente :

— Ça n'empêchera pas les méchantes gens de jaser en vous revoyant par chez nous!

Et alors le chagrin la rendant plus expansive, elle commença de sourdes lamentations : — Assurément, elle ne doutait pas de l'honnêteté de M. Delaberge ; mais, pas moins, son arrivée au *Soleil d'Or* avait réveillé la malignité des envieux qui jalousaient le Prince, parce qu'il avait réussi. On allait clabauder et remuer de vilaines histoires. Elle avait pourtant assez pleuré dans le temps pour laver ses péchés ! Elle avait usé ses genoux à l'église, brûlé des cierges, accompli de dures pénitences. Elle croyait bien le secret de ses fautes enterré dans le confessionnal de M. le curé. Petit à petit les mauvaises langues s'étaient lassées et on l'avait laissée tranquille. Elle commençait à respirer, elle vivait heureuse entre le Prince et son fils, espérant que tout était fini, quand Delaberge était tombé chez eux comme la foudre... Ah ! oui, un vrai coup de tonnerre... Quand elle l'avait vu au milieu de sa cuisine, son sang n'avait fait qu'un tour et elle avait failli se trouver mal... Depuis, elle ne dormait plus, elle vivait dans les transes et sentait un malheur suspendu au-dessus de sa maison...

Delaberge écoutait avec ennui ces loquaces jérémiades. Il compatissait médiocrement à la douleur de cette femme que la crainte du qu'en-dira-t-on tourmentait plus que le remords. Il estimait ses terreurs disproportionnées avec la faute commise. Vingt-six ans avaient passé sur ces peccadilles de jeunesse. Mme Princetot, en se réfugiant dans le giron de l'Église, devait se croire depuis longtemps absoute. Tout cela était couvert par la prescription. M. Princetot, qui ne s'était douté de rien, quand l'infidélité était patente, serait encore plus rebelle aux soupçons, aujourd'hui que l'hôtesse du *Soleil d'Or* faisait l'édification de la paroisse. Dans l'esprit de l'inspecteur général, tout cela paraissait de l'enfantillage. Néanmoins cette scène de larmes devenait pénible. L'opulente poitrine de Mme Princetot était secouée par des sanglots, et ses lèvres charnues s'agitaient convulsivement.

Ayant déchaîné cet orage, Delaberge se sentit tenu en conscience de l'apaiser.

— Ma chère dame, dit-il, vous vous mettez martel en tête pour des chimères... Calmez-vous... Fiez-vous à mon amitié et à ma délicatesse. J'agirai de façon que votre tranquillité ne soit pas troublée... Je vous promets d'abréger autant que possible mon séjour à Val-Clavin.

Micheline, pour la première fois, leva vers lui ses grands yeux mouillés, auxquels les larmes avaient rendu un peu de leur brillant et de leur langueur sensuelle :

— Oui, s'écria-t-elle en joignant les mains, partez... Partez le plus tôt que vous pourrez, je vous en prie !

Il admirait avec quelle naïveté égoïste cette femme qu'il avait

jadis tendrement tenue dans ses bras lui signifiait son congé, et combien il lui tardait d'être débarrassée de son ancien amoureux.

— Mon départ, répliqua-t-il sarcastiquement, dépendra beaucoup des dispositions de votre fils dans l'affaire du cantonnement.

Elle fronça les sourcils et hocha la tête.

— Ah! geignit-elle, cette malheureuse affaire, pourquoi s'en est-il mêlé? C'est d'elle que viennent tous nos maux, et nous ne sommes pas au bout!

— Patience! Tout s'arrangera... Je verrai M. Simon, et s'il est raisonnable...

Elle l'interrompit avec un singulier emportement :

— Non, ne le revoyez pas! Il ne vous a déjà que trop vu!...

Il la regardait avec stupéfaction, se demandant si elle perdait la tête :

— Je ne vous comprends pas... que voulez-vous dire?

— Rien, rien!...

Elle s'efforçait de reprendre son impassibilité de figure de cire et continuait :

— Laissez-moi causer avec Simon, cela vaudra mieux pour moi et pour vous... Promettez-moi seulement de partir dès que les choses seront arrangées.

— Je vous le promets.

— Merci, monsieur Delaberge!

Elle se leva de l'air contrit d'une femme qui sort du confessionnal. Mais comme, avant de partir, elle jetait un furtif coup d'œil vers la glace, elle remarqua ses yeux rouges, son bonnet de linge rejeté en arrière et découvrant ses cheveux gris. Alors une réflexion prudente lui démontrant sans doute le danger de laisser voir au dehors les traces de son émotion, elle se dirigea vers la table de toilette, mouilla une serviette blanche, bassina ses paupières gonflées et rajusta sous le bonnet ses épais cheveux crêpelés. La façon dont elle s'y prenait pour réparer le désordre de sa coiffure rappela tout d'un coup à Delaberge le temps lointain de leurs rendez-vous, alors qu'elle usait des mêmes artifices, des mêmes minutieuses précautions pour lisser sa chevelure ébouriffée et baigner d'eau fraîche ses yeux battus. Cette soudaine résurrection du passé évoquée par la répétition d'un geste familier fit plus pour toucher l'inspecteur général que les lamentations de son hôtesse. Il oublia la quinquagénaire à la coiffe de béguine, la dévote à la figure empâtée et aux paupières alourdies, et ne revit plus que la souple et enjôleuse Micheline se glissant au soir dans sa chambre comme une chatte voluptueuse. En somme, dans sa laborieuse et continente carrière de fonctionnaire, l'amour de cette femme avait été le

seul rayon de soleil de sa jeunesse, la seule coupe de plaisir qu'il eût savourée. Son cœur s'amollit; obéissant à un mouvement de sensibilité, il attira Micheline à lui et voulut lui donner un témoignage de reconnaissante tendresse en l'embrassant. Mais elle se débattit, le repoussa presque avec colère, et sortit précipitamment.

Mortifié, inquiet, agacé, il résolut de prendre l'air afin de secouer cette pénible impression. Quittant la chambre rouge à son tour, il s'éloigna de l'hôtel et remonta le cours de l'Aubette, en suivant une gorge étroite où le ruisseau court sous un fouillis d'arbres avant de se jeter dans l'étang du Val-Clavin.

L'endroit était solitaire, couvert de saulaies, d'aunelles et de sorbiers qui avaient poussé rapidement dans les terres d'alluvion. Au-dessus de l'eau qui glougloutait invisible, des clématites et des chèvrefeuilles sauvages s'enchevêtraient follement. Des trembles frissonnans, des bouquets de charmes rameux et de larges retombées de hêtres faisaient régner une obscurité crépusculaire dans ce couloir où Delaberge promenait jadis ses rêves de jeunesse. Là aussi, le temps avait opéré son œuvre de transformation. Les arbrisseaux étaient devenus des arbres. Des branches mortes brisées par les bourrasques, des blocs de pierre détachés des parois rocheuses par les gelées obstruaient le sentier. Ces débris semblaient l'image du peu de durée des choses et de l'écroulement des années. De nouveau, en cette gorge ténébreuse, pleine de craquemens sourds, l'inspecteur général éprouva cette sensation de malaise, cette inquiétude, qui l'avaient saisi après le départ de Mme Micheline.

A mesure qu'il se remémorait les détails de leur entretien, il trouvait plus étranges les paroles et l'attitude de son hôtesse. — Pourquoi cette hâte de le voir partir? En admettant que sa présence eût réveillé dans quelques esprits malveillans les médisances d'autrefois, Mme Princetot était trop fine et trop expérimentée pour n'avoir pas pris ses précautions et préparé ses moyens de défense. D'ailleurs le bonhomme Princetot avait trop longtemps fait la sourde oreille pour s'émouvoir maintenant... Brusquement une lueur traversa le cerveau de Francisque. Le Prince n'était peut-être pas le seul à qui Micheline désirât cacher ses fautes de jeunesse?... La sympathique figure de Simon se dressa subitement devant les yeux de l'inspecteur général. Mme Princetot devait évidemment tenir à ce que son fils ignorât sa conduite coupable, et c'était avant tout pour lui qu'elle s'alarmait. — Comment Delaberge n'avait-il pas pensé à cela plus tôt? Maintenant une tendre pitié le saisissait en songeant au coup de poignard qu'une pareille révélation pouvait porter à ce jeune et loyal cœur si imprégné d'amour filial... Pour la pre-

mière fois, il comprenait de quel poids les anciennes fautes que nous croyions vénielles pèsent plus tard sur nos destinées. Ces amourettes que nous traitons si légèrement au temps de notre jeunesse, laissent des semences éparses qui peuvent, dans l'âge mûr, devenir autant de plantes envahissantes et meurtrières.

Il frissonna en pressentant dans l'ombre le vol de cette mystérieuse Némésis qui reporte à nos lèvres la coupe que nous avons nous-même empoisonnée. Il avait conscience que déjà cette fatale loi du talion était en train de se vérifier pour lui. — L'opération du cantonnement le ramenant dans ce Val-Clavin qu'il pensait ne jamais revoir; l'auberge du *Soleil d'Or* où il se retrouvait face à face avec ses anciens hôtes, et où son arrivée réveillait comme autant de vipères assoupies les médisances d'autrefois; sa rencontre enfin avec le fils de son ancienne maîtresse, avec ce Simon dont il risquait de troubler le repos et de gâter à jamais la vie; — n'étaient-ce pas autant de signes avant-coureurs de quelque fâcheuse disgrâce? — Sa loyauté, sa générosité, se révoltèrent. Il fallait à tout prix empêcher que le châtiment (si châtiment il y avait) ne frappât par ricochet une tête innocente. Car enfin il n'était pas juste que Simon payât pour les fautes commises par sa mère et par un étranger, pour une faiblesse qui n'avait pas laissé de trace!... Et tout à coup un doute traversa le cerveau de Delaberge. — Un étranger?... Pas de trace?... En était-il sûr?... Il tressaillit, la respiration lui manqua comme s'il eût reçu un formidable choc. Puis, secouant la tête pour chasser la pensée qui venait de lui donner une si violente commotion, il se remit à marcher. — « Non, ce n'était pas possible... Il l'aurait su... Micheline, après leur séparation, ne lui eût pas laissé ignorer pareille chose!... » Un moment ces réflexions décousues semblèrent le rassurer, puis son cœur se remit à battre et sa tête à travailler. — « D'où venaient cette attitude inexplicable de Mme Princetot? ces façons ambiguës et inquiétantes?... Pourquoi lui avait-elle défendu de revoir Simon? Pourquoi s'était-elle écriée avec un étrange égarement : « Il ne vous a déjà que trop vu!... »

Tandis que Delaberge cheminait anxieux, le fourré devenait plus épais, le ravin se rétrécissait, le chemin s'obstruait de plus en plus d'anciens éboulis tapissés de mousses et de fougères. Et dans le crépuscule de ce défilé, il semblait à l'inspecteur général que, comme un nouvel Œdipe, il s'avançait vers quelque Sphinx aux lèvres pleines d'énigmes menaçantes.

André Theuriet.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE CONGRÈS RELIGIEUX DE CHICAGO

ET

LA RÉUNION DES ÉGLISES

The World's Parliament of Religions, held in Chicago in connection with the Columbian Exposition of 1893 (11-27 sept.) by the Rev. John Henry Barrows; 2 vol. in-8°; Chicago, 1893.

Il y a dans les sociétés, comme chez les individus, un instinct de conservation qui les porte à s'unir, à serrer les rangs, quand elles se sentent menacées par un ennemi public et redoutable. Une voix secrète les avertit alors que ce qu'elles ont en commun importe plus que ce qui les sépare, et que la chose essentielle, après tout, n'est pas de faire ressortir leur propre et original caractère, mais de vivre! C'est ce sûr instinct qui, au moyen âge, produisit le mouvement des croisades : on vit alors les peuples chrétiens de l'Europe faire trêve aux guerres féodales ou internationales, se lever en masse et s'unir à la voix des Pierre l'Ermite et des saint Bernard pour refouler les Sarrasins et reconquérir la Terre-Sainte. C'est au même instinct qu'obéirent les empereurs grecs quand, menacés par les Turcs, ils envoyèrent des députés aux papes Urbain V et Eugène IV, et que l'un d'entre eux vint même au Concile de Florence (1439) travailler à la réunion des Églises grecque et latine. De nos jours, les progrès du matérialisme et de l'irréligion qui ne reconnaissent ni Dieu ni maître, et le développement de leurs conséquences sociales, — le socialisme révolutionnaire et l'anarchie, — ont produit un effet semblable sur les différentes confessions chrétiennes. Elles sentent de plus en plus clairement qu'elles ont mieux à faire que de chercher à se convertir ou à s'exterminer, par la controverse ou la persécution;

qu'il s'agit de défendre le foyer même de toute religion, l'autel du vrai Dieu, la croix du salut et, en même temps, qu'il est urgent de porter les secours de la foi aux indifférens et les consolations de la charité à la foule des misérables. C'est là le sens de l'avertissement qu'Alexandre Vinet adressait aux croyans des deux confessions, il y a plus de quarante années :

« Catholiques! vos dangers ne sont pas dans le protestantisme; protestans, vos dangers sont encore moins dans le catholicisme. Les uns et les autres, vous avez un autre ennemi : c'est l'athéisme qui, du sein de la confusion de toutes les idées et du tumulte de toutes les passions, élève sa tête hideuse et promène ses regards satisfaits sur un siècle sans foi (1) »!

Les deux Eglises ne sont pas restées sourdes à cet appel, et depuis cette époque environ on peut relever bien des symptômes de rapprochement, bien des tentatives d'accord qui ont abouti, en certains cas, à une réconciliation.

I

L'honneur d'avoir fait les premiers pas, dans cette voie, appartient aux historiens. Quoi d'étonnant? L'histoire n'est-elle pas comme le jugement de la postérité, qui rend à chacun ce qui lui est dû? Que de préjugés confessionnels ont fait tomber chez les protestans les belles leçons de M. Guizot sur l'histoire de la civilisation et les études, non moins impartiales, de Léopold Ranke sur l'histoire des papes; et chez les catholiques, les mémoires de Charles de Villers et du chanoine Dœllinger sur les bienfaits de la réformation de Luther! Partis de points de vue opposés, mais ne cherchant que la vérité, ces écrivains en étaient venus à constater que les papes et les réformateurs, chacun à leur tour, à l'heure marquée par Dieu, avaient rendu service à la cause de la liberté des âmes, aux bonnes mœurs, et au progrès de l'esprit humain.

Après l'histoire, la politique, qui à sa manière, elle aussi, est l'art des transactions, a rapproché les nations chrétiennes jadis séparées par les barrières du dogme. On a vu la reine Victoria, héritière de ces rois d'Angleterre qui avaient interdit à tout prêtre « papiste » de mettre le pied en Grande-Bretagne sous peine de mort, envoyer à Rome un agent diplomatique pour négocier avec le pape l'apaisement des catholiques d'Irlande. Les rois de Prusse de leur côté, après avoir réuni en une seule Église leurs sujets calvinistes et luthériens, ont accordé des libertés de plus en plus

(1) *Nouvelles Études évangéliques* (1841-1847).

grandes à l'Église catholique. Bien plus ! l'empereur de l'hérétique Allemagne a choisi le pape pour arbitre dans son conflit avec S. M. Catholique au sujet des îles Carolines, et s'est incliné avec respect devant le verdict du Saint-Père. Il n'est pas jusqu'à la schismatique Russie qui, subissant l'attrait invincible d'un grand pape, digne héritier des Innocent III et des Eugène IV, n'ait fait des pas vers Rome, dans l'intérêt de ses sujets catholiques de Pologne, et c'est hier que le tsar accréditait M. Iswolsky comme ministre auprès du Saint-Siège.

La critique biblique et surtout les institutions de bienfaisance ont à leur tour contribué à cette œuvre d'apaisement des esprits. Les exégètes, renonçant à l'interprétation allégorique, ont cessé de se combattre à coups de textes des Saintes Écritures, comme faisaient les controversistes du XVIe et du XVIIe siècle ; les protestans, par exemple, ont renoncé à identifier la papauté avec la bête de l'Apocalypse, le pape avec l'Antechrist, et à taxer le culte catholique d'idolâtrie. La croix, qui hier encore, dans le Midi de la France, était considérée par les huguenots comme un symbole de la tyrannie catholique, commence à reparaître au pinacle des temples protestans. L'institution des diaconesses protestantes a été fondée sur le modèle des « sœurs de charité » ; et les conférences de Saint-Vincent de Paul, organisées par Ozanam pour moraliser la jeunesse, ont suggéré aux protestans la création des « Unions chrétiennes de jeunes gens ».

Il n'est pas rare de voir des ecclésiastiques des deux confessions concourir aux mêmes œuvres. C'est ainsi que le révérend Chapman, recteur d'une des paroisses anglicanes de Londres, soutint jusqu'au bout, au moyen de collectes faites parmi ses ouailles, l'œuvre que le Père Damien, prêtre belge, avait entreprise chez les lépreux de l'île Molokaï (Sandwich). Et lorsque ce dernier eut succombé victime de son dévouement vraiment héroïque, après seize années de ministère, ce fut le pasteur qui prit l'initiative de fonder la *Société du Père Damien* pour l'étude et le traitement de la lèpre (1889). Qui ne sait encore l'accueil enthousiaste que le cardinal Lavigerie trouva en Angleterre quand, il y a cinq ans, il alla y plaider la cause de la croisade anti-esclavagiste ? « Vous savez le vœu que je forme, — s'écria-t-il devant un auditoire composé mi-partie de catholiques et de protestans, — ce vœu, c'est de voir les haines qui séparent les chrétiens s'affaiblir et cesser, en présence des attaques toujours plus nombreuses de l'athéisme (1889). »

Les catholiques, de leur côté, deviennent plus tolérans pour ceux qu'ils traitaient naguère d'hérétiques, ils ne craignent plus de s'associer à eux pour des œuvres morales et philanthropiques.

C'est ainsi qu'au Congrès pénitentiaire de Paris (21-24 mai 1893), on a vu abbés, pasteurs et rabbins, sœurs de charité et diaconesses travailler et vivre côte à côte, avec la plus édifiante confraternité. Ici, encore, le ton a été donné par Léon XIII, avec la hauteur de vues et l'esprit vraiment apostolique qui le distinguent. Il vient d'en donner une preuve solennelle dans l'Encyclique du 20 juin, par laquelle il invite les païens, les schismatiques et les protestans à se rallier dans l'unité de la foi et de la connaissance de Jésus-Christ. Quand M. Paul Desjardins lui a exposé le programme de son *Union pour l'action morale*, le pape lui a dit qu'il verrait toujours avec satisfaction des catholiques, et notamment des prêtres, participer à des œuvres entreprises par des juifs ou des protestans de bonne volonté. Le pape n'aurait certes désavoué ni le beau panégyrique que l'évêque de Fréjus a fait en octobre dernier d'un marin protestant, l'amiral Jauréguiberry, ni les éloges que des écrivains catholiques, des prélats même, ont décernés aux livres, si profondément imbus d'esprit chrétien, du pasteur Wagner (1).

Jusqu'ici, nous n'avons passé en revue que des actes individuels, à titre de symptômes de l'évolution qui rapproche les esprits d'élite dans les confessions catholique et protestante (2). Mais il y a plus, et des tentatives ont été faites depuis vingt ans, avec des succès divers, pour réconcilier des groupes entiers d'Églises. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

L'initiative a été prise par un catholique indépendant, le chanoine Ignace Dœllinger (3). Le savant professeur de Munich, n'ayant pu souscrire en conscience au dogme de l'infaillibilité du pape, cherchait à se consoler de sa rupture avec l'Église romaine, en fraternisant avec d'autres schismatiques. A la suite de conférences sur la réunion des Églises, données par lui à Munich (1872), un comité de vieux catholiques d'Allemagne convoqua à Bonn des représentans, clercs et laïques, des églises anglicane, russe, et grecque orthodoxe. Dans trois conférences tenues à Bonn, en 1873, 1874 et 1875, ces délégués, réunis aux vieux catholiques d'Utrecht et de Suisse, adoptèrent, comme traits

(1) Nous avons eu sous les yeux une lettre de M. Melchior de Vogüé, adressée à l'auteur de *Justice* et de *Jeunesse*, qui est un signe des temps. On y voit combien les âmes élevées, dans les deux confessions, sont rapprochées dans leur façon d'envisager les problèmes de la conscience, de l'ordre social et de la morale.

(2) Voyez pour de plus amples détails le dernier livre de M. Ernest Naville : *Le Témoignage du Christ et l'Unité du monde chrétien*. Paris et Genève, 1893.

(3) Il convient pourtant de mentionner la tentative faite par Martin-Paschoud, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris, pour établir une Alliance chrétienne universelle (1855) sur la base de l'amour de Dieu, l'amour des hommes, l'amour de Jésus-Christ.

d'union les symboles des conciles œcuméniques des huit premiers siècles, antérieurs au grand schisme d'Orient. Des relations régulières s'établirent entre les Églises orthodoxes de Grèce et de Russie et les Églises anglicane et ancienne catholique. Malheureusement, au dernier congrès vieux-catholique tenu à Lucerne (1892), le levain sectaire a prévalu sur l'esprit vraiment catholique, qui avait animé les initiateurs du mouvement. Des orateurs ont fait entendre des récriminations amères à l'adresse du pape Léon XIII, et le congrès a voté une première résolution où il est dit : « que l'ancien catholicisme n'est pas seulement une protestation contre les nouveaux dogmes du Vatican, mais encore un retour au vrai catholicisme de l'ancienne Eglise une et indivisée, par *l'élimination des corruptions contenues dans le système de l'Église papiste et jésuitique.* » Singulière façon de préparer l'union des Églises que d'excommunier par avance le pape et l'Église catholique romaine, la plus considérable de toutes! Aussi cette tentative, si l'on continue dans la voie d'exclusion où l'on est entré, nous paraît-elle condamnée à échouer misérablement.

Léon XIII a été mieux inspiré lorsqu'il a invité les Églises orthodoxes et schismatiques d'Orient à participer aux solennités eucharistiques de Jérusalem. Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, a été délégué spécialement par le pape pour présider à ces solennités, qui ont attiré environ 3000 pèlerins et étrangers et ont fourni l'occasion d'un congrès entre les prélats grecs et latins (15-21 mai 1893). La base d'union paraissait de prime abord très heureusement choisie. Quoi de plus séduisant que la pensée de réunir les chrétiens autour de la table eucharistique, symbole du sacrifice qui a réconcilié Dieu et les hommes! Quel plus beau modèle à présenter aux dissidens que le spectacle de cette première Église de Jérusalem dont saint Luc nous dit que : « tous ses membres persévéraient dans la doctrine des Apôtres et vivaient en communion fraternelle, par la fraction du pain et par les prières (Actes II, 42). » Voilà, semble-t-il, la meilleure formule d'union : unitédans la foi apostolique, dans l'eucharistie et dans la prière, et liberté dans les rites et usages liturgiques. Sur ce second point, le cardinal Langénieux a été parfaitement explicite : « La multiplicité des rites est non seulement tolérée par le Saint-Siège; elle est nécessaire, parce qu'elle répond, dans les différens pays, à des besoins impérieux, qu'elle sauvegarde des droits acquis et qu'elle respecte des libertés nationales. »

Malheureusement, le vieil esprit dogmatique et autoritaire l'a emporté; on a interprété le verset de saint Luc dans un sens très éloigné de la pensée de l'évangéliste. La doctrine des Apôtres, ce serait tout le système des dogmes décrétés par les conciles ou

les papes, y compris le *filioque*, cause du schisme d'Orient; la « fraction du pain » ne serait autre que la messe catholique, avec le dogme de la présence réelle. En outre, on demandait aux Grecs de reconnaître la suprématie du pape. Or, par ces conditions restrictives, on a exclu de l'union les protestans, d'un côté; et, de l'autre, on a rendu bien difficile la réunion des chrétientés orientales, très attachées à leurs patriarches, et pour qui le mot « confession » est devenu synonyme de « nationalité ».

Chicago offrait un terrain plus favorable que Lucerne ou Jérusalem, pour la réunion d'un congrès des religions. Cette ville, admirablement située sur les rives du lac Michigan, qui est comme la Méditerranée de l'Amérique du Nord, se trouve au centre de ce continent, à peu près à égale distance de l'Europe et de l'Asie, et l'Exposition colombienne, avec ses merveilles, y offrait un attrait de plus pour les étrangers. D'ailleurs, aux États-Unis, l'atmosphère religieuse est plus libre, plus dégagée des nuages orageux qui planent si souvent menaçans à l'horizon du vieux monde. Les dix races qui s'y croisent, au lieu d'être séparées et cantonnées dans des Églises hostiles, comme en Orient, sont étroitement mêlées et, dans ce contact, ont sacrifié leurs préjugés particuliers, pour former une seule nation, qui a un sentiment très vif, tout ensemble, de son indépendance et de sa grandeur cosmopolite. Les Églises, de leur côté, affranchies de tout lien avec l'État, vivent uniquement des offrandes des fidèles; la participation des laïques aux affaires de leur Église préserve le clergé de l'esprit clérical et rapproche les uns de l'autre dans le sein d'une même patrie, également aimée de tous, parce qu'elle respecte et protège également la liberté de tous les cultes. Le révérend John Henry Barrows, pasteur de la première Église presbytérienne de Chicago, fut donc bien inspiré, quand il conçut le projet de convoquer un congrès religieux dans cette jeune capitale de la civilisation occidentale. Avec un coup d'œil vraiment génial, il comprit le parti qu'on pourrait tirer, pour le réveil du sentiment religieux et pour l'union des Églises, de leur contact avec les religions non chrétiennes; il résolut d'élargir, comme on dit là-bas, la *plate-forme* du congrès et d'y inviter les représentans de toutes les grandes religions de la terre.

Cette idée d'une conférence entre les ministres de cultes différens est-elle absolument nouvelle, originale? Évidemment non; elle a dû venir à l'esprit de tout homme supérieur, de tout souverain philosophe, mis en présence des dissensions religieuses. Elle

(1) Discours de clôture au Congrès eucharistique de Jérusalem (21 mai 1893).

a sans doute guidé Alexandre Sévère quand il établissait dans son palais cette singulière chapelle, où Jésus-Christ avait une statue à côté d'Apollon et de Socrate; peut-être a-t-elle hanté la grande âme de Marc-Aurèle. Mais c'est dans l'Inde du XVIe siècle qu'on en trouve la réalisation première, et, chose étrange, l'honneur de cette initiative pacifique revient à un descendant de ces conquérans mongols qui avaient dévasté l'Asie et fait trembler l'Europe, à l'empereur Akbar, arrière-neveu de Tamerlan.

Vers 1574, ce prince, que Renan a surnommé le Marc-Aurèle de l'Hindoustan, fit bâtir à Fathpour-Sikri, sa capitale, un édifice appelé l'*Ibadat Khana*, qui se composait de six grandes salles, où se réunissaient, tous les jeudis soir, les savans et croyans des sectes diverses, pour y discuter les questions religieuses. La salle Ouest était réservée aux Saïds, descendans du prophète; la salle Sud était pour les ulémas; la salle Nord, pour les cheiks et « les hommes de l'extase » sans doute les soufis; la salle Est, pour les parias; les deux autres salles pour les brahmanes et les chrétiens. L'Empereur visitait les salles tour à tour et prenait souvent sa part des entretiens qui se prolongeaient jusqu'au lendemain matin (1). Mais à cette époque, dans l'Inde, les passions de race et de religion étaient encore trop vives; un soir les ulémas, à bout d'argumens, montrèrent le poing à leurs adversaires soufis. Le tolérant grand Mogol dut adresser aux trop bouillans théologiens de sévères réprimandes. Les conférences de l'*Ibadat Khana* se prolongèrent pourtant jusqu'après 1578; nous savons qu'en cette année deux missionnaires jésuites, venus de Goa, prirent part à une controverse avec les ulémas.

Les essais d'unification religieuse d'Akbar disparurent de l'Inde avec lui; ils devaient être repris en Amérique, sous l'influence de l'étude comparée des religions. Vers 1860 parut à Boston une brochure intitulée : *La Sympathie des religions*. L'auteur, le colonel Thomas Wentworth Higginson, était un des héros de la guerre de sécession; chargé de commander un des régimens de noirs, il y avait fait des prodiges de valeur. Après la guerre, il se mit à voyager dans les quatre parties du monde; il observa les peuples et leurs usages, surtout leurs rites religieux et, revenu à Boston, il y fonda « l'Association religieuse libérale » qui est indépendante de toute secte. Dans sa brochure, le colonel Higginson, passant en revue les religions historiques, montrait les traits d'union qui les relient et exprimait cet avis que, sous toutes ces formes, diverses en apparence, il n'y a qu'une religion, dont

(1) Voir comte C.-A. De Noër : *L'Empereur Abkar, un chapitre de l'Histoire de l'Inde au XVIe siècle*, 2 vol. in-8°; Leyde, chez Brill, 1885, Ier vol., p. 306-307.

les deux articles fondamentaux sont la paternité de Dieu et la fraternité humaine (1).

II

M. Barrows aurait pu prendre ces paroles du colonel Higginson, son précurseur, pour épigraphe de la circulaire qu'il lança dès les premiers jours de juin 1891 dans toutes les provinces du monde religieux. Cette circulaire, en effet, est animée des mêmes sentimens et les exprime, parfois, dans des termes semblables :

« Nous croyons que Dieu existe et qu'il ne s'est nulle part laissé sans témoignage; nous croyons que la religion, par son influence, contribue à l'accroissement de la prospérité publique et qu'elle est la première force vive dans l'organisation sociale. Nous sommes convaincus que Dieu ne fait point acception de personne, mais qu'en toute nation il agrée les hommages de ceux qui le craignent et observent la justice ; c'est pourquoi nous invitons cordialement les représentans de toutes les croyances à nous aider à présenter au monde, à l'Exposition de 1893, *les harmonies et les unités religieuses de l'humanité*, et aussi à exposer les œuvres morales et spirituelles, qui sont à la racine du progrès.

« On se propose d'examiner les fondemens de la foi religieuse, de passer en revue les triomphes de la religion dans tous les âges, d'exposer sa situation chez les différentes nations et son influence sur la littérature, les beaux-arts, le commerce, le gouvernement et la vie de famille ; d'indiquer l'efficace de la religion pour faire avancer la tempérance et la pureté des mœurs, et son harmonie avec la vraie science ; de faire ressortir l'importance du jour de repos hebdomadaire : en un mot, d'accroître les forces qui pourront amener l'unité de l'espèce humaine dans le culte de Dieu et le service de l'homme. »

La circulaire définissait ensuite l'objet de ce « Parlement des religions », qui était, non pas d'instituer une controverse, mais de mettre en évidence les harmonies des religions entre elles. Un dernier paragraphe annonçait en raccourci le programme des travaux, calculé pour seize journées, à trois séances par jour, et qu'on peut résumer ainsi :

I. *La religion en soi :* universalité de la croyance en Dieu. L'idée d'un dieu unique, père de tous les hommes. Notions de la vie future.

II. *La religion dans ses rapports avec :* 1° la famille ; 2° les sciences, arts et lettres ; 3° la morale ; 4° les problèmes sociaux ;

(1) *The Sympathy of Religions. — Unity mission office*, 2e édition ; Chicago, 1893.

5° l'humanité. La fraternité des peuples, la justice internationale et l'arbitrage.

III. *La situation actuelle de la religion :* perspectives d'union des Églises chrétiennes et d'union religieuse de la famille humaine. La religion universelle et dernière.

Si j'ajoute que, en même temps que ce congrès universel, devaient se tenir des congrès particuliers de toutes les Églises : catholique, presbytérienne, unitaire, israélite, etc., on avouera qu'il était impossible de tracer un programme plus large et qui répondît mieux à la majesté de la religion. Le règlement d'ordre n'était pas moins sage. On ne devait pas discuter en séance publique; les débats et demandes d'explications étaient renvoyés à une section scientifique, qui siégea dans une plus petite salle, concurremment avec les séances de la salle Christophe-Colomb et où furent lus les mémoires d'un caractère moins populaire. Les représentans de chaque religion furent invités à exposer les lacunes essentielles de leur culte respectif.

Mais, malgré toutes ces mesures de prudence, les anciens conciles et synodes ont fait aux théologiens une si mauvaise réputation en fait de tolérance, que le projet d'un parlement des religions rencontra d'abord plus d'adversaires ou d'incrédules que d'adhérens. On lui prédit le sort de la tour de Babel. Sa propre Église refusa de seconder le pasteur Barrows dans son entreprise. Il essuya aussi, au dehors, plusieurs refus, entre autres, du sultan de Turquie, chef de l'islamisme; de l'Assemblée générale de l'Église presbytérienne d'Amérique (1892); de la plupart des pasteurs de l'Église épiscopale des États-Unis. Un de ceux auxquels il fut le plus sensible fut celui de l'archevêque de Cantorbéry, primat de l'Église anglicane; il était conçu en ces termes :

« Le christianisme est la religion unique. Je ne puis comprendre comment cette religion peut être regardée comme membre d'un parlement des religions, sans qu'on place les autres cultes sur un pied d'égalité avec elle. D'ailleurs, votre programme admet que *l'Église de Rome est l'Église catholique* et traite l'Église épiscopale d'Amérique et, par analogie, l'Église d'Angleterre comme étant hors de l'Église catholique; or cette situation qui nous est faite est intolérable. »

Mais le pasteur Barrows est un de ces hommes de la trempe de Christophe Colomb, qui non seulement ont foi dans une idée, mais qui ont assez d'énergie pour lutter et, au besoin, souffrir pour elle, parce qu'elle s'identifie pour eux avec la cause du Christ. C'est un homme d'une quarantaine d'années, qui joint à l'ardeur du tempérament français le sang-froid et la persévérance d'un Anglo-Saxon; son front large et dégarni est celui d'un pen-

seur; il a la bouche de l'orateur et le regard d'un hardi capitaine. Il réussit à faire partager ses vues à un laïque swedenborgien, M. Charles Bonney, président des divers congrès de l'Exposition; au révérend Jenkin Lloyd Jones, pasteur de l'Église unitaire de « Toutes-âmes; » et à quelques femmes aussi intelligentes que généreuses : Mme Potter Palmer, présidente, Mme Charles Henrotin, vice-présidente du comité féminin d'administration, et lady Henry Somerset, qui s'est tant occupée des œuvres de tempérance, et de patronage des enfans.

Mais ce fut surtout l'adhésion des prélats catholiques américains qui décida du succès du congrès. Le docteur Keane, recteur de l'université catholique de Washington, un des hommes les plus savans et les plus concilians que j'aie rencontrés, fut chargé de présenter un rapport sur la question à un conseil des évêques catholiques réunis à Baltimore, sous la présidence du cardinal Gibbons, et, sur son avis favorable, les évêques se prononcèrent à l'unanimité pour la participation officielle. Cette décision fut, sans aucun doute, communiquée au pape, qui l'approuva. Dès le mois de mai 1893, le nombre des adhésions parvenues au comité était tel qu'on ne douta plus que le congrès serait en nombre suffisant.

Outre des centaines d'adhésions écrites, et de nombreux mémoires envoyés, cent soixante-dix délégués ont assisté en personne au parlement des religions; ils représentaient environ un milliard deux cent mille âmes et peuvent se répartir ainsi :

Religions de la Chine (Taoïsme, Confucianisme, Bouddhisme)	4
— du Japon (Shintoïsme, Bouddhisme)	10
— de l'Indo-Chine et de Ceylan (Bouddhisme)	3
— de l'Hindoustan (Brahmanisme, Brahmo-somaj, Jaïnisme, Parsisme)	8
— diverses (Peaux-Rouges, Nègres, Polynésiens)	5
Judaïsme	12
Islamisme	2
Arménienne (Église chrétienne)	2
Grecque orthodoxe (Église)	4
Catholique romaine (Église)	18
Églises protestantes (y compris 18 dames déléguées)	100
Agnostiques	2
Total	170

J'ai décrit, ailleurs, l'aspect bigarré, le spectacle pittoresque, qu'offrait cette assemblée de prêtres, de théologiens laïques de vingt races, de seize religions différentes. Au premier coup d'œil on n'apercevait que des contrastes : entre ces hommes, aucun lien ni de race, ni de langue, ni de culte. Mais, en y regardant de plus près, on lisait dans tous les yeux une expression de bien-

veillance, une aspiration commune, ce je ne sais quoi qui pousse tout homme digne de ce nom à lever les yeux au ciel et à y chercher le secours d'une puissance invisible, dont il dépend, et puis le sentiment de solidarité dans la souffrance, l'ardent désir de se concerter pour triompher du mal. Oui! c'était bien là le double sentiment qui avait fait venir des extrémités du monde asiatique ces types de race et de religion naguère hostiles l'une à l'autre.

Dès la séance d'ouverture, ces sentimens trouvèrent d'éloquens interprètes :

« Dans ce congrès, s'écria M. Charles Bonney en souhaitant la bienvenue aux délégués étrangers, religion signifie amour et adoration pour Dieu, amour et service des hommes. On ne demande à personne ici d'abjurer ses croyances, ni même de faire le moindre compromis avec ses convictions. Nous ne prétendons pas davantage attribuer à toutes les religions un mérite égal. Ce que nous voulons, c'est former la sainte ligue de toutes les religions contre l'irréligion et les amener toutes à conserver entre elles des rapports fraternels, pour le bien des mœurs, pour le progrès de la charité et du respect mutuel. »

Et Mgr Redwood, archevêque catholique de la Nouvelle-Zélande, fit écho à cet appel d'un laïque protestant, par la déclaration suivante :

« Je ne prétends point, en tant que catholique, posséder toute la vérité et être en état de résoudre tous les problèmes. Je sais apprécier la charité et tout élément de vérité en dehors de mon Église. Christ seul a pu dire : *Je suis la vérité.* Partout où il y a une vérité, il y a quelque chose de digne du respect, non pas seulement de l'homme, mais de Jésus-Christ, cette incarnation de Dieu... L'homme n'est pas seulement un être moral, il est un être social. Or la condition de son développement, de sa prospérité, c'est qu'il soit libre, libre non seulement en matière politique, mais en matière religieuse. Aussi faut-il espérer qu'aujourd'hui commencera une ère nouvelle, où, dans tout l'univers et dans chaque nation, sera extirpée cette idée qu'on doit opprimer l'homme pour cause de religion. C'est la charité seule qui peut amener les âmes à la lumière. »

Voilà certes un beau langage, digne de l'âge d'or du christianisme, et auquel les évêques d'Europe ne nous ont guère habitués. Si on le rapproche des paroles hautaines par lesquelles le primat de l'Église anglicane avait motivé son refus, il est permis de se demander quel est le vrai apôtre de la tolérance, du prélat catholique ou du primat protestant ?

III

Le congrès religieux de Chicago, — s'il n'a été ni un concile, ni un parlement en ce sens qu'on n'y a ni discuté, ni voté, ni excommunié personne, — a eu du moins les caractères d'une assemblée vraiment œcuménique. C'étaient des hommes de foi, venus de tout pays et de toute Église, qui se réunissaient, avec le désir sincère et ardent d'aborder les plus urgens problèmes de la religion et de la philanthropie. On trouvera dans les deux volumes du Rev. Barrows les témoignages recueillis sur ces questions et sur la situation religieuse des pays représentés. Nous nous contenterons ici d'en marquer les trois traits principaux : l'attitude réciproque des païens et des organes du christianisme; les rapports de ces derniers avec le judaïsme ; enfin et surtout le rapprochement qui s'est produit entre les diverses branches de la chrétienté.

L'attitude des ecclésiastiques et des missionnaires vis-à-vis des païens a été, à peu d'exceptions près, d'une courtoisie parfaite, mieux encore, d'une franche sympathie ; en quoi le pasteur J.-H. Barrows a donné le bon exemple. C'est aux païens qu'il avait procuré un gîte dans les maisons les plus hospitalières, c'est à eux qu'il réservait les places le plus en vue sur l'estrade, c'est à eux qu'il a fait la part la plus large, pour le nombre ou la longueur des discours. Et non sans raison ! Les délégués du Japon, de la Chine et de l'Inde n'avaient-ils pas eu à franchir les plus grandes distances par terre et par mer, pour se rendre à Chicago? N'était-ce pas leur témoignage qui importait le plus dans cette vaste enquête sur les croyances? N'était-ce pas sur eux que l'on comptait, comme sur les champions les plus vaillans de la cause de la pacification religieuse ? Ces soins n'ont pas été vains; les païens ont été fort sensibles à cet accueil des *clergymen* américains et des dames américaines, — si sensibles même que l'un d'eux, un vénérable grand prêtre du shintoïsme, au mépris de tous les usages, a embrassé une lady en pleine séance, et tant était grand l'enthousiasme qu'il n'a recueilli que des applaudissemens! Tous ont exprimé leur reconnaissance, dans les discours d'adieux, tout en soulignant avec une fine ironie le contraste remarqué entre les égards qu'on leur montrait à Chicago, et les procédés arbitraires dont ils avaient eu à souffrir dans leur pays, de la part des soi-disant chrétiens.

Bien que les païens laïques, les bonzes et les brahmanes aient fait preuve en général d'une politesse, d'une réserve qui allait parfois jusqu'à voiler les caractères offensifs du polythéisme, — les idoles polycéphaleset les rites cruels ou lascifs, — on a pu fort bien

distinguer parmi eux deux attitudes, l'une agressive, l'autre conciliante. Les uns n'ont pas craint de dire au congrès en quoi le christianisme leur déplaisait et ont fait franchement leur procès aux missionnaires. C'étaient les représentans de la tradition, les conservateurs. D'autres, au contraire, avouant les transformations profondes subies par leurs cultes, ont fait au christianisme des concessions, voire des avances significatives. C'est un bouddhiste laïque du Japon qui s'est attaqué le plus vivement aux missionnaires. Kinza Riuge Hiraï est un homme d'une trentaine d'années; il a la figure d'un ascète, les yeux enfoncés dans leurs orbites, le regard brillant : sa physionomie respire la conviction, la franchise, l'intrépidité. Parlant anglais couramment, il a reproché aux puissances chrétiennes d'Occident de traiter son pays d'une façon inique et de transgresser les maximes de l'Évangile.

« Vous envoyez vos missionnaires au Japon, et ils nous exhortent à observer la morale et à croire au christianisme. Or nous désirons observer la morale, nous savons que le christianisme est une bonne chose et nous reconnaissons votre amabilité. Toutefois notre peuple reste perplexe et ne sait à qui entendre. Car, en même temps, les puissances chrétiennes se refusent à reviser ce traité de Tokio, qui nous a été imposé à l'époque du régime féodal (1858) et qui nous ôte toute juridiction sur les crimes commis chez nous par des étrangers. A tout moment, Américains et Européens foulent aux pieds nos droits et nos usages, sans que nous puissions recourir à un tribunal impartial. Est-ce donc là la morale chrétienne? la justice chrétienne? Je lis dans la Bible : « Si quelqu'un te frappe à la joue droite, tends-lui la gauche »; mais je ne puis découvrir un passage où il soit écrit : « Si quelqu'un te demande justice, frappe-le sur la joue droite, et, une fois tourné, frappe-le sur la gauche. » Je lis encore dans la Bible : « Si quelqu'un te fait un procès et veut te prendre ton manteau, laisse-lui aussi la tunique »; mais je n'y puis trouver cette maxime : « Si tu poursuis un homme en justice et que tu revendiques son manteau, fais-lui donner la tunique par-dessus le marché. »

Ces critiques étaient si bien fondées, la contradiction si criante, que personne, diplomate ou missionnaire, n'a tenté de réfuter l'orateur. Un grand courant d'indignation s'est emparé de l'auditoire ; on a applaudi avec frénésie ce païen, qui, mieux que Voltaire, savait séparer la cause de l'Evangile et celle de ses indignes disciples. On avait senti vibrer en lui ces deux cordes, foncièrement humaines : le patriotisme et le sentiment de la justice. — Quelques séances après, le bouddhiste Dharmapala et le brahmane Narasima Charya (de Madras) reprirent la critique des missionnaires.

Ils leur reprochèrent de manquer d'humilité, de désintéressement, de tolérance. « Vos missionnaires, s'écria le dernier, dans leur ardeur iconoclaste, attaquent quelques-uns de nos préjugés, qui ne sont pas nécessairement contraires au christianisme. Par exemple, on érige en article de foi pour un Hindou converti de se mêler à d'autres castes, on fait de l'usage de nourriture animale une condition pour l'admettre au baptême. Or, laissez-moi vous dire, par ma propre expérience, que ces choses soulèvent chez nous une répugnance physique. » Et le brahmane demanda ensuite ironiquement si les apôtres saint Pierre et saint Paul avaient eu les mêmes exigences ?

Les révérends R.-A. Hume, missionnaire aux Indes orientales, et Haworth, missionnaire au Japon, repoussèrent quelques-uns de ces reproches, mais ils avouèrent que beaucoup d'évangélistes étaient, en effet, fort ignorans des livres sacrés et des rites et usages de ces religions antiques; et qu'au lieu de déblatérer contre le paganisme en bloc, on ferait mieux de reconnaître les élémens de vérité qu'il renferme. Le missionnaire G. Candlin (de Shanghaï) ajouta qu'il fallait changer radicalement la méthode d'évangélisation, substituer la preuve spirituelle, qui se trouve dans un sincère retour à la vie morale, au certificat d'orthodoxie, qui est souvent sans efficace sur la conduite. Et le révérend W. Alger, pasteur à Boston, termina le débat en ces termes : « Le véritable Antéchrist de notre temps, c'est le caractère et la conduite antichrétiens de la chrétienté ! Nous prêchons aux quatre coins du monde : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît », et, en fait, nous rejetons à l'arrière-plan ce royaume et sa justice; nous travaillons, comme autant de diables incarnés, pour l'intérêt personnel sous toutes ses formes. Voilà le grand obstacle à l'unification de la famille humaine. »

Je ne connais rien de plus noble, de plus honorable pour le caractère américain, que cet aveu loyal des défauts de la chrétienté, en présence même de ses adversaires. Que d'autres traitent cela de faiblesse, de naïveté, voire de blasphème contre la majesté de la « religion unique » ! Pour nous, ces craintes, ces doléances ne me touchent pas ; la vérité nous est plus chère que tous les beaux décors d'une dévotion de parade et, bien loin de nous inquiéter de ces aveux pour le sort du christianisme, nous pensons, au contraire, qu'une religion est bien forte qui affronte, sans sourciller, les batteries de l'ennemi et qui emprunte à leurs critiques mêmes les moyens de se perfectionner.

Qu'on n'aille pas, du reste, attacher trop d'importance à ces *mea culpa* des représentans du christianisme; ni, comme le

font, paraît-il, certains bouddhistes d'Europe, chanter victoire gagnée. Ces aveux n'ont eu trait qu'à des écarts entre les maximes et la conduite des chrétiens. On n'a sacrifié aucun des principes de la doctrine et de la morale. Et, en revanche, la plupart des représentans du polythéisme, en avouant les profondes modifications, les réformes radicales, qui se sont opérées ou s'opèrent en son sein, ont rendu un hommage, plus ou moins explicite, à la supériorité de la morale et même du monothéisme chrétien.

C'est surtout dans la croyance des peuples le plus anciennement civilisés que cette évolution est frappante. Ainsi Reuchi-Schibata, grand prêtre du Zhikko, — une des branches du shintoïsme, la religion nationale des Japonais, — nous a expliqué que cette réforme, datant du XVIe siècle, a pour objet d'insister sur la mise en pratique des préceptes et de concentrer sur un dieu suprême l'adoration, jusque-là dispersée sur les multiples kamis ou demi-dieux. Ce Dieu existe par lui-même et est seul éternel : c'est lui qui a créé toutes choses, et les autres dieux ne sont que des manifestations de sa puissance. « Les religions, a-t-il dit, ne diffèrent que par la forme extérieure, qui est déterminée par le tempérament du peuple ou le milieu physique où elle est née. Elles reposent toutes sur une vérité fondamentale. Comme il serait impraticable actuellement de les combiner en une seule, les croyans, du moins, devraient abjurer tous sentimens d'hostilité et unir leurs forces pour dégager cette vérité commune qui se cache sous les formes diverses. »

Les organes du bouddhisme ne nous ont pas moins surpris en nous apprenant qu'ils acceptaient le dieu suprême du brahmanisme Brahma, comme présidant à la période actuelle du monde. Ce dieu est tout amour, bonté, miséricorde, et veille sur tous avec une égale sollicitude. La morale bouddhiste admet aussi maintenant des sanctions de nos actes, dans la vie future et dans la vie éternelle, ce qui paraissait incompatible avec la notion primitive du nirvana.

Il s'est produit aussi, dans les religions des Parsîs et des Hindous, un mouvement parallèle tendant au monothéisme. C'est une opinion généralement admise que la religion de Zoroastre est dualiste : Ahoura-Mazda et Angrya-Mainyush produisent, par leur antagonisme, la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres. Il paraît que nous étions mal informés. Un Parsî de Bombay, Jinanji-Jamshedji-Modhi, nous a expliqué l'origine de cette erreur ; quelques écrivains sacrés s'étant servis, par emphase, du terme d'Ahoura-Mazda pour désigner Spenta-Mainyush, l'archange de la lumière, peu à peu ce dernier nom est tombé en désuétude et l'on a fini par identifier cet archange avec le Dieu suprême. La religion primitive des mages était monothéiste ; car Zoroastre a précisé-

ment rejeté de l'Avesta le mot aryen de *dêva* comme impliquant la pluralité des dieux. La théorie des deux principes n'est qu'une explication philosophique, qu'il ne faut pas confondre avec le système religieux de Zoroastre. Ahoura-Mazda est le seigneur souverain et omniscient, le créateur, qui gouverne avec justice le monde visible et le monde invisible. Quand les temps seront accomplis, Ahriman et l'enfer seront détruits, tous les morts ressusciteront et un bonheur éternel régnera dans le monde.

Une évolution dans le même sens s'est opérée au sein du brahmanisme depuis soixante ans. En 1830 un brahmine, Raja-Ram-Mohan Roy, fondait le *brahmo-somaj* ou « société de Dieu » pour épurer la religion des Hindous de ses 33 millions de dieux ou de déesses et de ses rites cruels ou démoralisans. Cette société a créé un grand mouvement d'opinion, qui a permis au gouvernement anglais d'abolir le suicide des veuves, de relever l'âge minimum du mariage légal, et qui tend à amener le croisement des castes. Les membres de cette association, qui a pris une grande extension, reconnaissent la Bible comme Écriture sainte, au même titre que les Védas et les Upanischads, adorent un seul Dieu vivant, père de toutes les races ; et saluent dans le Christ le plus divin des prophètes de l'humanité. Le brahmo-somaj était représenté à Chicago par trois délégués, dont l'un s'est bientôt placé, par son éloquence, au premier rang des orateurs du congrès. Le protab Chunder-Mozoumdar est un homme de 55 ans, de la caste des brahmanes, au pur type aryen : il a le front d'un penseur, des yeux noirs, où la douceur s'allie au rayonnement d'une foi ardente, les cheveux et la barbe sont encore très noirs. Il est l'auteur d'un livre intitulé : *Le Christ oriental*, dans lequel il a montré combien la voix des Évangiles fait écho à la prédication des Védas.

On pourra juger de cette consonance par le passage suivant du discours de Mozoumdar, sur la *Dette religieuse du monde envers l'Asie* (21 sept. 93).

Après avoir rappelé que c'est à l'Asie que le monde doit ces grandes choses : l'intuition de l'esprit de Dieu immanent et agissant dans la nature, l'*introspection* ou conscience que Dieu agit en nous ; l'adoration aimante et joyeuse, s'exprimant par des prières et des hymnes, et le renoncement aux plaisirs des sens, renoncement poussé jusqu'au dernier terme de l'ascétisme, Mozoumdar a ajouté : « La maîtrise de soi-même ou renoncement n'est qu'une partie de l'éducation spirituelle de la volonté ; l'autre partie, c'est l'obéissance, c'est la consécration de nous-même à la volonté de Dieu et au service de l'humanité. La discipline de nous-même n'est qu'un moyen pour atteindre ce but supérieur : nous soumettre et nous identifier à la volonté de Dieu. Le grain de froment tombe

et meurt en terre, afin de se reproduire au centuple ; de même l'homme qui consume sa vie pour Dieu, la garde pour l'éternité. La mort, c'est-à-dire la destruction du moi égoïste et charnel a été et sera toujours le prix à payer pour atteindre Dieu. Qui a pu dire : *Que ta volonté soit faite et non la mienne?* Celui-là seul qui a lutté avec la coupe amère de l'agonie, celui qui ne songeait qu'à servir Dieu et les hommes, tandis que le meurtrier était à la porte.

« Appelez cela renoncement, appelez cela stoïcisme, appelez-cela mort : le fait est que celui-là seul qui meurt à soi-même peut trouver le repos en Dieu et la réconciliation avec l'homme.

« Cette grande loi d'abnégation, de souffrance de mort, a pour symbole cette croix mystique, qui vous est si chère et qui m'est chère aussi. Chrétiens ! répudierez-vous jamais le Calvaire ? L'union de volonté et de caractère est le plus haut, mais le plus difficile degré de l'union avec Dieu. »

Y a-t-il beaucoup de catholiques ou de protestans qui aient pénétré si avant dans le mystère de la rédemption ? Quand un païen en est arrivé là, ne peut-on pas lui appliquer l'éloge que Jésus donnait à Nathanaël : « Voici un Israélite en qui il n'y a point de fraude. » Voilà un croyant auquel il ne manque de chrétien que le nom !

Il n'y a pas manqué de « Nathanaël » au congrès de Chicago.

Sans doute, il y a eu des rabbins qui représentaient le judaïsme orthodoxe, ritualiste, celui qui ne voit point de salut hors de la loi, de la circoncision et de la viande « kascher ». Tel a été le rabbin Pereira Mendez, de la synagogue hispano-portugaise de New-York. Après avoir revendiqué pour Moïse la gloire d'avoir le premier doté l'humanité d'un code de morale et rappelé que les prophètes d'Israël avaient les premiers émis les idées de paix, de fraternité, de bonheur universel, il a recherché par quels moyens ils avaient accompli leur œuvre. Il en a relevé deux : un principe de séparation, de rupture absolue avec le monde des païens et un acte de protestation contre leurs erreurs et leurs vices. Et M. Pereira Mendez a conclu en disant que les Juifs devaient continuer à vivre à part des Gentils, et à protester contre tout ce qui est contraire à la loi de Moïse, jusqu'à la réparation de toute injustice et jusqu'à la restauration d'un royaume d'Israël en Palestine, qui s'étendra du Nil à l'Euphrate.

Mais la plupart des rabbins, manifestement imbus d'idées bibliques pendant leur séjour aux universités, ont exposé des doctrines très voisines du christianisme. Par exemple, M. Isaac Wise, professeur à Cincinnati, a établi que le judaïsme reposait sur les quatre dogmes fondamentaux : la croyance à un Dieu vivant, à la révélation, à la loi morale et à la sanction future du bien et du

mal. Le rabbin Kohler, de la synagogue Beth-El, à New-York, s'est rencontré avec le cardinal Gibbons pour présenter la parabole du bon Samaritain comme la plus belle leçon de tolérance et de charité inter-confessionnelle qui ait été donnée aux hommes. Mais deux rabbins, surtout, ont étonné l'assemblée par la sainte hardiesse avec laquelle ils ont confessé leur adhésion spirituelle à l'Évangile du Nazaréen : M. Hirsch, professeur à l'université de Chicago, dans un discours sur les *Élémens de la religion universelle*, dont nous parlerons plus loin, et M. Lyon, professeur d'assyriologie à l'University Harvard, N. Cambridge. On voit par là que les universités mixtes, en instituant un commerce intime entre les croyans de religions différentes, leur fournissent l'occasion de se respecter mutuellement et de mieux apprécier leurs doctrines respectives. Le rabbin Lyon avait une tâche difficile : il devait traiter ce sujet de la *Contribution du Judaïsme à la civilisation* qui a rendu célèbre la magistrale leçon d'E. Renan au Collège de France, en 1863. Il a su être intéressant, même auprès d'un tel modèle. Il a commencé par rendre hommage à la tolérance de l'Université Harvard qui, malgré sa devise : *Christo et Ecclesiæ*, ouvre l'accès de ses chaires à tous les savans, sans distinction de culte, et il a salué dans les États-Unis une deuxième terre promise, qui a vraiment réalisé le rêve des prophètes d'Israël. Les Juifs, en effet, y ont trouvé à la fois un *home*, où ils peuvent se reposer de leurs exodes et des tribulations dont ils sont l'objet « à l'ombre de la vigne et du figuier », et la prospérité, car la terre d'Amérique offre des ressources inépuisables au génie industriel et commercial de leur race ; mais là surtout, on les a accueillis avec des sentimens de tolérance, de bonne volonté, de fraternité.

Entrant alors au cœur de son sujet, le professeur de Harvard a dit que le monde doit à Israël non seulement les Écritures saintes, mais encore des types incomparables de beauté morale et de patriotisme, ces héros et ces prophètes qui s'appellent Moïse, Jérémie, Paul de Tarse, et au premier rang Jésus de Nazareth.

« Jésus, a dit le rabbin Lyon, lui aussi était Juif. Seulement son nom a été tellement identifié avec l'histoire du monde qu'on a fini par oublier son origine. On s'est dit qu'une personnalité aussi souveraine est trop universelle pour être bornée par les frontières d'un peuple. Ainsi, nous négligeons trop de tenir compte de la naissance de Jésus dans une famille juive et de son éducation galiléenne. Loin de moi la tentative d'apprécier l'influence de son caractère sur le progrès de l'humanité ! Pour accomplir cette tâche, il ne faudrait pas moins que la science universelle. Il suffit, pour mon sujet, de rappeler la nationalité de celui qu'une partie considérable du monde s'accorde à regarder comme ayant

été le plus grand et le meilleur exemplaire de la race humaine... Je n'ai garde d'oublier qu'un grand nombre de Juifs n'ont pas encore admis la grandeur de Jésus; mais cette attitude s'explique par l'effet que font sur eux certains enseignemens touchant sa personne et par les persécutions que beaucoup de Juifs ont endurées et endurent encore de la part de ceux qui portent le nom du Christ. Quoi qu'il en soit, il y a dans ce nom et dans cette personne de Jésus, bien compris, une telle source de bénédictions et d'élévation morale que je ne puis concevoir de raison qui empêche les Juifs de le reconnaître pour le plus grand et le plus aimé de tous leurs plus illustres docteurs. »

Après d'aussi sincères hommages rendus par des fils d'Israël à la grandeur morale de Jésus et à la vertu salutaire de son Évangile, les ministres du christianisme ne pouvaient demeurer en reste de courtoisie et de tolérance. Mgr Ireland, le célèbre archevêque de Saint-Paul, dont les Parisiens ont eu, il y a trois ans, le privilège d'entendre la parole chrétienne et libérale, était allé, quelques jours avant, au congrès israélite témoigner sa sympathie à ce peuple si odieusement maltraité dans certains pays. Mgr Latas, archevêque de Zante, a tenu, au nom de l'église grecque orthodoxe, à démentir la légende, si souvent exploitée contre les Juifs, d'un enfant chrétien immolé en guise d'agneau pascal :

« Je demande au congrès, s'est écrié le généreux prélat, d'affirmer notre conviction que le judaïsme interdit toute espèce de meurtre; qu'aucune des autorités ni des livres saints d'Israël n'autorise l'effusion, ni l'usage de sang humain dans les rites. La propagande d'une telle calomnie contre les adeptes d'une croyance monothéiste ne peut être considérée que comme une manœuvre anti-chrétienne. »

Ces paroles ont été couvertes d'applaudissemens, et il a été manifeste, à ce moment-là, qu'un pacte d'alliance était conclu entre les chefs des deux grandes religions fondées sur la Bible.

IV

Mais à quoi serviraient et ce pacte entre prélats et rabbins, et les visibles avances de plusieurs brahmanes et mages envers le christianisme, si les multiples sectes de la chrétienté restent hostiles ou divisées?

C'est ce qu'ont bien compris les organes du christianisme à Chicago ; ils ont senti qu'en face des progrès de l'athéisme et de l'anarchie morale, en présence des attaques de la science incrédule et du socialisme révolutionnaire, il fallait serrer les rangs. Et, comme en vertu d'un accord tacite, ils se sont réunis sur deux bases

communes : l'une morale et sociale, l'autre religieuse et liturgique.

1° Les ministres de toutes les confessions ont reconnu d'un commun accord l'existence du péché, ses conséquences funestes, et la réalité de la délivrance apportée par le Christ.

« S'il y a une chose certaine, a dit le pasteur J. Cook (de Boston). c'est que l'âme, en proie aux mauvais penchans, ne saurait trouver la paix. Il faut, pour qu'elle entre au royaume du ciel, c'est-à-dire pour qu'elle devienne heureuse, qu'elle soit délivrée du péché et du désir du péché. »

Et le Père Elliot, de l'ordre des Paulistes de New-York, a ajouté, du point de vue catholique :

« Il y a un malheur plus grand que d'ignorer son péché, c'est de perdre conscience de la dignité humaine. Je ne puis croire que l'homme soit radicalement dépravé. Si j'avais à choisir entre le pélagianisme et la prédestination, c'est pour le premier que j'opterais. Mais, grâce à Dieu! ni l'un ni l'autre n'ont raison. La vérité, c'est que nous avons tous péché et que la vie et la lumière nous ont été communiquées en Jésus-Christ pour notre salut. »

Le péché n'a pas seulement des effets funestes sur les individus; il est la cause première de toutes les misères sociales : l'alcoolisme, la pauvreté, la prostitution, la guerre. Voilà les géans du mal, contre lesquels les Églises devraient organiser une pacifique croisade, et M. le professeur Small (de Chicago) a adjuré les diverses confessions, au lieu de se borner à endoctriner les enfans ou à soutenir des controverses, de s'allier pour améliorer les relations entre les classes. Le cardinal Gibbons a été l'éloquent interprète de ces sentimens d'union, quand, après avoir revendiqué pour l'Église romaine la priorité dans la fondation des institutions charitables, il a ajouté :

« Je suis heureux de reconnaître que les nombreuses corporations chrétiennes, en dehors de l'Église catholique, ont été et sont aujourd'hui de zélés promoteurs des œuvres de bienfaisance. Sans parler des innombrables œuvres humanitaires créées dans tout ce pays par nos frères non-catholiques, je rends un joyeux témoignage aux institutions philanthropiques fondées par Wilson et Shepherd, par Johns Hopkins, Enoch Pratt et George Peabody à Baltimore. Bien que nous différions par la foi, il y a une plateforme sur laquelle nous nous maintenons unis, c'est celle de la charité et de la bienveillance.

« La religion pure et sans tache devant Dieu, a dit l'apôtre, c'est de visiter la veuve et l'orphelin dans leur détresse et de se garder pur des souillures du monde ou, pour emprunter les paroles du païen Cicéron : *Homines ad Deos nulla re propius accedunt, quam salutem hominibus dando.* »

Mais, comment réaliser cette alliance philanthropique? Deux moyens ont été proposés. M. Théodore Seward, professeur de musique à East-Orange, New-Jersey, reprenant une pensée du comte Zinzendorf, le restaurateur de l'unité des frères Moraves, a proposé la formation d'une *Fraternité de l'unité chrétienne*.

« On voudrait, disait la feuille d'enrôlement, unir tous ceux qui désirent servir Dieu et leurs semblables, sans distinction de *credo*, sous la seule inspiration de la vie et des préceptes de Jésus-Christ. On se propose de restaurer l'esprit et les méthodes du christianisme primitif, de substituer la coopération à la compétition dans les œuvres religieuses et de hâter l'ère de la fédération du monde. »

Cette motion obtint sur-le-champ (2 septembre) l'adhésion d'une vingtaine de délégués des Églises grecque, protestante et arménienne; mais elle parut sans doute trop vague et trop étroite à la plupart des membres du congrès, car elle n'a rallié ni les catholiques, ni les israélites.

M. le pasteur Barrows a été plus heureux en proposant, le même jour, de nommer trois comités pour préparer une liste des cinquante meilleurs livres sur le christianisme. Le premier comité se composa du révérend F. A. Noble et des ministres protestans orthodoxes; le deuxième eut pour président l'évêque Keane, assisté de quatre professeurs catholiques, et le troisième fut formé de délégués de toutes les associations religieuses libérales, sous la présidence du révérend Jenkin Lloyd Jones. Ces trois comités, après avoir travaillé à part, devaient se réunir pour dresser une liste commune de livres d'apologétique, d'histoire, et d'édification (1).

2° Mais les initiateurs du parlement des religions étaient trop convaincus de la valeur intrinsèque, de l'efficace du sentiment religieux pour se contenter de l'union seulement en vue d'une action morale ou philanthropique. N'était-ce pas faire une nouvelle édition de la *Morale indépendante?* N'était-ce pas se priver d'un des plus grands ressorts de l'énergie morale : la prière? Aussi ont-ils essayé de fonder l'union sur une base plus large et plus profonde; sur ce qui fait l'essence même de toute religion, sur le culte en esprit, sur la révérence pour l'Être infini « de qui nous tenons la vie, le mouvement et l'être ». Et cette adoration s'est manifestée sous les deux formes les plus idéales, les plus immatérielles, la prière muette ou l'Oraison dominicale et le chant d'hymnes communes.

(1) Cette idée est très praticable ; la librairie Mame a publié, en 1870, sous les auspices de Mgr Dupanloup, les *Pensées morales et religieuses de Bacon, Kepler, Newton, Euler*, quatre protestans illustres, et l'abbé Migne a admis les œuvres de plusieurs théologiens protestans dans ses *Démonstrations évangéliques* (Paris, 1842-1888).

Quel acte solennel, quel événement inouï dans l'histoire de l'Église romaine, que le fait du cardinal Gibbons, revêtu de la pourpre romaine, se levant au milieu de cette assemblée d'hérétiques, de schismatiques et de païens, et, après avoir fait le signe de la croix, prononçant le « Notre Père » en anglais! Il y a eu pourtant quelque chose de plus touchant que cet acte initial, c'est le moment où, à la séance de clôture, le rabbin Hirsch a dit à son tour la même prière; le successeur des scribes et des docteurs de la loi venant rendre son témoignage au crucifié de Golgotha!

Les hymnes, — ces prières qui s'élèvent au ciel sur les ailes de la mélodie et du rythme, — n'ont pas moins bien rendu cette harmonie des croyances. On en avait préparé pour l'usage du congrès un recueil si bien choisi que les adeptes de toutes les confessions chrétiennes ont pu les chanter d'un cœur et d'une âme. Les unes étaient imitées de ces vieux psaumes d'Israël, qui semblent doués d'une éternelle jeunesse; d'autres étaient des cantiques de l'Église latine, par exemple le *Te Deum laudamus*, le *Veni Creator;* enfin on y trouvait en grand nombre des hymnes composées par des poètes catholiques, unitaires ou quakers. Deux surtout devinrent les favorites de l'auditoire, le cantique d'Adams, qui commence par ces mots :

Nearer, my God, to thee

et l'admirable hymne du cardinal Newman :

Lead thou me on, o kindly Light!

Jamais la puissance de la musique pour la concorde ne s'est montrée d'une façon plus éclatante qu'à la dernière séance. Après que les délégués des nations païennes ou des églises étrangères eurent fait leurs adieux, le chœur d'Apollon entonna l'*Alleluia* tiré de l'oratorio *le Messie* de Hændel, avec un élan superbe. Le chef du chœur et les choristes étaient si pénétrés par le génie du grand maître et par le souffle des paroles bibliques :

Alleluia ! car le Seigneur Dieu règne avec toute-puissance !
Il régnera à jamais, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs.
Alleluia !

que l'effet produit sur l'auditoire fut indescriptible. Cette masse de 4 000 personnes fut comme soulevée par une force surnaturelle ; il nous sembla que toutes les barrières de race, de langue, de dogmes étaient renversées et que nous étions tous là comme les membres de la grande famille de Dieu ! L'enthousiasme était tel que des centaines de personnes se tenaient debout : les hommes acclamant, les femmes agitant leurs mouchoirs. Le calme ne se rétablit que lorsque le chœur se mit à chanter le *Juge-moi,*

ô Dieu! de Mendelssohn. Mais tout le monde a gardé l'impression que ce jour-là la musique avait remporté un de ses plus beaux triomphes; comme Orphée, elle avait dompté le monstre de l'intolérance et de la discorde!

3° Ainsi le congrès de Chicago a réalisé l'accord des confessions chrétiennes sur la « plate-forme » de la charité et de la lutte contre les misères sociales, sur la base de la prière et du chant spirituel. Est-il possible d'aller plus loin et d'atteindre l'unité doctrinale et sacramentelle? Et puis même, est-ce désirable? — Qu'une entente entre les sociétés soit utile et même indispensable à l'œuvre missionnaire, si on ne veut pas la voir paralysée dans l'Extrême-Orient, c'est ce que le révérend G. Candlin a démontré clairement. Mais entente ne signifie pas fusion, et il ne faut pas confondre l'esprit sectaire avec l'esprit de corps ou l'esprit d'Église qui a sa raison d'être. « Les Églises historiques, — a dit Philippe Schaff dans un mémoire sur la réunion du christianisme, qui a été comme son testament religieux, — représentent les aspects variés de la foi chrétienne et se complètent mutuellement. C'est chez les peuples les plus actifs et les plus civilisés que les dénominations religieuses sont le plus nombreuses. Toutes ces divisions de la chrétienté doivent servir, dans la pensée de la Providence, à former un jour une plus grande harmonie. » Mais la réconciliation est-elle possible entre elles? Oui, répond Schaff, car toutes sont d'accord sur l'adoration d'un seul Dieu, la reconnaissance d'un seul Christ, et de la même Bible, trésor de ses révélations, la croyance à la loi morale et à la vie future. « Pourquoi le pape, — s'est écrié en terminant le professeur Schaff, — dans l'esprit de Grégoire Ier et s'inspirant d'une autorité supérieure, ne déclarerait-il pas infailliblement sa propre faillibilité dans les matières qui sont en dehors de son Église? Pourquoi n'inviterait-il pas les Grecs et les protestans à un concile pan-chrétien de Jérusalem, là où l'Église-mère de la chrétienté a tenu sa première assemblée de pacification? »

La deuxième partie de cette proposition n'est pas aussi étrange que la première, et la preuve, c'est que Léon XIII, dans l'encyclique *Præclara gratulationis*, a exaucé le vœu du professeur Schaff; mais le résultat a prouvé que le sacrement de l'Eucharistie n'offrait pas un trait d'union plus commode à Jérusalem qu'à Marbourg ou au concile de Bâle, avec les Hussites. Il faut donc trouver une base plus large, sans rester dans le vague, et plus précise, sans tomber dans l'uniformité. « Ce qu'il faut rechercher, a fort bien dit le chanoine Freemantle, agrégé de Baliol College (Oxford), c'est l'unité de l'esprit, c'est-à-dire l'entente et la sympathie sur certains objets, qui conduiront à la coopération. La foi, dans sa

vraie nature, est moins une adhésion de l'intellect à certains dogmes qu'une faculté morale et affective. Nous devons appliquer cette faculté, non pas aux symboles dogmatiques qui nous divisent, mais aux objets mêmes de la religion, sur lesquels on est unanime : Dieu, — le Christ, — la vie éternelle. »

Il est évident que cet accord des grandes confessions chrétiennes sur la base d'une foi essentiellement morale faciliterait l'accès du christianisme aux païens, car il y a, comme on l'a vu tout à l'heure, dans les grandes religions de l'Asie, des affinités remarquables pour le théisme et la morale de l'Évangile. Les docteurs chrétiens d'Alexandrie avaient très bien vu cela au IIIe siècle, et ils expliquaient ces affinités entre l'Hellénisme et l'Évangile par la théorie du « Logos » ou Verbe divin. C'est ce qu'a rappelé M. Max Müller dans une lettre adressée d'Oxford au pasteur Barrows, et qui a été lue au congrès : « Cette doctrine du Logos, écrivait-il, est à la base de la plus ancienne théologie chrétienne ; elle-même repose sur le quatrième Évangile et sur maint passage des Synoptiques, mais n'a été complètement élaborée que par Clément d'Alexandrie et par Origène... Si nous voulons être d'authentiques et honnêtes chrétiens, il nous faut remonter jusqu'à ces autorités antérieures au concile de Nicée, car ce sont là les véritables pères de l'Église. C'est sur cette base antique, qui a été si étrangement négligée, — sinon rejetée de propos délibéré à l'époque de la Réformation, — que seront possibles un véritable réveil de la religion chrétienne et une réunion de toutes ses branches. »

Nous ne partageons pas l'optimisme de l'illustre auteur de la *Science des religions*, et nous ne croyons pas à l'union des Églises sur la base d'un *credo* théologique ou d'un sacrement. En effet, chaque église, chaque nation, chaque école de théologiens verra toujours les doctrines capitales de l'Évangile sous son angle particulier et ne sera guère disposée à les sacrifier. D'ailleurs les générations actuelles demandent toujours moins de théologie et toujours plus de sentiment religieux ; toujours moins de dogmes et de rites, et toujours plus de morale en action : il y a une tendance en religion, comme dans les affaires, à supprimer les intermédiaires. Ce qui est désirable, c'est non pas l'unité dogmatique ou rituelle, mais l'union des efforts moraux et sociaux, par l'harmonie des adorations. Ce après quoi soupirent les âmes généreuses, c'est à une libre communication avec le Dieu de miséricorde et d'amour, c'est à une solidarité plus réelle avec nos semblables qui souffrent. Aussi MM. Hulbert et Freemantle ont eu mille fois raison, selon nous, de dire qu'il est temps d'affranchir la foi de la tutelle des symboles dogmatiques et qu'il faut, pour la réveiller, la laisser

s'orienter et s'attacher librement aux objets éternels de la religion.

C'était aussi le sentiment du rabbin C. Hirsch, dans son discours sur les *Élémens de la Religion universelle*. Ces élémens indestructibles, d'après lui, sont l'idée du Dieu esprit, la conscience du péché et le pardon assuré au repentir sincère, la foi en une vie future et le fait de pratiquer la prière « en esprit et en vérité », la méditation de toute révélation de Dieu dans les « Bibles de l'humanité » et surtout la pratique de la charité, cette charité sans restriction, dont Jésus a donné le modèle et qui pénétrera toutes les relations de la société humaine (1). « Jésus-Christ sera le véritable *unificateur* de l'humanité, » telle est la prédiction faite en termes plus ou moins clairs par plusieurs brahmanes et rabbins, mais explicitement par tous les organes des grandes communions chrétiennes : Mgr Latas, pour l'Église grecque ; Mgr Keane, pour l'Église romaine ; les révérends Boardman et Barrows au nom des dénominations protestantes. C'est sa personne et son Évangile et non pas le chef de telle ou telle Église ou son *credo* qui sont le pôle vers lequel gravite le monde religieux. Mgr Keane avait à traiter cette question : *Quel sera le centre final de la Religion?* Voici, en résumé, sa réponse :

« Ce parlement a montré que les efforts de toutes les races de la terre pour répandre la doctrine de Dieu, tous les moyens essayés par le Tout-Puissant pour unir les hommes aboutissent logiquement à un point culminant : Jésus-Christ. Les grands conducteurs religieux du monde avouent qu'ils ne sont que des précurseurs, tâtonnant dans les ténèbres et montrant du doigt à l'horizon l'aurore de celui qui devait être la « Lumière du monde ». Ainsi le verdict des siècles proclame, avec l'apôtre des Gentils, qu'aucun autre fondement ne peut être posé que celui qui a été posé par Dieu même, à savoir Jésus-Christ. Aussi longtemps que Dieu sera Dieu et que l'homme sera l'homme, Jésus-Christ sera le centre de la religion à jamais. — Quant à son Église, elle a deux côtés. Du côté humain, il y aura toujours, comme il y a toujours eu, place pour toutes les réformes, pour l'élimination des défauts humains, car Notre-Seigneur n'a fait aucune promesse d'impeccabilité humaine. Mais, du côté divin de l'Église, il ne saurait y avoir aucun changement, ni l'ombre d'une altération... Cette Église doit devenir un organisme parfait ; toutes les diversités doivent se fondre dans l'unité, suivant le vœu du Seigneur : « Puissent-ils être un en nous comme toi, ô Père, tu es en moi et moi en eux, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité ! »

(1) Comp. le mémoire de M. Albert Réville sur *Les Conditions et les perspectives d'une Religion universelle ;* Barrows, II, 1363.

A ces paroles du recteur catholique, le pasteur Barrows a fait écho dans son discours final :

« Mon cœur est si plein d'amour, de bonheur, de gratitude, que je ne saurais exprimer tout ce que je ressens. S'il y a quelqu'un à qui soit dû l'honneur du succès de ce parlement des religions, c'est à l'esprit du Christ, qui est un esprit de charité... On dit que sir Josuah Reynolds termina ses conférences sur l'art de la peinture, par le nom de Michel-Ange. Pour moi, je désire, avec une vénération bien autrement profonde, que le dernier nom, prononcé par moi devant cette assemblée, soit le nom de Celui à qui je dois la vie, la vérité, l'espérance et toutes choses ; le nom de Celui qui peut résoudre toutes les contradictions, et qui, du haut de son trône dans les cieux, dirige sur la terre la marche sereine et infatigable de l'amour rédempteur, le nom de Jésus-Christ le sauveur du monde ! »

V

Voilà, certes, des paroles de foi, d'espérance et de charité qui sont de bon augure pour l'avenir de l'œuvre de pacification religieuse, inaugurée par le vaillant pasteur de Chicago. Les applaudissemens unanimes qui les ont accueillies, ont été la plus douce récompense de son labeur ; ils lui ont prouvé que si, au début, son projet avait soulevé bien des objections et s'était heurté à quelques refus, il avait maintenant cause gagnée. Le premier parlement des religions n'a été ni une tour de Babel, ni une nouvelle Pentecôte, bien qu'à certains momens les cœurs aient été comme soulevés par l'esprit divin ; mais il a été un concile pacifique des grandes religions de la terre et il a produit un grand effet moral.

Plusieurs ont exprimé la crainte qu'il n'eût pas de résultats pratiques ; eh bien ! même sur ce point le doute n'est plus permis. Ce congrès a déterminé deux grands courans : l'un pousse à une étude plus approfondie des religions et l'autre tend au rapprochement des diverses dénominations chrétiennes entre elles et même avec les Israélites. Le *Christian Register* de Boston, du 24 mai, nous apprend que Mme Caroline E. Haskell a fait à l'Université de Chicago une donation de 20000 dollars (plus de cent mille francs) pour créer une chaire de science comparée des religions. Le courant s'est propagé au delà de l'océan Pacifique, et l'on nous assure que le mikado du Japon a convoqué les représentans des quatre cultes professés dans l'Ile du Soleil à un congrès qui doit avoir lieu à Tokio, en octobre prochain, pour l'étude comparative des religions. Enfin, le Congrès libéral, qui vient

de se tenir en mai dernier, à Chicago, a abouti à la fondation d'une société qui groupera les élémens libéraux des Églises unitaire, universaliste et israélite.

Voilà pour les résultats pratiques, prochains, du premier congrès des religions ; et ces fruits, d'année en année, se multiplieront. Mais, combien plus considérables ont été les effets moraux ! D'abord, en notre fin de siècle, où les pessimistes et les matérialistes s'en vont partout annonçant la mort de toute croyance, la ruine de toutes les églises, ce Parlement de Chicago a été un signe éclatant de la vitalité du sentiment religieux. Si les rites et les formules varient et passent, la religion est éternelle. Et ici nous sommes heureux d'apporter le témoignage d'un des rares Français qui aient assisté au congrès, d'un écrivain qui, par la sagacité psychologique dont il a fait preuve dans ses romans, est bon juge en la matière :

« Les congrès tenus à Chicago pendant les six derniers mois, dit M. Paul Bourget, nous montrent que la démocratie américaine souffre de la nostalgie de l'idéal. Quelle soif de connaissances, quel respect pour tout ce qui constitue le trésor moral et spirituel de l'humanité trahit le programme général de ces congrès ! Et ce parlement des religions, tenu dans la capitale même du monde positif et industriel, quelle preuve de la vigueur du christianisme il dénote en face des triomphes de la science ! Sans doute les résultats n'ont pas été adéquats à la grandeur de l'effort ; mais il restera le chef-d'œuvre de cette exposition. Pour emprunter les paroles du poète, il a été l'aiguille du cadran, qui, au sommet du clocher d'une haute cathédrale, montre le ciel. Pour moi, assis dans l'amphithéâtre de ce parlement, en voyant autour de moi ces milliers de visages attentifs, visages d'ouvriers et de commerçans, j'entendais s'éveiller en moi une voix qui me criait avec assurance, en dépit de la crise morale et intellectuelle que nous traversons : Non ! l'âme humaine n'a pas à craindre pour ses joyaux les plus précieux (1) ! »

Mais ce congrès nous a apporté une seconde preuve que la religion est bien vivante au sein de l'humanité. En effet, si les religions étaient en train de finir, comment expliquer ces changemens, ces ramifications, ces évolutions, que plusieurs d'entre elles nous ont présentés ? Ne sont-ce pas là, au contraire, des symptômes de vigueur et de fécondité ? D'ailleurs, ce qui est remarquable, c'est que l'évolution de ces vieilles religions de l'Asie tend au monothéisme, à la monogamie et à une morale voisine de la morale chrétienne. « Leurs adeptes, comme l'a dit M. le profes-

(1) *Cosmopolitan* (Numéro de décembre 1893).

seur A. Sabatier, étant parvenus à la conscience du caractère symbolique et de la valeur relative de leurs cultes, ont découvert leur parenté intime et originelle. Toutes ces religions apparaissent alors à l'homme comme les dialectes d'une même langue universelle, et il devient plus facile de les traduire l'une dans l'autre. »

Un troisième et heureux résultat du congrès de Chicago, c'est qu'il a fait disparaître bien des préjugés et des rancunes réciproques : il a offert un beau spectacle de tolérance et de concorde. A ne considérer que les confessions chrétiennes, des catholiques romains et des anglicans, des grecs-orthodoxes et des protestans ont échangé loyalement leurs idées et, en face de cette phalange payenne, qui leur servait pour ainsi dire de repoussoir, ils ont trouvé d'instinct le moyen de s'entendre. Les déclarations de Mgr Keane et de Mgr Redwood sur la liberté de conscience et la réforme de l'Église ont offert de sérieuses garanties aux libéraux les plus exigeans et, en revanche, les hommages rendus par les révérends Barrows et Ph. Schaff à la sagesse de Léon XIII et de plusieurs autres grands papes ont prouvé aux catholiques que les protestans savaient s'incliner devant les saints et les héros d'une autre Église que la leur, quand leur prestige se fonde sur la vraie cause de toute supériorité : un noble caractère et une foi sincère. Tout le monde est tombé d'accord pour mettre un terme aux luttes confessionnelles et conclure une sorte de « trêve de Dieu ».

C'est surtout au sein des Églises protestantes que le congrès a produit un mouvement salutaire de concentration.

« Jamais, nous écrit-on de Chicago, on n'a tant parlé de la réunion des Églises d'Amérique que cette année. Le levain déposé par le parlement des religions fait son œuvre et agit rapidement. Cela a été un des sujets les plus importans traités dans la session de l'Alliance évangélique, en octobre 1893. On sent qu'il faut établir une sorte de confédération ou de coopération des Eglises, tant pour l'œuvre de la mission intérieure que pour celle des missions étrangères. Un comité s'est déjà constitué sous la présidence du révérend Barrows, pour voir si l'on pourrait former un lien plus étroit entre les sociétés de missions chez les payens. Le signe le plus réjouissant, c'est le succès des « sociétés d'effort chrétien » (*Christian Endeavor*) qui ont déjà groupé près de 2 millions de jeunes gens, appartenant à 30 sectes différentes. Enfin, un parlement des chrétiens d'Amérique est convoqué à Chautauqua (Long Island), le 20 juillet, par l'initiative de M. Théodore Seward « pour étudier les moyens pratiques de réaliser la fédération des Églises. »

Ces résultats multiples ne doivent pas néanmoins nous faire oublier les sérieuses lacunes qu'a présentées ce premier parle-

ment des religions. L'assemblée générale de l'Église presbytérienne n'y avait pas de délégué officiel; le refus de l'archevêque de Cantorbéry avait entraîné l'abstention d'un grand nombre de membres des Églises épiscopales d'Angleterre et d'Amérique; enfin ni les églises catholiques-romaines d'Europe, ni l'Islamisme, n'y avaient de représentans. D'ailleurs, pendant dix-sept jours qu'a duré cette assemblée, il n'y a pas eu un seul conflit, pas une querelle, pas une seule parole d'amertume; à peine si l'on a entendu deux ou trois dissonances dans cette belle symphonie des croyances.

En somme, si l'on compare le congrès de Chicago aux tentatives de réunion faites précédemment à Lucerne et à Jérusalem, on peut dire qu'il a eu un caractère plus largement conciliant et plus réellement œcuménique. A Lucerne, on avait rapproché anglicans, grecs et vieux-catholiques, mais on avait exclu les catholiques romains. A Jérusalem, on a laissé dehors les anglicans, les vieux-catholiques et les protestans libéraux. Ces deux tentatives devaient être infructueuses, comme le sera tout essai de ce genre, parce qu'elles avaient adopté pour base des symboles dogmatiques ou la suprématie d'un chef d'Église, et que rien ne divise les hommes comme les questions de préséance ou de formules. Déjà, pourtant, les promoteurs du congrès de Jérusalem étaient entrés dans une voie plus favorable à l'union, en opérant le rapprochement sur le terrain liturgique, c'est-à-dire sur la base du sentiment religieux. Si le congrès de Chicago a eu des résultats plus durables, c'est précisément parce qu'il s'est maintenu sur ce terrain de l'adoration, exprimée par la prière et par des hymnes, et de la philanthropie se manifestant par les œuvres de charité et de relèvement moral. Rien d'aussi communicatif que la pitié pour les souffrances humaines. Le commerce actif de pensées généreuses, de sentimens de charité et de dévouement qui s'est fait à ce parlement a créé un lien de sympathie, et même d'amitié, entre ces prêtres, hier encore étrangers, et peut-être hostiles. C'est que, sous la robe du prêtre, on a senti battre le cœur de l'homme.

Aussi, au moment de se quitter, tout le monde éprouvait le désir de se revoir; beaucoup de ces payens avaient les larmes dans les yeux et un vœu se pressait au fond de tous les cœurs : « Ne pourrait-on pas recommencer ces fraternelles agapes de Chicago? N'y aurait-il pas moyen de rendre un tel parlement des religions périodique? » Le révérend Lloyd Jones s'est fait l'interprète d'un sentiment très général, quand il présenta cette motion à la dernière séance : « Je vois déjà en pensée le prochain Parlement des religions, plus glorieux et plus plein de promesses que celui-ci. Je propose qu'on le tienne à Bénarès, en la première année

du xxe siècle, et nous choisirons pour président le même John Henry Barrows. »

La cité sainte des Hindous, sur les bords du Gange, non loin de la résidence d'Akbar, serait, assurément, un lieu de réunion digne d'un congrès des religions. La grandeur des souvenirs et la beauté de la nature indienne feraient à ce parlement un cadre magnifique. Mais Bénarès est fort loin de l'Europe et très près du foyer du choléra. On fera donc bien de chercher un rendez-vous plus central et plus salubre.

Quant à la réunion même d'un deuxième congrès des religions, je ne la crois pas, pour ma part, impossible. En effet, il est constant que le progrès des sciences, l'étude comparée des religions, le développement du commerce et la rapidité des moyens de communication entre les parties du monde ont rapproché les hommes de toute race. L'unification économique et scientifique des peuples a frayé la voie à l'unité morale et religieuse. Et la fédération des religions, à son tour, en unissant les hommes par le lien le plus fort qui existe, hâtera l'ouverture d'une ère de paix pour l'humanité : l'arbitrage sera de plus en plus substitué à la guerre pour résoudre les conflits entre les nations. Mais, pour que l'expérience ne tourne pas contre le but qu'on se propose, deux ou trois conditions me semblent nécessaires. Il est désirable qu'on se réunisse dans un pays mixte quant à la religion, où les Églises soient indépendantes de l'État ou à peu près, car là seulement on rencontrera des ecclésiastiques à la fois convaincus et tolérans. Puis, il faut bien se garder de prendre pour base d'union un symbole dogmatique ou sacramentel, mais donner au futur congrès les deux mêmes larges assises qu'à Chicago : la paternité de Dieu et la fraternité humaine.

Les anciens Slaves n'avaient pas de temples, ils célébraient leur culte sous la voûte du ciel, parce qu'ils pensaient que tout édifice bâti de main d'homme était trop étroit pour contenir la majesté divine. Il en est de même de la réunion des Églises : il n'est pas de *credo*, il n'est pas de rite, il n'est pas de temple capable de les rapprocher. Le cœur seul est assez grand pour les embrasser, l'amour divin est seul assez fort pour inspirer le sacrifice des formes particulières.

G. Bonet-Maury.

L'AFRIQUE ROMAINE

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

V [1]

LES VILLES — TIMGAD

Il y avait certainement des villes en Afrique avant l'arrivée des Romains, mais elles n'y devaient pas être en très grand nombre. Ils n'eurent pas de peine à comprendre que, s'ils voulaient se rendre tout à fait les maîtres du pays et y détruire l'esprit d'indépendance et de rébellion, il était de leur intérêt de les multiplier. Dans les campagnes, l'indigène, même arraché au sol et devenu cultivateur et fermier, avait encore des contacts fréquens avec la barbarie et pouvait s'y laisser reprendre; dans les villes il lui échappait davantage. Comme il vivait au milieu de la civilisation et presque uniquement avec elle, il arrivait plus vite à lui appartenir tout entier.

Il est donc naturel que les Romains aient fait beaucoup pour les villes d'Afrique. Nous savons d'abord que, sous leur domination, les anciennes sont devenues plus importantes. Thysdrus (El-Djem) n'était qu'une bourgade du temps de César; il faut bien qu'elle ait été plus tard très étendue et très peuplée, puisqu'on y a bâti un amphithéâtre qui avait presque les dimensions du Colisée.

(1) Voir la *Revue* des 15 janvier, 15 février, 1er avril et 1er juillet.

Mais surtout ils en ont construit un très grand nombre de nouvelles ; de grandes villes se sont élevées où il n'y avait avant eux que des villages et même dans des endroits entièrement déserts. Seulement tout ne s'est pas fait en un jour. Il importe de le remarquer pour répondre à nos impatiens qui se plaignent que nos progrès ne soient pas assez rapides, et qui trouvent qu'après un demi-siècle d'occupation il nous reste encore trop à faire. On peut leur dire que les Romains allaient encore moins vite que nous. Carthage, relevée par les Gracques, ne sortit que très lentement de ses ruines; Pomponius Méla nous dit, à l'époque de Claude, « qu'elle est plus célèbre par les souvenirs du passé que par sa fortune présente » ; et il fallut bien des années encore pour qu'elle devînt la « merveille de l'univers », comme l'appelle Aurélius Victor. Pline l'Ancien laisse entendre que, de son temps, il n'y avait guère en Afrique, à peu d'exceptions près, que des *castella*, c'est-à-dire des postes fortifiés. C'est surtout avec les Antonins, dans cette prospérité admirable de l'empire, que les villes deviennent plus nombreuses et plus florissantes. Il y a des pays où un hasard heureux nous permet de suivre, en quelque sorte, pas à pas, leurs progrès ; nous les voyons naître et croître presque sous nos yeux. A l'ouest de la province proconsulaire, dans une plaine fertile, non loin de la Medjerda, on rencontre les débris de plusieurs villes puissantes, qui semblent se serrer les unes contre les autres. Elles ont laissé de belles ruines qui attestent leur ancienne grandeur : c'est Thibursicum Bure (Teboursouk), Thignica (Aïn-Tounga), et surtout Thugga (Dougga) qui paraît avoir été la plus vaste et la plus belle de toutes. Les inscriptions, qui, par bonheur, ne manquent pas, nous montrent par quels degrés elles sont arrivées à cette prospérité. Ce sont d'abord de petits bourgs (*vici*) qui se forment par la réunion de quelques gens de campagne; ils ont chacun leurs magistrats particuliers, et même quand il leur arrive de se rapprocher, de se rejoindre, ils conservent quelque temps leurs administrations séparées. Puis ces administrations s'unissent; les petites bourgades constituent une cité (*civitas*), et la cité devient à son tour un municipe ou une colonie. A chaque évolution, les empereurs, pour la favoriser, accordent de nouveaux privilèges, et la ville, fière de leur protection, s'empresse d'ajouter leur nom au sien ; pour leur témoigner sa reconnaissance, elle est heureuse de s'appeler *Aurelia*, *Antoniniana*, *Alexandriana*. C'est sous la dynastie des Sévères que cette prospérité atteint son apogée. Comme ils étaient Africains d'origine, ils se plurent à combler leurs compatriotes de toutes sortes de faveurs.

On pense bien que je n'ai pas l'intention de m'occuper ici de toutes les villes romaines dont on a retrouvé quelques débris en

Afrique. Il vaut mieux en étudier une avec soin, qui nous fera connaître les autres. Si je choisis Timgad, ce n'est certes pas à cause de son importance ou de sa réputation, elle ne paraît avoir joué aucun rôle dans les événemens politiques; à l'exception d'un ou deux historiens, qui la mentionnent en passant, les autres n'en disent rien. Il n'est pas probable qu'elle fut très peuplée; il est certain qu'elle n'avait qu'une médiocre étendue; c'est pourtant celle dont il nous reste le plus de ruines, et, dans l'ensemble, les ruines les mieux conservées. Elle le doit sans doute à la façon dont elle a péri. Procope raconte qu'à l'approche des Byzantins, les montagnards de l'Aurès, qui ne voulaient pas les voir se fixer dans leur voisinage, détruisirent Timgad pour les empêcher de s'y établir (1). Les Byzantins y sont pourtant venus, et même ils y ont assez demeuré pour avoir le temps d'y construire une très solide forteresse et une église. Mais il est probable que la ville, qu'on avait détruite, ne fut pas relevée; les propriétaires des maisons renversées ne revinrent pas les occuper de nouveau et quand à son tour la garnison byzantine fut partie, il ne resta pas dans la contrée d'autres habitans que les indigènes cachés dans leurs montagnes. Le pays étant devenu désert, personne n'éprouva le besoin d'aller prendre les pierres des anciennes maisons pour en bâtir d'autres. Elles sont donc restées à leur place, et il suffit d'enlever la terre qui les couvre pour les retrouver. La Commission des monumens historiques a donc été très bien inspirée en consacrant, pendant plusieurs années, toutes les ressources dont elle dispose à déblayer Timgad. Ce travail, fort habilement conduit (2), est assez avancé pour que nous puissions dès à présent en étudier les résultats avec profit. Non seulement la plupart des monumens principaux nous sont rendus, mais on a découvert, dans les décombres, beaucoup d'inscriptions curieuses qui nous renseignent sur ceux qui les ont construits et qui les fréquentaient. Une visite à Timgad nous apprendra comment se passait la vie dans une ville de l'Afrique romaine du temps des Antonins ou des Sévères.

(1) Il est vraisemblable que le feu fut employé pour activer la destruction. Bruce, qui visita les ruines de Timgad au milieu du siècle dernier, trouva de gros blocs de marbre calciné dans le temple de Jupiter.

(2) Les fouilles ont été commencées par un architecte très distingué, M. Duthoit, aidé par MM. Milvoy et Sarrazin; elles sont confiées aujourd'hui à M. Roger Ballu. MM. Bœswilwald et Cagnat ont entrepris de publier les croquis et les dessins de ceux qui y ont travaillé avec une description détaillée de la ville et de ses monumens. Cette publication formera un ouvrage magnifique, dont trois livraisons ont déjà paru (*Timgad, une cité africaine sous l'empire romain*, Paris, Leroux). Je m'aiderai beaucoup de cet excellent livre.

I

La ville de Thamugadi (1), qu'on appelle aujourd'hui Timgad, est située dans l'ancienne province de Numidie, sur les dernières pentes de l'Aurès. Elle occupe le centre d'un plateau qui, du côté du nord, s'abaisse peu à peu vers la plaine. Il faut, pour y arriver, suivre d'abord la route qui va de Batna à Tébessa. Après avoir fait une trentaine de kilomètres, on quitte le grand chemin pour s'engager dans un sentier, ou, comme on dit, dans une piste arabe, qui court bravement à travers champs, et où l'on se heurte à chaque pas aux pierres et aux racines. Quand on a franchi un *oued* desséché et remonté péniblement la berge, la vieille ville apparaît. C'est un amas pittoresque de murailles et de colonnes qui, au milieu de cette désolation, cause d'abord une très vive surprise; on prend alors une voie romaine bien conservée, et, à mesure qu'on avance, les ruines des deux côtés augmentent. On arrive enfin devant un arc de triomphe qu'entourent des restes de constructions antiques, et l'on est au cœur de la cité.

Cet arc de triomphe est l'un des plus élégans qui existent en Afrique, où ils sont en si grand nombre. Quoiqu'on l'ait un peu alourdi pour le consolider, il produit un très bel effet. Comme celui de Septime Sévère à Rome, il contient trois portes, celle du milieu pour les chars et les cavaliers, les deux autres pour les piétons. La façade est ornée de quatre colonnes de marbre qui portent des chapiteaux corinthiens; dans l'intervalle deux niches, encadrées de colonnes plus petites, contenaient des statues, sans doute les images des princes de la famille impériale : on va les trouver partout à Timgad. Ce qui est original et rare, dans les monumens de ce genre, c'est que chacune des deux ailes, au-dessus des niches, est surmontée de frontons circulaires qui tranchent avec la ligne droite du centre. Rien n'est plus gracieux que cette disposition.

Au pied de l'arc de triomphe on a recueilli une inscription tombée du faîte ; elle était destinée à raconter en quelques mots, dans cette langue si simple et si grande, que les Romains ont parlée mieux qu'aucun autre peuple, comment la ville avait pris naissance. On y lit « que l'empereur Trajan Auguste le Germanique, fils du divin Nerva, grand Pontife, Père de la patrie, quand il était pour la troisième fois consul, et revêtu, pour la quatrième, de la puissance tribunitienne, a fondé la colonie de

(1) On a prouvé que tel est bien le nom de l'ancienne ville et qu'elle ne s'appelait pas *Thamugas*, comme on l'avait cru. Les désinences de ce genre ne sont pas rares dans les noms des villes berbères.

Thamugadi, par les soins de la troisième légion auguste; L. Munatius Gallus étant légat impérial et propréteur. » C'est donc en l'an 100 de notre ère que Trajan, qui n'était empereur que depuis deux ans, décida de bâtir une ville entre Lambèse et Mascula. Il est assez probable que, sur l'emplacement qu'il choisit pour la construire, il y avait déjà quelque fortin, un *burgus*, qui pouvait abriter une petite garnison. On sait que tous les passages de l'Aurès étaient surveillés avec soin; or, non loin de Timgad débouche un couloir de près de trois kilomètres de long par lequel s'écoule un de ces petits *oueds* qui mènent les eaux des montagnes se perdre dans le Sahara (1). Ce défilé devait donc être gardé comme les autres. Mais Trajan pensa sans doute que les leçons qu'on avait données aux pillards du désert étaient suffisantes, qu'on n'avait plus de ce côté d'invasion à craindre, et qu'on pouvait sans danger remplacer le *burgus* crénelé par une ville ouverte. Cette ville, il la fit bâtir par la légion fidèle qui, depuis un siècle, maintenait l'ordre en Afrique et qui devait la défendre jusqu'à l'époque de Dioclétien. Le soldat romain était bon à tout; il jetait des ponts sur les torrens, il traçait des routes à travers la montagne, il maniait la pioche comme le *pilum*. Dans le camp de Lambèse, où nous savons qu'il y avait des ingénieurs, des arpenteurs, des ouvriers de toute sorte, on devait trouver facilement aussi des architectes. Le travail fut mené très rapidement. Nous avons la preuve qu'en l'année 117, à la mort de Trajan, les principaux édifices du Forum étaient achevés, et, malgré cette hâte, il faut bien croire qu'on ne les avait pas trop mal construits puisque après dix-huit siècles il en reste encore de si beaux débris.

Quand on a passé l'arc de triomphe et qu'on marche devant soi, on suit la rue principale de la ville, qui a été déblayée pendant plusieurs centaines de mètres. Elle est très belle, cette rue, plus large et plus droite que ne le sont d'ordinaire celles de Pompéi. C'est que nous sommes ici dans une ville neuve, bâtie d'un seul coup, sur un espace libre, où l'on n'était pas gêné par les constructions anciennes.

La rue que nous parcourons en ce moment était aussi le grand chemin qui menait de Lambèse à Théveste, et comme il traversait des villes importantes, des campagnes fertiles et peuplées, il devait être très fréquenté : on le reconnaît aux ornières profondes que les roues des chars ont laissées sur les dalles. Des deux côtés un large trottoir était réservé aux promeneurs qui voulaient se donner le plaisir de voir passer les voyageurs et les chariots, ce

(1) Je prends ce détail dans la petite brochure de M. Molinier-Violle sur *Timgad, ses fouilles et ses découvertes.*

qui est une des distractions des petites villes ; et, pour qu'ils fussent plus à l'aise, un portique, dont les colonnes ont été retrouvées et relevées, les mettait à l'abri du soleil. Le long de la rue, deux fontaines, de forme assez élégante, sont restées en place. Les gens de passage y faisaient boire leurs chevaux, et les femmes de Thamugadi venaient y emplir leurs urnes. Elles ont dû beaucoup servir, car la margelle en est fort usée (1). A ce propos je ferai remarquer que l'eau est ce qui manque le plus à Timgad aujourd'hui. Les quelques indigènes qui habitent sous la tente à côté des ruines de la ville antique sont obligés de l'aller chercher très loin. Les voyageurs ont grand'peine à s'en procurer pour tremper ce petit vin clairet que fournissent les tribus voisines. Autrefois elle coulait en abondance, on l'avait été prendre dans la montagne, et des canaux qui subsistent encore la conduisaient dans des rues. L'un de ces canaux, qui descendait du Forum le long d'un escalier, s'étant crevé dans les bas temps, à une époque où la municipalité n'était plus assez riche pour le réparer, on s'est borné à creuser, à côté, une entaille où l'eau pouvait couler sans envahir le reste des marches. Elle a continué très longtemps à suivre le lit provisoire qu'on lui avait fait, si bien qu'elle a fini par y déposer un sédiment considérable, comme on en trouve au Pont du Gard, dans les canaux de la Fontaine d'Eure.

Vers le milieu de la rue, on distingue les restes d'une porte monumentale, dont les montans étaient formés par deux belles colonnes, avec des chapiteaux corinthiens. C'était l'entrée principale du Forum. Quand on a passé sous la porte, et gravi un large escalier de dix marches, on débouche sur la place. Avant de l'étudier en détail, plaçons-nous au centre, pour en mieux juger l'ensemble.

Le Forum paraît d'abord très petit. C'est la première impression qu'on éprouve lorsque du milieu on jette les yeux autour de soi. Mais il ne faut pas oublier que les anciens n'avaient pas le même goût que nous pour ces vastes étendues où le regard se perd, et que, par exemple, la place de la Concorde, qui fait notre admiration, leur aurait paru ridicule. D'ailleurs Timgad était une petite ville, et Vitruve dit formellement que le Forum doit

(1) Là aussi se trouve une salle carrée et assez grande, dont la destination est très facile à reconnaître. C'étaient des latrines publiques; une large fontaine pour les ablutions nécessaires occupe l'un des côtés de la salle. Les trois autres étaient garnis de vingt-cinq sièges, dont l'un fut retrouvé en place. Chaque siège était séparé des voisins par un dauphin sculpté, où le bras pouvait s'appuyer. L'eau coulait dans des rigoles qui maintenaient la propreté et entraînaient tout à l'égout. M. Milvoy prétend « que l'aménagement de cette salle est d'un confortable qui n'a pas été dépassé de nos jours. »

être partout proportionné au nombre des habitans. « Trop étroit, il ne pourrait pas suffire aux usages auxquels on le destine; trop grand, le peuple y semblerait perdu. »

Ce qui rapetisse encore pour nous celui de Timgad, c'est qu'il n'était pas vide ; on l'avait encombré de statues de toutes formes et de toutes dimensions distribuées d'une façon assez capricieuse. Il en était à peu près de même dans toutes les villes romaines, et nous savons par exemple qu'à Cirta il y en avait un si grand nombre et qu'elles y étaient si mal rangées, qu'on fut obligé de les aligner, pour que la circulation devînt plus facile. Celles de Timgad ont été détruites (1), mais nous avons encore de quelques-unes la base sur laquelle on les avait placées et l'inscription qu'on y avait mise. Comme on le pense bien, c'est aux empereurs que cet honneur avait été d'abord réservé, et naturellement aussi les plus anciens, Antonin, Marc-Aurèle, Caracalla, trouvant l'espace vide, avaient pris les meilleures places. On avait mis les autres où l'on pouvait. Maxence était sur l'escalier, le César Galère sous un portique, Julien sur une petite base hexagonale, juste devant un de ses prédécesseurs, dont il devait masquer en partie l'image. D'un autre côté, vers l'entrée, il semble qu'on avait groupé, en les serrant un peu l'un contre l'autre, les bienfaiteurs et les protecteurs de la cité, personnages moins importans, auxquels on élevait des statues plus modestes, mais dont le nombre s'accroissait sans cesse, ce qui à la longue devait devenir un peu gênant.

Le Forum était bordé d'un large trottoir, élevé de deux marches au-dessus du sol, et que surmontait un portique dont la plupart des colonnes ont été retrouvées, quelques-unes presque intactes. La place avait ainsi une apparence de régularité, malgré la variété des édifices qui l'entouraient. Ces édifices, de formes et de grandeurs différentes, s'élevaient de tous côtés, derrière le portique. Comme il n'en reste plus que les fondations et quelques pans de muraille, il n'est pas toujours aisé de savoir à quoi ils pouvaient servir. Je ne veux mentionner ici que ceux dont la destination est sûre. Le côté de l'Est est occupé presque tout entier par une grande bâtisse sur laquelle il n'est pas possible de se tromper : c'est une basilique. Sans doute elle ne ressemble pas tout à fait à d'autres monumens de ce genre, par exemple à la basilique de Tébessa, et n'est pas de celles dont on fit si aisément des églises chrétiennes. On n'y trouve pas, comme il arrive souvent, des rangées de colonnes qui la divisent en plusieurs nefs et soutiennent la voûte. Le mur du fond est droit et ne se ter-

(1) Ou du moins il n'en reste que quelques lambeaux assez insignifians.

mine pas, selon l'usage, par une abside; mais on y reconnaît cette estrade de pierre qu'on appelait le tribunal, et sur laquelle siégeaient les juges. Par une disposition singulière, l'abside est placée en face, sur le mur opposé au tribunal. C'est une grande niche ronde, qui a dû contenir quelque statue. N'était-ce pas celle de Trajan, le fondateur de la cité? Il méritait bien d'occuper cette place d'honneur. Ce qui est sûr, c'est que tout autour, le long des murailles, et comme pour lui faire cortège, on avait placé les images des princes de sa maison.

En face de la basilique, sur le côté de l'ouest, se trouvent les monumens les plus curieux et les mieux conservés du Forum. C'est d'abord, au milieu, une grande base de trois mètres de long sur un mètre et demi de haut, qui est terminée, à ses extrémités, par deux pilastres simples, mais élégans. Ce que portait cette base, quand elle était intacte, nous le savons grâce à l'inscription gravée entre les deux pilastres, et qui s'est conservée : elle nous dit que deux femmes ont élevé à la Fortune Auguste une statue de 22 000 sesterces (4 400 fr.) pour exécuter la volonté de leur père, et qu'elles y ont ajouté de leur argent un petit édicule qui leur a coûté 4 500 sesterces (900 fr.). A la place où elle était, attirant les yeux de tous les côtés, cette statue, sur sa base de pierre et dans sa petite chapelle, semblait être le centre du Forum de Thamugadi. Au moment où elle fut dédiée, sous Hadrien, l'empire était parvenu à l'apogée de la gloire et de la grandeur. La ville nouvelle, en se mettant sous la protection de la Fortune Auguste, pensait bien qu'elle s'assurait une longue prospérité.

Les deux édifices qui flanquent des deux côtés le petit monument de la Fortune Auguste présentent beaucoup d'intérêt. A gauche, c'est une grande salle, précédée d'un vestibule auquel on monte par quatre marches; deux belles colonnes cannelées se dressent à l'entrée. L'intérieur devait être d'une grande richesse; de fines moulures décoraient le soubassement; les murs étaient incrustés de marbres de diverses nuances; il y en avait tant, qu'on put emporter un plein tombereau de débris, et qu'il en reste encore. La destination du monument a été révélée par une inscription qu'on a découverte près du fond de la salle, à la place d'honneur. Elle nous apprend qu'on y avait élevé une statue à la Concorde de l'ordre des décurions (*Concordiæ ordinis*); une pareille statue ne se comprend guère qu'à l'endroit où les décurions, — c'est-à-dire le conseil municipal, — se réunissaient pour délibérer : nulle part il ne convenait mieux de leur prêcher la concorde. C'était donc la curie ou, comme nous disons, l'hôtel de ville de Thamugadi; et ce qui achève de le prouver, c'est

que, entre autres inscriptions, on y a trouvé celles qui contiennent la liste des décurions de Timgad au IVe siècle.

Le monument qu'on avait construit de l'autre côté, vers le nord, pour faire pendant à la curie, est en fort mauvais état ; il semble avoir plus souffert que les autres des tremblemens de terre. Cependant on reconnaît que c'était un temple, mais on ignore à quel dieu il était consacré. Sur la façade, un ancien centurion de la légion de Lambèse, après avoir reçu son congé, avait élevé deux statues en l'honneur de la victoire de Trajan sur les Parthes (*Victoriae Parthicae Augustae sacrum*). Cette façade présente une particularité remarquable : elle n'est pas précédée, comme les autres, d'un large escalier pour monter au temple ; l'escalier est relégué sur les côtés, tandis qu'au-devant du temple s'étend une plate-forme qui devait être entourée d'une balustrade. La même disposition se retrouve à Pompéi, au-devant du temple de Jupiter, qui occupe le fond du Forum. A Timgad, comme à Pompéi, cette plate-forme qui s'avance sur la place publique devait être l'endroit d'où les magistrats parlaient au peuple. Les municipes africains possédaient leur tribune aux harangues, comme la métropole, et nous savons qu'ils n'hésitaient pas à lui donner le nom glorieux de *rostra*. Il y avait donc des *rostres* à Timgad, et l'on a remarqué que la colonnade qui entoure toute la place s'interrompt brusquement devant eux. Il fallait en effet que celui qui parlait du haut de la plate-forme eût un espace libre en face de lui, et que de partout on pût le voir et l'entendre ; — ce qui montre bien que, même dans ce petit municipe, aux extrémités du monde civilisé, à quelques lieues du Sahara, on attachait du prix à la parole et que la tribune y avait son importance.

II

Ne quittons pas ce Forum désert sans essayer d'entrevoir ce qu'il devait être et ce qu'on y venait faire quand la ville était peuplée et vivante. Quelques mots suffiront pour dire ce qu'on en peut savoir.

C'était d'abord, pour une grande partie des habitans, un lieu de réunion et de promenade. Les oisifs venaient chercher sous ces portiques un abri pour les jours de pluie et un peu d'ombre pendant les jours d'été ; on y causait sans doute de ce qui fait l'entretien des petites villes ; on y formait de ces réunions en plein air, qu'on appelait des *circuli*, dans lesquelles on racontait et au besoin on inventait les nouvelles, et où l'on se donnait même le plaisir de médire parfois de l'autorité. Les plus désœuvrés s'as-

seyaient sur les marches et passaient leur temps à jouer. On a retrouvé, gravée sur une des grandes dalles du pavé, une de ces tables de jeu (*tabulae lusoriae*) qui vraisemblablement remplissaient l'office de nos damiers; elle porte ces mots, qui résument à merveille les sentimens de ceux qui les ont tracés : « Chasser, se baigner, jouer, rire, c'est vivre (1). »

Mais le Forum servait aussi à des usages plus sérieux; c'était pour la petite cité le centre de la vie publique; ce qui s'y passait d'ordinaire, quand il fallait élire les magistrats, les installer, les remplacer ou traiter les affaires de la ville, il nous est aisé de l'imaginer : nous n'avons qu'à nous souvenir de ce qu'on faisait ailleurs. Qui connaît une ville romaine les connaît toutes, au moins pour l'essentiel, car les institutions municipales ne différaient guère ; et ce n'est pas une de nos moindres surprises, quand nous étudions l'Empire romain, de voir à quel point, d'un bout du monde à l'autre, elles se ressemblent. Comment des peuples de mœurs et d'origines si diverses se sont-ils pliés si complètement aux mêmes lois et aux mêmes usages, et sont-ils arrivés à vivre à peu près tous de la même façon ? On en serait moins surpris s'il était prouvé que Rome leur a fait violence, qu'elle les a forcés de renoncer à leurs usages et de s'accommoder de lois nouvelles : victorieuse comme elle l'était, on comprend qu'elle n'eût pas trouvé de résistance si elle avait donné des ordres formels. Mais ce n'était pas sa politique ordinaire d'imposer aux nations vaincues une certaine façon de s'administrer : elle leur laissait volontiers l'ancienne quand elle n'y voyait pas de péril. Il est donc probable qu'en Afrique, comme ailleurs, elle n'a pas mieux demandé que de respecter les coutumes de ses nouveaux sujets. Les villes africaines, sous la domination des Carthaginois, étaient gouvernées par des suffètes : Rome les leur laissa, et quelques-unes les ont gardés jusqu'après l'époque des Antonins; elles y renoncèrent pour recevoir le titre de municipes ou de colonies, et à la manière dont elles remercient les princes qui le leur ont donné, on voit bien qu'elles ont renoncé sans regret à leurs anciens magistrats. Elles paraissent toutes fort heureuses de jouir d'une administration romaine : Timgad se donne fièrement le nom de *Respublica Thamugadensium*, et ceux qui parlent du conseil des décurions n'hésitent pas à

(1)

VENARI	LAVARI
LVDERE	RIDERE
OCC EST	VIVERE

On remarquera *Occ* pour *Hoc*; le latin d'Afrique n'est pas toujours correct. Il est vraisemblable que, dans cette *tabula lusoria*, chaque lettre formait une sorte de case où les joueurs plaçaient successivement des cailloux, qui tenaient lieu de dés, en les faisant voyager d'après des règles que nous ne savons pas. Sur d'autres dalles du Forum on trouve des séries de petits trous qui semblent disposés pour y recevoir des billes. Tout paraît donc prouver qu'on jouait beaucoup sur le Forum de Timgad.

l'appeler *splendidissimus ordo*, comme s'il s'agissait du Sénat de Rome.

Parmi les usages en vigueur dans les municipes romains, il y en a un qui était pratiqué partout, mais que les inscriptions de l'Afrique font peut-être mieux connaître que celles des autres pays. Quoiqu'on en ait souvent parlé, il faut le rappeler ici, car il nous aide à comprendre pourquoi nous trouvons, à Timgad et ailleurs, les ruines de tant de beaux monumens.

On sait qu'alors non seulement les villes ne payaient pas leurs magistrats, mais que c'étaient les magistrats qui payaient leurs administrés. A chaque élection, pour reconnaître l'honneur qu'on leur faisait, il leur fallait donner une somme d'argent, qu'on appelait *honoraria summa*. Il y avait donc cette différence entre les cités antiques et les nôtres que ce qui nous ruine les enrichissait : autant nous avons intérêt à diminuer le nombre des fonctionnaires, autant il leur était utile de l'augmenter ; on pense bien qu'elles ne manquaient pas de le faire. La liste des décurions dont on a découvert des fragmens dans la curie de Timgad devait être fort longue : un seul de ces fragmens contient soixante-dix noms ; il est probable qu'il y en avait au moins autant sur les autres. C'est plutôt le parlement d'un royaume qu'un conseil de petite ville. Les municipes, on le comprend, étaient à l'affût de toutes les occasions qui se présentaient d'augmenter ainsi leurs ressources. Dès qu'un citoyen s'était enrichi, on s'empressait de lui ouvrir les rangs de la curie : c'était un contribuable de plus, et l'on pouvait espérer que, s'il arrivait aux premières dignités, il les paierait plus cher que les autres, parce qu'il en serait plus flatté. Quelquefois on allait chercher jusque dans la ville voisine quelque citoyen opulent, qui était très fier de se voir apprécié hors de chez lui ; il devenait donc magistrat de deux pays à la fois. De cette double fonction, il y en avait une dont il ne pouvait guère s'occuper ; mais il avait payé, on le tenait quitte du reste. Il arrivait aussi qu'on s'adressât à quelque affranchi qui avait gagné dans le commerce une fortune assez ronde : on ne pouvait pas sans doute le nommer tout à fait décurion, la loi ne permettait d'accorder cet honneur qu'aux gens de naissance libre ; mais on tournait la difficulté : au lieu de le revêtir de la dignité elle-même, on lui en conférait les ornemens (*ornamenta decurionis*) : il devenait, pour ainsi dire, décurion honoraire, et donnait de l'argent comme s'il eût été décurion véritable. Il faut vraiment admirer l'adresse avec laquelle toutes ces villes ont su se faire de la vanité de leurs citoyens un revenu qui, pendant des siècles, a fort accommodé leurs finances.

La somme honoraire, pour les diverses dignités, n'était pas par-

tout la même: il était naturel qu'elle variât avec l'importance du municipe; et de plus on soupçonne qu'elle changeait aussi avec la fortune du candidat. Il est dit, dans quelques inscriptions, qu'en certaines circonstances on augmentait la taxe (*ampliata taxatione*). A Timgad la première dignité de la cité, le duumvirat, s'est payée 4 000 sesterces (800 francs); mais en réalité la dépense était beaucoup plus forte. D'abord il ne semblait pas convenable de se contenter de la somme exigée par la loi : le beau mérite de ne donner que ce qu'il était impossible de refuser! Le candidat promettait donc davantage, et, de peur qu'une fois nommé il n'oubliât sa promesse, on avait soin de l'inscrire sur les *acta publica*. Il arrivait même le plus souvent qu'il dépassait ce qu'il avait promis. Il tenait à contenter ses compatriotes, à leur témoigner sa reconnaissance, et même à mériter leur admiration. C'était entre les divers magistrats comme une émulation de libéralité, aucun ne voulant être moins généreux que ses devanciers ou que ses collègues. Les inscriptions nous montrent comment les plus modestes finissent par se piquer d'honneur et deviennent prodigues. Dans une petite ville de la Byzacène, dont nous ne savons même pas le nom, et qui n'a laissé d'elle d'autre souvenir que quelques ruines, la « somme honoraire » pour être décurion était de 1 600 sesterces (320 francs). Un candidat de bonne volonté promet de donner le double, puis il se charge de la dette de son frère, décurion comme lui, qui peut-être n'avait pas pu se libérer, et la double comme la sienne. Cet argent était destiné à réparer un temple; mais les frais furent plus considérables qu'on ne pensait, et la petite-fille du décurion, qui acheva l'ouvrage commencé par son grand-père, eut à y ajouter 5 600 sesterces de son argent. C'était donc 12 000 sesterces (2 400 francs) qu'il en avait coûté à notre homme pour être conseiller municipal d'un hameau. Qu'on juge de ce qu'on devait dépenser dans les grandes villes, quand il ne s'agissait plus de réparer une chapelle, mais qu'on entreprenait de bâtir de grands édifices! Sans compter que, le jour de la dédicace, il était de bon goût de donner des jeux scéniques, de faire combattre des gladiateurs, ou, tout au moins, de distribuer de l'argent aux magistrats et d'offrir un repas au peuple.

Ces prodigalités devaient avoir, avec le temps, des conséquences très fâcheuses; elles devinrent pour les gens riches une cause de ruine et firent des fonctions publiques une sorte d'épouvantail et de châtiment; mais elles avaient produit d'abord des résultats fort heureux. On leur doit la plupart de ces magnifiques monumens dont les ruines nous étonnent. A Calama (Guelma), une grande dame, qu'on avait nommée prêtresse des empereurs, fait don à ses

concitoyens d'un théâtre, ce qui excite chez eux une telle reconnaissance qu'ils lui élèvent cinq statues à la fois. A Théveste (Tébessa) un officier supérieur de la légion, en sus d'une somme considérable qu'il légua à la ville pour donner des jeux et orner des temples, y bâtit un arc de triomphe tétrastyle en l'honneur de Caracalla et de la dynastie africaine des Sévères. C'est celui qui existe encore à l'entrée de Tébessa et qui fait l'admiration des voyageurs. Il avait coûté 50 000 francs. Le désir de tous ces généreux citoyens était d'embellir leur patrie, *exornare patriam*, comme disait la grande dame de Calama. On avait alors la passion de la magnificence; chacun voulait que sa ville eût grand air et fût plus somptueuse que celles qui l'entouraient. De là ce grand nombre de monumens dont les ruines nous surprennent. Mais notre surprise augmente quand nous songeons qu'on les a bâtis sans épuiser les finances municipales ou recourir à des subventions de l'État, et qu'on les doit presque tous à la libéralité des particuliers.

Il est impossible qu'en parcourant le Forum de Timgad nous ne soyons pas frappés de voir que presque tous les monumens qu'il renferme ont été élevés en l'honneur des princes et leur sont consacrés. C'est ce que nous avions déjà remarqué à Lambèse; mais Lambèse est une ville militaire, et il semble naturel que l'empereur y ait été particulièrement honoré. Il est le commandant en chef, l'*imperator* de l'armée, qui porte son image sur ses enseignes; il prend les auspices pour elle; il est censé présent quand elle combat; il triomphe quand elle est victorieuse. On est un peu plus surpris de voir qu'en dehors de l'armée l'empereur reçoive les mêmes hommages que dans les camps, et que ce qui se passe à Lambèse se reproduise partout. Il n'y a pas, dans tout l'empire, de villes ou de villages, dans les contrées les plus lointaines, les moins connues, où ne se retrouvent ces témoignages de respect et de dévouement. Il est difficile d'admettre qu'il n'y ait dans ces protestations unanimes qu'une complicité de servilité et de flatterie, et que le monde entier, pendant quatre siècles, se soit entendu pour mentir. N'oublions pas que ces hommages ne s'adressent pas seulement à un homme : Rome les partage avec lui. Quelquefois on le dit expressément (*Romae et Augusto*); dans les provinces où la formule entière n'est pas usitée, comme en Afrique, il faut la sous-entendre. En célébrant l'empereur, c'est Rome qu'on remercie de la paix qu'elle donne au monde, et comme les mauvais princes la maintiennent presque aussi vigoureusement que les bons, et que, selon le mot de Tacite, leur tyrannie pèse surtout sur ceux qui vivent dans leur voisinage, quand on a la

chance d'en être éloignés, on leur rend à peu près les mêmes honneurs qu'aux autres, et l'on ne distingue guère entre Caracalla et Trajan.

En Afrique, comme partout, ces honneurs se résument dans le culte impérial. Aujourd'hui qu'on en connaît mieux la signification et les conséquences, on est moins tenté de s'en indigner ou d'en sourire. Ce qui en fit la longue fortune, c'est qu'il fut l'expression de deux sentimens qui semblaient inconciliables, et qui s'unirent en lui. C'est d'abord une explosion de reconnaissance pour cette autorité souveraine qui gouverne le monde, et sous les lois de laquelle on proteste qu'on est heureux de vivre. Et de plus, comme le culte de l'empereur est célébré au chef-lieu de la province, par ses délégués et à ses frais, elle se reconnaît et se retrouve dans ces réunions, elle y reprend la conscience d'elle-même qu'elle avait perdue depuis que les Romains l'ont vaincue; sous leur suzeraineté elle se sent revivre. C'est donc à la fois la fête de la grande patrie et de la petite, et dans ces cérémonies, où l'on célèbre l'unité romaine, il se produit peu à peu une sorte de réveil des nationalités distinctes.

Les détails du culte impérial variaient selon les pays. Tantôt il s'adressait surtout aux empereurs morts et déifiés (*Divi*), tantôt à l'empereur vivant (*Augusto*); les attributions des prêtres chargés de le célébrer et le nom qu'on leur donnait n'étaient pas toujours les mêmes. Ces différences suffisent pour nous convaincre qu'il n'a pas été institué tout d'une pièce et sur un ordre de Rome. L'initiative a dû venir des provinces et des villes mêmes, chacune d'elles imitant à sa manière la ville voisine et cherchant parfois à la surpasser. Mais ces variétés ne sont qu'à la surface : au fond l'esprit de l'institution est partout le même; si bien qu'à un moment quelques empereurs eurent l'idée de faire de ce culte le centre de la résistance au christianisme, parce qu'il était le plus répandu de tous et celui dans lequel tous les peuples de l'Empire s'accordaient le mieux. Partout, ou presque partout, on le célébrait à la fois dans la capitale de la province, au nom de la province entière, et dans chaque ville. Il était donc provincial et municipal. Timgad, par exemple, pour ne parler que d'elle, prenait part tous les ans aux grandes fêtes de la Numidie; c'est quelquefois parmi ses citoyens que les prêtres provinciaux étaient choisis, et elle en était très fière (1). Mais elle avait aussi son culte

(1) On trouve mentionnés, sur l'*album* des décurions de Timgad, deux anciens prêtres (*sacerdotales*). Comme ils sont placés immédiatement après les protecteurs de la cité, et avant les autres magistrats, il faut bien que ce soient d'anciens prêtres de la province.

particulier, auquel elle tenait beaucoup. Pour le célébrer, la ville élisait des flamines, et quand ils sortaient de charge, on leur en laissait le titre, afin que l'éclat des fonctions qu'ils avaient une fois remplies éclairât toute leur vie. C'est au moins ainsi qu'on explique d'ordinaire la présence de trente-cinq *flamines perpetui* sur les listes des décurions de Timgad : ils y sont placés immédiatement après les duumvirs, les premiers magistrats de la cité, et avant les pontifes et les augures ; ce qui montre l'estime qu'on faisait de cette dignité, et qu'on la mettait au-dessus des autres sacerdoces. La ville, ayant été fondée par un empereur, avait des raisons particulières pour être dévouée à l'Empire ; elle était fière de son origine, reconnaissante des faveurs qu'elle avait reçues, et très disposée à témoigner son dévouement au prince. Aussi peut-on croire que les fêtes impériales étaient, à Timgad, les plus belles de toutes. Il est facile de se figurer, quand on les célébrait, le concours de tous les citoyens, se pressant sous les portiques, contre les statues, sur les marches des édifices, les magistrats de la ville s'avançant gravement, avec leurs faisceaux et leurs licteurs, comme s'ils étaient des sénateurs de Rome, les prêtres vêtus de la robe bordée de pourpre, couronnés de fleurs, tandis que, devant eux, des jeunes gens choisis portaient, sur des piques, les bustes en bronze doré des empereurs déifiés, et tous se dirigeant, au milieu des acclamations de la foule, vers le temple des *Divi*, où devaient se faire les sacrifices. C'est ce jour-là qu'il aurait fallu voir le Forum de Thamugadi.

III

Le Forum est la plus grande curiosité de Timgad, mais ce n'est pas la seule. On a déblayé d'autres édifices qui, sans avoir la même importance, n'en sont pas moins fort intéressans à connaître ; il faut nous remettre en route pour les visiter.

Reprenons la rue par laquelle nous sommes venus, et repassons sous l'arc de triomphe. A notre gauche, nous rencontrons un édifice rectangulaire terminé par une exèdre qui était sans doute la base d'une abside. Comme cette forme est ordinairement celle des basiliques, nous sommes d'abord disposés à lui en donner le nom ; mais il faut se rendre à l'évidence : une inscription nous en apprend la destination réelle, que nous n'aurions peut-être pas devinée du premier coup. C'est un marché, qui, comme la plupart des autres monumens de Timgad, provient de la munificence d'un riche citoyen. Plotius Faustus, après avoir commandé des cohortes et des ailes de l'armée auxiliaire, et mérité le titre

de chevalier romain, était revenu vieillir avec sa femme, Cornelia Valentina, dans sa ville natale, qui s'empressa de l'honorer de dignités sacerdotales; et c'est pour reconnaître cet honneur qu'ils firent construire le marché. On y avait mis leur statue, dont on a retrouvé quelques débris. Le centre de la cour rectangulaire est orné d'une fontaine élégante; tout alentour s'élevaient des portiques dont les colonnes sont à terre. J'ai cru voir que les chapiteaux portent des feuilles retombantes moins travaillées que l'acanthe et qui ressemblent davantage à celles du palmier. Ces portiques abritaient sans doute les marchands et les acheteurs aux heures chaudes du jour; ceux qui n'y pouvaient pas trouver de place circulaient dans la partie découverte, autour de la fontaine. L'abside du fond devait être réservée à des commerces plus importans.

On y distingue sept boutiques, séparées par un mur les unes des autres et assez bien conservées. Une d'elles porte encore sa dalle de granit scellée dans le mur des deux côtés, et qui servait de table pour étaler la marchandise. Comme cette dalle est placée en avant de la boutique et qu'il n'y a pas sur les côtés de porte pour y pénétrer, il faut bien croire que le marchand passait pardessous, en se baissant, quand il voulait entrer. C'est ce que j'ai vu faire plus d'une fois dans les souks de Tunis. — Ces pays-ci sont conservateurs de nature; les habitudes ne s'y perdent jamais. — On a trouvé dans les boutiques de Timgad des vases de différentes formes et parfaitement intacts qui devaient contenir les fruits ou les liquides que vendait le marchand.

Derrière le marché, sur une hauteur, on aperçoit un amas de ruines énormes, le plus considérable de tous ceux qui couvrent la plaine. Évidemment il y avait là un édifice plus important que les autres, et qui a encore plus souffert qu'eux du temps ou des hommes. Nous aurions grand'peine à deviner ce qu'il pouvait être, si nous n'étions fort à propos renseignés par une inscription qui décorait autrefois le fronton. Elle nous apprend que, sous le règne de Valentinien Ier, les portiques du Capitole, qui tombaient de vieillesse, furent reconstruits par les magistrats municipaux et que l'ouvrage fut dédié par le consulaire Ceionius Cœcina Albinus, un des grands personnages de l'Empire et l'un des derniers païens. Nous avons donc sous les yeux ce qui reste du Capitole de Timgad. Toutes les villes qui voulaient se donner un air romain avaient soin de se bâtir un Capitole, et y adoraient Jupiter entre Junon et Minerve. Il y en avait beaucoup en Afrique. Celui de Constantine possédait un très riche trésor, dont nous avons conservé l'inventaire. Nous ignorons ce que pouvait con-

tenir à l'intérieur le Capitole de Timgad, et si l'on y voyait « un Jupiter en argent, ayant sur la tête une couronne de chêne dont les glands étaient en argent, et dans la main un globe en argent avec une Victoire qui tenait une haste d'argent; » mais ce qui est certain, c'est que l'extérieur en devait être somptueux. La place au milieu de laquelle il était bâti était encadrée dans un portique comme celle de Saint-Pierre de Rome. Les colonnes qui portaient le fronton du temple mesuraient à la base 1^{m},50 de diamètre. Les murs étaient décorés d'une profusion de marbres précieux. « Je n'en ai découvert, dit M. Milvoy, en aucun autre endroit de l'Algérie, une aussi grande abondance et une aussi complète variété. » De toute cette magnificence, il reste aujourd'hui bien peu de chose. Les voûtes, en s'écroulant, ont effondré les dalles des pavés et mis à nu ces caves placées sous les temples où, selon Varron, on déposait les objets du culte hors de service. Il est pourtant probable que ces ruines vont prendre bientôt un autre aspect. La commission des monumens historiques, à qui nous devons la restitution du Forum, travaille en ce moment à les déblayer. On déterre les chapiteaux, les frises, les corniches, les balustrades; on relève sur leurs bases ces belles colonnes qui sont tombées tout de leur long, comme celles de Sélinonte; et lorsque tous ces débris auront été remis à leur place, nous aurons quelque idée de ce qu'était le Capitole de Timgad au IVe siècle, quand Ceionius Albinus en vint faire la dédicace.

De l'escalier du Capitole, si nous marchons droit devant nous, dans la direction de l'est, nous arrivons bientôt au théâtre, qui n'est séparé du Forum que par une large rue. Selon un usage très fréquent, le théâtre de Timgad est adossé à une colline, ce qui supprimait beaucoup de maçonnerie et assurait la solidité de l'édifice; les degrés en étaient taillés dans le roc. On l'a entièrement déblayé, et ce n'a pas été sans peine : conme il forme une sorte d'entonnoir, les décombres s'y étaient entassés jusqu'à près de sept mètres de hauteur. De la façade, qui rappelle celle du théâtre d'Ostie, il reste le soubassement, avec de nombreux débris de colonnes, qui soutenaient un portique où se réfugiaient sans doute beaucoup de spectateurs quand il survenait quelque orage. La scène a entièrement disparu : on n'en distingue guère que l'emplacement qui prouve une fois de plus combien les scènes des théâtres antiques étaient étroites. Comme on le pense bien, le plancher de bois qui composait le *pulpitum*, ou l'avant-scène, n'existe plus; mais on voit encore les trois rangées de piliers de pierre sur lesquels s'appuyaient les planches. Le *pulpitum* se termine par un petit mur qui devait être richement

décoré. Tout autour de l'orchestre, qui est la partie de l'édifice la mieux conservée, à l'endroit où commençaient les gradins, on trouve trois marches, qui sont assez larges pour qu'on ait soupçonné qu'on y plaçait les sièges des magistrats de la ville. De cette façon, ils pouvaient voir le spectacle sans se gêner les uns les autres; le milieu était sans doute réservé à d'autres personnages ou restait vide pour certaines danses des mimes. Au delà des trois marches, l'orchestre est limité et comme enfermé par un petit mur, ou *podium*, composé de dalles planes, qui sont encore debout à leur place. Il reste à peu près sept rangs de gradins plus ou moins intacts qui formaient la première précinction. Ce qui m'a semblé nouveau, c'est qu'entre cette précinction et la suivante on croit voir les restes d'un autre *podium*, qui constituerait une division nouvelle. Faut-il croire qu'à Timgad, comme à Rome, en dehors de l'orchestre, où siégeaient les magistrats de la cité, on gardait un certain nombre de rangs pour la haute bourgeoisie? Ces sept gradins seraient donc l'équivalent des quatorze que la loi de Roscius Othon réservait aux chevaliers dans les théâtres de Rome. Au-dessus de ce *podium*, on ne distingue plus rien.

Quand on songe qu'on est à Timgad, c'est-à-dire sur les confins de la barbarie, la vue d'un théâtre si élégant dans ses proportions, si parfaitement semblable à ceux qu'on admire dans les pays les plus civilisés, ne laisse pas de causer quelque surprise. Sans doute tous les peuples que Rome a soumis, même les plus sauvages, ont été très vite séduits par les agrémens des jeux publics; il semble pourtant que tous ces jeux ne devaient pas également leur plaire. Pour ne parler que de l'Afrique, on comprend très bien que cette foule de Romains émigrés, qui n'étaient pas toujours la fleur de leur pays, et ces indigènes encore mal dégrossis, aient pris goût aux combats de gladiateurs : aussi voyons-nous qu'on les aimait beaucoup et qu'on témoignait une grande reconnaissance aux magistrats qui en faisaient la dépense pour amuser leurs concitoyens (1). On ne goûtait pas moins les courses de chevaux, les luttes d'athlètes, les exercices de gymnastique, qui se donnaient quelquefois dans les thermes publics. Les plaisirs de ce genre ne demandent pas un esprit très cultivé ni une âme très délicate; mais les spectacles qui se produisent sur un théâtre sont

(1) Dans les environs d'Hippone, on a trouvé une inscription qui dit que toutes les curies (quelque chose comme tous les quartiers de la ville) ont élevé des statues à un riche citoyen « à cause de la magnificence du combat de gladiateurs qui a duré trois jours et dépassé tous ceux dont on avait gardé le souvenir, et aussi à cause de son intégrité. » On voit bien que le combat de gladiateurs a fait plus d'effet sur les gens d'Hippone que les vertus de leur concitoyen.

d'une autre nature, et il semble qu'ils ne conviennent pas à tout le monde. Je me demande, pendant que je parcours celui de Timgad, ce qu'on a bien pu y représenter. Les théâtres antiques, plus vastes et moins fermés que les nôtres, offraient l'hospitalité à des divertissemens très variés. « C'est là, disait Apulée, que l'acteur de mimes dit ses sottises, que le comédien cause, que le tragédien hurle, que l'histrion gesticule, que le danseur de corde risque de se casser le cou, que le prestidigitateur fait ses tours ; » sans compter le philosophe, comme Apulée lui-même, qui vient quelquefois y donner des conférences. Mais si on laisse de côté quelques-uns de ces divertissemens qui ne paraissaient au théâtre que par occasion, on peut dire que les genres dont il était le domicile propre sont le mime et la pantomime, la comédie et la tragédie (1).

On ne peut pas douter que la pantomime et le mime aient été joués sur le théâtre de Timgad : depuis le commencement de l'Empire, c'était à Rome le spectacle préféré de la foule, et il n'y en avait pas qui convînt mieux à un public de province. Les Pères de l'Église africaine décrivent les gestes lascifs des histrions, en gens qui les ont vus de leurs yeux ; ils parlent souvent des injures qu'ils se disent et des soufflets qu'ils se donnent. Mais si c'était là ce qui paraissait le plus ordinairement sur les théâtres de l'Afrique, comme sur les autres, faut-il croire qu'on n'y voyait pas autre chose ? est-il vraisemblable qu'on n'y ait jamais joué la comédie et la tragédie ? Assurément la comédie et la tragédie n'étaient plus guère à la mode ; mais les jeux revenaient si souvent, et l'on avait au théâtre un tel besoin de variété, qu'on était réduit à faire quelquefois du neuf avec du vieux. C'est la raison qui a dû faire exhumer de temps en temps l'ancien répertoire, qui paraissait nouveau parce qu'il était oublié. Arnobe semble dire qu'on jouait l'*Amphitryon* de Plaute quand on voulait se rendre Jupiter favorable, et il trouve que ce n'était peut-être pas un bon moyen de lui plaire que de lui rappeler ses vieilles sottises. C'est ainsi qu'aux extrémités du monde, des barbares prenaient quelque connaissance des chefs-d'œuvre antiques ; et, même en supposant qu'on n'ait joué devant eux que des pièces d'un genre inférieur, comme les mimes et les pantomimes, ces représentations n'étaient pas sans quelque utilité pour l'éducation de leur esprit. Il y a souvent dans les mimes, malgré leur grossièreté ordinaire, de très fines observations, et Sénèque trouve parfois plus de sagesse dans les farces de Publius Syrus que chez les philosophes de pro-

(1) Il faudrait y joindre ces concerts de voix ou d'instrumens qui furent quelque temps à la mode sur les théâtres romains.

fession. Quant à la pantomime, elle mettait sur la scène les personnages et les récits des légendes antiques; il lui arrivait même de prendre ses sujets chez les plus grands poètes. Songeons qu'on a dansé sur les théâtres les vers de Virgile et d'Ovide. Il semble d'abord que des représentations pareilles n'étaient pas faites pour intéresser beaucoup des spectateurs assez grossiers; et pourtant nous avons la preuve qu'ils y prenaient du plaisir. Les inscriptions de la province Proconsulaire et de la Numidie mentionnent les jeux scéniques aussi souvent au moins que les combats de gladiateurs, et une fois on nous dit qu'ils ont été donnés à la demande du peuple, *populo expostulante*. On peut donc affirmer qu'à leur manière ils ont servi la civilisation romaine en Afrique. C'est par eux qu'elle a pu se propager parmi les gens qui ne passaient pas par les écoles ou qui n'ont fait que les traverser : rien qu'en écoutant et en regardant, ils en prenaient quelque idée et se familiarisaient avec elle. Aussi suis-je tenté de regarder ce petit théâtre de Timgad avec quelque respect, quand je songe que les illettrés de la ville et des environs qui sont venus s'asseoir sur ces gradins non seulement y ont passé quelques heures agréables, mais que, selon le mot de Varron, ils en ont emporté chez eux un peu de littérature.

Le théâtre visité, il ne nous reste plus qu'un monument à voir. Sur une éminence, vers le Sud, à 500 mètres à peu près de la ville, s'élève la forteresse byzantine. C'est un grand rectangle de 120 mètres de long sur 80 de large. Elle est entourée de solides murailles et flanquée aux angles de tours carrées. Toute trace d'habitation a disparu à l'intérieur : elle ne devait contenir que des abris légers qui n'étaient pas destinés à durer; on trouve pourtant, dans l'une des tours, une casemate protégée par une double voûte, qui devait être à l'épreuve des boulets de pierre lancés par les balistes. Les généraux de Justinien, après la défaite des Vandales, firent un grand effort pour s'affermir dans leur conquête; ils entourèrent les villes de murailles et bâtirent des forts sur les hauteurs. Mais, comme il leur fallait se hâter, ils prirent les matériaux qu'ils avaient sous la main. Les monumens anciens tombaient en ruine : ils achevèrent de les détruire et se servirent des débris pour leurs constructions nouvelles. A Timgad, les murs de la forteresse sont bâtis avec des pierres tumulaires, des fûts de colonnes, des frises de temples, des dalles de pavés. La merveille, c'est que cet assemblage de hasard soit solide et qu'il ait duré. Ces remparts faits à la hâte, avec des pierres ramassées un peu partout et tant bien que mal réunies, ont soutenu des assauts furieux. Dans l'insurrection de 1871, les habitans de Tébessa et des villes

voisines ont tenu tête aux Arabes de Mokrani derrière des murs bâtis par Solomon, il y a quinze cents ans.

IV

Je conseille à ceux qui visiteront Timgad de s'arrêter quelque temps sur le bastion central de la forteresse byzantine : c'est le lieu le plus favorable pour contempler la plaine et les belles montagnes qui l'encadrent. On a au-dessous de soi les monumens qui ont été déblayés et l'on en saisit tous les détails; on devine aux mouvemens du sol ceux que la terre recouvre encore : il est donc aisé de se rendre compte de la forme et de l'étendue de la ville; et si l'on a la chance de s'y trouver à la tombée du soir, quand les derniers rayons éclairent les neiges du Chélia, on peut facilement se faire quelque illusion, croire que ces ruines, sur lesquelles l'ombre commence à s'étendre, se sont subitement relevées, et que la vieille cité est redevenue vivante.

Pendant que je regarde, il me vient à la pensée un passage de saint Cyprien, dans un de ses ouvrages les plus brillans, la *Lettre à Donat*. Pour convaincre son lecteur de la futilité de la vie mondaine, il imagine de le transporter sur une hauteur et lui montre de là toutes les agitations d'une grande ville. Ici, c'est un combat de gladiateurs qui se prépare, « des hommes qu'on engraisse pour la mort, et qu'on va tuer pour amuser d'autres hommes; » là, c'est un spectacle obscène de mimes et de pantomimes qui attire la foule au théâtre; ailleurs, « le Forum mugit des cris insensés des plaideurs; » dans les rues, le client matinal va saluer son patron pour recevoir la sportule; le magistrat se rend au tribunal, précédé d'un cortège d'amis et de créatures, « tandis qu'à l'intérieur des maisons, quand l'heure du repas est arrivée, on sort les coupes de cristal ornées de pierres précieuses, on dresse les lits dorés recouverts de tapis et d'oreillers de plume où doivent reposer les convives. »

En traçant ce tableau, saint Cyprien songeait à la ville qu'il a toujours habitée et dont il était évêque : il voulait dépeindre Carthage. Assurément le petit municipe au-dessus duquel nous sommes placés en ce moment ne pouvait avoir l'audace de se comparer à la capitale de l'Afrique. Mais nous avons dit plus haut que partout la vie romaine était à peu près la même. Il est donc probable que ce que nous aurions eu sous les yeux, du lieu où nous sommes, il y a dix-huit siècles, ressemblerait assez à ce que décrit saint Cyprien; nous aurions vu, comme lui, des plaideurs se disputer dans la basilique, des candidats briguer les suffrages

populaires au Forum, des dévots monter les degrés des temples, et la foule se presser dans les théâtres. C'est le spectacle que devaient offrir toutes les villes romaines d'un bout du monde à l'autre. Je crois donc inutile d'y insister, puisqu'il se reproduit partout et ne nous apprendrait rien de nouveau. Il me paraît plus important, en présence de cette ville antique, qui semble revivre sous nos yeux, de faire un retour sur nous-mêmes, et de nous demander si elle ne peut pas nous expliquer en quoi les habitudes des Romains, quand ils s'établissaient en pays conquis, différaient des nôtres. Ces diversités ne sont pas seulement intéressantes à signaler, elles peuvent être utiles : il n'est pas impossible de trouver quelquefois une leçon dans un exemple.

Nous aussi nous avons été souvent amenés à fonder des villes dans les pays où nous voulions asseoir solidement notre domination. Comme les Romains, nous les avons fait bâtir quelquefois par l'armée et sur un plan presque toujours uniforme. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Pour voir combien notre manière de les construire diffère de celle de nos devanciers, il suffit, je crois, de comparer Timgad et Batna. Entre ces deux villes voisines, bâties pour le même dessein et presque dans les mêmes conditions, la comparaison est facile et sera profitable. Nous semblons, nous autres, avoir tenu à ne chercher que l'utile. Des rues larges, bien correctement alignées, qui se coupent à angle droit, et que bordent des maisons modestes, à un seul étage; de temps en temps, des casernes, des magasins, des hôpitaux, qui ne se distinguent du reste que par leur masse et leur lourdeur; au milieu d'une place carrée, une église aussi simple que possible, quand on n'a pas eu le mauvais goût de lui donner des airs de mosquée; voilà ce que sont d'ordinaire les villes que nous construit le génie. Combien l'aspect de celles que bâtissait l'armée romaine est différent! Les ornemens de tous genres y sont prodigués. Timgad, quand on l'aperçoit à distance, produit l'effet d'une forêt de colonnes qui se dressent dans un désert; et l'on s'aperçoit bien, dès qu'on s'approche, que ce qui reste n'est que la plus petite partie de ce qui existait autrefois. A chaque pas on heurte des fûts ou des chapiteaux, sans compter les fragmens d'autels, de statues, de bas-reliefs. On dit que les Anglais éprouvent une sorte de besoin maniaque de ne jamais rien changer à leur façon de vivre et qu'ils entendent retrouver dans l'Inde ou l'Australie leur *home* de Londres ou d'Édimbourg. De même il semble que les Romains aient tenu à transporter partout avec eux leur civilisation tout entière. Au pied de l'Aurès, comme sur les bords du Rhin ou du Danube, ils voulaient avoir devant les yeux

des places peuplées de statues, des temples entourés de portiques, des thermes, des théâtres, tout ce qu'ils avaient coutume de voir en Italie. Faut-il croire qu'ils n'obéissaient qu'à l'entêtement d'une vanité étroite, et qu'ils étaient esclaves de mesquines habitudes? Je ne le pense pas; il me semble que leur politique y trouvait son compte.

Nous en serons convaincus si nous songeons aux conséquences que devaient amener avec le temps ces innombrables constructions sans cesse entretenues et renouvelées. Pour bâtir ces édifices, pour les orner et les réparer, il fallait bien qu'il se fondât, dans ces pays barbares, des écoles d'artistes et d'artisans. Il y en avait en effet un grand nombre, et nous voyons que les empereurs étaient fort occupés à les encourager. « Nous avons besoin qu'on forme beaucoup d'architectes, » écrit Constantin au proconsul d'Afrique; et il lui demande de pousser de ce côté les jeunes gens de dix-huit ans qui vont finir leurs études. Il veut qu'on les décide à choisir ce métier par des exemptions d'impôts pour eux et leurs parens, et qu'on leur donne un salaire convenable pendant qu'ils seront occupés à l'apprendre. Les peintres ne sont pas moins favorisés que les architectes. Une loi de Valentinien Ier ordonne de leur concéder gratuitement des boutiques et des ateliers où ils exerceront leur art; elle ajoute que les magistrats ne doivent pas exiger d'eux des portraits de la famille impériale, ou leur demander de décorer pour rien les monumens publics, ce qui sans doute devait se faire souvent. Quant aux sculpteurs, il était bien nécessaire qu'il y en eût dans les villes comme Timgad, où les statues sont en si grand nombre. Celles des bienfaiteurs de la cité, dont nous venons de voir qu'on remplissait le Forum, ne pouvaient être exécutées que sur place. Il arrivait souvent que les gens dont on reproduisait l'image appartenaient à un monde des plus modestes. A Auzia (Aumale), un ancien décurion fait placer sa statue et celle de sa femme sur son tombeau, et il lègue une rente de trois deniers au gardien du monument pour qu'à certains anniversaires il les nettoie, les parfume, les couronne de fleurs et allume deux cierges devant elles. Il n'est pas probable que l'ancien décurion ait fait venir de loin un sculpteur renommé, il a dû le trouver chez lui ou dans les environs. Ces artistes de petites villes, toujours prêts à exécuter les commandes de leurs compatriotes, devaient en outre avoir chez eux, en provision, un certain nombre de statues toutes prêtes, dont le débit était certain, par exemple celles des dieux les plus honorés ou de l'empereur et de sa famille (1), la Victoire, la Fortune Auguste, ou d'autres

(1) Il est vrai que, comme les empereurs changeaient assez souvent, les sculpteurs

divinités officielles qu'on prodiguait sur les places publiques. Un édile de Constantine qui, le 5 avant les ides de janvier avait promis à ses concitoyens d'élever une statue à la Concorde, la dédia moins de deux mois après; ce qui prouve bien qu'il l'avait achetée toute faite. Les ouvrages de ce genre, qui se copiaient les uns les autres et qu'on trouvait en nombre dans les ateliers, devaient souvent être vendus au rabais. A Calama (Guelma), où le culte du dieu des mers était très populaire, on pouvait avoir un beau Neptune, digne de figurer sur le Forum, pour quinze cents et même pour onze cents francs. On pense bien qu'à ce prix il n'était pas possible d'exiger un chef-d'œuvre, mais on ne demandait pas la perfection. Ces bons provinciaux se contentaient plus facilement: aussi l'art qui paraît s'être le mieux acclimaté chez eux c'est la mosaïque. Elle convient parfaitement au climat; elle s'accommode à la rigueur d'une certaine médiocrité d'exécution; elle peut être fort agréable même quand elle se borne à reproduire de simples ornemens qui demandent à l'artiste moins de talent et de soin que la figure humaine. On peut donc faire de la mosaïque à tous les prix, ce qui permet de l'employer à décorer les maisons particulières, même les plus humbles. Aussi la mosaïque a-t-elle pénétré partout en Afrique (1). Elle y a produit de très beaux ouvrages, mais les plus médiocres même ont leur intérêt, quand on songe qu'ils nous montrent comment les pauvres gens se sont donné, dans la mesure de leur fortune, les jouissances des personnes riches et éclairées. Il y avait donc une sorte d'éducation qui se faisait toute seule dans les grandes villes et à laquelle personne n'échappait. A force d'avoir sous les yeux les monumens dont elles étaient remplies et de fréquenter les artistes qui les avaient bâtis ou décorés, on se familiarisait avec les arts et l'on finissait par en prendre le goût et l'intelligence.

Mais ce n'était pas assez que l'effet s'en fît sentir aux habitans des villes. On n'avait pas besoin, après tout, de se donner tant de peine pour eux. Du moment qu'ils avaient consenti à s'enfermer dans une cité romaine, ils étaient à moitié gagnés et ne pou-

étaient exposés à garder en magasin les statues de l'empereur mort ou détrôné, mais ils avaient alors une ressource : ils remplaçaient la tête de l'ancien prince par celle du nouveau. C'est un procédé dont ils ont souvent usé.

(1) On peut consulter, sur les mosaïques de l'Afrique, les travaux de M. Héron de Villefosse et de M. Gsell. M. de la Blanchère en a réuni, au musée du Bardo, à Tunis, une très riche collection, qui donne une idée très avantageuse de l'art africain. En général, les artistes qui les ont exécutées n'y mettaient pas leur nom et sont aujourd'hui inconnus. Nous en connaissons pourtant un, qui s'appelait Amor, et qui était de Carthage; il avait étudié dans l'atelier de Sennus Félix, à Pouzzoles, et il a signé, avec son maître, une composition qui s'est retrouvée dans la Gaule, à Lillebonne.

vaient tarder à devenir Romains tout à fait. C'est aux autres qu'il fallait songer, à ceux qui se tenaient à l'écart, qui vivaient obstinément dans leurs steppes ou sur leurs montagnes. Comment faire pour que la civilisation romaine arrivât jusqu'à eux? Heureusement ils avaient une habitude dont j'ai déjà dit un mot et qu'on pouvait mettre à profit : ils aimaient à sortir quelquefois de leur solitude pour aller acheter ou vendre dans les environs. Il a été question plus haut de ces marchés qui s'étaient établis dans les campagnes, auprès des grands domaines; mais il y en avait aussi de très fréquentés dans les villes; on peut même soupçonner que certaines villes, qui semblent bâties dans des conditions particulières, et où l'on a remarqué que l'importance des monumens dépasse de beaucoup celle de la ville même, devaient être surtout des lieux de réunion pour les populations du voisinage, et qu'en dehors des gens qui y séjournaient toujours, il y en avaient beaucoup d'autres qui y venaient souvent pour leurs plaisirs et leurs affaires. Je me suis demandé si Thamugadi n'était pas de ce nombre. On n'y a pas découvert jusqu'à présent beaucoup de maisons particulières, et quoiqu'il soit très naturel qu'étant construites de matériaux plus légers elles aient moins résisté que le reste, on peut soupçonner qu'elles n'étaient pas très nombreuses. L'enceinte, dont la trace est par momens assez apparente, ne paraît pas avoir été fort étendue, et les monumens publics en occupent la plus grande partie. Peut-être la ville était-elle seulement un grand marché où les paysans de l'Aurès venaient, à de certains jours, apporter leurs denrées et s'approvisionner de ce qui leur était nécessaire. Ils devaient mener chez eux une existence très misérable; ceux qui ne vivaient pas dans leurs *mapalia* solitaires, habitaient, sur le flanc des rochers escarpés, quelqu'un de ces nids de vautours, que Salluste a décrits, et dont les villages kabyles peuvent nous donner une idée. Qu'on juge de leur surprise lorsqu'ils pénétraient pour la première fois dans une ville romaine! Ils passaient sous une des portes triomphales que les vainqueurs avaient élevées à l'entrée des moindres municipes, pour faire souvenir de leurs victoires; ils visitaient ces places peuplées de statues, entourées de temples; ils jetaient un coup d'œil sur ces thermes où l'on avait réuni toutes les commodités, tous les agrémens de la vie; ils s'arrêtaient pour prendre le frais sous les portiques; ils suivaient la foule dans les théâtres, les cirques, les amphithéâtres. La surprise se changeait bientôt chez eux en admiration. Ils entrevoyaient un monde nouveau dont ils n'avaient pas soupçonné l'existence. Le souci du bien-être, le sentiment de l'élégance et de la grandeur, s'éveillaient confusément dans leur

esprit. Ils devenaient, avec le temps, plus sensibles à ces plaisirs à mesure qu'ils les connaissaient mieux, et quelquefois même ils cherchaient à introduire de quelque façon dans leur village et dans leur demeure ce qui les avait charmés ailleurs. On pense bien que les tentatives de ce genre n'allaient pas sans quelque résistance. Ces nouveautés ne pouvaient pas plaire à tout le monde, beaucoup sans doute s'en méfiaient et voulaient rester fidèles aux anciennes traditions. Il s'élevait donc entre eux et les partisans du progrès des luttes dont le souvenir ne s'est pas tout à fait perdu. On a découvert, à quelques lieues de Sétif, une mosaïque intéressante qui représente la tête de l'Océan, avec des Néréides montées sur des monstres marins. Au-dessous sont écrits deux distiques dont voici la traduction :

« A ce spectacle divin, que l'envie crève de dépit, que les langues insolentes cessent chez nous de murmurer. Par le goût des arts nous dépassons nos pères. C'est un charme de voir resplendir dans nos demeures cet ouvrage merveilleux. »

L'éloge est assurément fort exagéré ; il n'y a rien, dans la mosaïque de Sétif, de « merveilleux » ou de « divin », mais cette explosion d'enthousiasme naïf nous montre le plaisir que causait à ces âmes neuves leur initiation à la vie civilisée. Il n'en faut pas douter, c'est en visitant les villes romaines que le désir « de dépasser leurs pères par le goût des arts » leur est venu, et voilà pourquoi les Romains prenaient tant de peine et dépensaient tant d'argent pour les bâtir. Comme elles étaient ouvertes, elles ne pouvaient pas leur servir de défense ; c'était plutôt un appât qu'ils tendaient à la barbarie, et, pour qu'elle s'y laissât prendre, on comprend qu'ils les aient faites aussi somptueuses que possible.

Telles étaient les réflexions qui me venaient à l'esprit pendant que, de la citadelle byzantine, je regardais le soleil se coucher sur les ruines de Timgad. Au retour, en traversant de nouveau le Forum, en longeant le théâtre et le Capitole, je me disais qu'une critique difficile et délicate habituée à la perfection de l'art grec trouverait sans doute ici beaucoup à reprendre, et que toute cette architecture officielle pourrait lui sembler monotone et froide. Mais quelque reproche qu'on puisse adresser à ces monumens, quand on les compare à ceux qui leur ont servi de modèle, il est juste de ne pas les traiter avec trop de rigueur, et l'on doit, en les jugeant, ne pas oublier la part qu'ils ont eue à la civilisation de l'Afrique.

GASTON BOISSIER.

DIEGO VELAZQUEZ

DEUXIÈME PARTIE (1)

V

Entre les diverses distractions qui s'offraient à Philippe IV pour le consoler de la perte de son fils, la chasse occupait depuis longtemps et devait jusqu'au bout tenir une très grande place. De tout temps cet exercice avait été en honneur à la cour d'Espagne, et M. Justi nous fournit de curieux détails sur la façon dont il y était pratiqué. L'équipage et les meutes du roi passaient pour les plus magnifiques de l'Europe entière. Il était lui-même un chasseur infatigable, d'une hardiesse extrême et ne redoutant aucun danger. Plusieurs fois sa vie ayant été en péril, son frère ou les personnes de sa suite avaient dû lui venir en aide. Un jour qu'il avait mis pied à terre pour suivre dans un fourré un sanglier blessé, la bête tenant ferme, il avait été obligé de l'achever à coups de dague. La reine et ses proches lui ayant fait à ce propos quelques remontrances, il ne voulut rien entendre, et, signifiant vivement ses ordres pour qu'à l'avenir on le laissât seul se tirer d'affaire, il avait parlé avec plus d'animation et d'abondance qu'il n'en montra jamais. Afin de contenter ses goûts,

(1) Voir la *Revue* du 1er août.

il s'était fait aménager à sa guise, dans un district très giboyeux, le petit château de *Torre de la Parada* qu'il avait entièrement décoré de tapisseries ou de tableaux dont les sujets spéciaux avaient été commandés aux meilleurs artistes. Les diverses manières de chasser y étaient figurées; une entre autres qui n'était guère usitée qu'en Espagne, la chasse à la toile, la *Tela Real*. Dans une contrée propice et choisie à cet effet, un grand espace de terrain était entouré à l'avance de toiles maintenues, de distance en distance, par des piquets. Une ouverture d'environ deux cents pas y était ménagée, vers laquelle les rabatteurs poussaient le gibier; quand ils pensaient qu'ils l'avaient ainsi rassemblé en assez grand nombre, on fermait cette ouverture, et au milieu de la première enceinte on en formait une nouvelle garnie de deux ou trois épaisseurs de toiles plus élevées. C'est là que les bêtes refoulées étaient assaillies par les chasseurs invités et que le roi leur donnait le coup de grâce. Il y avait à peu près chaque année trois de ces grandes chasses qui occasionnaient une dépense de plus de 80 000 écus (1). Velazquez, en historiographe fidèle, ne pouvait manquer de retracer quelques-uns des épisodes pittoresques que lui fournissait un exercice pour lequel son maître était si passionné.

On conçoit la difficulté de réunir dans une même composition tous les élémens de pareils épisodes pour en former un ensemble. Bien des artistes s'y étaient essayés sans succès et au musée même du Prado on peut juger de l'inutilité de leurs tentatives. Les deux tableaux de Cranach, représentant des chasses de Charles-Quint à Moritzburg en 1544, ne sont que des œuvres incohérentes et confuses, presque grotesques; et un autre tableau de P. Sneyers, — une vue à vol d'oiseau dépourvue de tout mérite d'art, — ne donne que très imparfaitement l'idée du sujet qu'il a voulu traiter. Avec sa vive intelligence, Velazquez a bien compris, au contraire, tout le parti qu'il pouvait tirer de ce genre de scènes. Bien des fois, sans doute, il avait accompagné son maître dans ses chasses et voyant le plaisir que celui-ci y trouvait, il s'était, avec sa bonne grâce habituelle, prêté à tous les caprices de Philippe IV. Des documens cités par M. Justi nous montrent, en effet, l'artiste peignant pour le roi non seulement des natures mortes où étaient rassemblées plusieurs pièces de gibier, mais jusqu'à des bois de cerf de grandes dimensions qui provenaient d'animaux abattus par le prince. Bien qu'assez détériorée, la *Chasse au sanglier* de la National Gallery (n° 197), — la collection de sir Richard Wal-

(1) On y employait environ 300 personnes, et les toiles qu'on faisait venir des Flandres composaient le chargement de plus de vingt chariots.

lace en possède une réduction mieux conservée, avec de légères variantes, — nous offre à la fois une image fidèle de la *Chasse à la toile* et comme un tableau résumé de l'Espagne, des costumes et des types les mieux caractérisés de toutes les classes de la population à cette époque.

La scène, s'étalant en largeur, est disposée avec autant de goût que d'habileté. Cette fois, l'enceinte circulaire circonscrite par les toiles a été installée dans un paysage d'un aspect austère : une sorte de plaine inculte, avec des ondulations dominées elles-mêmes par un coteau escarpé dans les replis duquel croissent des buissons noirâtres, des genêts et quelques chênes rabougris. Une herbe maigre et rare laisse à découvert, par places, la blancheur éclatante du sable. Plusieurs sangliers réunis dans l'enceinte sont poursuivis ou attaqués par des cavaliers munis de lances, et près du duc d'Olivarès, facilement reconnaissable, le roi, monté sur un cheval bai, reçoit le choc d'un de ces animaux avec un épieu garni d'un croissant d'acier. Au-dessus des toiles, à droite, on aperçoit le haut de quatre carrosses de la cour où sont assises des dames conviées à la fête, et dans l'un d'eux la reine Isabelle. Des gardes avec des hallebardes se tiennent à portée pour les protéger au besoin. Au dehors, la foule bigarrée des curieux se presse, au premier plan, sur un tertre. Partout l'animation et le pêle-mêle d'une assistance nombreuse, accourue pour jouir d'un plaisir qui lui rappelle son divertissement national, ces cruels combats de taureaux qui, en dépit de l'adoucissement général des mœurs, ont persisté jusqu'à nos jours. Ici des cavaliers au repos; là des gamins montés sur les arbres pour mieux voir; plus loin, des valets ayant en laisse des chevaux, des mulets et de gros chiens de chasse. Parmi les spectateurs, des mendians circulent affairés, aux aguets; l'un d'eux, près d'un de ses compagnons étendu à ses pieds, boit à même dans une gourde. A côté, un groupe de deux seigneurs très élégamment vêtus, l'un costumé de rouge, avec une collerette blanche, un chapeau noir et des bottes molles; l'autre le poing sur la hanche, portant un pourpoint rouge, un grand manteau gris, des manches et des culottes blanches et une plume blanche à son chapeau. Entre eux, comme pour faire mieux ressortir la richesse de leur accoutrement, un moine tout habillé de noir avec le grand chapeau traditionnel. Le haut de la toile est occupé par la bande étroite d'un ciel bleu foncé, avec des nuages gris et quelques lumières plus vives. La tonalité puissante, mais neutre, de ce ciel un peu lourd et de ce paysage rude et triste s'oppose ici aux colorations diaprées de ces nombreuses

figures et rehausse encore leur éclat. Ces figures, — il y en a plus d'une centaine, sans compter les personnages des plans reculés, ni les animaux, — sont si bien groupées, si bien rendues dans leurs allures et leurs physionomies propres, elles ont une telle diversité de vie, qu'on ne se lasse pas de les regarder. Tout délicieux qu'ils soient, nos bonshommes du Louvre, n° 1734, indiqués un peu sommairement par un frottis léger et campés comme au hasard, n'en sauraient donner l'idée. Et notez qu'avec cette profusion de détails, tous intéressans, tous exquis, le tableau est d'une unité parfaite, tant les valeurs comme les taches y sont heureusement réparties, les colorations franches et les passages discrètement ménagés. On y sent l'œuvre de la pleine maturité d'un peintre qui n'a d'autre préoccupation que de se satisfaire lui-même, sans l'ombre de courtisanerie, car le roi est si peu en évidence qu'on a quelque peine à le distinguer parmi les cavaliers qui l'entourent. Mais cet esprit si ouvert, cet œil qui voit si bien et cette main qui proportionne avec tant d'à-propos son travail aux choses, agissent ici de concert et s'accordent pour maintenir le parfait équilibre du tableau. Sans céder jamais à la virtuosité, Velazquez nous donne l'illusion d'un art qui s'épanouit aussi naturellement qu'une fleur; et jamais, croyons-nous, aucun peintre n'a dû goûter à ce point le plaisir de créer à profusion et avec un tel charme la vie dans ses acceptions les plus diverses.

Vers la même époque, dans un ouvrage sinon meilleur, du moins d'un ordre plus relevé, il allait donner une expression encore plus accomplie de son intelligence et de son talent : nous voulons parler du tableau de la *Reddition de Breda*, généralement connu sous le nom des *Lances*. Le fait d'armes qu'il retrace était de nature à émouvoir le patriotisme de la nation. C'était la seule action d'éclat du règne, et à raison de l'importance de la place et des difficultés de l'entreprise, les généraux espagnols hésitaient à commencer le siège de cette ville, quand Philippe IV écrivit à Spinola cet ordre laconique : « Marquis, prenez Breda; moi, le Roi. » De part et d'autre, la lutte s'était alors engagée avec une ardeur et une ténacité extrêmes, lutte en quelque sorte académique, dans laquelle, sous les yeux de l'Europe entière, toutes les ressources de la stratégie étaient mises en œuvre par des chefs dignes de se mesurer. Des canaux, des digues, des travaux immenses de circonvallation poussés activement pendant une année entière, avaient enfin amené les assiégés à accepter la capitulation, d'ailleurs très honorable pour eux, qu'ils signaient le 2 juin 1625, et la remise des clefs de la ville avait lieu

trois jours après. On comprend l'enthousiasme avec lequel cette grande nouvelle fut accueillie à Madrid où elle était célébrée par des cérémonies religieuses, des fêtes publiques, et des pièces de théâtre composées pour la circonstance, notamment par Calderon. Quelques années après, le roi, qui s'occupait de réunir dans le château récemment construit de *Buen-Retiro* des tapisseries et des tableaux où étaient représentés les faits militaires glorieux de son règne, n'eut garde de négliger un épisode aussi flatteur pour son amour-propre.

Parmi les œuvres du même genre qui avaient été déjà commandées à divers artistes en vue de cette décoration, il serait injuste de ne pas mentionner une peinture d'Eugenio Caxesi, dans laquelle il semble avoir tracé la voie à Velazquez, son ancien rival. Cette grande toile, un peu trop négligée par la critique, et qui représente don Giron, le gouverneur de Cadix, repoussant une tentative de débarquement des Anglais, nous offre, en effet, des qualités de premier ordre qu'on est étonné de rencontrer chez l'auteur de tant de compositions décoratives ou religieuses assez médiocres. Le sujet cette fois est nettement conçu, dans un sens très réel. Caxesi a représenté don Giron qui, souffrant de la goutte, s'est fait transporter sur un lieu élevé d'où il donne, d'un air calme, ses ordres à ses lieutenans. Dans le vaste panorama qui se déploie sous nos yeux, l'artiste nous montre la mer couverte de la flotte anglaise et la campagne à travers laquelle les habitans unis aux troupes régulières repoussent vigoureusement vers leurs vaisseaux les ennemis déjà débarqués. Le dessin, comme la tonalité elle-même, sont ici d'une fermeté remarquable, et bien qu'un peu froide, la scène est très exactement définie et localisée. Mais avec un parti semblable et une véracité supérieure encore, Velazquez va nous révéler toute la distance qui sépare le génie du talent.

Plusieurs fois déjà le motif qu'il avait à traiter avait été abordé par d'autres de ses confrères. Aussitôt après la capitulation de Breda, la princesse Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, mandait de Nancy Callot pour prendre au camp, sous la direction des ingénieurs militaires, des esquisses aujourd'hui conservées à l'Albertine. Pieter Sneyers, qui s'était fait une spécialité de ces sortes de figurations, avait également recueilli sur place les élémens de la vue panoramique de Breda et des environs, qui est aujourd'hui au Prado. Enfin quelques années après, un peintre de talent, José Leonardo, élève de Caxesi, avait été chargé d'exécuter pour Buen-Retiro, en pendant à l'épisode du *Débarquement des Anglais* peint par son maître, ce même sujet de la *Reddition de Breda*. Avec une apparence de réalité, la façon dont il l'a rendu

est absolument contraire à la vérité historique. Poussé par je ne sais quel sentiment de vulgaire flatterie, Leonardo, en effet, a représenté Spinola à cheval, recevant d'un air dédaigneux les clefs de la ville que lui apporte le comte Justin de Nassau, humblement prosterné dans la poussière, et pour fond un paysage quelconque, qui n'a rien à voir avec la Hollande. Ainsi qu'en témoigne, au contraire, un récit à peu près officiel publié peu de temps après la capitulation par un jésuite d'Anvers, le P. Hugo, les assiégés avaient obtenu les conditions les plus honorables et ils étaient sortis de la place, tambours battans, enseignes déployées (1). Avec sa générosité naturelle, Spinola prodigua à son rival malheureux tous les témoignages de la courtoisie la plus exquise, saluant avec grâce ce vieillard aux cheveux blancs. A son exemple, suivant le même historiographe, les Espagnols montrèrent les mêmes égards aux vaincus. « Parmi les assaillans, dit le P. Hugo, aucune parole déplacée, mais des visages qui souriaient en silence. »

L'inexactitude commise par Leonardo dans sa composition était donc doublée d'une inconvenance toute gratuite, bien faite pour déplaire au roi et à tous ceux qui savaient comment les choses s'étaient passées. C'est à Velazquez que fut commis le soin de rétablir la vérité dans un autre tableau de dimensions pareilles et qui fut exposé à Buen-Retiro, à côté de celui de Leonardo. Chevaleresque comme il l'était, l'artiste accueillit avec bonheur cette occasion de rendre hommage à la mémoire de Spinola, qui, à la suite du siège de Casale, était tombé dans la disgrâce la plus injuste. Velazquez avait conservé un souvenir reconnaissant de la sympathie qu'il avait trouvée auprès du général pendant la traversée de Barcelone à Gênes, faite en sa compagnie lors de son premier voyage en Italie. Peut-être même avait-il à ce moment pris de sa personne un croquis auquel il put recourir, car dans les *Lances* la ressemblance de Spinola avec ses autres portraits connus est frappante. Avant de commencer son tableau, Velazquez s'était d'ailleurs entouré de tous les renseignemens qui pouvaient l'éclairer. Non seulement il avait mis à profit la vue topographique de Sneyers et le compte rendu détaillé du P. Hugo, mais il avait probablement recueilli à la cour les informations des témoins oculaires de l'important fait d'armes qu'il s'était chargé de représenter. Son œuvre est, en tout cas, d'une exactitude absolue.

On connaît cette belle composition dans laquelle, avec un

(1) *Obsidio Bredana*, par le P. Hugo. Anvers, 1629.

rare bonheur, le maître, en s'inspirant de la seule vérité, a su donner à la scène toute sa signification pittoresque et morale. La disposition en est aussi simple qu'habile. Au-dessus des assistans, se déroule le vaste panorama de la ville avec ses fortifications, les deux cours d'eau qui s'y réunissent et, plus près, les bastions et les travaux élevés par les assaillans au milieu d'une plaine immense qui à l'horizon va se confondre avec le ciel. De part et d'autre sont rangés les deux états-majors : à gauche, les Hollandais moins nombreux ; à droite, les Espagnols, et au milieu, dans l'espace laissé libre, les deux personnages principaux vers lesquels le regard est ainsi naturellement amené. Le comte de Nassau, légèrement incliné, remet les clefs de la place à Spinola qui, d'un air aimable, lui pose affectueusement la main sur l'épaule, comme pour le réconforter. Sans allégorie, sans aucune des conventions rebattues, l'ordonnance est ici tellement claire, les faits sont si nettement spécifiés que le spectateur le moins au courant comprend à première vue de quoi il s'agit. Si peu qu'il prolonge l'examen, tous les détails concourent à renforcer son impression. Partout l'air et la lumière circulent à flots, enveloppent et baignent les objets, mettent du jeu entre les divers personnages et entre les groupes. Quant à l'harmonie, où dominent surtout les bruns et les bleus répandus dans le tableau, elle est à la fois contenue et très vivante. Une infinité de colorations diverses relèvent cette dominante et s'unissent ou s'opposent à elle avec un à-propos exquis. C'est le fond gris bleuâtre du ciel et de l'horizon, ce ton léger, nuancé, indéfinissable, familier à Velazquez, et sur lequel ses figures se détachent si franchement, en clarté ou en vigueur ; puis, au-dessous, cette zone de terrains neutres et olivâtres, qui met un soutien et un repos au centre de la composition. Çà et là des fumées rousses ou blanchâtres, des ombres qui courent sur la plaine, des étendards qui flottent, des casaques multicolores, toute la diversité des contrastes que peuvent présenter entre eux les verts et les roses, les jaunes et les gris de fer, viennent renforcer la tonalité générale et l'animent sans en rompre l'unité. Que dire enfin de cette exécution incomparable, toujours appropriée aux objets, proportionnée à leurs distances respectives, toujours libre, élégante, pleine d'abandon, de grâce et de sûreté ? Derrière cette facilité apparente se cache une habileté merveilleuse ; mais, à vrai dire, on n'y pense pas et il semble que rien ne soit aussi aisé que copier cette toile si bien faite pour attirer quiconque manie un pinceau. Et cependant ceux qui ont cédé à la tentation ont appris à leurs dépens tout ce qu'une pareille entreprise recèle de dangers. Re-

gnault, qui mieux que personne y semblait préparé, l'a éprouvé tout comme un autre : « Je n'ai jamais rien vu de comparable à cet homme-là, écrivait-il avec son enthousiasme expansif. Quelle couleur, quel charme, quel aspect nouveau et original! C'est une peinture jeune, bien portante, née sans effort, sans peine, sans fatigue. Je voudrais avaler Velazquez tout entier! » La digestion ne laissa pas d'être laborieuse, et quelques jours après, quand il fut aux prises avec un pareil modèle, les déboires commencèrent. « Ce n'est pas positivement facile à faire, mais c'est passionnant, écrit-il de nouveau, et nous travaillons tous les jours de 8 h. et demie du matin jusqu'à 6 heures du soir. » (1) En dépit de cette ardeur, et si intéressante qu'elle puisse sembler à ceux qui n'ont pas vu l'original ou qui n'en ont gardé qu'un vague souvenir, cette copie de Regnault, — elle appartient à l'École des Beaux-Arts, — étonne par sa froideur, par je ne sais quoi de contraint, d'inerte et de figé. La couleur en est superficielle et un peu creuse ; elle n'offre ni le grand aspect, ni la richesse de détails de l'original.

Si, par tant de qualités diverses, l'œuvre de Velazquez est de nature à captiver les artistes, elle mérite de retenir tout homme de goût, et, par les pensées qu'elle suggère, elle a la valeur d'un des documens historiques les plus intéressans. Que de contrastes entre les représentans de ces deux nations ennemies, ainsi rapprochées dans un de ces momens solennels qui décident de leurs destinées! Malgré leur défaite et les pénibles épreuves du siège, les vaincus font encore bonne figure. Fermes et corrects dans leur maintien, on sent que rien ne pourra triompher de cette opiniâtreté qui assurera leur indépendance. Du côté des Espagnols, en revanche, quelle distinction naturelle, quelle désinvolture dans les attitudes, quelle beauté pour plusieurs de ces mâles visages! On voit là réunis quelques-uns des types les plus caractéristiques de cette vaillante armée, aguerrie sur tous les champs de bataille de l'Europe : cavaliers jeunes et fringans, ou capitaines blanchis sous le harnais, comme ce comte de Balançon qui, appuyé sur sa béquille, est venu voir de plus près ceux qui lui ont enlevé une de ses jambes. Derrière eux, ces soldats des vieilles bandes dont les lances, qui ont donné son nom au tableau, raient le ciel à des intervalles presque réguliers. A leurs figures basanées, à leur air martial, on reconnaît cette infanterie espagnole dont Bossuet, suivant la remarque de M. Justi, nous a si justement décrit « les

(1) *Correspondance de H. Regnault :* Lettre à son père; 24 septembre 1868. Paris, 1872.

carrés vivans, semblables à des tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches. » A observer les costumes eux-mêmes, les oppositions ne seraient pas moins instructives, et il serait facile de les relever jusque chez les deux chefs, l'un ramassé, un peu lourdaud, avec ses allures lentes et massives; l'autre grand, bien pris, avec cette grâce et cette humeur avenante qui est comme la parure de son triomphe. C'est un signe des temps aussi que ce chef de rebelles et d'hérétiques ait pu, même vaincu, être admis à traiter sur un tel pied d'égalité avec le représentant du roi très catholique, si entiché de la noblesse de sa race et des droits de sa couronne. Toutes ces idées, tous ces sentimens et bien d'autres encore vous viennent en foule et comme d'eux-mêmes à l'esprit en face de cette peinture sincère, exprimés qu'ils sont dans un langage aussi simple que noble, et qui est bien celui de l'histoire. L'ordre et le mouvement, la gravité et la mesure, toutes les secrètes convenances que commande un pareil sujet s'ajoutent au charme de la peinture dans cette œuvre magnifique, qui témoigne de l'intelligence de l'artiste au moins autant que de son talent.

VI

Les occasions de traiter pareils sujets étaient malheureusement trop rares. D'ordinaire le peintre de Philippe IV était repris par le mouvement de la Cour et par les occupations de sa charge. Outre les portraits de son maître, il avait à faire ceux des personnes de sa famille ou de son entourage. Parfois même il était à ce propos exposé aux corvées les plus pénibles. Mais si déplaisantes qu'elles pussent être, il s'en acquittait toujours avec la même conscience et la même habileté. Entre les plus rebutantes il est permis de compter l'obligation de faire poser devant lui les nains et les bouffons du roi. La singulière coutume d'entretenir ces tristes personnages dans les diverses cours de l'Europe avait été avant cette époque assez générale : elle commençait cependant à décliner, sauf en Espagne où ils continuaient à jouir d'une grande vogue. On connaît au Louvre le portrait de ce nain de Charles-Quint dont Antonio Moro a si fidèlement reproduit la mine revêche et maussade. Plus encore que son père, Philippe II aimait à s'entourer de ces caricatures humaines. Méfiant, inabordable pour tous, il autorisait les familiarités de ses bouffons, et l'on avait pu voir, sous son règne, une femme à barbe, un homme couvert d'une véritable fourrure de poils crépus et ébouriffés, ou des monstres de toute sorte jouir successivement de sa faveur.

Philippe IV, à son tour, avait montré la même dépravation de goût à cet égard. Comme si ce n'était pas assez de toutes les variétés de bêtise, d'orgueil, de bassesse ou de cupidité qu'il pouvait observer parmi ses courtisans, il avait fait recruter pour son palais une véritable collection d'avortons ou de phénomènes. Par un raffinement de cruauté, on faisait boire ces pauvres êtres pour les exciter et les mettre aux prises les uns contre les autres, afin de les rendre plus comiques. C'est comme par une allusion involontaire à ces grossiers instincts d'un souverain qui ne se déridait jamais que Calderon, dans le *Médecin de son honneur*, a produit sur la scène un roi qui promet à son fou cent écus toutes les fois qu'il le fera rire, sous la réserve que pour chacun des mois où il n'y parviendrait pas on lui arracherait une de ses dents. Ces êtres étranges ou mal tournés, les hommes de plaisir du roi (*hombres de placer*), ainsi qu'on les appelait, formaient une espèce de ménagerie; on les traitait comme les chiens d'appartement, près desquels ils vivaient le plus souvent, et pour donner la mesure de leur taille les peintres aimaient à les représenter à côté de ces animaux.

Le musée du Prado ne contient pas moins de sept de ces bouffons peints en pied par Velazquez. Le portrait de l'un d'eux, connu sous le nom de Barberousse, est traité sommairement en esquisse, avec une robe d'un rouge brique et un manteau gris; l'air sombre, égaré, il tient à la main une épée. Un autre, de physionomie inquiète et sournoise, est appelé par dérision don Juan d'Autriche; diverses pièces d'armure sont placées à terre à côté de lui, et, comme pour justifier son surnom, l'artiste a figuré dans le fond une bataille navale, sans doute en souvenir de la victoire de Lépante. Le troisième, un nain qui répond au nom d'*Antonio il Inglese*, se croit un important personnage. On a satisfait sa vanité en lui donnant un magnifique costume de soie jaune à dessins brochés, avec un chapeau garni de plumes et des bottes à retroussis. Aussi a-t-il pris un air arrogant, provocateur, et il semble tout fier de dépasser quelque peu, en se redressant de toute sa taille, le gros chien qu'il tient en laisse. C'est une véritable brute que le quatrième, ce Sébastien Morra, une manière de cul-de-jatte dont Velazquez nous montre les traits durs et farouches. Assis à terre et vu de face en raccourci, les deux poings campés comme des moignons sur ses jambes rudimentaires, on dirait qu'il rêve quelque mauvais coup. La facture est rude, et le justaucorps d'un vert sombre sur lequel est passé un petit manteau d'un rouge vineux compose l'accoutrement le mieux assorti pour ce tronçon difforme surmonté d'un si méchant visage. La tête de cet autre est, au contraire, tout à fait

inoffensive, presque intelligente, avec ses grands yeux, son large front, sa moustache finement retroussée. Celui-là a sa manie : il joue au savant, et Velazquez l'a peint absorbé dans ses pensées. Gravement vêtu de noir comme un docteur, il est installé dans la campagne avec son écritoire, ses livres, ses cahiers, et porte sur ses genoux un in-folio presque aussi grand que lui. Ce *Primo*, comme on l'appelait, était un des favoris du roi ; il faisait partie de tous les voyages de la cour, et Olivarès, devenu avec le temps plus sombre que son maître, aimait à l'avoir près de lui dans son carrosse.

C'est avec sa sincérité absolue et sa parfaite entente de la figure humaine que Velazquez a scrupuleusement donné à chacune de ces fidèles images son caractère particulier. Sauf dans la dernière, on voit percer chez ces victimes des fantaisies royales je ne sais quel ressentiment de l'office d'amuseur qui leur est infligé, comme une expression de révolte et de menace. Plus d'une fois, en effet, usant des immunités qui leur étaient accordées, on les voyait tourner en ridicule les plus grands personnages de la cour, et à force d'insolence et de grossièreté, se venger à leur manière des insultes auxquelles ils étaient eux-mêmes exposés. Il y a quelque chose de plus et de mieux, au contraire, dans deux autres portraits qui appartiennent aussi à cette catégorie. Ce ne sont plus, il est vrai, des bouffons ni des fous dont il s'agit ici, mais des innocens et des simples. L'un d'eux, *el Niño de Vaccares*, un pauvre corps malingre, tout déjeté, à mine souffreteuse, regarde vaguement devant lui de ses yeux vides, tout empreints d'une indicible tristesse. L'autre, l'*Idiot de Coria, el Bobo*, est plus touchant encore. Accroupi par terre, il sourit tristement à son peintre, et, comme s'il était gagné par la commisération que celui-ci lui témoigne, il bat des mains pour montrer son contentement. A la contraction de son front, on devine le travail qui se fait dans cette cervelle atrophiée, afin de suivre quelque ébauche d'idée qui la traverse. On dirait que cette intelligence rebelle s'est ouverte à la pitié qu'il a rencontrée dans une âme d'élite. Et c'est ainsi qu'avec le plus humble modèle le maître a su faire une œuvre émouvante, qui révèle à la fois la bonté de son cœur et l'éclat de son talent.

Les deux tableaux désignés sous la dénomination assez imprévue d'*Ésope* et de *Ménippe* nous offrent, en revanche, des personnages fort peu intéressans. Dans la pensée de Philippe IV, qui les avait commandés à son peintre, ils étaient destinés à être exposés au château de *Torre de la Parada*, en pendant à un *Héraclite* et un *Démocrite*, œuvres assez médiocres de la jeunesse de Rubens et qui devaient singulièrement pâtir d'un pareil voisinage.

Car, si les titres sont peu justifiés et les types assez déplaisans, ces deux toiles, exécutées vers la fin de la vie de l'artiste, comptent pourtant parmi les plus magistrales qu'il ait peintes. Ce sont à vrai dire de simples études et dont les modèles appartiennent à cette catégorie de cyniques et de drôles qui foisonnaient dans l'Espagne d'alors, au témoignage de ses propres romans. L'*Ésope* est un vieux bohème, au teint bilieux, aux cheveux gris, abondans, en broussailles. La moue de sa bouche accentue encore l'ironie gouailleuse de ses petits yeux. Enveloppé d'une houppelande brune, la poitrine ouverte, débraillée, il tient à la main un grand livre, et à ses pieds, à côté d'une couverture, se trouve un baquet rempli d'une eau pure à laquelle ce personnage assez peu ragoûtant aurait quelque raison de recourir, car le lambeau de linge qu'il laisse paraître est d'une propreté plus que suspecte. Le pendant, *Ménippe*, est un sacripant d'espèce pire encore ; celui-là n'a pas même un bout de linge à montrer, mais il se drape fièrement dans son manteau noir frangé par la misère. Avec sa face patibulaire, son air narquois et insultant, sa barbe grisonnante, son vieux chapeau planté de travers, il regarde impudemment le spectateur, et son nez qui trognonne proteste contre la cruche d'eau posée auprès de lui. Il a dû exercer bien des métiers, et pas toujours des plus avouables, avant de trouver asile dans les antichambres de Philippe IV et d'exercer sa verve caustique aux dépens des courtisans. C'est à force d'insolence qu'il gagne les maigres appointemens qui, de façon fort irrégulière, lui sont servis par la cassette royale.

Dans ces divers ouvrages, la franchise des attitudes et l'accent individuel des physionomies sont mis en pleine lumière par l'ampleur de la facture et la simplicité même des compositions. Parfois les figures se détachent sur un fond uni ; parfois, comme dans le portrait du *Primo*, un bout de paysage brossé à grands coups par-dessus ce fond en laisse encore transparaître par places la couleur noirâtre. Ce n'est qu'avec une sobriété extrême que l'artiste introduit, à côté de ses modèles, quelques accessoires significatifs destinés à mieux les caractériser. Et cependant personne n'a peint avec une perfection aussi magistrale ces papiers, ces livres, ces parchemins, ces vases ou ces armures qui ajoutent, à l'occasion, une note heureuse à l'harmonie du tableau. On admire et avec raison chez Chardin cette manière grasse et fondue, ces colorations savoureuses à la fois pleines et discrètes, cette touche variée qui excelle à résumer la forme et à spécifier la substance des divers objets qu'il dispose dans ses natures mortes ; même en ces riens un peintre tel que lui parvient à manifester

son talent. Et cependant, combien Velazquez ne lui est-il pas supérieur, par cette exécution aussi aisée qu'élégante, par cette grâce suprême qui prête à la vérité un charme si merveilleux de poésie et à l'imitation la plus fidèle je ne sais quel air de création.

Le sans-gêne absolu avec lequel le maître traitait l'antiquité en donnant ainsi gratuitement lui-même les noms d'*Ésope* et de *Ménippe* à deux simples études, nous l'avions déjà constaté à propos de sa façon de comprendre la mythologie. Il devait garder jusqu'au bout cette indépendance vis-à-vis des traditions. La *Vénus couchée*, qui appartient à lord Rokeby, n'a rien de commun avec la divinité classique à laquelle les œuvres des maîtres italiens nous ont accoutumés. Étendue sur un lit couvert d'une draperie noire, la déesse est vue de dos, mais son visage se reflète dans le miroir que lui présente un petit Amour agenouillé devant elle. C'est là, à notre connaissance, l'unique étude de femme nue qui eût été exécutée jusqu'alors en Espagne, et c'est probablement sur la demande du roi que Velazquez l'avait peinte; elle est également une exception dans l'œuvre de l'artiste. Aussi à l'exposition de la Royal Academy où ce tableau figurait en 1890, en avons-nous entendu contester l'authenticité. Sans même parler de la preuve décisive que sa provenance fournit à cet égard (1), la liberté et la franchise si personnelle de la facture suffiraient pleinement à justifier l'attribution à Velazquez. M. Justi remarque à ce propos qu'une pareille nudité n'eût pas été du goût du brave Pacheco, s'il avait encore vécu, lui qui conseillait aux peintres de ne recourir à des modèles féminins que pour le visage et les mains. « Quant au reste, comme il dit, ils pouvaient se servir de plâtres ou de dessins et de gravures de maîtres étrangers. » Pacheco, en prônant cette réserve, ne faisait que se conformer à son rôle officiel de censeur et de gardien légal des règles prescrites. L'Inquisition punissait, en effet, d'excommunication l'auteur de tout tableau lascif, sans préjudice d'une amende de 500 ducats et d'un exil d'une année. Mais même avec l'Inquisition, il était, ce semble, des accommodemens, car Philippe II avait, hors d'Espagne il est vrai, commandé à Titien plus d'un sujet assez risqué, et Philippe IV, tout aussi rigide que son aïeul en matière d'orthodoxie, ne se privait pas d'exposer dans son alcôve les scènes les plus libres : le *Jardin d'Amour* de Rubens notamment, à côté des *Saintes Familles* et des autres compositions religieuses qu'il y avait

(1) Cette *Vénus au miroir* figure sur les inventaires du Palais-Royal de Madrid dès 1686, et l'on peut suivre sa trace jusqu'à son possesseur actuel.

réunies. Est-ce, comme on l'a dit, par un reste de scrupule que Velazquez n'a point osé représenter de face sa *Vénus*, ainsi que l'avaient fait les maîtres vénitiens et ce même Rubens? Sans nous arrêter à cette explication trop étrange, nous croyons simplement que la pose donnée par lui à la jeune fille qui lui a servi de modèle l'a surtout tenté parce qu'elle mettait mieux en relief la souplesse de ses formes, la fraîcheur de ce corps svelte et flexible où circule un sang généreux. Mieux encore que ses traits vaguement reproduits dans le miroir, la finesse de sa taille et la cambrure fortement accusée de ses hanches décèlent ici un type franchement espagnol, qui évoque le souvenir des gitanas andalouses.

Le *Mars* du Prado s'écarte encore davantage des idées que fait naître une pareille dénomination, et ce n'est là, à vrai dire, qu'un modèle d'atelier au repos, dans une attitude qui rappelle un peu celle du *Penseur* de Michel-Ange. Après coup, le maître a eu l'idée de l'affubler d'un casque qui met dans l'ombre son visage et de placer à ses pieds une rondache, une cuirasse et une épée. Un linge bleu voile sa nudité et il est assis sur une étoffe d'un rouge laqueux. Sans être vulgaires, les formes un peu épaisses n'ont pas grande distinction, et le maître les a copiées avec son habileté ordinaire, telles qu'il les voyait. En somme, la figure est un peu dépourvue de caractère et manque absolument de style. Dans le groupe de *Mercure et Argus*, la composition est, au contraire, aussi imprévue que pittoresque, et Velazquez, tout en conservant la même liberté, a su lui donner une tournure très originale. La nuit est tombée et déjà dans le ciel d'un bleu sombre, encore éclairé à sa base d'une lueur blanchâtre, les étoiles commencent à s'allumer. Sous ces clartés douteuses, les silhouettes des deux figures se détachent franchement, celle de Mercure rampant sur ses genoux et ses mains, dans l'ombre, ainsi qu'il convient au dieu des voleurs; l'autre, — celle d'Argus accablé par le sommeil, — à demi noyée par une lumière mystérieuse dans laquelle ses formes sont très largement indiquées. L'aspect est saisissant, tout à fait décoratif, bien que dans une gamme sourde, composée de tons neutres, peu définis, mais transparens malgré leur intensité : des gris de fer, des bruns noirâtres, des bleus opposés à des roux, sans autre coloration que l'écharpe pourpre jetée sur l'épaule de Mercure. L'ensemble dénote une œuvre de la pleine maturité de l'artiste, d'une harmonie très personnelle et parfaitement appropriée au sujet.

Obligé, pour se plier aux caprices de son maître, de varier à chaque instant ses travaux, Velazquez passait au gré de Philippe IV

d'une composition mythologique à un épisode religieux. C'est ainsi que, vers 1638, il peignit pour la sacristie d'un couvent de Bénédictins fréquenté par la cour le grand *Christ en croix* qui se trouve aujourd'hui au Prado. Dans un ouvrage de ce genre il était évidemment forcé de se conformer aux formules consacrées. Sans chercher en rien à le modifier, il accepte le programme qui lui est imposé. Le corps mince, allongé, vu de face, se détache avec sa blancheur d'ivoire sur un fond d'un noir intense. Seule, la tête, légèrement inclinée vers la gauche et à demi cachée par la longue chevelure, donne un peu de jeu et de mouvement à cette silhouette régulièrement symétrique. L'exécution très appliquée, peu visible, témoigne d'un soin respectueux. Comme nous sommes en Espagne, l'artiste n'a pas ménagé le sang qui s'écoule avec abondance des plaies du divin Supplicié ; mais, pour confesser sa foi, le croyant a mis sur les traits de cet auguste visage, avec un air de résignation, la majesté solennelle de la mort.

En dépit des règles rigoureuses qui présidaient à la représentation des sujets religieux, Velazquez a su parfois, en les traitant, montrer l'originalité dont il avait fait preuve, dès sa jeunesse, dans son *Adoration des Mages*. Le *Christ à la colonne*, acquis assez récemment par la National Gallery, nous en fournirait au besoin un nouvel exemple. Emprunté au récit de la Passion, cet épisode, tel du moins que l'a compris le peintre, n'avait jamais inspiré ses devanciers. Après avoir subi les railleries et les insultes de ses persécuteurs, le Christ vient d'être abandonné dans sa prison par ses bourreaux. Les fouets avec lesquels ils l'ont flagellé sont à côté de lui, et, assis à demi nu sur le sol, les mains liées, portant sur son corps les traces des violences qu'il a subies, il tourne péniblement sa tête vers un petit enfant agenouillé près de lui qui le prie avec recueillement. A côté de l'enfant, un ange debout attire son attention vers le Christ. Sauf le brun orangé et le rouge laqueux du costume de cet ange, la tonalité générale est grisâtre, et la tristesse de ces colorations volontairement amorties donne à la scène un aspect très saisissant. Tandis que dans le tableau précédent le corps du Christ paraît grêle, étiré, l'artiste cette fois a donné plus d'ampleur à ses proportions, comme pour mieux marquer le contraste de cette nature vigoureuse abattue en pleine jeunesse par les tortures auxquelles elle est en butte.

Bien que datant de la fin de la vie de Velazquez, le *Couronnement de la Vierge*, qui appartient au musée du Prado, déroute au premier abord par son étrangeté et par je ne sais quelle ressemblance avec les tableaux des peintres de la décadence italienne, Barroccio notamment. Ces sujets mystiques, dont la grâce un peu

affadie défrayait le talent de Murillo, ne sont guère faits pour Velazquez. En regardant de plus près on le retrouve cependant avec la largeur de son dessin, avec son exécution ferme et souple, avec cette façon de draper ses figures qui laisse sentir leurs formes et leurs mouvemens sous les étoffes ajustées ou flottantes dont les plis sont répartis avec art, sans raideur comme sans mollesse. Les rouges et les bleus que nous avions déjà remarqués dans le *Mars au repos* sont caractéristiques pour cette époque, et c'est dans le jeu de ces rouges et de ces bleus avec le violet, qui en est comme la résultante, que l'artiste a cherché les élémens d'une harmonie nouvelle dont les colorations un peu trop vivement accusées diffèrent sensiblement de ses tonalités habituelles, plus discrètes d'ordinaire. Le type très espagnol de la Vierge ne manque pas de beauté et son geste charmant est plein d'une grâce pudique (1). Quant aux têtes des chérubins voletant deux à deux dans un ciel gris semé de nuages blancs, Velazquez seul était capable de peindre avec cette ampleur et cette légèreté leurs mines éveillées, leurs joues vermeilles et rebondies, le blond emmêlement de leurs chevelures ébouriffées.

VII

Ce travail si aisé, si expéditif, si merveilleusement propre à rendre la fraîcheur et l'animation de jeunes visages, montre assez avec quelle supériorité l'élève de Pacheco aurait traité des portraits de femmes ou d'enfans. Mais les enfans qu'il lui fallait peindre n'avaient ni cette apparence de santé, ni ce naturel. Rejetons tardifs d'une race appauvrie, lymphatiques et pâlots, emprisonnés dans les gaines ridicules qui leur servaient de vêtemens, les infans ou les infantes d'Espagne n'offraient à Velazquez que des modèles peu faits pour exciter sa verve. Façonnés dès l'âge le plus tendre au train de la cour, capables de rester tranquilles pendant des heures entières, alors qu'ils assistaient aux cérémonies officielles, ils ne devaient laisser voir sur leurs traits aucune des impressions qu'ils pouvaient éprouver. Velazquez les a peints tels qu'ils étaient, avec l'air triste et ennuyé que peu à peu la vie à laquelle ils étaient condamnés donnait à leurs physionomies. Les portraits de femmes qu'il avait à faire n'étaient pas non plus bien attrayans. Sans même parler des types ingrats que lui

(1) Il faut bien reconnaître cependant que l'ombre portée sur la joue gauche de ce gracieux visage en altère un peu l'ovale et fait paraître cette joue trop étroite.

offraient les membres de la famille royale, les conditions de costume imposées au peintre ne lui laissaient pas grande latitude. Tandis que les œuvres des Italiens, de Titien par exemple, lui montraient à l'envi de superbes créatures dans le plein épanouissement de leur robuste beauté, avec leur coiffure élégante, leur cou dégagé, leurs épaules et leur poitrine nue, avec toute la richesse d'ajustemens combinés pour faire valoir leurs formes, Velazquez se heurtait aux prescriptions d'une pruderie sévère et revêche. Ces visages volontairement inertes, ces cous dissimulés sous des collerettes raides et épaisses, ces corsages montans, soigneusement fermés, c'était là comme un dernier reste des mœurs orientales acclimatées en Espagne pendant la longue occupation des Maures.

En dépit de ces contraintes, l'artiste avait su donner au portrait d'Isabelle de Bourbon, la première femme de Philippe IV, quelque chose de l'agrément et de la grâce que cette Française exilée au delà des monts répandait autour d'elle, l'expression de douceur et de bonté qui à la longue lui avait concilié tous les cœurs. Mais plus tard, après la mort de la reine, l'étiquette de la cour était devenue de plus en plus despotique. Des paniers larges et rigides, — on les nommait *garde-infantes* (*guarda infantes*), — se dressaient en manière de gabions autour des princesses du sang pour empêcher de les approcher. Dans les danses auxquelles elles prenaient part, il était interdit de toucher leurs mains, et l'on ne devait pas même soupçonner leurs pieds, cachés à tous les regards par ces paniers volumineux. M. Justi raconte à ce propos qu'à l'arrivée en Espagne de l'archiduchesse Marianne d'Autriche, qui à l'âge de quatorze ans allait devenir la seconde femme de Philippe IV (1), les délégués d'une ville qui se trouvait sur la route ayant voulu lui offrir en présent quelques-uns des produits les plus renommés de l'industrie locale, des bas de soie figuraient parmi ces cadeaux. A cette vue, le majordome, indigné d'une pareille inconvenance, les avait jetés au nez du donateur malavisé, en lui disant : « Vous devriez pourtant bien savoir que les reines d'Espagne n'ont pas de jambes. » Sur quoi, la malheureuse petite princesse s'était mise à pleurer, croyant naïvement qu'à Madrid on allait lui amputer les pieds.

En dehors de la cour, Velazquez avait aussi à peindre les portraits des quelques hôtes de passage qui y séjournaient plus ou moins longtemps. C'est ainsi qu'au printemps de 1637 il avait exécuté celui de Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, qui,

(1) Le roi, son oncle, était de trente ans plus âgé qu'elle.

réfugiée en Espagne pour éviter les persécutions de Richelieu, y fit tourner bien des têtes. Malheureusement ce portrait ne nous a pas été conservé. A peine pouvons-nous signaler, parmi les rares portraits de femmes que nous possédions du maître, celui de trois inconnues : le buste de profil du Prado connu sous le nom de la *Sibylle*, qui passe pour celui de l'épouse de Velazquez et dont nous avons déjà parlé; le portrait à mi-corps de Joana de Miranda (1), une physionomie fine et avenante, avec un front haut, de petits yeux bruns intelligens, et dans la pose comme dans le costume un air d'élégance et de distinction naturelles; enfin celui qui fait partie de la collection de sir Richard Wallace, la *Dame à l'éventail*, une figure bien franchement espagnole, par le type, les allures et la mise. Grande, un peu forte, mais bien prise, la dame est debout, vue de trois quarts, et l'éclat de son teint vermeil est encore rehaussé par ses cheveux bruns retombant sur ses épaules et par le ton olivâtre de sa robe. Ses deux mains sont gantées; de la gauche elle rajuste les plis de sa mantille noire; autour du bras est entortillé un chapelet et dans sa main droite elle tient un éventail ouvert. Malgré la coupe très simple et la couleur austère du vêtement, c'est bien là, ainsi que le remarque M. Justi, une véritable tenue de combat, nettement caractérisée par les trois accessoires obligés de la toilette d'une Espagnole de race : le chapelet qu'elle vient, sans doute, d'égrener; l'éventail toujours en mouvement, que ses doigts agiles s'entendent si savamment à manœuvrer; enfin la mantille dans laquelle elle s'enveloppe. cette coquette mantille, maudite si souvent par les confesseurs et les maris et qui, survivant à bien des édits royaux qui l'ont proscrite, a persisté jusqu'à nos jours. De grands yeux bruns énigmatiques, une expression placide, et un corsage ouvert un peu bas qui laisse entrevoir la naissance de la gorge, complètent cet ensemble dont M. Justi caractérise d'une manière piquante l'expression ambiguë, « mélange de passion et de froideur, de mondanité et de dévotion, de franchise et de rouerie. » En présence de cette image significative, si bien composée, exécutée en perfection, et qui n'a rien à voir avec les portraits d'apparat, il est permis de regretter que l'artiste n'ait pas eu plus souvent l'occasion de peindre avec une aussi entière liberté d'autres portraits de femmes.

Ses portraits d'hommes sont, en revanche, très nombreux et ils donnent pleinement la mesure de son talent. Leur réunion

(1) Après avoir appartenu à lord Ward Dudley, il est récemment entré au musée de Berlin.

formerait une galerie à peu près complète des hommes marquans de l'Espagne à cette époque, et tous les âges, tous les tempéramens, toutes les conditions y seraient représentés. Mais la difficulté de choisir parmi tant de chefs-d'œuvre nous oblige à nous restreindre. Nous nous contenterons donc de citer le charmant visage de ce jeune duc François d'Este (aujourd'hui à la galerie de Modène), fort choyé par Philippe IV pendant le temps qu'il fut son hôte et qui porte au revers d'un médaillon orné de diamans le portrait en miniature du roi; l'amiral Adrien Pulido (collection du duc d'Arcos), une figure résolue, de large carrure et de solide charpente; le comte de Benavente (musée du Prado), couvert d'une armure d'acier damasquinée d'or, une physionomie placide d'homme de guerre blanchi au service de la couronne; à Milan, dans la collection du prince Pie de Savoie, un portrait identifié par M. Justi, celui du vieux marquis de Castel Rodrigo, qui fut vice-roi de Portugal. Puis c'est un homme d'Église, diplomate habile, ce cardinal Borgia dont nous trouvons au Staedel's Institut de Francfort la tête étrange, anguleuse, aux joues caves, aux pommettes saillantes, aux petits yeux perçans renfoncés dans leurs orbites, vraie tête de politique implacable, peinte vers 1640, avec la sincérité absolue d'un Holbein. Viennent ensuite des lettrés comme Quevedo, l'ami de Velazquez, une bonne et honnête figure de poète, dont le fin regard se dissimule sous d'épaisses lunettes, ou bien des inconnus comme le *Géographe* du musée de Rouen et le vieillard de la galerie de Dresde, sans compter les portraits de personnages de la cour, ceux du ministre Olivarès, exécutés peu de temps avant sa chute (galerie de Dresde et musée de l'Ermitage); celui de Julianillo (Bridgewater-House), un fils naturel de don Guzman, dont les traits gracieux rappellent sans doute ceux de sa mère, doña Isabella, une beauté autrefois très réputée à Anvers; enfin, à Dulwich-College, le portrait du roi lui-même peint en 1644 à Fraga par Velazquez qui accompagna son maître dans son expédition en Aragon (1). Le royal modèle est représenté debout, à mi-jambes, dans un costume d'apparat, rouge clair brodé d'argent, d'un ton délicieux. Il tient d'une main son chapeau, de l'autre le bâton de commandement; la moustache est fièrement retroussée, l'attitude résolue; mais les traits semblent fatigués et les mains amaigries. « Vrai chef-d'œuvre de couleur et de distinction, clair et tendre comme le plus fin Metzu », dit Burger, qui a depuis longtemps signalé la valeur de cette peinture exquise.

(1) On a retrouvé, parmi les comptes de ce voyage, la note du charpentier qui fit percer une fenêtre et disposer un chevalet dans un atelier improvisé pour Velazquez.

Deux de ces portraits, à raison de leur supériorité marquée, méritent cependant mieux que la mention sommaire à laquelle nous avons dû nous borner pour les précédens. L'un d'eux a longtemps passé, et le catalogue du musée du Prado le donne encore aujourd'hui pour celui d'Alonso Cano. M. Lefort y a le premier reconnu les traits du sculpteur Montañez, et de son côté M. Justi est arrivé à la même détermination. C'était aussi, nous le savons, un ami de Velazquez qui l'avait connu à Séville chez Pacheco. L'artiste l'a représenté l'ébauchoir dans la main droite, travaillant à un buste placé devant lui, peut-être celui du roi ; le sculpteur, en effet, au lieu d'un vêtement d'atelier, porte ici un costume plus correct, une tunique noire serrée à la taille par une ceinture de cuir. Il est à mi-corps, la tête de trois quarts, tournée vers le spectateur. Bien que déjà vieux, car ses cheveux grisonnans se font plus rares, sa moustache est grise et sa barbiche tout à fait blanche, il a conservé toute son énergie. La physionomie respire la franchise et l'intelligence, le regard plein de feu et de volonté atteste l'artiste observateur, cherchant à démêler dans la réalité les traits vraiment caractéristiques, ceux qu'il doit retenir et s'appliquer à rendre. Modelé d'une justesse parfaite, obtenu par les moyens les plus simples, colorations réduites au strict nécessaire, — les blancs de la collerette et des manches et les noirs du costume, — combinées pour donner un relief et un éclat merveilleux aux carnations très fortement éclairées, tout ici concourt à rendre l'effet plus saisissant.

Même force, avec une sobriété encore plus contenue, dans le beau portrait de Dresde où M. Justi a eu raison de retrouver le type d'un certain Juan Mateos, grand veneur de Philippe IV. Des chairs un peu molles, le teint d'un bilieux, des traits irréguliers, un gros nez, la bouche contractée, de petits yeux sombres sous des sourcils en broussailles, un double menton déjà très accusé, des cheveux gris et ras, des mains à peine indiquées; pour costume, un pourpoint noir aux rayures alternativement mates ou luisantes et un petit col blanc; pour fond, un ton gris neutre sur lequel le personnage se détache en vigueur sur la droite de la toile et en clair sur la gauche, tout cela, on le voit, n'offrait pas grandes ressources à un peintre et ne promet pas grand intérêt. Et cependant, en dépit de ces colorations austères et de ce type un peu maussade, le portrait de Dresde tiendrait dignement sa place parmi les meilleures toiles du maître. Peut-être même à cause de l'insignifiance du modèle et de la simplicité du parti, les qualités de Velazquez apparaissent-elles ici plus éclatantes. On ne se lasse pas d'admirer cette façon discrète, inimitable, de colorer à si

peu de frais, de trouver sur une palette dont la pauvreté semblerait gênante aux plus habiles, ces tons rares, nacrés, nuancés et subtils; d'obtenir avec cette sobriété de colorations une aussi merveilleuse richesse. Que d'autres sujets d'admiration encore dans cette lumière ni jaune, ni froide, toujours limpide et pure; dans ce dessin, cherché non pas d'un trait sec, mais poursuivi avec une si exacte proportion des saillies, jusque dans les inflexions les plus délicates du relief; dans le maniement de cette pâte abondante et généreuse, jamais surchargée; dans cette exécution enfin, moelleuse ou précise, toujours animée, toujours intelligente, et qui subordonne toutes ses habiletés à l'expression de la vie et du caractère !

L'affabilité, le tact et la discrétion de Velazquez contribuaient autant que son talent à lui assurer une faveur croissante auprès du roi. Mais si les honneurs lui étaient venus peu à peu, ses appointemens n'avaient guère augmenté. Les embarras financiers de la cour d'Espagne s'aggravaient de jour en jour, et, bien que la solde du peintre fût assez modique, elle ne lui était payée que d'une façon très irrégulière. En 1634, il avait eu grand'peine à obtenir 1000 ducats pour 18 tableaux qu'il avait livrés au roi. Cette même année, sa fille Francisca ayant épousé le peintre Juan-Bautista del Mazo, il avait cédé à son gendre le poste d'huissier du palais qu'il avait occupé jusque-là. Bientôt après, « se trouvant assez gêné, » ainsi qu'il le dit lui-même dans une supplique à Philippe IV, il réclamait 1500 réaux qui lui étaient dus pour sa charge, sans compter le prix des tableaux peints par lui. En 1640 un décret avait fixé ses honoraires à 500 ducats par an; mais les paiemens se faisaient toujours attendre, et en 1648 les arriérés de sa solde se montaient à 3400 réaux, pour lesquels il avait fallu consentir avec le trésor une transaction par laquelle le roi élevait à 700 ducats son traitement, « afin qu'il pût suffire à son entretien », moyennant quoi le peintre donnait décharge des sommes qui lui étaient dues.

Sans s'inquiéter de cette détresse financière, Philippe IV, loin de restreindre ses dépenses, s'abandonnait à son goût pour les constructions ruineuses et à ses acquisitions incessantes d'objets d'art de toute sorte. Le palais de Madrid ayant été mis en état, il s'agissait de décorer les appartemens nouveaux qui y avaient été disposés, de les garnir de meubles de prix, de les orner de tableaux et de sculptures, notamment la grande salle octogone placée au-dessus de la porte principale de l'Alcazar. Le roi rêvait d'en faire quelque chose d'analogue à la *Tribune* de Florence, en y installant un choix des plus belles œuvres de ses col-

lections. Il désirait aussi avoir des moulages des statues antiques les plus célèbres, et il n'avait pas renoncé au projet, déjà caressé par Philippe III, d'établir à Madrid une Académie des beaux-arts. Velazquez, nommé dès le mois de mars 1647 inspecteur et trésorier du service des bâtimens, avait présidé lui-même à l'appropriation de la salle octogone : il était donc tout désigné par son goût et la sûreté de son caractère pour diriger les acquisitions nouvelles que le roi songeait à faire en Italie. Chargé à cet effet d'une mission spéciale, un peu retardée par la pénurie absolue du trésor, il s'embarquait à Malaga le 2 janvier 1649.

C'était alors chose délicate que d'acquérir des œuvres d'art. A mesure que les amateurs étaient devenus plus nombreux, les occasions s'étaient faites plus rares. Il fallait, tout en payant comptant, déployer beaucoup de diplomatie et de zèle pour profiter de ces occasions; il fallait aussi être assez connaisseur pour dépister les copies très habiles qui circulaient comme originaux. Venise était à ce moment le grand marché de la curiosité ; c'est là d'ailleurs que Velazquez se sentait attiré par sa prédilection pour les peintres de cette école. Un auteur du temps, Marco Boschini, qui vit alors l'artiste, vante la dignité de ses manières et l'agrément de sa personne. Dans un dialogue supposé par lui entre Salvator Rosa et Velazquez, ce dernier, interrogé sur ses préférences artistiques, répond à son interlocuteur : « A parler avec une entière franchise, je dois vous avouer que Raphaël ne me plaît aucunement. » Sur ce, Salvator lui répliquant : « Il n'y aurait donc personne en Italie à qui nous puissions donner la couronne? » Don Diego repartit : « C'est à Venise que l'on trouve le bon et le beau ; c'est là que sont les maîtres du pinceau, et c'est Titien qui porte l'étendard (1). » Pour ce qui touche l'opinion de Velazquez sur Raphaël, ce propos, en admettant qu'il s'appuie sur quelque renseignement positif, a probablement été un peu exagéré pour les besoins de la cause, Boschini ayant en vue la glorification de Venise, et il ne faut, sans doute, y voir qu'une indication des préférences d'ailleurs très naturelles que le maître espagnol devait avoir pour les grands coloristes vers lesquels le portait son propre tempérament.

De Venise, où il n'avait pu acheter que quelques tableaux de Tintoret et de Paul Véronèse, — entre autres une *Vénus et Adonis* de ce dernier, — Velazquez, en passant par Rome, se rendit à Naples pour y présenter ses lettres de recommandation au vice-roi, qui

(1) Ce dialogue est extrait d'un poème de Boschini écrit en dialecte vénitien : *La Carta del navegar pittoresco.* Venise, 1660.

était prié de faciliter par tous les moyens possibles sa mission. Il avait retrouvé dans cette ville Ribera, son compatriote, qu'il avait connu vingt ans auparavant, lors de son premier voyage, et qui, toujours laborieux et fécond, avait agrandi son style sous l'influence du Dominiquin. Mais c'est à Rome surtout que Velazquez devait séjourner. Peintres et sculpteurs y affluaient à ce moment, et l'on rencontrait parmi eux des grands seigneurs, comme Pierre de Cortone, le Calabrese et Salvator Rosa, qui ne marchait jamais qu'entouré d'un cortège d'admirateurs; des bohèmes, tels que le Guerchin et Michel-Ange Cerquozzi, renommé pour ses bouffonneries; ou bien encore des solitaires épris du grand art et de la nature, ainsi que notre Claude et Poussin, dont le caractère était si bien fait pour plaire à Velazquez. Ce dernier s'était aussi lié avec l'Algarde et le Bernin, auxquels il fit plusieurs commandes pour le roi d'Espagne. A grand'peine il avait également réuni pour son maître des reproductions de plus de trente statues antiques, des bas-reliefs, des bustes d'empereurs romains et un moulage de la tête du *Moïse* de Michel-Ange. Enfin il parvint aussi, non sans difficulté, à engager au service de Philippe IV deux habiles décorateurs, Metelli et Colonna, après s'être assuré lui-même qu'ils possédaient les qualités requises pour l'office qu'on attendait d'eux.

On conçoit aisément que les visites d'ateliers et de collections, les démarches pour obtenir l'autorisation d'exécuter des moulages, les pourparlers avec les marchands ou les intermédiaires avec lesquels il fallait s'aboucher, entraînaient des pertes de temps considérables qui devaient sembler particulièrement fastidieuses à un homme aussi actif que Velazquez. Il allait bientôt se dédommager de tous ces ennuis en produisant un chef-d'œuvre. Bien qu'il n'aimât guère les peintres, le pape Innocent X s'était décidé à faire une exception en faveur de ce gentilhomme espagnol dont les manières l'avaient charmé, et il consentit à poser devant lui. Mais, afin de mieux profiter de cet honneur, l'artiste, qui n'avait probablement pas touché un pinceau depuis son départ d'Espagne, pensa avec raison qu'il fallait auparavant se refaire un peu la main. Il avait justement à sa disposition son serviteur et élève, Juan de Pareja, venu avec lui en Italie, et l'étude lestement enlevée qu'il peignit d'après son visage basané, ombragé d'une abondante chevelure, noire et crépue, marque de son origine africaine, obtint un tel succès quand il l'exposa au Panthéon, que le titre de membre de l'Académie de Saint-Luc lui fut décerné par acclamation.

Ayant ainsi repris possession de ses moyens, Velazquez pou-

vait aborder avec plus de confiance la tâche dont il s'était chargé. Cette tâche cependant n'était point facile. Non seulement, en effet, le pape ne pouvait lui accorder que de rares et courtes séances, mais ce modèle dont il avait à reproduire les traits était peu avenant, d'une vulgarité et d'une laideur proverbiales. Des sourcils arqués et froncés au-dessus d'un gros nez, une bouche large aux lèvres pincées, un menton naturellement long et prolongé encore par une barbiche grise, ce n'était point là assurément un ensemble fait pour inspirer un peintre. Mais l'artiste s'était mis résolument à l'œuvre, et la hâte même à laquelle il était condamné ne servit qu'à exciter sa verve, Le pape est représenté jusqu'à mi-jambes, en pleine lumière, dans une pose très naturelle, assis dans un fauteuil sur les bras duquel s'appuient ses deux mains, la tête vue presque de face. Le parti adopté pour les colorations n'est pas moins simple : la collerette, les manches et le rochet blancs; le fauteuil, la tenture, la calotte et le camail rouges; les chairs fermes et fraîches d'un tempérament robuste, avec des luisans sur le front, le nez et les joues. Innocent X était alors dans sa soixante-seizième année, et, au dire des contemporains, il avait encore la mine, le port et la voix d'un homme dans toute sa force. Autant qu'il est permis d'en juger en le comparant avec le beau buste de l'Algarde, son portrait est d'une ressemblance frappante. Dans la chaleur et l'entrain de l'improvisation, tous les coups ont porté; mais, ainsi qu'en témoignent des repentirs assez nombreux, le maître, au cours de son travail, ne s'est point refusé d'améliorer son œuvre pour la rendre parfaite. L'exécution est prodigieuse de vie, d'esprit, de sûreté. C'est bien là, ainsi que le remarquait Boschini, la belle manœuvre vénitienne du pinceau, *il vero colpo venetian*, et, d'autre part, ces rouges si variés, si magnifiques, qui jouent avec les blancs et les gris, et font si bien ressortir les carnations, forment une harmonie d'une distinction et d'une richesse extraordinaires. Et cependant, malgré cette maîtrise, aucune trace de virtuosité. Si excellens que soient les moyens, on n'y songe pas, tant ils sont ici subordonnés à l'expression. « Ce pauvre niais, ce cuistre usé, » ainsi que l'appelle Taine, a tout à fait grand air. En dépit de l'éclat triomphant des rouges qui dominent dans cette toile, c'est la tête qui attire l'attention, et, dans cette tête sanguine, si délicatement, si franchement modelée, c'est le regard de ces yeux gris bleuâtres qui vous retient et vous fascine. Il étincelle sous les sourcils épais, et l'on y sent, avec la clairvoyance de l'homme d'église habitué à scruter les consciences, la perspicacité et l'impassibilité du diplomate, l'autorité du pape investi de la puissance souve-

raine, celle qui s'exerce sur les âmes. Quand vous l'observez, ce n'est pas lui qui se livre : vous avez beau le fixer, c'est lui au contraire qui s'attache à vous, vous pénètre et vous poursuit de ses muettes et irrésistibles interrogations. A côté de cette figure énigmatique et saisissante, dans cette galerie Doria, pourtant si remplie de chefs-d'œuvre, les autres peintures semblent ternes et inertes ; on dirait des fantômes, tandis qu'après bien des années le souvenir que vous gardez de l'œuvre de Velazquez reste dans votre esprit, radieux et ineffaçable.

L'admiration excitée par ce bel ouvrage fut unanime. Au milieu de ces conventions routinières auxquelles obéissaient alors la plupart des artistes italiens, il paraissait d'autant plus vivant. Loin de se laisser entamer par tout ce qu'il avait vu à Rome, cet étranger manifestait victorieusement son originalité, et, au lieu des enseignemens qu'il était venu chercher, c'étaient des leçons qu'il donnait aux autres. Pour lui montrer son contentement, le pape lui avait fait présent d'une chaîne d'or à laquelle était attaché son médaillon. La belle-sœur d'Innocent X, la célèbre doña Olympia, deux des camériers du pape, son majordome, et jusqu'à son barbier, voulurent à leur tour être peints par Velazquez, et Palomino, à qui nous devons ces détails, nous apprend de plus que ces divers portraits, dont aucun ne nous a été conservé, étaient exécutés « dans la vaillante manière du Titien, avec ces pinceaux à longues hampes dont se servait habituellement l'artiste. » Outre les répliques un peu modifiées qu'en possèdent le duc de Wellington (Apsley-House) et le musée de l'Ermitage, le portrait d'Innocent X a été très souvent reproduit. On n'en connaît pas moins d'une quinzaine de copies anciennes, et Reynolds, après celle qu'il en fit lui-même, déclarait que l'œuvre de Velazquez était à son avis la plus belle peinture qu'il y eût à Rome.

ÉMILE MICHEL.

TAMMANY-HALL

Si tout chemin mène à Rome, on n'en est plus à compter, aux États-Unis, ceux qui mènent au pouvoir et à la fortune. D'aucuns de ces chemins ressemblent fort à des fondrières, et plus d'un ambitieux maladroit y demeure à jamais enlizé; d'autres s'en accommodent, y avancent et, si crottés soient-ils, atteignent le but. Il en est un surtout, aussi malpropre qu'encombré, où se bousculent, avides de places et d'argent, ceux que l'on désigne en Amérique du nom de politiciens. Sous-officiers d'avenir de la grande armée électorale, en attendant de devenir ses chefs et ses élus, ils forment aujourd'hui une classe nombreuse, inquiétante et qui, de jour en jour, s'accroît ; ils constituent un facteur important dont la néfaste influence se manifeste au grand jour. Par quelles voies détournées, par quels moyens mystérieux un homme dont le nom est inconnu du grand public, dont les moyens d'existence sont aussi louches que ses antécédens, qui n'a pour lui ni position officielle, ni position sociale, ni mandat conféré par les électeurs, arrive-t-il à peser d'un poids énorme dans la balance des partis politiques, à diriger, sans contrôle, l'État le plus riche et le plus populeux de l'Union, à lui dicter ses votes et à faire pencher, au gré de sa volonté, son choix en faveur du candidat présidentiel qui lui agrée ?

On peut se poser cette question au sujet de M. Richard Crocker, de New-York. Son nom, que l'on murmure à voix basse, ne dépasse guère un cercle restreint. On ne le prononce, quand on le prononce, qu'avec crainte et respect. Celui qui le porte n'a ni fonction officielle, ni situation reconnue, et si vous demandez à beaucoup de New-Yorkais qui est M. Richard Crocker, à part ceux qui s'occupent activement de politique, ils vous répondront qu'ils l'ignorent. Les autres, les affiliés, vous diront à mi-voix qu'il est le *Boss*, le chef, de *Tammany-Hall* où il a remplacé John Kelly. Si, peu satisfait de cette explication, vous insistez, votre interlo-

cuteur, rendu méfiant, se renfermera dans un silence prudent ou dans des formules énigmatiques, vous laissant sous l'impression qu'il s'agit d'un personnage aussi puissant que redoutable, au sujet duquel l'indiscrétion n'est pas de mise et dont la police occulte est omniprésente. Cette impression sera conforme à la vérité des choses, et jamais, en fait, monarque absolu n'a exercé pouvoir plus despotique que le *Boss* de Tammany-Hall dans sa bonne ville de New-York.

Tout pouvoir, si incompréhensible qu'il paraisse, a sa raison d'être, son point de départ et d'appui. Celui qui s'incarne dans la personnalité peu recommandable de Richard Crocker n'est pas d'origine récente. Il faut remonter au commencement de ce siècle pour retrouver les premières mentions de Tammany-Hall, qui portait, au début, le nom de « Comité démocratique républicain de la cité de New-York ».

C'était alors, comme ce nom l'indiquait, un lieu de réunions publiques, un cercle politique, semblable à beaucoup d'autres, où se discutaient les questions d'intérêt général, où se formulaient les mots d'ordre et se posaient les candidatures. Il en fut ainsi pendant de longues années au cours desquelles, grâce à son organisation plus savante, à sa discipline plus rigoureuse et à la ferveur de ses adhérens, le comité démocratique étendit son influence, fortifiant et complétant ses moyens d'action, les amenant au degré de perfection qu'ils ont aujourd'hui, et, par la mobilisation de son personnel et la concentration de ses forces, mit aux mains de son président, ou *Boss*, les pouvoirs les plus étendus. Les Américains possèdent au plus haut degré le don d'organiser les associations politiques ; libres dans leur action, n'étant gênés par aucune loi restrictive, ils font rendre à ces sociétés, secrètes ou publiques, leur maximum d'effet. Nous avons eu, ici même (1), l'occasion de décrire en détail le mode de fonctionnement des comités généraux et locaux pendant la campagne présidentielle, au lendemain de laquelle ils se dissolvent pour se reconstituer quatre ans plus tard. On retrouvera, dans cette nouvelle étude sur l'organisation permanente et le fonctionnement continu de Tammany-Hall, la même fertilité de ressources et d'inventions, la même habileté à enserrer dans les mailles souples et résistantes d'un filet habilement tissé, tous les adhérens du parti, la même rigoureuse discipline et la même incomparable stratégie. L'examen du mécanisme et de ses rouages multiples expliquera le degré d'action que peut exercer et la place qu'occupe l'homme qui met en mouvement ce puissant engin, et comment il

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1892.

n'est pas de situation officielle aux États-Unis qui comporte des pouvoirs aussi étendus et une irresponsabilité aussi absolue que celle de Richard Crocker, le *Boss* de Tammany-Hall, dont nous esquisserons tout d'abord le point de départ, la carrière, et la caractéristique physionomie.

I

Irlandais de naissance, Richard Crocker fut jeté tout enfant, en 1854, sur le pavé de New-York. Il y vécut, comme beaucoup d'autres de ses compatriotes, en bohémien, en *Street Arab*, nomade des rues, appellation par laquelle les Américains désignent cette population vagabonde d'enfans d'émigrans, colporteurs de journaux, cireurs de bottes, commissionnaires, qui pullulent dans la grande ville et y gagnent tant bien que mal leur vie. A défaut d'argent, d'éducation et de métier appris, Richard ou Dick Crocker, tenait, de son origine hibernoise, l'humeur mobile et l'instinct batailleur. Toujours prêt à en venir aux coups avec ses compagnons, bien résolu à se faire sa place aussi large que possible, à ne pas permettre qu'un concurrent empiétât sur le trottoir où il débitait ses journaux et qu'il tenait pour sa propriété, il fit preuve, en maintes circonstances, d'une ténacité et d'une bravoure qui en imposèrent à son entourage. Ses qualités, comme ses défauts, s'adaptaient merveilleusement à son milieu. Vigoureusement charpenté, dur aux coups, il devint, avec l'âge, un pugiliste de marque, un *tough*, dans l'argot new-yorkais. En cette capacité, il fit partie d'une *gang*, autre mot d'argot, qui signifie une bande de chenapans réunis en clan, se prêtant aide et assistance mutuelle contre les agens de l'autorité avec lesquels ils ont souvent maille à partir. Sa *gang* portait le nom significatif de « *Gang* du tunnel de la quatrième avenue ». Il y fit ses preuves et, peu d'années plus tard, on le retrouve monté en grade, chef d'une *gang* aussi mal vue des magistrats que redoutée par la police.

En cette qualité, il louait ses services et ceux de ses acolytes, se mettant, en temps d'élection, à la solde du candidat qui offrait le plus haut prix, et auquel ses hommes et lui servaient de gardes du corps, à la solde aussi des partis qui recrutent, dans ces *gangs*, le personnel actif, remuant et bruyant, que l'on voit défiler, en temps d'élection, dans les rues des grandes villes : porteurs de bannières et de torches, vociférateurs stipendiés simulant l'enthousiasme et stimulant les masses, distributeurs de bulletins et racoleurs d'électeurs. En 1866, il attirait sur lui l'attention du monde du sport en défiant, en combat singulier, un

autre chef de *gang*, Richard Lynch, dit « la Terreur de Lower Broadway », qu'il assommait selon toutes les règles, devant un public d'élite, à Jone's Wood. Il s'en acquitta si bien que ses partisans le poussèrent à se mesurer avec Owney Geoghagan, l'un des plus redoutables boxeurs de profession de New-York, et engagèrent sur lui des paris considérables. L'intervention de la police empêcha cette rencontre et, réduit à chercher un métier plus pacifique, Richard Crocker devint chauffeur d'une pompe à vapeur.

Il aspirait à de plus hautes destinées; les scrupules l'embarrassaient peu ; la politique l'attirait, et il y devinait son véritable élément. Il trouva sans peine parmi ceux qui en faisaient, et que ses antécédens n'étaient pas pour effaroucher, aussi bien que parmi les sportsmen qui appréciaient sa magistrale entente de la boxe, les fonds nécessaires pour ouvrir un débit de boissons. Du coup, il devenait un homme à ménager, un agent électoral avec lequel on devait compter. Son *saloon* fut tout de suite achalandé. Les *toughs* y affluaient, les nomades de la rue s'y donnaient rendez-vous, politiciens et pugilistes s'y réunissaient; et si l'établissement était en mauvaise odeur auprès de la police, si sa clientèle laissait à désirer, Dick y maintenait l'ordre, grâce à la vigueur de son poignet, et il excellait à faire payer les consommateurs récalcitrans. Il excellait aussi à procurer à cette population vagabonde du travail à son goût, à recruter, pour le compte des politiciens et moyennant une haute paie, des hommes solides, peu difficultueux sur la besogne à faire. Les partis politiques se disputaient son concours. Il opta pour le plus fort et fit acte d'adhésion bruyante au parti démocrate dont les chefs d'alors : Tweed, condamné depuis aux travaux forcés, et « Prince » Harry Genet, se l'attachèrent en lui donnant un emploi ou mieux une sinécure dans l'administration municipale; il en cumulait le traitement avec les recettes de son *saloon* et se trouvait en passe de devenir un personnage. Il le devint, en effet, lors du renouvellement du conseil municipal de New-York et fut élu alderman, non sans avoir signé et remis aux mains de Tweed et de « Prince » Harry Genet, qui ne se fiaient que modérément à lui, l'engagement de ne proposer et de ne voter aucune mesure sans l'assentiment préalable de ses deux puissans patrons. Crocker était intelligent; il sut rester fidèle à sa promesse et en fut récompensé par le poste de coroner du comté et subséquemment par celui de commissaire des pompiers. Il devait, plus tard, remplacer Tweed comme *Boss* de Tammany-Hall. « M. Crocker, écrit dans l'*Atlantic Monthly* l'un des portraitistes du grand homme, n'a pas plus de cinquante-cinq ans ; il est de taille moyenne, solidement bâti et d'une force herculéenne. Le trait caractéristique

chez lui est la mâchoire massive et saillante, la bouche surtout, qui dénote une volonté de fer. Par la conformation de sa tête il rappelle le boule-dogue, moins l'humeur joviale et placide que ceux qui ont étudié et fréquenté cet intéressant animal prétendent discerner dans son regard; M. Crocker parle peu; il est sagace, et l'une de ses ambitions est de passer pour un « gentleman ». En ce moment il n'occupe aucune fonction, mais il gouverne New-York en monarque absolu. Bien qu'on ne lui connaisse aucune ressource avouée, il vit en nabab. Il s'est fait construire un véritable palais à Heidelberg; il possède à New-York une somptueuse résidence et dépense chaque année des sommes énormes pour son écurie de courses. D'où lui viennent ce pouvoir et cet argent? Comment cet homme est-il aujourd'hui un autocrate et un millionnaire? La réponse est simple : M. Richard Crocker est le *Boss* de Tammany-Hall. »

II

Dans la quatorzième rue de New-York, presque à l'angle de sa jonction avec la troisième avenue, s'élève l'édifice connu sous le nom de Tammany-Hall. Dans les premiers jours de mai 1789 et de l'installation de George Washington comme président des États-Unis, alors que New-York comptait à peine 30 000 habitans, quelques patriotes ardens jetèrent les bases d'une association dénommée « Société de Tammany-Hall et de l'ordre colombien ». Le nom de « Tammany » était celui d'un chef indien, dont les exploits, passés à l'état de légende, avaient vivement impressionné les premiers colons. Toujours simpliste, la foule s'en tint à l'appellation la plus brève et la plus caractéristique; c'est ainsi que la société de Tammany et de l'ordre colombien devint « Tammany-Hall », qu'en langage vulgaire les initiés désignent souvent du nom de *Wigwam*, par allusion aux tentes des chefs indiens. Le but que se proposaient les fondateurs de l'association était de perpétuer les souvenirs de la guerre de l'Indépendance, de célébrer dignement les anniversaires nationaux, d'aviver le patriotisme et d'entretenir la foi dans les institutions de la république naissante. Trop vaste pour le nombredes adhérens, l'édifice qu'ils construisirent était aussi trop onéreux pour leur budget. Ils en louèrent donc une partie au « Comité général démocratique républicain de la cité de New-York », lequel y établit son quartier général, absorbant peu à peu la plus grande partie du bâtiment, absorbant aussi la plupart des membres de la société de Tammany, s'appropriant jusqu'au nom, et aujourd'hui seul connu sous le nom de Tammany-Hall.

De même que Broadway est, pour New-York, la grande artère où se répercutent les pulsations d'une vie commerciale intense, de même Tammany-Hall est l'axe autour duquel évolue la vie politique, le centre où aboutissent les nouvelles et d'où partent les mots d'ordre, où se formulent les programmes, où se nouent les coalitions et où se dénouent les alliances éphémères, où fonctionne un comité directeur permanent, exactement renseigné et militairement obéi. A la base : un comité général, composé de 5 000 membres désignés par les électeurs démocrates de chaque district proportionnellement au nombre de voix dont le parti dispose dans chacun d'eux. Ce comité général se subdivise en sous-comités d'organisation, de finances et autres. Au-dessus de ce comité et recruté parmi ses membres : le comité directeur, composé de 60 membres, deux pour chaque district électoral de New-York. Le comité général tient une séance par mois, et 500 membres constituent un quorum. Les séances du comité directeur ont lieu sur la convocation de son président, Richard Crocker.

Examinons comment fonctionne ce mécanisme. L'élection est proche ; le comité d'organisation fait son rapport au comité général ; il lui communique la liste des candidats, leurs titres, le degré de popularité dont ils jouissent et le plus ou moins de chances qu'ils ont de détacher des votes du parti adverse. Il lui soumet aussi la liste des postulans aux fonctions de « capitaines de district » et les considérations qui militent en leur faveur. Ces renseignemens, contrôlés, vérifiés et complétés par des comités locaux, sont transmis au comité directeur, présidé par le *Boss*, lequel décide sans appel, dresse la liste des candidats du parti et nomme les capitaines de district. Ceux-ci sont au nombre de 1 100, autant qu'il y a de bureaux de vote ouverts, le jour de l'élection, dans la grande ville. Chacun d'eux est tenu pour responsable du nombre de bulletins démocrates qui figureront au scrutin. Le comité général sait combien le parti en a enregistré à la précédente élection ; il sait, à très peu de chose près, de combien il dispose ; à la suite d'un pointage minutieux il a chiffré les pertes qu'il a pu subir, les recrues qu'il a pu faire ; il arrête le chiffre probable dans chaque district. Si le résultat obtenu est inférieur aux prévisions du comité et si les explications fournies ne sont pas satisfaisantes, le capitaine de district est révoqué, sa place donnée à un autre et son avenir politique compromis ; au cas contraire, on prend bonne note de son zèle et de son activité. Le plus souvent, ce capitaine de district est un cabaretier du quartier, bien achalandé, bien vu des *toughs*, expert dans l'art de détourner de voter les électeurs hostiles, d'entraîner les hésitans, de stimuler les adhérens. Il est

largement rémunéré pour les services qu'il rend ; on lui alloue des fonds dont on n'examine pas de trop près l'emploi ; enfin et selon la position qu'il occupe et l'influence qu'il exerce, il dispose, en cas de réussite du parti, de quelques emplois subalternes : balayeurs publics, surveillans, quelquefois commis inférieurs, voire même agens de police. Ces capitaines de district sont tenus de remettre tous les mois un rapport régulier relevant les noms des électeurs démocrates qui ont quitté le quartier ou qui sont morts, des recrues nouvelles qu'ils ont pu faire, et aussi, à la veille des élections, un rapport spécial, résumant les précédens et précisant le nombre de voix dont le parti dispose. Ces onze cents rapports, promptement dépouillés, permettent au comité directeur de suivre les fluctuations de l'opinion publique et, la veille même de l'élection, de passer en quelque sorte en revue son armée électorale.

La surveillance que les capitaines de district exercent sur *leurs* électeurs est incessante. Eux-mêmes sont, et se sentent, dans la main du comité directeur de Tammany-Hall, qui peut, d'un mot, les replonger dans l'obscurité et, en leur enlevant leurs attributions et leur prestige, leur enlever le plus clair de leur clientèle. Ces postes de capitaines de district sont en effet convoités par des concurrens avides de profiter de leur déconvenue, de devenir, eux aussi, les agens actifs d'un grand parti, d'avoir leur part, si faible soit-elle, de patronage. Aussi n'est-il sorte de ruses d'Indiens auxquelles ils n'aient recours pour atteindre, sinon pour dépasser, le jour du scrutin, le chiffre de votes fixé, pour vérifier si leurs hommes déposent bien dans l'urne le bulletin de Tammany-Hall. Le vote ayant lieu au bulletin clos, il paraît impossible d'exercer une surveillance efficace. Ils le font cependant. On cite encore, entre autres moyens de contrôle, celui qu'employa un des agens les plus actifs de Tammany, un nommé Sullivan, surnommé *Dry Dollar*. Aux élections précédentes, il avait eu recours à des marques cabalistiques sur la partie extérieure du bulletin, mais le parti adverse avait protesté et la loi, modifiée, prescrivait le rejet de tout bulletin portant un signe extérieur *visible*. « Dry Dollar » n'était pas homme à se laisser déconcerter pour si peu. Il eut une inspiration de génie. Il fit délivrer à la porte, et par des affidés sûrs, des bulletins parfumés que les électeurs avaient ordre d'agiter légèrement en passant devant lui, au moment de les déposer dans l'urne. Son odorat subtil percevait l'odeur, il pointait le vote et, le soir même, constatait avec satisfaction que le résultat de son pointage était d'accord avec le nombre de votes qu'il avait annoncés au comité directeur.

Ainsi donc, d'une part, une armée de cinq mille hommes formant le comité général, armée toujours sur pied, subdivisée en

sous-comités spéciaux toujours en exercice, recrutant des adhérens, les encadrant et les disciplinant; de l'autre, 1 100 lieutenans expérimentés, avec leurs états-majors de *toughs* — prêts à toutes les besognes, déclassés âpres à la curée des petites places, surveillant individuellement chaque électeur de leur rue et de leur quartier, responsables de leur vote et tenus de faire rendre à la matière électorale qu'ils manipulent tout ce qu'elle peut donner; enfin, un comité directeur de soixante membres obéissant au doigt et à l'œil d'un *Boss*, investi de pouvoirs illimités : telle est l'organisation de Tammany-Hall.

III

L'association a pour elle le prestige du temps et de la tradition, la consécration du succès, le pouvoir et l'argent. Largement ouverte à tous, elle n'a ni préjugés de race, ni préjugés de religion ou de nationalité; juifs et chrétiens, Américains ou étrangers naturalisés sont les bienvenus. Bienvenus aussi tous ceux que leur savoir-faire, leur dévouement ou leur hostilité signalent à son attention. Un adversaire vient-il à conquérir, par son éloquence ou son habileté, quelque influence dans son district, le comité en est immédiatement avisé; on recherche ses antécédens, on se rend compte de ses capacités et surtout de ses besoins. On le circonvient par l'argent ou la flatterie, par la promesse d'une place ou le mirage d'un avenir brillant, on l'attire, on l'enrôle, on l'utilise. Plus il peut nuire, plus il peut aussi servir et mieux il est rétribué. Pour les jeunes hommes capables, intelligens et ambitieux, Tammany n'a que des sourires et des encouragemens; et le nombre est grand de ceux qui, enrôlés sous sa bannière, ont, avec son appui, conquis de hautes positions dans l'État.

C'est à cet incessant recrutement, à cette constante adjonction de forces vives et d'élémens nouveaux que l'association doit de se maintenir et de prospérer. Depuis plus d'un demi-siècle, elle gouverne New-York, disposant en maîtresse absolue des emplois de la ville et de la législature de l'État, du gouvernement local, et d'un budget considérable.

A quel chiffre s'élève-t-il et à quelles sources s'alimente-t-il? A la première question nul ne saurait répondre exactement; le montant total n'est connu de personne, sauf du *Boss* et de quelques membres du comité directeur, lesquels n'ont aucun compte à rendre et, détenteurs de ce budget royal, y puisent à leur convenance. Quelques indications donneront toutefois une idée des sommes annuellement encaissées. Tammany traite à forfait avec ses cliens et les assure contre les extorsions de la *Black Horse Cavalry*, autrement

dit des fauteurs de grèves; de ce seul chef il encaisse plus de cinq millions par an. Puis toute législation spéciale paie tribut à l'association; les prix varient selon l'importance du service rendu, depuis 12500 francs jusqu'à 75000 francs pour un amendement à une loi existante que sollicite une corporation à même de bien payer. Il en coûte davantage pour faire passer une loi nouvelle. Un syndicat en requérait une favorable à l'extension d'une industrie naissante; son conseiller légal, désespérant de l'obtenir, s'aboucha avec Tammany-Hall, qui lui demanda 300000 francs. Le lendemain la somme était déposée et, dans les trois mois, la loi votée. Car Tammany s'acquitte scrupuleusement de ses engagemens. On cite un cas où les fonds versés furent rendus. C'était en novembre 1893, à la veille des élections municipales. Le parti démocrate fut battu et perdit sa majorité dans la législature; l'argent fut immédiatement restitué, la promesse faite ne pouvant être tenue. Et ce ne sont pas, comme on pourrait le supposer, des corporations véreuses ou des sociétés suspectes qui sollicitent ainsi le concours du comité directeur, seul autorisé à traiter, mais des compagnies puissantes qui négocient avec lui par l'intermédiaire d'hommes de loi des plus honorablement connus.

« Autrefois, déclare le président d'une des plus importantes compagnies d'assurances de New-York, il nous fallait entretenir à grands frais, à Albany, capitale de l'État, un agent spécial, chargé de représenter et de défendre nos intérêts auprès de la législature, de soudoyer nos adversaires et de subventionner nos partisans; aujourd'hui, nous traitons à prix débattu avec Tammany-Hall et, moyennant une somme fixe, annuellement payée, nous n'avons plus à nous occuper de rien. »

De ce chef, l'association encaisse de fortes redevances. Le contrôle absolu qu'elle exerce sur tous les services municipaux et notamment sur les travaux de voirie n'est pas moins lucratif, si l'on tient compte de la répercussion que peuvent avoir sur les intérêts privés, dans une ville de l'importance de New-York, l'ouverture d'une rue nouvelle ou l'élargissement d'une voie ancienne, les questions d'expropriation, les créations de quais ou de débarcadères, les tracés de tramways, les adjudications de fournitures. Les souscriptions volontaires et les contributions forcées font aussi affluer l'or dans ses caisses. Tout titulaire d'un emploi municipal ou de l'État paye annuellement une prime proportionnelle à ses appointemens. Chacun des 5000 membres du comité général verse 125 francs par an à la caisse commune. Les candidats à une fonction élective, agréés par le comité directeur, paient, à titre de frais électoraux, une somme calculée d'après les honoraires attachés à cette fonction et la durée du terme d'exercice.

Il n'est pas un employé de la ville qui n'acquitte le tribut à Tammany-Hall; il n'est pas un cabaret qui ne paie sa redevance. Le vice surtout est d'un bon rendement. Pas une maison de jeu, de passe ou de prostitution qui n'achète à beaux deniers comptans une tolérance sans laquelle elle ne saurait exister. On compte, à New-York, 3000 établissemens louches, employant plus de 30000 personnes. Leur existence dépend du conseil municipal, ou mieux de Tammany-Hall qui octroie ou supprime leur licence. Sur son ordre, la police ouvre ou ferme l'œil et, dit M. Childs Merwin, « si anormal qu'il paraisse, cet abus a ses avantages, ce système tendant à réduire le nombre de ces établissemens et à y faire régner un ordre relatif ».

De fait les récalcitrans sont rares, et Tammany-Hall a promptement raison de leurs velléités de résistance. Le propriétaire d'un hôtel diminue-t-il ou supprime-t-il sa contribution annuelle? A dater de ce jour, il est en butte à des vexations sans fin. Les inspecteurs des logemens publics trouvent à redire à tout : son système d'écoulement des eaux ménagères est défectueux, il faut le changer; ses cuisines sont mal aérées, ses dégagemens, en cas d'incendie, sont insuffisans. S'agit-il d'un négociant? Il est en contravention avec les ordonnances relatives au stationnement des camions, au déchargement des marchandises; il encombre le trottoir et gêne la circulation. L'un d'eux possédait dans la ville plusieurs magasins dans lesquels il débitait un article unique et spécial et, pour ce faire, il payait une seule patente. La municipalité fermait les yeux, mais le lendemain du jour où il réduisit sa souscription à la toute-puissante association, on le mettait en demeure d'acquitter autant de patentes qu'il possédait de succursales. Tout compte fait, il estima plus avantageux de revenir à l'état de choses primitif. Cette surveillance inquisitoriale s'étend aussi aux opinions politiques bruyamment professées. Un loueur de voitures avait à son service un jeune commis, capable, actif et intelligent, mais prenant souvent la parole dans les réunions publiques et dénonçant violemment les abus de pouvoir et la tyrannie exercée par Tammany-Hall. La police eut tôt fait de découvrir que l'établissement du loueur de voitures n'était pas régulièrement tenu, que le fumier devait être enlevé plus fréquemment, que le stationnement des voitures devant sa porte, toléré depuis des années, était contraire aux ordonnances. Il dut capituler et congédier son employé.

Ces ordonnances de police et de voirie sont, aux mains de l'association, une arme infaillible. Votées par la législature siégeant à Albany, et composée des créatures de Tammany, elles remplissent deux énormes in-folio de 900 pages chacun que,

sauf quelques hommes de loi, nul n'a lus en entier et que la plupart des résidens de New-York ignorent. On trouve tout dans cet arsenal où les ordonnances abrogées, tombées en désuétude, coudoient celles en vigueur, où les précédens s'annulent et les textes se contredisent, où les prescriptions les plus bizarres et les plus surannées subsistent, nul n'ayant eu cure d'en demander le rappel. Il en résulte qu'avec la meilleure volonté du monde et la plus entière bonne foi, il n'est pas une compagnie, si importante soit-elle, financière ou commerçante, compagnie de transport ou d'assurances, de construction ou d'exploitation, pas un négociant, pas un banquier si riche, pas un boutiquier si humble, sur lequel la municipalité n'ait prise; et la municipalité, comme la législature, c'est Tammany-Hall.

IV

Il semble, à première vue, qu'un pareil régime soit incompatible avec le développement normal d'une grande ville; on s'étonne surtout que la vie commerciale puisse s'en accommoder. Elle s'en accommode, paraît-il, et rien ne prouve mieux la merveilleuse facilité de l'homme à s'adapter aux circonstances et à tirer bon parti des abus même les plus crians; rien ne prouve mieux aussi combien l'arbitraire excelle souvent à se concilier les exigences de l'opinion publique, et à lui donner satisfaction sur les points essentiels. Car, en somme, New-York est relativement l'une des villes les mieux administrées de l'Union; les rues sont bien entretenues et le service de la voirie est satisfaisant. Étant donné le chiffre de la population, les rixes sont comparativement assez rares, rares aussi les attentats aux personnes et aux propriétés; la police est bien faite, et les classes dangereuses sont rigoureusement maintenues dans l'ordre. Les écoles fonctionnent régulièrement, l'organisation du corps des pompiers est excellente et les dépenses municipales sont modérées. Elles représentent 1,82 pour 100 du montant total des impositions, alors que ce taux s'élève à 6 pour 100 à Cincinnati, à 6,30 pour 100 à Petersburg en Virginie, à 12,60 pour 100 dans l'État de Washington. La carte à payer que Tammany-Hall présente annuellement aux contribuables n'a donc rien d'excessif et, sans admettre, avec M. Childs Merwin, que le désir d'être impartial entraîne peut-être un peu loin, que « les résultats sont étonnamment satisfaisans, étant donné le peu de valeur morale des hommes qui composent le comité directeur », il faut admettre que ce régime despotique ne compromet pas les finances de la grande ville dont la dette municipale n'excède pas 500 millions pour une population de

2 millions d'âmes et une valeur imposable dépassant 2 milliards.

Il est vrai qu'il ajoute : « A beaucoup d'égards, ce gouvernement est mauvais et, chaque année, devient pire. Ce n'est pas le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, mais le gouvernement de M. Richard Crocker par l'intermédiaire de Tammany-Hall, pour le profit de M. Richard Crocker d'abord, de Tammany-Hall ensuite, du peuple en dernière ligne. C'est un fait acquis que le despotisme règne à New-York et que le pouvoir y a changé de mains aussi complètement qu'en France, au VIIIe siècle, alors que les maires du palais se substituèrent aux souverains légitimes. »

Il existe un document qui éclaire d'un jour cru les coulisses de ce gouvernement incarné dans un homme. C'est le rapport, récemment publié, du comité de la réforme municipale; il rend compte des antécédens, il établit le *record* des membres du Sénat et de l'Assemblée qui constituent la législature de l'État de New-York, inféodés à Tammany-Hall et obéissant à ses ordres. On y relève des monographies curieuses : « X..., y lisons-nous, est originaire de Cork, en Irlande. Il émigra, à l'âge de sept ans, avec sa famille, et suivit les cours de l'école gratuite. A vingt-quatre ans, on le retrouve, garçon de salle, dans un cabaret; à trente, il tenait un *saloon* au numéro 142 de la rue Washington. Dénué d'instruction, sans scrupules et sans moralité, il n'en est pas moins le représentant élu, dans l'Assemblée, de l'important district dans lequel il réside. Il s'est fait une spécialité des *strikes*, terme d'argot parlementaire par lequel on désigne les projets de loi qui, atteignant une industrie prospère, ont uniquement pour but d'amener ceux qui en vivent à payer une somme déterminée à Tammany-Hall, auquel cas le projet est retiré. » C'est ainsi qu'il fit capituler une ligne importante de tramways, en proposant à l'Assemblée de réduire de cinq à trois *cents* le prix des places. La compagnie paya, et le bill fut enterré.

Un autre a été, à plusieurs reprises, dûment convaincu d'avoir trafiqué de son vote; mais comme, en ce faisant, il opérait pour son propre compte et ne remettait à Tammany-Hall qu'une faible part de ses gains illicites, sa carrière de législateur a été de courte durée. Cassé aux gages, il n'a pas été réélu. En revanche, nous extrayons du même document la monographie suivante du législateur idéal, au point de vue de Tammany-Hall : « M. H... est né à New-York de parens irlandais. Il a fait d'assez bonnes études dans les écoles primaires, puis au collège de la ville. Maître d'école à son tour, il a suivi les cours de la faculté de droit, a obtenu son diplôme et ouvert un cabinet d'avocat consultant. C'est un honnête homme, intelligent et capable, mais

inféodé à Tammany-Hall et, élu sénateur, il vote invariablement et en toute occasion comme le veut l'association. Il ne s'intéresse qu'aux mesures qu'elle lui signale et, indifférent pour tout le reste, il déploie, pour les faire aboutir, une activité peu commune. Il est, à Albany, l'un des favoris et des confidens de Richard Crocker, qui paraît décidé à pousser haut sa fortune. »

Ces lignes sont significatives, et le type est caractéristique. Il donne la note de ce qu'est la classe supérieure de l'Assemblée législative d'Albany, de la manière dont Crocker exerce le pouvoir occulte dont il est investi et des instrumens dont il use. Au bas de l'échelle, dans les emplois subalternes, des *toughs*, dénués de tout sens moral, prêts à toutes les besognes malpropres, s'en acquittant sans hésiter et contenus par une discipline sévère ; au-dessus, des hommes souples, dociles, attendant tout du maître ; plus haut, enfin, des agens ayant fait preuve de capacité, d'habileté et surtout d'un dévouement aveugle, jouissant d'une certaine considération, résignés à la compromettre ou à la sacrifier, s'il le faut, pour le bien de la toute-puissante association.

De cet ensemble résulte un gouvernement fort, solidement assis, mais qui fait peu d'honneur à l'État qui le subit. Mais quoi? Les États ont les gouvernemens qu'ils méritent, et la grande métropole de l'Est tolère celui-ci. Doué d'une vitalité puissante, entouré d'un inconcevable prestige, il dure. Ni les liens de la discipline ne se relâchent, ni les symptômes d'écœurement n'apparaissent. Depuis le vendeur de légumes qui promène sa voiture à bras dans les rues de New-York jusqu'au grand négociant de Broadway, tous ont conscience qu'il est de leur intérêt de payer tribut à Tammany-Hall. Depuis le plus besogneux des politiciens jusqu'aux Secrétaires d'État, tous s'attachent à ménager, à se concilier l'influence d'une organisation qui pèse d'un grand poids dans l'élection présidentielle.

Certes ils sont nombreux ceux qui demandent si c'est pour accepter un joug pareil, personnifié par un Richard Crocker, que New-York a secoué celui de l'Angleterre, qu'elle a voté une constitution républicaine, dépensé son or et versé son sang dans la guerre de l'Indépendance, dans celle de 1812, dans le redoutable conflit avec le Sud. La réponse se fait attendre, et leurs voix n'éveillent pas d'écho. A toute agglomération humaine il faut une organisation. Tammany-Hall l'a donnée à la grande ville, et la grande ville n'en changera que lorsque le joug, trop pesant, lui paraîtra aussi trop odieux. On n'en est pas encore là, semble-t-il.

C. DE VARIGNY.

LA SCIENCE ET L'AGRICULTURE

I

LES ENGRAIS

DEUXIÈME PARTIE

AMENDEMENS ET ENGRAIS MINÉRAUX

Pour que nos récoltes prospèrent, il faut que tous les individus de la même espèce qui croissent, à côté les uns des autres, dans le même champ, trouvent à chaque période de leur vie tous les alimens qui leur sont nécessaires; il faut que le magasin dans lequel puisent les racines soit copieusement garni, non seulement de matières azotées, d'humus, dont nous avons indiqué les origines dans un article précédent (1), mais aussi de matières minérales. Quelques-unes d'entre elles sont directement assimilées par les végétaux : ce sont des alimens au même titre que les nitrates et les sels ammoniacaux, et le nom d'engrais minéraux leur convient. Il ne convient plus à d'autres substances, employées avec grand avantage, et qui ne sont pas utilisées directement : on sait, par exemple, que le plâtre ou sulfate de chaux répandu sur les prairies artificielles augmente les récoltes, parfois il les double; cependant, quand on détermine la composition des cendres d'un trèfle plâtré, on n'y trouve pas plus d'acide sul-

(1) *Revue* du 15 juillet 1894.

furique que dans les cendres d'un trèfle qui n'a pas reçu de plâtre : ce sel n'a donc pas pénétré en nature dans la plante, comme l'aurait fait un nitrate ou un phosphate, le plâtre n'est donc pas un engrais, c'est une matière destinée à agir sur la terre pour modifier, métamorphoser les substances qu'elle renferme à l'état insoluble, pour les rendre assimilables; c'est un amendement. Il n'en est plus tout à fait de même de la marne et de la chaux, dont nous allons nous occuper d'abord : elles sont à la fois engrais et amendemens.

I

Pour que ces amendemens calcaires exercent leur action, il faut qu'ils soient incorporés à la terre, ce qui n'est possible qu'autant qu'ils sont réduits en poudre. Or, on trouve dans un grand nombre de terrains, souvent à une faible profondeur, des pierres formées d'un mélange de carbonate de chaux et de matières argileuses, désignées sous le nom de marnes, qui se délitent dans l'eau et se réduisent en poudre sous l'influence de la gelée : quand une marne déposée dans un champ est mouillée, l'argile qu'elle renferme se délaie : de là des ruptures dans la masse, qui se réduit déjà en menus fragmens. A cette première action de la pluie se joint, pendant l'hiver, la force expansive de la gelée : la marne gorgée d'eau, grâce à l'argile qu'elle renferme, se pulvérise au moment où l'eau augmente de volume en se solidifiant, et dès lors la poudre calcaire répandue sur le sol peut y être incorporée par les labours.

Il semble que l'emploi de la marne remonte à une haute antiquité; au moins Pline rapporte-t-il que les Gaulois et les Bretons en faisaient usage. Pendant les temps troublés du moyen âge, l'épandage de la marne se conserva dans certaines contrées, notamment sur le plateau argileux de la Brie, dans le Valois : c'est là que Bernard de Palissy apprécia son heureuse influence et que, désireux de répandre en Saintonge l'usage de la marne, où il paraissait inconnu, il lui consacra, en 1580, un de ses fameux dialogues entre *Théorique* et *Practique*.

Bien que depuis les époques les plus reculées les hommes aient su calciner les calcaires pour les transformer en chaux, en séparant l'acide carbonique avec lequel la chaux est unie dans le marbre, la pierre à bâtir, etc., qu'ils aient remarqué, en outre, que la chaux, mouillée après calcination, se gonfle, foisonne, puis se brise et finit par tomber en poussière si blanche qu'elle a reçu le nom de farine de chaux, il ne semble pas qu'on ait habituellement

employé la chaux aux usages agricoles avant le XVIe siècle; on admet généralement que c'est dans le *Théâtre d'Agriculture* d'Olivier de Serres, écrit au commencement du XVIIe siècle, que pour la première fois son emploi a été préconisé.

Il n'a pu, toutefois, prendre d'extension que lorsque la construction des chemins de fer a facilité les transports. L'arrivée de la chaux du Berry en Limousin a métamorphosé le pays. Quand au XVIIIe siècle Arthur Young le parcourt, il est ravi des sites rians qu'il rencontre à chaque étape et navré de leur solitude; la population, écrasée par des impôts trop lourds, luttait difficilement contre son sol ingrat, la misère était profonde. Dans l'*Avis* sur la taille de 1765, Turgot, qui administrait cette pauvre province, écrit: « La misère des métayers est telle que, dans la plupart des domaines, les cultivateurs n'ont pas, toute déduction faite des charges qu'ils supportent, plus de 25 à 30 livres à dépenser par an pour chaque personne (je ne dis en argent, mais en comptant tout ce qu'ils consomment en nature sur ce qu'ils ont récolté). »

En 1770, à la suite d'une mauvaise récolte, « la misère générale fut telle qu'il fallut pourvoir à la nourriture gratuite des habitans. » Le paysan vivait de sarrasin pendant l'été, de châtaignes pendant l'hiver; le peu de froment ou de seigle récolté servait à acquitter les impôts...

L'Association française pour l'avancement des sciences a tenu un congrès à Limoges en 1890; une délégation fut reçue par M. Teisserenc de Bort, sénateur, ancien ministre de l'Agriculture, que nous avons eu le chagrin de perdre récemment. On nous fit visiter plusieurs métairies, elles étaient propres, bien tenues; un magnifique troupeau de ces jolies bêtes limousines, aux cornes fines, à la robe blonde, au mufle noir, était réuni sous les ombrages du parc; les bouviers étaient des gars solides, bien chaussés, bien vêtus, la mine réjouie... En les voyant, les lamentations du bon Turgot nous revenaient à l'esprit. D'où provenait un tel changement? Sans doute, les impôts, mieux répartis, ne sont plus écrasans; mais si l'aisance a remplacé la misère, l'abondance la famine, c'est surtout parce que, en 1856, le chemin de fer traversant des pays calcaires, prolongé de Châteauroux à Limoges, a jeté à pleins wagons sur les terres de la Haute-Vienne la chaux que fabrique à bas prix le département du Cher.

Transporter à de longues distances, une matière aussi encombrante sur des charrettes, par de mauvaises routes, est impraticable : il a fallu que les chemins de fer fussent construits pour que la chaux arrivât dans ce pays granitique, où elle faisait cruellement défaut.

Le Limousin est essentiellement un pays d'élevage; le sous-sol imperméable force les eaux à courir à la surface des terres accidentées : on a su tirer parti de cette structure du terrain; presque partout les prairies sont irriguées; elles n'étaient cependant que d'un maigre profit tant que les amendemens calcaires ont fait défaut, et il est intéressant d'en chercher la raison.

Il n'est pas de plantes plus sensibles à l'action des engrais azotés que les graminées de la prairie : quand elles reçoivent des nitrates, elles deviennent vigoureuses et les coupes sont copieuses. En général la matière azotée, origine de ces nitrates, entretenue par les débris végétaux qui s'accumulent dans la prairie, par l'activité des microbes fixateurs d'azote, est en quantité suffisante pour nourrir d'abondantes récoltes. Il arrive souvent cependant qu'elles soient médiocres, et qu'il y ait un profond désaccord entre la richesse du sol et la pauvreté des produits qu'il fournit. Ce désaccord est dû à l'inertie de la matière azotée : les fermens qui doivent la transformer, les fermens nitriques, ne travaillent que dans les milieux très légèrement alcalins ; or l'accumulation des débris végétaux provoque au contraire la formation de substances acides, et la matière azotée s'accumule inutile : elle n'est pas assimilable. Tout change par l'addition de la chaux; l'acidité du sol est neutralisée, bientôt les fermens nitriques se mettent à l'œuvre, la matière azotée évolue, les récoltes augmentent. Rien n'est plus facile que de montrer dans les laboratoires cette heureuse transformation : une terre acide de prairie régulièrement arrosée qui ne donne pas traces de nitrates, en fournit aussitôt que la chaux répandue s'est carbonatée à l'air.

La chaux, en outre, modifie profondément la flore des prairies granitiques ou schisteuses : à la place des joncs et des carex qui abondent dans les fonds humides, apparaissent les légumineuses. La chaux leur est indispensable, c'est pour elles un aliment nécessaire comme l'acide phosphorique. Or l'arrivée des légumineuses dans les prairies naturelles en accroît sensiblement la valeur, le foin devient plus nutritif; et toutes les plantes médiocres qui constituent les prairies acides, dépérissent après le chaulage. Dans le combat pour la vie que livrent sans cesse les espèces des prairies, l'avantage reste aux bonnes graminées et aux légumineuses; le petit trèfle blanc, la minette, qui ne croissent pas dans les terres privées de chaux, commencent d'apparaître, et finalement en quelques années, de simples pacages deviennent des prairies fauchables.

En Limousin, l'effet fut prodigieux : sur nombre de domaines qui naguère encore nourrissaient à peine le métayer et ne lais-

saient au propriétaire qu'un revenu insignifiant, il a suffi de chauler et d'ajouter des phosphates pour modifier la culture : les animaux, mieux nourris, ont donné de meilleur fumier; toutes les récoltes s'en sont ressenties : en quelques années, les revenus ont doublé et même parfois quadruplé.

Dans tous les pays granitiques, les amendemens calcaires sont recherchés. Dans nos départemens de l'Ouest, on emploie, depuis un temps immémorial, des sables coquilliers qui se déposent dans les baies, les anses, principalement à l'embouchure des rivières de la basse Normandie et de la basse Bretagne. Ces sables, désignés sous le nom de tangues, sont obtenus par le raclage des plages ou le dragage régulier des bancs. L'action en a été observée dès le moyen âge : d'anciens cartulaires, des pièces relatives à des concessions de droit de tangage, permettent d'établir qu'au XIIe siècle les populations du Nord-Ouest se servaient de la tangue pour améliorer leurs terres.

Les variétés les plus recherchées sont les plus riches en carbonate de chaux. La tangue renfermant de petites quantités d'azote est parfois employée seule, plus souvent cependant on en fait des composts; on la mélange à du fumier, des balayures, des curures de mares ou de fossés, qu'on stratifie régulièrement.

C'est aussi en mélange avec le fumier que la chaux est employée dans la Sarthe et la Mayenne. On a cru pendant longtemps que cette pratique était condamnable : on pensait que la chaux dégagerait, en pure perte, l'ammoniaque du fumier et qu'on ne répandrait plus après cette addition que du fumier appauvri; mais ces critiques tombent quand on examine de plus près le mode d'opérer des cultivateurs de l'Ouest. Ils creusent un fossé, dans lequel ils déposent de la chaux vive qu'ils couvrent de terre; après quelques jours cette chaux s'est éteinte et réduite en poudre; on incorpore à la terre la farine de chaux ainsi préparée; on apporte alors le fumier le long de la fosse, puis on procède au mélange, on recouvre de terre, et on abandonne pendant quelques mois ce compost de fumier, de chaux et de terre, qui, présentant un volume plus grand que celui de la terre extraite du fossé, dépasse le niveau du champ, d'où le nom de « tombe » sous lequel ce compost est généralement désigné dans le pays.

Les cultivateurs qui ont imaginé ce mode de traitement du fumier ont, sans s'en douter, réuni toutes les conditions favorables à une nitrification active : l'ammoniaque dégagée du fumier par l'action de la chaux est retenue par les propriétés absorbantes de la terre, et bientôt devient la proie des fermens nitriques, qui travaillent bien plus activement dans ce compost que dans les terres

schisteuses de la Mayenne ou de la Sarthe, où la chaux fait défaut.

Ce qui s'est passé dans ce même département de la Mayenne justifie un vieux dicton des paysans : « La chaux enrichit le père et ruine les enfans. » Il présente, en effet, un fond de vérité. Dans un sol dépourvu de calcaire, il faut sans cesse le répéter, la nitrification ne s'établit que très imparfaitement : les débris végétaux s'accumulent, les microbes fixateurs d'azote travaillent, et, comme la grande cause de mobilisation de l'azote, la nitrification, fait défaut, cet élément augmente peu à peu ; il abonde dans les vieilles prairies ; on y trouve, au lieu de 1 à 2 grammes d'azote combiné par kilogramme, taux habituel des bonnes terres arables, 5, 8, jusqu'à 10 grammes par kilogramme. Quand on chaule, le ferment nitrique auquel on a créé un milieu favorable commence son œuvre, la culture prospère, mais les nitrates formés surpassent les besoins des récoltes, ils sont entraînés pas les eaux souterraines, et la terre s'appauvrit. C'est l'histoire de la Mayenne : il y a quarante ans déjà, les cultivateurs de ce département se plaignaient de l'épuisement de leur sol ; un directeur de ferme-école appelé devant une commission au ministère de l'Agriculture, disait en 1856 : « Quand on a employé la chaux sur des terrains acides, humides, chargés de débris végétaux, on en a obtenu des résultats admirables, et on a dit que la chaux était le meilleur des engrais. On s'est livré avec ardeur à la culture du trèfle et notamment de la graine : le trèfle couvrait le sol pendant dix-huit mois sur trois ans, on vendait la graine. La moitié des fortunes du pays venait de la graine de trèfle : aujourd'hui cette culture est perdue. »

Si nous avons réussi à faire bien saisir le rôle de la chaux, on conçoit qu'elle détermine la transformation de la matière organique inerte, insoluble, du sol, en substances solubles, assimilables, qu'en somme, en chaulant sans mettre d'engrais, on vit sur un capital accumulé pendant des siècles, on en jouit, mais on le dissipe. Il n'en est plus ainsi quand on fait alterner les chaulages avec de bonnes fumures de fumier de ferme.

La chaux exerce son action utile, non seulement dans les terrains granitiques ou schisteux, qui, provenant de la décomposition de roches dans lesquelles la chaux fait défaut, ne renferment même pas la petite proportion de calcaire nécessaire à l'existence des légumineuses, elle est employée aussi avec grand avantage sur les terres tourbeuses et sur les terres fortes, très riches en argile. J'en ai eu sous les yeux un exemple frappant. M. Porion, grand industriel du Nord, qui pendant plusieurs années m'avait demandé des conseils, possédait, à la limite du Nord et du Pas-

de-Calais, un petit domaine situé sur la commune de Blaringhem; il était affermé. Un beau jour, le fermier vint trouver son propriétaire, demandant la résiliation du bail : il ne pouvait, disait-il, tirer aucun parti de la terre lourde, tenace, qu'il avait louée, il perdait de l'argent; en continuant, il marchait à la ruine. M. Porion lui rendit sa liberté, reprit le domaine, et se mit en mesure de l'exploiter lui-même; il procéda à un drainage très soigné, chaula, puis distribua de très copieuses fumures de fumier de ferme. Toutes ces améliorations étaient réalisées quand je commençai à m'occuper de sa culture. Or, cette terre, dont un fermier, trop pauvre pour entreprendre les améliorations foncières, et même trop ignorant pour les demander, ne pouvait tirer aucun parti, a fourni des récoltes de blé qui se sont élevées en 1885 à 43 quintaux métriques de grain à l'hectare, à 45,3 en 1886 et à 36,15 en 1887, c'est-à-dire très supérieures à la moyenne de cette région, qui est cependant celle qui fournit les plus hauts rendemens obtenus en France.

Le chaulage des terres fortes est donc souvent extrêmement avantageux. Il n'en est plus de même des terres légères : à Grignon, je cultive un sol qui souffre bien plus de la sécheresse que de l'humidité. C'est pendant les années pluvieuses qu'on y obtient les récoltes les plus élevées. Personne ne marne ni ne chaule dans le pays; cependant, pour en avoir le cœur net, j'essayai, il y a déjà plusieurs années, de répandre de la chaux sur quelques parcelles du champ d'expériences... l'effet fut déplorable, les récoltes amoindries pendant plusieurs saisons.

A quelles causes attribuer des résultats si différens? comment se fait-il que sur la terre forte de Blaringhem le chaulage ait été merveilleux, détestable sur la terre légère de Grignon? Certainement ce dernier sol est plus calcaire que celui du Nord, mais les différences dans la teneur en chaux ne sont pas suffisantes pour expliquer ces résultats opposés.

Les effets multiples du chaulage sont bien loin d'être encore complètement élucidés; cependant, en s'appuyant sur une très élégante expérience due à M. Schlœsing, on peut risquer quelques hypothèses. Quand on délaie de la terre argileuse non calcaire dans de l'eau distillée, puis qu'on abandonne au repos l'eau bourbeuse ainsi préparée, elle ne s'éclaircit pas; le sable tombe au fond, mais l'argile reste en suspension pendant plusieurs jours. Il est facile cependant de clarifier l'eau rapidement; quand on y verse un sel de chaux ou encore du sel marin, l'argile se coagule, s'agglutine, forme des flocons qui bientôt gagnent le fond du vase; il se dépose une couche de boue, et l'eau devient limpide.

La portée de cette expérience de laboratoire est considérable; elle permet non seulement de concevoir comment les eaux calcaires sont limpides, tandis que celles qui coulent dans les terrains pauvres en chaux sont limoneuses, comment les eaux de l'Océan sont claires; elle explique en outre la formation des deltas à l'embouchure de tous les grands fleuves. Au contact des eaux marines, les eaux douces chargées de limons se clarifient, les argiles qu'elles entraînaient se déposent et forment des dépôts de boue au travers desquels les fleuves ont peine à se frayer un passage, ils se divisent, se bifurquent : le Nil, le Gange, le fleuve Rouge du Tonkin, l'Amazone, l'Orénoque, le Rhône, le Rhin, le Pô, n'arrivent à la mer que par des deltas.

L'expérience de M. Schlœsing peut-elle en outre expliquer les avantages qu'on trouve à chauler une terre forte, les inconvéniens qu'entraîne la même opération pratiquée sur les terres légères? C'est ce qu'il nous reste à discuter. Une terre forte, riche en argile, est peu perméable à l'eau et à l'air. Si elle n'est pas drainée, il faut la cultiver en billon pour faciliter l'écoulement de l'eau, l'ennemi est l'excès d'humidité retenue par l'argile, qui forme comme une éponge toute gonflée de liquide; la chaux coagule cette argile : elle comprime l'éponge et laisse l'eau s'échapper; la terre devient plus filtrante, moins collante, plus abordable : le chaulage des terres fortes est avantageux. Dans une terre légère, le sable domine; reçoit-elle une forte pluie, celle-ci s'infiltre, disparaît; deux heures plus tard la terre est abordable, l'ennemi est la sécheresse. Si la chaux coagule l'argile peu abondante que cette terre renferme, elle diminue encore sa faculté de retenir l'eau, les défauts de la terre légère s'exagèrent; l'opération est déplorable.

Toute la chaux employée aux usages agricoles n'est pas acquise pour être répandue sur les terres: dans le nord-est de la France, une fraction importante de la chaux utilisée provient des sucreries; elle est contenue dans le produit désigné sous le nom d'*écumes de défécation*. On sait que, pour purifier les jus sucrés qui proviennent du traitement des betteraves, on les mélange à de la chaux éteinte, puis délayée dans l'eau, à du *lait de chaux;* quand ce mélange a été effectué, on précipite la chaux à l'aide d'un courant d'acide carbonique provenant, comme la chaux elle-même, de la calcination du calcaire, de façon qu'on reforme, dans les cuves de jus sucré, le carbonate de chaux qu'on a décomposé dans les grands fours coulans qu'on voit dans toutes les sucreries. Le précipité de carbonate de chaux qui se produit dans

le liquide, entraîne avec lui la plupart des impuretés que renfermaient les jus ; aussi, après cette purification sont-ils conduits aux appareils d'évaporation. Quant à la boue calcaire qui tombe au fond des cuves, on la soumet dans des appareils spéciaux dits *filtre-presses* à une pression suffisante pour en extraire tout le jus sucré qu'elle renferme. Les résidus pressés forment les *écumes de défécation;* elles renferment, outre une grande quantité de chaux, les matières organiques azotées solubles extraites de la betterave en même temps que le sucre et qui n'ont pas été décomposées pendant le traitement; elles augmentent quelque peu la valeur comme engrais des écumes de défécation, que les cultivateurs des terres fortes emploient avec d'autant plus d'avantage que le prix en est très bas.

Il n'en est pas ainsi de la chaux vive : aussi les chaulages à très forte dose, s'élevant à 3 ou 400 hectolitres, comme on les pratique quelquefois en Angleterre, sont-ils souvent onéreux, ou au moins représentent-ils une très grosse avance. Un hectolitre de chaux vaut au four environ 1 fr. 50 ; mais, conduit aux champs, incorporé au sol, sa valeur a au moins doublé : un chaulage à 100 hectolitres à l'hectare représenterait donc une avance de 300 francs, qui serait, dans les comptes, répartie sur une dizaine d'années. Les quantités de chaux répandue varient, suivant la nature des terrains, entre des limites très écartées ; on est guidé par les résultats obtenus : si, sur une terre qui ne portait, avant le chaulage, aucune légumineuse, on voit apparaître le petit trèfle blanc des prairies, la dose de chaux est suffisante; si au contraire aucune modification sensible de la flore primitive ne se produit, la quantité de chaux employée est trop faible.

II

Bien que le plâtre soit du sulfate de chaux, et que par conséquent il renferme la même base que la marne ou les calcaires employés à la fabrication de la chaux, son action est très spéciale et tout à fait différente de celle des amendemens calcaires. Il n'agit que sur les prairies de légumineuses, sur les prairies artificielles : trèfle, luzerne ou sainfoin.

On n'a commencé à l'employer qu'à la fin du siècle dernier; c'était le moment où Schubart, animé d'un ardent désir de faire progresser l'agriculture, cherchait à développer en Allemagne la culture du trèfle : il multipliait les essais, les recommençait chaque année, et sans cesse par ses écrits vantait sa plante de

prédilection. Ces louanges étaient justifiées : à cette époque, on n'avait guère d'autre engrais que le fumier de ferme, dont la production est étroitement liée aux ressources fourragères; il y a cent ans, aucune industrie agricole ne fournissait de résidus utilisables à l'alimentation du bétail; on cultivait à peine la betterave ou la pomme de terre : par suite le foin de la prairie et les pailles des céréales étaient seuls distribués aux animaux. Or, la prairie établie en terres sèches ne donne que des produits aléatoires, les graminées qui la forment se défendent mal contre la sécheresse, on l'a bien vu l'an dernier, et on conçoit quel changement amena l'introduction d'une plante fourragère vivant sur les plateaux comme les céréales et y donnant des récoltes plus abondantes, plus nutritives que celles qu'on obtient des prairies naturelles.

On fut d'abord assez malhabile dans cette nouvelle culture, et les échecs étaient fréquens, quand, en 1765, le pasteur Mayer annonça qu'on doublait la récolte du trèfle en le saupoudrant de plâtre. Cette découverte provoqua un véritable enthousiasme; ce fut, dit Schwertz, le commencement d'une ère nouvelle pour l'agriculture : à la jachère improductive, longtemps considérée comme une nécessité, on substitua avec un immense avantage la culture du trèfle.

Les expériences se multiplièrent en France, en Angleterre, en Amérique; habituellement elles réussirent. Très vite, on arriva à l'engouement, on s'imagina que le plâtre était un engrais universel qui allait remplacer tous les autres. Il n'en était rien cependant : les mécomptes furent nombreux, et comme ces résultats contradictoires avaient jeté quelque trouble dans les esprits et qu'après avoir exagéré les effets utiles du plâtre il était à craindre qu'on le négligeât outre mesure, la Société d'agriculture de France jugea utile d'ouvrir une enquête. Une série de questions précises fut adressée aux cultivateurs; des réponses, classées par Bosc, professeur au Muséum d'histoire naturelle, il résulta que le plâtre, très utile sur les prairies artificielles établies sur des terres riches en humus, n'exerçait pas d'action sur les légumineuses semées en terres stériles, non plus que sur les céréales. Ces conclusions ont été confirmées par toutes les observations ultérieures; mais, quand il fallut essayer de comprendre le mode d'action du plâtre, on se trouva fort empêché.

La question est délicate en effet, et a exercé depuis longtemps la sagacité des agronomes. Rappelons d'abord que le mode d'alimentation des légumineuses, qui bénéficient de l'emploi du plâtre, est très particulier : elles ne prospèrent que dans les sols riches en humus, elles ne fournissent d'abondantes récoltes qu'autant

que le sol présentera à leurs racines des matières ulmiques dissoutes ; or, dans la terre, les matières ulmiques sont souvent combinées à la chaux, qui les rend insolubles ; dans les laboratoires, quand nous voulons les extraire, il faut commencer par détruire cette combinaison à l'aide de l'acide chlorhydrique étendu : il dissout la chaux, et quand, après avoir expulsé le chlorure de calcium, formé par des lavages, on ajoute à la terre ainsi traitée du carbonate de potasse, on obtient une liqueur très colorée, très chargée de matières ulmiques.

Visiblement le plâtre, le sulfate de chaux, n'est pas par lui-même un dissolvant des matières ulmiques ; il ne peut agir qu'en provoquant des réactions secondaires, et j'ai reconnu, en effet, il y a très longtemps déjà, qu'une terre plâtrée abandonne à l'eau une quantité de potasse bien plus considérable que celle qu'on peut extraire d'une même terre sans addition. Boussingault avait trouvé, en outre, que les cendres d'un trèfle plâtré sont plus riches en potasse, mais non en acide sulfurique, que celles d'un autre trèfle venu sur une terre semblable privée de cet amendement. C'est, en effet, en agissant sur la potasse contenue dans le sol, en déterminant à l'aide de cette potasse la dissolution des matières ulmiques, que le plâtre est favorable.

Une expérience très simple permet de concevoir comment le plâtre mobilise la potasse du sol : on agite avec de la terre une dissolution de carbonate de potasse étendu dont la teneur en alcali a été rigoureusement déterminée ; si, après cette agitation, on filtre et qu'on détermine le titre de la dissolution alcaline, on voit qu'il a singulièrement baissé, souvent des quatre cinquièmes. La terre absorbe, retient, insolubilise la potasse ; c'est une action analogue à celle du noir animal retenant les matières colorantes.

Si, au lieu d'agiter avec de la terre du carbonate de potasse, on emploie une dissolution de sulfate de potasse, on trouve que l'absorption est infiniment moindre. Combinée à l'acide sulfurique, la potasse circule dans le sol, tandis qu'elle est arrêtée quand elle est unie à l'acide carbonique ; et tout de suite nous comprenons que le plâtre, le sulfate de chaux, en agissant sur le carbonate de potasse, l'amène à l'état de sulfate par échange des bases et des acides. Ajouter à un sol du plâtre, c'est donc y provoquer la formation du sulfate de potasse. Or, si on laisse en contact pendant quelques instans la combinaison des matières ulmiques et de la chaux, qui, nous l'avons dit, est très peu soluble, avec du sulfate de potasse, on voit la liqueur se colorer ; la matière ulmique se dissout, le sulfate de potasse a formé, au contact du carbonate de chaux qui englobait la matière ulmique, du car-

bonate de potasse qui la dissout; de même, si on fait bouillir de la terre riche en matières organiques avec du sulfate de potasse, on voit la liqueur se colorer fortement, la matière ulmique est mobilisée.

En détruisant l'adhérence de la potasse au sol, en lui rendant sa faculté de dissoudre les matières ulmiques, aliment de préférence des légumineuses, le plâtre exerce donc une action favorable sur les terres riches en humus. On conçoit, en outre, qu'on puisse substituer au plâtre le sulfate de potasse quand son prix n'est pas trop élevé, comme l'ont fait MM. Lawes et Gilbert dans une expérience restée célèbre. Et on conçoit enfin que le plâtre soit sans effet sur une terre pauvre en humus, ce qu'avaient observé les correspondans de la Société d'agriculture dont les dépositions ont été résumées par Bosc.

On s'accorde à reconnaître que 300 ou 400 kilos de plâtre à l'hectare distribués au premier printemps sur les jeunes trèfles, luzernes ou sainfoins sont suffisans; c'est là une très faible dépense, le plâtre cru ne valant guère que 20 francs la tonne. Aux environs de Paris, son effet est peu sensible; il n'y a pas lieu de s'en étonner : le plâtre étant naturellement abondant dans le bassin parisien, une nouvelle addition n'est pas utile.

La culture n'a fait au XVIIIe siècle aucun progrès comparable à l'introduction dans les assolemens des prairies artificielles; elles ne s'étendirent que lentement : pendant qu'il parcourt la France, quelques années avant la Révolution, A. Young note au passage les terres, encore peu nombreuses, sur lesquelles croît la luzerne; et bien qu'il ignorât les raisons qui rendent cette culture si précieuse, les résultats qu'il en avait obtenus le poussaient à la recommander et à juger de l'état d'avancement de l'agriculture dans une région par la place qu'on y accordait au trèfle ou à la luzerne. Nous pouvons aujourd'hui, en connaissance de cause, admirer sa sagacité; la découverte de MM. Hellriegel et Wilfarth, en nous apprenant que les bactéries qui peuplent les nodosités des racines des légumineuses fixent l'azote de l'air, nous explique comment les plantes de cette famille enrichissent les sols qui les ont portées; elle nous fait comprendre enfin combien est précieux le plâtre, l'amendement qui favorise le développement de ces plantes si justement nommées améliorantes.

III

Si le progrès agricole le plus marqué du XVIIIe siècle est l'introduction dans l'assolement des légumineuses, soutenues par

l'addition du plâtre, il semble que l'acquisition la plus heureuse que nous ayons faite, pendant le siècle qui finit, soit l'emploi régulier des engrais phosphatés.

Il y a cent ans, nos connaissances relatives à la vie végétale étaient singulièrement bornées, et elles ne pouvaient s'étendre tant que la chimie n'avait pas trouvé les procédés d'analyse qui permettent d'établir la composition des végétaux. Aussitôt que ces méthodes commencèrent à se préciser, un physiologiste genevois, Th. de Saussure, dont la réputation est bien loin d'égaler le mérite, aborda l'analyse des cendres des plantes, et ce mode de recherche se trouva tellement fécond, qu'en 1804 de Saussure put écrire dans ses *Recherches chimiques sur la végétation :* « J'ai trouvé le phosphate de chaux dans les cendres de toutes les plantes que j'ai examinées, et il n'y a aucune raison de supposer qu'elles peuvent exister sans lui. »

Il semble que l'emploi régulier des phosphates dût découler de cette grande découverte... Point: la parole de Th. de Saussure sonne dans le vide, personne n'y prend garde, et ce n'est que dix-huit ou vingt ans plus tard, par simple empirisme, en répandant sur le sol du noir animal, que furent constatés les merveilleux effets des phosphates.

Sous la pression du blocus continental, qui avait déterminé en Europe une pénurie singulièrement gênante des denrées coloniales, on commença à extraire des betteraves le sucre qu'elles renferment : il est identique à celui que jusque-là fournissaient les cannes des régions tropicales. Le jus qui s'écoule des betteraves écrasées est très coloré ; pour le clarifier, on mit donc à profit les propriétés décolorantes du noir animal, de la substance obtenue par la calcination en vase clos, à l'abri de l'air, des os riches en phosphate de chaux. Mais, après avoir servi pendant quelque temps, le noir animal perd ses vertus décolorantes; il s'accumulait inutile et gênant à la porte des usines; pour s'en débarrasser, on le répandit sur les champs voisins. La fortune voulut que ces terres fussent pauvres en acide phosphorique, la récolte augmenta; le fait fut connu, les essais se multiplièrent, et quand, après la chute de l'Empire, les sucres bruts des colonies arrivèrent de nouveau dans nos ports de l'Océan, que des raffineries s'y établirent et usèrent, comme les fabriques de sucres indigènes, du noir animal, celui-ci y devint abondant. Répandu sur les sols schisteux granitiques de la Bretagne, le noir provenant des raffineries de Nantes présenta une telle efficacité que bientôt les résidus des usines nantaises ne furent plus suffisans pour satisfaire aux demandes des cultivateurs bretons et que de toutes

les parties du continent le noir animal afflua en Bretagne.

Quand on calcine les os pour en faire du noir animal, on détruit toute leur matière organique, mais le phosphate de chaux, qu'ils renferment en grande quantité, persiste, et il semble qu'en rapprochant leur efficacité, comme engrais, des analyses de Th. de Saussure, on aurait dû rapidement comprendre que la partie active des os est le phosphate de chaux. Il n'en fut pas ainsi; pendant longtemps les os furent employés comme engrais sans qu'on sût à quelle cause rapporter leur heureuse influence, et c'est seulement en 1843 que le duc de Bedford découvrit qu'elle était due au phosphate de chaux.

A la même époque, Liebig avait reconnu qu'en traitant les os par l'acide sulfurique on rend leur action plus rapide; ce fut là l'origine d'une industrie qui a pris un prodigieux développement: la fabrication des superphosphates (1).

Aussitôt qu'il fut établi que les phosphates sont des engrais efficaces, se présenta une question qu'il fallait tout d'abord résoudre : Où trouver ces phosphates? Pendant longtemps on les crut très rares. En 1856, le célèbre géologue Élie de Beaumont, à ce moment secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, publia *sur les gisemens géologiques du phosphore* un mémoire qui eut un juste retentissement. Élie de Beaumont constatait avec effroi que le phosphore paraît peu répandu à la surface du globe : on connaissait en Estramadure un filon d'apatite, phosphate de chaux dur et cristallin; on avait trouvé en Angleterre et dans le Pas-de-Calais en France quelques petits cailloux noirâtres riches en phosphate; mais tout cela paraissait de peu d'importance, et on se demandait s'il ne faudrait pas faire rentrer dans la circulation les phosphates des os humains séquestrés dans les catacombes et même dans les cimetières, quand les recherches de nouveaux gisemens furent couronnées d'un succès éclatant. En France, cette découverte est liée au nom d'un industriel, chercheur infatigable, de Molon, qui le premier signala des quantités exploitables de phosphate de chaux en nodules sur le versant occidental de l'Argonne,

(1) On désigne sous ce nom le produit obtenu en traitant les os ou les phosphates minéraux par l'acide sulfurique. Cet acide s'empare partiellement de la chaux des phosphates, et met en liberté de l'acide phosphorique. Quand les superphosphates, dont la réaction est très acide, sont répandus dans le sol, l'acide phosphorique libre entre rapidement en combinaison, il s'unit à la chaux des calcaires, à l'oxyde de fer, à l'alumine des argiles, il cesse d'être soluble dans l'eau et, au premier abord, on peut être étonné qu'il y ait eu avantage à lui donner une solubilité aussi éphémère, si on ne reconnaissait que les phosphates, insolubles il est vrai, reformés dans le sol, sont gélatineux, floconneux, infiniment plus attaquables par les sucs acides des racines que les pierres dures compactes, ou les os à tissu serré employés à la fabrication.

là où le terrain crétacé repose sur le jurassique. C'est aussi à la limite de ces deux terrains que les nodules sont exploités dans le Boulonnais, dans la Côte-d'Or, dans l'Indre, etc. Dès 1856, l'extraction commença, et quand on eut appris à reconnaître ces cailloux noirâtres arrondis, appelés d'abord « coprolithes », qui, au premier aspect, attirent peu l'attention, on les trouva très répandus, non seulement en France et en Angleterre, mais encore en Russie, disséminés sur d'immenses étendues; plus récemment enfin, on en a découvert d'importans gisemens en Algérie et dans le sud de la Tunisie.

Les phosphates minéraux ont des caractères si mal définis, ils ressemblent tellement aux pierres, aux sables les plus vulgaires, qu'il n'est pas étonnant que pendant des siècles ils aient passé inaperçus : tel est le cas des sables phosphatés de la Somme et du Pas-de-Calais, largement exploités aujourd'hui, mais qui ont été employés pendant longtemps à faire du ciment ou à couvrir les routes. Les phosphates des terrains primitifs, les apatites, les phosphorites, sont plus faciles à reconnaître : on en a découvert des gisemens dans le Gard, dans le Tarn et le Tarn-et-Garonne; on les rencontre en Espagne dans la vallée de la Guadiana, en Norvège, au Canada; enfin un immense gisement de phosphates, de formes diverses, très riches, a été mis récemment en exploitation au sud des États-Unis, dans la presqu'île de la Floride.

A ces phosphates naturels s'ajoutent depuis quelques années les *scories de déphosphoration*. Certains minerais de fer, communs dans notre pays, en Allemagne, en Angleterre, renferment du phosphore. Les fontes qui proviennent de la fusion de ces minerais se prêtent mal à la fabrication de l'acier : pour les employer, on est obligé de les priver de phosphore en les fondant en présence de la chaux. Les scories qui se forment pendant cette fusion, riches à la fois en chaux et en acide phosphorique, conviennent très bien aux terrains pauvres en chaux; le prix des scories, même réduites en poudre très fine, est peu élevé, leur consommation s'accroît chaque année.

Nous pouvons donc puiser au milieu d'un immense approvisionnement : le monde ne périra pas faute de phosphore. Mais comment choisir parmi toutes ces variétés d'engrais que nous offre le commerce? Et d'abord, les phosphates sont-ils d'un emploi universel? faut-il en répandre sur toutes les terres? et s'il faut en répandre, qu'acheter? Des phosphates fossiles ou des os? des scories de déphosphoration ou les produits traités par l'acide sulfurique désignés sous le nom de superphosphates?

Visiblement, nos chances d'augmenter nos récoltes par l'apport des engrais phosphatés seront d'autant plus grandes que nos sols renfermeront moins d'acide phosphorique, et déjà la constitution géologique du domaine nous servira de guide. Les terres provenant de la désagrégation des roches primitives, dans lesquelles le phosphore n'existe pas, seront en général très pauvres; tout à l'opposé se placeront les terres d'origine volcanique, habituellement très riches; mais entre ces deux extrêmes se trouvent des sols pour lesquels l'analyse sera notre seul guide.

Les chimistes agronomes ont mis depuis vingt ans une sorte d'acharnement à perfectionner les méthodes de recherches et de dosage de l'acide phosphorique : elles sont excellentes aujourd'hui (1) et peuvent être employées avec sécurité. Un premier point ressort de ces dosages : on trouve l'acide phosphorique dans presque tous les sols cultivés, mais parfois en proportions très minimes; quand l'analyse décèle moins d'un millième, les phosphates doivent être essayés, la chance de réussite est très grande; elle est certaine si la proportion d'acide phosphorique dosé tombe à un demi-millième.

Dans la plupart des terres de la Bretagne on ne trouve même pas ce demi-millième, de sorte que les phosphates y exercent une action dont on a quelque peine à se faire une idée quand on ne l'a pas vue. Le sarrasin, qui dans le centre du pays est encore la culture la plus répandue, semé dans un sol sans phosphate n'a pas dix centimètres de haut, souvent la récolte avorte, elle ne porte pas de graines : elle est luxuriante à côté, là où les phosphates ont été répandus.

C'est en Bretagne que pendant trente ans a été employé tout le noir animal qu'amenaient à Nantes des centaines de bâtimens; c'est la Bretagne qui est aujourd'hui le centre de consommation le plus actif des phosphates pulvérisés provenant de nos départemens de l'Est. Les phosphates ont fait mentir le mélancolique proverbe des cultivateurs bretons, qui disaient de leur terre stérile : « Lande tu as été, lande tu es, lande tu seras! » La lande disparaît peu à peu; grâce aux phosphates, la culture du blé y est devenue possible, les ensemencemens ont changé de nature : de 1862 à 1882, le froment a passé de 79 623 hectares à 99 195 dans les Côtes-du-Nord, de 38 923 à 47 992 dans le Finistère, de 115 589 à

(1) Le progrès le plus saillant réalisé dans cette voie est dû à l'emploi du nitromolybdate d'ammoniaque qui permet de précipiter l'acide phosphorique dissous dans l'acide azotique, dans une liqueur très chargée de ce même acide azotique qui maintient en dissolution tous les élémens attaquables par les acides : chaux, oxyde de fer, alumine, magnésie, potasse, silice, etc.

139 811 dans l'Ille-et-Vilaine, de 124 633 à 152 617 dans la Loire-Inférieure.

Dans les sables de la Sologne, pauvres en acide phosphorique, les engrais phosphatés exercent également une action marquée. Si la Haute-Vienne est aujourd'hui prospère, c'est non seulement à la chaux qu'elle le doit, mais aussi à l'acide phosphorique. Les phosphates répandus à la fin de l'été sur les prairies les métamorphosent; l'année suivante la flore a changé, et les légumineuses, déjà favorisées par les chaulages, prennent possession de terrains où elles étaient inconnues naguère.

L'expérience enseigne que sur les terres récemment défrichées, que sur les landes mises pour la première fois en culture, la poudre des nodules réussit admirablement... Dans une terre de défrichement les débris organiques abondent : quand cette terre est aérée, que tous ces résidus des végétations antérieures jusque-là ensevelis, enterrés, arrivent au jour, ils sont l'objet d'une combustion énergique; le sol se charge d'acide carbonique, on y constate même de petites quantités d'acides plus énergiques, notamment d'acide acétique. Or ces acides attaquent, dissolvent, rendent assimilable la poudre des nodules. Aussi, quand pour donner à ces sols de landes tous les élémens minéraux qui leur manquent, on est conduit à les chauler, il faut prendre garde à ne pas donner la même année les phosphates et la chaux : en saturant les acides du sol, cette base empêcherait la dissolution, par suite l'assimilation des phosphates. Les cultivateurs bretons ont même remarqué qu'un chaulage succédant brusquement à l'épandage des phosphates diminuait leur effet : « la chaux brûle le noir, » disaient-ils au moment où le noir animal était le seul engrais phosphaté employé.

Si le noir animal, les os, la poudre de nodules, ont été d'abord répandus avec grand avantage sur les terres granitiques ou schisteuses, sur les sables où l'acide phosphorique fait défaut, l'emploi des phosphates n'est pas limité à ces terres autrefois abandonnées, et on conçoit sans peine que les contrées qui depuis un temps immémorial sont en culture aient perdu peu à peu le stock d'acide phosphorique qui dès l'origine les avait rendues fertiles. L'épuisement est très lent, car l'acide phosphorique n'est pas entraîné par les eaux qui traversent le sol; on n'en trouve pas dans les eaux de drainage : il n'est exporté du domaine que par les récoltes. Mais une bonne terre de Beauce ou de Brie qui depuis deux mille ans produit du froment exporte 900 grammes d'acide phosphorique par chaque quintal de blé qui sort du domaine : c'est cet acide phosphorique qui a formé

les os des générations qui se sont succédé à Paris; ces os tapissent aujourd'hui les longues galeries des catacombes, et on conçoit sans qu'il soit nécessaire d'insister que ce transport constant des phosphates, des champs cultivés aux ossuaires des grandes villes, ait déterminé un appauvrissement qui se manifeste par la diminution des récoltes.

J'ai rappelé plus haut la transformation qu'avait subie le domaine de Blaringhem entre les mains de mon collaborateur feu M. Porion; j'ai rappelé qu'une terre forte, compacte, assouplie par la chaux, assainie par le drainage, avait fini par produire d'admirables récoltes de froment... On ne les obtenait qu'à la condition d'employer des engrais phosphatés; le sol ne contenait, en effet par kilogramme, que $0^{gr},7$ d'acide phosphorique, ce qui est insuffisant.

Ce n'est plus cependant la poudre de nodules qu'il fallait employer sur ces terres en culture depuis un temps immémorial, elle n'exerçait pas d'action sensible; il fallait répandre les phosphates traités par l'acide sulfurique, les superphosphates. C'est là l'engrais phosphaté qui convient aux vieilles terres, cultivées depuis longtemps. Son efficacité est telle, particulièrement pour les cultures de racines, que son emploi s'accroît constamment. En Angleterre, le fameux assolement quadriennal du Norfolk, qui a marqué le grand progrès accompli à la fin du XVIIIe siècle, s'ouvre par les turneps, les navets, auxquels on ne manque jamais de distribuer des superphosphates; on ne les a remplacés que récemment sur les terres pauvres en calcaire par la poudre des scories de déphosphoration.

En France, la riche région qui s'étend au nord-est de Paris doit sa prospérité à la culture de la betterave à sucre; l'épandage des superphosphates y est la règle. Il n'est pas cependant toujours utile. Sur nos terres de Grignon, les superphosphates n'exercent aucune action; il en est de même dans la Limagne d'Auvergne. J'en ai cherché la raison : quand on incorpore au sol du superphosphate, on introduit de l'acide phosphorique libre, soluble dans l'eau, mais très vite cet acide est saturé par les bases du sol, par la chaux des calcaires, l'oxyde de fer ou l'alumine des argiles : on reforme ainsi, je l'ai déjà indiqué ailleurs, un phosphate insoluble dans l'eau, il est vrai, mais floconneux, gélatineux, très attaquable aux acides végétaux, une matière ouverte, comme disent les Allemands.

Il faut que cette saturation ait lieu; si elle ne se produisait pas, l'influence des superphosphates serait déplorable : les tissus délicats des jeunes racines seraient rongés, corrodés, détruits

par l'acide phosphorique libre. Sur les sols pauvres en chaux de la Bretagne, les superphosphates sont proscrits : leur influence est néfaste.

Quand nous avons incorporé à un sol légèrement calcaire un superphosphate, nous y avons formé un phosphate attaquable par les sucs acides des racines, et si la terre ne renferme pas naturellement des phosphates semblables, l'effet est admirable; il est nul si la terre contient déjà un phosphate assimilable. Pour prévoir si les superphosphates augmenteront les récoltes ou seront répandus en pure perte, il fallait donc non seulement connaître la quantité d'acide phosphorique totale que le sol renferme, mais encore distinguer celui qui est actuellement assimilable de celui qui résiste à l'action dissolvante des racines. J'y ai employé un acide médiocrement énergique, l'acide acétique, et j'ai reconnu que lorsqu'une terre renferme par kilogramme : 1 gramme d'acide phosphorique total et $0^{gr},2$ d'acide phosphorique soluble dans l'acide acétique, les superphosphates sont sans action : c'est le cas de nos terres de Grignon, de celles de la Limagne et aussi d'une terre admirablement fertile, qui depuis l'antiquité la plus reculée est célèbre par sa fécondité : le limon du Nil (1).

Il est bien à remarquer au reste que les diverses substances qui existent naturellement dans le sol ou qu'on y ajoute, réagissent constamment les unes sur les autres, et que ces réactions conduisent parfois à des résultats très inattendus.

J'ai laissé sans engrais, depuis 1875, plusieurs parcelles de mon champ d'expériences de Grignon : naturellement, les récoltes y sont devenues très faibles. Frappé, il y a quelques années déjà, du maigre développement du trèfle que j'y avais semé, je me demandai si la diminution de l'humus, que j'avais constatée par l'analyse, était la seule cause de l'amoindrissement des récoltes et si la terre n'était pas épuisée d'acide phosphorique. Je ne le pensais pas, car l'acide phosphorique, n'étant pas entraîné par les eaux de drainage, n'est enlevé que par les récoltes ; je savais ce qu'elles avaient emprunté au sol de cette parcelle, et j'étais assuré que le stock d'acide phosphorique restant était considérable. Cependant je voulus en avoir le cœur net, et j'eus recours à l'*ultima ratio* dans nos sciences d'observation, à l'expérience : la moitié de la parcelle reçut du superphosphate, l'autre resta sans addition : l'effet

(1) Tout récemment, on a proposé de substituer, dans cette recherche, à l'acide acétique que j'avais employé, l'acide citrique que sécrètent les racines des végétaux ; l'expérience a montré un accord remarquable entre les prévisions déduites de l'analyse du sol par cette méthode, et les résultats obtenus de l'emploi des superphosphates. *Annales agronomiques*, tome XX, p. 291, juillet 1894.

sur le trèfle fut nul, et je ne pensais plus guère à cet essai, quand, l'année suivante, le blé qui succéda au trèfle prit sur la partie phosphatée un développement extraordinaire : il était plus haut, plus vert, plus dru que son voisin non phosphaté; à la moisson, on trouva que la parcelle qui avait reçu le superphosphate donna la valeur de 24 quintaux métriques de grains à l'hectare, la partie non phosphatée, 8. Il y avait là de quoi surprendre, puisque, je le répète, des essais très nombreux avaient montré que sur les terres de Grignon les phosphates n'exerçaient aucune influence. L'analyse rendit compte de cette anomalie : l'acide phosphorique total n'était guère moindre dans le sol de ces parcelles que dans celui des autres où les superphosphates restaient sans action, mais cet acide phosphorique n'était plus assimilable, et nous trouvons là un nouvel effet très intéressant des fumures au fumier de ferme.

Non seulement il apporte son appoint d'acide phosphorique qui n'est pas à dédaigner, mais en outre, par son alcalinité, par son carbonate de potasse qui agit sur les phosphates du sol, le fumier maintient à l'état assimilable l'acide phosphorique; aussi, voit-on souvent que les superphosphates qui exercent une influence manifeste quand on cultive exclusivement avec des produits chimiques, n'ont plus guère d'effets quand on distribue régulièrement du fumier.

Ces transformations de l'acide phosphorique dans les sols pauvres en calcaire sont heureusement combattues par les chaulages. Un inspecteur général d'agriculture, qui a laissé des travaux intéressans sur les prairies, M. Boitel, employait avec avantage des phosphates dans un domaine du Perche ; mais bientôt l'effet de ces engrais s'affaiblissait, et il fallait répéter les épandages bien plus souvent que ne semblaient l'indiquer les exigences des récoltes; on reconnut à l'analyse que l'acide phosphorique introduit passait rapidement à l'état non assimilable; un chaulage le ramena à sa forme utilisable.

En résumé, nos connaissances sur l'emploi agricole des phosphates sont aujourd'hui étendues ; nous savons par l'analyse indiquer sur quelles terres ces engrais doivent être répandus; nous savons en outre dire quelle nature de phosphate il convient d'employer : aux défrichemens nous appliquons la poudre de nodules, aux terrains pauvres en calcaire les scories de déphosphoration, aux vieilles terres les superphosphates, et il ne faudrait pas croire que l'application de ces engrais n'est qu'accidentelle et ne représente qu'un petit mouvement d'affaires, il est énorme au contraire; on en jugera par les nombres suivans :

En 1890, la quantité totale de phosphates extraite dans le

monde s'est élevée à près d'un million et demi de tonnes; les plus gros producteurs sont les États-Unis avec 600 000 tonnes et la France avec 400 000. Depuis cette époque les travaux d'extraction se sont développés très rapidement, en Floride : de 50 000 tonnes produites en 1890, les carrières de ce pays ont porté leur production à 175 000 tonnes en 1893.

A ces phosphates directement extraits des gisemens s'ajoutent les scories de déphosphoration ; leur production n'est pas tout à fait d'un million de tonnes, fournies pour la plus grande part par l'Allemagne, l'Autriche et le Luxembourg, et pour une fraction, importante encore, mais moindre, par l'Angleterre; la France ne vient qu'au troisième rang avec une production qui oscille entre 80 000 et 100 000 tonnes.

La fabrication des superphosphates dépasse 2 millions de tonnes; l'Allemagne, l'Angleterre et la France en produisent les trois quarts et consomment pour cette production environ 700 000 tonnes d'acide sulfurique. On estime qu'en France on répand chaque année 150 000 tonnes de phosphates minéraux simplement réduits en poudre, 70 000 tonnes de scories de déphosphoration et 500 000 de superphosphates. Les grandes usines de Saint-Gobain qui fabriquaient en 1889 : 100 000 tonnes de superphosphates en ont livré en 1893 : 200 000 ; la consommation s'accroît de 25 000 tonnes chaque année. Il est vraisemblable que ce mouvement se continuera ; l'acide phosphorique introduit dans le sol y persiste, les avances qui sont consenties ne sont jamais perdues, et on ne saurait qu'appuyer les sages conseils que donnait ici même récemment M. A. Muntz (1).

IV

Si le lecteur veut bien se reporter au début de l'article précédent (2), il verra que l'expérience enseigne que la potasse n'est pas moins nécessaire à l'alimentation végétale que l'acide phosphorique, et que des plantes semées dans un sol où la potasse ferait absolument défaut y languiraient quelque temps, mais finiraient par périr avant d'avoir mûri leurs graines ; si on se rappelle d'autre part que la plus grande partie de la potasse utilisée par l'industrie provient des terres cultivées, puisqu'elle a été longtemps exclusivement extraite des cendres, et qu'aujourd'hui même les salins de betteraves fournissent encore une fraction considé-

(1) *Revue* du 15 août 1892.
(2) *Revue* du 15 juillet 1894.

rable de la potasse employée dans les arts, on serait conduit à penser que les engrais de potasse, ayant pour but de restituer au sol un élément qui lui est sans cesse ravi, doivent avoir la plus haute efficacité.

On le croyait, et le célèbre baron de Liebig, dont les écrits véhémens ont eu tant de retentissement il y a cinquante ans, avait puissamment établi cette croyance, quand la découverte d'un important gisement de sel gemme portant dans ses couches supérieures un énorme approvisionnement de sels de potasse, permit de soumettre cette croyance au critérium de l'expérience.

Jusque-là les sels de potasse étaient rares, coûteux, leur prix les écartait des usages agricoles; tout à coup ils furent offerts à des prix abordables, et partout on les mit en expériences; moi-même il y a trente ans je disposai un grand nombre d'essais, et ce fut avec une stupéfaction profonde que j'aboutis à l'échec le plus complet. Bien d'autres essayèrent comme moi, et ne réussirent pas mieux; si dans quelques cas on enregistra des succès, dans bien d'autres on reconnut que les sels de potasse n'augmentaient pas les récoltes, et ces échecs portèrent un coup sensible à une théorie encore prônée dans les livres, dans les cours, mais abandonnée par tous les cultivateurs avisés; cette théorie, imaginée par Liebig, s'appelle la théorie de la restitution.

L'idée est simple : c'est la composition de la plante qui règle la nature des engrais à employer; vous avez conduit à la sucrerie voisine une bonne récolte de 40 tonnes de betteraves à l'hectare; dans ces 40 tonnes il existe 64 kilos d'azote, 44 d'acide phosphorique et 160 kilos de potasse; il faut les restituer au sol qui les a fournis. Si vous y manquez, si vous continuez à pratiquer la *culture spoliatrice*, la *culture vampire des siècles d'ignorance*, votre sol déjà affaibli ne portera plus que des récoltes chétives, votre ruine est prochaine! La véhémence de Liebig en avait imposé, et quand, en 1865, les engrais de potasse furent offerts à des prix abordables, on se hâta d'autant plus de les employer qu'on commençait à reconnaître l'efficacité des engrais minéraux et notamment des phosphates; habituellement cette addition des sels de potasse ne produisit aucun effet, et il est facile d'en saisir la raison.

Quand, à l'aide d'agens puissans comme les acides fluorhydrique et sulfurique, on réussit à dissoudre complètement quelques grammes de terre, et qu'à la suite de séparations laborieuses, on isole et on pèse la potasse qu'ils renferment, puis que par le calcul on rapporte à l'hectare, on arrive à des chiffres formidables; les agronomes allemands ont trouvé de 36 à 40 tonnes

de potasse à l'hectare, M. Berthelot en a dosé 35 à Meudon, j'en ai trouvé 32 à Grignon; sans doute cette masse énorme d'alcali n'est pas engagée dans des combinaisons solubles, mais peu à peu les agens atmosphériques attaquent ces puissantes réserves, qui restent dans les argiles, que l'eau pure est impuissante à entraîner, mais que les sucs acides des racines dissolvent et s'approprient. Quand à des terres semblables on ajoute des engrais de potasse, on n'en tire aucun bénéfice, les récoltes n'augmentent pas.

Dira-t-on que peu importe et qu'il faut savoir s'imposer des sacrifices actuels pour se préserver des maux futurs; nous répondrons que c'est prévoir le mal de bien loin, que nous voulons jouir de notre bien, qu'il n'y a aucune raison d'interdire à un cultivateur d'exporter la potasse de son champ, quand, à côté de lui, le mineur, à grands renforts de machine, extrait de la houille qu'il serait bien empêché d'avoir à restituer.

En réalité, la théorie de la restitution est une théorie de cabinet, à laquelle aucun praticien ne s'est jamais soumis; elle s'appuie sur une idée fausse : ce n'est pas la composition de la plante qui règle la nature et le poids des engrais à fournir, c'est la composition du sol; l'engrais est essentiellement une matière complémentaire, il doit subvenir aux défaillances de la terre. Si l'acide phosphorique fait défaut, il faut se hâter d'en ajouter, et le cultivateur n'y manque pas, car tout de suite sa récolte augmente, il est récompensé, son gain s'accroît; mais s'il ajoute des sels de potasse, il ne reconnaît pas la place où il les a répandus, rien ne la marque, et le plus clair de l'opération c'est l'augmentation de la facture du marchand d'engrais... Il ne recommence pas.

Est-ce à dire que les engrais de potasse soient toujours sans action? Non pas; ils agissent, au contraire, et très bien, là où la potasse fait défaut; dans les terrains calcaires, en Champagne, dans les terrains tourbeux, dans les grès, leur influence est sensible. Elle l'est surtout quand la culture est soutenue par des engrais chimiques, sulfate d'ammoniaque, nitrate de soude et superphosphates, sans fumier de ferme; c'est qu'en effet, chaque tonne de fumier apporte 5 kilos de potasse qui, venant s'ajouter à ce que le sol fournit par lui-même, suffisent habituellement à satisfaire les exigences des récoltes.

Aussi bien, nous n'avons nulle inquiétude pour l'avenir : si dans plusieurs siècles l'épuisement en potasse des terres arables se faisait sentir, leur prix s'élèverait, et il deviendrait aisé d'en extraire autant qu'il sera nécessaire d'un réservoir inépuisable : l'Océan.

V

Les cultivateurs bretons ont payé cher la gloire d'avoir les premiers en France employé régulièrement les engrais phosphatés; quand il y a soixante ans le commerce du noir animal s'établit à Nantes, l'analyse chimique était encore peu répandue et les fraudeurs s'en donnèrent à cœur joie.

Un professeur de l'École des sciences de Nantes, qui a consacré sa vie à lutter contre eux, Adolphe Bobierre, estime que, de 1840 à 1850, on a mélangé aux 1 800 000 hectolitres de noir animal vendu à Nantes comme engrais 2 500 000 hectolitres de tourbe. « Cette substance vaut environ 0 fr. 80 l'hectolitre, on peut estimer au moins à 4 francs le prix auquel elle a été vendue dans les mélanges, c'est donc 10 millions de francs qui ont été prélevés sur l'agriculture bretonne par le commerce des engrais. »

Pour moraliser ce commerce, il fallut faire comprendre aux cultivateurs qu'ils n'avaient aucune sécurité s'ils n'achetaient pas sur analyse. Ce fut long, et bientôt même le mode de dosage rapide, qu'on avait imaginé, permit de nouvelles tromperies aussi préjudiciables que les anciennes. Le dosage régulier de l'acide phosphorique des engrais, très bien réglé aujourd'hui, était pénible jadis, et tant qu'on eut affaire à du noir animal fraudé seulement par des additions de tourbe ou de coke, on put employer, sans commettre de bien grosses erreurs, un procédé d'une exécution très facile, à la portée des chimistes les moins exercés. On attaquait l'engrais par de l'acide chlorhydrique bouillant qui dissout le phosphate de chaux; on filtrait, et en saturant par de l'ammoniaque, on voyait apparaître un précipité blanc, floconneux, gélatineux de phosphate de chaux; on recueillait sur un filtre, on calcinait et on pesait; on avait ainsi avec une approximation un peu grossière la teneur en phosphate de l'engrais. Tolérable quand il s'appliquait à des os calcinés, ce dosage conduisit à des erreurs prodigieuses quand il fut employé pour déterminer la composition de la poudre de nodules qui s'est peu à peu substituée au noir animal; en effet, l'acide chlorhydrique bouillant dissout dans cette poudre non seulement le phosphate de chaux, mais aussi de l'alumine et de l'oxyde de fer, et quand ensuite on sature par l'ammoniaque, on précipite pêle-mêle le phosphate, l'oxyde de fer, l'alumine, au grand préjudice de l'acheteur. Ce n'est pas tout : il existe dans le département d'Ille-et-Vilaine des schistes qui, réduits en poudre, présentent une couleur analogue à celle des nodules, et peuvent leur être mélangés sans que leur

aspect soit changé; en outre, ces schistes s'attaquent aisément par l'acide chlorhydrique, le mélange d'alumine et d'oxyde de fer qu'on précipite de cette dissolution a le même aspect que le phosphate de chaux; de là l'addition, en proportions énormes, de ces schistes sans valeur fertilisante, aux engrais phosphatés. On vendait sur garantie à l'*analyse commerciale*, c'est-à-dire à celle qui se bornait à peser le précipité obtenu par la saturation ammoniacale. Combien de millions ont été extorqués de cette façon? Nul ne le sait!

Ce ne sont pas seulement les phosphates qui sont fraudés : on vend du nitrate de soude mélangé à du sel ordinaire, même à du sable; des tourteaux à la sciure de bois; mais c'est surtout dans les mélanges formés de plusieurs matières fertilisantes et décorés de noms pompeux que les prix sont majorés. De petits commerçans interlopes achètent, aux grandes usines, des matières premières, les mêlent, puis envoient, au travers des campagnes, des commis beaux parleurs... Ils s'adressent de préférence aux paysans les plus illettrés, font crédit... on ne paiera qu'après la récolte; les paysans se laissent tenter et finissent par avoir donné des sommes assez rondes pour des engrais de médiocre valeur.

Il fallait mettre un terme à ces indignes tromperies; on a multiplié les laboratoires agricoles, les chimistes qui les occupent n'obtiennent leur poste qu'après un examen très sérieux, démontrant leur habileté aux analyses; si leurs résultats sont contestés, ils sont soumis à l'appréciation de chimistes experts choisis parmi les savans qui s'occupent des questions agricoles; les méthodes analytiques à employer sont connues, fixées, enfin une loi sévère, promulguée le 4 février 1888, force les marchands d'engrais à indiquer la composition des matières fertilisantes qu'ils livrent au commerce. La fraude devient difficile, elle disparaîtra sans doute un jour, mais nous n'y sommes pas encore.

Les cultivateurs ont fini par reconnaître que le mieux cependant était de ne plus s'exposer à être trompés. Ils se sont associés, ont formé des syndicats, qui depuis plusieurs années fonctionnent régulièrement. A la fin de l'hiver, au moment où le cultivateur sait quels engrais de commerce il devra employer et quelles quantités lui sont nécessaires, il envoie sa commande au syndicat qui siège dans une ville voisine de son exploitation. Quand toutes les commandes sont arrivées, le syndicat fait venir de Dunkerque ou du Havre le nitrate de soude, des grandes usines les superphosphates, des consignataires de mines les phosphates pulvérisés, puis adresse à chacun des adhérens les matières fertilisantes demandées : elles proviennent d'établissemens considé-

rables, dont la loyauté est connue; aucune fraude n'est à craindre, puisque les intermédiaires ont disparu. Si même il reste quelques doutes, on prélève dans les magasins du syndicat les échantillons à analyser, et les dépenses qu'entraîne cette analyse, réparties entre de nombreux adhérens, deviennent insignifiantes pour chacun d'eux.

Grâce à cette série de sages mesures, le commerce des engrais s'est beaucoup étendu; il a triplé depuis vingt ans; la France consomme aujourd'hui plus de 200 000 tonnes de nitrate de soude, 30 000 tonnes de sulfate d'ammoniaque; si on y joint les phosphates, les tourteaux, les engrais de potasse, on arrive à une somme totale de 120 millions de francs.

VI

Un effort considérable a donc été fait; mais, tout de suite, on est frappé de la médiocrité des résultats obtenus. Comment se fait-il que les dépenses effectuées n'aient pas conduit à des rendemens suffisans pour assurer la rémunération du travail et qu'il faille sans cesse avoir recours à des remaniemens de douane pour élever artificiellement les prix? Ces engrais n'ont donc pas toute l'efficacité qu'on leur avait attribuée?

La question mérite qu'on s'y arrête, et tout d'abord il faut remarquer que les engrais de commerce ne sont employés que sur une faible fraction de notre territoire. La statistique de 1882 fixe à 26 millions d'hectares environ la surface des terres labourables de notre pays; les 120 millions de francs consacrés à l'achat des engrais ne représentent pas 5 francs par hectare. Or une petite fumure aux engrais chimiques comprenant 150 kilos de nitrate de soude et 300 kilos de superphosphates vaut au moins 60 francs. Cette fumure ne s'applique donc qu'à 2 millions d'hectares, les 24 autres millions en sont privés. Si toutes nos terres labourables recevaient tous les deux ans cette fumure, ce ne serait pas 120 millions de francs qu'il faudrait dépenser chaque année, mais plus de 700 millions... Nous en sommes loin!

Le plus grand nombre de nos cultivateurs néglige encore les engrais du commerce: nos paysans économes et têtus ne se décident qu'à la longue; ils y viendront, mais lentement, car si la grande armée agricole ignore les marches rapides, son mouvement est continu.

On ne saurait donc trouver un argument contre l'emploi des

engrais dans la faiblesse des rendemens de l'ensemble de notre pays, puisque d'immenses étendues en sont privées; et pour apprécier la valeur des matières fertilisantes nouvellement introduites, il faut concentrer son attention sur les régions où elles sont régulièrement utilisées.

Quand il y a trente ans les expériences de laboratoire eurent démontré l'influence qu'exercent sur la végétation le sulfate d'ammoniaque, le nitrate de soude, les superphosphates, le chlorure de potassium, il y eut un mouvement d'enthousiasme; la parole ardente de M. Georges Ville suscita les plus brillantes espérances; on crut que les engrais chimiques allaient profondément modifier notre système de culture... Il fallut en rabattre; après des succès pompeusement annoncés, on enregistra de fréquens mécomptes, et l'expérience longtemps prolongée montra que la fumure aux engrais chimiques n'est pas plus efficace que celle au fumier de ferme.

Les exemples abondent : sir J.-B. Lawes et sir H. Gilbert ont maintenu pendant plus de quarante ans la culture du blé sur la même pièce dans le domaine de Rothamsted : les parcelles qui ont reçu chaque année du fumier de ferme ont fourni en moyenne 30 hectolitres de grain comme celles qui ont reçu un engrais composé de nitrate de soude, de superphosphates, de sulfates de potasse et de magnésie.

Sur les terres légères comme celles de Grignon, la fumure aux engrais chimiques sans fumier ne donne que de faibles récoltes de betteraves; en 1887, j'obtenais 38 tonnes de betterave à sucre à l'hectare avec du fumier, 18 avec des engrais chimiques; en 1888, les différences sont moindres, mais dans le même sens, 42 tonnes avec le fumier, 25 avec les engrais chimiques.

Sur les pommes de terre, les engrais chimiques sont plus avantageux; mais, quoi qu'il en soit, leur efficacité n'est pas telle qu'on puisse avantageusement substituer à la vieille culture, s'appuyant sur la production du fumier, de nouvelles méthodes basées exclusivement sur l'emploi des engrais chimiques.

Parfois même cette substitution est désastreuse; les terres privées de fumier mais additionnées de nitrate de soude, de superphosphates, de sels de potasse, changent de nature physique, elles deviennent dures, les argiles se lissent, forment des mottes irréductibles, les travaux ne peuvent plus s'exécuter; plusieurs des parcelles de mon champ d'expériences de Grignon ont été stérilisées pendant plusieurs années par l'application de fortes doses de sulfate d'ammoniaque.

L'emploi exclusif des engrais solubles présente encore une

autre difficulté : ils sont facilement entraînés par les pluies, de telle sorte qu'on est conduit à exagérer les doses dans l'espoir qu'une fraction de l'engrais distribué persistera et soutiendra la végétation pendant toute sa durée; mais outre que ces copieux épandages sont fort coûteux, ils exercent, quand la saison n'est pas très pluvieuse, de fâcheuses influences: les céréales continuent de végéter jusqu'à une époque avancée, s'allongent, la paille devient démesurée, la maturation se fait mal. Pour les betteraves, les inconvéniens des fortes fumures azotées ne sont pas moindres ; les feuilles restent en pleine vigueur jusqu'à l'arrière-saison, les racines sont pauvres, elles se chargent de salpêtre qui nuit à la santé des animaux qui consomment ces racines ou gêne l'extraction du sucre.

Après des essais généralement malheureux, on a renoncé presque partout à l'emploi exclusif des engrais salins ; on leur a réservé le rôle d'engrais complémentaires, venant soutenir, fortifier les fumures de fumier de ferme, de tourteaux, d'engrais vert; c'est à cet emploi qu'ils sont propres et ainsi employés ils rendent des services inappréciables. Parmi les milliers d'exemples qu'on pourrait présenter pour appuyer cette méthode universellement appliquée aujourd'hui dans la région septentrionale de notre pays, où l'on pratique la culture intensive, en Belgique, en Angleterre ou en Allemagne, je choisirai une série d'expériences très bien disposée par le docteur Gilbert. Elle porte sur une culture de pommes de terre continuée pendant dix ans; on ne plantait pas à ce moment les variétés prolifiques utilisées aujourd'hui, et les rendemens ne sont que médiocres, mais la comparaison est instructive. De 1876 à 1881, on récolte sans engrais 5711 kilos de tubercules à l'hectare, 13138 avec du fumier de ferme, 14012 avec du fumier et du superphosphate, 17856 avec du fumier, du superphosphate et du nitrate de soude : sur ces dernières parcelles, on cesse de répandre les engrais chimiques de 1882 à 1887, on se borne au fumier de ferme, la récolte tombe à 10070 kilogrammes.

Quand on ajoute ainsi les engrais chimiques à une bonne fumure de fumier de ferme, on augmente la récolte, et c'est là un point important, mais ce qui l'est davantage encore, c'est qu'on peut impunément réduire la fumure de fumier. En 1885, j'ai essayé sur une variété de blé nouvellement introduite à Grignon de très fortes fumures de fumier de ferme pour apprécier la résistance à la verse qu'elle présentait.

J'ai répandu la valeur de 50 tonnes de fumier à l'hectare, sur une parcelle et sur les champs voisins 30 tonnes seulement, mais

en outre 200 kilos de nitrate de soude ; la saison a été très favorable et, contrairement à ce que je supposais, la fumure excessive employée n'a pas fait verser le blé à épi carré ; les récoltes ont été très fortes, j'ai obtenu sur l'une des parcelles 40 quintaux métriques de grains et sur l'autre 41 quintaux métriques, c'est plus de 50 hectolitres. En 1888, les rendemens du champ d'expériences ont été excellens, mais tandis que le blé à épi carré, fumé à raison de 30 000 kilos de fumier, ne donnait que 35 hect,3, il en fournissait 52 hect,5 avec 10 000 kilos de fumier et 200 kilos de nitrate de soude ; la même année, des récoltes de betteraves à sucre s'élevant à 40 tonnes à l'hectare ont été identiques soit avec 60 tonnes de fumier, soit avec 30 tonnes et 200 kilos de nitrate de soude.

Ce n'est pas sur l'abondance de ces récoltes exceptionnelles que je veux insister, c'est sur la possibilité de les obtenir en remplaçant une partie de la fumure au fumier de ferme par des engrais salins, car ce résultat maintes fois obtenu est du plus haut intérêt.

Ce qui a longtemps paralysé nos cultivateurs, c'est l'impossibilité matérielle où ils se trouvaient de produire une quantité de fumier suffisante pour soutenir énergiquement leurs récoltes. La production du fumier est, en effet, étroitement liée aux ressources fourragères du domaine ; ces ressources elles-mêmes sont sous la dépendance des saisons ; naguère une mauvaise récolte de foin entraînait la vente à bas prix du bétail ; c'est là ce que nous ne savons pas encore éviter, et nous avons décrit ici même les pertes que la sécheresse de l'an dernier a causées dans la plupart de nos départemens (1) ; mais jadis la diminution du bétail avait un retentissement plus funeste qu'aujourd'hui sur les récoltes suivantes. Pas de bétail, pas de fumier ; diminution des fumures, amoindrissement des rendemens.

Le mal est moindre maintenant, car nous pouvons substituer au fumier manquant les engrais du commerce ; c'est là leur rôle ; il ne s'agit plus, comme on l'a cru à l'origine, de transformer toute l'économie rurale, d'abandonner l'élevage ou l'engraissement des animaux et de proscrire les fumures organiques : les engrais chimiques ne sont pas destinés à remplacer le fumier de ferme, mais à parer à son insuffisance.

VII

Nous voici arrivé à la fin de cette longue étude, et il faut conclure. Le fumier de ferme, partout où sa production n'est pas

(1) *Revue* du 15 octobre 1893.

onéreuse, reste la base de tout notre édifice agricole ; le produire à bon compte, le problème dont la solution est la plus urgente ; et comme nous osions le prédire l'an dernier, la terrible sécheresse que nous avons subie, la pénurie de fourrages qu'elle a occasionnée, n'ont pas été sans quelques avantages. Tous les journaux agricoles sont remplis d'indications sur l'utilisation, par le bétail, des feuilles d'arbres, des ramilles, et il est vraisemblable qu'une fois l'habitude prise de ne plus dédaigner les ressources forestières, de soumettre à une exploitation régulière les *prairies en l'air*, on n'y renoncera plus.

En outre, là où le fumier est rare, on commence à employer plus souvent les engrais verts ; depuis que MM. Hellriegel et Wilfarth nous ont démontré que les légumineuses fixent l'azote de l'air, nous commençons à comprendre l'immense parti qu'on en peut tirer, non plus seulement comme ressource fourragère, mais comme productrices d'engrais, soit que dans les terres à bon marché on consacre toute une saison à les cultiver pour les enfouir à l'automne, soit, ce qui est facile à pratiquer, même dans les pays où le prix de location est élevé, qu'on les sème seulement après la moisson, en cultures dérobées, pour les enterrer par les grands labours d'automne. Les engrais verts sont les succédanés du fumier, ils apportent comme lui, outre des matières azotées, les principes végétaux qui se transforment en humus, et conservent au sol un de ses plus précieux élémens.

Enfin, nous savons où trouver aujourd'hui les phosphates ; le marché est bien garni, l'Europe, l'Amérique, exploitent régulièrement les gisemens signalés ; notre Algérie et notre Tunisie ajoutent leur contingent, et les découvertes de ces engrais se sont succédé si rapidement depuis trente ans, que l'avenir nous réserve certainement des ressources inépuisables. Nous n'avons donc aucune crainte que les phosphates fassent défaut ; il en est de même de la potasse, dont au reste l'efficacité est moindre, car la plupart des sols argileux renferment d'assez larges approvisionnemens pour que l'acquisition des sels de potasse soit souvent inutile.

Ainsi à l'aide du fumier de ferme ou des engrais verts nous assurons à nos sols l'humus et les matières organiques azotées nécessaires à la végétation ; les gisemens de phosphates et de sels de potasse actuellement en exploitation nous fourniront pendant de longues années tous les engrais minéraux nécessaires... Tout cela cependant est encore insuffisant. Pour atteindre les hauts rendemens, seules sources des bénéfices qui fuient devant nous, malgré la condescendance du législateur à remanier, à chaque

crise, les tarifs de douane, il nous faut des engrais azotés à évolution rapide, et ici, il convient de s'arrêter encore un instant.

En vingt-cinq ou trente ans, l'agriculture européenne a épuisé le guano : elle exploite aujourd'hui avec une fiévreuse ardeur le nitrate de soude du Pérou ; combien de temps cette exploitation pourra-t-elle durer, nous l'ignorons ; mais ce nitrate a la même origine que le guano, il ne se reproduit pas... on en verra la fin ; d'autre part les progrès de l'hygiène rendront bientôt impossible la préparation du sulfate d'ammoniaque ; il faut donc prévoir le moment où nous serons privés de ces deux puissans agens de fertilité. A ce moment, que ferons-nous ?

Leur rôle est parfaitement défini : nous avons besoin, pour pousser nos récoltes jusqu'à les rendre rémunératrices, de répandre, au printemps, 100 kilos par hectare d'azote assimilable ; en général nos fumures de fumier de ferme, d'une lente évolution, ne les produisent pas, et c'est pour compenser leur insuffisance que nous distribuons nitrate de soude ou sulfate d'ammoniaque.

La situation est singulière ; d'innombrables analyses nous ont enseigné que nos terres cultivées renferment de un à deux millièmes d'azote combiné (1), c'est-à-dire par hectare : de 4000 à 8000 kilos, par conséquent de 40 à 80 fois la quantité qui nous est nécessaire ; notre maladresse actuelle est telle que nous sommes incapables d'arracher à cette masse de matière inerte de quoi soutenir nos récoltes, et que nous sommes contraints d'envoyer voiliers sur vapeurs doubler le cap Horn pour aller nous chercher sur la côte du Pacifique l'azote combiné, qui est là, sous nos pieds, et que nous ne savons pas utiliser.

Est-il donc impossible de tirer de notre sol lui-même les nitrates dont nous avons besoin ?

Pendant l'année, mars 1892-mars 1893, les eaux qui ont traversé une terre des cases de végétation de Grignon, qui venaient d'être construites, laissée en jachère sans fumure, ont entraîné la valeur de $221^{kil},4$ d'azote nitrique à l'hectare ; c'est plus du double de ce qu'exige une récolte très abondante. Pendant l'année suivante : mars 1893-mars 1894, cette quantité d'azote nitrique est tombée à $79^{kil},198$. Pourquoi cette différence ? C'est que pendant la première année d'observations, les eaux traversaient une terre qui avait été remuée au moment de son extraction, aérée pendant la construction des cases, remuée de nouveau au moment

(1) *Revue* du 1er et du 15 mai 1893.

du remplissage, tandis que pendant l'année suivante elle n'a été travaillée qu'à la surface par la bêche de l'ouvrier (1).

Ainsi, et c'est là un point sur lequel on ne saurait trop insister, quand une terre est convenablement remuée, aérée, travaillée, l'azote habituellement inerte qu'elle renferme, évolue, devient soluble, assimilable; la matière organique azotée de l'humus, attaquée par les fermens, se réduit en acide carbonique, en eau, en nitrates, et si nous en sommes encore réduits à acquérir ces nitrates, c'est que le travail du sol, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, est inefficace. C'est aux ingénieurs à se mettre à l'œuvre, c'est à eux qu'il appartient d'imaginer un instrument qui divise, remue, secoue, aère le sol tout autrement que ne le font encore nos charrues et nos herses, qui certainement, dans cinquante ans d'ici, seront reléguées dans les magasins de curiosités à côté des pieux durcis au feu des sauvages ou des araires des Gaulois.

Nous n'avons même aucune crainte que, par ce travail énergique, le stock d'azote de nos sols s'épuise rapidement. Non seulement les recherches de M. Berthelot nous ont enseigné que nos terres sont peuplées de micro-organismes qui fixent l'azote de l'air, mais en outre, tout récemment, l'illustre secrétaire perpétuel, puis M. Winogradsky, ont isolé, décrit, cultivé ces micro-organismes; ces dernières découvertes datent de quelques mois. Qui peut prévoir ce que leur réserve l'avenir!

Nous savons encore que les fermens nitriques de MM. Schlœsing, Muntz et Winogradsky travaillent dans le sol pour rendre assimilable l'azote qu'il renferme; ce qu'il nous faut apprendre maintenant, c'est à créer un *milieu de culture* favorable à leur action, et quand nous saurons disséminer les fermens dans une terre meuble et bien aérée, nous pourrons envisager sans crainte l'épuisement du nitrate de soude du Pérou. On peut le dire avec certitude : le règne des engrais azotés finit, celui des bactéries commence!

P.-P. Dehérain.

(1) *Revue* du 15 mai 1893. Voyez aussi : *le Travail du sol et la nitrification.* — *Annales agronomiques*, t. XIX, p. 401.

REVUE LITTÉRAIRE

LES LIVRES DE M. ÉDOUARD ROD

Il s'est fait, au cours de ces quinze dernières années, une brusque révolution dans notre littérature. Le naturalisme et le positivisme y sévissaient encore aux environs de 1880. On n'était attentif qu'à l'extérieur et aux choses plus qu'aux êtres. On ne tenait compte que des faits, sans chercher à en pénétrer le sens. On écartait les problèmes dont la solution n'est pas contenue dans les données de l'expérience. On ne voulait rien voir ou peut-être n'apercevait-on rien au delà de l'immédiate réalité. Ce système étroit autant que factice ne pouvait s'imposer longtemps. Peu à peu on a vu rentrer dans la littérature tout ce qui en avait été indûment banni. On s'est remis à comprendre que les faits ne sont rien sans le support des idées qui les produisent et les expliquent, et dont ils ne sont que la réalisation incomplète. On a rétabli dans ses droits la vie intérieure qui seule peut donner à l'autre son prix. On s'est avisé que nous avons une âme. On s'est intéressé au jeu des phénomènes de conscience. On s'est repris à croire que notre activité intellectuelle a un but et qu'elle ne saurait se développer en dehors de certaines règles dont les formules changeantes composent la morale qui est de tous les temps. Même on s'est demandé si cette morale, pour avoir toute sa solidité, ne doit pas reposer sur quelque fondement surnaturel. C'est dire qu'en un court espace de temps on a fait précisément à rebours tout le chemin parcouru dans l'étape précédente. Ce travail qui s'est opéré dans les esprits et dont les hommes qui ont aujourd'hui dépassé la quarantaine ont été les utiles ouvriers, on pourrait le suivre à travers les livres de M. Édouard Rod. C'est un premier élément d'intérêt qu'ils nous offrent ; mais en outre ils valent par eux-mêmes et indépendamment des tendances dont ils sont les signes. Laborieux et fécond, M. Rod a déjà beaucoup écrit. Il est très jeune. Sa pensée va chaque jour en s'enrichissant. A mesure qu'il acquiert plus d'idées nouvelles, il prend d'autre part une conscience plus nette de son originalité propre. Son talent, qui

n'a cessé de progresser, est aujourd'hui pleinement formé et maître de soi. Le moment peut donc être bien choisi pour esquisser la physionomie de l'écrivain.

M. Rod nous présente quelque part un excellent ami qu'il a et qu'il appelle Jacques, afin de ne pas nous livrer son nom véritable. « C'est un homme grave, nullement facétieux, d'un esprit plus solide qu'aimable... Ayant à un haut degré le goût de la vérité, et toujours sincère avec lui-même, il ne s'exprime jamais sur rien qu'avec de prudentes réserves (1). » Cette sincérité et cette simplicité font qu'on est tout de suite attiré vers Jacques. Pourtant, au premier abord, on sent qu'il y a de lui à nous quelque distance. Dans le tour d'esprit et dans la façon de conduire sa pensée, il a des habitudes un peu différentes de celles qui sont le plus répandues chez nous. Il a passé sa jeunesse dans un pays tout voisin de la France, mais qui tout de même n'est pas la France. Il a étudié dans des gymnases où les méthodes d'enseignement ne sont pas absolument les mêmes que dans nos collèges classiques. Lui-même a professé là-bas. Il a occupé la chaire de littératures étrangères à l'Université de Genève. C'est un universitaire suisse. Et c'est un protestant. Certes il n'est pas resté attaché au dogme. Même il n'a gardé nulle tendresse de cœur pour la religion où il a été élevé. Il raille, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, ou qu'il la peut faire naître, « cette religion ratiocinante, toute de compromis entre le dogme et le sens commun, dont la dialectique et l'exégèse sont d'une si lamentable pauvreté, dont le culte glacial n'est qu'un interminable discours... débité d'une voix dolente, avec des gestes faux et des intonations pleurardes, cette religion qui ergote au lieu d'aimer (2). » Mais si tyranniques sont certaines attaches qu'on se flatte en vain de les avoir complètement brisées : nous restons pour la vie prisonniers de la religion qui a d'abord façonné nos âmes. La foi se perd, non la discipline de l'esprit. L'exemple d'Edmond Scherer, pour n'en point citer d'autres, le prouverait assez pertinemment. Ayant quitté Genève pour Paris, Jacques s'y est fait tout de suite une province à l'image de sa ville natale. Il vit très retiré au milieu de ses livres et de ses rêves. Il fuit les réunions bruyantes et ne recherche pas les salons où l'on cause. Sa conversation, plus riche d'idées fortes que de mots heureux, est tout unie. Il a l'horreur du paradoxe, l'ironie l'inquiète et la fantaisie l'étonne. Ce Jacques, qui ne ressemble ni à un boulevardier, ni à un mondain, ni à la plupart de nos hommes de lettres, ressemble-t-il très exactement à M. Édouard Rod? Il est tel en tout cas que nous aimerions à nous représenter, en conformité avec le caractère de son œuvre, l'auteur de la *Course à la mort*, des *Idées du temps présent* et de la *Vie de Michel Teissier*.

(1) *Les Idées morales du Temps présent*, p. 131.
(2) *Le Sens de la vie*, p. 275.

Ce qui fait la supériorité de l'œuvre littéraire par-dessus tous les travaux où nous pouvons appliquer notre intelligence, c'est que les facultés les plus diverses y trouvent leur emploi. Certains écrivains sont des peintres ou des musiciens composant des symphonies avec des mots, comme on fait avec les couleurs et les sons. Ils sont des artistes. M. Rod n'est pas de ceux-là ; ou plutôt il en est exactement le contraire. Le sentiment de l'art, à tous les degrés et sous toutes ses formes, est celui qui lui fait le plus complètement défaut. L'harmonie des lignes ou les effets de la lumière dans la nature le laissent indifférent. « Ce n'est pas la beauté des paysages qui me saisit : le monde extérieur n'est pas mon maître et ses aspects en eux-mêmes ont peu d'attrait pour moi. (1) » Les chefs-d'œuvre de la peinture ne provoquent pas davantage son enthousiasme. Il est d'avis que « les plus sublimes d'entre eux ne valent pas la plus humble idée qui germe dans notre propre cerveau, le plus léger sentiment qui fait palpiter une minute notre propre cœur (2). » Entre les œuvres peintes celles-là seules lui donnent un frisson qui laissent transparaître la pensée, la couleur et le dessin n'y servant qu'à composer des symboles presque immatériels. C'est le cas pour les préraphaélites anglais ; aussi en a-t-il parlé avec une entière sympathie et en toute chaleur de cœur. De même ce qu'il recherche dans les livres des écrivains c'est moins l'expression et le rendu que ce n'est le contenu intellectuel. Encore ne se place-t-il pas au point de vue du psychologue curieux du jeu des idées et des sentimens. Il ne lui suffit pas qu'une sensation soit rare pour qu'elle lui semble digne d'être étudiée. Les curiosités de l'analyse ne le tentent pas. Il ignore aussi bien le désintéressement du savant que l'insouciance du dilettante. Mais il y a en nous certaines notions d'après lesquelles nous jugeons qu'un acte est bon ou mauvais. Cette notion du Bien et du Mal, d'où nous vient-elle? Comment s'est-elle formée, quelles interprétations diverses reçoit-elle, et comment voit-on se comporter les hommes dans la façon dont ils l'appliquent? Cette vie qui nous a été imposée vaut-elle d'être vécue ? Quel en est le sens et qu'est-ce qui en fait le prix ? Quelle satisfaction pouvons-nous donner à l'instinct qui nous incline vers la recherche du bonheur ? Comment concilier cet instinct avec l'idéal de la moralité ? Telles sont les questions qui ne cessent d'être présentes à l'esprit de M. Édouard Rod. Ce sont elles qui mettent sa curiosité en éveil. C'est pour y trouver une solution et pour nous en faire part qu'il écrit ses livres. Il est par essence un moraliste.

On ne s'en serait guère douté en lisant son livre de début. *Palmyre Veulard* est dédiée à l'auteur de *Nana;* cette dédicace n'est que le juste hommage du disciple docile à son maître. Une fille de joie, l'heure

(1) *Le Sens de la Vie*, p. 215.
(2) *Le Sens de la Vie*, p. 5.

approchant du déclin, se hâte de tuer de plaisir et de fatigue un phtisique millionnaire afin d'hériter de la forte somme; puis, après avoir brûlé quelques dernières cartouches, elle devient la femme d'un souteneur en habit noir qui la ruine et qui la bat : telle est l'histoire édifiante dont M. Rod avait fait choix pour son premier récit. Dans le vaste monde aux spectacles variés jusqu'à l'infini, le coin de monde où se passent ces jolies choses lui avait semblé valoir la peine d'être décrit d'abord et avant tous les autres. Il l'avait décrit suivant tous les procédés recommandés par l'école. Il s'était montré consciencieusement brutal, et malpropre avec application. A vrai dire, cette erreur ne nous déplaît pas : elle n'est pas sans grâce. C'est un bel exemple de ferveur littéraire. M. Rod était à peine au sortir de l'enfance; il se lançait dans la carrière avec cet enthousiasme que la jeunesse de nos jours a désappris; il cédait à cette fureur d'imitation qui est le premier symptôme par où se traduit le besoin d'écrire. Gentiment il se rangeait derrière le maître qui lui semblait le mieux doué, sans se demander s'il avait avec lui aucune sympathie de talent, et par nécessité toute pure d'avoir un maître. Cela prouve assez bien la déplorable contagion que peuvent avoir certains succès littéraires et comment l'exemple de telles renommées bruyantes suffit à dévoyer pour toujours des hommes de talent. Pour ce qui est de M. Rod, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé. Toute sa nature protestait contre les tendances qui se sont épanouies dans le naturalisme. Aussi bien des secours lui vinrent d'ailleurs, qui l'aidèrent à se ressaisir. De cette première influence d'autres influences le débarrassèrent, mieux en accord avec la tournure de son esprit. Il est curieux d'en faire le compte, parce que ce sont celles qui ont également agi sur la plupart des écrivains du même temps.

Ces influences ont été surtout des influences étrangères. Dans Genève, ville cosmopolite, M. Rod était placé mieux qu'un autre pour en subir l'atteinte. Leopardi et Schopenhauer lui enseignaient à réfléchir sur les conditions générales qui s'imposent à l'existence des hommes. La musique de Wagner, les théories et les œuvres des préraphaélites, la poésie anglaise agissaient dans un même sens, lui révélant une forme d'art où le sentiment serait suggéré plutôt qu'exprimé, et l'idée ne s'enfermerait pas dans un contour trop précis. Les romanciers russes, par la sincérité de leur apostolat, lui rappelaient les hommes qui, dans les premiers temps du christianisme, prêchèrent une religion d'amour et de charité. D'ailleurs pour le mener à ces façons nouvelles de s'exprimer et de sentir, il trouvait chez nous des guides excellens. C'était M. de Vogüé, de qui il salue justement le livre sur le *Roman russe* comme un livre révélateur. C'était M. Paul Bourget qui, dans ses *Essais de psychologie*, analysait avec tant de pénétration et mettait à jour quelques états encore mal définis de l'âme contemporaine. Ce travail d'esprit le conduisait à

concevoir une sorte de roman, dégagé de ce qu'il en appelait les scories, terme qui, de tout temps, a désigné les beautés qui ont cessé de plaire. Plus de ces « descriptions » minutieuses et inutiles, fastidieuses et illusoires, qui tiennent beaucoup de place et n'expliquent rien. Plus de ces « récits rétrospectifs » devenus des clichés sur l'enfance, l'adolescence, l'éducation, et qui marquent trop les lignes. Point de « scènes » artificielles et théâtrales. Ni les personnages n'auraient une physionomie trop individuelle, ni les faits avec lesquels on les mettrait aux prises ne seraient trop concrets. Ce serait un roman tout intérieur, d'où les circonstances contingentes seraient exclues, et qui se passerait dans un cœur. L'écrivain regarderait en soi, mais non pas à la manière des égoïstes qui n'aiment qu'eux seuls. En littérature, l'observation n'a de valeur qu'à proportion qu'elle dépasse l'individu pour s'appliquer à un plus grand nombre d'hommes; ou plutôt, c'est la double loi de l'observation intérieure, qu'elle doit s'exercer sur un cas particulier pour y découvrir ce qu'il contient de général. M. Rod le dit avec un rare bonheur d'expression : « On perd son temps à compter les battemens de son cœur, on ne le perd pas à en écouter vibrer l'écho dans la suite infinie des cœurs étrangers. » Cette méthode, qui consiste à s'étudier soi-même, non pour se connaître ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres, M. Rod essaya de la baptiser du nom d' « Intuitivisme ». Le mot ne fit pas fortune, quoiqu'il fût en *isme*, qu'il eût été proposé dans une préface, et imprimé en lettres capitales. C'est qu'il ne suffit pas, pour qu'un terme d'école réussisse, qu'il soit pédantesque ; celui-là avait le défaut de n'être pas clair. C'est peut-être aussi que les œuvres auxquelles il devait servir d'étiquette n'eurent pas un succès retentissant. Mais le système était bon. Le roman dont on esquissait ainsi la théorie, ce n'est, en somme, que le « Journal intime », mais sans cette prétention, cette vanité et cette puérilité aussi qui, de coutume, le rendent insupportable. Ce sont les « Confidences », mais sans ces détails piquans et ces particularités anecdotiques où s'attachent les faiseurs de confidences et leurs lecteurs se complaisent. Dans l'histoire que nous trace ici l'historien de son âme il ne relate rien que les aspects sous lesquels, successivement, la Vie lui est apparue. C'est dans ce système qu'a été composée la trilogie de *La Course à la Mort*, *Le Sens de la Vie*, *Les trois Cœurs*, triple étape d'un voyage à la recherche d'une raison de vivre.

La Course à la mort date de l'époque où les doctrines pessimistes retrouvaient chez nous une faveur contre laquelle protestèrent à l'envi tous les partisans de la vieille gaîté française. C'est un commentaire en trois cents pages du mot de l'Ecclésiaste. La vie est monotone, toujours pareille à elle-même et pareillement décevante. Toutes les récompenses que nous en attendons ne valent pas la peine qu'on les poursuive. Les objets vers lesquels tend notre activité ne valent pas l'effort

qu'ils nous coûtent. Qu'est-ce que la gloire ? Un bruit de paroles qui ne durera qu'un temps, destiné à périr avec la parole humaine. Qu'y-a-t-il de réel dans le bonheur, sauf peut-être les déceptions dont il s'accompagne? D'un bout à l'autre de l'humanité, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, un même cri de douleur se fait entendre qui remplit l'espace et grandit à travers les temps. Toutes les sociétés et toutes les civilisations se sont plaintes de la souffrance de vivre. C'est que le Mal est au fond de tout, seul réel et seul vrai, tandis que le Bien n'est qu'une conception de notre esprit. Encore si on pouvait augmenter la somme du bien, diminuer celle du mal! Mais avec ce qu'on appelle le progrès cette souffrance va sans cesse en s'aggravant. L'âme humaine ne s'élargit qu'afin d'offrir à la douleur un champ plus vaste; à mesure qu'elle se complique et qu'elle s'affine, l'aiguillon s'enfonce plus avant et fait sur plus de points ses blessures subtiles. Aussi la tristesse ne saurait-elle être une disposition passagère, et nos inquiétudes n'ont pas une cause accidentelle. Ce n'est pas tel épisode de la vie qui nous tourmente, mais c'est elle-même, la vie. Rien ne manque, on le voit, à cette profession de foi désespérée qui aboutit, comme à sa conclusion logique, au souhait de l'universel anéantissement.

M. Rod aime à répéter qu'entre tous ses livres celui-là est demeuré son livre de prédilection. Je n'en suis pas surpris. C'est d'abord qu'entre les émotions par lesquelles nous nous souvenons d'avoir passé, les plus douloureuses nous restent les plus chères. C'est aussi que l'expérience, en venant, a bien pu rendre plus d'équilibre à son âme et plus de sérénité : sur le fond des choses ses idées n'ont pas changé. En fait le pessimisme, qu'on retrouve au fond de toutes les grandes œuvres et auquel se sont ralliés tous les esprits clairvoyans, le pessimisme est le vrai. On en conviendrait aisément. Mais on a coutume de croire que pour avoir accepté cette doctrine on se trouve désarmé dans le combat de l'existence. C'est une erreur. Les pessimistes vivent la vie comme les autres hommes ; ils n'en diffèrent que parce qu'ils l'ont jugée.

De même on conteste aux jeunes gens le droit d'être pessimistes. On demande quelle est cette lassitude de voyageurs revenus de tout avant d'être allés nulle part, quel est ce découragement de lutteurs qui n'ont pas lutté ? On en appelle au témoignage de ceux qui ont de la vie une expérience plus longue et on constate que de coutume leur déposition est moins accablante. Or c'est bien dans l'âme du jeune homme que le pessimisme doit éclater, avec la violence d'une crise, le jour où celui-ci, qui ne connaît encore que ses rêves et l'image du monde faussement embellie dont on a cru devoir le duper, aperçoit brusquement, le voile s'étant déchiré, la réalité toute nue. Certes, une telle découverte est, entre toutes, celle qu'on n'oublie plus. Mais ceux qui pour l'avoir faite

sentent leur énergie brisée à jamais, c'est qu'ils n'étaient pas capables de devenir des hommes; ils ne doivent accuser que la médiocrité de leur caractère et que leur volonté défaillante. Ceux qui ont de l'intelligence avec l'aptitude à vouloir, inventent des motifs pour s'attacher à cette vie, et, par une libre création de leur esprit, lui ajoutent un sens et un prix. C'est cette méthode du « divertissement » que déjà recommandait Pascal. Il n'y en a pas d'autre. Et peut-être à force de s'attacher à l'objet qu'on s'est soi-même imposé, et à mesure qu'en s'y attachant on en augmentera à ses propres yeux l'importance et la valeur, on arrivera à donner à toutes ses facultés un emploi. C'est cela même qu'on appelle le bonheur. En ce sens, on peut dire que chacun est l'artisan de son bonheur, et que la première condition pour être heureux c'est de le vouloir.

C'est quand on ne vit que pour soi qu'autant vaudrait ne pas vivre. Cependant on hésite à lier une autre existence à la sienne. On a peur du mariage, de ses servitudes et de ses engagemens. On craint d'aliéner son indépendance, quand on devrait avoir hâte plutôt de faire cesser son isolement. On se défie de la paternité jusqu'au jour où pour en avoir éprouvé les angoisses on en découvre le bienfait. Alors il se trouve que pour toutes choses le point de vue est changé. Parmi les avantages que nous déclarions indignes d'un souhait, aucun ne nous paraît plus méprisable, depuis que nous les souhaitons pour d'autres. La mort, que nous n'aurions pas écartée d'un geste, nous devient redoutable depuis que nous voulons l'écarter des têtes qui nous sont chères. Nous nous surprenons à être jaloux de notre propre conservation parce que des existences précieuses en dépendent. Ces mots de devoir et de droit que nous torturions en vain sans leur trouver de contenu prennent tout de suite une signification très claire. D'autres ont sur nous des droits, ceux-là mêmes que nous leur avons faits. Et nous avons le devoir précis de n'être pour eux cause d'aucune souffrance. Malheur à celui qui est seul! Car nul ici-bas n'est à lui-même sa propre fin. Santé, gloire, richesse, quand nous les recherchons pour nous, autant de vanités. Il suffit que nous en appliquions à autrui les mérites pour que ces faux biens et ces vaines jouissances deviennent une réalité concrète et tangible. Cela est le point fixe, et ceux qui s'y tiennent ont trouvé le repos.

Hélas ! le repos n'est pas dans notre condition; et ceux-là en sont le moins capables pour qui la nature s'est montrée plus prodigue de ses dons. L'âme humaine rêve sans cesse de s'élargir. Comme Ariel, elle demande plus d'espace. Elle veut, comme le poète mourant, plus de lumière. Le cercle des affections de famille est borné. Ne serait-il pas possible de le dépasser? Le dévouement à quelques-uns est une forme supérieure de l'égoïsme; n'atteindrons-nous pas aux joies désintéressées de l'altruisme? Nous sentons bien que nous ne serons pas allés jus-

qu'au bout de notre rôle d'hommes, si nous n'avons pas été en sympathie avec tous les hommes. Certains l'ont pu faire, qu'on a appelés des apôtres, des martyrs et des saints. Ils avaient la foi. A défaut de la foi que nous avons perdue, ne pourrions-nous trouver parmi les lois que la science a formulées ou parmi les conceptions dont s'est enrichie l'âme moderne la base qu'il nous faut pour nous élever à l'amour de l'humanité? On parle du progrès de l'espèce. « Mais le progrès de l'ensemble reposant sur la souffrance des individus, cela me paraît un de ces lieux communs que des esprits peu subtils inventent afin que d'autres, moins subtils encore, les imposent à la bêtise humaine. » On invoque le principe de la solidarité. Mais il se commet chaque jour par le monde des actes dont je ne me sens pas solidaire; et ce n'est pas seulement l'âme du criminel, c'est l'âme de tant d'autres, ignorans de mes inquiétudes, indifférens à mes soucis, qui me reste étrangère. A la date la plus récente on s'est avisé qu'il y a une religion de la souffrance. Mais cette religion n'est pas davantage à notre portée. Ses dogmes nous sont également inaccessibles. Il ne suffit pas d'ouvrir les yeux sur les maux des autres pour que le désir s'éveille en nous de les soulager. Cette pitié à laquelle on nous convie et à laquelle nous ne nous refusons pas reste tout de même inefficace. Car il lui manque le levain de la religion. C'est à quoi tout aboutit : à constater tout à la fois la nécessité et l'impossibilité de croire. Aux dernières pages du *Sens de la vie* et en manière de conclusion M. Édouard Rod a transcrit les paroles de l'oraison dominicale que le héros murmure des lèvres. Mais il les murmure des lèvres seulement. Cela même marque exactement la place où s'arrête l'écrivain dans le moderne mouvement de renaissance spiritualiste. Ne pouvant s'accommoder des négations de l'époque précédente il se prête sans doute à ce « courant positif » qu'il a lui-même contribué à déterminer et qu'il travaille à renforcer. Mais il ne s'y abandonne pas. Il sait les limites qu'il ne peut dépasser. S'il a des amis parmi ceux qui s'intitulent les néo-chrétiens, il n'est pas l'un d'eux. Sa raison est trop exigeante pour qu'il se contente des effusions du sentiment. Son intelligence est trop éveillée pour qu'il consente à se payer de mots. Il s'arrête au désir, à l'aspiration vers une foi qui ne sera jamais la sienne.

Reste l'amour tel que les poètes l'ont chanté. Il peut si bien être pour la vie un objet qui la remplisse, que ceux qui l'ont connu ont perdu le goût de tout ce qui n'est pas lui et qu'ils ont souhaité de mourir. Encore faut-il pouvoir le rencontrer, et rien ne diffère plus de l'amour que tant de contrefaçons médiocres qu'on décore de son nom. On s'épuise à en poursuivre l'ombre à travers des aventures banales. Mais où sont les joies qu'on s'en promettait, les extases d'où l'on attendait un agrandissement de son être, les voluptés où l'on avait rêvé de s'anéantir ? On est resté très maître de soi, très clairvoyant, et l'esprit, qui n'a cessé de veiller, a mesuré toute la distance qui sépare l'idéal

qu'il concevait de la réalité qu'il lui a été donné d'étreindre. C'est peut-être que les poètes ont menti en nous imposant un mirage de leur imagination, une illusion née du jeu des mots et de la musique des rythmes. Ou peut-être est-ce que le temps est passé de l'amour, et qu'une humanité trop réfléchie et consciente d'elle-même est devenue incapable de s'y oublier. « Les sentimens se transforment comme les idées, et l'amour d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à celui d'hier que nos formes politiques ne ressemblent à celles du passé. L'intelligence l'atténue et l'embellit, le baigne de teintes neutres, lui enlève ses violences, ses excès, ses scories. Elle le cultive comme une fleur rare, raffinant sa forme et son parfum; elle disserte et raisonne avec lui, ajoutant aux charmes qu'il possède celui des belles pensées dont elle le décore (1)... » Cet amour, tel qu'il est ici décrit, où l'intelligence est de moitié pour le moins avec le cœur, où les sens n'ont presque point de part, ce n'est qu'une affection très douce, très tendre, plus voisine de l'amitié que de la passion. Apparemment faut-il que nous nous en contentions pour être venus trop tard dans un siècle trop vieux. Sous un double aspect le mal est au fond le même et provient des mêmes causes : nous ne pouvons plus croire et nous ne savons plus aimer.

Tel est le chemin que parcourait la pensée de M. Édouard Rod sans qu'il eût encore osé s'attaquer à la réalité vivante. Il réfléchissait sur les conditions de notre destinée et sur les états de l'âme d'aujourd'hui, et sa méditation se tenait dans l'abstrait. Les idées que nous avons essayé de résumer ne lui sont pas toutes personnelles, et plusieurs lui sont venues des livres qu'il a lus. M. Rod a beaucoup lu; comme un de ses héros, il pourrait dire : « Mon cerveau est plein de livres. » Le même personnage déclare avec une négligence qui effraie un peu notre paresse : « J'ai apporté mes livres favoris, les cinq ou six cents volumes où se trouve résumée l'histoire de la pensée humaine et qui peuvent suffire aux curiosités de toute une vie (2). » Cinq ou six cents volumes ! cela fait beaucoup de livres de chevet... Mais peu importe. Ou plutôt il est bon que nous ayons laissé d'abord la pensée d'autrui éveiller la nôtre. Surtout il est singulièrement profitable pour l'esprit qu'il ait d'abord embrassé de larges horizons et qu'il se soit étendu aux considérations générales avant de se fixer dans l'étude des cas particuliers. Ses travaux de critique et de moraliste un peu dissertant ont été pour M. Rod une excellente préparation à son œuvre propre de romancier. Dans cette œuvre une originalité va nous apparaître qu'on ne s'attendait peut-être pas d'y rencontrer. La *Sacrifiée*, la *Vie privée de Michel Teissier*, la *Seconde Vie de Michel Teissier*, le *Silence*, sont des livres de passion, les seuls peut-être qu'on puisse trouver dans la littérature de ces derniers temps, si fertile soit-elle en histoires amoureuses.

(1) *Les Trois Cœurs*, p. 289.
(2) *La Course à la Mort*, p. 287.

Ici toute la nouveauté consiste en ce qu'on a rompu avec le personnel ordinaire des romans d'amour. Ce sont, quand on y songe, d'assez médiocres types et de pauvres exemplaires de l'humanité que ceux dont les romanciers d'aujourd'hui ne se lassent pas de nous représenter l'image. C'est d'une part le don Juan bourgeois qui s'est assigné pour seul emploi de ses facultés de chercher l'amour; mais parce qu'il le cherche il ne peut le trouver et la liste de ses conquêtes n'est que le bilan de ses déceptions. C'est d'autre part celle qu'on appelait jadis la femme incomprise, qui est devenue la curieuse ou la névrosée, et dont les perversités semblent l'énigme toujours attirante et jamais déchiffrable. L'énigme n'est-elle pas beaucoup moins obscure qu'on n'a d'intérêt à le dire, et ces inquiétantes perversités ne sont-elles pas faites d'élémens assez simples et fort grossiers? Toujours est-il que la passion échappe à ces professionnels de l'amour. Mais il est des êtres qui pour avoir évité la souillure du plaisir ont gardé intactes des énergies qu'eux-mêmes ils ignorent. Doués d'une véritable noblesse d'âme ils sont incapables des compromis qui protègent les autres contre les grandes catastrophes. Ils ne savent pas faire de leur existence deux parts et respecter les convenances en violant les devoirs. Ils comptent pour rien la satisfaction des sens qui laisse le cœur inoccupé, et dédaignent de s'attacher par des liens qui pourraient se relâcher. Trop généreux pour se réserver ils s'engagent tout entiers et n'exigent pas moins qu'ils ne donnent. Ce qu'il y a de meilleur en eux, leur désintéressement, leur sincérité, leur vertu est justement ce qui fera leur perte. Ils seront désarmés contre un danger auquel ils ne s'étaient pas préparés et qui les heurte à l'improviste. Ce qu'il faut souhaiter à ceux-là, c'est qu'ils n'aiment jamais, et c'est qu'ils emportent avec eux les trésors insoupçonnés que leur cœur enfermait. Car ils ne s'arrêteront pas à mi-chemin. Mais ils iront jusqu'au bout, jusqu'au bout du chemin bordé de beaucoup de ruines et qui s'achève en calvaire.

Le docteur Morgex, dans la *Sacrifiée*, aime Clotilde Audouin qui est la femme de son ami. Il n'y a rien entre eux qu'une jolie intimité d'âme; et la pensée même de la faute ne leur est pas venue. Mais les circonstances ont d'ironiques tentations; elles tissent autour de nos volontés des pièges inextricables et subtils. Audouin est de complexion sanguine, mange plus que de raison et boit d'autant. L'apoplexie le frappe; la paralysie terrasse et torture son pauvre corps. Morgex le soigne avec le dévouement le plus actif et la prudence la plus scrupuleuse. Un jour, entraîné peut-être par une aberration ou peut-être cédant au conseil secret de l'être caché en lui, il administre au malade autant de morphine qu'il en désire et juste autant qu'il en faut pour le tuer. Au bout de quelque temps il épouse Mme Audouin. Va-t-il être heureux? Jouira-t-il de ce bonheur acheté au prix d'un acte que sa conscience lui reproche comme un crime? Le remords commence à ne plus lui laisser de re-

pos. En vain il essaie de l'écarter et il appelle à son secours des sophismes qui auraient été pour d'autres de suffisantes excuses. Pour se délivrer de son secret il le confie à un magistrat qui n'hésite pas à le déclarer innocent. Mais les consciences délicates ne relèvent que de leur propre tribunal ou, ce qui revient au même, du tribunal de Dieu. Au regard de la justice absolue, Morgex est coupable. Il doit expier. Il quitte sa compagne, la sacrifiée. Et il achève tristement une vie qui pouvait être facile et douce.

Michel Teissier est marié ; il a la meilleure des femmes et deux filles qui sont charmantes. Il occupe dans le pays une situation considérable. Chef du parti catholique, il est l'éloquent défenseur de la religion, de la morale, l'avocat de tous les intérêts supérieurs et de toutes les grandes causes. Il est universellement respecté, et chacun s'accorde à reconnaître que ce qui fait sa force c'est l'accord de ses actes avec ses idées, c'est la dignité de sa conduite et c'est l'unité de sa vie. Mensonge des apparences ! Cet admirable chef de parti, cet orateur intègre et aussi ce père de famille diligent et cet époux modèle, Michel Teissier, n'est qu'un pauvre homme amoureux d'une jeune fille... Fais-en ta maîtresse, lui crie la morale du monde. Qu'est-ce qu'un épisode sentimental dans la vie d'un homme public ? A peine un incident. Nous avons pour ces incidens-là des indulgences et des complaisances et même, tant qu'il n'y a pas eu scandale, des sourires... Ce sont précisément ces complaisances qui répugnent à Michel Teissier. C'est pourquoi, et parce qu'il est un honnête homme, il va se comporter exactement à la manière d'un misérable ou d'un imbécile. Il divorce, laissant à sa femme le désespoir, à ses enfans l'abandon. Il renonce à son rôle politique et social. Il porte à la cause qu'il défendait un grave préjudice. A la satisfaction de son propre désir il sacrifie les intérêts de beaucoup de personnes. Son action est de celles qui retentissent très loin et dont les conséquences ont d'infinis prolongemens. Un jour viendra où, ce grand amour s'étant apaisé, il ne lui restera qu'à faire le compte de tant de pertes irréparables qu'a causées cette passion, la passion dont c'est l'essence de ne pas durer.

Est-ce à dire que l'amour n'ait en soi d'autre force qu'une force de perdition ? L'instinct le plus énergique qu'ait mis en nous la nature est-il aussi celui dont nous devons réprimer le plus violemment les suggestions ? Faut-il s'applaudir que les arrangemens sociaux, les usages et les préjugés fassent autour de lui si bonne garde ? Et ne peut-on concevoir au contraire des cas où l'amour nous élevant au-dessus de nous-mêmes nous serait l'aide la plus puissante à réaliser les fins supérieures de notre nature ? L'auteur du *Silence* nous conte l'histoire de deux êtres qui se sont aimés purement et silencieusement. Le monde n'en a rien su ; le soupçon ne les a pas effleurés ; la curiosité les a épargnés. Eux-mêmes se sont devinés sans s'être expliqués. Cet amour

qu'ils avaient en eux, qu'ils cachaient à tous les regards, qu'ils défendaient contre toutes les surprises, ç'a été pour eux l'autel intérieur où ils ont porté avec le sacrifice de leurs désirs l'offrande presque divine de leurs pensées immatérielles et de leurs rêveries idéales. « Hélas! conclut l'auteur, dans ces délicates choses du cœur, qui marquera l'exacte limite du bien et du mal? Qui dira quand l'amour défendu par les lois humaines l'est aussi par ces lois supérieures dont nous pressentons quelquefois la divine indulgence? Qui dira quand la faute par la souffrance est expiée ou peut-être même changée jusque dans son essence (1)? » C'est là le dernier terme de cette analyse de la passion telle qu'elle peut se développer dans des cœurs choisis. Elle met son suprême effort à se renoncer elle-même. Mais peut-être alors éprouvée par la lutte, affinée par la souffrance, l'âme devient-elle capable de comprendre plus de choses et de pénétrer dans l'ordre des sentimens à des profondeurs où le regard des autres hommes n'atteint pas. Dans une ascension mystique l'être arrive, porté par l'amour, jusqu'au plus haut degré de perfection.

Nous n'avons guère besoin de faire ressortir ce qu'il y a de noble et de généreux dans cette conception de l'amour, telle qu'elle se dégage des livres de M. Rod. On n'y dissimule pas les difficultés de la lutte; mais on y montre du moins que la lutte est possible et quel en est le prix. Cela en fait la valeur morale. Ce sont de bons livres. Qu'y manque-t-il pour qu'ils deviennent tout à fait les beaux livres que nous souhaiterions ? Rien peut-être que certains mérites d'exécution. Nous emportons le souvenir très précis des problèmes moraux qui y sont agités; l'image est moins nette des personnages entre lesquels ces intérêts se débattent. De même il semble que l'analyse des sentimens pourrait avoir plus d'acuité, leur expression être plus choisie et plus rare. C'est dans ce sens qu'il reste encore à M. Rod à se développer. Certes, nous ne lui demandons ni le relief auquel atteignent des écrivains soucieux surtout de l'extérieur, ni les prestiges du style plastique, et nous n'exigeons pas qu'il ciselle ses phrases. Ce qu'il doit nous donner c'est quelque chose de plus serré dans la forme, plus de précision dans la délicatesse, plus de force dans la sobriété. Le souci de la forme est en train de se perdre parmi les jeunes écrivains d'aujourd'hui. Ceux dont la pensée est médiocre, peu nous importe comment ils l'expriment. M. Édouard Rod a beaucoup à nous dire et des choses qui valent d'être dites. C'est pourquoi il serait inexcusable de ne pas soutenir par l'expression une pensée qui d'elle-même est forte, honnête, courageuse et qui mérite de faire son chemin parmi les hommes.

René Doumic.

(1) *Le Silence*, p. 194.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ANGLAISES

Littérature et critique : Les derniers articles de Walter Pater. — Le centenaire de Gibbon. — Trois poètes : Collins, Keats, Beddoes. — Études diverses.

Dans le même temps où la France perdait le plus puissant de ses poètes, l'Angleterre a perdu le plus fin, le plus doux, le plus élégant de ses prosateurs. Non pas certes que je prétende opposer M. Walter Pater à Leconte de Lisle, ni pour la valeur littéraire de son œuvre, ni pour son importance historique. Mais parmi tous les écrivains anglais contemporains, depuis que Tennyson est mort et que M. Ruskin a cessé d'écrire, c'était le seul qui gardât le souci du style, qui traitât toute œuvre littéraire comme une œuvre d'art, qui prît autant de peine pour exprimer que pour penser sa pensée. Peut-être même a-t-il poussé trop loin ce goût de la perfection dans la forme ; je veux dire que peut-être, à force de nuancer, d'orner, de vernir ses phrases, il leur a donné par instans une apparence affectée et bizarre ; car il n'avait point, comme M. Ruskin, une âme lyrique, ni ce grand souffle qui emporte tout.

Et peut-être aussi joignait-il à ce noble goût de la perfection un amour exagéré de l'originalité, qui le portait à ne vouloir jamais penser ni écrire comme avaient fait d'autres avant lui. J'ai rendu compte ici même, autrefois, de son grand roman philosophique : *Marius l'Épicurien*. Je crains que mon compte rendu n'ait paru ennuyeux ; et je crains que la faute n'en ait été en partie au roman, où manquait trop de ce qui assure, d'ordinaire, l'intérêt d'un roman. L'intrigue y était trop lâche, les caractères trop indécis, la thèse philosophique trop malaisée à saisir. M. Pater avait trop cherché à écrire un livre qui ne

se rapprochât d'aucun autre : il n'y avait pas jusqu'à l'ennui qu'il ne mît au-dessus de la banalité.

C'est ce qui m'empêche de regretter que son influence n'ait pas été plus grande. Encore a-t-elle été considérable, surtout parmi ces jeunes étudians d'Oxford qui, vivant dans son contact quotidien et croyant l'imiter, en venaient vite à mépriser, comme vulgaire, tout ce qui est naturel et simple. M. Pater a ainsi contribué, sans le vouloir, à cet affaiblissement, à cette diminution graduelle de vie et de santé que les critiques anglais sont eux-mêmes forcés de constater dans la littérature d'à présent. Son exemple a détourné les jeunes écrivains des genres qui convenaient le mieux à leur tempérament national. Il leur a donné le goût d'une afféterie, d'une préciosité, d'un soi-disant raffinement, qui touchent de bien plus près au pédantisme qu'à la poésie.

Mais, avec tout cela, M. Pater n'en a pas moins été un artiste; et, pour rester toujours d'une élégance un peu recherchée, ses œuvres compteront cependant parmi les plus parfaites de la littérature anglaise. Dans *Marius l'Épicurien*, dans les *Portraits imaginaires*, surtout dans certains écrits de pure critique, tels que l'*Essai sur Léonard de Vinci* et l'*Essai sur le style*, il y a des pages entières qui chantent délicieusement à l'oreille, ou qui ravissent les yeux par la douceur nuancée de mobiles images.

J'aurai sans doute, d'ailleurs, l'occasion de revenir bientôt sur la personne et sur l'œuvre de cet admirable écrivain, car j'imagine que toutes les revues anglaises se feront un devoir de lui consacrer une étude dans leur prochaine livraison, ne serait-ce que pour compenser la façon, vraiment un peu trop sommaire, dont il vient d'être apprécié dans les journaux quotidiens. Toute sa vie, M. Pater a collaboré aux revues de son pays. C'est, je crois, dans *Macmillan's Magazine* qu'ont été publiés ses premiers *Essais sur la Renaissance;* et la mort l'a surpris au moment où il achevait, pour la *Nineteenth Century*, une série d'articles sur les *Grandes Cathédrales de France*.

Les deux premiers articles de cette série ont paru il y a quelques mois : l'un sur la *Cathédrale d'Amiens*, l'autre sur l'*Église de Vézelay*. Ils sont un nouveau témoignage de l'ardente curiosité de M. Pater pour notre pays, curiosité qui, de tout temps, lui a fait choisir de préférence chez nous les sujets de ses études. Il ne se contentait pas, au reste, d'aimer la France; il la comprenait et la jugeait mieux que personne, peut-être, de ses compatriotes. Je crois bien qu'il était le seul des écrivains anglais qui n'incarnât pas absolument l'esprit français dans Voltaire et dans Béranger. Il avait été frappé, au contraire, de ce qu'il y a dans notre caractère national de sérieux, de passionné, de profondément poétique. L'âme de Watteau le touchait davantage que celle de Voltaire; et personne, même en France, n'a aussi bien défini le charme

subtil qui se dégage de l'œuvre de ce peintre-poète. Et pareillement il a aimé dans nos cathédrales un mélange incessant de piété et de fantaisie, un art religieux plus libre à la fois et plus recueilli que celui des autres pays.

Je voudrais pouvoir citer au moins quelques passages de ces deux articles. Mais, hélas, je crains que la prose de M. Pater ne soit décidément intraduisible! C'est une prose toute de nuances délicates, une prose où la musique des mots joue autant de rôle que leur sens : et si légère, si discrète, d'une beauté si fragile!

Cette prose, par bonheur, sert ici à revêtir des idées très claires et très simples, peut-être moins originales seulement que ne le pensait M. Pater. La cathédrale d'Amiens, par exemple, lui est apparue, dans son plan d'ensemble et dans tous ses détails, comme l'âme collective d'une communauté laïque ; et tout son article n'est que le développement de cette observation générale. « Sous la conduite d'un hardi et puissant évêque, le peuple d'Amiens, au XIIIe siècle, a mis tout son orgueil civique dans la construction d'une vaste cathédrale, destinée à lui servir d'église de paroisse, et à affirmer en même temps sa supériorité sur les peuples des cités voisines. Pour cette construction il a employé à dessein la manière nouvelle, révolutionnaire, la gothique, en opposition avec la manière traditionnelle, le style roman des édifices impériaux et des églises monastiques. Et en outre, ces grandes et puissantes églises populaires du XIIIe siècle correspondaient aussi à un mouvement humaniste de la religion vers la même époque; un mouvement qui tendait à pousser au premier plan ce qu'il y avait de rassurant, de consolant, dans le culte de Marie, considérée désormais comme un tendre et accueillant intermédiaire auprès de son redoutable Fils. »

Et par là s'expliquent, suivant M. Pater, toutes les particularités de Notre-Dame d'Amiens. « Lumière et espace; flots de lumière, espace suffisant pour contenir tout un peuple, avec quelque chose de la hauteur et de l'ampleur du ciel même au-dessus des têtes : nous voyons du premier coup d'œil comment le style ogival a été employé à cette fin. Pour l'espace, pour l'écoulement d'un torrent d'hommes, rien ne pouvait mieux convenir que l'ambulatoire et les transepts. Et toute l'église au même niveau. Aucune trace ici de ces montées de marches, comme à Cantorbéry, ni de ces descentes vers une crypte sombre, comme dans tant d'églises d'Italie... Et voyez comme, pour faciliter cette libre circulation de tout un peuple, on a adouci, rétréci, creusé les bases carrées et massives des piliers romans!.. Et, pour étrange que cela puisse sembler, dans cette reine des églises gothiques, rien de mystérieux, rien qui ne se comprenne dès l'entrée ! De la dalle où vous avez le pied jusqu'à cette lointaine clef de voûte du chevet, la

plus noble qu'il y ait — et qui vous suggère l'idée de combien de choses vastes et gracieuses, voiles d'un vaisseau dans le vent, et le reste ! — au premier coup d'œil vous voyez, vous comprenez tout : l'intégrité du plan primitif, et comment des additions postérieures sont venues s'y joindre ; et comment s'y sont attachés ces délicats ornemens, et les rayons de lumière qui se répandent dans les chapelles, et l'étonnante hardiesse de la voûte, et l'étonnante légère de ce qui la retient, et l'unité de la perspective, et sa variété. Non, point de mystère ! mais aussi point de repos ! Vous trouverez le repos dans les œuvres classiques, avec leur simple loi de la pression verticale, ou dans leurs dérivés lombards, rhénans ou normands : ici, au contraire, toujours vous avez la conscience, l'inquiétude, de cet équilibre instable par pression oblique qui est l'essence de l'aventureuse construction ogivale... Au lieu de la pure *mélodie* de l'architecture grecque, vous avez ici l'*harmonie*, une musique plus riche, produite par l'opposition, au même moment, de sonorités diverses. »

Les additions du XIVe et du XVIe siècle, les sculptures, les fresques, les vitraux, le trésor et les pierres tombales, tour à tour M. Pater décrit toutes ces parties de la cathédrale d'Amiens. Et je ne puis m'empêcher de vous citer encore la conclusion de son article :

« C'est un morne, un triste monde que domine ainsi Notre-Dame d'Amiens ; un monde qui n'a guère autre chose dont il puisse être fier ; le monde entre tous le mieux fait pour rendre plus chères encore les conceptions diverses incarnées dans ces blocs de pierre taillés et ornés, car seules ces conceptions peuvent consoler, racheter la chétive existence du peuple qui habite là, sans autre but apparent que de finir dans un misérable cercueil raboté à la hâte, sous ce sol humide, sous ces vents gris et froids qui soufflent de la mer. »

*
* *

En 1794, il y a cent ans, un homme mourait à Londres dont le nom, j'imagine, sera désormais associé à celui de M. Pater dans la liste des maîtres de la prose anglaise ; car avec un caractère, un esprit et des procédés exactement opposés, il a été lui aussi un amant passionné de la perfection. Ce grand homme était Édouard Gibbon, l'auteur de *La Décadence et la chute de l'Empire romain*. La Société Historique anglaise s'apprête à fêter le centenaire de sa mort ; et c'est à ce propos que l'infatigable M. Frédéric Harrisson publie, dans la *Nineteenth Century*, une façon d'*éloge*, plein de documens curieux et d'ingénieuses pensées.

M. Harrisson demande, notamment, qu'on édite enfin dans leur texte original et complet les *Mémoires* de Gibbon. L'exécuteur testa-

mentaire de celui-ci, lord Sheffield, n'avait cru devoir publier qu'une partie de ces *Mémoires*, et il avait, en mourant, interdit la publication des papiers que lui avait laissés son ami. Mais M. Harrisson estime que cette interdiction n'a plus sa raison d'être. Il est temps qu'on dépouille à nouveau les manuscrits de Gibbon, et qu'on nous fasse connaître ceux d'entre eux qui peuvent offrir quelque intérêt pour nous. Aussi bien tous les critiques ont-ils été frappés du changement qui s'était fait, aux dernières années de sa vie, dans le style du grand historien : style qui, sans cesse, devenait « plus nerveux et plus souple, avec plus d'aisance et de légèreté ».

Et cette question du style est d'une importance exceptionnelle quand il s'agit de Gibbon : car c'est surtout, c'est presque exclusivement à ses qualités d'écrivain que l'auteur de l'*Empire romain* doit le haut rang qu'il occupe dans l'histoire littéraire de son pays. Comme le dit M. Harrisson, « il était, avant tout, l'artiste consommé qui transforme des masses de documens en un tout vivant et glorieux ; son œuvre est d'un littérateur, bien plutôt que d'un philosophe, et comme telle il convient de la juger. L'art de Gibbon ne peut être comparé qu'à celui du poète épique. Et quelle vigueur, quel souffle, quelle harmonie, dans toutes les phrases de ce livre immense ! Et quelle pureté, quelle propriété d'expression ! Pas un mot qui ne serve, qui n'ait son emploi prévu et déterminé. On peut relire l'ouvrage quinze fois, à la seizième on découvrira encore des détails qu'on avait négligés. »

Considéré à ce point de vue, son livre est le plus parfait qu'ait produit la littérature anglaise. Je ne vois à lui comparer, chez nous, que le *Discours sur l'Histoire universelle*, cette autre épopée historique. Et il ne faut pas moins que ce magnifique talent de composition et de style pour faire pardonner à Gibbon l'étroitesse de ses idées, ses préjugés anti-chrétiens, son cynisme qui toujours le porte à déprécier les plus purs sentimens et les actions les plus généreuses ; car, chose assez étonnante, cet homme qui écrivait à la manière de Bossuet pensait à la façon du baron d'Holbach.

*
* *

La chose, après tout, est moins étonnante en Angleterre qu'elle ne le serait en France. Elle y est, en tout cas, moins rare et plus excusable. Car dans un pays où les conventions sociales et mondaines sont restées aussi fortes aujourd'hui encore qu'elles l'étaient chez nous au XVIIe siècle, on comprend que la plupart des grands esprits se soient mis résolument en révolte contre elles. Le catholicisme du cardinal Newman et l'athéisme de Shelley — pour ne plus parler de Gibbon — résultent ainsi des mêmes sentimens et sont le fait d'âmes semblables. Et de là vient qu'un si grand nombre de poètes anglais ont été

des *excentriques*, depuis Byron et Shelley jusqu'au républicain M. Swinburne, au socialiste M. William Morris, à l'anarchiste M. Barlas, qui partage sa vie entre ses propriétés d'Écosse et les diverses prisons du Royaume-Uni.

La vie des poètes anglais est ainsi plus intéressante à connaître souvent que leurs œuvres mêmes. La belle galerie de portraits d'*excentriques* qu'on pourrait faire, en recueillant les biographies de quelques-uns d'entre eux! Et il n'y en a point de si correct en apparence, au fond de l'âme duquel on ne découvre encore un élément de singularité, un recoin secret de folie ou de vice.

Je trouve précisément, dans les revues anglaises de ces mois derniers, de curieux renseignemens sur la vie et le caractère de trois poètes qui ont eu entre eux ce trait commun qu'ils sont morts très jeunes, après de terribles années de douleur physique et d'angoisse morale.

L'un d'entre eux est un grand poète, le plus grand des poètes anglais, peut-être, pour la douceur, l'angélique pureté de ses chants. C'est ce malheureux Keats dont j'ai cité ici, il y a quelques mois, une lettre si touchante sur la mort d'un de ses frères. Lui-même est mort à vingt-cinq ans : de phtisie suivant les uns, suivant d'autres du chagrin que lui aurait causé un article de la *Quarterly Review*. Keats était en effet phtisique, et il est vrai que cet article, froidement et méchamment injurieux, l'a beaucoup affecté. Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher la vraie cause de sa mort prématurée. Tel était du moins l'avis de son ami le peintre Severn, qui l'avait vu mourir, et qui, lui ayant survécu près d'un demi-siècle, s'est un jour ouvert, sur le compte de son ami, à M. William Graham, l'infatigable *interviewer*, l'auteur de ces *Souvenirs sur Jane Clermont* que j'ai naguère signalés. Et M. Graham, dans la *New Review*, nous transmet enfin les confidences du vieux Severn sur la mort de Keats :

« La vie de Keats était désormais impossible. Je l'ignorais alors, mais maintenant je le comprends. La publication récente de ses lettres à Fanny Brawne m'a tout expliqué. Je m'étonnais aussi de voir que l'air de Rome ne lui apportât aucun mieux ! Non, ce n'est ni la phtisie, qui était fort peu développée chez lui à son départ d'Angleterre, ni l'article de la *Quarterly* qui l'ont fait mourir. Je devinais bien qu'il y avait en lui quelque chose qu'il ne m'avouait pas, et qui le tuait. Keats est mort d'amour, si jamais un homme a pu mourir d'amour.

— Et n'a-t-il jamais fait aucune allusion à son amour? demande M. Graham.

— Jamais il ne m'en a dit un mot. Et je le regrette, car peut-être une confidence l'eût-elle soulagé. Le malheureux n'a fait que des fautes, dans cette seule aventure d'amour qu'il ait eue. Comment

pouvait-il s'imaginer qu'une jeune fille comme celle-là, légère et coquette, s'accommoderait de ses ardentes idées, de sa fiévreuse jalousie, de son humeur inquiète, et de cette impressionnabilité maladive qu'il lui montrait dans ses lettres? »

N'est-ce pas une chose étrange, en effet, cette puissance de Keats à garder au fond de son cœur un secret qui le rongeait, qui a fini par le tuer! Et ne croyez pas qu'il y ait là une exagération de Severn, ou de M. Graham. Les lettres de Keats à miss Fanny Brawne témoignent assez de sa mortelle souffrance. « Le cœur d'Hamlet, lui écrivait-il, était plein du même mal que j'ai dans le mien, lorsqu'il criait à Ophélie : « *Va, va, dans un couvent!* » En vérité j'ai hâte que tout soit fini. J'ai hâte de mourir. Je ne puis songer plus longtemps à ce monde ignoble auquel vous souriez. Je hais les hommes, et les femmes davantage encore. Je ne vois rien que nuages devant moi. Où que je passe l'hiver, en Italie ou dans le néant, ce Brown sera toujours près de vous. Supposez que je sois à Rome : sans cesse je vous y verrai, comme dans un miroir magique... Je ne puis me forcer à avoir confiance : le monde est décidément trop lourd pour moi. Je suis heureux au moins qu'il y ait le tombeau : et je vois que là seulement j'aurai un peu de repos... Je voudrais ou bien être dans vos bras, plein de confiance, ou bien que le tonnerre m'écrase. Que Dieu vous bénisse! JOHN KEATS. »

Cette Fanny Brawne qui torturait de cette façon le cœur du poète, Severn la connaissait aussi. Elle était jolie, mais coquette et indifférente, et mieux faite certainement pour comprendre le jeune Brawn, un riche dandy, fils d'un marchand de la Cité, que ce mélancolique et silencieux poète avec ses grands yeux pleins de fièvre.

Shelley avait pour Keats une admiration que celui-ci, au dire de Severn, ne lui rendait pas : « On a mis son antipathie pour Shelley sur le compte de la jalousie ou même de l'amour-propre, Keats étant d'une condition sociale très inférieure à celle de Shelley. Mais aucun homme n'a été plus désintéressé que mon ami dans ses jugemens littéraires. C'est ainsi qu'il admirait passionnément Byron, lequel l'avait, pourtant, violemment attaqué. Mais les deux natures de Shelley et de Keats étaient essentiellement opposées. Keats était un pur et simple artiste; Shelley était en outre, ou croyait être, un apôtre, un réformateur de l'ordre social. Et plus d'une fois j'ai entendu Keats lui reprocher de n'être pas davantage un artiste. »

Voici maintenant un poète qui n'est pas mort d'amour, mais de misère, et qui n'a pas eu, comme Keats, la consolation de laisser, en mourant, une œuvre immortelle. Bien rares sont aujourd'hui ceux qui connaissent autrement que de nom ce malheureux William Collins;

son nom même serait inconnu si le docteur Johnson, son ami, ne lui avait consacré une longue étude.

De fait, la poésie de Collins a terriblement vieilli; elle se ressent trop de la rhétorique fleurie de l'école de Pope; et seule, parfois, la noble harmonie de certaines *odes* rachète leur froideur, l'élégance apprêtée de leurs métaphores. Mais d'autant plus m'a touché le récit de sa misérable vie, tel que je l'ai trouvé dans le *Temple Bar* de ce mois.

Il avait été un enfant prodige. A l'école, il avait dédaigné le vers latin pour chanter, en anglais, les *larmes de la belle Amélia C.* A Oxford, il avait publié des *Églogues persanes*, dont la renommée s'était étendue bien au delà des limites de l'Université. Et c'est avec un monde d'espoirs et d'ambitions dans le cœur qu'il était allé, au sortir de l'Université, faire visite en Flandre à son oncle le colonel Martin, qui était riche, célibataire, et s'était jusqu'alors intéressé à lui. Mais le colonel n'appréciait guère les avantages du métier de poète : « Vous êtes trop paresseux même pour l'armée, dit-il à son neveu : il ne vous reste qu'à vous faire pasteur. » Et il le congédia, sans lui rien donner que ce sage conseil.

Collins vint à Londres et essaya de vivre de ses propres moyens. Mais son oncle avait eu raison en le jugeant paresseux. Son indolence était si grande que pas une fois il n'eut le courage de réaliser les projets qu'il avait en tête. C'est durant ces années de misère que le rencontra Johnson. Il le trouva incarcéré dans son taudis, sous la surveillance d'un recors qui rôdait devant sa porte. Il le recommanda à un éditeur, qui lui avança quelques guinées à compte sur une traduction de la *Poétique d'Aristote*. Collins ne paraît pas avoir jamais écrit une ligne de cette traduction ; mais, du moins, il dépensa les guinées, et s'offrit même, grâce à elles, un petit séjour à la campagne.

Enfin son oncle mourut, lui laissant deux mille livres. Malheureusement il était trop tard : le pauvre Collins était devenu fou. C'est du moins ce que nous affirme son fidèle ami, le docteur Johnson, et voici comment il rapporte la dernière visite qu'il lui a faite : « Je n'ai plus trouvé, dans son esprit, aucune trace de discorde ; mais il avait pris l'étude en aversion, et n'emportait plus dans ses promenades d'autre livre qu'une Bible anglaise, comme celles que les petits enfans épellent à l'école. Je la pris en mains par curiosité, et pour voir quel compagnon s'était choisi ce poète. Et Collins me dit : « Voyez, je n'ai plus qu'un seul livre, mais c'est le meilleur de tous. » Telle a été la destinée de cet homme, avec qui j'avais jadis tant de plaisir à converser, et dont je garderai toujours un tendre souvenir. »

Mais ni la destinée de Collins ni celle de Keats, ni celle d'aucun

poète anglais ne fut aussi lamentable que celle de Thomas Lovell Beddoes, telle que la raconte Mrs Andrew Crosse dans une des livraisons précédentes de la même revue. Car, sans être comparable à Keats, Beddoes était, lui aussi, un poète de génie. Les poèmes qu'il a laissés ont une gravité ironique et bizarre, une pénétrante harmonie, avec de singuliers accens d'amertume contenue. Je ne connais personne dans la poésie anglaise dont les vers se rapprochent davantage de ceux d'Edgar Poe. Voici par exemple, autant qu'est possible une traduction pour des poèmes tout de musique, voici quelques vers à propos d'un banquet : « C'était étrange. Tous parlaient lentement, et à vide. Des choses extraordinaires étaient dites par hasard. Leurs langues proféraient des mots qui n'avaient pas leur vrai sens : il y en eut un qui but à ma mort, voulant dire à ma santé. Et tandis qu'ils parlaient, nous entendions des voix, plus profondes, qui n'étaient à personne. Il y avait là aussi plus d'ombres qu'il n'y avait d'hommes. Et tout l'air, plus sombre et plus épais que la nuit, était lourd comme s'il s'y était mêlé autre chose que des respirations de vivans. »

Poète de race, Beddoes était encore un homme d'une intelligence puissante et variée. Après quelques années d'études, il était devenu si savant dans les sciences naturelles que plusieurs universités d'Allemagne et de Suisse lui avaient offert des chaires de professeur. Il avait appris sans effort l'allemand, l'arabe, l'indostani. Il était peintre, musicien, philosophe, autant que poète. Et avec tout cela sa vie entière n'a été qu'une longue torture, tant était profonde son incapacité à s'intéresser à rien, hommes ni choses, tant lui étaient naturels l'ennui et le découragement.

Il était né en 1823, à Bristol. Son père, le Dr Beddoes, était un physicien très savant, mais, comme lui, d'humeur changeante, et qui avait gaspillé sa science en vaines fantaisies. Le célèbre Davy, qui était son élève, et qui reconnaissait lui devoir beaucoup, raconte qu'à son lit de mort il lui écrivit une lettre désespérée, maudissant la science, l'accusant de l'avoir détourné du repos et du bonheur. La mère de Beddoes était une sœur de miss Edgeworth.

A Oxford déjà, le jeune homme étonnait ses camarades et exaspérait ses maîtres par la hardiesse et la nouveauté de ses poésies. A vingt-deux ans, ses examens passés, il quitta pour toujours l'Angleterre, brusquement dégoûté de son pays, et se rendit en Allemagne, à Gœttingue, pour étudier la médecine. Il écrivait de Gœttingue à un ami, en 1825 :

« Une étude plus approfondie de Gœthe m'a conduit à le placer bien plus bas que je n'avais fait jusque-là. De toute son œuvre, qui tiendrait une trentaine de gros volumes, il n'y en a pas trois qui soient bons. Comme poète, il est inférieur à Byron; comme romancier, il

vaut Mackenzie... Quant à moi, je suis fatigué de la littérature, et je vais me plonger dans la médecine. »

Il ne renonce pas, pourtant, à juger les littérateurs. Voici son opinion sur Jean-Paul Richter :

« Jean-Paul vient de mourir, et on publie une nouvelle édition de ses œuvres. J'ai peu lu de ce qu'il a écrit, et encore moins je l'ai goûté. Dans ses bons momens il rappelle Lamb, mais en général c'est un farceur de collège. Si la littérature est tombée dans de fâcheuses mains en Angleterre, c'est bien pis en Allemagne. D'ailleurs il est étonnant à quel point vous autres, Anglais, vous avez la prétention de tout savoir de ce qui se passe sur le continent. Vous prétendez détenir le monopole de toutes choses : de l'honneur, des bonnes manières, des vertus domestiques : et de fait vous en détenez au moins un, celui du puritanisme... Sachez encore que pas un Autrichien n'est admis à étudier ici : Gœttingue est si célèbre pour son libéralisme ! Je me suis mis à apprendre l'arabe. Je me mettrai peut-être ensuite à l'anglo-saxon ! »

Deux ans après, il écrivait :

« Shakespeare, Dante, Milton, tous ceux qui ont vu de près le cœur humain, ont reconnu qu'il était plein de désirs à jamais insatiables. Le mécontentement est le lot fatal du poète. Vous n'imaginez pas à quel point je suis maintenant pénétré de l'absurdité et de l'inutilité de la vie humaine. »

En 1832, Beddoes quitte Gœttingue pour aller vivre à Zurich. C'est de là qu'il écrivait : « Je viens d'échapper, à grand'peine, à un danger terrible : j'ai failli devenir professeur d'anatomie comparée à l'Université de Zurich. Par bonheur, je reste libre. Je lis un peu d'italien, je bois du thé, je fume comme un volcan ; et voilà comment je roule mon rocher de Sisyphe. »

La même année, il va à Würzbourg, où il est nommé docteur. Mais à peine arrivé, un décret du roi de Bavière le chasse, pour je ne sais quelle excentricité. Quelques années après, un autre décret le chasse de Zurich. Et le malheureux erre de pays en pays, se divertissant à composer de petits poèmes allemands, qu'il envoie aux journaux sans nom d'auteur.

Cette misérable existence se poursuit ainsi jusqu'en 1848. Beddoes est toujours seul, sans parens, sans amis. Et toujours l'ennui le torture. Enfin dans l'automne de 1848, à Bâle, il essaie de se tuer. On le sauve, on le conduit à l'hôpital : il en est quitte pour l'amputation d'une jambe.

Ses lettres écrites de l'hôpital de Bâle sont gaies, pleines d'entrain et d'esprit. Il constate, dans l'une d'elles, que le « cher M. Schopenhauer est très fatigant à lire. » Dans une autre il se moque de la poésie

d'Uhland, « intraduisible, dit-il, car elle est comme une suite de phrases que leur sens aurait abandonnées. »

Et quelques jours plus tard, le 26 janvier 1849, sur son lit de l'hôpital de Bâle, Beddoes s'empoisonne, après avoir griffonné au crayon cette lettre à un ami d'autrefois : « Mon cher Philipps, je ne suis plus que de la nourriture pour les vers. J'ai fait un testament que je demande qu'on respecte : j'y joins une donation de vingt livres sterling au docteur Ecklin, mon médecin d'ici. Mon cousin Ed. Beddoes aura cinquante bouteilles de champagne (Moët 1847) pour y boire ma mort. Vous êtes un brave homme : et il faut que vos enfans prennent bien soin de vous ressembler. Votre (autant du moins que je suis mien) T. L. B. Amitié à tous. Entre autres choses que j'ai manquées, j'aurais dû être un grand poète. »

***

J'aurais encore à signaler plusieurs articles intéressans consacrés, dans les Revues de ces mois passés, à des écrivains anglais d'autrefois et d'aujourd'hui. Ainsi, dans la *New Review* d'août, M. Hall Caine, un romancier à la mode, publie une longue étude sur *Shakespeare romancier :* mais on entend bien que M. Hall Caine veut montrer simplement que Shakespeare, ayant tout prévu, avait prévu aussi le roman moderne, et avait, par avance, employé tous ses procédés. De même j'aurais aimé à rendre compte de l'article de la *Contemporary Review* sur l'*Art du Romancier*, si l'auteur de cet article, miss Amélie B. Edward, avait, suivant sa promesse, étudié l'évolution du genre du roman depuis ses origines jusqu'à notre temps ; mais elle a surtout, en fin de compte, établi un parallèle entre Dickens, Trollope et Thackeray, tout au désavantage, naturellement, du premier de ces romanciers, qui n'était, d'après elle, qu'un caricaturiste et d'un ordre assez bas. Car on sait qu'il est de bon ton, en Angleterre, de dédaigner Dickens, et de considérer chez lui comme une sensiblerie grossière cette pénétrante émotion, cette fièvre de pitié et de sympathie qui, bien plus encore que son humour, ont contribué à le faire aimer dans le monde entier.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août

Le gouvernement et les Chambres sont en congé depuis la fin du mois dernier: c'est un grand repos pour tout le monde. La dernière quinzaine n'a pas présenté les agitations de celles qui l'avaient immédiatement précédée, et il n'y a pas grand'chose à en dire. Nos députés se sont répandus dans leurs départemens respectifs, où ils sont devenus subitement silencieux; cette première période des vacances est toute à l'accalmie. Lundi prochain, les conseils généraux se réuniront : il y aura peut-être là prétexte à des discours et à des manifestations. Les journaux radicaux le souhaitent ardemment; ils donnent aux assemblées départementales le conseil d'occuper la scène vide et d'exprimer à leur manière l'opinion du pays. Peut-être quelques-unes se laisseront-elles entraîner à suivre ces suggestions, mais on peut être certain que le plus grand nombre y résistera. Les conseils généraux sont très sages; ils savent parfaitement que la loi leur interdit les votes politiques; de plus, ils se composent d'hommes qui vivent intimement avec le pays et participent à son esprit. Or, le pays est affamé de calme et de tranquillité. Nos députés vivent entre eux dans l'atmosphère surchauffée du Palais-Bourbon; les journaux leur apportent les bruits du dehors, et les journaux, par instinct professionnel, sont enclins à tout grossir et à exagérer : il en résulte qu'au bout de quelques mois de session la température morale du Parlement est sensiblement plus élevée que celle du pays. Lorsqu'un député rentre chez lui, en province, parmi ses électeurs ruraux, c'est comme s'il prenait un bain tiède. Il s'aperçoit alors que beaucoup de choses qui lui paraissaient d'une importance capitale laissent le pays indifférent ; un déplacement de quelques lieues les fait apparaître sous un angle très rétréci. Les conseils généraux reflètent les sentimens de la province, et, leur session ne durant guère plus d'une semaine en moyenne, ils n'ont pas le temps de s'échauffer comme la Chambre des députés. Tout fait donc espérer qu'ils termineront leur besogne le plus rapidement possible et ne fourniront pas beaucoup de sujets d'articles aux journaux de Paris.

Quant au gouvernement, il fait l'école buissonnière et n'est pas

moins dispersé que la Chambre et que le Sénat. Y a-t-il en ce moment deux ministres à Paris? Nous n'oserions pas l'assurer. M. le président du Conseil est allé passer quelques jours au milieu des Pyrénées. En partant, il a confié l'intérim du ministère de l'Intérieur à M. Guérin, garde des sceaux. Dans ce temps d'anarchisme, le ministère de l'Intérieur a une importance particulière, et les procès qui se déroulent n'en donnent pas beaucoup moins au ministère de la Justice. Mais M. Guérin est de Carpentras, et dès qu'il a appris que les fêtes d'Orange étaient sur le point de commencer, la place Vendôme a perdu pour lui tout attrait. Il n'a pas pu y tenir, il est parti pour le Midi, accompagné du ministre de l'Instruction publique et du ministre des Travaux publics. Qu'a-t-il fait de l'intérim de l'Intérieur? On assure qu'il l'a passé à la hâte, avec celui de la Justice, à M. le ministre des Affaires étrangères, que les négociations congolaises retiennent encore pendant quelques jours à Paris. Quant à lui, il est allé prendre sa part des ovations qu'à Avignon, à Carpentras, à Orange, des populations enthousiastes prodiguent à leurs hôtes. La politique n'a rien à voir ici. Dans les jours de fête, le Midi n'en fait plus. Il trouve seulement que trois ministres à la fois forment un ensemble très décoratif et que ses réjouissances en sont singulièrement relevées. Tout le monde est heureux, tout le monde est content, et comme les félibres sont de la partie, on peut juger du bruit qui se fait et se prolongera longtemps encore, en prose et en vers, pour célébrer un concours aussi rare d'hommes importans et d'inoubliables représentations. Il faut plaindre ceux qui n'ont pas pu assister aux représentations dramatiques de l'amphithéâtre d'Orange! Mais nos affaires, que deviennent-elles pendant ce temps-là? Les mauvaises langues assurent qu'elles vont tout aussi bien; les esprits bienveillans trouvent naturel et légitime que nos ministres prennent, eux aussi, quelques jours de congé; ils ne leur demandent que de gouverner dès leur retour à Paris, et de préparer le programme de travail de la session d'automne afin qu'elle soit un peu mieux remplie que la précédente. Elle le sera naturellement, il est vrai, par la discussion du budget; mais le budget est une encyclopédie, et il faut s'attendre à ce que toutes les questions possibles, et quelques autres encore, soient soulevées, agitées, peut-être tranchées au cours de ce grand débat. Une seule chose nous étonnerait, c'est qu'il pût être terminé pour le 31 décembre.

Parmi ces questions, la plus importante en ce moment est la réorganisation de la police et de la sûreté générale. Les derniers événemens ont montré à tous les yeux les vices profonds de l'organisation présente, si même on peut appeler cela une organisation, et M. le président du Conseil a promis d'étudier pendant les vacances et d'apporter à la rentrée un projet de réforme. Il n'y en a pas de plus urgent. Sera-t-il possible de faire en une seule fois tout ce qui est nécessaire pour don-

ner à notre police l'unité qui lui manque et pour lui restituer partout le caractère d'une institution d'État? En tout cas, rien n'est plus désirable, car les pièces du système concordent entre elles; une réforme partielle n'acquiert pas toute sa valeur relative, si on laisse subsister à côté des défauts d'harmonie; enfin, lorsqu'on tente un effort aussi considérable que celui qu'il faudra pour opérer chez nous la réorganisation de la police, mieux vaut s'arranger pour tout faire en une fois : c'est une économie de forces et on est plus sûr de remplir le but.

L'état de choses actuel est si défectueux qu'on est étonné qu'il n'ait pas produit plus tôt les conséquences qui commencent à se développer. Nous ignorons, au sujet de la réforme annoncée, quelles sont les idées du gouvernement, puisqu'il ne les a pas encore fait connaître; mais il n'est pas difficile de signaler les points faibles du système, et les remèdes découlent tout naturellement de cette constatation. Nous avons aujourd'hui deux polices distinctes, l'une pour Paris, l'autre pour la province. La première est faite par la préfecture de police, la seconde par les maires. Il y a bien au ministère de l'Intérieur une direction qui porte le nom de sûreté générale, et qui est censée diriger la police en province, mais elle n'a aucun moyen de le faire et son insuffisance est notoire : nous allons dire pourquoi. On entend répéter partout qu'il faut réunir dans les mêmes mains la sûreté générale et la police. Elles ont été réunies autrefois, et elles n'auraient jamais dû, en effet, cesser de l'être. Paris n'est pas en France comme une île sans rapports avec ce qui l'entoure. Aujourd'hui surtout que les moyens de communication se sont si extraordinairement multipliés, ces rapports sont devenus continuels. Tel malfaiteur qui est aujourd'hui à Paris sera demain à Quimper ou à Nice. Les anarchistes correspondent les uns avec les autres et se prêtent mutuellement appui. Est-il admissible que, dans la recherche ou dans la poursuite qui en est faite, on emploie deux administrations différentes? Le temps que met l'une à saisir l'autre de l'affaire qu'elle abandonne suffit le plus souvent à faire perdre une piste, et les criminels en profitent pour disparaître. Il serait difficile d'expliquer comment a pu venir à l'esprit une idée aussi absurde que de séparer la sûreté générale et la police pour les confier à des mains différentes, parfois rivales; mais la séparation une fois faite, il l'est beaucoup moins de faire comprendre pourquoi elle s'est perpétuée. Nos ministres de l'Intérieur, de quelque nom qu'ils se soient appelés, n'ont pas tardé à regarder la direction de la sûreté générale comme la plus intéressante de leurs attributions. Sans doute la préfecture de police relève d'eux, mais le préfet de police n'en est pas moins à beaucoup d'égards un personnage indépendant, ayant ses attributions propres et disposant directement d'un personnel considérable. Il faut aussi lui abandonner une partie des fonds secrets. La tentation s'est trouvée grande pour le ministre d'avoir une police à lui, bien à lui, qu'il

a employée plus d'une fois à contrôler ou même à contrarier celle de son préfet. Il a voulu se montrer mieux renseigné dans certains cas, il s'est cru mieux inspiré dans beaucoup d'autres. Et voilà comment la dualité de la police s'est maintenue pendant plusieurs années, comme si la police pouvait avoir un objet double, ou plutôt deux objets distincts ! Il est temps de mettre fin à cette anomalie, et on n'aura rien fait de sérieux si on ne prend pas ce parti.

Mais, quand on l'aura pris, on n'aura encore rien fait de vraiment efficace si on ne s'empresse pas de refondre la direction de la sûreté générale. La rattacher à la police telle qu'elle est aujourd'hui serait y rattacher une non-valeur. La préfecture de police, pour son compte, et sauf quelques détails, est restée depuis son origine un organisme admirable et qui remplit parfaitement son objet. Il est bien vrai que, sous prétexte de donner des satisfactions au Conseil municipal de Paris, on a attribué à la préfecture de la Seine un certain nombre de services qui étaient mieux placés à la police et qui lui apportaient un lot très utile d'informations ; mais il lui en reste encore assez pour savoir ce qui se passe dans tous les replis de la grande ville et pour y porter rapidement sa surveillance ou son action. Il est bien vrai aussi que des esprits systématiques ne manquent pas de proposer, toutes les fois que la question se présente, de détacher de la préfecture de police, pour les transporter à la préfecture de la Seine, la plupart des services qu'elle a conservés. Pourquoi, demandent-ils, laisser à la préfecture de police les halles, les marchés, la navigation de la Seine, etc. ? Ne sont-ce pas là des services essentiellement municipaux, et n'est-ce pas surcharger et écraser la préfecture de police que de les lui confier ? Ne vaut-il pas mieux que la préfecture de police consacre, sans distraction, toute son activité à veiller à la sûreté publique, au lieu de s'occuper de mille soins étrangers à ses attributions ? Ceux qui raisonnent ainsi, et ils sont malheureusement nombreux, ne comprennent rien à la préfecture de police. Ils la conçoivent comme un être abstrait, remplissant une fonction déterminée, et qui ne doit avoir de contact qu'avec les criminels, lorsqu'elle réussit par hasard à les trouver. La vérité, au contraire, est que, pour remplir sa mission, la préfecture de police doit être avant tout une immense agence de renseignemens rapides et continuels. Elle doit avoir l'œil et la main partout, et non pas seulement pour arrêter et pour frapper, mais pour rendre service au public, pour arranger sur place les petites affaires qui risquent de s'envenimer, pour accorder de menues faveurs qui ne nuisent pas à l'ordre public, enfin pour se montrer utile et bienfaisante autant qu'elle doit être, dans d'autres circonstances, énergique et sévère. A ce prix seulement, elle sait ce qui se passe, elle est avisée de tout, elle peut prendre à temps ses dispositions, en un mot elle est un organisme vivant au lieu d'être une entité administrative. Si on lui enlève les attributions en apparence dispa-

rates qui constituent son caractère et qui lui donnent sa force, si on la dégage du milieu parisien qu'elle remplit et où elle se meut pour l'enfermer dans une orbite étroite, elle sera bientôt réduite à la même impuissance que la sûreté générale. Mais, dit-on, il s'agit là d'attributions municipales; elles doivent donc aller au préfet de la Seine qui est, en attendant mieux, le maire de Paris. En effet, ce sont là des attributions municipales, et c'est pour ce motif qu'il faut les laisser où elles sont, car le vrai maire de Paris n'est pas le préfet de la Seine, c'est le préfet de police.

Heureusement, ce maire est nommé par l'État, et malheureusement, — du moins à ce point de vue spécial, — les maires de province, qui ont à peu près les mêmes attributions, sont nommés par les conseils municipaux. Ainsi l'a décidé la loi de 1884, et on aurait tort de s'en plaindre : d'abord parce que cela ne servirait de rien et qu'il n'y a aucune apparence que la loi vienne à être changée, ensuite parce que cette réforme était dans la logique des choses et que, tôt ou tard, elle devait être définitivement réalisée. Les idées de décentralisation ont fait de grands progrès depuis un quart de siècle. Dangereuses lorsqu'on les pousse à l'excès, elles sont en elles-mêmes parfaitement légitimes. L'absorption par l'État de toute l'administration d'un grand pays avait fini par produire de graves inconvéniens; le moment était venu de rendre aux départemens et aux communes des attributions qu'ils pouvaient exercer aussi bien que l'État, mieux même, et dont l'abandon par celui-ci avait l'avantage de rendre à la vie provinciale quelque chose de l'activité et de l'intérêt qu'elle avait eus à d'autres époques. Il ne faut donc pas blâmer la loi de 1884 d'avoir donné aux conseils municipaux la nomination des maires; mais il aurait fallu, avant de la voter, distinguer entre les attributions de ceux-ci, leur laisser, et très largement, celles qui ont un caractère purement municipal, qui intéressent le bon ordre local ou qui se rapportent à la salubrité publique : au contraire, il fallait leur reprendre celles qui touchent au bon ordre général et à la sûreté même de l'État. C'est ce qui n'a pas été fait. Les maires élus par les conseils municipaux et sur lesquels le gouvernement n'a plus aucune prise réelle, aucun moyen d'action efficace, ont hérité en bloc de toutes les attributions de police de leurs prédécesseurs nommés par le pouvoir central. Si le préfet de police est le maire de Paris, en revanche les maires de province sont les préfets de police de leurs communes. La différence est que le préfet dépend du ministre de l'Intérieur, tandis que les maires dépendent des conseils municipaux; ils ne peuvent être suspendus que pendant quelques semaines, et, s'ils sont révoqués, ils redeviennent rééligibles au bout d'un an. Les résultats vont de soi. Les agens d'exécution que le gouvernement avait autrefois dans les maires lui échappent aujourd'hui presque complètement. C'est comme si, dans la transmission de la

force sur tous les points d'un atelier, un des moteurs intermédiaires venait à manquer : rien ne va plus. Cette conclusion serait excessive pour les maires, car il y en a de bons, mais il y en a aussi qui ne le sont pas, et qui ne sont élus et maintenus par leur conseil municipal qu'à la condition d'être mal avec le préfet et de le braver. Il y a des municipalités socialistes ; il y en a de révolutionnaires. Toutes sont chargées de la police, et il est facile de deviner comment quelques-unes s'en acquittent.

Que peut la direction de la sûreté générale dans des conditions semblables ? Elle a en province un certain nombre de commissaires de police nommés et révoqués par elle, mais qui sont mis presque entièrement à la disposition des maires et payés par le budget municipal. C'est le maire qui leur adresse des ordres, c'est à lui qu'ils font leur rapport, c'est lui, — ce point est important, — qui leur donne des notes de service et décide par là de leur avenir. On ne saurait concevoir une situation plus anormale que celle de ces fonctionnaires amphibies, nommés par l'État, et payés par les communes, qui vivent loin du préfet et toujours près du maire. Tels sont les agens de la sûreté générale. Il est vrai qu'elle en a d'autres, les commissaires spéciaux des chemins de fer et des ports; mais ceux-ci sont en petit nombre, malgré le crédit de 800 000 francs que les Chambres ont voté au mois de décembre dernier pour en créer de nouveaux, et ils n'habitent que dans les ports et dans les gares. Les commissaires spéciaux appartiennent à la sûreté générale, et leur institution doit servir de modèle pour les autres. Puisqu'on prépare une réforme devenue indispensable, la première chose à faire est d'enlever aux maires la police de sûreté et de la confier à des agens qui dépendront directement du pouvoir central ; la seconde est de fondre ensemble la préfecture de police et la direction de la sûreté générale. Nous aurons alors une police, au lieu d'en avoir autant que de communes, c'est-à-dire trente-six mille.

Veut-on se rendre compte par quelques exemples des conséquences déplorables de l'organisation actuelle ? Il en est un qui a été cité plus d'une fois, parce qu'il vient le premier à l'esprit. Le département du Nord présente une agglomération de trois villes importantes, Lille avec 350 000 habitans, Roubaix avec 120 000 et Tourcoing avec 90 000 environ. Les conseils municipaux et par conséquent les maires de ces villes diffèrent sensiblement. Il n'y a que du bien à en dire à Lille, moins à Tourcoing, et pas du tout à Roubaix, qui est devenue la ville sainte du socialisme révolutionnaire. M. Jules Guesde assurait récemment à la Chambre que tout allait au mieux dans cette abbaye de Thélème, parce que chacun y faisait ce qu'il voulait. La police n'y existe pas, ou si peu que rien. Cela donne envie, n'est-ce pas? d'aller y habiter. Eh bien! qu'arrive-t-il? Supposons que la police de Lille soit sur la piste d'un homme dangereux et que celui-ci se sente surveillé et menacé : rien de

plus simple, il passe à Tourcoing. S'il ne s'y se sent pas encore en sécurité, il n'a pas à aller loin : les portes de Roubaix lui sont ouvertes. Une fois là, il n'a plus rien à craindre; le maire le couvre de son autorité tutélaire. Si le préfet du département écrit au maire pour lui demander de surveiller le malfaiteur, le maire ne répond pas, ou il répond qu'il s'agit d'un homme parfaitement tranquille et inoffensif. Et les choses se passent ainsi, bien qu'à des degrés moindres, dans toute la France. Les anarchistes connaissent parfaitement les villes où ils sont assurés de trouver un refuge contre la persécution de la police, parce que la police y est paralysée entre les mains du maire. Il y a aussi des villes où des municipalités successives ont nommé des agens d'opinions et d'humeurs différentes, les uns socialistes, les autres conservateurs, et certains quartiers changent tout à fait de caractère, le soir surtout, suivant que ceux-ci ou ceux-là sont de service. N'oublions pas de dire, en effet, que si les commissaires de police sont nommés par le ministre de l'Intérieur, les agens inférieurs le sont par les maires. Est-ce que le maintien de cet état de choses peut être toléré plus longtemps? est-ce qu'il ne suffit pas de le signaler pour qu'il y soit porté remède? Faut-il rappeler ce qui a été affirmé par divers journaux sans rencontrer de contradiction, à savoir qu'un mois avant l'assassinat de M. Carnot à Lyon, une perquisition a été faite chez Caserio dans une ville qu'il est inutile de nommer, et qu'elle a abouti à la constatation qu'on avait affaire à un anarchiste des plus dangereux? Il était étranger : rien n'était plus simple que de l'expulser. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Parce que le maire, ayant trouvé dans les papiers de l'anarchiste italien le nom de quelques-uns de ses propres amis, s'est empressé d'arrêter et d'étouffer l'affaire. Le commissaire central n'en a ni référé à la préfecture, ni saisi le parquet. Caserio est resté libre de vivre et de correspondre avec les compagnons. On connaît la suite.

M. Dupuy a donc bien fait de promettre une réforme. Cette réforme est compliquée dans certains détails d'application, mais les lignes essentielles en apparaissent très simples. L'unité de la police de sûreté dans toute la France doit être le but. Pour cela, il faut enlever aux maires, qui ne sont plus des fonctionnaires de l'État, la partie de leurs attributions qui se rapporte à cette police. Les agens de la sûreté générale doivent être nommés par le gouvernement, hiérarchisés entre eux et rattachés à la même administration que la police de Paris. On donnera d'ailleurs à cette administration le nom qu'on voudra. Il y aura évidemment des rapports à établir entre les agens de la sûreté et les maires, mais sans que jamais ceux-là dépendent de ceux-ci. Tous seront payés par le budget de l'État, bien entendu avec une contribution obligatoire de la part des communes sensiblement égale à ce qu'elles dépensent aujourd'hui pour le même objet, car il ne faut pas que

la réforme soit une charge de plus pour le budget général. Nous n'avons pas sous les yeux la totalisation des chiffres que nos 36 000 communes paient pour la police; mais ce qui est significatif, c'est que le budget de la sûreté générale au ministère de l'Intérieur ne s'élève guère qu'à 2 millions. Sait-on au contraire, quel est celui de la préfecture de police à Paris? Il est de 29 millions, et, par une anomalie qu'il faudrait aussi faire disparaître, les 8 millions que l'État fournit sur cette somme, comme une sorte d'abonnement, tombent dans la caisse municipale et en sortent avec le caractère de fonds municipaux. C'est le contraire qui doit avoir lieu; c'est le fonds de concours fourni par la ville, soit 21 millions, qui doit devenir fonds d'État. Assurément ce côté de la question a moins d'importance que ceux que nous avons déjà exposés: il en a cependant, et les conseillers municipaux de Paris, aussi bien que les maires de province, savent bien dire aux agens de police : « C'est nous qui vous payons, » d'où le pauvre agent, d'instruction médiocre, conclut naturellement qu'il doit servir qui le paie. Au reste, en ce qui concerne Paris, il y aurait une réforme plus radicale à faire. Elle a été proposée il y a quelques années au Sénat par MM. de Marcère, Léon Say, Léon Renault, et ce dernier a écrit à cette occasion un rapport que l'on consultera toujours avec grand profit. Il s'agissait de rattacher le budget de la préfecture de police à celui de l'État et de le faire voter par les Chambres, en imposant à la ville une cotisation à déterminer. Le Sénat a voté le projet de loi qui, depuis lors, est à la Chambre, attendant sans doute, pour y être discuté, la fin des interpellations inutiles et violentes. Ce rattachement s'impose si on veut faire une œuvre complète. Mais le voudra-t-on ? Qui pourrait prévoir le résultat des méditations auxquelles se livre en ce moment M. Dupuy? Ministre de l'Intérieur, aura-t-il le bon sens et courage de renoncer à son action directe sur la sûreté générale pour fondre celle-ci avec la préfecture de police? On a vu des ministres de l'Intérieur que cette pensée épouvantait. Ils avaient peur de faire du directeur général de la police et de la sûreté un personnage trop considérable, et l'ombre de Fouché dressait dans leur imagination sa silhouette inquiétante. Pourtant, il ne s'agit pas de faire un ministre, mais un simple directeur qui, quelle que soit son importance, restera un subordonné toujours révocable. Enfin la réforme est à ce prix: si on ne fait pas cela, on nous aura insuffisamment rassurés.

Et nous avons besoin de l'être. Pourquoi ne pas avouer que le verdict rendu dimanche dernier dans la procès des Trente, comme on l'a appelé parce que trente anarchistes comparaissaient devant la Cour d'assises, n'est pas de nature à inspirer une pleine confiance dans l'institution du jury? Tous les argumens donnés en faveur de la récente loi qui vient d'être votée par le Parlement, ne valent pas la leçon de choses,

la démonstration expérimentale qui ressort de ce verdict. Évidemment les lois antérieures étaient inefficaces, et il fallait en faire une nouvelle. La loi de décembre 1893 ne suffisait pas. C'est pour la première fois, croyons-nous, qu'on l'appliquait à une collection de malfaiteurs agissant les uns par la parole ou la plume, les autres plus brutalement par le fait. Y avait-il eu entre eux l'entente que la loi avait voulu punir? Le jury ne l'a pas cru, sans doute parce qu'il a confondu l'entente avec le complot ou la conspiration. Que s'était proposé la loi du 23 décembre dernier, votée par la Chambre après l'attentat de Vaillant? De déterminer la responsabilité de celui qui, par une propagande coupable, pousse au crime sans le commettre lui-même ou sans y participer matériellement. Est-ce que cette responsabilité n'existe pas ? Est-ce que l'écrivain qui propage les doctrines de l'anarchisme n'a pas sa part de solidarité dans les conséquences pratiques que d'autres en tirent? On a lu, à l'audience, une lettre bien curieuse, dans laquelle M. Élisée Reclus déclarait nettement que le vol était un acte licite et que, la collectivité ayant le droit d'exercer ses reprises sur la propriété individuelle, l'individu pouvait lui aussi exercer partiellement son droit personnel. « Il faut, disait-il, faire entrer dans les esprits la morale nouvelle. » M. Élisée Reclus n'était pas en cause; mais Jean Grave, à qui il avait adressé sa consultation sur le vol, siégeait sur les bancs des accusés. Il en était de même de Sébastien Faure, un autre doctrinaire de l'anarchie, qui s'est trouvé être un orateur habile, persuasif, éloquent, et dont la parole paraît avoir exercé une action très vive sur le jury. Sébastien Faure n'a jamais commis lui-même un acte criminel, seulement ses disciples le dépassent et appliquent ses théories. Tous ces hommes s'appuient entre eux, s'encouragent mutuellement, même sans se connaître, se donnent de l'argent les uns aux autres, sont en correspondance suivie, et le parquet, en les envoyant ensemble devant le jury, depuis Sébastien Faure et Jean Grave jusqu'à Ortiz et à sa bande de cambrioleurs, avait voulu rendre sensibles les rapports qui existent entre eux par des transitions et des dégradations successives. Il n'y a pas réussi. Le jury n'a pas admis la thèse du ministère public. Sur trente accusés, il en a acquitté vingt-sept, et n'a puni que trois criminels de droit commun. Les « intellectuels », — c'est ainsi qu'on appelle ceux qui se contentent de conseiller le crime, mais qui n'opèrent pas eux-mêmes, — ont tous échappé. Trente accusés à la fois, c'était trop sans doute, et M. l'avocat général Bulot n'est pas parvenu à faire suffisamment ressortir le lien, parfois un peu subtil, qui les rattachait les uns aux autres. Il a été évident dès la première audience qu'un assez grand nombre seraient mis hors de cause, mais on ne croyait pas que la proportion irait jusqu'à vingt-sept sur trente. L'expérience a prouvé que, dans la période de trouble moral que nous traversons, le jury n'est pas un instrument qui échappe à la critique, et c'est là, comme nous l'avons dit, la meil-

leure justification de la loi nouvelle, qui le dépossède dans un certain nombre de cas pour saisir la juridiction correctionnelle. Pendant qu'on la discutait, ses adversaires ne cessaient pas de répéter : « Pourquoi remplacer le jury ? Est-ce qu'il ne s'est pas montré constamment énergique ? Est-ce qu'il a démérité de la confiance nationale ? Attendez du moins de pouvoir relever à sa charge quelques défaillances ! » Ces argumens n'ont pas convaincu la Chambre : ils auraient aujourd'hui moins de force encore, et surtout d'opportunité.

Depuis quinze jours, il ne s'est rien passé en Extrême-Orient qui mérite une attention particulière, sauf pourtant que le Japon a notifié aux puissances que l'état de guerre existait entre lui et la Chine. On se demandait si cette formalité serait remplie. Les nations d'Extrême-Orient ont l'habitude de faire la guerre sans la déclarer ; mais si cette abstention n'a pas d'importance entre elles, il n'en est pas de même en ce qui concerne les autres pays. L'affaire du *Kowshung* a sans doute ouvert les yeux au Japon sur les responsabilités qu'on risque d'encourir lorsqu'on coule un navire qui porte des troupes chinoises, mais qui se trouve ensuite être un navire anglais. Les jurisconsultes commencent à discuter déjà le point de droit que soulève cet incident. Les uns estiment que, lorsque des actes d'hostilité ont eu lieu, l'état de guerre doit être considéré comme existant, quand même il n'y aurait eu encore ni déclaration entre les belligérans, ni notification aux neutres ; les autres soutiennent que les propriétaires du *Kowshung*, aussi bien que ses officiers, étaient en droit d'ignorer l'état de guerre, et que, la Chine étant suzeraine de la Corée, rien n'était plus légitime de leur part que de transporter des troupes dans un pays vassal, qui, d'ailleurs, les avait appelées. Il est probable que l'affaire sera dans quelques années réglée par un arbitrage, comme cela est arrivé pour l'*Alabama*. La cause est assurément intéressante, le droit est douteux, et, au surplus, les circonstances du combat ne sont pas encore connues avec assez de certitude pour qu'on puisse émettre une opinion quelconque.

Voilà donc la guerre entamée. Les bons offices des puissances européennes n'ont pas réussi à l'empêcher d'éclater. On a mis en cause la sincérité de quelques-unes d'entre elles, notamment de l'Angleterre : rien ne nous paraît moins à propos. L'Angleterre n'a pas intérêt à ce que son commerce avec la Corée et la Chine soit troublé pendant un nombre de mois, ou même d'années, qui reste incertain. On lui attribue des visées ambitieuses qu'elle n'a pas manifestées jusqu'ici, puisque, après avoir occupé Port-Hamilton pendant deux années, elle l'a évacué. Il est bien possible qu'un jour ou l'autre les prévisions des pessimistes se trouvent justifiées. La guerre, en se prolongeant, peut modifier les situations respectives des puissances, et obliger celles-ci à pourvoir à leurs intérêts ; mais, dans

ce cas, le règlement des questions soulevées serait si difficile que personne n'est certainement allé de gaîté de cœur au-devant de pareilles complications. L'Angleterre, la Russie, la France, avaient un désir égal de voir la paix maintenue, et elles ont fait leur possible pour cela. Malheureusement, les prétentions et l'humeur belliqueuse du Japon ont été plus fortes et ont déterminé le conflit. Le Japon croit sa puissance militaire supérieure à celle de la Chine, et probablement il n'a pas tort, s'il s'agit de l'offensive; mais la Chine a des ressources indéfinies pour la défensive, et, à moins que le Japon puisse débarquer sur un point du Petchili des troupes assez nombreuses et assez solides pour marcher sur Pékin et y frapper un coup décisif, la guerre peut se prolonger très longtemps sans amener de résultat. Les succès partiels des Japonais flatteront leur amour-propre, et resteront stériles. La Chine, nous l'avons éprouvé, est le pays qui peut le plus facilement recevoir des coups sans les sentir. Ses ressources en hommes sont inépuisables, et, bien que ces hommes soient généralement de médiocres soldats, leur nombre et la rapidité avec laquelle ils se renouvellent en font des adversaires très incommodes : avec eux rien ne finit jamais.

Il n'est pas douteux que les Japonais représentent la civilisation en Extrême-Orient, et particulièrement en Corée, où la Chine représente au contraire l'immobilité. A ce titre, leur cause est digne de sympathies. L'état social et politique de la Corée appelle incontestablement des réformes profondes. Tout, dans ce malheureux pays, appartient aux mandarins et aux nobles, qui exploitent et pillent le peuple sans merci ni pitié. La classe privilégiée se compose de ceux qui occupent des fonctions publiques, de ceux qui en ont occupé, et enfin de ceux qui ont obtenu les grades littéraires qui leur permettent d'en occuper. Ces derniers ne travaillent pas ; ils se déshonoreraient s'ils le faisaient; ils attendent des fonctions qui ne sauraient leur manquer un jour ou l'autre, car les fonctionnaires, en Corée, ne restent en place que trois ans tout au plus. Pendant ce temps, ils assurent leur existence à venir. Entre les gradés et eux s'établit un roulement continuel. Du reste les gradés, sans même être revêtus de fonctions publiques, ont droit de haute et de basse justice sur le peuple; ils arrêtent qui ils veulent, ils font des perquisitions pour reconnaître la fortune de l'habitant, ils prélèvent des dîmes arbitrairement et ils ne sont justiciables d'aucun tribunal. Peut-on reprocher au Japon de vouloir modifier cet état de choses? Si on lui dit que cela est fâcheux sans doute, mais que cela ne le regarde pas, il répond qu'après avoir depuis quelques années développé considérablement son commerce avec la Corée, ses intérêts se confondent dans bien des cas avec ceux de ce pays. Les Japonais se plaignent de ne pas pouvoir obtenir justice, de ne pas pouvoir se faire payer par les mandarins et les nobles, enfin de

ne rencontrer aucune sécurité pour un commerce devenu si important qu'ils ne peuvent plus le laisser sans garanties. Aussi demandent-ils des réformes, mais la Chine les refuse. Ils ont proposé aussi quelquefois de se charger à leurs frais de travaux d'utilité générale, par exemple de l'établissement d'un chemin de Tchemulpo à Séoul : la Chine y a mis son *veto*. Le Japon estime que cette situation ne peut pas durer, que la Chine doit renoncer à sa suzeraineté, que la Corée doit devenir indépendante et entrer de gré ou de force dans la voie du progrès. S'il borne là ses prétentions, on ne peut que souhaiter le succès de ses efforts, car tout le monde en profitera; mais s'il cherche à prendre pied en Corée et à commencer à son profit le partage du pays, d'autres copartageans apparaîtront aussitôt et les événemens prendront fatalement une tournure nouvelle. On n'en est pas encore là, et sans doute même on en est loin. L'Extrême-Orient n'est pas un pays où les événemens se précipitent, et jusqu'ici même il est impossible de reconnaître dans quel sens ils marchent. On sait seulement que les hostilités ont commencé.

En Danemark, M. Estrup a donné sa démission. Cette nouvelle laissera le public européen indifférent, car elle n'intéresse directement que les Danois : cependant elle n'a pas passé inaperçue, tant la physionomie de M. Estrup a paru originale et digne d'attention. M. Estrup a été premier ministre pendant dix-sept années consécutives, et, depuis plus de douze ans il était en conflit avec la Chambre des députés ou Folkething, qui refusait obstinément de voter le budget. Le Folkething est élu par le suffrage universel : il est composé d'hommes en général éclairés, appartenant en majorité au parti radical, nullement révolutionnaires pourtant, ce qui ne les a pas empêchés d'employer la dernière ressource, l'*ultima ratio* des assemblées, le refus du budget. M. Estrup, appuyé sur le Landsthing, ou Sénat, et encore plus sur le roi Christian qui n'a pas cessé de le soutenir et qui vient de lui écrire, en acceptant sa démission, une lettre pleine de remercîmens et d'éloges; M. Estrup a gouverné sans se préoccuper de l'opposition de la Chambre, il a prélevé tranquillement les impôts votés par le Sénat et sanctionnés par le roi. On ne trouverait pas un autre exemple d'une pareille situation. Ce qui en fait aussi la singularité, c'est que, de même que le Folkething n'est pas une assemblée révolutionnaire, M. Estrup n'est pas un homme de coup d'État. Il a vécu dans l'illégalité, mais dans le minimum d'illégalité possible, se gardant de toute violence inutile, ménageant les personnes et montrant, le point de départ admis, une modération qui ne s'est jamais démentie. Son attitude a rencontré beaucoup d'admirateurs : il ne faudrait pourtant conseiller à personne de l'imiter. Ce qui a réussi en Danemark, petit pays très sage, très patient et très froid, n'aurait probablement pas ailleurs le même

succès. Il est rare, au surplus, qu'on rencontre pour violer les constitutions, des hommes aussi parfaitement honnêtes et estimables que M. Estrup. Enfin, le roi Christian est aimé de ses sujets, et on s'incline avec déférence devant sa volonté : il a fallu toutes ces circonstances réunies pour permettre à M. Estrup de prolonger si longtemps le tour de force politique auquel il vient lui-même de mettre fin.

Il va sans dire que le motif du conflit ne pouvait pas être insignifiant pour que M. Estrup se permît d'user de pareils procédés. L'origine en est dans un désaccord entre le Folkething et le gouvernement royal au sujet de l'importance à donner aux forces militaires du pays, et particulièrement aux fortifications de Copenhague. L'opposition radicale, dirigée par M. Berg, soutenait que le Danemark devant désormais se tenir en dehors de toutes les complications européennes, n'avait nul besoin de ces fortifications, et que c'était là une dépense inutile. Mais l'expérience du passé a montré au Danemark qu'un petit pays peut être jalousé et attaqué comme un grand, et qu'il doit toujours être à même de défendre ses intérêts ou du moins son honneur. M. Estrup a construit contre vents et marées les fortifications de Copenhague, et ce n'est qu'après avoir terminé son œuvre, telle qu'il l'avait conçue, qu'il a donné sa démission. Quelque incorrecte que fût la situation du ministre à l'égard du Parlement, le temps avait fini par calmer les passions de part et d'autre. Les questions se renouvellent. Les hommes changent aussi. M. Berg est mort; le parti radical, qui est puissant au Folkething et auquel il communiquait son ardeur, s'est sensiblement apaisé. A quoi bon s'occuper plus longtemps des fortifications de Copenhague, puisqu'elles sont faites? Enfin, si les paysans danois sont volontiers radicaux, ils ont horreur du socialisme, et chez eux comme ailleurs le socialisme commence à devenir inquiétant. M. Estrup a profité habilement de cette situation. Ses derniers jours ministériels sont à notre avis ceux qui lui font le plus d'honneur. Il a su rapprocher les modérés de tous les partis en leur promettant de disparaître lui-même, de manière à supprimer dans le gouvernement la trace vivante des divisions du passé. Pour la première fois, le budget a été voté par le Folkething, et M. Estrup, qui était resté aux affaires tout le temps que la Chambre le lui refusait, est descendu spontanément du pouvoir après avoir obtenu ce vote de réconciliation. Jusqu'à la fin, cet épisode de l'histoire du Danemark est resté unique en son genre. Il a été beaucoup pardonné à M. Estrup, même par ses adversaires, parce que, dans une situation inconstitutionnelle, il a été du moins modéré et désintéressé, et n'a cherché qu'à faire le bien de son pays : de bons juges estiment qu'il y a réussi.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,
F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT VINGT-QUATRIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE. — LXIVe ANNÉE

JUILLET — AOUT 1894

Livraison du 1er Juillet.

Pages.

L'Afrique romaine, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. — IV. Les Campagnes, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 5

Instinct du Cœur, dernière partie, par M. Charles de BERKELEY. 31

Le Caractère des races humaines et l'avenir de la race blanche, par M. Alfred FOUILLÉE, de l'Institut de France 76

Marie de Médicis, les Concini et l'évêque de Luçon, deuxième partie, par M. Gabriel HANOTAUX. 108

La Condition de la femme aux États-Unis. — Notes de voyage. — I. Premières impressions. — A Chicago. — Les Clubs de femmes, par Th. BENTZON. 138

Les Salons de 1894. — II. Le Portrait. — Peintres étrangers. — Le Paysage. — La Sculpture, par M. Georges LAFENESTRE, de l'Institut de France. 174

Aubanel et la Poésie provençale, a propos de publications récentes, par M. Eugène LINTILHAC. 200

L'Éducation et la Réforme de l'Instruction publique en Angleterre, par M. G. VALBERT. 219

Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES 231

Livraison du 15 Juillet.

Rome et la Renaissance. — Dans la *Camera della segnatura*, par M. Julian KLACZKO. 241

Le Passage du Niémen. — I. L'Irruption, par M. Albert VANDAL. . . . 271

Pages.
Paysage des Tropiques. — Le lac de Tuxpango, par M. Lucien BIART. . 301
Le Mécanisme de la Vie moderne. — Les grands Magasins, par M. le vicomte George d'AVENEL. 329
Ramadan et Baïram, souvenirs d'un voyage en Égypte et en Syrie, par M. Philippe BERGER, de l'Institut de France. 370
Mademoiselle Clémence, première partie, par M. Émile POUVILLON. . . 389
La Science et l'Agriculture. — I. Les Engrais, première partie. Les Engrais organiques, par M. P.-P. DEHÉRAIN, de l'Académie des sciences. 314
Revue littéraire. — Les Écrivains du vingtième siècle, par M. René DOUMIC. 447
Les Revues allemandes, par M. T. de WYZEWA. 456
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 469

Livraison du 1er Août.

Mademoiselle Clémence, dernière partie, par M. Émile POUVILLON. . . . 481
Le Gouvernement de l'Église et le Sacré-Collège en 1894, par M. Charles BENOIST. 516
Le Passage du Niémen. — II. L'arrivée a Wilna et la dernière négociation, par M. Albert VANDAL. 543
Diego Velasquez, première partie, par M. Émile MICHEL, de l'Institut de France. 574
A propos d'alliance russe, par M. Étienne LAMY. 602
Les Comédiens français pendant la Révolution et l'Empire (1789-1815), deuxième partie, par M. Victor DU BLED. 618
Le Jour de la Décoration. par Mme Sarah ORNE JEWETT. 650
Le Mouvement économique, par M. Auguste MOIREAU 664
Les Infortunes d'un Poète autrichien, par M. G. VALBERT. 697
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES 709

Livraison du 15 Août.

Études diplomatiques. — L'Alliance autrichienne (traité de 1756). — I. Kaunitz a Paris, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française. 721
Paternité, première partie, par M. André THEURIET. 756
Le Congrès religieux de Chicago et la Réunion des Églises, par M. G. BONET-MAURY. 797
L'Afrique romaine, Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. — V. Les Villes, Timgad, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française 827
Diego Velazquez, première partie, par M. Émile MICHEL, de l'Institut de France. 853
Tammany-Hall et la Vie politique a New-York, par M. C. de VARIGNY. 878
La Science et l'Agriculture. — I. Les Engrais, deuxième partie : Amendemens et Engrais minéraux, par M. P.-P. DEHÉRAIN, de l'Académie des sciences. 891
Revue littéraire. — Les Livres de M. Édouard Rod, par M. R. DOUMIC. 923
Les Revues anglaises, par M. T. de WYZEWA. 935
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES 946

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 31493.

AP
20
R5
pér.4
t.124

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY